

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

BCU – Lausanne
1094944236

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google



Louis Antoine Bougainville
Né en 1729



James Cook
Né en 1728



Jean François Galaup de la Pérouse
Né en 1741



Nicolas Baudin
Né en 1754

Digitized by Google

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DE MAGELLAN, TASMAN, DAMPIER, ANSON, BYRON, WALLIS
CARTERET, BOUGAINVILLE, COOK, LAPÉROUSE, G. BLIGH, VANCOUVERT, D'ENTRECASTEAUX, WILSON
BAUDIN, FLINDERS, KRUSENSTERN, PORTER, KOTZEBUE, FREYCINET
BELLINGHAUSEN, BASIL HALL, DUPERREY
PAULDING, BEECHEY, DUMONT D'URVILLE, LUTKE, DILLON, LAPLACE, B. MORELLI, ETC.

Publié sous la Direction de

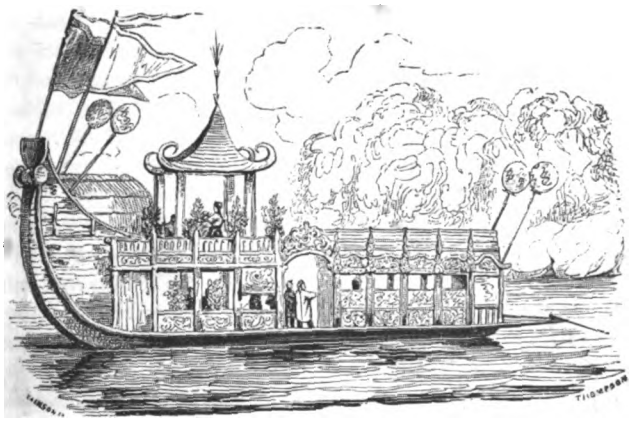
M. DUMONT D'URVILLE

CAPITAINE DE VAISSEAU

Accompagné de Cartes et de nombreuses Gravures en taille-douce sur acier, d'après les dessins de M. De Sainson, dessinateur du Voyage de *l'Astrolabe*

TOME PREMIER

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE



PARIS

FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLVI

Digitized by Google

Digitized by Google

Introduction

AU VOYAGE PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE.

Un voyage autour du monde!.... Faire le tour entier du globe que nous habitons, en parcourir les différentes contrées, visiter les différentes races d'hommes qui l'occupent, et contempler successivement les scènes variées que la nature, dans ses trois règnes, y ménage aux yeux de l'observateur, quel homme, au moins une fois en sa vie, n'a été ému à cette idée et n'a souhaité avoir un navire à ses ordres pour se procurer ces jouissances? Et ces sauvages épars sur les innombrables îles d'un Océan sans bornes, qui ne s'est intéressé au récit de leurs mœurs, de leurs actions et de leurs cérémonies? Tout en eux attache, tout, jusqu'à leur ignorance, jusqu'à leurs folies, jusqu'aux absurdités de leurs monstrueuses croyances. C'est à ces divers titres que les noms de Cook et de Bougainville sont devenus si populaires. Mais les découvertes et les aventures des autres navigateurs sont généralement ignorées. Toutefois, les travaux des Vancouver, des d'Entrecasteaux, des Baudin, des Flinders, etc., eurent des résultats aussi estimables que dignes d'intérêt. Dans ces derniers temps, ces grands maîtres ont eu d'honorables imitateurs; et sans parler des Hall, des King et des Beechey, chez les Anglais; des Krusenstern, des Kotzebue et des Lütke, chez les Russes; au sein de notre patrie, la Restauration n'a-t-elle pas payé un glorieux tribut aux sciences par l'exécution et la publication des campagnes scientifiques de *l'Uranie*, de *la Coquille* et de *l'Astrolabe?* Mais ces grandes et périlleuses entreprises, ces nobles conquêtes de l'esprit humain, demeurent peu connues; elles n'acquièrent pas toute la publicité qu'elles devraient avoir; et, il faut avoir le courage de le dire, cet inconvénient tient au luxe même de ces publications, luxe qui les place hors de la portée du public, en même temps qu'il en retarde souvent outre mesure l'achèvement. Des éditions populaires auraient toujours dû, dans notre opinion, suivre de près le retour de ces expéditions, sauf à laisser ensuite le temps convenable à la publication des éditions somptueuses.

Indépendamment de ces motifs, il en est encore deux autres qui s'opposeraient à ce que la classe ordinaire des lecteurs pût avoir connaissance de tous ces voyages. Pour donner de l'authenticité à leurs travaux et pour laisser de précieux documens à ceux qui pourraient suivre leurs traces dans les mêmes parages, les navigateurs consciencieux ont été obligés de consigner dans leurs relations les principales indications nautiques et météorologiques, et ces indications sont ordinairement fastidieuses pour l'homme du monde, qui n'en peut saisir toute l'utilité. Et puis, ces navigateurs, appelés à se trouver souvent sur les pas de leurs devanciers, sont exposés à répéter ce que ceux-ci ont déjà décrit. De là, nouveau sujet de dégoût, ou du moins d'indifférence pour les lecteurs. C'est l'écueil habituel contre lequel viennent échouer les extraits les plus exacts et les mieux faits des voyages de découvertes. Ils sont insuffisans pour les savans et les géographes; pour la classe ordinaire des lecteurs, ils sont encore trop prolixes et offrent trop de redites.

C'est dans le désir d'obvier à ces divers inconvéniens, c'est pour rendre aussi populaire que possible la connaissance des grandes expéditions de découvertes exécutées jusqu'à ce jour, que nous avons imaginé la publication du *Voyage pittoresque autour du monde*. Notre voyageur, sorte d'Anacharsis circum-navigateur, personnage fictif et essentiellement indépendant, ne figure, dans notre ouvrage, que pour nous procurer le droit de nous exprimer à la première personne, et donner ainsi plus de piquant et d'actualité à notre récit. Toute individualité qui n'aurait pas trait à notre but, c'est-à-dire à la connaissance des pays et des parages qu'il sera appelé à visiter, sera interdite à notre voyageur ou ne lui sera permise qu'autant qu'elle sera utile à la liaison des événemens. Plus heureux que les véritables navigateurs, partout il profitera de leur expérience; à lui seul il moissonnera dans chaque station la plupart des matériaux que ceux-là auront graduellement et péniblement recueillis. Dans le choix de ses routes, il ne sera

Digitized by Google

guidé que par le désir de visiter les lieux les plus intéressans, ceux où il pourra se flatter de faire les plus riches récoltes. Pour lui point d'échouages, point de naufrages à redouter; ou bien, s'il éprouve de semblables désastres, ils deviendront le motif de nouvelles conquêtes. D'ailleurs, il sera toujours sûr de s'en tirer heureusement, puisqu'après tout nous avons contracté l'obligation de le ramener dans sa patrie, pour nous raconter ses aventures. On saisira facilement tout ce qu'un pareil cadre nous offrait d'avantages, mais il sera juste aussi de considérer les difficultés qui pouvaient s'y rencontrer. Les deux principales étaient, l'une, de sauver constamment la vraisemblance dans les excursions maritimes de notre observateur; l'autre, de ne lui faire présenter que des documens authentiques, et de les ramener, autant que possible, au niveau de nos connaissances actuelles sur les diverses parties du monde.

Avant de se lancer sur la surface des mers, à la suite de notre voyageur, nous avons pensé que plus d'un lecteur serait satisfait d'avoir quelques notions touchant les navigateurs célèbres qui ont tour à tour sillonné les flots de l'Océan-Pacifique, théâtre principal de nos descriptions, et dont les travaux successifs ont perfectionné la connaissance. Un aperçu rapide, constatant l'époque et les résultats de leurs navigations, aura du moins le mérite de familiariser le lecteur avec des noms qu'il verra souvent figurer dans notre récit.

Grâce aux efforts des navigateurs espagnols vers l'Occident (1), l'Amérique était en majeure partie connue, et dans l'Orient les Portugais (2) avaient pénétré jusqu'aux îles de l'archipel Indien et aux côtes de la Chine. Mais une étendue de plus de 160° en longitude, c'est-à-dire près de la moitié de la superficie du globe, était encore inconnue. Comment cet immense espace était-il occupé? Un troisième continent devait-il s'y rencontrer? ou bien l'Asie et l'Amérique, se tendant les bras vers le nord, venaient-elles se prolonger au sud, pour y former une pointe comme celle de l'Afrique? ou enfin les flots d'un Océan sans bornes occupaient-ils seuls cette vaste portion de notre planète? Autant de matières à systèmes pour les érudits de ce temps.

L'intrépide Magellan, en 1520, fut le premier qui osa s'élancer sur les flots de l'Océan-Pacifique, après avoir traversé le détroit qui reçut son nom. Sur sa route, il ne rencontra que trois ou quatre petites îles; mais, en se rapprochant des côtes de l'Asie, il découvrit les archipels des îles Mariannes et des Philippines. Son expédition constata, dès cette époque, qu'aucun continent ne pouvait exister au nord de l'équateur dans cette étendue du globe.

Garcia de Loysa en 1525, Sébastien del Cano et Alfonse de Salazar parcourent cet Océan, sans y faire de découvertes remarquables. L'année suivante, Alvar de Saavedra se dirige du Mexique vers les Moluques: on pense généralement que ce fut en revenant de Tidor au Mexique qu'il eut la première connaissance de la Nouvelle-Guinée.

D'une expédition exécutée sept années plus tard dans le même Océan, on n'a guère conservé que les noms des capitaines Hurtado et Grijalva. On doit surtout regretter qu'aucun document anthentique n'ait constaté les découvertes nombreuses opérées par Juan Gaëtan, en 1542, et la reconnaissance suivie qu'il dut faire de la Nouvelle-Guinée.

C'est à Mendana qu'on dut, en 1587, la connaissance de ces fameuses îles de Salomon, qu'il explora avec tant de soin, et dont la position resta pourtant si long-temps après lui une énigme pour les géographes. Dix ans après, le courageux Drake recommença la circum-navigation de Magellan, et, plus heureux que lui, eut l'avantage de revoir sa patrie; les découvertes de ce capitaine, assez insignifiantes par elles-mêmes, sont restées enveloppées d'un voile obscur. En 1587, son compatriote Candish se transporta des côtes de la Californie aux îles Mariannes sans rien apercevoir.

Alvar de Mendana, dans un second voyage en 1595, ne put retrouver ses îles Salomon; mais il découvrit les îles Marquises ou Nouka-Hiva, quelques autres petites îles, et enfin la belle île de Santa-Cruz, où il fit de vains efforts pour fonder une colonie. Ses navigations assignèrent encore des limites plus étroites à l'existence du continent austral.

En 1600, de Cordes et Van-Noort traversent la mer du Sud, et ne font aucune découverte. Mais, en 1608, Fernand Quiros, pilote de Paz de Torres, dont il dirigeait la navigation, opéra d'importantes découvertes au sud de l'équateur. A ce voyage on doit notamment la première connaissance de Taïti et des îles du Saint-Esprit ou Cyclades de Bougainville. Il paraît constant aussi que le vaisseau de Torres opéra son retour dans l'archipel Indien par le détroit qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Hollande, et qui prit son nom de ce navigateur.

Le voyage de Spielberg, en 1615 et 1616, ne produisit rien pour la géographie; mais il n'en fut pas de même de celui qu'exécutèrent Schouten et Lemaire dans le même temps, et qui amena la connaissance de plusieurs îles nouvelles. Ils avaient aussi prolongé presque entièrement la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et tracé sa configuration d'une manière approximative.

(1) Christophe Colomb, Américc Vespuce, Cortez, Pizarre, etc.

(2) Vasco de Gama, Albuquerque, Cabral, etc.

Digitized by Google

De 1619 à 1629, divers navigateurs, Hertog, Edels, Nuitz, Witt, Carpenter et Pelsart, tous Hollandais, reconnurent successivement divers points de la grande terre qui avait reçu le nom de Nouvelle-Hollande. En 1624, Jacques Hermite passa d'Acapulco à Gouaham sans rien voir.

Tasman, navigateur d'un ordre distingué pour son siècle, en 1642 et 1643, découvre la Nouvelle-Zélande, plusieurs des îles Tonga et Viti, et longe une partie de la côte nord de la Nouvelle-Guinée; ce voyage eut particulièrement le mérite de fixer une limite à l'étendue des terres de la Nouvelle-Hollande vers l'est. Dans un second voyage, Tasman dut faire d'importantes découvertes sur la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, mais qui restèrent ensevelies dans les archives de la Compagnie hollandaise.

En 1683, Cowley rattache son nom à la géographie de l'Océanie, en reconnaissant avec exactitude les îles Gallapagos, jusqu'alors à peine connues. Les Espagnols, en 1696, obtiennent la première notion des îles Palaos ou Pelew par des habitans de ce groupe, jetés par la tempête sur la côte de Samar, l'une des Philippines.

Dampier, le plus assidu, le plus judicieux des navigateurs de cette époque, après avoir long-temps parcouru l'Océan-Pacifique comme un simple aventurier, est expédié en 1699 avec mission de son gouvernement, pour y faire des découvertes. Dans cette expédition, il signale plusieurs îles nouvelles au nord de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne, et franchit le premier le détroit qui sépare ces deux îles. Ses relations offrent un précieux recueil d'observations intéressantes et véridiques. Huit années plus tard, il servait de pilote au capitaine Rogers, dans une expédition sur les mêmes mers, qui ne produisit rien.

En 1710, Padilla entame la reconnaissance des îles Pelew, et ne put la terminer. La Barbinais traverse en 1716 l'Océan-Pacifique, et n'y fait aucune découverte. Plus heureux, le Hollandais Roggewein, en 1722, découvre plusieurs îles, dont quelques-unes sont encore à retrouver.

L'amiral Anson, en 1741, traversa aussi cet Océan sans rencontrer aucune terre nouvelle. Mais la relation de son voyage, écrite avec soin, fournit d'utiles renseignemens sur les différens lieux qu'il visita.

Jusqu'ici la cupidité seule avait suscité ces grandes et aventureuses expéditions, et ceux qui les ordonnaient n'étaient guidés que par le désir de trouver de l'or ou des productions précieuses. Désormais des sentimens plus généreux présideront à l'exécution de celles que nous allons mentionner : l'amour de la gloire, le désir de compléter la connaissance du globe par des explorations méthodiques agrandiront chaque jour le domaine des sciences.

Les instructions données à Byron étaient déjà conçues dans cet esprit. Il navigua dans la mer du Sud en 1764 et 1765; mais son voyage fut peu fructueux et ne procura à la géographie que la connaissance de quelques petites îles. Wallis le suivit immédiatement; ses découvertes furent plus nombreuses, et il eut l'honneur de nous donner le premier des renseignemens positifs sur la délicieuse Taïti, dont le nom est devenu si familier à tous les amateurs de voyages. Dans la même année 1767, son compagnon Carteret, avec les moyens les plus chétifs, exécutait de son côté de nobles travaux et augmentait considérablement la liste des îles connues dans l'Océanie.

Imitant l'exemple de l'Angleterre, la France expédia Bougainville dans ces mers. Sa campagne fut fertile en découvertes importantes : il signala le premier plusieurs îles de l'archipel Dangereux, aujourd'hui Pomotou, les îles des Navigateurs, de la Louisiade et des Anachorètes; il retrouva les terres du Saint-Esprit et les îles de Salomon, presque perdues pour la géographie depuis Mendana. Une relation piquante et remplie d'intérêt donna une grande célébrité à ce voyage.

Enfin Cook arriva, et ce grand homme, dans ses trois voyages consécutifs, de 1769 à 1779, eut la gloire de compléter, presque à lui seul, la connaissance générale de l'Océanie. Une exactitude aussi grande que pouvaient le comporter les méthodes employées de son temps, présida constamment à ses travaux. Aussi, toutes ses découvertes sont restées authentiques, et des rectifications de détail ont été l'unique partage laissé à ceux qui devaient suivre ses traces. La découverte de la Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides, des îles Sandwich, et ses belles reconnaissances de la Nouvelle-Zélande, de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, des îles de Taïti, de Tonga, de Nouka-Hiva, des détroits de Torres, de Cook et de Behring, sont les titres imprescriptibles que Cook offrira à l'éternelle admiration des navigateurs et des géographes. Mais, tout en rendant justice au chef, il ne faut point oublier les beaux travaux de Banks, Solander, Anderson, et surtout des deux Forster : on doit même avouer que les observations en tout genre de ces savans naturalistes ont fait le principal mérite et assuré le brillant succès des belles publications qui firent connaître les voyages de Cook.

Tandis que Cook exécutait ces grandes opérations, Surville, en 1769, retrouvait les îles Salomon, et découvrait la baie d'Oudoudou, sur la partie N. E. de la Nouvelle-Zélande; Marion, en 1771, examinait une grande étendue de la côte de la Nouvelle-Zélande, et trouvait la mort à la baie des Iles, où ses compagnons recueillirent des documens précieux sur les naturels et les productions de cette terre australe; l'Espagnol Boene-

Digitized by Google

cheo, en 1772 et 1773, visitait Taïti et signalait quelques îles nouvelles dans les parages voisins; enfin Perez découvrait en 1774 l'entrée de Nootka.

Maurelle fut sans doute un navigateur peu instruit et fort incorrect dans ses déterminations; mais son nom doit être conservé pour avoir découvert, en 1781, plusieurs îles de l'Océanie, et surtout le groupe de Vavao.

Désirant de nouveau rivaliser avec l'Angleterre, le gouvernement français prépara l'expédition que dirigea Lapérouse en 1785, 1786, 1787 et 1788. Ce navigateur ne devait pas revoir sa patrie, et les sciences ont beaucoup perdu au désastre qui nous a ravi le fruit de ses recherches. On sait seulement qu'il avait découvert deux grandes îles dans l'archipel des Navigateurs ou Hamoa, et qu'il avait opéré de courageuses reconnaissances dans la Manche de Tartarie et sur la côte N. O. d'Amérique. Avant de se perdre sur les tristes écueils de Vanikoro, nul doute que d'importantes opérations avaient dû signaler sa traversée depuis Botany-Bay jusqu'à cette île de funeste mémoire.

Dans ces mêmes années, Portlock et Dixon parcoururent l'Océan-Pacifique et recueillirent des documens sur les îles Hawaii, et notamment sur la côte N. O. d'Amérique. G. Bligh, dont la mission fut, en 1788, d'aller prendre à Taïti des plants d'arbre à pain, de cannes à sucre et autres végétaux utiles, découvrit sur sa route le petit groupe Bounty et Whytoutaki. Ayant, par sa conduite, soulevé contre son autorité une partie de son équipage, en 1789 il fut jeté par les rebelles dans sa chaloupe; sur cette frêle embarcation, il opéra son retour à Timor et découvrit encore quelques îles dans cet étonnant trajet, notamment le groupe de Banks.

Edwards, envoyé en 1790 à la recherche des mutins du *Bounty*, ajouta encore, l'année suivante, plusieurs îles à celles que l'on connaissait dans cet Océan. Le capitaine de commerce Marchand reconnut, en 1791, une partie des îles Nouka-Hiva, et la publication de son voyage par le savant Fleurieu lui donna une célébrité qu'il n'aurait jamais eue sans cette heureuse circonstance.

Vancouver, en 1791, découvre encore quelques petites îles et exécute de belles reconnaissances sur la côte N. O. d'Amérique. On doit à son compagnon Broughton la connaissance des îles Chatham et Vavitou. Les résultats de cette expédition furent publiés sur une vaste échelle, et l'on ne peut reprocher à la narration de Vancouver qu'une prolixité souvent minutieuse.

A la même époque, d'Entrecasteaux parcourait l'Océan-Pacifique, pour y découvrir les traces de l'infortuné Lapérouse et y tenter de nouvelles explorations. Le premier but du voyage ne put être atteint; mais on accomplit des travaux remarquables par leur étendue comme par leur précision. Les plus importans furent la reconnaissance de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, de la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, des îles de l'Amirauté, de Santa-Cruz ou Nitendi, de plusieurs îles de la Louisiade, d'une petite partie de la Nouvelle-Guinée et d'une portion considérable des Moluques. Il faut joindre à cela la découverte de plusieurs îles ou îlots jusqu'alors inconnus. MM. de Rossel et Labillardière ont publié chacun une relation de ce voyage.

Peu après ces deux navigateurs, l'Espagnol Malespina exécutait d'honorables travaux dans cette mer; malheureusement l'ingratitude insigne dont il fut payé par sa patrie l'empêcha d'en publier les résultats; aujourd'hui même il n'est guère facile d'en apprécier le mérite.

En 1792, Bligh fit un second voyage dans la mer du Sud, et découvrit encore de nouvelles îles, surtout dans l'archipel Viti; mais ce voyage n'a point été publié et les détails en sont restés inconnus. En 1796, Wilson, chargé de transporter des missionnaires dans les îles de l'Océanie, découvrit plusieurs îles nouvelles. Sa narration est fertile en documens de la plus grande exactitude sur les mœurs, les coutumes et les opinions des insulaires. Turnbull, simple subrécargue d'un bâtiment marchand, recueillit aussi, de 1800 à 1804, des matériaux dignes d'intérêt, particulièrement sur les événemens qui s'étaient passés à Taïti, depuis la dernière visite de Cook jusqu'à l'époque où il s'y trouvait lui-même.

A cette époque, la France et l'Angleterre, chacune de son côté, résolurent de compléter l'exploration de l'Australie: Baudin, pour la première puissance, Flinders, au nom de la seconde, furent chargés de cette importante tâche. Les travaux hydrographiques du navigateur anglais furent bien supérieurs en exactitude à ceux de Baudin; mais les observations des naturalistes français, consignées dans la narration de Péron, jetèrent de grandes lumières sur la constitution physique du continent australien.

La Russie, à son tour, fit paraître son pavillon sur cette mer; Krusenstern, en 1804 et 1805, fut chargé d'une expédition à la fois diplomatique et scientifique. Aucune terre nouvelle ne fut signalée, mais des documens utiles pour la géographie furent recueillis. Cette expédition fut en outre la première origine des excellens Mémoires que Krusenstern a récemment publiés sur l'Océanie.

L'expédition de l'Américain Porter dans ces mers, en 1813 et 1814, fut purement militaire, et causa d'immenses dommages au commerce anglais. Toutefois il faut noter que Porter consigna dans son journal les documens les plus détaillés et les plus curieux sur les insulaires de Nouka-Hiva, encore très-peu connus.

Peu après, Kotzebue conduisit dans ces parages

Digitized by Google

le brick *le Rurick*, armé aux frais d'un simple particulier, de Romanzoff. La découverte de diverses îles, notamment dans les Carolines orientales, couronna les efforts de Kotzebue en 1816. Les observations du savant Chamisso ajoutèrent un vif intérêt à la relation du capitaine.

En 1819, M. Freycinet commandait *l'Uranie* dans sa navigation au travers de cet Océan. Les résultats de cette campagne, quant à la géographie, furent médiocres, et se bornèrent à la reconnaissance de deux ou trois îlots dans les Carolines, des îles Mariannes, et à la découverte de l'écueil Rose. De riches matériaux en histoire naturelle en furent le fruit. En outre, la narration de M. Freycinet offre une vaste compilation de documens sur chacun des lieux qu'il a visités; mais, commencée en 1821, elle ne paraît pas encore devoir se terminer de sitôt.

Presque à la même époque, le Russe Billinghausen parcourait l'Océanie; il y découvrit plusieurs îles nouvelles, entre autres l'île Ono, au sud de l'archipel Viti. Sa relation ne nous est pas connue. De 1818 à 1822, King complétait avec succès l'exploration des parties de l'Australie encore vaguement tracées. Son travail est un modèle de patience et de courage, et son récit présente des détails curieux sur les Australiens et la nature de leur pays.

En 1823 et 1824, M. Duperrey parcourut la mer du Sud avec *la Coquille*. Il signala un certain nombre d'îles nouvelles, surtout dans les Carolines, et fit quelques reconnaissances partielles dont les plus importantes sont celles des îles Mulgrave, du groupe d'Hogoleu et des îles Schouten sur la côte de la Nouvelle-Guinée. Cette expédition surpassa celle de *l'Uranie* par la quantité des objets d'histoire naturelle qui furent rapportés. Comme nous faisions partie de ce voyage, nous pourrons extraire de notre journal particulier certains fragmens inédits pour en enrichir le *Voyage pittoresque*.

L'Américain Paulding a rédigé le récit du voyage fait par le schooner *le Dolphin*, envoyé, en 1825 et 1826, à la recherche des mutins d'un navire baleinier qui avaient dû s'établir sur les îles Mulgrave. Cette relation n'indique qu'une seule découverte, celle de la petite île Hull; mais elle contient quelques renseignemens nouveaux sur les îles Mulgrave.

L'Anglais Beechey, en 1825, 1826 et 1827, traversa l'Océan-Pacifique sur *le Blossom*. Il ajouta quelques îles à l'archipel Pomotou, qui en comptait déjà un si grand nombre, et exécuta des travaux estimables sur la partie la plus reculée de l'Amérique vers le N. O. Son ouvrage est fertile en documens du plus haut intérêt sur la constitution géologique des îles de l'Océanie, et sur les mœurs de leurs habitans.

En 1826, 1827 et 1828, *l'Astrolabe*, sous notre direction, sillonna les mers de l'Océanie. Sous le rapport géographique, les résultats de cette expédition ont été l'exploration suivie de 400 lieues des côtes de la Nouvelle-Zélande, de l'archipel Viti, des îles Loyalty, de la partie méridionale de la Nouvelle-Bretagne, de la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, dans un développement de 360 lieues, et des îles Vanikoro, Hogoleu et Pelew. Par suite de ces reconnaissances, une soixantaine d'îles, îlots ou écueils encore inconnus, ont été signalés à la navigation. Le nombre des objets d'histoire naturelle déposés au retour, au Muséum, encombra les salles de cet établissement, ainsi que l'atteste le rapport de Cuvier. Les Français attachés à cette expédition eurent en outre la satisfaction d'élever aux mânes de Lapérouse et de ses compagnons d'infortune, un monument sur les lieux mêmes où ils périrent, après avoir eu soin de constater ce triste événement par tous les moyens possibles. La relation de cette longue et pénible expédition est à peu près terminée : il ne nous appartient point de la juger; seulement nous pouvons annoncer qu'elle fournira de nombreux documens à notre voyageur.

Le Russe Lütke, dans les mêmes années, exécuta des travaux de navigation fort estimables dans l'Océanie, surtout dans l'archipel des Carolines, qu'il explora avec beaucoup de soin; mais nous n'en connaissons que les résultats hydrographiques : la narration du voyage, que nous désirons vivement, ne nous est pas encore parvenue.

En 1826, l'Anglais Dillon obtint, à Tikopia, les premiers renseignemens sur le naufrage de Lapérouse. La compagnie des Indes lui confia *le Research* pour se livrer à des recherches concluantes touchant cette catastrophe; il exécuta cette mission dans les années 1827 et 1828, et en publia les résultats à son retour en Europe. Hormis certains détails sur la Nouvelle-Zélande et Vanikoro, son ouvrage offre peu de faits positifs. Tout homme de sens regrettera surtout qu'au lieu de se livrer à d'insignifiantes digressions sur ses discussions avec le naturaliste Tytler, M. Dillon ne nous ait pas donné de plus amples renseignemens sur les naturels de la Nouvelle-Zélande et des îles Viti, avec lesquels il a long-temps vécu.

Nous mentionnerons le voyage de M. Laplace, exécuté en 1830 et 1831. Bien que la science ne fût point le but de cette expédition, cependant des travaux utiles ont été accomplis dans les mers de la Chine; et la relation de M. Laplace, qui s'imprime en ce moment, renferme des renseignemens fort étendus sur les divers lieux qu'il a visités.

Enfin, nous citerons les voyages de l'Américain Morrell, qui viennent d'être livrés au public, et dont le dernier, en 1829 et 1830, a eu pour théâtre l'Océanie. On trouve dans ce navigateur peu

Digitized by Google

d'exactitude pour les positions nautiques, et un grand penchant à l'exagération sous tous les rapports. Toutefois, on y rencontre des détails nombreux, souvent curieux, sur certains points peu connus.

Là se termine la revue que nous nous étions proposé de faire des voyages exécutés jusqu'à ce jour dans l'Océanie. Nous n'avons point eu la prétention de la faire complète, et il y a eu sans doute quelques expéditions que nous n'avons point citées, soit parce qu'elles ne sont point venues à notre connaissance, soit parce qu'elles n'ont point eu de résultats importans, soit enfin parce qu'elles n'ont point été consacrées par des récits authentiques. Mais le tableau que nous venons de tracer suffit au dessein que nous avions conçu, d'initier le lecteur à la connaissance des noms que nous aurons l'occasion de citer plus ou moins souvent, et de lui indiquer sommairement les travaux exécutés à différentes époques dans toute l'étendue de l'Océan Pacifique.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à donner quelques éclaircissemens au sujet des cartes qui accompagneront le *Voyage pittoresque*. Nous en donnerons six, savoir : la carte générale du Voyage, la carte générale de l'Océanie, et quatre cartes particulières des archipels les plus remarquables.

Quant à la carte générale du Voyage, son exécution était assez simple. Il ne s'agissait pour nous que d'adopter une carte générale du globe suffisamment exacte, en ayant soin de bien indiquer les principales stations de notre voyageur, afin qu'on pût le suivre dans tout le cours de sa circumnavigation.

Mais lorsqu'il s'est agi des cartes propres à l'Océanie, deux questions principales ont dû d'abord nous occuper : quelles divisions adopter? quelle nomenclature suivre? Quant au premier point, nous n'avons pas hésité à adopter les divisions que nous avons proposées pour la première fois dans notre Mémoire lu à la Société de Géographie dans la séance du 27 décembre 1831. Dans ce Mémoire, nous proposions la division de toute l'Océanie en quatre parties principales, que nous nommions Polynésie, Micronésie, Malaisie et Mélanésie. Nous allons reproduire ici brièvement les motifs sur lesquels nous nous fondions.

D'abord, tous les voyageurs, sans exception, qui ont parcouru l'Océan-Pacifique, y ont remarqué deux variétés de l'espèce humaine très-différentes l'une de l'autre, et d'après les traits nombreux et essentiels qui caractérisent chacune de ces deux variétés les ont séparées sur-le-champ en deux races distinctes.

La première offre des hommes d'une taille moyenne, au teint jaunâtre plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, avec des formes assez régulières et des membres bien proportionnés, souvent réunis en corps de nation et quelquefois organisés en monarchie.

L'autre race se compose d'hommes d'un teint brun très-foncé, souvent fuligineux, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux, mais rarement laineux, avec des traits disgracieux, des formes peu agréables, et les extrémités souvent grêles et disproportionnées. Ces hommes vivent généralement en tribus peu nombreuses ; presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leur état se rapproche toujours de la barbarie.

Ensuite, parmi les hommes de la première race, on remarque bientôt deux sections bien prononcées. D'une part, toutes les peuplades qui occupent les îles les plus orientales de l'Océan-Pacifique, depuis les îles Hawaii jusqu'à celles de la Nouvelle-Zélande dans un sens, et dans l'autre depuis les îles Tonga et Hamoa jusqu'à l'île Waïhou, ont évidemment la même origine et ne forment qu'une même famille. Leur teint, leurs traits, leurs formes et leurs langages sont les mêmes. Tous ces peuples reconnaissaient le *tapou ;* tous faisaient usage du *kava* ou *ava ;* et l'emploi de l'arc et des flèches, comme instrumens de guerre, leur était inconnu. Enfin, tous étaient parvenus à un degré de civilisation plus ou moins marqué, et, chez quelques-uns, les lois de l'étiquette avaient déjà acquis un développement surprenant.

La seconde section de la race cuivrée comprend les tribus disséminées sur cette chaîne de petites îles qui ont reçu des navigateurs les noms de Gilbert, Marshall, Carolines, Mariannes, jusqu'aux îles Pelew inclusivement. Ces insulaires diffèrent généralement de ceux de l'Orient par une couleur un peu plus rembrunie, par un visage plus effilé et des formes plus sveltes. Le *tapou* leur est inconnu ; leur langue, qui varie sensiblement dans ses dialectes d'un archipel à l'autre, diffère beaucoup de celle qui est commune aux hommes de la section précédente. Le *kava* est encore usité sous d'autres noms dans la partie orientale de cette section ; mais dans la partie occidentale il fait place au bétel et à l'arek.

Enfin, parmi les peuples cuivrés, une troisième division avait été déjà depuis long-temps formée sous le nom d'*Archipel Indien* ou *Grand Archipel d'Asie*, et comprenant les îles connues sous le nom de Philippines, Moluques et îles de la Sonde, occupées presque entièrement, du moins quant au littoral, par le peuple malais.

Ces considérations, fondées sur les caractères moraux et physiques des peuples, nous ont naturellement conduit à partager d'abord l'Océanie en qua-

Digitized by Google

tre divisions principales et fondamentales, savoir :

1°. L'Océanie orientale, à laquelle nous conservons le nom de *Polynésie*, déjà adopté par divers géographes dans un sens plus étendu. Nous en limiterons l'application aux peuples jaunes ou cuivrés qui reconnaissent le *tapou*, parlent la même langue, et occupent toute la région orientale de l'Océan-Pacifique. Cette division comprend les archipels Hawaii, Nouka-Hiva, Pomotou, Taïti, Hamoa, Tonga, les îles de la Nouvelle-Zélande, les îles Chatham, et plusieurs autres éparpillées entre ces groupes.

2°. L'Océanie boréale, que nous nommons *Micronésie*, parce qu'elle ne contient que de petites îles, dont Gouaham dans les Mariannes, Pounipet dans les Carolines, et Baubelthouap dans les îles Pelew, sont les principales. Là se trouvent renfermées les peuplades qui diffèrent de groupe à groupe pour les mœurs, le gouvernement et le langage. La très-grande majorité de ces peuples est simplement cuivrée ; cependant le capitaine Lütke a récemment rencontré des noirs sur l'île haute de Pounipet, et, si l'on en croit Morrell, cette race se retrouverait aussi sur le groupe de Hogoleu. Les principaux groupes de cette division sont ceux de Gilbert, Marshall, les Mariannes, les îles Pelew, et tout ce qui est connu sous le nom de Carolines, y compris un grand nombre d'îles inhabitées, jusqu'au quarantième degré de latitude septentrionale.

3°. L'Océanie occidentale, ou *Malaisie*, contenant les îles Philippines, Moluques et de la Sonde, occupées par les peuples d'origine évidemment malaise, au moins sur les bords de la mer ; car dans l'intérieur de la plupart de ces grandes terres existent encore des peuplades qui se rapprochent beaucoup de celles qui occupent la division suivante.

4°. L'Océanie méridionale, qui comprend tous les peuples océaniens à peau plus ou moins noire, aux cheveux frisés ou crépus, et aux membres souvent grêles et difformes, à laquelle nous imposons le nom de *Mélanésie*. Là les mœurs, les coutumes et le langage varient à l'infini ; ces hommes sont presque toujours restés dans une sorte de barbarie. Point de gouvernement, de lois, de cérémonies régulières ; aversion constante et marquée pour les Européens. L'observateur le plus philanthrope est forcé de reconnaître une différence immense entre l'intelligence de ces hommes et celle des peuples simplement jaunes ou cuivrés. L'Australie ou Nouvelle-Hollande, sorte de continent austral, forme le noyau de cette vaste division, à laquelle viennent se joindre les grandes îles de la Tasmanie, de la Nouvelle-Guinée, de la Louisiade, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Loyalty, Nitendi et Viti.

Notre système de division nous semble avoir, sur ceux qui ont été proposés jusqu'ici, l'avantage réel de n'être point arbitraire, et d'être fondé, au contraire, sur des considérations positives, sur des rapports naturels bien établis et presque toujours constans entre les peuples qui composent chaque division. Ainsi l'on saura sur-le-champ qu'il sera question des peuples cuivrés, parlant une langue commune et esclaves du *tapou*, ou des peuples cuivrés parlant des langues diverses et étrangers au *tapou*, ou des nations malaises, ou enfin des noirs de l'Océanie, suivant que nous emploierons les désignations de Polynésie, Micronésie, Malaisie ou Mélanésie. A notre avis, c'est déjà pour la mémoire un puissant secours qu'une désignation importante rappelant par elle-même l'un des principaux caractères des objets ou des êtres auxquels elle doit s'appliquer.

Les quatre grandes divisions de l'Océanie une fois arrêtées, il nous restait à établir une nomenclature de détail. A cet égard, une confusion inextricable commence à régner dans la désignation des îles de l'Océanie, et nous pourrions citer telle île qui a déjà reçu quatre ou cinq noms divers, sans qu'aucun d'eux ait définitivement prévalu. Dans le principe, cet abus est résulté de l'ignorance des premiers navigateurs et de l'imperfection des moyens dont ils pouvaient disposer pour déterminer d'une manière satisfaisante les terres qu'ils reconnaissaient. Ainsi, plus d'une fois ils ont regardé comme une découverte une terre vue par leurs devanciers, lui ont imposé un nom, et ce nom figurait sur les cartes dressées d'après leurs données. Cook était trop éclairé, il opérait avec trop de jugement et de précision pour se tromper sur la valeur réelle de ses découvertes, et il lui eût appartenu d'établir une nomenclature régulière, à laquelle son autorité aurait donné un poids immense. Mais, par une faiblesse déplorable dans un homme d'un ordre si supérieur, il ne respecta presque jamais les droits des premiers découvreurs ; il se permit d'imposer des noms nouveaux à des terres déjà vues, et quelquefois ces noms sont de mauvais goût. Cet exemple a été plus d'une fois suivi depuis Cook, et l'on est très-étonné, par exemple, de voir sur les cartes d'Arrowsmith figurer dans les îles de la Louisiade des désignations dues à des navigateurs récens et obscurs, au lieu des noms authentiques assignés par d'Entrecasteaux. Aujourd'hui même, il ne se passe pas d'année sans que des navires baleiniers ou d'autres bâtimens du commerce en croisière dans cet Océan ne viennent nous annoncer comme découvertes nouvelles des îles déjà connues. Il faut avouer, d'un autre côté, que ces erreurs étaient excusables jusqu'à un certain point, attendu que depuis long-temps aucune carte correcte et complète n'avait été publiée sur cette portion du globe.

Digitized by Google

Ces divers motifs nous portèrent à dresser la carte générale de l'Océanie qui accompagne notre atlas de *l'Astrolabe*. Notre intention était de constater par ce document l'état précis de nos connaissances sur l'Océanie pour le commencement de 1830, époque de la publication. Notre but s'est trouvé atteint d'une manière satisfaisante, puisque depuis près d'une année que cette carte est publiée, sur plus de vingt îles prétendues nouvelles signalées depuis cette époque par divers navigateurs, il n'en est pas une qui ne se soit rapportée à quelqu'une de celles que nous avions tracées. Il est probable, au contraire, que nous en avions indiqué un certain nombre qui devront être rayées, après un examen plus sévère et de nouvelles recherches. C'était déjà notre opinion en les indiquant, puisque nous les accompagnions d'un signe de doute, et notre but était d'appeler l'attention des voyageurs sur ces prétendues terres, afin de constater leur non-existence.

Les dimensions bornées du cadre imposé à notre carte ne nous permettaient point la synonymie que l'on trouve dans les cartes d'Arrowsmith et même dans celles de Krusenstern. Nous fûmes donc obligé de prendre un parti définitif pour la nomenclature, et voici celui que nous adoptâmes, comme étant à la fois le plus convenable et le plus équitable. Toutes les fois que nous pûmes nous procurer le nom employé par les naturels, nous n'hésitâmes point à l'adopter et à le substituer à tous ceux qui avaient été proposés, quel que fût le navigateur dont ils provenaient. Mais lorsqu'il nous fut impossible de connaître les noms des indigènes, alors nous conservâmes religieusement le nom du premier découvreur, pourvu toutefois que ses droits fussent avérés. Déjà c'était ainsi que nous en agissions dans le cours de notre voyage de *l'Astrolabe*, et nous ne nous sommes permis d'imposer des dénominations personnelles qu'aux lieux dont les noms primitifs nous étaient inconnus, et qui n'en avaient reçu aucun des navigateurs précédens; encore avons-nous toujours considéré nos désignations comme purement provisoires et destinées à céder la place à celles des indigènes quand elles seront une fois connues. Au siècle où nous sommes, il y a tout autant de puérilité de la part d'un navigateur à imposer des dénominations nouvelles et inutiles qu'à prendre possession d'une île nouvelle au nom de son gouvernement. Les noms indigènes sont des traces respectables de la population primitive, et peut-être dans un siècle ou deux en seront-ils l'unique vestige, quand la civilisation européenne aura tout envahi et tout renouvelé.

Quant à l'orthographe des noms primitifs, nous avons constamment suivi le système que nous nous étions tracé depuis le commencement de notre voyage sur *la Coquille*, c'est-à-dire que nous avons donné aux lettres de notre alphabet toute leur valeur, à peu près comme cela se pratique dans la lecture du latin selon la méthode française. En cela nous nous sommes rencontrés avec la méthode que suivent aujourd'hui assez uniformément les missionnaires de la mer du Sud.

A l'exemple des missionnaires, nous avons aussi désigné certains archipels par le nom de l'île principale; c'est ainsi que nous avons dit îles Hawaii, îles Taïti, îles Tonga, îles Nouka-Hiva, au lieu de îles Sandwich, îles de la Société, îles des Amis, îles Marquises. Ces premières désignations sont plus simples et ont en outre l'avantage d'être comprises par les naturels. Les noms de Nouvelle-Hollande et de terre de Van-Diémen seront habituellement remplacés par ceux d'Australie et de Tasmanie, déjà généralement adoptés par les colons de ces deux îles. Mais nous avons conservé ceux de Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Salomon, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne, Louisiade et Nouvelle-Guinée, par la raison toute simple que nous n'avions rien de mieux à leur substituer.

Du reste, ces innovations embarrasseront peu le lecteur, car nous aurons l'attention d'indiquer, dans le texte, pour chaque île ou groupe d'îles que nous visiterons, les noms imposés par les navigateurs les plus connus; on aura même ainsi l'avantage de pouvoir retrouver à l'instant la même terre sur toute autre carte. C'est un travail qui n'a pas encore été fait, et qui deviendra néanmoins de plus en plus indispensable, surtout si notre système de nomenclature ou tout autre semblable n'est point adopté d'une manière définitive.

En outre des gravures sur acier sont destinées à accompagner le récit de notre voyageur, et représenteront, avec toute l'exactitude que l'on peut désirer, *les lieux décrits, les scènes maritimes, les portraits, les costumes, les animaux, les plantes et les curiosités naturelles*. Annoncer que ces dessins seront l'œuvre de M. Sainson, c'est dire assez tout le talent, l'intérêt, et surtout la vérité qui les distingueront. Cet artiste n'aura, pour ainsi dire, qu'à puiser dans l'immense porte-feuille qu'il a rapporté du voyage de *l'Astrolabe*, et dont la publication de cette expédition n'a pu faire connaître qu'une partie.

En un mot, mes collaborateurs et moi, nous ferons en sorte que la lecture de notre *Voyage pittoresque autour du monde* soit à la fois instructive et amusante, but essentiel de tout ouvrage destiné à une masse nombreuse de lecteurs.

J. Dumont d'Urville.

Paris, 2 janvier 1834.

Digitized by Google

VOYAGE PITTORESQUE
AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE I.

TOULON. — ILES BALÉARES.

Sur le point de s'embarquer pour un voyage de long cours, l'aventurier qui s'abandonne au hasard des événemens jette un dernier regard vers la patrie à laquelle il fait ses adieux. Un vif regret se mêle à ses résolutions : il ne sait s'il pourra jamais revoir son pays, et cette limite de la terre natale résume alors pour son imagination tous ses souvenirs de famille et d'enfance. Je me trouvais à Toulon dans cette disposition d'esprit, vers la fin de juillet 1829. A cette époque, par suite du blocus d'Alger par le contre-amiral La Bretonnière, la physionomie de Toulon offrait un ensemble d'activité remarquable. A la rade, au port, au bassin de carénage, à l'arsenal, à la corderie, des milliers de bras organisaient les premiers élémens d'une conquête qui fut lentement calculée, mais qui frappa les États barbaresques comme d'un coup de foudre. Le temps était venu de venger l'Europe du mépris et de la témérité de ces pirates. On doutait encore de la guerre à Paris; on n'en doutait plus à Toulon. Ces imposans préparatifs faillirent m'arracher à mes préoccupations, à ma résolution même de parcourir les diverses parties du monde, pour aller me faire soldat et inscrire aussi mon nom, à la pointe de la baïonnette, sur les masses gigantesques de l'Atlas; mais j'étais chargé par plusieurs familles et maisons de commerce d'intérêts et d'affaires, dont le souvenir calma bientôt ce mouvement irréfléchi. J'employai le loisir que me laissait encore le paquebot anglais sur lequel je devais dans peu me rendre à l'île de Madère, à visiter en détail Toulon et ses alentours. De là datent les premières notes de mon voyage.

Bâtie en demi-cercle devant un des plus beaux ports de la Méditerranée, la ville de Toulon est la sentinelle avancée de la France, et son histoire ne pouvait manquer d'être féconde en révolutions. Son origine se perd au milieu des suppositions fabuleuses, et les étymologistes de la Provence ont embrouillé le problème qu'ils s'appliquaient à résoudre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Toulon était déjà célèbre par son industrie sous le règne d'Arcadius, fils de Théodose-le-Grand. On me pardonnera de glisser sur la légende de saint Cyprien, patron des Toulonnais, contemporain de Césaire et martyr de son patriotisme : il y a des complaintes qui en font foi. L'invasion des Arabes passa comme un ouragan sur cette partie de la Provence, qui refleurit bientôt sous la protection des comtes de Marseille. Deux fois les Sarrasins y descendirent avec le fer et la flamme : deux fois le génie de ses habitans reparut sur les décombres. Charles-Quint y laissa le souvenir de sa puissance et de son épée. Depuis lors, ce fut en vain qu'aidé de la Hollande et de l'Angleterre, le duc de Savoie tenta le siége de Toulon. Une fois seulement, à l'aide de nos dissensions civiles, cette forteresse, cette clef du Midi, fut livrée, par la corruption et l'intrigue, aux forces réunies de l'Espagne et de l'Angleterre. C'était en 1793; et, pour le jeune officier d'artillerie qui posa depuis sur son front la couronne impériale, ce fut une occasion de faire pressentir à l'Europe le guerrier dont les triomphes militaires, après avoir propagé la révolution française sur tout le continent, devaient avoir pour terme le désastre de Mont-Saint-Jean et le rocher de Sainte-Hélène.

Considérée comme citadelle maritime, Toulon peut offrir sa protection à des milliers de bâtimens : aussi le regard se perd dans cette multitude de vaisseaux, de frégates, de corvettes, goëlettes, flûtes, gabarres, avisos, etc., amarrés dans la rade et les bassins avec une symétrie pittoresque. Cette forêt de mâts et d'agrès dérobe en partie l'aspect de la côte. Une montagne domine la ville et la protége contre les vents du N. Le long des flancs de cette montagne, à travers des cultures variées, entre des groupes d'oliviers, d'orangers, d'arbres exportés de l'Afrique et de l'Italie, on voit poindre, à perte de vue, comme des colombiers, les bastides, maisonnettes blanches et recrépies, où les Toulonnais se rendent par petites caravanes, pour des fêtes et des collations rustiques. A travers les haies de lentisques et de genêts d'Espagne

Digitized by Google

qui serpentent sur la montée, on s'arrête pour payer un tribut à la coquetterie des Toulonnaises : une robe qui ne descend jamais jusqu'à la cheville laisse voir la jambe la mieux prise et le pied le plus fin. Un chapeau de paille ou de castor, dont la large passe se balance au pas saccadé des montures, préserve leur carnation des atteintes du soleil. Le soir, quand la rosée tombe, ces nombreux détachemens se rabattent sur la ville, avec le même ordre, avec la même joie.

Le premier aspect de Toulon est confus. Les rues sont étroites, les places irrégulières, mais décorées de fontaines qui combattent les chaleurs de l'été : la profusion des travaux hydrauliques est une des richesses de la ville. Ces vasques de pierre, couvertes de mousses et de végétations, embellissement naturel que le bon goût du peuple respecte comme une poésie de plus, répandent jour et nuit une fraîcheur salutaire. Les habitations en sont plus saines, les promenades du soir plus fréquentées. En général, les maisons ont de l'élégance. La place du Champ-de-Mars, qui fut le théâtre de représailles sanglantes, lorsque les conventionnels reprirent la ville sur l'amiral Hood et sir Sydney Smith, est belle, vaste, entourée d'un double rang d'arbres. Il ne faut pas oublier, sur le quai large et aéré, qui porte le nom de *Quai des Marchands*, les caryatides monumentales qui supportent le balcon de l'Hôtel-de-Ville : elles seront un témoignage éternel de la susceptibilité du célèbre sculpteur Puget, qui voulut se venger des tracasseries de deux prud'hommes en les vouant à la risée de ses compatriotes. La cathédrale mérite peu qu'on en parle : elle n'appelle en rien la curiosité de l'artiste. Le port et ses accessoires absorbent plus particulièrement l'intérêt du voyageur, du militaire et du marin. Il est composé de deux portions : l'une construite sous Henri IV, et qu'on réserve pour les bâtimens de guerre : c'est le vieux port; l'autre, entreprise et achevée par Louis XIV : c'est le port neuf. Tous deux communiquent par un chenal; et des forts, des parapets armés de canons veillent sur la rade dont le circuit n'a pas de rival, de l'aveu même des étrangers. C'est dans le port neuf que vous voyez les pontons qui servent de bagne. Les forçats y sont renfermés et organisés au nombre d'environ 4,000. On arrache la plupart de ces malheureux à la corruption de la chiourme, en les employant par brigades au déblaiement des bassins, au service fatigant des chantiers, des arsenaux et du port. Ce sont eux qui transportent les immondices et qui nettoient chaque jour les rues de la ville. Le nom de Vincent de Paule, dont le bagne de Toulon rappelle le dévoûment évangélique, y vient quelquefois sur les lèvres du philanthrope comme une critique de notre système pénitentiaire. L'arsenal frappe encore l'imagination de ceux qui ont visité les arsenaux de Rochefort, de Brest, de Cherbourg. Des pyramides de grenades, de boulets ramés, de bombes, forment plusieurs rangs que séparent de lourds mortiers de fonte, des canons, des caronades. Le spacieux magasin présente vingt mille fusils qui lambrissent ses murailles; des piques, des hallebardes, des pistolets sont rangés symétriquement sur des lignes parallèles; des sabres dont les poignées se touchent, dont les lames divergent, forment des soleils et des rosaces sur les plafonds, et chaque fût de colonne est hérissé, depuis le chapiteau jusqu'à la base, d'un revêtement de baïonnettes. L'antiquaire s'arrête avec émotion devant une chronologie militaire où l'on retrouve, rangées par ordre de siècles, les armures de nos aïeux, depuis la masse de fer des guerriers gaulois, en passant par les cuirasses resplendissantes des temps de la chevalerie, jusqu'au fusil moderne à double percussion. En évaluant les souvenirs que ces armes réveillent, on s'étonne qu'il reste des hommes sur la terre. De cet arsenal on entre dans la corderie ; c'est un atelier de près de seize cents pieds de longueur; la voûte est un tour de force d'architecture usuelle : on y peut fabriquer six câbles à la fois, et chaque jour de nouveaux essais sur des matières filamenteuses, de nouvelles machines pour abréger et perfectionner le travail, prouvent la sollicitude des marins à l'égard de cette industrie, de première nécessité pour la navigation. On doit visiter pareillement la menuiserie, la tonnellerie, la fonderie de canons, les forges, où cent marteaux travaillent sur l'enclume des masses ardentes de fer, la boulangerie, toujours en activité, la salle des modèles, où l'on peut étudier les façons de toutes les espèces de bâtimens. Une pépinière de braves se forme dans ces grandes salles aux expéditions périlleuses qui porteront un jour le commerce de la France chez des peuples inconnus, sous la protection de notre pavillon. C'est au bassin de carénage, construit de notre temps par M. Grognard, et qui forme une caisse de trois cents pieds de long sur cent pieds de large, qu'il faut aller apprendre comment on peut radouber à sec un vaisseau. On clôt les portes de ce bassin par le moyen d'un bateau dont la forme est celle d'un cône tronqué; une

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Départ d'une Frégate.

1. Salida de una Fragata.



2. Costume d'une Dame de Port Mahon.

2. Traje de una Señora de Mahon

de Sainson del.

Digitized by Google

surcharge d'un poids énorme en fait glisser perpendiculairement la masse dans une rainure, de manière à triompher de la force de résistance qu'opposent les eaux de la mer : l'absence du flux et du reflux dans la rade a facilité l'audace de cette entreprise.

En m'initiant par degrés, dans ces excursions diverses, aux notions préliminaires d'un grand voyage maritime, je n'oubliai pas cependant de visiter la petite ville et les jardins d'Hyères, patrie de Massillon. La flore de ce beau paysage, où les jasmins d'Espagne, le cassier du Levant, les orangers frileux du Portugal confondent leurs branches pour embaumer l'air, m'offrit, à deux jours de distance, un contraste saisissant avec les beautés des gorges d'Ollioules, vallon sauvage qui porte l'empreinte des convulsions de la nature et le stigmate des ravages d'un volcan. On y croit discerner la trace de larges coulées de laves sur les flancs déchirés des ravins. L'aridité de cette solitude, où l'artiste peut dessiner des profils bizarres qui ressemblent à des pyramides en ruines, à des remparts démolis par un tremblement de terre, me frappa d'étonnement : voyageur novice encore, je ne devais aborder que plus tard les magnificences du pic de Ténériffe.

Le jour du départ arrivé, je quittai, non sans regret, les amis dont je m'étais entouré pendant mes quelques jours d'attente sur la terre méridionale; et la ville, le port, les montagnes, s'enfonçant à l'horizon, le paquebot courant sous toutes ses voiles, favorisé par un vent de nord qui nous prit hors du goulet, laissa sur la gauche les îles d'Hyères, jadis florissantes et pittoresques, maintenant stériles et désolées. En même temps que nous une frégate appareillait, toutes voiles déployées, pour aller se joindre à l'escadre du blocus devant Alger (Pl. I—1). J'admirai, durant quelques minutes, l'imposant spectacle qu'elle m'offrit en sillonnant la surface des flots. Inclinée sur le flanc, elle glissait avec grâce: la ligne blanche de sa batterie, interrompue par de nombreux sabords, brillait aux rayons du soleil. Les plus vieux marins éprouvent un vif sentiment d'intérêt à l'aspect d'un vaisseau qui fend la mer : quel effet ne devait donc pas produire sur des sens neufs, la hardiesse majestueuse d'une frégate de guerre cinglant sur une ligne parallèle à la nôtre! Elle nous dépassa bientôt, et, quand la nuit tomba, nous avions vu disparaître sa poupe, ses agrès et ses mâts, sous le niveau de la Méditerranée.

Trois jours après, le 8 août à la suite d'une traversée de plus de quatre-vingt-dix lieues, que rien ne signala, si ce n'est pour nous autres passagers le mal de mer, mal affreux dont il faut accuser le roulis et le tangage des navires, l'île Minorque, la première des Baléares, découpa sur l'horizon les flancs du mont Toro, surmonté de son télégraphe. Je dirai peu de chose de l'effet que me produisit Mahon: il ne répondit pas à l'idée que je m'en étais faite d'après les récits du cardinal de Retz, qui compare assez ingénument cet aspect aux décorations de l'Opéra. Le capitaine anglais me pria néanmoins de remarquer la disposition favorable du port de Mahon. La nature a tout fait pour qu'il devienne un arsenal de première classe et de beaucoup préférable au port de Carthagène. L'Espagne en tirerait un grand parti, si l'Espagne tirait parti de quelque chose. En cas de lutte avec la France, avec les divers États de l'Afrique et de l'Italie, d'intrépides corsaires, sortis tout-à-coup d'Iviça, de Palma, des baies et des criques de Minorque, pourraient infester immédiatement la Méditerranée, sauf à trouver un prompt refuge contre des forces supérieures, au milieu des rochers à fleur-d'eau qui hérissent cette position avancée et qui sont autant de barrières ou d'écueils pour les gros navires. Les Baléares seraient de la sorte le bouclier de la Péninsule. L'Angleterre, qui ne se contente pas de Gibraltar, n'a jamais cédé qu'à regret, aux traités ou à la victoire, ces points militaires dont elle s'empara plus d'une fois. Elle a constamment ravagé les fortifications en se retirant, et détruit l'artillerie lorsqu'elle ne pouvait l'emporter. On prête au célèbre André Doria, rival d'Hariadan-Barberousse et libérateur de Gênes, ce mot devenu proverbial, que « Juin, Juillet, Août et Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée. » Mahon, qui fut l'entrepôt des produits de l'Inde, avant le voyage de Vasco de Gama, reçut un second coup également funeste à son industrie, lors de l'expulsion des Maures. L'hôpital, le lazaret, la quarantaine et l'arsenal occupent les quatre îlots enfermés dans ce port, dont le goulet se trouve resserré entre deux caps, et dont le môle ne doit rien à la main de l'homme. Ce bassin ne risque pas d'être comblé par des attérissemens: nulle rivière ne s'y précipite.

Grâce à son élévation au-dessus des roches qui dominent le port, la ville de Mahon jouit d'un air pur; mais son existence semble miraculeuse et précaire sur ces masses dont les fragmens s'éboulent parfois sur le rivage. Des terrasses dominent ses édifices assez mal distribués

Digitized by Google

à l'intérieur, mais dont les dehors ne manquent ni de coquetterie ni de goût. Au centre des habitations, les toits inclinés et couverts de tuiles, que l'on dispose à cet effet en gouttières, conduisent les eaux pluviales dans des citernes taillées dans le roc. Les monastères, la maison de ville, l'hôtel du gouvernement, sont mesquins. L'autorité de la métropole ne se signale ici que par le délabrement des rues, détestestablement pavées en menus cailloux, étroites, fatigantes; une promenade semée d'arbres déjetés par le vent et dont les Mahonnais sont fiers, je ne sais trop pourquoi, une assez belle place d'armes fort mal entourée, telle est en réalité la ville dont le Coadjuteur fait un si beau portrait dans ses Mémoires.

Les îles Baléares sont au nombre de quatre Iviça, Formentera, Majorque et Minorque; plusieurs îlots avoisinent leurs côtes. Autour d'Iviça, on voit Conejera-Grande (la grande île aux Lapins), Esparto, Breba, Espalmador, Espardell et Fagam; près de Majorque, se groupent Dragonera (l'île aux Dragons), Conejera (l'île aux Lapins) et Cabrera (l'île aux Chèvres). L'île d'Ayre est à peu de distance des côtes méridionales de Minorque. Parmi les îles principales, Formentera, la *Pityusa minor* des anciens, et dont le nom moderne caractérise la richesse agricole, a cinq lieues dans sa plus grande longueur; Iviça a vingt-deux lieues de tour; Majorque, cinquante, Minorque, trente-huit.

Les deux points culminans de ces îles montueuses sont le *puig de Torcello* et le *puig Major* à Majorque. Des sources minérales et divers échantillons de minerai de cuivre signalent dans cette île des richesses dont on ne tire pas parti. La déclivité du terrain varie l'histoire naturelle de cet archipel; les cimes âpres de Majorque ne se couvrent que d'une espèce de sestère; puis viennent le chêne et le pin d'Alger; ensuite l'olivier et le caroubier. Sur les côteaux maritimes abonde le palmier nain, à l'ombre duquel fleurissent des cyclames, des ononides et d'élégantes anthyllides: sur les versans plus pierreux encore se produisent le myrte, le pistachier lentisque, le caprier épineux; enfin la vigne s'élève en amphithéâtre sur les collines, et le cotonnier s'épanouit dans les terrains plus bas et plus arrosés. Palma, capitale de cet archipel, a, suivant M. Mimano, une population de 34,000 ames; Mahon et Iviça sont moins importans. Cette derniere île ne marque que par ses riches et abondantes salines.

Le nom de Baléares (*Balearides*), que les Grecs donnèrent aux habitans de ces îles, a pour étymologie le mot *fronde*, arme dont les naturels se servaient avec une grande habileté. Pour former de bonne heure le coup-d'œil des enfans, on ne leur accordait pour nourriture que ce que leur pierre avait touché à une certaine distance. Diodore rapporte un singulier usage parmi eux. « La cérémonie du mariage, dit-il, se termine par un festin; mais le nouveau marié ne peut habiter avec sa femme qu'après qu'elle a accordé ses faveurs à chacun des convives. »

Strabon a représenté les insulaires des Baléares de son temps comme à la fois très-pacifiques et très-braves. Sans doute les populations primitives ont dû successivement s'absorber et se fondre dans la race ibérique qui s'y réfugia pour éviter les invasions des Suèves et des Vandales. J'ai parcouru un médaillier des plus curieux, enrichi de pièces d'or, d'argent et de bronze. S'il fallait en croire les érudits, on ferait un dénombrement à la manière homérique de tous les peuples qui seraient venus enfouir leurs trésors dans un grand nombre de points de cette île. De plus incrédules attribuent ces cachettes à l'avarice des écumeurs de la Méditerranée, ou bien encore à l'industrie des juifs, qui spéculent sur les antiquaires. Les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Maures, les Catalans, tous les peuples du monde sembleraient avoir eu quelque tribut à déposer dans les entrailles de Minorque. L'idiome des Baléariens vient à l'appui de ces traditions: il est difficile de démêler nettement dans ce mélange de mots syriaques, grecs, romains, arabes, catalans et languedociens, la prononciation qui domine. Quoi qu'il en soit de ce mélange de peuples, l'indolence est le reproche que la plupart des voyageurs font maintenant à ces insulaires: cependant ils paraissent polis, mais avec un fond de froideur et de réserve; leur flegme ne se déride que lorsqu'il s'agit de se grouper en foule autour d'un fandango, tandis que quelque joueur de guitare râcle du revers de la main, comme un désespéré, les cordes de son instrument; et encore à la Saint-Jean, pour la course des ânes, ou à la Saint-Pierre, que les mariniers célèbrent par des joutes dans le port.

Le costume des pâtres tient des mœurs de leurs ancêtres: une calotte qui recouvre des cheveux courts, de larges braies de peau de chèvre, une casaque qui tombe sur ce dernier vêtement comme le *sagum* des Romains, de lourds souliers, tel est leur costume ordinaire. La cape noire, la fraise rabattue sur la poitrine et les épaules, le chapeau à larges bords relevés de droite et de gauche, signalent les jours de fêtes

Digitized by Google

carillonnées. Les femmes, quel que soit leur rang, portent uniformément le rebozillo, qui ne varie que par le luxe des étoffes, depuis la plus riche dentelle jusqu'au tissu le plus commun; c'est une façon de mantelet à falbalas et à festons, qui couvre la tête et qui vient d'abord se nouer sous le menton avec des rubans, pour retomber ensuite en arrière et former sur la poitrine deux pointes de châle qui se croisent (Pl. I—2). Les beaux cheveux qui flottent quelquefois jusqu'aux reins ne sont qu'un ornement postiche, et l'on m'a dit qu'aux îles Pityuses, à Iviça, les pauvres campagnardes, afin d'augmenter le volume des leurs, y joignent la queue d'une vache. Des chapelets, des médaillons, avec des portraits de parens ou de saintes images, pendent au-dessous du rebozillo. Les verroteries, les colliers, les petites pièces d'orfévrerie plus ou moins travaillées, sont la parure de prédilection du plus grand nombre. Rien n'est raide et guindé comme l'habit de gala, qui leur écrase la gorge et qui laisse assez communément voir des bras maigres et disgracieux.

L'éducation est à peu près nulle aux Baléares; on en est encore aux vieilles méthodes abandonnées depuis long-temps en France et qui prolongent à l'infini une éducation pédantesque ou monastique. La prière est le nec-plus-ultra de l'enseignement dans les principales villes des Baléares, à Palma, Iviça et Mahon, lieux où cependant la science arabe a laissé de précieux souvenirs, où l'Angleterre a séjourné. Lire les Heures, coudre ou tricoter, c'est toute la science des jeunes filles. Lorsque, devant le canon de la République française, les royalistes de Toulon cherchèrent leur salut dans la fuite, ces proscrits de la Convention crurent trouver un moyen d'existence honorable dans la propagation de leurs talens et de leurs lumières; mais l'autorité de Madrid ne vit qu'une source de dangers politiques dans l'infusion des maximes de nos émigrés parmi les familles insulaires; elle s'arrangea de manière à limiter par une interdiction les résultats que l'on pouvait en attendre. L'agriculture est arriérée, le commerce peu de chose. Des couvertures, des tapis et des ceintures de laine, quelques ouvrages de marqueterie avec des arabesques, de la verrerie qui n'est pas exportée, quelques distilleries qui ont pris de l'accroissement, entre autres pour les roses et la fleur d'orange, c'est à peu près toute l'industrie aux Baléares.

Nous quittâmes Mahon le 11 août. Le paquebot laissa sur la droite l'île de Cabrera. Elle n'a que quatre milles l'étendue (environ deux lieues); cet îlot, formé de monts abruptes et nus, entre lesquels s'étendent des terres incultes, restera célèbre dans les jours néfastes de nos annales maritimes, par l'exemple d'une barbarie politique qui se prolongea pendant six années à la face de l'Europe. Nous empruntons sur ce point quelques détails à la relation de M. Duperrey. En 1814, à la cessation des hostilités, cet officier secondait le capitaine chargé de régler, avec l'Espagne, quelques formalités pour le retour en France de nos infortunés compatriotes.

« On laissa tomber l'ancre, dit-il, dans un petit port au nord de l'île: une frégate espagnole, entièrement délabrée, servait à la garde des prisonniers, ainsi qu'un simulacre de fort où logeait à peine quarante soldats. A la vue de notre pavillon qui leur annonçait le jour de la délivrance, les prisonniers, semblables à des spectres, se traînèrent le long des rochers: ils en descendirent avec peine les escarpemens pour se précipiter vers le rivage en poussant des cris de joie. Plusieurs d'entre eux, auxquels le sentiment de la liberté imprima je ne sais quelle énergie, vinrent en nageant jusqu'à bord: ils furent accueillis avec une compassion que l'on ne peut comparer qu'à l'indignation profonde dont nous fûmes simultanément saisis envers les auteurs d'une si déplorable détresse. Le traitement qu'ont subi les prisonniers de Cabrera restera comme une tache ineffaçable sur la nation espagnole: dans cette funeste circonstance elle a fait mentir la réputation de générosité qu'elle s'était acquise parmi les peuples civilisés. De dix-neuf mille Français jetés sur cette plage aride, à la suite de la désastreuse capitulation de Baylen, seize mille avaient succombé. Les horreurs de la soif et de la faim portèrent plus d'une fois ces victimes du fanatisme aux excès des Cannibales de l'Océanie; le récit de leurs maux pendant cette captivité faisait venir une sueur glacée sur le front de nos marins; nous nous pressions autour des prisonniers, nous les écoutions dans un morne silence. A l'époque de notre débarquement, deux cents de ces malheureux, frappés d'aliénation mentale, erraient au milieu des rochers inaccessibles, n'ayant d'abri que des cavernes, où leurs compagnons d'infortune dont l'esprit avait triomphé de tant de misères leur portaient la minime ration que les fournisseurs espagnols ne leur faisaient même pas régulièrement parvenir. Ce système de négligence et l'état de nudité dans lequel on laissait nos tristes compatriotes ne prouvent que trop l'intention calculée de les exterminer lentement. Lorsqu'on

Digitized by Google

eut fait savoir aux prisonniers que l'on venait, par ordre du roi de France, prendre les renseignemens nécessaires pour expédier des bâtimens qui devaient les reconduire dans leur patrie, une joie délirante s'empara d'eux; ils se portèrent sur différens points de l'île; puis, avec des transports vraiment frénétiques, ils livrèrent aux flammes les chétives cabanes qui, jusqu'à ce jour, leur avaient servi d'asile, comme s'ils eussent dû s'en éloigner à l'instant même. La nouvelle de leur délivrance les avait en quelque sorte frappés d'aliénation. La nuit vint: nous fûmes retenus par des vents contraires dans le port de Cabrera; il nous fut impossible de rester spectateurs tranquilles de cette réjouissance extraordinaire que le lieu de la scène et les acteurs rendaient si touchante. Nous illuminâmes; on suspendit des fanaux au bout des vergues: des salves d'artillerie répondirent à leurs acclamations de reconnaissance. L'équipage de la frégate espagnole, jusqu'alors impassible, ne put résister à cet élan et nous imita.... Le 16 mai 1814, les prisonniers de Cabrera furent conduits à Marseille. »

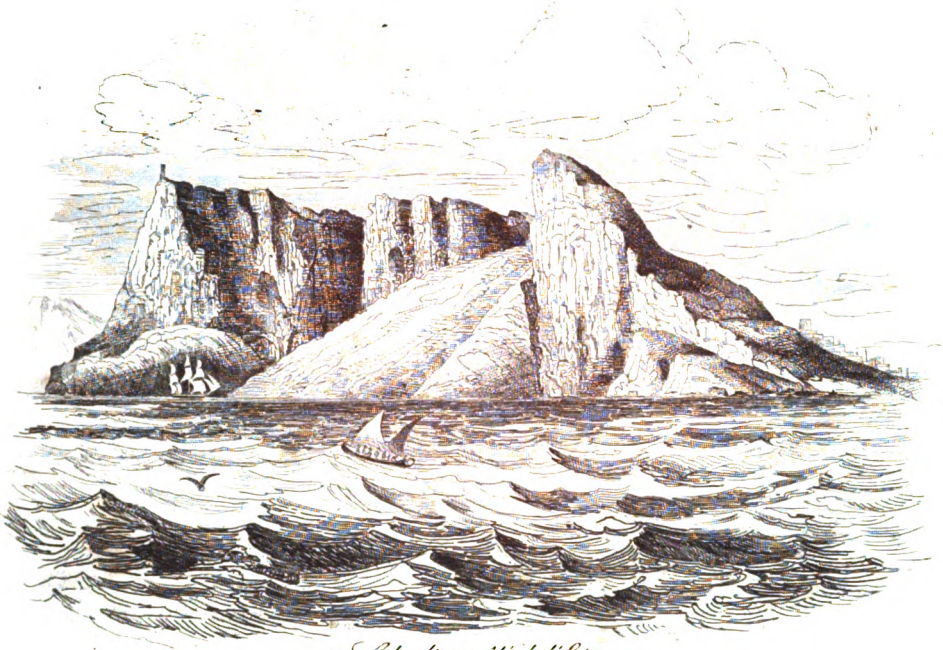
Après avoir abandonné les rochers funestes de Cabrera, à peu de distance du canal tres-resserré qui court entre les murs d'Iviça, capitale des îles Pityuses, et l'île, située à l'opposite, appelée Formentera, parce qu'elle est couverte de riches moissons, les vents contraires d'Ouest nous contraignirent de courir des bordées. On louvoya pendant plusieurs jours. Un naturaliste embarqué sur le paquebot recueillit à la surface de la mer une grande quantité de ces mollusques bizarres, dont la substance molle, fragile et gélatineuse, qui se décompose très-promptement, le contraignit de fixer au plus tôt les formes et les couleurs à l'aide du pinceau. Nous fûmes hélés à plusieurs reprises par les divers bâtimens de l'escadre qui formait le blocus d'Alger. Vue du large, la ville barbaresque, par sa forme triangulaire et par la couleur blanchâtre de ses édifices qui s'étagent sur les flancs escarpés d'un grand promontoire, semble une voile de perroquet plaquée sur un champ de verdure.

CHAPITRE II.

CÔTE D'ESPAGNE. — GIBRALTAR.

Le vent changea tout-à-coup: il souffla de l'Est, et nous reporta très-rapidement vers la pointe de Palos, à la lisière maritime du royaume de Murcie, que domine la chaîne élevée des montagnes de Grenade. Le capitaine me donna, sur ce beau pays, qu'on nomme à juste titre le jardin de l'Espagne, quelques détails empreints du double caractère de l'industrie et du protestantisme anglais. « La superstition, me dit-il, y paralyse tout progrès : dans les principales villes, à Murcie, à Carthagène, à Malaga, l'idée vint, il y a une quinzaine d'années, d'établir des réverbères pour éclairer les rues. La dévotion des habitans de la province, suscitée sans doute par les criailleries de quelques marchands intéressés, crut voir dans cette tentative un calcul de l'impiété, dans le but de refroidir le zèle de ceux qui s'imposaient chaque soir l'achat d'un cierge pour illuminer les petites statues de saints que l'on trouve en quelque sorte à chaque pas. Sur cette conjecture, l'exaspération devint générale, et la première nuit les réverbères furent brisés. A cela près de cette ardeur contre tout ce qui semble porter atteinte à sa manière d'entendre le culte, le Murcien pousse à l'excès l'indolence espagnole. Malgré ses belles promenades, dont la fertilité est entretenue par des irrigations artificielles, il reste chez lui: il y mange, il y dort, il y fume son cigarre; s'il se donne quelquefois un peu de mouvement, c'est parce qu'il est processif et religieux, c'est pour aller visiter son confesseur ou son avocat. Cette paresse s'étend à tout: elle a fait proscrire la musique et la danse, les arts de l'imagination et les études sérieuses. Les combats de taureaux et les disputes sur le dogme de l'immaculée conception, disputes qui prirent naissance dans les monastères de la province, occupent les esprits à l'exclusion de tout le reste. A Carthagène seulement il y a des écoles; encore ne sont-elles que pour la marine royale. L'oisiveté, la bonne chère et la sieste sont la première trinité des Murciens. Presque tous les commerçans sont étrangers, français et anglais, napolitains surtout. Ils viennent dans le port de Carthagène prendre des laines, de la soie, des papeteries, de la soude qui est particulièrement renommée, en échange de la quincaillerie, des épiceries, de la dentelle. L'empreinte arabe est restée sur le sol comme un souvenir au milieu des ruines. Un acte de vengeance nationale qui fut une grande faute, l'expulsion totale des Maures, a détruit le génie manufacturier qui prospérait à l'ombre de la tolérance. Les anciens fondateurs de la belle ville de Grenade ne s'étaient pas seulement occupés des arts industriels; le goût des sciences et des belles-lettres, protégé par les Kalyfes, avait fondé des colléges, des écoles, des bibliothèques. L'Escurial a profité des livres et laissé dépérir l'Alhambra, dont l'architecture espagnole est fort loin de vouloir dépasser les merveilles. Mais

Digitized by Google



3. Gibraltar, côté de l'Est.

3. Gibraltar, lado del Este.



4. Batterie souterraine à Gibraltar.

4. Batería subterránea en Gibraltar.

Digitized by Google

Digitized by Google

ce pays n'a besoin que d'une secousse ou d'un grand homme pour reprendre, au milieu des peuples de notre hémisphère, le rang élevé que le règne de l'Inquisition et le dissolvant de l'or du Pérou lui ont fait perdre. »

Après avoir repris le large, en nous éloignant de Carthagène, nous traversâmes une grande étendue de mer couverte de débris de paille et de graminées. Ce phénomène indique l'existence d'un courant qui se dirige de l'Est à l'Ouest. Nous aperçûmes le cap de Gates. Le vent s'étant établi à l'Est vers cinq heures, le lendemain matin, nous passâmes à trois mille de l'îlot d'Alboran. Cet îlot, dont le sol est bas, n'offre que des végétations rampantes. Des goëlands par troupes vinrent voltiger en criant au-dessus de nos têtes : personne ne leur dispute la possession de ce désert. Ici, les vents d'Ouest vinrent contrarier les progrès de notre marche, et, durant plusieurs jours, nous fûmes réduits à courir de fastidieuses et lassantes bordées, entre les côtes de l'Andalousie et celles du royaume de Maroc, en attendant toujours quelque brise favorable pour franchir la barrière du détroit. Les vents d'Ouest ferment quelquefois ce canal pendant six semaines aux bâtimens qui veulent le franchir. La science a tour à tour agité des suppositions contradictoires sur les difficultés que présente ce détroit. Malgré le concours des mers, des fleuves et des rivières qui versent leurs tributs dans le sein de la Méditerranée, certains géographes ont émis l'assertion que ce bassin recevait aussi les eaux de l'Océan-Atlantique; comme preuve ils ont mentionné le courant d'Ouest en Est, qui fait visiblement irruption au milieu du détroit de Gibraltar, tandis que l'on ne peut signaler, d'Est en Ouest, que deux faibles courans latéraux. Le conventionnel Patrin, qui soutient cette hypothèse, suppose l'intervention du soleil pour débarrasser la Méditerranée du superflu des eaux, et celle non moins active des volcans pour nettoyer le fond du bassin des sels que cette vaporisation prétendue devrait y déposer. D'un autre côté, suivant Malte-Brun, le refoulement que produit la masse de l'Atlantique explique cette réaction d'une manière satisfaisante : elle n'est qu'apparente, et, d'après ce géographe, des expériences auraient fait connaître l'existence d'un courant inférieur qui détermine un mouvement profond et sous-marin de la plus petite à la plus grande de ces deux mers.

Le 17 août, une brise assez légère s'éleva dès quatre heures du matin : nous découvrîmes les cimes du mont Gibraltar et du mont aux Singes, ces vieilles colonnes d'Hercule, où finissait le monde des anciens. On eut enfin l'espoir de sortir de la Méditerranée. Il fallut dériver sous cette muraille de rochers que l'on nomme la porte de l'Europe, et dont les parois s'élèvent à plus de 1,500 pieds dans les airs. Vers le milieu, comme par l'épanchement d'une sablonnière immense, ces parois forment une échancrure dont les débris se sont éboulés jusque dans les flots. Un joli village se trouve à la dernière limite de cet éboulement, ainsi qu'une ferme appartenant au gouverneur. La masse énorme du Gibraltar se dresse à pic au-dessus de ces habitations perdues en quelque sorte à sa base, et peut, de ses mille embrasures que l'œil discerne à peine dans les crevasses de la roche, vomir le fer et la mort sur les escadres dont il serait menacé (Pl. I—3). Nous rompîmes le courant à l'aide de la brise, en laissant Gibraltar en arrière. D'autres bâtimens suivirent nos traces, et l'on mouilla par vingt brasses dans l'anse de Getarez, en dedans de la pointe de Carnero, non loin du lazaret. La pointe de San-Garcia, surmontée d'une tour, nous cachait la vue d'Algésiras. Impatiens de toucher la terre, nous essayâmes une promenade vers la Casa-Marcello, qui se distinguait par sa blancheur éclatante au milieu du vert foncé des hauteurs. Le magnifique aspect de la baie se développa devant nous.

Par sa vaste étendue, cette baie mérite de fixer l'attention; un rideau de montagnes en forme le circuit. Elle est terminée à l'E. par Gibraltar et le détroit; au N., par les campagnes situées au-dessous du village de Saint-Roch, à la limite d'une belle colline, où des touffes de violettes par milliers fleurissent à l'ombre des bosquets de roses et de jasmins. Le mouillage y est excellent. Algésiras et la pointe de Carnero sont à l'O.

Des Génois réfugiés, vêtus à la manière des habitans de la côte, nous abordèrent en parlant français. Ils cultivaient sur cette pointe des vignes assez étendues. Ces colons nous donnèrent un guide pour gagner le sommet du piton le plus proche. Après avoir traversé des vignes bien cultivées, des touffes de petits palmistes et d'aloès qui bordent les sentiers sur les collines, nous gagnâmes enfin le sommet le plus élevé de ces alentours. Un coup-d'œil magnifique nous dédommagea de nos fatigues. Le guide nous signala, entre l'écueil de l'île Verte et la tour de Villa-Vieja, le théâtre du combat où, le 4 juillet 1801, le contre-amiral Linois, presque surpris sur une rade ouverte au vent d'E. qui favorisait

Digitized by Google

ses ennemis, n'ayant, comme eux, ni le choix des moyens d'action ni une retraite assurée sous le canon de Gibraltar, soutint avec résolution l'honneur du pavillon national. Il prit sa ligne d'embossage devant Algésiras pour mieux résister à l'escadre anglaise que les vigies de Gibraltar avaient rappelée du blocus de Cadix. La division française, composée de trois vaisseaux et d'une frégate, fut bientôt attaquée par sept vaisseaux de guerre: elle en démâta trois, tua ou fit prisonniers 1,500 hommes, et contraignit sir James Saumarez à se retirer sous les remparts de la citadelle anglaise, en abandonnant *l'Annibal*, vaisseau de soixante-quatorze canons. Malgré les désastres des journées qui suivirent, la gloire de cette courte et mémorable campagne appartint à notre pavillon.

La ville d'Algésiras doit son origine aux Arabes; on voit encore des débris de la première citadelle qu'ils élevèrent sur le rivage. Cette ville est mal percée, pauvre et d'un aspect triste. Ses maisons blanches forment des lignes confuses. Un aqueduc qui franchit des ravins alimente ses fontaines. Autour de la cime pelée des monts qui la dominent, de grands aigles, habitans des zônes supérieures, plongent vers les pâturages de la plaine ou s'élèvent à perte de vue. Bien que ce jour fût un jour férié, nous rencontrâmes des cultivateurs qui épierraient le sol pour l'ensemencer. Sur la remarque que j'en fis à l'un de ces porteurs de chapelets: — Nous sommes si pauvres! me répondit-il. Le guide génois nous dit à cet égard qu'Algésiras était un repaire de contrebandiers qui se recrutaient de gens sans aveu, attirés de tous les lieux environnans par la facilité d'échapper à la juridiction espagnole. Nous descendîmes dans un canot pour gagner Gibraltar.

Gibraltar s'élève en amphithéâtre au N. O. d'une péninsule qui se prolonge au milieu du détroit. De vastes jardins, qui font suite à la première ville que termine l'ancien môle, s'étendent le long de la mer jusque vers l'extrémité S., où s'élèvent une grande quantité de constructions plus modernes, qui forment comme une seconde ville. Le capitaine du port vint à notre rencontre: il nous adressa les questions sanitaires d'usage. Cette formalité n'est jamais bien sévère de la part des Anglais. Nous débarquâmes sur le môle neuf encombré de charrettes et de manœuvres pour le service des bâtimens qui stationnent dans la rade. Sur le quai sont placées, d'espace en espace, des chèvres en fer d'une construction élégante, qui servent à soulever les plus énormes fardeaux.

En présence de cette formidable limite du continent européen, on se rappelle les divers noms que ce rocher porta tour à tour, et qui rappellent eux-mêmes tant de vicissitudes historiques. Sous le nom de Calpé, il semble attester l'existence d'Hercule et les travaux du demi-dieu qui, reculant le mont Abyla, fit fraterniser les deux mers. On se souvient d'avoir lu dans *l'Odyssée* qu'Ulysse se rendit, dans l'espace d'un jour, de l'île de Calypso, placée sur le seuil de l'Atlantique, au terrible détroit de Messine, entre Charybde et Scylla. Pour cette miraculeuse traversée, qui ne comprend pas moins de 21° en ligne directe, ce n'était pas trop de la puissante protection de Minerve. En détournant son imagination de ces récits mythologiques, on voit la race conquérante des Arabes, guidée par l'intrépide Tarykh, en 712, pénétrer pour la première fois sur le sol de l'Espagne. Maîtres de l'imprenable forteresse qui leur fut livrée par la vengeance du comte Julien, dont le dernier roi des Goths, Roderic, avait profané la fille Florinde, si célèbre dans les romances espagnoles, les vainqueurs imposèrent au rocher le nom de leur général; et c'est de *Gebel-Tarikh* (montagne de Tarykh) que l'on a fait Gibraltar. Plus tard, l'Inquisition venge le pays: elle chasse les enfans du Prophète, et l'Espagne rentre enfin dans son patrimoine. Elle y règne jusqu'à la guerre de la Succession, en 1704. C'est à cette époque, et tandis que George Rooke, qui commande les escadres réunies de l'Angleterre et de la Hollande, fait lancer inutilement 15,000 boulets contre l'inexpugnable citadelle, que sur une frêle chaloupe des matelots ivres, dont la témérité fait sourire les Espagnols de pitié, atteignent le vieux môle et l'escaladent. Dans la double ivresse du grog et du succès, ils s'y retranchent; ils font d'un mauvais gilet rouge un drapeau qui doit appeler des compatriotes à leur aide et renverser l'étendard de Léon et de Castille. Le traité d'Utrecht légitima ce coup de main. Depuis ce temps, le pavillon de la Grande-Bretagne y brave les efforts de la France et de l'Espagne. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, de gigantesques projets et d'absurdes conseils nous firent gaspiller des millions pour une impossible entreprise. La bravoure de nos marins et de nos soldats y lutta vainement contre le génie du général Elliot, et dès-lors l'Angleterre put prétendre à l'orgueil de garder à jamais, malgré les jalousies européennes, cette clef de la Méditerranée.

La physionomie de Gibraltar donne une idée favorable de l'ordre qni règne dans ses murs et

Digitized by Google

de l'aisance de ses habitans. Des grenadiers anglais, dans leur éclatant uniforme national, gardent les portes de la ville. Les maisons, bâties en briques ou en pierre, brillent d'une élégante propreté; les rues, garnies de trottoirs, sont animées par une foule aux costumes divers. Les hommes du peuple, la plupart Espagnols, avec leur vêtement caractéristique, sont principalement occupés des charrois. Une multitude de colporteurs juifs, vêtus à l'orientale, les jambes nues, affectant l'extérieur de la misère, parcourent la ville et présentent à chaque nouveau débarqué des étoffes qu'ils déploient, et dont, avec la volubilité de leur accent nasal, ils font un éloge emphatique à tous les passans. Les femmes portent de longues pelisses de drap écarlate que borde un liseré de velours noir et qui se termine par un capuchon. On s'aperçoit bientôt que cet ajustement, disposé avec coquetterie, dissimule à peine une malpropreté habituelle. Les Génois se reconnaissent à leur politesse. Pour les Anglais, ils sont à Gibraltar ce qu'ils sont à Londres, ce qu'ils sont partout: leur tenue est d'une élégance empesée, et ils conservent, sous le soleil africain, toute la rigueur de la toilette britannique.

Ces agglomérations de divers peuples donnent à peu près un chiffre de 28,000 ames: les juifs y comptent pour un tiers environ. Le gouvernement de cette colonie fut d'abord tout militaire; maintenant l'administration civile est indépendante. Grâce à l'esprit de tolérance religieuse qui forme depuis long-temps le fond de la politique anglaise partout ailleurs qu'en Irlande, la ville de Gibraltar est devenue un sol neutre où le culte réformé vit en bon accord avec le culte catholique: quoique imprégné des mœurs de la métropole, le protestantisme ne songe pas le moins du monde à y troubler les synagogues. On ne voit pas sans quelque surprise que, parmi les cimetières de ces trois cultes, celui des papistes soit le moins bien entretenu: celui des juifs, au contraire, se distingue par l'ordre et la propreté qui y règnent. Un spirituel voyageur français, M. A. Delaborde, a prédit que Gibraltar deviendrait une colonie de juifs: la plupart, en effet, y émigrent avec leur fortune pour se dérober à l'intolérance espagnole. On ne voit à Gibraltar ni mendians, ni saltimbanques, ni de ces prédicateurs de carrefours qui parcourent habituellement les moindres hameaux des environs de Grenade et de Séville. Tout le monde y est occupé d'échanges, de commerce et surtout de contrebande. C'est tout au plus s'il y vient encore de ces Gitanos, ou Bohémiens, fripons nomades, dont la patrie est partout, le dieu nulle part, qui profitent de la facile charité des dévots et riches catholiques, en les amenant à tenir des nouveaux-nés sur les fonts de baptême, sauf à recommencer ce manége vingt fois dans vingt autres localités, pour tendre la main à des générosités nouvelles. Chiromanciens, ou vétérinaires, les Gitanos retrouvent les effets volés; ils guérissent les vaches sur lesquelles on a jeté des sorts; ils se livrent pour quelque menue monnaie à des danses plus lascives que le célèbre fandango. Ces danses exécutées sur les promenades sont à peu près le seul divertissement public de la ville. Cependant, le théâtre que les Anglais y ont élevé pour jouer leur répertoire national a donné quelqué émulation à la colonie.

Durant notre séjour à Gibraltar, les vents d'Ouest, qui nous avaient si long-temps promenés dans le détroit, occasionèrent beaucoup de fièvres. Un chirurgien anglais m'apprit que sur six mille hommes qui composaient la garnison (nombre que l'on double en temps de guerre), le quart à peu près subissait cette influence. Jaloux de montrer ce qui honore l'esprit d'ordre et l'industrie de sa nation, ce chirurgien me fit l'offre de visiter le lendemain la forteresse dans tous ses détails. J'avais quarante-huit heures devant moi, j'acceptai. Dans la soirée il m'introduisit chez le gouverneur; les officiers de la garnison s'y livraient à un jeu ruineux.

Le lendemain je fus conduit, avec quelques autres passagers, chez le major de la place: cet officier supérieur nous fit un accueil plein de politesse. Il nous donna pour guide un sergent d'artillerie, au brillant habit rouge d'où sortait un énorme jabot. Notre cicérone marcha devant nous pour nous indiquer le chemin avec la raideur d'un soldat en faction. C'est vers le nord, sur le revers qui regarde à la fois l'Espagne et la Méditerranée, que l'on a réuni tout ce que la prudence a pu combiner d'élémens énergiques pour repousser une attaque de terre et de mer. Le couronnement du rocher qui s'élève à pic est à 1,300 pieds de sa base. Après une demi-heure de marche, par un chemin en pente douce que l'on a pratiqué au moyen de la mine, le sergent nous ouvrit un souterrain qui s'étend en longs corridors dans les flancs du rocher. Ces voûtes font des détours sans nombre: elles serpentent, elles descendent, elles montent; les étages superposés communiquent entre eux par des escaliers à vis construits en bois. Dans ces étages étroits et ramassés, à peu de distance l'un

Digitized by Google

de l'autre, des embrasures, percées à coup de ciseau, livrent passage à la gueule d'une caronade, à celle d'un canon de gros calibre. Quand le regard plonge par ces espèces de sabords, on est étonné de voir la plage et la mer si loin sous ses pieds. D'en bas, si l'on distingue une de ces embrasures parmi les inégalités du roc, c'est pour s'étonner que dans les énormes flancs de cette masse on ait pu pratiquer de meurtriers labyrinthes, et transporter à force de bras, au fond de ces nids d'aigles, plus de cinq cents pièces d'artillerie (Pl. I—4). Ces galeries portent la date de leur construction et rappellent des noms historiques. De vastes salles, pour les dépôts de vivres et de munitions, en interrompent de temps en temps la monotonie. Nous n'arrivâmes qu'au bout d'une heure à la plus spacieuse de toutes: elle porte le nom de *galerie de Saint-Georges*. J'appris que, quelques jours avant notre relâche à Gibraltar, le gouverneur de la forteresse ayant choisi cet endroit pour donner un bal à la bonne société de la ville et des alentours, la garnison en fit magnifiquement les honneurs. Les voitures des autorités de Gibraltar, les litières des alcades du voisinage, les chevaux anglais de front avec les mules espagnoles, gravirent au bruit du canon la rampe qui conduit à ces corridors. Là des soldats échelonnés avec des torches formaient comme une double haie de candelabres. On arriva dans le sanctuaire du bal sur une demi-lieue de tapis. Le chirurgien anglais eut le temps de me détailler les incidens de cette fête originale, dont le théâtre, qui dominait de mille pieds les eaux de la Méditerranée, supportait encore au-dessus des femmes élégamment parées une masse de rocher de quatre cents pieds d'épaisseur. Le souper fut digne de cette féerie. De tout le faste que la vanité britannique avait prodigué dans cette occasion, il ne restait en ce moment que des bouteilles et des porcelaines brisées dont nous écrasions les fragmens sur le sol de ces grandes solitudes. Je ne me rappelai pas sans quelque mépris, après la description de cette merveille, le bol de punch de je ne sais quel amiral anglais qui fit verser plusieurs milliers de pipes de rhum dans le bassin de son parc avec une tonne de canelle et des charretées de sucre et de citrons; après quoi un élégant matelot, monté sur un batelet d'acajou, servit à la ronde les buveurs en ramant autour du bassin.

Ces cavernes gigantesques ont une destination plus politique et plus utile que celle de servir de wauxhall. Elles forment de solides casemates où toute la garnison se trouverait à l'abri d'un bombardement, et où les nombreuses provisions que l'on fait venir de la côte barbaresque et des ports d'Angleterre sont prudemment emmagasinées pour parer aux dangers d'un blocus.

Une porte de sortie nous rendit à la lumière, aux deux tiers environ de la hauteur du rocher. Des milliers d'oiseaux de proie ont fixé leurs gîtes dans les anfractuosités du voisinage. Nous continuâmes à gravir sur le versant occidental du Gibraltar avec un soleil qui dardait presque d'aplomb sur nos têtes (Pl. II — 1). Les chemins étaient fort praticables; de distance en distance, sur des terrasses de maçonnerie fortifiées de parapets, nous parcourûmes des batteries découvertes, armées de pièces de gros calibre montées sur des affûts en fer qui prennent peu de place et présentent beaucoup de solidité. Dans cet endroit nous planions pour ainsi dire sur la ville; nous pûmes juger de son étendue: elle n'est pas considérable. Ses fortifications qui se trouvent au ras de la mer usurpent une bonne partie du terrain. Un jardin public, d'une belle étendue, joint les maisons de Gibraltar à une sorte de seconde ville, située vers le sud, à mi-chemin de l'endroit que l'on nomme la pointe d'Europe, et qui semble destinée spécialement à réunir les établissemens publics. Un sémaphore élevait sa mâture à l'extrémité d'un sommet qui forme le milieu de la crête. Des chèvres, se dressant contre les rochers, broutaient les feuilles du *chamærops humilis*, espèce de palmier nain. On nous fit alors longer la crête orientale de la montagne: nous vîmes, de cette immense élévation, la Méditerranée s'élargir entre les côtes des deux continens. De ce point, les inégalités des flots s'effaçaient, et, dans un air sec et transparent, nous pûmes apercevoir les montagnes de l'Afrique, dont la tête est blanchie par la neige, et dont les pieds reposent sur des sables brûlans.

Le guide nous apprit l'existence en ce lieu d'une tribu de singes que l'on croit particulière à Gibraltar et au mont Abyla, sur les limites respectives du détroit. « Ces animaux sont les seuls de leur race en Europe, nous dit-il avec un amour-propre involontaire: sur le revers à pic de la montagne, où leur sûreté n'est pas menacée, ils se nourrissent des bourgeons du petit palmier et des jeunes pousses du laiteron. Nos rochers sont leur demeure de prédilection, ils y trouvent l'abondance et la paix. Le gouverneur est très-jaloux de la sécurité de cette petite famille. Il est formellement défendu de leur tendre des piéges et même de les

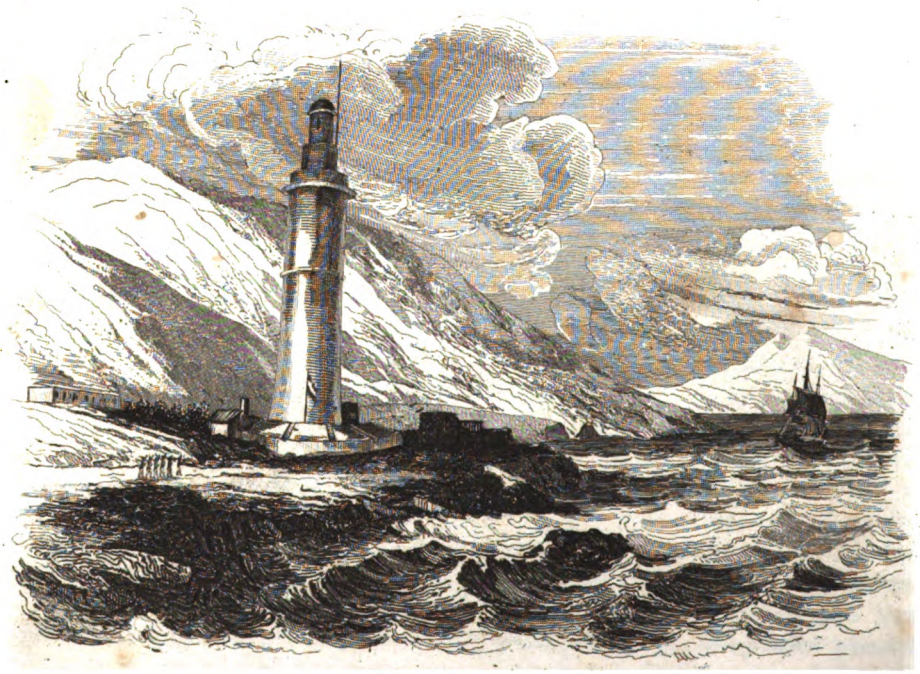
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Gibraltar, côté de l'Ouest.*

1 Gibraltar, lado del Oeste.



2. *Phare de Tarifa.*

2 Faro de Tarifa

A. Asseman del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

apprivoiser. Un paysan crut se mettre au mieux dans l'esprit du gouverneur, en s'emparant d'une de ces pauvres bêtes, dont il s'empressa de lui faire hommage. Le gouverneur entra dans une grande colère, et le paysan, au risque de se rompre le cou, fut obligé de reporter sa capture à l'endroit même où il l'avait prise. La petite peuplade, à la faveur de ce privilége, vit libre et meurt à sa guise. » L'anecdote du guide me sembla très-touchante et surtout très-britannique; mais quant à sa tribu de singes inconnue en Europe, c'est tout simplement le *Macacus inuus*, que l'on appelle vulgairement le magot, très-laide et très-chétive espèce que nos bateleurs dressent à toutes sortes d'exercices pour les spectacles de la foire. Toutefois je ne voulus pas désenchanter l'honnête sergent. Je fus frappé de la prodigieuse quantité de perdrix qui voltigeaient presque à notre portée : on les voyait, à mesure que nous avancions, se disperser précipitamment, et, bientôt après notre passage, leur petit chant de rappel nous avertissait que la bande étourdie sautillait de nouveau sur les rochers. Le chirurgien m'apprit que cette chasse n'était pas plus permise que la chasse aux singes, non parce que les coups de fusil pourraient donner d'inutiles alertes à la garnison anglaise, mais parce que les soldats, familiarisés avec ce tapage, contracteraient insensiblement plus d'insouciance pour une détonation qui ne serait pas toujours un signal. Aussi les officiers de la citadelle se rendent à trois lieues de là dans les montagnes de Tarifa, et vont prendre le salutaire exercice de la chasse sur le territoire espagnol. Tandis que je parle de soldats, je ne dois pas oublier ces sentinelles écossaises en court jupon, avec le tartan bariolé, droites à leur poste, et le visage immobile tourné vers la mer : placées en avant de l'étroit chemin sur lequel nous passions, elles ne manquaient pas de rendre les honneurs militaires aux officiers, mais sans cesser de leur tourner le dos; c'est leur consigne.

Les rochers, dont je détachai quelques échantillons dans notre excursion sur les hauteurs, sont d'un calcaire gris, divisé par des fissures perpendiculaires que des concrétions ferrugineuses d'un rouge très-vif remplissent presque uniformément. Des coquilles terrestres, des ossemens qui viennent d'une race de rongeurs et de cerfs différens de ceux de l'Europe, sont amalgamés avec ces concrétions. Vers la pointe du sud, se trouve la merveilleuse grotte de Saint-Michel, ouverte à mi-côte au flanc occidental du promontoire. Son sol est sur un angle d'inclinaison très-prononcé. Des stalactites blanchâtres pendent à la voûte; des stalagmites qui sortent de terre affectent des formes bizarres. Nous jetâmes des cailloux dans ses crevasses, et nous pûmes calculer, d'après le retentissement prolongé du bruit, qu'ils tombaient à une immense profondeur.

Au moyen d'une pente rapide, par un beau chemin qui passait obliquement du sud au nord, nous arrivâmes au-dessus des habitations de la pointe d'Europe. Des jardins y entourent de petits édifices d'un bon goût. Plus loin, j'aperçus les casernes, l'hôpital militaire, le magasin des vivres, l'atelier général, qui sont d'une élégante simplicité. Nous vîmes pareillement des tentes qui servent en partie au casernement des troupes. En nous dirigeant toujours vers le nord, nous entrâmes dans le jardin public, où des arbres d'espèces variées et une profusion de belles fleurs forment un riant contraste avec l'aridité du mont. Sur une colonne de marbre enlevée aux débris de Carthage, on a placé le bronze du duc de Wellington. Un bouclier de cuivre porte une inscription latine : elle prodigue l'encens à ce général que la postérité ne connaîtra que parce qu'il eut un illustre adversaire. On a aussi érigé une statue au brave Elliot qu'immortalise sa belle défense de Gibraltar en 1782. Malheureusement la statue est pitoyable. Le général, affublé d'un grand chapeau à cornes, est dans une posture contrainte, tenant à la main de grosses clefs dorées qu'il paraît offrir au ciel. Une pièce de canon et un fourneau de siége avec ses accessoires, qui surchargent le piédestal, complètent cette œuvre ridicule de la statuaire anglaise.

En rentrant dans les rues de Gibraltar, nous rencontrâmes un grand nombre de Majas à l'œil libertin et dans un costume dégagé qui leur sied à merveille. Elles ont le pied bien fait et toujours bien chaussé. Elles mettent des roses dans leurs cheveux et semblent fières de cette parure à la fois simple et coquette. En résumé, la vie est bonne à Gibraltar. Situé sous une zône tempérée, où abondent les produits du sol méridional, ce rocher est encore un entrepôt pour les richesses industrielles du Nord : avant de jeter sur l'Italie, la Sicile, Malte et le Levant, ces cargaisons si variées que lui envoient Londres, Manchester et Liverpool, Gibraltar retient pour ses opulens citadins tout ce que le luxe anglais a créé de plus riche et de plus beau. Comme port commercial, comme station maritime, comme possession militaire, nul point du globe ne saurait le disputer à Gibraltar : c'est un des plus beaux fleurons de la couronne anglaise.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

TARIFA. — TANGER. — MADÈRE.

Le 25 août, par une petite brise de N.-E., nous mettons à la voile, ainsi que beaucoup d'autres navires. Le paquebot double Tarifa, qui fut assiégée inutilement en 1811, par le maréchal duc de Bellune. Cette ville est à l'extrémité la plus méridionale de la péninsule espagnole; ses fortifications sont importantes. On a souvent formé le projet de combler un canal de près de cent pieds qui passe entre la ville et l'îlot du même nom. Son phare à feux tournans surmonte une tour d'une grande élévation et d'une construction élégante. La rotation de ces feux empêche les vaisseaux de les confondre avec la lumière des étoiles, et les préserve de tomber sur les récifs à fleur d'eau de Cabezas (PL. II — 2).

Bientôt le détroit s'élargit devant nous. Nous fûmes obligés de serrer la côte pour trouver un courant moins rapide, et alors s'ouvrit devant nos yeux, vis-à-vis le cap de Trafalgar, l'espace où fut livrée, le 21 octobre 1805, la mémorable bataille qui porta le dernier coup à la marine impériale. Quel sujet de tristes et graves réflexions! Tout est problème encore dans ce désastre dont Napoléon reçut la nouvelle, comme un démenti de la fortune, au milieu de ses rapides victoires d'Allemagne. La longue immobilité de l'amiral français dans le port de Cadix, sa brusque résolution et son imprévoyance rare, l'incurie de nos auxiliaires qui ne prirent qu'une part si tiède à l'action, enfin le suicide de Villeneuve, accouru cependant d'Angleterre en France dans le but de se justifier auprès de l'Empereur, sont autant d'énigmes dont les explications diverses ont rendu l'obscurité plus impénétrable encore. Une fatalité singulière distingue le combat de Trafalgar : Nelson fut tué, Gravina mourut de ses blessures, Villeneuve de plusieurs coups de couteau; ainsi la France, l'Espagne et l'Angleterre perdirent chacune leur amiral.

Sur le soir, il fallut nous rabattre vers la côte de Tanger, cité barbaresque, dont les Anglais furent chassés en 1662, et qu'ils ruinèrent en l'abandonnant; elle occupe un étroit espace sur une éminence au bord de la mer. Des maisons basses et malsaines dont les toits sont plats, dont l'extérieur est badigeonné d'une couche de chaux, offrent un pêle-mêle misérable dans une double enceinte de murailles en ruines. Le fort chétif construit sur l'emplacement des anciennes démolitions, et la batterie au fond de la baie, n'intimideraient pas la plus faible des puissances maritimes de l'Europe, s'il lui prenait fantaisie de châtier les brigandages et les insultes de la piraterie. Au nord, des sables, des montagnes arides ferment l'horizon. Notre capitaine prit le temps strictement nécessaire pour remettre quelques dépêches au consul anglais qui habite Tanger. Les juifs m'y parurent très-nombreux et traités avec rigueur; ils sont forcés de tenir leurs chaussures à la main en passant devant les mosquées et les lieux saints de la ville. Pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, un voyageur, autorisé par l'empereur de Maroc, cherche-t-il un interprète, le gouverneur, sur la demande du consul, donne le mot d'ordre à trois ou quatre estaffiers : ceux-ci tombent sur l'israélite qu'on leur désigne, fût-on au jour du sabbat, fût-il au milieu de sa famille; ils le saisissent, le maltraitent, et l'apportent plus mort que vif au consulat; si l'étranger, plus scrupuleux, trouve qu'il y a quelque chose de trop brutal dans de pareils procédés, c'est à lui d'indemniser généreusement son interprète. Malgré ces avanies, les juifs persistent à habiter Tanger; ils sont les intermédiaires du commerce qui se fait entre cette côte et la côte d'Espagne. La proximité du continent permettrait d'augmenter les échanges de riz, d'orge, de blé, cuirs de Maroc, gomme et cire, contre des colifichets, tels que tabatières, miroirs, quincaillerie, montres, ou petits couteaux. Les juifs possèdent les grandes fortunes. Leurs vêtemens, leurs bonnets, leurs sandales, sont noirs; ils se rasent la tête et portent la barbe longue. Aucun n'est muni d'armes, et ils ne peuvent se servir que de mulets, par suite du respect que les Maures ont pour leurs chevaux. J'ai vu de jeunes Maures exercer leurs chevaux d'une façon particulière. Dans un espace très-resserré, ils les lancent à toute bride et l'on croit qu'ils vont se briser contre les murailles; cependant ils s'arrêtent tout court au point fixé. C'est une grande politesse, m'a-t-on dit, que de tirer un coup de carabine presque dans la figure de l'étranger témoin de ces sortes d'évolutions. Pendant notre séjour, nous ne rencontrâmes dans les rues que des femmes juives: elles étaient voilées et surveillées avec un soin extrême, car la jalousie est de toutes les religions, aussi bien que la coquetterie : mais il nous fut aisé de voir qu'avec le sentiment de leurs grâces, elles avaient l'instinct de la rancune.

Gibraltar, Tanger, le continent d'Europe et le continent d'Afrique avaient disparu à l'horizon; et, servis par une jolie brise de N. N. E.,

Digitized by Google

nous courions depuis cinq jours dans les eaux de l'Atlantique, quand la vigie cria de nouveau : *Terre!* Comme les autres, je courus vers l'avant du paquebot, et je vis en effet se dessiner dans un nuage de brume quelques contours vagues et irréguliers. C'était Porto-Santo, petite île au nord de Madère. Quoique plus élevée et plus considérable, Madère, couverte d'un brouillard plus épais, ne parut qu'un quart d'heure après. La manœuvre fut alors ordonnée pour mouiller dans la baie de Funchal qui gît au sud-est de l'île.

A mesure que nous avancions, Madère grandissait; on eût dit qu'elle venait à nous. Chaque heure fournissait sa perspective. De loin l'œil s'arrêtait d'abord sur les deux points culminans de l'île, le pic Ruivo et la Cima de Torinhas, le premier haut de 965 toises, le second de 914; puis, quand la bordée nous porta plus directement dans la baie, ce fut un spectacle imposant que ces promontoires volcaniques enserrant une mer plus calme, cette ville de Funchal, comme assise sur la tangente du demi-cercle, Funchal avec ses blanches maisons adossées à un mur de basalte noir qui les surplombe de 3,000 pieds. Ensuite, quand on venait à détailler les merveilles de cet amphithéâtre dont l'Océan baigne le pied, que d'aspects saisissans et pittoresques! Quelle nature neuve! Quels riches contrastes! Ici, à côté d'un sillon de lave, des allées d'arbres robustes et verts, qui pendent sur un versant abrupte; là des maisons de campagne, des églises, des chapelles, des couvens étagés sur la montagne, et qui figurent, vus du large, des échelons pour la gravir; partout, sur un sol de volcan, des jardins, des bosquets et de longues avenues de châtaigniers.

Quand nous eûmes doublé le rocher d'Ilheo ou de Loo, dont les abords sont hérissés de batteries, nous mouillâmes au sud du mont de l'Église, en face du couvent de Nossa-Senhora do-Monte, qui couronne admirablement sa crête. Nous n'avions que deux jours à donner à Madère, cette patrie de vins généreux, ce cellier des Grandes-Indes. Il fallut se hâter pour tout voir.

Madère, île portugaise, est située par 32° 38' de lat. N. et 19° 16' de long. O. de Paris, à 146 lieues de la côte occidentale d'Afrique, à 256 lieues de Lisbonne et des îles Açores, et à 60 des Canaries; elle embrasse une étendue de soixante-six lieues carrées. Sa population est évaluée aujourd'hui à 100,000 ames. L'île se divise en deux capitaineries, celle de Funchal et celle de Machico, du nom de leurs chefs-lieux; Funchal compte 20,000 habitans, Machico 2,000 seulement. Après ces deux villes, il n'y a plus que des bourgs, et celui de Santa-Cruz, peuplé de 1,200 ames, reste seul à citer.

L'ancre était jetée à peine, que déjà la yole nous portait à terre. Nous prîmes pied sur un débarcadère où la mer se brisait avec violence, et nous entrâmes dans Funchal. Funchal est une ville toute portugaise dans sa construction, irrégulière, mesquine, étroite, tortueuse et malpropre: son pavé, tantôt de petits cailloux aigus, tantôt de lave schisteuse, fatigue les chaussures et meurtrit les pieds des promeneurs. Des courans d'eau, descendus des montagnes, assainiraient la ville si les habitans n'en faisaient des cloaques en y jetant toutes les immondices de leurs demeures.

Le peu de maisons confortables qui se trouvent dans Funchal appartiennent à des Anglais. Recommandé à l'un d'eux, très-honorable négociant en vins, je trouvai chez lui l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier. — « Venez, me dit-il, que je vous fasse connaître toutes les curiosités de notre îlot. » Et, se coiffant d'un large chapeau de paille, il me conduisit au palais du Gouvernement, au *passao publico* (cours public), largement ombragé d'orangers, de limoniers, de peupliers et de saules; ensuite au théâtre, presque toujours fermé; puis à l'hôpital; enfin à l'église métropolitaine.—« Voyez-vous, me dit le bon M. Smith en me montrant la charpente nue de cet édifice, voyez-vous, ceci est du cèdre; aujourd'hui dans Madère on en trouve peu ou point : autrefois l'île en était couverte; c'était comme un Liban, une vaste forêt, presque impénétrable. Qui a fait Madère ce qu'elle est aujourd'hui, un roc pelé? Est-ce un volcan, comme disent les uns, un incendie, comme disent les autres, ou bien seulement la main de l'homme qui, peu à peu, détruit plus que la nature n'a créé? C'est encore un problème, même pour vos savans français, qui savent tout, » ajouta-t-il avec un sourire caustique.

Je laissais parler mon hôte, car j'étais tout entier à ce que je voyais, à ce climat déjà africain, à cette végétation des tropiques, nouvelle pour moi; je n'avais ni le temps ni la volonté de pr ciser mes impressions, de les soumettre à un examen méthodique. Ainsi absorbé, je me laissai conduire à un couvent de Franciscains où M. Smith me ménageait une surprise. Un frère vint nous recevoir à la porte et nous mena droit à l'une des ailes du couvent, où il ouvrit une salle aux voûtes surbaissées. Horreur! Ce n'était de toutes parts que fémurs humains, disposés en angles obtus avec un crâne au milieu

Digitized by Google

de chacun. Au dire du frère, ces reliques étaient celles des saints de l'île, ce qui supposerait trois mille saints pour Madère seulement. On appelait ce lieu *la Chapelle des Crânes;* lieu plus propre sans doute à un laboratoire de phrénologiste qu'à un asile de prière et de recueillement. Après une seconde station dans un couvent de religieuses, moins rigoureusement cloîtrées qu'en Europe, nous regagnâmes l'intérieur de la ville.

La population indigène de Funchal est grêle, maigre et maladive; mais les paysans des montagnes qui l'entourent forment une race forte, saine et vigoureuse. Les hommes s'occupent de la culture de la vigne : quand la vendange est faite, on les voit descendre de leurs sentiers escarpés avec leur chemise de toile, leurs chausses bigarrées et leur bonnet rouge ou bleu; ils portent, suspendues à un bâton, des *borrachas* (outres) pleines du vin qu'ils ont récolté. Les femmes se livrent à d'autres travaux : elles vont couper au revers des monts quelques genêts, cytises, ou autres plantes frutescentes, qu'elles lient en fascines pour le chauffage. Leur costume se compose d'une simple chemise, d'un jupon, d'un bonnet ou d'un mouchoir roulé autour de la tête. Il y a plus de luxe, néanmoins, dans la classe marchande qui peuple les villes : là le costume portugais domine : on y voit des chapeaux, des souliers, des bas, de longues robes noires, des jupons de drap noir et de larges capotes où s'ensevelit la tête des femmes.

La maison la plus splendide de Funchal est celle du gouverneur. Tout ce que l'île renferme de gens aisés est reçu chez lui, fêté, admis à sa table, Anglais domiciliés, Européens voyageurs, négocians indigènes, moines cosmopolites. Son revenu, assez considérable par lui-même, s'accroît encore d'une taxe que lui paie la factoterie anglaise. Il a pour se défendre dans son île le château du Pic, qui commande Funchal, les batteries du rocher Ilheo, le fort de Santiago et douze à quinze mille miliciens.

Quand nous passâmes à Funchal, Son Excellence était absente; elle se remettait, dans une *quinta* (maison de plaisance) des environs, du tracas des affaires. C'est qu'aussi, à nulle époque de l'année, la campagne de Madère n'était plus attrayante et plus belle à voir. La vendange s'achevait alors, chaque coteau fourmillait de monde; on entendait résonner de loin le chant du montagnard et les clochettes des mules. Je ne voulus pas quitter Funchal sans avoir joui de ce spectacle curieux : le lendemain, dès l'aube, j'étais sur la route de Machico avec un guide et des montures.

Les chemins de l'intérieur sont horribles à parcourir. Ils vont par montées à pic et par précipices effrayans : ici se prolongent d'épaisses bruyères; là des marais mouvans et dangereux. Dans le voisinage de la ville les rochers sont de lave bleue compacte; mais, à mesure que l'on avance vers le sommet du mont, tous le accidens volcaniques disparaissent; les quartz et les schistes deviennent plus abondans. Mon premier travail de naturaliste, dans cette excursion, fut de chercher si je ne découvrirais pas quelques-uns de ces cèdres dont M. Smith m'avait parlé; je n'en aperçus aucun, et aujourd'hui encore je suis tenté de croire, avec le savant Forster, que la tradition a pris pour des cèdres quelques cyprès ou mélèzes. Mais, ce qui me frappa, ce furent deux magnifiques arbres qui croissent dans la région la plus élevée de ces pics, et qu'on appelle dans le pays *Mirmulano* et *Pao branco*. Selon Banks, c'est le *Laurus indica* qui fournit le bois précieux désigné par les Anglais sous le nom d'acajou de Madère. A côté de ces arbres clairsemés croissaient quelques arbustes : le cactus, l'euphorbe et l'olivier sauvage; puis des fleurs, des plantes et des graminées : la fuchsie écarlate, le mimosa, la brise tremblante, la menthe sauvage et la digitale pourprée.

Enfin, après une longue course dans le Coural et au pied du pic de Ruivo, j'arrivai dans la partie la mieux cultivée de l'île. Là, sur un plateau qui dominait la petite ville de Machico, se groupaient tous les arbres fruitiers de notre Europe, mêlés au citronnier, à l'oranger, au bananier et au goyavier. De longs plants de vignes chargés de grappes s'étayaient sur des treillages de bambou ou s'adossaient à des espaliers. Le cep pousse ainsi ses feuilles en berceau, et le fruit mûrit à l'ombre. Le terrain le plus convenable à la vigne est celui qui est composé de tuf rouge et jaune; pour le mieux garantir des éboulemens, on le contient en certains endroits par des murs de pierre.

Quand j'arrivai sur le plateau, le jour allait finir, et je suivis la foule des vendangeurs qui s'acheminaient au pressoir. Tous les ayans-droit s'y trouvaient : le propriétaire, le fermier et le percepteur des droits de la couronne. A ce dernier revenait la dîme du moût, et l'excédant se partageait en deux portions égales entre le maître du sol et le cultivateur. Quinze mille pipes de vin s'exportent de Madère; c'est la richesse de l'île, et le produit s'en élève jusqu'à dix millions de francs. La qualité varie suivant le terroir et les soins apportés à la fabrication. En première ligne vient le Malvoisie-Madère, vin

Digitized by Google



3. Santa Cruz de Ténériffe.



4. Paysanne de Ténériffe.

4 Aldeana de Tenerife

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Pl. 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

de choix et fort rare, puis le *London particular* ou *Tinto*, et après eux une foule de qualités secondaires. Un fait qui paraîtra singulier, c'est que, sur les quinze mille pipes exportées de Madère, l'Europe en consomme à peine trois à quatre cents; le reste va dans l'Amérique ou dans l'Inde. Quelques autres produits, tels que le blé, le riz et le sucre, complètent les exportations de l'île de Madère.

A la nuit close je descendis à Machico. Le nom de Machico vient, dit-on, de l'Anglais Machim, qui découvrit le premier l'île de Madère. Sous le règne d'Édouard III, s'il faut en croire la chronique portugaise, le jeune Machim enleva sa maîtresse Anna d'Arfet, et s'embarqua avec elle sans pilote pour les côtes de France. La tempête jeta les deux amans sur Madère, déserte alors, et ils y expirèrent de besoin. On montre encore une petite croix au lieu traditionnel du naufrage, près du *porto Machico*, ou *porto dos Ingleses*, si l'on accepte le nom que lui donna Gonzalès, le premier navigateur portugais qui visita Madère.

De Machico on distinguait nettement Porto-Santo, riche en vins comme Madère, bien cultivée dans son circuit de vingt lieues, et peuplée de 6,000 ames.

Ma curiosité était satisfaite : j'avais traversé Madère dans sa largeur. Je retournai par mer à Funchal, sur une chaloupe côtière. Mon excellent Anglais m'attendait sur le môle. D'après ma demande, il avait arrêté mon passage sur une corvette qui allait au Sénégal, en relâchant aux Canaries. Mes effets étaient à bord, on virait sur l'ancre, je n'avais pas une minute à perdre; je lui serrai la main et je sautai dans le canot.

CHAPITRE IV.

ILES CANARIES.

Ce fut le 6 septembre par un vent N. E. que la corvette appareilla pour le Sénégal. Le temps fut assez favorable. Deux jours après avoir quitté la baie de Funchal, nous vîmes se dresser la plus grande des îles Salvages au milieu des flots. Cette île n'a pas deux lieues de circuit : elle est formée de roches de près de 300 mètres d'élévation. Des fragmens qui s'en détachent paraissent n'attendre qu'une secousse pour s'ensevelir dans la mer; elle n'offre aucune plage, aucune anse praticable, et les vagues se brisent avec fureur contre la falaise escarpée. On y distingue des espaces nus et d'une couleur d'argile, ainsi que des broussailles qui couvrent les hauteurs. Les oiseaux qui vivent dans cette solitude sont en si grand nombre qu'ils obscurcissent l'air comme un nuage.

Le lendemain, à quatre heures du matin, Ténériffe était en vue, mais tout-à-fait dans la brume. Le fameux pic se montrait et disparaissait tour à tour dans les ondulations de la vapeur. Il était à près de quinze lieues devant nous : des voyageurs assurent l'avoir vu à la distance de quarante lieues. Le vent du N.-N.-E. enflait nos voiles sur une mer doucement agitée. On doubla la pointe d'Anaga et les trois rochers de Nago qui furent laissés sur la droite. A une heure nous étions en vue de Santa-Cruz et de sa baie en demi-cercle qui ne peut contenir que douze vaisseaux de guerre. La corvette tira le coup de canon d'usage pour demander un pilote, et vers les cinq heures une barque, montée par quelques hommes, nous conduisit au mouillage. Des patrons vinrent nous prendre dans leurs barques, et tandis qu'ils voguaient vers la terre j'eus le temps d'examiner la ville. Santa-Cruz est placée dans un bas-fond au pied d'une montée rapide; des clochers et des *miradores* (ou belvéders) rompent l'uniformité de la ligne sur laquelle ces habitations s'étendent. Aucune verdure ne se montre sur les flancs déchirés des masses basaltiques qui forment autour de la ville et de la rade une espèce d'enceinte (Pl. II—3). Une chaleur étouffante est vivement réfléchie par ces arêtes volcaniques.

Nous fîmes notre entrée à Santa-Cruz par une porte de bois. La ville nous parut grande et agréable : ses rues droites, larges, aérées, ont des trottoirs pavés de pierres rondes et inégales que bordent des dalles de lave. La chaussée est poudreuse et semée de petits cailloux; les édifices offrent un agréable aspect. Habituellement une vaste cour, entourée de sa colonnade qui supporte les galeries, sert de vestibule et de magasin. Au centre, des citernes reçoivent les eaux pluviales; on fait ensuite filtrer ces eaux dans de petits réservoirs d'une pierre poreuse dont le bassin supérieur, supporté par des ornemens d'un goût moresque, est bordé de plantes aquatiques. L'escalier qui est sur un des côtés de la cour monte vers un bâtiment qui n'a tout au plus que deux étages. Les appartemens, dont le plafond laisse voir de longues charpentes, paraissent tristes parce qu'ils sont d'une grandeur démesurée; par cela même on y trouve une fraîcheur que l'ardeur du climat rend si désirable. La muraille, simplement recrépie, est tapissée de tableaux de dévotion, de mesquines gravures, de glaces d'une petite dimension.

Digitized by Google

Sur la place qui se trouve à peu de distance du débarcadère, une fontaine qui, dans l'été, ne fournit de l'eau qu'à certaines heures, fixa notre attention. La statue de Notre-Dame de la Chandeleur surmonte un obélisque de marbre blanc. Aux angles du soubassement de cet obélisque, sur la tablette du piédestal, figurent les quatre derniers rois de la nation Guanche, qui posséda primitivement l'île de Ténériffe, le front couronné de laurier, et, dans l'attitude de l'extase, élevant vers le ciel un fémur humain. Une inscription espagnole attribue à l'intervention de la vierge Marie l'anéantissement de ce peuple pasteur et guerrier. Cette fontaine, dont la vasque en laves noires fait ressortir la blancheur des groupes, est alimentée par une source qui, de ravin en ravin, coule jusqu'à la ville par des conduits de bois ajoutés l'un à l'autre, étançonnés par des échafaudages. C'est sur cette place, la plus belle des trois places de Santa-Cruz, que se font, ordinairement le soir, les grandes revues et les manœuvres militaires de la garnison et de la milice. Je visitai quelques églises; elles sont vastes et d'un mauvais goût; des ex-voto, des tableaux médiocres, une profusion ridicule de dorures, surchargent les colonnes et les chapelles. La fumée des petits bouts de cire que l'on brûle par milliers devant tous les autels des saints noircit les voûtes et les sculptures. Une vapeur pestilentielle s'hexale des caveaux, grâce à la coutume d'y ensevelir les morts; les dalles sont couvertes d'épitaphes.

Placée sous la même zône que la Chine, le Mogol et la Perse, l'île de Ténériffe réunit, grâce à ses vallées, à son plateau, à ses côtes, tous les genres de températures excepté celle de l'hiver. On peut, dit-on, conseiller aux malades l'air embaumé d'Orotava. Des Anglais préfèrent le séjour de Ténériffe à celui de l'Italie : aussi la ville est-elle très-fréquentée. Les étrangers, les négocians de diverses parties de l'Europe se distinguent à la variété du vêtement national. Des Africains basanés, venus du cap de Mogador, reconnaissables à leur turban, au kaïc attaché sur l'épaule, à leurs brodequins de cuir rouge, circulent dans les rues. Les mendians pullulent à Santa-Cruz, et sont d'une effronterie qui ne le cède qu'à leur malpropreté. A chaque pas, des enfans en guenille vous saluent et vous demandent un quartillo. Les Espagnols se promènent d'un pas grave, sous le manteau de drap qu'ils portent l'été comme l'hiver. Les prêtres, les ermites, les moines traversent incessamment les trottoirs; ils ne sauraient faire un pas sans être arrêtés par leur manche, que les dévots baisent tour à tour. Les marchands qui veulent obtenir pour leur commerce la sainte protection de Notre-Dame de la Chandeleur, présentent de menus cadeaux à ces révérends pères. Il y a un inquisiteur à Santa-Cruz : cependant le zèle du saint-office est tempéré par les mœurs commerciales. Sous l'influence de la politique métropolitaine, il se borne tout au plus à proscrire nominalement les ouvrages pernicieux et philosophiques et à déblatérer contre les francs-maçons. Des placards exposés dans les églises donnent les titres des productions défendues : c'est un catalogue pour les esprits avides de nouveautés. L'interdit confond dans le même anathème les plus ordurières et les plus graves créations de l'esprit humain. Quelques bévues consolent d'un pareil amalgame : l'Inquisition proscrivit, il y a quelques années, un excellent ouvrage de mathématiques dont le titre, *Des surfaces de révolution*, parut faire allusion aux dissensions intestines qui travaillaient l'Europe. Ces précautions, du reste, ne s'adressent qu'à la classe aisée; le peuple n'y entre pour rien. Toujours occupé de cantiques et le chapelet à la ceinture, l'artisan, le vigneron, le cultivateur, chaussés de l'espadrille et coiffés du filet de soie, traversent les carrefours en psalmodiant. Les muletiers, les colporteurs, les villageois qui retournent dans les campagnes avec leurs chameaux, ont tous à la bouche un verset sacré, un oremus.

Je ne partage pas l'avis de ceux qui ont critiqué le costume des femmes de Ténériffe : le court jupon de laine jaune à large bordure noire ne manque pas de grâce; la mante dont elles se relèvent les bords sur le front pour s'envelopper le col, les épaules et les bras, serait, à la vérité, d'un effet lourd et désagréable, avec l'accompagnement obligé du chapeau rond; mais elles savent parer aux inconvéniens de ce costume par une certaine façon de le porter (Pl. II—4). Pour les femmes riches, qui ne mettent pas de chapeau rond parce qu'elles ne sortent que dans la ville et à l'ombre, l'étoffe de cette mante est communément de serge ou bien encore de mousseline ornée de larges dentelles. Les modes françaises ont fait quelques jolies prosélytes : toutefois, l'ascendant des mœurs espagnoles imprime à leur démarche quelque chose de grave et de compassé. Leur pas est lent, leur attitude flegmatique : elles dérobent à demi leur visage sous l'éventail et ne se détournent jamais, quel que soit le compliment qu'on leur adresse. En général, elles sont brunes et de peu d'embon-

Digitized by Google

point; elles ont le nez aquilin, la bouche grande, mais admirablement meublée, l'œil vif, les sourcils noirs.

Dans la bonne société de la ville, un excellent accueil est réservé aux étrangers. Quand un visiteur entre, l'usage veut qu'on lui offre des *cigaritos* et du vin de Madère sec. Ces cigaritos, ou *chiroutes*, sont faits de tabac haché et roulé dans une feuille de papier fort mince. A Ténériffe, comme dans toutes les colonies marchandes, on est avide des nouvelles de l'Europe et de ses journaux. Les nouveaux débarqués sont assaillis, pressés de questions, mais en revanche les insulaires font les honneurs de leur territoire avec une complaisance infinie; ils en détaillent les productions, les merveilles, les antiquités; ils offrent leur concours pour toutes les recherches et toutes les expériences. Je dois à l'amitié de personnes qui font honneur à leurs beaux noms de famille et aux grades dont ils sont revêtus, la plupart des renseignemens que j'ai recueillis en moins d'une semaine, tant sur Ténériffe que sur les autres Canaries.

L'archipel Canarien est situé entre 27° 39' et 29° 26' de latitude boréale, et 15° 40' et 20° 30' de longitude à l'ouest de Paris. Ses îles sont au nombre de sept, Lancerote, Fortaventure, la Grande-Canarie, Ténériffe, Gomère, Palme et Fer. Quelques rochers détachés ont formé les îlots d'Alegranza, Clara, Graciosa et Lobos, qui méritent à peine une mention.

L'histoire de cet archipel est toute pleine de merveilleux. Si l'on entre dans le champ de l'hypothèse, nul doute qu'avec un peu de la foi qui caractérise le poëte, on ne puisse y retrouver l'Atlantide des anciens, région perdue à jamais et engloutie dans un jour de cataclysme, quand les rochers de Gibraltar s'entr'ouvrirent pour laisser passer la Méditerranée. Là, qui le sait! se prolongeait peut-être des Açores au Cap-Vert cette contrée si fertile, si peuplée, si belle, celle qui faisait dire à Platon, dans son dialogue de Tymée: « O Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes tous des enfans! » celle dont tour à tour nous ont parlé Homère, Denys d'Halycarnasse, Diodore de Sicile, Strabon, Pline et tant d'autres; l'Atlantide, terre de féeries, tant célébrée des mythologues grecs, qui vit Atlas, Hercule, Persée, les Amazones et les Gorgones; où vécurent les Titans, où fleurirent les jardins d'Hespérie avec leurs pommes d'or; l'Atlantide, ce vaste et poétique continent, qui ne serait plus aujourd'hui qu'une région sous-marine.

En des temps postérieurs, l'archipel Canarien fut connu sous le nom d'îles Fortunées, et Ptolomée les place entre les 14e et 16e de latit. N. Les Carthaginois y pénétrèrent, et Juba, roi de Mauritaine, en fit l'objet d'une reconnaissance spéciale. Ce fut lui qui nomma ces îles *Junonia major* et *Junonia minor*, dont quelques savans font Lancerote et Fortaventure; *Canaria*, Canarie, nom provenant de sa belle race de chiens; *Nivaria*, Ténériffe, à cause des neiges de son pic; *Capraria*, que l'on rapporte à Palme, abondante en chèvres; *Pluvialia*, où l'on retrouve l'île de Fer, privée de sources et abreuvée d'eau pluviale; et enfin *Purpuraria*, que d'Anville prend pour Lancerote.

Depuis cette expédition du roi mauritanien, sans doute, à plus d'une époque, des navires emportés par la tempête, des embarcations venues d'Afrique, touchèrent aux îles de cet archipel. Il est même à croire que les Arabes les reconnurent à l'époque où le mahométisme les emporta vers l'Occident. Dapper assure qu'ils les nommèrent *él-Bard* (froid), à cause des glaces du Pic; d'autres, *Gezayr él-Khaledât* (îles heureuses), dérivatif de *Fortunées*. Quoi qu'il en soit, il ne restait plus sur ces îles que des données vagues, quand l'infant don Luiz de Cerda se les fit céder par le pape Clément VI, en 1344. La dotation désignait ainsi les noms du groupe: *Canaria*, *Nigraria*, *Pluvialia*, *Capraria*, *Junonia*, *Embronea*, *Atlantica*, *Hesperia*, *Cernent*, *Gorgonas* et *Gauleta;* onze îles en tout au lieu de sept, ce qui fait voir combien étaient incertaines alors les notions sur les terres Atlantiques: mais don Luiz ne devait pas même voir la principauté dont il était titulaire. Plus tard, quand la marine des peuples occidentaux prit de l'essor, l'archipel Canarien servit de lieu de sauvetage à quelques naufragés. Les historiens espagnols citent tour à tour des Siciliens, des Mayorcains et des Aragonais, qui prirent terre à Canarie, mais l'épisode le plus romanesque est celui d'un Biscayen, Martin Ruitz d'Avendano. Jeté par la tempête sur la plage de Lancerote, Ruitz, dit l'auteur espagnol Clavijo, trouva l'île peuplée d'une forte et belle race d'hommes, qu'on nommait les Guanches. Leurs traits étaient gracieux, leur taille gigantesque, leur force musculaire prodigieuse. L'Espagnol et ses compagnons d'infortune furent recueillis avec l'hospitalité la plus franche, et Ruitz, logé dans la demeure du roi, se mit si bien dans les bonnes grâces de son épouse Fayna, que, neuf mois après, une jolie fille vint au monde avec les beaux yeux noirs et le nez aquilin de l'étranger.

Digitized by Google

Ce n'est guère qu'en 1402 que commence l'histoire positive de cet archipel. Cette année-là, un Jean de Béthencourt, aventurier du pays de Caux, et Gadifer de la Salle, gentilhomme gascon, débarquèrent à Lancerote, et y bâtirent un fort qu'ils nommèrent *Rubicon*. Ce premier acte d'envahissement fut suivi de conquêtes progressives, réalisées à l'aide de nouveaux renforts. Plus tard, l'Espagne songea à faire des Canaries une annexe à sa couronne. Dès 1464, don Diego Garcia d'Herrera, devenu seigneur de Fortaventure et de Lancerote, débarqua à Ténériffe, qui ne fut toutefois soumise que trente-deux ans plus tard, par Alonzo Fernandez de Lugo, dit l'Adelantado. Avant cette époque, Palme était tombée en son pouvoir, et Pedro de Vera avait réduit Canarie.

La capitulation de Ténériffe, dernier acte de puissance des Guanches, fut passée entre le mencey Benchomo et son vainqueur l'Adelantado, mais le pacte ne tarda pas à être indignement violé. On embarqua bon gré mal gré le roi déchu : on le conduisit en Espagne comme un objet curieux, et de là à Rome et à Venise pour le faire voir au Pape et au Doge. Il mourut dans cette dernière ville, digne de pitié. Quant aux restes de la nation Guanche, le fer des Espagnols et l'épidémie en virent promptement la fin. Peu de temps après l'occupation, il ne restait plus au monde un seul naturel des anciennes Canaries.

Pourtant ce peuple méritait un autre destin ; intrépide, grave, vertueux, confiant, humain, il eût dû vivre pour donner aux peuples d'Europe la mesure d'une civilisation plus sage que la leur. Entre mille traits qui caractérisent les Guanches, il suffira d'en détacher deux que j'emprunte à un beau travail inédit de M. Berthelot, Français fort instruit que je vis à Ténériffe, où il avait long-temps dirigé un collége. M. Berthelot ne cachait pas ses sympathies pour les indigènes primitifs des Canaries ; il savait leurs mœurs, il les faisait revivre dans ses pittoresques narrations. Depuis le jour où je l'ai connu, des persécutions monacales l'ont ramené en France, et il est à désirer qu'il réunisse en corps complet d'ouvrage ses recherches sur les Canaries. Voici un fragment textuel du manuscrit qu'il me confia alors et qui se trouve déjà résumé dans les faits précédens. Mieux que de longs aperçus il va nous dire ce que furent les Guanches.

« Lors de la seconde invasion dans l'île de Canarie, dit-il, le capitaine Diego de Silva pénètre avec 200 soldats dans le district de Galdar, ravage le pays, s'empare des bestiaux et enlève les femmes. Temesor Semidan, un des guanartemes (rois) de l'île, rassemble ses guerriers, attaque Silva avec des forces supérieures et l'oblige à se retirer dans un édifice carré qui servait, dit-on, de lieu de supplice. L'Espagnol, investi de toutes parts, tâche de se défendre durant deux jours ; mais privé de secours dans l'endroit qui lui sert de refuge, il demande à capituler en réclamant la générosité de Semidan. Ce prince s'avance suivi de ses guayres (nobles), les laisse en dehors des retranchemens et se présente seul devant son ennemi. Alors, touché du triste état où il le voit réduit, il lui adresse ces paroles: —Je te plains, car mes troupes sont décidées à ne point te faire de quartier. Tu es venu nous faire une guerre injuste, ravager notre pays et nous enlever notre bien; mais Alcorac (Dieu) nous venge, puisque tu t'es enfermé toi-même dans un lieu destiné aux criminels ; jure-moi d'abandonner ton entreprise, et peut-être pourrai-je te sauver. — Silva embrasse ses genoux et promet de se retirer. Alors le bon guanarteme fait appeler ses principaux chefs et leur annonce du haut des retranchemens que les Espagnols l'ont pris par ruse, et que sa vie dépend de la capitulation qu'ils leur accorderont. Les guayres irrités voulurent tenter l'assaut, mais les Galdariens aimaient Semidan, et son salut l'emporta. Silva se vit libre, et le prince de Galdar lui prodigua sur-le-champ toutes sortes de secours. Il fut convenu que l'on conduirait les Castillans jusqu'à un endroit de la côte, où étaient encore mouillées les caravelles qui les avaient apportés. Arrivés près de ce lieu, appelé aujourd'hui encore *la Cuesta de Silva*, Silva et ses gens, toujours suivis du guanarteme et de ses troupes, aperçoivent des falaises d'une hauteur effrayante ; une terreur panique s'empare de leur esprit; déjà ils voient la mort sous le plus horrible aspect, et s'imaginent qu'on va les précipiter du haut de ces rocs escarpés. Semidan lit sur leurs visages la terreur qui les agite, et, se retournant vers Silva avec un sourire de pitié : — Ne crains rien, lui dit-il, nous connaissons les sentiers qui conduisent au rivage..... Donne-moi la main..... je t'aiderai à descendre.....—Chaque Galdarien imite l'exemple du prince, et les Espagnols arrivent sans accident au pied des falaises. Silva embrasse son libérateur, lui remet son épée comme gage de ses sermens, et se rembarque pénétré de reconnaissance.

» En 1493, Fernandez de Lugo, l'Adelantado débarque à Ténériffe avec 1,000 hommes

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Eruption de Cahorra à Ténériffe.

1 Erupcion de Cahorra en Tenerife.



2. Costumes d'Habitans des Canaries.

2 Trajes de naturales de las Canarias

de Lainson del.

Digitized by Google

de troupes, et, après diverses tentatives infructueuses, lève son camp d'Anaza (Sainte-Croix) et s'avance jusqu'aux montagnes qui entourent le district de Taoro afin de reconnaître le pays. Le mencey Benchomo, instruit de sa marche, part d'Orotopala (l'Orotava), fait placer son frère Tinguaro en embuscade sur les bords du ravin d'Acentejo, passage difficile dans lequel les Espagols eurent l'imprudence de s'engager. Les dispositions les mieux combinées sont prises par le prince, il veille à tout et se poste lui-même avec un corps de réserve dans les forêts voisines pour achever de décider l'action dans l'instant le plus favorable. Lugo traverse le défilé; la plus grande tranquillité y règne, nul indice de surprise..... Les Guanches attendaient leur ennemi au retour. L'Adelantado franchit le passage; mais, surpris, en avançant, de la solitude des lieux, il craint quelque embuche et revient sur ses pas, en emmenant avec lui de nombreux troupeaux qu'on avait abandonnés à dessein pour embarrasser sa marche. Les Espagnols sont à peine rentrés dans le fatal ravin, que les troupes de Tinguaro se montrent de toutes parts sur les rochers d'alentour, et, poussant des cris effroyables, font rouler une grêle de pierres qui les écrase. En même temps les Guanches cachés dans les bois fondent sur eux, tandis que Benchomo se dispose à leur couper la retraite. Les Espagnols, engagés sur un terrain où il leur était impossible de se développer, ne combattent que pour défendre leur vie et meurent en implorant le secours de saint Jacques. Lugo tâche de ranimer ses gens en leur donnant l'exemple du courage; mais, forcé de céder au nombre et à l'avantage du lieu, il parvient, après mille périls, à sortir du ravin avec une centaine des siens. Vers le milieu de l'action, disent les historiens, Benchomo arrive sur le champ de bataille et trouve son frère blessé d'un coup de lance et assis sur les bords du ravin. — Eh quoi! lui dit le mencey, tu te reposes tandis que tes soldats combattent! — J'ai vaincu, lui répond tranquillement le guerrier; comme général ma tâche est finie, maintenant mes soldats font la leur..... ils massacrent.

» Mais la bataille d'Acentejo fut le dernier jour de gloire de ce peuple digne d'un meilleur sort; des disgrâces inouïes suivirent cette victoire; la fortune abandonna les Guanches, et leur patrie envahie fut soumise au joug espagnol. Ces belles îles perdirent dès lors jusqu'au nom qui les avait rendues célèbres; leurs malheureux habitans furent poursuivis jusque dans leurs retraites les plus inaccessibles; les uns se précipitèrent du haut des rochers et périrent martyrs de la cause qu'ils ne pouvaient plus défendre; les autres surent mourir les armes à la main; tous ceux qui survécurent furent vendus comme des troupeaux. A cette époque de barbarie, les vainqueurs ne pensèrent qu'à jouir des fruits de leur rapine. Rien de ce qui pouvait intéresser l'histoire ne fut recueilli; seulement, quatre-vingts ans après, un moine (Alonzo Espinosa) fut le premier qui prit la plume pour transmettre à la postérité les violences de ces aventuriers qu'on appela conquérans, et, forcé par l'authenticité des faits à rendre justice aux insulaires, il ne craignit pas de blâmer les crimes de leurs spoliateurs. »

Tels étaient les Guanches, d'après les récits mêmes des Espagnols. A ces touchans épisodes on pourrait joindre une foule de détails pleins de drame et de couleur. Ici ce serait la lutte opiniâtre de Doramas, prince de Canarie; ailleurs la mort héroïque du brave Tinguaro, frère du guanarteme de Ténériffe, tué sur les cadavres de 19 Espagnols; partout on retrouverait un courage chevaleresque, un profond mépris de la mort, et, à côté de ces vertus guerrières, des vertus douces et pastorales, une éloquence mâle et sentencieuse, une confiance aveugle dans la sainteté des promesses, une hospitalité sans bornes, une tendance à voir partout le bien plutôt que le mal.

Qu'étaient ces Guanches? D'où sortaient-ils? Qui les avait jetés sur ces îles? Fallait-il voir en eux les restes de ces Atlantes dont la patrie s'abîma dans les mers et qui se seraient agglomérés sur les plus hauts pics de leur continent comme des naufragés à la cime des mâts? Peut-on les appeler, comme un auteur moderne, *les Patagons de la géographie classique?* Sont-ce des aventuriers phéniciens, ou bien une tribu arabe, ou encore des Berbers ou Shillouks de l'Atlas, que le hasard ou la tempête aurait portés vers cet archipel? Doit-on en faire un peuple autochtone ou bien une descendance de quelque grande race connue? A toutes ces questions la science n'a pas encore de réponse précise: elle n'en aura probablement jamais. La conquête a été, dans ces îles, si brutale et si violente que tout a péri de sa main, hommes, traditions, monumens, tout enfin, jusqu'à la langue elle-même.

Quelques mots de cet idiôme ont pourtant survécu; ils sont presque tous de racine arabe ou dérivent de langues primitives. D'autres indices semblent encore rattacher les

Digitized by Google

Guanches à certains peuples de l'antiquité, entre autres celles qui ressortent de la construction de *grandes murailles* pour enceindre leurs Etats, et plus encore celle des embaumemens qu'ils pratiquaient de la même manière que les Egyptiens. En effet, on retrouve aujourd'hui dans les grottes sépulcrales de Ténériffe, de Gomère et de Canarie, des momies de Guanches en bon état de conservation. Grâce à ces précieux débris, on a su, mieux que par l'histoire, que les Guanches étaient de haute taille, que leurs cheveux lisses et fins, quelquefois blonds, n'avaient aucune analogie avec la toison crépue des nègres; on a reconnu que la cavité humérale y demeurait ouverte dans le squelette comme elle l'est chez quelques hommes des environs du Cap. Les grottes sépulcrales de Palme, de Canarie et de Ténériffe, offraient les mêmes aspects que les hypogées de Syouth et d'Elethya; les momies y étaient rangées à peu près dans le même ordre, et, comme preuve nouvelle à l'appui de ce rapprochement, on a retrouvé à Canarie de petits monumens de forme pyramidale, élevés sans doute à des morts de distinction.

On sait que les Guanches avaient des rois, ou guanartemes, avec un gouvernement mêlé d'aristocratie et de théocratie, avec des hiéroglyphes, des fêtes solennelles et la croyance d'un dieu qui veille sur le monde. Leur vie tranquille se partageait entre les soins des troupeaux et la culture du sol; ils se nourrissaient de fruits, de légumes, de poisson et de chair fumée; l'usage des boissons fermentées était inconnu chez eux. Don Alonzo Espinosa a sans doute exagéré la stature des hommes quand il parle d'un roi de Guimar qui avait quatorze pieds de haut et quatre-vingts dents. Quant aux femmes, leur visage était doux et régulier, leur taille svelte, leurs formes gracieuses. « Elles portaient de jolies tuniques, dit M. Bory de Saint-Vincent, justes au milieu du corps, dessinant leur taille, ne passant pas le genou et découvrant un côté de la gorge. Leur coiffure consistait en une bandelette de peau très-fine entrelacée de cheveux et disposée tout autour de la tête. » Voilà pour les femmes de Lancerote; celles de Téneriffe poussaient la coquetterie plus loin encore ; elles se servaient de fard. « Elles ne dérobaient aux regards, dit le même auteur, qu'une faible partie de leurs charmes; leurs épaules, leur beau cou, en un mot le haut de leur corps n'était couvert que par leurs cheveux flottans et bouclés, quelquefois négligemment tressés ; une jupe étroite de peau chamoisée, flexible, serrée par une espece de coulisse vers le dessus des reins, descendait mollement jusqu'un peu au-dessus de la cheville, et par sa souplesse dessinait des formes gracieuses promises par celles qu'on ne cachait pas. » Ce tableau, d'une imagination poétique et jeune, explique pourquoi l'empire des femmes fut immense dans l'archipel Canarien, où la polyandrie était permise; il reporte la pensée vers ces fabuleuses Amazones, dont la race est perdue et la patrie ignorée. Le costume des hommes était aussi d'un effet singulier; avec leurs brodequins et leurs sandales, semblables à des cothurnes de l'ancienne Grèce, leurs solides boucliers d'écorce de dracæna, leurs larges *tamarcos* ou manteaux en peau de chèvre, leurs grands bonnets de poil ornés de plumes, ils avaient un air à la fois belliqueux et sauvage qui s'harmoniait avec leur taille géante et leur carrure athlétique.

Les Guanches, dans l'origine, étaient troglodytes; ils habitaient les flancs de leurs montagnes, mais l'art de bâtir n'était pas ignoré aux Canaries : on y voyait des maisons de pierre. De leur temps l'archipel abondait en vastes forêts, les pluies y étaient plus abondantes, les sources moins rares; l'île de Fer seule paraît avoir manqué d'eau. Lorsque, vers 1406, les premiers Européens y abordèrent, ils allaient périr de soif quand une femme du pays leur révéla l'existence d'un arbre miraculeux qui désaltérait toute l'île; on l'appelait *Garoë*, et Bontier et Leverrier, chapelains de Béthencourt et historiographes de la conquête, disent à son sujet : « qu'au plus haut du pays sont arbres qui toujours dégouttent eau belle et claire, qui chet en fossettes auprès des arbres, la meilleure pour boire qu'on sauroit trouver. » Cardan ajoute qu'on en recueillait soixante et dix livres par jour; Cairasco, Mercator, Dapper, Feijo, Clavijo, attestent tous l'existence de l'arbre et parlent de vieillards qui avaient bu de son eau. Abreu Galindo est plus explicite encore, il raconte sa visite à Fer, dit qu'il trouva le Garoë contre un mur de roches; que son tronc avait douze palmes de circonférence et trente ou quarante pieds de hauteur; que sa tête ronde comptait cent pieds de tour; que son feuillage était touffu, poli, ne tombant point, et toujours vert comme celui du laurier, mais plus grand. Des réservoirs, ajoute Galindo, existaient autour de l'arbre pour recueillir les eaux. Vers le matin, quand le vent d'Est jetait des nuages contre le rocher, ils se condensaient autour des branches et se résolvaient en gouttes sur ses

Digitized by Google

feuilles polies. Un ouragan a détruit le Garoë vers l'an 1625.

Les Guanches étaient poëtes, musiciens et passionnés pour la danse. Leurs pratiques de religion paraissent fort limitées ; ils n'adoraient qu'un Dieu, et montaient sur les pics les plus élevés, pour lui adresser leurs prières. Ils avaient des magades, espèce de vestales qui faisaient vœu de chasteté, et une secte de baptiseuses, chargées d'ondoyer les nouveau-nés, ce qui fit croire aux Espagnols que ces peuples avaient connu le christianisme. Quant à leurs lois politiques et civiles, elles sont insaisissables aujourd'hui. La forme du gouvernement paraît toutefois avoir été entachée d'un féodalisme religieux. Les prêtres disaient au peuple : « Le grand esprit Achamas a d'abord créé les nobles, les Achymenceys, auxquels il a distribué toutes les chèvres de la terre. Il créa ensuite les plébéiens, les Achicaynas : cette race, plus jeune, eut la hardiesse de demander aussi des chèvres ; mais l'Être-Suprême répondit que le peuple était destiné à servir les nobles et qu'il n'avait besoin d'aucune propriété. » Le faycas ou grand-prêtre exerçait le droit d'anoblir, et une loi portait que tout achimencey, qui s'avilirait jusqu'à traire une chèvre de ses mains, perdrait ses titres de noblesse. Au milieu de cette aristocratie, si dédaigneuse de travail, le roi ne devait et ne pouvait être que le premier oisif de ses États. A chaque avénement, le nouveau chef de la famille Guanche recevait, des mains d'un vieillard, d'un achimencey, le fémur d'un roi célèbre par sa justice, et il jurait sur cette relique de régner avec sagesse.

Les lois civiles ne formaient pas un code régulier ; elles vivaient dans l'usage. Une femme, on l'a vu, pouvait avoir plusieurs maris. A Lancerote, le nombre allait à trois, dont un seul possédait pour un mois l'épouse commune, pendant que les autres la servaient comme domestiques en attendant leur tour. Trente jours avant son mariage, une jeune fille était mise comme à l'engrais ; on la nourrissait de mets succulens ; on lui interdisait tout travail ; et si, au bout du temps fixé, le futur ne lui trouvait pas un embonpoint convenable, il pouvait la répudier et chercher mieux.

Les habitans de Lancerote paraissent avoir été plus avancés que les autres dans l'art des constructions ; leur roi Zonzamas habita un château fort dont les proportions étonnèrent Béthencourt et ses compagnons d'armes. La longue muraille, qui coupait en deux Fortaventure, et dont on voit encore des ruines, se composait d'énormes pierres superposées comme dans les constructions cyclopéennes.

Voilà, toute exagération écartée, ce qu'on sait de plus positif sur les Guanches. A Ténériffe, sur le sol où ils vécurent, il faut se défier de l'engouement qui s'attache à leur souvenir. De Santa-Cruz à l'Orotava, chaque localité conserve quelque empreinte de leur existence : ici c'est Matanza, où périrent tant d'Espagnols ; plus loin Vittoria, témoin de la défaite du mancey Benchomo, ensuite l'Acentejo, Taoro, etc. Chacun sait quelque chose du peuple éteint ; plus d'un guide de l'Orotava se donne pour un Guanche, quoique depuis plus de cent ans il n'existe plus dans l'archipel un seul indigène de race pure.

Ce fut surtout dans notre tournée au Pic, que nous rencontrâmes de ces narrateurs officieux. La partie avait été arrangée avec les officiers de la corvette ; elle devait être à la fois sérieuse et gaie, scientifique et pittoresque. Les préparatifs étaient faits ; chacun de nous avait un cheval, et une monture commune portait nos vivres et nos manteaux. On gagna d'abord les hauteurs, vers Laguna, au sortir de Santa-Cruz. D'un chemin barré par des blocs de basalte, nous voyions la campagne parsemée de scories où des blés poussaient de maigres tiges, et devant de misérables huttes, quelques enfans demi-nus, qui nous souhaitaient le bonjour en tendant la main. Quelques plantes du cactus et de l'euphorbe des Canaries végétaient çà et là. En vue de Laguna, le sol prit pourtant un meilleur aspect : à notre droite se prolongeait un bois vert et touffu, et devant nous des champs de maïs, de blé, de millet, qui allaient aboutir au pied de la ville. Ce petit bassin cultivé était jadis couvert d'eau.

Nous fîmes halte à Laguna. Laguna, l'ancienne capitale de l'île, est en décadence depuis que l'éruption de 1706 a détruit Guarachico, le meilleur port de l'île, et déterminé la fondation de Santa-Cruz. De ce jour, sa population marchande a été absorbée par cette dernière ville, et Laguna, résidence des tribunaux et des nobles oisifs, se débat avec peine contre cette active concurrence. Les maisons y sont grandes et bien bâties ; les rues larges, quoique remplies d'herbe. Nous n'y séjournâmes qu'une heure, et nous entrâmes dans une grande et fertile plaine, arrosée de ruisseaux. A droite, du côté de la mer, se voyaient quelques hameaux entrecoupés de maisons de campagne, de vergers, de vignobles et de terres à blé ; à gauche, s'échelonnaient des mame-

Digitized by Google

lons, des collines couronnés de mélèzes et de pins. Sur cette route, nous vîmes le *Melissa fruticosa*, l'*Euphorbia mauritanica*, le *Saccharum Teneriffæ*, la Doradille à larges feuilles, le *Chrysantemum frutescens;* et surtout le bel arbre connu sous le nom de Poincillade, *Poinciana pulcherrima;* puis l'Arbousier à feuilles de laurier, le *Mocan*, le *Geranium vitifolium* et le *Scabrum*. La grande Agave américaine abondait sur les deux côtés du chemin. Ainsi nous arrivâmes à l'Orotava, ville charmante où nous devions passer la nuit.

L'Orotava, ancienne *Oratopola* des Guanches, est située aux racines septentrionales du Pic, et dans l'intérieur des terres. Son port, à trois milles plus bas, se nomme Puerto de l'Orotava ou Puerto de la Paz. C'est une petite calanque sous le vent de l'île, mal abritée et ouverte à la lame.

L'Orotava a un jardin botanique assez bien fourni de plantes rares, et un collége qu'avait long-temps dirigé M. Berthelot. C'est dans le terrain attenant à ce local que se trouve l'énorme pied de *Dracæna draco* (ou dragonnier), arbre de sang-dragon, si souvent cité par les voyageurs. Nous mesurâmes son contour à sa base, et nous trouvâmes qu'il était de quarante-huit pieds; sa hauteur était encore de soixante-dix pieds, quoique réduite à moitié en 1819 par l'effort d'un coup de vent. La tradition veut même qu'en 1406, à l'époque de la descente des Normands à Lancerote, cet arbre fût aussi gros et aussi creux qu'il l'est aujourd'hui. Plusieurs naturalistes ont dénié pourtant que le dragonnier fût indigène aux Canaries. Mais ce fait a été complètement éclairci par une découverte récente de M. Berthelot qui a reconnu plusieurs dragonniers dans des lieux inaccessibles à toute importation de la culture extérieure. Il a même dessiné l'un de ces arbres qui sortait comme un panache d'un rocher conique, à la base duquel s'élevaient deux aloës (Pl. III — 3). Le dragonnier, *Dracæna draco*, ou *draco arbor*, est l'arbre propre des Canaries; les Guanches faisaient des boucliers de son bois. De là quelques savans ont hasardé l'hypothèse que le dragon gardien des Hespérides devait être le dragonnier. Quoi qu'il en soit, cet arbre a des vertus médicinales qui donnent une valeur au suc qu'on en recueille. Les religieuses de Laguna le préparent en drogue dentifrice.

Le lendemain nous étions en marche vers le Pic, par un chemin raide et pavé de laves glissantes. Pendant trois quarts d'heure on longe un terrain bien cultivé, jusqu'à ce qu'arrive la région des châtaigniers qui occupe une zône d'une demi-lieue de largeur sur deux cents toises environ de puissance en hauteur. C'est aux derniers châtaigniers que commence la région des nuages, où se trouvent les arbres à feuilles épaisses et persistantes, *Lauriers*, *Ardisiées*, *Mocanera*, *Ilex perado*, *Olea excelsa*, et *Myrica faya*, et à leur ombre les plantes forestières propres à cette île, les renoncules, les doronics, les cistes, les digitales, etc. Après cette région et celle des pins, on entre dans la région des bruyères qui a 300 toises de profondeur sur 2,000 d'étendue. Ces bruyères ont de six à douze pieds de hauteur et se trouvent entremêlées d'*Hypericum canariense*, de thym rabougri et de plusieurs autres arbrisseaux et plantes herbacées.

Plus haut l'atmosphère s'éclaircit; peu à peu, à mesure que nous gravissions, nous secouions notre enveloppe de brume et de rosée; peu à peu la verdure disparaissait, les bruyères aussi le *Cytisus foliosus* se montrait, d'abord rare et rabougri, bientôt plus vigoureux, plus touffu à mesure que le terrain devenait lui-même plus maigre et plus stérile. Vers le milieu de cette région le brouillard se déchira comme un voile, et alors nous apparut fortement dessiné sur le bleu du ciel, le Pic à qui nous venions de si loin rendre visite. Derrière nous les nuages, toujours condensés sur la forêt, formaient comme une mer à nos pieds ou comme un des plus beaux glaciers des Alpes. Ravis de ce spectacle, nous fîmes une halte pour en jouir, et le Pic fut dessiné sous ses divers aspects (Pl. III — 4). Jusqu'alors caché par les nuages, ou masqué par les montagnes de sa base, le sommet du Pic, qui de la mer semblait se dresser en aiguille, commençait à former un cône massif et imposant. La pente était moins raide sur ce plateau légèrement ondulé, d'abord parsemé d'énormes blocs de lave, ensuite tapissé de ponces et d'obsidiennes. Le *Spartium supra nubium*, arbrisseau plein de grâce, rompait seul l'uniformité de ces vastes solitudes que les Espagnols ont nommées *Canadas*.

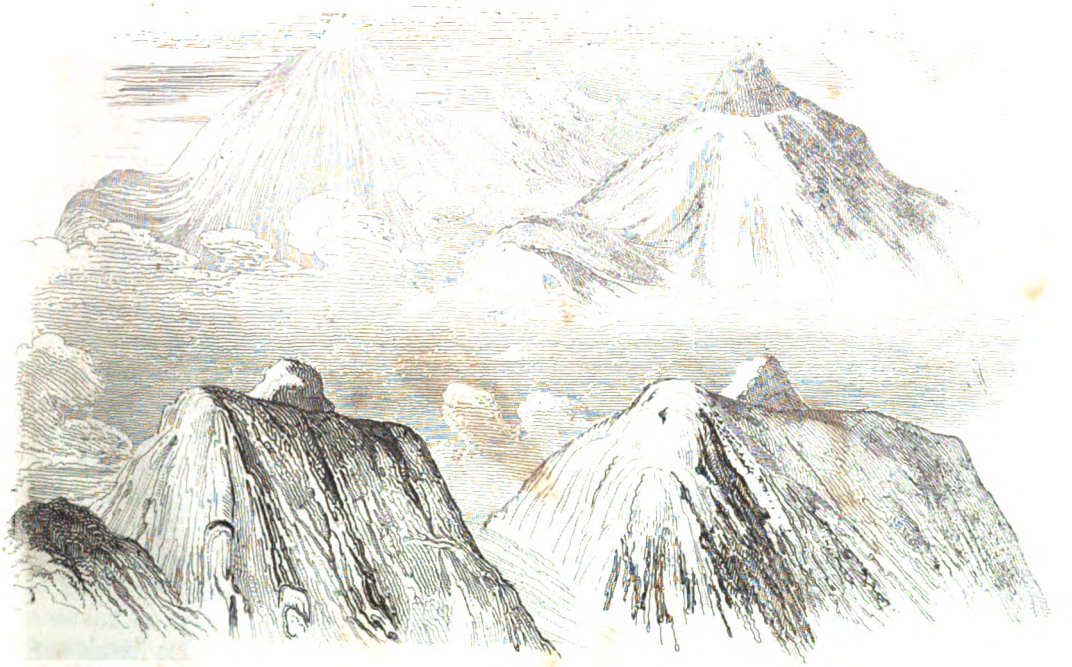
Après une nouvelle halte à la *Cueva del pino*, nous continuâmes à gravir le mont à travers des blocs de basalte qui, disposés autour du piton, représentent la circonférence du cratère. Le *Spartium* est le seul végétal ligneux qui puisse y croître. Dans les ponces écrasées jusqu'au pied du Pic paraît cette jolie violette à fleurs jaunes, récemment publiée par M. Berthelot, sous le nom de *Viola Teydensis*, du mot *Teyde*, ou Pic, en langue guanche. Dernier effort du

Digitized by Google



3. Dragonnier et Aloès.

3 Dragonero y Aloes



4. Sommets du Pic à différentes distances.

4 Picos de la Cumbre á varias distancias

Digitized by Google

Digitized by Google

règne végétal, elle ne s'arrête qu'à la limite des ponces, où commence la lave nue.

Le jour tombait : il fallut passer la nuit au lieu que l'on nomme *la Estancia de los Ingleses*. Le lendemain nous attaquions le cône par son côté latéral, marchant sur des ponces écrasées entre deux coulées de lave; mais après la petite esplanade d'*Alta-Vista*, survint la lave nue jusqu'au pied du *Pain de Sucre*. Le Pain de Sucre est comme le pyramidion du piton; il a 60 toises de hauteur verticale, tandis que celui-ci en a 600. C'était là le dernier coup de collier; il fallait gravir une montée ardue sur des ponces mobiles qui cédaient sous le pied et triplaient le chemin. Enfin, après trois quarts d'heure d'ascension pénible, nous arrivâmes, nous touchâmes au point culminant du Pic.

Ce fut un beau spectacle : à demi-hauteur du mont adhérait toujours cette ceinture humide de nuages, de telle sorte que quelques sommets de Ténériffe, le Monte-Verde, le Monte-Cahorra, le Monte-Trigo, le Monte-Caravella, se baignaient seuls dans la brume comme des îles, et au loin les sommets de Lancerote, Fortaventure et un reste du groupe canarien, semblaient continuer cet archipel.

La cime du Pic est un cratère à demi oblitéré, à parois peu épaisses et échancrées, dont la profondeur est de 60 à 80 pieds au plus, et semé sur sa surface de fragmens d'obsidiennes ou de ponces et de blocs de lave. Des vapeurs sulfureuses s'exhalent de ses bords et forment une couronne de fumée pendant que le fond est refroidi. Du sommet du mont il était facile de saisir et de détailler toute la portion du Pic qui plane au-dessus des nuages, et la pensée se portait naturellement vers les causes de ce grand phénomène géologique.

Sans doute, comme dit M. Dumont d'Urville, le volcan actuel n'est que le centre des vastes bouches ignivomes qui ont autrefois rejeté les immenses coulées de lave qui forment la charpente actuelle de l'île. Ce centre, à la suite d'éruptions graduelles, resta seul en activité et prit proprement le nom de Pic. Cependant le cratère primitif, qui dut être d'une grande profondeur, ne tarda pas à se combler peu à peu, tant par les matières que vomirent les volcans secondaires que par les attérissemens entraînés par les pluies aux dépens de leurs masses, et il finit par former ces vastes plaines, les *Canadas*, aujourd'hui presque de niveau avec l'ancien volcan. Tant que l'action des feux souterrains permit au Pic de lancer des matières, il continua de s'élever jusqu'au point où commence le *Pain de Sucre*. Parvenu à ce point, sans doute il y eut encore une grande intermittence, ou du moins une diminution considérable dans le pouvoir des feux, jusqu'au moment où, rallumé de nouveau, ils élevèrent peu à peu le Pain de Sucre. Enfin ils sont tout-à-fait éteints, et de la puissance prodigieuse qu'ils durent avoir pour opérer d'aussi graves effets, il ne reste plus sur le cratère principal que les innocentes fumées qui couronnent les bords du Pain de Sucre.

Toutefois, le travail intérieur se poursuit toujours : quoique affaissé sous le poids des masses qu'il a vomies, le feu souterrain se fait jour de temps à autre; le Pic ne lui offrant plus d'issue, il ouvre d'autres cratères. Ainsi, pour ne parler que des accidens contemporains, dans la nuit du 8 au 9 juin 1798, le mont Cahorra éclata avec le bruit de la foudre, et quinze bouches lancèrent des rochers et déversèrent de la lave. Elles se réduisirent à douze, puis à quatre, et enfin à trois. (Pl. III — 1). La plus grande était à peu de distance du sommet de la montagne : il en sortait une fumée noire et épaisse, des flammes, des pierres et autres substances rougies et scorifiées. Une seconde ouverture était plus bas; une troisième, soupirail plus éloigné encore, avait l'apparence d'une forge et vomissait, au travers d'une fumée continuelle, un ruisseau de matières fondues, divisé d'abord en trois branches, qui se réunissaient ensuite en une seule. Ce ruisseau serpentait en diverses directions sur près d'une lieue de pays.

Nous n'avions pas rencontré, pour gravir le Pic, ces insurmontables obstacles dont plusieurs voyageurs, et Verdun de la Crenne entre autres, ont longuement parlé. Arrivés au sommet, nous nous y trouvâmes assez bien pour faire un frugal déjeuner, à 1,904 toises au-dessus du niveau de la mer, d'après MM. Borda et Pingré, ou 1,858 toises, s'il faut adopter le chiffre tout récent de M. A. Balbi. Après une heure de station nous redescendîmes, et çà et là nous remarquâmes des soupiraux elliptiques par où s'exhalaient des fumerolles sulfureuses. Après avoir visité la *Cueva de Nieve*, grotte formée par des amas de lave et pleine d'eau congelée, nous nous remîmes en route et traversâmes les bois où le *Pinus canariensis* est très-abondant. Sous ces forêts voltigeaient une foule de ces serins au plumage vert mélangé de jaune, connus en Europe sous le nom de *Canaris*.

Le retour se fit avec la rapidité de l'éclair. En quelques heures nous gagnâmes l'Orotava, et le lendemain nous rentrions dans Santa-

Digitized by Google

Cruz, trois jours après notre départ. Ce nouveau trajet dans la région méditerranéenne de Ténériffe nous avait fourni l'occasion de butiner quelques échantillons d'histoire naturelle: nous vîmes des euphorbes de deux espèces, l'une *canariensis*, l'autre *balsamifera*, remarquables l'une et l'autre par le lait abondant qui en découle. Le lait de la première, ou *cardon*, est caustique, brûlant et âcre; celui du *tahayba*, au contraire, est si innocent et si doux, que les habitans le font épaissir en gelée et le mangent. Ne serait-ce pas là ces deux végétaux que cite Pline, dont l'un donnait un suc comparable au lait, et l'autre un suc amer? Ne doit-on pas y voir aussi les deux merveilleuses fontaines de Pomponius Mela, dont l'une donnait la mort au milieu d'un rire inextinguible quand on ne se hâtait pas de boire les eaux de l'autre? Le *Rumex lunaria*, le *Carduus marina*, dans le chemin qui domine Tacoronte; l'*Ilex perado* et le *Viburnum glutinosum*, qui bordent les lisières de la forêt d'Agua-Garcia; le *Blechnum radicans*, l'*Asplenium trichomanes*, grossirent notre récolte. Nous la complétâmes en ramassant quelques plantes d'orseille, plante tinctoriale, dont il se fait un grand commerce entre les Canaries et les ports de l'Europe. Avant que l'emploi de la cochenille fût devenu général, les Canaries exportaient par an près de trois mille quintaux de ce lichen. A quelques minutes de Santa-Cruz nous passâmes devant l'une des batteries qui commandent la baie. Un canonnier y montait la garde à côté de ses pièces. (Pl. III — 2.) Le costume de ces miliciens est une espèce de justaucorps en laine ou en toile avec une ceinture dans laquelle s'engage un sabre-poignard. Ils sont coiffés d'une espèce de capuchon ou *caban* en laine à visière double, terminé à sa pointe en bonnet phrygien et retombant en tablier sur les épaules. Ce capuchon coiffe également le citadin et le paysan; seulement le premier s'enveloppe le corps, en hiver, d'une vaste redingote, et les jambes d'un pantalon à guêtres, tandis que l'autre va en bras de chemise et avec un simple gilet à bords festonnés. Le paysan porte aussi des braies courtes, bouffantes vers le genou.

En dehors de ses trois villes principales, Santa-Cruz, Laguna et l'Orotava, Ténériffe compte une foule de villes, de bourgs et de villages dans ses soixante lieues de circonférence. Sa population s'élève à près de 80,000 ames. Quoiqu'abondante en grains, elle est parfois obligée de se fournir, dans les années de disette, à Lancerote et à Fortaventure; mais en revanche ses vignobles seuls produisent plus que ceux de toutes les autres îles de l'archipel. Ses exportations s'élèvent de 20 à 25,000 pipes de vin de deux qualités, Malvoisie et Vidogne. On y sale le poisson de ces parages, les bonites entre autres, et la vente de ces salaisons atteint un chiffre important. L'île a peu de troupeaux: quelques chèvres et quelques brebis broutent sur ses collines; dans le nombre des bêtes de bât, on trouve le chameau qui, transporté du continent d'Afrique, s'est naturalisé aux Canaries. Outre le vin et l'orseille, on récolte dans Ténériffe de l'huile d'olive, des fruits secs, du lin et de la soie.

Les quatre îles de Ténériffe, de la Grande-Canarie, de Gomère et de Palma forment une chaîne de hautes montagnes qui se dirigent de l'Est à l'Ouest. Canarie, Palme et Ténériffe sont les trois seules de tout l'archipel qu'on appelle *îles royales*.

Canarie, de forme presque ronde, a de 15 à 16 lieues à peu près dans tous ses diamètres et 55 lieues de tour. Volcanique et peu fertile au nord, elle a dans ses autres parties des plateaux de riche terrain, où viennent le maïs, le blé, l'orge, le vin et le sucre. Sa population est de 55,000 ames. La ville de *Las Palmas* en est la capitale et le siége épiscopal de toutes les Canaries. Le revenu de l'évêque va à 240,000 fr. Le village de Gualdar se compose de grottes taillées dans le roc par les anciens naturels.

Palme, dans sa forme à peu près conique, a 28 lieues de tour. Montueuse et boisée, son littoral seul produit quelques céréales, du vin, du sucre et surtout des amandes. Un de ses pics, formé de prismes basaltiques, figure de loin des groupes d'enfans, ce qui lui a fait donner le nom de *Roca de los Muchachos*. L'île nourrit 45,000 habitans.

La circonférence de Gomère est de 18 lieues, sa population de 13,000 ames. Elle est coupée de monts ombragés et de délicieux vallons: tout y abonde: grains, fruits, vin, miel, bêtes à cornes et à laine. Milbert dit que c'est la seule île de cet archipel où l'on trouve des cerfs et des chevreuils. Son chef-lieu, Saint-Sébastien, a un bon port où Christophe Colomb fit radouber ses vaisseaux en 1492, avant d'aller à la découverte du Nouveau-Monde. Les moines espagnols qui habitent Gomère veulent qu'elle ait été colonisée par Gomer, fils de Japhet, dont il est parlé dans les Paralipomènes. C'est pousser un peu loin la manie de faire de l'histoire avec des calembourgs étymologiques.

Fer est la plus petite de toutes les Canaries;

Digitized by Google

sept lieues carrées, et 6,000 habitans ne suffiraient pas pour lui donner une importance européenne, si Ptolémée n'avait imaginé de la choisir comme point de départ de la longitude terrestre et comme son premier méridien. Depuis ce géographe, divers souverains voulurent user de la même donnée, et Louis XIII ordonna, en 1634, que les géographes de France y conformeraient leurs calculs. Cependant la coutume n'en prévalut pas ailleurs, et aujourd'hui encore il est à déplorer que tous les peuples civilisés du globe ne s'accordent pas à partir d'un point commun pour les mesures terrestres. Riccioli a transporté à Palme son premier méridien, dans la supposition erronée qu'elle était plus occidentale que Fer; les Hollandais l'ont fait passer par le pic de Ténériffe; les Anglais comptent de Greenwich; les Français du dix-neuvième siècle de l'Observatoire de Paris; d'autres partent de Saint-Pétersbourg, d'autres de Berlin, d'autres de Madrid..... Enfin il n'y aura bientôt pas de peuple navigateur qui ne veuille avoir son méridien à lui, sa longitude, ses cartes spéciales. Confusion funeste qui ne sert qu'à embrouiller la technologie maritime déjà si compliquée et si diverse!

Les deux dernières îles Canariennes sont Lancerote et Fortaventure. La première compte 13,000 habitans sur 25 lieues carrées; la seconde 12,000 habitans sur 63 lieues. L'une et l'autre sont fertiles en orge, en blé, en coton et en soudes.

Tel est l'archipel Canarien, destiné sous un gouvernement libre à devenir une riche possession. Le plus grand tort de l'administration espagnole est de n'avoir pas veillé à l'aménagement des forêts, qui sont pour ces îles le grand alambic de la distillation pluviale. Dans un territoire qui court brusquement vers la mer, sur un sol brûlé qui repousse ou absorbe les infiltrations, ces hautes têtes d'arbres tenaient les nuages toujours condensés, et donnaient un aliment continuel aux sources et aux ruisseaux formés dans la région atmosphérique. C'était là jadis une cause permanente d'abondance et de richesse pour les Canaries. Mais le déboisement graduel a tout ruiné. Aujourd'hui le rayonnement de ce sol pelé est tellement fort que les nuages ne font que passer sur ces îles; et l'humidité que l'abaissement de la température pourrait y produire trouve dans la grande sécheresse de cette hauteur de quoi l'absorber et la neutraliser.

A l'ouest des Canaries et dans un point indéterminé existait, s'il faut en croire quelques traditions espagnoles, une île, une huitième Canarie qu'on a nommée Saint-Brandon ou Borodon. Mille bruits ont couru dans l'archipel sur cette terre fabuleuse, qu'un marin canarien visita, dit-on, vers 1500, et qu'un nommé Pedro Vello se vanta d'avoir abordée à son tour en 1700. On assurait que dans les jours sereins on la distinguait fort bien des hauteurs de Palme et de Fer. Un saint évêque, poursuit la chronique, avait conduit sur ces parages une colonie de chrétiens, qui baptisèrent et convertirent les naturels. Quoi qu'il en soit, depuis 1759, personne n'a parlé de cette île. Peut-être était-ce une illusion d'optique un de ces mirages communs à la mer, où souvent les nuées prennent la configuration d'une côte. Ou bien encore ne serait-il pas possible qu'un volcan sous-marin eût poussé au-dessus du niveau de l'Océan une île de cendres et de lave, qui se serait tour à tour produite et abîmée comme celle qui est récemment sortie de la Méditerranée?

Rien ne me retenait plus aux Canaries. Par moi ou par les autres, j'avais tout vu, tout exploré. Le moment du départ était d'ailleurs voisin. Je m'embarquai sur ce môle où Nelson expia en 1797 sa tentative hasardeuse. Croyant enlever l'île par un coup de main, ce hardi marin avait pris terre avec un millier de soldats; mais le canon et la mousqueterie l'obligèrent bientôt à regagner ses chaloupes, avec une perte de cinq cents hommes. Ce fut dans cette affaire qu'il perdit un bras.

CHAPITRE V.

SÉNÉGAMBIE ET SÉNÉGAL.

Nous levâmes l'ancre le soir à six heures, et une fois hors de la baie de Santa-Cruz nous fîmes route dans la direction du Cap-Blanc. La nuit venue, je m'amusai à examiner le phénomène de la phosphorescence, très-caractéristique dans ces parages. « Il était surtout sensible, dit M. Dumont d'Urville dans son journal inédit du voyage de *la Coquille*, il était surtout sensible dans les lames brisées par l'éperon du navire: de larges nappes de fluide, assez semblables pour le fond de la couleur et les reflets de la lumière à certaines portions plus brillantes de la voie lactée, tranchaient à chaque instant sur la teinte sombre des flots. Des jets de lumière beaucoup plus vifs et figurant parfaitement les éclats de chandelles romaines dans les feux d'artifice, jaillissaient en tous sens à la surface de la mer et filaient le long du bord sous la forme de globules enflammés, auxquels on eût assigné difficilement moins de six lignes de diamètre.

Digitized by Google

» Ces globules surtout attirèrent mon attention, et j'étais persuadé qu'ils devaient être émis par quelque animal. Armé d'un filet d'étamine, je m'efforçai d'en saisir quelques-uns; mais à peine le filet était-il sorti de l'eau, que le globe lumineux se réduisait à un point et finissait bientôt par disparaître, sans qu'il fût possible de deviner ce qui pouvait le produire. Enfin, après de longues recherches, je parvins à découvrir que le point lumineux provenait d'un atôme animé semblable à un brin de poussière, et, à l'aide d'une forte loupe, je reconnus que cet animalcule était un crustacé infiniment ténu et presque diaphane. C'est à la propriété fortement réfringente des gouttelettes d'eau dont ils sont entourés qu'on doit attribuer sans doute la vive lumière que ces atômes animés peuvent émettre; elle est d'autant plus intense qu'ils sont plus voisins de la surface : à une certaine profondeur leur amas ne forme plus qu'une lueur blanche et confuse.»

Le lendemain, à notre première apparition sur le pont, la mer offrait un aspect tout autre, mais non moins singulier : elle n'était plus lumineuse, mais verdoyante; on eût dit que le navire fendait une vaste cressonnière ou une prairie flottante. Des couches épaisses de varecs ou sargasses d'un vert sombre passant au jaune, occupaient toute la surface de l'Océan, et, ballottées par la vague, dressaient leurs aspérités au-dessus de son niveau. Ces plantes formées en grappes, et appelées par nos marins *Raisins du Tropique*, s'étendent sous cette latitude jusqu'au vingt-cinquième parallèle, et se voient encore, quoique moins épaisses, au Sud des Açores. Les navigateurs anciens avaient connu ces couches d'herbes marines. « Des navires phéniciens, dit Aristote, poussés par le vent d'E., arrivèrent, après une navigation de trente jours, dans un endroit où la mer était couverte de roseaux. » On lit aussi dans le Périple de Scylax : « La mer, au-delà de Cerne, n'est plus navigable à cause de son peu de profondeur, des marécages et des varecs. Le varec a une coudée d'épaisseur, et son extrémité supérieure est pointue et piquante. » En effet, à la première vue de ces prairies océanes, la crainte d'un bas-fond a dû saisir les navigateurs. Même en 1492, quand Christophe Colomb les traversa, ses équipages ne purent se défendre d'un sentiment d'effroi, et ils appelèrent cette portion de l'Atlantique *Mar de Sargasso*. Ce dernier nom est resté aux végétaux flottans. Quelques érudits ont voulu tirer de cette abondance de varecs une nouvelle preuve d'un continent submergé; mais il est moins romanesque et plus rationnel d'y voir une agglomération de fucacées qui se détachent de la côte africaine, et que la constance des vents alisés pousse et fixe dans cette zône.

Dans notre route vers le Cap-Blanc et Gorée, nous devions jouir de quelques-unes de ces rares distractions qui rompent la monotonie d'une traversée. A mesure que nous nous rapprochions des côtes d'Afrique, la mer devenait plus poissonneuse, et nos lignes à la traîne, qui jusque-là n'avaient rien produit, nous amenèrent deux belles bonites au dos bleuâtre et au ventre argenté. C'étaient d'admirables poissons du genre des *scombres pélamides;* leur longueur totale était de deux pieds, et cinq bandes brunes qui traversaient leur corps prenaient dans l'eau des reflets chatoyans et une teinte irisée. La queue et les nageoires étaient brunes. Le jour même on les accommoda pour la table du capitaine. Le lendemain autre régal : un banc de poissons volans étant venu se heurter contre la corvette, les matelots en avaient recueilli un grand nombre sur le pont et dans la batterie. Nos naturalistes appellent ces animaux des *exocets;* ils ont une sorte de vol que facilite l'excessive grandeur de leurs pectorales. Des écailles couvrent leur corps et surtout leur tête, aplatie en dessus et par les côtés. Savoureux et délicats, ces poissons ne dépassent guère une longueur de douze pouces; leur forme se rapproche de celle du hareng. En donnant à cette espèce des ailes pour fuir, la nature semble avoir accompli une œuvre de justice et de compensation. Nulle vie, en effet, n'est plus inquiète, plus pleine d'angoisses que celle des exocets. Les poissons de moyenne grandeur, comme les bonites, les dorades, leur donnent une chasse active, et quand le poisson volant se confie à ses ailes pour tromper cet ennemi, du haut des airs fondent sur lui la frégate, le fou, le pétrel et d'autres oiseaux de mer, tous friands de cette pâture. Les poissons volans peuvent se soutenir hors de l'eau tant que leurs ailes conservent de la moiteur; ils peuvent encore, entre deux immersions, changer plusieurs fois de route; poursuivis, ils figurent assez bien, dans leurs plongeons intermittens, les ricochets que font sur l'eau des galets ou cailloux plats lancés avec force.

Les parages du Cap-Blanc où nous naviguions alors abondent en poissons volans. Ce fut une troupe de ces poissons qui sauva, sur cette même côte, les derniers naufragés du radeau de *la Méduse*. La Méduse! Nous étions alors à quelques lieues des accores du fameux banc d'Arguin sur lequel elle périt, et cet épisode,

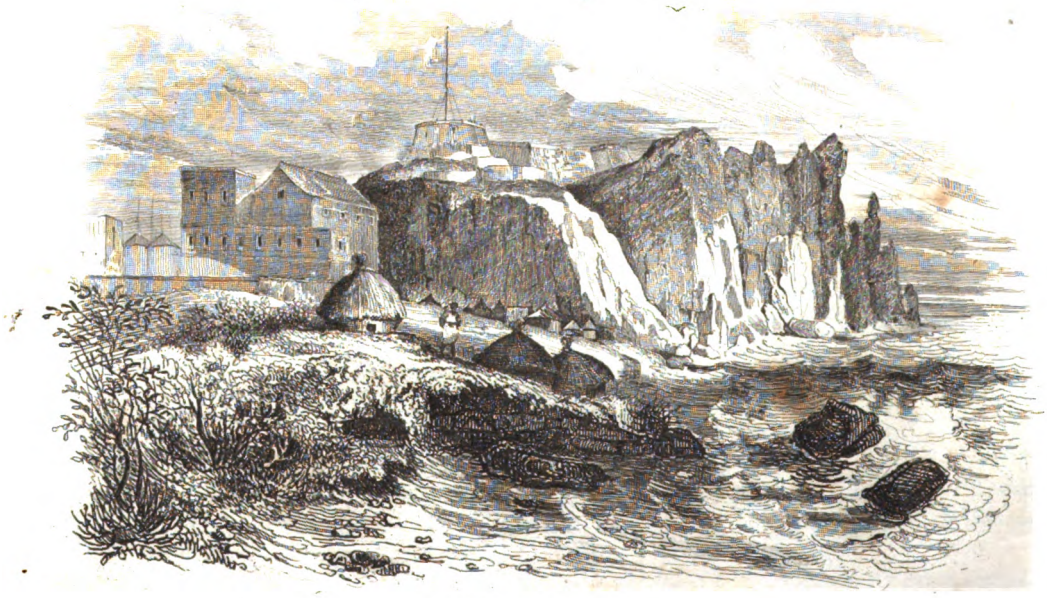
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *La pêche d'un Requin.*

1. La pesca de un Marrajo



3. *Gyrée, côté de l'Est.*

3. Gorea, lado del Este

Le Normand del.

Digitized by Google

si douloureux pour la marine française, nous revint forcément à la mémoire. C'était en 1816, à cette époque de démence réactionnaire, où les Bourbons jetèrent dans les grades de l'armée de terre et de mer tant de titulaires ineptes, vieillis hors du service, présomptueux pourtant et opiniâtres. Un de ces hommes, que nos matelots appelaient dérisoirement *les Rentrans*, un de Chaumareyx, fait capitaine aux jours de la Restauration, obtint un commandement dans l'expédition destinée pour le Sénégal. Quatre cents hommes et une frégate furent livrés à la merci de cet officier qui faisait peut-être sa première campagne. Aussi, voyez ce qui en résulta. Le capitaine improvisé trouva le moyen de faire échouer sa frégate, sans tempête, sans gros temps, sur une belle mer et dans cette zône des vents alisés, où l'on est maître absolu de sa route. M. de Chaumareyx, en dépit de tous les conseils, de toutes les prédictions de quelques officiers, alla donner à pleines voiles sur un banc bien connu, signalé par toutes les cartes et indiqué même dans les instructions spéciales dont il était porteur. A cette secousse, officiers, équipage, soldats, passagers, tout tressaillit d'effroi. On se vit perdu. En effet, il fallut se jeter dans les chaloupes et sur un radeau construit à la hâte. Ce sauvetage d'hommes s'opéra dans le plus grand désordre : car, si dans les heures de navigation un commandant habile avait manqué à *la Méduse*, au moment du naufrage, ce qui lui fit plus de faute encore, ce fut un de ces caractères vigoureusement trempés qui en imposent par l'exemple, qui maîtrisent le danger par l'énergie, et maintiennent le respect à la discipline en face de la mort. On s'embarqua précipitamment et pêle-mêle; on chargea tellement d'hommes les canots et le radeau qu'il fallut jeter bientôt les provisions à la mer. (Pl. IV — 2).

Qui ne sait l'histoire de ces infortunés, cette histoire écrite sur une toile de Géricault, et devenue si populaire! MM. Savigny et Coudin ont survécu pour nous dire la longue agonie de ces cent quarante-huit hommes entassés sur un radeau, lâchement abandonnés ensuite au milieu de l'Océan, avec quelques barriques de vin et un quart de farine mouillée. D'abord c'est la mer qui commence à emporter dans ses vagues des malheureux qui ont déjà de l'eau jusqu'à la ceinture; ensuite vient la lutte entre les officiers et les soldats, lutte sur un terrain balayé par la lame, sur un champ de bataille de trente pieds carrés, au-delà desquels est l'abîme; combat inouï, où les sabres, les couteaux, les haches sont à l'œuvre jour et nuit; où, quand les armes sont tombées des mains, on se saisit, on se coudoie, on s'accule jusqu'au dernier soliveau du plancher mobile; où l'on s'enfonce les ongles dans les yeux, où l'on se déchire, où l'on se mord, où l'on s'étouffe dans des étreintes frénétiques! Et quand l'ordre est rétabli par la mort des factieux; quand un peu d'espace est fait sur le radeau; alors horreur! la faim arrive, la faim mauvaise conseillère; la faim qui pousse vers des cadavres les soixante bouches qui restent. Douze jours ainsi; douze jours entiers avec un peu de vin, quelques poissons et des lambeaux de chair humaine! Pourtant, si fort est dans l'homme l'instinct conservateur! les quinze naufragés qui restaient des cent quarante-huit aimèrent mieux attendre la mort que la prévenir : ils tuèrent leurs malades, burent l'eau de mer, leur urine même; ils ne répugnèrent à rien pour gagner un jour, une heure d'existence. On eût dit qu'ils pressentaient l'avenir. Du 5 au 17 juillet, ils tinrent bon, malgré la faim, malgré la soif, malgré le vent, malgré la mer. Mais quel coup de théâtre, quand, le 17 au matin, un homme du radeau se redressa, l'œil fixe, les bras tendus vers l'horizon, haletant, convulsif, articulant à peine: « Un navire, un navire....là, là!... » Et tous regardèrent. C'était un navire en effet, le brick *l'Argus*, envoyé du Sénégal à la découverte des naufragés, et qui, après plusieurs jours de recherches, désespérait déjà de les rejoindre. A la vue du brick sauveur, qu'on juge du transport de ces malheureux qui allaient mourir. Ils se hissaient les uns sur les autres, nouaient ensemble leurs mouchoirs pour en faire des signaux de reconnaissance, voulaient se jeter à la mer, battaient des mains, s'embrassaient, pleuraient, criaient de toute la force de leurs poumons. *L'Argus* approcha, et ses matelots, rangés sur le bastingage, répondirent à l'appel des naufragés par des houras et des chapeaux agités en l'air. Alors ce fut un indicible spectacle. Quinze êtres défigurés, à demi nus, marquetés de coups de soleil, excoriés, hâves, amaigris, furent hissés un à un à bord du brick. Les soins les plus empressés, les mieux entendus, ne les sauvèrent pas tous. Six moururent après quelques jours de souffrances; neuf survécurent. Les naufragés des embarcations furent plus heureux; ils se sauvèrent presque tous, malgré les Maures et le désert de Sahara. Quant à dix-sept matelots qui n'avaient pas voulu quitter la frégate, *l'Argus*, envoyé de nouveau à la découverte, en retrouva trois à demi morts, sur la coque de *la Méduse*, 52 jours après l'échouement. M. de

Digitized by Google

Chaumareyx, lui, n'avait eu à souffrir d'aucune de ces peines; embarqué l'un des premiers, il avait pris terre après trois jours de houle. A son retour néanmoins, par une tardive expiation de la mort de cent soixante hommes, un conseil de guerre le déclara déchu de son grade et *incapable* de servir l'État. Incapable! Il eût mieux valu le dire avant qu'après.

Nous en étions à nous raconter sur l'arrière cette lamentable histoire, et chacun y ajoutait soit un détail, soit une réflexion, quand un *houra* vint nous interrompre. Préoccupés de naufrages et d'écueils, nous crûmes que la vigie avait signalé quelque péril. Loin de là : il s'agissait d'une bonne fortune; un requin venait de mordre à l'émerillon lancé le long du bord, et les matelots, fiers de leur capture, faisaient filer sur l'arrière la chaîne de fer par laquelle ce squale était retenu. L'émerillon, sorte de croc amorcé avec un copieux morceau de lard, avait suffi à ce beau coup de pêche. A la vue de l'appât, notre requin s'était élancé avec une espèce de grâce, et dans un demi-tour sur le dos, il avait tout happé, lard, émerillon, tout jusqu'à la chaîne. Il en avait alors au moins quinze pouces dans le corps. Qu'on juge des soubresauts du monstrueux animal (il avait 16 pieds de long), lorsque, fortement amarrée au couronnement, la chaîne résista et fit mordre profondement le croc dans l'œsophage du captif. Le gaillard d'arrière en trembla; le remou du navire s'effaça devant ce sillage nouveau. Le squale, pour essayer la force de son lien, le fatigua dans tous les sens; tantôt, doublant sa marche, il venait s'abîmer sous la quille du navire et plongeait à pic jusqu'à ce que la douleur le ramenât sur l'eau; tantôt il décrivait au loin un arc de cercle perpétuel avec sa chaîne raidie. Long-temps on le laissa s'épuiser ainsi en évolutions stratégiques. Enfin, peu à peu, les secousses étant devenues plus rares, on le hissa au gui, longue et forte vergue qui déborde sur l'arrière. Là, suspendu en l'air (Pl. IV — 1), accroché par l'émerillon englouti, notre requin préluda à un autre genre d'exercice, s'ébranlant par saccades, jouant à longs coups de queue, se tordant sur lui-même, soufflant un sang noir, laissant voir à travers ses mâchoires béantes quatre luisans râteliers. Quand il eut dansé au bout de sa potence pendant deux heures encore, on se hasarda à le haler sur le pont. C'était une imprudence, car à peine eut-il trouvé un point d'appui, qu'il recommença ses hauts-le-corps, et souffleta avec sa queue les cages à poules qui se trouvaient à sa portée. Ce fut le dernier exploit du héros. Il mourut, et l'on procéda à son autopsie. Notre requin était un des plus beaux *Carcharias* que pût nourrir l'Océan, avec un museau déprimé qui l'obligeait à s'incliner sur le dos pour engloutir sa proie, avec les ouvertures des branchies qui atteignaient les pectorales. Même expiré, ce squale avait un aspect hideux et vorace. Pour examiner sans danger ses mâchoires, on y avait introduit un anspect, et telle était encore la force des dents, qu'elles firent dans ce morceau de bois une entaille profonde. Des exemples horribles ont donné la mesure de l'énergie de ces râteliers, même après la mort de l'animal. Un officier de la corvette nous raconta, entre autres anecdotes, celle du capitaine Gautier qui commandait, en 1828, *le Fils de France* de Nantes. Ce jeune officier avait pris et hissé un requin qui se débattit long-temps sur son gaillard d'arrière. Enfin, après plusieurs efforts convulsifs, il était expiré; un coup de hache lui avait tranché la queue; le ventre était ouvert depuis vingt minutes; le cœur et les entrailles avaient été arrachés, quand le capitaine, voulant faire remarquer à quelques passagers la conformation dentaire de l'animal, introduisit la main entre ses mâchoires. Qui le croirait! par une contraction galvanique, cette gueule béante se referma, et le capitaine Gautier eut le poignet coupé.

L'instinct vorace du requin a eu de tout temps une célébrité proverbiale. Le nom seul de l'animal, dans sa racine *requiem*, dit assez qu'à sa vue il faut réciter sa prière des morts. Nul voyageur n'arrive d'entre les Tropiques sans avoir dans son bagage quelque noire aventure de matelot coupé en deux, amputé par ces monstres comme par le plus habile chirurgien. A croire ces récits, un homme peut être atteint et dévoré hors de l'eau. Cette assertion a rencontré néanmoins des contradicteurs. Voici ce qu'on lit dans le journal de M. Gaimard, naturaliste à bord de *l'Uranie* : « Par la position de leur gueule, au milieu et au-dessous d'un long museau, les requins, dit ce naturaliste, ne peuvent saisir leur proie qu'en se renversant sur le côté ou sur le dos. Or, nous le demandons, dans une posture aussi défavorable, cet animal peut-il s'élancer en soulevant une masse d'eau considérable qui pèse non-seulement sur son corps, mais encore sur ses immenses nageoires pectorales dont la direction, constamment horizontale, est un des plus grands obstacles à la faculté qu'on lui prête de bondir hors de l'eau? Sans nous en tenir au raisonnement, nous avons voulu, à plusieurs reprises, recourir à l'expérience, et c'était toujours en vain que

Digitized by Google

nous présentions au requin le plus affamé une amorce à six pouces au-dessus de la surface de l'eau : il l'abandonnait alors sans faire la moindre tentative pour la prendre. Jamais ces poissons n'ont le corps et la tête au-dessus du niveau de la mer; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de montrer l'extrémité de leur nageoire dorsale; quelquefois, mais rarement, le lobe supérieur de celle de la queue; c'est même à ce premier signe que, dans le calme, on peut les reconnaître de loin. » Le préjugé du gaillard d'avant veut encore que le requin ait un odorat très-développé : au dire des marins, il flaire un malade de plusieurs lieues, et tout navire à bord duquel languit un homme en danger de mort a nécessairement un requin à ses trousses. Ce qui paraît prouvé toutefois, c'est l'étonnante sagacité du requin à choisir les lieux et les circonstances les plus favorables à ses appétits gloutons. Ainsi, on ne sait par quel instinct, il s'attache à suivre de préférence les navires négriers, où l'entassement d'êtres humains à fond de cale provoque une si incessante mortalité. Ainsi, dans les jours de grosse mer, on le voit s'ébattre, joyeux et sûr de sa journée, à la périlleuse barre du Sénégal où chavirent tant de pirogues et de chaloupes. On l'y voit par troupes quoique ses habitudes soient solitaires. Peut-être cette misanthropie n'est-elle que la conséquence de goûts peu sociables; car les autres poissons ne paraissent guère jaloux de se rencontrer sur la route des requins. Deux espèces seulement ne partagent pas cette terreur générale ; l'une est celle des *Remora*, l'autre celle des *Pilotes*, petits animaux longs d'un demi-pied au plus, qui semblent vivre avec le requin dans une espèce de compagnonage. Chacun de ces squales a en effet deux, trois, quatre et jusqu'à six de ces pilotes, qui frétillent incessamment autour de lui, passent vingt fois dans une heure auprès de ses mâchoires, se jouent sur son dos, sous son ventre, à sa tête ou à sa queue. Pourquoi le requin respecte-t-il ces poissons? Leur assistance lui est-elle utile, et en quoi? Sont-ce des espions à ses ordres, ayant la vue plus perçante que lui et chargés de l'avertir du danger? Tout cela est encore un problème même pour ceux qui ont écrit l'histoire des races sous-marines. On a remarqué seulement qu'au moment où le requin accroché par l'émerillon se débat contre la mort, ces pilotes ne le quittent pas dans son agonie; ils le suivent jusqu'à ce qu'on le hale; alors ils s'enfuient, et, s'ils ne peuvent se rallier à aucun autre protecteur, ils suivent encore pendant plusieurs jours le navire où a fini leur premier maître. Les requins sont vivipares ; leur chair est dure et indigeste. On la mange pourtant à bord, et les équipages surtout s'en accommodent fort bien. Notre grand squale de seize pieds régala pendant plusieurs jours les matelots de la corvette.

Au milieu de ces petites scènes de bord, nous avions gagné du chemin, et six jours après notre départ de Ténériffe, nous étions à la hauteur de la rade de Gorée, où nous laissâmes tomber l'ancre le 20 septembre.

Gorée est un îlot volcanique d'une demi-lieue de tour, plus long que large, étroit au milieu, et situé par 14° 40' lat. N. et 19° 45' de long. O. Un canal de 1,500 toises le sépare du continent. L'île de Gorée peut se diviser en deux parties : la partie haute qui, vue du continent, offre le coup-d'œil le plus pittoresque avec son fort qui la domine, avec ses colonnes basaltiques hautes de 300 pieds et implantées les unes sur les autres comme la Chaussée des Géants en Irlande (Pl. IV — 3) ; puis la partie basse qui se lie au plateau volcanique par une rampe raide et encaissée. Une belle poudrière, un hôtel du gouvernement, une église, un beau quartier pour la troupe, un hôpital bien situé, mais peu spacieux, sont les établissemens publics de l'île. Quant aux maisons, elles sont construites en basalte, cimentées avec de la chaux et du sable, et terrassées à l'italienne. L'eau potable manque dans la ville ; deux sources insuffisantes sourdent seules à la base du rocher, et il faut aller s'approvisionner à une aiguade située sur la presqu'île du Cap-Vert.

Découverte dans le quinzième siècle par les Portugais, Gorée était déjà en 1670 à la France qui y avait établi un comptoir pour la traite des esclaves. Vers 1785, sous le gouvernement de M. de Boufflers, elle était devenue le siége de tous les établissemens français au Sénégal, et elle comptait cinq mille ames de population. Mais depuis cette époque, l'établissement anglais de Sainte-Marie à l'embouchure de la Gambie a graduellement deshérité Gorée de son importance. Aujourd'hui elle n'a plus qu'environ 4,000 ames, et encore cette population est presque entièrement composée de mulâtres et de nègres, en grande partie esclaves, qui ont accaparé une bonne part du commerce de Gorée. Des goëlettes appartenant à des mulâtres, construites par des charpentiers noirs, commandés par des patrons noirs, se livrent à un actif cabotage entre la côte d'Afrique et les îles du Cap-Vert. Les mulâtresses ou *signarres*

Digitized by Google

sont, la plupart, l'ame de ces affaires : plus intelligentes que les hommes de leur race, plus vives, plus rusées, elles réalisent souvent de belles fortunes dans leur trafic d'échanges. Quelquefois la richesse leur arrive autrement : vendue par sa mère à un Européen, la jeune signarre se sert de tout l'ascendant de ses charmes pour exploiter son maître. Elle en tire avec adresse une taxe presque journalière, et se fait ainsi une épargne pour les mauvais jours. Cette avidité, plus puissante chez elle que toute autre passion, n'exclut pas la jalousie et le désir de la vengeance. La toilette d'une signarre, quoique simple, est très-dispendieuse : sa tête est ceinte d'un riche madras, un bandeau brodé en or couvre son front; à la hauteur des reins, sur sa chemise blanche, se noue un pagne en coton ou en laine, dont le tissu ne le cède pas en finesse aux plus beaux cachemires; un autre pagne flotte sur ses épaules. A ses bras, à ses pieds, à ses oreilles, brillent des bracelets, des anneaux, des pendans d'or massif artistement ciselés. Quant à son collier, suivant l'usage moresque, il se compose de pièces d'or monnoyé enfilées par le milieu. Il est des signarres qui portent ainsi une lourde charge de sequins, de louis, de quadruples et de sovereigns. (Pl. IV — 4.)

La population nègre de Gorée, quoiqu'un peu dégrossie par le contact européen, a pourtant conservé presque tous ses préjugés de caste. Le plus invétéré de tous est l'obéissance absolue aux marabouts, ou prêtres noirs mahométans. (Pl. IV — 4.) Un ordre du marabout est sacré pour un nègre; comme pontife, comme sorcier, comme médecin, le marabout est l'autorité la plus influente de cette région de l'Afrique. Malheur à qui ne lui cède pas; il tombe sous le poignard de ces autres francs-juges qui siégent et condamnent dans l'ombre. Le sanctuaire des sentences secrètes est dans une forêt, à quelques lieues de la mer, au pied d'un baobab énorme, le géant des végétaux, qui couvre de ses branches la demeure du grand marabout. Le seul recours contre ces terribles arrêts est dans une forte rançon versée dans la caisse commune de ces prêtres.

Voilà par quelle terreur organisée les marabouts règnent sur les hommes. Pour les femmes ils ont imaginé un autre genre d'épouvantail, le *Mama-combo*. Le *Mama-combo* est un mannequin colossal, fait d'écorces, grotesquement peint, avec une longue robe à manches et un bonnet pointu orné de figures magiques. Ordinairement il se tient au repos, pendu à un arbre peu distant du village. Mais quand sonne l'heure d'une exécution, *Mama-combo* arrive sur la grande place entouré de marabouts. A son aspect on se range, on s'attroupe : les jeunes filles, les femmes, toutes tremblantes, ne savent pas encore à qui il en veut. Enfin *Mama-combo* nomme la coupable : elle arrive avec la honte et l'angoisse dans les traits, et là, en présence de ses compagnes, au milieu de leurs huées, la fustigation punit une faute qui reste souvent inconnue. Quand son rôle d'exécuteur est fini, *Mama-combo* disparaît, et le lendemain il se balance encore sous son arbre, inactif jusqu'à nouvel ordre.

Toute la côte qui fait face à Gorée, et qui se prolonge dans la presqu'île du Cap-Vert, est habitée par les Oualofs (plus vulgairement Yolofs) que la présence des Européens a rendus plus belliqueux et plus redoutables que les autres tribus africaines. Au commencement de notre siècle, les habitans de la presqu'île de Dakard, qui faisait partie des domaines du damel (roi) de Cayor, s'étant soulevés contre ce monarque puissant, maintinrent leur indépendance par la force des armes. Ils sont libres aujourd'hui sous un chef de leur choix, nommé Moctar, qui réside presque toujours à Gorée. Ses Etats, formés de terres hautes, noirâtres et fertiles, sont le jardin de la colonie : les nègres s'y nourrissent de couscous (farine obtenue du *Dougoub-nioul* ou *Penicillaria spicata*) auquel ils mêlent souvent du poisson frais ou sec, de la viande de bœuf et de mouton et du lait aigre. L'agriculture y est avancée; le pays est bordé par la petite baie de Ben, qui ressemble à un vivier tant elle abonde en poissons de toute espèce. Sur ses rives se montre le petit village de *Ham*, qu'on peut appeler le lieu de plaisance de Gorée, et où chaque famille aisée d'Européens a sa case au bord de la mer. Là, fatiguée par les reflets des basaltes, la vue se repose sur de vieux baobabs (*Adansonia*) au trone large et court, aux branches gigantesques et touffues qui portent le fruit que l'on nomme *pain de singe*, et sur ces palmiers (*Elaïs guineensis*) hauts de 80 pieds, qui fournissent cette boisson fraîche, blanchâtre, sucrée, onctueuse, que l'on nomme le vin de Palme. Bue à l'instant, cette liqueur est inoffensive; mais, au bout de quelques heures, elle fermente et enivre. Dans les environs se voient encore, à côté du cafier, du goyavier, de l'ananas, le datakh des nègres (*Detarium senegalense*), le datakh niey, c'est-à-dire le *Detarium* des éléphans, le *Dialium nitidum*, l'*Uvaria æthiopica* (poivrier de Guinée); et, parmi les produits agricoles, la patate douce, l'igname,

Digitized by Google



2. Naufrage de la Méduse.

2. Naufragio de la Medusa.



4. Une Signarre — Un Marabout.

4 Una Signarra — Un Morabito

Digitized by Google

Digitized by Google

le melon d'eau, le potiron, le concombre. Malheureusement cette côte n'est saine que pendant l'hiver; de juin en novembre elle devient mortelle: la fièvre y tue en douze heures.

A Gorée, quand nous y relâchâmes, on me parla beaucoup d'un Français, d'un naturaliste, qui venait d'accomplir dans le continent africain de longues excursions scientifiques. De Saint-Louis il était remonté à Podor par le Sénégal; il avait visité le lac de N'gher, en Sénégambie, et, dans une dernière tournée, il avait exploré tour à tour la presqu'île du Cap-Vert, Albréda sur la Gambie et la rivière de Casamance dans le pays des Félous-Yolas : c'était M. Perrottet; il a depuis publié le résultat de ses recherches, soit dans les *Annales des Voyages*, soit dans sa *Flore de Sénégambie*.

Dans l'intérieur des terres et près du village de Kounoun s'étendent des forêts vierges, ou plutôt de grandes oasis, dans lesquelles abonde la *Khaya senegalensis* (nommé vulgairement *Cail-cédra* ou acajou du Sénégal) dont la cime s'élève à 120 pieds. Les nègres font avec le bois de cet arbre des meubles à leur usage. A 15 lieues au S.-E. de Gorée paraît sur la grève le petit village de Joal, que dominent des bois où l'on trouve le *Nédé* ou *Parkia africana*, bel arbre dont le nom rappelle la mémoire de l'infortuné Mungo-Park, et dont les branches se déploient horizontalement à une grande distance du tronc. Joal est un village grand et bien peuplé; il fournit Gorée d'huîtres excellentes. Les habitans ont un penchant invincible pour le vol. Le pays est riche pourtant, bien cultivé; il abonde en gibier, en bœufs, en moutons, en volaille.

De Joal à Sainte-Marie, ou plutôt *Mary Bathurst*, située sur une île à l'entrée de la Gambie, il n'y a qu'un jour de navigation. Quoique petite et malsaine, la ville anglaise est devenue un comptoir important, où s'échangent le fer, la poudre, l'ambre, les toiles de Guinée, le vin, le corail, les verroteries. Elle lutte, pour ces divers articles, avec Albréda, poste français établi huit lieues plus haut, sur la rive droite de la Gambie. Ce poste consiste en quelques maisons européennes, situées près du village de Gilfré, et éloignées d'environ 300 toises du fleuve. Dans une demeure ouverte de tous côtés, réside un agent français, qui ne se défend contre la brutale rapacité des indigènes, que par de continuels sacrifices. Les nègres des environs appartiennent à la tribu des Mandingues ou Sosès; leur langue est le bambara corrompu, mêlé de saracollet. Ils s'habillent de pagnes en coton, teints en bleu ou non teints. Les femmes se coiffent d'un mouchoir; elles portent à la ceinture des chapelets de verroterie, et à leur cou des colliers d'ambre et de corail. Leurs cheveux, comme ceux des hommes, sont rangés en petites nattes très-fines et enduites de beurre frais. La principale culture des Mandingues est le riz : les accessoires sont le coton, l'indigo et le tabac. De nombreux troupeaux de bœufs, vaches, chèvres, moutons et cochons, couvrent les pâturages riverains du fleuve. Dans cette zône, poussent le Benten (*Eriodendron anfractuosum*), le *Bombax buonopozense*, et le Mampata (*Parinarium excelsum*), dont les fleurs exhalent une odeur suave

Le dernier comptoir français dans ce rayon est celui de Casamance, placé à l'embouchure de la rivière de ce nom et à 30 lieues de la Gambie. On y trouve un résident qui vit en bon accord avec les Félous-Yolas, indigènes aux mœurs douces et sociables. Leurs cases sont, comme celles des Mandingues, en terre glaise; ils y habitent et vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux. Les filles vont nues jusqu'à l'âge de seize ans; les femmes se couvrent à peine d'un demi-pagne de coton bleu ou de coton grossièrement filé, bordé de petits coquillages. Les hommes ont à peine un petit guimpe de toile ou de feuilles de palmier qui tient chez eux la place du pampre de nos statuaires. Les Félous-Yolas ne professent ostensiblement aucune religion. La seule cérémonie en usage chez eux est une espèce de fête funèbre, où le mort, revêtu de ses plus beaux habits, et assis au milieu de sa case, subit, de la part des assistans, une sorte d'interrogatoire sur les motifs qui l'ont décidé à s'en aller de la vie. Un parent officieux, placé derrière lui, répond au nom du défunt et finit par réclamer la sépulture. Alors commencent les cris de douleur qui se résument, après l'inhumation, en joies bruyantes, en chansons, en danses et en festins.

Aux environs du comptoir de Casamance sont plusieurs villages visités par les Européens : Bering, Samatite, Cagnout, Maloumb, situés sur le fleuve; Montsor et Cagna-Cay, plus avancés dans les terres; Wagran, assis sur un sol d'alluvion et entouré de rizières; enfin Zinghinchor, poste portugais sans importance.

Tels sont nos établissemens dans la Gambie; pauvres, précaires encore, destinés à périr faute d'encouragemens. Ceux du Sénégal se maintiennent dans un état plus prospère. La ville de Saint-Louis, chef-lieu de nos possessions d'Afri-

Digitized by Google

que, pourrait même devenir une colonie fort intéressante si la barre du Sénégal était moins dangereuse à franchir. Malgré toute l'habileté des pilotes, chaque jour les passes du fleuve sont témoins de nouveaux sinistres: la lame y est courte, brusque, rapide; elle déferle avec tant de violence qu'une chaloupe, pour peu qu'elle prête le côté, chavire à l'instant même. Mais, dès que le passage critique est franchi, on entre dans un bassin tranquille, avec la Barbarie à droite, plate, nue, infertile, et la Guinée à gauche, verdoyante, touffue, hérissée de palmiers et de baobabs. A deux lieues de là est Saint-Louis (en langue nègre *N'dar*), sur une île de 1,200 toises du Nord au Sud, et de 100 toises de l'Est à l'Ouest. Le fort, résidence du gouverneur, est au centre de la ville; des habitations le flanquent des deux côtés. Les remparts de cet ouvrage et les batteries qui défendent le fleuve sont à peine suffisans contre les Maures. Saint-Louis a 8 à 10,000 ames, tant mulâtres que nègres, libres ou esclaves. Là comme à Gorée, les signarres contractent avec les Européens des alliances qui, sans avoir de force légale, ont une certaine valeur conventionnelle. A 60 lieues de l'île de Saint-Louis est l'île à Morphil, sur laquelle est construit le fort de Podor, et 240 lieues plus loin, le fort de Saint-Joseph de Galam, construits tous les deux pour protéger la traite de la gomme. Aux deux tiers du chemin de Podor se trouve l'établissement de Richard-Tol. Tout le long de cette route la nature africaine se révèle dans les races d'animaux qui peuplent le fleuve et ses deux rives : ici ce sont des grues couronnées, l'ibis, la spatule, le flamand; là le lion, la hyène, la panthère, le chacal. Au-dessus des roseaux qui bordent le fleuve le crocodile fait saillir son dos osseux et écaillé : il se traîne aux rayons du soleil; il attend, assoupi à moitié, qu'un homme, qu'une gazelle viennent se désaltérer aux eaux du Sénégal. Ailleurs serpente un boa zoné qui saisit sa proie dans ses volumineux anneaux, lui suce le sang et l'engloutit ensuite. Vers l'île de Kouma stationnent quelques hippopotames, gigantesques pachydermes, qui, de temps à autre, élèvent à fleur d'eau leur monstrueuse tête et hennissent comme le cheval. Ces animaux ne viennent à terre que vers le milieu de la nuit, pour y chercher leur nourriture, qui consiste en herbes, en racines et en branchages.

Quant à la végétation de cette zône, elle se montre sous le plus riche aspect tout le long du fleuve; elle étale les plus belles variétés des productions inter-tropicales : on y rencontre le *Tamarix*, plusieurs espèces d'*Acacia*, le *Nitraria*, le *Phelipea africana*, avec ses hampes chargées de fleurs jaunes, le *Sesbania punctata*, le *Bauhinia reticulata*, le *Rondier*, le *Nioutoult* (*Heudelotia africana*), arbrisseau de la famille des térébinthacées d'où découle la gomme résine connue en Europe sous le nom de *Bdellium* enfin le *Kélélé* ou *Salix ægyptiaca*, le *Mertensia* et le *Tamarendus indica*. Dans cette longue route fluviale qui se prolonge de Saint-Louis à Podor, viennent, après Richard-Tol, l'établissement militaire de Danaga, puis l'escale de Gahé, petit marché de gommes, et ensuite l'escale du Coq, grand comptoir pour le commerce de cette substance résineuse. Là, quand leur récolte est faite, des caravanes de Maures Braknats arrivent avec des gommes de la forêt d'Afataë : ils dressent sur les bords du fleuve des tentes en poil de chèvre où s'empilent leurs marchandises; et, plus près de la berge, vis-à-vis de leurs navires, campent les négocians de Saint-Louis, Européens ou mulâtres, venus à l'escale comme acheteurs. La durée de la traite, dans cette escale comme dans les autres, est de quatre mois : elle commence en avril pour finir en juillet, époque de la seconde récolte. Pendant tout ce temps l'escale du Coq est un bruyant bazar, encombré d'hommes, de chameaux, de bœufs, de chèvres, de moutons. Dans la rade se croisent des pirogues de Peulhs, pleines de Maures basanés; des chaloupes aux rameurs noirs et crépus; des canots élégans où le mulâtre se prélasse sur des coussins. A terre, même mélange : de toutes parts circulent des femmes, chargées du soin de nourrir cette flottante colonie; des Peulhes avec leur tête enduite d'une couche de beurre; de nonchalantes Mauresses dont les cheveux nattés supportent des anneaux d'ivoire, de corail, de cuivre, de fer, et de saintes amulettes; des négresses du Oualo et de Saint-Louis, chargées de grains d'ambre et de sachets pleins de talismans. Le soir, après l'heure des affaires, cette population se porte sur la place de l'escale, où le tam-tam convie les nègres à la danse, danse bizarre accompagnée de gestes, de grimaces et de mouvemens lascifs.

Ces gommes, qui font le principal commerce de l'Afrique, proviennent de trois grandes forêts d'*Acacia Verek* : celle de Sahel exploitée par les Maures Trarzats; celles d'El-Hiebar et d'Al-Fatak, appartenant aux Braknats et aux Darmankouts. La gomme est comme une maladie de l'arbre qui la porte, c'est une secrétion forcée que lui arrache le vent du désert; on dirait que, raccorni par la sécheresse, l'arbre se

Digitized by Google

fend et pleure; ses pleurs forment les globules de la gomme. Au mois de novembre, les Maures quittent leurs oasis, et vont aux forêts de gommiers faire la récolte, qu'ils emballent dans de grandes outres de cuir. Des chameaux et des bœufs les transportent aux escales. Outre l'escale du Coq, on en compte une foule d'autres : l'escale de Portendick, l'escale de Galam, l'escale de Gaé, etc. Dans ces bazars, les Maures déploient toute leur astuce mercantile, toutes leurs roueries de brocanteurs. Rien ne leur coûte, mensonges, menaces, dédits, pour faire renchérir leur *quantar* de gomme.

A quelque distance de Richard-Tol, dans l'intérieur des terres, sur la limite du Guiolof, et surtout au sein des forêts qui avoisinent le lac N'gher, vivent en troupe de monstrueux éléphans, plus nombreux, plus sauvages là que dans aucune autre partie de l'Afrique. Dans la nuit, quand le silence règne au loin, ces pachydermes descendent par bandes à leur abreuvoir au bord du lac situé près du village de Serr : ils s'y réunissent par centaines, y pâturent et se vautrent dans l'eau avec un tel bruit que le sommeil des nègres en est troublé à plusieurs centaines de toises à la ronde. Les naturels, loin de les combattre, s'estiment fort heureux que ces animaux les laissent vivre; car dans les solitudes africaines l'homme n'est pas encore le Roi de la création. Plus forts, plus maîtres que lui, là vivent, avec l'éléphant, le lion, la panthère, la hyène, le chat-tigre, le guépard, le sanglier, le chacal; et malheur à qui les trouble dans leurs sauvages retraites!

Le continent africain n'étant qu'une immense ménagerie de bêtes féroces, on conçoit qu'une excursion dans ses terres intérieures est plus féconde en drames qu'en poésie. Pour hasarder de pareils voyages, il faut être doué de tout le courage enthousiaste du naturaliste, ou de cette cupidité maladive du marchand qui est plus forte que la peur. Moi, qui ne me sentais ni l'une ni l'autre vocation, je préférai recueillir à Gorée les notions les plus modernes et les plus authentiques sur la Guinée et la Sénégambie. On y savait les travaux de M. Caillié, et les recherches positives et récentes de M. Perrottet. Leur résumé fut un butin assez beau pour moi; je me tins quitte d'une expérience personnelle.

Ainsi je passai quatre jours à Gorée, tantôt dans la ville, tantôt dans la baie, d'autres fois sur la presqu'île du Cap-Vert. La corvette qui m'avait transporté jusque-là devait y stationner : j'attendais une occasion pour Rio-Janeiro, elle n'arrivait pas. Enfin une galiote hollandaise de 250 tonneaux vint s'ancrer lourdement dans la baie. On l'appelait *Cornelia*, capitaine Van-Peter. Partie de Rotterdam pour Rio, avec un complet chargement de fromages, elle comptait déjà quatre-vingts jours de route, et relâchait à Gorée, pour faire de l'eau et des vivres. Quelque désir que j'eusse de continuer mon voyage, à ces détails, j'hésitai : *cinq* fois, dans la journée, je m'embarquai pour aller traiter avec le capitaine Van-Peter; cinq fois, à l'aspect de cette poupe ronde et massive, de ces bossoirs qui procédaient carrément, de ces plats-bords droits comme un mur, surtout à l'examen de cette mâture grêle et basse, de ce gréement indécis qui tenait du sloop et du cutter, je virai de bord; je reculai dans l'intention d'attendre une rencontre meilleure. Au dernier moment toutefois et en désespoir de cause, j'eus la force de monter sur le pont et de me résigner à un arrangement. Pour 80 piastres fortes, M. Van-Peter s'engagea à me conduire à Rio et à me nourrir pendant la traversée. Je m'installai tant bien que mal, dans une petite cabine de six pieds de long sur quatre de large, au milieu d'une atmosphère où dominaient les exhalaisons caséeuses.

CHAPITRE VI.

ILES DU CAP-VERT. — PASSAGE DE LA LIGNE. — ROCHERS DE MARTIN-VAZ. — ILE DE LA TRINITÉ

Le 25 septembre, ma digne galiote mit à la voile, non pas comme une coquette, comme une écervelée, mais lentement, gravement, en vraie matrone. Elle gouverna à l'O. pour reconnaître les îles du Cap-Vert. Le cinquième jour nous passions au S. de Santiago, et nous pouvions relever le reste de cet archipel portugais. Son aspect est nu et désolé : on dirait que toutes ces terres sortent d'une fournaise, tant elles sont brûlées. Des rocs pelés, jetés pêle-mêle, découpés d'une façon bizarre, se dressent vers le ciel avec des formes anguleuses. Cependant quelques vallées intérieures offrent de riches cultures. La population, quoiqu'elle se targue d'origine portugaise, a pris sous cette latitude la couleur bronzée des mulâtres africains. Le clergé y est composé de gens de couleur et même de nègres. La principale production de ces îles est le sel, qui s'exporte au Brésil. Le cocotier, le bananier, le papayer, le tamarinier, l'adansonier y abondent. On y récolte des oranges, des citrons, des goyaves, des figues, des melons d'eau d'excellente qualité. La vigne et la canne à sucre, l'indigotier et le co-

Digitized by Google

tonnier prospèrent sur plusieurs points. Le riz et le maïs réussissent dans les années pluvieuses; mais quand le temps sec a le dessus, ils y avortent calcinés par le soleil : car le thermomètre de Farenheit ne descend guère au-dessous de 80° et monte souvent au-dessus de 90°. Dans ces phases de stérilité surviennent des disettes horribles, et récemment encore l'archipel du Cap-Vert a été dévasté par cet épouvantable fléau.

La résidence des autorités portugaises est dans l'île de Santiago, où l'on trouve la ville de Puerto-Praya, lieu de relâche pour les navires européens, Santiago, l'ancien chef-lieu, et Ribeira-Grande, qui contient quelques édifices. La ville de la Praya est située sur une haut ur où l'on ne peut arriver que par des chemins rapides et escarpés. Le débarcadère est en face d'une colline couverte de dattiers et de chétifs lataniers. Les autres îles de cet archipel qui en compte dix, sont : Mayo, riche en bestiaux et en coton; Fuego, théâtre d'un volcan très-actif; Brava ou Saint-Jean, qui produit des vins et du salpêtre; puis Boa-Vista, moins élevée et très-fertile; Sal, ainsi nommée à cause de ses salines; enfin Saint-Nicolas, l'une des plus grandes du groupe, florissante à cause de sa ville manufacturière; Santa-Lucia et San-Vicente, cette dernière remarquable par son port, et Sant-Antonio, la plus peuplée de l'archipel et dominée par un pic très-élevé.

Cette reconnaissance faite, nous naviguâmes vers la ligne équinoxiale. Notre impassible *Cornelia* avait été rudement poussée jusque-là par les vents alisés du N. E.; quand ils mollirent ce fut fini, elle ne bougea plus, on eût dit une bouée. La houle, flasque comme de l'huile, venait parfois secouer la galiote; mais elle roulait alors et n'avançait pas. Encore si cette station forcée avait eu lieu en terre ferme, dans une maison de plaisance, dans quelque solitude bien sauvage et bien pittoresque, à l'ombre d'un arbre, au bruit d'une cascade; soit encore dans une belle et bonne ville où l'existence est douce, la table richement pourvue, une ville de monumens, de fêtes, d'opéra; on se serait résigné, bon Dieu ! mais par cinq degrés de latitude, entre le tropique et l'équateur, par un soleil perpendiculaire, avec une eau fétide dont on mesure chaque verre; vingt pieds carrés pour promenade sur le brai qui se fond, avec de la viande salée ou de la morue pour régal, avec du biscuit au lieu de pain; et, pour tout spectacle, la mer qui dévore l'œil, toujours la même, toujours monotone et morne; pour toute compagnie un capitaine hollandais et son équipage ! C'était à en mourir !

Heureusement qu'après huit jours de torpeur, la mer si calme, si unie, devint tout-à-coup turbulente et folle; elle nous jeta de notre vie monotone dans une vie de brusques alertes, dans ces alternatives de calme et de rafales que les gens de mer appellent des *grains*. Tantôt ils fondaient sur le navire avec la vitesse de l'éclair, sans qu'aucun nuage leur servît de précurseur. Surpris par la secousse, les hauts mâts, les vergues craquaient; le vent sifflait dans les cordages, les voiles éclataient et s'en allaient en lambeaux. D'autres fois la bourrasque se révélait par de larges et noires nuées qui se festonnaient sur le bleu de l'horizon; d'autres nuages, légers et blanchâtres, couraient comme des flocons de neige dans une atmosphère inférieure, tandis que le groupe principal montait lentement au zénith. Un instant, dans le cours de cette scène météorique, le firmament était azuré d'une part, de l'autre nuancé de cuivre, de violet, de vert sombre sur un fond de bistre. Des éclairs serpentaient dans ces masses flottantes, et le tonnerre s'y mêlait, non pas grondeur et prolongé comme sur terre où il agit par répercussion, mais saccadé dans ses éclats brusques et secs, ne trouvant point d'écho sur cette surface plane et sourde. Bientôt, forte de tous ces préludes, la tempête arrivait; le ciel déchiré distillait des gouttes énormes; la mer, clapotante d'abord, développait peu à peu ses montagnes d'eau; le vent agissait sur les parties du gréement avec tant d'énergie, que toute corde semblait avoir une plainte, une note, un son. Il en résultait comme une musique infernale qui se mêlait au porte-voix du capitaine, aux cris des matelots, au craquement des mâts, au bruissement des vagues, au grincement des poulies. Ainsi débutait la bourrasque : au bout d'une heure elle avait pris d'autres formes; la pluie descendait par torrens, serrée, froide et horizontale; elle battait le pont que battait la lame, que balayait l'écume de la mer fouettée par le vent. Dans le ciel, toujours des sillons lumineux, mais moins d'éclats de foudre; la flamme électrique avait établi son conducteur sur la pomme du navire; le feu Saint-Elme illuminait sa crête comme une lampe à l'esprit de vin.

Dans le cours de ces scènes convulsives, au milieu de ce tapage du ciel, de la mer et du vent, notre *Cornelia* était admirable. Au premier symptôme, le méthodique Van-Peter commandait la cape, et, dès qu'il la voyait sous cette allure, montrant le nez à la vague et aux

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Isle de la Trinité. — Baleines.

1. Isla de la Trinidad — Ballenas



3. Chasse au Cheval sauvage.

3 Caza al Caballo bravío

Digitized by Google

rafales, il ne s'inquiétait plus de rien, le digne capitaine! il laissait sur le pont un homme et un chien, faisait fermer avec soin les sabords, les écoutilles et les hublots; consignait son monde dans l'entrepont, et s'alongeait lui-même, jusqu'au retour du beau temps, sur un des cadres de la chambre, entouré de toutes les douceurs d'un bord néerlandais, passant du thé au fromage, de la pipe au verre de gin. C'est qu'il connaissait bien sa *Cornelia*, notre Van-Peter! C'est qu'il la savait robuste et fidèle dans les mauvais jours, cette galiote si peu coquette, si peu fringante quand la brise venait la caresser! Il était sûr d'elle devant les rages de l'Océan, comme un Espagnol de sa mule catalane sur l'arête d'un précipice.

Ce fut à grand'peine que j'obtins du flegmatique marin la permission de rester sur le gaillard d'arrière, pour y admirer pendant quelque temps les merveilleux effets de cet orage, dont je m'exagérais la rigueur. « Laissez, laissez, me disait-il, *Cornelia* s'en tirera bien sans vous; c'est un roc à la mer; l'eau ne fait que glisser dessus; jamais, jamais une goutte à fond de cale. » Et, comme j'insistais avec une espèce de jactance fanfaronne: — « A la bonne heure, ajouta-t-il, mais vous êtes novice, vous n'avez pas le pied marin; on vous amarrera par précaution. » Je voulus m'en défendre, il s'opiniâtra, et ce fut heureux, car, sans une corde qui me retenait au cabestan, j'étais emporté par une lame qui traversa le pont. Cette expérience me suffit, et j'implorai l'hospitalité de la cabine.

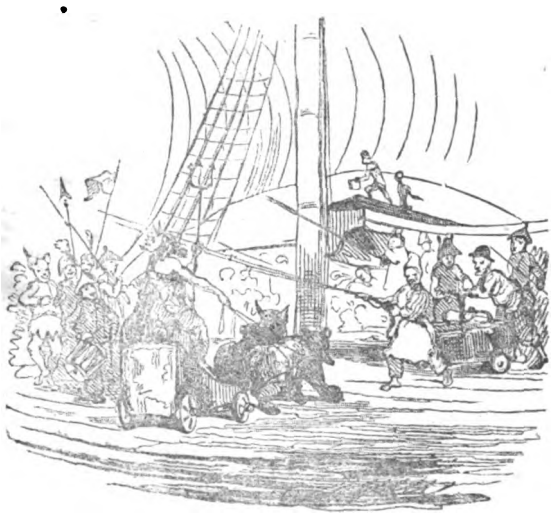
A quelques jours de là je pris ma revanche. Le vent avait molli, la mer était devenue belle; le ciel, transparent et lumineux, charriait des nuages colorés d'argent et de pourpre. Vers les sept heures, le soleil, abaissé à l'horizon, semblait s'y noyer dans un rideau de soie écarlate diapré de franges d'or. C'était bien le poétique tableau de Bernardin de Saint-Pierre. « Un soir, dit-il, les nuages se disposèrent vers l'occident sous la forme d'un vaste réseau semblable à de la soie blanche. Lorsque le soleil vint à passer derrière, chaque maille du réseau parut relevée d'un filet d'or. L'or se changea ensuite en couleur de feu, et en pourpre, et le fond du ciel se colora de teintes légères, de pourpre, de vert et de bleu céleste. » Tout ce qui se passa dans ce court crépuscule est impossible à décrire. L'horizon était comme zébré de larges segmens à teintes graduées, rouges d'abord, puis violettes, puis grises. Les nuages, se superposant ou se disjoignant, formaient des groupes gigantesques, figuraient des scènes allégoriques, s'arrondissaient en vastes continens ou s'alongeaient en promontoires. Mobile panorama, on y voyait tantôt une lutte à la façon d'Homère, tantôt des combats d'animaux sauvages, ensuite des arbres, des rochers, des plantes qui passaient tour à tour d'une couleur à une autre, de manière à épuiser les nuances du prisme. Et quand la nuit, brusquement survenue, eut jeté sur le ciel son monotone manteau brun, la mer, peuplée de lumineux mollusques, étincela de clartés phosporescentes. La galiote ouvrait un vaste sillon d'argent qui se dressait le long de chaque bord en lames pailletées; autour d'elle jouaient des poissons qui marquaient dans l'eau leurs traces de feu; les uns énormes et situés profondément, les autres glissant à la surface et dans les lueurs éclatantes du remous.

A la suite de ces temps de rafales et de grains pluvieux arrivèrent les vents généraux du S. E.: ils trouvèrent la galiote par 2° N.; avec leur secours, elle fit bonne route et coupa la ligne par 21° de long. O. Qui l'eût cru! nos matelots hollandais descendirent ce jour-là de leur sérieux; ils célébrèrent la fête du bonhomme *la Ligne* comme on l'eût fait à bord d'un brick du Hâvre ou de Nantes. Dès la veille au soir, novices, matelots, maîtres, avaient quitté la pipe et s'étaient lavé les mains. A cela seul on devait prévoir un événement. Le soir, quand le soleil se fut éteint à l'horizon, au haut du mât un grelottement se fit entendre, accompagné d'une pluie de féverolles et de haricots qui tintaient sur le pont comme des grêlons sur l'ardoise. C'était le père la Ligne, ce grand despote de l'Équateur, qui se couvre de peaux de bêtes comme un Lapon, et qui pourtant a toujours froid, le pauvre cher homme! Attention! voici qu'un courrier arrive de sa part, botté, éperonné, le fouet en main. Voyez! il remet une dépêche au grave Van-Peter, qui la reçoit sans froncer le sourcil, la lit sans rire, et réplique par un « C'est bon » en hollandais, qui veut dire: « A demain la fête. » Pour mieux constater le droit du souverain de l'Équateur, un astronome paraît alors au bout des enfléchures, avec la barbe et le bonnet pointu, mesure, à l'aide d'un octant de bois, la hauteur du soleil (à neuf heures du soir), et vient ensuite gravement comparer son point avec celui du capitaine. Le bonhomme a raison: *la Cornelia* est dans ses parages; elle est sa justiciable.

Le lendemain tout est prêt: sous un local réservé, qu'encadrent des voiles tendues, un vaste baquet, ou, en termes marins, une baille

Digitized by Google

pleine d'eau, apparaît solitaire, et comme destinée à de grandes choses. En effet, c'est la cuve baptismale. Voici maintenant les prêtres. A leur tête, sur un vieil affût transformé en charriot, s'avancent le bonhomme la Ligne et sa respectable épouse. Le pauvre vieillard, lui, s'est muni contre le soleil : il a douze peaux de mouton sur le corps, une perruque de chanvre sur la tête et au-dessus un beau diadème aux lames d'argent. Son épouse serait fort bien aussi, n'étaient de scandaleuses protubérances, et des mains écaillées comme la peau d'un rhinocéros. N'importe; les deux Majestés suant, étouffant, poussant une goutte à chaque poil, se tiennent sur leur char dignes, graves, glorieuses; elles regardent en pitié les deux ours-matelots qui



les traînent et les personnages allégoriques qui les entourent. Ces quatre personnages ne sont pas à dédaigner pourtant. Voici l'Europe en chapeau à panaches, habit brodé et vieilles épaulettes de colonel; puis l'Asie, l'Amérique et l'Afrique, avec des ba deaux de taffetas jaune surmontés de plumes de canard, bronzées ou noires toutes les trois, grâce à une décoction combinée de suie et de goudron.

Après le défilé le baptême. Un seau d'eau dans la manche, un sur la tête, et une accolade des deux Majestés équatoriales, voilà à quoi la cérémonie se réduisait pour les novices et les matelots qui coupaient la ligne pour la première fois. Moi, je vis bien que je n'en serais pas quitte ainsi; car on me tenait en réserve avec quelques autres passagers, comme le bouquet de la fête. Il fallut s'exécuter de bonne grâce; quelques piastres accommodèrent les choses et nous valurent un passeport pour l'hémisphère austral. Au moyen de ce tribut, on nous bâcla un petit baptême à l'amiable. Mais à peine étions-nous hors de cause, que retentit le signal de la grande mêlée, de l'aspersion horizontale et perpendiculaire. Trente seaux tenus en réserve dans les hunes tombèrent en cataractes sur le pont; tout fut inondé, passagers, officiers, matelots. Bientôt la lutte devint générale : l'eau fendit l'air dans tous les sens; de l'avant à l'arrière ce fut comme un déluge. Seulement, entre les marins, le jeu prenait des formes plus brutales. Ici, un baquet, échappé aux mains d'un maladroit, allait fendre le front d'un camarade; là, fuyant la douche des hunes, un novice tombait par un panneau ouvert et se relevait à fond de cale; tantôt un homme poussé à la mer se retenait à grand'peine aux porte-haubans, ou bien un mousse prenait un bain de siége dans une marmite de poix bouillante. Au milieu de cette saturnale, on voyait ruisseler sur le pont les oripeaux de la fête. La défroque du bonhomme la Ligne, sa barbe, son sceptre, son diadème, tout jusqu'aux charmes de son épouse, se ballottait d'un bord à l'autre; les ours couraient sur les vergues avec la moitié de leur fourrure, et les trois parties du monde avaient blanchi au lavage.

Grâce à ces petites diversions, j'avais pris mon parti, et je trouvais quelque charme à cette vie de flaneur de bord. Le temps, au reste, semblait venir en aide à la pauvre galiote : la brise soufflait toujours du S. E., fraîche, bonne, soutenue, et le 1er novembre apparurent, à quelques lieues devant nous, les rochers de Martin-Vaz et l'île de la Trinité. Martin-Vaz nous sembla presque inabordable, à cause des brisans qui l'entourent; ses îlots volcaniques ne sont habités que par quelques oiseaux de mer, les goëlettes blanches et noires, les taillevens, les fous et les frégates.

Quoique plus grande, la Trinité offre un aspect tout aussi sauvage; sa bande occidentale a des accidens de sol assez remarquables. Dans le sud, un morne singulier, à arêtes très-droites, figure un énorme édifice dont la base, traversée par une ouverture à demi-elliptique, permet d'apercevoir le jour de l'autre bord. Sur sa gauche un rocher la domine, haut de 1,100 pieds et nommé par les Anglais le Pain de sucre. C'est au pied de ce rocher que se trouvent les deux seuls mouillages de l'île, si toutefois on peut leur donner ce nom. Sur l'une de ces plages était établie la colonie portugaise visitée par M. de la Pérouse en 1785. La brise fraîchissant, nous longeâmes le sud de l'île à

Digitized by Google

quelques milles au large, et, pour la première fois depuis mon départ, je vis une troupe de baleines, ou plutôt de baleinoptères, qui marquaient leur passage en soufflant l'eau à une grande hauteur. Ceux qui nous suivaient me parurent être des baleineaux du genre des *Gibbar;* long-temps ils restèrent à portée en nous donnant le spectacle de ces petits jets arrondis en spirale (Pl. V — 1). Chez ce cétacé cet incident d'organisation ne correspond pas, comme on pourrait le croire, aux temps de la respiration, mais à ceux de la déglutition. Quand sa bouche s'ouvre pour saisir sa proie, elle s'emplit d'eau dont elle se débarrasse par les narines. Cuvier a le premier admirablement décrit ce double appareil vers lequel l'eau est dirigée par la contraction des muscles orbiculaires du pharinx, muscles dont la force, suffisante pour faire parvenir à l'eau le vide des arrière-narines, eût été impuissante pour vaincre la résistance du milieu ambiant, quand l'animal avale sa proie et se débarrasse de l'eau avalée bien au-desous de la surface. Cet appareil de compression consiste en deux poches à cavité réductibles par la contraction de leurs parois musculaires, et munies inférieurement de soupapes pour empêcher le reflux de l'eau vers la gorge. Ainsi, comme l'ont remarqué Quoy et Gaimard, il ne sort point d'eau dans l'expiration : c'est un mélange de vapeurs et de mucosités qui de loin ressemble à de la fumée. Long-temps je cherchai à deviner quel poisson ces baleinoptères semblaient chasser avec tant d'acharnement : aucun ne saillit hors de l'eau, et au bout de quelques heures les cétacés avaient disparu dans le N. E.

CHAPITRE VII.

RIO-JANEIRO. — ILE DE TRISTAN D'ACUNHA.

La brise s'étant maintenue favorable, le 9 novembre, nous découvrions, à l'O. S. O. du Cap-Frio, le Pain de sucre qui sert de phare au hâvre de Rio-Janeiro. Le lendemain au point du jour *la Cornelia* était devant la barre, au nord d'un îlot garni de batteries et sous le canon du fort de Sainte-Croix qui commande ce goulet. En attendant le pilote, nous pûmes jouir du plus beau point de vue qui soit peut-être sous le ciel. Qu'on se figure un vaste lac salé qui va se prolongeant et s'élargissant en trapèze dans une étendue de cent milles au moins, lac animé d'îles inégales, vertes, odorantes, encadré de collines boisées qui grimpent en amphithéâtre, dentelé sur ses bords, baignant dans ses anses solitaires les plus jolis vallons qu'on puisse rêver; qu'on crée, avec la ressource du merveilleux, la campagne la plus pittoresque, la baie la plus sûre, la plus forte station militaire, sous un ciel toujours beau, au milieu d'arbres toujours feuillés, et l'on aura une idée du magnifique ensemble que j'avais sous les yeux (Pl. V — 2). J'en étais encore saisi quand le pilote monta à bord, et mon admiration ne cessa point quand nous arrivâmes. Au fond, à 20 lieues de distance, se dressaient les monts des Orgues, à 1,000 toises au-dessus de nous; à droite, sur une hauteur, paraissait Notre-Dame de Bon-Voyage qui fait face aux forts de Villegagnon et Sainte-Théodose; puis l'île des Chèvres, et enfin la ville de Rio, bâtie sur la rive gauche de la baie, au milieu de trois hauteurs fortifiées qui la commandent. Chacun des mamelons de ce terrain accidenté porte à sa cime un couvent, une église, une maison de plaisance, plus souvent encore une batterie dont les bouches à feu se dessinent en noir sur des massifs de verdure. A voir cette belle ligne de défense, ces longues rangées de canons dont le tir converge dans la rade, on serait tenté de regarder comme fabuleuse l'historique victoire de Duguay-Trouin, en 1711. En dépit d'une escadre portugaise aussi nombreuse que la sienne, et malgré toute l'artillerie des forts, cet intrépide marin pénétra dans la rade, bombarda la ville, s'en empara et ne la rendit que sous rançon. Cet admirable coup de main n'avait exigé que quelques vaisseaux et 3,000 soldats.

Ces souvenirs de notre gloire maritime m'absorbaient encore quand mon capitaine néerlandais vint m'avertir qu'un canot était à mes ordres pour me conduire à terre. Une demi-heure après je faisais mon entrée dans une hôtellerie de Rio. La cité de Rio-Janeiro ou de Saint-Sébastien, l'une des plus importantes villes de l'Amérique, est située sur un promontoire irrégulier dont trois côtés donnent sur la baie, et dont le quatrième s'adosse à de hautes et vertes collines. Fondée en 1567 par le gouverneur-général Mem de Sa, cette ville fut érigée en évêché vers l'an 1676, et en capitale du Brésil en 1763. Le môle de débarquement forme une belle place carrée sur laquelle surgit un obélisque de granit qui jette de l'eau par les quatre angles de la base. En face de l'obélisque se trouve l'un des palais impériaux, bâtiment d'assez mesquine ordonnance.

La rue droite est le quartier le plus animé de Rio; c'est la ville des négocians et des doua-

Digitized by Google

niers, le bazar bruyant de toutes les marchandises. A chaque heure du jour on y est coudoyé par des nègres qui courent et chantent, leur fardeau sur l'épaule.

La ville est coupée en deux par un vaste parallélogramme qu'on nomme le champ de Sainte-Anne : à l'occident est la ville neuve; à l'orient la ville vieille. Rio se divise en sept paroisses : ses plus belles églises sont Saint-Sébastien, chapelle impériale desservie par des chanoines; Notre-Dame de la Chandeleur dont la façade est riche et majestueuse, et la cathédrale, assez insignifiante sous le rapport architectural. Parmi les succursales, il faut citer Sainte-Croix, avec son frontispice élégant, et Notre-Dame de la Gloire, dont la base verdoyante fait face à celle de Saint-Benoît, situé sur l'autre bord de la rade. Dans cette ville portugaise les établissemens religieux ont été prodigués. Outre les églises, on y compte une foule de couvens et de séminaires. Les bibliothèques y sont plus rares, moins richement dotées surtout. La ville manque aussi de fontaines : celles du palais, de la place Moura et de la place Carioca, les seules à nommer, tirent leur eau d'un aqueduc composé de deux ordres d'arcades, et qu'on prendrait de loin pour une construction romaine. A partir du couvent de Sainte-Thérèse, cet aqueduc se joint à un massif moins élevé, muni de regards de distance en distance pour aérer l'eau, et se prolongeant à une lieue et demie sur le flanc des montagnes jusqu'à une petite cascade qui pourvoit ainsi à tous les besoins de la ville. Cette cascatelle est pour les habitans de Rio un but de promenade; on l'appelle *Mai d'agoas* (*Mère des eaux*).

Parmi les monumens remarquables de la ville et de ses environs, il faut citer le palais de Saint-Christophe, résidence de l'empereur, situé à quelque distance de Rio, orné d'un portique et de deux galeries de colonnes, le théâtre, la monnaie, la maison des armes, la douane, la bourse, le jardin botanique et le *passao publico* (cours public), planté de manguiers et de lauriers roses. La terrasse qui borde ce jardin du côté de la rade offre un admirable point de vue (Pl. V — 2). Deux pavillons en forment comme les ailes; ils contiennent quelques peintures emblématiques où le commerce de Rio et son histoire naturelle sont figurés sous tous leurs aspects.

La ville contient plus de 140,000 habitans; mais dans ce nombre une partie seulement est brésilienne, le reste se compose de Portugais, de négocians européens, de mulâtres, de nègres libres ou esclaves. Les principaux magasins d'articles de luxe sont tenus par des Français : leur réputation de goût et d'élégance leur a livré toutes les industries du ressort de la toilette et de l'ameublement. Les Anglais, les Italiens, les Américains des États-Unis se partagent les autres. Les colons portugais et les Brésiliens ne s'occupent que mollement de commerce. Leur instinct les pousse à une vie indolente et désœuvrée. La locomotion est un travail pour eux; une promenade est une tâche. Ils s'en dispensent tant qu'ils le peuvent. Les Brésiliennes ne sont pas moins nonchalantes. Étendues sur leurs canapés recouverts de nattes, elles jouent avec une fleur, avec un oiseau; mais surveillance de ménage, ouvrages d'aiguille, lecture, tout ce qui remplit les heures de nos Européennes, leur semblerait au-dessous d'elles. Quand elles s'y essaient c'est à contre-cœur et avec dégoût. A peine dérogent-elles à ces habitudes insouciantes pour quelques arts d'agrément et pour les soins de leur toilette. A Rio, depuis long-temps, les modes françaises ont prévalu, quoique tempérées par le goût portugais. Les femmes s'y couvrent littéralement de pierreries; elles en sont plutôt chargées que parées. Brunes, vives, espiègles et coquettes, on les accuse de façons quelque peu familières avec les étrangers, et Cook assure que de son temps elles les conviaient à des rendez-vous en leur jetant de leur balcon quelques fleurs sur la tête. A l'heure qu'il est, les choses ne se pratiquent plus ainsi. Les formes brésiliennes se sont, en ce sens, un peu rapprochées de nos allures françaises.

La nourriture des habitans de Rio se compose en grande partie de poissons, de fruits et de végétaux, avec l'inévitable plat de farine de manioc (*farinha del pao*). Le bœuf y est maigre et détestable; le mouton, rare et hors de prix; la volaille, passable; le gibier, excellent. Leur pain de froment est d'un goût parfait, et leurs fruits ont une saveur exquise. Placée par 22° 54' de lat. S. et par 45° 5' de long. O., Rio jouit d'une température douce et peu variable. Dans les mois de fortes chaleurs, quand le soleil arrive au tropique du Capricorne, une brise du large atténue l'ardeur de ses rayons perpendiculaires. A cette époque le thermomètre ne monte guère au-dessus de 28° centigrades. Dans les autres mois, c'est-à-dire d'avril en décembre, il se maintient entre 18° et 22°.

Les environs de Rio-Janeiro sont d'une beauté et d'un aspect ravissans. Non pas que la main de l'homme ait su y tirer parti du plus

Digitized by Google



2. Rade de Rio Janeiro.

2 Rada de Rio Janeiro



4. Chasse aux Pingouins.

4 Caza á los Bobos

Digitized by Google

Digitized by Google

beau ciel, des plus belles eaux, du plus beau sol, qui soient au monde; non, l'homme n'est pour rien dans ces miraculeux paysages; mais la nature y est si luxuriante; elle prodigue à si pleines mains sa végétation robuste et vierge; elle donne à ses massifs de verdure un si brillant relief, une couleur si vigoureuse, à ses arbres un si beau port, à ses ruisseaux un cours si plein, que les yeux les plus blasés s'ouvrent à la surprise, et que la pensée s'affaisse et s'humilie devant cette œuvre admirable de la création. A la vue de tant de merveilles, je ne pouvais sortir de mon extase, et j'aurais eu quelque peine à m'occuper des curiosités de détail, en présence de ce majestueux ensemble. J'allai ainsi tour à tour sur les flancs du Corcovado, où l'on voit la chaumière d'un général français, du brave Hogendorp, aux sommets de Boa-Vista, à la Praya-Grande, et jusqu'à la pittoresque cascade de Trijouka. Dans toutes ces excursions se révélaient à moi des beautés d'un ordre nouveau, et, dans mon insuffisance à les peindre, je me bornais à en jouir. Aujourd'hui encore, j'en serais réduit à ces souvenirs fugitifs, si les naturalistes Quoy et Gaimard n'avaient minutieusement exploré tous ces environs, dans leur campagne sur *l'Uranie*. On pourra se faire une idée des richesses de ce beau pays par le morceau suivant que nous devons à l'obligeance de M. Gaimard.

« On ne peut faire un pas dans le voisinage de l'immense baie de Rio-Janeiro et sur les nombreuses îles qu'elle contient, sans rencontrer de magnifiques oiseaux, l'ornement de nos collections. Les insectes, plus nombreux encore, volent, sautent, bruissent de toutes parts. Les papillons surtout y sont d'une rare beauté, et leur nombre surpasse tout ce qu'on peut dire. Mais le phénomène des taupins et des lampyres phosphorescens, dont la lumière fugitive brille et disparaît tour à tour, est ce qui frappe le plus l'étranger, lorsque, dans une nuit obscure, au milieu des bois, il se trouve entouré par des milliers de ces insectes.

» Si nous parcourons les environs de Rio-Janeiro, nous les verrons peuplés d'oiseaux ornés des plus belles couleurs. Chaque famille a ses localités propres où elle semble se plaire davantage. Ainsi les alentours de la baie, où les montagnes sont peu élevées, les bois moins touffus, le terrain cultivé, et où l'on voit des fermes éparses, sont habités par les jolis guitguits bleus, les pit-pits verts, les tangaras, dont le plumage d'un beau rouge contraste avec la sombre verdure du feuillage; ceux non moins brillans qu'on nomme *évêques* et *archevêques*; les très-petites tourterelles, et dans les jardins, autour des bananiers et des passiflores, bourdonnent de charmans oiseaux-mouches, parmi lesquels on distingue le huppe-col, qu'à sa petitesse on prendrait pour un insecte.

» Les clairières recèlent le coucou guira-cantara, très-rare aux environs de Rio; le coucou piaye, auquel les nègres attachent des idées superstitieuses: cet oiseau, peu craintif, se laisse facilement approcher. Il en est de même des nichées d'anis, qui vivant en famille, s'exposent à la file sur une même branche aux coups du chasseur. La pie-grièche à manteau, plus défiante, se tient toujours dans les buissons bas et épais, d'où elle fait entendre son cri fort et répété; tandis que le jacarini, d'un noir bronzé, perché à la cime des mimosas, s'exerce à faire des bonds verticaux, qu'il exécute brusquement, en retombant toujours à la même place.

» Là où les bois sont le plus touffus, le manakin goîtreux s'agite avec rapidité et fait entendre un bruit qui ressemble à de fortes pétarades. Le toucan, dévastateur des bananiers, fréquente les plaines cultivées; les vangas et les tyrans, les bords des prairies.

» Lorsque, dans nos courses, nous arrivions près de petites mares couvertes de plantes aquatiques, nous étions sûrs d'y trouver des jacanas, et, dans les haies des alentours, des tinamous qui sont les perdrix du Brésil. Le long des ruisseaux, nous surprenions les martins-pêcheurs qui aiment aussi à se percher au-dessus des torrens, et partout nous rencontrions le percnoptère urubu, animal craintif et vorace, exhalant l'odeur infecte des cadavres dont il fait sa proie. On le voit dans la rade voler en troupes nombreuses, planer des heures entières à perte de vue, ou bien tournoyer avec défiance autour des immondices que la mer rejette sur le rivage.

» Un autre oiseau de proie, habitant de la plaine, est l'épervier anomal (*falco degener*), dont le cri est aigre et très-prolongé. Ce singulier oiseau ne paraît pas participer des mœurs féroces de la famille à laquelle il appartient. Compagnon parasite des troupeaux, toujours sur le dos des bœufs, il les débarrasse des ricins incommodes qui leur sucent le sang: excessivement craintif, il fuit l'homme de très-loin, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine et d'adresse que notre compagnon de voyage, le maître-canonnier de *l'Uranie*, M. Rolland, nous en procura deux, dans l'estomac desquels nous trouvâmes en abondance les animaux dont nous

Digitized by Google

venons de parler. Tous ces oiseaux recherchent les lieux cultivés par l'homme et que modifie son industrie, parce qu'ils y trouvent sans peine de quoi se nourrir et élever leurs petits. Aussi y sont-ils très-nombreux.

» Quand, abandonnant la plaine et les petites montagnes des environs de Rio, on s'élève sur la chaîne des Orgues, la scène change. Aux effets majestueux que produisent les cimes élevées, les ravins, les précipices et les torrens qui bondissent dans leurs profondeurs, se joint ce luxe admirable d'une végétation perpétuelle, d'autant plus vigoureuse et plus fraîche qu'elle est sans cesse humectée par les nuages qu'elle-même attire et produit.

» Là, les espèces d'oiseaux, devenues moins nombreuses, ne sont pas les mêmes que celles que nous venons de laisser. On ne trouve plus que le cotinga jaune, le cassique jupuba, remarquable par son croupion rouge, le gros-bec plombé, le picucule à gorge blanche, et celui dont le bec est singulièrement recourbé comme une faucille. Le joli manakin aux longues pennes y fait entendre ses espèces de roucoulemens amoureux. Aux bords des torrens, où la végétation se trouve moins pressée, apparaît quelquefois le colibri tacheté, être aérien, qui, par la vivacité de ses mouvemens, semble se reproduire dans mille lieux à la fois. Sur la pente opposée, à l'endroit où l'on vient de fonder une colonie de Suisses, habite l'oiseau-mouche, dont le nom de *Rubis-émeraude* exprime l'éclat des couleurs. C'est aussi le séjour des tangaras variés de diverses nuances : ces charmans oiseaux vivent en petites troupes et paraissent aimer l'ombrage des grands bois et des lieux humides. C'est là, du moins, que souvent, au milieu des nuages, nous avons rencontré, surtout, les espèces nommées tricolore et septicolore. Les tamatias se plaisent aussi dans la solitude; le brun, peu fuyard, jouit de la faculté toute particulière d'imprimer à sa queue des mouvemens latéraux aussi forts que ceux que la plupart des oiseaux exécutent du haut en bas.

» Si ,dans ces lieux, se trouve une ferme isolée qui ait étendu ses cultures aux alentours, on est certain d'y voir arriver des cassiques huppés, des pies-grièches, des légions d'aras, d'amazones et d'autres perroquets, fléaux des plantations.

» Enfin, lorsqu'on est parvenu au point le plus élevé des montagnes, vers le second *registo* ou corps-de-garde des douanes, établi dans le seul lieu où l'on puisse passer pour pénétrer dans le district de Canto-Gallo, on est frappé de la solitude profonde qui règne autour de soi.

» C'est là que s'opère le partage des eaux, qui ne sont encore que de simples filets glissant sur la surface des rochers, mais qui, promptement grossis par leur réunion, ne tardent pas à tomber en cataractes, à mugir en torrens, et, bientôt libres de tout obstacle, coulent paisiblement en larges rivières. Vers le nord descendent les sources do Ribeiro, de Sant-Antonio, de Rio do Conego, formant la rivière das Bengalas, qui augmente les eaux de Rio-Grande; et, au sud, celles de Rio-Macacu, dont l'embouchure est dans la grande baie de Rio-Janeiro.

» A ces hauteurs, les oiseaux deviennent plus rares, et il faut parcourir de grands espaces pour rencontrer la pie à gorge ensanglantée d'Azzara, l'élégant couroucou, ou bien quelques pénélopes. On entend de temps à autre, dans la profondeur des bois, le pic solitaire frapper de son bec l'écorce des arbres; tandis que l'autour huppé et le roi des vautours planent au-dessus des aiguilles de granit qui, semblables à d'immenses tuyaux d'orgues, en ont fait donner le nom à ces monts sourcilleux. C'est aussi la demeure des singes; et là, par les sommités seules des forêts, ces animaux peuvent traverser des espaces considérables sans toucher la terre. Ceux qu'on y trouve le plus ordinairement, et dont le Brésilien se nourrit, sont l'atèle arachnoïde, une autre espèce noire, le gentil tamarin, le sajou, et, dans les régions plus inférieures et plus chaudes, le doré marikina. Nous y avons aussi entendu, sur le soir, les effroyables hurlemens de l'alouate : renvoyés et augmentés par les échos, ils épouvanteraient le voyageur le plus intrépide qui ne connaîtrait pas l'animal qui les produit.

» Dans les mêmes lieux vivent encore le fourmilier, si remarquable par ses mœurs; le laid coati, auquel de petits yeux et un nez excessivement alongé donnent un aspect si singulier; et le paresseux, ou bradype-aï, le plus stupide et le plus informe des mammifères : vrai paradoxe d'organisation dans des lieux où la vie surabonde chez tous les êtres, où l'agilité se joint à l'éclat, et la mobilité à l'élégance des formes. »

Le versant des Orgues est peuplé d'indigènes vigoureux qui paraissent descendre des Ouctacazes et qui, comme les Gauchos, vivent presque toujours à cheval. Dès l'âge de quinze ans, le Brésilien enfourche un coursier, et poursuit, le *lasso* à la main, l'autruche, le gama et le cheval sauvage (Pl. V — 3). Ce *lasso* est une corde de trente ou trente-cinq pieds de long, qui se termine en martinet de deux, trois, quatre ou

Digitized by Google

cinq cordes, au bout desquelles pendent des boules en fer ou en bois. Un naturel est beau à voir, lorsque, la tête droite et fière, cloué à l'animal qui le porte, il s'élance à la poursuite d'un cheval sauvage, et le harcèle à travers les rocs, les marais et les bois. Quand il arrive à portée, il agite rapidement ces boules qui forment comme une couronne au-dessus de sa tête, et les lance sur sa proie avec une admirable précision. Les boules se croisent en fendant les airs, et s'embarrassent, dans leur chute, autour des jambes de l'animal qui fuit, ou, serrant étroitement sa tête, l'arrêtent au milieu de sa course. Cette arme ne sert pas seulement à la chasse du cheval; l'autruche, le daim, la panthère, le tigre lui-même tombent souvent victimes du *lasso*. La force de ce projectile est telle que souvent les jambes de la bête poursuivie en sont fracassées.

Au milieu du mélange actuel des populations, il serait difficile de démêler où sont les peuplades originaires de cette zône américaine, de préciser leurs traditions, de reconnaître leur type. Dans leurs allures nomades, sans doute, les tribus primitives ont plus d'une fois promené leurs tentes du fleuve des Amazones au détroit de Magellan, et de nos jours il serait presque puéril d'assigner une circonscription aux anciennes terres des Tapuyas, des Tupinambas, des Ouctacazes, des Botocoudos, des Tupis, des Guaycouros, des Guaranis et des soixante autres variétés connues du 4° degré de lat. N. au 35° degré de lat. S. Cette nomenclature serait d'ailleurs aussi incertaine que fastidieuse, et aujourd'hui le nom générique de Brésiliens, plus exact et plus vrai, suffit à caractériser les tribus qui peuplent cette région.

L'empire du Brésil se divise en provinces, subdivisées elles-mêmes en comarques ou juridictions. Les provinces sont: Rio-Janeiro, San-Paulo, Santa-Catharina, San-Pedro, Matto-Grosso, Goyaz, Minas-Geraës, Espirito-Santo, Bahia, Sergippe, Alagoa, Pernambuco, Paraïba, Rio-Grande, Ceara, Piauhy, Maranhao, Para.

Les provinces les plus méridionales du Brésil, San-Pedro et Rio-Grande, sont le grenier de l'empire. Le bétail, les chevaux y abondent. Rio-Grande a un commerce en cuirs secs qui balance celui de Buenos-Ayres. Sa capitale est florissante et populeuse. Sainte-Catherine (Santa-Catharina), dont le chef-lieu Nossa-Senhora del Destero gît sur une île au N. E. de Rio-Grande, est remarquable par sa pêche de baleines.

Saint-Paul (San-Paulo), qui a donné son nom à la province, est situé sur une éminence ceinte de prairies basses et bien arrosées. C'est une ville charmante, que le lavage de l'or a enrichie, et qui a pris, avec la fortune, le goût du luxe et de l'élégance. Les femmes de Saint-Paul ont une célébrité dans tout le continent américain; leur beauté, leurs grâces et leurs nobles manières y sont proverbiales. Quant aux hommes, ils sont d'un caractère actif, entreprenant et opiniâtre. Les jésuites portugais avaient accrédité autrefois le bruit que la colonie de Saint-Paul était le résultat d'une agglomération d'aventuriers espagnols, portugais, métis et mulâtres, et que, fondée à l'aide du brigandage, elle ne pouvait se soutenir que par lui. Mais de nos jours ces récits calomnieux ont été réfutés victorieusement par un membre de l'Académie royale de Lisbonne. On sait que les Paulistes sont en général hommes d'honneur, autant que de courage, délicats, probes, industrieux, obligeans, civilisateurs. S'ils dérogent aux habitudes des provinces voisines, c'est par une énergie d'activité qui leur a fait découvrir presque toutes les mines d'or et d'argent des montagnes brésiliennes. Sans leur puissant concours nul doute que l'issue de la guerre coloniale de 1770 eût été fatale au Brésil.

Un peu au nord du gouvernement de San-Paulo, est celui de Rio-Janeiro; puis vient celui d'Espirito-Santo derrière lequel s'étendent les riches et intéressantes provinces de Minas-Geraës et de Goyaz, dans lesquelles on a trouvé des mines d'or, d'argent et de diamans. Le chef-lieu de la première est la Cidade-do-Ouro-Preto, autrefois Villa-Rica, située sur le penchant d'une montagne et dans le voisinage de l'Itacolumi, point culminant de tout le Brésil. Minas-Geraës compte environ 360,000 habitans, dont 200,000 noirs. La Villa-do-Principe, située sur les confins du Cerro-do-Frio, ou district des Diamans, a une monnaie et une fonderie royales. Un poste de douanes y est établi pour visiter les colis qui passent. M. Mawe, qui nous a donné un excellent voyage dans l'intérieur du Brésil, raconte qu'un conducteur de mules se rendant à Rio-Janeiro fut arrêté devant lui, et que dans une de ses malles on trouva 300 karats de diamans. Le pauvre homme eut beau protester de son innocence, il fut arrêté et condamné à la déportation. Le district de Goyaz n'est célèbre que parce qu'on y trouva à Agoaquente le fameux bloc d'or qui pesait 43 livres. Dans les provinces qui restent, il faut distinguer Bahia, dont le chef-lieu Bahia, ou San-Salvador, est la seconde ville du Brésil pour sa population de 120,000 ames,

Digitized by Google

et la première pour la beauté de ses édifices; Pernambuco, célèbre par ses cotons et ses bois de teinture, belle ville qui compte aujourd'hui 70,000 habitans; Maranhao, district commerçant avec sa capitale de 30,000 ames; enfin Para dont l'importance et la population grandissent tous les jours.

A ces données géographiques, on doit ajouter néanmoins que les véritables limites de l'empire brésilien, au milieu d'empiétemens successifs, ont été de tout temps incertaines et variables. Cet empire confine au N., la Colombie et les Guyanes; à l'E., l'Atlantique; au S., l'Uruguay et le Paraguay; à l'O., la confédération de Rio de la Plata, les républiques du Pérou, de Bolivia et de Colombie. Il se prolonge du 4° de latit. N. jusqu'au 35° de latit. S., et du 37° au 75° de long. O. Sur cette immense étendue de terrain, dans une région coupée de vallons et de montagnes, on conçoit que toutes les températures et tous les climats se retrouvent. Aussi n'est-il pas de produit qui ne puisse y venir, et l'histoire naturelle de cette contrée offre un des plus riches catalogues connus.

En première ligne, il faut placer les mines et les lavages de diamans qui produisent, année commune, de 20 à 25,000 karats, celles de topaze et de chrysobéril; les mines et lavages d'or dont la valeur annuelle s'élève à plus de 20 millions; puis des mines de fer, de cuivre et d'autres minéraux. Le règne végétal n'est pas moins fécond. On y rencontre le cocotier brésilien, plus gros et plus élevé que celui des Indes, le croton, le myrte, le *Bignonia leucoxylon*, le jacas, le couroupitou ou *pekia* dont le fruit ressemble à un boulet de canon. Les bois de construction s'y présentent aussi en grand nombre et en sortes magnifiques; le tapinhoam, le perola, le pin du Brésil, le cerisier, le cèdre, atteignent des hauteurs considérables, et leurs bois ont les plus robustes qualités. Sur la rivière des Amazones, La Condamine monta dans un canot fait d'un seul arbre qui avait 90 palmes de longueur. Les bois de teinture ne sont ni moins vigoureux ni moins abondans. L'arbre de Pernambuco, dont les propriétés tinctoriales sont si connues, s'élève à la hauteur de nos chênes.

La nourriture principale des Brésiliens est le manioc d'abord, puis les ignames, le riz, le maïs et le froment. Les melons, les citrouilles, les bananes foisonnent dans les bas-fonds; les citronniers, les pampelmousses, les orangers, les goyaviers sont communs sur la côte. Les figuiers de Surinam, le mangaba, l'ibipitanga, se montrent à côté de nos arbres fruitiers de l'Europe dans les provinces de Rio-Grande, de Rio-Janeiro et de Bahia. Quant aux produits coloniaux, tels que le sucre, le café, le coton, l'indigo, le tabac, le cacao, la vanille, le poivre, la récolte en est belle, et il s'en exporte pour l'Europe des masses incalculables.

Le règne animal n'est pas, dans le reste du Brésil, moins favorisé qu'aux environs de Rio-Janeiro. Les jaguars, les couguars, les tapirs, les pécaris et les coatis en peuplent les vastes solitudes. Une foule de singes s'y font voir, avec des tatous-bollas, sortes de hérissons particuliers au pays, ainsi que la marmose, les *Cavia paca*, le *Sciurus æstuans* (écureuil du Brésil) et le tapeti, espèce de lièvre privé de queue.

Le commerce du Brésil, au milieu de productions si diverses, doit tendre à un accroissement progressif. Quoique la population nègre soit là, comme dans toutes les colonies, à la merci de la brutalité individuelle, cependant quelques lois assez justes y protégent l'esclave contre le maître. Il n'est pas rare qu'un noir, à force de travail, parvienne à économiser sur ses sueurs une somme suffisante pour se racheter. Un décret de Jean VI avait même stipulé que l'esclavage ne durerait jamais au-delà de dix ans; mais cette mesure de sage humanité a trouvé dans les colons des résistances qui la rendent presque illusoire.

A Rio-Janeiro, plus encore qu'à Gorée, la prodigieuse quantité de nègres esclaves fit une étrange impression sur moi. Je n'étais pas encore fait à cette plaie coloniale, et, malgré moi, je me sentais pris de pitié à la vue de ces hommes demi-nus, qui portaient des palanquins ou traînaient des charrettes. Plusieurs fois je me trouvai forcément témoin des angoisses de ces malheureux, expiant sous le bâton une faute souvent légère. Des femmes elles-mêmes étaient soumises à ces rudes corrections. A Rio on voit encore de ces bazars où les nègres du Benguela, de Mozambique, de Madagascar, de la Guinée attendent des acheteurs. Ils sont là, accroupis, hébétés, insoucieux, comme le bétail que l'on pousse à nos foires. La rue Vallongue est pleine de ces marchés de nègres.

Quelque désir que j'eusse de séjourner à Rio-Janeiro, mon itinéraire ne me permettait pas de longs délais; il entrait d'ailleurs dans mes plans d'explorer plus tard la partie méridionale de l'Amérique du Sud, du Paraguay à la Patagonie. Monte-Video, Buenos-Ayres et tout ce rayon si plein de choses neuves et remarquables étaient à mes yeux comme une espèce de réserve pour mon retour par le Cap-Horn. J'ajournai donc

Digitized by Google

Digitized by Google



3. La Table et la Ville du Cap.

3. La Mesa y la Cuidad del Cabo



4. Coup de vent sur le banc des Aiguilles.

4. Ráfaga en el banco de las Ajujas.

de Sauvage del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

jusque-là ma curiosité. Pressé d'arriver à l'Ile-de-France, je m'adressai à un courtier maritime qui me procura l'occasion d'un sloop américain fin voilier, alors en relâche sous l'île des Chèvres. Je quittai Rio, enchanté de tout ce que j'y avais vu et n'ayant eu à me plaindre que des moustiques et des douaniers. Le 20 novembre, nous débouquions du goulet et faisions route au S. S. E., pour aller chercher dans les hautes latitudes la région des vents d'ouest. Mon sloop était le *Corporal Trim* de New-York, capitaine Dikson, le plus joli bâtiment de commerce que l'on pût voir : léger d'échantillon, mais glissant sur la lame comme un oiseau. Son équipage, dans les heures libres, s'occupait de pêche et de chasse, et nul marin, que je sache, n'y avait plus de succès que le contre-maître Tom Mill, vieux loup de mer, qui datait de la première année de l'indépendance. Son premier exploit fut une belle et bonne dorade, la *Coryphæne* des savans, merveilleux poisson dont la dorsale, coupée de lignes obliques, se couvre d'un magnifique manteau bleu à teintes graduées; dont la tête est d'un beau brun qui prend vers le dos des teintes d'émeraude; dont les nageoires sont jaunes et le ventre argenté; dont les flancs et la queue chatoient comme de l'or avec quelques reflets grisâtres. La caudale des coryphœnes est si profondément bifide, qu'on dirait que les deux portions sont implantées sur l'extrémité de l'animal et sans rapport entre elles. Dans ces latitudes la dorade abonde : elles nous escortaient par troupes, et vraiment j'avais plus de plaisir à les suivre dans les flots, vives, gracieuses, colorées de toutes les nuances du diamant, de la topaze, du rubis, de l'émeraude, que de les voir mordre au chiffon emplumé qui figurait un poisson volant, se débattre et mourir sur le pont, ternes, dépouillées de leur éclat prismatique. La coryphœne est un poisson vorace, agile et peu défiant; il se jette souvent à plusieurs reprises sur un appât grossier qui vient de lui déchirer la mâchoire; il ne mâche pas, il avale. On a souvent trouvé dans son estomac des exocets entiers, et dans son ventre des clous en fer. Une autre pêche, plus curieuse encore, fut celle du marsouin ou dauphin. Ces cétacés, qu'on appelle en anglais *porpoise* du *porcus piscis* latin, à cause de l'analogie de leur tête avec le museau du porc; ces cétacés marchent par centaines, quelquefois par myriades. Quand la mer n'est que légèrement ondulée, on les voit alignés en longues files, exécuter hors de l'eau un mouvement de rotation avec un ensemble et une régularité admirables. Cette manœuvre pélagienne a quelque chose de singulier et d'inexplicable par sa simultanéité. Au moment où elle s'accomplit, le cétacé décrit mollement une courbe, et sa queue ne quitte pas l'eau avant que sa tête y soit replongée; de loin ce sont de véritables évolutions militaires. Dans le fait, nulle race, parmi les gros et moyens poissons, n'a des habitudes plus caractérisées de coalition et de compagnonage que celle des dauphins. Autour des navires, on les voit lutter de vitesse, porter comme un défi à ce bois qui court dans la mer, et le vaincre cent fois dans la journée. Quand ce jeu ne suffit pas pour les attirer, les matelots imaginent de les siffler comme des oiseaux, et prétendent gravement que le dauphin est sensible à cet appel. C'est peut-être là un reste de croyance traditionnelle, une traduction libre et triviale de la vieille et poétique fable d'Amphion.

Depuis plusieurs jours nous étions assaillis par des bandes de ces dauphins; ils filaient le long du *Corporal Trim*, le dépassaient, allaient croiser sous le beaupré comme ces rapides danois qui devancent les voitures. Notre Tom Mill paraissait mortifié de se voir narguer ainsi: armé d'une foëne, il se tenait à cheval sur l'éperon du sloop; et à plusieurs reprises il avait tristement retiré de l'eau, par une corde de garde, son trident, qui semblait jouer de malheur. Chaque fois il avait fallu en redresser les dents ou en affiler les pointes. Il pestait, il jurait, le contre-maître, quand, dans un dernier coup de rage, il ajuste un dauphin qui passait comme une flèche! Victoire! le fer a mordu; le cétacé en a six pouces dans les chairs! De la corde, vite de la corde, pour que la victime s'épuise avant de fatiguer la foëne qui le tient. Bien! bien! la pêche est certaine, Tom Mill a senti comment le fer résiste; il est radieux, il est sûr de sa proie. En effet, nous eûmes bientôt le dauphin à bord. Il avait quatre pieds de long, et sa physionomie n'offrait rien d'avenant. Son corps était brun; l'épiderme en était lisse; la dorsale pointue et élevée, la caudale en forme de croissant, et échancrée dans son milieu. Je ne saurais préciser d'où venait ma répugnance; mais, quand l'équipage dépeça l'animal pour en dîner le soir, un dégoût involontaire me saisit. Pour tout au monde, je n'aurais pas mangé de ce marsouin.

Dans les jours où la pêche ne donnait pas, on s'occupait de chasse à bord du *Corporal Trim;* mais cette chasse profitait moins à la cuisine qu'à nos collections d'oiseaux empaillés. Tout se bornait à quelques palmipèdes, dont la chair n'est pas mangeable. C'était le fou au plumage

Digitized by Google

blanc ou brun, aux grandes rémiges noires, et si habile à saisir le poisson à la surface de l'eau; la frégate, plus grande, plus forte, plus largement enverguée, qui rase toujours le sommet des vagues; beau palmipède que caractérisent sa queue fourchue et son plumage blanc irisé de bleu; oiseau ichtyophage qui, ne pouvant à cause de ses larges ailes saisir lui-même sa proie, a des pêcheurs à ses ordres, comme le cormoran et le fou. De temps à autre, les officiers du *Corporal Trim* brûlaient quelques amorces contre ces rapides volatiles, pour le seul mérite de la difficulté vaincue.

Nous étions arrivés ainsi par les 37° de lat. S. quand on signala un groupe d'îles. On en comptait trois, dont la plus considérable était Tristan d'Acunha. Elle est reconnaissable de loin à son pic élevé que plusieurs voyageurs n'ont pas craint de comparer à celui de Ténériffe. On l'aperçoit en mer, disent-ils, de 25 lieues de distance. Nous nous estimions à 15 quand nous la découvrîmes. Les trois îles de ce groupe forment entre elles un triangle dont Tristan est le point N. E. Les deux autres ont été nommées en 1767, par les Français, la plus ouest, *l'Inaccessible;* la plus sud, *l'île des Rossignols.* Nous cherchâmes à serrer Tristan d'Acunha du côté du nord, et, au bout de quelques heures, nous étions par son travers à demi-lieue au plus de distance. Dans cette position, l'île présente à sa pointe septentrionale une masse de rochers qui se dresse à plus de 1000 pieds de hauteur perpendiculaire. A cette élévation commence un plateau qui, se prolongeant vers le centre de l'île, aboutit au pic de Tristan, montagne conique, presque toujours couverte de neiges à son sommet. Une ceinture de forêts entoure ce pic jusqu'à sa moitié; sa tête est presque toujours cachée sous un manteau de nuages. La côte de Tristan étant presque toute accore et sans écueil, nous longeâmes sa muraille de rocs; mais là, surpris par un calme plat, nous cherchâmes à gagner la baie qui se trouve dans le N. O. de l'île. A l'aide de quelques brises folles le *Corporal Trim* y mouilla bientôt par dix-huit brasses fond de sable. Devant nous, à terre, jaillissaient deux cascades qui récréaient l'œil, au milieu d'un paysage vivant et varié.

Tristan d'Acunha est située par 37° 5' de lat. S. et 15° de long. O. Elle a cinquante milles environ de circonférence. *L'île des Rossignols* a un aspect irrégulier, et présente comme un creux dans le centre, avec un écueil à sa pointe sud. *L'Inaccessible*, la plus occidentale du triangle, n'est qu'un massif escarpé, aride, clairsemé d'arbustes rabougris. Les abords n'en sont pas dangereux, à part un écueil dans le sud qui a la forme d'un bateau. Le capitaine Greig du vaisseau *Blenden-Hall*, allant de Londres à Bombay, s'y perdit le 23 juillet 1821. Huit hommes de son équipage périrent en voulant gagner Tristan sur un bateau de leur construction.

Le groupe de Tristan d'Acunha fut découvert par les Portugais, dans leurs premières navigations vers les mers australes; les Hollandais le visitèrent et le décrivirent en 1643; les Français en 1767. Ses côtes sont fréquentées par les veaux marins, les lions marins, les éléphans marins, les pingouins et les albatros. Au large, on voit des baleines et des espadons.

Le capitaine Patten, du navire américain *Industry*, fut le premier qui, dans le siècle passé, séjourna sur ces îles, et suppléa par des notions plus exactes aux vagues récits qui couraient sur elles. Il demeura sept mois, d'août 1790 à avril 1791, à Tristan d'Acunha pour la chasse des veaux marins. Au bout de ce temps, il avait recueilli 5,600 peaux destinées aux marchés de la Chine, et, en moins de trois mois, il avait obtenu assez d'huile pour en charger un gros trois-mâts. Le capitaine Patten campa près des cascades de la baie dont les alentours sont boisés. « Les arbres, dit-il dans son rapport, ne s'y élèvent pas à une grande hauteur : mais les branches s'y projettent au loin vertes et touffues. La variété la plus abondante est une espèce qui se rapproche de l'if pour le feuillage et de l'érable pour la qualité du bois. » Quant aux animaux, le capitaine Patten n'y trouva point de quadrupèdes en 1791, à part quelques chèvres laissées par des navigateurs et devenues sauvages. L'île n'était habitée alors que par quelques oiseaux. Le sol intérieur offrait de belles portions cultivables, et nulle part on ne voyait des traces d'animaux vénéneux.

Depuis cette époque, Tristan d'Acunha, visitée à diverses reprises, est devenue plus riche en produits de tout genre. Le capitaine Colquhoun, du brick américain *Betzy*, y naturalisa la patate, l'oignon et une foule d'autres semences. Quand le capitaine Heywood relâcha dans la baie, en 1811, il y trouva trois Américains qui s'y étaient établis pour quelques années, avec le projet de recueillir des peaux de veaux marins, et de les vendre aux bâtimens qui aborderaient. Un de ces aventuriers, nommé Lambert, imagina de rendre un édit qui le déclarait propriétaire souverain des trois îles. A la suite

Digitized by Google

de cette singulière investiture, il défricha 50 acres de terre et les ensemença de divers produits, au nombre desquels étaient le café et le sucre dont les graines lui avaient été fournies par le consul américain de Rio-Janeiro. Toute cette récolte vint à point ; mais, malgré la réussite de cet essai et faute de débouchés peut-être, l'île fut évacuée par ses colons et occupée ensuite, au nom du gouvernement britannique, par un détachement de soldats envoyés du Cap de Bonne-Espérance. L'amirauté de Londres y maintint garnison jusque vers 1820, époque à laquelle on rappela ce piquet militaire, composé de huit hommes et d'un caporal. Ce dernier toutefois, qui s'était créé un petit domaine sur l'île, demanda à y rester comme maître et seigneur au nom du roi d'Angleterre. On le lui accorda. A diverses époques, ce nouveau Robinson a rendu des services soit aux navires en ravitaillement, soit aux malheureux jetés sur cette côte par les tempêtes qui l'assiégent. Nulle aventure en ce genre n'est plus romanesque et plus touchante que celle d'un jeune artiste anglais dont parle M. de Sainson dans son journal inédit de *l'Astrolabe*. La voici :

« Vers la fin de 1824, M. Earle avait pris passage sur un petit sloop anglais qui devait le porter au Bengale. Comme artiste distingué, comme compatriote, il espérait faire son chemin auprès du gouverneur-général qui y tient une cour de monarque.

» Le sloop était petit, et, dès le départ, il souffrit beaucoup dans les grosses mers australes qu'il avait à traverser. Les approvisionnemens avaient été d'ailleurs si mal surveillés, que le lendemain du départ on manquait du nécessaire. Quand on atteignit les hautes latitudes, force fut de chercher Tristan d'Acunha pour y faire du bois et de l'eau. Cette île escarpée parut enfin sous un ciel brumeux, et les chaloupes ayant été mises à la mer, M. Earle demanda à accompagner les hommes de corvée. Muni de son album, il voulait rapporter quelques croquis des sites sauvages de cette terre où jamais peintre n'avait mis le pied. L'artiste laissa donc les travailleurs sur la plage, et, gravissant des blocs noirâtres, il découvrit des cavernes profondes, marcha d'un point de vue à un autre, toujours plus curieux, plus ardent à cette recherche, jusqu'à ce qu'enfin arrivé dans une morne solitude, un effroi involontaire le saisit; un vague pressentiment d'abandon courut dans tous ses membres. Il frissonna ; puis baigné de sueurs froides, courant à perdre haleine, il se précipita vers un pic d'où l'on découvrait la plage et la baie. Désespoir ! La plage animée tout à l'heure, retentissante de voix humaines, est déserte et muette; la baie est vide ! Plus de chaloupe, plus de navire ; la mer seule, grossie, déchaînée, de calme qu'elle était, et au loin, bien au loin, le petit sloop, qui lutte contre la vague et qui semble, avec son pavillon anglais, dire à la fois un adieu, et demander un pardon au malheureux qu'il abandonne.

» Long-temps l'artiste resta cloué à sa place, l'œil fixe et hagard, les cheveux hérissés, défiant le ciel, défiant la mer, résigné à périr. Le soir pourtant il descendit pour chercher un asile. Mais au versant d'un coteau (ses yeux le trompent-ils !) il aperçoit une cabane, une chaumière anglaise, avec sa haie bien taillée et sa barrière blanche. Les pots au lait brillent exposés sur un banc auprès de la porte ; un chien aboie, et bientôt un homme accourt qui interpelle en anglais cet être tombé devant lui comme une apparition. Non, l'artiste n'a point rêvé ! c'est un compatriote ; c'est le caporal anglais, maître et seigneur de Tristan d'Acunha au nom de S. M. britannique. On se parle, on s'explique, on s'embrasse, et M. Earle est accueilli sous le toit de son hôte. Bientôt arrivent une femme et un enfant, complément de la colonie, et l'artiste a une famille sur cette île qu'il croyait déserte.

» Il y vécut quatorze mois, soigné, consolé, nourri. Ses hôtes s'étaient habitués à leur vie solitaire. Ils se trouvaient heureux. Quelques bestiaux bien soignés qu'on échangeait à l'occasion contre du biscuit et du thé, un ménage pauvre mais propre, une maisonnette close et abritée ; telles étaient les ressources de cette petite colonie. Les nuits étaient longues, les soirées tristes. Le nouveau venu apporta la vie sous ce pauvre toit. Il possédait son album, c'était tout ! Pour payer une hospitalité généreuse, M. Earle apprit à lire à l'enfant, et bientôt, pour lui enseigner à écrire, il sacrifia les revers des pages de son album.

» J'ai vu ce précieux livre, riche des beautés sauvages et grandioses de cette île singulière. On eût dit que le désespoir du peintre avait jeté sur toutes ces scènes une teinte particulière de terreur. Il y avait quelque chose de saisissant à parcourir ces feuilles, où tout portait un si grand caractère, et puis les griffonnages informes de l'enfant tracés derrière ces beaux dessins n'étaient pas la partie la moins intéressante de ce singulier recueil.

» M. Earle, à l'époque où j'appris ces détails

Digitized by Google

de sa bouche, avait encore un souvenir pénible de sa longue infortune : ses récits me représentaient Tristan d'Acunha comme une scène désolée, solennelle, affreuse, où la nature a réuni toutes ses grandeurs les plus austères. Il me racontait ses courses toujours périlleuses à travers ce chaos de rochers ; ses chasses au phoque, au lion marin, où le caporal réalisait des prodiges d'adresse ; la guerre plus facile qu'ils faisaient tous les deux aux pingouins quand sur le soir ces oiseaux singuliers s'assemblaient comme en conseil sous une roche isolée, et se laissaient tuer à coups de bâton, immobiles et graves comme des sénateurs romains sur leur chaise curule. (PL. V — 4). Peut-être la construction de ces palmipèdes les empêche-t-elle de prendre vivement leur essor à l'aspect du péril, et leur stupidité apparente n'est-elle qu'un effet de leur appareil de vol. Habitans des régions polaires, les pingouins n'arrivent d'ailleurs dans ces latitudes que poussés par la tempête et fatigués de leur lutte contre le vent. On peut concevoir alors que les chasseurs, se glissant à travers les rochers, aient bon marché d'eux, et les assomment un à un jusqu'au dernier.

» Enfin, après quatorze mois d'exil, un navire relâcha à Tristan d'Acunha et envoya un canot à terre. M. Earle obtint du capitaine une place à bord, et quitta l'île après avoir embrassé ses hospitaliers habitans. »

Par un rapprochement assez bizarre, trente-un ans auparavant, Tristan d'Acunha avait été le théâtre d'une scène analogue à celle qui précède. Comme M. Earle, le savant botaniste Du Petit-Thouars, de relâche sur l'île en 1793, s'oublia à la recherche de quelques plantes, et, perdu dans les terres, il y passa une nuit sous un arbre. Le lendemain, s'y croyant abandonné, il commençait à reconnaître déjà quelles ressources elle pouvait offrir, quand une embarcation se détacha du navire pour venir le chercher. Le botaniste en fut quitte pour la peur.

Depuis l'aventure de M. Earle, l'île de Tristan d'Acunha a eu un renfort de colons. Le capitaine Jeffery, du brick anglais *Berwick*, l'ayant visitée dans son voyage à la terre de Van-Diémen, parla, à son retour en Angleterre, du suzerain de l'île, le caporal Glass, raconta quel parti il avait tiré à lui seul de ce petit Eden, vanta beaucoup les produits de la chasse aux veaux marins, et finit par provoquer une espèce de croisade pour Tristan d'Acunha.

Quand nous mîmes pied à terre avec quelques officiers du *Corporal Trim*, la colonie comptait sept familles paternellement gouvernées par Glass; elle avait d'abondantes provisions de bœufs, de vaches, de moutons, de porcs, de chèvres et de volaille, dont elle nous fit assez bon marché, comme de légumes frais, d'œufs et de beurre aussi bons qu'en Europe. Nous passâmes deux heures sous le toit de ces braves gens, échangeant contre quelques vieilles nouvelles de l'autre hémisphère, le récit de leur monotone existence; puis la brise ayant fraîchi, sur leur conseil, nous nous hâtâmes de lever l'ancre et de quitter cette rade foraine.

Le capitaine du *Corporal Trim* n'était pas un de ces marins marchands, pour qui la mer n'est qu'une grande route, et qu'une économie de quelques heures de traversée touche plus que cent observations utiles; c'était un homme instruit, passionné pour sa noble profession, à la fois chef et propriétaire de son navire. Quand il se vit à portée de Diégo-Alvarès, il ne voulut pas pousser la bordée vers le cap, sans reconnaître cette île; et la route fut ordonnée au S. E. Deux jours après, la vigie de misaine signalait une terre; c'était Diégo-Alvarès ou Gough, du nom du capitaine Gough du *Richmond*, qui la visita en 1713, dans son voyage à la Chine.

Diégo-Alvarès, ou Gough, est située d'après le capitaine Heywood du *Nereus*, qui l'aborda en 1811, par 40° 19' de lat. S. et par 12° 2' O. On doit sa découverte aux Portugais.

Le point culminant de l'île compte 4,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'après les calculs du capitaine Heywood. Tous ses rochers sont couverts d'herbes mousseuses et de quelques buissons nains. La montagne s'élève à pic et laisse voir à travers ses fissures de superbes cascades qui tombent en nappes dans la mer. Au N. de l'île, un peu à l'E. des îlots qui la terminent de ce côté, est une petite crique à l'abri des vents du S., du N. O. et de l'E. Là, on peut en toute sûreté faire de l'eau, en mouillant dans le milieu par douze ou quatorze brasses. Un goulet existe entre les îlots et l'île principale, avec quinze brasses d'eau sur un fond de roches.

A la pointe N. E. de Diégo-Alvarès, se dresse un rocher qui figure exactement une église, avec son clocher dans la partie ouest, et que l'on a nommé le Roc-de-l'Église. Au sud de cette aiguille, dans l'E. de l'île, près du rivage, s'étend un petit bras de mer, où le débarquement peut s'opérer sans risque, protégé qu'il est contre la houle et les vents du nord par une espèce de cap avancé. Là, récemment encore ont habité quelques Américains; mais les veaux marins ayant quitté l'île à leur approche, leur station n'y fut pas fructueuse : quelques oiseaux

Digitized by Google



2. *Une rue du Cap.*

2. Una calle del Cabo.



3. *Hottentots :*

3. Hotentotes

Digitized by Google

Digitized by Google

et un grand nombre de poissons ne suffirent pas pour les indemniser d'un long exil sur cette côte sauvage.

Après un court relèvement, Diégo-Alvarès disparut dans l'O. S. O., et nous reprîmes notre route. Depuis plusieurs jours un nouvel oiseau de mer, le pétrel-damier, avait paru en troupes, et dans un moment d'accalmie on jeta des lignes amorcées autour du navire, pour les pêcher à l'hameçon. A la vue de ces préparatifs, je ne pus m'empêcher de me récrier sur cette singulière chasse; mais à peine l'appât eut-il paru à fleur d'eau que les damiers s'abattirent à l'envi et se disputèrent en criant à qui mordrait le premier. En moins d'une heure nous en eûmes huit ou dix à bord. Libres sur le pont, ces oiseaux dégorgeaient une huile rousse et fétide; ils y restaient ensuite comme abasourdis et sans pouvoir s'envoler, quoiqu'à la mer leur vol soit des plus rapides. Le damier a été ainsi nommé à cause de son plumage marqueté de noir et de blanc, qui figure à peu près les cases du damier; sa grosseur approche de celle du pigeon. Un autre oiseau de mer que nous vîmes dans les mêmes parages, est plus curieux encore par son énormité et la longueur de ses envergures. C'est l'albatros (*Diomedea exulans*), nommé par les matelots *mouton du Cap*, parce que le côté inférieur qu'il présente en volant est d'une blancheur uniforme. Cet oiseau a des ailes longues de 8 à 10 pieds, et, quand il fend l'air, il forme comme une masse opaque qui projette au loin son ombre sur la mer. A côté de ces deux espèces de palmipèdes, parurent d'autres pétrels blancs ou ferrugineux, des alcyons à l'air sauvage, au vol rapide et capricieux.

« La nature, dit M. Laplace dans son Voyage de *la Favorite*, la nature, en destinant ces différentes espèces d'oiseaux à vivre dans des contrées couvertes de neiges éternelles, et au milieu des glaces, leur accorda tout ce qui était nécessaire pour braver un climat rigoureux et des tempêtes presque continuelles. Un corps petit, en comparaison de sa grosseur apparente, est couvert d'un duvet très-serré et extrêmement épais, dont la surface est enduite d'une substance huileuse, que l'oiseau a l'instinct de renouveler constamment aux dépens de la quantité d'huile contenue dans son estomac. Celle-ci lui donne aussi cette étonnante facilité à surnager au milieu des plus grosses lames qu'on croirait toujours au moment de l'engloutir. L'extrémité postérieure, formée de plumes courtes et fortes, n'a que très-peu de développement; des ailes très-longues, recourbées, peu fournies, mais mues par des muscles d'une force prodigieuse, donnent à ces oiseaux curieux la faculté de franchir avec vitesse des espaces immenses sans prendre de repos. Tout ornement semble banni de leur structure : le col gros et court est surmonté d'une tête sans grâce, mais armé d'un bec fort et très-dur, capable de déchirer la peau des grands cétacés dont on rencontre souvent les cadavres abandonnés aux flots.

» La vue de ces oiseaux d'espèces variées se jouant dans le sillage du bâtiment et cherchant à y saisir, avec une admirable vélocité, les morceaux de biscuit ou de viande salée, seuls dons que la pénurie de nos provisions permît à notre générosité, venait parfois distraire notre imagination épuisée. La bonne intelligence qui régnait entre eux excitait toujours mon étonnement; la petite et légère mouette blanche venait en voltigeant enlever impunément à l'albatros une partie de la proie que celui-ci, dans son vol majestueux, était parvenu à soustraire au pétrel, beaucoup moins gros, mais encore plus vorace que lui. Souvent pendant le calme, reposés en grand nombre sur la mer auprès de la corvette, ils partageaient paisiblement et sans que les faibles fussent opprimés, les alimens qui leur étaient jétés par les matelots. Quoique les albatros et les pétrels vinssent souvent voltiger en dedans même de nos basses vergues, jamais les coups de fusils, chargés cependant avec de très-gros plomb, ne parurent leur avoir fait de blessures; le bruit de l'explosion semblait les étonner; ils s'éloignaient, mais revenaient un moment après. La maladresse des tireurs ou l'épaisseur de leurs plumes les avaient-elles garantis? Je ne puis le dire, mais j'en éprouvai un sentiment de satisfaction : j'aurais vu avec peine un de ces pauvres oiseaux ayant une aile cassée, abandonné vivant sur cette mer qui l'aurait englouti. »

Nos chasseurs du *Corporal Trim* essayèrent bien aussi de tuer quelques albatros, mais on eût dit que ces monstrueux oiseaux étaient invulnérables, et que le plomb ne faisait que glisser sur leurs larges ailes. C'était de la poudre et du temps perdu. A ces latitudes, d'ailleurs, la vie est dure à bord, occupée surtout, grâce aux vents les plus déchaînés et aux plus horribles mers qui soient sur le globe. Le 10 décembre, vingt jours après notre départ de Rio-Janeiro, les accores du Banc des Aiguilles nous furent signalées par des paquets flottans de fucacées (*Laminaria pyrifera*) et par un changement visible dans la couleur et dans le mouvement des eaux. La mer n'était plus d'un bleu clair et lim-

Digitized by Google

pide; elle verdissait à vue d'œil et semblait comme chargée d'un sable ténu; elle ne procédait plus par longues lames, mais par un ressac brusque et prompt.

Vers le nord, une vaste enveloppe de brume indiquait le gisement de côtes africaines. Comme le plan du capitaine Dikson était de doubler le cap sans y attérir, la route fut marquée à l'E. plein, et pendant quelques heures le *Corporal Trim* courut sur le banc avec ses huniers et ses basses voiles. Mais vers midi, dans un grain épouvantable, le vent sauta du N. O. au S. E. avec une violence inouie; le brick fut coiffé, c'est-à-dire qu'au lieu de se gonfler vers l'avant, les voiles se collèrent sur le mât et agirent à reculons. On se crut perdu à bord; et en effet, le danger eût été grand si le *Corporal Trim* se fût montré moins agile. Le brick intelligent pirouetta sur lui-même, il fit fasier toutes ses voiles, donna le temps de les carguer, et, libre ensuite, il se mit à fuir devant une mer furieuse. Dans cette manœuvre, mes cheveux se dressent en le racontant! un brave et hardi matelot, monté l'un des premiers sur les vergues, fut soufflété par cette toile flottante, et précipité dans la mer. Le malheureux! nous le vîmes se débattre à quelques pas de nous! nous l'entendîmes crier! nous pûmes le suivre pendant quelques minutes, tantôt à pic sur une vague, tantôt replongé de nouveau dans le gouffre! Le premier mouvement de l'équipage fut admirable: on eût dit que tout le monde allait se jeter après la victime, pour se sauver ou mourir avec elle: c'était l'élan de la nature, généreux et dévoué avant tout. Mais une minute après, la réflexion, l'instinct du danger avaient repris le dessus. Le navire fuyait alors à mâts et à cordes devant des lames de 60 pieds de haut; le vent ne sifflait pas, ne grondait pas, ne mugissait pas; il hurlait dans le gréement. Dans les momens du roulis, l'inclinaison du sloop allait jusqu'à 33°; dans les coups de tangage, le *Corporal Trim* se dressait verticalement de l'avant à l'arrière, et basculait ensuite de l'arrière à l'avant. On eût dit une balançoire (Pl. VI — 4). Dans de telles circonstances, sauver un homme était impossible. L'équipage y eût péri, le sloop s'y fût abîmé sans résultat. On jeta seulement à l'eau quelques cages à poules, avec l'espoir que le malheureux pourrait en saisir une, s'y établir, et attendre, à cheval sur ce morceau de bois, que le vent le jetât à la côte ou qu'un navire le recueillît. Les cages à poules, en pareil cas, sont une espèce de remède *in extremis*, un viatique administré à l'infortuné qui va mourir. Il est rare qu'il les atteigne, plus rare qu'il s'y soutienne long-temps, presque inouï qu'il leur doive son salut.

Navré, la larme à l'œil, je m'obstinais à suivre sur la pointe des vagues le pauvre matelot du *Corporal Trim,* quand je me vis face à face avec une muraille d'eau perpendiculaire : on eût dit que tout l'équilibre de la mer était rompu, car son niveau dépassait alors la crête de nos mâts. Je jetai un cri involontaire, et, reculant devant cette masse liquide qui me surplombait, je me cramponnai à la vergue du gui. Alors ce fut un choc horrible : la mer s'abattit sur le pont comme sur un écueil, et quand elle le laissa à sec, la yole qui pendait sur l'arrière et une partie du couronnement avaient disparu; le bastingage était entamé dans toute sa longueur; le sloop entier offrait une scène de dévastation. A la suite de ce fracas régna un silence d'une minute, puis un cri partit de l'arrière : « La barre est engagée; nous ne gouvernons plus! » Et sur l'avant un second cri plus impératif encore : « Aux pompes! aux pompes! nous avons quinze pouces d'eau! » Oh! ce fut alors une heure solennelle. La mort était là, sous son plus hideux aspect; une seconde lame pouvait nous engloutir; les coutures du sloop déjà déchirées pouvaient s'ouvrir plus larges encore, et jamais, à aucune heure de la traversée, les ordres du capitaine Dikson ne furent donnés avec plus de sang-froid, exécutés avec plus d'ensemble. Ce groupe d'hommes avait décuplé ses forces dans son duel contre la nature. En présence de cette attaque désordonnée des élémens, il avait trouvé pour les vaincre une harmonie et un concert d'efforts prodigieux. La barre fut dégagée, la voie d'eau fut franchie, tout le monde aidant aux pompes, officiers, passagers, matelots et mousses.

Depuis seize heures le *Corporal Trim* fuyait devant le temps quand on cria *terre!* par le travers du bossoir. C'étaient la montagne de la Table et la croupe du Lion, distans encore de quinze lieues. A la vue de la tempête et au moment où l'on vira de bord, le capitaine avait résolu de jeter l'ancre dans *Table-Bay*, devant la ville du Cap. Depuis lors, des avaries majeures avaient rendu cette relâche plus indispensable encore. Le timonier fit donc route de manière à ranger de près la pointe ouest de False-Bay en évitant les écueils qui l'entourent; et, quelques heures après, nous entrions dans la rade du Cap, abrités contre la lame et glissant avec quelques basses voiles sur une mer plus unie (Pl. VI—1). Devant nous se déroulait en demi-cercle cette

Digitized by Google

plage qui a vers son centre la ville du Cap, et qui va finir à la Croupe-du-Lion. Une forêt de mâts marquait le mouillage, et, sur un plan plus élevé, la montagne de la Table traçait dans un ciel nuageux sa longue ligne horizontale.

CHAPITRE VIII.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Le *Corporal Trim* mouilla dans Table-Bay, à quelques encâblures des autres navires. La tempête durait toujours; elle sifflait dans les mâts par rafales intermittentes, et, quoique la mer fût tombée, un débarquement immédiat avait ses dangers. Cependant telle était notre joie d'avoir échappé à des lames furieuses, si grand notre désir de toucher terre, que nous sollicitâmes comme une grâce d'aller coucher ce soir-là au Cap. Le capitaine y consentit. On amena la yole, qui fut armée de quatre avirons, et nous partîmes au nombre de cinq, deux officiers du sloop et trois passagers. Dans le premier moment, on gouverna vers la ville qui blanchissait au loin; mais le vent était si directement contraire qu'il fallut bientôt y renoncer. Nous étions d'ailleurs à une telle distance du débarcadère, que nos rameurs se seraient épuisés avant d'y parvenir. Cet obstacle ne nous rebuta point. L'officier qui tenait la barre changea seulement de route, et, fuyant devant la bourrasque, nous arrivâmes dans une petite calanque située au N. O. de la rade, où nous prîmes pied. C'était un lieu sauvage, âpre et rocailleux; nous le saluâmes pourtant comme une terre promise. Devant nous quelques huttes éparses indiquaient un village de Hottentots. En effet, quelques minutes après notre débarquement, deux de ces naturels, homme et femme, parurent sur leur porte. L'homme n'avait pour vêtemens qu'un manteau fait de peaux de mouton cousues ensemble, et un pagne en toile qui lui couvrait l'abdomen; un autre pagne lui entourait le cou, et un bonnet de peau ornait sa tête. Sa pique à la main, il semblait nous examiner avec plus de curiosité que de défiance. Quant à la femme, son manteau était drapé avec une sorte d'élégance, et son couvre-chef affectait des formes plus prétentieuses. Sur son sein nu et huileux pendaient plusieurs rangs de verroterie, et le pagne qui lui ceignait les reins s'arrondissait sur ses hanches saillantes, puis retombait drapé en pointe sur chacune de ses cuisses (Pl. VI—3). Les Hottentots, habitans originaires de toute cette région, paraissent une race distincte à la fois des Nègres et des Cafres. Une couleur brune foncée ou d'un jaune brun couvre tout leur corps, mais n'atteint pas le blanc des yeux qui est pur. Leur tête est petite: leur visage, fort large d'en haut, finit en pointe; ils ont les pommettes des joues très-proéminentes, les yeux en dedans, le nez plat, les lèvres épaisses, les dents très-blanches, la main et le pied petits, les cheveux frisés et laineux. Les homme n'ont presque point de barbe; et, quoi qu'on ai dit, les femmes paraissent sujettes à la difformité qu'ont signalée divers voyageurs et qui est connue sous le nom de *tablier*. Quelques-uns de ces traits rapprochent les Hottentots de la race mongole; Grandpré et Barrow leur ont reconnu ce caractère, et le dernier en a conclu, un peu trop promptement peut-être, que cette partie méridionale de l'Afrique était peuplée de descendans d'une colonie chinoise.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes entourés d'une vingtaine de naturels, qui vinrent nous offrir de la viande de buffle, du lait caillé, et une espèce de figue qui croît sur les bords des chemins. Nous ne pouvions pas prolonger notre séjour sous ces huttes; car le jour était avancé, et nous avions près de quatre lieues à faire sur un terrain pierreux avant d'arriver à la ville du Cap. Moyennant quelques petites pièces d'argent, l'un des naturels s'offrit comme guide, et nous partîmes, malgré le vent qui nous coupait le visage et nous fouettait avec un sable pénétrant, mêlé de petits cailloux. Au revers de la Croupe-du-Lion, nous entrâmes pourtant dans un vallon abrité et couvert d'une végétation vigoureuse. Le *Protea* aux feuilles argentées y abondait; il semblait défier la tempête avec ses branches touffues et métalliques: la tulipe du Cap tapissait les pentes du rocher, quelques bruyères s'échappaient de ses fissures, et à sa base croissait la jolie composée connue des botanistes sous le nom de *Stœbe gnaphaloides*. Le long de la route s'échelonnaient quelques faux aloès (*Agave vivipara*) chargés de souïmangas noirs qui voltigeaient sur leurs branches et venaient aspirer le suc de leurs corolles.

Enfin nous arrivâmes à la ville du Cap, où nous attendait l'hospitalité la plus franche. Un de nos officiers y avait un parent établi, honorable négociant dont les capitaines américains de relâche dans Table-Bay visitaient tous la demeure. Une fois entrés dans cette maison, on ne voulut plus nous laisser loger ailleurs; et le soir même nous fûmes admis au thé de famille. Quelques voisins invités, graves Hollandais suivis de leurs femmes et de leurs filles, complèterent la réunion. Les hommes se groupèrent à part, les plus âgés pour fumer la pipe

Digitized by Google

et causer de leurs spéculations ; les plus jeunes pour exalter les prouesses de leurs chevaux ou raconter leurs exploits de chasse. Quant à moi, je restai fidèle au petit cercle de dames, et je ne me lassai pas d'admirer leurs yeux bleus, leur teint rose, leurs blondes et soyeuses chevelures. Parmi les colons primitifs, s'est perpétué le plus beau type de notre Europe septentrionale. Les jeunes filles, de seize à vingt ans, sont de ravissantes créatures ; mariées, elles perdent en tournure et en grâce ce qu'elles gagnent en embonpoint.

Le lendemain, je quittai seul le toit de mon hôte pour parcourir la ville. Toutes les rues sont coupées à angles droits, et bordées de maisons si blanches, si propres au dehors, qu'on les dirait toutes fraîchement bâties. Les toits sont plats et forment terrasse : chaque logis a en outre un vaste perron sur lequel les dames se réunissent le soir en grande toilette. En marchant devant moi et au hasard, j'arrivai au Champ-de-Bataille, vaste emplacement entouré d'une double allée de pins. En face est la caserne, véritable palais où le soldat britannique est traité avec un luxe colonial. Dans une des rues voisines, je vis un de ces longs et pesans chariots qui servent aux transports des fermes environnantes. Dix bœufs le traînaient, et le conducteur, perché sur ses marchandises, dirigeait, à l'aide d'un long fouet, ces robustes bêtes de trait (Pl. VI — 2). D'une rue à l'autre je parvins au Grand-Marché, où stationnaient plus de cent charrettes chargées de provisions. Toutes avaient payé un droit à l'entrée de la ville et devaient en payer un second sur les denrées. Les étals de bouchers foisonnaient dans cette halle; on s'apercevait que la colonie était anglaise. Dans le cours de la matinée, j'eus encore le temps de voir le jardin de la Compagnie, qui est déchu de sa vieille célébrité; l'hôtel-de-ville, le palais-de-justice, la salle de spectacle, la bibliothèque vide de livres et plus encore de lecteurs; enfin les temples protestans, qui sont les édifices les mieux tenus et les plus fréquentés de la ville. Dans le principal, on peut remarquer une foule d'écussons en relief et en peinture, attachés aux colonnes. Etonné, je voulus savoir ce que signifiaient ces emblèmes héraldiques dans un tel lieu : on m'expliqua qu'au décès de chaque habitant, on suspendait ses armoiries et son épée rouillée à une colonne du temple. Aussi était-ce sur tous ces murs un luxe de trophées, de cottes de mailles, de faisceaux, de casques ; emblèmes au moins étranges chez un peuple de marchands.

Fondée en 1652 par Van-Riebeck, la ville du Cap fut d'abord peuplée de mauvais sujets exilés de Hollande, de soldats qui avaient obtenu leur congé, de matelots dégagés du service. A l'époque où la révocation de l'édit de Nantes chassa de France les protestans qui l'habitaient, un noyau de ces proscrits vint s'établir au Cap, où ils fondèrent dans l'intérieur une espèce de canton français qu'on nomma *Fransche-Hoek*. Labillardière les y visita en 1792 ; et, à cette époque, leurs noms seuls attestaient leur origine; ils s'appelaient encore De Villiers, Hugo, Lombard, Faure, Duplessis, Du Buisson, etc., mais c'était là tout. Langue, mœurs, souvenirs, tout avait pris chez eux la tendance hollandaise. Une vieille femme de quatre-vingts ans savait seule encore un peu de français. Depuis cette époque, le Cap a de nouveau changé de maîtres, et tôt ou tard sans doute l'influence de la domination anglaise y fera prévaloir les mœurs et les habitudes de la Grande-Bretagne. Déjà, à l'heure qu'il est, le commerce y a changé de mains : trois ou quatre négocians anglais en font le monopole.

La colonie du Cap renferme une population de 40,000 blancs et 50,000 esclaves, tant métis que Hottentots. La ville du Cap a de 12 à 15,000 habitans. Les blancs descendent des Anglais, des Allemands, des Français, mais principalement des Hollandais. Les divisions topographiques changent avec les progrès de la population et de la culture. Le district du Cap est le moins étendu. Au N. est celui de Tulbagh ; à l'E. le district populeux de Stellenbosch ; au midi, la Hollande Hottentote fertile en blé et en vins ; enfin, dans le N. E., le Graaf-Reynet, dont on a détaché la colonie anglaise d'Albany, et le district d'Uitenhague avec l'établissement hernute de Bethelsdorp. C'est dans ce dernier canton qu'habitent des colons hollandais, tous pêcheurs et chasseurs, forte et belle race qui s'y conserve avec les plus majestueuses formes. Les femmes y sont éclatantes de fraîcheur. Près de ces colons vient de s'élever une ferme anglaise, fondée par le gouverneur pour leur enseigner les perfectionnemens agricoles. Quant aux frères moraves, leur grand point de mire est de civiliser les peuplades hottentotes qui les entourent ; mais les incursions des Cafres ont jusqu'ici paralysé leurs efforts. Tous les environs du Cap sont semés de fermes isolées qui pourvoient aux approvisionnemens de la ville.

Dans mes premières excursions je voulus voir la montagne de la Table, dont la célébrité est

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Port Louis.

1. Puerto Luis.



3. Rivière du Mesnil.

de Sainson del.

3. Rio del Mesnil.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

européenne. Un noir m'y accompagna. Nous gravîmes une rampe ardue de rochers sur laquelle rien de saillant n'arrête l'explorateur. Quelques *Thesium strictum*, une espèce d'ombellifère (*Hermas purpurata*), de jolies fougères sortaient seuls de ce grès, mêlé de blocs d'un quartz fort blanc; ces masses servent de base à du schiste micacé disposé par couches très-minces. Ces montagnes sont le lieu d'asile des esclaves fugitifs, et il n'est pas sans danger de s'y hasarder seul et sans armes. Du sommet de la montagne de la Table on aperçoit toute l'étendue de *False-Bay*, qui sert de rade au Cap d'avril en septembre, comme *Table-Bay* de septembre en avril. Le premier des deux mouillages est abrité contre les vents d'O., le second contre les vents d'E.; et, placée ainsi entre deux hâvres, la colonie n'a pourtant pas de véritable port.

Assis sur un fragment de roche, je me recueillis au sommet de la Table pour admirer le vaste panorama qui se déroulait devant moi. De cette hauteur, la ville figure un échiquier, et les navires à l'ancre de petits bateaux; au N. et à l'E. de vastes ondulations de montagnes se prolongent à des distances incalculables, tandis que des racines de la Table partent d'un côté le mont du Diable, de l'autre la Croupe-du-Lion, qui vont aboutir à la mer, l'un dans le S. E., l'autre dans le N. O.

Le surlendemain de notre arrivée, notre excellent hôte ayant arrangé une partie pour Constance, voulut à toute force que j'y accompagnasse ses compatriotes. Nous partîmes à cheval, et sur notre route, dans les premiers vignobles que l'on rencontre, nous vîmes encore des souïmangas, oiseaux charmans qui ont les allures du grimpereau, et se nourrissent tantôt de la liqueur sucrée des protéas mellifères, tantôt des fleurs de virgilias où ils plongent leur langue rétractile et plumeuse. Nous en voyions de toutes les sortes et de toutes les nuances, noirs, à collier et à capuchon violet. A côté d'eux voltigeaient des promérops, élégans aussi, vifs, allant par bandes de quatre à cinq, se nourrissant, comme les souïmangas, de plantes mellifères. Nous arrivâmes ainsi au Grand-Constance, propriété de M. Cloëte, reconnaissable à une allée de grands arbres et à son enseigne écrite sur la porte : *Groot Constancia*. Nous poussâmes plus loin, et une longue rangée de chênes nous conduisit au Petit-Constance, propriété de M. Colyn. Là nous fîmes halte pour visiter les vignobles. Les ceps, plantés à quatre pieds de distance les uns des autres, ne sont pas étayés sur des échalas; ils poussent sans support comme dans notre France méridionale, et le seul travail consiste à les tailler chaque année et à piocher le terrain sablonneux où ils viennent. Les diverses qualités de vin sont le Constance proprement dit, blanc et rouge, les vins de Pontac, de Pierre et de Frontignac, puis une sorte plus commune qui porte le nom générique de vin du Cap. Dans la colonie on préfère le Frontignac à tous les autres; mais le Constance a toutefois des qualités plus réelles. Pour préparer le Constance, on égrappe les raisins en les frottant sur une espèce de claie à jour : les grains tombent dans un baquet et sont portés ensuite dans une cuve où quatre hommes les foulent avec les pieds. Le moût, d'une saveur agréable et sucrée, est mis ensuite dans un tonneau où il reste une quinzaine de jours, puis dans des barriques, où il fermente un temps à peu près égal, pour être transvasé ensuite trois ou quatre fois. Dans les meilleures années, la récolte du Grand et du Petit-Constance ne dépasse pas 800 alferames de vin. M. Colyn nous fit les honneurs de son cellier avec une grâce parfaite. Nous dégustâmes sur leur terrain classique ces diverses qualités de Constance dont le nom seul arrive en Europe comme un piége à notre crédulité. Le soir même nous rentrions au Cap.

Autour de la ville se groupent de nombreux jardins où mûrissent tous les fruits d'Europe à côté de ceux d'Asie : le châtaignier, le pommier de nos latitudes, près du bananier et du jambosier de la zône-torride. Les légumes de toute espèce, le blé, l'orge, l'avoine, le chanvre y croissent à souhait; le lin y donne deux récoltes par an. La flore du pays n'est ni moins riche ni moins curieuse; de tout temps elle a exalté l'enthousiasme des botanistes. Nos serres et nos jardins ont demandé au Cap leurs plus belles plantes exotiques. C'est du Cap que l'on a tiré des ixies, de magnifiques iris, des morées, des hémanthes, des gnaphalies, des xéranthèmes, des géraniums odorans; ensuite des plantes grasses, comme le mésembryanthème, la crassule et les stapélies. Quelques-unes viennent à la hauteur des arbres, et, mêlées aux saules et aux mimoses, ombragent les bords des torrens. Dans l'E. de False-Bay s'élèvent de belles forêts de chênes, de bois de fer, de bois jaune, de gaïac à fleurs écarlates, et là croît le *Strelitzia reginæ*, dont l'éclat n'a point de rival.

Toutes les parties cultivées de cette zône africaine n'ont plus d'animaux féroces, qui se retirent toujours et peu à peu du domaine de l'homme : les lions ne dépassent guère la rivière

Digitized by Google

de Dimanche; en revanche, les loups et les hyènes habitent les steppes qui avoisinent le Cap. Le chacal, le chat-tigre sont communs; le blaireau, la mangouste, la gerboise abondent dans la partie orientale. A côté de ces quadrupèdes il faut placer l'antilope, très-répandue dans ces forêts; la pigarga, la plus belle de toutes, marche par troupes de 2,000 près de la rivière du Poisson. De toutes les gazelles, la gazelle bleue est la seule qui soit rare. Le pasan, le gnou, le condoma et autres habitent le N. O. Les zèbres et les quaggas, plus gros, plus robustes qu'eux, ont presque disparu, ainsi que l'éléphant, la giraffe et le rhinocéros bicorne. Un animal particulier à ces contrées est l'oryctérope (*Myrmecophaga capensis* de Gmelin), nommé par les Hollandais cochon de terre, qui se nourrit de fourmis; plus grand que le fourmilier d'Amérique, il constitue un genre à part. Mais ce qui abonde le plus dans ces contrées, c'est le buffle sauvage auquel les Cafres et les Hottentots donnent la chasse. Les buffles apprivoisés forment la richesse du pays, où le bétail est petit et mauvais. Le buffle est le *Bos cafer* de Sparmann, qui croit que cette espèce pullule dans le continent africain. Elle se distingue par des cornes énormes, une petite tête, un naturel féroce, et ces caractères la rapprochent des taureaux carnivores, à cornes démesurées, que tous les anciens, depuis Agatharcide, ont placés dans l'Abyssinie. Hérodote et Alexandre de Myndus citent aussi des bœufs de Garamantes, qui offriraient quelque analogie avec le buffle des Cafres. Il reste encore à mentionner l'autruche, qui accourt sur la lisière du désert pour dévaster ses champs de blé; le grand condor que Barrow assure avoir vu dans sa course chez les Bothuanas; les flamingos au plumage écarlate, les loxies, qui déploient un art admirable dans la construction de leurs nids, et les coucous indicateurs, qui cherchent et trahissent les ruches de l'abeille.

Outre sept ou huit tribus de Hottentots, on compte encore dans cette zône une foule d'autres peuplades, que Patterson, Lichtenstein, Levaillant, Kolbe, Sparmann, Barrow ont visitées et décrites. Ce sont d'abord les tribus qui habitent les *Karrou's* ou plateaux supérieurs. Là, sur des terrasses où poussent quelques prairies naturelles, des pasteurs viennent, dans une saison propice, chercher des pâturages. Ils y vivent d'une façon patriarcale, ne se querellant jamais et s'aidant au besoin. Cette race hante les environs du Cap, dans la partie plane des falaises qui descendent à pic vers la mer. Une autre race d'indigènes, plus farouche et plus redoutée, est celle des Boschismen ou Saabs. Le Saab est le monstre de la race humaine : un regard farouche et incertain, des traits confus, insidieux et mous, une maigreur de squelette, un teint jaunâtre et terreux caractérisent les hommes; les femmes sont plus hideuses encore, avec leurs seins flasques, pendans et alongés, leur dos creux qui contraste avec des hanches proéminentes sur lesquelles toute la graisse du corps paraît s'être amassée. Cette race mendiante et pillarde tour à tour, lâche et cruelle, sans domicile, sans gouvernement, est un fléau pour ces contrées. Il y a toujours chez eux un besoin famélique qui les tient asservis à la condition de la brute. Munis d'un arc et d'un carquois, vêtus d'une peau de mouton, ils rodent seuls ou par bandes au cœur des déserts arides, et vivent de racines, de baies, de sauterelles, de crapauds, de souris, de lézards ou du rebut de la chasse des colons. Seul, parmi les tribus de l'Afrique australe, le Saab se sert de flèches empoisonnées : il se cache derrière des roches ferrugineuses et tire de là sur les passans. Comme la hyène, il aime la vue du sang et l'odeur des cadavres. Aussi les Hottentots et les Cafres poursuivent-ils ces farouches parias de toute leur haine; quand ils les rencontrent sur leur chemin ils les tuent sans pitié. Un Cafre, député d'une petite horde, se trouvant en 1804 au Cap, aperçut dans l'hôtel du gouvernement, parmi les autres domestiques, un Saab âgé d'environ onze ans; il le perça d'un coup de hassagaie. Quant aux colons européens isolés dans les terres, ils se trouvent forcés plus d'une fois d'acheter la paix des Saabs par quelques largesses en denrées ou en verroteries. Récemment encore les fermiers septentrionaux s'étaient cotisés pour distribuer à une seule troupe de Saabs 30 pièces de gros bétail et 1,600 brebis. Mais quand la nouvelle d'une aussi riche proie se fut répandue dans la contrée, une multitude de ces hordes affamées s'abattit sur elle par myriades comme des corbeaux sur un champ de bataille; en trois jours tout était dévoré; il ne restait rien sur la place.

La monnaie qui a cours dans la contrée et dans la ville du Cap, est la risdale qui, en 1775, valait un peu plus de 4 livres tournois, et aujourd'hui 2 francs seulement. Cette dépréciation vient, à ce qu'il paraît, de l'émission d'un papier-monnaie trop abondant sur la place. Toutes les ventes au Cap se font aux enchères. Le droit de douane est de six pour cent pour les Anglais, et de quinze pour cent pour les autres pavillons.

Digitized by Google

Cette colonie, du reste, comme station intermédiaire entre l'Europe et l'Inde, est destinée à grandir chaque jour en importance. Pour lui donner une impulsion plus vive, il suffirait de déblayer la route de l'Afrique centrale, et de mettre en contact avec les débouchés européens les richesses agricoles des plateaux intérieurs.

Ces incursions dans les terres m'avaient fait oublier le *Corporal Trim*, et je parlais encore d'aller visiter les colons d'Albany et Franschehoek, quand le sloop nous fit le signal de départ. L'ordre était pressant, impérieux; il fallut s'y rendre. Nous partîmes du Cap à huit heures du matin par un temps calme; mais à peine étions-nous à bord que le vent passa au N. E. et au S. E. en fraîchissant. Bientôt le sommet de la Table se couvrit de nuages blancs frangés de brun, qui plongeaient des sommets du mont jusqu'à sa base. Toutefois, par un singulier phénomène, ces nuages inconsistans semblaient s'en aller en fumée, dès qu'ils dépassaient les bords du plateau. Dans ce conflit atmosphérique, long-temps les rafales se limitèrent dans la partie orientale de la baie, mais elles gagnèrent peu à peu en redoublant de force, et finirent par fatiguer les navires à l'ancre. Vainement, pour leur tenir tête, le sloop mit toutes ses ancres à la mer : les ancres chassèrent, et, bon gré mal gré, il fallut se décider à l'appareillage. Nous donnâmes dans les passes, entre Green-Point et l'île de Robben, et nous croyions pouvoir reprendre le large lorsqu'en cet endroit un calme plat succéda à la plus violente bourrasque. Des navires, dérapés par le vent, quittaient encore le mouillage, et nous, cloués à notre place, nous ne pouvions ni reprendre notre poste ni courir notre bordée dans l'Océan. Il paraît que de pareils incidens, tout inexplicables qu'ils semblent, ne sont pas rares dans Table-Bay, et M. Dumont d'Urville, de relâche au Cap avec *l'Astrolabe* en décembre 1828, se trouva dans une situation aussi critique que la nôtre. Chassé du mouillage et surpris par le calme sous l'île de Robben, il ne s'en tira qu'à l'aide d'une faible brise de N. N. O. qui lui permit enfin de regagner son poste sur la rade.

« Sans être des plus furieuses, dit-il, cette bourrasque fut très-violente, et j'avoue que le mouvement et le jeu des nuages qui la précédèrent et l'accompagnèrent est un des spectacles les plus curieux que l'on puisse voir. Au fort de la tempête, les nuages, arrivant par masses énormes et compactes sur le côté oriental de la Table, se divisaient sur ce point en deux phalanges; l'une se précipitait par flocons rapides vers la rade, flocons qui disparaissaient complètement vers le milieu de la montagne pour ne laisser sortir que des tourbillons d'un vent impétueux; l'autre phalange, s'échappant de l'autre côté de la Table, descendait vers la mer entre la Tête-du-Lion et les montagnes situées plus au S. Dans tout l'espace de mer compris entre Green-Point et la Queue-du-Lion, le long de la côte, on sentait à peine le vent; souvent même on y voyait régner des brises incertaines du N. et du N. O.

» Quant au phénomène en lui-même, il tient aux localités et à des causes physiques très-faciles à expliquer. La montagne de la Table est une sorte de limite naturelle entre deux régions atmosphériques très-différentes l'une de l'autre. Toute la partie située au sud, composée de montagnes plus ou moins élevées, conserve une température modérée, et le plus habituellement assez basse; toute la partie située au nord, c'est-à-dire celle qui comprend la ville du Cap, les environs de la rade et la rade elle-même, par la réflexion et la concentration des rayons solaires en été, sur les sables qui s'y trouvent abondamment répandus, devient, pour ainsi dire, une sorte de fournaise, ou foyer de chaleur, très-active et permanente. Les brumes épaisses, chargées d'humidité, chassées par les vents du S. et du S. S. E., arrivent jusqu'aux montagnes du Cap, sans avoir rencontré d'obstacle sur la vaste étendue des flots : là, elles s'échappent par deux issues qui leur sont ouvertes; mais aussitôt qu'elles parviennent dans l'atmosphère embrasée du Cap, l'humidité qu'elles contiennent est sur-le-champ vaporisée, et l'air seul, violemment ébranlé, produit ces rafales qui se font sentir dans la direction que les nuages auraient suivie, s'ils n'avaient pas été dissipés. Sans doute, si ces tourmentes pouvaient durer plusieurs jours de suite, la partie de l'atmosphère située au nord de la Table finirait par se charger elle-même de brumes humides, et cet étrange jeu de nuages cesserait d'avoir lieu aux yeux de l'observateur. Celui même qui se trouve au sommet de la Table, en ces occasions, ne voit autour de lui qu'un brouillard épais et pénétrant, accompagné de rafales furieuses et presque continuelles. »

Nous passâmes ainsi la nuit dans les transes, voyant blanchir à quelques milles de nous des récifs sur lesquels le courant nous portait. Ce ne fut qu'à l'aube suivante, que la brise se fit au N. O. et nous permit de reprendre la route vers le banc des Aiguilles. Cette fois, le redoutable banc ne fut pas sévère pour nous. En trois

Digitized by Google

jours le *Corporal Trim* l'eut franchi sans nouvel encombre. Le reste de la traversée demeura stérile en incidens. Quelques bouffées orageuses saluèrent notre passage par le travers du canal de Mozambique; puis, après avoir bataillé dans les hautes latitudes jusqu'au 57e degré de longitude orientale, nous laissâmes porter au nord pour aller attaquer l'Ile-de-France. Vers ses attérages, le paille-en-queue vint nous la signaler; cet oiseau est ainsi nommé à cause de deux filets longs et minces qui terminent sa queue: planant à une grande hauteur, le blanc mat de son corps tranche sur l'azur du ciel.

Le 15 janvier 1830, on signala une terre sous le vent. C'était l'île Rodrigue, déserte autrefois, aujourd'hui peuplée d'une centaine de colons. Deux jours après, le 17 janvier, à l'aube, le piton de l'Ile-de-France parut dans la direction du beaupré. Bientôt, et tour à tour, on put relever le Peter-Bott au sommet pointu et incliné, la montagne du Rempart aux formes bizarres et sauvages; les deux Mamelles, l'île Ronde et l'île Plate. Enfin, doublant le *Coin-de-mire*, notre *Corporal Trim* donna dans les passes de Port-Louis et se fit haler jusqu'au Trou-Fanfaron.

CHAPITRE IX.

ILE-DE-FRANCE.

Port-Louis, vu de la rade, a des aspects variés et saisissans. Au fond du tableau, et comme penchée vers la ville, saillit la haute montagne du Pouce avec ses flancs boisés et ses cascades blanches. Sauvage et sombre à sa crête, on dirait que ce mont affecte des teintes moins austères, à mesure qu'il descend vers Port-Louis, où il meurt en pente douce sur une pelouse de demi-lieue carrée. D'autres chaînes de rocs semées de forêts complètent l'encadrement du bassin: à droite elles enceignent le rayon de la Grande-Rivière, verger de l'Ile-de-France, petit Éden coupé d'eau et de verdure, animé de pirogues de nègres et de bateaux caboteurs; à gauche, elles vont mourir au Coin-de-mire sur une grève basse, couverte de champs de cannes, et bordée par de longues lignes de récifs. Sur un plan plus rapproché la scène change: voici la pointe aux Canonniers, batterie à fleur d'eau qu'on dirait sortie de la mer avec les bouquets de cocotiers qui la flanquent; et en regard les ouvrages de l'île aux Tonneliers et du Fort-Blanc, appareil de défense infranchissable à une escadre; puis en face, des milliers de mâts et de vergues en lignes horizontales ou parallèles, si serrées, si noires, que c'est à peine si des fragmens de maisons, d'arbres, de toitures, de môle, indiquent par échappées qu'une ville est derrière eux (Pl. VII—1).

Quand le *Corporal Trim* eut pris son rang dans le Trou-Fanfaron, je fis mes adieux au joli sloop, à son capitaine, à ses officiers et au brave Tom Mill qui voulut lui-même me conduire à terre. A l'Ile-de-France, j'étais en pays compatriote, car les Anglais, en débaptisant cette terre, n'ont pas pu la dénationaliser. Mauritius est encore française, quoique conquise depuis 1810; loin de pactiser avec ses nouveaux maîtres, on dirait que chaque jour elle s'en éloigne davantage. Port-Louis est toujours le petit Paris: luxe, modes, jouissances d'art, besoin de nouvelles, émotions politiques, tout y arrive de nos ports; rien de Londres ni de Liverpool. En dépit d'une surtaxe de 15 pour 100, les produits de nos manufactures sont préférés à tous les autres.

C'est que les souvenirs historiques de l'Ile-de-France ont une place dans nos annales de la République et de l'Empire. Dans le cours de cette guerre maritime, qui n'eut en vingt-six ans que de courtes intermittences, quand nos escadres décimées dans les mers européennes laissaient sans protecteurs nos possessions coloniales, l'Ile-de-France se défendit vingt ans elle-même, prit l'offensive par ses corsaires et rançonna l'opulente compagnie des Indes. On cite encore à Port-Louis les prises de *la Bellone*, qui salua souvent les forts en traînant à sa remorque des galions de douze et quinze cents tonneaux. Ailleurs nous étions tributaires du pavillon britannique, à l'Ile-de-France c'était lui qui nous payait une dîme de passage dans l'Océan-Indien. Aussi, molestés dans cette mer succursale de la Manche, les Anglais eurent-ils à cœur de dépister nos corsaires de leur foyer. Ils arrivèrent devant Port-Louis en si grand nombre et avec un tel appareil de forces qu'il fallut capituler. La paix de 1814 changea en droit consenti ce droit de conquête: les Bourbons firent bon marché du territoire français; ce qu'on leur laissait était encore trouvé pour eux.

Toutefois, ce que les Anglais voulaient de l'Ile-de-France, la rade et les forts, ils l'ont. Si les cœurs des habitans restent à la France, qu'importe à leur politique! Ils en sont quittes pour changer de temps à autre les gouverneurs: M. Farquhar pour M. Hall, M. Hall pour M. Colleville, les uns plus secs et plus durs, les autres plus sociables et plus doux. Ils ont privilégié dans ce comptoir le commerce anglais, ils ont imposé

Digitized by Google



2. *Eglise des Pamplemousses.*

2. Iglesia de las Pamplemusas.



4. *Une Sucrerie.*

4. Una Fábrica de Azúcar.

Digitized by Google

Digitized by Google

aux colons la juridiction anglaise; ils ont fondé entre l'Inde et le Cap un point de relâche et de ravitaillement. Que peuvent-ils souhaiter de plus? Aux vaincus maintenant quelques consolations de colère; au captif le plaisir de gronder et de mordre sa chaîne. Cela sert aux nouveaux maîtres et les dispense d'être justes. Il y a là un motif d'excuse pour le despotisme fiscal, qui se fait payer en belles piastres sa tolérance pour les rancunes françaises.

Je n'étais pas étranger à Port-Louis, j'y avais un ami, un Languedocien qui, fixé dans l'île depuis 1817, y avait organisé un train d'affaires lucratives. Verger, c'est son nom, m'accueillit par un cri de surprise, et courut dans mes bras. Bon et jovial garçon, avec ses trente années de vie nomade, ruiné en France par des fripons, il avait recommencé sa fortune à Port-Louis. Il s'y était installé au quartier du Rempart, dans une maison délicieuse, dont une jolie mulâtresse faisait les honneurs. Sa Clara était charmante; il l'avait prise par caprice; il l'avait conservée par amour. Entre eux ce lien avait pris la valeur d'un mariage légal; les préjugés coloniaux n'admettent rien au-delà. Blanche presque autant qu'une Européenne, grande, admirablement faite, elle s'était créé en outre quelques ressources d'éducation. Elle touchait du piano, dessinait, causait littérature et romans comme le pourrait faire une Parisienne.

Je m'installai dans la maison de mon ami; on me donna un pavillon au fond du jardin, un noir à mes ordres, et une Malabare pour prendre soin de ma garderobe. Un sultan n'eût pas été mieux traité. La maîtresse de la maison alla même jusqu'à m'envoyer son palanquin, espèce de litière garnie de coussins, où l'on peut s'alonger et dormir au chant des nègres qui la portent. Mais j'étais encore trop Européen pour user de ce dernier raffinement du sybaritisme créole. D'ailleurs, je voulais voir à mon aise, marcher ou stationner à mon gré; et mes allures d'observateur se seraient peu accommodées de ce mode de transport, quand même je n'aurais pas eu de la répugnance à me sentir voituré sur des épaules d'hommes.

Dans le mois où nous étions, la chaleur est excessive à l'Ile-de-France, et il fallut renoncer à mes habits de drap. Pour les premiers jours, mon ami se chargea de ma toilette. Vestes, pantalons, gilets de percale blanche, renouvelés deux ou trois fois par jour; large chapeau de feutre gris, cravate flottante, tel était l'uniforme créole, propre, commode, élégant. Je m'y fis sans peine : on eût juré, quand je sortis avec mon hôte, que j'habitais la colonie depuis longues années.

Port-Louis se divise en ville proprement dite et en quartiers ou camps. Le camp malabare est peuplé d'Indiens; le camp libre de mulâtresses. De tous les monumens de la ville, les seuls qu'on puisse remarquer sont la caserne construite par les Français et l'aqueduc qui conduit les eaux, par-dessus un ravin profond, depuis la grande rivière jusqu'à la ville, ouvrage en pierre et en brique que l'on doit au gouverneur Labourdonnais. Le château du gouvernement est destiné à s'en aller en pièces par un beau jour de tempête : bâti en fer-à-cheval, formé de charpentes qui chaque jour se disjoignent, humide, incommode, mal meublé, c'est le plus détestable séjour qu'on puisse imposer à un fonctionnaire. Aussi le général Colleville, alors administrateur de la colonie au nom des Anglais, demeurait-il de préférence dans sa charmante *villa* du Réduit, habitation fraîche et ombragée, avec des parterres de fleurs, des cascades, des boulingrins et des quinconces.

Dans la même journée nous pûmes voir toute la ville. Notre première course fut pour le quartier qu'un incendie dévora en 1816 : c'était le plus beau, le plus riche de Port-Louis. Les magasins les mieux approvisionnés, les plus belles études de notaires, les hôtels les plus somptueux et une magnifique bibliothèque publique, tout s'abîma dans une nuit. Au jour il n'en restait plus que quelques murailles noircies. Malgré le secours des pompes, l'affluence des colons, le dévouement des noirs, on ne put rien sauver. Une seule maison de commerce, M. Bonhomme, perdit 30,000 barriques de vin; des cargaisons de riz et de sucre, des dépôts de soieries d'Europe et de châles de l'Inde, des masses d'indigo et de thé, se réduisirent à quelques monticules de cendres. Aujourd'hui encore le dommage est à peine réparé; et la rue qui longe le rivage est la seule qui ait repris un air de fête et d'opulence. Ses petites maisons, à un seul étage, peintes de différentes couleurs, avec leurs treillis verts et leurs bouquets de bois noir ou de cocotiers, forment encore un des plus jolis alignemens que l'on puisse voir. Plus loin, et toujours au bord de l'eau, se groupent des demeures de plus grande apparence, plantées d'avenues et pourvues de jardins. Ce sont, pour la plupart, des lieux de délassement et de retraite, où le négociant vient respirer vers le soir les brises du large et se reposer du tracas des affaires.

Du quartier brûlé, mon hôte me conduisit au

Digitized by Google

quartier de la Douane, où s'opérait le débarquement des marchandises. C'est une place assez étroite, couverte de quelques barraques de préposés et toujours enveloppée d'un nuage de poussière. Là, deux ou trois cents noirs déchargeaient des accons et des chaloupes. Ces esclaves, presque tous Malgaches ou Mozambiques, portaient sur le dos de larges sillons où les verges du rotin avaient inscrit leur date. Les uns frais et saignans encore, les autres cicatrisés ou suppurans, témoignaient que ces malheureux recevaient des corrections à peu près quotidiennes. Je me vis forcé de subir le spectacle de ce supplice. Un noir, quelque peu tenté par l'occasion, venait de dérober une poignée de figues sèches dans une caisse entr'ouverte, et trente coups de rotin devaient lui faire expier sa gourmandise. Le patient résigné vint se placer sous les verges du commandeur, espèce de chef sectionnaire, esclave comme ses subordonnés, mais investi de la confiance du maître. Un noir est toujours en costume de subir le rotin. A part un *langouti*, espèce de bandage qui lui couvre les parties sexuelles, il est complètement nu et n'a pour se défendre d'un soleil poignant que sa peau huileuse et cuivrée. Le coupable présenta donc au commandeur ses larges et musculeuses épaules, et l'exécuteur frappa. A chaque coup, c'était des contorsions horribles, et vers la fin surtout, quand le rotin frappa sur les chairs vives, le noir poussa des hurlemens. J'étais indigné quand Verger m'entraîna :

« Allons, toi aussi ne vas-tu pas faire comme ce philanthrope de l'autre jour, qui a failli révolutionner la colonie? Mais c'est donc un parti pris? vous voulez être tous des Wilberforce; vous voulez tous faire des expériences sur notre peau à nous, pauvres colons, qui serons rôtis vifs, comme à Saint-Domingue, le jour où l'on pratiquera vos beaux projets! En quatre mots et deux axiomes, mon cher ami, voici notre affaire. Sans les noirs, point de colonies; sans le rotin, point de noirs. Il ne faut pas sortir de là. — C'est ce que vous criez sur les toits au moins, et vous voulez qu'on vous croie sur parole. Ecoute; ce n'est ni toi ni moi qui résoudrons le problème. Je voudrais seulement que les peuples européens sentissent qu'il est ridicule de soutenir à grands frais des possessions qui coûtent plus qu'elles ne rapportent. Livrés à vous-mêmes, vous feriez vos codes noirs; mais, mon cher Verger, gare à la débâcle. Tu as cité Saint-Domingue; eh bien! regarde à qui elle est aujourd'hui. Vous invoquez pour vous le droit du plus fort; qui sait si demain on ne l'invoquera pas contre vous! — Bah! on en court la chance! Mais qu'on ne nous gâte pas la partie avec vos lois faites à Londres ou à Paris, et qui nous vont comme un habit bleu sur le dos d'un Malgache. Ce diable de Colleville, par exemple, est l'homme des mulâtres; et les mulâtres, vois-tu, pour nous c'est pire que les noirs. Il y a du mulet dans cette espèce, neutre pour le bien, têtue pour le mal. Protégés par les Anglais, ils se sont britannisés, et nous les haïssons comme gens de couleur et comme partisans de nos maîtres. Entre eux et nous guerre à mort. Les chenapans sont cause encore que nous traitons nos nègres plus mal qu'auparavant. Pauvres nègres! leur condition est cent fois pire depuis qu'ils sont protégés par les Anglais. A Port-Louis, ce n'est rien; mais tu verras dans les habitations du S. O. C'est là que les planteurs sont durs — S'ils argumentent seulement à coups de rotin, comme sur la place de la Douane, c'est déjà plus qu'il ne faut pour faire sortir de dessous terre des Christophe et des Toussaint. — Impossible, mon très-cher, impossible! Sur les 100,000 ames qui peuplent l'île, il y a bien 80,000 esclaves; mais cette population se compose de castes infinies, qui ne parlent pas la même langue et n'ont pas les mêmes intérêts. Une pensée commune, la liberté, ne dominera jamais les haines de tribus à tribus, de peuple à peuple, qui séparent cette marqueterie d'hommes. Le Maure et le Yolof sympathiseront difficilement avec le Cafre, le Malgache et le Mozambique : un abîme sépare ces races africaines des races indiennes, du Malais, du Malabare, du Talinga, du Bengali, du Maratte, etc. Avant de se liguer pour l'extermination des blancs, il faut que ces divers esclaves s'entendent; et je te l'ai dit, c'est impossible. S'ils le faisaient, ils trouveraient encore à qui parler. Un prestige entoure le créole aux yeux des noirs; avec quelques milices on verrait la fin d'un soulèvement. — La force, toujours la force! Ne la faites pas tant valoir; tôt ou tard, elle reste au plus grand nombre. Ne vaudrait-il pas mieux, vous qui profitez des sueurs de ces hommes, chercher à vous en faire des instrumens plus utiles, en les civilisant? — Aussi le fait-on, noble philanthrope, c'est notre intérêt, et nul n'y manque. En quelques leçons, les noirs deviennent des ouvriers habiles. Tu vas voir, aux chantiers, des charpentiers qui valent à leur maître sept et huit piastres par jour. Bruts, ils ont coûté trois cents piastres d'achat; ils rapportent le triple dans un an; leur industrie devient une plus-value qui augmente leur prix; et M. Monneron a eu tel

Digitized by Google

esclave qu'il n'aurait pas donné pour quatre mille piastres.—De telle sorte que, si ces malheureux pouvaient et voulaient se racheter, ils auraient quelque bénéfice à se couper le bras pour obtenir des conditions meilleures. — On y a égard, diable! on n'est pas turc. Presque toujours, au bout de quelques années de travail, le noir industrieux est affranchi; on en fait autant pour de longs services, pour des actes de dévouement, pour de bonnes actions. Mais telle est chez ces hommes la force de l'habitude, que la plus grande partie d'entre eux n'accepte la liberté qu'à contre-cœur, et souvent on en voit demander avec instance de rester auprès de leurs maîtres. Dans la maison du blanc, tout en effet est réglé pour eux, travail, nourriture, repos. Libres, ils auront le souci de chercher de la besogne, de pourvoir à leurs besoins, de choisir un toit pour reposer leurs têtes. Ils aiment mieux continuer à vivre comme ils ont vécu; et je sais plus de trente habitations dans la colonie, où les noirs sont plus heureux et mieux traités par leurs maîtres, que les paysans d'Europe par leurs propriétaires. — Dieu me damne! Verger, ton esclavage est un âge d'or : j'ai presque envie, parbleu! de troquer mon bâton de voyageur contre le langouti de tes nègres! As-tu quelque bonne place vacante de porteur de palanquins? Veux-tu me nommer grand-commandeur de ta case? On dirait vraiment, à t'entendre, que tes esclaves sont plus heureux que toi! N'en as-tu jamais trouvé parmi eux qui aient senti le besoin de vivre libres, sans être secoués à chaque minute par la lesse du maître? — Que trop, pardieu, que trop! Il y en a d'intraitables parmi ces gaillards-là. L'autre jour, chez un habitant de mes amis, trois Cafres ne se laissèrent-ils pas mourir de faim! Sur les achats des noirs bruts, pris sur la grève, on compte toujours un déchet de 20 pour °/₀ dans la première année. Tantôt c'est la nostalgie qui les emporte, tantôt le changement de climat, tantôt les premières épreuves du travail. D'autres fois ils parviennent à rompre leur ban, et à fuir vers les montagnes. On les appelle alors nègres marrons; et plusieurs troupes de ces déserteurs errent constamment dans les mornes de l'île, où on les traque comme des bêtes fauves. L'incendie, le vol, le pillage, tout leur est bon pour se maintenir dans l'indépendance. Lorsqu'ils vont en maraude, ils s'enduisent le corps d'huile de coco, et leur peau devient alors si glissante, qu'ils fuient sous les doigts et deviennent presque imprenables. La race la plus jalouse de liberté, celle qui regrette le plus la patrie, est la race des Malgaches. Toute punition corporelle les révolte; ils préfèrent chercher la mort dans les tentatives les plus hardies. On en a vu s'emparer d'un canot et s'aventurer ainsi en pleine mer. D'autres ont poussé la persévérance jusqu'à creuser dans la forêt une pirogue, faite d'un seul arbre; ils l'ont traînée à la côte, l'ont mise à flot, et se sont jetés dans ce morceau de bois, pour une traversée de cent lieues. Quand la pirogue ne pouvait les contenir tous, une partie suivait à la nage et alternait avec ceux qui s'étaient embarqués les premiers. — Et voilà les hommes que vous traitez comme des brutes, Verger! ce sont des héros. Ceux parmi vos nègres, que vous voyez dociles, résignés, je les appelle, moi, les plus lâches, les plus vils de leurs tribus. Ce que vous traitez de mauvais sujets, ce qui se résigne à souffrir la faim et la soif plutôt que la honte du rotin, ce qui meurt au lieu d'obéir, ce qui préfère une tempête de l'Océan à la servitude, voilà la partie noble, virile, courageuse des peuplades noires. Allez, vous êtes des égoïstes qui mesurez les vertus et les vices sur l'échelle de vos intérêts! Pour tout au monde, je ne voudrais vivre longtemps avec vous, me faire à vos préjugés de colons, qui sont une nécessité peut-être. Il y a là-dedans quelque chose de trop affligeant pour le cœur, de trop dégradant pour l'humanité. C'est toujours l'ilotisme appliqué au plus grand nombre, par les privilégiés de la peau, comme autrefois en Europe par les privilégiés de la naissance. C'est l'éternelle oppression des masses ignorant leurs forces, par des castes puissantes de leur union. »

La thèse philanthropique nous avait conduits très-loin; nous avions vu tour à tour les chantiers, l'église, la jolie fontaine du port, et



nous étions alors devant un café qui fait face à la salle de spectacle. « Entrons, me dit Verger; aussi bien, il est temps de mettre fin à une discussion interminable. » Là, nous trouvâmes une foule de jeunes créoles, fumant, jouant au billard; tous d'une grâce et d'une gaîté

Digitized by Google

parfaites, de manières aisées et nonchalantes, d'une mise où le plus grand luxe n'était que de la propreté. On rit beaucoup, on causa de la France, de Paris surtout, ce centre d'active impulsion, qui va rayonner si loin. Il fallut que je racontasse au long tout ce qui occupait notre capitale à mon départ; que je parlasse des Italiens et de l'Opéra, de madame Malibran et de mademoiselle Taglioni. Ici on me questionnait sur la coupe des habits; là sur la Chambre des députés, et sur la grande péripétie politique qui avait eu lieu le 8 août précédent. Depuis deux mois en effet, on savait à l'Ile-de-France l'avènement du ministère Polignac, et moi, coureur nomade et insoucieux, j'en étais réduit à demander des nouvelles au lieu d'en donner. Ce fut donc dans un café de Port-Louis que j'appris le coup de tête de Charles X et le premier incident du va-tout de la dynastie.

J'étais là depuis deux heures à peine, que déjà je comptais trente amis à l'Ile-de-France, trente hôtes si j'avais voulu. Il fallut presque que Verger se fâchât pour me défendre contre leurs pressantes invitations. L'un voulait m'entraîner à dîner, l'autre au bal; celui-ci avait un palanquin à la porte pour me conduire à son habitation; celui-là une yole avec ses rameurs pour une fête en rade; c'était à en être confus. Enfin mon hôte prit un parti décisif; il m'enfonça mon chapeau sur la tête, me poussa par les deux épaules et me jeta hors du café.

La nuit arrivait, et avec elle Port-Louis prenait une autre physionomie. Les nègres travailleurs avaient cessé leur chant monotone; les uns, accroupis en cercle à l'angle des rues, terminaient leur frugal repas de brèdes, de maïs ou de manioc; les autres se pressaient à la porte des vendeurs d'arack pour y boire leur petit verre sur le comptoir. L'arack est le rhum des nègres; on l'obtient aussi de la fermentation de la canne à sucre. Dans un coin du Champ-de-Mars, une bande d'esclaves s'était groupée en rond. Nous nous approchâmes. — « Tiens, regarde, me dit Verger, c'est une *Chéga*, une danse mozambique. Nos noirs du port vont s'en donner; c'est demain dimanche. » La fête commença. Elevé sur une espèce de tertre, un vieux Cafre, aux cheveux gris, aux yeux sanguinolens, plaça entre ses jambes une espèce de tambour, *tamtam*, sur lequel il frappait avec ses poignets. Près de lui, un second musicien mettait en jeu un singulier *harmonica*, composé d'un simple fil d'archal tendu sur un bâton, et en tirait des sons aigres avec une baguette résistante. En même temps, cinq ou six voix entonnèrent un chant africain doux, traînant et mélancolique. A l'appel de cet orchestre, un nègre et une négresse s'élancèrent demi-nus. Leurs premières passes furent sans caractère; ils s'approchaient l'un de l'autre, mollement, avec insouciance; puis s'éloignaient en pirouettant sur eux-mêmes. Mais peu à peu, comme si un magnétisme graduel eût agi sur leurs sens, ces visages ternes et mous devenaient expressifs et caractérisés. C'était d'abord la première phase d'une passion; la langueur dans les traits, le geste timide et insinuant, la pose prude encore et minaudière; puis, quand le charme avait agi, par degrés toute cette pudeur s'en allait; l'attitude devenait moins décente, les mouvemens plus lascifs, les poses plus licencieuses. La musique suivait cette progression. Dans le dernier paroxisme, quand le couple danseur se rapprocha au point que les genoux claquèrent l'un contre l'autre, et que les haleines se confondirent, ce fut parmi cette foule d'esclaves une ivresse convulsive, des trépignemens, des cris et des contorsions. La contagion des postures avait gagné les spectateurs : les saturnales des anciens étaient retrouvées.

La place n'était plus tenable : nous partîmes, et, traversant de nouveau la ville, nous la trouvâmes resplendissante de lumières dans ses rues marchandes. Des magasins de soieries et de joaillerie, des cafés, des boutiques de confiseurs, de liquoristes, déployaient leurs brillans étalages le long des rues qui avoisinent le port. C'était mieux que dans nos villes de province, et ce quartier n'eût pas déparé une capitale.

Le lendemain, pour la première fois, j'assistai à un repas servi avec tout le luxe créole. Madame Verger y avait mis un amour-propre de mulâtresse, et ce fut une profusion de vaisselle plate et de porcelaine de Chine, un pêle-mêle de vins exquis, depuis le madère jusqu'au champagne, un luxe de nègres et de négresses, attentifs à épargner aux convives jusqu'à la fatigue d'un geste. Tous ces esclaves, hommes et femmes, étaient de figure agréable; on eût dit que la maîtresse du logis les avait choisis un à un. Au-dessus de la table, dominait une espèce d'éventail fait de feuilles de latanier, et qui, ébranlé d'une manière constante et uniforme, maintenait de la fraîcheur dans l'air et chassait les insectes incommodes. Malgré soi, on se laissait aller à la séduction de cette vie somptueuse et sybarite. A travers les treillages, se tamisait une brise déjà tempérée par des bosquets d'acacias et de palmiers; l'eau, déposée dans des barbaques réfrigérantes, en sortait limpide et fraîche

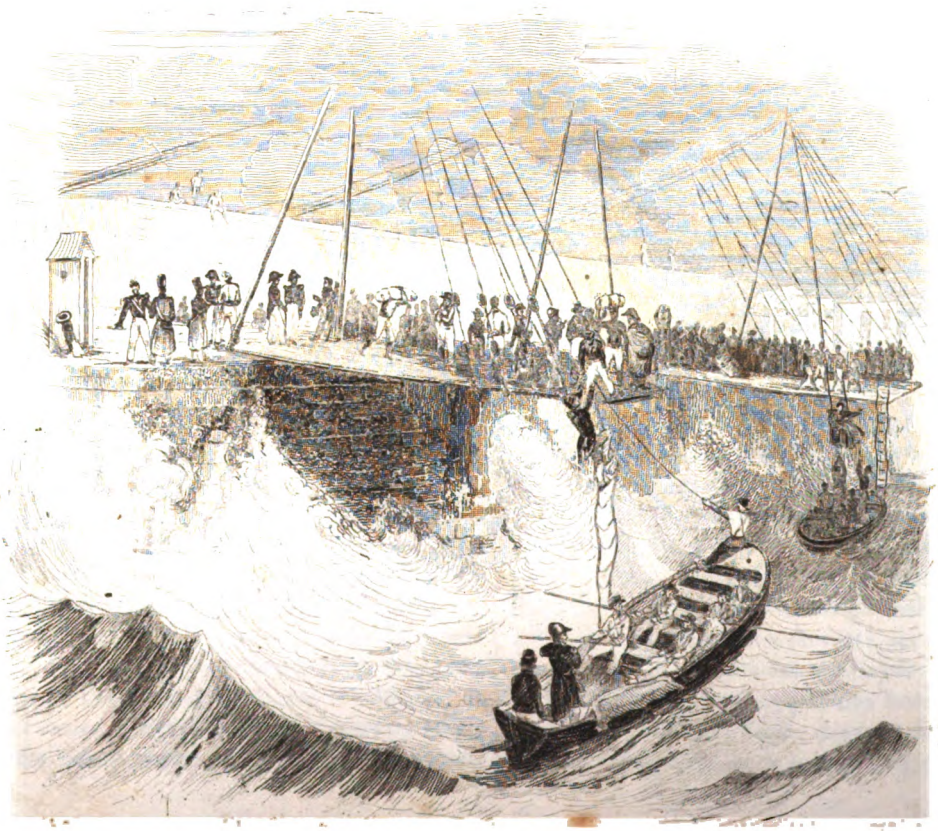
Digitized by Google

Digitized by Google



1. St. Denis, Ile Bourbon.

1. S. Dionisio, Isla Borbon.



de Saimson del.

2. Débarcadère de St. Denis

2. Desembarcadero de S. Dionisio

Digitized by Google

comme de la glace ; et, autour d'une table chargée de fleurs et de mets, quelques convives, amis de Verger, et quelques ravissantes mulâtresses complétaient le gracieux ensemble du tableau. Notre hôtesse avait voulu m'essayer sur la cuisine créole ; et d'abord parut le plat obligé de brèdes, espèce de morelles accommodées avec du petit salé ; puis le kary classique des colonies, que nos restaurateurs parisiens ont profané dans une sorte de juste-milieu culinaire. Le vrai *kary*, le riz au piment, a des abords rudes pour les expérimentateurs. S'il est consciencieusement fait, tout Européen qui en goûte doit se croire empoisonné. Il vous saisit à la gorge, vous brûle le palais, vous arrache l'épiderme ; mais on s'y habitue ensuite, et l'usage d'un pareil tonique est efficace sous un ciel où la fibre, toujours molle et détendue, a besoin d'un réactif contre la transpiration. Ensuite vient le gros du festin, avec un luxe de service, un abus de sucreries, une prodigalité de dessert dont on ne peut se faire une idée. J'y goûtai les fruits succulens qui abondent à l'Ile-de-France, la mangue, la banane, l'atte, l'avocat, l'ananas, mêlés aux plus belles variétés de notre Europe. Au champagne, on entonna le couplet, car on chante encore dans les colonies ; et nous ne quittâmes la table que pour nous rendre au théâtre, où une loge nous attendait.

Construite en bois, la salle de Port-Louis est d'une ordonnance assez mesquine. La troupe de comédiens français qui l'exploite se partage entre l'Ile-de-France et l'île Bourbon. Au moment où je débarquai, cette salle était devenue une arène politique, où les colons se repaissaient d'allusions contre la nation anglaise. Toute la jeunesse créole s'y donnait rendez-vous, tantôt pour applaudir avec fureur les scènes où notre orgueil national était caressé, tantôt pour provoquer et insulter les officiers de la garnison. Ce soir-là, on donnait le *Bourgmestre de Saardam*, et toutes les fois que l'acteur articulait sa phrase familière, *relativement à l'Angleterre*, il en résultait un tapage à ébranler les voutes, des cris, des trépignemens de pieds, des houras, des sifflets, des menaces, des insultes de tout genre. Le rideau tomba sur ce vacarme, qui ne finit même pas avec la représentation.

J'étais destiné, dans ma courte station à Port-Louis, à passer d'une fête à l'autre. J'assistai d'abord à un banquet de maçons, puis à une réunion chantante, et enfin à un bal au palais du gouvernement, dont lady Colleville fit les honneurs avec une rare affabilité. De vastes salons fourmillaient d'élégantes danseuses, toutes en blanc, satin, mousseline, ou gaze, avec des fleurs ou des diamans dans les cheveux. Ces femmes avaient en général les traits réguliers et expressifs, la taille svelte et gracieuse, le port plein de nonchalance et de majesté. Des filles de douze à treize ans étaient aussi développées que nos Européennes à dix-huit Une fois cette première jeunesse passée, l'âge ne glisse pas sur elles sans laisser de profondes traces. A vingt ans déjà leur teint a perdu ses couleurs ; à trente ans, leur beauté n'est plus qu'un souvenir. Les jeunes gens ne sont pas à l'abri de cette vieillesse précoce. Soit qu'il faille en accuser le climat, soit que la cause en soit dans une adolescence débauchée, toujours est-il que le créole supporte difficilement une vie active et laborieuse.

Malgré mon désir de prolonger ma halte dans cette ville si française, si parisienne, il ne me restait que deux jours, deux jours que j'avais destinés à une tournée dans les habitations. Outre sa ville de Port-Louis, l'Ile-de-France, dans sa circonférence de quarante-cinq lieues, compte onze autres quartiers, les Pamplemousses, la Poudre-d'Or, Flac, la rivière des Remparts, les Trois-Ilots, le Grand-Port, la Savane, le quartier Militaire, Moka, les plaines Wilhems, les plaines Saint-Pierre. Ne pouvant tout voir, je m'attachai aux sites les plus curieux ; et Verger, toute affaire cessante, voulut m'accompagner.

Le lendemain, au point du jour, nous étions en route pour les Pamplemousses, moi sur un âne vigoureux, lui dans son palanquin. Les Pamplemousses ! Que de poésie dans ce mot pour un Européen ! J'y allai plein de mes jeunes souvenirs littéraires, j'y allai comme un croyant à la Mecque, espérant retrouver là tout mon Bernardin de Saint-Pierre, mon Paul et ma Virginie, sur qui j'avais tant pleuré ; reconnaître les torrens qu'ils avaient franchis, embrasser leur bon vieux nègre, causer d'eux avec le pasteur. Verger riait : il prévoyait le dénouement. Quand les noirs s'arrêtèrent : « Eh bien ! lui dis-je, qu'as-tu donc ? — Nous y sommes, répliqua-t-il, je descends. — Nous y sommes ! » A ce mot, toute la fantasmagorie se dissipa. Quelques mauvaises cases à nègres, un sol maigre, trois ou quatre bouquets de cocotiers, et au fond une mâsure. « Voilà l'église des Pamplemousses, ajouta Verger, en me la montrant (Pl. VII — 2). O mécompte ! ceci l'église des Pamplemousses, ceci le temple, si romanesque, si beau, si recueilli de Bernardin ? Et où est l'allée de bambous qui y conduit ? où sont les

Digitized by Google

tertres de verdure? et ses ombrages? et ses eaux? Tu veux me mystifier, Verger! » J'étais presque en colère. « Parole d'honneur, c'est cela. » Je voulais rebrousser chemin; mais il me calma, et, m'entraînant par un sentier, il me conduisit au jardin du Gouvernement. J'y pris ma revanche : dans ce local ont été recueillis à grands frais les arbres les plus rares de l'Inde et de toutes les contrées intertropicales. De longues allées de palmiers le coupent dans tous les sens, des canaux d'eau courante le vivifient : ses clôtures sont composées de bambous qui se balancent à la brise, de raphias chargés de régimes, de sappans et d'autres arbres exotiques. C'est dans ce jardin que M. Poivre, aussi célèbre administrateur que bon naturaliste, organisa des pépinières de poivriers, de girofliers, de muscadiers. Ce fut là que plus tard M. Céré cultiva un nombre prodigieux d'arbres et d'arbustes arrachés les uns aux plages ardentes de l'Afrique, les autres aux rivages humides de Madagascar. Ceux-ci sont venus de la Chine ou du Pégu, ceux-là des bords de l'Indus et du Gange; plusieurs vécurent dans les riches vallées de Cachemire, d'autres aux sommités des Gattes, ou sur le littoral du golfe Persique. L'Asie, Java, Sumatra, Taïti, les Canaries, les Açores, l'Amérique, l'Arabie, tout a fourni des représentans à ce congrès de végétaux. L'une des plus utiles conquêtes en ce genre fut la naturalisation de l'arbre à pain que l'on doit aussi à M. Céré. Dans cette même enceinte croissent le jaquier aux fruits oblongs et arrondis dont le poids va jusqu'à cent livres, l'attier, l'ananas, le franchipanier, le manguier, le goyavier, le papayer, le bananier, le tamarinier, le mangoustan, le sappan; et, parmi les plantes et arbustes, le veloutier, la cassie, la poincillade, le mongris, le foulsapate, le benjoin, le bois de canelle, le nagas et le bois de sandal.

Ma seconde journée, mieux remplie encore et plus fatigante, me conduisit aux plaines de Moka et de Wilhems par la rampe du Pouce. Au lever du soleil nous traversions la pelouse du Champ-de-Mars, et nous saluions au-delà d'un petit bois un monument élevé à la mémoire du général Malartic, ancien gouverneur de l'île. Vue de sa base, la montagne du Pouce permet de détailler les divers mornes qui la composent et au centre desquels s'élève le piton d'où son nom lui est venu. Nous commençâmes alors à gravir un sentier creusé dans le roc vif que l'on doit à l'ingénieur Phéline; nous reposant de coude en coude pour admirer la scène imposante qui se déroulait devant nous; les rues de Port-Louis à nos pieds, à droite les Pamplemousses, à gauche la grande rivière, puis ces mille et un détails qui échappent à l'analyse; les mâts qui sortaient de l'eau comme un faisceau de piques; les hauts palmiers, les calebassiers, qui s'arrondissaient en parasols, et près de nous des ruisseaux qui semblaient pressés d'aller se mêler à ce magnifique paysage (Pl. VII — 1). Plus haut, commence un autre genre de beautés : tout le système géographique de l'île, tous ses mouvemens de terrain; la montagne Longue qui est l'arête la plus haute de ce système au N. N. E.; le morne de la Découverte, le morne des Deux-Mamelles, Peter-Bot, le Piton, la montagne du Rempart, celle du Corps-de-Garde et une foule d'autres mamelons qui semblent s'adosser les uns aux autres, offraient matière à de nombreux relèvemens. Au-dessus de nos têtes et autour de nous poussaient des forêts d'arbres entrelacés de lianes sarmenteuses qui produisent les effets les plus bizarres. Tantôt élancées de la base du tronc, elles tournent en spirale et figurent d'énormes serpens; tantôt descendues des branches, elles vont à terre comme des cordages, y prennent racine, puis remontent en siphons et s'arrondissent en arcs de verdure. A ces hauteurs peu battues abonde l'espèce de singes que l'on nomme les singes verts, animaux à la queue traînante, à la grosse tête chevelue. Les uns, assis gravement sur l'aiguille d'un roc, nous regardaient passer à distance; les autres, se balançant aux tiges des lianes, y exécutaient les plus étonnantes évolutions. Cependant ils ne regardaient pas sans quelque défiance un fusil à deux coups dont je m'étais armé. A l'aspect de cette bande d'animaux, nos nègres se mirent à échanger avec eux des grimaces horribles. Celui qui était près de moi me tira par le pan de ma veste. « *Mosié, mosié*, dit-il, *çà petit di monde là n'a pas voulé palé pour n'a pas travail.* — Ce petit monde-là ne veut pas parler pour ne pas être obligé de travailler. »

Les planteurs pour qui les singes sont un fléau leur font une guerre continuelle; mais ces maraudeurs s'en vengent en dévastant des champs entiers de maïs et de bananes. Quand ils sont surpris, ils ne lâchent pas leur proie : ils fuient en l'emportant sous chaque bras, et les femelles chargent en outre sur leur dos leurs petits qu'elles n'abandonnent jamais. Dans ces jours d'expédition aventureuse, les singes ne procèdent jamais isolément; ils vont par bandes et placent des vedettes sur les hauteurs. Ces vedettes épient au loin et signalent

Digitized by Google

le danger par un cri aigu. A cette alerte, toute la troupe se reforme, s'enfuit au cœur du bois et s'abrite dans des creux impénétrables. Quelquefois le champ de bataille garde quelque victime, et le plomb des planteurs atteint un individu de la bande; mais la vie est si dure chez ces animaux, qu'il est rare de les voir tomber sur place. Blessés, ils se blottissent dans un taillis, d'où leurs camarades viennent les retirer quand le chasseur est loin.

Comme je n'étais pas d'humeur guerroyante, j'aurais passé sans mot dire à côté de cette troupe de singes, quand l'un d'eux s'avisa de commencer les hostilités en nous décochant un fragment de roche, et les autres par imitation firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Fort de mon droit de légitime défense, j'ajustai alors le plus proche de nos agresseurs, et quelques grains de plomb l'atteignirent sans doute, car il me riposta par la plus épouvantable grimace, se frottant convulsivement les cuisses, montrant ses dents à nu jusqu'à la racine et les faisant claquer les unes contre les autres. A la détonation, les singes groupés sur les arbres voisins se dressèrent sur leurs deux pieds, croisèrent leurs bras sur la poitrine comme pour se tâter; puis, après quelques secondes d'immobilité, prirent leur élan et sautèrent de branche en branche jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait hors de vue.

Bientôt, par le travers d'une clairière qui contournait la montagne, nous aperçûmes dans le lointain les plaines de Wilhems, au bout desquelles, comme un filet d'argent, serpentait la rivière de Moka. Quelques heures de route nous conduisirent à ce magnifique plateau couvert de riches plantations et de fabriques élégantes. Le bambou est très-abondant dans ces parages, et les colons de l'Ile-de-France varient à l'infini l'emploi de ce roseau gigantesque qui monte jusqu'à une hauteur de 60 pieds. De la même souche s'élance une multitude de jets; sa tige est creuse et luisante à l'extérieur, et sa force est telle que deux morceaux de bambou de 10 pieds de longueur sur 3 pouces de diamètre pourraient supporter, dit-on, un poids de 1,500 livres.

Le bassin de Moka est le quartier de l'île le mieux abrité contre la violence des vents. Aussi la végétation y est-elle plus belle et la récolte plus sûre que partout ailleurs. C'est dans ce rayon que se trouve la maison de campagne du gouverneur. On y arrive par un pittoresque chemin que traverse la rivière du Mesnil, sur laquelle un pont a été récemment jeté (Pl. VII — 3). Non loin de là se trouve la grande cascade du Réduit, d'où l'eau se précipite en vaste nappe d'argent d'une hauteur perpendiculaire de 120 pieds. Quand on regarde cette masse écumeuse à travers les rayons solaires, elle revêt toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Encaissée entre deux monts touffus, la cascade tombe dans un profond ravin où le torrent se reforme et reprend son cours. Le paysage qui entoure cette chute d'eau est d'un effet merveilleux. Au milieu des fougères, des nopals et de vigoureux aloès, grandissent des arbres gigantesques, le bois de natte, le vaquois, le tackamaka et le bois de fer. D'espace en espace un barrage de rochers arrête la rivière; stagnante alors elle forme de larges bassins, jusqu'à ce que, débordant le niveau de l'obstacle, elle coule de nouveau vers la grande rivière.

La campagne du gouverneur, le Réduit, se trouve placée dans une presqu'île de rocs volcaniques, sur un plateau étroit et élevé, et au confluent de deux torrens qui roulent plutôt qu'ils ne descendent de la montagne. L'aspect sauvage du lieu lui a fait donner le nom de *Bout du monde*. Sur cette base de lave quelques pieds de terre rougeâtre suffisent pour nourrir la plus belle végétation. La maison de campagne est plus longue que large, à un seul étage, et bâtie en bois comme toutes celles de la colonie. Au rez-de-chaussée sont des salles de réception, et au-dessus les appartemens des visiteurs que le général Colleville traite chez lui avec une hospitalité toute coloniale. L'ameublement n'est pas somptueux, mais il est commode contre les chaleurs : tiré presque entièrement de la Chine, le bambou en fait tous les frais. Les meubles de l'Europe résisteraient difficilement au vent sec qui règne de mai en septembre, et encore moins à l'humidité chaude, inséparable de la saison des pluies. Quand lady Colleville sut que nous étions venus parcourir le Réduit, elle nous fit prier à dîner; mais on nous attendait chez un habitant du voisinage, et force nous fut de remercier.

Au retour, nous passâmes à travers champs par des plantations de canne, parsemées de blocs énormes. Tout le sol de l'île présente les mêmes accidens, et les planteurs assurent qu'ils n'auraient aucun avantage à le déblayer de ces masses basaltiques qui servent à contenir le terrain et à rompre la force des ouragans. Chemin faisant, nous tuâmes quelques oiseaux; le calfat, espèce de bruant, dont les parties supérieures sont d'un cendré bleuâtre, le dessus de la tête et la gorge noirs, la poitrine et le ven-

Digitized by Google

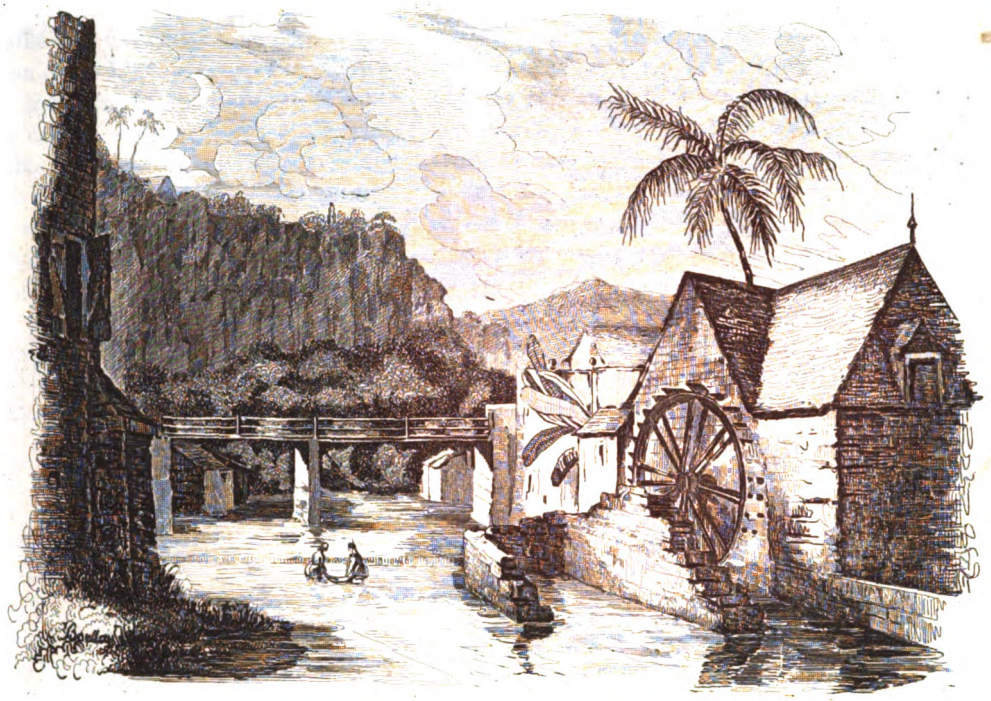
tre lie de vin, le bec et les pieds roses; le cardinal (*Loxia madagascariensis*) dont la tête et le corps sont couleur de feu; l'un et l'autre oiseaux destructeurs comme nos moineaux, et surnommés par les nègres *mangeurs de riz;* puis des tourterelles cendrées, plus petites que celles d'Europe, et d'une chair délicate; des martins, des perdrix, des pintades et des perruches. Nous vîmes aussi quelques lièvres à la fourrure fauve et aux longues oreilles, et des tandrecs, espèce de hérisson dont les nègres sont friands. Verger m'avait fait espérer que nous rencontrerions des cerfs; mais, depuis quelques années, cette espèce, sacrifiée aux divertissemens des colons, est devenue fort rare.

Ainsi, tantôt à pied, tantôt sur des montures, nous arrivâmes devant l'habitation de M. L***, riche planteur qui faisait valoir par lui-même sa propriété des plaines de Wilhems. Une belle étendue de terrain, trois cents nègres, et une des meilleures sucreries de l'île, tel était le capital de M. L***, arrivé à Port-Louis depuis dix années seulement. Il nous reçut à bras ouverts, et fit disposer pour nous ses deux plus jolis *bancalangs* (pavillons). A peine rafraîchis, il fallut, nous prêtant à sa petite vanité de propriétaire, visiter tout avec lui, d'abord son logement de maître, le camp des nègres, où ils sont classés sous la verge d'un commandeur; ensuite les ateliers de travail, les magasins où s'entassent les récoltes, les cuisines, l'hôpital et la lingerie. La sucrerie, alors en activité de fabrication, nous intéressa long-temps. Des nègres revenaient des champs, chargés d'énormes brassées de cannes, et les déposaient près d'une meule qu'un cours d'eau mettait en mouvement. Le suc exprimé coulait au sein de réservoirs, d'où on le transvasait dans de grandes chaudières, chauffées à grand feu, pour la cuisson. Au bout d'un temps calculé, la clairée se coulait dans de grandes formes, destinées à la cristallisation du sucre, et, quand la matière se trouvait coagulée, on la jetait sur une terrasse bien plane, où l'action de l'air et du soleil la blanchissait et lui donnait du grain. Devant la fabrique s'empilaient les *bagasses*, résidu des cannes qui avaient passé sous la meule. Elles devaient servir à la fabrication du tafia et de l'arack (Pl. VII — 4). M. L*** nous expliqua tous ses procédés d'épuration et de cuisson avec une complaisance infinie; il ne semblait pas jaloux de faire un secret de sa recette, qui pourtant lui avait valu d'être cité parmi les meilleurs fabricateurs de l'île. De la sucrerie, il nous fit passer dans son petit verger de cafiers, qui n'était pour lui qu'un objet de peu de rapport; dans ses champs de maïs et de manioc, et dans ses plants de girofliers et de muscadiers. Pour rentrer à l'habitation, où nous rappelait le repas du soir, il fallut traverser de nouveau le camp des nègres, et nous les vîmes tous accroupis sur le seuil de leurs cases, dévorant leurs rations de manioc. Ces esclaves étaient robustes et dispos; les femmes, à demi-nues comme les hommes, avaient des formes plus vigoureuses qu'élégantes. Toute cette population logeait, couchait là, presque pêle-mêle. Il y avait bien, entre noirs, des mariages pour la forme, mais dans la nuit il se passait des choses étranges, tantôt en trocs volontaires, tantôt en infidélités sans nombre, d'où résultaient des scènes plutôt comiques que sérieuses. Les races noires, avec leur sang brûlé par le soleil, sont en général ardentes et passionnées. Mais, hommes et femmes, l'abus du plaisir les énerve de bonne heure et les destine à une caducité précoce. Il est rare qu'un nègre ou une négresse d'habitation vive au-delà de cinquante ans.

Tout me plaisait à l'Ile-de-France, climat, mœurs, habitans, et je n'y avais jusqu'alors trouvé que deux ennemis, les kakerlats et les moustiques. Le kakerlat ou kankrelat (*Blatta americana*) est un insecte vorace et fétide qui multiplie à l'infini, et qui, sans être dangereux, ronge et écorne tout, se glisse dans les balles de jonc, pullule dans les magasins et dans les boiseries des maisons de l'Ile-de-France. Rien n'échappe à sa voracité, meubles, linges, habits, provisions; c'est un véritable fléau. Quant aux moustiques, moins hideux et moins dégoûtans, ils sont plus incommodes à cause de leurs cuisantes piqûres. Les nouveaux débarqués sont l'objet des préférences de ces moucherons; ils bourdonnent autour d'eux, les harcèlent, les piquent, et il en résulte souvent des plaies à la figure et aux mains. Leur poursuite est si incessante et si acharnée, que la nuit tout sommeil serait impossible, si de vastes rideaux de mousseline n'entouraient pas les lits; encore a-t-on de la peine à se faire à un bourdonnement sourd qui gronde comme une menace continuelle aux oreilles de l'Européen. Les créoles sont moins sensibles aux attaques des moustiques.

« Ne t'inquiète de rien, m'avait dit à mon arrivée Verger, à qui j'avais communiqué mon itinéraire. Tu veux aller à Madagascar par Bourbon; c'est bien : dans quelques jours je te charge à bord comme une balle de sucre; ne t'inquiète de rien; c'est mon affaire. » Et depuis, je n'a-

Digitized by Google



3. Pont de la Rivière des Galets.

3 Puente del Rio de los Morrillos



4. Madécasses en 1656.

Digitized by Google

Digitized by Google

vais plus soufflé mot. Cependant, à notre retour de l'habitation de M. L***, je rompis le silence. « Viens avec moi, me dit mon hôte; » et il me conduisit au café. Un jeune homme s'y trouvait, d'agréable et noble figure, portant dans ses traits une expression indéfinissable d'énergie et de douceur. Son teint était pâle, un peu halé seulement; ses cheveux noirs et lisses, ses yeux bleus. Je ne sais, mais cette physionomie, au premier abord, m'inspira plus de répugnance que de sympathie. Verger l'accosta. « Capitaine George, lui dit-il, voici votre passager pour Tamatave. — Ah! ah! répliqua le jeune homme en attachant sur moi son regard fixe; eh bien! demain matin, à quatre heures, *le Soleil* dérape. — Nous serons prêts, capitaine. » Et, après cette courte entrevue, Verger m'entraîna. « Viens, me dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre; tes emplettes à faire, tes bagages à mettre en ordre d'ici à demain. Viens. — Verger, quel est donc ce capitaine George? — Un excellent marin, un fameux caboteur, va; » et il sourit de manière à m'intriguer davantage encore. « Et quel commerce fait-il, ce fameux caboteur? — Ah! quel commerce? Pardieu! tous les commerces : commerce de bêtes à laine, commerce de bêtes à cornes.— Verger, Verger, tu as l'air bien goguenard! — Eh non! mon cher, il va à Madagascar pour y acheter des bœufs et du bétail qu'il revend ici. On y gagne, et je suis intéressé dans son affaire. Un associé, par Dieu! je ne pouvais te mettre en meilleures mains. » Je me tus, mais tout cela me semblait louche. La figure toute fantastique du capitaine George cadrait mal avec un chargement de bœufs. Je suivis Verger machinalement.

Cette fois il me fit passer en revue les vastes magasins de l'Entrepôt, où s'empilaient les cargaisons de l'Europe et de l'Inde. On y voyait des barriques de vin par trente et quarante mille; des pyramides de soieries, des montagnes d'indigo, de thé, de nankin. Ici on roulait des tonneaux; là on pesait des caisses; ailleurs on réglait des factures soit avec des piastres fortes, soit avec le papier-monnaie qui a cours dans la colonie.

« Voilà un commerce florissant, dis-je à Verger. — Moins qu'on le croirait, mon cher. Il y a des haillons sous ces paillettes d'or. Port-Louis est exploité, vois-tu, par une race de brocanteurs qu'on a surnommés *banians*, dépisteurs de petites affaires, fraudeurs de marchandises, détrousseurs des nouveaux débarqués qui ne savent pas se défendre. A l'arrivée d'un navire la grande comédie se joue. De ce qu'il porte, nul ne veut; tous demandent à grands cris ce qu'il ne porte pas. En fait de commerce, mon ami, il n'y a ici que du tripotage. Dans les premières années de la paix, l'Ile-de-France fut l'*el-Dorado* des chercheurs de fortune; on y afflua des quatre points cardinaux; on y vint avec des pacotilles de toutes les sortes; pacotilles de marchandises et pacotilles d'hommes. Dans les premières années, comme il y avait pénurie de tout, les chances furent belles; mais peu à peu on regorgea de monde et de denrées. Il y eut plus de spéculateurs que d'affaires, et la réaction arriva. Le sucre était, de tous les produits de l'île, le plus demandé et le plus lucratif; on rasa les cafiers pour planter des cannes. Alors et peu à peu le sucre baissa jusqu'à ne pas produire les frais de manutention, et il fallut se retourner vers d'autres cultures. A Port-Louis, un autre vertige s'emparait des esprits. Avec les premiers bénéfices, était venu le goût du luxe; au lieu des anciennes habitations simples, mais commodes, on bâtit des palais; au lieu de modestes palanquins, on voulut des voitures et des chevaux de luxe. Les bals, les soirées, les thés somptueux prirent le dessus sur les habitudes bourgeoises des créoles. On faisait assaut de fêtes et de festins; car l'usage était alors de mesurer le crédit et la fortune d'un homme sur le train de sa maison. Que résulta-t-il de tant de folies? des faillites, des pertes irréparables pour les négocians honnêtes, des prétextes de bilan pour les fripons. Depuis cette débâcle, la colonie a eu de la peine à relever son crédit au dehors. Les armateurs étrangers y ont été victimés de toutes les façons; par la baisse des prix, par les banqueroutes, par l'exagération des denrées et de la main-d'œuvre. Un séjour de trois mois à Port-Louis pour un navire, c'est une ruine. Il n'y a pas de bénéfice d'armement qui y résiste, pas de prix de nolis qui le compense. Ce qui est pis encore, c'est que notre commerce n'a pas de caractère précis; il est français par les sympathies et les souvenirs; anglais par la force et par les convenances. Nos créoles demandent des articles parisiens, et l'exagération des tarifs nous empêche de les fournir. Il faut tromper, maquignonner ou se ruiner. Pour des négocians le choix n'est pas douteux.

» Quelque jour pourtant nos affaires reprendront une allure plus déterminée : la situation de l'Ile-de-France, son admirable port, son sol fertile, l'emporteront sur les sottises des hommes. La nature a tout fait pour nous; il

Digitized by Google

s'agit seulement de ne pas gaspiller ses œuvres. Ici peuvent aboutir les jonques chinoises, les bateaux pontés de Manille, les *ships* de la compagnie des Indes, les caïques de l'Arabie, qui viendraient échanger les denrées asiatiques contre les chargemens européens. Le riz, le nankin, le thé, le sucre, le coton, le poivre, le cacao, le café, le girofle, l'indigo suffiraient aux plus riches retours des produits manufacturiers et territoriaux de l'Europe. Qu'on fasse de l'Ile-de-France un port franc, un bazar neutre, et l'équilibre est rétabli, et l'âge d'or commercial naîtra sur un petit point de l'Océan-Indien. »

J'avais laissé parler Verger; et peu à peu cet homme, se sentant sur son terrain, s'était échauffé, s'était grandi jusqu'à l'enthousiasme. Rentré dans mon pavillon, je mis en note cet entretien. Pauvre Verger! de long-temps encore, il ne verra réaliser son utopie de port franc! C'est trop beau pour que la diplomatie s'y prête. Le soir, il fallut dire adieu à cet excellent ami, qui encombra mon portefeuille de lettres de recommandation, embrasser mon aimable hôtesse, qui avait presque les larmes aux yeux, et employer la nuit à quelques apprêts de voyage. A trois heures du matin, j'étais à bord.

Le plus profond silence y régnait. Un mousse et un matelot hissèrent mes malles, et me firent descendre dans la chambre, où je m'endormis sur un canapé de bambou. Il était neuf heures quand je me réveillai, et, au frémissement du navire, je reconnus que nous étions à la voile. Des armes de toute espèce garnissaient la petite chambre où je me trouvais alors; cet appareil, un peu martial pour un transport de bœufs, réveilla toutes mes défiances. Monté sur le pont, elles redoublèrent: mon caboteur était une goëlette svelte et haut mâtée, chargée de toile, et filant sur l'eau comme un corsaire: quarante gaillards, à mine rébarbative, encombraient son plancher, et à cheval sur le couronnement, le capitaine George, le cigarre à la bouche et le chapeau de paille rabattu sur les yeux, avait l'air d'épier le moment de se mettre en colère. « Diable de Verger! » me disais-je, quand le jeune homme vint vers moi, et avec le plus gracieux sourire: « Monsieur, vous êtes chez vous ici: commandez, les pilotins, les mousses, le cuisinier, tout est à vos ordres. Excusez-moi seulement si je vous laisse seul; les soins de la manœuvre.... » C'était une excuse: le navire était orienté; la brise était faite; il n'y avait plus qu'à laisser courir. Mais je compris que cet homme craignait mes questions, et je me résignai. « Diantre! ajoutai-je pour me rassurer, Verger ne m'aurait pas envoyé dans un coupe-gorge! » Pendant ces petits incidens, nous gagnions du chemin · l'Ile-de-France s'abaissait derrière nous, et les hauts volcans de Bourbon grandissaient à vue d'œil. A sept heures du soir, nous laissions tomber l'ancre dans la rade de Saint-Denis. Tout le long de la côte de Sainte-Suzanne, nous avions vu se dérouler devant nous des bosquets de girofliers, des bois de cafiers, des champs de cannes à sucre, et, sur la plage, nous pouvions même compter les noirs qui regagnaient leurs cases après le travail du jour.

CHAPITRE X.

ILE BOURBON.

Vu de la rade, Saint-Denis se présente sur un amphithéâtre de rocs, flanqué à sa droite de la côte qui pend vers Sainte-Suzanne, et à sa gauche d'une haute et longue muraille basaltitique dont le pied baigne dans la mer et qui finit brusquement devant le golfe de Saint-Paul. Les maisons de Saint-Denis, disséminées sur un plateau, blanchissent au milieu de bouquets de cocotiers, et plus loin une vaste anfractuosité dessine le cours du ravin que l'on nomme la rivière de Saint-Denis. Un lit de cailloux ou *galets* signale l'embouchure de cette rivière (Pl. VIII — 1).

Le capitaine George me donna trois jours pour voir l'île, trois jours qui, sans doute, devaient aussi profiter à ses impénétrables affaires. Le lendemain matin une pirogue m'attendait avec deux noirs : je m'embarquai, et, quand j'approchai de la grève, à la vue de cette mer qui se brisait sur les galets, de cette houle courte et brusque, je ne savais comment je toucherais terre sans me mouiller. Je regardai avec surprise une espèce de débarcadère au-dessous duquel les chaloupes venaient se placer. Là, ballottées par la vague, elles confiaient leurs marchandises et leurs passagers au jeu d'une grue qui les hissait sur un pont volant bâti sur pilotis, et aventuré à une vingtaine de toises dans la mer (Pl. VIII — 2).

A plusieurs reprises, on a bien essayé d'améliorer la rade ouverte de Saint-Denis au moyen d'un môle. Le gouverneur Labourdonnais ordonna le premier de grands travaux que ruinèrent les premiers rade-marées ; et, tout récemment encore, une jetée avait été construite, forte en apparence et encaissant une crique artificielle. Mais l'œuvre de notre siècle n'a pas tenu plus long-temps que celle du siècle dernier. Habituée à tourner sans obstacle autour des

Digitized by Google

côtes arrondies de Bourbon, la mer emporta, dans l'ouragan qui suivit, et le môle et tous les navires qui s'étaient fiés à sa protection. Depuis lors, les mouvemens convulsifs des eaux ont arraché jusqu'à la base de cette digue, et il n'en est résulté qu'une ligne de récifs de plus aux abords du débarcadère.

Tout en examinant cette côte ingrate, j'allais vers elle, secoué par la lame, et obligé de me cramponner au bordage de ma pirogue. Un instant le flot avait l'air de nous pousser vers la plage avec la rapidité d'une flèche; mais le retour du ressac nous ramenait de nouveau vers la pleine mer. Enfin mes deux nègres sautèrent à l'eau; ils échouèrent leur embarcation sur les galets, et l'un d'eux me chargea sur ses épaules pour me déposer à terre.

A la première vue et par un simple rapprochement, je compris pourquoi les Anglais, à qui il avait tant importé de conserver l'Ile-de-France, ne s'étaient guère mis en souci de garder Bourbon, qu'ils auraient pu se faire adjuger également dans le grand pillage de 1814. L'Ile-de-France, toute dentelée de petits golfes, avec son Port-Louis, et son Grand-Port qui le suppléerait au besoin, était une station sûre, un point de relâche propice aux navires. Bourbon n'était qu'une côte ouverte, battue par la vague, dévastée par le vent et célèbre seulement par d'épouvantables sinistres. Si, aujourd'hui encore, après dix-huit années de paix, on établissait d'une part les avantages de cette possession, de l'autre les pertes auxquelles elle nous expose, il est à croire que la balance ne serait pas en faveur d'un plus long patronage.

L'île Bourbon avec l'Ile-de-France, et les îlots de Rodrigue et de Corgados, forment l'archipel des Mascareignes, du nom du Portugais *Mascarenhas* qui le découvrit.

« L'île Bourbon, dit M. Bory de Saint-Vincent, semble composée tout entière de deux montagnes volcaniques dont l'origine remonte sans doute à deux époques éloignées l'une de l'autre. Dans la partie méridionale la plus petite, les feux souterrains exercent encore leurs ravages; celle du N. est bien plus vaste; les éruptions volcaniques qui l'ont jadis bouleversée ne s'y font plus ressentir; des espèces de bassins ou de vallons, des rivières rapides cernées par des remparts perpendiculaires, des monticules jetés dans ces vallons, dont ils embarrassent le cours; des prismes basaltiques souvent disposés, comme dans l'île de Staffa, en colonnes régulières; des couches des laves les plus variées, des fissures profondes, des indices d'un fracassement général, tout rappelle d'anciennes et terribles révolutions physiques. La plage étroite, interrompue en quelques endroits, n'est composée, comme à Ténériffe, que de galets basaltiques ou d'autres laves roulées : ces galets sont entraînés à la mer par les pluies. On ne trouve nulle part de vrais sables : ce qu'on désigne improprement par ce nom est composé de débris calcaires et de corps marins, jetés au rivage par les vagues, ou présente en petit la collection de toutes les laves de l'île, que le roulement des flots a réduites en parcelles arrondies très-petites, d'un aspect bleuâtre et ardoisé. »

L'île Bourbon a été divisée par ses habitans en deux parties distinctes : la partie *du vent* et la partie *sous le vent*. La première, qui part de la droite de Saint-Denis, contourne à l'E. en embrassant les quartiers de Sainte-Marie, de Sainte-Suzanne, de Saint-André, de Saint-Benoît et de Sainte-Rose; la seconde, à la gauche de Saint-Denis, comprend les quartiers de l'O., Saint-Paul, Saint-Leu, Saint-Louis, Saint-Philippe, Saint-Pierre et Saint-Joseph. Entre ces deux régions littorales s'élève le Pays-Brûlé, partie haute et volcanique de l'île, région froide et moins productive que signalent le Piton-aux-Neiges, le morne des Salazes, la haute plaine des Chicots, et une foule de pics et de plateaux secondaires. La partie du vent est la plus riante de Bourbon; celle sous le vent passe pour la plus riche, quoique moins arrosée. La première allant en pente douce de la mer jusqu'au centre de l'île, tempérée par des brises continuelles et cultivée avec soin, se rapproche un peu, par l'aspect, de nos provinces méridionales. Des champs d'épis qui tremblent au vent, des bosquets de girofliers à l'odeur suave, des forêts de cafiers, des plaines de cannes à sucre, varient un paysage à la fois riche et fécond. On a remarqué néanmoins que dans tout ce littoral de l'île, souvent battu par la tempête qui l'arrose d'une pluie salée, les produits, comme le sucre et le café, prennent une saveur alcaline, qui ne se reproduit pas dans les denrées recueillies sous le vent. Saint-Paul et Saint-Leu fournissent des cafés supérieurs à ceux de Saint-Denis et de Sainte-Marie. A Saint-Leu se trouve le grand entrepôt où les propriétaires des terrains sous le vent emmagasinent leurs récoltes.

Quand on visite le Pays-Brûlé, il est aisé de voir que l'île est un produit volcanique. Deux cratères principaux s'y font remarquer; au nord, celui de la montagne du Gros-Morne, éteint depuis long-temps; au sud-est, celui qui

Digitized by Google

Piton-de-Fournaise qui brûle encore. A diverses reprises, des géologues et des naturalistes ont exploré ces sommets ignivomes. M. Bory de Saint-Vincent les a gravis par trois fois, et la science lui est redevable de leur description complète. Sur le Piton-des-Neiges, solitaire, dépouillé, il aperçut, dans les débris aréniformes des laves, l'empreinte du pied humain. C'était, sans doute, celui d'un nègre fugitif, qui était venu conquérir la liberté dans les dernières limites de notre atmosphère. Quand on quitte la plaine pour les terrains élevés, le cafier, le muscadier, le giroflier font place au vaquois, arbre précieux dont les feuilles servent à la fabrication des nattes d'emballage, et au chou-palmiste, dont le fruit est recherché sur les tables créoles. A six cents toises commence la région des Calumets, espèce de bambou au port majestueux, qui se dresse à soixante pieds du sol comme une flèche de verdure. Sur la longueur de son chaume flexible sont des verticilles toujours agités qui sifflent à la brise. Le seul arbre important qu'on trouve au-dessus est cette mimeuse hétérophylle qui porte, mêlées, des feuilles semblables à celles du saule, et des feuilles découpées comme celles des plus élégans acacias. Au-dessus de cette région, la nature est toute autre. Des buissons seuls parent la roche anfractueuse; de rigides graminées, de verdoyantes bruyères, quelques humbles mousses végètent à leur base. A travers ces productions saillissent des quartiers de lave, bleus, gris, rougeâtres, qui disent que la racine de cette verdure s'alimente dans une fournaise.

On évalue la superficie de l'île Bourbon à 170,794 hectares. Sa longueur, du nord au sud, a quatorze lieues, sa largeur neuf ou dix lieues, et sa circonférence près de quarante-huit. L'île a la forme elliptique et renflée d'une écaille de tortue. Les sommités de ses plus hautes montagnes sont couvertes de neiges une partie de l'année : le Piton-des-Neiges a près de 1600 toises d'élévation. Une foule de petites rivières, guéables pendant l'été et furieuses dans la saison des pluies, descendent des montagnes dans un encaissement de rochers. Long-temps cette île resta inhabitée, même après que les Portugais l'eurent découverte. De Pronis, et Flacourt après lui, en prirent possession en 1653, au nom des rois de France, qui la cédèrent à la Compagnie des Indes jusqu'en 1767. Prise depuis par les Anglais en 1810, elle nous est revenue à la paix de 1814. L'introduction du café à Bourbon date de 1718 : les premiers plants en furent tirés d'Arabie, et ils prospérèrent sur ce sol vierge et fécond; mais, en 1806, un violent ouragan ayant détruit une grande partie des cafeiries, on substitua, en beaucoup d'endroits, à cette culture, celle de la canne à sucre : cette dernière a fait depuis lors des progrès si considérables qu'aujourd'hui la colonie récolte 18,000,000 de kilogrammes de sucre pour 700,000 kilogrammes de café. Année commune, il entre de deux cents à deux cent cinquante navires de commerce dans les rades de l'île, et presque tous sont français. Le chiffre le plus récent élève les importations à 7,000,000 de francs, et les exportations à plus de 10,000,000. Le commandement supérieur appartient à un gouverneur assisté de trois chefs d'administration, tous envoyés de la métropole; un conseil privé et un conseil colonial délibèrent et votent le budget intérieur. La justice est administrée par des tribunaux de paix, un tribunal de première instance, une cour royale et deux cours d'assises. Des recensemens exacts portent la population à 100,000 individus, dont 28,000 libres et 72,000 esclaves.

A peine débarqué à Saint-Denis, je me présentai chez un des correspondans de Verger, qui, ne me voyant pas disposé à y faire un long séjour, voulut me servir lui-même de *cicerone* dans un rapide et sommaire examen. Nous partîmes du môle pour monter dans la ville haute, en longeant pendant quelques instans la rivière, dont les bords présentaient de curieux points de vue (Pl. VIII — 3). Saint-Denis est un véritable bourg, dont l'apparence est triste, morne et négligée. Les quais, si vivans dans toutes les colonies, sont déserts : la seule construction qu'on y voie est un grand hangar appelé *Bancassal*. Du même côté, et à quelque distance d'une batterie, se trouve la maison du gouverneur avec sa partie inférieure en pierre, et le reste en bois. La cour d'entrée, les deux ailes de rigueur donnent au bâtiment une apparence bien supérieure à sa réalité. Plus haut, et vers le centre de la ville, apparaissent, entre beaucoup de cases mesquines, quelques maisons en bois, propres et assez jolies, qui bordent des rues non pavées. Vers la gauche de la hauteur, une large allée signale le plus beau quartier de Saint-Denis. Garnie sur ses deux côtés d'élégantes habitations, cette avenue aboutit au Jardin-du-Roi, vanté par les habitans comme une des merveilles de leur île. Le collége, le palais-de-justice et l'église complètent la liste des monumens publics de Saint-Denis.

Avec des établissemens aussi peu imposans, et mal situé d'ailleurs, il n'est pas étonnant que ce

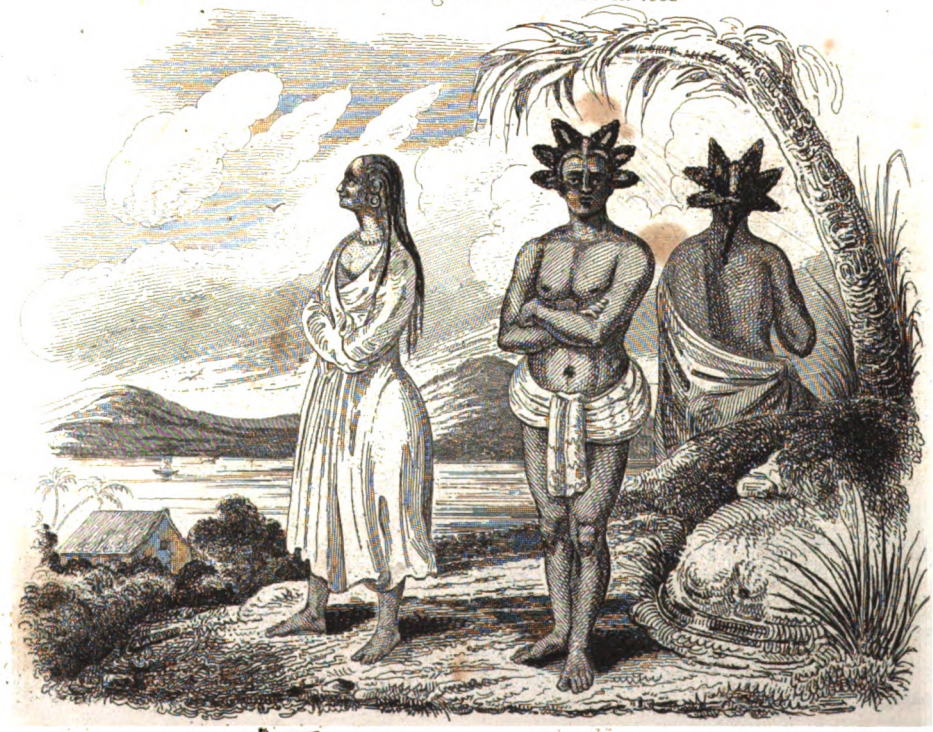
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Soumission des Malgaches a Flacourt en 1652.

1. Sumision de los Malgaches á Flacourt en 1652.



3. Femme Esclave. 4. Hommes Hovas.

de Saimon del.

3 Mujer Séclava 4 Hombres Hovas

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

chef-lieu de l'île Bourbon voie sa suprématie mise en question chaque jour. Son rival le plus acharné, Saint-Paul, tient la querelle toujours pendante, et fait valoir contre Saint-Denis sa supériorité de mouillage, d'assiette dans une plaine, d'abri contre les ouragans. Par une de ces fluctuations habituelles dans les choses contestées, dernièrement un ordre, venu de la métropole, avait cherché à trancher le différend par un arbitrage, qui attribuait à Saint-Paul la résidence des cours judiciaires, en maintenant le siége des autorités civiles et militaires à Saint-Denis : mais les plaintes de la localité dépossédée ont été si vives, ses récriminations si amères, qu'il a fallu rétablir les choses sur l'ancien pied.

Pour se rendre de Saint-Denis à Saint-Paul, on longe, sur le versant de hautes montagnes, un chemin ou plutôt une rampe taillée presque tout entière dans le roc vif. C'est un ouvrage trop magnifique peut-être, trop coûteux surtout pour une colonie qui a besoin de tant d'autres créations plus utiles. Saint-Paul a quelque raison de se dire plus avenant à l'œil que le chef-lieu : de la rade, ce n'est pas ce tableau sauvage et déchiré qu'offrent les monts volcaniques de Saint-Denis; c'est un demi-cercle de mamelons boisés, d'où tombent quelques cascades, et au pied desquels s'étend la ville, avec son canal bordé d'arbres et ses jolies maisons alignées sur la plage. En dehors de toute prévention locale, l'Européen, à première vue, préférera le séjour de Saint-Paul à celui de Saint-Denis.

Dans l'île Bourbon, les concessions de terrains sont très-mal déterminées. Au lieu d'en fixer l'étendue par une mesure donnée, elles spécifient vaguement que les terres, situées entre tels et tels ravins, entre telle partie de la montagne et la mer, forment la propriété d'un tel. Mais rien n'est plus instable que de pareilles lignes de démarcation : ces rivières qui, dans la saison pluvieuse, sont sujettes à changer de lits, ruinent souvent, par leurs débordemens, une partie des terres, et causent par ce bouleversement une dépréciation considérable dans les propriétés, sans compter les interminables procès qui en résultent. Pour faire apprécier l'utilité d'une limitation exacte, il suffit de dire que les habitations arpentées et entourées de bornes se paient le double de ce qu'elles valaient avant cette opération.

A l'île Bourbon, comme à l'Ile-de-France, la culture des terres pèse entièrement sur les noirs esclaves. On y connaît aussi les diverses races qui peuplent l'île voisine, le Yolof à la taille svelte et pleine de grâce, l'intelligent Malgache et le Mozambique vigoureux; mais, depuis quelques années, la surveillance de la station maritime a paralysé la traite, et on a craint que les habitations ne manquassent de bras. Les colons, privés de nègres africains, demandèrent alors des bras libres à la presqu'île de l'Inde, et M. Laplace rend ainsi compte des résultats qui suivirent cette tentative :

« On trouva, dans les établissemens français sur cette côte, des Indiens qui s'engagèrent, moyennant une somme assez modique par mois et le passage, à venir travailler pendant quelques années sur les habitations de Bourbon. Quoique fortement encouragés par le gouvernement, les essais d'abord ne furent pas heureux; les engagemens étaient peu nombreux parmi des hommes d'une autre religion, esclaves des préjugés et pour lesquels le travail et l'expatriation sont également odieux. D'autres obstacles se présentaient dans la colonie; mais la prudence et la sagesse des autorités les surmontèrent tous peu à peu. Les pauvres émigrans devinrent l'objet d'une active sollicitude; ils furent bien traités, payés exactement par leurs nouveaux maîtres, et leur avenir mis à l'abri des vicissitudes si communes dans les affaires, qui font changer de propriétaires les habitations et les esclaves; enfin, ces Indiens purent faire passer à leurs familles des nouvelles et le fruit de leurs travaux.

» Tant de soins et tant de fidélité dans les promesses méritaient la confiance des nouveaux cultivateurs; en effet, ils vinrent en grand nombre sur les bâtimens expédiés de la colonie, et les marchands en firent des spéculations. Chaque Indien ne put être embarqué que muni d'un certificat du gouverneur de l'établissement français où il avait vécu jusque-là.

» J'ai trouvé les colons satisfaits de leurs ouvriers; ils ne sont pas, il est vrai, si forts, si durs au travail que les nègres; mais ils sont plus doux, ne boivent que de l'eau, ne s'absentent jamais de leurs occupations, ne volent point, tandis que les autres sont généralement ivrognes, paresseux, débauchés et coureurs.

» Il a été jusqu'ici presque impossible de décider les Indiens à conduire leurs femmes avec eux : aussi retournent-ils dans leur patrie, avec l'argent qu'ils ont gagné, aussitôt que l'engagement est expiré; mais, comme plusieurs sont revenus, il y a lieu d'espérer qu'on parviendra à surmonter cette répugnance et qu'ils finiront par se fixer dans la colonie. »

Les habitudes, les mœurs, la nourriture des

Digitized by Google

créoles de l'île Bourbon ont trop d'analogie avec celles des créoles de l'Ile-de-France pour qu'il soit utile de faire ressortir quelques nuances qui les séparent. Ce sont toujours des allures françaises, avec plus d'abandon à l'Ile-de-France, avec plus de réserve à l'île Bourbon. On voit que, dans cette dernière possession, le frottement avec l'Europe n'a pas encore poli toutes les aspérités du caractère créole. Les planteurs sont en général âpres comme leurs montagnes, sombres comme leurs ouragans. Mais ces défauts ne sont que sur l'écorce; il y a au fond de cet austère dehors des vertus douces et hospitalières.

Le terme fixé à mon séjour allait expirer, et le capitaine George n'était pas un homme avec qui l'on pût plaisanter. Je pris donc congé de mon hôte, et j'arrivai sur le débarcadère dans un moment où le vent fraîchissait. On allait hisser le fatal pavillon bleu, signal prohibitif, qui indique que la communication doit cesser entre la rade et la ville. Les ponts volans étaient encombrés de monde. Trois ou quatre chaloupes se hâtaient de mettre à terre leurs passagers. Ici des dames étaient hissées dans un fauteuil; là des officiers de marine grimpaient par une échelle de corde que le poids de leur corps faisait vaciller (Pl. VIII — 2). Au risque de chavirer dans la rade, je m'affalai par une corde et tombai dans une pirogue qui prit le large. A diverses reprises, la mer embarqua dans notre frêle bateau, et ce ne fut pas sans peine que j'atteignis le bord du *Soleil*. « Ah! vous voilà, me dit le mystérieux capitaine; nous n'attendions plus que vous. » Et à l'instant même il commanda la manœuvre d'appareillage. Mouillé de la tête aux pieds, je descendis dans la chambre.

Deux heures après, quand je remontai sur le gaillard d'arrière, un vent de S. E. nous chassait vertement sur Madagascar. Quoique le temps fût capricieux et saccadé, le capitaine du *Soleil* recevait les grains avec toute sa toile. Les perroquets étaient dehors, et nous emportions nos douze nœuds (quatre lieues) à l'heure. Je n'osais parler; mais en voyant les hauts mâts plier comme des roseaux, à l'aspect du penon qui se raidissait en menaçant le ciel, *in petto* je faisais le vœu que notre capitaine prît la fantaisie d'aller un peu moins vite. Lui pourtant ne semblait guère songer à son navire. Assis sur un banc de quart, il jouait avec un chien de chasse, quand je le vis se lever tout d'un coup, comme frappé d'une apparition, prendre sa longue vue et la braquer sur la mer. « Maître Leroux! cria-t-il d'une voix tonnante. — Aïe, aïe! » répondit-on de l'avant. — Bon, pensai-je en moi-même, il a vu que le temps ne plaisantait pas; il met les pouces. — Maître Leroux, range à hisser les bonnettes à babord! — Range à hisser les bonnettes! — Miséricorde! les bonnettes par une telle brise! Mauvais plaisant de Verger de m'avoir confié à un casse-cou pareil! C'est indigne! » Je n'y tenais plus; je m'approchai du capitaine George. « Capitaine, il vente fort, lui dis-je, ne sachant par où commencer. — Pas assez, Monsieur : nous avons besoin que cela tienne jusqu'à la nuit. » Et il gardait toujours sa longue vue fixée vers l'horizon. J'étais désorienté par ce sang-froid : ne trouvant plus d'expression pour mes craintes, je jetai seulement sur la voilure, sur la mer, sur le penon, un regard piteux et significatif : il voulut bien me comprendre. « Monsieur, me dit-il avec un sérieux amical, regardez par notre travers; là, là (il me passait sa longue vue). Voyez-vous! — Oui, comme une pointe d'aiguille. — C'est un navire, Monsieur, une corvette de la station, un bâtiment de l'État. — Eh! qu'importe? — Beaucoup, tout plutôt; il y va de ma fortune, de ma vie, de mon honneur. Ecoutez : j'aime mieux me remettre à votre loyauté que courir plus tard, à Tamatave, la chance d'indiscrétions involontaires. La goëlette sur laquelle vous naviguez est un négrier. *Le Soleil* n'a jamais fait d'autre commerce. » Malgré moi, je frissonnai. « Rassurez-vous : à l'heure qu'il est nous sommes en règle; nous avons patente pour courir dans ces eaux; nous sommes un honnête et respectable navire, avec d'excellens papiers de bord et des rôles duement paraphés. La corvette nous ferait mettre en panne, enverrait un canot à bord, qu'elle en serait pour son coup de canon à poudre et pour ses peines de visite. — Alors, pourquoi la fuir, au risque de démâter? — Pour qu'elle perde nos traces. A peine hors de Saint-Denis, j'ai fait un ricochet qui a trompé la croisière; elle croit que ma bordée est vers le fort Dauphin. Si elle relevait une nouvelle route, nous l'aurions sur nos talons jusqu'aux attérages, où elle me ferait manquer ma traite. Avec vingt-quatre heures devant moi seulement, je réponds de ce voyage. » Il continuait à interroger cette ligne noire qui pointait presque imperceptible sur le niveau de l'Océan. « Nous sommes plus bas que lui; il ne nous a pas vus; sa route l'éloigne. » Après ces mots, espèce d'aparté, plus tranquille, il continua ses confidences. « Allez, Monsieur, il faut plutôt nous plaindre que nous blâmer; car c'est une triste, une misérable vie

Digitized by Google

que la nôtre. » Peu à peu son ton devenait plus senti et plus grave; il reprit : « J'étais né pour faire mieux. Il eût fallu seulement venir vingt ans plus tôt. La guerre sur mer, voilà à quoi j'étais voué; la vie de corsaire, quand ce rôle était si beau, si héroïque pour nous; quand, sur vingt chances, nous en avions dix-neuf de naufrage, de prison ou de mort; la vie de corsaire, quand l'Anglais régnait sur les Océans; quand nous laissions pourrir nos belles coques de vaisseaux; oh! que je l'aurais aimée alors, comprise, idéalisée! On aurait parlé de mon petit *Soleil*, oh! oui, on en aurait parlé, Monsieur. Il se serait attaché au flanc d'un gros anglais comme l'espadon au ventre de la baleine, comme l'insecte sur la croupe du lion; il l'aurait mordu à y laisser le dard. Mais le métier a péri : et se faire capitaine marchand, avec un armateur à ses trousses, avec une méchante carcasse sous les pieds, disputer quelques liards sur le prix du nolis, sur l'achat des sucres ou sur la vente des vins, signer des connaissemens, coter des factures, arrimer des sacs, des caisses, des balles et des barriques, tout cela me répugnait, Monsieur; j'aurais tout préféré à cette existence triviale, tout : mieux vaut être nègre marron que capitaine marchand. Ne pouvant devenir corsaire, je me suis fait négrier; l'un vaut l'autre pour le mal que cela donne. C'est une rude vie, je vous le répète. » J'étais impressionné; il s'en aperçut et n'attendit pas ma réplique : « Il y a quelques années, la traite nous valait des monceaux d'or; les gouvernemens nous laissaient à peu près tranquilles, et les colonies ne s'en trouvaient que mieux. Aujourd'hui, tout est contre nous; croiseurs, agens coloniaux, espionnage, haute et basse police. Le commerce des noirs, presque toléré autrefois, ne peut plus se faire qu'au milieu de périls sans nombre. La contagion philanthropique a gagné jusqu'aux races africaines; le dernier souverain de Madagascar, Radama, chef des Hovas, a défendu la traite. Eh bien! depuis qu'elle est devenue si difficile, cette vie me plaît; j'aime à lutter, à combattre, à me savoir en face d'un danger; j'aime la tempête à la mer; aux attérages, j'aime les canons braqués et les boulets qui sifflent. Ma destinée est de mourir jeune; j'y compte. J'épuise tout en attendant : émotions de femmes, de jeu, de table; j'exagère tout afin de m'en lasser et de ne pas emporter un regret. » Après cette sortie, la figure du capitaine, animée jusqu'alors, reprit son expression dédaigneuse et sardonique. « Après tout, je ne suis pas à plaindre. Voyez : nous allons dans quelques jours prendre langue; mon courtier de nègres sera là avec son mot d'ordre, et un rendez-vous pour une anse de la côte, inaccessible aux croiseurs. J'y trouverai cent esclaves de cent cinquante piastres à cent vingt piastres l'un. J'irai à terre de nuit, je les compterai, les visiterai, les paierai, les embarquerai, et, le lendemain matin, nous serons au large, couverts de voiles et chargés de butin. C'est un glorieux moment, allez, quand on peut jeter son défi à la croisière, lui faire rompre quelque haut mât dans une chasse inutile. Puis viendra l'instant plus critique encore de l'attérage avec cette cargaison de chair humaine. Sur chaque morne, sur chaque pic, il y a des yeux qui nous regardent. Pour les déjouer, il faut calculer à l'avance quelle nuit sera plus obscure, quelle crique plus déserte, quelle habitation plus propice. On ne réussit à cela qu'avec un instinct sûr, un coup-d'œil d'aigle. Que de fois, à deux lieues d'une corvette qui venait sur moi, toutes voiles dehors, ai-je calculé que j'avais le temps de vider ma cale et de la laisser sans preuves d'un fait accompli sous ses yeux! Que de fois encore ai-je jeté à l'eau mon lest d'hommes pour sauver le navire, ne pouvant sauver la marchandise! Dans notre métier, Monsieur, c'est l'imprévu qui domine. L'expérience y sert moins qu'ailleurs; car aucune heure ne se ressemble, aucun voyage n'a des incidens pareils, et le génie du chef doit être tout d'inspiration. »

Cet entretien me mit à l'aise avec le capitaine. Dès-lors s'expliquait pour moi tout ce que ses allures avaient offert de mystérieux, et ses confidences provoquèrent les miennes. Ainsi, du peu de jours que je passai à bord du *Soleil*, naquit entre nous une intimité dont le souvenir m'est toujours précieux. Ce fut presque avec un sentiment de regret que je vis, le 3 février au soir, se dessiner la vaste chaîne de montagnes qui indique le gisement des côtes de Madagascar.

CHAPITRE XI.

ILE DE MADAGASCAR.

Le 4 février, *le Soleil* attérit sur Foulepointe. A peine ancré, le capitaine George sauta dans le canot et vogua vers la *Pointe-aux-Bœufs*. La plage qui s'étendait devant nous avec des sables noirs et d'une teinte presque métallique, allait aboutir à un village de quatre à cinq cents maisons d'un aspect agréable. Sur la droite s'élevait une petite batterie, et sur la gauche un bras de mer assez étroit en arrière du fort principal. Les pièces de cet ouvrage, dirigées sur la rade, pou-

Digitized by Google

vaient au besoin être tournées contre le village. Plus loin était le fort, défendu par une triple enceinte de bois, et portant dans ses embrasures des pièces de canon ou plutôt des pierriers, dont le calibre était d'environ une livre.

Le capitaine ne resta qu'une heure à terre: à peine eut-il touché de nouveau le bord, qu'il commanda l'appareillage. Quand *le Soleil* fut orienté, il me rejoignit. « Les Français ont échoué devant cette bicoque, me dit-il. Trois frégates n'en sont pas venues à bout; avec ma goëlette je l'aurais prise. » Il me raconta d'une manière sommaire la campagne de la *Terpsichore*, de *la Nièvre* et de *la Chevrette*, sur laquelle je devais avoir ensuite plus de détails. Pendant son recit, nous gagnions du chemin; nous reconnaissions l'Ile-aux-Prunes avant de jeter l'ancre devant Tamatave. Ce village offrait alors un aspect inoui de dévastation. Le fort qui le domine était labouré dans tous les sens comme un ouvrage qu'on aurait long-temps battu en brèche. C'était un stigmate de la guerre toute récente des Français contre les Hovas. Le 18 octobre, Tamatave avait été occupé de vive force par la division navale, et l'incendie du magasin à poudre avait fait sauter ses retranchemens.

La yole du capitaine George me conduisit sur le rivage, où nous nous dîmes adieu. Il devait repartir le même soir. Il me mit entre les mains d'un certain M. Bellemine, mulâtre de l'Ile-de-France et grand agent commercial des caboteurs de Port-Louis. Cet homme n'avait échangé que quelques mots avec le capitaine; mais je compris qu'ils étaient décisifs. Quand George eut repris le large, nous marchâmes vers sa maison, où nous arrivâmes, escortés de quelques naturels, les uns nègres, les autres olivâtres, un petit nombre presque blancs. Les nègres ont pour vêtement un *sadik* ou pièce de toile blanche, destinée à couvrir la partie inférieure du corps et qu'ils fixent autour des cuisses de manière à figurer une sorte de pantalon; puis un *seimbouc*, autre pièce de toile bleue, avec laquelle ils se drapent presque à la romaine. La figure de ces naturels a tous les caractères du type africain; les yeux veinés de sang; les lèvres larges et bouffies, le nez épaté, les pommettes saillantes, les cheveux courts et crépus, mais séparés en six tresses qui tombent du front jusqu'à la nuque (Pl. IX — 4). En passant devant le camp arabe, nous vîmes plusieurs familles de Séclaves, indigènes de descendance asiatique, fixés à Madagascar de temps immémorial, et principalement adonnés au commerce Les hommes sont vêtus à peu près comme les nègres; leur teint est seulement cuivré, leurs traits ont la finesse et la régularité arabe; leurs cheveux sont lisses et longs. Les femmes les arrangent à l'orientale par de longues nattes qui pendent sur leurs reins. Elles n'ont qu'un morceau de guinée pour vêtement (Pl. IX — 3).

J'eus bientôt vu le pays, et je consultai mon hôte pour savoir comment je pourrais continuer ma route vers l'Inde. Une occasion pour l'Inde, c'était presque un événement à Tamatave, et M. Bellemine me conseilla d'aller à Sainte-Marie où la chance me serait meilleure. Un bateau caboteur partait le lendemain matin pour la Pointe-Larrée; j'y pris passage. Débarqué sur ce point où gouvernait Corollaire, prince des Bétanimènes, mulâtre né d'une Malgache et d'un officier supérieur de l'artillerie française, l'agent créole ne me conseilla pas d'y résider long-temps, à cause des hostilités toujours pendantes entre les troupes françaises et Ranavala, reine des Hovas. Profitant d'un armistice qui durait encore, j'entrepris de me rendre par terre à Tintingue où nous avions récemment formé un établissement militaire. Deux guides noirs de confiance m'accompagnèrent dans cette route coupée de larges rivières et de marais profonds dans lesquels nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture. De distance en distance se montraient quelques oasis de terre ferme, couvertes d'arbres et de bruyères, où foisonnait le gibier. On y voyait par milliers les pintades, les tourterelles, les cailles, les merles, les pigeons verts et bleus. Les étangs abondaient aussi en canards de toute espèce, en hérons et en poules d'eau. On eût pu faire une chasse miraculeuse. Vers le milieu du jour, mes deux guides marquèrent la halte sous un bouquet de palmiers où quelques provisions et quelques fruits cueillis sur les arbres nous composèrent un repas frugal. Réduit à l'eau pour toute boisson, j'allais en puiser dans le marais voisin, quand un de mes nègres m'arrêta. « Çà n'a pas bon, Mossié, me dit-il, attends vous là. » Puis il chercha autour de nous, examinant les arbres des environs. Quelques minutes après, il me fit signe d'accourir; il avait trouvé un ravenala, qu'on a surnommé l'arbre du voyageur; il en prit une feuille, à laquelle il donna la forme d'une coupe, puis, au moyen d'une entaille profonde, il fit jaillir du tronc une eau limpide et fraîche, que je savourai avec une espèce de sensualité. La source était si abondante que mes deux noirs en burent chacun à leur tour sans l'épuiser (Pl. IX — 2).

Digitized by Google



2. Arbre du Voyageur.

2 Árbol del Viajante.



3. Vue de Tintinque.

3. Vista de Tintinque.

Digitized by Google

Digitized by Google

Quelques milles plus loin, nous entrâmes dans une forêt prodigieuse, où des arbres gigantesques élançaient dans l'air un dôme de verdure, tandis qu'au-dessous les groupes de cocotiers formaient une seconde voûte toute festonnée de lianes qui jetaient d'une branche à l'autre leurs guirlandes de feuilles et de fleurs. Dans l'épaisseur de ce bois, nous eûmes une vive alerte. Un parti d'Hovas le traversait. L'officier qui était à sa tête avait un uniforme rouge et des épaulettes écaillées à la façon anglaise. Il baragouinait quelques mots de français, et, autant que je pus le comprendre, il me conseilla d'accélérer mon voyage, parce que l'armistice allait expirer. Quelques heures après, je traversais la rivière de Fandarase, et je prenais asile dans notre établissement militaire de Tintingue. C'était une langue de terre qui s'avançait dans la mer, et que défendait un ouvrage palissadé de bastions, soutenu par un clayonnage en gazon et en branches d'arbres. Cinq bastions flanquaient la redoute principale; des fossés entouraient le rempart; un pont-levis assurait les communications avec l'intérieur; des chevaux de frise, très-forts et très-acérés, défendaient l'approche des murs. L'espace renfermé entre la mer et le retranchement était couvert de cases où logeait une garnison française de 400 hommes environ (Pl. IX — 5).

Dans son enceinte toute militaire, Tintingue ne pouvait m'offrir qu'une courte hospitalité. Le lendemain, je m'embarquai pour Sainte-Marie sur un aviso de guerre, et le jour même nous jetâmes l'ancre sous l'îlot fortifié qui commande la baie. C'est à Sainte-Marie, chef-lieu actuel des établissemens français à Madagascar, que je résumai mes impressions sur cette île, en les complétant de toutes les notions historiques recueillies sur les lieux, et surtout des précieux travaux de M. Ackerman, chirurgien en chef de notre marine militaire dans ces possessions. Je voulus d'abord visiter moi-même les deux établissemens agricoles fondés par MM. Albran et Carayon, l'un sur l'extrémité sud de l'île à Ancarenne, planté de cafiers et de girofliers; l'autre à Tsaraac, dans le nord de l'île, plus spécialement destiné à la culture de la canne à sucre, vaste habitation, avec de belles cases et des magasins, avec des canaux et un moulin en activité sur le cours d'une rivière. Ces deux essais pouvaient donner la mesure du parti que la France tirerait de Madagascar, si elle procédait à sa colonisation avec un plan suivi et des moyens suffisans de réalisation. Voici bientôt deux siècles que tour à tour nous faisons valoir ou nous dédaignons nos droits sur quelques points de cette île, que nous y fondons à grands frais des échelles de commerce et de navigation pour les abandonner ensuite. Il serait temps que l'expérience du passé profitât aux tentatives futures; et le récit de tant d'avortemens ne restera pas inutile, s'il détermine dans l'avenir quelque résultat plus durable et plus fructueux.

Ce fut en 1642, c'est-à-dire cent trente-six ans après sa découverte par le Portugais Lorenzo Almeïda, que Madagascar fut occupée par le sieur de Pronis, agent de la Compagnie française des Indes, en vertu d'une concession obtenue de Louis XIII. Toutefois, avant que la navigation par le cap de Bonne-Espérance eût révélé aux Européens modernes l'existence de cette île, les anciens l'avaient connue et fréquentée. Elle peut réclamer sa part dans les traditions parvenues aux Grecs et aux Romains sur cette immense Taprobane, « si reculée au sud, disent les récits anciens, que l'on n'y apercevait ni l'Ourse, ni les Pléïades, et que le soleil y paraissait se lever à gauche. » Ces traits, ainsi que les dimensions et le grand lac situé au centre de l'île, conviennent à Madagascar; tandis que les latitudes indiquées par Ptolomée s'appliquent à Sumatra, et que toutes les autres circonstances nous ramènent à Ceylan. Nul doute aussi que depuis ces temps où les données géographiques étaient si incertaines, les Arabes aient visité Madagascar avant et après Mahomet. La race des Séclaves, qui peuple le nord de l'île, est évidemment d'origine arabique, et toutes les tribus blanches doivent y être venues du continent d'Asie. L'histoire des Kalyfes, successeurs du Prophète, parle d'ailleurs d'une guerre de quatorze ans soutenue, vers 880 de notre ère, contre les peuplades du Zanguebar, débarquées par milliers dans l'Irak et l'Yémen. Or, le Zanguebar fait face à Madagascar; et, pour que des tribus africaines vinssent d'aussi loin attaquer les peuples de l'Islamisme, il fallait que des relations eussent amené et motivé cette lutte opiniâtre.

Quoi qu'il en soit, quand de Pronis, après avoir exploré toute la côte, débarqua près de Manghéfia, ou port de Sainte-Luce, le terroir de Madagascar se fractionnait en provinces, indépendantes les unes des autres, peuplées de tribus distinctes, et obéissant à des chefs divers. Manghéfia, où ce premier établissement fut tenté, offrait quelques convenances : un port abrité des vents du large par la petite île de Sainte-Luce; un large ruisseau qui coulait entre des prairies et des rizières; enfin le voisinage

Digitized by Google

de hautes forêts pleines de bois de construction. Mais un grave inconvénient annula bientôt ces avantages. La fièvre décima les rangs des colonisateurs, et chaque renfort d'hommes qui arrivait de France offrait un nouvel aliment au fléau. Ce fut alors que l'on songea à transporter le local français sur la péninsule de Tholangar, située par 26° 6' S. Là fut fondé le fort Dauphin: sur un plateau qui dominait la rade, on construisit un fort en parallélogramme; puis on chercha à nouer quelques relations avec les naturels du pays. Le roi de la contrée, Dian-Ramasch, se prêta à la colonisation nouvelle; mais bientôt les violences des Européens indisposèrent les Malgaches et nous créèrent des obstacles pour l'avenir. De Pronis, comme les autres, s'occupa plutôt des moyens de réaliser une rapide fortune, que d'assurer à l'établissement des chances prospères et durables. Au lieu de canaliser la rivière de Fanshère qui coulait à deux lieues de là et de la lier au vaste lac d'Amboule, il aima mieux enlever violemment des nègres pour les vendre à Vandermester, gouverneur de l'île Maurice. A ces causes de mésintelligence avec les indigènes se mêlèrent des révoltes entre Français, qui finirent par une déportation de quelques soldats mutins à l'île Bourbon.

Ce fut alors, vers 1648, que la Compagnie française des Indes envoya Flacourt à Madagascar. Cet homme, dont le caractère était mêlé de bon et de mauvais, hautain et parfois cruel avec ses allures dévotes, courageux, passionné, inflexible, gâta plutôt qu'il n'améliora les affaires. Les questions de forme étaient beaucoup pour lui. Le pieux abbé Nacquart, qui l'avait accompagné, ne voulait pas non plus que sa campagne fût infructueuse pour la grande question de prosélytisme, et il en résulta souvent quelques actes de barbare et maladroite politique. Dans l'ouvrage qu'il publia, à son retour en France, sur ses huit ans d'administration coloniale, livre précieux même de nos jours et plein de faits que les notions modernes n'ont pas détruits, Flacourt a minutieusement relaté les succès d'étiquette, les triomphes de déférence, les victoires de religion qu'il remporta sur les Malgaches. Tantôt il conquiert une ame au Seigneur, tantôt une peuplade à Louis XIV : ici figurent deux chefs de village, ou Lohavohits, homme et femme, qui viennent lui demander secours contre leurs voisins de la contrée de Fanshère (Pl. VIII — 4). Là, assis sur une escabelle, et son bâton de commandant à la main, le gouverneur reçoit le serment d'obéissance des habitans de la province de Carcanossi; il regarde d'un œil superbe ces pauvres diables demi-nus qui se prosternent à ses pieds (Pl. IX — 1). A plusieurs reprises toutefois, Flacourt expia ces heures de morgue et de fanfaronnade : le fort Dauphin se vit cerné et menacé par les naturels en 1652; et la belle contenance de sa petite garnison put seule le défendre de l'incendie et d'une ruine complète. Cependant, il faut rendre cette justice à Flacourt, qu'il fut le premier à recueillir sur Madagascar quelques renseignemens positifs. Il en nomma les peuplades, et décrivit leurs mœurs.

Après lui, la Compagnie française des Indes envoya un troisième convoi sous les ordres de Chamargou. Comme Flacourt, le nouveau chef avait aussi son escouade de missionnaires, et dans le nombre un certain père Etienne, prêtre d'un fanatisme intolérant et farouche. Pour neutraliser la démence furibonde de ces apôtres, Chamargou n'avait ni la capacité ni la vigueur nécessaires. Opiniâtre et insolent vis-à-vis de ses subalternes et des naturels, il ployait devant la volonté des Pères de la mission. Aussi des malheurs sans nombre vinrent-ils fondre à la fois sur une colonie ainsi gouvernée. Dans le début, Chamargou avait cru devoir détacher en reconnaissance dans le pays des Matatanes, un simple soldat, Levacher, de La Rochelle, plus connu sous le nom de Lacase. Cet homme, ouvert et intelligent, devint bientôt l'ami des naturels; il se mêla de leur politique, les aida dans quelques guerres, et reçut le surnom victorieux de Dian-Poussi. La première pensée de Lacase fut d'utiliser cette influence acquise en faveur de ses compatriotes; mais soit que la conscience de ses services l'eût rendu moins souple vis-à-vis de ses chefs, soit que Chamargou ne fût pas inaccessible à un sentiment de jalousie envers le simple soldat, toujours est-il que Lacase ne trouva plus dès-lors qu'injustice et ingratitude au fort Dauphin. Dégoûté, il déserta et passa chez les Malgaches avec cinq camarades. Dian-Rasitate, souverain d'Amboule, l'accueillit et lui donna sa fille Dian-Nongue. A la mort du père, la femme de Lacase régna sur ses domaines : Lacase fut donc presque souverain malgache.

Pendant ce temps, le chef du fort Dauphin expiait cruellement son injustice : la famine et la maladie avaient réduit sa garnison à 80 hommes, et nul convoi ne pouvait y parvenir tant que durerait la guerre impolitique déclarée au souverain de Mandarey, Dian-Manangue. Les choses allaient au plus mal quand le commandant Kercadio parut sur la rade; il fit ployer l'orgueil intraitable de Chamargou, et détermina un

Digitized by Google

rapprochement entre lui et Lacase; mais bientôt l'intolérance des missionnaires attira d'autres périls sur la colonie. Le père Etienne avait obtenu une cinquantaine de soldats pour convertir ou soumettre la contrée. Dans les villages qu'il visita tour à tour, le fougueux apôtre fusillait ou sabrait tout ce qui ne voulait pas se laisser baptiser. Les peuplades inoffensives des environs se soumirent à la bande du prêtre sans songer à la résistance; mais chez les Matatanes il trouva un corps d'indigènes qui le massacra lui et sa troupe.

Cette vengeance fut le signal d'une guerre générale. Chamargou, sorti du fort avec quarante Français, trouva Dian-Manangue et son beau-frère Lavatanga retranchés sur la rivière de Mandrarey avec dix mille hommes. A la vue de son ennemi, le chef malgache, pour l'insulter, s'affubla du surplis du père Étienne, posa gravement sur sa tête son bonnet carré et vint dans cet accoutrement bizarre provoquer les Français au combat. Contre de telles forces, le hasarder eût été folie. Chamargou humilia son orgueil : il eut recours à Lacase qui battit Dian-Manangue avec trois mille Androfaces sujets de sa femme. Ce premier service fut suivi d'une foule d'autres : pendant trois ans, le fort Dauphin résista à des forces immenses par le concours de la souveraine d'Amboule; il ne vécut qu'au moyen des troupeaux de bœufs et des sacs de riz qu'elle y fit parvenir. Lacase se montra si dévoué, si actif, que la Compagnie crut enfin devoir lui envoyer le brevet de lieutenant avec une épée d'honneur. Mondevergue qui survint en 1667 avec une flotte de dix vaisseaux, employa également l'époux de Dian-Nongue à la pacification de la contrée, et le fort Dauphin jouit d'un certain repos jusqu'en 1670, où Delahaye remplaça Mondevergue. L'orgueil puéril du nouveau commandant provoqua une guerre qui se termina par un massacre général des Français. Chamargou et Lacase y périrent. Depuis lors quatre-vingt-dix ans s'écoulèrent sans qu'il fût question de Madagascar.

En 1768, sous le ministère du duc de Praslin, un nouvel essai de colonisation fut tenté : M. Demodave partit pour aller prendre possession du fort Dauphin au nom du roi de France. Ses instructions traçaient une marche plus pacifique que guerrière. Il fallait se concilier les peuplades malgaches, non les violenter. Cette fois on avait embarqué des agriculteurs au lieu de missionnaires; et sans doute cette tentative eût rencontré de plus beaux résultats, si on lui avait affecté plus de fonds, en la combinant sur une haute échelle. A la même époque, d'ailleurs, l'aventurier Beniowski vint se jeter à la traverse des projets de Demodave. Echappé courageusement des steppes de la Sibérie, ce Polonais était venu chercher fortune sur cette côte lointaine. Son caractère hardi, ses plans merveilleux trompèrent les ministres français. Deux millions furent gaspillés par lui dans l'établissement de la baie d'Antongil, tandis qu'on avait mis soixante et quelques mille francs seulement à la disposition de M. Demodave. Plus tard, les rapports de M. Poivre ayant dessillé les yeux du gouvernement, Beniowski fut obligé de se retourner ailleurs : il alla aux États-Unis, y fit d'autres dupes, détermina une expédition pour Madagascar, et s'établit de nouveau à Antongil, jusqu'à ce que, fatigué de sa turbulence, le commandant Souillac envoya contre lui un petit corps français en 1776. A la première rencontre, une balle tua l'aventurier.

Pendant qu'au sud un poste militaire et commercial se reformait au nom du roi de France, à Sainte-Marie, dans une petite île attenant à la côte orientale de Madagascar, le hasard déterminait un autre établissement européen. Sainte-Marie, que les naturels nomment *Nossi-Ibrahim*, est habitée par une race plutôt arabe que nègre, race chez qui vivent des traditions de Noé, d'Abraham ou Ibrahim, de Moïse et de David. Les baies de cette île servaient, depuis un demi-siècle, de repaire aux pirates de l'Océan-Indien; ils s'y étaient naturalisés, y avaient contracté des alliances parmi les insulaires, et, grâce à eux, la traite des hommes, inconnue jusqu'alors dans ces contrées, y était devenue commune et lucrative. La prospérité toujours croissante de Sainte-Marie engagea enfin la Compagnie française des Indes à y diriger une expédition. Quoique l'île fût regardée comme le cimetière des Européens, une foule d'émigrans partit sous la conduite d'un nommé Gosse; mais, par suite de quelques mesures maladroites, au bout de la même année, toute la colonie périssait victime d'une insurrection des naturels. De sanglantes représailles vengèrent les Français, et l'établissement se réorganisa sous l'influence d'un simple soldat de la Compagnie des Indes, Labigorne, qui avait épousé Bétie, fille d'un roi de Nossi-Ibrahim et sœur de Jean Harre, souverain de Foulepointe. Cet homme, devenu ainsi intermédiaire entre ces insulaires et les Français, fut d'une utilité décisive à la colonie renaissante. Des relations commerciales s'établirent avec le littoral du nord et du nord-est,

Digitized by Google

et cette direction nouvelle porta un dernier coup à la colonie si précaire du fort Dauphin.

De cette époque à la paix de 1814, le seul événement décisif qui se passa dans ces contrées, fut l'intervention d'une escadre française, sous les ordres de M. Hamelin, dans un débat entre le souverain de Foulepointe et celui de Tamatave. Alliés de ce dernier, nos vaisseaux s'embossèrent devant Foulepointe, et, après une vive et courte canonnade, emportèrent le village et le fort au moyen de quelques troupes de débarquement. Le résultat de cette guerre ne profita qu'aux intermédiaires : Foulepointe et Tamatave reçurent garnison française.

Cette période fut toute prospère. L'abondance régnait sur les points occupés; les objets d'échange y affluaient, la gomme copal, le riz et les nègres. Les plus beaux parmi ces derniers se tiraient d'une province intérieure, séjour de ces Hovas qui allaient plus tard devenir les maîtres de la Grande-Terre. Leur souverain Dian-Ampointe méditait alors une conquête dont il légua l'accomplissement à son petit-fils Radama.

Le traité de 1815, ne stipulant rien pour Madagascar, impliquait la reconnaissance de nos comptoirs sur cette île. Seulement les Anglais essayèrent alors de se créer quelques postes qui pussent balancer les nôtres; ils colonisèrent le port de Louqez, essai malheureux, qui n'aboutit qu'au massacre des hommes débarqués. Battus sur ce point, les agens britanniques se rabattirent sur un autre. Déjà, vers ce temps, Radama, souverain des Hovas, révélait ses pensées d'agrandissement. On ne saurait préciser par quels moyens, par quels émissaires, l'amirauté de Londres parvint à fonder sa prépondérance à la cour du souverain malgache; mais quand on vit plus tard ce conquérant marcher vers la soumission des nations littorales, avec une armée travestie à l'anglaise, maniant le fusil à l'anglaise, avec des officiers aux uniformes rouges, on put deviner quelle politique avait passé par là, et reconnaître au besoin la main de M. Farquhar, gouverneur de l'Ile-de-France.

Cette révolution, qui s'opérait sous les yeux de notre marine et de nos garnisons, nous trouva impassibles et neutres. Dans la tendance qu'elle prenait, nous avions beaucoup à y perdre. Nous y assistâmes cependant l'arme au bras. Radama, dans l'espace des cinq années qui suivirent, écrasa tour à tour les chefs des Bombetocs, des Séclaves, des Antavares, des Betimsaras des Bétanimènes, et une foule d'autres plus obscurs et moins redoutés. Le chef hova vint toucher aux portes de nos établissemens, et nous n'eûmes pas seulement la pensée de rallier à la cause française cet homme qui se serait donné à nous si volontiers. Pour tout esprit observateur, c'était visiblement une transformation complète de cette île immense. Radama réalisait à Madagascar ce que Mohammed-Aly avait réalisé en Egypte, Tameamea à Sandwich, et Finau Ier à Tonga-Tabou. Il préludait à la civilisation par la conquête: la domination militaire devait le conduire à l'unité politique. Son armée était forte déjà, compacte, disciplinée à l'européenne; les chefs étaient montés sur des chevaux venus du dehors, les soldats pourvus de fusils et de cartouches. Rien ne pouvait plus lui opposer d'obstacle sérieux.

Aussi le royaume des Hovas se développa-t-il bientôt dans tous les sens; l'intérieur de l'île, du 14° au 18° parallèle, releva du jeune conquérant; la capitale du nouveau royaume, Tananarive ou Emirne, devint une ville puissante, et, dès ce moment, on put prévoir que les fertiles provinces des côtes orientales ne resteraient pas à l'abri de ce vaste empiétement militaire.

En 1819 pourtant, le gouvernement des Bourbons se prit à tourner de nouveau les yeux vers Madagascar. Une poignée de soldats et quelques spéculateurs parurent au fort Dauphin et à Sainte-Marie. Le premier de ces deux postes reçut une garnison que les naturels saluèrent avec joie. Sur le second s'établirent le commandant Carayon avec un petit nombre d'hommes pour la garde du drapeau, et M. Albran, jeune Marseillais, aux idées grandes et hardies, qui avait conçu le plan de créations agricoles, et qui, sans une mort précoce, les eût certainement réalisées. Dans le même temps, nos anciens comptoirs de la Grande-Terre étaient explorés par un officier de la marine française M. Sylvain Roux, chargé de réveiller en notre faveur les anciennes sympathies des peuplades. Ce fut lui qui détermina l'embarquement à bord du *Golo* des jeunes princes malgaches, Berora, petit-fils de Jean René, souverain de Tamatave et de Foulepointe, et Mandi-Tsara, petit-fils du célèbre Tsi-Fanin, possesseur de Tintingue. Ces deux insulaires étaient mis par leurs parens sous la tutelle de M. Sylvain Roux, qui devait confier leur éducation aux colléges de notre capitale. A Paris, les services de cet officier furent appréciés et récompensés peut-être au-delà de leur valeur. Avec le grade de capitaine de vaisseau, on lui donna le titre de commandant des

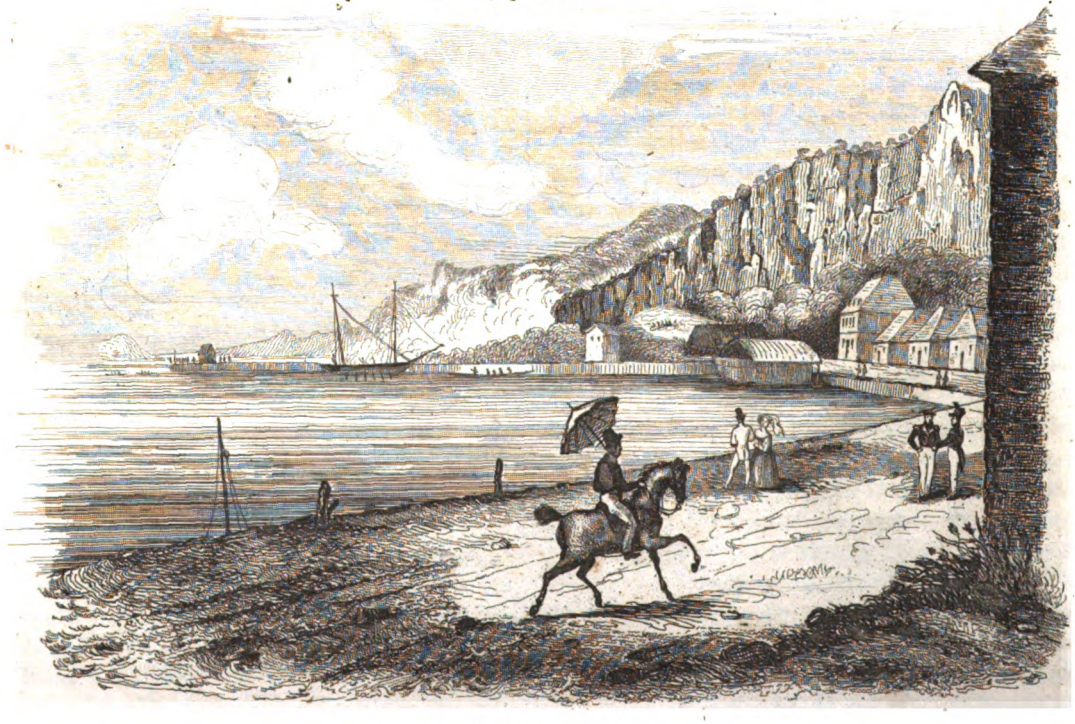
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Hippopotames.*

1 Hipopotamos



2. *Rade de Mahé.*

2 Rada de Mahé

de Jarsom del.

Digitized by Google

établissemens français à Madagascar. La corvette de charge *la Normande* fut mise à sa disposition avec 100,000 francs de premiers fonds. Deux cents ouvriers de divers états s'embarquèrent avec lui pour aider à la colonisation nouvelle.

Cette expédition eut encore la plus malheureuse issue. Après une longue navigation côtière, *la Normande* mouilla dans la baie de Sainte-Marie, où l'on persistait à vouloir fonder un chef-lieu. Dans le cours des premiers travaux de défrichement, la fièvre enleva trois cents hommes, et le reste, voué à une existence maladive, fut attaqué de nostalgie et de découragement.

Voilà où nous en étions en 1822, quand les Hovas s'ébranlèrent pour combattre les Betimsaras et les Bétanimènes. Radama parut à Foulepointe, et s'établit sur la pierre même qui constatait la souveraineté de la France; il occupa ensuite Pointe-Larrée, s'empara de Tintingue, soumit tous les chefs nos alliés, pilla les convois destinés à la garnison de Sainte-Marie, sans que de tant d'actes, évidemment hostiles, il résultât autre chose que d'impuissantes et timides protestations. Loin d'en tenir compte, le souverain malgache prit l'initiative d'une rupture en s'emparant du fort Dauphin, dont le pavillon fut outrageusement abattu; et quand nous eûmes été chassés ainsi de toute la Grande-Terre, il médita même, sur Sainte-Marie, un projet de descente qui échoua seulement faute de transports. Ces affronts si directs trouvèrent notre gouvernement insensible. Vainement une insurrection des peuplades littorales sembla-t-elle, vers le milieu de 1825, tendre la main à une intervention française. Au lieu de venir en aide aux chefs scissionnaires, dont quelques-uns avaient arboré nos couleurs, au brave Tsi-Fanin, souverain de Tintingue, qui mourut criblé de coups de lance, aux Séclaves, aux Betimsaras, aux Bétanimènes, on les laissa exterminer un à un par les Hovas; on donna le temps à Radama de se consolider par de nouvelles victoires. En France et à Bourbon, on paraissait s'inquiéter peu de Madagascar; et les colons de Sainte-Marie, réduits à leurs seules forces, isolés de la Grande-Terre, avaient peine à se maintenir eux-mêmes. La mort ne laissait pas de trêve à cette population européenne; elle frappait les chefs comme les soldats. M. Sylvain Roux s'en alla le premier, puis M. Albran, nommé commandant provisoire. M. Blevec n'échappa qu'en cédant le poste; M. Giraud l'occupa en 1826, et M. Carayon en 1827.

Pendant ce temps, Radama, de retour à Tananarive, gagnait à lui, par la clémence et par les faveurs, ceux que ses armes n'avaient fait que soumettre. Le Séclave Rafarla fut du nombre. Ce guerrier, dans la lutte récente, avait tenu tête aux troupes du souverain hova, tant que ses munitions avaient duré; puis, ne trouvant plus ni fer ni plomb sous la main, il lui avait envoyé l'argent de ses piastres fondues, et, cette dernière ressource épuisée, il s'était jeté au fort des bataillons ennemis, sabrant tout devant lui, jusqu'à ce que la fatigue l'eût fait tomber mourant sur un monceau de cadavres. Conduit vers Radama : « Tu ne trouveras rien ici, lui dit-il, je t'ai envoyé jusqu'à mon argent. » Radama sut apprécier ce noble caractère. Rafarla devint son beau-frère, son ami, et l'un de ses principaux officiers.

Mais la cour de Tananarive fut témoin, à cette époque, d'une fortune bien plus rapide et bien plus singulière. L'étoile de la France voulait qu'à l'heure même où nous semblions déserter notre propre cause, un incident fortuit nous conservât auprès du souverain malgache quelques ressources d'influence privée. C'était à une époque où l'action anglaise prévalait dans les conseils de Radama. Les ministres protestans, Jones et Griffiths, établis dans sa capitale, dirigeaient le mouvement civilisateur dans tout le pays; ils y prêchaient une espèce de cours d'histoire à l'usage du prince et des grands, où notre nation était sacrifiée à la nation britannique. Eh bien! malgré cette influence si directe et si continue, malgré notre impolitique éloignement, quand il s'agit de nommer un dignitaire supérieur à tous les autres, un maréchal du nouveau royaume, ce fut un Français que Radama choisit, un nommé Robin, ancien sous-officier de l'Empire. L'histoire de cet homme est un roman.

Maréchal-des-logis de l'armée du Nord en 1813, Robin passa en 1814 comme sergent dans les bataillons destinés aux colonies; il vint à Bourbon. Là, incarcéré pour quelques actes d'insubordination justiciables d'un code rigoureux, il ne put supporter la pensée d'une peine dégradante, combina, trouva des moyens d'évasion, gagna l'Ile-de-France, puis Madagascar en 1819. Avec l'autorisation de Radama, de Tamatave il vint à Tananarive, où quelques ressources d'éducation le rendirent utile aux habitans. Il donna des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. L'un des naturels, le sieur Jolicœur, le prit surtout en affection. C'était un Malgache, qui, enrichi par le cabotage entre

Digitized by Google

Madagascar et Maurice, avait épousé, dans cette dernière colonie, une Malabare avec laquelle il vivait alors retiré à Tananarive. Cet homme avait plusieurs enfans, dont Robin devint le précepteur. L'une de ses élèves, vive Malgache de quinze ans, lui ayant plu, il la demanda et l'obtint en mariage en 1825. Voilà donc Robin de la famille, et le beau-père Jolicœur très-empressé d'aller raconter le fait à Radama dont il était bien reçu. Radama désira voir le précepteur français. En l'abordant, le roi lui demanda s'il avait servi sous Napoléon; et, sur sa réponse affirmative, cette figure nègre s'anima tout-à-coup d'une expression indicible. « Ce fut là un grand homme, dit-il, grand homme.... grand homme. » Et lui montrant le portrait de l'Empereur pendu à la cloison : « Voilà mon modèle; voilà l'exemple que je veux suivre. » A côté de ce tableau figuraient aussi les portraits de plusieurs généraux de France et d'Angleterre. Ensuite l'entretien se porta sur l'art militaire, sur la politique française, et les vues du roi des Hovas dans des questions aussi lointaines n'étaient dépourvues ni de justesse, ni de sagacité. Depuis ce jour, Radama se plut aux conversations de Robin : on eût dit qu'il y cherchait un point de résistance contre son entourage d'émissaires anglais. Dans le but de trouver un motif à des rapports plus fréquens et plus utiles, il fut convenu que le chef hova prendrait de l'ex-soldat de l'Empire des leçons de lecture et de langue française. L'élève royal fit des progrès ; il les paya par le poste de secrétaire intime; ensuite par le grade de colonel ou dixième honneur, car les Hovas calculent les grades d'un à douze, en partant du tambour pour arriver au maréchal. En relations journalières avec le roi, Robin était devenu son confident et son conseiller secret. Quelques nuages passèrent sur cette amitié, car le Français ne ménageait pas ses critiques, et le chef hova, entier et susceptible, ne les aimait guère. Mais le bon naturel de Radama le ramenait vers Robin, et leurs querelles finissaient toutes par un raccommodement. Lors de la révolte des Séclaves, le colonel français fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé contre eux ; il suivit le roi malgache dans les guerres de l'Ouest, et ce fut au retour de cette campagne que lui échut le titre de maréchal, douzième et dernier honneur que son protecteur lui conféra, autant pour récompenser les services du militaire que pour faire honneur à sa qualité de Français. Un second acte non moins caractéristique, ce fut la nomination de Robin au commandement supérieur de la côte de l'Est. Il y remplaçait le prince Corollaire, mulâtre de l'Ile-de-France et fils d'un officier supérieur de l'artillerie française. Successeur du roi Jean René, Corollaire, quoique Français d'origine, s'était montré peu bienveillant à notre égard, et les colons de Sainte-Marie avaient eu plutôt à se plaindre qu'à se louer de lui. L'excellent Robin se montra tout autre : du jour où il gouverna sur cette côte, ses compatriotes y furent accueillis et protégés. Les caboteurs de Sainte-Marie purent venir s'approvisionner sur les marchés de la Grande-Terre ; l'abondance renaquit dans notre petite garnison, et, sans desservir les intérêts de son souverain, Robin trouva l'occasion de secourir nos malheureux colonistes.

En 1828, parut sur ces côtes la corvette de charge *la Seine*, avec la mission de visiter tour à tour Sainte-Marie, Foulepointe et Tamatave. A Foulepointe, elle trouva pour gouverneur le Séclave Rafarla, dont il a été question plus haut, et qui reçut en audience solennelle le commandant de la corvette et son état-major. Nos officiers, après avoir traversé une double haie de soldats noirs vêtus à l'anglaise, arrivèrent auprès de ce dignitaire, homme à la haute stature, au visage régulier, au regard vif et intelligent. Les premières visites d'étiquette furent suivies d'un repas et d'une fête publique. Au repas, les femmes de Rafarla s'assirent près de nos marins; l'une d'elles, la plus jeune et âgée de dix-sept ans à peine, était la sœur du roi Radama, que le gouverneur de Foulepointe venait d'épouser. Ces dames avaient un petit vernis d'éducation européenne; elles parlaient presque toutes l'anglais. Au dessert, on but au roi de France et au roi des Hovas, et les salves de la corvette répondirent à l'artillerie du fort.

A la suite du repas vint un *ralouba*, ou fête malgache. Quinze cents naturels y figuraient, mi-partis hommes et femmes ; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. La fête préluda par un concert. L'orchestre était une espèce de violon à une corde, dont les notes criardes se mariaient au bruit de petites baguettes frappant de gros bambous, et aux frénétiques battemens de mains de cette multitude. Mises en branle par cette étrange musique, des danseuses formaient entre elles des passes voluptueuses, frappaient des pieds, arrondissaient leurs bras, cherchant toujours à donner à leurs gestes, à leurs poses, à leurs regards, cet abandon lascif qui caractérise toutes les danses nègres. L'arak, que ces comparses avalaient par grands verres

Digitized by Google

ainsi que les spectateurs, finit par donner à cette fête des allures peu édifiantes Quand le *ralouba* fut terminé, Rafarla conduisit ses convives dans ses appartemens particuliers, au centre desquels il s'était ménagé une espèce de belvédère qui dominait la mer, et qu'il nommait son *pavillon de Flore*. Un lit de repos, des coussins, des nattes et quelques meubles d'Europe ornaient ce mystérieux réduit.

Dans le cours de cette visite, l'occasion voulut que nos marins fussent témoins d'une sentence rendue par le grand-juge nommé Henri Senec, dans un débat entre deux naturels. Comme les droits des deux parties ne paraissaient pas appréciables, le juge déclara qu'on recourrait à l'ancien mode malgache, au *Tanguin*, espèce de jugement de Dieu. Le tanguin est un poison violent qu'on administrait autrefois aux accusés; mais, depuis le règne de Radama, cette coutume barbare a été abolie. Le grand-juge ordonna que chacune des deux parties fournirait une poule, et qu'à l'une et à l'autre on ferait avaler une dose égale de poison. La plus faible et la plus irritable mourut la première; son propriétaire perdit sa cause.

De Foulepointe, la corvette vint à Tamatave, où résidait Robin, et cette visite combla de joie le maréchal de Radama à qui les souvenirs de la patrie étaient toujours chers. Il descendit lui-même sur la plage pour y recevoir le commandant et ses officiers. Robin portait un habit bleu à l'anglaise, avec paremens, collet, revers de velours noir et galons en or; son pantalon bleu avait un large galon d'or sur la couture. Ses épaulettes étaient à la française, en or, à grosses torsades, avec une espèce de plaque traversée par deux bâtons rouges en croix. Son chapeau était d'uniforme français, et des franges d'or tombaient du ceinturon de son sabre. Ses aides-de-camp portaient l'uniforme de colonel anglais : leurs habits étaient rouges; les insignes de leurs grades étaient les mêmes, excepté que le colonel avait les épaulettes d'or, et le major les épaulettes d'argent.

Pendant le petit nombre de jours que la corvette stationna sur la rade de Tamatave, les plaisirs et les fêtes se succédèrent sans interruption entre la terre et le bord. Robin voulut mener ses compatriotes à une partie de chasse dans les forêts giboyeuses des environs; il les accabla de tant de politesses et de tant de festins que le commandant crut devoir le traiter à bord, lui et les dames de sa maison, c'est-à-dire, sa femme, ses deux belles-sœurs et une demoiselle de compagnie, toutes les quatre mulâtresses, élevées à l'Ile-de-France et parlant assez bien le français. *La Seine* était pavoisée pour recevoir les convives; l'équipage en ligne sur les gaillards, le navire mis en état, et le repas ordonné avec luxe. Mais la houle gâta tout : cette société de Malgaches, et la garde d'Hovas qui avait suivi le maréchal, furent prises du mal de mer. Dès-lors la partie de plaisir se compliqua de nausées et de vomissemens. Les bastingages étaient bordés de naturels qui grimaçaient horriblement à sentir ce plancher vacillant sous leurs pieds. Dans la chambre, on fit meilleure contenance; et la journée finit encore par des toasts et des salves d'artillerie. Comme bouquet de la fête, le commandant remit au maréchal des lettres de grâce qui le relevaient de son jugement, et purgeaient sa contumace. Robin accueillit cet acte comme une précieuse faveur, tant il y avait, dans l'officier supérieur de Radama, le sentiment de sa vie passée, si obscure et si peu regrettable.

A la suite de cette tournée toute joyeuse, les relations de Bourbon et de Sainte-Marie avec la Grande-Terre devinrent plus faciles et plus animées. Le nouveau commandant, M. Schœll, venu à la tête de 200 soldats yolofs, avait organisé Sainte-Marie sur un nouveau pied. Des cargaisons de bœufs et de riz s'obtenaient et se chargeaient à Tamatave et à Foulepointe. Robin et Rafarla faisaient assaut de bienveillance à l'égard des Français; et, malgré les menées du pasteur Jones, le roi Radama semblait s'éloigner chaque jour de la politique anglaise, pour se rapprocher de nous. Malheureusement ce prince, jeune encore, était attaqué d'une maladie incurable; il mourut au mois de septembre 1828, les uns disent d'une fistule, les autres d'un poison que lui versa la reine Ranavala-Manjoka. Quelle que soit la cause de cet événement, les agens anglais y étaient préparés, et ils le firent tourner à leur avantage. Grâce aux insinuations d'un jeune Hova, son amant, Ranavala-Manjoka usurpa le trône. Andimiase, c'est le nom du favori, était un élève du ministre Jones, nourri de ses idées et formé à son école : jeune, beau, ardent, il allait prendre sur la maîtresse du royaume un ascendant qui devait profiter à ses instigateurs. En effet, la mort de Radama fut une réaction contre la France. Ranavala, à peine couronnée, fit justice avec le fer de tous les opposans, disgracia les dignitaires du roi mort, et manda Robin à Tananarive pour cause de malversation. Le maréchal parut à la cour, se justifia et se démit de son grade. Quelques instances que fît la reine, il ne

Digitized by Google

voulut plus rester à son service ; le même Corollaire qu'il avait remplacé lui succéda. Rafarla, le brave Rafarla, l'ami, le beau-frère du souverain mort, ne fut pas à l'abri de la proscription commune. Le colonel Rakéli fut envoyé à Foulepointe; mais, pour qu'il prît possession de son nouveau poste, il fallut que Rafarla, attiré dans un guet-apens, périt sous vingt coups de sagaie. Froissées par ces mesures réactionnaires, les peuplades prirent les armes contre la reine et contre Andimiase. Le sang coula dans toute la Grande-Terre, et une foule de proscrits cherchèrent asile sur l'île Sainte-Marie, où commandait toujours M. Schœll. A la suite de ces bouleversemens, la plus grande froideur était survenue entre nos autorités et les nouveaux chefs des provinces littorales : tout commerce était suspendu, toutes relations politiques annulées, quand une division navale mouilla dans la baie. C'étaient la frégate *la Terpsichore* de 74 canons, la corvette *l'Infatigable* de 16, le transport *le Madagascar* de 6, et la goëlette aviso *le Colibri*. Quatorze jours après parurent la corvette *la Nièvre* de 26, et la corvette *la Chevrette* de 16; ce dernier convoi portait des troupes d'infanterie et d'artillerie. A bord d'un des navires de la division se trouvaient les deux jeunes princes malgaches Berora et Mandi-Tsara, qui revenaient à Tamatave après avoir achevé leurs études dans l'institution Morin. A l'apparition de ces forces navales, on ouvrit des pourparlers avec les chefs de la côte; mais, soit que les ordres de la reine des Hovas le voulussent ainsi, soit que ses délégués fussent d'eux-mêmes malintentionnés pour les Français, les négociations n'aboutirent à rien. Si l'on faisait valoir auprès de Corollaire nos droits sur les points contestés de la Grande-Terre, il déclinait sa compétence, et si l'on insistait en demandant une entrevue directe avec Ranavala, il y opposait des instructions formelles qui ne lui permettaient pas de laisser monter aucun Français à Tananarive.

Quand le chef de la station vit que les démarches pacifiques aboutiraient toutes à des fins de non recevoir, il se tourna vers une démonstration plus sérieuse : il opéra un débarquement sur Tintingue, et commença sur cette presqu'île l'établissement d'un poste militaire. Aidés par les naturels, nos soldats y improvisèrent en vingt jours un ouvrage retranché et bastionné, une poudrière, un magasin d'armes et des logemens abrités. Autour d'eux et comme par enchantement se groupèrent alors des tribus malgaches qui souffraient avec impatience le joug des Hovas. Elles s'organisèrent par camps palissadés, et le circuit de la baie de Tintingue en fut bientôt couvert. Le seul village de Mahompas comptait deux mille ames. Grâce à la foule des émigrans, tout abondait sur la presqu'île, poisson, bœuf, riz, volaille, tout y était à bas prix.

A ce premier acte décisif, la reine Ranavala ne répondit que par une protestation contre l'envahissement de la côte; plus tard néanmoins elle nomma des ambassadeurs qui s'abouchèrent à Fandarase avec une députation française, sans qu'on pût, de part et d'autre, poser seulement, les termes du débat. Alors nos chefs militaires passèrent outre. La division navale s'embossa devant Tamatave le 18 octobre, canonna le fort, fit sauter la poudrière et emporta le village. Le prince Corollaire et le grand-juge malgache Philibert eurent à peine le temps de fuir, l'un avec la barbe à demi-faite, l'autre presque nu. Une seconde victoire à Ambatou-Malouine deblaya les environs et compléta notre triomphale rentrée à Tamatave.

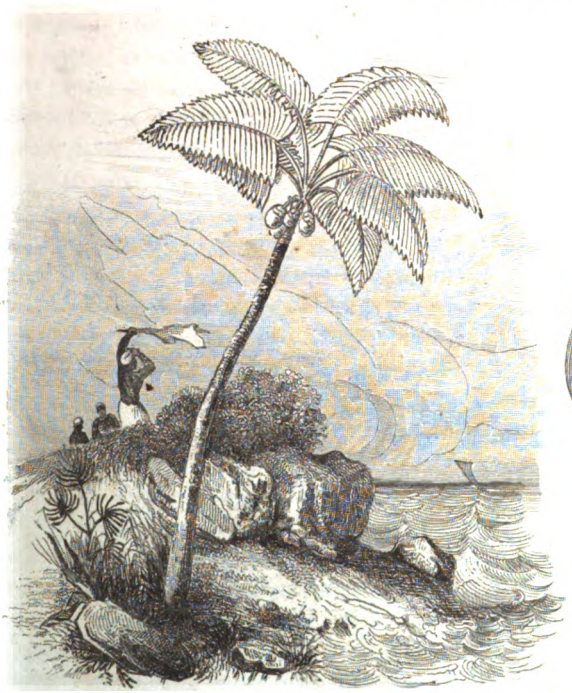
Le plan de campagne poussa alors la division sur Foulepointe; mais l'aveuglement du succès fit avorter cette nouvelle attaque. A la suite d'une longue et infructueuse canonnade, nos troupes d'avant-garde marchèrent contre les palissades du fort. Le fort était vide. Après une décharge à mitraille, le colonel Rakéli l'avait évacué avec ses quatre cents Hovas; il s'était retiré vers la plaine, au milieu d'une petite redoute en gazon, épaulée par un revêtement de sacs pleins de terre. Là, hors de la portée de l'escadre, il n'avait que notre feu de mousqueterie à essuyer. L'avant-garde, forte de deux cents Français au plus, ne craignit pas de s'aventurer au loin; elle croyait être soutenue par le gros de nos forces; mais le commandant Schœll fut le seul qui comprit et seconda ce mouvement. « A moi les hommes de bonne volonté! » s'écria-t-il. Quarante-cinq volontaires partirent, et, avec ce renfort, M. Schœll marcha à l'attaque de la redoute. De son côté, le colonel hova, qui ne manquait ni de sang-froid, ni de génie militaire, s'aperçut que le détachement engagé ne s'appuyait sur aucune réserve; il le laissa venir; puis il lança contre lui une bonne partie de ses soldats. Alors une terreur soudaine s'empara des Français; ils regardèrent derrière eux, se virent isolés dans cette vaste plaine, en face d'un ennemi intrépide, fort de son nombre et de la connaissance des localités; ils se débandèrent, n'écoutèrent plus la voix des chefs, et fuirent en désordre vers le rivage. Ce sauve qui peut donna lieu à quelques beaux traits

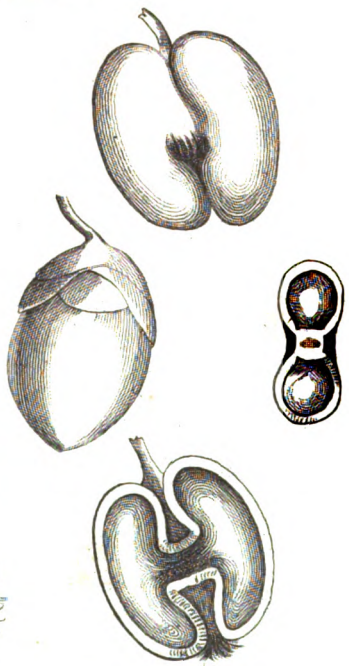
Digitized by Google



3. Habitation près de Mahé.

3 Estancia cerca de Mahé





Cocotier des Séchelles.

Coco de la Secheles

détails du Coco.

Fruto del Coco.

Pl. X.

Digitized by Google

Digitized by Google

d'héroïsme individuel. Un quartier-maître de *la Terpsichore*, atteint à la jambe et ne pouvant plus se tenir debout, résista, assis par terre, à de nombreux assaillans. Quatre Hovas tombèrent autour de lui avant qu'il succombât. Le sous-lieutenant La Revauchère, resté en possession du fort évacué, groupa en bon ordre ses vingt ou trente hommes, et couvrit avec eux la retraite de l'avant-garde débandée. Dans le désordre qui accompagna ce moment, le commandant Schœll, blessé, tomba dans les mains des Hovas qui le décapitèrent, et insultèrent à l'escadre en se faisant un trophée de ses insignes. Telle était la démoralisation des vaincus, que nul ne serait échappé à la débâcle sans la présence d'esprit de l'élève Demarseau qui fit jouer contre les assaillans la petite pièce de campagne qui armait sa chaloupe.

L'affaire de Pointe-Larrée, à quatre jours de là, fut une éclatante revanche de cet échec. Cette fois, on s'entoura de quelques précautions, et le résultat d'une attaque ne resta pas livré au hasard. On effraya les naturels par une canonnade bien nourrie, et par l'emploi d'obus qui labourèrent leur fort. En trois heures, 1800 projectiles tombèrent sur les positions ennemies. Sous l'impression de ce formidable début, marchèrent deux colonnes d'attaque, appuyées d'un corps de réserve; elles pénétrèrent dans les retranchemens, malgré une pluie de balles et une forêt de sagaies, tuèrent les canonniers hovas sur leurs pièces, et chassèrent la garnison du fort. Tout ce qui ne se sauva pas à travers la campagne fut fait prisonnier.

A la suite de ces hostilités, il y eut, entre les parties belligérantes un répit et un armistice. Ils duraient encore quand je passai à Tintingue et à Sainte-Marie. Le prince Corollaire, désormais agent préféré de la reine, était monté en négociateur à bord de *la Terpsichore*, moins pour traiter que pour protester. Cependant, rassurées par notre présence, les peuplades malgaches venaient à nous; elles croyaient avoir trouvé dans notre concours une force durable contre les Hovas; elles s'appuyaient de notre patronage pour refuser obéissance à la reine. Les villages qui entouraient Tintingue se peuplaient chaque jour d'émigrans nouveaux, et l'avenir se présentait sous les plus rians aspects.

Voilà sous quelle impression je visitai nos possessions de Madagascar. Depuis lors et pendant que j'accomplissais mon long pélerinage maritime, la position changea du tout au tout. La reine des Hovas prit nos établissemens par la disette, elle coupa toutes les communications, affama nos partisans malgaches, et bloqua nos garnisons dans un circuit de quelques lieues. La mésintelligence se mit parmi nos chefs militaires; on dédaigna, on méconnut les services de Robin, qui aurait pu seul déterminer dans l'île des diversions puissantes; l'esprit d'intrigue et d'imprévoyance prévalut dans les mesures les plus essentielles; et le résultat de tant de fautes fut l'évacuation de Tintingue, après l'incendie volontaire du fort et de tous les bâtimens. Aujourd'hui comme en 1819, Sainte-Marie nous reste seule, parce que la barrière de la mer nous la garde, malgré toutes les erreurs de notre politique. Pour excuser cette foule de mécomptes que tant de fois, et à des époques si diverses, nos colonisateurs ont essuyés à Madagascar, on s'est rejeté sur l'insalubrité du climat, en exagérant cette cause d'insuccès pour atténuer les autres. Si malsain que soit le littoral, il est à croire pourtant que les conditions atmosphériques s'y amélioreraient bien vite sous l'effort de travaux bien combinés et bien conduits. D'ailleurs, dans leur immense développement, il est impossible que les côtes de Madagascar n'aient pas des parties fertiles et salubres. Un coup-d'œil sommaire sur cette vaste région suffit pour en convaincre.

Longue de plus de 340 lieues et large dans quelques endroits de 120, cette île peut avoir 28,000 lieues carrées de surface. Une double chaîne de montagnes, haute de 1,200 toises environ, y forme un plateau central qui sépare deux parties maritimes à peu près égales. De ce plateau descendent une foule de rivières larges et poissonneuses, le Mourandava, le Mananzari, le Manangara, l'Andévourante et le Mangourou, qui sort du lac d'Antsianake, dont le circuit est de 25 lieues. Quatre autres grands lacs se lient à lui et le continent, et c'est dans cette masse d'eaux stagnantes qu'il faut voir la grande cause de l'insalubrité du climat.

Cette grande île, sur la quelle la dynastie des souverains hovas a promené récemment son niveau militaire, est fractionnée en provinces ou pays. Celui des Antavares, ou peuples du Tonnerre, va du cap d'Ambre au cap de Foulepointe; il comprend l'île de Sainte-Marie. Les Betimsaras, ou peuples unis, sont une agglomération de petites tribus industrieuses qui habitent les côtes de Foulepointe et de Tamatave : avant d'être conquis par les Hovas, ils étaient tributaires des Malattes. Plus loin viennent les Bétanimènes ou peuples de la Terre-Rouge, dont le chef-lieu, Andévourante, est assis sur la rivière de ce nom. C'est la plus belle, la plus féconde, la plus peuplée des provinces littorales, et ses

Digitized by Google

habitans sont les plus sociables de l'île. Les Antaximes ou peuples du sud sont pauvres, grossiers, pillards, sans industrie et sans commerce. Noirs et crépus, seuls, parmi les Malgaches, ils se servent du bouclier. Après eux sont les Antambasses, grands et robustes, gais et doux, mais paresseux. L'anse Dauphine, baie du fort Dauphin, est sur leur côte, et la vallée d'Amboule, arrosée et riche en pâturages, offrirait d'immenses ressources à un peuple plus actif. Les Antanosses au sud et les Taissambas à l'ouest terminent la partie australe de Madagascar : ils obéissent encore à la même famille arabe qui possédait autrefois toute cette région. Les Antanosses ou pays de Carcanossi, où règnent aujourd'hui Rabi-Fagnian, Raava, fille du vieux Ramalifois, et Bedouk, chef des montagnards, ont su résister et se maintenir indépendans contre les armes de Radama; ils se disent toujours amis des Français. Après les Taissambas, s'échelonnent, en remontant la côte, les Ampatris, les Mahafalles et les Caremboules qui habitent des terres peu cultivées, mais riches en bois et en pâturages. Leurs voisins de l'intérieur sont les Machicores. La province de la baie des Augustins, encore peu connue, est habitée par le peuple le plus hospitalier de toute l'île; mais le sol y est peu fertile. Les environs de la baie de Mouroundava offrent des bassins plus riches où vivent plusieurs nations connues, au nombre desquelles on peut citer les Erindranous. De Mouroundava à Ancouala s'étend le pays des Séclaves, peuplade arabe, et la plus puissante de l'île avant que le royaume des Hovas eût réalisé ses empiétemens. Autrefois, cette province était gouvernée par une reine qui résidait à Bombetoc, ville d'une population considérable, quoique la capitale soit à Mouzangaye, à laquelle on attribue 30,000 ames. Les ports de Mouzangaye et de Bombetoc entretiennent un commerce régulier avec les royaumes de Mozambique et de Zanguebar. Dans l'un et l'autre, dominent les Arabes, plus actifs et plus industrieux que le reste des insulaires. On y voit des boutiques, des maisons d'éducation et des mosquées. Le port de Louqez, où les Anglais ont récemment échoué dans leurs projets d'établissement, est dans la circonscription du pays séclave.

Telles sont les peuplades qui habitent le long circuit elliptique que forment les côtes de Madagascar. Les tribus de l'intérieur, toutes enclavées aujourd'hui dans le royaume des Hovas, sont les Antambanivoules ou Ambanivoules, peuples du pays des bambous, les Antsianakes les Andratsayes, les Bezonzons, les Antacayes, enfin les naturels du pays d'Ancove ou Hovas. Avant Radama, le royaume d'Ancove était déjà l'un des plus commerçans et des plus populeux de l'île. Les plaines et les montagnes y étaient couvertes de villages : le riz, le manioc, les patates, les ignames, la vigne, y donnaient d'abondans produits. Dans nulle autre province, avant que le souverain la prohibât, la traite des esclaves n'était plus active, ni plus convenable, à cause de la beauté des sujets. Des fabriques de poterie, de toiles de calin et autres étoffes de coton, répandaient l'aisance dans toute cette région montagneuse. Depuis le règne du conquérant hova, cette prospérité, forte de tant d'élémens, a pris un développement incalculable. Aujourd'hui Tananarive (Tanana-Arrivou ou Emirne), capitale du royaume, compte cinquante mille habitans. C'est un assemblage de petites bourgades situées sur un plateau verdoyant et dans un paysage enchanteur. Les proportions gigantesques de la végétation, dit M. Fontmichel qui l'a visitée, offrent un singulier contraste avec l'exiguité chétive des habitations humaines, qui ne se recommandent à l'attention que par l'attrait de la nouveauté. Radama, qui avait le goût des constructions durables, et qui, proportionnellement à ses moyens d'exécution, a déployé autant de génie à Madagascar que Pierre Ier en Russie; Radama fit élever un temple à Jankar, dont les murailles et les voûtes sont d'un architecte venu de l'Ile-de-France. L'intérieur de cet édifice est presque vide; une espèce d'autel apparaît dans le fond; on y brûle des parfums en l'honneur du bon génie. Sur l'une des murailles figure, dans une peinture à fresque, Jankar, le bon génie, luttant contre Agathic le mauvais génie. Le palais de Tranouvala, celui de Bessakane, plus spacieux encore, et le mausolée de Radama ont été construits également d'après les règles de notre architecture. Parmi les autres établissemens de ce roi, il faut citer le collége fondé sous l'influence des deux pasteurs anglais Jones et Griffiths, les écoles inférieures et l'atelier typographique, où l'on imprime à l'heure qu'il est une Bible malgache.

La population totale de Madagascar va, dit-on, à plus de 4,000,000 d'ames. A côté de la division par peuplades et provinces, existe aussi une division de races, observée par Flacourt et qui s'est perpétuée depuis. Quelques castes sont de pur sang arabe, comme les Zaffe-Ramini qui disent descendre d'Imina, mère de Mahomet. Les Roandrians, leurs descendans les plus pro-

Digitized by Google

ches, sont issus d'eux sans aucun mélange. Les Anacandrians et les Ondzassis proviennent d'un croisement avec les indigènes nègres, et sont nommés toutefois *Malates* ou blancs. Les Zaffe-Ibrahim descendent soit des Juifs, soit d'Arabes émigrés avant l'hégire. Les Kassi-Mambou paraissent originaires des pays maures ou de la côte de Zanguebar. Mais les tribus les plus considérables ont le teint basané et les cheveux plats des Indiens, ou la peau noire et les cheveux crépus des Cafres. La langue générale du pays paraît se rattacher aux langues malaïes, surtout au javanais et au timorien.

Depuis la transformation récente du pays, les anciens usages malgaches, les vieilles distinctions nobiliaires, ont éprouvé de rudes atteintes. L'autorité des voadsiris, ou seigneurs suzerains, celle des lohavohitz, ou seigneurs de villages, l'influence des ombias, ou prêtres, ont été vivement compromises par le mouvement civilisateur. Il est impossible que la puissance de tant de priviléges froissés ne détermine pas une réaction prochaine.

Des vieilles coutumes malgaches, il en est une qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui mérite d'être citée en exemple aux nations civilisées. C'est le serment du sang, ou l'alliance solennelle contractée entre deux individus qui deviennent frères et s'obligent à s'aider l'un l'autre. La cérémonie a lieu en présence des chefs de l'endroit : les deux amis se font une incision au creux de l'estomac; puis on imbibe deux morceaux de gingembre du sang qui en découle, et chacun mange le morceau teint du sang de l'autre. Le maître de cérémonie mêle alors dans un vase de l'eau douce, de l'eau salée, du riz, de l'argent et de la poudre; il trempe deux sagaies dans ce mélange, et frappe les contractans avec l'arme qui a fait la blessure; ensuite il prononce la formule suivante : « Grand Dieu ! maître des hommes et de la terre, nous te prenons à témoin du serment que nous jurons : que le premier de nous qui le faussera soit écrasé par la foudre; que la mère qui l'a engendré soit dévorée par les chiens. » Après ce serment et ces imprécations, les deux frères lancent leurs sagaies aux quatre points cardinaux pour conjurer les mauvais génies. Ils attestent alors la terre, le soleil et la lune, et boivent chacun une portion égale du breuvage préparé, en priant toutes ces puissances de le faire tourner en poison pour qui ne dirait pas le serment de bonne foi.

Dans sa vaste étendue, Madagascar offre à l'histoire naturelle une nomenclature immense, mais peu connue encore. Le règne végétal comprend le tanoma, arbre à résine, le sagoutier, qui produit la substance alimentaire et pectorale connue sous le nom de sagou, et dont les feuilles se tissent en étoffes; le badamier pyramidal, l'aromatique bachi-bachi, la ravensara, ou cannelle-giroflée, dont la noix et la feuille ont un parfum exquis; le voaène, arbrisseau sarmenteux, qui donne de la gomme élastique; enfin le sanga-fanga, qui a beaucoup d'analogie avec le papyrus des anciens.

Le règne animal est moins riche. L'antamba paraît être de la famille des léopards, et le farassa ressemble au chacal. L'hippopotame se voit encore au bord des rivières, des lacs et des marécages. Ce pachyderme s'y rapproche de l'espèce observée au Cap de Bonne-Espérance. Avec ses jambes grosses et courtes, sa peau noire, lisse et huileuse; sa masse obèse et lourde, il paraît voué à une vie toute sédentaire. Aussi, quoique pourvu d'énormes dents canines, il n'est pas carnivore, et se nourrit d'herbages, de roseaux, de riz et de millet, qu'il engloutit par quantités énormes (Pl. X — 1). Sa chair grasse est bonne à manger. On croyait autrefois que l'hippopotame dévorait jusqu'à des hommes; mais Dampier, qui a observé ces animaux dans la baie de Natal en Cafrerie, a rectifié cette fable. Loin d'attaquer les hommes, cet amphibie les évite, et se jette dans l'eau à leur approche. Il plonge jusqu'au fond, et y marche comme sur un terrain sec. A Loango, le voyageur anglais en vit un soulever, avec son dos, la chaloupe d'un navire, la renverser avec six hommes qui s'y trouvaient, et les laisser ensuite se débattre, sans leur faire aucun mal. L'hippopotame, dit Delalande, reste longtemps sous l'eau, et ne reparaît qu'à perte de vue de l'endroit où il a plongé. Le capitaine Covent assure en avoir vu rester une demi-heure au fond de la rivière. Quand il est tranquille, il nage avec la tête à fleur-d'eau, n'élevant au-dessus de la surface que les narines, les yeux et les oreilles. Son cri ressemble tellement au hennissement du cheval, que son nom lui est venu de là. Les bœufs de Madagascar sont des zébous ou bœufs à bosse de graisse; il en est qui pèsent de sept à huit cents livres. Quelques-uns manquent de cornes, d'autres en ont de mobiles et pendantes. Les autres animaux remarquables sont les ânes sauvages aux oreilles énormes, les sangliers pourvus, dit-on, de cornes, des moutons à queue énorme, des tandrecs, sorte de hérisson, et le maki, espèce de singe particulière à l'île. Flacourt y ajoute

Digitized by Google

la *bréh* ou chèvre unicorne. Le gibier foisonne dans toutes les forêts de Madagascar; les perroquets, les oies, les canards, les poules, les pintades, les ramiers, y volent par myriades. Flacourt énumère plus de soixante oiseaux peu connus.

Retenu, faute d'occasion, à Sainte-Marie pendant le plus mauvais mois de l'hivernage, je voyais ma santé dépérir de jour en jour, et quelques symptômes d'affection fiévreuse me faisaient craindre déjà une grave maladie, quand le brick anglais *Victory* venant de l'Ile-de-France jeta son ancre dans la rade. Il devait faire échelle à Tamatave pour se rendre ensuite à Calcutta par Mahé et Trincomalay. C'était, en partie, mon itinéraire, et d'ailleurs toute direction était devenue bonne pour moi, dans l'état maladif où je me trouvais alors. Le capitaine, madré physionomiste, devina ma pensée : il spécula sur elle et je passai par d'assez rudes conditions. Toutefois, il faut lui rendre cette justice, qu'après avoir un peu judaïsé sur les termes de mon passage, il chercha à me le rendre aussi agréable que possible. Car c'était au fond un digne homme que M. Jonathan Lewis de Bristol. En me rançonnant, il obéissait à l'instinct du métier, à la nécessité d'établir une commune entre les bonnes et les mauvaises affaires. Si, au lieu de vivre paisible avec sa famille dans une ferme du Gloucestershire, il courait les comptoirs de l'archipel indien, ce n'était certes pas pour le seul plaisir de ramasser sur sa route quelques pauvres diables fourvoyés comme moi dans les marécages de Madagascar. Une chose surtout me plut en lui, c'est qu'il rendait justice aux Français dans l'occasion. Ancien officier de la marine militaire, il avait assisté à plusieurs combats où notre pavillon s'était vaillamment défendu : sa mémoire en savait tous les détails, et il aimait à les citer. Quand nous fûmes en vue de Tamatave, il m'accosta. « Monsieur le Français, me dit-il, il faisait chaud ici en 1812.— Comment donc, capitaine ? — Oui, quand nous nous battîmes contre votre enragée de *Néréide*, qui tint tête, ma foi ! à trois belles et bonnes frégates de Portsmouth. Tenez, voici où l'action commença. *La Néréide* était là sous le vent, moi j'étais ici, à bord du *Sirius*. Au début de la bataille, les forces se balançaient, trois frégates contre trois frégates ; mais deux des vôtres se conduisirent mal : n'en parlons pas. Restait *la Néréide* seule, qui les valait toutes; elle reçut notre feu au large, tant qu'elle put, et ensuite elle arriva sur Tamatave, où elle s'embossa dans la rade, de manière à n'être pas tournée : tenez, juste dans la direction de ce bouquet d'arbres. Nous la serrâmes à un quart de portée, et nous la canonnâmes. Pauvre *Néréide !* au bout d'une heure, tout était criblé, haché à son bord. Son commandant était tombé au cri de *Vive l'Empereur !* et avant de mourir, il avait dit au lieutenant qui le remplaçait : — Ponée, jurez-moi sur votre croix-d'honneur que vous ne rendrez ma frégate qu'à des conditions honorables. —Je vous le jure, commandant Marestier. — En ce cas, je meurs content, embrassez-moi. —Brave homme ! Allez, Monsieur, j'aurais aimé cet officier-là comme un Anglais. Brave Marestier ! Plus tard, quand les marins de *la Néréide* nous racontèrent sa mort héroïque, personne à bord du *Sirius* n'eût voulu avoir pointé le canon qui le tua. — Bien ! bien ! capitaine Lewis : et comment finit le combat? — Dignement, monsieur le Francais, honorablement. Le lieutenant Ponée nous envoya encore une grêle de fonte ; si bien qu'une de nos frégates fut obligée de quitter la ligne pour réparer ses avaries. Quand notre commandant vit cela, un canot parlementaire alla s'aboucher avec ces enragés. C'était pitié de continuer dans l'état où ils étaient. On croyait qu'ils se rendraient à merci. Eh bien oui ! — J'ai promis à mon commandant, répondit votre brave Ponée, de ne rendre la frégate qu'à des conditions honorables; ces conditions, les voici : l'équipage quittera *la Néréide* avec armes et bagages ; il sera nourri et entretenu aux frais de l'Angleterre, jusqu'au moment où l'Amirauté le fera transporter dans les ports de Brest. Dites oui ou non, d'ici à une demi-heure, sinon le combat recommence. — Il l'eût fait, Monsieur, ce diable de Ponée, si notre commandant ne s'était pas montré moins têtu que lui. On lui accorda ce qu'il voulut ; et c'eût été horrible, en effet, de tuer tant de nobles et braves marins. Voilà, Monsieur. Nous les prîmes à bord du *Sirius*, nous bûmes avec eux de bons verres de *grog*, eux à leur Empereur, et nous au roi George, et nous les conduisîmes à Maurice. Cette pauvre *Néréide* était si peu vaillante après le combat, qu'il fallut la faire remorquer par deux frégates. » Cela dit, mon capitaine retourna à ses affaires de bord, et j'avoue que, dans la bouche d'un Anglais, ce récit, glorieux pour notre marine, me toucha plus que cent bulletins officiels. Depuis ce jour, je regrettai moins les quarante ou cinquante piastres dont M. Lewis de Bristol avait surfait mon passage.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Dagobah, Chapelle à Reliques.

1. Dagoba, Capilla de las Reliquias.



3. Prêtre de Boudou.

3 Sacerdote de Budou

de Saisset del.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

ARCHIPEL DES SEYCHELLES. — ILES MALDIVES.

Nous appareillâmes pour les Seychelles, le 25 février 1830. A part quelques gros temps, rien ne caractérisa notre traversée, qui fut lente et timide, au milieu d'une foule d'écueils et d'archipels mal connus, qui gisent au sud des Seychelles. Le capitaine Lewis voyait toujours la terre sous l'éperon de son brick ; tantôt l'île de Sable, dont le gisement a été fixé par M. Laplace à 15° 53' lat. S. et 52° 11' long. E. ; tantôt l'îlot Juan de Nova, dont la longitude, jusqu'ici douteuse, doit être rétablie, d'après le capitaine Owen, à 48° 49' E. ; puis la Galega, la Providence, Saint-Pierre, Saint-Laurent, et d'autres bancs à fleur d'eau, auxquels les géographes n'ont pas même donné de nom. La pratique de ces parages avait rendu le marin anglais défiant. Il savait tous les naufrages dont ils avaient été témoins, et entre autres celui de la flûte française *l'Utile*, qui s'y perdit en 1767, avec son équipage et quatre-vingts esclaves noirs. C'était une histoire horrible. Après l'échouement du navire, nos marins s'étaient jetés dans des embarcations et avaient pu regagner Madagascar ; mais telle était la terreur causée par ce mystérieux écueil, qu'on préféra y laisser périr les noirs naufragés, plutôt que de courir les dangers d'une reconnaissance. Quinze années après, l'intrépide capitaine Tromelin s'offrit néanmoins pour une recherche. Il trouva l'îlot sur lequel vivaient encore cinq femmes, reste des quatre-vingts nègres que la misère avait tués l'un après l'autre. Un peu d'eau saumâtre, des tortues et des coquillages les avaient nourries jusqu'alors.

Grâce à l'expérience de notre pilote, nous arrivâmes sans encombre en vue des Seychelles ; nous relevâmes successivement l'île Longue, la Moyenne, la Ronde, l'île aux Cerfs, et l'île de Mahé, où nous jetâmes l'ancre à peu de distance du rivage. Mahé ou Sainte-Anne nous sembla aride dans quelques parties, fertile et cultivée dans d'autres. Au milieu du demi-cercle que formait la rade, pointaient quelques maisons, entrecoupées de jardins, et comme adossées à une muraille basaltique, qui s'abaissait peu à peu vers la mer (PL. X — 2).

Autrefois compris sous la dénomination générale d'Amirantès, ces groupes d'îles, épars du 4 au 6° de latitude S. et du 50 au 55° de long. E., ont été classés par nos navigateurs modernes en deux archipels distincts, dont l'un a conservé le nom d'Amirantès, et l'autre pris celui de Seychelles. Le premier comprend onze îlots, inhabités et foulés, seulement à certaines époques, par les pêcheurs de tortues. L'autre n'a pas moins de trente îlots, dont les plus importans ont été nommés ci-dessus.

Cet archipel, connu des Arabes et des navigateurs du seizième siècle, fut colonisé, vers 1741, par des caboteurs français qui lui donnèrent le nom du gouverneur résidant alors à l'Ile-de-France. Dans les premiers temps, la pêche de la tortue fut la seule industrie du pays ; mais depuis, le déboisement opéré par la hache ou par l'incendie ayant découvert des terrains propres à la culture, une foule de créoles de l'Ile-de-France, attirés par des concessions, se fixèrent aux Seychelles. Le coton y vint à souhait, et la qualité obtenue fut classée au premier rang dans le commerce pour sa soie et sa blancheur. Sous cette impulsion nouvelle, Mahé compta bientôt une population de 500 blancs et de 5,000 esclaves. Les Seychelles devinrent une succursale des îles de France et de Bourbon : un cabotage important s'y organisa et ouvrit des débouchés aux produits de son terroir. Plus tard les longues guerres maritimes de la République et de l'Empire jetèrent quelque perturbation dans la prospérité naissante de cet archipel : la prise de l'Ile-de-France par les Anglais acheva de désorganiser ses relations. Elles se rétablirent à la paix de 1814, mais cette fois pour le compte de la Grande-Bretagne qui demanda les Seychelles comme complément de Maurice. Depuis lors, l'Amirauté y tient une garnison avec un gouverneur.

Comme point de relâche sur la route des Indes, Mahé est devenue une station avantageuse. La petite navigation y a repris vigueur ; on y échange des volailles, des moutons, des tortues et quelques bœufs : des barques plus fortes poussent jusque dans l'Inde avec des bois d'ébénisterie, et à Maurice avec des cargaisons de sucre. Un commerce tout récent a été trouvé par les dames de Mahé : c'est le tissage des feuilles de cet arbre singulier que l'on nomme le cocotier des Seychelles ou cocotier de mer (*Lodoicea Sechellarum*). Elles font avec ces feuilles, larges et pointues, fortes et lisses, des ouvrages gracieux et délicats, des éventails, des chapeaux qui imitent ceux de paille d'Italie. Le cocotier dit des Seychelles n'a été trouvé jusqu'ici indigène que sur Praslin, l'une de ces îles : Sonnerat l'a transporté depuis à l'Ile-de-France ; les Anglais l'ont aussi naturalisé dans l'Inde ; mais nulle part il ne s'est reproduit aussi beau que dans le sol originaire. Avant que l'archipel qui le produit eût

Digitized by Google

été exploré, sans que l'arbre fût connu, on connaissait le fruit. Détaché par son poids, il tombait sans doute sur les grèves au bord desquelles il croît; et la mer le roulait ensuite dans ses vagues jusqu'à ce que le courant l'eût jeté sur une autre plage. Les Maldives étant leur lieu d'abordage privilégié, les savans avaient nommé ce produit coco des Maldives, sans savoir d'où il provenait, et Rumphius y voyait le résultat d'une végétation sous-marine. Le cocotier des Seychelles est plus petit que le cocotier ordinaire : pourtant son stipe droit et cylindrique peut dépasser une hauteur de quarante pieds; il croît lentement et ne produit, dit-on, qu'après un siècle. Son bois mou et spongieux n'est bon à rien. Quant au fruit, sa configuration étrange en a fait un objet de curiosité; tout cabinet d'amateur d'histoire naturelle a forcément son coco maldive, ou noix maldive. Dans son enveloppe, le fruit est sphérique; ce n'est que dépouillé qu'il acquiert cette forme, où les deux lobes saillans sont séparés par une ouverture oblongue garnie de fibres filamenteuses. C'est l'état dans lequel on le voit communément en Europe. Coupée dans sa largeur, l'enveloppe se divise en deux parties presque circulaires, tandis que dans sa longueur elle affecte à peu près la forme de deux champignons qui seraient liés par la tige (Pl. X — 4). L'amende intérieure est un aliment assez médiocre. Avant qu'elle fût plus connue, on lui accordait une grande vertu aphrodisiaque; et l'empereur Rodolphe chercha, dit-on, à s'en procurer une au prix de quatre mille florins. De nos jours cette mystérieuse renommée s'est éteinte : la noix maldive, ou plutôt le coco des Seychelles, ne tente plus la fastueuse luxure des princes, depuis qu'il est devenu si banal et si déprécié. La coque seule, dure et noirâtre, sert à fabriquer quelques vases pour les usages domestiques.

Les familles qui habitent Mahé sont encore aujourd'hui françaises par l'origine et par le cœur. Un compatriote est toujours le bien-venu chez elles; et comme tel je fus l'objet de la plus cordiale et de la plus franche hospitalité. On me mit de toutes les fêtes, on me promena d'un bout de l'île à l'autre : je parcourus la ville d'abord, ou plutôt le village, qui se compose de petites maisons en bois, éparses sur un sol rocailleux, et d'un chantier où l'on construit un assez grand nombre de bâtimens de moyen tonnage. De là il fallut courir les habitations où l'on m'arrangeait souvent de petites surprises, des bals, des collations champêtres. Sur l'une d'elles, je vis une pêche de la tortue : les pêcheurs guettent le moment où elle vient la nuit déposer ses œufs dans le sable, ils la renversent sur le dos, et la transportent au jour à bord de leurs bateaux : d'autres fois, ils s'approchent de l'animal endormi sur l'eau, le saisissent dans un filet à fortes mailles, ou le harponnent en traversant sa cuirasse. La chair de la tortue est mangeable quoique filandreuse; cuite elle prend une teinte noirâtre. Les œufs sont bons, et le sang, bu chaud, est, dit-on, un spécifique excellent contre le scorbut. Ces animaux ont aux Seychelles des dimensions énormes, plusieurs pèsent cent vingt livres : leur écaille a souvent quatre pieds de long sur trois et demi de large; mais elle est commune et sans valeur. La tortue dite *le caret* est la seule qui fournisse l'écaille qui sert aux ouvrages d'art. Le grand débouché des grosses tortues des Seychelles est à l'Ile-de-France et à Bourbon, où l'on en consomme près de douze mille par année.

Dans toutes les habitations que je visitai régnait la plus uniforme simplicité : une maison en bois à un simple étage, aéré, mais avec des salles spacieuses et des meubles frais et propres; puis autour quelques cases pour les noirs, couvertes de feuilles de cocotier des Seychelles, et une espèce de cour au centre; voilà ce qui se reproduisait dans toutes ces demeures des colons (Pl. X — 3). Quoique situé près de l'équateur, l'archipel des Seychelles jouit d'un climat égal et sain. Point de ces brusques variations atmosphériques qui affligent les colonies plus voisines du tropique, point de ces ouragans qui les dévastent; quelques grains de pluie seulement, dans la saison de l'hivernage, où règnent les vents de S. E.

Une semaine de vie nomade, au travers des habitations de Mahé, avait rétabli complètement ma santé, déjà améliorée en mer. Quand je retournai vers la rade, je trouvai sur le môle mon capitaine Lewis qui venait de faire régulariser ses papiers chez le gouverneur anglais M. Harrisson, et qui se disposait à mettre à la voile. Nous regagnâmes ensemble le bord : le soir même *le Victory* reprenait la haute mer. Nous passâmes devant Praslin, la plus grande du groupe après Mahé dont elle est éloignée de sept lieues dans le N. E. Cette île est haute, boisée et peuplée de quelques habitans qui élèvent des bœufs ou pêchent des tortues. Une vaste et bonne rade présente à son entrée deux petits îlots, dont l'un, appelé Curieuse, a été transformé par les Anglais en hôpital, où l'on déporte les lépreux de l'Ile-de-France.

Le reste de l'archipel dans sa partie N. est

Digitized by Google

composé d'écueils ou de récifs de corail presque tous déserts. Quand le dernier fut resté à l'O., le capitaine Lewis ordonna la route pour le canal des Maldives. Mais, à mesure que nous allions vers l'équateur, les brises variables du S. E., S. et S. O. nous abandonnaient, et nous tombions dans la région des calmes. C'était d'ailleurs pour ces parages de l'Océan-Indien une époque d'interrègne entre les deux mousssons. Aussi, dans les dix-sept jours que nous mîmes à atteindre la hauteur des Maldives, les forts courans qui portent à l'E. nous servirent-ils presque autant que des risées molles et capricieuses. Enfin le 31 mars nous prîmes connaissance du canal des Andoumatis, le plus large et le plus sûr de toutes les Maldives, et situé dans leur partie S. par un degré et demi de latitude boréale. En ligne directe du 8° de lat. N. au 4° de lat. S., s'échelonnaient les quatorze récifs de corail ou attols qui composent cet archipel. Avec des attérages peu sûrs et un territoire avare de produits, les Maldives ne sont guère visitées par les navires du commerce, et les notions recueillies sur elles proviennent presque toutes d'explorations spéciales, ou d'aventureux voyageurs que les naufrages y ont jetés. Le commandant de *la Favorite*, qui les traversa en 1830, vient de livrer au public une appréciation générale de ce groupe.

« L'archipel des Maldives est composé de quatorze récifs de corail ou attols : ils sont tous de forme circulaire, laissant entre eux des passages plus ou moins larges, plus ou moins dangereux, dans lesquels la sonde ne peut trouver fond. Chaque attol est séparément formé par une masse énorme de coraux, s'élevant du fond de la mer jusqu'à sa surface ; qu'elles soient le produit du travail d'une multitude d'insectes encore inaperçus ou d'une végétation marine, l'étonnement de l'observateur n'en est pas moins grand en voyant ces murailles tantôt en lignes droites, tantôt courbes, s'élever sans appui, d'une profondeur immense, et former enfin des îles malgré les efforts redoublés d'un Océan battu souvent par des ouragans terribles. Quelle suite de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'un semblable ouvrage ait été achevé avec d'aussi faibles moyens ; pour que le corail, arrivé à la surface de la mer et privé de vie par le contact de l'air, tombant successivement en poussière, ait composé le sol des îles qui lui doivent leur formation! Quelle suite étonnante de circonstances a conduit sur cette terre nouvelle, née pour ainsi dire au milieu des mers, les fruits du cocotier arrachés aux côtes lointaines par les vents et les courans! L'arbre a pris racine dans le sable pour lequel la nature semble l'avoir destiné ; le terrain, enrichi de ses débris, protégé par son ombre, s'est couvert de plantes dont sans doute les semences ont été aussi apportées par les eaux.

» Telle fut, suivant toute apparence, la première formation des Maldives ; elles sont toutes à fleur d'eau. Dans l'intérieur du bassin formé par le cordon de corail, et qui, dans quelques attols, peut avoir jusqu'à huit lieues de diamètre, sont de petites îles basses et couvertes, ainsi que la ceinture, d'une multitude de cocotiers. On ignore à quelle époque les Maldives furent peuplées ; mais on sait que depuis des temps bien reculés elles font le commerce avec la côte malabare, éloignée de cent lieues. Les premiers Européens que les naufrages jetèrent sur cet archipel y trouvèrent le mahométisme établi, des habitans actifs, industrieux, adonnés à la navigation sur une multitude de bateaux qui parcouraient les îles et allaient même à la côte de l'Inde, d'où ils revenaient avec la mousson favorable. Ils y avaient porté du poisson sec, des cordages faits avec l'écorce du cocotier, et de l'huile tirée de son fruit. Le cauris, petit coquillage adopté dans l'Inde comme monnaie inférieure, se trouve en abondance sur les récifs des attols, et forme une branche lucrative d'exploitation.

« Le caractère de cette population n'a jamais été bien jugé : chaque naufragé l'a peinte d'après l'accueil qu'il en a reçu. La plupart cependant la donnent comme bonne et hospitalière, mais redoutant beaucoup la visite des Européens, dont jusqu'ici de dangereux récifs et sa pauvreté l'ont garantie. Cependant ce pays malheureux, assiégé de tous côtés par la mer, et dont les habitans arrachent avec peine leur subsistance à une nature ingrate, a eu aussi ses révolutions, ses guerres civiles et ses ambitieux. Vers le milieu de l'archipel est un attol, à l'extrémité sud duquel est située la petite île du Roi, plus favorisée de la nature que les autres : elle possède une rade où les bâtimens, conduits par les pilotes du pays, peuvent mouiller en sûreté devant le village, résidence du souverain des Maldives, titre qu'un chef a pris et fait reconnaître successivement de tous les attols par la force des armes. S'il eût borné là son ambition, sans doute son nom serait encore ignoré des Européens ; mais il a voulu joindre les gains de la piraterie à ceux du commerce, qu'il avait centralisé dans son île, pour le soumettre à des droits ; il arma de grandes chaloupes, s'empara d'abord des bâtimens indiens, puis osa attaquer les navires d'Eu-

Digitized by Google

rope faiblement armés qui passaient au milieu de ses possessions, et dont les équipages furent privés de la liberté. Ces actes de brigandage, dénoncés au gouvernement anglais de Bombay, furent promptement réprimés par le supplice des pirates capturés et par la menace qui fut faite au souverain de lui faire subir le même traitement, s'il n'était plus circonspect à l'avenir. Depuis cette époque, les passages entre les Maldives sont assez sûrs, et les caboteurs des établissemens anglais commencent à fréquenter l'île du Roi, où ils font un commerce avantageux pour eux et pour les habitans. »

Quoique des voyageurs modernes, Horsburg, Owen et d'autres, aient exploré les Maldives, le meilleur document sur cet archipel est du XVIIe siècle; il appartient à un Français, Pyrard de Laval, qui y fit naufrage en 1602 et y séjourna jusqu'en 1607. Telle est en France notre insouciance pour les plus vastes travaux de nos géographes et de nos voyageurs, que ce qui se fait chez nous d'utile, de grave, de consciencieux en ce genre, ne s'apprécie que par ricochet et sur le retentissement que nos publications trouvent en Angleterre. Ainsi, l'année dernière, on a fait à la société géographique de Londres un éloge public du livre de Pyrard, à peine connu de nos lecteurs français. Pyrard fait autorité pour les Maldives.

Cet archipel tire son nom de Malé, principale île du groupe. Les insulaires, qui paraissent une race hindoue mêlée d'arabe, sont bien faits et ont le teint olivâtre, avec le corps velu et la barbe épaisse. On y voit des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens ont une langue particulière; leur religion est le mahométisme, mais mitigé d'anciennes croyances empreintes de paganisme. Ainsi, pour calmer le dieu des vents, ils lancent sur les flots des barques pleines d'ambre et de bois odorant, auquel ils ont mis le feu, et ces autels, ballottés par la vague, vont promener au loin leurs nuages aromatiques. Les plus savans parmi les Maldiviens parlent l'arabe et expliquent le Koran. Pyrard dit que les attols obéissaient à un roi arabe; John de Barros les fait aujourd'hui dépendre d'un prince hindou, mais il ajoute que tous les autres dignitaires sont Arabes. Les prêtres sont tout-puissans dans le pays, et de grands pouvoirs s'affectent à un poste de général en chef ou *Pandiar*. Il n'y a point de villes proprement dites aux Maldives: ce sont des groupes de maisons jetées au milieu de forêts de cocotiers. Ces maisons sont presque toutes en bois. Le palais du roi et quelques habitations de riches marchands ont seuls des façades en pierre. Le commerce de ces îles consiste en poisson salé, dont il s'exporte de grandes quantités pour toute la côte de l'Inde; on y pêche le corail, l'ambre et les cauris; on y fabrique des étoffes de soie et de coton, vêtemens habituels des insulaires. Parmi les végétaux, il faut distinguer le candu, arbre dont le bois est léger comme du liége. Les rats et les fourmis exercent sur tout ce territoire d'épouvantables ravages. Les bœufs y sont rares, mais les poules fourmillent.

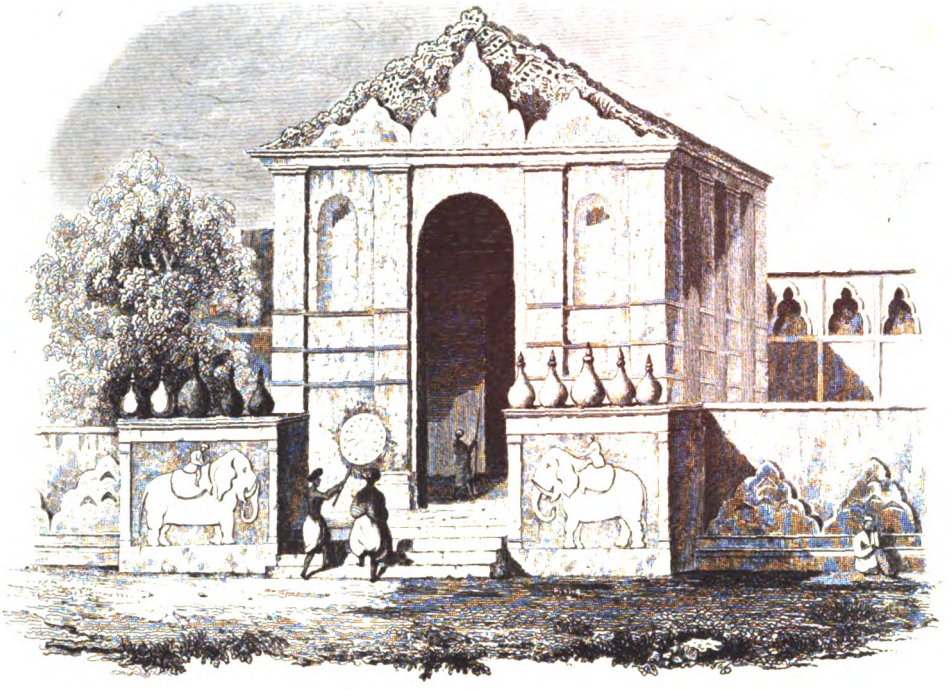
Au sortir du canal des Andoumatis et vers le 73° de long. E., quelques fortes rafales du sud et une houle épouvantable nous révélèrent quelque grande perturbation lointaine. C'était en effet la queue du désastreux ouragan qui sévit avec tant de force contre les îles de France et de Bourbon, du 27 mars au 5 avril. La corvette de l'État *la Favorite*, qui se trouvait alors dans les parages battus par le vent, ne se tira d'affaire que grâce aux prudentes manœuvres de son commandant et à la force de sa construction. La plus grande partie des navires de commerce mouillés sur la rade de Saint-Denis furent emportés malgré leurs ancres, et se perdirent dans la haute mer; tous les champs furent dévastés, toutes les récoltes perdues, et les habitations elles-mêmes chavirèrent en certains endroits, renversées par la violence de la tempête. Dans les latitudes où nous nous trouvions alors, la brise n'arrivait qu'amortie et impuissante; elle nous servit à faire route. Le 12 avril, nous relevions les montagnes méridionales de l'île de Ceylan, au-dessus desquelles domine le pic d'Adam. Le soir même, nous doublions la pointe de Dondres, et après avoir cotoyé pendant deux jours la partie ouest de l'île, d'où la brise chassait vers nous le parfum des cannelliers, nous laissâmes tomber l'ancre le 14 avril dans la magnifique rade de Trincomalay.

CHAPITRE XIII.

ILE DE CEYLAN.

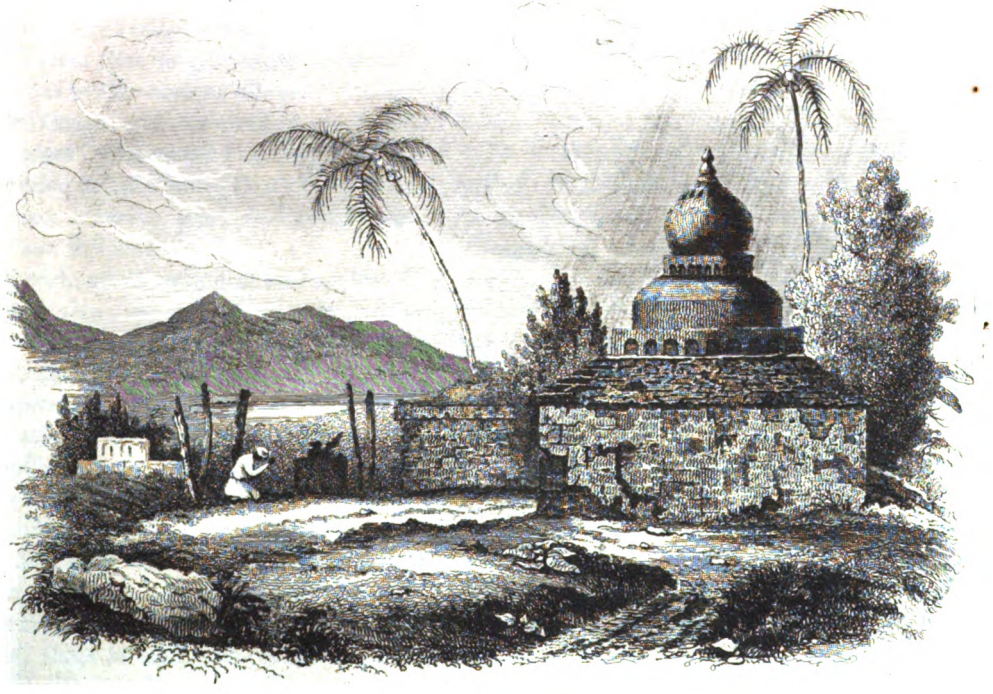
L'île de Ceylan, que les naturels nomment *Lakka*, s'appelait autrefois *Lakdiva* et *Sinhala*, de la racine sanscrite *Sinhal* (lion). Située dans le tropique du Cancer, elle se prolonge du sixième au dixième degré de lat N. et du 77° au 80° de long. E. Au nord, elle touche au détroit de Manar, passe impraticable aux navires, qui la sépare de la presqu'île de Dekkan, et elle occupe ainsi une des avenues du golfe de Bengale. Son périmètre est de trois cents lieues et

Digitized by Google



2. *Entrée du Palais de Candy.*

2. Entrada del Palacio de Candy



4. *Chapelle près de Trincomalay.*

4. Capilla cerca de Trincomalay

Digitized by Google

Digitized by Google

sa surface d'environ sept cents lieues carrées. Sa forme est à peu près celle d'une poire, dont l'île de Jafna-Patnam serait le bout. Ses côtes, plates, basses, accidentées de bancs de sable, sont assez dangereuses; mais d'excellens ports et des hâvres nombreux balancent cet inconvénient. A Ceylan, les moussons correspondent avec celles des côtes de Coromandel et de Malabar. Ces moussons sont des vents périodiques qui soufflent dans la mer des Indes, du S. O. d'avril en septembre, et du N. E. de septembre en avril. Dans la mousson du S. O., la côte malabare, qui a le vent en face, est sujette à de fréquens sinistres, tandis que la côte de Coromandel, abritée par la terre indienne, jouit d'une température égale et d'une mer magnifique. Dans les six mois de la mousson du N. E., la chance est inverse. A Coromandel les gros temps, à Malabar les brises tempérées. Placée sur la limite de ces deux zônes, Ceylan offre, dans une moindre étendue, le même incident atmosphérique. Aux mois de mai, juin et juillet, quand sa plage occidentale est battue par la lame, inondée par la pluie, à l'est et au nord, le ciel est bleu, la mer est unie. En octobre et novembre, quand le nord et l'est sont assaillis, l'ouest et le sud deviennent calmes. Toutefois ce contraste n'est guère sensible que sur les côtes; les montagnes et les forêts de l'intérieur y modifient les allures de la brise, et atténuent sa violence. La saison pluvieuse y a lieu en mars et en avril. Quoique plus rapprochée de l'équateur que la péninsule indienne, Ceylan n'est pas brûlée comme elle par le soleil: les brises de l'Océan, qui circulent et jouent autour de ses côtes, y tiennent l'atmosphère toujours renouvelée et rafraîchie. Dans l'intérieur, où la mousson n'arrive pas, de hautes forêts suppléent à son influence.

Ceylan abonde en minéraux et en fossiles. Le fer s'y trouve dans toutes ses combinaisons, ainsi que le manganèse. Composée de masses granitiques, presque partout homogènes et de première formation, l'île offre aussi quelques quartz, du mica et des couches calcaires, pleines de coquillages pétrifiés. Dans les rochers, dans les lits de rivières, dans les terres d'alluvion, on trouve une foule de pierres précieuses, les saphirs bleus et verts, les améthistes, le rubis, la topaze, une sorte d'opale et des cornalines. Le cristal de roche y abonde; la statue de Bouddha, dans le temple de Kandy, est un monolithe de cette matière.

Le Mahavilla, le Kalay, le Kalou et le Walleway sont les principales rivières de l'île; elles prennent toutes leurs sources dans le pic d'Adam: trop rapides pour être navigables, elles sont inutiles au commerce intérieur, que paralyse en outre le mauvais état des routes. De la part des rois de Kandy, possesseurs originaires de Ceylan, c'était calcul politique de rendre impraticables les abords de leur royaume central. Entourés de forêts épaisses, avec une garde d'éléphans et de bêtes féroces, ils pouvaient croire que les Européens, maîtres des côtes, leur laisseraient au moins la souveraineté de Kandy, dernier fleuron de la couronne chingulaise. Cette illusion a duré jusqu'à la fin du dernier siècle, époque où les Anglais, conquérans des comptoirs littoraux, complétèrent la soumission des tribus intérieures.

L'histoire primitive de Ceylan est toute pleine de ces merveilleuses allégories qui caractérisent les traditions asiatiques. La chronique chingulaise raconte qu'un jour les habitans de Tannasserin, sur les rives du Gange, virent sortir du soleil levant un être de majestueuse figure, qui leur ordonna de quitter leurs huttes sauvages et de se bâtir des maisons. Il régna, et ses descendans lui succédèrent sous le titre de *Souriavas* (fils du soleil). L'un de ces souriavas, Vidja-Radjah, fut le premier empereur de Ceylan; il débarqua sur cette île avec sept cents hommes, et soumit la contrée qui adorait aussi le soleil sous le nom d'Isouara. Après lui régnèrent Singa-Bahou et Vidja-Comara, qui épousa la fille du roi de Mathourah (Maduré), dont la dot fut un grand nombre de sujets et d'ouvriers, orfévres, maçons, charpentiers, etc. Divers princes se succédèrent jusqu'en 379 de notre ère, où le culte de Bouddha fut introduit dans l'île par le prêtre Mihidouma qui arriva tout exprès de Maddadisay. « Il traversa les airs, dit la version chingulaise, et s'abattit sur un rocher d'Anouradapoura, au moment même où le roi Deveni-Petissa passait dans cet endroit de retour de la chasse. Surpris de voir cet homme en larges vêtemens jaunes, le prince s'arrêta, et le missionnaire, au lieu d'attendre les questions du monarque, se prit à l'interroger. Satisfait de son intelligence, il lui prêcha le bouddhisme et le convertit lui et ses sujets. »

Depuis lors Ceylan fut plutôt aux prêtres qu'aux rois. Tous les malheurs qui survinrent de cette époque jusqu'à l'invasion européenne, ne proviennent que de vengeances sacerdotales. Ici, pour la mort d'un prêtre, un déluge a lieu, et quatre cent soixante-dix villages sont détruits: le roi, foudroyé, est précipité aux enfers. Là, une sécheresse et une horrible famine pèsent

Digitized by Google

sur le pays parce qu'un autre prince s'avise de trouver mauvais qu'un Brahmane fasse la cour à la reine. A part ces catastrophes minutieusesement consignées, l'histoire chingulaise se borne toute à des incidens aussi graves que la construction de pagodes, la découverte d'une dent de Bouddha, le suicide d'un roi qui se jette dans le bûcher d'un poëte qu'il aimait.

L'arrivée de Lorenzo d'Almeïda, vers le milieu du seizième siècle, vint mêler un peu de drame européen aux annales indigènes. C'est sous le règne de Darma-Praccaram que l'amiral portugais chercha à la pointe de Galle un abri contre la tempête. A la vue des nouveaux débarqués, les naturels coururent en toute hâte à Cotta, capitale de l'île, et racontèrent au roi qu'il venait d'arriver des hommes blancs et parfaitement bien faits, vêtus d'habits et de chapeaux de fer, buvant du sang (du vin), mangeant des pierres (du biscuit), armés d'instrumens qui produisaient des éclairs et lançaient des boules qui frappaient les murailles.

Le roi envoya son frère aux Portugais, et les reçut ensuite à sa cour. La bonne harmonie dura tant que vécut Darma-Praccaram; mais, à l'avénement de son successeur Bouwanika, une guerre civile donna aux Portugais l'occasion d'intervenir dans les affaires du pays. Ils inondèrent l'île de troupes, et se fortifièrent dans le port de Colombo.

Bientôt une guerre naquit entre les naturels et les Européens, guerre qui devait, sauf de rares intermittences, se prolonger pendant plus de deux siècles, en passant des Portugais aux Hollandais, des Hollandais aux Anglais. Vers 1634, Simon Corréa, chef des Portugais, en était venu à enlever deux fois de vive force Kandy, nouvelle résidence de la royauté chingulaise, quand Radjah-Singha, s'alliant aux Hollandais, prit sa revanche et chassa de Colombo et de l'île entière tous les soldats et tous les colons portugais.

Alors le règne de la Hollande commença sur cette île. La France essaya bien vers 1672 d'y organiser un comptoir et un poste militaire. Delahaye, étant venu mouiller dans le port de Cottiar, avec quatorze bâtimens, obtint de Radjah-Singha la permission de bâtir un fort, à la construction duquel les naturels du pays aidèrent eux-mêmes. Obligé de remettre à la voile, cet amiral laissa un chargé d'affaires, Lainé de Nanclars de Lannerole, en promettant qu'il appuierait bientôt de renforts français la fondation naissante; mais cette parole n'ayant pas été tenue, notre chargé d'affaires végéta sans considération à la cour de Kandy, et notre fort passa entre les mains des Hollandais.

Les guerres entre ces derniers et les insulaires se poursuivirent, pendant une centaine d'années, avec une alternative de succès et de revers. Leur résultat démontra aux uns l'impossibilité d'occuper le centre de l'île, aux autres l'inutilité d'une attaque contre les établissemens littoraux. En 1782, sous le règne de Radjahi-Radjah-Singha, une escadre anglaise commandée par sir Hector Munroe parut dans la baie de Trincomalay, prit terre sans opposition, et enleva la ville par un audacieux coup de main; mais l'amiral anglais ayant quitté la baie pour aller réparer sa flotte à Madras, M. de Suffren mouilla à son tour devant Trincomalay, et fit flotter sur son fort le pavillon français. Toutefois, en 1796, une nouvelle descente de troupes anglaises eu lieu à Negoumbo. De ce port, le général Stewart se porta sur Colombo, chef-lieu des possessions européennes de Ceylan. Cette ville se rendit presque sans coup férir. Quoique la garnison hollandaise fût aussi nombreuse que le corps assiégeant, la trahison ouvrit aux Anglais les portes de Colombo. Le gouverneur Van Anglebeck signa une capitulation, sans en prévenir ses officiers. Le seul fait d'armes qui signala cette lutte appartient à un colonel français, nommé Raymond, qui se précipita contre l'ennemi, à la tête de quelques troupes malaïes, et, ne pouvant vaincre à lui seul, mourut au moins en brave.

A la suite de ce pacte peu honorable, les troupes anglaises occupèrent Colombo; elles soumirent ensuite le littoral, possédé tour à tour par les Portugais et par les Hollandais, et depuis ce temps aucune puissance européenne n'a cherché à contester leur droit d'occupans. Il n'y eut plus alors que des guerres d'intérieur contre les rois de Kandy, guerres souvent funestes aux Anglais. En 1804, après la prise de la capitale chingulaise par le colonel Johnston, un armistice fut conclu et dura jusqu'en 1814, où le conflit recommença. Un détachement, sous les ordres du major Hook, se porta de Colombo sur Haugwaly, et plusieurs autres corps, au nombre de trois mille hommes, devaient lui servir de réserve. Avec ces forces, le chef anglais marcha sur la capitale chingulaise, il s'en empara le 6 mars 1815, et fit prisonnier le roi régnant Wikrimi-Radjah-Singha. Les trésors des anciens rois de Kandy tombèrent au pouvoir des vainqueurs; et enfin une proclamation du lieutenant-général Robert Brownrigg annonça aux insulaires que S. M. George III prenait pos-

Digitized by Google

session de Ceylan. De nos jours quelques révoltes intérieures ont eu lieu, mais les baïonnettes des nouveaux maîtres en ont fait justice.

Telle est l'histoire de Ceylan : quoique cette île soit aujourd'hui toute anglaise, on peut cependant la diviser en deux parties, le royaume de Kandy et les colonies européennes. Ces dernières occupent le rivage et entourent les provinces intérieures comme d'un anneau elliptique.

Le royaume de Kandy est divisé en provinces subdivisées en districts. Ces provinces sont au N. celles de Nour-Calava et de Hot-Corla, à l'E. celle de Matouly, au S. E. celle d'Ouvah, à l'O. celles de Cœtmale et de Houtera-Corla ; enfin au centre se trouvent les districts d'Oudanour et de Tatanour, dont les deux chefs-lieux sont avec Kandy les villes principales du royaume. Toute cette partie intérieure de l'île, interdite aux Européens avant sa conquête, n'a été visitée en détail que depuis peu : M. Davy, médecin anglais, est le seul voyageur à qui l'on puisse emprunter des notions exactes au sujet du royaume de Kandy. Il se rendit de Colombo à Kandy en 1817, et y séjourna long-temps. Même parmi les colons de Trincomalay, le livre du docteur anglais est encore aujourd'hui le meilleur guide dans ces contrées à peine soumises.

De Colombo à Kandy, on trouve les villes de Sittawaka, de Rouwenwillet, de King et d'Anoura-Pourah, sur une route coupée de montagnes et de vallées, et couverte de forêts d'un aspect imposant et sauvage.

Kandy, ville capitale de Ceylan, est assise sur les bords d'un lac artificiel, au milieu d'une grande vallée. Ses maisons sont en terre et recouvertes en chaume, à part celles des chefs, qui ont des toitures en tuile. Les deux principaux édifices sont le palais du roi et le temple de Bouddha. La façade du palais a six cents pieds de long ; deux pavillons hexagones terminent ce monument : l'un sert au roi pour se faire voir à ses sujets dans les jours de fête ; l'autre est l'appartement des femmes. Un escalier de quelques marches, entre deux massifs sur lesquels sont sculptés des éléphans, sert d'avenue au palais ; cet escalier aboutit à une espèce de péristyle, bâtiment au fronton triangulaire, qui conduit à de grandes galeries latérales (Pl. XI — 2). Là sont les appartemens dont un seul, la salle d'audience, est décoré de colonnes de bois. Kandy est plein de temples ; chaque palais de roi a le sien ; car la constitution chingulaise avait mis l'État dans l'Église. De tous ces temples un seul doit être cité, celui de Dalada-Malegava, chapelle particulière au roi. C'est le lieu saint par excellence, la cathédrale de Ceylan, car elle renferme la dent de Bouddha, relique de la plus haute valeur. Le temple est petit, obscur, mystérieux, mais étincelant d'or, de pierres précieuses et de riches brocards ; des fleurs suaves y parfument l'atmosphère, des jets d'eau limpide y jaillissent de toutes parts. Au fond, sur une espèce d'autel, paraissent deux figures de Bouddha, l'une en cristal, l'autre en vermeil, et à côté, deux karandouas, ou châsses à reliques. La plus grande de ces karandouas, d'une circonférence de dix pieds environ, est d'argent massif doré en dehors, et marqueté de pierres précieuses. Autour du coffre règne un feston de chaînes d'or, relevées de pierreries. C'est dans ce coffre tout chatoyant que se conserve la dent de Bouddha, dent jaunâtre et sale, enveloppée dans une feuille d'or pur et placée dans une boîte d'or, qui a elle-même trois ou quatre autres enveloppes successivement plus grandes, outre le grand coffre ou karandoua. Les Anglais, maîtres de Kandy, ne respectèrent pas une dent aussi richement logée ; ils enlevèrent tout, coffre et relique, et depuis les Chingulais disaient : « Ils sont bien maîtres du pays ; car quiconque possède la dent de Bouddha a le droit de gouverner quatre royaumes. »

L'île de Ceylan est entièrement couverte de monumens du Bouddhisme. Les hypogées de Damboulou et les wiharés de Malvatté et d'Asghiri en sont les principaux. Le Malvatté est un petit couvent où logent une quarantaine de prêtres soumis à la règle et voués à la prière et à l'enseignement. Deux petits temples dépendent du Malvatté ; et près d'eux est une poéga ou salle de réunion, avec une colonnade de seize fûts en pierre, chacun d'un seul morceau et haut de vingt-cinq pieds. L'Asghiri, plus petit, est la répétition du Malvatté. On y voit une statue de Bouddha de trente pieds de hauteur. Aux environs de Kandy et dans le reste de l'île, il faut citer encore une Dagobah ou chapelle à reliques (Pl. XI — 1) ; une chapelle près de Trincomalay (Pl. XI — 4) ; des ruines de pagode près de Rouwenwillet, qui semblent appartenir à une époque plus ancienne (Pl. XII — 1) ; et enfin les dévalés (temples des Brahmanes) de Nata et de Patiné qui sont interdits au profane, et que les prêtres seuls ont le privilége d'aborder. Toutes ces maisons saintes sont entourées de bosquets de cocotiers et de figuiers immenses, arbres solitaires et vénérés par la piété chingulaise.

Digitized by Google

Les desservans de ces temples sont tirés de deux colléges établis à Kandy. De ces séminaires bouddhiques sortent deux ordres de prêtres ; le premier comprend ceux qui, tenus encore dans une espèce de noviciat, n'ont que le grade de Samerero (enfant de prêtre). Ces titulaires revêtent la robe jaune, se font raser la tête et les sourcils, et peuvent être employés à quelques cérémonies (Pl. XI — 3). A l'âge de vingt ans, le Samerero quitte ce costume, endosse la tunique blanche et se présente devant un collége de vingt docteurs qui lui font subir un examen. S'il échoue, il reste dans le grade inférieur ; mais s'il sort triomphant de cette épreuve, c'est pour lui l'occasion d'une investiture publique. On le pare solennellement de la robe d'Oupasanpada (plein de religion), et vêtu des insignes de son nouveau titre, on le promène dans toutes les rues de la ville (Pl. XII—3). La dignité de prêtre est l'un des plus hauts points de mire du Chingulais. A ce rôle sont affectés une grande influence sur le peuple et des revenus prélevés sur sa crédulité pieuse. Dans les villages pauvres, la dîme dévolue au desservant se paie souvent en nature, et il n'est pas rare de voir un docteur rentrer dans son wiharé, ou temple de Bouddha, avec une douzaine de coqs pendus à sa ceinture.

Une règle assez austère a précisé les devoirs et les pratiques sacerdotales. Elle est observée avec scrupule, et les infracteurs sont punis. La conduite des prêtres, morale et inoffensive, ajoute encore au profond respect que l'on a pour leur personne et pour leur caractère. Les rois eux-mêmes ne s'asseoient pas en présence d'un ministre du culte de Bouddha.

Ce culte est du reste un mélange informe de traditions et de rites bizarres, qui ne semblent aboutir qu'au matérialisme. Le bouddhiste croit que tout ce qui existe, dieux, démons, hommes, animaux, vient de l'air, du feu, de l'eau et de la terre, mis en contact avec Pranè et Hitta, la vie et l'intelligence. Un homme peut devenir dieu, un dieu démon, homme ou animal, suivant que telle ou telle matière prédomine dans son organisation. La mort n'est qu'un changement de forme : l'anéantissement de la pensée est l'état le plus parfait. C'est, on le voit, du pythagorisme, à quelques nuances près. Après l'éternité de la matière, vient la pluralité des mondes. L'univers n'a pas eu de commencement, disent les bouddhistes, et il n'aura jamais de fin. Il existe vingt-six cieux, dont les vingt premiers servent de demeure aux Brachmi-Lochès, êtres supérieurs à nous, d'une beauté indicible, grandissant à mesure qu'ils s'éloignent de notre planète, tous du sexe masculin, et exempts de passions charnelles. Les six cieux inférieurs sont peuplés d'espèces analogues à la nôtre, avec quelques perfectionnemens graduels. Du reste, ces croyances ne sont qu'une variété évidente des doctrines brahmaniques.

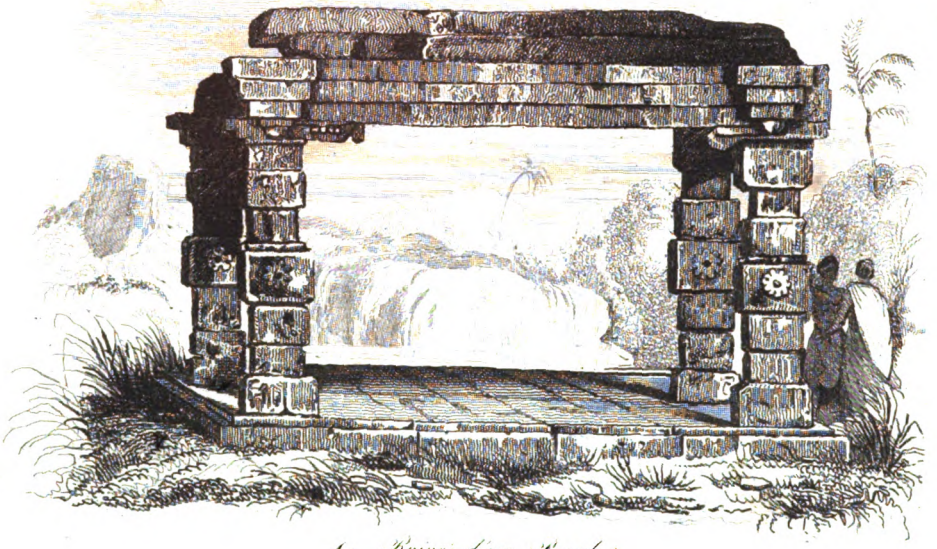
Quatre Bouddhas ont déjà paru dans le monde, disent les prêtres chingulais : un cinquième viendra dans des siècles très-éloignés du nôtre. Le dieu actuel est le quatrième Bouddha, nommé Goutama. Son histoire est assez singulière pour qu'on la raconte. « Goutama était venu au monde tant de fois et sous tant de formes différentes, qu'il aurait, en réunissant ses divers corps, occupé un espace aussi grand que le globe terrestre. Il consentit à être Bouddha, et la reine Sadoden le mit au monde. A sa naissance, le roi Kaladiwella, qui demeurait dans le Hiémané, alla visiter la reine : il vit l'enfant qui marchait seul, et qui fut assez irrévérencieux pour lui mettre les pieds sur la tête. Alors le roi l'examina : il reconnut sur la plante de ses pieds les deux cent seize signes voulus, sur son corps les trente-deux marques de beauté, et enfin les quatre-vingts indications. Il annonça que le fils de la reine serait Bouddha.

» Goutama se maria, franchit à cheval et d'un saut le fleuve Ganga ; puis, déposant ses vêtemens royaux, il se fit prêtre, passa par de longues épreuves, et finit par s'asseoir sur un trône de diamans de quatorze coudées de haut, où il vainquit toutes les attaques des démons. Alors il connut le présent, le passé et l'avenir, il prêcha aux hommes et même aux dieux. Il habita le temple de Ojeta-Wanaramay, dans la ville de Sra-Wasti-Nioura. Il monta sur le pic d'Adam, et y laissa l'empreinte de son pied. Avec la faculté de se multiplier à l'infini, de prendre toutes les formes, de traverser les élémens, Bouddha se trouvait partout, paraissait inattendu dans tous les lieux où sa présence était utile, convertissait une nation après l'autre. Quand il mourut, à quatre-vingt-six ans, une grande partie du monde suivait sa doctrine. Bouddha, ajoutent les prêtres, est aujourd'hui dans le Nivané, sans s'expliquer autrement sur la nature de ce séjour, dont la traduction serait peut-être le mot de néant. »

Du reste, la morale du Bouddhisme est pure, simple et pratique. On enseigne au peuple de faire l'aumône, de méditer sur l'instabilité des fortunes humaines, de vivre d'une manière profitable aux autres et à soi, d'aimer son prochain comme soi-même. Les prédications des

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Ruines d'une Pagode.

1. Ruinas de una Pagoda.



3. Grand-Prêtre.

de Saisnon del.

3 Sumo Pontifice.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

bouddhistes ne sont que le développement de ces maximes. Dans les temples, le peuple offre à la fois et adore. Il porte des fleurs et dit sa prière pendant que l'officiant arrange les bouquets devant l'image de Bouddha. Les femmes sont, à Ceylan comme ailleurs, les plus ferventes habituées des wiharés. D'autres dieux sont encore invoqués: ce sont les gardiens de l'île, qui ont leurs prêtres pris parmi les bouddhistes et nommés Kapourales. Le dieu Kaltragan est le plus redouté de tous: son temple, situé dans l'île de Ceylan, est l'objet d'un pélerinage où accourent des peuples de la presqu'île Indienne. Outre les chapelles et les wiharés, dont le sol chingulais est jonché, il existe des temples souterrains, que M. Davy visita et décrivit. Ce sont ceux de Damboulou, creusés dans le roc, sanctuaires d'une ancienneté et d'une conservation merveilleuse; puis l'Alout-Wiharé, plein d'images de Bouddha de toutes les dimensions et de toutes les formes; ensuite le Maha-Radja, le plus grand, le plus beau de tous ces temples bouddhiques, long de cent quatre-vingt-dix pieds et large de quatre-vingt-dix. Dans ce dernier se trouvent cinquante-trois idoles et une jolie dagobah, haute de dix-huit pieds, dont le piédestal porte en relief quatre figures de Bouddha, assises sur le cou d'un serpent. Outre quarante-six figures de Bouddha, on y voit encore celle de Mitré-Deo-Radjourouvo, qui viendra après Bouddha régénérer le monde, et une de chacun des trois dieux Wichnou, Samen et Nata: le premier en bleu, le second en jaune, le troisième en blanc.

Les peuples aborigènes de Ceylan sont les Bedahs et les Chingulais: les Bedahs composent une race demi-sauvage qui se cache dans les forêts et particulièrement dans la province de Bantam. Mieux faits et moins bruns que les Chingulais, ils sont indépendans, vivent dans l'état de nature, ne reconnaissent aucun roi et se nourrissent de leur chasse. Ils n'ont ni villes ni villages, pas même de simples cabanes: leur lit le soir est au pied d'un arbre qu'ils ont entouré d'un rempart de branches épineuses; ils s'y blottissent jusqu'au jour, à moins que quelque danger ne les fasse grimper sur le tronc. On a dit que ce sont là les peuples autocthones de l'île, mais l'identité de l'idiôme signalerait plutôt dans les Bedahs la portion des aborigènes qui se refusa aux conquêtes de la civilisation. Lorsque les Bedahs ont besoin de quelque objet manufacturé, comme de fer et d'étoffes, ils s'approchent des villes, déposent dans un endroit convenu du miel, de la cire ou de l'ivoire, et écrivent sur une feuille d'arbre ce qu'ils désirent en retour. Ces échanges ont une espèce de règle que les sauvages ont adoptée et à laquelle ils se conforment.

Les Chingulais sont en général grands, bien faits et musculeux; leur angle facial, comme celui des races mogoles et malaïes, n'est pas aussi ouvert que celui des Européens. Les femmes y sont presque toujours jolies et souvent belles. On compte à Ceylan comme dans l'Inde plusieurs castes dont les subdivisions vont à l'infini. Dans les castes supérieures sont les rois, les chefs guerriers et les prêtres; la caste intermédiaire s'occupe à des travaux mercantiles, et la caste inférieure est vouée au service. Cette dernière marche presque nue avec un morceau de toile autour des reins, plus ample chez les femmes, plus rétréci chez les hommes. Les femmes de cette caste ne peuvent ni se couvrir la poitrine, ni porter le parasol, ni se faire suivre par des esclaves, toutes attributions qui caractérisent les Chingulaises d'un rang élevé.

Le costume des hommes de distinction offre un singulier mélange d'ancienne mode chingulaise et de vêtemens européens. C'est une large robe blanche, brodée sur les bords, qui tombe croisée jusqu'à mi-jambe comme une toge romaine, et au-dessus un gilet et un habit à la française, de riche étoffe, et ornés de boutons d'or ou d'argent ou de pierres précieuses. Ajoutez à cela un sabre qu'ils tiennent de la main droite, des pantoufles rouges pointues, des cheveux nattés et touffus que contient un large peigne d'or, et vous aurez la figuration exacte d'un grand de Ceylan. Derrière lui vient un domestique qui porte son bonnet et un parasol, formé d'une seule feuille de talipot, sorte de palmier. Les hommes de premier rang ont jusqu'à cinq ou six porteurs de ces mobiles ombrelles. Le costume des chefs de troupes ressemble un peu à celui d'un janissaire travesti à l'européenne. Du reste, les étoffes sont si rares dans l'île qu'on s'emprunte des vêtemens pour les jours de toilette extraordinaire.

Les habitations des Chingulais sont légères et simples. Les murs en bois ou en bambou se lient par des attaches en fibres de cocotier. Elles n'ont qu'un étage, quelquefois même une seule chambre, avec un ou deux lits, des nattes, un mortier à piler le riz, des plats en terre et une râpe à noix de coco. La famille couche toute pêle-mêle; et il en résulte un libertinage précoce que les parens ne songent pas même à empêcher. Les alliances se font de caste à caste. Quand un jeune homme a atteint ses dix-huit

Digitized by Google

ans, son père lui cherche une compagne, traite de la dot, et, quand tout est convenu, un astrologue fixe le jour du mariage. Toute la cérémonie se réduit à deux repas pris en commun; contre les habitudes de la délicatesse chingulaise, les familles des fiancés y saisissent le riz à pleines mains dans une pile dressée sur des feuilles de palmier. Après ce témoignage d'intimité, la future s'approche, et échange avec le futur des boulettes faites avec du riz et de la noix de coco. Un cadeau d'étoffe blanche complète la cérémonie. Chez les riches, ces pratiques ont quelques variantes. Les conjoints peuvent se quitter au bout de quinze jours de cohabitation. Il paraît même, d'après des remarques récentes, que la polyandrie est au moins tolérée parmi les Chingulais. On y a vu des femmes qui avaient jusqu'à sept maris, comme aussi des hommes qui avaient plus de sept femmes. Les enfans qui naissent de ces mariages sont allaités par la mère et remis ensuite au père qui les élève et les soigne. Ils portent deux noms, l'un pendant l'enfance, qu'on leur donne, l'autre depuis l'âge de vingt ans, qu'ils se choisissent.

Comme Bouddha est venu de l'Orient, les Chingulais se couchent toujours la tête tournée vers ce point du globe. A leur mort seulement, on leur dirige la figure du côté de l'occident; on lave ensuite le cadavre, on le revêt de ses plus beaux habits et on le pose sur un bûcher d'enveloppes de noix de coco. Un mort de distinction est porté sur un palanquin, au bruit des tam-tams, et au milieu d'une escorte de prêtres.

La langue chingulaise est un idiôme particulier à ce peuple, idiôme dans lequel on retrouve des mots dénaturés dont les radicales se rapportent soit à l'arabe, soit au sanscrit, soit au pali. Les Chingulais écrivent avec un stylet de fer sur des feuilles de talipot, et colorent ensuite ces caractères avec une encre composée de charbon et d'huile. Leurs livres sont une collection de ces feuilles liées par une corde. Ils traitent de l'histoire, de la théologie, de la médecine et de l'astrologie. On connaît même quelques poëmes chingulais. Les arts et les sciences ne sont guère avancés parmi ces insulaires. L'astrologie est seule en honneur chez eux: elle règle tous les actes remarquables de leur vie; on consulte les planètes et les constellations pour tirer l'horoscope d'une naissance, d'un mariage, d'une maladie. Un fait singulier pourtant, au milieu de ces puérilités superstitieuses, c'est qu'on retrouve dans leurs calculs le nombre 432, comme l'expression des divers mouvemens combinés des corps célestes, nombre exactement conforme à celui des Brahmanes, et (ce qui est plus caractéristique encore) avec les chiffres de Newton. La médecine, la chimie, l'architecture, la peinture y sont dans l'enfance. Quelques recettes de drogues indigènes, la fabrication de l'arak, quelques monumens de style hindou ou chinois, quelques dessins sans coloris et sans perspective, voilà où en sont ces diverses branches de l'art dans l'île de Ceylan.

La capitale de l'île, Kandy, située au pied du pic d'Adam offre dans ses environs des paysages pittoresques et très-accidentés. Sur les ruisseaux ou torrens qui les animent sont jetés des ponts légers faits avec de simples troncs de bambous et appuyés sur quatre pilotis; quand on marche sur ces hardis chemins, on les sent ployer sous les pieds avec l'élasticité d'une corde (Pl. XII—2). La campagne dans tout ce rayon est couverte de rizières, même sur les versans des collines auxquels l'industrie chingulaise a su ménager des irrigations. Le riz est le principal produit agricole de Ceylan, et sa récolte ne se fait pas sans donner lieu à quelques cérémonies religieuses. On couvre l'aire de cendres, sur lesquelles on dessine des fleurs et des arabesques; ensuite on étale des coquillages, des morceaux de fer; après quoi chacun jette sa gerbe de riz sur l'aire ainsi consacrée. Outre le riz on récolte encore à Ceylan le tanna, le monnig, graine semblable aux vesces, l'omb qui a la propriété d'enivrer, le minère, le boumas et le tolla.

L'un des produits les plus riches et les plus renommés de l'île est la cannelle, épice odorante dont l'usage est très-restreint actuellement, mais qui formait jadis une importante branche de commerce. Il y a dix sortes de cannelliers dont le plus estimé est le *Laurus cinnamomum* que les naturels nomment Couroundou. C'est un arbre moyen, avec des feuilles comme celles de l'oranger, une fleur parfumée et blanche, un fruit jaunâtre et gros comme une olive, d'où l'on extrait une huile propre à divers usages. La seconde écorce, l'épiderme de cet arbre, est la cannelle. Séchée au soleil, elle prend la forme roulée sous laquelle cette épice nous parvient en Europe; on la transporte en ballots de vingt-cinq livres que l'on entoure d'une toile faite avec des fibres de cocotier. Parmi les autres produits végétaux de Ceylan, il faut compter l'arbre à pain, qui joue un grand rôle dans le système culinaire des naturels, le vouren ou arbre puant, le godagandou ou arbre aux ser-

Digitized by Google

pens, enfin le talipôt, l'un des plus hauts arbres connus.

Le règne animal de cette île offre, en première ligne, ses races d'éléphans estimées dans toute l'Inde pour leur force et leur intelligence. On les emploie au service domestique où ils se montrent d'une docilité et d'une aptitude surprenantes ; d'autres fois à la guerre, et alors on les enivre d'opium pour que, furieux et presque fous, ils courent sur les bataillons ennemis. Invulnérables aux dards, aux lances et aux balles, rien ne peut les contenir. Quelques-uns de ces pachydermes sont dressés à l'office de bourreau, et ils apprennent si bien leur rôle qu'ils se trompent rarement sur la progression des supplices. Quand un criminel doit, avant de mourir, passer par la torture, ils lui arrachent les bras un à un (Pl. XII — 4) et l'écrasent ensuite. Quand la mort seule est ordonnée, ils prennent le patient avec leur trompe, le jettent en l'air, le reçoivent sur leurs défenses et le transpercent ; enfin, quand la sentence veut laisser à la vie une chance aléatoire, ils jettent le malheureux dans l'espace et le laissent retomber au hasard. Parfois il en est quitte pour la peur, mais le plus souvent il ne sort de cette épreuve que manchot ou boiteux.

A côté de ces éléphans que l'homme a domptés et apprivoisés pour son usage, l'île de Ceylan en compte par milliers qui vaguent dans ses forêts, et qui sont plutôt les ennemis que les amis de l'homme. Cependant nul danger n'existe tant qu'ils vont par bandes, et les voyageurs en rencontrent ainsi groupés non-seulement sur les routes de l'intérieur, mais sur les chemins littoraux qui lient un comptoir à l'autre. Le seul péril est de tomber sur le passage d'un éléphant isolé (*out-cast*) et chassé, dit-on, de sa bande à cause de son mauvais naturel, ou plutôt forcé de l'abandonner à certaine époque de l'année, à cause du nombre impair. Devenu furieux, l'animal entre dans les villages, écrase les habitans, renverse les cases, déracine les arbres. Dernièrement encore un major anglais et sa famille, allant en palanquin de Trincomalay à Batticola, furent rencontrés par un de ces éléphans perdus : à sa vue les porteurs prirent la fuite, et l'animal, se jetant sur le palanquin, le foula aux pieds, éventra les voyageurs, et, craignant de laisser parmi eux un être vivant, il les ramassa un à un avec sa trompe et acheva de les briser contre les arbres voisins.

Loin de prendre fait et cause pour les éléphans sauvages, les éléphans privés leur donnent la chasse pour le compte de l'homme, et Percival nous a transmis la description de ces expéditions singulières.

« Un mois ou deux avant de chasser l'éléphant, dit-il, les naturels font une clôture autour d'un vaste terrain qu'ils choisissent toujours au milieu d'un bois de cocotiers et qui environne un étang. Cette clôture est formée de poteaux très-forts, joints ensemble par de grosses cordes dans lesquelles on entrelace les branches d'un arbre voisin, de manière à ce qu'elle ne soit pas visible.

» Lorsque cet enclos est achevé, les principaux Chingulais rassemblent de tous les côtés les paysans avec leurs femmes et leurs enfans, qui portent des tambours ou d'autres instrumens bruyans. Cette multitude dirige sa marche à travers la forêt, et, lorsque la clarté du jour lui manque, elle se sert de flambeaux. Tous les chasseurs ont des armes à feu pour se défendre des attaques des bêtes féroces qui sont en grand nombre dans toutes les forêts. On a eu soin, quelques jours avant, de faire entourer toutes les mares d'eau où les éléphans ont coutume d'aller se désaltérer, par des hommes qui sont chargés de repousser ces animaux en les effrayant. Ils se portent donc, et par le besoin de la soif et pour fuir les clameurs qu'ils entendent de tous les côtés, dans la partie du bois qui leur paraît la plus tranquille, et où ils espèrent trouver de l'eau. Lorsqu'ils arrivent à l'entrée du sentier qui conduit à l'enclos, leur intelligence naturelle leur fait remarquer le changement qui s'est opéré dans cette partie du bois. Ces palissades en voûtes, dans lesquelles ils ont peine à se mouvoir, leur font présumer le danger qui les menace, et tout en eux annonce alors la terreur et la consternation ; mais les clameurs des chasseurs qui les poursuivent ne leur permettent plus de revenir en arrière.

» Pressés de la sorte, ces animaux marchent en avant et gagnent enfin l'enclos. Lorsqu'on les y voit engagés, on leur envoie des éléphans domestiques, et l'on ferme toutes les issues. Les chasseurs s'avancent alors de toutes parts et ne négligent aucun moyen de les séparer et de les attirer dans une des petites divisions de la grande enceinte. Lorsqu'on y a réussi, on leur jette des cordes autour du col, et les éléphans apprivoisés se chargent d'une partie de cette besogne.

» Il arrive souvent que la fureur transporte les éléphans sauvages lorsqu'ils viennent de perdre leur liberté, et on a encore recours à l'intelligence des animaux apprivoisés. Ceux-ci, dès qu'ils s'aperçoivent que l'un des captifs est

Digitized by Google

intraitable, se pressent contre lui et le frappent avec leur trompe, jusqu'à ce qu'ils l'aient rendu parfaitement souple et soumis. Ils surveillent aussi ses mouvemens avec soin, et l'empêchent d'attaquer les gardiens. »

Ces éléphans, si forts et si redoutables, ont pour ennemi un petit reptile qui se glisse dans leur trompe, monte jusqu'à leur tête, et les tue au milieu d'horribles souffrances.

Ceylan a en outre une foule d'autres animaux qui lui sont moins particuliers. On y voit le lion, le chat-tigre, l'hyène, l'ours, le porc-épic, le chacal, le renard-volant (énorme chauve-souris), le baudicout, le crocodile et une foule de serpens, dont M. Davy a décrit les variétés avec le plus grand soin. Comme médecin, il fit de curieuses expériences sur leurs poisons, et s'attacha surtout à combattre des craintes exagérées. Il s'en procura de plus de vingt espèces, sur lesquelles quatre seulement étaient venimeuses. Il vit le pimbera ou serpent des rochers, appartenant au genre python de Cuvier, reptile qui dépasse vingt-cinq pieds de longueur, sur deux de circonférence, et capable de dévorer un homme. Il trouva le *Cobra di Capello*, qui joue un si grand rôle dans la théologie des Brahmes, le carawilla, le tii polonga et une autre espèce qui paraît être le même que le bodrou-pam du docteur Russell. A Ceylan, comme dans le continent d'Asie et d'Afrique, on trouve des psylles ou conjurateurs de serpens. Ils manient les plus venimeux de ces reptiles avec une hardiesse qui fait trembler, et ils prétendent avoir un charme contre leurs morsures. Leur seul charme est l'habitude de ce jeu plein de danger, une grande agilité dans les gestes, et une connaissance des moindres allures du serpent.

L'histoire naturelle de ces reptiles n'est pas le seul travail que l'on doive à l'infatigable docteur Davy : il est le premier Européen qui ait posé le pied sur le pic d'Adam, montagne sacrée à la fois et pour les adorateurs de Bouddha et pour ceux de Brahma. Son récit a quelques parties curieuses.

Il s'y rendit de Colombo, passant par Pantoura et Ratnapoura, dans le Saffragan. Ce dernier endroit est un poste militaire situé sur une colline que dominent de majestueuses montagnes: dans cette halte, il fallut quitter les palanquins pour des chaises attachées à deux bambous que des hommes portaient sur leurs épaules. La route n'offrit plus alors qu'une succession de montagnes et de vallées, avec quelques sentiers frayés au travers de rocs anguleux, ou dans le sein de djongles touffus. Le premier village saillant dans ce chemin est Ghillemallé, assis dans une plaine riante et entouré d'une ceinture de palmiers et d'arbres à fruits. Tout ce canton est infesté de sangsues, très-communes dans l'île ; elles s'attachent aux jambes nues des naturels, et se glissent même sous les vêtemens des Européens. On a vu des soldats anglais mourir d'épuisement à la suite de leurs morsures réitérées.

Le dernier lieu habité sur la route du pic est Palabatoula, où se trouve un wiharé qui sert d'hôtellerie aux pélerins. Au-dessus de cet endroit il faut gravir le mont à pied, par un sentier étroit, frayé au milieu de forêts impénétrables au soleil. Cette route fourmille de dévots qui vont faire leurs adorations au pied de Bouddha : ils font halte auprès des torrens nombreux qui traversent le pic, y prennent un repas frugal et s'y désaltèrent. Auprès d'un de ces cours d'eau, la Satagongola, commence la montée ardue sur un roc vif et glissant : ce chemin serait inabordable sans les degrés que les rois chingulais y ont taillés dans la pierre. Les trois premiers escaliers n'ont que trente-sept marches en tout; mais le dernier en compte quatre-vingt-dix. Au-dessus de cet échelon, commence avec le cône du pic la seule partie périlleuse du chemin : il n'est pas de mois où, saisi de vertige, un visiteur ne tombe brisé au fond d'un gouffre. Sans de fortes chaînes en fer, scellées dans le roc, qui servent de rampe près du sommet, le pélerinage en l'honneur de Bouddha compterait encore bien plus de victimes.

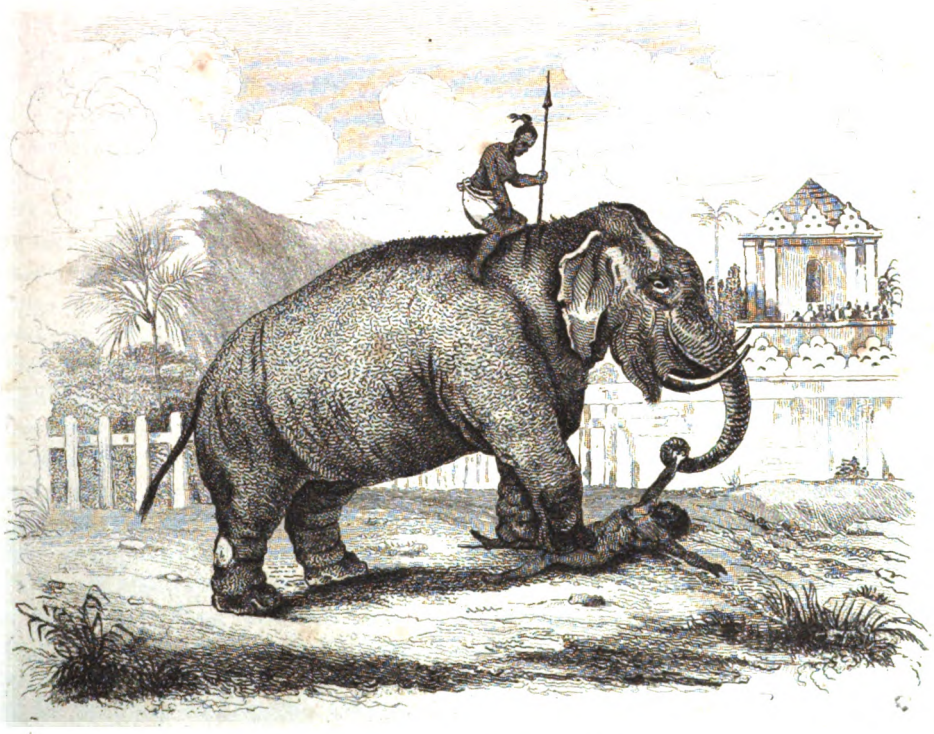
En haut du pic, la vue plonge dans toute l'île de Ceylan, sur ses chaînes de montagnes qui se festonnent au nord et à l'est, et sur les plateaux plus rapprochés, qui se présentent comme un tapis bigarré de vert, de brun et de rouge. De ce tableau si vaste, quand il faut revenir à chercher autour de soi le but de tant d'ascensions fatigantes, on trouve, dans l'enceinte d'un petit mur en pierres, le sri-pada, ou l'empreinte du pied de Bouddha. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces, et large de deux pieds sept pouces. Un rebord en cuivre garni de pierres précieuses, un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes et entouré d'un mur, complètent l'ensemble de ce monument. Le toit est doublé d'étoffes bariolées, et ses bords sont parés de fleurs et de guirlandes. Tout porte à croire que cette empreinte qui a quelque analogie avec un pied humain a été taillée après coup. Les seuls abris que présente le sommet du pic sont un petit bosquet de rhododendrons, regardé comme

Digitized by Google



3. Pont de Bambous.

3 Puente de Bambúes.



4. Supplice d'un Criminel.

4 Suplicio de un Reo.

Digitized by Google

Digitized by Google

sacré par les naturels, et une petite maisonnette pour le prêtre officiant. Quand une bande de pélerins arrive sur le pic, la cérémonie religieuse commence. Le prêtre, en robe jaune, se tient à côté de l'empreinte du pied, et le visage tourné vers les fidèles rangés sur une ligne, les uns à genoux et les mains en l'air, les autres penchés en avant et les mains jointes. Ensuite l'officiant récite phrase par phrase les articles du symbole, et l'assistance les répète après lui. Quand la prière est finie, le prêtre se retire: alors les pélerins poussent un cri et la recommencent sous la direction du plus âgé de leur troupe, après quoi ils se saluent respectueusement les uns les autres en commençant par les vieillards, puis ils s'embrassent et échangent entre eux des feuilles de bétel. La cérémonie finit par des offrandes au pied de Bouddha, et par la bénédiction du prêtre qui profite de ces dons.

Le pic d'Adam, dont on exagérait autrefois la hauteur, n'a guère que mille toises au-dessus du niveau de la mer. On ne saurait dire d'où lui vient son nom, qui semble plutôt d'origine hébraïque que de tradition hindoue. Les Musulmans de Ceylan nomment le pic Adam Malay: ils disent que lorsque Adam sortit du paradis terrestre, son premier séjour fut sur cette montagne, et qu'il s'y tint debout sur un pied jusqu'à ce que Dieu lui eût accordé le pardon. De là cette empreinte restée indélébile dans le roc.

L'un des derniers titres de célébrité de Ceylan est la pêche des perles qui s'y fait sur la côte occidentale, à peu de distance de l'île de Manar. C'est vers le mois de février que cette pêche a lieu. Quand le commissaire anglais a déterminé le jour de l'ouverture et les parages où elle se fera, on voit arriver de différens points plusieurs milliers d'individus, de mœurs, de nation, de croyance, de langage divers, qui font un vaste bazar de la baie de Condatchy. Leurs bateaux, longs et larges, avec un mât et une voile, ne tirent guère que dix-huit pouces d'eau. La pêche se fait par adjudication, et il est rare que les Chingulais se mettent sur les rangs pour l'obtenir. Leur poltronnerie les tient à l'écart; on les dirait désintéressés dans un commerce qui s'exploite sur leur domaine. Les adjudicataires habituels sont des noirs qui font plonger leurs hommes, presque tous venus de la presqu'île de Dekkan. Pendant deux mois ils ont le privilége de cette pêche. Pour intéresser leurs plongeurs à une récolte abondante et prompte, ils les paient en nature, dans une proportion calculée sur les produits de la pêche. Chaque barque est montée de vingt hommes, dont dix plongeurs. Le plongeur prend entre ses deux pieds ou lie autour de ses reins une pierre de granit qui l'entraîne au fond de l'eau, souvent à plus de dix brasses. Les cordes d'amarre le retiennent de la barque, et, à de certaines indications, on le hisse à bord. Tenant un sac en filet d'une main et bouchant de l'autre ses narines, il ramasse des huîtres tant qu'il peut stationner en bas, puis on le ramène à fleur d'eau, et après lui la pierre qu'il a laissée au fond. Souvent, dans ce périlleux travail, le pêcheur rend du sang par les oreilles et par les narines. Toutefois l'asphyxie n'est pas le plus grand danger que courent ces malheureux. Sous ces latitudes équatoriales, les requins se montrent par bandes, et la pêche surtout leur offrant une proie quotidienne, ils n'ont garde de manquer à la fête. Contre des assaillans pareils, les pêcheurs malais n'ont que des ressources d'exorcisme. Un sorcier, à bord de chaque barque, conjure les voraces cétacés, et fournit les plongeurs d'amulettes et de préservatifs. Cependant, en d'autres occasions, ces hommes hardis vont jusqu'à se faire agresseurs; ils cherchent le requin, le combattent et le tuent. En 1823, un plongeur de perles, robuste Malais de quarante-cinq ans, était venu à la pêche avec son fils, jeune homme déjà fait. Dans une de ces immersions, un énorme requin attaqua ce dernier et lui emporta une jambe. A la vue du sang qui rougissait l'eau, à l'aspect du visage convulsif de son enfant, le Malais ne dit rien, ne pleura point, mais il regarda à fleur d'eau jusqu'à ce que la dorsale du cétacé eût reparu: alors, prenant un couteau entre ses dents, il plongea. Pendant quelques minutes on le chercha vainement; mais un violent remous et quelques traînées de sang indiquèrent bientôt qu'un combat sous-marin venait de s'engager. Il se prolongea pendant plus d'un quart-d'heure. Le Malais revenait de temps à autre à la surface pour reprendre haleine, esquivait son monstrueux adversaire, le harcelait de profondes entailles dans les ouïes, dans le ventre, sur les flancs, partout enfin. Un dernier coup acheva l'animal: la mer devint rouge, les ondulations cessèrent, et le cadavre flotta. Le Malais vainqueur poussait son trophée en nageant vers la barque. Il était fier: son fils était vengé.

La quantité d'huîtres perlières qui se trouvent sur les bancs varie suivant les saisons et selon le mouvement des sables. L'accroissement de ces huîtres dure sept ou huit ans: elles sont d'une nature si délicate, qu'elles ne souffrent pas le transport. Les perles se trouvent dans la

Digitized by Google

partie la plus profonde de l'huître. Elles sont plus belles sur les bancs de Ceylan que dans les autres. Quand la récolte est faite, il faut laisser pourrir les huîtres dans des puits, pour ne pas courir le risque de briser la perle en les ouvrant vivantes. Rien n'est plus variable que le résultat d'une pêche : tel canot ne rassemblera que trois cents huîtres dans sa journée, tandis qu'un autre en recueillera plus de trente mille. Les bancs d'huîtres sont, comme les filons des mines, plus ou moins riches, plus ou moins fructueux.

Ces richesses du littoral de Ceylan conduisent à la nomenclature des comptoirs européens qui le peuplent. A l'extrémité septentrionale de la grande île, se trouve l'île de Jafna-Patnam, qu'un petit canal en sépare. Entre cette île et la presqu'île, et dans un détroit large de douze lieues, se trouve le barrage que les Européens ont nommé *le pont d'Adam*, barrage singulier qui semble être l'ancien point d'attache de l'île de Ceylan au continent asiatique. Ce barrage interdit la navigation du canal aux plus petits caboteurs. Récemment encore, des ingénieurs et des hydrographes anglais ont été envoyés sur les lieux par la Compagnie des Indes, pour voir si cet obstacle de la nature ne pourrait pas être surmonté par les efforts de l'art. Leur rapport a été favorable, et de gigantesques travaux vont être entrepris, assure-t-on, pour la canalisation de ce bras de mer.

L'île de Jafna-Patnam est riche en pacages et en bestiaux. Jafna, son chef-lieu, est à peu de distance du rivage. On y voit un fort. Peuplée de Hollandais, de Maures et de Malabars, son commerce de châles et d'étoffes n'est pas sans importance. De là, en reprenant la côte occidentale de Ceylan, on ne trouve rien jusqu'au golfe de Manar où s'élève un ouvrage fortifié : ensuite paraît Arippo, où campe le bataillon de troupes anglaises chargé de protéger les pêcheurs de perles; plus loin vient Negumbo, charmant village encadré de prairies et de bois de cannelliers.

Dans le sud, à quelques lieues de là, est Colombo, capitale du gouvernement anglais dans l'île de Ceylan, cité importante et bien défendue. Les maisons sont passablement construites, mais mal couvertes et dégradées par des nuées de corbeaux et des légions de singes, qui en ébranlent les tuiles. Le port, ou plutôt la rade, n'est tenable que pendant quelques mois de l'année, à cause des fortes brises de S. O., qui y soulèvent une mer de tempête. Malgré cet inconvénient, Colombo est encore l'une des villes les plus peuplées de l'Inde; sa population est un mélange de Maures, d'Hindous, de Chinois, d'Arabes, de Persans, de Turcs, de Malais et d'Égyptiens, sans compter les colons européens qui priment sur toutes ces peuplades d'Asie et d'Afrique. On peut, sans rien exagérer, porter à 60,000 ames le chiffre de cette population. Le portugais corrompu est la langue habituelle de Colombo et des autres comptoirs de Ceylan. Le commerce de ce port roule tout entier sur les produits de l'île et principalement sur la cannelle. On y imprime actuellement un journal sous le titre de *Ceylon-Gazette*.

Dans la famille européenne, ce sont aujourd'hui encore les Hollandais qui dominent à Colombo. Les mœurs de ces créoles sont molles et paresseuses. Leur vie se passe à boire, à fumer et à se visiter les uns les autres. Le costume des femmes, mélangé d'européen et de chingulais, ne manque pas d'élégance. Les vieilles Hollandaises mâchent continuellement une composition de feuilles de bétel, de noix d'arek et de chinam, espèce de chaux faite avec des coquilles brûlées et pilées dans un mortier.

De Colombo à Caltoura, la campagne est un verger continuel, coupé de rivières, de pâturages et de bois. La contrée abonde en gibier de toute espèce. Pointe-de-Galle se montre ensuite: c'est le port le plus commerçant et le plus populeux de l'île après celui de Colombo. La ville noire, habitée par les Malais et les Hindous, est très-importante. Matourah, village armé d'un petit fort, est située à l'extrémité méridionale de Ceylan et à trente milles de la pointe de Galle. Ses environs sont célèbres par de belles chasses à l'éléphant. En 1797, on en prit soixante-seize dans une seule expédition de ce genre. De Matourah, si l'on remonte la côte orientale, on parcourt des forêts peuplées seulement de bêtes féroces, et jusqu'à Trincomalay la seule halte que l'on puisse faire est à Batticola, petit fort bâti pour protéger la navigation des caboteurs. Trincomalay n'est pas comme comptoir commercial une ville aussi considérable que Colombo et Pointe-de-Galle, mais c'est le chef-lieu de la marine militaire à Ceylan; sa large et profonde baie étant le seul hâvre de cette île qui puisse recevoir des vaisseaux de haut bord. La contrée environnante est stérile, le climat chaud et malsain; mais ces désavantages sont compensés par la sûreté du mouillage, par des arsenaux bien fournis, et de beaux chantiers de construction. Le dernier poste en remontant au N. E. est Malativoe, petit fort bâti dans une position pittoresque et au milieu d'une campagne féconde. Les forêts qui l'avoisinent sont abondamment

Digitized by Google

fournies de gibier. Telle est la bonne volonté des indigènes de ce rayon, qu'il suffit de leur donner un peu de plomb et de poudre, pour qu'ils rapportent, quelques heures après, les pièces de chasse qu'on leur désigne; et cela sans exiger le moindre salaire.

Voilà ce qu'est Ceylan, île plus importante jadis, à l'époque où le monde entier était tributaire de ses épices. Son commerce va de nos jours décroissant chaque année, et ses perles, ses cuirs, ses cannelles sont cotés au rabais du prix courant européen. Ses exportations qui, à la paix de 1814, allaient à près de trois millions sterling, n'atteignent plus maintenant ce chiffre. Les registres des douanes de Trincomalay constatent de jour en jour de nouveaux déficits; et nul doute que ce résultat ne soit encore plus caractéristique dans les ports de l'île où le commerce a plus de développement.

Quelque désir que j'eusse de visiter l'intérieur de Ceylan, la route de Trincomalay à Kandy était alors trop peu sûre pour qu'on pût s'y hasarder. Une barque malaise non pontée allait mettre à la voile pour Pondichéry: je pris passage à son bord, quoique je n'eusse pour me faire comprendre du patron, que quelques mots de méchant portugais. Confiant dans mon étoile, je n'hésitai pas néanmoins à m'aventurer sur un frêle morceau de bois : nous partîmes de Trincomalay le 22 avril 1830.

CHAPITRE XIV.

PRESQU'ILE DE L'INDE. — PONDICHÉRY.

De Trincomalay à la pointe N. de Ceylan, la côte est plate, basse et dangereuse. Il y aurait quelque péril pour les gros navires à l'approcher de plus de quatre ou cinq lieues, à cause de nombreux bancs de sable et de roc que la sonde peut seule révéler. Mais, grâce à la pratique de ces parages, mon patron malais put se tenir à peu de distance de terre, et j'y gagnai de connaître tous les mouvemens de terrain de cette partie de l'île. A la nuit, Ceylan disparut, pour nous laisser voir, le lendemain au jour, la côte de Coromandel. Servis par la brise, nous relevâmes le littoral de Tandjaore et du Karnatic, le cap Caliemara, les comptoirs de Negapatnam, de Karikal, de Tranquebar, puis Porto-Novo, Goudelour et le fort Saint-David, au nord duquel se montra bientôt la rade de Pondichéry. Toute cette grève, noyée dans la mer, s'aperçoit à peine de quelques lieues au large: les pavillons des divers postes commerciaux en sont les points les plus distincts. Elle offre si peu d'inclinaison jusqu'à la chaîne des Gattes, où commence la région montagneuse, que les rivières n'y ont presque pas de cours: aussi, à leur embouchure, se trouvent-elles sans force contre la pression de l'Océan, et de là naît presque toujours un barrage de sables, que les eaux fluviales traversent par filtration en temps ordinaire, et qu'elles surmontent avec violence dans les mois de fortes crues. Depuis le golfe de Manar jusqu'à Balassor, dans cette longue étendue qui forme tout un côté du golfe de Bengale, la plage offre le même accident: on y reconnaît partout un terrain d'alluvion qui va chaque jour empiétant sur la mer, et qui, au lieu de hâvres profonds et sûrs, ne détermine que des baies sans abri, praticables pendant une seule des deux moussons. De là aussi provient cette longue arête de sables sur laquelle les eaux du golfe déferlent en tout temps, de manière à interdire la terre aux moindres chaloupes européennes.

En effet, le mouvement du fond sous-marin provoque, dans les eaux qui battent la grève, un tel jeu, un ressac si violent et si brusque, qu'à Pondichéry, comme à Madras, des chelingues, barques du pays, peuvent seules accoster le débarcadère. Ces chelingues sont des bateaux plats, sans membrures, dont les planches sont cousues avec des cordes et non clouées. Plus élastiques que les canots à bordages, plates au point de ne tirer que six pouces, hautes de quatre pieds pour éviter la vague, ces chelingues sont montées par neuf noirs dans les beaux jours, et par onze dans les gros temps. Chaque noir tient un aviron, à part le conducteur ou *tandel*, qui est debout sur l'arrière avec une longue gaffe (perche à pointe et à croc). La barre a ordinairement trois brisans, et le talent du tandel est de les recevoir de l'avant à l'arrière. Quand la chelingue est sur le dos du premier, les rameurs s'arrêtent; ils calculent le moment opportun pour traverser le second, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dernier les jette sur la côte. Malgré toute l'adresse des équipages, parfois ces barques chavirent, et alors il faut se tirer d'affaire en nageant. Comme moyen de sauvetage, on tient à la remorque de chaque chelingue un catimaron, espèce de radeau insubmersible, et formé de trois ou quatre madriers joints ensemble. Deux nègres se tiennent là-dessus, agenouillés ou accroupis à l'orientale : ils font avancer le catimaron avec leurs pagaïes, rames légères et en forme de pelles, qu'ils manœuvrent à deux mains, et sans les fixer sur des chevilles. Une troisième espèce d'embarcation, usitée sur cette côte, est le massouli, bateau de chargement

Digitized by Google

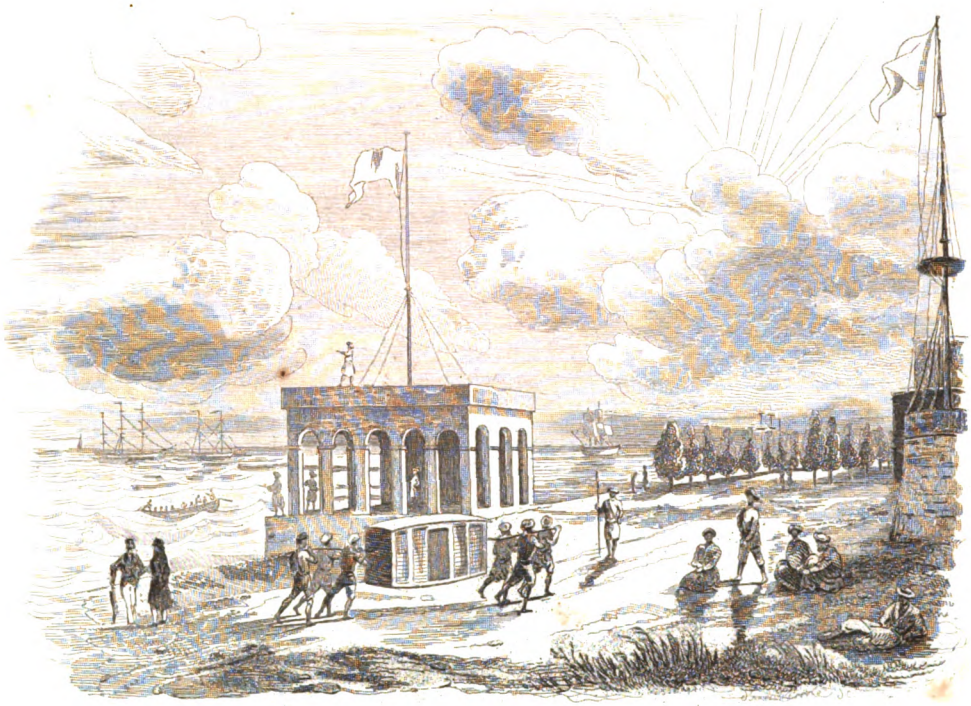
fait d'écorce d'arbre, que les naturels dirigent avec beaucoup d'adresse.

Mon début dans l'Inde fut donc le passage de la barre de Pondichéry. Impossible de s'en tirer avec plus de bonheur. A part une lame impolie qui vint me souffleter sur l'arrière de ma chelingue, nul incident à citer, nul petit péril à faire valoir. J'abordai près d'un pavillon quadrangulaire, au centre duquel flottait le pavillon de France (Pl. XIII — 1). Là se trouvaient les agens de la douane coloniale, et autour d'eux une multitude d'hommes si empressés, si singulièrement officieux, qu'ils se disputaient mes malles et mes bagages. On eût dit un partage de butin. Heureusement, mon patron malais m'avait prévenu. C'était parmi ces hommes que je devais choisir un protecteur, un dubash ou daubachi, espèce de *factotum*, de guide responsable, de *cicerone* à mes gages, intendant, interprète, entremetteur, homme d'affaires, courtier, tout ce qu'on voudra. Pour l'Européen qui débarque et même pour l'Européen sédentaire, un daubachi est le meuble de rigueur à Pondichéry comme dans les autres comptoirs. On a un daubachi, comme on a un lit pour se coucher, un habit pour se vêtir. Dès que vous vous êtes livré à lui, le daubachi s'empare de vos effets, les surveille et les arrange, accapare votre bourse et se fait votre trésorier : il achète pour vous, vend pour vous, organise votre maison, prend des serviteurs, loue votre palanquin, ordonne votre dîner, règle vos pas, soigne votre garde-robe, dispose de tout, demande, accepte, refuse, emplète avec votre argent, vous suit en tous lieux, immobile et muet quand vous n'avez rien à dire, grimacier et causeur, s'il vous plaît de le faire parler. Il ne vous quitterait pas, le bourreau ! quand vous lui donneriez pour cela dix fois la valeur de ce qu'il prend pour vous obséder ; il est à vos gages pour répondre de vous ; il ne veut pas les voler, il tient à les gagner en conscience. Parlez-vous d'affaires ? il est là, il conseille ; de parties de plaisirs ? il est là et les arrange ; d'intrigues ? il est là, toujours là : à vos côtés quand vous mangez, à vos côtés quand vous vous promenez, en travers de votre porte quand vous dormez : si vous faisiez un signe, il se mettrait sous votre lit. Pauvre Européen ! sans un daubachi, un loyal et souple daubachi, que deviendriez-vous ? Novice et de bonne foi, au milieu de ces brocanteurs indiens, si fourbes et si fraudeurs, comment distingueriez-vous le bon du mauvais, le vrai du faux ? Comment pourriez-vous affecter son prix à chaque chose, discerner, choisir, estimer ? Un daubachi fait tout cela pour vous ; il vous vaut à lui seul dix ans d'expérience personnelle. Et combien pour tant de services, s'il vous plaît ? Un petit salaire mensuel et une remise de la part des vendeurs sur les objets achetés, remise invariable et fixée par l'usage. Vraiment c'est pour rien !

Il me fallait donc un daubachi. Au milieu de toutes ces figures qui me dévoraient, je cherchai à distinguer la plus avenante, la plus honnête. Quand mon choix fut fait, ce fut comme un coup de théâtre. Mon protecteur se redressa fier de son investiture ; il groupa autour de lui quatre ou cinq serviteurs subalternes, fondit à coups de rotin sur la foule qui m'assiégeait, l'écarta, me délivra, porta sur mes effets un bras de maître, m'enleva dans un palanquin, disposa de moi comme d'une ame vouée, ordonna la marche et me déposa dans un logement de son choix. Il était propre et aéré, meublé sans luxe, mais approprié au climat, surmonté d'une *algamace* ou terrasse qui dominait la rade. J'étais à peine installé dans ce lieu, sous la tutelle de mon daubachi, que je me vis assailli de domestiques. Chacun avait son emploi. Celui-ci s'annonçait pour cordonnier ; pauvre paria, il lui était permis de toucher ce qui avait eu vie, et les autres castes auraient eu horreur des bottes et des souliers ; celui-là m'offrait ses services comme barbier, celui-ci comme porteur de parasol. Il y en avait un pour couper les ongles, un autre pour nettoyer les oreilles. En vain me plaignis-je à mon daubachi ; il me répondit que c'était l'usage, et il fallut se résigner. Le malheureux ne me fit pas même grâce d'un pion. Un pion remplit dans l'Inde le service d'un janissaire de maison dans le Levant. C'est un soldat maure, brave quelquefois, mais toujours hargneux et fier. Il porte le turban et le large vêtement oriental, pantalon et chemise en cotonnade blanche, retenus par une simple ceinture. Le pion se reconnaît à une bandoulière où, sur une plaque d'argent, est d'ordinaire gravé le nom de celui qu'il sert. Le chef des pions tient à la main une canne à pomme d'or ou d'argent assez semblable à celle de nos tambours-majors (Pl. XIII — 4). L'emploi du pion est de devancer son maître quand il sort, ou de faire ses commissions ; il court devant le palanquin, en criant gare. Au nombre de ses pions se mesurent à Pondichéry l'importance et la richesse d'un homme. Le gouverneur a aussi les siens ; mais ce n'est plus seulement alors un objet de luxe. Les pions du gouverneur sont chargés de la police ; ils veillent à la perception des droits :

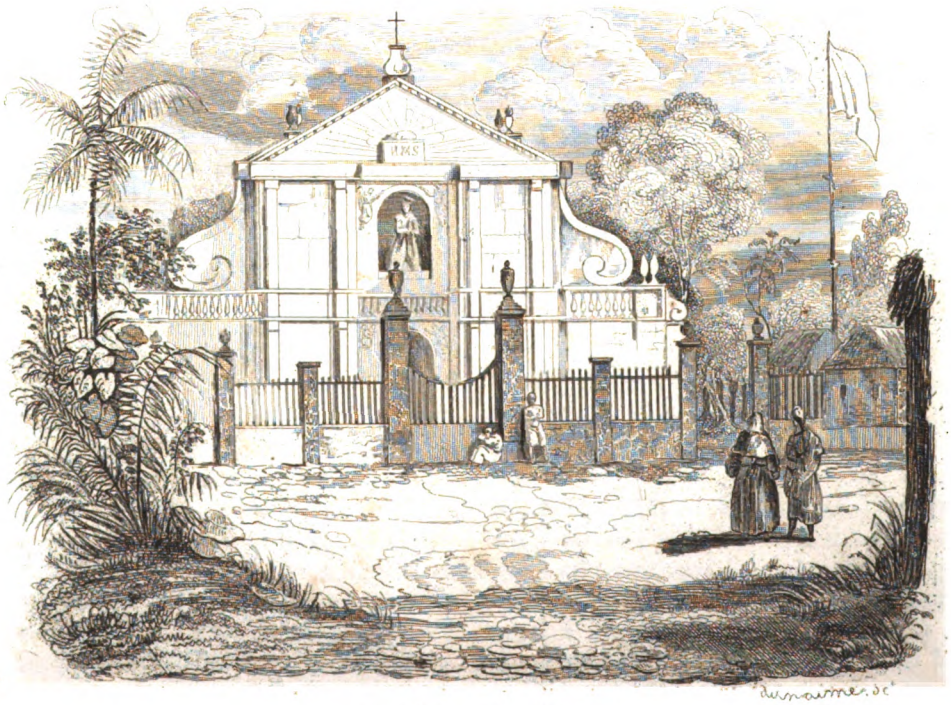
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Débarcadère à Pondichéry.*

1. Desembarcadero en Pondicheri



2. *Eglise des Jésuites.*

2 Iglesia de los Jesuitas.

Guinson del.

Digitized by Google

enrégimentés, ils obéissent à un chef qui est sous les ordres du commandant de place et du percepteur; on en distribue quelques-uns dans les villages ou aldées des environs. Ce sont les gendarmes de la contrée.

Ainsi j'avais un daubachi, j'avais des serviteurs, j'avais un pion, et tous ces gens-là se disaient à mes ordres quand c'était moi qui me trouvais aux leurs. Je croyais d'abord que j'en serais quitte pour les gages modiques auxquels mon intendant les avait taxés; je m'imaginais qu'ils seraient enchantés d'être payés pour n'avoir rien à faire. En cela j'avais compté sans mes Hindous, les plus formalistes créatures qui soient au monde. Le premier jour, par exemple, sachant l'hôtel du gouverneur à quelques pas de mon logis, je voulus m'y rendre à pied et sans bruit. Eh bien! ce fut presque une émeute dans la maison. Le daubachi se scandalisa au point que je fus obligé d'y mettre du mien pour le calmer. D'autorité, il fit venir mon palanquin, espèce de bonbonnière à stores, kiosque portatif dans lequel il fallut s'étendre sur des coussins; mes six porteurs ou *boès*, robustes Telingas, m'enlevèrent au trot dans ce singulier hamac, dont les panneaux étaient d'or et les rideaux de soie écarlate. J'arrivai ainsi devant le palais où résidait M. de Melay. C'est un bâtiment avec corps de logis et ailes, sur le front duquel court une corniche d'un goût assez médiocre (Pl. XIII — 3). Un vaste jardin entoure cette résidence. Le gouverneur me reçut avec la plus engageante affabilité. Après cette visite, j'en fis une foule d'autres dans la ville où j'étais chaudement recommandé. J'aperçus en passant l'église des Missions, édifice d'architecture sévère et assez correcte. Sur un fronton triangulaire paraît une Gloire en relief, avec la figuration du symbole pascal. Une statue de saint dans une niche se trouve à mi-hauteur de l'édifice entre la porte et le fronton. Sur la place de l'église circulaient quelques pères affublés de leurs longues robes et la tête recouverte de leurs capuchons (Pl. XIII — 2). De la place de l'église, j'allai à droite et à gauche pour butiner à ma manière quelques renseignemens historiques ou scientifiques. Il m'importait de bien voir et de bien connaître ce dernier pied à terre français, ce Pondichéry qui, avec les succursales de Yanaon, de Karikal, de Mahé et de Chandernagor, constitue tout notre avoir colonial dans un pays où les Anglais se sont fait une si large part; ce Pondichéry, riche de tant de souvenirs, qui vit les Dupleix, les Labourdonnais, les Suffren disputer l'Inde aux flottes britanniques.

C'est à l'an 1503 qu'il faut remonter pour trouver le premier armement français qui cingla vers l'Océan-Indien. Un capitaine Gonneville, marin hardi et instruit pour son époque, partit du Hâvre avec un seul navire, fit route vers le Cap de Bonne-Espérance; mais de gros temps l'ayant assailli, après l'avoir doublé, il relâcha sur des côtes inconnues, courut mille dangers et ne regagna l'Europe qu'après une longue navigation côtière. Cet essai avorté refroidit les plus audacieux, et jusqu'en 1601 nous ne trouvons rien dans nos annales maritimes qui se rapporte à ces parages lointains. Cette année-là, il paraît que des armateurs bretons envoyèrent deux navires sous la conduite de Pyrard, qui vint échouer aux Maldives, vécut nombre d'années dans ces attols et ne reparut en France que long-temps après. Plus tard, Girard le Flamand équipa, en 1616 et 1619, des bâtimens pour l'île de Java, d'où ils revinrent pauvrement chargés. Malgré des résultats aussi précaires, une compagnie s'organisa vers ce temps, qui prit le nom de *Compagnie des Moluques*, mais qui fut dissoute sans avoir rien entrepris. En 1633, nouvel essai isolé de la part de négocians dieppois. Le capitaine Réginon mit à la voile pour les mers indiennes; il visita le golfe de Bengale, toucha à la presqu'île du Dekkan, relâcha à Madagascar, et revint en France engoué de cette dernière contrée. Les récits les plus pompeux circulèrent alors sur elle. Madagascar, suivant ces navigateurs, était de beaucoup préférable à l'Inde; son terroir était plus fécond; ses produits plus riches. La chose en vint au point que le cardinal de Richelieu créa, en 1641, la Compagnie française des Indes, dans le but principal de réduire et de coloniser Madagascar. Nous avons vu le résultat de cette fausse combinaison. De Pronis et Flacourt occupèrent l'île qui fut évacuée vingt ans plus tard.

On ne songea à l'Inde de nouveau que lorsque Colbert eut reconstitué sur des bases plus larges la Compagnie française. Des secours en argent et un privilége de dix années lui avaient été accordés. Ses débuts furent malheureux. Comme la colonie de Madagascar existait encore elle absorba l'argent le plus liquide des subventions royales; il en resta peu de chose quand il fallut tenter un établissement commercial sur le continent asiatique. Les Portugais d'ailleurs avaient pris les devans sur nous. Ils s'étaient impatronisés sur les points les plus propices, et la France ne devait trouver dans l'Inde que leurs rebuts. Caron parut néanmoins dans le

Digitized by Google

golfe Persique avec quelques vaisseaux : il atterit sur la presqu'île de Guzurate ; et voulut choisir Surate elle-même pour le centre de ses opérations. Ce créateur d'établissement était un Français vieilli au service de la Compagnie hollandaise des Indes : un long séjour à Sumatra lui avait donné l'expérience de ces marchés lointains. Aussi ne tarda-t-il guère à s'apercevoir du peu de convenance qu'offrait un port, où venaient trafiquer concurremment avec nous des nations plus riches, plus marchandes et plus accréditées. Il chercha donc un point central et convenable, et choisit Trincomalay sur l'île de Ceylan. Une escadre, sous les ordres de Delahaie, vint le rejoindre dans la baie chingulaise ; mais cette seconde échelle ne fut pas plus heureuse que la première. Ce côté de l'île offrant peu de ressources territoriales, les nouveaux colons se virent à la veille de mourir de faim. On envoya chercher des vivres à la côte de Coromandel, et n'en ayant trouvé ni chez les Danois de Tranquebar, ni ailleurs, en désespoir de cause, on se jeta sur l'établissement de Saint-Thomé, qu'on savait abondamment pourvu. Ce poste de la côte de Coromandel, fondé par les Portugais cent ans auparavant, avait été conquis en 1662 par le roi de Golconde ; en 1672, il tomba au pouvoir des Français qui le prirent d'assaut. Caron s'y installa et s'y maintint pendant près de six ans ; mais vers 1678, les Hollandais étant venus, de concert avec les naturels, mettre le siége devant Saint-Thomé, force fut de céder à la supériorité de leur nombre. Les débris de la garnison française se réunirent aux derniers colons de Trincomalay, et s'établirent, sous les ordres d'un nommé Martin, dans la petite bourgade de Pondichéry, que le rajah de Gingi leur avait cédée. Là bientôt s'éleva notre comptoir de Pondichéry.

Grâce à l'intelligente activité de Martin, la nouvelle colonie prospéra ; on la ceignit de remparts, on la dota de quelques édifices. Déjà on pouvait prévoir qu'un bel avenir attendait la cité naissante, quand les Hollandais, alors tout-puissans dans l'Inde, vinrent l'investir. La première pensée des assiégeans avait été de la faire attaquer par les forces indigènes ; mais quand ils s'en ouvrirent au prince indien : « Non, répondit celui-ci, non ; les Français ont payé la place ; elle est à eux. » Alors les Hollandais s'en emparèrent par eux-mêmes. Leur occupation dura jusqu'en 1697, où la paix de Riswick stipula son retour à la France. Martin y fut réintégré comme gouverneur. Politique habile et négociant éclairé, cet agent de la Compagnie française améliora ses affaires dans le continent indien. Sous son influence, Pondichéry devint une belle possession commerciale et un marché préféré par toutes les peuplades de l'intérieur. A une époque où le fanatisme désaffectionnait si souvent les naturels, Martin se montra tolérant et juste à leur égard : il traita d'égal à égal avec les rajahs des environs, eut chez eux des ambassadeurs, et obtint une foule de concessions utiles. Sous ses ordres, les Français avaient perdu cette turbulence fanfaronne, cette légèreté imprévoyante qui leur avaient valu tant d'échecs : ils étaient devenus doux, modestes, appliqués. Grâce à ce concours d'efforts, Pondichéry put bientôt passer pour chef-lieu des comptoirs français dans l'Inde. Tous les autres établissemens tentés à Madagascar, à Surate, à Bantan, à Rajapour, à Tisseri, à Mazulipatnam, à Bender-Abassi, à Siam, s'éteignirent peu à peu : Pondichéry survécut et grandit. On eût dit qu'il absorbait tous les autres. Pondichéry seul fournissait à la Compagnie française des Indes quelques dédommagemens, au milieu de pertes désastreuses ; seul il offrait de beaux revenus, pendant que les autres lui coûtaient annuellement plusieurs millions.

A Martin succédèrent Lenoir et Dumas. Ce dernier obtint de la cour de Delhy la permission de battre monnaie, et la cession formelle du territoire de Karikal. L'attitude des colons était alors digne et imposante. Dans une guerre entre les Marattes et le nabab d'Arcate, ce dernier prince ayant été vaincu et tué, sa famille n'eut bientôt plus d'autre asile que la ville neutre de Pondichéry. Dumas l'y accueillit, et quand le général victorieux Ragogi Boussola envoya un exprès pour réclamer ces proscrits : « L'hospitalité de la France, répondit le gouverneur, n'a jamais été ni une dérision, ni une trahison : la famille du nabab est sous la sauve-garde des colons de Pondichéry ; il faudra les tuer jusqu'au dernier pour arriver à elle. » Ce langage ferme eut son effet : les Marattes n'insistèrent pas.

Après Dumas vinrent deux hommes qui devaient jeter un bien vif éclat sur nos possessions indiennes, génies d'une tendance toute diverse, l'un plutôt civil, l'autre tout militaire ; celui-ci habile et profond, celui-là bouillant et ingouvernable ; tous les deux fortement trempés, et destinés à donner l'Inde tout entière à la France, si, au lieu de se combattre, ils avaient pu combiner leurs efforts. Ces deux hommes étaient Dupleix et Labourdonnais. Dupleix, de simple négociant, était devenu gouverneur du comptoir de Chandernagor, fondé sur les bords du

Digitized by Google

Gange. Avant lui, quoiqu'assis dans le plus riche pays du monde, ce poste allait dépérissant: dès qu'il y parut, une impulsion féconde lui fut donnée; l'or et l'argent y abondèrent: les marchandises y affluèrent de tout le Mongol, et même du Thibet. Dupleix n'y avait pas trouvé une chaloupe; un an après sa venue, Chandernagor avait quinze vaisseaux qui naviguaient d'Inde en Inde: la Mer-Rouge, le golfe Persique, Goa, Surate, les Maldives, Manille, devenaient tributaires du poste gangétique. Il eût dépassé Pondichéry, lorsque, en 1742, la Compagnie appela Dupleix dans cette possession.

Dans le même temps, Labourdonnais rendait d'autres services dans les mêmes parages. Embarqué dès l'âge de quatorze ans, ce marin avait battu toutes les mers des Indes. Pour sauver un navire de la Compagnie, il s'était hasardé dans une simple chaloupe à faire la traversée de l'Ile-de-France à l'île Bourbon; il avait pris part au siége de Mahé, et s'était porté médiateur à Moka entre les Arabes et les Portugais. La Compagnie française, ayant discerné le mérite de Labourdonnais, venait encore de se servir de lui pour organiser les îles de France et de Bourbon, quand un mal-entendu le ramena en France. Comme il y était question alors d'une guerre avec les Anglais, Labourdonnais offrit ses services. On lui donna cinq vaisseaux; mais cet armement ayant eu lieu par les ordres de l'État et aux frais de la Compagnie, un conflit de pouvoirs annula plus tard la détermination première. Arrivé le 30 septembre 1741 devant Pondichéry, où Dumas gouvernait encore, Labourdonnais eut à peine le temps d'aller secourir Mahé qu'assiégeaient des peuplades de la presqu'île: au retour, il recevait de la Compagnie l'ordre de renvoyer tous ses vaisseaux. Les instructions étaient formelles; il obéit et revint à l'Ile-de-France. La guerre de 1744 donna raison à ses plans et à ses prophéties: on se repentit de ne l'avoir pas écouté. Le commodore Barnett et le capitaine Peyton venaient d'arriver dans l'Inde avec une escadre anglaise. La terreur régnait aux comptoirs de la presqu'île; le nouveau gouverneur de Pondichéry, M. Dupleix, criait à l'aide: Labourdonnais n'hésita pas; il arma tant bien que mal cinq vaisseaux qui se trouvaient dans Port-Louis, reçut des renforts de France et partit le 24 mars 1746 pour Madagascar et Pondichéry. Aux attérages de la côte de Coromandel parut l'escadre anglaise, composée de six voiles, sous les ordres du capitaine Peyton. Un combat s'engagea entre les deux forces navales, combat qui finit par la retraite des Anglais. A la suite de cette affaire, Labourdonnais mouilla dans la rade de Pondichéry. Son humeur impatiente et guerrière ne put pas y rester long-temps sans occupation. A plusieurs reprises, il chercha l'escadre anglaise pour la combattre; puis voyant qu'elle refusait la partie, il se rabattit sur l'un des principaux comptoirs britanniques, assiégea Madras, et y entra par capitulation. La ville avait obtenu de lui la permission de se racheter; mais Dupleix, survenu en tiers dans cette affaire, empêcha que la parole de Labourdonnais fût tenue. Violant les termes de la capitulation, il garda Madras, et détruisit de fond en comble sa Ville-Noire, où se trouvaient les plus grandes richesses de l'établissement. Non content d'agir ainsi au rebours des engagemens pris, Dupleix froissa Labourdonnais dans la sphère de ses attributions, et provoqua toutes les colères de cet esprit susceptible et impétueux. Les choses en vinrent au point qu'il y eut incompatibilité prouvée entre le chef de l'escadre et le gouverneur. La Compagnie donna raison à Dupleix; le vainqueur de Madras, Labourdonnais, fut rappelé, emprisonné et mis en jugement. Au bout de trois années d'instruction, un arrêt proclama son acquittement; mais le chagrin avait jeté en lui un germe de mort. Il ne survécut guère à sa mise en liberté.

Dupleix pourtant expiait à son tour cette mésintelligence funeste. Dans ces débats de préséance, une escadre avait péri tout entière, et les Anglais restaient maîtres de la mer de l'Inde. A son tour, Pondichéry fut attaqué, et, sans les efforts héroïques de Dupleix, il eût été pris. Quarante-deux jours de tranchée ouverte ne suffirent pas aux Anglais pour enlever la place. La paix survint et la sauva. Plus tranquille alors, le gouverneur tourna vers des améliorations commerciales son génie actif et entreprenant. Il avait rêvé de devenir l'arbitre de l'Hindoustan, d'assurer à la France un royaume d'outre-mer, et de devancer ainsi dans ces contrées l'intervention anglaise. Nul n'avait plus que lui les ressources nécessaires pour réaliser cette pensée. Le pays lui était connu; il en savait toute la politique; point de rajah, point de nabab, point de soubab dont il n'eût deviné la pensée secrète; point de division locale, point d'intérêts religieux dont il n'eût la connaissance. Dans le moment, la vaste soubabie de Dekkan était vacante; moitié par ruse, moitié par violence, il en fit investir Salabetzingue, partisan des Français; un autre prince affectionné fut placé à la tête de la nababie du Karnatic. Grâce à ces

Digitized by Google

moyens successifs d'influence, bientôt on put croire que notre puissance régnerait sans égale dans le triangle qui se prolonge entre Mazulipatnam, Goa et Comorin. Les peuplades des environs s'habituaient peu à peu à notre suprématie, et les rajahs avaient décerné en grande pompe à Dupleix le titre honorifique de nabab. Le Haut-Hindoustan lui-même, le royaume des Quatre-Circars, la principauté de Golconde, les pays d'en-delà et d'en-deçà du Gange reconnaissaient alors la puissance française. Le jeune Bussy, à la tête d'une poignée de hardis aventuriers, dictait la loi à toute la contrée; il disposait des trônes indiens, prélevait des tribus sur les naturels, et préparait ainsi les voies à Dupleix pour une conquête finale.

Mais à cette ère de prospérité succédèrent bientôt les jours de revers. Dans le nord de la presqu'île parurent alors tour à tour les Seiks et les Marattes, peuplades nombreuses et guerrières, qui foulèrent les Hindous et menacèrent les comptoirs européens; tandis que dans le Karnatic même les Anglais fomentaient des divisions intestines et cherchaient à rétablir leur influence détruite. Dupleix d'une part, Saunders de l'autre, luttaient avec toute la puissance d'une volonté également forte, également habile. « On ne savait dire qui finirait par donner la loi; mais on était bien assuré, dit l'abbé Raynal, qu'aucun ne la recevrait tout le temps qu'il lui resterait un soldat ou une roupie. Cet épuisement même paraissait fort éloigné, parce qu'ils trouvaient l'un et l'autre dans leur haine et dans leur génie des ressources que les plus habiles ne soupçonnaient pas. » Un traité conditionnel rapprocha pourtant les deux Compagnies rivales, jusqu'à ce que la guerre de l'indépendance américaine déterminât un contre-coup dans l'Inde. Alors la prise du comptoir de Chandernagor ouvrit les hostilités; elle fut suivie de celle de tous les postes secondaires. Dans l'intervalle, Dupleix avait été calomnié auprès du ministère français; on lui avait prêté des plans d'indépendance; on avait jeté des soupçons sur cette politique profonde qui le rendait l'arbitre souverain des princes hindous. Récemment encore les rajahs lui avaient déféré la nababie du Karnatic. Au lieu de l'autoriser à l'accepter, le cabinet de Versailles, mal conseillé, le rappela.

Lally fut son successeur. Anglais d'origine, on attendait quelque bien de lui; on croyait qu'il pourrait amener dans l'Inde un arrangement durable avec la Grande-Bretagne. Mais Lally était un fou, un fou dangereux, incapable de commander et ne méritant pas d'être obéi. Son administration fut frappée de démence. Dominé par un esprit sombre et impétueux, il porta dans la lutte contre les Anglais tout le désordre et toute l'inconséquence de ses idées. Parti avec le vice-amiral d'Aché, il arriva à Pondichéry à la fin d'avril 1758. Les premières opérations parurent lui réussir. La bataille de Goudelour, la prise de ce poste par le comte d'Estaing, la reddition du fort Saint-David signalèrent le début de la campagne; mais bientôt lasse d'engagemens sans résultats, après trois affaires presque successives, l'escadre française quitta ces parages, et alors on perdit tour à tour l'île de Scheringan, les provinces du nord et Mazulipatnam. Plus tard enfin, après une vaine et fanfaronne démonstration contre Madras, il fallut songer à se défendre dans Pondichéry que les Anglais assiégèrent. Bloquée de toutes parts et décimée par la famine, la ville fut obligée de se rendre le 15 janvier 1761. Une capitulation avait été signée, puis détruite; de sorte que les Anglais purent venger complètement Madras de l'affront ruineux de 1746. La garnison et les habitans se virent tous renvoyés en Europe, et Pondichéry fut détruite de fond en comble. Aux cris de tant de colons jetés sur le sol de France sans pain et sans ressource, le parlement répondit par le jugement et la condamnation de Lally, sentence que Voltaire a si bien caractérisée. « Tout le monde, dit-il, avait le droit d'assommer Lally, excepté le bourreau. » On sait quels horribles incidens accompagnèrent le supplice du malheureux gouverneur.

Le traité de 1763 ayant rendu Pondichéry au cabinet de Versailles, on supprima pour cette possession, comme pour les autres colonies de l'Océan-Indien, le privilége de la Compagnie, et on abandonna au commerce libre le soin de rebâtir et de repeupler Pondichéry. Dès 1764, on y vit reparaître une foule de colons français qui avaient peine à reconnaître les fondations de leurs anciennes demeures sous l'herbe qui les couvrait. A l'arrivée de ces maîtres du sol, les Hindous accoururent bientôt par milliers, et Pondichéry se releva peu à peu de ses ruines. Il fallait du temps néanmoins pour rebâtir une ville que lord Pigot avait fait sauter tout entière. Le nouveau gouverneur Law de Lauriston y aida de son mieux par une administration sage et paternelle.

Cependant, autour de l'établissement régénéré, les Anglais étendaient chaque jour leur réseau de force et de prépondérance. Toute la presqu'île, surtout dans son littoral, devenait

Digitized by Google



3. Palais du Gouverneur à Pondichéry.

3. Palacio del Gobernador en Pondicheri.



4. Pions, gardes du Gouverneur.

4. Peones, guardias del Gobernador

Digitized by Google

Digitized by Google

vassale de la Grande-Bretagne. Ses flottes parurent sur la côte de Malabar, à Surate, à Cochin, à Mahé, à Calicut, et sur toute la côte de Coromandel, depuis le royaume de Tandjaore jusqu'au Gange. Un nouveau chef, Bellecombe, avait remplacé Law de Lauriston à Pondichéry, et continuait son gouvernement réparateur. Quelques maisons de commerce venaient tout récemment de s'y établir, et une activité nouvelle semblait raviver les transactions, quand les Anglais sans avertissement, sans déclaration de guerre préalable, se jetèrent brusquement sur nos comptoirs, nous prirent tour à tour Chandernagor et Karikal, firent prisonniers les chefs des loges de Mazulipatnam, d'Yanaon, de Surate, et se portèrent sur Pondichéry en 1778. Pendant les quinze années de possession récente on avait peu fait pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main. Des intrigues locales ou lointaines avaient déterminé plusieurs changemens dans l'ordonnance ou la direction des travaux. Les ingénieurs Bourcet et Desclaisons avaient tour à tour exécuté une portion des revêtemens; mais l'enceinte de Pondichéry était loin d'être achevée quand les forces britanniques la menacèrent. Aux premiers symptômes d'hostilités, M. Bellecombe trouva dans son active énergie des ressources incalculables. La place fut pourvue de vivres, et cinq mille ouvriers travaillèrent jour et nuit aux fortifications. En un mois des fossés furent creusés, et les remparts mis en état de défense. De son côté, une escadre qui se trouvait en rade se disposa à recevoir l'ennemi.

Les choses en étaient là quand, le 8 août 1778, l'armée anglaise forte de vingt-quatre mille hommes, sous les ordres du général Munroe, parut devant Pondichéry. En même temps fut signalée au large une escadre anglaise qui comptait cinq vaisseaux comme la nôtre. Un combat naval eut lieu dans lequel l'avantage demeura aux Français, et si le commandant Tronjoly avait pris la chasse, nul doute que le commodore Vernon eût été obligé d'amener pavillon. Quinze jours plus tard la chance avait tourné: deux vaisseaux de renfort étaient arrivés aux Anglais; l'une de nos frégates, *la Sartine*, avait été prise par suite de fausses manœuvres, et quand le 20 août le Commodore revint à la charge, nos vaisseaux n'osèrent tenir; ils se sauvèrent pendant la nuit, firent route pour l'Ile-de-France, et laissèrent Pondichéry à la merci des forces anglaises combinées.

Ainsi abandonné, Bellecombe persista dans la défense; réduit à une petite garnison, il la multiplia de telle sorte qu'il put tenter des sorties et ruiner à plusieurs reprises les travaux des assiégeans. Enfin, après deux mois de tranchée où les Anglais avaient perdu cinq mille hommes, bloqué par terre et par mer, désespérant d'être secouru, Bellecombe rendit la place à la suite d'une capitulation.

Maîtres de Pondichéry, les Anglais y régnèrent sans rivaux européens; mais alors se réveilla l'énergie des peuplades indigènes. Hyder-Aly, roi de Mysore, poussa ses armes jusque sous les murs de Madras, et les Marattes de l'ouest campèrent aux portes de Bombay. Malheureusement les Français ne se mêlèrent pas assez tôt dans la lutte. Envoyés dans l'Inde avec une escadre et des troupes de débarquement, le bailli de Suffren et Bussy n'arrivèrent que lorsque le célèbre Hastings eut commencé l'organisation systématique de la puissance anglo-indienne dans le Bengale. Hyder-Aly fut attaqué par sir Eyre-Coote, qui l'isola de ses auxiliaires et le harcela pendant deux campagnes. Plus tard, après la défection des Marattes de l'est et de l'ouest, qui tour à tour transigèrent avec les Anglais, ce prince qui avait tenu tête pour nous à toute la puissance britannique se vit forcé de s'humilier devant elle. Il en mourut de désespoir. Son fils Tippoo-Saeb lui succéda; héritier des haines et des sympathies paternelles, ce jeune prince venait de reprendre la campagne dans le Karnatic, quand une diversion le rappela dans ses Etats de Mysore; il y rejoignit les Anglais, les tailla en pièces et assiégea Bangalore sur la côte de Malabar, où l'escadre de Suffren et les troupes de Bussy le rejoignirent. Les deux armées allaient agir de concert au moment où la nouvelle de la paix de 1783 fit tomber les armes des mains des Français. Privé d'alliés, Tippoo crut devoir transiger aussi de son côté, et un traité fut signé à Bangalore en mars 1784. On sait l'histoire de ce malheureux sultan qui reprit les armes en 1790 et périt en 1799 écrasé par les Anglais, au moment où l'expédition française en Egypte lui donnait l'espoir d'une puissante diversion. Jusqu'au dernier moment, il tendit la main aux Français; il crut à leur force, il espéra leur secours. Deux années avant sa chute éclatante, sous le Directoire, des ambassadeurs vinrent réclamer à l'Ile-de-France l'envoi d'un corps auxiliaire, et l'éclat de cette démarche ne fut pas un des motifs les moins déterminans de la sanglante catastrophe.

Mais avant ce temps nos comptoirs de l'Inde n'étaient déjà plus que des postes commerciaux

Digitized by Google

sans importance militaire. Une petite garnison qu'on avait envoyée à Pondichéry, en 1785, en fut retirée en 1789, et ramenée à l'Ile-de-France.

Vers 1791, une guerre paraissant imminente, la France envoya quelques troupes. Tour à tour, la gabarre *la Bienvenue* et *la Chancelière de Brabant* mirent à terre un petit nombre d'hommes. Huit cents Européens, et autant de soldats cipayes, formèrent l'effectif de la nouvelle garnison. Unie elle n'eût pu résister long-temps; qu'on juge de la chance qui lui resta, quand toutes les nuances des partis formés dans la Métropole se reproduisirent dans la colonie lointaine, quand elle eut ses séances de clubs et ses émeutes de rues. L'ancien régime figurait dans le corps d'officiers; la révolution dans la masse des soldats. Malgré ces dissentimens funestes, le jour où le colonel Braidwaith vint former le siége de Pondichéry avec huit mille hommes, tout le monde pourtant se trouva à son poste et oublia ses querelles devant l'ennemi commun. Seize cents hommes, dont moitié soldats de couleur, tinrent treize jours contre une armée, avec un fossé et un éboulement pour toute défense. Dans le comptoir de Yanoun, le savant Sonnerat hasarda une résistance plus étrange. Chef d'un poste purement commercial, il avait voulu qu'on lui envoyât de Pondichéry huit Cipayes, et, à ce risible corps de troupes joignant deux mauvais canons qu'il avait achetés, il parla de capitulation et en obtint une du colonel Yeats, qui prit la chose en bonne part. Grâce à Sonnerat, les négocians de ce petit comptoir eurent leurs fortunes sauves.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, notre histoire dans ces parages est tout entière dans l'attitude qu'y prit notre marine, attitude énergique et digne de résultats meilleurs. Trop occupée sur ses frontières, la République ne songea guère à ces mers lointaines que vers 1796 et sous le ministère de Truguet; mais, avant cette époque, l'île de France avait pris l'initiative des croisières. Un simple capitaine marchand, Robert Surcouf, devenu célèbre depuis, courut le premier sur les vaisseaux britanniques. Avec son *Emilie*, bâtiment de commerce, il prit deux navires chargés de riz et un schooner armé; puis, avec son schooner, il amarina un vaisseau de la Compagnie des Indes *le Triton*, et rentra à l'Ile-de-France suivi de quatre prises estimées à deux millions. Comme cette campagne avait eu lieu sans lettres de marque, il fallut que le Directoire envoyât au capteur un brevet de grâce.

Notre marine militaire ne restait pas en arrière de cet élan spontané. Une escadre anglaise étant venue bloquer l'Ile-de-France, deux frégates, *la Cybèle* et *la Prudente*, et le brick *le Coureur*, se dévouèrent dans une lutte inégale contre deux vaisseaux, *le Centurion* et *le Diomède*. Le commandant Renaud appareilla de Port-Louis, au cri de : *Vive la République!* Son but était de maltraiter autant que possible les navires ennemis, afin que le poste ne fût plus tenable pour eux. Dût-il périr à l'œuvre, il fallait y parvenir. Aussi, au lieu de pointer les pièces contre les hommes, les canonniers visèrent-ils, les uns dans les vergues et les mâts, les autres un peu au-dessus de la flottaison. Cette manœuvre fut suivie d'une réussite complète. Quoique, par suite d'une fausse manœuvre, *la Cybèle* se fût trouvée un instant compromise, elle put regagner le port avec sa conserve *la Prudente*, et le petit *Courrur* qui avait fait merveille pendant l'action. Le lendemain l'île était débloquée, et les approvisionnemens entrèrent de toutes parts. Quarante hommes environ avaient été tués dans le combat, et, pour payer aux victimes un tribut d'admiration reconnaissante, les négocians de l'île ouvrirent en faveur de leurs familles une souscription qui atteignit en peu de jours le chiffre de deux cent soixante-cinq mille francs. Le brave Renaud fut presque porté en triomphe sur le môle.

Cependant le ministre Truguet venait de songer à l'Inde et le contre-amiral Sercey partait des ports de Bretagne avec trois frégates et deux corvettes. Il arriva bientôt à l'Ile-de-France, traînant à sa remorque quelques prises qu'il avait ramassées sur sa route. Deux frégates se trouvaient là, *la Cybèle* et *la Prudente*, un peu maltraitées par le dernier engagement; il les fit mettre en état, et reprit la mer avec six frégates: *la Forte*, *la Seine*, *la Régénérée*, *la Vertu*, plus les deux déjà nommées. La goëlette-corsaire *l'Alerte* complétait l'escadre. A la tête de ces forces navales, le contre-amiral fit route vers l'Océan-Indien.

Presque au début de la croisière, la goëlette fut prise, et l'escadre n'eut plus d'éclaireur. On trompa le contre-amiral par de faux avis, et pendant qu'il aurait pu rançonner toute la côte de Coromandel, on lui fit battre en pure perte le détroit de Malaca, où il se trouva bientôt face à face avec deux vaisseaux anglais de 74, *l'Arrogant* et *le Victorieux*. Six frégates contre deux vaisseaux, la partie était à peu près égale. L'amiral voulut d'abord éviter le combat; mais, chassé à son tour, il forma sa ligne de bataille. Les premières frégates engagées furent *la Vertu* et *la Seine*, qui seules soutinrent d'abord le feu

Digitized by Google

des vaisseaux. Le calme survenu aurait pu les mettre dans une position fâcheuse, si le reste de l'escadre n'était venu les secourir à temps. Alors l'affaire devint générale. Malgré leur supériorité de calibre, les deux vaisseaux furent obligés de fuir, l'un avec le feu à bord, l'autre avec ses agrès fracassés. Dans le cours de cette action, nos jeunes marins firent preuve d'un courage merveilleux. Ici l'aspirant Baptiste de *la Forte*, presque coupé en deux par un boulet, s'écriait avant de mourir : « Allons, mes amis, mon affaire est faite ; jetez-moi à la mer. Vive la République ! » Là un matelot de *la Cybèle*, frappé au bras sur le bout d'une vergue, tombait à l'eau et allait périr, quand le quartier-maître Poulain plongea et le sauva. Ailleurs, Gauvin, de *la Vertu*, blessé par un biscaïen et par des éclats de bois en servant sa pièce, arrachait de sa plaie bois et fer, puis continuait son service jusqu'à la fin de l'action. L'escadre de Sercey se trouva tellement maltraitée après l'affaire, qu'il fut obligé d'aller mouiller à l'île du Roi. A la suite de ce radoub, le contre-amiral reprit sa croisière, parut devant Batavia, au moment où les Anglais étaient sur le point de s'en emparer, sauva la colonie de leurs mains, navigua de nouveau pendant plusieurs mois, et revint ensuite à l'Ile-de-France, où des prises richement chargées l'avaient devancé depuis longtemps. En 1799, à la suite d'une nouvelle croisière, accomplie avec une frégate et une corvette seulement, il passa sous le feu de deux vaisseaux et de quatre frégates anglaises, avant d'atteindre les passes de Port-Louis. Ce fut là sa dernière campagne.

Les corsaires seuls battirent alors la mer indienne avec audace et bonheur. A la paix d'Amiens pourtant, une petite escadre sortit de Brest, pour donner force d'exécution à l'un de ses articles qui nous restituait Pondichéry et nos autres comptoirs d'Asie. Elle mit à la voile le 6 mars 1803, sous les ordres de l'amiral Linois. Le vaisseau *le Marengo* de 74 canons, les trois frégates *la Belle-Poule* de 40, *l'Atalante* de 40, *la Sémillante* de 36, et les deux transports *la Côte-d'Or* et *la Marie-Française*, composaient cet armement qui portait le général divisionnaire Decaen, nommé capitaine-général des établissemens français dans l'Inde, avec seize cents soldats sous ses ordres. Quatorze cents passagers suivirent la fortune de cette expédition. *La Belle-Poule* prit les devans de l'escadre : bonne voilière, elle fit en quatre-vingt-dix jours cette traversée de quatre mille lieues. Le reste du convoi n'arriva que vingt-deux jours plus tard.

Aux attérages de Pondichéry, l'amiral Linois et le général Decaen furent surpris de voir flotter sur le môle le pavillon britannique. Malgré toutes les stipulations faites, le commissaire anglais Cullen s'était en effet refusé jusqu'alors à la remise de la place, et une escadre de deux vaisseaux et de cinq frégates ne semblait mouillée dans la baie que pour appuyer au besoin les résistances de cet agent. A l'arrivée des forces françaises, on mit à terre quelques compagnies de soldats et tous les passagers. Mais vainement Cullen insista-t-il auprès du général Decaen pour qu'il vînt de sa personne à terre : cet officier répondit que ses ordres ne lui permettaient pas de descendre ailleurs que dans un pays français. Bien lui en prit ; car, dans la nuit même, *le Bélier*, parti de Brest dix jours après l'escadre, jeta l'ancre à ses côtés, et remit des dépêches au capitaine-général. Un contre-ordre formel y était exprimé ; on enjoignait au général Decaen de quitter à l'instant même Pondichéry, pour aller remplacer aux îles de France et de Bourbon le gouverneur actuel Magallon. Le lendemain, à l'aube, pas un vaisseau français ne restait sur la rade.

Pour expliquer cet événement, il faut se remettre en mémoire combien fut précaire et désastreuse cette trêve, ce répit de quelques mois que l'on nomma la paix d'Amiens. Etait-ce de la part des hommes politiques qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne un leurre offert à dessein à la marine française, marchande ou militaire, pour fondre ensuite, à un instant donné, sur tous nos vaisseaux épars dans les deux Océans ? N'y avait-il pas, dans cette paix consentie avec tant de bonne grâce apparente, une espèce de jeu concerté, une préméditation formelle contre notre renaissance maritime ? La conduite de l'agent anglais à Pondichéry serait une preuve nouvelle à l'appui de cette accusation, que ce n'est pas ici le cas de présenter avec plus d'insistance.

Il faut toutefois rendre cette justice aux autorités de Madras, qu'elles firent relâcher les deux transports *la Côte-d'Or* et *la Marie-Française*, arrivés postérieurement sur la rade de Pondichéry. Seulement, quand la guerre entre la France et la Grande-Bretagne eut été de nouveau et positivement déclarée, on se trouva fort embarrassé de deux cents Français de la 109e demi-brigade, qui s'étaient cantonnés à Pondichéry dans l'hôtel de la Monnaie. Huit cents soldats anglais vinrent les cerner avec quatre pièces de canon, pour qu'ils missent bas les armes et se rendissent à merci. Un refus formel fut la seule

Digitized by Google

réponse de l'adjudant-commandant Binot. On écrivit à Madras, on parlementa, on entoura le petit camp français de forces encore plus menaçantes, mais rien ne put contraindre le brave officier à se rendre sans conditions. Deux cents hommes assiégés par quinze cents obtinrent encore d'être renvoyés en France sur leur parole de ne pas servir contre l'Angleterre pendant un an et un jour. Sans doute, dans cette affaire, s'il y eut de la part de Binot quelque mérite à se raidir contre une situation désespérée, ce fut, de la part du lieutenant-colonel anglais et du commissaire Cullen, un acte de sage humanité de respecter les scrupules de ces braves en leur accordant les honneurs d'une capitulation. Leurs ordres devaient être bien plus sévères, car l'amirauté de Londres les réprimanda l'un et l'autre.

L'escadre de Linois était rentrée à l'Ile-de-France; elle avait mis à terre son nouveau gouverneur, le général Decaen. Désormais elle pouvait choisir le rôle qui lui convenait; car sa mission spéciale était accomplie. La guerre maritime indiquait naturellement une croisière; l'amiral s'y décida; il résolut d'aller inquiéter le commerce anglais dans les parages indiens. Le 8 octobre 1803, Linois sortit donc de Port-Louis avec le *Marengo*, *la Sémillante*, *la Belle-Poule* et la corvette *le Berceau*, récemment arrivée. En chemin, l'escadre captura quelques vaisseaux de la Compagnie, les expédia vers l'Ile-de-France, et vint attérir sur Bencoolen avant de donner dans le détroit de la Sonde. Tous les navires anglais qui se trouvaient soit dans cette rade, soit dans le petit port de Sellabar, furent brûlés ou amarinés. Il résulta de cette expédition un dommage de douze millions pour le commerce britannique. Les propriétés des naturels furent respectées.

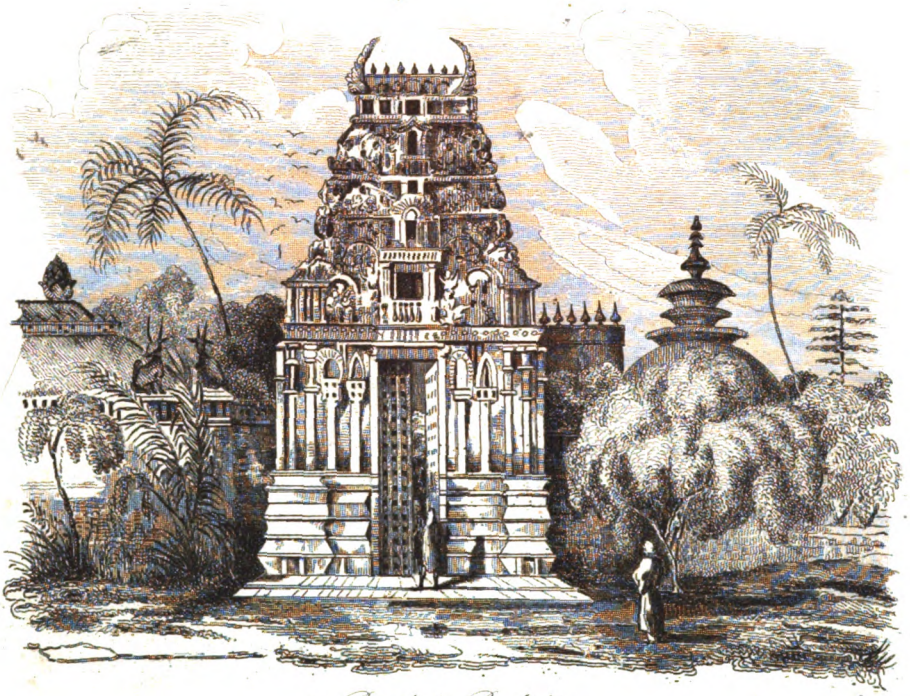
De Bencoolen, Linois cingla pour Batavia où il jeta l'ancre le 1er décembre 1803. Un mois de séjour dans cette colonie malsaine détermina des fièvres parmi tous ses équipages, et quand il remit à la voile, renforcé du brick hollandais *l'Aventurier*, ses bâtimens comptaient un grand nombre de malades. Passant le détroit de Gaspard, il était, vers la fin de janvier 1804, à vue et au vent de l'île de Pulo-Aor, à l'entrée des mers de Chine. C'était l'époque où le convoi de la Compagnie sortait de Canton en destination pour l'Angleterre. Il comptait le surprendre et y faire une belle récolte de prises.

En effet, le 14 février au matin, on signala vingt voiles au vent. Mais trompé par les avis des neutres, ou se faisant illusion sur la force des navires en vue, Linois les attaqua mollement, et, quand ils lui répondirent avec du canon, il s'imagina avoir affaire à des bâtimens de guerre. Tout s'est réuni néanmoins à prouver que la seule escorte du convoi se composait de vaisseaux de la Compagnie (*country-ships*), armés d'une simple batterie. Quoi qu'il en soit, après un court engagement, l'amiral français quitta la partie. Pour le tenir dans ses préoccupations d'infériorité, quelques vaisseaux du convoi allèrent même jusqu'à lui donner la chasse; mais cette ironie d'assez bon goût ne se prolongea pas long-temps. Le retour de cette riche flotte, que des inspirations plus hardies eussent livrée à la France, causa en Angleterre la joie la plus vive; une victoire éclatante n'aurait pas eu plus de retentissement. Le capitaine anglais reçut des mains du roi lui-même la croix de l'ordre du Bain, et les équipages obtinrent de la Compagnie plusieurs millions de gratifications.

Rentré à l'Ile-de-France, Linois y prépara une nouvelle croisière, avec *le Marengo*, *l'Atalante* et *la Sémillante*. L'amiral mit à la voile, alla visiter la baie Saint-Augustin dans le canal de Mozambique, remonta ensuite vers l'Océan-Indien, y fit deux prises de haute valeur, poussa jusque dans le golfe de Bengale, explora les rades de Mazulipatnam et de Consanguay, et parut enfin devant les comptoirs anglais de Visigapatnam. Là trois gros navires se trouvaient à l'ancre, dont l'un, *le Centurion*, était un vaisseau de guerre; les deux autres des *ships* de la Compagnie richement chargés. Sous les couleurs anglaises notre escadre approcha l'ennemi, et la bataille commença par les bordées de nos frégates. A leur tour *le Centurion* et les batteries de terre ouvrirent leur feu, puis *le Marengo*, sur lequel Linois avait son pavillon, entra en ligne. Au bout d'une heure de canonnade, *le Centurion* avait coupé son câble et s'était laissé dériver vers la côte; et des deux vaisseaux marchands sous son escorte, l'un était amariné, l'autre échoué sur la plage. Linois ne voulut pas compléter sa victoire, et les rapports anglais la lui contestèrent plus tard. Le reste de sa longue navigation dans l'Océan-Indien offre peu d'épisodes saillans : assez heureux pour éviter la rencontre de forces supérieures, il fit une nouvelle campagne, captura des navires de commerce, croisa vers l'entrée de la Mer-Rouge et sur les attérages de Ceylan, combattit le commodore Townbridge, jeta l'ancre au Cap, visita toutes les baies de la côte d'Afrique, puis manquant de vivres et d'agrès, il se décida à faire route pour nos ports de France, coupa l'équa-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Pagode à Pondichéry.*

1. Pagoda en Pondicheri



3. *Fakir, Femme Bramine, Prêtre.*

3. Fakir, Mujer Bracmana, Sacerdote

Guinson del.

Digitized by Google

teur pour la douzième fois depuis son départ de Brest, et se trouvait déjà près de nos attérages avec *le Marengo* et *la Belle-Poule*, quand il tomba, le 14 mars 1806, au milieu d'une escadre anglaise de sept vaisseaux, deux frégates et une corvette. Linois essaya d'abord de fuir; mais cerné et rejoint, il dut combattre pour l'honneur du pavillon. La *Belle-Poule* et *le Marengo* soutinrent le choc de neuf bâtimens de guerre, et ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance.

L'Océan-Indien, abandonné par Linois, était témoin vers ce temps d'un des plus glorieux combats qu'aient enregistrés nos fastes maritimes. La frégate française *la Canonnière*, de 40 canons, prêtait le flanc à un vaisseau anglais de 74, *le Tremendous*, qui escortait dans l'Inde douze grands vaisseaux armés de la Compagnie. Malgré la disproportion des forces, Bourayne, commandant de *la Canonnière*, ne craignit pas de s'établir à deux encâblures sous le vent du *Tremendous*, et de courir la chance d'être coulé par ses bordées. Jamais frégate ne s'était présentée avec tant d'aplomb pour soutenir le feu d'un vaisseau. Bourayne connaissait son équipage; le sang-froid et l'adresse de ses canonniers lui donnaient l'espoir de sauver son bâtiment. En effet, les coups du *Tremendous*, mal pointés, se perdaient en l'air, et chaque boulet de *la Canonnière* portait dans le bois, dans la mâture, ou dans les agrès de l'ennemi. Après une heure de combat, l'avantage resta visiblement à la frégate: tout était à peu près intact à son bord, tandis que les manœuvres du vaisseau offraient l'aspect du plus grand désordre. L'avantage de la marche, qui était pour le dernier au début de l'action, retourna dès-lors à *la Canonnière*, qui se débarrassa de son redoutable antagoniste. En vain les bâtimens du convoi voulurent-ils se mettre de la partie: le commandant Bourayne ne daigna pas répondre à leurs impuissantes décharges. Il y eut même, dans cette glorieuse action, un instant où l'équipage de la frégate demanda à tenter l'abordage du vaisseau, et la prudente énergie du commandant eut peine à lutter contre cet élan enthousiaste. C'était déjà un assez merveilleux fait d'armes pour un bâtiment de 40 canons d'avoir vaincu un vaisseau de 74, de marche supérieure, et s'appuyant au besoin sur douze navires de commerce armés.

De cette époque à la paix de 1814, la Grande-Bretagne concentra de telles forces navales dans le golfe de Bengale, que l'histoire de nos comptoirs indiens, sous son double aspect colonial et maritime, s'arrête là. La prise des îles de France et de Bourbon ne laissa bientôt plus un port de ravitaillement, même à nos corsaires. On sait à quels efforts de glorieuse résistance donna lieu la prise de Port-Louis par les Anglais, combien fut belle l'attitude de notre marine dans les années qui devancèrent la catastrophe. Le commandant Duperré, qui montait alors la frégate *la Bellone*, poussa encore jusqu'aux bouches du Gange en 1809, y prit la corvette anglaise *le Victor* et la frégate *la Minerve*, de 48 canons, puis, jonction faite avec la frégate française *la Manche*, capitaine Dornal de Guy, il rentra à l'Ile-de-France, malgré la croisière britannique. Mais dès-lors, au lieu d'attaquer, il fallut songer à se concentrer et à se défendre. Le combat du port Impérial, aujourd'hui port Sud-Est, où le commandant Duperré, secondé par MM. Bouvet et Morice, amarina ou brûla, avec deux frégates et une corvette de guerre, quatre frégates anglaises, *le Sirius*, *la Néréide*, *l'Iphigénie* et *la Magicienne*; la prise de la frégate *l'Africaine* par le capitaine Bouvet, enfin une foule d'engagemens de détail, ne laissèrent ni sans éclat ni sans retentissement la chute de notre puissance maritime dans ces parages. A côté des Surcouf, des Tréhouart, des Lhermite, des Bergeret, des Malroux, l'Ile-de-France put citer avec orgueil les noms de MM. Hamelin, Duperré, Dornal de Guy, Morice, Lemarant, Moulac, Le Breton, René Decaen, etc., et tant d'autres qui luttèrent de tout leur courage contre l'occupation anglaise, et disputèrent jusqu'au dernier jour le seul poste indien où flottât encore notre drapeau.

A la paix de 1814, au milieu des comptoirs qui nous revinrent par la seule générosité de l'Angleterre, il faut compter Pondichéry. Depuis lors, en dix-huit ans de paix, la ville s'est un peu refaite. Ce n'est plus une place de guerre, mais une simple échelle commerciale, avec des magasins au lieu de forts, et des allées d'arbres au lieu de remparts. Parcimonieux dans leurs dons, les Anglais, pour toute dépendance du poste cédé, ne lui ont affecté qu'une lieue carrée de territoire; de telle sorte qu'au premier signal de guerre, ils pourraient rentrer dans ce domaine que nous aurions exploité et embelli pour eux. On a lieu d'espérer toutefois, par les idées plus saines qui courent aujourd'hui, que, même en cas d'hostilités, on créerait pour les colonies un droit inter-national, une position neutre, qui les laisseraient désintéressées dans un conflit entre les deux métropoles. Ce serait un premier pas vers une question plus reculée peut-être,

Digitized by Google

mais également inévitable, celle de l'émancipation des comptoirs lointains livrés à leurs forces productives et à leurs moyens d'échange. Les expériences merveilleuses, faites à Cuba et à Sincapour, doivent indiquer assez quel immense avenir attend ce système.

Les environs de Pondichéry, ornés de longues avenues d'arbres, et coupés de magnifiques jardins, offrent une foule de villages hindous que l'on nomme Aldées. C'est là que se fabriquent les toiles bleues ou *guinées*, pour lesquelles la vogue est restée à Pondichéry, comme à Madras celle des mouchoirs. Mon palanquin me porta dans plusieurs de ces aldées, où chaque famille a ses cases et son atelier de travail. Là se tient l'ouvrier tisserand devant un métier d'une simplicité extrême, consistant en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chacune de leurs extrémités, l'un par deux cordes attachées au plafond, quelquefois même en plein air, à un arbre; l'autre par deux cordes liées au pied de l'ouvrier. A côté de cet homme se trouve le caquillier qui noue les fils du pagne, la fileuse de coton avec son rouet, la dévideuse, puis le batteur de toiles, le teinturier, le peintre, le tout disposé par castes et de telle sorte que chaque genre de travail a un personnel circonscrit et limité. Quoique arrivé de la veille, déjà j'avais pu reconnaître cette méthodique division de castes qui tient à un système politique à la fois et religieux. Cette manière de parquer les hommes par catégories, depuis le paria jusqu'au brame, de leur imposer une hiérarchie rigoureuse à laquelle sont affectés des droits et des devoirs, remonte haut dans l'histoire indienne; elle devait frapper mes regards avant de parler à ma raison. C'était à Calcutta seulement et à Bénarès, ce sanctuaire du culte hindou, que je devais résumer ces impressions et leur donner la forme d'une appréciation philosophique. Jusque-là j'allais en curieux, en nouveau débarqué qui veut tout voir, sauf à se recueillir ensuite. Hôte de Pondichéry, je cherchais à démêler quel avait pu être son éclat sous Dupleix, sa richesse, son mouvement. Dans ses villages, dans ses rues, je courais à la recherche de notre patronage décrédité. C'était presque la situation du mélancolique Haafner, voyageur hollandais, long-temps colon du petit poste de Sadras, au nord de Pondichéry, et qui le retrouva démoli par les Anglais, dévasté, brûlé, dépeuplé. Le pauvre négociant a pleuré dans un livre touchant sur sa ville industrielle, et le passage est tout entier à citer, car jamais la population manufacturière de l'Inde ne sera plus complètement et plus éloquemment décrite.

« C'est ici, dit Haafner, qu'étaient les blanchisseries; ici, sur ce champ, je me tenais pour voir la manière dont les jeunes filles arrosent, en chantant, les toiles tendues. Plus loin, dans cet enclos, était l'indigoterie, toute couverte de vases où bouillait la plante qui devait teindre les toiles. Cette rue, les buandiers l'occupaient; ici, à côté de ces cocotiers, travaillaient les tisserands, et plus loin, sous ces huttes renversées, les peintres de chistes.

» Voici la maison où était l'école; en entendant le bruit que faisaient les enfans malabares, j'étais surpris que quelqu'un pût vivre à côté de cette maison. Les grands garçons y hurlaient leur *arandsheel wiedombou* (vers appris par chœur); les petits l'*ata-chowrie* (abécédaire); ceux-ci calculaient tout haut de mémoire; ceux-là chantonnaient leurs *pouranas* (extraits des livres saints). Devant la porte se tenaient une grande quantité de garçons qui, assis par terre, les jambes croisées sous le corps, traçaient avec le doigt sur le sable les lettres qu'ils prononçaient en même temps à voix haute. Tout ce petit monde criait, glapissait de manière à étouffer les tonnantes admonitions du *gourou* (maître d'école).

» Halte ici devant cette longue et large rue qui était le bazar. Cette place déserte fut autrefois couverte d'une fourmilière d'Hindous. Le matin, quand je m'y rendais, j'y trouvais une double file de marchands accroupis à terre; ils criaient leurs denrées, et les offraient au passant avec des paroles flatteuses.

» Les jours de grand marché, c'était un spectacle, un bruit, un mouvement sans pareils. Les habitans de Sadras et des environs arrivaient avec leurs marchandises; de jeunes Hindoues, filles ou femmes, portant des paniers de fruits et de légumes; des hommes chargés de jarres de riz, de tinné, de natchénie et autres grains; de vieilles matrones avec leurs poteries et leurs nattes; des marchands avec leurs épiceries, leur tabac, leur arèque, leurs *olles*, feuilles de palmier, sur lesquelles les Malabares écrivent avec un stylet de fer; enfin, des vendeurs de bois de sandal, de sucre de palmier et d'autres denrées.

» A peu de distance des marchands, voyez les jongleurs (*biké-kaien*), dont les tours surpassent tous ceux qu'on voit faire en Europe; les diseurs de bonne aventure (*janiams*); les femmes qui piquent des figures et des emblèmes

Digitized by Google

sur les bras et sur les autres parties du corps (*pouttou-kereljes*); les vendeuses de bracelets, les vanniers, les faiseuses de crêpes de farine de riz (*agapés*).

» Au jour, voici qu'on ouvre les boutiques, et aussitôt paraissent les banians (marchands) avec leur pierre de touche, leur trébuchet et des sacs remplis de casches, de fanams et de roupies; ailleurs, ils étalent leurs toiles et leurs marchandises. Les moines mendians se tiennent auprès d'un temple ou devant la maison de quelque brame, tandis que des fakirs tout nus circulent dans la foule, dont ils sollicitent la pitié.

» Il est neuf heures ou à peu près; les chalands et les curieux arrivent; le marché se remplit; la foule devient plus grande, et bientôt la vaste rue retentit de mille cris: *Mangaï paluta mangaï!* (des mangues, des mangues mûres!) *Piti* (des tamarins)! *Valeipatam* (des bananes jaunes)! *Tayer, venema tayer* (du lait caillé, qui veut du lait caillé)! *Ourga* (des fruits confits)! *Ney veney* (du beurre frais)! *Kira* (des légumes)! *Pacou vetelie* (de l'arèque et du bétel)! *Tenga elanar* (des noix de coco)! *Longa* (des fruits de palmier)! *Venjagam* (des ognons)! Puis les voix des chanteurs et les refrains des *saniassis* avec leurs bruyantes cymbales, le tambourin des *joghis*, la clochette aiguë des *poutchari*, et plus encore que tout cela les croassemens de myriades de corneilles, qui, dans ce pêle-mêle de marchands et d'acheteurs, épient un moment favorable pour enlever un objet à leur convenance, tout cet ensemble de bruits mêlés et distincts engendrait un tintamarre dont on ne peut se former une idée.

» C'est à travers cette multitude que le *berie-socherg*, taureau destiné à des services religieux, se fraie une route et se promène, daignant accepter de temps à autre une bouchée de vivres. On lui présente les meilleurs légumes; on cherche à l'attirer à soi; on se tient pour honoré de sa visite. Ce taureau est sacré; un trident, imprimé au fer chaud sur son ventre, indique qu'il appartient à un temple. Jamais il ne travaille, il va librement où il veut, prend ce qui lui convient, grains ou légumes, sans qu'on ose l'en empêcher. La nuit il se retire dans la pagode. Lorsque les Mahométans et les Européens parviennent à l'attirer hors du village, ils ne manquent pas de le tuer. Il est en général gras et bien nourri.

» A quatre heures, la brise du large s'établissait, et nous courions au bois pour nous y désaltérer de *callou* ou vin de palmier; puis la nuit venue, nous allions prendre notre repas de *carry secco*, *d'œros potcherie* (riz fin), de volaille rôtie, de *karwaat* (poisson délicat), de fruits secs. Jamais on ne se servait ni de cuillères, ni de fourchettes pour le *carry;* ce mets est bien plus appétissant quand on le mange avec les doigts.

» Après le souper, venaient la petite bière, le punch, la limonade, le thé; on mâchait du bétel, on allumait des cigarres; on chantait des *chikotties* (quatrains), des *chakras* (sorte d'airs), accompagnés de cymbales et de guitare, ou bien on dansait le fandango ou des quadrilles.

» Quand je comparais ce village ravagé et silencieux à ces scènes de satisfaction, d'activité et d'abondance; pauvre Haafner! je me prenais à maudire les destructeurs de Sadras. Ces champs couverts de la verdure chatoyante des jeunes pousses du riz n'avaient plus qu'une couleur grise et monotone. Au lieu de nos vergers et de nos jardins, c'étaient partout des ronces et des herbes sauvages. Que sont devenus les frais bosquets de cocotiers, où j'entendais frémir la *caldeira* épineuse, où la *trimontée* s'élançait libre dans l'air! Des *lonjas* succulens tombent à présent sans être cueillis, et les jaunes *pangays* se crevassent et pourrissent à terre.

» Non, le *poutchari* ne chantera plus au peuple les faits mémorables des Dieux hindous; le moine mendiant ne racontera plus les amours de Chivu, dieu de la destruction, et les guerres des *deitti* et des *déoutas;* il ne promènera plus d'une façon processionnelle l'image d'une divinité, au bruit du *taré* et sous des arcs de fleurs. Des figures colossales en carton avec des hommes à l'intérieur ne se rueront plus sur la multitude pour l'effrayer et l'amuser à la fois. Non, les cérémonies hindoues sont mortes à Sadras; les temples sont déserts; l'Européen profane et l'indigne paria peuvent y entrer.

» Oh! je les voyais à ces heures, assises, délaissées, ces figures de Wichnou, de Brama, de Chiva, toutes dégouttantes de beurre et chargées de festons. Elles étaient là sans culte, sans des servans, seules comme des puissances détrônées. Plus de ces milliers d'hommes qui essuyaient de leurs visages la poussière des parois; plus de ces martyrs qui se balançaient avec un croc dans les chairs, qui marchaient sur des charbons allumés, ou se jetaient sous les roues d'un char; plus de bayadères (*dévédassis*) formant leurs passes et drapant leurs châles devant les monstrueuses idoles; plus rien, pas même ces singes familiers, commensaux de la pagode, qui grimpaient et grimaçaient le long de ses

Digitized by Google

toits. Comme on ne les nourrissait plus, ils ont regagné la campagne. »

Ce tableau du bon Haafner nous reporte aux meilleurs temps de notre séjour dans l'Inde. Il en a été de Pondichéry comme de Sadras : Pondichéry a eu ses bazars animés, ses fêtes locales, ses pagodes, enfin toute cette physionomie indigène si poétique et si étrange; mais comme Sadras elle a été mutilée par le fer et par le feu, elle en porte encore les stigmates.

Dans une course au travers des aldées, il me fut loisible d'examiner, de discerner même les habitudes et les mœurs de ces populations indigènes qui vivent ensemble sans se mêler jamais. A côté des castes distinctes d'Hindous, on reconnaissait les Musulmans, les uns sectateurs d'Aly, les autres de Mahomet, à leurs traits réguliers et nobles, à leurs membres musculeux, à leur figure grave et composée, à leur turban blanc et à leurs larges pantalons. Les adorateurs de Wichnou portent d'ailleurs au milieu du front deux raies blanches séparées par une raie jaune. Ces marques faites avec de la bouse de vache sont renouvelées chaque matin. Les bonzes, espèces de flagellans hindous, exagèrent aussi ce signe extérieur de dévotion; ils se zèbrent le corps avec cette poudre blanchâtre. Les vêtemens des Hindous consistent en un pantalon de toile blanche serré par le bas; les hommes du peuple ont les épaules nues; les classes riches portent une chemise en coton. Le costume des femmes varie davantage; tantôt c'est une jupe de guinée bleue, de cotonnade blanche ou rayée, qui descend jusqu'à mi-jambe, puis un pagne jeté en travers du sein et qui retombe sur l'épaule; tantôt c'est une robe montante avec manches de corsage; d'autres fois enfin une vaste pièce d'étoffe retenue par une ceinture.

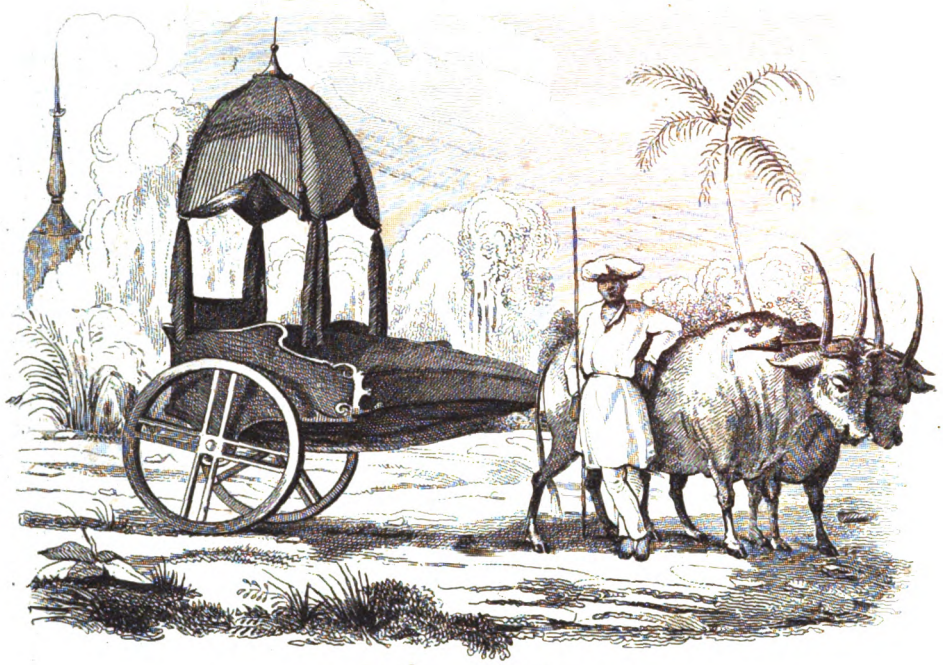
Les aldées de Pondichéry offrent un aspect d'aisance; leurs cases toutes semblables sont construites en paille et divisées en deux parties, l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Les meubles d'une case consistent en des nattes étendues sur le sol, quelques peaux de bêtes, ou tapis de laine, des pièces d'étoffes et un coffre renfermant toutes les hardes de la famille. Les castes inférieures, celles qui vivent dans la domesticité, ou qui n'exercent que des métiers impurs, comme les parias, se logent dans de misérables huttes avec un simple pagne qui leur laisse le torse nu, et ne descend guère qu'à mi-cuisse.

Dans une aldée, il est facile de reconnaître les logemens des diverses castes. On distingue ceux des brames à leur étendue, à la forme de leur construction et à la nombreuse domesticité qui les peuple. Les femmes en habitent la partie élevée; elles y vivent en recluses, confinées dans leurs travaux de ménage, et tremblantes esclaves de leurs maris. L'usage a établi dans ces contrées une ligne immense de démarcation entre l'homme et la femme. Le brame se distingue aisément à son vêtement blanc drapé avec art sur les épaules, à ses membres chargés d'embonpoint, à sa démarche grave, hautaine et dédaigneuse (Pl. XIV — 3). Leurs épouses, que rien ne force à des travaux pénibles, sont en général bien faites et jolies, avec des dents blanches, de beaux yeux noirs encadrés d'un cercle bleu, des seins bien posés, des pieds petits et des mains délicates. Passionnées pour la parure, elles chargent d'anneaux d'or leurs bras et leurs jambes, s'en entourent le cou, s'en couvrent le front et les cheveux. Un pantalon large recouvert par une chemise et un pagne qu'elles drapent sur leur sein, sur leur tête et sur leurs épaules, composent leur costume habituel (Pl. XIV—3). Il en est qui portent un anneau d'or dans leur narine fendue, ornement disgracieux auquel l'œil a peine à s'habituer.

Après quelques heures de séjour dans ces aldées, mes porteurs ou *boès* reprirent le chemin de la ville. Dans la route se croisaient des chariots chargés de denrées, des voitures européennes, des calèches venues à grands frais de Calcutta ou de Londres, des palanquins couverts d'ornemens, et remarquables par l'uniforme élégant de leurs boès; enfin des *gadis* ou voitures malabares, espèce de belvédères roulans traînés par deux bœufs, aux allures vives comme celles des chevaux. Cet équipage singulier est l'un des plus usités parmi les riches naturels. Commode, rapide, léger, il comporte un luxe de tapis et de dorures incroyables. Les deux bœufs de l'attelage ont les cornes ornées de cercles ou de chaînes en or massif: on va même jusqu'à leur peindre la poitrine, les jambes et le corps (Pl. XIV — 2).

Avant de rentrer en ville, nous passâmes devant une chauderie ou *chaultrie*. Une chauderie indienne est, comme le caravansérail turc, une auberge pieuse, ouverte à tous les voyageurs. Là, dans un pays d'exclusion, toute caste est admise, toute religion a sa place sous le même toit. Des logemens y sont affectés même au paria, chassé des autres lieux comme une bête immonde, à l'Européen, aux Musulmans, aux Arméniens, aux Chinois, etc. C'est une hospitalité cosmopolite, c'est la charité religieuse

Digitized by Google



2 Voiture Malabare.

2 Coche Malabar



4. Jongleurs.

4. Juglares.

Digitized by Google

Digitized by Google

dans sa plus large et sa plus noble acception.

La chauderie se compose ordinairement d'un vaste bâtiment, qui se subdivise en un nombre infini de chambres nues. Chacune d'elles reçoit un ou plusieurs arrivans, et une galerie extérieure sert à abriter les castes réprouvées. Dans ce pêle-mêle de voyageurs règnent la tolérance la plus entière et la plus scrupuleuse moralité. Il est rare que les chauderies soient témoins d'une rixe ou d'un vol. Notre bon Haafner, déjà cité, en parle avec un regret mêlé d'attendrissement. « La chauderie de Mutecarren, dit-il, avait bien des agrémens : elle était loin du chemin, dans un bois magnifique que coupait un ruisseau. Fraîchement construite, elle brillait au loin avec ses parois enduites de chaux, et se révélait par une galerie à colonnes. Quand il faisait chaud on couchait sous cette galerie. Près d'elle se trouvait un limpide et spacieux étang, où se miraient les hauts cocotiers, et plus loin, à côté du temple de *Parvati* (Pallas des Hindous) et du pagotin de *Poléar*, se balançaient des vergers chargés de fruits savoureux. Ces chauderies, fondées à l'aide de dons pieux, sont quelquefois pourvues d'une rente qui leur permet une hospitalité plus efficace. Au lieu de l'eau de cange (eau de riz), offerte par les brames, souvent le voyageur y trouve des distributions gratuites de riz, de racines, de bois, et de paille pour les chevaux. »

L'établissement de ces chauderies est quelquefois un moyen d'expiation. Un riche qui s'est souillé d'un crime, un concussionnaire, un malfaiteur opulent, se relèvent à ce prix des fautes commises. Aussi la région indienne est-elle jonchée de pareils édifices. Presque toutes les chauderies sont ornées à l'intérieur de bas-reliefs, et ces sculptures sont les représentations les plus obscènes que l'on puisse imaginer. La loi religieuse qui détermine de pareilles fondations leur impose-t-elle aussi un décor aussi indécent?

En rentrant à Pondichéry, je vis sur l'une des places un rassemblement de naturels, qui piqua ma curiosité. Je voulus m'arrêter un instant : c'étaient des jongleurs (Pl. XIV — 4). Presque nus, avec un simple morceau de toile autour des reins, ils exécutaient les tours les plus étonnans d'escamotage. Devant eux étaient des boules et des gobelets qu'ils maniaient avec une rapidité étonnante, sans avoir, comme nos bateleurs européens, la ressource d'une gibecière. Un sac, placé à quelque distance, contenait tout l'attirail du métier. Les deux Indiens commencèrent par les bagatelles d'usage, les tours de gobelets, le jeu de boules, les transformations d'objets, tout le menu de la prestidigitation; ensuite vinrent l'introduction du sabre dans l'œsophage, les mèches de cheveux englouties, puis retirées, les balancemens sur la corde lâche, avec l'accompagnement obligé de tours d'équilibriste; d'épées sur le nez, sur le menton, sur le crâne partout enfin. Tout cela était fait avec une prodigieuse dextérité, sans effort, sans hésitation; mais à tout prendre, quand même ces bateleurs hindous seraient nos devanciers dans l'art de l'escamotage, il faut dire que leurs élèves de Paris et de Londres ont déjà bien dépassé les maîtres. Le révérend M. Caunter cite pourtant deux tours assez étranges dans son Annuaire.

« Une jeune et jolie femme, faisant partie de la troupe, fixa sur sa tête un bandeau raide et fort, d'où partaient, à distances égales, vingt cordons de même longueur, ayant chacun un nœud à leur extrémité. Sous son bras elle portait un panier dans lequel vingt œufs de poule furent disposés avec soin. Le panier, le bandeau, les œufs, tout passa sous nos yeux : il n'y avait pas de tricherie. Nous étions en plein jour; chacun de nous put examiner et toucher le panier, les œufs et les cordons. Alors elle se plaça à quelques pas de nous, et se prit à tourner sur elle-même dans un espace de dix-huit pouces de diamètre, et cela avec un tel mouvement de rotation, que j'en avais des vertiges. On eût dit une toupie en jeu.

» Quand elle en fut au dernier degré de vitesse, elle ramena un des cordons qui formaient comme une auréole autour d'elle, et y plaça un œuf, puis le laissa échapper. Tour à tour les vingt nœuds furent garnis de la sorte, sans que le mouvement de rotation se ralentît; après quoi elle reprit tous ces cordons un à un, les dénoua et les remit dans le panier. Cela fait, elle s'arrêta court, sans remuer aucun membre, sans faire jouer aucun muscle, immobile comme si elle eût été changée en marbre. Sa contenance était calme, sans émotion apparente, malgré un exercice aussi singulier.

» Après ce tour des œufs, vint au milieu du cercle un homme vigoureux et au regard farouche. Il portait un panier qu'il nous pria de visiter. Nous le reconnûmes pour un simple panier d'osier comme on en fabrique dans le pays, très-léger et laissant passer le jour par mille ouvertures. Sous cette fragile enveloppe, il fit placer une jolie petite fille de huit ans, nue, faite au tour, un petit ange enfin, brune tout au plus comme un enfant du midi de la France. Quand elle fut là-dessous, l'homme prit un air sinistre, lui fit une question; elle répondit : la voix semblait

Digitized by Google

venir du panier, l'illusion était complète. Ce colloque dura quelques instans, après quoi le jongleur, feignant d'entrer en colère, menaça de tuer l'enfant. Celle-ci criait : Grâce ! avec un tel accent, que c'était à en frissonner. Tout-à-coup l'Hindou saisit une épée, contint avec le pied le panier où chacun de nous croyait entendre la victime, puis, dans un mouvement d'infernale rage, il y plongea son arme à plusieurs reprises. Oh ! ce fut un moment terrible ! la figure du bourreau était hideuse de férocité : les cris de la victime avaient une vérité déchirante. J'étais sur le point de me jeter sur cet homme et de le terrasser. Tous mes compagnons frissonnaient comme moi, pâles et hors d'eux-mêmes. On pouvait calculer sans doute que ce jongleur n'aurait pu, ni voulu commettre, en plein jour et devant tant de témoins, un meurtre inutile. N'importe; la scène était saisissante et féconde en terreur. Ce sentiment fut au comble, quand on vit le sang jaillir à flots du panier, qu'on entendit des gémissemens graduellement moins forts, qu'on put suivre dans le frémissement du panier cette agonie convulsive. Bientôt les râlemens devinrent de plus en plus sourds ; puis un soupir.... le dernier sans doute, se fit entendre. Nous croyions l'enfant morte, quand, à notre surprise, et à la suite de quelques paroles mystiques, le jongleur leva le panier. Il n'y avait rien dessous. Le sol était bien rouge de sang ; mais nulle part on ne voyait trace de corps humain. Après quelques secondes d'étonnement, la petite fille, objet de nos alarmes, vint à nous comme si elle se fût glissée du milieu de la foule; elle nous salua, et tendit la main à notre générosité. De bon cœur nous nous exécutâmes. Enchantée de notre libéralité, l'enfant articula un gracieux *salam*, puis toute la troupe s'en alla. Ce qui rendait l'illusion plus complète, c'est que, pendant toute la durée de cette scène, le jongleur se tint constamment éloigné de l'assistance. A plusieurs pieds autour de lui, il n'y avait pas un seul individu, partant pas un seul compère. »

La scène de jongleurs dont j'avais été témoin se passait non loin de la principale pagode de Pondichéry : j'allai la visiter. Dans l'avenue, se tenait sous un arbre un *fakir*, sale et hideux mendiant, à qui l'accomplissement d'une expiation votive ne faisait pas oublier le soin de sa quête (Pl. XIV—3). Quelques prêtres et quelques femmes de bramines circulaient dans cette partie de la ville. Arrivé devant la pagode, je vis un monument d'architecture massive, bâti d'une pierre grisâtre et dure comme du granit (Pl. XIV — 1). Quelques sculptures ornaient la façade, et dans le nombre se trouvait la représentation d'une fête où un bœuf s'avançait processionnellement, escorté de musiciens et de bayadères. Ce fut dans une cour intérieure du temple que j'aperçus pour la première fois de ces femmes que les Indiens nomment *dévédassis* ou *devalliales*, c'est-à-dire, en sanscrit, servantes de la divinité. Le nom de bayadères, qui nous est venu en Europe avec un tel parfum de grâce et de volupté, vient du mot portugais *bailleiras* ou danseuses, que leur donnèrent les premiers Portugais. Les poétiques exagérations de Raynal firent à ces femmes, vers la fin du siècle dernier, une réputation que des récits plus modernes ont à peine détruite. Au lieu de ces ravissantes créatures que le grave abbé dépeint si minutieusement, la caste des bayadères n'offre, à côté des matrones vieillies au service des prêtres, que des beautés toujours fanées avant l'âge. Cette danse si lascive, ces passes si provoquantes, ne se composent guère que de gestes forcés, de contorsions, et de postures sans grâce.

Les *dévédassis* ou bayadères sont prises dans toutes les castes, à part celle des parias. Quelquefois cette vocation est obligatoire, d'autres fois elle est facultative. Une jeune fille destinée à l'état de bayadère doit venir au temple avant d'être nubile. Là on l'examine, on l'analyse : on regarde si sa taille est bien prise, sa figure avenante, sa constitution saine; puis on la livre à ses compagnes, qui la baignent dans l'étang de la pagode, la parent de vêtemens neufs et l'ornent de bijoux. Ainsi arrangée, elle passe chez le grand-prêtre, qui lui fait subir quelques formalités d'initiation et la marque ensuite avec un fer rouge du sceau du temple auquel elle appartient désormais. Alors elle est bayadère. Elle apprend à lire, à écrire, à chanter, à danser surtout. On a rédigé pour les néophytes une espèce de cours de minauderies, un recueil des secrets de la toilette. La bayadère apprend tout cela pour séduire, pour plaire, car tel est son métier, car il faut qu'elle plaise aux brames d'abord, ses possesseurs de droit, puis au public, à qui elle vendra ses faveurs au profit des brames. Quand elle dansera devant l'idole, deminue, avec ce costume qui s'agrafe sur les hanches par une ceinture d'argent, avec ce long pagne rayé, si transparent qu'aucune forme n'échappe à l'œil, avec ces longues pendeloques, ces grelots d'argent et d'or qui marquent la cadence, cette profusion d'anneaux, de boucles, de boutons, de clochettes sonores; quand elle fera voir au riche Hindou ces contours frais encore, qu'il y aura dans son regard de l'ivresse

Digitized by Google

jouée et de l'abandon dans son attitude, il faudra bien que la luxure parle au plus avare, et que la pagode prélève sa dîme sur les charmes de ses desservantes. Les dieux le veulent ainsi, les bramines autant que les dieux, et les bayadères plus que les dieux et les bramines.

La danse des bayadères se compose de figures où elles balancent face à face : une musique monotone d'instrumens à vent, qu'accompagnent des tambours et des cymbales, règle la mesure de leurs pas. Dans les pagodes, les bayadères chantent, sur un mode lent et triste, les louanges et les incarnations de Wichnou.

Parmi ces femmes, il en est d'exclusivement vouées au service des temples ; mais plusieurs autres sont libres et peuvent exercer hors de son enceinte. Le riche Hindou ne donne point de fête sans avoir des bayadères qu'il paie souvent très-cher : chanteuses ou danseuses, elles sont là pour distraire les convives.

On conçoit qu'à une vie aussi déréglée les bayadères usent promptement leurs charmes et leur jeunesse. A dix-huit et vingt ans commence déjà pour elles une vieillesse précoce. Les prêtres les renvoient alors : elles rentrent dans leurs castes, et se marient sans que leur vie antérieure y fasse le moindre obstacle.

Presque toutes vieilles et laides, les bayadères de la pagode de Pondichéry étaient occupées à laver le linge des prêtres, dans la cour intérieure où se trouvait le bassin. A cette limite commençait la seconde enceinte interdite au profane; mon guide m'arrêta au moment où j'allais la franchir, et aujourd'hui encore je ne saurais ce qu'elle contient si M. La Place n'avait été plus hardi que moi. « La seconde enceinte est vaste et carrée; la galerie en pierre qui l'entoure intérieurement est adossée à un mur épais et soutenue de l'autre côté par un rang de colonnes. Dessous nous vîmes un grand nombre d'autels sur lesquels figuraient de petites idoles en pierre, fort laides, grossièrement sculptées et accoutrées d'une manière bizarre. Le premier objet qui s'offrit à mes yeux était une colonne, haute d'environ trente pieds, peinte de plusieurs couleurs : au sommet une poutre, mise en travers comme une potence, soutenait à chacune de ses extrémités de grosses boules rouges ; derrière la colonne et toujours dans le milieu de la cour faisant face à l'entrée, je vis une espèce de petit temple, construit en grosses pierres de taille, couvertes de sculptures représentant des animaux de formes bizarres. Entre les quatre colonnes qui soutenaient un dôme pointu, surmonté d'une boule, était l'image d'un bœuf de grandeur naturelle, tirée d'un seul bloc de pierre grise et parfaitement sculptée : l'animal était debout, exhaussé sur un piédestal, la tête tournée vers le fond de l'enceinte du côté de la porte étroite et basse d'un monument. J'entrai dans une salle dont les murs étaient couverts de peintures grossières représentant des idoles : devant elles brûlait, dans des lampes en fer, de l'huile qui répandait une odeur infecte ; le sol était jonché de feuillages, offerts sans doute par les fidèles ; mais, comme les offrandes des jours précédens n'avaient pas été enlevées, il sortait de cet amas d'ordures des exhalaisons vraiment méphitiques. Au fond était une autre chambre également sans autre ouverture que la porte ; je m'en étais approché, et déjà j'entrevoyais une idole d'une figure hideuse, barbouillée de rouge et de graisse; la multitude des lampes qui brûlaient devant elle augmentait la puanteur affreuse que cet antre exhalait ; mais alors je fus entouré par la foule des prêtres, très-mécontens que j'eusse osé aller si loin. Je battis prudemment en retraite, et, forcé de quitter l'enceinte, je regrettai de n'avoir pu visiter les monumens singuliers que j'apercevais dans le fond. »

Cette pagode de Pondichéry, dont l'extérieur offrait quelques détails curieux, ne pouvait pourtant pas se comparer aux merveilles en ce genre qui m'attendaient dans mon pélerinage indien. Les environs mêmes du comptoir français possédaient des temples plus beaux, plus riches et d'une antiquité plus incontestable. Telles étaient les pagodes de Wilnour et de Trikiwaret.

Dans ma courte station à Pondichéry, aucune fête religieuse ne vint m'offrir ses épisodes si étranges et si caractéristiques. Plus heureux, M. La Place, qui arriva deux mois plus tard, eut l'occasion de suivre, dans leurs jours de pompe et d'apparat, les trois cultes qui vivent sur ce point avec des allures de bon accord et de tolérance. L'incident est trop remarquable pour être omis.

« Nous vîmes trois fêtes, dit le commandant : celle *du feu*, célébrée par les Hindous, l'*Anniversaire funèbre d'un grand saint mahométan*, et enfin la *Fête-Dieu* des chrétiens. Dans ce pays, les distractions sont nécessaires et recherchées avec fureur ; et la tolérance religieuse y est si grande que les habitans, quelle que soit leur religion, ne se font aucun scrupule de cesser leurs travaux et de se livrer au plaisir en l'honneur de la *croix* ou du *croissant*, ou enfin du *lingam* de Brama.

» La *fête du feu* me sembla plutôt une occa-

Digitized by Google

sion de promenade qu'une cérémonie religieuse. Dans la plaine sablonneuse qui longe la mer au nord de la ville, je trouvai dans l'après-midi une multitude d'Indiens au milieu desquels nos palanquins eurent beaucoup de peine à passer; ces figures si humbles, ces physionomies si ternes le matin encore, avaient pris un air de gaîté et de contentement qui excita ma surprise. Le silence que j'avais remarqué dans les aldées avait fait place à un bruit confus; mais il devint assourdissant quand les sons rauques et discordans des instrumens indiens et les acclamations de la foule annoncèrent l'arrivée de la procession, conduite par les brames et composée de dévots qui devaient expier leurs péchés par l'épreuve du feu. Sur un terrain assez uni, on avait étendu une couche de légers fagots qui couvraient un espace d'environ trente pieds de long sur la moitié de large. Long-temps avant que les patiens se présentassent, le feu avait été mis et tout le bois consumé; cependant les charbons étaient encore à demi enflammés, et, malgré une course rapide, je doute fort que ces pauvres victimes du fanatisme, ou ces complices de la friponnerie des brames, eussent pu impunément franchir le brasier, comme ils le firent devant moi, si leurs pieds n'avaient été enduits d'une préparation, ou endurcis peut-être par l'habitude qu'ont les Hindous d'aller toujours sans chaussure. Quarante environ se présentèrent; quelques-uns, intimidés, abandonnèrent la partie et subirent la honte des huées de la foule; les autres, encouragés sans doute par les acclamations générales, soutinrent l'épreuve avec un air résolu et furent reçus à l'extrémité du brasier par leurs parens et leurs amis. Pendant et même après la petite course, les patiens ne témoignaient aucune douleur et marchaient facilement; de là je conclus qu'il y avait quelque arrangement dont le bon peuple était dupe. Du reste il le fut gaîment, et il semblait assister plutôt à un spectacle donné pour l'amuser, qu'à une cérémonie religieuse destinée à réveiller son zèle et à l'édifier.

» Il était neuf heures du soir quand nous allâmes voir la fête du grand saint musulman; jamais je ne pourrai rendre le spectacle extraordinaire qui s'offrit à mes yeux. Le ciel était sombre; de nombreux éclairs témoignaient que la chaleur avait été excessive dans la journée; nos palanquins s'arrêtèrent dans une des grandes avenues bordées d'aldées; j'avoue qu'au premier moment je crus être arrivé en enfer. Nous nous trouvâmes au milieu d'une foule d'hommes portant des torches et des réchauds remplis d'étoupes imprégnées d'huile de coco, dont la lumière blafarde et agitée par les contorsions des porteurs leur donnait l'air de véritables démons.

» Nous arrivâmes avec beaucoup de peine, et au risque d'être vingt fois asphyxiés, jusqu'à la chapelle du saint. C'est un petit monument carré en pierres de taille, dont une porte étroite et basse est la seule ouverture, condamnée, avant et après la cérémonie, pour tout le reste de l'année. A travers l'épaisse fumée causée par une douzaine de sales lampes qui éclairaient la petite chambre, unique pièce de l'édifice, je distinguai une espèce de catafalque, placé sur le sol et recouvert d'un mauvais tapis, dont l'ancienneté faisait sans doute tout le prix. Le prêtre nous offrit de petits morceaux enflammés d'un bois odorant, dont il sentit, je pense, que le secours était absolument nécessaire: chaque visiteur reçut en outre de ses mains une chaîne de fleurs blanches et rouges, qu'il fallut mettre autour de son cou: cette attention fut récompensée, à la grande satisfaction du marabout. Enfin nous terminâmes le plus tôt possible notre visite, pour aller voir les détails de la procession qui se préparait à quelques pas de la chapelle.

» La principale pièce était en verre et en papiers peints de différentes couleurs; la partie inférieure offrait la forme d'un carré de quatre pieds sur trois de hauteur; elle supportait un dôme deux fois plus élevé, dont le mouvement continuel de rotation, donné par un homme caché à l'intérieur, était tout-à-fait indépendant. Une grande quantité d'ornemens bizarres, brillans et disposés avec symétrie, couvraient la machine éclairée par dix rangs de bougies depuis sa base jusqu'au sommet, surmonté lui-même d'un foyer d'où s'échappait une lumière éclatante. Tout l'édifice, ainsi illuminé, offrait un coup-d'œil aussi agréable que singulier : il reposait sur un énorme brancard, autour duquel vingt vigoureux porteurs étaient rangés.

» Derrière le *sandana* colon (c'est le nom indien de la machine éclairée), se trouvait une charrette traînée par deux bœufs et portant un énorme tambour, sur lequel deux hommes frappaient constamment. En tête du cortége était un marabout d'une physionomie vénérable, vêtu de blanc, la tête couverte d'un large turban de même couleur, ayant à ses côtés deux hommes porteurs de bannières, sur lesquelles on distinguait des signes particuliers : il prononçait avec un grand calme sa prière à haute voix, sans que les hurlemens et les contorsions d'un jongleur, armé d'un sabre avec lequel il faisait des

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Débarquement à Madras.

1 Desembarco en Madrás



3. Parias batelieros.

3 Parias barqueros

de Sainson del.

Digitized by Google

tours effrayans, ni le vacarme de plusieurs autres acteurs frappant sur des tambours de basque, parussent seulement le déranger. Mais sa gravité fut bien mise à une plus forte épreuve, quand la procession se mit en marche; car alors commença un effroyable charivari: les mugissemens de cornets à bouquin d'une grandeur démesurée, les cris aigus des flûtes, les roulemens des gros tambours, enfin les sons rauques et déchirans des trompettes recourbées, instrumens que l'on voit représentés dans les tableaux des batailles d'Alexandre, firent un vacarme auquel nos oreilles ne purent résister. Nous nous sauvâmes en grande hâte, aveuglés par la fumée, repoussés par l'odeur infecte qu'exhalait cette foule dont le bruit, à cinq heures du matin, me poursuivait encore dans mon lit. Rien de plus inoffensif que la gaîté des Indiens; jamais de rixes, et, comme les parias sont bannis de toutes les fêtes, l'homme ivre serait une horrible monstruosité au milieu de cette population qui s'abstient de vin et de liqueurs fortes avec une sévérité religieuse.

» Cependant la Fête-Dieu approchait, et déjà de tous côtés dans la ville se faisaient les préparatifs pour les reposoirs . . . . . La chaleur avait fait remettre la procession à six heures du soir; j'y assistai accompagné de l'état-major de *la Favorite*. Les bannières, les images, et surtout les anges, les saints et les saintes, représentés par de petits enfans dont les charmantes figures pouvaient à peine faire fermer les yeux sur le ridicule de leurs accoutremens, n'avaient pas été oubliés. Je voyais la population indienne, amassée sur notre passage, sourire de pitié à toutes ces imitations que l'éclat ne relevait même pas à leurs yeux. Je tournai les miens sur les dames qui accompagnaient la procession d'un air, je dois en convenir, peu dévot: je remarquai plusieurs jolies femmes, aux yeux vifs, à la physionomie spirituelle; mais elles étaient en général pâles et habillées avec peu de goût.

» J'eus occasion, dans cette circonstance, de voir la suite du gouverneur pour les grandes cérémonies, et quoiqu'elle ne soit qu'un bien faible souvenir de la pompe imposante qui entourait la première autorité de Pondichéry, du temps de la puissance française dans la presqu'île, elle ne manque cependant pas d'une certaine dignité. Huit Hindous, habillés de blanc, pantalon et turban rouges, ayant un baudrier bleu, orné des armes de France en argent, tiennent sur deux rangs la tête du cortége. Ils sont appelés pions, portent les ordres du gouverneur, et leur personne est sacrée. Après viennent huit Musulmans, habillés de la même manière; ils ont des moustaches, et, au lieu d'un baudrier, ils portent de longues cannes en argent, surmontées d'une pomme; puis arrive le palanquin du gouverneur, suivi de ceux des autorités de la colonie, également accompagnés d'un nombreux domestique.

» Au milieu d'une population aussi tranquille, de mœurs aussi douces, les gardes armés sont inutiles; aussi toute la police de la ville et de ses environs se fait-elle sans peine avec une seule compagnie de Cipayes indiens qui compose toute la garnison.

» Quand le soir le gouverneur rentre chez lui, tous ses gardes forment une haie, baissent la tête jusqu'à terre, la main droite étendue sur la poitrine, et prononcent ensemble une suite de paroles en langage hindou. Les plaisans ont prétendu qu'elles signifiaient, suivant l'usage des peuples d'Asie envers leurs souverains, des complimens exagérés, tels que *vainqueurs des lions*, *destructeurs des tigres* et autres titres aussi modestes; mais tout se borne, à ce qu'il paraît, à des vœux pour la nuit et le jour suivant. »

Pondichéry se divise en ville blanche et en ville noire. La première s'étend sur les bords de la mer; la seconde, délimitée par un vaste fossé, se prolonge en arrière et jusqu'au rempart. La population générale des deux villes, sans y comprendre sa banlieue d'aldées, atteint encore aujourd'hui quarante mille ames. Elle gagne tous les jours. Les rues non pavées sont semées de sable. Vers le milieu du jour, il est pénible de les parcourir, à cause de la réverbération qui fatigue l'œil par ses reflets. Les maisons de la Ville-Blanche sont vastes, aérées, élégantes, toutes ornées de colonnes en stuc blanc, aussi beau que le marbre. Les parois des murs intérieurs sont enduites de ce stuc, qui les tient toujours brillantes et propres. Ce stuc est composé de chaux, de blancs d'œufs et de sucre: il faut toute la patience indienne pour l'appliquer dans le degré convenable. Réussi à point, il donne aux murs l'éclat de l'albâtre et le poli d'une glace. Les cases de la Ville-Noire sont groupées par îles tirées au cordeau: chacune de ces îles sert à loger une caste.

L'ameublement des habitations européennes se compose là, comme dans toutes les colonies de l'Océan-Indien, de chaises, de canapés et de lits venus de Chine, et faits avec le bambou et le rotin. Chacune des maisons a sa terrasse. Quelques monumens d'utilité publique se remarquent dans la Ville-Blanche; des marchés

Digitized by Google

couverts où affluent les Indiens, des magasins où s'empile une réserve de riz pour les années de disette, témoignent de la sollicitude des autorités européennes en faveur des populations hindoues. En général, les vivres sont abondans et peu chers à Pondichéry ; mais leur qualité est inférieure et leur nombre très-limité. La viande, dont s'abstiennent tous les naturels, justifie, par sa qualité, l'horreur qu'ils en témoignent. La volaille est petite et maigre, les fruits sont sains et savoureux, les légumes excellens.

La société européenne de Pondichéry se réduirait à quelques têtes, si on désignait sous ce nom les familles seules dont le sang ne s'est jamais mêlé aux races indigènes. Aux premiers temps de la colonisation, avec ses femmes toutes d'origine française, Pondichéry était cité, dans l'Inde, comme une résidence privilégiée sous ce rapport. Les riches Anglais, les Hollandais, les Portugais venaient des comptoirs environnans, pour prendre leur part des plaisirs de cette ville. Les relations y étaient établies sur un pied d'étiquette ignoré ailleurs ; le goût, le bon ton d'Europe s'y étaient naturalisés. Ce n'était plus la raideur gourmée des postes britanniques, ni le flegmatique abandon des colonies hollandaises. La gaîté française, cette qualité si heureuse et si tenace, qui résiste à tous les climats et à toutes les influences de voisinage, cet amour de distractions, de fêtes et de bruit, qui nous suit au-delà des mers, ce besoin de causeries, cet échange de visites, tout cela, transplanté à Pondichéry, avait jeté des racines sur le sol nouveau. Mais, à la suite de désastres successifs, il y eut déchéance : les plus riches maisons ayant disparu, les traditions de la haute compagnie se perdirent. Il n'en resta que les nuances reflétées sur les familles moins aisées, et sur la société mixte, qui provenait d'alliances entre les Européens et les femmes du pays. Sur vingt maisons de Pondichéry, il y en a aujourd'hui dix-neuf de cette race mêlée. Les jeunes filles d'origine purement française sont recherchées en mariage par les autorités et les riches négocians de Madras, et chaque jour le nombre en diminue. Ce qui reste forme ce qu'on appelle, par un abus de mots, la partie portugaise de la population, qui provient d'un mélange de sang européen et de sang indigène. Elle est facile à reconnaître à son teint cuivré, à son type mixte, à ses formes peu élégantes. Presque toutes ces femmes métisses ont la taille grosse et carrée, la physionomie peu gracieuse ; elles affectent de porter sur elles tout ce qu'elles ont de bijoux et d'ornemens en argent et en or. Elles sont ou les maîtresses des blancs ou les femmes des mulâtres et des Arméniens. Ce qui rebute le plus chez elles, c'est l'habitude qu'elles ont de graisser leurs cheveux avec une huile de coco, insupportable à l'odorat quand elle rancit, et plus encore l'usage du bétel, commun aux Indiens des deux sexes. La feuille de bétel, espèce de poivrier, est de la forme de celle du mûrier et à peu près du tissu du lierre, lisse et d'un vert très-foncé. Son parfum est fort et aromatique, son goût âcre et violent. Aussi, pour pouvoir le mâcher, les Hindous lui font-ils subir une préparation, où entrent un peu de chaux et des noix d'arèque. Cette espèce de chique a pour résultat de faire prodigieusement saliver ; ce qui oblige à tenir des crachoirs dans toutes les parties des maisons et jusque sur les tables. Le mordant de cette chaux décharne les dents et les corrode, pendant que l'arèque, doué d'une grande propriété tinctoriale, donne aux gencives une couleur rougeâtre. Rien de plus hideux et de plus repoussant qu'une bouche dévastée par le bétel.

Au moment où je vis Pondichéry, seize années de paix n'avaient pas encore pu le mettre, sous le rapport commercial, sur le pied des comptoirs rivaux et voisins. Quoique sa rade fût la plus sûre de la côte de Coromandel, et malgré la présence d'un gouverneur-général de toutes nos possessions asiatiques, ce n'était qu'un point de très-médiocre importance échangeant un petit nombre de toiles fabriquées contre les rebuts des cargaisons européennes. Un trafic interlope s'était organisé, il y a peu de temps, sur le sel dont la compagnie anglaise des Indes s'est attribué le monopole ; mais quelques réclamations du cabinet de Saint-James ont suffi pour faire interdire à nos colons cette branche de spéculation. Cette mesure ne doit pas au reste être prise pour un incident isolé ; elle dérive d'un système général qui remonte à 1814. La même pensée qui nous a valu Bourbon dépourvu de rade, nous a fait rentrer aussi dans les postes de Pondichéry, de Yanaon, de Karikal, de Mahé, déshérités de tout commerce. Il était dans la politique de Castlereagh, que notre marine militaire n'eût pas un seul point de station dans l'Inde, et que nos vaisseaux de commerce n'y eussent pas un seul marché florissant. C'était une exclusion complète, déguisée sous une apparence de concessions plutôt ruineuses qu'utiles. Ainsi toutes les fois que le hasard ou l'industrie régnicole donneront un démenti aux prévisions rivales, il y aura de la part de la Compagnie anglaise si hostile à toute émancipation, il y aura réclamations instantes, entraves diplo-

Digitized by Google

matiques, ruse et violence s'il le faut, pour annuler des résultats qui peuvent nuire à ses vues d'absolutisme commercial. Car l'Inde est pour ce corps avide une ferme qu'il tient à bail. La Compagnie y a fondé une puissance que la métropole elle-même sera peut-être impuissante à combattre, quand le progrès des idées lui en donnera le désir.

Les toiles ou guinées qui se fabriquent à Pondichéry se vendent par courges de vingt pièces. Les autres tissus sont des mouchoirs à vignettes, des organdis, des basins et des cambayes ordinaires pour les Manilles. Parmi les monnaies en usage on compte les pagodes à l'étoile, les roupies, les fanons et les casches.

Depuis une semaine j'étais à Pondichéry, et ce temps m'avait suffi au-delà pour recueillir tout ce que notre pauvre comptoir offrait de remarquable. Quelque peine qu'en éprouvât mon daubachi, je fixai au 3 mai 1830, le jour de mon départ, et je me décidai à faire par terre la route de Pondichéry à Madras. Un palanquin de voyage, un jeu de *boès* ou porteurs telingas, un passeport en trois langues pour clouer la bouche aux *pions* gendarmes du Karnatic, tels furent les derniers soins de mon intendant. Bien que je ne lui eusse pas donné de grands bénéfices, il pourvut à tout, il organisa tout avec un zèle admirable. Quand je fus sur le point de quitter la ville, toute ma maison se rangea sur mon chemin ; mon daubachi en tête, mon pion, mon cuisinier, mon mastargi ou aide-cuisinier, mon maénate ou blanchisseur; puis les Tanigarchis ou Totis, parias voués aux services impurs. A tout ce monde je donnai un mois de gages, soixante francs en tout.

Mes boès partirent en poussant leur cri plaintif et cadencé, et moi, mollement étendu, la tête appuyée sur un coussin élastique, je pouvais lire, fumer ou dormir à ma guise. La journée ordinaire d'un palanquin de voyage varie de douze à quinze lieues. Les boès font à peu près deux lieues par heure, en courant plutôt qu'ils ne marchent, et se remplaçant sans que le palanquin cesse d'avancer. Le chemin de Pondichéry à Madras court à peu de distance de la mer au pied des montagnes des Gattes. Vers Gingi, à sept lieues de Pondichéry, se voit la chaîne de Trikiwaret remarquable par ses pétrifications. Toute cette côte bien observée par Sonnerat est habitée par les Tamouls dont nous avons altéré le nom en celui de Malabars.

Ces peuples sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous et lâches. Leur humeur est portée à la joie ; ils aiment les jeux, la musique et la danse. Sobres, ils ne vivent que de riz, de légumes, d'herbages et de fruits. La pratique hygiénique des gymnosophistes a été formulée dans ce pays par les brames en articles de foi. L'usage des liqueurs fortes est également interdit aux naturels. Leurs habillemens dans les aldées de l'intérieur diffèrent peu de ceux des côtes ; une pièce de toile qui part des reins pour tomber sur les genoux, un autre pagne avec lequel ils se drapent et un turban en mousseline, voilà le costume le plus répandu dans la contrée. D'autres fois les Malabars se vêtissent comme les Mongols, à la différence que les robes des premiers se croisent du côté gauche, et celles des seconds du côté droit. Lorsqu'ils ne vont pas nu-pieds, les Malabars portent des sandales ou des pantoufles à pointe recourbée. Leurs oreilles sont chargées d'anneaux d'or. Quant aux femmes, laides en général, elles s'affublent d'un pagne dans la classe moyenne, et de châles du Thibet dans la haute classe. « La plupart de ces femmes, dit Sonnerat, portent à chaque bras, à chaque cheville de pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail ; ils jouent sur la jambe et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup ; leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues; elles teignent en noir le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité ; elles teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles du *mindi*, hennéh des Arabes (*Lawsonia*).... Dans certaines castes les femmes se frottent le visage et le corps avec du safran ; des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac ; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et remplies de joyaux ; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines.... Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, et dont un des bouts, passant de droite à gauche, leur couvre le sein et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête. »

Telles étaient les populations au milieu desquelles je voyageais. Dans le cours de la journée mes boès firent plusieurs haltes dans les chauderies les mieux fournies et les plus fréquentées. Nous trouvions toujours près de là une boutique où l'on nous vendait du riz et des légumes. La chauderie de Candapa, à une lieue et demie de Pondichéry, est une des plus remarquables. Toute la côte jusqu'à Madras est

Digitized by Google

semée d'habitations malabares qui sortent de bouquets de cocotiers, de palmiers, de tamariniers et de bambous. Des torrens descendus de la chaîne des Gattes coupent la route à chaque pas.

Le soir nous arrivâmes à Sadras, petit comptoir sur lequel le Hollandais Haafner a tant pleuré. Ce fut en 1781 que les Anglais de Madras en firent sauter le fort. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une grande aldée; les négocians malabars ont porté leur industrie à Madras. A peu de distance de Sadras se trouve le lieu que l'on nomme les *Sept-Pagodes*, dont quelques-unes sont aujourd'hui au milieu de la mer. C'est à Mahabalipouram que se voient ces ruines. Aujourd'hui aldée déserte, ce lieu paraît avoir été une grande ville engloutie par un cataclisme, ou graduellement submergée. En 1776 on y voyait une pagode bâtie en briques, dont le sommet seul avec sa flèche en cuivre doré pointait au-dessus des eaux. A l'heure actuelle on distingue encore plusieurs ruines de temples dont l'ordonnance n'a rien de commun avec le style hindou même le plus anciennement connu. Les archéologues veulent y voir les uns le résultat d'une colonisation étrangère, les autres la preuve d'une civilisation indienne antérieure à celle dont les traces subsistent partout ailleurs. Quoi qu'il en soit, l'architecture des Sept-Pagodes est un mélange admirable de style orné et de style simple. Sur le revers de la montagne qui domine Mahabalipouram se voient d'autres monumens non moins caractéristiques; ce sont des excavations dans le granit avec des parois intérieures chargées de sculptures mythologiques comme celles d'Ellore. Dans ces bas-reliefs le vêtement des femmes et des hommes, les anneaux, les pendans d'oreilles, tout, jusqu'à la forme des vases, coïncide avec les mêmes objets actuellement en usage sur la côte de Malabar. Plus loin sont d'autres temples avec des sculptures et des statues d'hommes, d'éléphans, de taureaux: dans l'un de ces édifices se trouve la statue colossale de Ganesa. Quoique de la plus haute antiquité, ces vestiges sont encore dans un parfait état de conservation.

De Sadras à Madras, la distance est de quinze lieues que je parcourus en treize heures, traversant tour à tour les belles aldées de Tripatour, de Tirupolour et de Trivantour, au milieu de pagodes magnifiques et de superbes chaumeries.

—

CHAPITRE XV.

POSSESSIONS ANGLAISES. — MADRAS.

Aux approches de Madras, se déroula devant moi une plage sur laquelle battait la mer, et qui dans un de ses coudes formait la rade de Madras, rade foraine et moins abritée encore que celle de Pondichéry (Pl. XV — 1). Comme dans ce dernier poste, on voyait des chelingues franchir la barre, et d'autres échouées sur la rive. Au loin se dessinaient déjà les hauts balcons ou verandas de la ville, les algamasses ou terrasses, la tour du môle, le clocher pointu du temple, et le haut mât qui portait à son faîte le pavillon britannique. A mesure que j'avançais, je reconnaissais à peu près la même population que celle que j'avais récemment quittée; des femmes du peuple, portant les unes des calebasses ou des sacs, d'autres leurs nourrissons (Pl. XV—2); plus loin des parias, ou maquois, qui sont tour à tour canotiers, pêcheurs, conducteurs de chelingues et de catimarons (Pl. XV—3).

La ville de Madras commence de fait à Saint-Thomas, ville tour à tour portugaise, hindoue, française, et enfin anglaise. Elle n'est guère habitée pourtant que par des descendans mêlés des Portugais, nommés *Topas*, et que l'on confondrait avec les Malabars, s'ils ne portaient l'habit européen. Ils professent une religion catholique aussi altérée que leur sang, et sont fiers de posséder un évêque qu'on leur envoie de Goa. Ce haut fonctionnaire ecclésiastique n'est pas toujours un Européen, et Grandpré trouva en 1789 un nègre évêque à Saint-Thomas; cet homme avait introduit dans le culte catholique toutes les simagrées de l'idolâtrie indienne. L'officier français vit à Saint-Thomas, pendant la semaine sainte, jouer dans l'église la tragédie de la mort de Jésus-Christ et de la descente de croix. Des hommes, vêtus à la turque, allaient, au moyen de longues échelles, dépendre un cadavre bien sculpté, dont toutes les articulations étaient à genouillères, ce qui les faisait mouvoir de manière à ce que l'illusion fût complète. Les noirs l'accompagnaient ensuite au tombeau avec le même bruit, les mêmes instrumens dont les Indiens se servent dans leurs pagodes. Peut-être ces cérémonies sont-elles un moyen de prédication plus efficace que les autres; car Saint-Thomas compte une foule de parias convertis au christianisme, et les prêtres catholiques n'y épargnent aucun moyen de propagande. Du reste, ils font en cela assaut de zèle avec un collége protestant, qui envoie aussi dans toute l'Inde ses convertisseurs. Une société des mis-

Digitized by Google



2. *Femmes du peuple.*

2 Mujeres del pueblo.



4. *Idole Kannappen.*

4 Idolo Kanapen.

Digitized by Google

Digitized by Google

sions, dont le siége est a Londres, recueille et constate chaque jour les succès de ses prédicans. J'eus plus tard l'occasion d'en voir un à Madras, le révérend Rhénius, qui venait d'accomplir dans les royaumes environnans une longue tournée apostolique. C'était vraiment un homme de foi sincère, convaincu de l'importance de son rôle, et ne rêvant que prosélytisme. Il venait de gagner à Dieu et à Luther une peuplade qui habitait les environs de Kallastri, au nord de Madras. Ces idolâtres adoraient Kannappen (Pl. XV — 4), un simple chasseur malabar, qui avait l'habitude de déposer son gibier chaque jour aux pieds de la statue de Chiva, et que les prêtres desservans avaient sans doute déifié, pour que le bon exemple ne s'en perdît pas.

Arrivé au centre de Madras, toute pensée de comparaison avec Pondichéry cessa en moi. C'était bien là une ville de près de cinq cent mille ames, la seconde présidence de l'Inde, riche de ses manufactures et de son mouvement maritime. On m'avait donné à Pondichéry l'adresse d'une maison où je devais trouver une hospitalité bourgeoise, quoique rétribuée. Je m'y fis conduire. Elle était tenue par une dame anglaise, veuve d'un officier mort au service civil de la Compagnie des Indes. J'y trouvai une société dont le ton était excellent, quoique froid. J'y fus l'objet d'égards et de ces prévenances de détail que les Anglais entendent mieux que nous. Le soir même, à table, je fis la connaissance d'un jeune créole de Calcutta, fils de millionnaire, arrivé depuis un mois d'Europe, et devant, sous peu de jours, repartir pour le Bengale. Ouvert, affable, plein de savoir et d'esprit, M. Wilmot me convint, et je lui convins également. Le lendemain, au jour, il frappait à la porte de ma chambre, trop heureux, disait-il, d'être mon guide en pays anglais. Nous sortîmes pour aller sur le môle qui se prolonge pendant une demi-lieue, avec une magnifique rangée de maisons et d'édifices. On y voit le palais de la douane et l'arsenal de la marine, vastes et imposantes constructions. Au loin se balançaient mollement dans la rade des milliers de navires de toutes les formes et de tous les tonnages. La mer était calme, et un long cordon d'écume marquait seul la barre de l'attérage. « Quel bel aspect? dis-je à mon nouvel ami.—Oh! Monsieur, il n'en est pas toujours ainsi. Il y a quelques années, j'étais à Madras vers la mi-octobre, à l'époque du changement de mousson. L'atmosphère était embrasée, la chaleur suffocante. Pas un souffle dans l'air, et pourtant quelques flocons nuageux avaient paru dans le N. E.; ils s'étaient comme déchirés, puis évanouis. Sur les eaux montait une brume qui devenait de plus en plus dense, sans pouvoir vaincre néanmoins la masse des rayons solaires qui pesaient sur elle. Vers le soir, les nuages et la brume eurent le dessus. Le soleil se coucha dans un linceul rouge et noir. Les groupes de nuées allaient grandissant; ils jetaient des grondemens sourds qui semblaient un prélude et une menace. Alors le vent et la pluie commencèrent, par rafales intermittentes d'abord, ensuite avec la violence la plus soutenue. Les tiges de ces cocotiers, que vous voyez si droites et si fières, formaient à la lettre des arches de pont; elles décrivaient une courbe telle que leurs feuilles balayaient le sol. Le sable du rivage, d'abord soulevé par trombes, fut fixé par la pluie et par la lame; il forma une masse immobile et compacte. Des éclairs sillonnaient tout le ciel, avec des nuances de rouge plus ou moins tranché, et les éclats de la foudre trouvaient des échos si énergiques, que les oreilles en éprouvaient un tintement douloureux. La marée, qui survint, jeta sur la grève des masses d'eau bouillonnante; elle les lança cette fois à plusieurs centaines de mètres du rivage. Pendant le temps que dura la bourrasque, les poissons (vous allez rire), oui, Monsieur, les poissons venaient nous rendre visite sur les terrasses de Madras. J'en ai trouvé moi-même deux qui pouvaient avoir trois pieds de long. Une trombe de vent et d'eau les avait sans doute portés là. Ce n'est pas tout: les insectes de mille espèces qui vivent sous ces climats chauds, sortaient tous de leurs retraites, comme effrayés de ce grand ébranlement de la nature. L'eau qui les noyait, le bruit, la commotion, amenaient le long des murs et sur les parquets des fourmis, des lézards, des scorpions, des cancrelats, des myriapodes et jusqu'à des serpens. Ils étaient plus que nous maîtres de nos chambres. »

Ce récit n'était guère fait pour inspirer le désir d'habiter Madras dans la mousson du N. E., qui sévit d'octobre en décembre. Dans ce temps, d'ailleurs, la rade n'est pas tenable, et des centaines d'ancres qui s'y sont perdues contribuent à rendre le fond moins sûr encore. Pour avertir les bâtimens qui viennent du large, on hisse, à cette époque, ce qu'on appelle le *pavillon du gros temps*. Tant qu'il est déployé, toute communication cesse avec la terre. Les catimarons et les massoulis sont seuls assez hardis alors pour s'aventurer dans la rade.

Du môle nous allâmes au fort Saint-George, ouvrage d'une grande étendue et assez bien fortifié. Bâti à diverses reprises, il est d'une

Digitized by Google

grande irrégularité, non pas quant au polygone, mais quant aux fronts, qui sont presque tous différens les uns des autres. Quelques bastions ont des flancs retirés, d'autres non : les flancs de ceux du nord sont casematés. Tous les ouvrages sont revêtus en briques ; le chemin couvert est palissadé, les places d'armes sont spacieuses. Le côté de la terre n'a pourtant qu'une simple muraille et un fossé. Autrefois la Ville-Blanche tenait toute dans l'enceinte du fort : on y voyait les maisons et les magasins de la Compagnie, les logemens du gouverneur et les comptoirs des négocians européens. Mais depuis que la suprématie britannique s'est consolidée dans l'Inde, tout ce monde s'est senti à l'étroit dans la ligne fortifiée. La chaleur produite par la réverbération, l'encombrement, la poussière, ont paru insupportables à une population que la fortune avait rendue plus difficile. Les comptoirs et les caisses de paiement ont bien conservé leur domicile dans le fort ; mais, hors de ses remparts, les créoles ont fait construire de vastes et fraîches habitations, dans lesquelles ils se retirent après l'heure des affaires, et où se tiennent constamment leurs familles. Le gouverneur lui-même occupe aujourd'hui un palais spacieux, dont la colonnade se prolonge jusqu'à la porte de la mer. Au nord des murs de la forteresse commence la Ville-Noire, qu'habitent les Hindous, les négocians arméniens et portugais, et quelques familles européennes.

Malgré sa fabrication active de mouchoirs et de toiles, Madras aux yeux de la Grande-Bretagne est plutôt un poste militaire qu'une échelle commerciale. Soixante régimens composent le corps armé qui garde cette présidence. Sur ce nombre une partie occupe le fort Saint-George ; une autre, casernée à peu de distance de la ville, y veille sur les parcs d'artillerie ; le reste, formant encore un effectif de vingt mille hommes environ, séjourne à Bangalore, ville du Mysore, située à soixante lieues dans l'intérieur, cité montagneuse et saine, où conduisent de belles routes, et qui sert de résidence pendant le gros des chaleurs aux premières autorités de Madras.

Ces soixante régimens ne sont pas tous, comme on le pense, de personnel européen. La plus grande partie consiste en bataillons cipayes, nom générique sous lequel on désigne toute la milice indigène, à la solde des Anglais. Sur deux cent mille soldats qui constituent l'armée indienne, on compte à peine vingt-cinq mille blancs, que déciment toujours le climat et les molles habitudes de la vie coloniale ; les autres sont des Cipayes. Les Cipayes, disciplinés à l'anglaise, ont un uniforme et touchent une solde. La solde est de deux pagodes et demie par mois. L'uniforme est rouge comme l'uniforme britannique. Les cavaliers ont des revers jaunes et des paremens blancs sans collet ; des habits rouges avec des boutons en métal blanc qui portent le numéro du régiment et les initiales N C (*native Cavalry*). Un bonnet de carton entouré d'un turban bleu forme leur coiffure ; leurs armes sont le sabre courbe, la carabine et les pistolets. Les fantassins ont l'habit rouge, avec brandebourgs blancs, la ceinture bleue et le pantalon tombant jusqu'aux genoux ; on lit sur leurs boutons les initiales N I (*native Infantry*). Le fusil et la baïonnette sont les armes de l'infanterie. Chaque régiment de cavalerie compte cinq cents hommes ; chaque bataillon d'infanterie huit cents, divisés en huit compagnies dont une de grenadiers et une de tirailleurs. On choisit parmi les naturels des capitaines, des lieutenans, des sous-officiers et des caporaux ; les officiers de cavalerie sont pris surtout parmi les Européens, ou parmi les Maures plus habiles que les autres à manier un cheval ; les officiers d'infanterie se choisissent dans les Hindous des plus hautes castes, et surtout dans celle des Rajahpoutres qui naissent tous soldats.

On ne saurait se faire une idée des sommes énormes que coûte à la Compagnie l'entretien des moindres corps de cavalerie. Chaque cheval, outre celui qui le monte, doit avoir deux hommes de service : l'un, *le cavallaire*, est chargé de panser le cheval, de faire cuire et de lui donner son *coulon* (espèce de lentille), tandis que l'autre, *l'herbaire*, n'a d'autre souci que celui de chercher son herbe qu'il faut arracher brin à brin. Comme le cavalier, *le cavallaire* et *l'herbaire* sont ordinairement mariés ; voilà six individus par cheval, sans compter les enfans qui survienent. Sur un pareil attirail pour le simple soldat, qu'on juge des embarras qui marchent à la suite d'un officier. Il faut à chacun d'eux palanquin, chevaux de selle, calèches, cuisine, etc. Dix mille combattans dans une armée cipaye impliquent une valetaille de cinquante mille hommes.

Les Cipayes de Madras sont réputés pour leur agilité et pour leur bravoure ; ceux du Bengale, pour leur taille et pour leur vigueur. D'autres bataillons hindous sont ceux des Lascars, attachés d'habitude aux corps du génie et de l'artillerie, et servant aussi comme équipage de marine. Ces Lascars dont le nom entraîne, dans l'Inde, une idée d'abjection et d'infériorité, sont d'assez bons matelots pour la navigation

Digitized by Google

d'Inde en Inde. Sobres, agiles, intelligens, ils se montrent en outre bien plus dociles que les équipages arabes du golfe Persique.

Cette organisation militaire, qui s'appuie presque entièrement sur des naturels, offre des dangers qui se révèlent de plus en plus. A mesure que les Cipayes se rompent à la discipline et acquièrent cet esprit de corps qui supplée au courage, ils prennent le sentiment de leur force et des services qu'ils rendent. Les régimens de Madras ont fait preuve de valeur dans la guerre récente des Birmans; ils ne sont pas restés au-dessous des meilleurs bataillons venus d'Europe. Est-il impossible qu'un jour ces cent cinquante mille à deux cent mille Hindous, enrégimentés pour le compte de la Grande-Bretagne, se réveillent avec la pensée de donner ce vaste empire à un homme de leur couleur? Un précédent d'insubordination leur a été fourni, il y a peu d'années, par les officiers blancs que la Compagnie entretient à si grands frais à leur tête : une réduction dans leur solde amena une révolte où les Cipayes suivirent leurs chefs, sans pensée personnelle et par obéissance. Les autorités de Madras furent méconnues, les parcs d'artillerie enlevés, et il fallut, pour appaiser le mouvement, non-seulement promettre l'impunité aux rebelles, mais subir encore quelques-unes de leurs conditions. Sans doute, dans tout cela, la troupe indigène était purement passive; elle prenait fait et cause dans une querelle entre Anglais, voilà tout. Mais le résultat obtenu a dû lui donner la mesure de son influence et de sa force pour le jour où elle voudra en user dans un intérêt national.

En quittant le fort Saint-George, nous nous dirigeâmes vers les beaux et vastes quartiers de Madras. Mon ami Wilmot me servait de guide. La ville européenne se montra lentement à nous, avec sa longue suite de palais et de maisons de plaisance. Chaque habitation avait sa pelouse sur le devant, et un jardin spacieux sur le derrière. Dans ces longues avenues plantées d'arbres magnifiques, les maisons bâties sur chaque côté montraient leurs colonnades grecques, leurs façades ornées, leurs péristyles élégans et leurs légères galeries. Des pavillons jetés à droite et à gauche complétaient l'ordonnance de ces délicieux hôtels. On conçoit quelle étendue occupe une ville de cinq cent mille ames qui prend tant d'air, d'espace et d'ombre, pour ses fortunés habitans. Aussi chaque visite dans Madras est-elle un voyage fatigant même en palanquin.

L'intérieur de ces palais ne donne pas un démenti à leurs dehors. Des meubles d'Europe et de Chine y garnissent de vastes et somptueux appartemens. De toutes parts ce sont des glaces et des tableaux de prix, des pendules, des bronzes, des meubles, des tentures admirables, et, au milieu de toute cette richesse, une fourmilière de serviteurs indiens, reconnaissables à la livrée du maître.

Tout ce luxe est le résultat du grand monopole commercial de la Compagnie des Indes. Les hauts employés, qu'on nomme *civiliens*, pour les distinguer des militaires, y dépensent dans un faste oisif leurs énormes émolumens. Ils jettent à pleines mains, comme des riches ennuyés, l'or que gaspille leur administration prodigue. Mais au milieu de tout cet éclat et de toutes ces fêtes, au sein de raouts merveilleux et de festins splendides, règne on ne saurait dire quel air de froide tristesse, de sérieux compassé, de lourd cérémonial. Dans ces réunions tout a été prévu d'avance et réglé comme par un programme; les émotions sont calculées; l'heure d'arrivée, l'heure de départ, sont choses fixes et invariables; on sait que l'on dansera, que l'on jouera, sans qu'un peu d'abandon, un peu de gaieté viennent jeter de l'inattendu dans toutes ces scènes. A voir ces figures absorbées dans leurs cravates, ces corps raides, ces physionomies ternes, ces regards sérieux, on dirait que tout ce monde ne se réunit que par pénitence et pour se mortifier. Les seules fêtes qui sortent de cette ligne d'étiquette empesée, sont celles que donne le gouverneur-général dans la grande et belle salle que fit construire lord Clive en 1802, en commémoration de la défaite de Tippoo-Saeb. Cette salle contient, dit-on, mille personnes. Elle est ornée à l'intérieur d'une vaste galerie avec des colonnes de trente pieds de haut, revêtues de ce stuc blanc plus brillant que le marbre. Autour de l'édifice règne une galerie découverte avec des verrines de distance en distance. Renouard de Sainte-Croix affirme qu'il est construit sur le modèle que M. Choiseul-Gouffier a décrit sous le nom de *Maison d'Athènes*.

Cette salle de bal touche au palais du gouverneur, qui est vaste, massif, grandiose plutôt qu'élégant. Le temple protestant se distingue par une architecture correcte et sévère. Les autres fondations européennes à citer sont le collége, l'observatoire, la société asiatique et le jardin botanique.

La Ville-Noire s'étend en demi-cercle à une portée de canon du fort: elle occupe trois lieues

Digitized by Google

de terrain. C'est là qu'habitent les Malabars, parmi lesquels on compte de très-riches marchands. On en cite plusieurs à qui leur fortune permet d'avoir un corps de Cipayes à leur service et un harem de plusieurs centaines de femmes. Dans cette ville se croisent des individus de toutes les castes et de toutes les religions, Malabars de sectes diverses, Mahométans, Arméniens, Catholiques, Luthériens et même Chinois. C'est le seul pays peut-être où l'on puisse rencontrer un imam, un bramine, un pasteur et un prêtre qui ne se querellent pas. Le nombre des pagodes, mosquées, églises et temples qui se trouvent entassés pêle-mêle dans ce qu'on appelle Madras, est impossible à préciser. On en peut porter le chiffre à 1000. De vastes promenades, de magnifiques avenues coupent en tous sens la Ville-Noire.

Un quartier tout entier y est réservé aux Musulmans. On y va par le pont arménien, construit sur la rivière Meilapour: ce pont a trois cent soixante et quinze mètres de longueur avec sa chaussée. On y compte vingt-neuf arches de diverses grandeurs. Le quartier des Musulmans se nomme Tirrevoulay-Cany. Il est habité par la plus belle race d'hommes de cette partie de l'Inde. Ces naturels sont presque tous de la secte d'Aly. Ils entretiennent avec le plus grand soin leurs cimetières, et chaque famille se ruine à la mort de son chef, pour lui élever un mausolée convevenable. Quand le monument est bâti, des imams chèrement payés viennent le joncher de fleurs, le couvrir de tapis, et y brûler des parfums en l'honneur du mort.

Malgré les essais de l'Anglais Popham et d'autres tentatives plus récentes, Madras n'a point encore de produits territoriaux : la population de la ville et des alentours subsiste d'industrie manufacturière. Le commerce des mouchoirs teints, autrefois fixé à Paliakat, est, à l'heure actuelle, centralisé à Madras, qui a tué par ruse les ateliers voisins. A l'époque de la haute prospérité du tissage hollandais, la Compagnie anglaise des Indes sut se résigner à vendre avec une perte énorme des produits analogues, sauf à prendre sa revanche quand elle aurait ruiné la concurrence étrangère. Ce machiavélique calcul lui a réussi. Aujourd'hui Madras a le monopole de ces beaux mouchoirs à grands carreaux, dont les couleurs sont si vives et si solides. On y fabrique aussi des pagnes et des cambayes rouges fort estimés.

Par suite de cette tendance plus industrielle qu'agricole, la vie est chère à Madras. On y dépense des pagodes, comme à Pondichéry des roupies. Une maison de campagne coûte jusqu'à deux cents pagodes par mois. Tous les objets d'Europe y sont aussi à des prix fort élevés. La présence des riches délégués de la Compagnie des Indes, le séjour d'un gouverneur, la permanence d'une garnison énorme, dont la solde dépasse toute appréciation européenne, contribuent à maintenir les produits à un taux exagéré. Comme toute cette richesse part d'une autre source que le sol ou l'industrie locale, il s'ensuit que les chargemens d'Europe ne trouvent pas à Madras des retours suffisans, et qu'il faut gagner sur le bénéfice des importations ce que les exportations présentent de désavantage. Ainsi ce qu'on appelle la cargaison d'entrée supporte le désappointement d'une sortie sur lest ou les pertes essuyées sur de mauvais retours. Tant il est vrai que le commerce se compose dans le fond de doubles échanges, et que la richesse monétaire est chose stérile en soi quand elle ne se féconde pas par son application à des produits naturels ou manufacturiers.

Pendant plusieurs jours, je continuai ainsi mes courses dans Madras, sous la tutelle de Wilmot. Il me présenta dans les premières maisons anglaises, et j'examinai de près et en détail cette société si ennuyée et si fastueuse. Cette vie de repas magnifiques, mais tristes, de fêtes brillantes, mais monotones, ne me convint pas long-temps. Je voulus partir : je n'étais pas venu dans l'Inde pour y chercher l'Europe. Aussi quelque insistance que mît Wilmot à me faire accepter un passage gratuit sur un navire de son père, en charge pour Calcutta, je préférai m'embarquer sur un caboteur malabar qui devait faire échelle plusieurs fois le long de la dangereuse côte de Golconde. Un arrangement fut bientôt pris avec le patron : le 8 mai au matin, j'entrai dans la chambre de mon ami pour lui faire mes adieux; mais quelle fut ma surprise quand il vint à moi en habit de voyage! « Je pars avec vous, me dit-il, je ne vous quitte pas. Mes malles sont à bord de la petite goëlette malabare. Au diable le grand ship! » Je lui serrai la main et nous partîmes.

CHAPITRE XVI.

CORINGUI. — YANAOUN. — JAGGERNAUT.

Avec un gros navire, notre bordée eût d'abord été poussée au large pour éviter les bas-fonds d'une côte dont l'hydrographie est peu connue. Mais notre caboteur resta toujours si bien en vue de terre que nous pouvions y distinguer tous les sommets des pagodes,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Collége de l'Evêque à Calcutta.

1 Colegio del Obispo en Calcuta



2. Dévotions des Hindous.

2. Devociones de los Indúes.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

seuls édifices hindous de quelque élévation. Vers Negapatnam, nous abandonnâmes néanmoins la côte pour tirer sur la pointe de Divy et les bouches de la Krisna. Là, deux mois plus tard, un grave accident attendait *la Favorite*, magnifique corvette française qui resta échouée du 1er au 5 juillet sur un lit de vase et au milieu d'une mer tourmentée. Mais, grâce à l'activité du commandant, à l'ardeur et au dévouement de tout l'équipage, la corvette en fut quitte pour quelques insignifiantes avaries.

Pour nous, à qui huit pieds d'eau suffisaient pour naviguer, nous n'avions pas de pareils accidens à craindre, et d'ailleurs notre patron malabar, habitué dès l'enfance à courir ces mers, pouvait sans crainte en effleurer la vase. Nous passions quelquefois à côté de brisans sans qu'il parût se soucier beaucoup de ce fâcheux voisinage. Ainsi nous longeâmes tour à tour la côte marécageuse de la Krisna, la pointe de Divy, et nous jetâmes l'ancre dans le golfe de Masulipatnam. Ce comptoir, long-temps français, rattache son nom à quelques beaux souvenirs de notre histoire en ces contrées. Les Anglais l'occupent aujourd'hui; ils y laissent quelques soldats pour défendre le fort que nous y avons élevé. Masulipatnam était, aux jours de la prospérité du royaume de Golconde, l'entrepôt de ses riches produits et leur port d'embarquement. Ses toiles peintes, ses mouchoirs rouges si renommés, ses tissus de coton s'échangeaient à Masulipatnam contre des cargaisons d'Europe. Cette gloire et ce commerce sont bien déchus : quoiqu'un géographe moderne ait porté le chiffre de sa population à 75,000 ames, on n'y compte guère plus que le tiers de ce nombre, décimé encore chaque jour par l'insalubrité de la plaine marécageuse où la ville est assise. Le Nabab, gouverneur nominal de cette province, réside à Hyder-Abad, situé à 50 lieues dans l'intérieur. Un revenu annuel stipulé par la Compagnie des Indes l'indemnise de ses possessions qu'elle exploite, et un corps d'armée y contient des peuplades insoumises et remuantes. Quoique Masulipatnam soit le chef-lieu de la province de Golconde, cette ville compte peu de maisons européennes.

De Masulipatnam à Yanaoun, petit établissement français, il y a 30 lieues environ, que nous fîmes en un jour. Yanaoun est situé sur la rivière de Godavery, un peu au-dessus d'une ville hindoue, Coringui, qui en occupe l'embouchure. A Coringui, les Anglais ont un capitaine de port, qui sert à protéger leurs navires de relâche dans ce golfe. Jadis commerçante et populeuse, Coringui se vit anéantie en 1789 par un phénomène affreux. Au mois de décembre, à l'époque de la plus haute marée, et par une tempête du N. E., trois lames monstrueuses se levèrent contre la ville; la première y entra comme précurseur de la catastrophe, et se retira en y laissant trois pieds d'eau; la seconde déferla ensuite et la couvrit; enfin la troisième, agissant avec plus d'énergie, inonda, anéantit tout devant elle, noya 20,000 Hindous, submergea la ville et porta les navires à l'ancre jusque dans la presqu'île que forme le Godavery. Plus tard, quand cette mer se fut retirée, un tel amas de sables et de vase resta sur ce terrain, qu'aucune des anciennes habitations ne paraissait à sa surface. Les Hindous échappés au désastre n'eurent pas même la pensée de déblayer le nouvel Herculanum; ils bâtirent un peu plus loin quelques huttes qui formèrent la Coringui actuelle. Mais, à la suite de la catastrophe, un barrage s'étant formé aux bouches du Godavery, les factoteries européennes disparurent de la presqu'île; les milliers de navires anglais, espagnols, français, portugais, qui fréquentaient les chantiers renommés de Coringui, allèrent chercher d'autres lieux de radoub et de ravitaillement. Tout l'avantage d'une position maritime, au confluent d'un fleuve navigable, fut perdu pour cette ville. Les bois de teck y arrivèrent toujours de l'intérieur; mais ils n'y trouvèrent plus autant d'emploi. La main-d'œuvre seule, restée à bas prix, attira encore quelques navires en souffrance.

Coringui, du reste, placée au milieu des marécages de la presqu'île, est une résidence insalubre pendant la moitié de l'année. A l'époque où sévissent les fièvres, les Européens qui l'habitent se retirent à Yanaoun, qui jouit en tout temps d'un climat sain et d'une température égale. Les champs qui entourent notre comptoir sont plantés de riz, d'indigo et de cannes à sucre; ils sont couverts de buffles, de bœufs et de moutons. Du temps de Sonnerat, ce petit poste était renommé pour la fabrication de ses toiles écrues, dites toiles de Conjons. Maintenant cette industrie y est éteinte. Quelques bois de teck, descendus par le Godavery, sont à peu près le seul objet d'échange : les maisons de commerce ont déserté en grande partie l'établissement, et l'emploi du gouverneur que nous y maintenons n'est réellement qu'une sinécure. Un singulier commerce vient toutefois de rendre un peu de vie à cette région déshéritée. Tous les bras que l'île Bourbon a récemment demandés à la presqu'île indienne lui sont venus du terri-

Digitized by Google

toire d'Yanaoun, et les épargnes de ces travailleurs, religieusement envoyées à leurs pauvres familles, ont suffi pour donner aux aldées environnantes un air d'aisance et de bien-être. La chose en est arrivée au point d'exciter la jalousie britannique, et il a été dernièrement question d'intervenir pour empêcher ou pour limiter ces sortes d'enrôlemens.

Notre projet, en débarquant à Coringui, avait été de voir Yanaoun. Wilmot avait loué une barque, et nous devions partir le lendemain, quand je tombai malade : un violent accès de fièvre me saisit dans la nuit. Comme pas un docteur européen ne se trouvait alors dans ce poste, on fit venir le meilleur médecin malabar de toute la contrée. C'était un homme âgé, d'une physionomie intelligente et ouverte. Il s'approcha, me regarda fixement, promena sa main sur tout mon corps; puis ordonna une espèce de tisane au piment, dont j'avalai quelques verres. Cette potion détermina une transpiration abondante : au bout de quelques heures, j'étais vraiment mieux. Les docteurs malabars ne connaissent que trois classes de maladies; les unes, disent-ils, proviennent du chaud; les autres du froid, et les troisièmes du vent. Pour celles du froid, ils ont le piment, et le kali ou lait de l'arbre sans feuilles. Pour celles du chaud, procédant à la façon homœopathique, ils les traitent par les excitans les plus actifs, même dans les crises aiguës. Quant aux maladies causées par les vents, ils les combattent par les ventouses et le massage. Les maladies d'yeux sont fréquentes sur la côte de Coromandel, et passablement traitées. Le jus de citron joue un grand rôle dans cette cure. Dans ce pays comme dans toute l'Inde, la pratique de l'accouchement est assujettie à certaines règles religieuses qui la rendent funeste. Les livres sacrés défendent à une nouvelle accouchée de manger et de boire jusqu'au cinquième jour. Or, sous un climat aussi chaud, des boissons fraîches et quelque peu nourrissantes sont indiquées comme palliatif à un état d'irritation et d'atonie. Et pourtant ce serait en vain que la malheureuse demanderait un verre d'eau ou une bouchée de riz; ses amies, ses parens qui l'entourent, sa mère, sa sœur seront inexorables : dût-elle en mourir, on lui refusera tout. Aussi le nombre des femmes qui meurent en couches est-il dans la proportion d'une sur sept.

Grâce à l'ordonnance de mon docteur malabar, le lendemain je pouvais remonter à bord de notre goëlette; et, au bout de quelques jours de navigation, ma santé et mes forces étaient revenues. Nous longions alors la côte basse, sablonneuse et déserte des Quatre-Circars que continue celle d'Orissa, l'une et l'autre embrassant un développement total de 90 lieues environ du N. E. au S. O. Le 15 mai, nous venions de jeter l'ancre sur une plage qui se dessinait comme un mince ruban à l'horizon; et au loin s'élevait comme une masse confuse d'édifices élevés et grandioses. Wilmot me rejoignit sur le banc de l'arrière, au moment où j'étais comme en extase devant ce spectacle. « Nous allons à terre, me dit-il; on ne passe pas devant Jaggernaut et sa merveilleuse pagode sans y stationner quelque peu. C'est le lieu de pélerinage de tous les dévots hindous; c'est la Mekke des sectaires de Brama; un papiste et un luthérien doivent s'édifier à pareille école. Venez, le patron nous donne un jour. — Volontiers, » répondis-je. Et nous descendîmes dans le petit canot qui vogua vers la terre. Pour accoster la plage, il fallut que nos Hindous se missent à l'eau et tirassent leur embarcation sur le sable. Cela fait, l'un d'eux resta pour la garder, et les autres nous servirent de guides pour aller à Jaggernaut ou Jaggernaut-Pouri (ville de Jaggernaut). Nous y arrivâmes une heure après. La ville, par elle-même, n'est rien, quoiqu'on ait porté sa population fixe à 40,000 ames; mais, à de certaines époques de l'année, les fêtes de la pagode y attirent un tel concours d'indigènes que toute la plaine environnante en est couverte. Nous arrivâmes en face du temple par une allée d'arbres qui nous laissaient voir, par échappées, une grande portion de ses vastes bâtimens (Pl. XVI — 3).

Jaggernaut-Pouri est dans le district de Cattak, sur la côte d'Orissa. Son temple est dédié à l'idole hindoue Jagatnatha (Dieu du monde), vulgairement Jaggernaut. Toute la terre, dans un rayon de 8 à 10 lieues, est regardée comme sainte; mais la portion la plus sacrée, le sanctuaire mystérieux, se trouvent entourés d'un mur d'enceinte qui forme presque un carré; deux de ses côtés ayant 612 pieds et les deux autres 584 de long. Dans cette enceinte sont environ cinquante temples, dont le plus remarquable consiste en une espèce de tour en pierre, haute de 172 pieds, arrondie en courbe sur chaque côté et surmontée d'un dôme bizarre et indescriptible. Les deux édifices voisins, moins hauts, ont une forme pyramidale, et leurs toits montent graduellement par assises (Pl. XVI — 3). L'idole Jaggernaut, son père Boloram, sa sœur Shabudra, occupent la tour.

Digitized by Google

Le premier bâtiment pyramidal, qui a 37 pieds sur chaque face en dedans, est adjacent à la tour. C'est là qu'on adore l'idole pendant la fête des bains. En avant du temple se prolonge un bâtiment plus bas, dont le toit est soutenu par des piliers que surmontent des figures d'animaux fabuleux ou naturels. Ce bâtiment sert comme de vestibule ; à sa suite vient une pièce analogue, où l'on apporte chaque jour la nourriture destinée aux pélerins.

Le temple de Jaggernaut, élevé par Rajah-Anung-Dhéarn-Déo, a été terminé l'an 1298. Les toits sont ornés de figures monstrueuses d'un style bizarre; et des statues en pierre, dans les attitudes les plus indécentes, paraissent en relief sur les murs de la pagode. Chaque face du mur d'enceinte a une large porte d'entrée; mais l'entrée principale est sur la face orientale. A l'intérieur règne une seconde enceinte, sur un sol plus haut de quinze pieds. Près du mur extérieur, on remarque une colonne de basalte fort élégante, avec un piédestal richement sculpté. Son fût, d'une seule pierre, a seize faces, et porte à son sommet, élevé de trente-cinq pieds, la figure de Hounouman, divinité hindoue à tête de singe. Ce gracieux pilier était placé autrefois devant la grande porte du temple du Soleil à Kaneruck, ou pagode noire; il fut transporté à Jaggernaut, lorsque Kaneruck tomba en ruines.

Près de l'angle N. E. du mur extérieur du temple est une haute arcade en *pot-stone;* elle sert aux Hindous, durant la fête de Dole-Jattra, pour balancer des idoles en or et en argent. L'escarpolette est attachée à l'arche en pierre avec des chaînes d'airain. Comme ce local est sur une plate-forme élevée, les fidèles peuvent voir de très-loin l'idole qu'on asperge d'eau de rose, et qu'on saupoudre de poussière rouge.

Cette idole de Jaggernaut, aux pieds de laquelle accourent les dévots des régions les plus reculées, n'est remarquable ni par son élégance, ni par sa majesté. Jamais plus grossière ébauche ne sortit du ciseau d'un sculpteur. La statue ne va pas au-delà des reins; elle est sans doigts et sans mains, avec des moignons en guise de bras; mais à ces moignons les prêtres attachent parfois des mains en or. Pour expliquer cette difformité, les prêtres ont inventé une légende. « Il y a quelques années, disent-ils, un prince s'adressa à un célèbre fabricateur de dieux, pour lui commander une nouvelle idole. Le sculpteur consentit, mais à la condition qu'on patienterait et qu'on ne chercherait pas à voir son travail avant qu'il fût achevé. Par malheur, le prince ne tint pas la parole promise; il voulut voir l'œuvre sainte avant qu'elle fût finie, et elle resta en ébauche. Après cette violation, il n'était plus donné à personne de pouvoir y toucher. »

Le temple de Jaggernaut est desservi par 4,000 familles, dans lesquelles il faut comprendre les cuisiniers chargés de préparer la nourriture sacrée. Un voyageur anglais a réussi à se procurer l'état de la consommation journalière. Pour l'idole et ses desservans, il faut chaque matin deux cent vingt livres de riz, quatre-vingt-dix-sept de kully (sorte de légume), vingt-quatre de moong (espèce de graine), cent quatre-vingt-huit de beurre, quatre-vingts de mélasse, trente-deux de végétaux, dix de lait aigre, deux et demie d'épices, deux de bois de sandal, deux tolahs de camphre, vingt livres de sel, quatre roupies (11 francs environ) de bois, plus vingt-deux livres d'huile à brûler pour la nuit. La nourriture sacrée est présentée en trois fois à l'idole. Pendant que ce repas dure, les portes sont fermées aux profanes; et nul n'entre dans le sanctuaire, si ce n'est quelques serviteurs intimes : seulement à l'extérieur, dans l'édifice aux piliers, dansent les bayadères de la pagode. Au bout d'une heure, les portes s'ouvrent au son d'une cloche, et la nourriture est enlevée. La portion des vivres destinée aux habitans n'est point portée dans la grande tour : on les distribue dans l'édifice au toit pyramidal, et l'idole qui peut les voir les bénit de loin et les sanctifie.

Cette manipulation et ce commerce de vivres s'élèvent à des sommes énormes, lorsqu'une fête solennelle attire à Jaggernaut des masses de fidèles. A l'appui de leur spéculation, les prêtres de la pagode ont décidé que les vivres ainsi consacrés étaient à l'abri de toute souillure, et que le contact d'un Musulman ou d'un Chrétien ne les profanait pas. Ce privilége affecté aux alimens du temple à l'exclusion de ceux qui se préparent ailleurs, a déterminé en faveur des premiers une vogue et une préférence lucratives. Pendant la fête de Ruth-Jattra, où 200,000 pélerins campent aux environs de Jaggernaut, les quatre cents cuisiniers de la pagode sont, comme on peut le croire, en permanence. Ses potiers ont préparé à l'avance les vases nécessaires pour recevoir la nourriture, et cette activité ne cesse que lorsque l'idole voyage dans son char pour aller visiter le lieu où elle a été fabriquée.

Jaggernaut compte douze fêtes dans l'année; mais celle de Ruth-Jattra est la plus importante.

Digitized by Google

Elle a lieu au mois de juin ou de juillet. Le nombre des pélerins qu'elle attire varie, suivant l'état de la saison, de 100 à 200,000. Des pluies périodiques rendent, vers cette époque, toute la contrée malsaine et déciment les visiteurs, obligés de camper en plein air.

D'autres Hindous entreprennent le pélerinage dans la saison sèche, et à l'occasion de la fête nommée Chundmon-Jattra. Jaggernaut expédie alors plusieurs idoles qui vont prendre un bain dans son étang parfumé d'eau de sandal, et qui fait partie d'un temple des environs. Ces petites idoles font plusieurs fois le tour de l'étang sur des radeaux, et le rajah de Khourdah, grand-prêtre héréditaire, conduit la cérémonie.

La police de toutes ces fêtes est aussi de la compétence des brames ; ils y procèdent au moyen de cannes et de bâtons dont ils usent avec largesse. C'est au point que souvent les pélerins se ravisent ; ils désarment les prêtres et leur rendent avec usure les horions qu'ils ont reçus d'eux. Du reste, la foule est en général peu révérentieuse quand elle parle des desservans de l'idole ; il n'est point de vice dont elle ne les charge, point de méfait qu'elle ne leur impute. Le plus profond motif de cette haine vient des taxes auxquelles le collége assujettit les pélerins. A chaque fête de Jaggernaut, il prélève un impôt sur la bourse des assistans, tantôt de dix roupies, tantôt de cinq, suivant le tarif. Ceux qui séjournent pour les suivre toutes n'obtiennent qu'un faible rabais.

L'idole de Jaggernaut est renouvelée toutes les fois que deux nouvelles lunes se rencontrent dans le mois Assan, ce qui arrive à peu près tous les dix-sept ans. On choisit alors dans les forêts un arbre sur lequel jamais corbeau ou oiseau mangeant charogne ne se soit perché ; les initiés le reconnaissent à certains indices. Quand le tronc est abattu, des charpentiers le dégrossissent, puis le livrent aux prêtres qui achèvent l'œuvre dans le plus grand mystère. L'esprit de Jaggernaut, retiré de la vieille idole, est transféré dans la nouvelle par un homme qui ne survit guère à la solennelle opération. Avant la fin de l'année, il est enlevé de ce monde.

Après la fête de Chundmon-Jattra vient la cérémonie du Chund-Jattra, qui consiste à porter l'idole hors de la tour, sur une plate-forme élevée au-dedans du mur d'enceinte. Elle y reste un jour visible du dehors, après quoi Jaggernaut se fait céler de nouveau ; les prêtres le disent malade. Vers la fin de juin, il reparaît pour la grande Ruth-Jattra. Trois ruths ou chars en bois sont préparés pour la cérémonie. Le plus grand a seize roues, chacune de six pouces de diamètre. L'espace où doit se poser l'idole a vingt-un pieds sur chaque face, et le char entier est haut de trente-cinq pieds. Formé d'une charpente peinte et décorée, le char est surmonté d'un dôme que couvrent des draps anglais écarlates ou bleus ; au devant, en guise de conducteur, est une figure sculptée comme la poulaine d'un navire, et dont la main semble diriger plusieurs chevaux en bois suspendus devant le char.

Quand, au premier jour de la fête, le temple de Jaggernaut s'ouvre à cette nuée d'adorateurs, ils s'y précipitent avec une si fervente énergie que, dans cette presse d'hommes et de femmes, on compte presque toutes les années une dizaine de victimes. Mortes, on les rejette hors du temple avec des crocs en fer, et la fête continue. Un grand cri de surprise, poussé par la multitude, annonce la venue du Dieu. Il paraît, traîné par des prêtres qui font avancer la massive idole jusqu'au bas des degrés, où le char solennel le reçoit. Sur les deux autres chars plus petits sont guindées les idoles Boloram et Shabudra. Au coucher du soleil, le grand-prêtre arrive : c'est le rajah de Khourdah, venu de ses domaines dans un palanquin, suivi d'un merveilleux éléphant, avec ses riches caparaçons. Après lui marche sa suite, montée sur d'autres éléphans, puis les autorités anglaises, et enfin une noire traînée d'hommes qui ne finit qu'à l'horizon. Ce mur vivant d'animaux impassibles, ces belvédères implantés sur leurs dos, ce char monstrueux où se dressent les idoles, ces brames sortis par milliers de leur sanctuaire, cette tourbe qui hurle et adore, ce bruit de clochettes et de voix, cet aspect religieux si étrange et si varié, ce mouvement, cette confusion et ce tapage, ce tableau à mille scènes dont le temple de Jaggernaut forme le dernier plan, tout cela compose la plus étrange fantasmagorie que l'imagination puisse rêver.

A son arrivée, le rajah met pied à terre près du char de Boloram. Il est vêtu de mousseline blanche et marche nu-pieds. Pour l'aider dans son chemin, un prêtre vigoureux lui tient le bras, tandis que d'autres écartent la foule en faisant jouer le bâton. Silence : voici que le rajah monte sur le char de Boloram aux fanfares des trompettes indiennes et aux acclamations de la populace. Il a touché le sommet, il vient d'adorer l'idole et de nettoyer le plancher sur lequel il a jeté de l'eau de sandal. Il descend avec une guirlande de fleurs que les prêtres ont enlevée à la statue pour la pendre au cou du grand-

Digitized by Google



3. Temple de Jaggernaut.

3. Templo de Jagrenat.



4. Dévotions des Hindous.

4. Devociones de los Indúes

Digitized by Google

Digitized by Google

prêtre; il passe ainsi tour à tour et avec les mêmes cérémonies de l'idole Boloram à celle de Jaggernaut, puis à celle de Shubudra, et chaque adoration nouvelle a provoqué, dans la foule, de frénétiques explosions et d'aigres fanfares de la part de l'orchestre aux trompettes d'argent. Enfin, pour formalité dernière, le rajah vient donner un coup d'épaule au char comme s'il voulait le pousser en avant. Sans cette démonstration, jamais les prêtres n'oseraient le mettre en mouvement.

Alors la scène change et s'anime. Disposés en files régulières, plusieurs milliers d'hommes, armés de rameaux verts, se frayent un chemin au travers des masses compactes; ils arrivent ainsi, sautant et chantant, jusqu'au pied des chars; ils en touchent les parois avec leurs rameaux, enlèvent les plate-formes, s'attèlent à de longs câbles, et, la tête tournée vers l'idole, ils commencent à la faire avancer. Boloram marche en tête, ensuite Jaggernaut qui fait craquer les essieux de son char, enfin Shubudra. Ce mouvement n'a pas lieu sans réagir sur la multitude enthousiaste. Les pélerins se jettent sur les énormes roues des chars, sollicitent une place de faveur aux câbles qui les traînent, s'attachent aux essieux, se glissent sous l'immense caisse, cherchent d'une façon ou d'autre à donner leur part d'impulsion aux vastes machines roulantes. A mesure que les chars labourent le chemin, les adorateurs jettent vers l'idole des pièces d'or et d'argent avec des noix de cacao. Les bramines renvoient les noix bénites et gardent les pagodes à l'étoile et les roupies sicca. Pendant le cours de la procession, de jeunes bramines, bondissant au milieu de la foule, stimulent avec leurs verges, tantôt ceux qui tirent le ruth, tantôt ceux qui se pressent autour. De riches Hindous avancent la main pour toucher les câbles en témoignage de leur concours à la cérémonie; des femmes cherchent à baiser le char et les roues; elles élèvent leurs enfans au-dessus de leur tête, pour que l'idole les voie et les bénisse. Nul aujourd'hui comme jadis ne se dévoue plus à l'honneur d'être écrasé; mais plusieurs fois encore, au milieu de ce flux et rêflux d'hommes, un câble rompu, un faux pas, une chute, déterminent des accidens et coûtent la vie à quelques victimes. Quand une fois le char s'ébranle pour sa promenade processionnelle, il ne s'arrête plus pour personne; il écrase et continue sa course.

Cette chance de mort n'est pas au reste la seule qui attende le pélerin de Jaggernaut; les maladies et la faim taillent largement dans cette population nomade. La route qui conduit à la ville sainte est en tout temps jonchée de cadavres, et les chacals des environs se partagent ainsi avec les brames les bénéfices de ces solennités.

Tel est le culte du dieu Jaggernaut si célèbre dans l'Inde. Un mois plus tard, nous aurions pu, Wilmot et moi, voir de nos yeux la fête capitale du pays. Il fallut nous contenter de quelques cérémonies préliminaires et nous confier pour le reste aux détails qu'un officier anglais nous donna, détails exacts et précis. Sur notre route, nous aperçûmes soit dans la ville, soit dans les environs, une foule de dévots faisant leurs prières dans les postures les plus forcées et les plus étranges. Ici sur des peaux de tigres étaient accroupis deux fakirs à demi-nus, l'un avec les mains jointes et les genoux au ras du sol, l'autre avec les cuisses et les jambes traversées par une bande horizontale (Pl. XVI — 4); ailleurs deux autres de ces monomanes se tenaient, le premier en équilibre sur sa tête et les pieds en l'air, le second droit sur une jambe, avec l'autre jambe posée à angle droit à la hauteur du genou (Pl. XVI—2). Wilmot se sentit pris de pitié pour ces pauvres fous; il leur adressa quelques mots en bengali qu'ils ne comprirent pas. Ils étaient tout entiers à leur chapelet, et paraissaient absorbés dans des idées contemplatives. Nous retrouvâmes nos guides qui avaient profité de l'occasion pour aller remplir leurs devoirs pieux; on reprit le chemin de la plage, et l'embarcation remise à flot nous ramena promptement à bord de la goëlette.

CHAPITRE XVII.

CALCUTTA.

Deux jours après, arrivés par le travers de Balassor, un changement dans la couleur des eaux nous signala les bouches du Hougly, bras du Gange sur le bord duquel Calcutta se déploie. Le bleu de l'Océan devint un vert sombre et sale. C'est à cette distance que viennent les bateaux lamaneurs chargés de piloter les navires au milieu des passes du fleuve. Le bureau de marine de Calcutta a organisé un service de douze bâtimens de ce genre; ils sont du port de cent cinquante tonneaux, et ont à bord un pilote, deux maîtres, quatre matelots et quatre volontaires. Le prix du pilotage de la mer à Calcutta est, pour les Anglais, de cent roupies pour un vaisseau tirant neuf pieds d'eau : il s'élève jusqu'à six cents roupies pour un navire de vingt.

Digitized by Google

trois pieds de calaison. La taxe est double pour les pavillons étrangers. Quand on a besoin d'un pilote, on tire, pour le héler, un coup de canon en arborant une flamme à la tête du petit mât de perroquet : il arrive. Si le bâtiment est petit, on ne laisse qu'un maître à bord ; s'il est fort, le pilote s'embarque lui-même, et sa goëlette cingle devant le vaisseau pour lui indiquer les passes. La navigation du Hougly, dangereuse et variable, demande toutes ces précautions. La hauteur et la rapidité des marées, le déplacement des bancs, les difficultés du chenal, l'action des vents presque toujours dangereux, soit qu'ils aillent avec le courant, soit qu'ils le contrarient, offrent un ensemble d'obstacles dont une pratique journalière peut seule triompher.

Au large des bouches du Hougly s'étendent les *Sand-Heads* (têtes de sable), espèce de delta sous-marin de cinquante milles de diamètre, qui s'exhausse chaque année d'attérissemens graduels, venus à la suite des inondations. Notre petite goëlette donna dans ces passes hardiment; elle longea l'île de Sangor, plate et marécageuse, et remonta le même jour jusqu'à Kadjery. A cette hauteur une foule de bateaux, de yachts, de bholiahs, de panchways, navires gros ou petits, de toutes les formes et de toutes les dimensions, se croisaient dans le fleuve. De toutes les anses arrivaient des barques chargées de provisions, et leurs équipages nous harcelaient jusqu'à ce que nous eussions acheté quelque chose. Ces barques offraient peu de différence avec les chelingues de Madras et de Pondichéry, et, quant aux naturels, c'était toujours le même type de physionomie; des cheveux plats, coupés d'une façon bizarre, un babil bruyant, des gestes animés et une nudité toute primitive.

A Kadjery se trouve sur la droite de la rivière la tête des vases qui terminent la pointe méridionale des bois de Sundry fameux par leurs belles espèces de tigres. Quand le soir fut venu nous les entendîmes rugir, comme s'ils eussent été à quelques pas de nous. Le lendemain nous devions les voir de plus près. Après une demi-journée de bonne navigation, nous étions venus mouiller à peu de distance de la rive droite, et nous y attendions le retour de la marée, quand deux hommes de notre équipage se hasardèrent à débarquer pour cueillir quelques fruits. Ils avaient à peine mis pied à terre qu'un énorme tigre fondit sur eux, prodigieux animal, gros comme un petit bœuf, horrible et beau à voir avec sa robe fauve et noire. Saisir l'un des Hindous et l'emporter entre ses dents, ce fut l'affaire d'un clin-d'œil. Au lieu de s'effrayer de cette catastrophe, l'autre matelot retourna tranquillement à l'arbre, en détacha quelques mangues et revint ensuite à bord paisiblement. « La part des tigres est faite, disait-il, personne ne risque plus rien à présent. » Ce préjugé est tellement fort chez les Hindous, qu'ils se sont résignés à payer une dîme en nature à ces bêtes féroces, sans chercher ni à les combattre, ni à les détruire. Aussi, depuis le village de Koulpy jusqu'aux îles de Clives, les voit-on courir par troupeaux sur la rive. Quand on mit ces îles en défrichement, des tigres seuls les peuplaient. C'était le cas d'aviser aux moyens de s'en préserver. Eh bien ! non; cinq cents naturels, employés à ce travail, aimèrent mieux se laisser décimer qu'essayer de se défendre. A la vue du tigre, ils fuyaient; mais, quand l'animal avait emporté un des leurs, ils se remettaient tranquillement à la besogne. Sans quelques Européens bien armés, pas un de ces animaux n'y eût péri. Le déboisement de ces îles a fini pourtant par reléguer les tigres dans les forêts du continent. Ils y sont encore nombreux et redoutables. Leur audace va si loin que des chaloupes européennes en ont souvent vu se jeter à la nage pour venir les attaquer sur le fleuve. Cette énorme tête carrée qui sortait de l'eau, ces deux gros yeux sanguinolens couverts d'une forêt de poils, cette gueule haletante et très-fendue, cette langue couleur de lie de vin, glaçaient d'effroi les plus intrépides. Il fallait couper à coups de hache ces énormes pattes qui plantaient leurs griffes dans les bordages de l'embarcation.

Un peu au-dessus de Koulpy et aux approches du hâvre du Diamant, nous vîmes un cadavre flotter sur l'eau. C'était celui d'un Hindou, inhumé suivant la coutume religieuse du pays. Quand un naturel est à sa dernière heure, on le transporte au bord du fleuve ; on l'étend sur la berge, on lui remplit de limon les narines et la bouche. Expiré, il est jeté dans l'eau où il se promène avec la marée, jusqu'à ce qu'un alligator l'ait dévoré, ou que le courant l'ait porté à terre comme une proie offerte aux vautours et aux chacals. Ce spectacle de cadavres flottans est chose commune dans les fleuves du Bengale; ce genre d'inhumation profite aux oiseaux de proie et aux bêtes carnivores qui assiégent leurs rives.

Le hâvre du Diamant est une espèce de relâche pour les vaisseaux de la Compagnie; ils y trouvent des vivres et des médicamens ; on y a

Digitized by Google

établi des corps morts sur lesquels un navire s'appuie mieux que sur une ancre; un courant qui va parfois à dix nœuds rend indispensable cette garantie de bonne tenue. Au-dessus du hâvre du Diamant paraît Fulta, ancienne possession hollandaise; puis Mayapour, jadis aux Français; et enfin, à quelques lieues au-dessus, la riche et splendide Calcutta, métropole de l'empire anglo-indien, vaste et pompeuse cité que révèlent de loin les aiguilles de ses monumens, la ligne de ses maisons blanches, et une ceinture de jardins délicieux.

Dans l'un des derniers coudes du fleuve paraît d'abord le fort William, et derrière son esplanade la première rangée d'habitations qui est, à la détailler, une véritable suite de palais dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-quatre colonnes au péristyle. Tous ces édifices, sur une ligne courbe de plus d'une lieue de longueur, offrent le coup-d'œil le plus noble et le plus imposant.

De tous les établissemens européens fondés tour à tour sur le Hougly, Calcutta est le seul qui ait choisi sa rive gauche; ce choix ne semble pas heureux. A Calcutta, le terrain a si peu d'élévation au-dessus des eaux que l'esplanade qui sépare la citadelle de la ville a été quelquefois submergée. Le port lui-même n'est pas complètement sûr. La barre ou *bore* y est si forte que les navires chassent quelquefois sur leurs ancres. A certains momens de la marée, un conflit dans le jeu des eaux détermine une lame grosse et souvent dangereuse. Le mouillage de Calcutta se présente de manière à ce que la barre s'y fasse sentir, et quelquefois elle est très-dure, surtout dans les syzygies. Aussi en résulte-t-il des accidens et un pêle-mêle de navires qui se heurtent et s'endommagent. Un seul bateau caboteur, que la violence du courant entraîne à la dérive, suffit pour jeter la confusion dans tout le port. La prévoyance anglaise, pour annuler cet inconvénient de situation, a fait récemment construire un quai sur lequel les plus gros navires peuvent venir s'amarrer à poste fixe.

Le fort William, citadelle de Calcutta, est un ouvrage octogone avec cinq de ses fronts réguliers, et les trois autres disposés irrégulièrement pour mieux commander le fleuve. Ce fort est situé tout-à-fait au sud de la ville, à l'ouest de Chowringi. Son apparence extérieure est peu imposante; mais, quand on a passé les ponts-levis, on est frappé de l'étendue et de l'ensemble des ouvrages. La garnison du fort se compose en grande partie d'Européens, et tous les régimens nouvellement débarqués y paient un tribut au climat insalubre de la capitale anglo-indienne. Des fièvres bilieuses et des affections de foie, accompagnées de dysenteries persistantes, emportent un grand nombre de soldats. L'usage immodéré des spiritueux aggrave encore ces causes premières d'exorbitante mortalité.

C'est auprès du fort que nous débarquâmes, Wilmot et moi, le 20 mai 1830. Là, sur l'esplanade, se trouvaient plusieurs centaines de palanquins, stationnant avec leurs porteurs comme nos voitures de place, et attendant qu'un amateur se présentât pour la location taxée à une roupie (deux francs et demi) par jour. Chaque palanquin compte quatre hommes à son service, plus un porteur de parasol. A côté de ces transports de louage, se tenait une foule d'Hindous qui se précipitèrent au-devant de notre barque. C'étaient encore des daubachis ou plutôt des sircars, nom qu'on donne à Calcutta à ces factotums indigènes. Quelques paroles de Wilmot suffirent pour les écarter. L'excellent jeune homme avait décidé d'autorité que je logerais chez son père. Il m'entraîna vers un palanquin: « Maison Wilmot! » cria-t-il, et les porteurs s'ébranlèrent en chantant.

Nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais, que signalaient de loin un vaste péristyle à colonnes et une galerie supérieure ornée de statues. C'était la maison Wilmot, située dans le quartier de Chowringi. Autour du palais régnaient des vérandahs supportées par une colonnade d'ordre ionique. Un Bengali, devançant les palanquins, avait annoncé l'arrivée du jeune Anglais. Toute la maison paternelle était sur pied; le sircar à la tête avec ses vêtemens de mousseline blanche; les pions avec leurs bâtons d'argent; puis le kansaman (maître d'hôtel), l'abdar (échanson), le scherabdar (sommelier), les khitmutgars (valets de pied), le sirdar (valet de chambre), les porteurs et la basse domesticité, soixante personnes au moins en tout. Quand Wilmot sauta à bas de son palanquin, c'était à qui de tout ce monde toucherait le pan de ses habits, à qui prodiguerait les gestes de joie les plus expressifs. L'Anglais n'y prit pas garde; il courut vers la salle où sa famille l'attendait, embrassa son vieux père et ses jeunes sœurs: depuis long-temps il n'avait plus de mère. Au milieu de cette scène de famille, j'étais complètement éclipsé: enfin Wilmot songea à moi. « Oh! pardon! » me dit-il; puis il me présenta à son père et à ses sœurs. M. Wilmot était un vieillard vert et robuste encore, avec un œil gris plein de péné-

Digitized by Google

tration et de sagacité, un front saillant et découvert, des sourcils velus qui tombaient sur ses paupières. Les deux jeunes filles, miss Anna et Harriett, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-sept, étaient deux suaves et fraîches créatures, d'une carnation rose et blanche qui contrastait avec le ciel indien et avec le teint bronzé de leur entourage. J'étais ravi; tomber ainsi, moi pélerin nomade, au milieu de tout ce faste asiatique, de ces jouissances recherchées, de ce luxe des nababs; vivre sous le même toit que ces anges d'Europe, si beaux quoique dépaysés; trouver, comme une oasis sur ma route, une amitié naïve et adolescente, les soins d'hôtes pareils, leur affection, et mieux peut-être, tout cela remplissait alors mon ame et la livrait épanouie aux plus beaux rêves d'avenir. Un cordial accueil, où respiraient la franchise et l'abandon, acheva de m'illusionner. Le soir, je me croyais de la famille. J'avais un appartement et un nombreux domestique à mes ordres. Aux vastes croisées qui aéraient ma chambre s'adaptaient des nattes faites avec les racines du kouskous (*Andropogon muricatus*) qui, maintenues humides, donnent de la fraîcheur à l'atmosphère et exhalent un parfum agréable. Outre cette précaution, du haut des lambris descendaient des *pumkas*, éventails gigantesques formés d'une toile tendue sur un cadre léger. Ces machines, mises en mouvement par un domestique, déterminent une agitation constante dans l'air qui circule.

Le lendemain, je laissai Wilmot à ses épanchemens de famille, et je courus la capitale avec le sircar de la maison, Hindou fort instruit, qui savait également bien le bengali, l'anglais et le français. En avançant sur l'esplanade, le premier objet qui frappa ma vue fut une légion d'oiseaux d'une taille gigantesque, qui se promenaient sur les tertres ou restaient perchés sur les glacis de la citadelle. C'est une espèce de cigogne (*ardea argala*) que l'on nomme dans le pays *hurgila* (mangeur d'os), ou *adjudant* à cause de la gravité particulière de sa démarche. La hauteur de cet oiseau va jusqu'à cinq pieds. Son bec triangulaire, pointu, a 18 pouces de longueur et devient rude au toucher par l'exfoliation de sa substance; ses yeux petits sont d'un beau bleu clair; au lieu de plumes, sa tête et son col portent des poils rares et noirs; la poitrine, le ventre, le haut des ailes et quelques plumes de la queue sont gris; le reste est d'un bleu foncé; ses pattes blanches sont longues et singulièrement déliées. Mais ce qui le distingue de tous les autres oiseaux, c'est une poche membraneuse cylindrique qui pend de la base du col, tandis que la partie supérieure paraît comme un goître entre les épaules. L'animal peut enfler ou diminuer ce sac à volonté. Dans le premier cas, il se développe jusqu'à une longueur de 18 pouces sur 4 de diamètre. L'utilité de ce singulier appendice n'a pas encore été bien définie. On croit généralement que c'est le magasin où les os, qui font une grande partie de la nourriture de l'oiseau, sont macérés et conservés. Toutefois des observations assez exactes contredisent cette donnée populaire.

Les adjudans marchent dans les rues et sur les places de Calcutta d'une manière digne et processionnelle. Loin d'avoir peur de la foule, ils ne se dérangent pas pour elle, et viennent s'embarrasser dans les jambes des hommes et des chevaux. Leur séjour de prédilection est le fort William, où les débris de l'abattoir militaire leur fournissent une proie sûre et quotidienne. Chaque jour, à une heure, ils se portent en masse devant les casernes, et se disputent à grands coups de bec les os énormes que leur jettent les soldats. Quelquefois les loustics de la garnison imaginent contre eux des plaisanteries plus ou moins permises, plus ou moins innocentes. Récemment un os chargé de poudre et pourvu d'une fusée allumée avait été jeté au milieu de la troupe famélique. Un malheureux adjudant le dévora et sauta en l'air comme un fourneau de mine. On punit à l'anglaise l'auteur de la plaisanterie; il passa aux verges.

Hors des heures du repas, ces oiseaux se tiennent immobiles sur les glacis du fort William avec cet air de stupide apathie qui caractérise les individus de la même famille. Ils restent là une demi-journée entière, les uns sur une jambe, les autres sur deux, ou bien étendus sur le ventre ou sur le flanc.

Calcutta est assise sur un terrain d'alluvion produit d'inondations presque contemporaines. Depuis que la Compagnie des Indes a centralisé sur ce point son administration politique et commerciale, la ville a pris un développement fabuleux. Là où plusieurs milliers d'hommes vivans se souviennent d'avoir vu un misérable village hindou, bâti en jonc, perdu au milieu de marécages, s'étend aujourd'hui une capitale de plus de 600,000 ames. Des monumens d'architecture indigène s'y sont élevés à côté d'édifices européens. La Ville-Noire, ou quartier hindou, se trouve dans la partie occidentale. On n'y voit guère, en fait de monumens, que des pagodes et des mosquées d'un assez mauvais goût, au milieu de rues sales et tortueuses. Les seules constructions à citer consistent en un

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Procession sur l'eau de la Déesse Kaly.*

1. Procesion sobre el agua de la Diosa Kaly.



2. *Peinture représentant le Dieu Krishna.*

2. Pintura que representa el Dios Kishna.

de Sainson del.

Digitized by Google

vaste bazar en ruines, placé sur la limite de Chowringi, et les demeures de riches *babous* ou nobles indiens, qui, par leur étendue et leur ordonnance, avec leurs toits plats et leurs croisées étroites, rappellent un peu l'architecture de nos vieux couvens. Cette Ville-Noire occupe un espace immense ; elle est peuplée de Bengalis, de Marattes, de Malabars, de Birmans, de Chinois, d'Arabes, de Persans, d'insulaires de l'archipel malais, de Juifs, et de marchands venus de tous les points de l'Asie. C'est une véritable Babel pour la confusion des langues.

Chowringi, au contraire, c'est l'Europe, l'Europe élégante; c'est Londres avec son Hyde-Park; Paris avec ses Champs-Élysées. Le soir, quand le soleil est tombé, quand l'eau du Gange a rafraîchi le cours de Chowringi, vous voyez se croiser, courir, stationner des landaus, des tilburys, des bogheys, chargés de femmes élégantes, et de lourds et graves officiers de la Compagnie, de négocians anglais, d'Arméniens au bonnet pointu, ou de babous au turban aplati, jaloux les uns et les autres d'afficher un peu de luxe européen. Toutefois cette imitation de nos modes fastueuses n'est pas tellement exacte qu'on ne puisse en saisir les dissemblances au premier coup-d'œil. A la place des magnifiques attelages anglais, les voitures de Calcutta n'offrent que des chevaux du pays de race inférieure; et les conducteurs hindous, avec leurs vêtemens de mousseline et leurs jambes noires et nues, ne sont guère en état de soutenir une comparaison avec les cochers et les grooms de Londres.

Derrière l'esplanade, on ne rencontre que Tank-Square et quelques autres rues habitées par les Européens. Le Durumtollah et le Cossitollah ont une population mélangée. Parmi les édifices de Chowringi, il faut citer la maison de ville, le palais du gouvernement, la cour de justice, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens et quelques temples destinés aux autres cultes. Les établissemens publics sont le collége sanscrit du gouvernement, le collége de l'évêque (*bishop's college*), le *medresseh* ou collége mahométan, le gymnase de Calcutta, l'académie arménienne, l'école de commerce, l'école des jeunes filles indiennes, la société asiatique, la société de médecine et de phrénologie, le théâtre, le jardin botanique et plusieurs typographies. D'après M. Hamilton, on publiait en 1826 onze journaux à Calcutta, dont quatre en bengali et deux en persan. De tous les édifices énumérés, le plus remarquable est sans contredit le palais du gouvernement : il consiste en deux galeries semi-circulaires, opposées par leur sommet et réunies au centre par un immense vestibule. Toutefois la façade extérieure, chargée d'une triple colonnade, est d'un effet trop lourd. Deux étages, au lieu de trois, auraient suffi, et le palais y eût gagné. Le collége de l'évêque est aussi une construction remarquable, avec deux grands corps-de-logis qui vont aboutir à une spacieuse chapelle (Pl. XVI — 1). La cathédrale protestante n'est pas sans défaut : sa flèche est massive, son ordonnance peu régulière, mais l'ensemble plaît.

A l'E. de Calcutta est un vaste étang d'eau salée qui forme la limite des Sounderbunds. Dans l'espace qui se prolonge entre ce lac et la ville, se groupent des railliers de cases indiennes, entrecoupées de jardins. C'est un quartier insalubre où les Européens ne mettent jamais le pied; plus loin, et vers le sud, coule le *Nullah-Tolly* (ruisseau de Tolly), petit bras du Hougly, dans lequel les Hindous veulent voir le véritable Gange. Aussi font-ils tous leurs dévotions dans ce bras de rivière, et non dans le fleuve que souillent les navires européens. Chaque matin, un peu avant le lever du soleil, on y voit descendre plusieurs milliers de naturels qui, après les ablutions voulues, se frottent les joues et le front avec de la terre blanche, jaune et rouge, et crient à haute voix : *Ram! Ram!* Quelques bramines assis sur la berge comptent les grains de leurs chapelets et tournent les pages de leurs livres en feuilles de talipot ou de bananier.

Sur la rive occidentale du Hougly se dessine l'important faubourg de Howrah habité par des constructeurs de navire. Le grand chemin qui longe Calcutta et Chowringi s'appelle la *Route ronde ;* elle suit à peu près une ligne tracée par des fossés élevés à l'époque de la guerre contre les Marattes. A ce point s'arrête la limite des franchises anglaises et de la juridiction de Calcutta. Tous les délits commis en-deçà de cette barrière ressortent du *Sudder-Adawlat*, ou Cour suprême; au-delà ils sont jugés par le magistrat du lieu. En cas d'appel, l'affaire est portée devant le *Sudder-Dewani*, ou Cour du peuple dans Chowringi, pour vider la dernière instance ou d'après la règle du Koran, ou selon les lois de Menou.

Le jardin botanique de Calcutta qui, dans ses trente années d'existence, a pu former déjà un catalogue de quatre mille plantes, est situé sur la rive droite du Hougly à quelques milles de la ville ; son circuit compte près de deux lieues. Fondé par le docteur Roxburg, ce jardin souf-

Digitized by Google

frit quelque peu à l'époque où cet habile botaniste partit pour l'Europe; mais le docteur Wallich, Danois d'origine, homme plein de science et de dévouement, continua bientôt le mouvement d'impulsion donné par son prédécesseur. Grâce à lui, ce local est devenu un petit Eden où toutes les plantes du globe grandissent et se développent dans tout leur luxe de végétation originaire. Aux collections précieuses des plantes du Bengale, du Silhet, de Garrow, des montagnes du Népaul, il a joint des sujets de toutes les espèces rares qui croissent au Cap, au Brésil, dans l'Australie et l'Océanie. La plus grande richesse du jardin est en palmiers, le commerce d'Inde en Inde ayant permis de recueillir un grand nombre de sortes de cette élégante famille. Un beau bosquet de *Sagus Rumphii* est ce qu'on voit de plus précieux en ce genre : c'est vraiment, comme on l'a dit, le type primitif de la colonne et de l'arche gothique; la tige et les rameaux de ce bosquet en reproduisent tous les accidens. Les arbres y sont plantés en avenues régulières, qui se croisent à angles droits, et la hauteur des stipes est si égale, l'arc des branches si régulier, que l'on peut à peine croire que ce soit là une symétrie naturelle. Si l'on ajoute à cela un feuillage épais et impénétrable, une nudité absolue de végétation autour de ces arbres, l'on comprendra comment une allée de *Sagus Rumphii* peut figurer à l'artiste et au poëte toutes les grandeurs d'une cathédrale gothique.

Parmi les autres trésors de ce jardin, il faut citer quelques *Borassus flabelliformis* .ou palmyra. Ce palmyra et le cocotier fournissent la liqueur nommée toddy, espèce d'eau-de-vie qu'on nomme l'*arak des parias*. On l'obtient en coupant la hampe florale, et en attachant à la place une bouteille ou une calebasse pour recevoir le suc qui en découle. On trouve aussi dans le jardin de belles lianes de l'Amérique du Sud, des plantains de l'archipel malais d'une hauteur et d'un aspect merveilleux. Malgré la bonté du climat et du sol, il est pourtant des espèces qui ont avorté dans ce terrain; tels sont entre autres le pin de la Nouvelle-Calédonie et l'adansonia du Sénégal. Outre le jardin de botanique de Calcutta, le docteur Wallich en dirige un autre à Titty-Ghur, près de Barrackpour; mais cet établissement est plus spécialement destiné aux plantes utiles que l'on veut acclimater dans le Bengale.

Barrackpour, situé à seize milles au N. de Calcutta, est en même temps un cantonnement militaire et une résidence favorite du gouverneur-général qui y possède une jolie maison de plaisance. Touchant aux bords du Hougly, Barrackpour fait face à l'établissement danois de Sérampour qui se dessine au-delà d'une vaste nappe d'eau avec ses habitations blanches, son pavillon national et sa petite flèche élancée. Pendant mon séjour à Calcutta, lord Bentinck, gouverneur-général de l'empire anglo-indien, habitait Barrackpour. Le logement y est commode et vaste, entouré de *bungalows* ou pavillons, destinés aux visiteurs et aux aides-de-camp de service. Un parc de trois cents acres, dépendance de ce palais, réunit les plus beaux massifs d'arbres, les plus riches prairies qu'on puisse imaginer. On y conserve plusieurs animaux rares, et entre autres le ghyal, animal originaire du Tibet et du Népaul, plus grand que le buffle et armé de cornes démesurées; une espèce de zèbre, des lynx, des tigres et des léopards, des ours du Bengale et de Sérampour, des porcs-épics, des kangourous. Dans ces environs paraissent quelquefois de ces dangereux serpens connus sous le nom de *Cobra di Capello :* ils hantent les ruines désertes, les endroits secs et les pagodes abandonnées. Les serpens d'eau sont moins rares. D'énormes alligators sortent à toute heure du fleuve et viennent s'étendre au soleil sur le rivage. On en compte de deux espèces; l'un, semblable au crocodile du Nil, a le museau très-alongé et n'attaque jamais, à moins qu'on ne le provoque; l'autre, plus petit et à tête ronde, se jette sur les animaux et sur les baigneurs imprudens. Plusieurs voyageurs assurent qu'ils enlèvent parfois de jeunes Hindoues, quand elles viennent puiser de l'eau dans le Gange. Un alligator, au dire de mon sircar, saisit un jour une jeune fille de quinze ans, et la promena sur l'eau, malgré ses cris lamentables, pendant dix minutes au moins, et, au moment où une barque était près de le rejoindre, il plongea avec sa proie, laissant toute cette foule émue de terreur et de pitié.

Outre son camp de Barrackpour, qui contient pour la troupe des logemens aérés et sains, Calcutta a un second village militaire, celui de Dum-Dum, où se trouve le plus beau parc d'artillerie de tout l'empire anglo-indien. Les casernes sont de petites constructions toutes basses et ornées de vérandahs à la façon du pays. Un général réside sur ce point dans une maison charmante, perchée sur un monticule de décombres et entourée de jardins ravissans. C'est lord Clive qui a embelli ce local dont il faisait son séjour presque habituel.

Digitized by Google

Comme je voulais, dans ces courses aux environs, voir tout ce qui se rattachait à nos souvenirs français sur ce point de l'Hindoustan, un buggero, bateau du Gange, me porta jusqu'à Chandernagor. M. Cordier, le même qui soutint jadis l'honneur de notre pavillon avec 32 Cipayes, gouvernait alors au nom de la France ce poste misérable et insignifiant. On parlait à Chandernagor, quand j'y passai, d'un jeune naturaliste, enlevé depuis à la science, Victor Jacquemont, qui, cinq mois auparavant, avait traversé la contrée pour une longue exploration dans l'intérieur de l'Asie. Pauvre Jacquemont! si regrettable et si plein d'avenir! A trente et un ans, il nous revenait riche de faits constatés, chargé d'échantillons de toutes sortes. Il avait vu tour à tour Bénarès, Delhi, les sommets de l'Hymalaya, les sources de la Jumma et du Gange; il avait poussé jusqu'au royaume de Lahore et dans la fabuleuse vallée de Kachemyr; il arrivait de là, après trois ans de voyage, avec un si beau trésor d'intelligentes observations, avec un butin si précieux de notes savantes! Eh bien! il est mort, mort vers la fin de 1832, à Bombay; quand il avait déjà un pied sur le vaisseau qui devait le reconduire en France; il est mort d'une maladie de foie, en peu de semaines; au moment où le repos du bord et l'air sain du large allaient réagir contre la fatigue et les atteintes d'une atmosphère insalubre. Il faut pleurer, plus qu'on ne pleure des savans vieillis, ces jeunes illustrations qui nous quittent sans avoir dit leurs dernières pensées; il faut regretter surtout ces travaux pris au point de vue de jeune homme, cette science naïve et vierge, qui n'a point de compromis avec le passé, qui n'est ni systématique, ni haineuse, ni jalouse, qui donne quelque chose à l'inspiration et ne procède pas avec le parti pris d'être aride et fatigante. Oui, il faut regretter tout cela, parce que de pareils hommes sont rares, soit à cause de leur excentricité, soit par la rareté des conditions sous lesquelles ils se produisent.

A Chandernagor, tout parlait de Victor Jacquemont: dans cette échelle où quelques Français tiennent bon contre l'innavigabilité du fleuve, contre le grand monopole anglais et des chances commerciales de plus en plus désespérantes, on se souvenait du voyageur compatriote plus qu'à Calcutta, ville de foule et de bruit. Non qu'il n'eût été aussi question de Jacquemont dans la métropole anglaise. Au contraire, le gouverneur-général de l'Inde, lord Bentinck, avait distingué le jeune naturaliste; il l'avait accueilli avec la plus franche cordialité; sir Charles Grey, le chevalier Ryan, M. Pearson s'étaient disputé le plaisir de l'avoir; les manières vives et naturelles du Français, son enthousiasme, son dévouement aux choses scientifiques avaient déterminé en sa faveur un engouement dont le flegme britannique s'épouvantait lui-même. Mais à Chandernagor, au milieu d'une petite poignée de compatriotes, l'effet avait été plus grand encore et plus durable. L'excellent M. Cordier ne pouvait parler de Jacquemont sans s'attendrir; il le suivait comme un père dans sa tournée de l'Hymalaya, s'ingéniait pour que toutes ses lettres lui parvinssent, se posait entre lui et la France comme intermédiaire actif et désintéressé.

Ce gouverneur ne se faisait pas du reste illusion sur l'avenir de notre petit poste commercial; il avait même la bonne foi de convenir que sa présence n'y était d'aucune utilité réelle. Quelques rues désertes, quelques maisons basses et inhabitées, un port vide de navires, un quai sans marchandises, voilà quel aspect désolé offrait Chandernagor. L'établissement danois de Sérampour, quoique déchu, n'avait pas des dehors aussi tristes. Situé près de Calcutta, dans une contrée assez salubre, il recrute une population d'Européens que la cherté des vivres éloigne de la métropole. C'est une ville fort jolie et parfaitement bien tenue. Le colonel Krefting, qui l'a long-temps administrée, y a organisé une police et un ordre admirables, avec 30 Cipayes ou pions armés à ses ordres. Vers 1823, des pirates du Gange étant venus attaquer la place, le brave colonel, vieillard à cheveux blancs, se mit à la tête de ses deux douzaines de méchans soldats du pays, joignit les malfaiteurs, en tua plusieurs de sa main, et en fit prisonniers quelques autres qui furent pendus pour l'exemple. Depuis cette répression hardie, nulle tentative nouvelle n'a eu lieu contre Sérampour. Mais si ce comptoir n'a plus rien à craindre des violences des indigènes, d'autres germes de destruction existent à ses côtés, dans cette concurrence anglaise qui l'absorbe et l'épuise. Son importance commerciale s'efface de jour en jour, et, dans peu d'années, Sérampour en sera réduite à solliciter une naturalisation anglaise.

Au milieu de ces petites excursions, je cherchai à plusieurs reprises à pénétrer dans les cases des indigènes; mais chaque fois que je faisais une tentative de ce genre, mon sircar me retenait avec un geste d'effroi, et je reconnaissais à l'attitude des propriétaires qu'il n'eût pas été prudent de persister. Aux yeux des Hindous,

Digitized by Google

la présence d'un Européen dans leurs habitations est en effet une souillure indélébile ; on n'entre dans les pièces intérieures qu'à leur corps défendant. Les Mahométans sont moins susceptibles : à part le logement des femmes qui reste célé, leurs maisons sont ouvertes aux visiteurs. La race des Musulmans est visiblement plus belle qu'aucune des races originaires ; la régularité des traits, la teinte moins foncée de la peau, la proportion et la vigueur des membres, la noblesse du port, tous ces caractères ne servent pas moins à la distinguer que l'élégante simplicité de leurs costumes.

A Chandernagor, à Sérampour, à Barrackpour, je vis des pagodes dont l'architecture laissait bien loin celle des temples mesquins de Calcutta. Je retrouvai là quelques-unes des magnificences de Jaggernaut, placées comme un un avant-goût sur la route de Bénarès. Pour la première fois aussi, je vis des éléphans chargés de *houdahs*. Ces houdahs sont des siéges ou des pavillons couverts qu'on assujettit sur le dos de ces montures, et qui servent aux voyageurs. Les houdahs à l'usage des Européens ressemblent à une caisse de cabriolet ; ceux des babous hindous sont moins hauts, mais plus ornés. Un éléphant ainsi couvert de housses d'or et de caparaçons coquets présente un des tableaux asiatiques les plus familiers à l'Europe, et en même temps les plus caractéristiques. Quoique l'éléphant indien passe pour être inférieur en taille aux espèces que l'on trouve dans l'Afrique centrale, il a des allures d'une noblesse imposante, il conserve même dans l'état de domesticité quelque peu de sa fierté native et sauvage. On a trop de fois parlé de la merveilleuse intelligence de ces animaux, pour qu'il soit utile de revenir sur la foule d'anecdotes vraies ou fausses débitées à ce sujet. A voir l'éléphant, si monstrueux et si fort, obéir à un geste imperceptible du mahout ou cornac à cheval sur son cou, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un instinct d'obéissance uni à la plus subtile sagacité. Quand un éléphant marche avec les voyageurs, il a, outre le mahout qui le dirige, un porteur d'ombrelle placé sur sa croupe ; puis à ses côtés un guide qui chemine à pied et fait la conversation avec lui, pour lui indiquer le bon côté de la route : « Prends garde... voici une ornière... Tiens-toi bien, le sentier est glissant... par ici !.. par ici !.. » Ce monologue dure parfois tout le long du voyage. Le mahout, au contraire, n'ouvre jamais la bouche ; s'il veut changer de direction, il avertit son éléphant en pressant avec la jambe l'un des côtés du cou : s'il veut hâter sa marche, il le pique avec son aiguillon, ou bien l'arrête en lui en donnant un coup sur le nez. L'empire que ces cornacs exercent sur la bête qu'ils ont dressée est un fait prouvé par mille exemples. L'évêque Haber raconte que peu de temps avant son arrivée au Bengale, vers 1822, on venait de condamner à mort un de ces mahouts. Contrarié ou offensé par une femme, cet homme avait fait un simple signe à son éléphant, qui, saisissant avec sa trompe la victime désignée, l'avait écrasée sous ses pieds. Aussi, soit pour éviter de pareils accidens, soit à cause de la peur que les chevaux ont de l'éléphant, est-il défendu de les faire circuler à Calcutta et à cinq milles à la ronde. Ces éléphans domestiques servent dans l'Inde à toutes sortes d'usages. Animaux de parade, de voyage ou de combat, ils sont en outre les plus sûrs auxiliaires de l'homme dans la chasse des bêtes féroces. Le tigre, devant qui le cheval tremble de tous ses membres, réveille le courage du noble éléphant. On en réunit un certain nombre, sur lesquels montent les mahouts et les chasseurs armés de fusils, de pieux, d'arcs et de flèches ; quand la bête se trouve traquée, elle cherche à lutter contre ses ennemis, mais cette lutte inégale ne dure pas long-temps ; les éléphans plongent leurs défenses dans le corps du tigre ou l'écrasent en posant le pied sur lui (Pl. XIX — 2).

C'est ainsi que j'employai les premiers jours qui suivirent mon arrivée. Pressé de tout voir, je ne donnai que peu d'heures à mes hôtes toujours affectueux, toujours excellens pour moi. Un motif d'ailleurs plus personnel me faisait chercher au dehors des distractions de plaisirs ou d'affaires. La jeune sœur de Wilmot, miss Harriett, m'occupait trop vivement pour que je jouasse avec cette préoccupation naissante. L'occasion faisait rarement que je me trouvasse seul avec elle : le père Wilmot était une espèce de puritain, à la morale austère, aux pratiques rigoureuses. Une règle assez dure gouvernait sa maison ; Anna et Harriett, élevées par lui, s'étaient tout imbues de doctrines méthodistes ; et je compris que les filles du riche industriel n'avaient grandi que pour la béatification future de quelques jeunes pasteurs anglicans, à la voix mielleuse, aux formes patelines. Un missionnaire revenu du Tibet, un prédicateur de haut renom, un évêque peut-être, devaient entrer dans cette pieuse famille, et moi, catholique indigne, mon plus sûr parti était de me guérir d'une première impression. Je le fis, malgré mon ami Wilmot, qui visiblement se mettait de

Digitized by Google



3. Veuve Hindoue se jetant dans le bûcher.

3. Viuda Indúa echándose en la hoguera.



4. Kârtîceya, Dieu des Armées célestes.

4. Karticeya, Dios de los ejércitos celestiales.

Digitized by Google

Digitized by Google

mon côté contre eux tous ; je le fis et j'eus raison.

Un jour pourtant, mon stoïcisme fut mis à une rude épreuve. La plus jolie des deux sœurs, miss Harriett, vint me trouver jusque dans mon appartement, où j'étais seul à fumer un *houkah* (pipe persane). « Monsieur, me dit-elle, je vais aujourd'hui à l'école des jeunes filles hindoues ; c'est un jour d'examen ; mistriss Wilson, leur directrice, doit les interroger. Voulez-vous venir avec moi ? » Il n'y avait qu'à accepter ; nous partîmes tous les deux, sans autres surveillans qu'un essaim de domestiques. Cette école de jeunes filles avait été fondée, dix ans auparavant, par mistriss Wilson, femme d'un missionnaire anglais ; avant elle, on ne citait pas d'exemple d'une femme hindoue à qui l'on eût appris à lire, à écrire et à coudre. Mistriss Wilson réalisa ce prodige : de six à sept enfans ou adultes, le nombre de ses élèves s'était déjà élevé à huit cents. Aucune famille d'indigènes, hindoue ou musulmane, n'avait mis d'obstacle à ce qu'on apprît le catéchisme aux enfans ; la seule restriction à une entière condescendance était qu'on n'exigeât rien d'eux qui les fît déchoir de leurs castes. Les bramines eux-mêmes semblaient se prêter à cette innovation ; car, à notre arrivée dans la salle, nous en vîmes un grand nombre rangés parmi les spectateurs. Lady William Bentinck, femme du gouverneur-général, lady Grey, mistriss Ryan et une foule d'autres notabilités anglaises, assistaient à la séance. L'examen commença, et ce fut, je l'avoue, un spectacle plein d'intérêt. Il fallait les voir, ces petites filles au teint cuivré, mais au visage expressif et intelligent, demi-nues, avec leurs cheveux nattés, et leur front peint de rouge et de blanc, couvertes d'un voile de mousseline jeté sur leur tête, venir au milieu du cercle pour y répéter leurs leçons. En l'honneur de la cérémonie, leurs parens les avaient chargées de tous les anneaux et de tous les bracelets qu'ils avaient pu emprunter (Pl. XVIII — 4). Dans le cours de la séance, miss Harriett Wilmot fut causeuse et gaie avec moi : toutes les autorités de la ville qui se trouvaient là furent passées en revue, et, malgré sa réserve, la jeune méthodiste fut entraînée à me raconter des anecdotes peu édifiantes sur le compte de quelques dames de l'assemblée.

Quelques jours après, j'eus le spectacle d'un *durbar* ou grand lever du gouverneur-général, auquel j'assistai avec Wilmot. Le durbar est une audience solennelle que lord Bentinck donne à certaines époques aux riches babous de Calcutta, ou aux *wakils* ou envoyés des princes indiens. A notre arrivée, nous vîmes une foule de notables hindous rangés dans la galerie sur une double haie. Quelques savans indigènes, des voyageurs orientaux, des rajahs et d'autres naturels, attendaient l'arrivée du véritable monarque de l'Hindoustan. Sans doute, il répugnait à lord Bentinck, vieux soldat de la guerre d'Espagne, homme de radicalisme, philosophe aux manières simples, de jouer dans son palais une comédie asiatique ; mais la politique le voulait ainsi. Aux yeux des Orientaux, la puissance est dans la représentation ; on n'aurait pas accepté la suprématie anglaise avec les formes bourgeoises de nos gouvernemens européens ; il fallait plus de pompe, plus de faste au trône de Calcutta qu'à celui de Saint-James. Aussi à peine lord Bentinck fut-il entré dans la salle, qu'il revêtit un rajah d'un *khélat* ou manteau de brocard. Aux uns il donna des aigrettes de diamans, aux autres des colliers de perles ; à tous on versa sur les mouchoirs plusieurs flacons d'*attar* ou eau de rose. Les wakils d'Oude, de Nagpour et du Népaul, des khans persans, des émyrs arabes, des rajahs et des nababs passèrent tour à tour sous mes yeux, au milieu d'un cortége d'officiers anglais, et ces vêtemens de mousseline blanche, relevés par l'or et les pierres précieuses des khélats, ces uniformes britanniques semés de broderies, cette forêt de plumes qui ondoyait sur les chapeaux, tout cela formait un contraste qu'il faut renoncer à dépeindre.

Une fois lancé dans les fêtes, je ne m'arrêtai pas. J'allai dans les raouts de la ville, dans les soirées, au spectacle, puis enfin à une fête indigène, à un *natche* que donnait un riche babou. Nous arrivâmes devant la façade de son palais, illuminée d'une manière brillante et assiégée de curieux. On nous introduisit dans une vaste salle, à l'intérieur de laquelle régnaient deux galeries. La galerie supérieure était pour les femmes du babou qui jouissaient du coup-d'œil cachées derrière un grillage. L'autre était livrée aux visiteurs. Des colonnes en stuc supportaient ces deux galeries, et cette salle immense, éclairée par des candelabres en cristal, offrait une scène magique à voir. Là, au moment de notre entrée, chantait la célèbre Nickie, Catalani de l'Orient, modulant des airs hindoustanis qu'accompagnait un orchestre fort peu mélodieux. L'ariette finie, le natche commença. On appelle natche une danse entièrement hindoue, qui n'a rien de commun avec celles qu'exécutent les bayadères, *devedassis*, *canceni*, et autres desservantes des pagodes. Les figurantes du natche sont des *zum-djenies* : elles se groupent

Digitized by Google

trois par trois, et, au lieu d'affecter les attitudes lascives des bayadères, elles mettent dans tous leurs mouvemens autant de réserve que de grâce. Le costume est au ton de la danse : au lieu du pagne léger qui laisse voir des formes demi-nues, les rum-djenies ont de larges robes brodées d'or et d'argent : le vêtement inférieur est très-ample : il s'enfle comme un ballon lorsqu'elles tournent avec vitesse; de larges pantalons tombent sur leurs chevilles, et leurs pieds, garnis de grelots, servent à marquer la cadence. Quelquefois les danseuses du natche se bornent à des ondulations et à des passes sans caractère précis; mais le plus souvent elles jouent des pantomimes avec une grande vérité de poses et de gestes (Pl. XIX — 1).

L'orchestre des Hindous se compose d'une foule d'instrumens parmi lesquels le tambour domine et se reproduit sous toutes les variétés : on y compte l'*hauk*, tambour énorme et bruyant à tel point qu'il faut demander la permission de le mettre en jeu aux autorités de l'endroit; l'*ourni*, guitare grossière formée d'une noix de cocotier sciée par le milieu et sur laquelle on râcle avec un bâton de bambou, instrument qui ne rend que deux sons, dont l'un ressemble au miaulement d'un chat, l'autre au hurlement d'une bête féroce; le *kôle*, tambour des pénitens dévots; le *djourg'hadje*, double tambour formé de deux grandes caisses inégales; une espèce de trompe semblable à nos serpens de paroisse; le *sarenguy*, qui se rapproche du violoncelle et file quelques sons assez doux; le *nagassaram*, sorte de haut-bois ayant comme ce dernier une hanche de roseau, et servant à la danse des bayadères; les timbales marattes plus usitées dans une marche et destinées à être placées sur le dos d'un chameau; le *pani cavané*, sorte de flûte qui sert dans les jours de deuil; la trompette maratte, instrument militaire; le *djongo*, espèce de tambour à deux baguettes; le *combou*, cornet à bouquin en usage dans les pagodes; le *song*, ou conque dans laquelle souffle un brame; le *tourti*, musette qui fonctionne dans toutes les pagodes et accompagne les mouvemens des bayadères (Pl. XIX — 1); le *nagur*, ou timbale; le *vina*, sorte de guitare; le *pennak;* le *sarindah;* le *sourmongolah;* le *dôle;* le *sitar*, la flûte à citrouille; l'*hoetrah* ou tambour basque; le *tabla*, et enfin le *nagabotte*, gros tambour que l'on porte sur un éléphant devant les princes mongols ou hindous.

Tels sont les instrumens asiatiques; réunis ils formeraient un étourdissant orchestre; mais jamais on n'a pu réussir à les accoupler tous ensemble. Les natches se contentent d'une réunion de sept ou huit musiciens, suffisant et au-delà pour écorcher des oreilles européennes.

Quoique les babous de Calcutta se donnent le plaisir de fêter leurs coreligionnaires et les visiteurs anglais à toute époque de l'année, il est cependant un mois où l'usage des natches est plus fréquent et plus contagieux. Cela se passe aux 9, 10 et 11 octobre, lors de la fête de Dourga-Poujah. Alors le Calcutta indien est en carnaval. Durant le jour ont lieu les processions, et, le soir, les demeures des plus riches babous sont ouvertes à toutes les personnes passablement vêtues. Dans la salle du natche est l'image de la divinité, couchée, sculptée en bois, et richement décorée. Quand les visiteurs entrent, on les aligne auprès de Dourga et on les asperge d'eau de rose. Dans ces jours de fête extraordinaire, on a vu de riches Hindous dépenser jusqu'à 100,000 roupies, tantôt par dévotion, tantôt par vanité.

Une fête qui ne le cède en rien à celle de Dourga est la fête de Churruck-Poujah, en l'honneur de la déesse Kali, qui a lieu le 10 avril. Dès la veille au soir, la foule se rassemble sur les bords du fleuve, et les dévots, montant sur une espèce de perchoir en bambou, se jettent à terre où des matelas amortissent leur chute. Le 10 avant le jour, la musique indigène parcourt les rues et appelle les fidèles au meïdan. Là bientôt trois cent mille Indiens se pressent et se foulent; de tous côtés flottent des pavillons aux mille couleurs, et dans tous les coins se dressent des théâtres pour les danses religieuses. Cette foule vêtue de blanc, ce bruit d'instrumens aigus, ce mouvement, ce tumulte, ne sont que le prélude de la marche processionnelle. Voici le cortége dévot. Ses acteurs et une grande partie des spectateurs ont le visage, le corps et les vêtemens barbouillés de rouge; on dirait qu'ils sortent d'un bain de vermillon. Des couronnes, des ceintures et des colliers en fleurs complètent leurs ajustemens de fête. En avant et en arrière du cortége viennent des trophées et des théâtres ambulans traînés par des chevaux ou des bœufs : c'est, en première ligne, des symboles et des figurations mythologiques; puis des imitations des soldats, des vaisseaux et des armes des Européens. Arrivent ensuite les pénitens armés de fers rouges qu'ils s'appliquent sur les côtés, ou de petits poignards avec lesquels ils se transpercent la langue ou le bras. Nus jusqu'à la ceinture, le corps couvert de fleurs et peint de vermillon, avec leurs longues et graisseuses chevelures, ils s'efforcent de pa-

Digitized by Google

raître gais ; mais le sourire n'est que sur leurs lèvres : on voit qu'ils souffrent et qu'ils se raidissent contre la douleur. Pendant tout le temps du défilé l'ordre le plus admirable règne parmi cette multitude immense.

Le soir elle se rend à Boitaconnah, quartier de Calcutta habité par la populace hindoue, et dans lequel se dressent les *arbres tournans*. C'est une machine destinée à une expiation : elle consiste en un mât d'une douzaine de pieds de haut, fortement fixé dans le sol et surmonté d'une perche qui, pivotant sur son centre, a en même temps un mouvement de bascule sur cet axe. A chaque extrémité de cette perche est une corde, l'une avec des crocs en fer pour le patient, l'autre pour les prêtres qui doivent le soulever. Quand la victime bénévole, toute couverte de fleurs et escortée par le collége des bramines, paraît sur la place de Boitaconnah, l'assistance entière pousse un cri de joie. Le patient s'arrête au pied de l'arbre ; il regarde ces préparatifs d'un œil indifférent, il commande lui-même le supplice. Alors les bramines lui enfoncent au-dessus des hanches deux énormes crocs qui s'engagent dans la masse des muscles longitudinaux, et qu'on assujettit par une large bande en toile tournée autour des reins. Cette opération achevée, quelques hommes pèsent sur l'autre extrémité de la perche et enlèvent le malheureux à dix pieds du sol. A cette hauteur, un mouvement de rotation est imprimé à la machine, et le patient jette de là sur la foule tantôt des fleurs, tantôt des noix de coco. On voit quelques-uns de ces fanatiques, près d'être décrochés, demander eux-mêmes avec instance une prolongation de supplice.

Toutes ces cérémonies de détail que j'avais recueillies soit à Jaggernaut, soit aux environs de Calcutta, m'avaient donné l'envie de connaître dans son ensemble ce culte indien si rempli de pompes extérieures, si rigide, si barbare, si exclusif, si profondément enraciné dans ces indolentes populations. De loin je m'étais bien promis de remonter le Gange jusqu'à Bénarès, cette Rome hindoue, comme l'appelle l'évêque Haber qui l'a si bien décrite ; mais à la veille d'accomplir ce pélerinage d'intérieur, quand on me plaça en face des réalités qui trompaient tous mes calculs, quand on me menaça de soixante jours de route pour atteindre à la ville sainte, je sentis défaillir toute ma ferveur de voyageur curieux, je cherchai d'autres moyens de concilier les exigences de mon itinéraire avec ma volonté de tout connaître et de tout constater. J'en parlai à Wilmot. « Mon Dieu ! me dit-il, j'ai votre affaire ; nous irons ensemble chez Ramaswani Pundit, un bramine unique dans son espèce, savant plus qu'un Européen, tolérant, éclairé, comprenant nos préjugés, parce qu'il a eu la force de se mettre au-dessus des siens ; maître passé dans les doctrines bramaniques, et qui vous les expliquera à votre choix en bengali, en hindoustani, en sanscrit, en pali, en portugais, en anglais ou en français ; car il a le don des langues. — Vous ne plaisantez pas, Wilmot ? — Non, parole d'honneur ! — Eh bien ! menez-moi chez votre bramine Pundit. » Dix minutes après nous étions chez Ramaswani, et, pendant les dix jours que je demeurai à Calcutta, j'allai, chaque matin, passer quatre heures avec mon théologien hindou.

CHAPITRE XVIII.

CALCUTTA. — RELIGION INDIENNE.

L'Hindoustan, tel que l'a fait depuis peu la domination anglaise, est le pays du globe qui offre la plus grande variété de cultes. Le judaïsme, le mahométisme dans toutes ses nuances, le nanekisme, le magisme, le catholicisme, l'église du rite grec, l'église arménienne, les églises luthérienne, anglicane et presbytérienne, la religion de Confucius, celle du Sinto, y vivent en paix et côte à côte avec les deux cultes indigènes, le bouddhisme et le bramanisme.

On a vu, quand il a été question de Ceylan, ce qu'est le bouddhisme ; le bramanisme est bien plus vaste et bien plus compliqué. Jugeant les choses sous l'aspect le plus rationnel, une foule de savans avaient été portés à conclure que le bramanisme était la religion ancienne de l'Hindoustan, et que Bouddha n'était intervenu que comme réformateur. Cette opinion a été combattue par des auteurs modernes : le bouddhisme ayant été retrouvé dans toute sa simplicité, parmi quelques populations des Alpes Tibétaines, ils en ont induit que c'était là le vrai culte, le culte primitif de l'Inde, dont le bramanisme n'était qu'une dégénération. En admettant cette donnée, la partie morale et spiritualiste des dogmes indiens serait de tradition immémoriale ; tandis que tout leur système de pratiques atroces et d'ineptes assujettissemens deviendrait une œuvre plus moderne, arrangée pour les intérêts et les ambitions des prêtres.

Cette dissidence n'est pas la seule que la religion indienne ait soulevée. Toute cette théogonie, si obscure et si complexe, a eu plus de commentateurs que d'interprètes. Dans un pays où chaque caste n'a qu'un droit circonscrit d'appré-

Digitized by Google

ciation et d'examen, on conçoit que les renseignemens donnés à des Européens variaient suivant la position du naturel qu'ils interrogeaient. Ainsi un brame de troisième ordre, même en lui supposant la bonne volonté de tout dire, ne pouvait en venir à une manifestation de la vérité finale que le brame Pundit possédait à son exclusion. Ainsi, à plus forte raison, toutes les fois que le voyageur curieux s'adressait à d'autres castes qu'à celles qui dominent dans la hiérarchie indienne, ne recueillait-il que des données livrées au vulgaire, des choses de pratique et non de dogme, des futilités de détail, et jamais l'ensemble d'un système religieux. De tous les hommes qui ont procédé de la sorte, il en est peu qui n'aient conclu à faux, en ne voyant dans le culte de Brama qu'idolâtrie et polythéisme. C'est à peu près comme si l'on arrivait de l'adoration des saints et de la Vierge à conclure le même jugement contre le christianisme.

Le culte hindou, comme le nôtre, reconnaît un Être-Suprême, éternel, infini, tout-puissant, qui a créé tout ce qui existe. C'est Para-Brama, qui s'est associé trois êtres inférieurs à ses perfections. Ces trois esprits célestes sont Brama, Wichnou et Chiva, qui sont trois et un, et forment la Trinité indienne connue sous le nom de Trimourti, composée du triple attribut créateur, conservateur et destructeur. Après e x, Para-Brama créa Maissassour avec une légion d'anges, auxquels il prescrivit d'adorer le Très-Haut. Mais, à quelque temps de là, une révolte de Maissassour, dans laquelle trempa une portion de l'armée céleste, nécessita un châtiment et une expiation; ce fut alors qu'à la demande de la Trinité divine, Para-Brama créa un monde visible, composé de quinze globes de purification, dont le nôtre occupe le milieu. Les sept globes inférieurs sont destinés à la pénitence; les sept supérieurs à la purification des anges pénitens. Pour loger ces ames rebelles venues d'en haut, Dieu créa quatre-vingt-neuf formes de corps mortels, dont les plus nobles sont la vache et l'homme. Quand sous cette dernière forme un esprit aura bien mérité de Dieu, il retournera au ciel, ses quinze globes une fois traversés; celui, au contraire, qui aura ajouté à sa rébellion de nouveaux griefs de désobéissance, sera replongé dans l'*Onderah*, ou dernier globe, pour recommencer l'expiation.

Pour aider leurs frères dans le bien, les anges fidèles ont obtenu de Para-Brama la permission de venir se mêler à eux dans leur séjour de pénitence. Ils sont là sous toutes les formes et dans tous les élémens: et les Hindous les adorent sous le nom de *Deva* ou *Deouta* (bons génies), chargés par Dieu de les protéger contre les inspirations des *Deitti* (mauvais génies), agens secrets de Maissassour, chef des anges rebelles. Ces bons ou mauvais génies, les Hindous les voient partout, dans les étoiles, dans l'air, dans la mer, dans les bois, dans les fleuves. Les *Deouta* sont presque toujours en guerre avec les *Deitti;* les premiers, au nombre de trois cent millions, sont voués à Wichnou; les seconds, voués à Chiva, atteignent le chiffre de huit cent millions.

Nul peuple n'élève plus haut que le peuple hindou ses prétentions d'antiquité. Sa tradition taxe la purification des esprits déchus à une épreuve de quatre âges ou *yougs*. Nous sommes dans le quatrième. Le premier âge, *satia*, ou âge d'or, a duré trois millions deux cent mille ans. Ce fut un âge d'innocence et de prospérité, disent les Vedas, car les brames régnaient. La vie de l'homme allait à cent mille ans. L'âge *treta* ou d'argent a duré deux millions quatre cents ans: la deuxième caste, les Xattryas, eurent alors l'empire, et ils composèrent un État où les vices étaient pour un quart, les vertus pour trois quarts. Dans le troisième âge, *duapara*, ou de cuivre, les Vaiscias (troisième caste) commandèrent: alors la somme des vices égala celle des vertus, et la vie humaine fut réduite à mille ans. Cette nouvelle période dura un million six cent mille ans. Aujourd'hui nous voici au quatrième âge, *cali-youg*, ou âge de fer, où dominent les Soudras, quatrième caste. La proportion des vices sur les vertus est de trois quarts à un quart, et la vie humaine ne dépasse guère le *maximum* de cent ans. Cet âge de fer doit durer cent mille ans, sur lesquels près de cinq mille sont écoulés. On peut voir aisément tout ce qui existe de rapports et de similitude entre cette cosmogonie et les mythes du paganisme grec et romain. Ces divers âges d'or, d'argent, de cuivre et de fer, ne sont pas une coïncidence moins frappante avec les traditions païennes, que ne l'est avec notre symbole chrétien la Trinité indienne.

Les Hindous nomment *âge divin* la réunion de leurs quatre âges: mille âges divins forment un jour de Brama, et, pendant sa durée, cette divinité investit quatorze *Menous* (esprits saints) de la souveraineté de la terre. Nous sommes dans la cinquante-unième année de Brama; ce qui porte à un chiffre effrayant l'âge du monde, sur lequel les brames eux-mêmes ne s'accordent pas. Mais la divergence de leurs calculs ne va pas jusqu'à rentrer dans les données que les textes hébreux nous imposent. Ils comptent

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Procession du Char à Jaggernaut

1. Procesion del Carro en Jagrenal



2. Funérailles d'un sectateur de Vichnou.

2. Funerales de un sectario de Vichnú.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

toujours par millions, et, quand on leur parle de notre chronologie de six mille ans, ils sourient de pitié. « Le vieillard à barbe blanche est né d'hier, » disent-ils avec ironie.

Le premier Menou paraît avoir écrit les lois et les instituts qui régissent aujourd'hui encore les populations hindoues. Les cinq qui lui succédèrent firent peu de chose; mais sous le septième Menou eut lieu un déluge auquel ce prince survécut seul, grâce à une arche dans laquelle il se réfugia lui, sept *Richis* (demi-dieux) et leurs épouses. Le septième Menou repeupla donc le monde; il eut une postérité qu'on divisa en enfans du soleil et enfans de la lune. Suivant les *Pouranas*, livres saints, qui parlent de la création, Menou gouverna seul pendant l'âge d'or; l'âge d'argent compta cinquante-cinq princes de la race solaire et quarante-cinq de la race lunaire; l'âge de cuivre, vingt-neuf des premiers et vingt-quatre des seconds. Enfin trente générations de chacune des deux familles se sont succédé dans les mille premières années de l'âge actuel. Depuis cette époque, une chronologie plus régulière et moins vague a pu s'établir et se continuer.

Tout ceci, comme on le voit, ne se présente pas sous des formes exactes et mathématiques. La controverse a de la prise et sur cette insaisissable mesure des années, et sur ces exagérations orientales qui dépassent souvent le but. Enfin, on est porté à douter de tout chiffre et de toute assertion, quand on se voit en présence du calcul par lequel les brames comptent 131,400,007,205,000 années depuis la naissance de Brama.

Brama, l'une des trois personnes de la divinité indienne, est l'esprit créateur; il avait cinq têtes avant que Vairevert, fils de Chiva, lui en eût coupé une. Au moment de notre naissance, Brama imprime dans notre cerveau ce qui doit nous arriver. C'est lui qui a divisé les Hindous en quatre castes. Quelques discussions s'étant élevées entre Brama et Wichnou, il en résulta un conflit dans lequel l'Être-Suprême intervint, et pour ce fait Chiva condamna Brama à n'avoir jamais de temples sur la terre.

Brama, ou ses fils les Menous, ont rédigé les lois religieuses de l'Inde. De ses quatre bouches sont sortis les Vedas que le philosophe et poëte Vyasa n'a réunis pourtant et mis en ordre que 1400 ans avant Jésus-Christ. Brama passe aux yeux des Hindous pour être identifié avec le soleil. Sous ces deux points de vue, il se rapproche de Jupiter, père de Minos; il s'appelle comme lui père des dieux et des hommes, et comme lui il est représenté par la figure d'un homme à quatre têtes et à quatre mains. La femme de Brama est Sarassouady, déesse des lettres et des arts.

Chiva est la divinité dont le culte paraît rallier le plus d'adorateurs parmi les populations indiennes. Dans ses attributs de destructeur et de réparateur, il semble offrir une analogie avec les opérations de la nature qui n'anéantit que pour transformer. On invoque Chiva sous une foule de noms dont les principaux sont Rudra, Iswaa et Mahadeva. Sous le premier, il est cruel; sous le second, maître de tout, et grand sous le troisième. Chiva est la divinité favorite du peuple qui prétend que toutes les autres lui sont subordonnées. Les *sanyassis*, religieux indiens, lui vouent un culte particulier sous le nom de Dorghati. Rarement on le représente avec plusieurs têtes; mais le nombre de ses mains varie de quatre à trente-deux. Chaque main tient une arme, hache, épée, massue, etc., et autour de son cou figure un chapelet de crânes humains.

Parvati, femme de Chiva, est célèbre dans les légendes hindoues; on lui a sacrifié jadis des victimes vivantes, depuis l'homme jusqu'à la tortue. Dans ses attributions vengeresses, elle répond assez bien à Proserpine, à Diane de la Tauride, ou à la triple Hécate. Sous un autre caractère, Parvati devient Dourga ou la Vertu active, et, en cette qualité, elle vainquit l'ange révolté Maissassour. Elle prend aussi les noms de Padmala et Camala, née du Lotos, et avec ces noms elle devient complètement l'analogue de la Vénus des mythologues occidentaux. Comme cette déesse, elle sortit sur une fleur de l'écume de l'Océan qui jeta sa fiancée aux pieds de Chiva. Sa génération divine est presque incalculable. Elle est la mère de Mammadin, Cupidon des Hindous, de Karticeya, leur Mars ou dieu de l'armée céleste, qui marche porté sur un paon avec une quadruple tête entourée d'une auréole (Pl. XVII — 4); elle a mis encore au monde Ganesa, dieu de la sagesse. La limite de ses attributions est difficile à tracer, car elle est partout influente et adorée. Avec Sarassouady, elle protège les sciences, elle préside à l'extraction des minéraux, elle donne le ton aux instrumens de musique. Ainsi Parvati, par elle-même ou comme femme de Chiva, est en très-grande vénération dans toute l'Inde. Son fils Ganesa, comme dieu de la sagesse, partage cette faveur populaire. C'est, avec le dieu singe Hanouman, le seul qui jouisse, comme les lares païens, des honneurs du foyer; sur le fronti-

Digitized by Google

pice de chaque livre hindou se trouve l'invocation : Salut à Ganesa ! Ce dieu est peint avec une tête d'éléphant. Quelquefois on l'adore sous le nom de Poléar.

Les autres fils de Chiva sont Soupramanier et Vairevert; celui-ci porte en guise de collier des têtes enfilées les unes dans les autres ; il a quatre bras, trois yeux et deux dents saillantes en forme de croissant.

Le dernier dieu de la Trinité indienne est Wichnou qui ne se révèle à l'humanité que par une bienveillante influence ; on le peint avec quatre bras, quelquefois davantage ; il a une figure noble et gracieuse; sa tête est ornée d'une triple tresse qui figure, dit-on, les trois grands fleuves du Gange, de la Jumma et du Saresouali. Il est souvent couché sur le serpent Adisseshen qui le berce sur une mer de lait, divan habituel de son *Vaïcondom* ou paradis. C'est à Wichnou que les mythographes indiens rapportent cette série d'incarnations ou *avatars* qui semblent autant d'allégories relatives à l'histoire de la contrée. Dans la première, Wichnou se métamorphose en poisson, pour sauver d'un déluge général, ceux-ci disent un roi, ceux-là les livres saints. Dans la seconde, il se change en tortue, pour supporter une montagne près de tomber dans la mer; dans la troisième, en sanglier, forme sous laquelle il éventre le géant Paladas; puis il s'incarne encore et tour à tour en homme-lion, en brame nain, en simple mortel, sous les noms de Rama, de Balapatren et de Parassourama; enfin en berger qui devient fameux sous le nom de Kishna. La dixième incarnation de Wichnou arrivera à la fin du cali-youg, dans quatre-vingt-dix mille ans.

A côté de ces trois divinités principales qui se transforment à l'infini, existent encore, dans le culte indien, des myriades de dieux et de déesses avec leur destination et leurs attributs. Tels sont : Tehandra, la lune; Yama, dieu de la mort; Couvera, dieu des richesses ; Lacshmi, déesse de la fortune; Agni, dieu du feu; Wiswacarman, dieu des ouvriers ; Pavan, dieu des vents et dieu de la musique, père d'Hanouman, à la figure de singe; Indra, dieu des météores, le plus grand après la souveraine Trinité indienne; Mariatta, adorée seulement par les gens de la basse classe ; et enfin le Lingam qui est moins un dieu qu'une obscénité symbolique répondant au *phallus* des Romains.

Tel est, en aperçu, le polythéisme indien. Quant aux dogmes qui s'y rattachent, on peut en résumer la pensée dans une métempsycose universelle. Une certaine quantité d'esprit et de matière, l'une et l'autre impérissables, se trouve, d'après eux, en jeu constant de transmigration : la punition des esprits méchans est de déchoir dans leur enveloppe matérielle ; ainsi, du corps de l'homme, ils descendent dans celui de la bête, en suivant la progression des animaux plus ou moins nobles, de manière à courir la chance d'habiter jusqu'à des pierres. Dans cette partie comminatoire de leurs dogmes, il n'est point venu à la pensée des bramines de menacer les hommes d'un enfer perpétuel; quand on leur en parle, ils se scandalisent, ils disent que c'est injurier Dieu, en mettant des bornes à son droit de clémence, en préjugeant de sa justice et lui donnant des passions haineuses qui sont incompatibles avec son essence. Si grand que soit un forfait, ajoutent-ils, la bonté divine est encore plus grande.

Cette croyance à la métempsycose leur sert encore à expliquer le contraste des conditions humaines et l'inégalité de nos destinées. Pour eux la compensation n'existe pas toute dans un monde meilleur, elle est dans ce monde transitoire. Que si voué au sort le plus humble, un mortel achève une vie méritante et pieuse, sa récompense est de renaître riche, honoré, au milieu de toutes les jouissances du luxe et du bien-être. De cette sorte, la métempsycose indienne est un peu mêlée de prédestination et de fatalisme. Le libre arbitre ne peut pas aller jusqu'à effacer un mot de ce que Brama a écrit dans la tête d'un homme; mais certaines pratiques, certaines expiations peuvent lui compter dans la balance de ses bonnes et de ses mauvaises œuvres.

La croyance à la métempsycose a certainement été la raison déterminante de l'horreur des Hindous pour toute nourriture animale, horreur poussée jusqu'au ridicule parmi certaines castes. Chez les fondateurs de la religion, cette loi a eu sans doute quelque but d'hygiène ou de conservation des espèces utiles à l'homme; mais depuis les temps anciens, de telles modifications sont survenues dans notre globe, que ce système d'alimentation est une anomalie et une cause d'abatardissement. Outre cette abstinence générale de toute chair, il existe parmi les castes hindoues une vénération pour certains animaux, comme la vache, le bœuf, le vautour, le cygne, l'oie, le singe, le poisson, l'éléphant, le serpent à chaperon, et une foule d'autres, dont chacun a ses dévots, sans préjudice d'une bienveillance générale pour toutes les espèces.

Comme les autres religions, le bramanisme

Digitized by Google

a eu ses schismes : le plus éclatant est le bouddhisme, qui a déjà été expliqué à propos de l'île de Ceylan où il domine. Les sectaires de Bouddha sont nombreux dans le Tibet et dans les royaumes de Siam et de Pegou; il a fallu toute la persévérance des brames pour l'extirper de la presqu'île du Dekkan, où il avait jeté de profondes racines. Les prêtres de Bouddha se nomment talapoins ou rahans sur le continent asiatique. Ils ressemblent aux moines réguliers des pays catholiques, et comme eux ils vivent dans des couvens. Outre les bouddhistes, l'Hindoustan compte encore les sectes de la main droite et de la main gauche, qui regardent l'une des deux mains comme impure, et se disputent la prééminence depuis un temps immémorial; la religion des Sykes, ou nanekisme, du nom de son fondateur Nanek, qui entreprit de constituer un culte fusionnaire entre les Hindous et les Mongols, les Vedas et le Koran; enfin la secte des Banians qui appartient dans l'ordre hiérarchique à la caste des Vaiscias, et qui se compose de gens du commerce, changeurs, revendeurs, brocanteurs et banquiers. Le seul trait distinctif de cette secte, est une méticuleuse exagération du respect pour les animaux, leur extravagance en est venue au point de faire construire à Surate un hospice pour les bêtes malades ou estropiées, vieilles ou vagabondes. Tout y est admis, à part les espèces carnassières; et la charité pour les pensionnaires y va si loin que de temps à autre on sacrifie un pauvre diable, un mendiant payé à prix d'or, aux appétits des insectes vermineux nourris dans l'hospice. Rien au reste n'est plus curieux à voir que ces banians préoccupés de la peur d'écraser quelque animalcule; celui-ci porte sur sa bouche un tamis de toile légère pour ne pas avaler une mouche au vol; celui-là tient une époussette pour balayer le terrain où il s'asseoira, afin qu'aucune fourmi n'y soit exposée à périr; les uns marchent les yeux baissés pour ne fouler aucun être vivant; les autres ont toujours à la main du sucre, de la farine ou du miel, pour l'offrir à toute bête qui se trouvera sur leur route. On en a vu souvent racheter la vie d'un animal que les matelots et les soldats européens allaient tuer.

En regardant de haut cet amalgame de croyances et de pratiques qui constituent la religion indienne, on est porté à y voir avec plusieurs savans le berceau de presque toutes les religions connues. A les analyser en effet, on n'en trouve aucune qui n'ait un chaînon d'attache avec le bramanisme; le judaïsme par ses stipulations hygiéniques; le mahométisme par son fatalisme et ses pratiques d'ablutions; le paganisme par ses quatre âges, puis par une foule d'analogies et de concordances, soit dans les traditions cosmogoniques, soit dans la tendance polythéiste; le culte des Égyptiens par l'adoration envers les animaux; et enfin le pythagorisme par ce grand système de metempsycose et de transmigration qui se mêlait à beaucoup de religions anciennes. En présence d'un concours semblable, n'est-il pas plus rationnel de croire que ce sont là autant de rayonnemens du bramanisme, plutôt que de supposer à ce culte, si stationnaire de sa nature, une série d'emprunts faits tour à tour aux autres cultes? La preuve historique pourrait se tirer au besoin de l'immuabilité de l'Inde en matière de croyance: le même système de castes et d'adoration, que Diodore, Arrien, Strabon, et avant eux Mégastène et Clitarque, ont constaté pour les siècles d'Alexandre et de Ptolémée, existe encore de nos jours avec ses inflexibles catégories et ses pratiques immémoriales. Les bayadères, les fakirs, les *suttis* ou bûchers de veuves, toutes ces distinctions, toutes ces atrocités superstitieuses, contre lesquelles viendra se briser la suprématie anglaise, ont survécu au temps et à la conquête. Quand l'Égypte a péri tout entière, religion et mœurs, l'Inde est restée debout, mœurs et religion. Elle n'a pas résisté, elle a plié, puis s'est relevée comme le roseau, et la ruse, la souplesse, la puissance de l'habitude ont plus fait pour elle que la force. Les temples de Memphis et de Thèbes sont au ras du sol; les vieilles pagodes de Bénarès n'ont eu à vaincre que la brutalité des âges.

Le grand code religieux des Hindous consiste principalement dans les Vedas, qui sont au nombre de quatre, le Rhish-Veda, le Jagiour-Veda, le Samah-Veda et l'Atarvana-Veda. Ces quatre livres, qui résument tout le savoir humain, sortirent de la bouche de Brama au commencement du monde; ses fils, qui sont des *richis* ou demi-dieux, les répandirent sur la terre. Les brames seuls ont le droit de les lire et d'en communiquer une portion aux xattryas; à toute autre caste, cette lecture est interdite sous les peines les plus sévères. Outre ces Vedas, les Hindous ont encore une foule d'autres livres, les Upavedas, commentaires des Vedas, les Vedangas, les Sastras, et enfin les Pouranas qui sont des poëmes sacrés au nombre de dix-huit.

La division des Hindous en quatre castes principales est, comme on l'a dit, un fait de la plus haute antiquité. Les livres sacrés consta-

Digitized by Google

tent que Brama présida lui-même à ce classement imprescriptible. Il tira les brames de sa tête, ou, selon d'autres, de sa bouche; les xattryas de ses bras; les vaiscias de son ventre; les soudras de ses pieds. Outre ces grandes catégories, il en existe une foule d'autres qui élèvent à près d'une centaine le nombre des castes indiennes; mais il serait difficile à un Européen de suivre d'une manière précise les divers degrés de cette longue échelle. Tout ce qu'il en voit, c'est une grande répugnance de la part des Hindous à sortir du métier spécial auquel leur naissance les voue. Un *couli* ou porte-faix, qui charge un fardeau sur la tête, ne l'accepterait pas sur les épaules; celui qui vend du grain ne peut vendre de l'huile; le sommelier d'une maison ne toucherait pas à une cruche d'eau; le cuisinier ne plumerait pas sa volaille. Il y a des individus qui naissent cordonniers, tailleurs, barbiers, cornacs, porteurs d'ombrelles, potiers, orfèvres, pêcheurs, etc. Bon gré mal gré il faut qu'ils subissent la vocation imposée; toute autre leur est interdite, à moins qu'ils ne consentent à devenir parias ou poulias, c'est-à-dire à se mettre hors de toute caste, à se déclasser; car les parias ne forment pas une caste comme on l'a souvent dit : on désigne par ce nom le rebut de toutes les autres; ce sont les individus qui volontairement, ou par une suite de fautes, ont mérité d'être mis hors la loi commune. Un brame, un xattrya, un vaiscia peuvent, comme le soudra, devenir parias. Entre les diverses classes, toute alliance, tout mélange de sang, sont interdits par une coutume à la fois civile et religieuse. La dégradation et la mise hors de caste sont attachées à toute infraction en ce genre : on encourt cette peine pour divers autres cas, tels que l'oubli de pratiques religieuses, l'usage d'alimens prohibés et même le contact d'un individu des castes réprouvées. Cette sentence est irrévocable : rien ne l'expie.

C'est grâce à cette épouvantable loi d'exclusion et de torture morale que la religion indienne a pu se passer d'une arme dont tous les cultes ont usé et abusé, soit pour attaquer, soit pour se défendre; je veux dire l'intolérance. Après avoir ainsi parqué les populations, de manière à ce que l'apostasie fût non-seulement une honte, mais encore une ruine; après avoir marqué au front et réduit à un rôle immonde ceux qui voulaient sortir de leur cloison sociale, elle a pu ouvrir ses portes, laisser sa frontière sans grande muraille, s'inquiéter peu d'un débordement d'étrangers, parce que ces nouveaux venus étaient placés d'avance en dehors de sa sphère d'activité, qu'ils étaient étrangers à toute classe et moins que des parias. Avec une telle force d'inertie, la religion indienne pouvait donc être tolérante sans danger : elle le fut de tous temps. Les mêmes causes la firent également l'ennemie du prosélytisme; car elle ne pouvait offrir à un néophyte aucune classification, aucun état civil sans déroger à son privilége fondamental de naissance. On naît brame, xattrya ou vaiscia; nul au monde n'a qualité pour vous faire vaiscia, xattrya ou brame. Les conséquences de ce système religieux ont été qu'aucun Européen n'a pu se voir initier aux mystères du bramanisme; comme aussi pas un Hindou de quelque importance ne s'est fait chrétien ou musulman. La conquête mongole a été impuissante à obtenir ce résultat, et les prédications récentes de quelques missionnaires catholiques ou luthériens ont à peine trouvé quelques têtes crédules parmi les parias, hommes déclassés et méprisables aux yeux des Hindous.

Les brames, dont la caste se subdivise à l'infini, sont reconnaissables à la marque qu'ils portent au front; ils doivent aller la tête et la poitrine nues, se raser les cheveux et la barbe, en ne laissant qu'une petite touffe sur le haut de la tête. Cependant, quand ils ne se vouent pas au sacerdoce, ils peuvent porter le turban et l'habit long. Les femmes ont la marque distinctive du mari : une large pièce de toile et un canesou étroit composent leur vêtement. Les plus instruits parmi les brames sont les faiseurs d'almanachs, qui savent un peu d'astronomie. Ils connaissent le gnomon, s'en servent pour calculer le méridien, et pour orienter leurs pagodes. On distingue encore les *Pandidapapans*, brames au service d'un prince du pays, qui dérogent jusqu'à servir de caissiers aux négocians de Madras et de Calcutta; les *Tatoidipapans*, sectateurs de Chiva, qui doivent vivre d'aumônes et marmonner constamment quelques prières; les *Papan-Vaichenavens*, prêtres de Wichnou, chargés du service de ses pagodes. Dans la hiérarchie sacerdotale, il y a quatre grades ou degrés : les deux premiers se prennent dans l'enfance; mais les deux autres sont le prix d'un long exercice. Celui de *vanaprastra* ne s'obtient qu'à l'âge de quarante ans, et, pour aspirer au grade de *saniassi*, il faut avoir vécu ensuite vingt-deux ans dans la solitude et la contemplation.

On sait du reste quel penchant ont les Hindous pour ces expiations contre nature. Nul pays au monde n'a une plus belle collection de pénitens et de martyrs volontaires. Il y a dans

Digitized by Google



3. Promenade d'un Nabab.

3 Paseo de un Nabab



4. Ecole chrétienne de jeunes filles à Calcutta.

4 Escuela cristiana de jovenes doncellas en Calcuta

Digitized by Google

Digitized by Google

ce pays des fakirs, des joghis, des fadins, des pandarons de la secte de Chiva, espèce de pélerins quêteurs; des poutcharis, religieux de la secte de Mariatta, divinité des parias; enfin une foule d'autres fainéans, dont le métier est d'exploiter la charité et la commisération publiques. Les fakirs et les joghis, les uns plutôt Musulmans, les autres Hindous, sont en première ligne parmi ces hordes sales et fainéantes. Hideux à voir, morts à toute honte et presque nus, ils font assaut de singeries et d'extravagances pour toucher les ames dévotes; réunis parfois en bandes de 10,000, ils ont changé en attitude menaçante leurs formes quêteuses. La crédulité populaire a une grande foi aux fakirs et aux joghis; elle affirme qu'ils vivent plusieurs années sans boire ni manger; elle leur suppose des pouvoirs surnaturels; et les femmes surtout n'ont rien, absolument rien à refuser à cette robuste canaille: Fakirs ou joghis, le nombre de ces vagabonds s'élève, d'après un auteur anglais, à près de 800,000.

Les joghis sont presque tous des deux premières castes. Les pénitens des castes inférieures prennent le nom de tadins: ne pouvant par leur naissance prétendre aux hommages et aux respects réservés aux brames, ces hommes ont cherché à se faire une célébrité par l'exagération des tortures qu'ils s'imposent. Ce qu'ils en recueillent est le glorieux titre de *richis*, demi-dieux; mais leurs souffrances, avant d'arriver là, sont au-dessus de toute croyance. Les uns vivent quarante ans dans une cage de fer; les autres se chargent de chaînes pesantes. Celui-ci doit constamment tenir les poings fermés pour que les ongles en croissant entrent dans ses chairs, et finissent par percer la main d'outre en outre; ceux-là se tiennent pendus à un arbre jusqu'à ce que leurs bras, privés de vie, se dessèchent et perdent leur jeu d'articulation; les uns font le vœu de se tenir constamment debout; les autres de se coucher sur un lit à pointes de fer. Il en est qui regardent fixement le soleil à en devenir aveugles. On a vu de ces misérables se faire enterrer la tête en bas, de manière à ce que les pieds seuls restassent hors du sol, tandis que d'autres, la tête seule déterrée, n'avaient que le jeu des paupières pour se défendre contre les oiseaux de proie. Plusieurs se sont amputé eux-mêmes le bras ou la main, ou bien ils se sont coupé la langue. Un de ces fanatiques mesura la distance de Bénarès à Jagernaut, en s'étendant par terre et se relevant constamment le long de la route. La démence allait même plus loin autrefois, et Thiefenthaler raconte qu'on voyait à Ghazipour une espèce de hache suspendue, sous laquelle quelques pénitens enthousiastes venaient se faire trancher la tête en l'honneur de la divinité. Il faut dire que de nos jours la ferveur des tadins va s'amortissant: leurs expiations sont moins rigoureuses et moins rudes; ce n'est guère qu'à des époques solennelles, et en face d'un grand concours de monde, qu'ils se dévouent à des risques sérieux; car le fanatisme a aussi sa vanité. L'une de ces expiations est celle de la fête du feu, où les pénitens marchent nu-pieds sur des charbons allumés: l'autre est celle que l'on nomme *djampe:* elle a lieu au moyen d'un échafaud à deux ou trois étages, du haut duquel les dévots se précipitent sur des matelas en paille ou en coton, garnis de poignards, de sabres, de couteaux et d'autres instrumens tranchans. Les brames qui tiennent le matelas cherchent à atténuer le danger de la chute, car ce qui importe, ce n'est pas que la blessure soit mortelle, mais qu'il y ait beaucoup de sang répandu. Aux fêtes de Kaly, l'une des plus solennelles qui se célèbrent à Calcutta et aux environs, Solvins raconte que les pieds baignaient dans le sang. Quand le djampe est fini, on se rend à la pagode, au bruit d'un orchestre assourdissant, et les pénitens jouent en route avec le fer et le feu; ici se perçant la langue avec une aiguille; là se traversant les doigts avec du fil de fer: ailleurs se tailladant le corps de cent vingt blessures, nombre cabalistique, nombre de rigueur. Il en est même qui se pratiquent au-dessus des hanches des ouvertures dans lesquelles ils passent des cordes, des tuyaux de pipe et des roseaux. Encore si ces fanatiques agissaient dans un but personnel: si ces mutilations, ces larges entailles qui déchirent leurs chairs, étaient faites et souffertes à leur propre intention; on pourrait plaindre cette monomanie religieuse; mais le côté atroce de ces scènes publiques, c'est que les pénitens sont pour la plupart de pauvres diables qui se martyrisent ainsi pour le compte des riches et moyennant salaire.

La deuxième caste primitive des Hindous, celle des Xattryas, est vouée au métier des armes. Elle comprend les rajahs et les guerriers. Aussi se compose-t-elle du sang le plus robuste et le plus beau de toute l'Inde, soit en hommes, soit en femmes. Les rajahs sont princes hindous comme les nababs sont princes musulmans. Le luxe de leurs maisons consiste en femmes, en domestiques, en armures de toutes espèces, en éléphans, en chameaux et en chevaux. Leurs femmes marchent vêtues des étoffes les plus ri-

Digitized by Google

ches et les plus belles. Parmi les autres guerriers de la caste des Xattryas, il faut compter les Rajapouts, les Sykes et les Marattes, tribus militaires qui marquent dans l'histoire de l'Inde. Les Naïrs, qui habitent la côte de Malabar, constituent une caste particulière qui se rapproche de celle des Xattryas; chez eux la communauté des femmes paraît être en usage.

La caste des Vaiscias, comme on l'a vu, est la troisième de l'ordre religieux. Elle se compose d'agriculteurs, de jardiniers, d'éleveurs et de tous les négocians pour le gros comme pour le détail. C'est une caste riche, bien vêtue, en possession de toutes les aisances de la vie. Elle se divise en tribus de la main droite et tribus de la main gauche; les banians en font partie. L'usage de la viande, interdit aux banians, ne l'est pas au reste des Vaiscias. La quatrième caste, celle des Soudras, comprend les artisans, les ouvriers et les serviteurs. En dehors de cette grande classification, il en est d'autres qui affectent un nombre de familles à l'exercice de chaque profession. On ne peut renoncer au métier paternel sans courir l'horrible chance d'une dégradation civile. Ainsi qui naît blanchisseur meurt blanchisseur; qui naît forgeron meurt forgeron. Au milieu de cette foule d'états ainsi distribués, il en est un qu'il faut citer, c'est celui de potier ou *cossever*. Les potiers sont tous de la secte de Chiva; ils n'entrent pas dans les divisions de la main droite et de la main gauche. Cet honneur leur vient à la fois de ce qu'ils sont chargés de guérir les fractures, et de l'importance que les Hindous attachent à la pureté de leurs vases. On a vu des cossevers devenir rajahs; d'autres, placés à l'intérieur des pagodes pour la confection des ustensiles sacrés, acquièrent une importance relative à leur emploi. Le potier n'a rien qui le caractérise positivement des autres castes hindoues; une roue horizontale, tournant sur pivot, lui sert à donner la forme qu'il désire à une argile ductile (Pl. XIX — 4). Sa femme a un costume plus remarquable : c'est un immense pagne en toile mouchetée qui lui laisse un sein et une partie du ventre découverts. La légèreté des vases fabriqués lui permet d'en porter sept ou huit sur la tête (Pl. XIX — 4.)

Après les Soudras il n'y a plus que des castes mixtes et méprisées, provenant de mariages illégitimes entre castes diverses, et vivant à l'abri d'une sorte d'amnistie légale. Au-dessous d'elles viennent les parias, dont le nom signifie ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vil. Les Européens, les Musulmans sont des parias aux yeux des Hindous orthodoxes, parce qu'ils mangent de la viande. Les parias exercent les métiers les plus vils; ils écorchent les animaux morts de maladie, se nourrissent de leur chair et en tannent la peau. Rien de ce qu'ils touchent ne peut servir à une autre caste; on ne leur permet pas l'usage du puits banal; ils ont des fontaines particulières, et pour les signaler il faut qu'ils les entourent d'os d'animaux. Dans les villes, ils sont obligés de camper hors de l'enceinte commune; dans les campagnes leur place est dans les lieux les plus ingrats et les plus solitaires. Élevés ainsi sous le coup d'un opprobre indélébile, les parias sont ce qu'une loi pareille doit les faire, sales, impudens, grossiers, farouches; membres utiles d'ailleurs de la société indienne, ils ont privilége pour les emplois les plus pénibles et les plus bas; ils sont domestiques, palefreniers, cuisiniers, pêcheurs, porteurs de palanquins, etc. Les poulias sont encore au-dessous des parias; ils vivent dans le dernier degré d'abjection et de misère : ce n'est guère que sur la côte de Malabar qu'on trouve de ces malheureux : esclaves des Naïrs, campés au milieu de rizières malsaines, ils se logent pêle-mêle dans des huttes infectes, et n'ont pas le droit de regarder en face un Hindou des castes supérieures. Il en est qui vaguent dans les montagnes, perchent sur les arbres, et hurlent quand ils ont faim en se frappant le ventre.

Au milieu de cette variété de conditions que le code bramanique a créées et maintenues, il est difficile d'assigner au peuple hindou des mœurs et des coutumes générales. Chaque caste a son type comme elle a ses droits. Cependant on peut dire qu'en masse le caractère hindou est paisible, grave, froid, tolérant, point railleur, patient et peu enclin à la barbarie, si ce n'est en matière religieuse. Par contre, on trouve dans ces naturels de la mollesse, de la lâcheté, et une impudente habitude du mensonge. Chez eux, les femmes ne sont pas astreintes, comme chez les Musulmans, à une vie murée; si la jalousie des brames a fait adopter à quelques-uns d'entre eux le régime des harems pour leurs épouses, les autres castes laissent aux leurs une liberté assez grande, et on en voit beaucoup qui exercent les mêmes professions que leurs maris.

Le point sur lequel l'Hindou se montre le plus formaliste, c'est la composition de ses repas et la manière de les prendre. Quand son plat de kary est prêt, il se lave les pieds et les mains, se jette un peu d'eau dans la bouche, s'assied devant son assiette posée sur un terrain

Digitized by Google

uni. Ce terrain doit avoir la forme d'un carré pour un brame, d'un triangle pour un xattrya, d'un cercle pour un vaiscia, d'un croissant pour un soudra. Dans ces repas, les Hindous ne se servent ni de siéges, ni de tables, ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de serviettes; ils s'asseyent sur des peaux, des nattes, des coussins ou des tapis, et prennent le riz avec tous les doigts de leur main droite.

A part la teinte foncée de leur peau, les Hindous des deux sexes se rapprochent beaucoup des Européens par les traits et la stature. La polygamie est tolérée chez eux; mais elle n'existe guère que chez les riches. Les pauvres n'ont qu'une épouse, qui s'occupe des soins du ménage. On cite dans le Karnatic une tribu où les femmes, invisibles à tout homme, ne reçoivent leurs maris que dans l'obscurité et sans lumière. Dans la même province, pays de singularités, existe une autre secte qui jeûne tous les jours où le soleil n'a pas dardé un rayon sur elle.

Les mariages entre Hindous se contractent pour les filles entre sept et neuf ans, et pour les garçons entre douze et quatorze. Après une longue cérémonie nuptiale, à laquelle préside un brame, on reconduit l'épousée à la maison paternelle, où elle doit rester jusqu'à ce qu'elle soit nubile. A cette époque, nouvelle fête, suivie d'autres formalités. Une femme n'habite avec son mari que lorsqu'elle est devenue mère: jusque-là elle doit se glisser dans sa chambre sans être aperçue et presque à la dérobée.

Les funérailles des Hindous ont aussi leur cérémonial, gradué suivant les castes. Quand un riche Hindou est décédé, on va lui construire son bûcher hors de la ville, et quatre parias l'y transportent, aux sons d'un orchestre lugubre où domine le tam-tam. Aux approches du bûcher, on pince le nez du mort, on lui presse fortement l'estomac, on lui jette de l'eau au visage, on sonne bruyamment de la trompette, le tout pour s'assurer qu'il n'est pas seulement endormi; ensuite les parens étendent le corps sur le bûcher (Pl. XVIII — 2). Quand ce pieux devoir est rempli, ils y déposent du riz, des fruits, du bétel et de la fiente de vache; après quoi le chef de la famille met le feu au bûcher. Au lieu de brûler les cadavres, on les jette souvent dans les fleuves saints, tels que le Gange, le Kishna, le Jumma, etc. Les basses classes ne brûlent pas leurs corps, mais les enterrent.

L'usage indien qui prescrit aux femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris défunts a acquis en Europe une célébrité exagérée. Quelques épisodes accidentels ont tellement passé pour une règle générale, qu'on se figure assez volontiers l'Hindoustan comme tout jonché de bûchers de veuves. Qu'on se rassure! Les *suttis* (c'est ainsi qu'on nomme ces sacrifices) ne sont plus tolérés à l'heure qu'il est. En 1829, le gouverneur-général lord Bentinck, au scandale des pundits de Bénarès et de quelques babous de Calcutta, a déclaré que le gouvernement britannique ne souffrirait plus d'aucune manière ces atrocités contre nature. Avant cette époque, déjà une restriction imposée par les autorités anglaises en avait limité le nombre. Chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vînt faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays. Après de vives instances pour la détourner de son projet, on commettait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice, afin que, si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les brames ne pussent lui faire violence. Ces rétractations en face du bûcher étaient rares pourtant; car les prêtres avaient eu soin de préparer la suttie. Tantôt ils l'enivraient d'opium ou de liqueurs spiritueuses; tantôt ils la fanatisaient par le détail des récompenses attachées à ce grand holocauste. Et d'ailleurs la malheureuse savait bien que, si le cœur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de sa caste, non-seulement elle devenait infâme, mais elle appelait sur son pays la peste, la guerre, la famine, tous les maux enfin. On conçoit qu'avec de telles illusions d'une part, et de l'autre avec un amour profond pour le mari qu'elles venaient de perdre, des sutties aient pu marcher au bûcher l'œil calme, le front serein, la figure radieuse. Mais ces femmes sont des exceptions. Sur vingt créatures ainsi immolées, dix-neuf au moins ne cédaient qu'aux importunités des brames, et jusqu'au dernier moment on les voyait lutter contre l'influence de ces bourreaux.

Deux faits, entre plusieurs autres, donneront la mesure du rôle que jouaient dans ces scènes les prêtres et les parens qui profitaient des dépouilles de la victime. En 1822, près de Bombay, la veuve d'un bramine fut conduite en grande pompe, et au son de nombreux instrumens, vers le bûcher, sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme. Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait: « Oui, répondit-elle, c'est volontairement. » On pouvait juger qu'elle mettait

Digitized by Google

une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle, au moment où les chants des brames exaltaient son héroïsme. A un signal donné, la suttie s'approcha du feu qui commençait à flamboyer; elle embrassa ses parens, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amies ses bijoux et ses ornemens; puis, demi-nue, encouragée et presque poussée par les brames, elle se jeta dans le feu (PL. XVII—3). La douleur fut vive, à ce qu'il paraît, car au même instant elle fit un mouvement pour en sortir. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois; elle se dégagea, bondit hors des flammes, et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière. Les brames l'y suivirent; malgré la résistance des Anglais présens, ils la ramenèrent vers le foyer qui pétillait avec violence. Là une espèce de lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait : les Européens demandaient qu'on fît trève au sacrifice, jusqu'à ce que le magistrat eût décidé. Alors, pour mettre fin au conflit, trois prêtres vigoureux enlevèrent la veuve sur leurs bras, et la précipitèrent au milieu de ce brasier ardent. Elle s'y tordit encore désespérée, et se releva pour fuir; mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les brames l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes. Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. Oh! à ce second désappointement la rage des prêtres fut au comble; quatre d'entre eux se jetèrent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut pour la sauver qu'une escouade de soldats arrivât sur les lieux Les principaux coupables furent mis en prison; mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame; elle mourut le lendemain de ses blessures, délaissée de sa famille et maudite comme une infâme par toute la population scandalisée.

Une autre suttie, enfant de quatorze ans, périt plus cruellement encore. Elle aussi, la douleur l'avait poussée hors du bûcher; elle s'était réfugiée dans un ruisseau voisin. Là, ce fut son oncle qui vint l'endoctriner, et qui lui montrant un drap: « Je te mettrai là-dedans, lui disait-il; je t'emporterai dans ta case. — Non, non, criait l'infortunée, vous voulez me rejeter au feu! Mon oncle! au nom du ciel, ayez compassion de moi! Je quitterai la famille, je vivrai comme une maudite, je mendierai, je ferai ce qu'on voudra. Pitié! oh! pitié! » L'oncle la rassura, lui jura, par les eaux du Gange, qu'il la ramènerait à la maison. Alors elle se coucha sur le drap. A peine y était-elle étendue, que le fanatique Hindou noua ce drap comme un sac, et reporta sa nièce dans les flammes. Elle cria, se débattit, chercha à se sauver de nouveau; mais un coup de sabre porté par un Mahométan termina cette épouvantable scène.

Cette coutume barbare n'est point prescrite par les lois de Menou; elle est plutôt, ainsi qu'un petit nombre d'autres, le résultat de quelques combinaisons sacerdotales. Les brames, ayant trouvé dans les populations hindoues une tendance à de fanatiques dévoue mens, ont dû nourrir et exploiter ces superstitions à leur profit. De là sont nés aussi ces sacrifices dont les siècles antérieurs offrent de nombreux exemples; ces morts de dévots qui se noyaient volontairement dans le Gange, ou qui, soit à Jaggernaut, soit ailleurs, aux fêtes du Ruth, quand le char processionnel marchait dans la ville, se faisaient par centaines écraser sous ses roues, dans un but d'expiation et de céleste récompense (PL. XVIII — 1).

Toutes les pratiques du culte bramanique n'ont pas ce caractère de stupidité féroce : au lieu d'exiger des sacrifices humains, les codes religieux repoussent même les holocaustes d'animaux; quelques castes inférieures ont seules conservé l'habitude d'immoler des béliers, des chèvres et quelques poules. Le reste des pratiques imposées consiste en offrandes de lait, de miel, de grain, de beurre et de fleurs; en pélerinages aux fleuves saints, aux pagodes de Bénarès, de Jaggernaut, de Konjeveram, de Tritchinopoli et de Tandjaour, ou bien aux montagnes du Tibet; en jeûnes qui précèdent assez souvent une fête solennelle; en prières; enfin en ablutions avec de l'eau des rivières sacrées.

Il est aussi des fêtes que n'ensanglantent pas les horribles accessoires des martyres hindous : celle qui se célèbre sur les côtes, au début de la mousson, consiste à jeter en pompe à la mer des noix de cocotier. Parmi les castes guerrières, existe à de certaines époques la coutume de s'asperger d'une eau rouge pour représenter un guerrier couvert de sang. La fête de l'obscène *lingam* se célèbre au mois de mars; ensuite viennent les processions des idoles dont la fête de Jaggernaut n'est qu'un épisode. Dans les autres parties de l'Hindoustan, elles varient suivant les localités. Presque toujours les fidèles, rassemblés au bruit des trompettes, débutent par une série de pratiques dévotes. Les uns se plongent jusqu'à la ceinture dans l'étang sacré; les autres oignent leurs têtes avec de l'huile. A la nuit l'idole s'ébranle, au milieu d'une dou-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Natche, danse hindoue.*

1. Nache, danza Indúa.



2. *Chasse au Tigre.*

2. Caza al Tigre.

de Sainson del.

Digitized by Google

ble haie de brames et d'adorateurs qui agitent d'énormes torches en fiente de vache séchée et imbibée d'huile : parfois la divinité est portée sur un simple brancard, et alors d'amples draperies en mousseline la dérobent aux regards des profanes. Parmi ces processions, la plus singulière est celle que les Hindous nomment *bousso-djeng*, en l'honneur de la déesse Kaly, épouse de Chiva. C'est une statue colossale coiffée d'une espèce de thiare : un de ses quatre bras est armé d'un cimeterre ; un autre tient par les cheveux une tête coupée : elle porte un collier de têtes humaines qui lui descend jusqu'aux genoux : elle tire la langue, parce qu'elle est fâchée, disent les Hindous (Pl. XVII — 1). L'usage est de promener cette figure pendant quelques jours, après quoi on la charge sur deux bateaux de manière à ce qu'elle appuie également sur le bord de chacun d'eux. Quand la statue est ainsi placée et qu'elle est parvenue au milieu du fleuve, au respect et aux adorations qu'on lui a prodigués jusque-là succèdent les injures les plus grossières et les plus violentes imprécations. Les brames eux-mêmes se montrent en cette occasion d'énergumènes insulteurs; ils luttent entre eux à qui prodiguera le plus d'invectives à Kaly, et le vainqueur dans cet étrange assaut passe pour saint jusqu'à la fête suivante. A la fin de cette scène, les deux bateaux se séparent : l'idole tombe et disparaît dans le fleuve aux acclamations de la multitude.

Par suite de la nature théocratique de son gouvernement, l'Inde n'a d'édifices remarquables que ses pagodes : elles sont le plus souvent de forme carrée, bien orientées, sans toiture, et flanquées d'un nombre infini de chapelles. Devant la porte règne un péristyle couvert, orné des statues des *deoutas* et des *deiti*. Les statues des dieux placées à l'intérieur doivent être de bois, de pierre, de cuivre ou d'or; jamais d'argent ni d'autres métaux.

Les plus belles pagodes sont érigées à Wichnou et à Chiva : celles de Chalembroun, de Jaggernaut, de Bénarès, de Maduré, de Siringam, frappent le regard par leur aspect grandiose et leurs massives colonnades : on cite la pagode de Siringam, près de Tritchinopoli, comme le plus vaste temple de toute l'Asie. Elle compte, dit-on, quatre milles de circonférence; et les pierres de sa terrasse extérieure ont trente-deux pieds de long sur six de large. Au reste, rien n'est uniforme ni suivi dans ces constructions; quelquefois c'est un système de tours hautes ou basses, régulières ou irrégulières : tantôt ce sont des carrés, des parallélogrammes, des trapèzes, avec des façades sculptées et des parvis décorés de statues, se terminant en dômes ou en plates-formes qui portent à chacun de leurs angles une corne de vache, ou bien finissant en aiguilles pyramidales, rarement en frontons triangulaires. Quant à l'intérieur de ces monumens, le seul caractère qui lui soit propre, c'est une grande profusion de colonnes sans proportions fixes, les unes grosses par le bas, et diminuant peu à peu de diamètre jusqu'à prendre la forme conique; d'autres, au contraire, minces par le bas et grosses par le haut. Ces sanctuaires sombres et massifs ne manquent pas d'une certaine majesté. On a lieu de croire que leurs parois étaient autrefois ornées de quelques peintures, art dont les Hindous possédaient les notions élémentaires. Plusieurs pagodes offrent même quelques-unes de ces décorations. Les missionnaires anglais ont parlé récemment d'un tableau fort estimé des Hindous; tableau d'un caractère piquant et neuf, lequel se rapporte à l'un des contes débités au sujet des orgies de Kishna et de ses maîtresses. Kishna est le nom de Wichnou dans son incarnation en berger : la tradition dit qu'un certain nombre de jeunes filles se voua à son service dès l'enfance, et que plus tard neuf d'entre elles devinrent ses compagnes. Pour lui plaire elles s'amusaient à former des groupes, figurant tantôt un objet, tantôt un autre. Dans la peinture dont il s'agit, elles sont arrangées de manière à former un éléphant sur lequel le dieu est monté (Pl. XVII—2). Ces obscénités sur Kishna et sur ses femmes sont en grand honneur parmi les Hindoues, qui en font le texte ordinaire de leurs entretiens.

Les temps d'opulence et de grandeur sont passés pour les lieux saints du bramanisme. L'ère de déchéance, venue à la suite de la conquête mongole, a été continuée par le monopole anglais. Mais, avant ce temps, les richesses des pagodes réalisaient les plus merveilleuses traditions des contes orientaux. L'histoire assure qu'à la prise du château de Soumenat dans le Guzurate, Mahmoud Ier, malgré les réclamations des prêtres qui offraient dix millions de rançon, fit briser l'idole d'une pagode, et qu'on trouva dans une cachette intérieure pour plus de cent millions en diamans, perles et rubis. Il faut dire que la pagode de Soumenat était alors l'une des plus célèbres et des plus largement dotées. Elle était desservie par 2000 brames et 500 bayadères, par 300 musiciens, et 300 barbiers qui rasaient les dévots avant qu'ils fussent admis en présence du dieu. Outre la grande

Digitized by Google

idole aux flancs merveilleux, on comptait dans les sanctuaires plusieurs milliers de statuettes en or, et les cinquante-six colonnes qui soutenaient le dôme de la nef étaient toutes garnies de pierres précieuses. En dehors de ces joyaux de toute espèce, les dotations du temple s'élevaient en biens fonds à 2000 villages avec leurs territoires.

L'entretien des temples est du ressort des bayadères; elles doivent y maintenir la propreté, veiller à l'entretien des lampes et s'occuper en outre du ménage des brames. Chaque pagode a son étang pour les ablutions; son péristyle est une espèce de chauderie qui sert à abriter les voyageurs.

Outre les livres saints dont on a parlé, les Hindous ont des livres de morale, des pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été traduites par MM. Wilson et Colebrooke; des poèmes, des recueils d'apologues, remarquables par leurs naïfs enseignemens. Parmi ces derniers, le plus remarquable est celui d'Hotopadesa, qui a obtenu une mention européenne sous le titre de Fables de Pilpai. Quant aux lois, elles ont été de temps immémorial réunies en traité par un certain Raghunandam que les Anglais nomment le Tribonianus de l'Inde. C'est une compilation en ving-sept volumes de tous les livres des *mounis* (saints), livres inconnus du vulgaire et à l'usage des brames seuls. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ces lois civiles; mais leur examen attentif fait ressortir la preuve évidente d'une civilisation ancienne très-avancée. Si nos codes européens ont tant emprunté au droit romain sous le point de vue fondamental ou réglémentaire, à leur tour les Institutes ont dû copier les lois antérieures, soit de la Grèce, soit de l'Égypte, soit de l'Inde. Il n'est donc pas surprenant que la pensée de nos codes soit en grande partie dans les Vedas; que leur moralité, leurs définitions, leurs formules mêmes s'y retrouvent à chaque ligne. Les lois de Menou traitent du serment et de la récusation des témoins; elles parlent des qualités requises chez un juge en termes qui donneraient à réfléchir à nos modernes magistrats. Entre autres conditions, il en est une qui causerait presque une révolution parmi eux: c'est une exclusion formelle pour tout juge âgé de plus de soixante ans, attendu, dit Menou, que l'esprit s'affaiblit toujours à cet âge. Les Hindous connaissent les jugemens par épreuves ou ordalies: ces jugemens sont de neuf sortes, la balance, le feu, l'eau, le poison, l'eau consacrée, le riz, l'huile bouillante, le fer rouge et les images. Toutefois la vogue des ordalies est passée, et de nos jours la partie criminelle des lois hindoues offre des applications moins fréquentes que sa partie civile, les naturels ayant plutôt l'instinct chicanier que l'humeur cruelle.

L'Hindoustan possède une grande variété de dialectes à l'usage de ses populations si diverses. En tête de tous les autres, il faut placer le sanscrit, langue primitive de l'Inde, langue sacrée, d'une perfection merveilleuse, avec son ordre grammatical et sa régularité étymologique, idiôme qui semble être devenu le pelwi en Perse et le grec sur les bords de la Méditerranée. Autrefois langue vivante et vulgaire de toute l'Inde, le sanscrit n'est plus aujourd'hui qu'une langue morte, possédée à fond par quelques pundits du pays et livrée depuis un demi-siècle aux curieuses investigations de nos orientalistes. Après elle viennent le pracrit ou langue parlée qui, dans les drames, est celle des femmes et des bons génies; le païsachi, langue des démons quand on les introduit sur la scène; enfin le magadhi qui paraît être la même langue que le pali ou le bali des Chingulais et des Birmans. A ces deux dernières langues-mères, on substitue quelquefois l'apabhransa ou jargon, et le misra ou langue mêlée.

Les dérivations vulgaires de ces langues primitives sont le pracrit parlé sur les bords du Saravati; le canyacubja ou hindoustani, racine du moderne hindou; le gaura ou bengali; le maithila ou tirhuctya en usage dans le circar du Tyrhuc; l'ouriga qui se parle sur la côte d'Orissa; le gourgera usité dans le Guzurate; le tamoul ou malabar, dialecte de la presqu'île du Dekkan; le maratte, le carnate, enfin le telinga, cultivé par les poëtes et parlé dans le pays de ce nom. A la cour des princes musulmans, on parle la langue mongole, mélange d'arabe, de tartare-mongol et de persan.

C'est dans cette dernière langue que se traitent les affaires diplomatiques entre les Anglais possesseurs de fait de toute la contrée, et les empereurs mongols ses possesseurs nominaux résidant à Delhi. Les nababs, princes feudataires de l'empereur, la parlent et l'écrivent également. Ces nababs sont des autorités mongoles comme les rajahs sont des autorités hindoues. La différence de leurs habitudes tient à la différence de religions. Ils poussent plus loin que les aborigènes le luxe des habits, des armes, des femmes, des chevaux et des éléphans. Il est dans l'Inde telle cour de nabab qui affecte plus de représentation que la cour d'Autriche ou celle de Prusse. Quand un nabab sort en

Digitized by Google

palanquin, ce qui est une allure de négligé, il n'accomplit pas cette promenade sans se faire escorter par une légion de pions qui le devancent ou qui le suivent (Pl. XVIII — 3). Du reste, la partie musulmane de la population n'a pas conservé dans l'Inde ce fanatisme qui caractérise d'ordinaire les sectateurs du Koran. Sans attirer ni repousser leurs vainqueurs, les Hindous ont su les réduire à un rôle inoffensif: une obéissance purement politique, dans une contrée où l'action religieuse se superpose à toutes, devait à la longue devenir plus fictive que réelle. Ne laissant point de prétexte à la persécution et point de prise à l'empiétement, elle aboutissait à donner plus tard l'empire au plus grand nombre contre le plus petit, c'est-à-dire aux Hindous contre les Mongols. Sans la venue des Anglais, comme tiers-possesseurs, nul doute que ce résultat ne se fût réalisé à la longue.

Les Musulmans du reste ne forment pas dans l'Hindoustan une seule et même famille; on les classe en Belloutchis, en Afghans, en Zinganes, qu'on croit être la souche de ces hordes de Bohémiens qui parcourent l'Europe, puis en une série d'autres variétés moins importantes. A côté de ces races diverses, il faut nommer les Parsis ou Guèbres qui descendent des anciens Persans, émigrés à la suite des invasions mongoles. Ils prétendent que seuls ils ont conservé les institutions de Zoroastre, et le feu sacré qui brûle encore dans le plus saint de leurs temples est le même, au dire de leurs prêtres, que celui qu'ils emportèrent avec eux de la patrie persane. Ces Parsis ou Guèbres habitent plus particulièrement le Guzurate, Surate et Bombay. Voués au commerce comme les Juifs de la dispersion, ils y apportent une moralité moins suspecte. Ils ont fondé une foule de manufactures qui prospèrent, ils arment un grand nombre de vaisseaux destinés à la navigation des mers indiennes, et possèdent des maisons, des hôtels, de beaux jardins, des terres et des villages. Comme toutes les sectes dépaysées, les Parsis s'entr'aident et se soutiennent; ils ne souffrent point de mendians parmi eux, sont obligeans, probes, actifs, industrieux. Leur taille est belle, leur teint blanc; leurs traits sont réguliers et nobles, leurs yeux noirs et beaux. Le culte du feu en vigueur dans leur secte n'est pas le magisme pur. Une longue succession d'années en a altéré les dogmes et les pratiques. C'est toutefois un spectacle curieux de voir sur l'esplanade de Bombay les adorateurs du soleil, avec leurs robes blanches et flottantes et leurs turbans de couleur, épier le moment où l'astre les saluera d'un premier rayon. Quand il pointe à l'horizon, les fidèles poussent un long cri de joie: le soir, ils reviennent encore à la même place et restent prosternés jusqu'à ce que son dernier reflet de pourpre se soit effacé à l'occident. Chaque maison de Parsis est un temple pour leur Dieu; un foyer allumé lui sert d'autel, et des bois précieux ou odoriférans l'alimentent sans cesse. Les prêtres des Parsis se nomment *mobebs;* leurs patriarches, *desturs*. La pratique ordonne aux fidèles de n'éteindre jamais ni aucun feu, ni aucune lampe. Quand un domestique parsis a une lumière à éteindre, il prie un Hindou de le faire pour lui. En cas d'incendie, ils ne le combattent pas autrement qu'en isolant la maison en flammes et en circonscrivant le foyer.

Les variétés les plus saillantes de la famille hindoue sont les races militaires des Marattes, des Rajahpouts et des Seyks. Les deux premières professent le bramanisme, la troisième le nanekisme, culte mixte qu'introduisit dans le nord de l'Hindoustan Nanek, prince de la province de Lahore, vers le milieu du quinzième siècle. Le dogme fondamental du nanekisme est le déisme pur: il admet à la fois et le Koran et les Vedas; seulement il en modifie les pratiques, rejette la division des castes, et n'impose que la vocation des armes. Gorou Govine, qui réforma ce culte en 1707, est regardé par ses adhérens comme un saint et comme un prophète.

Les Seyks, les Rajahpouts et les Marattes offrent entre eux des analogies de mœurs qui résultent de la similitude de leur vie guerrière. Les premiers, formés en État tout-à-fait indépendant, habitent les royaumes de Lahore, de Kachmyr, de Moultan, ainsi que les provinces de Peïchaouet, de Tchotch, de Hasareh et de Tchikaspour. Ils sont sobres, rompus à la fatigue, courageux et jaloux de leur indépendance. Les Rajahpouts, situés au sud des Seyks, quoique de la deuxième caste bramanique, mangent pourtant de la chair de mouton, de chèvre et d'autres animaux. Presque toujours à cheval, ils ont pour vêtement une robe qu'on nomme *cabaille :* un mouchoir de mousseline leur serre la taille; ils portent des pantalons et des babouches mauresques, et une espèce de bonnet qui se termine en touffe, à peu près comme le bonnet grec. Les Marattes, peuplades plus méridionales encore, s'étendent dans tout le Dekkan. Régies par de petits princes qui se combattent entre eux, ces tribus reconnaissent pourtant un *peichwa* ou chef suprême, qui est censé être le premier ministre du roi de Satara. Les Marattes peuvent être divi-

Digitized by Google

sés en deux grandes classes, l'une comprenant les brames et les xattryas, l'autre les castes inférieures. On distingue les premiers à leurs turbans blancs, singulièrement plissés, à leurs longs pantalons en mousseline, à leurs écharpes flottantes; les seconds ont le pantalon plus collant et plus court, et le turban aplati. De toutes les races hindoues, celle-ci est la plus fourbe et la plus rapace. Les cavaliers marattes, nommés pandaries, vivent de butin dans la guerre et de brigandages dans la paix. Ce sont les Bédouins de l'Asie. Ils n'ont pas de ville, mais seulement des camps. Ce qui distingue la religion des Marattes de celle des autres Hindous, c'est une différence dans les signes extérieurs, dans le costume et dans les pratiques; mais par-dessus tout une tolérance inconnue aux sectes puritaines du bramanisme, tolérance qui va jusqu'à l'admission des individus d'une autre croyance.

Voilà, en somme, quel est l'aspect religieux de l'Hindoustan. Pour bien juger le culte dominant de cette contrée, il faut le voir ainsi; car ses détails absorbent et désespèrent. On se perd à chercher la raison de mille et une pratiques ridicules ou atroces, à coordonner en séries complètes ces myriades de dieux et de déesses subalternes que les prêtres livrent au peuple comme des jouets; on userait une vie entière à définir leurs attributs, à classer leurs adorateurs, et cela pour aboutir à cette démonstration que la religion bramanique, source de presque toutes les autres, culte moral, intelligible et sérieux dans sa synthèse, est absurde, obscène, insaisissable dans son analyse. Dans le bramanisme et le bouddhisme, il faut admirer par-dessus tout ce génie du premier inventeur, qui a si fortement tissé les liens des peuples hindous, qu'aujourd'hui encore ils se meuvent dans les délimitations primitivement tracées. Ce système d'infranchissables catégories, qui stérilise aujourd'hui et tue ces nations à petit feu, fut un bienfait sans doute à ses débuts, et devait être long-temps un bienfait dans la pensée de celui qui le créa. Quand plus tard d'autres conditions de voisinage exigèrent une réforme religieuse, le réformateur n'arriva pas à point comme le législateur primitif était arrivé. L'œuvre ancienne résista: elle s'enchâssa tant bien que mal dans un nouvel ordre politique qu'elle n'avait pu ni accepter, ni prévoir. Ce qui était une religion changea de forme et devint une nationalité. La nationalité hindoue, c'est le culte de Brama et celui de Bouddha; elle ne cédera pas plus à la tolérance anglaise qu'elle n'a cédé à la persécution mongole.

CHAPITRE XIX.

CALCUTTA. — HISTOIRE DE L'HINDOUSTAN. — COMPAGNIE ANGLAISE DES INDES.

Entre l'époque d'Alexandre et l'ère de Mahomet, l'Hindoustan, gouverné par des dynasties originaires, traversa plusieurs siècles sans secousses ni déchiremens. Mais vers l'an 93 de l'hégire (711 ans après J.-C.) et sous le khalyfat de Walid, les Arabes débouchèrent par la Perse sur la contrée indienne, et poussèrent leur marche jusqu'à Delhi.

Ces premiers envahisseurs de l'Inde, que les Perses nommèrent Afghans (destructeurs), et que les Hindous vaincus ont appelés Patanes, se maintinrent dans la région centrale pendant près de sept cents ans, sans pouvoir gagner du terrain vers le Gange, ni s'établir même dans la portion conquise d'une manière définitive et incontestée. Il y eut bien sous Mahmoud-le-Gasnévide une période de succès et d'accroissement de territoire; mais les efforts constans des Rajahpouts, qui s'étaient retranchés dans les montagnes des Gattes, en avaient annulé les résultats, lorsqu'en 1398 parut sur la Jumma et le Gange le célèbre Tamerlan (Tymour-Lenk) à la tête de cent mille cavaliers. Il marcha sur Delhi, l'enleva d'assaut, la livra au pillage, et poursuivit ensuite les Patanes jusque dans les montagnes de Kandahar. Après lui régna Geham-Guir qui vécut peu et fut remplacé par Mirza-Miram-Cha, chef de la dynastie mongole qui règne encore. Ces nouveaux maîtres eurent à défendre leurs trônes, et contre les Patanes, et contre les Rajahpouts. Les premiers furent défaits par Mohammed-Baber à la bataille de Maltia; les seconds se virent chassés du Guzurate en 1535, et du Bengale en 1540. Quelques années plus tard, une nouvelle réaction eut lieu en faveur des Patanes; leur sultan Tchir-Khan enleva Delhi à Mohammed-Hemaïoun, qui se refugia en Perse et implora le secours de Sophi-Cha-Tamas, fils du célèbre Cha-Ismaïl. Après cinq ans d'exil, il recouvra ses États indiens, grâce à ses auxiliaires, et son fils Mohammed-Akbar, qui vint après lui, consolida l'autorité mongole jusqu'alors mal assise.

Geham-Guir et Cha-Geham passèrent ensuite sur le trône de Delhi sans qu'aucun fait saillant caractérisât leurs règnes; mais Aureng-Zeb, qui parvint au pouvoir en dépossédant violemment son père Cha-Geham, marqua son époque par une série de victoires et par l'organisation politique de l'Hindoustan. Ce fut lui qui soumit en partie la presqu'île du Dekkan et en fit une dé-

Digitized by Google



3. Arbre des Banians.

3. Arbol de los Banianes.



4. Potier.

4. Alfarero.

Digitized by Google

Digitized by Google

vendance de la couronne mongole. Sous son règne, cet empire compta dix-huit provinces : Delhi, Agra, Ajmir, Gorrah, Panjab, Audi, Moultan, Kaboul, Kachmyr, Guzurate, Bahar, Sindh, Boulatabab, Malva, Berhar, Kandich, Beder, Benga, Orissa, Golconde, Visapour. On nommait ces provinces, en langue mongole, Soubas. Leur population allait à 64,000,000 d'habitans, et leur revenu dépassait 860,000,000 de francs. Chaque province avait son soubab dont la dignité équivalait à la dignité arabe d'émyr, et que l'on qualifiait de nabab ou seigneur.

Ce fut à l'époque d'Aureng-Zeb que l'autorité mongole précisa mieux son caractère vis-à-vis des populations vaincues: au lieu d'adopter comme les Patanes un système de violence envers les croyances religieuses et les habitudes domestiques des naturels, les empereurs de Delhi posèrent en principe, comme les Tartares Mantchoux l'avaient fait en Chine, le respect des usages établis; ils laissèrent subsister les vieilles distinctions de castes, tolérèrent les pratiques extérieures du culte, et maintinrent l'organisation des propriétés et les codes de Menou en vigueur depuis tant d'années.

A la mort d'Aureng-Zeb arrivée en 1707, une guerre de succession éclata entre ses trois fils, et dès-lors la porte fut ouverte à l'invasion étrangère. Chacun des compétiteurs s'étant mis en campagne avec une armée de 300,000 hommes, la victoire resta au fils aîné Bahader-Cha. Après lui, les émyrs, devenus tout-puissans, déposèrent tour à tour trois empereurs et finirent par porter sur le trône Mohammed-Cha qui était destiné à subir les plus éclatans revers. Ce fut en effet sous lui qu'apparut dans l'Hindoustan, comme un sanglant météore, ce célèbre Nadir-Cha, plus connu sous le nom de Thamas Kouli-Khan. Appelé par la trahison de l'émyr êl-Moulouk, cet aventurier persan entra sur le territoire mongol en 1739, battit, avec 160,000 soldats, Mohammed-Cha qui en comptait 200,000 et 5,000 pièces de canon, marcha sur Delhi, la livra à feu et à sang, pilla les maisons, les mosquées et les pagodes, y égorgea 150,000 ames, hommes, femmes, vieillards et enfans, imposa aux vaincus une rançon de près de 3,000,000,000, se fit céder tout le pays situé à l'ouest de la rivière Altock, et reprit ensuite le chemin de la Perse avec 1,000 éléphans, 7,000 chevaux et 10,000 chameaux, tous chargés de butin et de bagages; puis, comme si ce n'eût pas été assez de tant de tributs d'or et de sang, il mit sur sa route toutes les villes à contribution, et massacra encore plus de 20,000 naturels. Quand cet ouragan fut passé, d'autres tourmentes arrivèrent. Forts de l'affaiblissement des Mongols, les Patanes et les Rajahpouts reprirent les armes. Mais l'héritier présomptif du trône de Delhi, Ahmed-Cha, se trouva être un héros adolescent: il attaqua les Patanes, les tailla en pièces, les rejeta hors de l'empire, et vengea après cette glorieuse campagne le meurtre de son père que les émyrs avaient assassiné. Malheureusement les plaisirs du harem énervèrent le bras du jeune empereur : comme las d'une victoire, il s'arrêta, laissa les Patanes et les Rajahpouts se disputer l'influence de la contrée, ne croyant pas devoir se mettre en souci de leurs excursions, tant que leurs chevaux ne venaient pas hennir sous les remparts de Delhi. Au point d'affaissement où il était tombé, chacun des deux partis militaires en qui était la force aurait pu le pousser hors du trône; mais se tenant en échec l'un l'autre, ils conservaient Ahmed-Cha comme un pouvoir neutre qui laissait toujours indécise entre eux la question de supériorité. Cet état de choses dura plusieurs années, pendant lesquelles des révolutions de palais accomplies à Delhi conservèrent intactes cette pondération d'influence et cette nécessité d'un moyen terme entre deux ambitions rivales. Seulement les Patanes empiétèrent au nord, et les Rajahpouts s'arrondirent dans la contrée centrale, tandis que les soubabs du Dekkan, du Bengale et du Guzurate, se créaient de leur côté un petit centre d'action indépendante. Toutefois ces symptômes intérieurs de morcellement devaient bientôt s'effacer devant l'invasion rapide et graduelle de la prépondérance anglaise.

Depuis le jour où Vasco de Gama avait ouvert la route de l'Inde aux vaisseaux européens, toutes les nations s'étaient tour à tour essayées dans ces mers lointaines. Les Portugais, débarqués les premiers sur le territoire mongol, avaient contracté alliance avec le roi de Delhi, Akbar. Les Vénitiens étaient venus ensuite, puis les Hollandais, qui restèrent tout-puissans pendant près d'un demi-siècle, ensuite les Français, les Danois et les Anglais. Ces derniers, arrivés presque de la veille, ne tardèrent pas à se placer en tête des autres.

Ce fut à la suite des essais de Drake, de Stephens, de Cavendish, et vers 1600, que se fonda, sous le règne d'Elisabeth, la Compagnie anglaise des Indes. A une époque où les principes de liberté commerciale étaient plutôt dans les coutumes que dans les lois, un privilége d'exploitation, accordé à un comité de négocians,

Digitized by Google

à l'exclusion des autres, blessa vivement les membres des communes, et il fallut que le décret d'Elisabeth limitât cette concession à quinze années, terme au bout duquel le privilége cesserait s'il était reconnu nuisible à la prospérité publique. Ainsi le monopole indien devait expirer d'abord en 1615; mais telle est la ténacité des gros traitans, qu'aujourd'hui, en 1834, ce monopole dure encore, et qu'on ne saurait vraiment prévoir quand et comment il cessera.

Les premiers essais de la Compagnie se réduisirent à l'envoi de quatre vaisseaux qui partirent, en 1601, sous la conduite de Lancaster, et revinrent à bon port, chargés d'épices et de poivre. Elle continua en petit, fonda quelques factoreries, où la conduite de ses agens, mesurée et bienveillante, forma un contraste avec le fanatisme portugais et la légèreté française. Ne trouvant pas de secours dans les souverains qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne, la Compagnie chercha à se suffire à elle-même; elle persévéra seule, suppléa à tout par d'excellens choix, et accrut peu à peu la liste de ses comptoirs. Elle s'était constituée avec un capital de quatre cent mille livres sterling seulement et des actions de cinquante livres sterling chaque. Bientôt ces valeurs atteignirent un chiffre nominal hors de toute appréciation. Des bénéfices énormes se réalisaient : Thomas Best s'établissait à Surate en 1612, malgré les Portugais; le marché de Bender-Assi s'élevait florissant et rival de celui de Goa. Mais ce premier éclat de la Compagnie ne fut pas durable : en 1655, Cromwell supprima son privilége pour le rétablir deux ans après. Reconstituée en 1676, elle parcourut une phase de troubles et de dépérissement. Les brutales déprédations de Jean Child, frère du directeur, attirèrent sur elle toutes les forces de l'empereur Aureng-Zeb; et humiliée, déchue de son importance commerciale, la Compagnie traîna une existence précaire jusqu'en 1702, où une nouvelle société de marchands de Londres se réunit aux anciens co-privilégiés du commerce indien. De cette fusion naquit la nouvelle Compagnie anglaise, venue jusqu'à nous, et fondée sous le titre de *Compagnie réunie de marchands pour le commerce des Indes-Orientales*. Les statuts de la Compagnie, délibérés et signés à cette époque, n'ont éprouvé depuis lors que de légères modifications. Dans les assemblées générales, tout possesseur annuel d'une action de mille livres sterling a le droit de voter. Ces porteurs d'actions concourent par le scrutin au choix des trente-quatre directeurs, y compris le président et les secrétaires. On ne saurait être directeur si l'on ne possède pas pour vingt mille livres sterling d'actions. Trois mille livres sterling donnent deux votes; six mille, trois; dix mille, quatre. Les directeurs doivent s'assembler au moins une fois par semaine. Outre cette réunion, il existe une foule de comités spéciaux pour les achats, la correspondance, la comptabilité, le fret et l'équipement des vaisseaux, enfin pour les affaires contentieuses.

De cette organisation data pour la Compagnie une période de prospérité graduelle. Son privilége, fixé en 1750 à une durée de trente-quatre années, fut depuis renouvelé à chaque expiration par un vote du Parlement.

Au temps où ces choses se passaient, toutes les nations européennes, de quelque importance maritime, avaient dessiné leur situation dans l'Inde. Les Français occupaient Pondichéry et Chandernagor, les Hollandais Chinsura, les Danois Tranquebar et Sérampour. Quant à la Compagnie anglaise, elle porta ses efforts sur trois points, Calcutta, Madras et Bombay.

A Calcutta, l'établissement fut fondé avec l'autorisation du nabab du Bengale, qui, mourant, disait encore à son successeur : « Regardez les comptoirs des Européens comme autant de ruches d'abeilles dont vous recueillerez le miel; mais, si vous troublez leur travail, craignez leurs piqûres. » La tolérance des Mongols et de leurs dignitaires provinciaux alla même au point de permettre la construction de quelques ouvrages pour défendre Calcutta contre les déprédations des peuplades environnantes. En même temps, autour du poste principal, s'élevaient des comptoirs de moindre importance, des succursales fondées à Kassem-Bazar, Dakka, Patna, Balassore et ailleurs. L'harmonie entre les autorités indigènes et les nouveaux colons dura jusqu'à la mort du soubab Aly-Verdi-Khan; mais Chiragi-êl-Doulad, qui gouverna après lui, se montra moins accommodant. Un Mongol, officier de sa cour, coupable de péculat, s'était dérobé au châtiment par la fuite. A l'aide de riches cadeaux, il avait acheté la protection anglaise, et vivait à Calcutta, défiant la justice de son maître. Le soubab, à diverses reprises, réclama le coupable; puis, voyant qu'on ne lui répondait que par des refus ou par des paroles évasives, il marcha vers le comptoir britannique avec soixante mille hommes, força son gouverneur à une fuite honteuse, s'empara du fort et livra la ville au pillage le 19 juin 1756. Cent quarante-six soldats de la garnison furent jetés dans un cachot, si étroit et si dépourvu

Digitized by Google

d'air, que cent vingt-trois moururent asphyxiés dans la nuit. L'un des vingt-trois survivans, Holwell, a depuis fait élever sur le lieu même un cénotaphe en l'honneur des victimes. A la suite de ce désastre, toute considération de rivalité cessa parmi les Européens du Bengale. Les Français de Chandernagor, les Hollandais de Chinsura vinrent en aide aux malheureux colons de Calcutta, entassés sur quelques navires mouillés dans le Gange.

Cependant, le colonel Clive et l'amiral Watson reparurent bientôt devant Calcutta pour venger l'affront subi par les armes anglaises. La ville fut reconquise sur les Mongols dans les premiers jours de janvier 1757, et, à son tour, le soubab se vit alors menacé dans ses possessions. Hougly se rendit au colonel Clive; elle expia, par de sanglantes représailles, les massacres commis à Calcutta. Dès ce jour, le dignitaire mongol fut à la discrétion des Anglais; il signa avec eux un traité désastreux; il fut obligé d'assister, sans intervenir, à la prise du comptoir français de Chandernagor dont les Anglais rasèrent les ouvrages et déportèrent les habitans. La ruine de ce chef-lieu de nos établissemens sur le Gange fut suivie de l'abandon de tous les postes secondaires.

En même temps qu'ils opéraient ainsi par la force, les chefs anglais se ménageaient d'autres avantages en liant des connivences dans le camp ennemi. Le général et parent du soubab, Jaffer-Aly-Khan, devint leur créature dévouée. A la bataille de Plassy, livrée le 7 juin 1757, une partie de l'armée mongole défectionna, et le malheureux soubab, saisi par ses propres officiers, fut étranglé et traîné ensuite nu sur un éléphant. Ainsi se réalisait le plan principal du colonel Clive, qui avait été de faire investir son partisan Jaffer-Aly de la soubabie du Bengale. La cour de Delhi se résigna à un fait accompli; elle poussa même la bonhomie jusqu'à envoyer au colonel anglais le titre d'émyr de l'empire avec le surnom de *Sabet-Zing* (guerrier intrépide). Ce fut à la suite de cette décisive campagne que commencèrent les travaux du fort William à Calcutta; le Bengale était aux Anglais.

Ce qui suivit en effet ne peut être regardé que comme le corollaire de ce premier acte d'autorité. Investi du pouvoir, Jaffer-Aly-Khan chercha à secouer ce joug britannique si lourd à supporter; mais, à sa cour, déjà s'étaient ourdies les mêmes trames qui avaient déterminé son avancement. Jaffer-Aly était entouré à son tour d'espions anglais. Vainement voulut-il traiter secrètement avec les autorités hollandaises; le colonel Clive déjoua ses projets, arrêta un armement hollandais qui remontait le fleuve, battit les troupes débarquées et les força à une capitulation onéreuse. A la suite de ce dernier exploit, cet habile officier repartit pour l'Angleterre où le roi le créa lord Plassy. Quoique les brillantes qualités de Clive fussent ternies par quelques défauts, on ne peut nier que l'affermissement des Anglais dans l'Inde ne lui soit dû en grande partie. Il avait contribué à soustraire à l'influence française le Karnatic, dans lequel Madras se trouve située. Au Bengale, c'était lui qui avait fondé la suprématie anglaise a l'exclusion de toute autre, et lui encore qui devait la consolider quelques années plus tard par son traité définitif avec Allun-Cha, alors empereur mongol. L'interrègne qui sépara ces deux époques fut marqué par le gouvernement de Vansittart qui continua tant bien que mal la politique de Clive. Jaffer-Aly-Khan, remplacé dans la soubabie du Bengale par Kassem-Aly-Khan, ayant été réintégré plus tard, la Compagnie anglaise prit l'alarme et s'adressa de nouveau à lord Clive comme à un sauveur. Avant de partir, il exigea une réforme complète dans le personnel des directeurs, se fit assigner un revenu de 30,000 livres sterling, et ne s'embarqua pour l'Inde que comme major-général, décoré de l'ordre du Bain. Dans l'Inde, pendant son absence, avaient eu lieu divers combats entre les troupes du soubab et les soldats anglais. Tour à tour, on avait enlevé à la Compagnie ses comptoirs du Haut-Gange, et il ne lui restait plus que Calcutta défendue par une petite armée. Les batailles de Mourchidabab et de Nonkanulla, la reprise de Patnah, enfin l'affaire de Botchar, où les Anglais défirent les soldats du soubab réunis aux troupes mongoles, n'avaient que médiocrement avancé les affaires, quand lord Clive parut de nouveau à Calcutta, le 3 mai 1765.

D'un coup-d'œil, il reconnut sur quels élémens il fallait fonder la paix et la prospérité du nouvel empire. Isolant le soubab Kassem-Aly de ses auxiliaires mongols, il le força à fuir chez les Seyks, tandis qu'il entrait en négociations directes avec le souverain de Delhi et obtenait de lui la cession formelle du Bengale, du Bahar et d'Orissa. Par ce traité, tous les droits des empereurs mongols sur ces provinces entrèrent dans les attributions du conseil de Calcutta et du gouverneur-général des possessions indiennes. En retour de cet abandon, la Compagnie anglaise affecta au souverain dépossédé un revenu de 430,000 livres sterling (10,000,000

Digitized by Google

de francs environ, ou 46 lacs de roupies), revenu qui a été graduellement diminué depuis.

Ainsi se mutila dans une transaction honteuse le bel empire d'Aureng-Zeb, dont les revenus annuels avaient atteint le chiffre de 300,000,000. Si, à cette époque, lord Clive avait voulu pousser ses empiétemens jusque dans le pays de Bénarès, il l'aurait pu; mais soit modération, soit prudence, il se contenta d'y lever huit millions de contributions de guerre.

De ce traité data l'organisation des priviléges commerciaux de la Compagnie, priviléges qui devaient ruiner si vite le pays, et profiter si peu aux exploitans. Des monopoles furent établis sur les principaux produits, sur le thé, sur le sel, sur le tabac, sur le bétel, sur le coton, sur le riz même. Comme de pareilles innovations froissaient les habitudes et les intérêts des naturels, il fallut souvent procéder avec l'appui des baïonnettes. A ces mesures odieuses se joignit bientôt un manque de récoltes, et la famine décima les populations que la guerre avait épargnées. Des auteurs contemporains portent à cinq millions d'ames le nombre des Hindous que tua la faim dans la seule année de 1770. « On les voyait, dit Raynal, le long des chemins, au milieu de nos colonies européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre et attendant la mort; les autres se traînant avec peine pour chercher quelques alimens autour d'eux et embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves. » Le Gange fut couvert de cadavres; les chemins en furent jonchés! Et pourtant aucun symptôme de révolte n'éclata parmi ces populations indolentes; elles ne conçurent pas la pensée, même à la veille d'expirer de besoin, d'un pillage de magasins, d'un vol, d'un massacre d'Européens, d'une insurrection générale.

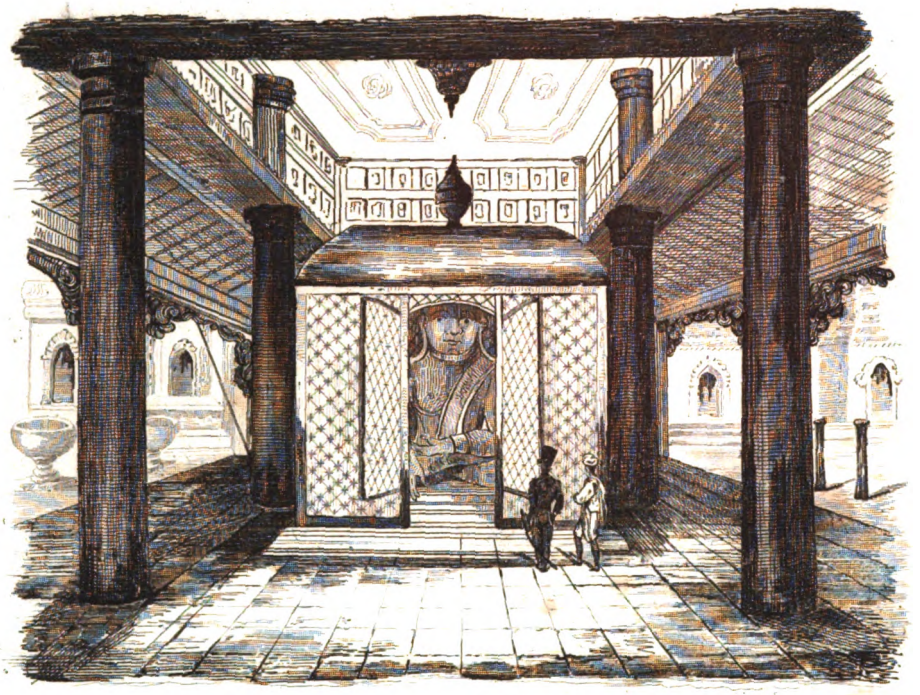
Cette année de désastres porta un coup mortel à la Compagnie; elle se couvrit de dettes, et il était même question en 1773 d'en suspendre les paiemens quand le Parlement vint à son secours après une solennelle enquête.

Des embarras politiques compliquèrent bientôt ces embarras financiers. Une guerre ayant éclaté entre la France et la Grande-Bretagne, il fallut attaquer ou se défendre dans les possessions de la côte de Coromandel. La France vaincue, un nouvel ennemi se présenta: c'était Hyder-Aly, roi de Mysore, qui tint long-temps en échec dans le Karnatic toutes les forces anglaises; ensuite vint le tour des Marattes qui, d'une part, menaçaient Bombay, de l'autre Madras et Calcutta. Hyder-Aly-Khan fut battu; les Marattes furent tenus en échec, tantôt par des négociations, tantôt par des armées de Cipayes. Vainement le cabinet de Versailles essaya-t-il depuis, à diverses reprises, de prêter main-forte à ces soulèvemens d'Hindous contre les Anglais; partout il fut prévenu ou déjoué.

Un seul instant, à la mort d'Hyder-Aly, il se présenta une occasion favorable à notre renaissance dans l'Inde. Ce fut quand le fils de ce roi, Tippoo-Saeb, Tippoo dont la haine pour le nom anglais fut si profonde et si opiniâtre; oui, ce fut quand Tippoo se leva en armes et cria: « A moi la France! » qu'on aurait pu agir efficacement, justifier la confiance d'un loyal allié, venger Pondichéry d'un sac récent, réaliser dans la presqu'île Indienne l'organisation puissante qu'avait méditée le génie de Dupleix. Mais les ministres de Louis XV et de Louis XVI n'eurent pas de portée dans le coup-d'œil, ils s'en tinrent à des demi-mesures, à de fanfaronnes démonstrations. C'est ainsi qu'avorta la mission de Suffren, cette mission nulle en résultats, et qu'on a tant et trop vantée. Le dénouement de ces essais ruineux fut que les Anglais ne perdirent pas dans l'Inde un seul pouce de terrain, un seul degré d'influence: combattant leurs ennemis les uns par les autres, Tippoo avec les Marattes, les Marattes avec le nizam du Dekkan, ils acculèrent peu à peu le roi de Mysore dans ses dernières positions; le réduisirent à demander un armistice en 1784; lui enlevèrent par le traité de 1792 tout le pays à l'ouest des Gattes, depuis les frontières de Travancor jusqu'à la rivière de Rawar; enfin, en 1798, quand Tippoo, croyant à la fortune du général français qui avait conquis l'Égypte en quinze jours, voulut lui créer une diversion au sein de l'Asie, rassemblant à la hâte toutes leurs forces, les Anglais, unis aux nababs et aux nizams de la presqu'île, marchèrent vers le Mysore central des deux côtes de Malabar et de Coromandel, taillèrent en pièces les troupes envoyées à leur rencontre, assiégèrent Seringapatnam, capitale du royaume, tuèrent dans un assaut décisif Tippoo et ses officiers les plus dévoués, entrèrent de vive force dans la ville, et y trouvèrent une épargne royale qu'on estima à quatre-vingt millions de francs. Ainsi finit l'un des plus opiniâtres ennemis qu'eût rencontrés dans l'Inde la puissance anglaise. Dans la distribution du territoire conquis, le vainqueur se fit la part la plus belle; il garda les districts de Bangalore et de Seringapatnam, et partagea le reste entre le descendant direct de Tippoo et le nizam, son allié dans cette guerre.

Digitized by Google

Digitized by Google



2. *Intérieur de la Pagode.*

2 Interior de la Pagoda.



3. *Vue de Rangoun, côté du Sud.*

3 Vista de Rangun, lado del Sur

Digitized by Google

Cet agrandissement de territoire et ce butin surtout furent un coup de fortune pour la Compagnie. Depuis lors il y eut bien des guerres d'intérieur, des soulèvemens partiels, des attaques de peuplades, mais ce ne furent pour la plupart que des échauffourées étouffées à leur début. Ainsi, en 1781, le gouverneur-général Hastings eut à comprimer à Bénarès une révolte qui se termina par la fuite du zemindar Cheit-Sing, et par la formation du camp armé autour de la ville sainte. Cette affaire, où le major Popham, chef des troupes anglaises, déploya la plus vive énergie, n'aboutit qu'à placer toute la contrée sous la dépendance immédiate de Calcutta. Le chef maratte Mahadje-Scindia donna aux gouverneurs des inquiétudes plus longues et plus sérieuses. Tantôt neutre, tantôt ennemi, il avait organisé une guerre d'escarmouches et de surprises : il se jetait sur une province pour la ravager, puis se retirait dans ses montagnes. Dans le principe, la force de ses peuplades guerrières ne consistait qu'en cavalerie; mais le hasard ayant conduit à la cour de Scindia, vers la fin du siècle passé, l'officier de Boigne, né en Savoie, ce prince se décida, d'après ses conseils, à former un corps d'infanterie, et à le discipliner à l'européenne. Une confédération maratte s'organisa, dont Agra fut la capitale. Scindia y créa des fonderies d'armes et de canons. Pourvue d'un matériel suffisant, bientôt son armée se composa de 50,000 cavaliers, réguliers ou non, et de 20,000 fantassins. A l'exemple de Scindia, les autres chefs marattes forcèrent leur effectif de guerre, et bientôt la confédération compta près de 250,000 combattans à pied ou à cheval. Tel est au moins le chiffre constaté en 1801.

Les premières années de ce siècle furent marquées par de nouvelles luttes entre les Marattes et les Anglais. Le successeur et neveu de Scindia, nommé Dolut-Rao, livra entre autres combats celui d'Assaye, où l'armée britannique était commandée par le duc de Wellington.

Il serait trop long de suivre ces résistances de détail qui occupèrent si long-temps la prudence et la longanimité anglaises. La Compagnie fit plus avec une attitude d'observation que par des attaques brusques et hasardées. Ce que l'habile sang-froid et l'énergie de Clive avaient si bien préparé, le machiavélisme d'un Hastings, l'audace d'un Wellesley, la loyauté d'un Cornwallis, l'administration intelligente de Duncan à Bombay, de Colebrooke à Calcutta, le continuèrent et l'achevèrent. Ces esprits d'une trempe diverse en vinrent à enclaver les peuplades remuantes dans un terrain que leur turbulence ne put franchir; ils réussirent à grouper sur leurs frontières des populations inoffensives, qui opposaient une force d'inertie aux débordemens de ces terribles cavaliers; puis, à la longue, ils organisèrent des camps armés à l'intérieur, en les échelonnant de telle sorte, qu'ils formaient comme un cordon entre les Hindous guerriers et les Hindous paisibles. En procédant ainsi, les gouverneurs de Calcutta ont annulé et presque désarmé les Marattes : vaincues en 1818 à Pounah, ces tribus guerrières en sont aujourd'hui réduites à se classer comme les autres. Les seuls peuples vraiment indépendans de la puissance anglaise, ce sont les Seyks, que leur position dans la région septentrionale met à l'abri de toute attaque. Mais cet éloignement même les empêche d'être pour la Compagnie anglaise un péril direct et immédiat. Le roi actuel des Seyks est Runjet-Sing, qui a conquis récemment sur les Afghans et ajouté à ses États le royaume de Kachmyr : il réside à Lahore, où Jacquemont le visita en 1831. Un officier français, M. Allard, au service de ce prince depuis dix ans et général en chef de ses armées, ménagea à notre voyageur un accueil des plus bienveillans. Runjet-Sing accabla Jacquemont de sacs de roupies et de châles précieux; il le logea dans un palais magnifique, lui donna un nombreux domestique, puis le fit escorter jusqu'à Kachmyr, en ordonnant que les plus grands honneurs lui fussent rendus dans tous ses États. Voici le portrait de ce prince tel que notre spirituel voyageur l'a esquissé dans ses Lettres : « Runjet-Sing est à peu près le premier Indien curieux que j'aie vu; mais il paie de curiosité pour l'apathie de toute sa nation. Il m'a fait cent mille questions sur l'Inde, les Anglais, l'Europe, Bonaparte, ce monde-ci en général et l'autre, l'enfer et le paradis, l'ame, Dieu, le diable, et mille autres choses encore. Il est, comme tous les gens de qualité dans l'Orient, malade imaginaire; et comme il a une troupe nombreuse des plus jolies filles de Kachmyr, et le moyen de payer un meilleur dîner que qui que ce soit en ce pays, il se vexe singulièrement de ne pouvoir boire comme un poisson sans s'enivrer, et de ne pouvoir manger comme un éléphant sans étouffer. Ce roi asiatique modèle n'est pas un petit saint; il s'en faut. Il n'a ni foi ni loi, lorsque son intérêt ne lui commande pas d'être fidèle et juste; mais il n'est pas cruel. A de très-grands criminels, il fait couper le nez et les oreilles, un poignet; mais jamais ne prend la vie. Il a pour les

Digitized by Google

chevaux une passion qui va jusqu'à la folie; il a fait les guerres les plus meurtrières et les plus dispendieuses pour saisir, dans un État voisin, un cheval qu'on refusait de lui donner ou de lui vendre. Il est d'une bravoure extrême, qualité assez rare parmi les princes de l'Orient; et quoiqu'il ait toujours réussi dans ses entreprises militaires, c'est par des traités et des négociations perfides, que de simple gentilhomme de campagne, il est devenu le roi absolu de tout le Punjaub, du Kachmyr, etc., mieux obéi de ses sujets que ne l'étaient les empereurs mongols au temps de leur plus grande puissance. »

Runjet-Sing est donc un potentat qui traite d'égal à égal avec le gouverneur-général de l'Inde. Lord Bentinck le ménage, parce qu'une guerre contre ce prince serait chanceuse sans avoir la perspective d'être utile. Dans ses voyages vers l'Hymalaya, le lord anglais ne manque jamais d'envoyer une ambassade à Runjet qui lui rend politesse pour politesse, diplomatie pour diplomatie.

Ainsi, d'un côté, la Grande-Bretagne a suivi un système d'observation armée vis-à-vis des Marattes; de l'autre, une ligne d'inoffensive réserve vis-à-vis des Seyks; mais, vers ces dernières années, un ennemi nouveau, un voisin plus redoutable encore s'est révélé dans l'empereur des Birmans. Celui-là, ni les négociations, ni les menaces n'ont pu le réduire; il a fallu en venir à l'argument du canon. Cette guerre demande à être racontée avec quelques détails; elle figurera dans un des chapitres qui vont suivre.

Voilà quels élémens de résistance armée la Compagnie anglaise a eu à vaincre depuis un siècle. Jusqu'ici, elle s'en est tirée avec bonheur; Les Rajahpouts, les Marattes, les Seyks, les Birmans, ont été vaincus ou neutralisés. Les positions qu'elle ne pouvait emporter de face, elle a su les tourner avec adresse; elle a brusqué à propos ou ménagé avec tact. Mais cette paix qu'elle a conquise n'est qu'une halte; la puissance anglaise n'est pas assise dans l'Inde: elle y est campée; elle n'a pas d'avenir.

En effet, à ne voir d'abord la situation que sous l'aspect européen, on pourrait se demander qui est le conquérant et le maître sur les bords du Gange. Est-ce l'Angleterre ou bien la Compagnie anglaise? Jusqu'à présent c'est la Compagnie qui a pour elle le fait et le droit. C'est à ses frais que l'Inde a été soumise; ce sont ses agens qui l'ont organisée. Elle y a créé une marine, mis sur pied une force militaire, constitué un immense personnel d'employés civils; elle en a fait un gouvernement à part, un gouvernement avec ses revenus et sa dette, avec ses forteresses et ses camps, avec ses influences locales et ses alliances limitrophes; elle a en un mot réalisé un empire marchand dans un empire royal.

Ceci était bien et pouvait marcher tant qu'à chaque renouvellement du privilége, les Communes passaient condamnation sur des faits accomplis, et se bornaient à désintéresser le droit souverain de la nation par un vote d'investiture. Mais voici que chaque jour l'opinion se forme et s'éclaire sur l'avenir du monstrueux édifice élevé sur l'exclusion, la violence et le monopole. Avec des chiffres sous les yeux, on cherche à juger l'œuvre par ses fruits; on demande aux bilans de la Compagnie quelles sont ses ressources actuelles; aux statistiques commerciales, à quels résultats aboutissent les erremens suivis; aux dénombremens des populations, si ce système a été pour elles un bienfait ou une ruine; à l'état de la contrée, si l'administration privilégiée a poussé l'Inde dans une voie de progrès ou de rétrogradation, d'opulence ou de misère. Les faits, il faut le dire, sont tous contre la Compagnie, non pour elle. L'exagération d'un système prohibitif, l'abus d'odieuses fiscalités, le luxe indolent de ses employés civils et militaires, l'énormité de leurs émolumens, la superfétation d'un personnel oisif, poussent graduellement les directeurs vers la plus éclatante banqueroute. Chacun le prévoit et personne n'ose le dire. Dans peu d'années, quand ces causes de dépérissement se seront aggravées encore, la question du renouvellement de la Charte se présentera devant les Communes épurées par la dernière réforme électorale. Là le débat s'engagera d'abord sur une question vitale pour la Compagnie, celle du monopole des thés de la Chine, qui forme le plus bel appendice de son commerce indien. Quand même le vote du Parlement légaliserait encore la situation anormale du royaume anglo-indien, elle en détacherait toujours le commerce des ports anglais avec la Chine, que sape déjà la libre concurrence des Etats-Unis.

Eh bien! cette réforme seule sera un arrêt de mort pour la Compagnie anglaise. Depuis quatre-vingts ans qu'elle subsiste, près de périr à diverses reprises, elle dut la vie au hasard, et non à sa constitution; car telle est la nature d'un système commercial basé sur l'exclusion, qu'il ne dure et ne se soutient que par des conditions qui sont en dehors de sa sphère d'activité. Ainsi, dans les premiers temps, la conquête et les trésors des rois vaincus, les épargnes

Digitized by Google

du soubab de Bénarès et du roi de Mysore, le pillage, les contributions onéreuses, lui donnèrent des airs d'opulence et de prospérité. Mais cette prospérité et cette opulence se composaient de capitaux qui se détruisaient sans se reproduire, qui passaient des mains des thésauriseurs hindous dans celles des gaspilleurs britanniques, sans laisser de traces utiles dans le pays, sans rien fonder pour l'avenir. Après ce premier moyen, vinrent l'accaparement des denrées, le droit exclusif d'acheter et de vendre, l'exploitation sans concurrence de tous les produits du pays, des indigos, du salpêtre, du coton, des sucres de Bénarès, du bétel, comme aussi le privilége des objets manufacturés d'Europe, toutes choses qui pouvaient procurer un embonpoint factice, qui comblaient les caisses des associés d'or mal acquis et plus mal employé; mais toutes choses aussi qui devaient aboutir à la misère du pays et à la ruine des exploitans. En dernier lieu, quand cette veine de bénéfices eut été épuisée, quand les pavillons étrangers eurent trouvé le chemin des marchés libres et obtenu ailleurs de meilleurs produits à meilleur compte, alors la Compagnie se cramponna au monopole des thés comme à son ancre de salut; elle demanda de nouveau à la loi des armes contre le droit commun; elle plaida pour son matériel immense, pour son armée d'employés, pour son royaume anglais qu'elle venait de fonder en Asie. Les mots avaient encore plus de valeur que les faits quand les hommes des bourgs-pourris se rendirent à ces plaintes et légalisèrent ces demandes.

Qu'adviendra-t-il si cette fois les communes nient ou marchandent les droits des monopoleurs? C'est horrible à prévoir, impossible à préciser. De riches dignitaires, soit de l'armée, soit de l'administration, obéiront-ils dans le Bengale à un décret lointain qui sera mortel pour eux? Il y a dix ans de cela, pour quelques milliers de francs annuels que l'on voulut retrancher de leur solde exorbitante, les officiers européens commandant les corps cipayes allèrent jusqu'à l'insubordination et à la révolte. Que sera-ce alors qu'on leur parlera de licenciement ou de portion congrue? En résultera-t-il un grand soulèvement militaire, ou bien un mouvement analogue à celui qui détacha de la métropole anglaise, vers la fin du siècle passé, les colonies de l'Amérique septentrionale? Que fera-t-on dans l'Inde contre les Communes, si elles proclament la liberté du commerce indien? Nul ne saurait le dire.

En supposant même que le gouvernement anglais ait raison des résistances de la Compagnie, tous les embarras n'auront pas disparu le jour où, soit de gré, soit de force, il se trouvera investi de son héritage. La Compagnie a gouverné son territoire asiatique comme un pacha sa province, en coupant l'arbre pour avoir le fruit: elle a épuisé le sol, elle a détruit, affamé les populations. Entre ses agens et les Hindous il n'y a point eu de fusion; il n'y a eu qu'oppression d'une part, obéissance de l'autre. La Compagnie compte bien près de cinquante millions de sujets directs; elle a bien un revenu nominal de quatre cents millions; mais ces cinquante millions de sujets seraient des ennemis demain, et ces quatre cent millions de revenus sont dépassés par les dépenses ou par les énormes intérêts d'une dette toute remplie de mystères. Si l'on ajoute à cela la nécessité de maintenir des forces immenses dans le pays, la chance infaillible d'une révolte des Cipayes, à qui l'Inde doit rester tôt ou tard, l'impossibilité d'une réforme radicale, soit parmi les agens civils, soit parmi les chefs militaires, l'attitude toujours hostile des Seyks, des Marattes et des Birmans, les préjugés des naturels, l'anéantissement graduel des produits territoriaux, les empiètemens des métis, races croisées d'Européens et d'Hindous, qui tiennent à la fois des premiers pour l'arrogance et des seconds pour la désaffection, on conviendra que les hommes d'État de la Grande-Bretagne auront fort à faire quand il s'agira de prendre un parti sur ce royaume anglo-indien, qui n'est plus aujourd'hui qu'une guenille dorée. Quelques politiques à vol d'oiseau se sont avisés de prévoir la ruine de cet empire dans une invasion russe, et cette merveilleuse idée a fait fureur depuis, sous les développemens stratégiques de ses commentateurs. Il serait temps de réduire à leur valeur ces singulières combinaisons, dont on berce depuis quelques années les esprits crédules. La puissance anglaise en aurait pour long-temps encore, si on ne la menaçait que de Saint-Pétersbourg; heureusement les germes de mort qui sont en elle ont une action plus sûre et plus funeste sur son maintien futur.

Un pays de libre commerce, sous un patronage européen quel qu'il soit, ou même sans aucun patronage, une région accessible à tous les industriels, une espèce de terrain neutre pour tous les pavillons, sans exclusion ni préférence pour aucun, voilà ce que doit être l'Inde, pour revoir ses jours d'antique et fabuleuse prospérité; voilà ce qu'elle sera tôt ou tard, malgré les Anglais, ou avec les Anglais.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

CALCUTTA. — GÉOGRAPHIE, STATISTIQUE, HISTOIRE NATURELLE DE L'HINDOUSTAN.

L'Hindoustan, aux jours primitifs de son histoire, fut appelé par ses naturels des noms de Djambou-Wypa (arbre de Djambou) et de Barathak-Handa (le pays de Baratha). Ils le divisaient en pays septentrional, pays moyen et pays méridional. Quant à son appellation moderne, les savans ne s'accordent point sur sa valeur étymologique : la racine la plus vraie semble pourtant se trouver dans le nom du fleuve Sindh ou Hind qui coule à l'O. du pays.

Quoi qu'il en soit, ce qu'on nomme Hindoustan est aujourd'hui enclavé entre l'Hymalaya au N.; le Khamti à l'E.; le Khaboul, le Moultan et le Sindh à l'O.; enfin au S. la mer des Indes : c'est tout le pays gisant du 8° au 35° de lat. N. et du 65° au 90° de long. E. La chaîne de l'Hymalaya, qui le termine sur toute la frontière septentrionale, offre les plus hauts sommets de tout le globe connu. Tandis que le point culminant du continent européen s'élève à peine à 2,460 toises au-dessus du niveau de la mer, l'Asie nous montre son pic de Tchamoulari, sur les limites du Boutan, haut de 4,400 toises, le Dhowalgiry et le Djawahir dans le Népaul, avec 4,890 toises pour le premier, et 4,026 pour le second.

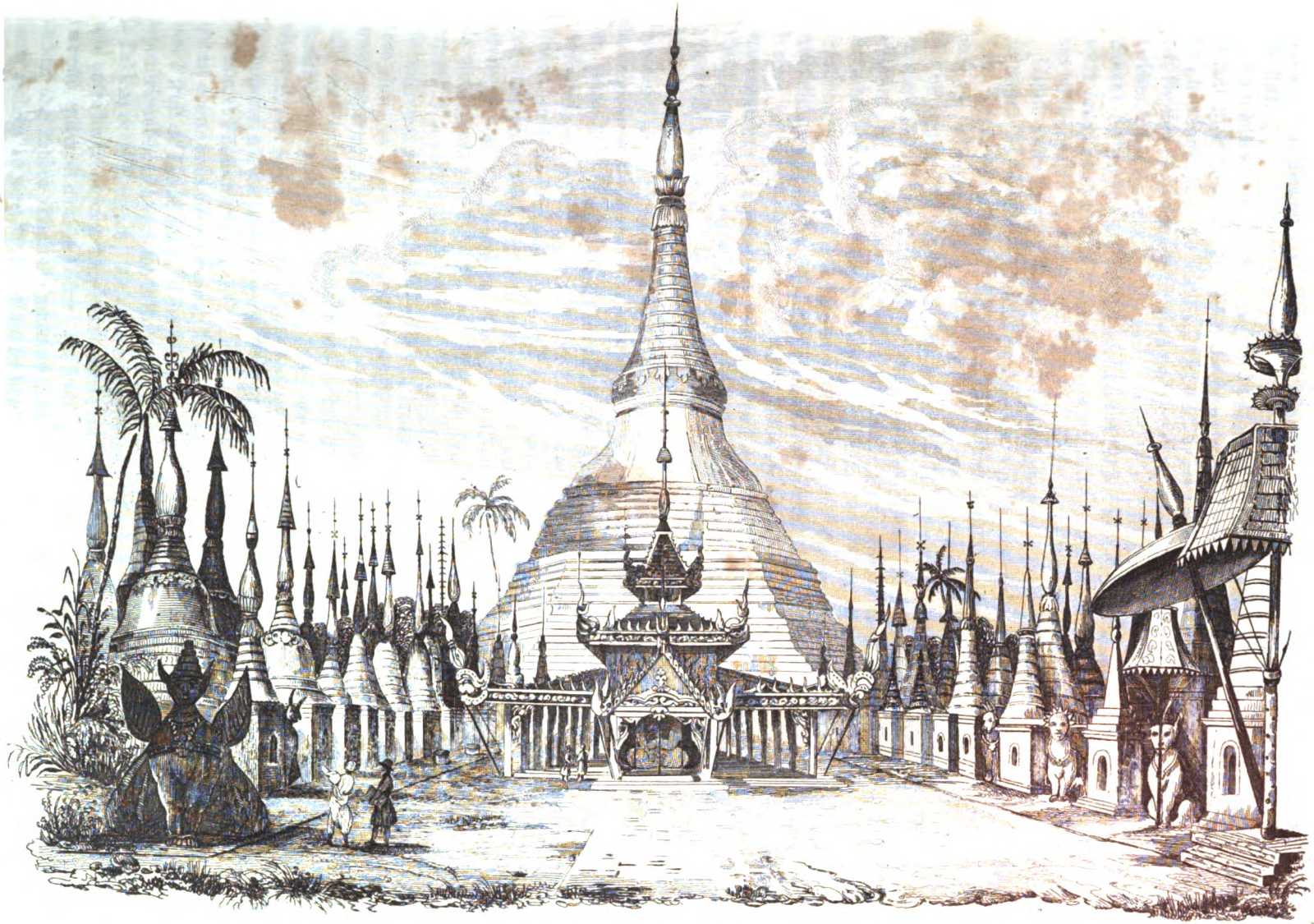
Là coulent aussi des fleuves beaux et bienfaisans : l'Indus ou Sindh qui se jette dans le golfe d'Oman ; le Nerbuddah qui finit au golfe de Cambaye ; le Kavery, le Kishna, le Godavery; enfin le Gange et ses affluens qui tous descendent vers le golfe du Bengale. Ce dernier fleuve est pour l'Inde ce que le Nil est pour l'Égypte ; sacré comme lui, comme lui fécondant par ses crues périodiques.

Situé presque tout entier dans la zône torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces, l'Hindoustan jouit d'une température douce, quoique inconstante. Les ouragans y sévissent avec une violence inconnue ailleurs : nulle part la foudre ne retentit avec plus d'éclat, nulle part la grêle ne tombe plus lourde et plus serrée. Ces phénomènes ne sont toutefois ni généraux ni uniformes; ils varient suivant les localités. Ainsi la chaîne des Gattes, qui coupe la presqu'île du Dekkan du nord au sud, détermine presque toujours des contrastes atmosphériques entre ses deux versans d'est et d'ouest. La côte de Malabar est le point le plus malsain et le plus inondé de pluies; ensuite vient la côte de Coromandel, puis le Bengale, où il tombe souvent vingt-deux pouces d'eau par mois. Les parties les plus saines de la contrée, ce sont les plateaux intérieurs entre les Gattes, les provinces entre la Jumma, le Gange et le Sutledge, le Penjaub, le Lahore, le Kachmyr, le Népaul, dont le climat se rapproche de celui de l'Europe centrale. C'est là que les anciens voyageurs plaçaient de miraculeux exemples de longévité, là que vivaient les *Cyrni*, dont un grand nombre, suivant leurs récits, arrivaient à l'âge de cent cinquante ans; là que vieillit ce prétendu fakir que l'historien Faria fait vivre trois siècles. Aujourd'hui qu'on y regarde de plus près, les habitans de ces pays ne dépassent pas les limites d'une existence moyenne. L'Hindoustan offre même, en général, plutôt des vieillesses précoces que d'étonnantes longévités. Des affections aiguës, telles que le choléra, y déciment fréquemment les populations. Toutes les maladies de la peau, la lèpre surtout, y sont communes et intenses ; les fièvres, les hydropisies, l'éléphantiasis, les dysenteries moissonnent chaque année un grand nombre de naturels. Les Européens eux-mêmes végètent dans ces régions humides et chaudes : aucun n'y conserve son teint vif et coloré d'Europe; la peau devient promptement blafarde, l'œil perd de sa vivacité. La moyenne de la vie y est beaucoup moins élevée qu'en Angleterre et en France.

Le sol de l'Inde, avec ses nombreux accidens et ses plateaux étagés, offre presque toutes les variétés des productions terrestres. On y fait deux récoltes par an. La principale est celle du riz, qui est le pain des Indiens et dont on compte jusqu'à vingt-cinq espèces. Les autres farineux particuliers au pays sont le moung, le murrhus, dont les graines ressemblent à celles de la moutarde; le tanna, grain qui rend beaucoup et qui croît presque sans culture; le toll, produisant une espèce de pois, nourriture favorite des marins; le katchil, noir au-dehors, blanc en dedans, qui remplace notre pomme de terre; le moughpoully; enfin l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres.

La flore indienne est l'une des plus riches qui soient au monde. Les roses de Delhi et de Ghazypour, d'où l'on tire l'*attar* ou essence, ont une célébrité venue jusqu'à nous dans les poésies des Orientaux. A côté d'elles il faut citer le kadsumaliga, jasmin à grandes fleurs, l'atimuca, le tschambaga, dont les Hindoues ornent leurs cheveux; le lotus, qui tremble sur l'eau avec ses feuilles rouges; l'ixore, avec ses bouquets pourpre sur des tiges de six pieds; le sindrimal, qui s'ouvre le soir et se ferme à

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

l'aube; le nagatalli, dont le feuillage éloigne les serpens. Toute cette nomenclature n'est au reste qu'un chétif spécimen de cette flore, qu'ont étudiée tour à tour Burmann, contemporain de Linné, puis Roxburgh, Hamilton, Carrey et Wallich.

Au nombre des plantes utiles à l'industrie, il faut citer l'indigo, le tabac, le chanvre, le lin, la salsepareille, le datura, le coton, le bétel, l'opium, le sésame et plusieurs espèces tinctoriales. Les provinces des Gattes et d'Aoud produisent du poivre en abondance. La canne à sucre prospère dans tout le Bengale, et surtout aux environs de Bénarès.

L'Inde a des forêts de bambous et de palmiers de toutes les sortes. Au nombre des arbres à fruit, il faut distinguer le figuier ou arbre des Banians, qu'on appelle encore arbre de Bouddha ou figuier des pagodes (*ficus religiosa*). Il est sacré dans l'Inde, et chaque établissement religieux, temple ou chauderie, a d'ordinaire son arbre des Banians. Les branches sortent du tronc horizontalement, et se projettent ainsi à de telles distances, qu'elles pendent peu à peu vers la terre; puis, quand elles l'ont touchée, elles s'y transforment : de tiges elles deviennent racines, s'implantent, prennent appui dans le sol et fournissent de nouveaux sucs au rameau qui les a poussées si loin (Pl. XIX—3). Cette reproduction spontanée se multiplie à l'infini, et un seul arbre suffit quelquefois pour créer autour de lui comme une petite forêt. Ces rejetons perpendiculaires ne fournissent point de jets : ils grossissent seulement, et leur circonférence, qui commence par quelques pouces, va souvent jusqu'à un développement de dix pieds. Le plus célèbre de toute l'Inde est le *cobir-bar*, dans le Guzurate. Il a aujourd'hui deux mille pieds de circonférence autour de ses principaux troncs, tous plus gros que ceux de nos hêtres. Il est de tradition parmi les naturels que cet arbre a trois mille ans d'existence. Les feuilles de l'arbre des Banians sont alternes, elliptiques, lisses, cassantes et lustrées. Son fruit, insipide et gros comme une noisette, n'a pas de pédoncule. Théophraste, Strabon et Pline ont fait mention de cet arbre, qui est connu sous divers noms. Les autres arbres à fruit de l'Inde sont, dans les provinces septentrionales, nos variétés d'Europe, et, dans le Dekkan et le Bengale, les espèces qui viennent entre les tropiques. La plus curieuse est le mahvah, qui croît dans le Bahar; ses fruits produisent une espèce d'huile consistante, et ses fleurs séchées servent à l'assaisonnement du kary.

Dans les forêts qui couvrent les montagnes se trouvent des arbres inconnus à nos latitudes; le teck ou bois dur, incorruptible aux vers, meilleur, quoique plus lourd, que le chêne pour les constructions navales; le ponna, espèce de mélèze qui donne de très-beaux mâts; le nagassa ou bois de fer; divers robiniers, l'azédarach et d'autres sortes moins connues. Dans les belles forêts de l'Inde, les arbres sont si hauts, qu'un archer ne peut en toucher la cime avec sa flèche. Pour compléter cette nomenclature sommaire des végétaux, il faudrait citer une foule de cannées et d'amomées; les balisiers, le gingembre, le curcuma, le poivre noir; des graminées remarquables et des monocotylédones élégans, comme le *crinum asiaticum*, le *polyanthes tuberosa*, le *methonica superba*, plusieurs *amaryllis*, *pancratium*, *aloës*, etc.; les lauriers qui fournissent le camphre et la canelle, le tamarin, le safran, l'arbre qui fournit l'huile de ben; enfin plusieurs espèces de casse et de bauhinia.

Quoiqu'on ait exagéré les richesses minérales de l'Inde, cette contrée offre encore des mines de toutes espèces, et, si ses hautes chaînes de montagnes étaient explorées, on y trouverait sans doute de nouveaux et inappréciables trésors. L'or, le cuivre, l'étain, le fer, le sel, s'y rencontrent, sans qu'aucune exploitation bien conduite les ait utilisés. Les mines de diamans de Golconde, qui des merveilleux récits de quelques aventuriers sont passées dans toutes nos géographies, ces mines dont notre crédulité s'est long-temps repue, eh bien! il est notoire qu'elles ont existé tout au plus dans des imaginations romanesques. Des minéralogistes anglais ont coupé cette province dans tous les sens, fouillé le sol, étudié sa géognosie; ils ont interrogé les traditions indigènes, consulté les archives de Seringapatnam, et la conclusion de tant de recherches, c'est que Golconde n'a point de mines de diamans. Mais en revanche on trouve de ces pierres précieuses dans le Nirzham et le Balaghar. On y recueille aussi des rubis, des saphirs, des améthistes, des onyx et du beau cristal de roche.

Mais toutes ces beautés le cèdent à celles du règne animal. Nulle part la création ne se montra plus prodigue et plus gracieuse en ce genre. Au nombre des mammifères, ce qui pullule avant tout ce sont les singes, qui viennent par milliers dans les villes, se perchent sur les toits des maisons, se font les commensaux des pagodes, et vivent presque en état de domesticité. On voit parmi eux des gibbons, des guenons kaau,

Digitized by Google

au nez gigantesque, puis cette guenon douc, habillée de toutes couleurs comme un suisse de cathédrale; des maudis à longue queue; des vella-kurangas ou singes blancs; des koringurangas, grands singes noirs, et déjà même, dit-on, quelques rares orang-outangs. Cette abondance de singes est du reste un fait de haute antiquité. Quand l'armée d'Alexandre déboucha de la Perse dans le Penjaub, elle vit venir à sa rencontre une telle quantité d'êtres vivans, qu'elle crut avoir en face l'armée indienne; elle s'apprêtait à combattre quand elle reconnut des légions de singes.

Dans le nord de l'Hindoustan courent des antilopes et des cerfs de toutes sortes. Les forêts du Bengale sont habitées par des axis mouchetés de blanc, comme nos daims en été: celles d'Orissa recèlent le jungly-gau ou ghyal, souche sauvage des bœufs domestiques de l'Inde. Le delta du Gange nourrit les superbes races de tigres aux rayures noires. Ailleurs se trouvent le buffle à la peau noire, aux cornes proclives; la brebis à la laine soyeuse, la chèvre maykay, aux longues jambes; la chèvre du Népaul, à la queue si fournie, si ondoyante, qu'adaptée à des manches d'argent massif, elle figure, sous le nom de *chowries*, dans toutes les cours des nababs de l'Inde; les écureuils, les paons, les faisans, les coqs sauvages, naturalisés depuis dans tous les pays; plusieurs espèces d'ours dont une, au pelage d'un pied de long, fut long-temps prise pour un bradype. L'éléphant, le rhinocéros, le guépard, le chacal peuplent les forêts, tandis que les fleuves offrent plus de deux cent cinquante espèces de poissons autochtones, à la tête desquels sont les gavials et les crocodiles bicarénés, monstrueux pythons qui dévorent les espèces plus petites. Puis viennent ces immenses reptiles, ces couleuvres, ces serpens venimeux; le boa, qui atteint jusqu'à quatre-vingts pieds de longueur, le naya des bateleurs, l'oularlimpé, l'amphisbène, que les Portugais ont nommé *cobra de duas cabeças*.

Parmi les oiseaux même variété: ce sont le loris au plumage cramoisi, le cacatoès à la livrée blanche, les psittacules émaillés; ensuite les couroucous au plumage d'or et vermillon, les malcohas à gros bec, les coucals aux plumes rigides, les boubous, les taccoïdes, les édolios, les eudynamis, les surnicous, les barbus, les pics et autres oiseaux grimpeurs; enfin les magnifiques espèces de drongo, dont l'azur est si vif, de calyptomène au corps émeraude, d'eurylaines et de myophones métallisés. A tout cela il faut joindre les insectes les plus brillans; des abeilles, presque toutes sauvages, et fournissant un miel aromatique; des papillons de toutes les couleurs, des vers à soie, des fourmis noires et blanches, des sauterelles énormes et volant par nuées.

Il faut s'arrêter dans cet aperçu des richesses de l'Hindoustan; car on ne les saurait dire toutes. La nature a fait beaucoup pour cette contrée: les hommes ont peu fait. Ce qu'on appelle l'industrie indigène se réduit à quelques manufactures de toiles de coton, qui de temps immémorial ont formé une des principales exportations de la contrée. L'art de tisser et de teindre le coton, d'en assortir les qualités de manière à arriver du fort canevas à la percale et à la mousseline diaphane, est un secret traditionnel qui s'est perpétué de pères en fils parmi certaines castes hindoues. On ne compte pas moins de cent vingt-quatre espèces d'étoffes de coton, travaillées dans l'Inde et qui toutes ont leurs qualités et leurs destinations spéciales. Les aldées, dans lesquelles on les fabrique, se trouvent en plus grand nombre dans les environs de Madras, de Pondichéry, de Paliakat, de Mazulipatnam, de Visigapatnam et de quelques villes d'Orissa et du Bengale. Outre ces étoffes de coton, on estime encore les soiries brochées de Surate, les étoffes de soie de Mourchidabab, les draps et les châles de Kachmyr, les tapis de Patnah, les nattes de Bénarès, les armes blanches de Delhi et les ouvrages en filigrane du Bengale. A côté de ces articles manufacturés sont les produits du sol, qui complètent la nomenclature des exportations, tels que le coton, le riz, l'opium, le sucre, le nitre, le poivre, bois de sapan, bois de teck, bois de sandal, gomme-laque, indigo, canelle, soie, cochenille, diamans et autres pierres précieuses, perles, poissons et peaux de tigre. Quant aux importations, la liste en est plus longue encore: elle se compose de tous les objets manufacturés de l'Europe, draps, velours, armes à feu, eau-de-vie, vins, fils d'or, quincaillerie, etc. L'Arabie envoie dans le Bengale ses cafés, son encens et ses chevaux; la Chine, ses thés; la Birmanie, ses bois de teck; les Moluques, leurs clous de girofle et leurs noix muscades.

Fractionné par des conquêtes successives, peuplé de tribus militaires qui campent dans le pays plutôt qu'elles ne l'habitent, l'Hindoustan n'offre pas des divisions de territoire bien exactes et bien précises. Le point de départ actuel n'est plus dans la nomenclature originaire, mais dans l'organisation anglaise imposée au pays. Deux genres de divisions peuvent être adoptés,

Digitized by Google

l'un purement géographique, qui le coupe en Hindoustan et en Dekkan, l'un et l'autre septentrional et méridional; le second politique, qui partage la contrée en empire anglo-indien, en confédération des Seyks, en principauté du Sindhy, en royaumes de Scindia et de Népaul, enfin en comptoirs européens.

L'empire anglo-indien proprement dit se divise en trois présidences : Calcutta, Madras et Bombay. Elles sont gouvernées par des directeurs de la Compagnie et subdivisées en districts où résident un juge, un receveur-général et quelques autres employés. On a vu ce qu'étaient Madras et Calcutta. Le chef-lieu de la troisième présidence, Bombay, est une grande et belle ville de 200,000 ames environ, située dans l'île de ce nom, sur la côte de Malabar. Ses principaux monumens sont l'église anglicane, le palais du gouverneur, le bazar, les casernes, les bassins, l'arsenal, et le magnifique temple guèbre qu'on vient d'inaugurer, aux acclamations d'une foule de Parsis accourus de tous les coins de l'Asie. Bombay est, après Calcutta, la ville la plus commerçante de l'Inde; elle est dans ces parages le premier port militaire de la Grande-Bretagne. Ses chantiers ont construit de belles frégates et une multitude d'excellens navires de commerce. Outre les maisons européennes qui exploitent ce comptoir, on y remarque une foule de Guèbres et d'Arméniens, tous voués au négoce et possesseurs d'énormes fortunes. Aussi le cabotage est-il plus actif sur ce point que dans tous les autres ports de l'Hindoustan. Bombay est l'entrepôt des marchandises de la Malaisie, de la Perse, de l'Arabie et de l'Abyssinie. On y publie un journal en langue indigène et plusieurs gazettes en anglais.

Dans la présidence de Bombay on remarque Mahim, ville de 15,000 ames; Elephanta, île du groupe de Bombay; Tanna, sur l'île de Salsette, la plus grande du groupe, remarquable par des excavations dans le roc; Pounah, cité de 100,000 ames et résidence du Peichwa ou chef de la confédération maratte jusqu'en 1818, époque où lord Hastings l'occupa avec des forces anglaises ; puis Surate, ce célèbre marché de l'Orient, qui, bien que déchu, a encore 170,000 ames de population; Ahmedabad, ancienne capitale du Guzurate, une des plus riches villes d'Asie au temps du voyageur Thévenot, cité plus mongole qu'hindoue, qui a conservé 100,000 habitans et de magnifiques mosquées; Cambaye, qui a donné son nom au golfe de ce nom; Bidjapour ou Visapour, capitale d'un empire célèbre, et aujourd'hui si déchue que Mackintosh l'a nommée la *Palmyre du Dekkan ;* Bisnagar, cité aux merveilleuses ruines, reine de l'Inde par les restes de ses monumens, qui remontent aux plus beaux jours du culte bramanique et de l'architecture hindoue.

La présidence de Calcutta, outre les villes déjà citées, offre encore Dakka sur le vieux Gange, cité manufacturière de 200,000 ames, ancienne capitale de l'Hindoustan; Mourchidabad, capitale des Mongols de 1704 à 1771, aujourd'hui siége d'une cour d'appel avec 160,000 habitans, et résidence du nabab pensionné par la Compagnie; Gour, Radjemal, l'une et l'autre aussi capitales à leur tour : la première avec une population fabuleuse que l'*Ayen-Akbary* (miroir d'Akbar), livre mongol écrit vers 1598, n'estime pas à moins de deux millions d'ames; l'autre moins célèbre et moins peuplée; Berhampour, l'une des six grandes stations militaires de l'Inde, établissement tout moderne, dont les casernes et les maisons s'aligent avec élégance et symétrie le long des rives du Gange; Patnah, capitale du Bahar, avec 300,000 ames; Mandji, célèbre par son arbre des Banians, dont l'ombre à midi a 1,116 pieds anglais de circonférence; Monghir, le Birmingham de l'Inde pour ses fabriques d'armes et d'acier; Boglipour, qui tisse la soie et le coton; puis Bénarès, la métropole du bramanisme, cité sainte, où les rajahs hindous ont leur vakil ou représentant religieux. Bénarès, qui compte aujourd'hui plus de 600,000 ames, est assez mal bâtie: ses maisons, décorées de verandahs et hautes de plusieurs étages, s'étendent le long du Gange; elles renferment une population d'ouvriers, de pélerins, de fakirs, population permanente ou flottante, mais toujours primée par la foule des brames qui habitent ce centre de la suprématie religieuse. Dans les rues circulent librement des taureaux consacrés à Chiva, des singes protégés par leur dieu Hanouman, et des mendians qui harcèlent l'étranger de leurs lamentations et de leurs suppliques. Les monumens les plus remarquables de Bénarès sont la mosquée d'Aureng-Zeb, le temple de Visvischa et l'observatoire du rajah Djeïsing. Bénarès possède en outre une foule d'écoles hindoues et mahométanes, et dans le nombre l'université bramanique, fondée par le gouvernement anglais sous le nom de Vidalaya. Le commerce de Bénarès consiste en châles du nord, en étoffes de soie, de coton et de laine, en marchandises anglaises reçues de Calcutta, en diamans et en pierres précieu-

Digitized by Google

ses. Dans les environs se trouve Ghazipour, où stationne un camp anglais depuis la révolte de Bénarès en 1781, belle et florissante ville, célèbre par son délicieux climat et ses champs de rosiers. C'est à Ghazipour que mourut lord Cornwallis : on lui a élevé une espèce de monument tumulaire en dôme, d'une architecture bizarre et incorrecte. Les champs de rosiers de Ghazipour, dans une étendue de plusieurs centaines d'acres, offrent un coup-d'œil ravissant. L'attar ou essence de roses s'extrait de l'eau de roses en exposant celle-ci pendant la nuit à l'air libre, dans de grands bassins découverts. Au lever du soleil, on enlève avec soin toute l'huile essentielle qui nage à la surface : cette huile est l'attar. Pour obtenir en attar le poids d'une roupie (pièce d'argent de 2 fr. 50 c.), il faut deux cent mille roses épanouies. Aussi paie-t-on cette essence des prix fous. Le campement de Ghazipour est le plus sain de toute l'Inde ; on y envoie d'ordinaire les régimens qui souffrent le plus dans des localités malsaines. L'aspect d'une ville hindoue à garnison européenne offre les contrastes les plus curieux. Jetés là souvent avec leurs femmes et leurs enfans pour dix, quinze ou vingt années, les soldats et les sous-officiers cherchent à se créer des ressources et des plaisirs qui leur rappellent la patrie. Ils y organisent des théâtres, jouent à leur manière, tantôt de burlesques parades, tantôt des tragédies de Shakespeare arrangées à leur guise. D'après l'usage établi dans l'Inde, chaque soldat peut avoir un Hindou à son service, et plus d'une fois l'on a pu voir, sous la tente d'un sergent, sa grosse et robuste moitié se livrant aux douceurs de la sieste, pendant que des esclaves agitaient autour d'elle de larges éventails.

Hors du rayon de Bénarès et trente-quatre milles plus loin dans l'O., au confluent de la Jumma et du Gange, est Allahabad, réputée sainte parmi les Hindous et but d'un pieux pélerinage. Ensuite paraît Agra sur la Jumma, jadis résidence du Grand-Mongol Akbar, aujourd'hui toute pleine de ruines. Les géographes lui donnaient récemment encore, sur la foi du voyageur Legoux de Flaix, 800,000 ames, chiffre exorbitant qu'Hamilton vient de réduire à 60,000 dans une tournée féconde en redressemens pareils. Le palais impérial d'Akbar, le Moti-Mesjid, mosquée bâtie en marbre, le Tadj-Mahal, monument funéraire élevé par Cha-Djinnam à son épouse favorite, attestent, par leurs somptueux décombres, la magnificence passée de ce séjour impérial. Près d'Agra se voient Secandra, célèbre par les mausolées d'Akbar et de son ministre Aboul-Fazel, auteur de l'Ayen-Akbary ; Fattipour, la forteresse de Bhartpour, Bindraband où l'on remarque la grande pagode cruciforme qu'Hamilton regarde comme un des plus beaux monumens du bramanisme.

La dernière et principale ville de ce rayon est Delhi, résidence de cet empereur mongol qui n'est plus guère qu'un prisonnier et un pensionnaire de la Compagnie des Indes. Il habite le palais, magnifique édifice que l'évêque Haber regarde comme supérieur au fameux Kremlin de Moscou. C'est un vaste assemblage de bâtimens en granit rouge, environné de hautes murailles et d'un fossé profond dans un circuit d'un mille à peu près. Là végète le titulaire actuel de l'empire, Cha-Mohammed-Akbar, qui tient ses durbars (cours) aussi régulièrement que s'il était le maître sérieux de l'Inde. Quand Jacquemont passa à Delhi, S. M. Mongole voulut à toute force l'affubler d'un khelat (vêtement d'honneur) ; puis il lui demanda s'il y avait un roi en France et si l'on y parlait anglais ; après quoi il congédia notre voyageur avec le titre de Saheb-bahadour (seigneur victorieux à la guerre), titre éminemment approprié à sa qualité de naturaliste. Du reste, cet Akbar est un beau vieillard avec une vénérable figure et une barbe blanche qui tombe comme une cascade sur sa poitrine.

Long-temps séjour des empereurs, Delhi l'atteste par la grandeur et le faste des monumens qui lui restent. Des palais et des mosquées s'y montrent de toutes parts. La plus belle parmi ces dernières est le Djenia-Mesjid, qu'enceint une colonnade de granit rouge marqueté de marbre. La longueur de l'édifice est de 240 pieds ; ses deux minarets ont 120 pieds d'élévation. Les coupoles, les décors intérieurs, la chapelle de la Kiblah, lieu d'adoration, sont d'une richesse qui passe toute croyance. Avant l'invasion de Thamas-Kouly-Khan, Delhi était un vaste dépôt de trésors amassés par les souverains mongols. Cette catastrophe l'a ruinée : sa population qui, sous Aureng-Zeb, allait à 2,000,000 d'habitans, n'en compte aujourd'hui guère plus de 200,000. Un résident anglais se tient constamment à Delhi pour surveiller le titulaire mongol.

Outre ces villes de premier ordre, la présidence de Calcutta compte encore Tchilmary, célèbre par un pélerinage ; Dinadpour et Parniah, villes manufacturières ; Farrakabad à qui l'on donne 70,000 ames ; Bareily, Chadjanpour ; Rampour, chef-lieu d'une principauté ;

Digitized by Google

Digitized by Google



3. Toma del Reducto principal

3. — Prise de la Redoute (Mordade) principale.

de Sainson del.

Digitized by Google

Rohillah ; avec 50,000 ames ; Hardwar, petite ville sur les bords du Gange, où plus d'un million d'Hindous viennent chaque année faire des ablutions dévotes; Kattak, chef-lieu de la province d'Orissa ; Jaggernaut, dont il a été question; enfin Balassore, ville déchue, mais importante encore par ses chantiers et ses salines.

Dans la présidence de Madras se trouvent Koudjeveran, remarquable par ses pagodes ; Arcot, ancienne capitale du Karnatic méridional; Vellore, station militaire; Tripetty, célèbre par son temple ; puis plus bas dans le Karnatic, Trinomali avec une pagode à quatre tours dont l'une a deux cents pieds de hauteur et douze étages ; Tchillambaram, qui renferme aussi plusieurs pagodes de construction pyramidale : c'est dans l'une d'elles que se trouve le *Nerta-Chabei* ou chapelle de l'éternité, composée de mille colonnes qui, se groupant en quinconce, forment un parallélogramme au milieu duquel est le *naos* ou sanctuaire. Ces colonnes, hautes de trente pieds, sont en granit et couvertes de sculptures religieuses. Cette pagode paraît être un des plus anciens temples indiens. Plus loin est Tandjaore, voisine du Kavery, avec 30,000 ames de population. Là aussi se trouve une pagode que lord Valentia regarde comme un des plus beaux édifices pyramidaux de l'Hindoustan; ensuite viennent Tritchinopoli, cité de 80,000 ames, et Seringham, l'une et l'autre remarquables par leurs temples ; Ramisseram, dont la garde se perpétue dans la famille des *Pandarams ;* Madourah, jadis très-importante et très-forte ; Kotchin, Kalikut, commerçantes et maritimes ; enfin Mangalore, dont les habitans, au nombre de 30,000, s'occupent de cabotage et de navigation.

En dehors de ces villes qui sont du ressort immédiat de la Compagnie anglaise, l'Inde en compte d'autres qui relèvent d'elle d'une façon moins directe. Telles sont, dans le royaume d'Aoud, Lucknow avec sa population de 300,000 ames, et dans laquelle un nabab tient une cour magnifique ; dans le royaume du Dekkan, Hyder-Abab, résidence du nizam et peuplée de 200,000 Hindous ; Ellore, remarquable par des excavations dans le roc, ornées de sculptures comme les hypogées égyptiens; Nagpour, dans le royaume de ce nom ; Baroda, dans le Guzurate; Djeypour et Djoupour, dans la province d'Adjmir, l'une et l'autre dépendantes des Rajahpouts; Indour, dans le Malwa, ancien chef-lieu des Marattes; Mysore, dans le royaume de ce nom, d'où Hyder-Aly et son fils Tippoo résistèrent si long-temps aux Anglais.

Les États hindous indépendans de la Compagnie sont les royaumes de Scindia et de Népaul, la confédération des Seyks et la principauté du Sindhy. Puissant, il y a trente années, sous Daoulet-Rau, le royaume de Scindia se trouve aujourd'hui pressé de tous côtés par l'empire anglo-indien. Il se compose de districts morcelés des provinces d'Agra, de Malwa et de Kandeich. Ses villes principales sont Goualior, forte de 80,000 ames et célèbre par sa citadelle taillée dans le roc; Oudjein, chef-lieu du royaume de Scindia jusqu'en 1810; Bourhampour sur le Tapty, une des villes les mieux bâties et les plus régulières de toute l'Inde.

La confédération des Seyks, qu'on pourrait appeler le royaume de Lahore depuis que Runjet-Sing a pris la haute-main sur les autres chefs, occupe tout le pays situé au nord des possessions anglaises jusqu'au petit Tibet et à la province de Kaboul. Il se divise en haut et bas Lahore, ou Penjaub, Kachmyr, Afghanistan et Moultan. On y remarque Lahore, ville d'un bel aspect, assise sur le Ravi, au milieu d'une campagne fertile ; Amretsir, siége principal du culte de Nanek, cité industrieuse et manufacturière; Kachmyr ou en hindou Seringanar (habitation du bonheur), ville importante dont le nom appliqué aux châles qu'on y fabrique s'est tant popularisé dans le monde; Moultan, que de hautes murailles et une citadelle défendent avec peine contre les déprédations des Afghans.

Le royaume du Népaul s'enclave entre le Kaly à l'ouest, le Kouki à l'est; au midi les possessions anglaises le terminent ; au nord, c'est le Tibet chinois. Ses seules villes à citer sont Katmandou sa capitale, résidence du rajah, et Lalita-patan, plus régulière et plus populeuse.

La principauté du Sindhy n'est guère qu'un démembrement du royaume de Kaboul dont il était jadis vassal. Hyder-Abab sa capitale est située sur une île formée par l'Indus et le Foulaïli. Cette ville est remarquable par ses fabriques d'armes : un fort bien armé est le séjour ordinaire des souverains du pays qui prennent le nom d'*oumirs,* altération évidente du titre mongol d'émyr. « Là, dit Burnes, sont entassés des trésors incalculables en rubis, diamans, perles, émeraudes, lingots d'or, argent monnayé, etc. Ces princes, ajoute cet auteur, possèdent la plus riche collection d'armes qui soit au monde. »

Parmi le petit nombre de comptoirs européens que la Grande-Bretagne tolère encore dans l'Hindoustan, on a cité et décrit les cinq

Digitized by Google

postes français, et Sérampour qui appartient aux Danois. Ces derniers possèdent en outre Tranquebar sur la côte de Coromandel, où ils sont établis depuis 1616. Tranquebar est une jolie ville, édifiée à l'européenne avec de belles rues et des maisons à portiques. Les Portugais ont aussi dans l'Inde une vice-royauté, qui se compose de quelques villes déchues. La plus célèbre de toutes, Goa, est un désert semé d'églises et de palais d'inquisiteurs. Quelques moines, une trentaine de nonnes et une centaine d'Hindous convertis, constituent toute la population de cette ville, à laquelle les géographes affectent encore les épithètes stéréotypées de *florissante* et *populeuse*. Cinq milles au-dessous de Goa est Pandjim ou Villa-Nova de Goa, bâtie sur la petite île de ce nom, poste maritime où revivent les dernières traditions de la prospérité de Goa. C'est dans cette ville que résident l'archevêque et le vice-roi que la cour de Lisbonne entretient à grands frais dans ses possessions indiennes.

CHAPITRE XXI.

CALCUTTA. — GUERRE DES ANGLAIS CONTRE LES BIRMANS. — EMPIRE DES BIRMANS.

Au nombre des annexes le plus récemment acquises à l'empire anglo-indien, annexes que l'on a désignées sous le nom d'Inde-Transgangétique, il en est une qui a été payée par la Compagnie au-delà de sa valeur. Je veux parler des conquêtes récentes faites sur la Birmanie, où les résultats obtenus n'ont pas été en proportion des moyens employés.

Cet empire des Birmans, dont la lutte a intéressé l'Europe et tant inquiété l'Angleterre, n'est encore à l'heure qu'il est qu'imparfaitement connu. Ses peuples aborigènes, les Birmans ou Braghmans, régnèrent autrefois, dit-on, sur toute l'Inde au-delà du Gange : mais à diverses reprises, et suivant les chances des armes, les frontières de leur pays se développèrent ou se rétrécirent. D'après des données assez exactes, il pourrait toutefois s'enclaver entre les 6° et 27° de latit. N. et les 90° et 99° de long. E. : sa plus grande longueur serait de 525 lieues, sa plus grande largeur de 180; sa superficie de 40,000 lieues carrées. Quant à sa population, les notions à ce sujet sont encore plus vagues et plus conjecturales : le colonel Symes l'évalua en 1795 à près de 15,000,000 d'ames, tandis que M. Crawfurd ne l'estime en 1826 qu'à 4,000,000.

Au seizième siècle, quand les Portugais parurent dans l'Inde, la Birmanie était un puissant empire conquis par une armée mongole sur le roi de *Mien*, ancien nom de la contrée. Le royaume d'Arrakan et le Bengale en relevaient alors. A quelque temps de là, les Birmans y ajoutèrent le Pegou, et un aventurier portugais, Mendez-Pinto, prit part à cette campagne. Un siècle plus tard, une réaction eut lieu en faveur des Pegouans ; ils quittèrent en armes leurs provinces de Dalla, de Martaban, de Tongho et de Prono, se firent aider par quelques Européens, battirent les Birmans en plusieurs rencontres, et finirent par s'emparer de leur capitale Ava en 1752. Mais l'année suivante, un vengeur se leva pour les Birmans. C'était un chasseur de profession, Alompra, chef d'un petit village : avec 100 hommes, il résista à l'armée victorieuse, se renforça de quelques partisans, attaqua et défit en détail tous les corps dirigés contre lui, et finit par asseoir sa dynastie sur le trône d'Ava. Il y tint bon, malgré toutes les attaques des Pegouans et malgré les dissidences intérieures. Son pouvoir fut si bien constitué peu d'années après qu'il s'ébranla pour conquérir le royaume de Siam. La mort seule put faire obstacle à ses vastes projets. Cet Alompra ne fut pas du reste seulement le conquérant, il fut encore le législateur de la Birmanie. Dans son règne court, mais vigoureux, il donna au pays une impulsion féconde et civilisatrice; il réforma la justice et organisa un système d'équitables contributions. Vers ce temps, deux factoreries, l'une française, l'autre anglaise, existaient dans un port du Pegou : au lieu de se tenir dans une prudente neutralité, les chefs de ces deux postes agirent, l'un pour les Pegouans, l'autre pour les Birmans, et il en résulta que deux vaisseaux envoyés par Dupleix, avec quelques troupes auxiliaires, furent saisis par Alompra. L'ordre fut donné de tout massacrer, soldats et équipages français.

Après le fondateur de la nouvelle dynastie birmane régna en 1761 son fils aîné Mendragée-Praw, qui eut à défendre ses droits contre des émeutes et des complots. Lui mort, on proclama son fils encore en bas âge, mais ce prince fut bientôt détrôné par son oncle et tuteur Schembuan. Ce nouvel empereur, fils d'Alompra, fit la conquête du royaume de Siam, qu'il ne garda que peu d'années, et repoussa une armée de 50,000 Chinois descendus dans les plaines que baigne l'Irrawaddy. Nul incident politique ne marqua le règne des monarques qui suivirent : Schenguza, prince lâche et cruel, fut renversé par une révolution de palais; Momien, après lui, périt de mort violente et fit place à

Digitized by Google

Mendragée-Praw, qui fonda la ville d'Amarapoura devenue alors la capitale de la Birmanie. Ce souverain conquit le royaume d'Arrakan, et se fit céder une portion du territoire siamois, de manière à ce que tous les ports de la Péninsule jusqu'à Merguy ressortissent de son autorité.

Ces diverses guerres furent suivies d'une période plus calme. Peu s'en fallut néanmoins qu'un conflit n'eût lieu vers ce temps entre les Birmans et un nouvel antagoniste plus redoutable que les autres. Quelques pirates malais se livraient à des déprédations, sous le patronage du comptoir anglais de Chittagong. L'empereur le sut; il s'irrita de ce manque de loyauté, et envoya une armée pour demander qu'il fût fait justice des coupables. Heureusement que le poste anglais était alors commandé par un sage et courageux officier, le major Erskine; il obtint du général birman qu'il resterait dans ses lignes jusqu'à ce qu'une réponse arrivât de Calcutta. Ainsi conduite, l'affaire s'arrangea à l'amiable. Ce fut à la suite de ce traité de Chittagong que sir John Sohre, depuis lord Teignmouth, trouva utile d'envoyer une ambassade officielle à la cour de l'empereur birman. Il en confia la conduite au capitaine Symes qui écrivit la relation de son voyage et donna le premier un aperçu vrai sur cet empire vaguement décrit jusqu'alors.

La bonne harmonie entre l'empereur Medragée-Praw et les Anglais dura dix-sept ans à la suite de cette ambassade de 1795. Vers 1811, un seigneur birman, nommé Kinberrin, puissant dans le royaume d'Arrakan, prit asile sur le territoire anglais de Chittagong, à la suite de quelques démêlés avec le gouvernement d'Amarapoura. S'il se fût borné à un rôle passif, peut-être cet incident n'aurait-il point eu d'autres suites; mais ce proscrit forma des rassemblemens sur la frontière, y organisa les tribus guerrières des Mugs et marcha contre l'Arrakan qu'il soumit tout entier, à part la capitale. Il est à croire que les Anglais étaient pour quelque chose dans ce mouvement : toutefois Kinberrin fut hautement désavoué, et le major Canning eut la mission d'aller à la cour d'Ava pour mettre la Compagnie hors de cause dans ce débat. Pendant quatre ans à peu près et jusqu'à la mort de Kinberrin survenue en 1815, l'attitude des Birmans envers le comptoir anglais fut toute de défiance et d'observation. Cet état de choses se prolongea plus long-temps encore, car les Mugs persistaient à tenir la campagne, et battus ils se réfugiaient sur le terrain neutre qui leur garantissait l'impunité. Il y eut même un instant où les Birmans voulurent tendre la main aux Marattes alors en pleine révolte, et ce projet n'échoua que par la soumission de ces peuplades en 1818. La mort de l'empereur Mendragée-Praw en 1819 ne fit que ranimer les rancunes toujours croissantes.

L'un des premiers actes de son successeur fut un changement de résidence. Quittant Amarapoura, il fixa sa capitale à Ava. De 1819 à 1824 se succédèrent des incidens assez graves pour déterminer une rupture ouverte. Elle éclata à l'occasion de la conquête du royaume d'Assam, qui était à la fois limitrophe de la Birmanie et des possessions anglaises. Après avoir allumé dans ce pays une guerre civile, l'empereur finit par joindre l'Assam à ses États, et il devint ainsi voisin de la Compagnie, et voisin remuant. Le Brahmapoutre formait la frontière des deux territoires. Sur ce fleuve existait une île nommée Chapury, occupée par un poste anglais. L'empereur prétendit qu'elle formait une dépendance de l'Assam; sans déclaration de guerre préalable, il s'en empara dans le mois de janvier 1824, et captura en même temps un schooner anglais. Aux représentations de la Compagnie, l'empereur ne répondit que par des récriminations; il se plaignit de ce que les agens anglais favorisaient sous main les rebelles de l'Assam et du Katchar. Il restitua néanmoins le schooner, mais garda l'île objet du litige.

Alors le gouverneur-général lord Amherst comprit qu'on n'aurait rien de l'empereur que par la force. La lutte commença dans la province de Katchar, où les soldats anglais rencontrèrent des troupes birmanes chargées de réaliser un second envahissement. Des affaires sérieuses avaient eu lieu à Boodpatty et Buddapoure, quand parut, le 5 mars, à Calcutta la déclaration officielle de la guerre.

Elle continua d'abord sur le champ de bataille primitif. La capitale de l'Assam fut enlevée d'assaut, et la province entière eût cédé au brigadier-général Morine, si la saison des pluies n'était venue suspendre ses opérations.

Ce fut dans le cours de cet armistice forcé que le gouverneur-général changea son plan de campagne. Au lieu de continuer les hostilités dans les provinces contestées, il résolut de les porter ailleurs et d'agir par diversion. Une descente à Rangoun, port de mer à l'embouchure de l'Irrawaddy, fut ordonnée et préparée. Ainsi les forces navales pouvaient appuyer au besoin l'armée de terre.

Digitized by Google

Lord Amherst destina dix mille hommes à cette expédition. Les 13e, 38e et 41e régimens d'infanterie anglaise, un régiment de cavalerie, quatre à cinq bataillons de Cipayes de Madras, deux compagnies d'artillerie avec seize pièces, et plusieurs compagnies de pionniers, partirent soit de Madras, soit de Calcutta, sous l'escorte de plusieurs bâtimens de guerre, commandés par le commodore Grant. Cette armée fut mise sous les ordres de sir Archibald Campbell, colonel du 38e, qui reçut le titre de brigadier-général. Après une station dans l'île des Andamans, au port Cornwallis, rendez-vous de l'escadre, les vaisseaux entrèrent, le 10 mai, dans la rivière de Rangoun. Là le bâtiment à vapeur *Diana* suffit pour disperser une escadrille de barques birmanes, jolies embarcations, élégantes et dorées, dont quelques-unes avaient jusqu'à quatre-vingts pieds de long, cinquante-deux rameurs et cent cinquante combattans. Grâce à ce début hardi, le lendemain 11 la descente s'opéra; quelques décharges des vaisseaux effrayèrent le *wongee* (gouverneur); il quitta avec sa garnison les mauvais retranchemens de Rangoun, emmena, comme ôtages, quelques négocians anglais qui se trouvaient sous sa main, et laissa la ville à la merci des forces envahissantes.

A la nouvelle de cette irruption soudaine, l'empereur birman fit un appel à ses peuples, qui y répondirent avec un zèle enthousiaste. Comme la saison des pluies était survenue, on avait le temps de se reconnaître à l'intérieur et d'y organiser la résistance. De leur côté, les Anglais ne se tinrent pas non plus dans une confiante inaction. Maîtres de Rangoun, ils comprirent l'importance de ce point littoral et résolurent de s'y affermir, jusqu'à ce qu'une pointe dans la Birmanie centrale fût possible et avantageuse. Ils prolongèrent donc leurs lignes de la ville à la grande pagode de Dagon, qui se trouve à deux milles dans le N. O.

Cette pagode, nommée dans le pays la *pagode dorée*, est un magnifique temple bouddhique dédié à Goutama. Quand on arrive par la route de Rangoun, il faut gravir d'abord une centaine de marches, après quoi se présente de plain-pied l'avenue qui conduit à la grande chapelle du Dieu. Cette chapelle a la forme d'une pyramide conique dont l'assimilation la plus exacte est celle d'une grande cloche, posée sur des assises inégales et surmontée d'une flèche aiguë à ciselures (Pl. XX — 1); la pyramide, haute de 338 pieds anglais, est dorée; elle reluit au soleil et jette au loin les plus vifs reflets. Autour du grand temple se dressent en aiguilles une foule de praws ou petites pagodes flanquées de figures monstrueuses, semblables aux sphinx d'Égypte, et qui tantôt ont des têtes d'hommes, tantôt des têtes d'animaux. Quand l'un de ces praws dédiés à Goutama tombe en ruines, au lieu de le restaurer, on en élève sur-le-champ un autre à ses côtés, de sorte que l'avenue de la grande pagode est toute bordée de ces gracieux monumens.

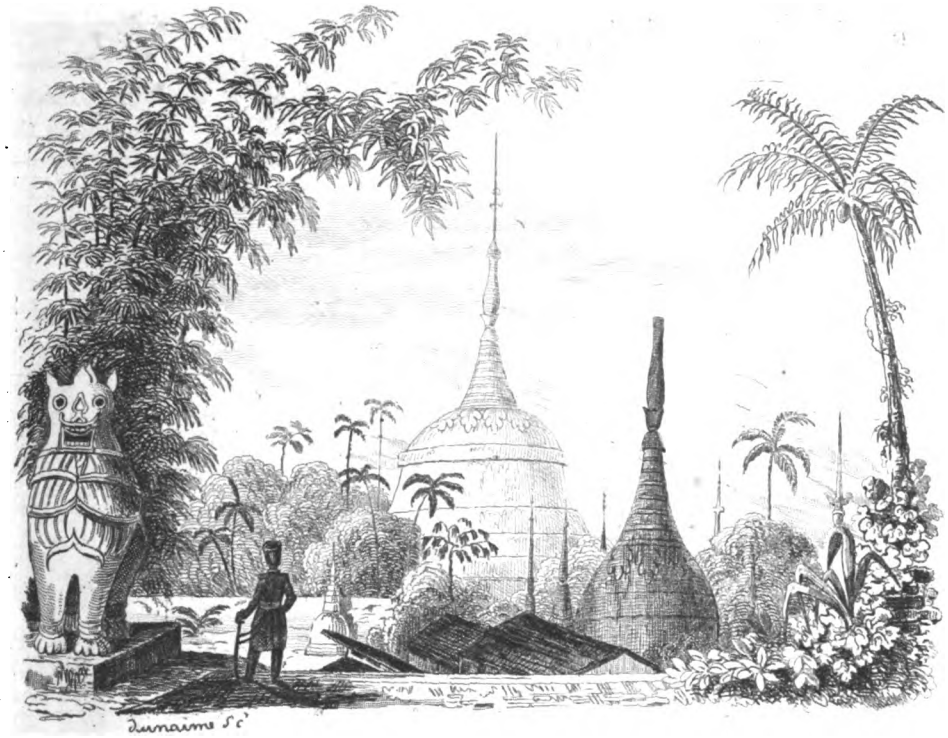
Cet ensemble de flèches et de petits édifices en parasol où s'abritent les fidèles, ces diverses parties de constructions, chargées de dorures et de mosaïques presque symétriques dans leur irrégularité, saisissent le regard et imposent l'admiration. Non loin du sanctuaire, est une énorme cloche qui a sept coudées de hauteur, cinq de diamètre et douze pouces d'épaisseur. Une inscription en langue pali, gravée sur l'airain de la cloche, indique qu'elle a été inaugurée, vers 1780, par un prince du pays.

L'aspect de la contrée, vue de cette haute plate-forme, est imposant. Au loin serpentent l'Irrawaddy et la rivière de Pegou qui encadrent à leur confluent une contrée de jungles, forêts impénétrables; puis sur les plans plus rapprochés, se découpent des fragmens de terrain livré à la culture et couvert de diverses moissons (Pl. XX — 3). Le point de vue change encore et se transforme dans ce jeu de pyramides aiguës, quand on arrive de Rangoun du côté de l'est. Alors le massif de verdure masque tout le découvert de la plaine; mais on analyse mieux la beauté des détails qui abondent dans l'enceinte consacrée (Pl. XXI — 1).

Vainqueurs et seuls hôtes de Rangoun, les Anglais n'eurent pas à ménager les susceptibilités religieuses. Ils pénétrèrent dans l'intérieur de la pagode. Ce bâtiment est ouvert de toutes parts, et dans une espèce de cage de fer peinte en or et en rouge foncé, se voit le buste de Goutama, le dieu du temple (Pl. XX — 2). Ce sanctuaire ne s'ouvre en temps ordinaire que pour les rahans, prêtres de Bouddha; mais soit par curiosité, soit dans le dessein de découvrir des trésors que l'on disait enfouis, les chefs anglais voulurent l'explorer en détail. Ce ne fut toutefois pour eux qu'une satisfaction sans profit. Des fouilles, exécutées à une assez grande profondeur, procurèrent à peine quelques statuettes de métal dont la vente servit à payer les mineurs employés à ce travail. Les trésors, si la pagode de Dagon en avait jadis récelé, avaient sans doute suivi dans l'intérieur du royaume ses desservans fugitifs.

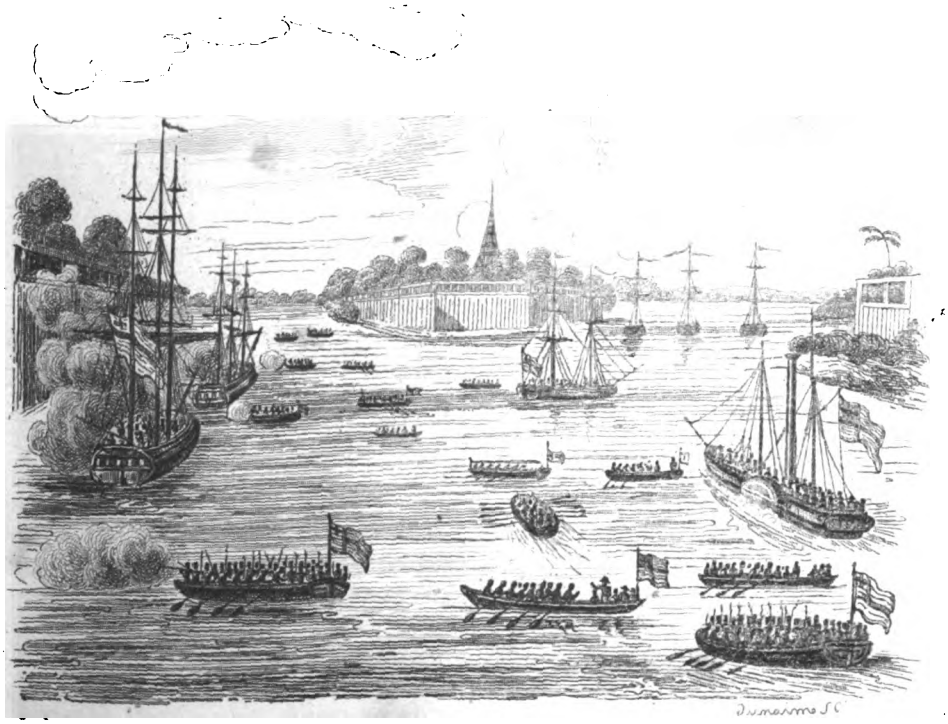
Cependant la prise de Rangoun par l'armée

Digitized by Google



1. Rangoan, côté de l'Est

1 Rangún, lado del Este



2. Attaque de la pointe de la Pagode

2 Ataque de la punta de la Pagoda

Digitized by Google

Digitized by Google

anglaise ne terminait rien. Au bout de quinze jours, les rôles avaient même changé de telle sorte que Campbell était assiégé à son tour dans ses lignes. Des partis considérables de Birmans occupaient les deux rives de l'Irrawaddy; ils affamaient le camp britannique et construisaient sur toutes les routes des fortifications volantes, espèces de blockhaus carrés, palissadés de pieux de bambous et formés de madriers de teck. Ces blockhaus ou estacades (*stockades*) ne manquaient ni de force, ni de régularité; souvent deux fossés, l'un extérieur, l'autre intérieur, les rendaient difficiles à aborder; parfois encore des canons en batterie en défendaient les approches. Les Birmans d'ailleurs, pris en masse, étaient d'intrépides soldats; ils marchaient au feu avec passion et colère, et se laissaient tuer sur la place plutôt que de reculer. Dès les premières rencontres, les Anglais sentirent qu'ils n'avaient pas affaire à des Hindous.

Lorsque Campbell eut vu que les partis ennemis le serraient de trop près, il donna l'ordre au brigadier-général Mac-Creagh de déblayer les environs de la ville; puis, combinant une attaque plus décisive, il détacha le 13e régiment, sous les ordres du major Sale, contre les estacades de Kemendine à deux milles de Rangoun, tandis qu'il se portait de sa personne trois milles plus haut, dans l'endroit appelé la *Pointe de la Pagode*. Ce double combat eut un dénouement heureux. Le major Sale attaqua le retranchement ennemi avec la plus grande vigueur, monta l'un des premiers à l'escalade, et parvint, malgré le feu le plus nourri, à pénétrer dans ce camp palissadé. La résistance y fut vive. Ces naturels à demi-nus avec un simple pagne autour des reins, armés les uns de fusils, les autres de sabres ou de piques, essuyaient la mousqueterie anglaise à bout portant et couraient contre les baïonnettes. L'officier Mylne en tua plusieurs de sa main. Dans l'intérieur de cet ouvrage où les assiégés avaient élevé leurs huttes, le massacre dura plusieurs heures. Les Anglais y perdirent une centaine d'hommes, et les Birmans cinq cents. Les autres parvinrent à sauter par-dessus les madriers et à regagner la campagne (Pl. XXI — 3).

Pendant que ceci se passait le 8 juillet 1824 à Kemendine, la Pointe de la Pagode était attaquée par Campbell en personne. Là, les navires de guerre le *Thétis*, le *Teignmouth* et le *Satellite* firent avec le canon le gros de la besogne. Les berges du fleuve étaient hérissées d'estacades qui furent tour à tour désemparées et réduites. Les troupes de débarquement n'eurent plus qu'à déloger et à poursuivre leurs défenseurs (Pl. XXI — 2).

Ces hostilités servirent de prélude à des opérations plus sérieuses. Le 4 août, la ville et la pagode de Syriam furent prises par le brigadier Smelt; mais ces marches dans l'intérieur du pays éclaircissaient les rangs de l'armée anglaise Dans une attaque contre la pagode de Kilaloo qui eut lieu le 5 octobre, le feu des Birmans fut si vif que les Cipayes se couchèrent à plat-ventre. Les officiers anglais avouaient eux-mêmes n'avoir jamais entendu siffler à leurs oreilles une mousqueterie mieux nourrie. Pour enlever ce misérable poste, il fallut revenir deux fois à la charge.

Vers la mi-octobre, le brigadier-général étendit le cercle de ses opérations. Maître de Rangoun, de Syriam et de l'île de Cheduba, il envoya une division contre Martaban, Tavay et Merguy; les officiers chargés de cette mission avaient l'ordre de chercher à soulever les Siamois contre l'empereur des Birmans et à s'en faire des auxiliaires. Cette partie du plan avorta; mais Martaban et sa riche pagode furent enlevés d'assaut le 30 octobre, tandis que Tavay, Merguy, les provinces de Tennasserim et d'Yeah se soumettaient aux troupes expéditionnaires.

Dans cette guerre de détail, l'empereur n'était vraiment pas intervenu encore. Il attendait que son décret pour une levée générale eût été mis à exécution. Quand l'armée fut prête et tant bien que mal équipée, une portion alla vers le nord où nulle tentative importante n'avait lieu; l'autre marcha vers Rangoun conduite par le meilleur général de l'empire, Maha-Bundoola. 60,000 hommes formaient ce corps, et l'on y voyait la garde du souverain, dite *les invulnérables*.

Vers la fin de novembre, Bundoola était devant Rangoun avec une artillerie nombreuse et un corps de cavalerie de Cassay. Par suite de grands abattis d'arbres faits dans la campagne, on avait bloqué les troupes de Campbell dans un rayon assez étroit. Il semblait au chef birman que d'autres succès allaient suivre ce premier succès et que bientôt il conduirait enchaînés, aux pieds dorés du souverain d'Ava, les officiers de l'armée britannique.

Dans cette position, les troupes birmanes commencèrent l'investissement de la place. Leurs jonques attaquèrent la flotte, pendant que de nombreux détachemens venaient à la face et sous le feu des Anglais construire des estacades qui abritaient ensuite les tirailleurs assaillans. En cinq jours de pareils travaux, ils opérèrent

Digitized by Google

la circonvallation de Rangoun, et leur aile gauche commençait à inquiéter les lignes britanniques, quand une sortie de 1700 hommes les pénétra sur deux points et les força à une prompte retraite. Alors Bundoola réunit ses efforts sur son centre d'attaque en front de la grande pagode. Ses travaux furent même poussés si loin qu'une demi-portée au plus séparait les combattans. Les choses en étaient là quand sir Archibald Campbell ordonna une affaire générale. Le 8 novembre, à quatre heures du matin, toutes ses batteries furent démasquées; elles tonnèrent pendant huit heures consécutives, labourèrent dans tous les sens ces estacades improvisées, lancèrent des boulets, de la mitraille, des obus, des fusées à la congrève, en telle quantité que les Birmans sentirent défaillir leur courage. Une attaque sur leur gauche par le major Sale les détermina à une retraite en masse. Ils abandonnèrent quelques pièces d'artillerie, et quittèrent ce champ de bataille en y laissant 2,000 morts.

Rangoun était débloqué, mais la campagne n'était pas libre; d'autres retranchemens, d'autres estacades existaient cinq jours après à quelques milles de là, dans un village nommé Corkain. Attaqués de nouveau dans ce poste, les Birmans l'abandonnèrent et se reformèrent plus loin, en improvisant toujours leurs camps palissadés avec une rapidité et un art qui auraient fait honneur aux meilleurs ingénieurs de l'Europe.

Pendant quelque temps, on s'observa sans rien oser de décisif. Les Anglais ne paraissaient pas jaloux de s'éloigner des côtes, et les Birmans plus réservés dès-lors se maintinrent dans l'intérieur des terres du côté de Munnipore. Ils occupaient au nord l'Assam tout entier, et au midi ils semblaient avoir adopté un plan de résistance passive, qui devait épuiser et annuler les avantages obtenus sur eux.

La Compagnie ne se découragea point; elle mit de la ténacité dans ses plans de guerre, au point de contracter un emprunt à 7 et 8 pour 100 pour les mener à bonne fin. On renforça le corps de Campbell, et un second corps de 10,000 hommes fut formé à Chittagong sous les ordres du brigadier Morrison, pour agir de concert avec les forces de Rangoun. Un troisième corps plus considérable devait marcher vers les provinces septentrionales d'Assam et de Katchar. Ainsi, dans les premiers mois de janvier 1825, l'empire birman allait être attaqué en même temps sur trois points, au midi, au centre et au nord.

Le lieutenant-colonel Richards ouvrit les hostilités par la prise de la capitale du royaume d'Assam, Rungpore, où il trouva 200 pièces de canon. Campbell s'ébranlait aussi; le 13 février, il sortait de Rangoun avec quelques milliers d'hommes suivant la voie de terre, pendant que le brigadier-général Cotton s'embarquait avec le même nombre sur l'Irrawaddy. Cette marche dans l'intérieur ne fut ni sans obstacles, ni sans échecs; à chaque instant, on se voyait en face de ces terribles forteresses volantes, d'où il fallait déloger l'ennemi à grand renfort d'hommes; il fallait lutter contre la disette dans un pays dépeuplé, vivre des provisions qui arrivaient de Rangoun déjà éloignée de cent milles, se multiplier par l'audace et la tactique pour vaincre le nombre. Ainsi tour à tour Campbell parvint à Laing, vengea à Donabew une défaite que Cotton venait d'y essuyer, battit devant cette place une nombreuse armée de Birmans commandée par Maha-Bundoola, le poursuivit jusqu'à Prome où, malgré la venue de renforts, le général birman n'osa pas attendre le corps britannique. Ainsi la ville de Prome, défendue par des hauteurs garnies de canon, avec une armée considérable sous ses murs, se rendit, le 25 avril, sans coup férir, aux forces anglaises.

Pendant que Campbell opérait avec tant de bonheur, Morrison gagnait aussi du terrain. Le 26 mars, il avait franchi la rivière Wabraing, enlevé les hauteurs de Mahattee et de Kheongpela; puis il s'était porté vers les monts qui ceignent Arrakan et dont chaque sommet était une forteresse garnie d'artillerie et de soldats. Une attaque infructueuse eut lieu le 29 mars; mais le 1er avril, les artilleurs ayant réussi à monter à dos d'éléphant une batterie sur une hauteur qui dominait les autres, le brigadier-général put faire enlever à la baïonnette les pièces qui défendaient le passage. Ce premier avantage fut suivi d'un mouvement sur toute la ligne anglaise: on emporta les positions ennemies, grâce aux Cipayes qui se montrèrent d'intrépides soldats. Cette victoire coûta beaucoup de sang aux vainqueurs; mais elle était décisive; Arrakan leur ouvrit ses portes.

Ainsi Campbell était à Prome, Morrison à Arrakan, Richards à Rungpore. Peu à peu le cordon d'invasion se rétrécissait autour de la capitale birmane, et sans la saison des pluies, déjà, à cette époque, les deux corps de Prome et d'Arrakan auraient pu se mettre en communication.

A ces progrès de l'invasion, les généraux birmans opposèrent un système de temporisation

Digitized by Google

et de résistance passive. Ruinant les ressources de la contrée, ils obligeaient les vainqueurs à faire venir leurs vivres de loin et à grands frais. Enfin ils se montrèrent faciles au point d'accorder aux Anglais un mois d'armistice pour négocier la paix. Dans l'intervalle, le *Kee-Woungee* (premier ministre) vint à Nembeuzick, petite ville sur l'Irrawaddy, avec mille hommes armés, parce que le représentant du monarque *aux pieds dorés* ne pouvait marcher sans escorte comme le premier venu. De leur côté les négociateurs anglais, Campbell, Brisbane et Cotton, s'y rendirent. Quelque désir que tout le monde eût de conclure, on ne put pas s'entendre. L'empereur, et l'impératrice surtout qui avait sur le faible monarque une influence sans bornes, ne pouvaient se décider à rien accorder, ni territoire, ni frais de guerre : au lieu donc d'aboutir à un traité, ces conférences finirent par une rupture. Un contingent de trente mille hommes arriva au camp des Birmans, et Campbell reçut quelques renforts.

Les hostilités nouvelles se réduisirent à une guerre d'observation et d'escarmouches ; les corps combinés anglais se maintinrent dans leurs lignes, malgré de petits échecs ; ils se préparaient même, vers le milieu de décembre, à se porter en masse contre la capitale birmane, quand les deux premiers ministres de l'empereur, le Kee-Woungee et le Kelien-Menjee, proposèrent de reprendre les négociations. Ces seconds pourparlers eurent lieu sur un bateau entre Malloon et Patanagoh : les articles du traité furent discutés et signés, après quelques jours de débats, par les ministres birmans d'une part, les généraux Campbell et Cotton de l'autre. Ce traité impliquait la cession formelle à la Grande-Bretagne des quatre provinces d'Arrakan, Merguy, Tavay et Yeah ; il stipulait en outre que l'Assam, le Katchar, le Zeatung et le Munnipore seraient gouvernés par des rajahs au choix de la Compagnie ; enfin il fixait à 10 millions de roupies (24 millions de francs) les frais de guerre à la charge de l'empereur.

Des conditions aussi dures ne furent pas subies par ce souverain sans résistance et sans désir de s'y soustraire : on en vint encore aux mains ; mais enfin le traité fut ratifié à Yandabo, où campait l'armée anglaise, parvenue alors à vingt lieues de la capitale.

Ainsi se termina une guerre qui avait coûté à la Compagnie anglaise plus de 100,000,000, et qui ne lui avait valu en revanche que des avantages précaires et contestables. Dans le cours d'une double campagne, les Birmans avaient prouvé qu'ils étaient d'opiniâtres adversaires, bien plus hardis que les Hindous, plus tacticiens qu'eux, plus avancés dans l'art de la guerre. Aucune des tribus militaires que la Compagnie avait tour à tour réduites ne lui avait opposé une série d'efforts aussi bien combinés. Ce système de barricades et de blockhaus, cette lutte acharnée dont la stratégie fut souvent heureuse, prouvèrent aux Anglais que leurs empiétemens en Asie pouvaient trouver une barrière. Pour que l'armée victorieuse s'arrêtât devant la capitale, où un riche butin lui était promis, il faut bien qu'il y ait eu pour transiger des motifs dont ne parlent pas les bulletins victorieux.

Quoi qu'il en soit, après le traité politique, la Compagnie songea à faire une convention commerciale, et M. Crawfurd se rendit en 1827 à Ava pour y accomplir cette mission. Sur sa route il examina le pays comme l'avait fait le capitaine Symes, et rectifia quelques observations de son devancier. C'est à lui que l'on doit les notions les plus exactes et les plus récentes sur l'intérieur de la Birmanie.

A cent vingt milles de la mer, les bords de l'Irrawaddy, quoique fertiles et beaux, n'offrent pas la moindre trace d'industrie agricole. Un hameau paraît de temps à autre, mais misérable et entouré de quelques champs bien étroits et mal cultivés. A Prome seulement l'aspect de la contrée s'améliore ; on y récolte le sésame, le chanvre et le riz. A Renan-Khyaung se trouvent les fameuses sources d'huile de pétrole qui fournissent à l'éclairage du pays, et garantissent des insectes les bois de charpente. Ces sources occupent ensemble un espace de seize mille carrés ; elles ont une profondeur variant de 200 à 250 pieds. L'huile qui jaillit par les ouvertures, à une température de 90° Farenheit, coule dans un bassin dont le fond, disposé en tamis, laisse échapper les parties aqueuses pendant que le pétrole se coagule au contact de l'air. A quelque distance M. Crawfurd recueillit des ossemens pétrifiés de rhinocéros, de gavials, de mastodontes, d'hippopotames et d'autres mammifères.

Pour remonter l'Irrawaddy, les Birmans se servent de bateaux à voiles et à rames, qui naviguent avec la plus grande rapidité. Par un vent frais ces bateaux vont à Rangoun en quatre jours et reviennent en dix : la distance est de 450 milles.

Ava n'a de curieux que le contraste de ses huttes de bambou avec ses pagodes étincelantes de dorures. Le palais de l'empereur se dis-

Digitized by Google

tingue des autres habitations par son étendue et son ordonnance. Avant de recevoir M. Crawfurd, il n'est sorte de chicanes d'étiquette qu'on ne lui ait cherchées : tantôt on le faisait déloger parce que sa maison se trouvait par hasard plus haute que le pavillon de S. M. aux pieds d'or, ce qui était un manque de respect; tantôt on refusait d'aller s'aboucher avec lui, sous le prétexte que la cour d'Ava n'avait point de seigneur d'aussi mince aloi que l'envoyé britannique. Enfin, après de longs débats et des conférences plus longues encore, un traité de vingt-quatre articles fut réduit à quatre, et le monarque signa. Il s'y prêta même d'assez bonne grâce, car ses ministres lui avaient fait accroire que M. Crawfurd venait lui demander pardon des triomphes de ses compatriotes, lui restituer les provinces conquises et lui faire la remise du tribut consenti. Plus tard, mieux informé, il entra dans un accès de fureur contre ses conseillers, se jeta sur eux avec sa lance, et les en eût percés s'ils n'avaient pris le parti de sauter par le balcon de la salle d'audience.

Ces actes de brutalité étaient du reste de tradition à la cour d'Ava, et semblaient fort à l'usage du souverain actuel. Plus d'une fois on le voyait distribuer des soufflets à ses favoris ou leur tirer brusquement l'oreille; l'un d'eux, nommé Sarroa, poussait la complaisance jusqu'à lui servir de monture. L'empereur se plaçait sur lui à califourchon, et lui passait dans la bouche, en guise de mors, une écharpe de mousseline. En d'autres occasions ses ministres se voyaient condamnés aux peines les plus sévères; pour une négligence, pour une faute, l'empereur les condamnait au *nefru m'ha l'han the*, c'est-à-dire à l'exposition au soleil sur le dos, à midi, et avec un poids énorme sur la poitrine.

L'empereur reçut M. Crawfurd dans un pavillon à colonnes, au fond duquel s'élevait le trône à une hauteur de douze pieds. Le plafond et les colonnades reluisaient de l'or le plus éclatant. La légation fut introduite après s'être déchaussée; puis le monarque entra à son tour au bruit d'une musique bruyante. Il portait une tunique tissue d'or et semée de pierreries; sa couronne était un casque d'or massif surmonté d'une spirale façonnée à l'instar d'une pagode bouddhique, et incrustée de rubis et de saphirs. Dans sa main était un *chowrie* (queue de chèvre blanche), emblème du pouvoir souverain. A l'aspect de Sa Majesté Birmane tous les courtisans se prosternèrent trois fois la face contre terre : quant aux Anglais, ils se contentèrent d'un profond salut européen. Il fallut recommencer cette cérémonie à l'arrivée de la reine qui prit place à droite du trône, avec une robe et une couronne marquetées d'étincelantes pierreries.

Quand la formule eut été dite, quand le secrétaire d'État de la couronne birmane eut déclaré que le gouverneur anglais de l'Inde se mettait sous les pieds d'or *du très-excellent et glorieux souverain de la terre et des mers, seigneur des puissances célestes et de tous les éléphans blancs, etc.*, on leva la séance et l'on procura à la légation le spectacle d'une fête indigène. A cette fête accoururent toutes les dames de la cour, avec leurs robes rayées de rouge, de vert et de blanc, et leurs vastes et flottantes écharpes; la femme du premier ministre dans son char aux roues massives, à la cage en claire-voie, traîné par deux bœufs lestes et fringans (Pl. XXII—1); enfin une foule de natifs des deux sexes qui encombraient un vaste enclos. Le programme de ces réjouissances fut long; on commença par des danses, des tours de bateleurs, des marionnettes; puis vinrent des courses de chevaux et d'éléphans, et des joutes sur l'eau; enfin des illuminations, et des feux d'artifice composés de fusées colossales.

Le royaume d'Ava est occupé par sept tribus dont chacune a son langage, ses mœurs, son culte et ses coutumes, mais qui toutes ont des traits communs aux peuples situés entre l'Hindoustan et la Chine. C'est un mélange confus des races mongole, hindoue, chinoise et malaise. Les Birmans sont petits, robustes, agiles et bien faits; leur teint est bronzé; leurs cheveux sont noirs, rudes, plats et touffus. Les hommes ont presque tous sur la peau un tatouage cabalistique; c'est une honte que de ne pas être tatoué. Hommes et femmes, ils portent des boucles d'oreilles ou des clous dorés : l'usage des sandales est commun même parmi le peuple. Les femmes vont et circulent librement dans tout l'empire; ni la loi religieuse, ni la coutume ne les privent de leur liberté. Elles sont même les seuls ouvriers du pays; seules elles lavent, filent, tissent, teignent le coton, et fabriquent ces étoffes rayées ou à damiers, qui se consomment dans la contrée.

Quoique les Birmans sachent presque tous lire et écrire, les lettres et les sciences sont bien arriérées chez eux; ils ont emprunté aux Hindous quelques notions astronomiques, et toute leur poésie consiste en hymnes religieux et en chroniques versifiées. Leur écriture, extrêmement simple, se compose de cercles ou d'arcs diversement combinés. Leur idiôme est un composé de pali et de chinois. Quant à leur culte,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Femme d'un Birman de haut rang.*

1 Mujer de un Birman de alta jerarquía



2. *Guerrier de Seanlar et son prisonnier.*

2 Guerrero de Seanlar y su prisionero

de Sainson del.

Digitized by Google

c'est du bouddhisme évidemment mêlé de mythologie chinoise. Ils ont des annales, et, à ce qu'il paraît, des historiographes officiels, qui ont compté 123 souverains birmans depuis l'an 301 avant J.-C. Du reste on peut juger de la conscience que les écrivains de la cour d'Ava apportent à leur besogne par ce résumé singulier de la guerre dont les détails ont précédé.

« En 1826 et 1827, les blancs de l'Occident, y est-il dit, déclarèrent la guerre au souverain du palais d'or. Ils abordèrent à Rangoun, s'emparèrent de cette place, ainsi que de Prome, et il leur fut permis de s'avancer jusqu'à Yandabo; car le roi, par religion et par humanité, ne fit aucun effort pour leur résister. Cette entreprise leur coûta des sommes immenses, et leurs ressources étaient épuisées quand ils arrivèrent à Yandabo. Dans leur détresse, ils adressèrent une pétition au roi qui, toujours clément et généreux, leur envoya des sommes considérables pour les défrayer de leurs dépenses, et leur ordonna de sortir de ses Etats. »

Le traité de paix et de commerce tel que l'a obtenu M. Crawfurd assure à l'Angleterre une ligne de côtes qui va du fond de la baie du Bengale au détroit de Malacca. Ce sont autant d'échelles entre l'Hindoustan et la Chine, qui se lient encore par les îles de Poulo-Penang et de Sincapour. Martaban qui fait partie de cette cession a une vaste et magnifique rade où tiendraient toutes les flottes de la Grande-Bretagne. Trois fleuves y viennent aboutir, l'Ataram, le Gain et le Saluen; ils forment sous ses murs un vaste lac jonché d'îles verdoyantes. C'est le Saluen qui sert de ligne de démarcation aux conquêtes anglaises; il enclave dans son cours l'Ataram, fleuve moins large, mais si profond, si encaissé, qu'un vaisseau y manœuvre, toutes voiles dehors, sous des portiques de verdure. La campagne environnante, quoique favorable à toutes les cultures, était restée en friche jusqu'alors; mais, quand les naturels surent que le pays était devenu anglais, deux cents familles passèrent le Saluen et vinrent s'y établir avec trente mille têtes de bétail. De retour de sa mission d'Ava, M. Crawfurd fonda sur le cap qui domine la rade de Martaban, et dans une position admirable, la ville d'Amherst destinée à devenir l'entrepôt de toute la Birmanie. Les sages principes de franchise commerciale et de protection indistincte ont été proclamés par lui dans la ville nouvelle, comme ils l'avaient été à Sincapour par sir Stamford-Raffles. Dans une telle localité et avec un pareil système, la ville d'Amherst s'est développée et a grandi à vue d'œil. Fondée en 1828 avec 1,600 habitans, elle en compte aujourd'hui 15,000.

Depuis la guerre terminée en 1827, nul incident n'a reporté l'attention sur la Birmanie; seulement l'histoire naturelle, la géographie et la statistique de cette contrée jadis mal connue, ont été constatées dans plusieurs excursions intérieures. Ainsi l'on a pu reconnaître dans le royaume d'Ava des mammifères, des pachydermes, des reptiles, qui lui sont communs avec d'autres pays de l'Asie. L'ornithologie n'a offert jusqu'à présent qu'une espèce qui semble particulière à cette région. C'est une perruche, la plus petite que l'on connaisse et tout au plus grosse comme un moineau; son plumage est d'un beau vert; sa poitrine, sa gorge et sa queue d'un cramoisi brillant, et le dessous des ailes d'un bleu lustré et lisse. Cette perruche offre quelque analogie avec le jaseur de Bohême. On parle aussi d'un scarabée vert et or, du plus grand éclat, dont les femmes du peuple se font des pendans d'oreilles.

La Birmanie a, comme l'Hindoustan, une espèce de fourmi dont la piqûre est douloureuse. D'autres fourmis ailées, des punaises vertes et des myriades d'insectes, y abondent; six ou sept semaines avant la saison des pluies, ils couvrent tout, les tables, les meubles, les personnes, inondent les appartemens, se mettent dans tout, dans l'air qu'on respire, dans les mets qu'on mange, dans le vin qu'on boit. Il paraît du reste que cet assaisonnement imprévu ne répugne qu'aux Européens; au lieu d'éviter les fourmis ailées, les indigènes en font d'amples provisions qu'ils préparent ensuite en conserves. Pour faire cette chasse avec fruit, il suffit de placer une grande quantité de plats remplis d'eau autour d'une lumière. Un autre fléau de ces contrées, c'est la race des corneilles aussi criardes, aussi maraudeuses que celles de l'Hindoustan. Elles enlèvent des couvées entières sans que la mère puisse les défendre. Toute porte, toute croisée ouverte leur sert de passage; elles viennent dérober sous les yeux des convives les œufs, le beurre, le pain qui leur sont destinés; elles infectent tout de leurs ordures, véritables harpies, parasites effrontés, dont on ne peut se défendre qu'en fermant toutes les fenêtres.

Quoique la race des Birmans soit saine et vigoureuse, les Européens ne s'acclimatent pas facilement à la température humide et chaude de ces contrées. La partie la plus salubre du royaume en est en même temps la plus féconde. Elle embrasse le littoral qui se prolonge du

Digitized by Google

N. O. au S. E. : là sont des rizières aussi abondantes que celles du Bengale. Au nord l'aspect du pays est montagneux et semé de vallons, où prospèrent la canne à sucre, le tabac, l'indigo, le coton, etc.; les bois de teck s'y produisent en magnifiques sortes. Le royaume d'Ava est riche en minéraux; près de Bancoo sont des mines d'argent et d'or; on voit aussi des mines de rubis, de saphirs et d'autres pierres de prix à Keouz-Meoun et dans la montagne de Boloo-Taun, voisine de Kenduen. Le fer, le plomb, l'étain, l'antimoine, l'arsenic, le soufre, se présentent en plusieurs endroits. On cite des rivières qui charient de l'ambre, et d'autres qui roulent de l'or. Des carrières de marbre près d'Amarapoura fournissent des blocs aussi blancs, aussi transparens que ceux de Carrare.

Avant l'établissement des Anglais sur la côte de Martaban, les principaux échanges de la Birmanie se pratiquaient entre son royaume du nord et la province chinoise de Yunan. Mais aujourd'hui la Compagnie des Indes a changé cette direction commerciale. Les ports de Rangoun et de Martaban sont les véritables entrepôts de l'empire. C'est là que descendent les bois de charpente et les bois de teck qui pourvoient aux besoins de Madras, de Calcutta et même de Bombay.

Les Birmans ont, comme les Chinois, un système décimal, auquel leurs monnaies ne se rapportent guère. La pièce d'argent la plus répandue est le tacal ou tical, dont le poids est de 10 deniers 10 grains. Il se divise en quatre mattis, huit moos ou seize tubees. Les poids sont le moo, le tual, le viss et le candy; cent moos font un tual, cent tuals un viss, et cent cinquante viss un candy. Le candy pèse 227 kilogrammes. A la foire de Junckseylon, toutes les espèces de monnaies indiennes ont cours ainsi que la piastre d'Espagne.

L'alphabet birman a trente-trois caractères, avec quelques signes qui tiennent la place des diphtongues et des voyelles longues. L'écriture va de gauche à droite; elle a des pauses et se fait remarquer par sa netteté.

La science cosmographique des Birmans, telle qu'on la trouve dans leurs vieux livres, est pleine de rêves fantastiques. L'univers ou *Logho*, se détruisant pour se reproduire, a passé tour à tour par le feu, l'eau et le vent. La terre est plane suivant eux, plus élevée vers le centre et encadrée de montagnes. Son diamètre, sa circonférence, son épaisseur ont été calculés par leurs savans; une moitié de cette masse est terreuse, l'autre solide; le tout est porté sur une double épaisseur d'eau, qui s'appuie sur une autre épaisseur d'air; au-delà est le vide. Dans le centre de la terre ainsi arrangée, les Birmans placent Miemno, la plus colossale des montagnes; elle est soutenue par trois pieds d'escarboucle; sa face orientale est d'argent, celle de l'ouest est de verre, celle du nord est d'or; celle du midi, de rubis. Autour de Miemno se déploient sept chaînes de montagnes, l'une enserrant l'autre.

Les livres des docteurs birmans comptent quatre-vingt-seize genres de maladies, avec des recettes pour guérir chacune d'elles; ces recettes sont transmises de génération en génération comme un précieux héritage.

Les coutumes des populations birmanes sont assez douces; mais leurs codes ont des lois de fer. La rigueur des châtimens va jusqu'à la barbarie. Les moins sévères sont l'emprisonnement et les chaînes; viennent ensuite le fouet, la mutilation, l'esclavage dans les temples; puis la mort dont la forme varie suivant le caprice du juge: le condamné peut être décapité, éventré, noyé, brûlé vif, ou livré aux bêtes. Quelquefois on traverse la poitrine du patient avec un pieu aigu, ou on l'expose, sur les bords du fleuve, attaché à un poteau de manière à ce que la marée le noie. La mise en croix et le plomb fondu versé dans le gosier sont en usage dans d'autres localités. Du reste ces suppliciés montrent une fermeté et un flegme stoïques. On a vu un déserteur manger une banane tandis que le bourreau lui découpait les entrailles. Les prisonniers de guerre ne sont pas mieux traités que des condamnés; les Anglais même tombés entre les mains des Birmans pendant les dernières hostilités ne furent pas plus ménagés que les autres. Des geôliers avides et cruels les rançonnaient d'une façon impitoyable. Enfin, las d'exactions sans cesse renouvelées, ils voulurent refuser; mais un horrible moyen fut employé pour les réduire. Les hommes de chaque chambrée avaient les pieds enchaînés à une longue poutre que des cordes rattachaient aux murs de la prison. Une nuit, réveillés en sursaut, ils se sentirent suspendus la tête en bas à la poutre qu'on avait hissée par l'un des bouts, de manière à former avec le sol un angle de 45 degrés. Après être restés quelque temps dans cette position intolérable, ils capitulèrent avec leurs bourreaux en se dessaisissant de leur dernière roupie.

Les cérémonies des Birmans comme leurs dogmes participent à la fois des formules hindoues et chinoises; ainsi une femme morte

Digitized by Google

en couches est suivant eux transformée en mauvais génie, et il faut l'exorciser. Pour accomplir cet exorcisme le mari marche en tête du convoi en agitant l'air avec ses armes, et se tordant comme un convulsionnaire. Quand on a constaté que la défunte est vraiment morte en couches, on prononce le divorce, puis on ouvre le cadavre d'où l'on extrait le fœtus; après quoi le mari fait trois fois le tour du cercueil, retourne chez lui, et se lave la tête, pour ne reparaître qu'au moment de la combustion du corps.

Dans les funérailles d'un *rahan* ou *pounghi* (prêtre), on commence par embaumer le cadavre; ensuite on le dépose dans un coffre plein de miel qui est fermé hermétiquement. Pendant ce temps tout se prépare pour la cérémonie. Au jour fixé, une foule immense encombre une plaine désignée d'avance : là est un char élevé sur lequel se dresse le bûcher qui doit recevoir le corps. A peine y est-il posé, que la foule se partage en deux bandes, l'une cherchant à faire avancer le char, l'autre à le faire reculer. Ce conflit n'a pas lieu sans horions vigoureux donnés ou reçus. Enfin la victoire reste au parti qui doit embraser le bûcher. D'ordinaire, on place le cadavre dans une espèce de mortier de bois rempli de poudre et de pièces d'artifice, et à un signal donné, le char, le bûcher, les débris du saint prêtre font explosion et sautent en l'air. Ce pieux devoir une fois rempli, le silence le plus profond succède à des acclamations bruyantes.

Le soin de brûler les cadavres est confié aux *sandalas*, les parias de la Birmanie. Ce sont presque toujours des criminels dont on a commué la peine. Ces sandalas, ainsi que les lépreux, les mendians et les fabricans de cercueils, vivent sous la loi inflexible d'un grand de l'État, leur gouverneur et leur maître. Il taxe arbitrairement leurs villages, vend des permis de séjour, impose les maladies cutanées, et dans la personne des chefs de famille, et dans celle des enfans.

Une autre caste impure est celle des esclaves des temples, dont la dégradation est également héréditaire; on est souillé quand on s'asseoit ou quand on mange avec eux.

Depuis le traité de Yandabo, les anciennes divisions géographiques de l'empire des Birmans ont été profondément altérées. Les provinces qui restent au souverain d'Ava sont celles de Birma, de Pegou, du Haut-Martaban, et quelques pays tributaires. On y remarque : Ava, capitale actuelle dont il a été question, ville grande mais peuplée de 40,000 ames au plus; Amarapoura, capitale sous le règne précédent, et située sur la rive gauche de l'Irrawaddy : Cox lui donnait, en 1795, 175,000 ames; aujourd'hui elle en compte à peine 30,000; Saïgaing vis-à-vis d'Ava, sur l'Irrawaddy, pleine de pagodes ruinées; les collines qui la flanquent portent chacune à leur sommet un temple doré montant en flèche vers le ciel; Prome, ville de 10,000 ames; Pegou, chef-lieu du royaume de ce nom, complètement déchue depuis la conquête d'Alompra. Son temple bouddhiste de Choumadou, pyramide de briques et de mortier sans aucun creux ni ouverture, de forme octogone à sa base et finissant en spirale, est l'une des constructions les plus remarquables de toute l'Asie. La hauteur du monument est de 290 pieds, et la circonférence de la base de 1,134 pieds; il porte à son plus haut sommet une espèce de parasol en fer doré de 51 pieds de circonférence. Les prêtres qui le desservent disent que ce temple a été bâti il y a plus de deux mille ans. La dernière ville importante de l'empire est Rangoun, point de débarquement de l'armée britannique.

La part que les Anglais se sont faite dans la Birmanie se compose des royaumes d'Arrakan et d'Assam, des pays de Katchar, de Djinthia, de Garraus, etc., et de ceux situés à l'ouest du Saluen, tels que Martaban, Yeah, Tavay, Tanasserim. La seule ville birmane à citer dans ce lot des conquérans serait Arrakan, bien dépeuplée et bien déchue aujourd'hui; mais peu importait aux Anglais que leurs provinces intérieures fussent riches et florissantes, pourvu qu'ils parvinssent à se faire céder les clefs de tout le royaume par l'abandon des plus beaux points du littoral. Cette côte jalonnée de hâvres sûrs et profonds contraste si fort avec les grèves plates et dangereuses de Coromandel, que tôt ou tard les navires de relâche dans le golfe du Bengale prendront le chemin de Martaban et de Merguy. Si à de pareils avantages se joignaient des convenances de commerce intérieur; si le sol de la Birmanie, fécond et propre à toutes les cultures, versait dans les comptoirs anglais des produits riches et nombreux, nul doute que la presqu'île d'au-delà du Gange ne se plaçât bientôt au premier rang dans le commerce indien.

CHAPITRE XXII.

SUMATRA.

Calcutta est un si bon, un si beau pays, on y entend si bien le *comfort* de la vie matérielle, on

Digitized by Google

y trouve de si douces jouissances de luxe et de bien-être, que vraiment on a peine à lui dire adieu. Depuis plusieurs jours le terme fixé par mon itinéraire était échu, et je n'osais m'avouer que j'eusse désiré un prétexte de retard. Cette contrée où je trouvais tant à apprendre, ce culte indigène que j'aimais à étudier, cette histoire de la puissance anglo-indienne que tout le monde sait mal, les Anglais à cause de leurs préjugés, nous par suite de notre ignorance; ces récits de guerres lointaines qui ne ressemblent à aucune autre; tant de motifs avouables et sérieux ne venaient qu'en seconde ligne pour me conseiller de prolonger un séjour embelli par des soins bienveillans. Enfin la raison me vint en aide; sans prévenir Wilmot, j'arrêtai mon passage sur un hollandais qui mettait à la voile pour Sumatra. Je pris à peine le temps d'embrasser mon ami, de serrer la main à son père et de saluer ses jeunes sœurs; puis, aidé de mon sircar, je gagnai le bord avec tous mes bagages. Contre ces petits chagrins de la tête et du cœur, le bord est un excellent spécifique; le bord, c'est presqu'un autre monde, un monde flottant où l'on oublie les tracas de ce monde plus stable; c'est un autre élément, un autre horizon, une autre vie; ce sont d'autres hommes, d'autres habitudes. Il y en a pour un jour ou deux à combattre un serrement intérieur, une angoisse douloureuse, un regret ou une crainte; mais ce tribut une fois payé, les poumons se dilatent à l'air du large, la tête se dégage, et de ce qui fuit au loin rien ne reste si ce n'est un indéfinissable et tendre souvenir. Alors commence la vie maritime, vie nomade, insoucieuse, monotone, active seulement par saccades, si bonne pour ceux qui la pratiquent, que tous l'aiment et y persistent. Il est heureux que notre nature soit ainsi faite; car, sans cela, où trouveriez-vous ces milliers d'hommes qui laissent femmes et enfans, amis et fiancées, pour aller courir les Océans à raison de 25 francs par mois?

A peine avais-je respiré la brise du golfe que j'étais guéri, radicalement guéri. Au lieu de la somptueuse table de Wilmot, j'en étais réduit pourtant au bœuf salé et aux poules maigres du capitaine Grudmann; mais j'avais devant moi de l'espace pour mes rêves de voyageur: l'Inde me fuyait; mais j'entrevoyais déjà l'archipel Malais, Siam, la Cochinchine, les Philippines, la Chine, et ces terres australes si neuves encore et si curieuses.

Après quelques jours de navigation par une brise fraîche de l'O. S. O., nous arrivâmes par le travers de l'archipel des Andamans, distant de 200 lieues environ des bouches du Gange. Le nom de ces îles fut long-temps l'effroi des navigateurs. Peuplés d'une race farouche et cruelle, qui appartient évidemment à la grande famille malaise, les Andamans n'ont pas encore été colonisés. Un essai fut fait, il y a peu d'années, sur la côte orientale du Grand-Andaman: on y créa l'établissement du port Cornwallis, excellent mouillage, bien fermé, où l'on trouve de l'eau et du bois en abondance; mais l'insalubrité du climat et les mœurs insociables des naturels forcèrent bientôt les nouveaux colons à évacuer ce territoire. Le Grand-Andaman a 40 lieues de long et 10 de large: à son extrémité sud, paraît le Petit-Andaman, également élevé et couvert de bois, mais beaucoup moins étendu. Ces parages offrent des périls de plus d'une nature: des écueils en rendent l'abord difficile, en même temps que la piraterie les infeste. Les naturels y épient, du sein de leurs forêts, les navires surpris par le calme, ou violentés par la tempête: on a vu parfois de ces vaisseaux faibles et mal armés assaillis par une multitude de pirogues et enlevés à l'abordage: l'équipage était mis en pièces, la prise dépouillée et coulée à fond. D'autres fois, quand un bâtiment venait se briser sur les bas-fonds de l'île, c'était une fête et un régal pour les indigènes qu'on dit anthropophages.

Au sud des Andamans et à une distance de 80 lieues environ, gît l'archipel de Nicobar, au vent duquel nous étions trois jours après. La principale île du groupe, le Grand-Nicobar, avait jadis un petit établissement danois au fond d'une baie spacieuse et sûre: les fièvres d'un pays humide ont détruit ce comptoir. Vue du large, Nicobar offre un aspect triste et sombre: son sol montagneux et couvert de forêts n'a pour population qu'un petit nombre de tribus sauvages. Ces naturels, à l'opposé des peuples des Andamans, sont doux, craintifs, hospitaliers, mais dépourvus de toute industrie, mourant de faim et de misère. Des pluies constantes qui durent pendant toute la mousson du S. O., des exhalaisons marécageuses sous un soleil brûlant, y déterminent des maladies qui n'épargnent même pas les individus acclimatés.

Nicobar, assez étroite, peut avoir 12 lieues de long. Le reste de cet archipel se compose d'îles plus petites, qui paraissent beaucoup plus saines. Leurs habitans ne semblent pas aborigènes comme ceux de Nicobar; ils culti-

Digitized by Google



3. Cases de Sumatra?

3. Casas de Sumatrá.



4. Chef de Batou-bara & ses Enfans.

4. Jefe de Batu-bara y sus hijos.

Digitized by Google

Digitized by Google

vent des légumes et des fruits, élèvent quelques volailles, récoltent des cocos et vendent tous ces produits aux bâtimens de relâche dans les hâvres bien abrités de la côte. Les femmes de cet archipel sont belles et bien faites : rien ne tient chez elles du malais, et l'on pourrait croire ces terres peuplées d'Hindous que la tempête ou l'émigration y ont conduits.

De Nicobar à Padang, située sur la côte O. de Sumatra, il y a 180 lieues environ : nous les franchîmes en six jours, et, le 20 juin 1830, nous relevâmes le mont Ophir ou Gounong-Pasaman, qui s'élève à 2,165 toises au-dessus du niveau de la mer. Comme le mont Cayambé en Amérique, le mont Ophir est littéralement traversé par la ligne équatoriale. Le soir même nous étions mouillés dans la rade de Padang.

Padang est une ville de 10,000 ames que les Portugais, les Anglais et les Hollandais ont tour à tour possédée. Elle est restée aux derniers par un traité d'échange signé en 1824. Quelques maisons de commerce se sont établies dans ce comptoir, l'un des marchés les plus actifs pour la traite du poivre.

L'île de Sumatra, la plus occidentale du groupe que les anciens géographes nommaient les îles de la Sonde, termine au N. O. la portion de l'Océanie à laquelle nous affecterons le nom de Malaisie. Quoiqu'on ait voulu reporter encore sur cette île le nom de Taprobane déjà attribué tour à tour à Madagascar et à Ceylan, il ne semble guère établi que les anciens l'aient connue, et encore moins qu'ils l'aient nommée. Quelques géographes ont bien trouvé la pointe d'Achem dans le *Jaba-Diu* ou *Java-Dir* (île de l'Orge), de Ptolémée ; mais cette donnée étymologique est très-contestable. La première mention précise qui en soit faite ne remonte qu'à 1173, époque où des voyageurs arabes la visitèrent et la décrivirent sous le nom de Ramni, ou Lamery, ou Saborma. Un siècle plus tard, le Vénitien Marco Polo cita, dans le récit de ses prodigieuses excursions, une île qu'il appelle la *Petite-Java*, et qui est, à ne pouvoir s'y méprendre, l'île de Sumatra. La désignation adoptée par les indigènes des contrées voisines est *Andelis*.

Sumatra s'étend du N. O. au S. E. dans une longueur de 380 lieues ; sa largeur varie de 20 à 85. Elle est coupée par une chaîne de montagnes qui court dans le même sens que l'île, c'est-à-dire du S. E. au N. O. Des chaînes secondaires se détachent du centre et encaissent quatre grands lacs d'où l'eau sort par des torrens rapides ou par d'imposantes cascades. Le peu de développement des deux versans empêche que ces cours d'eau ne deviennent de larges et belles rivières. Parmi les sommets, il en est qui sont ignivomes, comme celui de Berapi haut de 2,033 toises, et celui de Gounong-Dembo haut de 1,877. L'Ayer-Raya, volcan plus actif encore, se trouve sur les chaînes secondaires.

Quoique traversée par la ligne équinoxiale, Sumatra n'a pas à subir les chaleurs qui brûlent des contrées plus rapprochées des tropiques. Le thermomètre centigrade y monte rarement au-dessus de 29° 5, tandis que dans le Bengale il atteint parfois 38°. La température varie dans l'île suivant les zônes ; dans certains plateaux intérieurs les naturels sont obligés de faire du feu pour combattre le froid des matinées. Malgré cette circonstance, il n'y a point de neige à Sumatra, même sur des sommets plus hauts que le pic de Ténériffe. La gelée et la grêle y paraissent inconnues. Les seuls incidens atmosphériques sont d'épais brouillards nommés dans le pays *cabout*, qui résistent pendant deux heures aux plus vifs rayons du soleil, et des orages fréquens pendant la mousson du N. E., orages accompagnés d'éclairs et de tonnerres. Les moussons ont à peu près la même périodicité et les mêmes caracteres que celles de l'Hindoustan. Celle du S. O., ou mousson sèche, commence en mai et finit en septembre ; celle du N. E., ou mousson pluvieuse, commence en décembre pour finir en mars. Quelquefois pourtant ces brises réglées s'amortissent ; elles font place à des vents de terre qui, prenant le dessus au coucher du soleil, se prolongent pendant toute la nuit et une portion de la matinée.

On a souvent exagéré l'insalubrité du climat de Sumatra : la côte occidentale n'est pas saine à la vérité ; marécageuse et infectée de brumes, elle décime les équipages européens qui viennent y faire la traite du poivre ; elle semble justifier son surnom de *Côte de la Peste ;* mais tout le littoral qui fuit à l'E., depuis la pointe d'Achem jusqu'aux îles de Banca, offre des sites salubres et délicieux.

Le sol de Sumatra est en général une terre grasse, rougeâtre, recouverte d'une couche noire et quelquefois calcinée. Sur cette enveloppe fécondante poussent des gazons épais, des broussailles, ou de belles forêts. Les marais qui abondent sur toute la partie occidentale en font parfois comme un vaste lac parsemé d'îles, tandis que vers le S. des bois touffus et impénétrables occupent tout l'espace. Dans la chaîne de hautes montagnes qui forment comme une muraille au centre de l'île, se pré-

Digitized by Google

sentent des richesses minérales de toutes les sortes. L'or, le cuivre, le fer, l'étain, le soufre, le salpêtre, le charbon de terre, le nappal, sorte de roche savonneuse, le cristal de roche, abondent en divers endroits de l'île; mais leur exploitation est précaire et peu lucrative.

Les terres de Sumatra, malgré leur fertilité apparente, ne tiennent pas ce qu'elles semblent promettre en produits agricoles. La nature argileuse des couches supérieures, et leur peu d'épaisseur, rendent le sol ingrat pour les semences qu'on lui confie. Aussi les Européens et les Malais s'occupent-ils peu d'agriculture : les colons chinois seuls, plus patiens et plus laborieux que tous les autres, parviennent à amender, à l'aide d'engrais, ces plateaux déshérités. Les principales récoltes sont celles du riz, du bétel, du poivre, du girofle, des fruits du cocotier et de quelques plantes tinctoriales.

Le riz que l'on cultive à Sumatra est de deux sortes, l'un provenant des terres hautes et sèches, l'autre des terres basses et baignées, le premier plus blanc, plus gros et de meilleur goût, le second plus abondant et plus commun. Le grain se sème à l'époque des pluies périodiques, c'est-à-dire vers le mois d'octobre. La récolte a lieu six mois après vers la mousson sèche.

Après le riz le végétal le plus utile aux Sumatriens est le cocotier. La partie du fruit dont ils font le plus de cas est la pulpe de la noix qui sert d'assaisonnement à presque tous leurs mets. Ils en tirent encore une huile à brûler et la liqueur fermentée appelée toddy : la tête leur donne un chou bon à manger, et ils font des balais avec les fibres. L'écorce ne leur sert pas, comme ailleurs, à fabriquer des cordes, parce qu'ils préfèrent pour cet emploi le rotang (rottin) et l'ejoo.

Des plantations considérables de bétel ou *penang* fournissent non-seulement à la consommation du pays, mais encore à celle des autres îles malaises qui en demandent des quantités considérables. L'usage du bétel est presque une indication d'origine dans cet archipel océanien peuplé de races si distinctes. On cultive encore à Sumatra une foule d'épices à l'usage des Orientaux; le poivre de Cayenne, le curcuma, la coriandre, le cardamome et le gingembre. L'anou, sorte de palmier, produit un sucre que les naturels nomment jaggari; et quoiqu'ils connaissent la canne à sucre, ils ne s'en servent que pour la mâcher comme une friandise. Le sésame, le jarak dont la graine produit l'huile de ricin (*palma Christi*); le kratou, ou mûrier nain, le chanvre, les ignames, l'arbre du sagou, le maïs, les patates douces, et plusieurs espèces de légumes entrent aussi dans la liste des cultures pratiquées avec succès à Sumatra. Parmi les plantes tinctoriales, on compte l'indigo, le sappan, l'oobar, sorte de bois rouge, et le cassoombo ou carthamus des Indiens. Au nombre des arbres à fruit il faut distinguer le mangoustan, cette merveille de l'Inde, dont les produits, au dire des voyageurs, ont tant de vertus bienfaisantes; le durion dont la pulpe blanche a le goût d'ail rôti, et possède, assure-t-on, quelques qualités aphrodisiaques; le jaquier, l'arbre à pain, le billingbin, le lansa, le branganier, le jambosier, le bananier, l'ananas, l'oranger, etc. La flore du pays a aussi des richesses innombrables; toutes les variétés du continent asiatique s'y retrouvent à côté d'espèces particulières à l'archipel malais. Les plus remarquables parmi ces dernières sont l'arbre triste, en malais *sounda maloune*, qui ne fleurit jamais que la nuit, et le *Rafflesia* trouvé à Sumatra et à Java par M. Arnold; sa fleur immense, qui en bouton ressemble à un chou, présente, épanouie, un diamètre de trois pieds : elle pèse 15 livres et son tube contiendrait 12 pintes. C'est, sans contredit la plus grande fleur que l'on connaisse, car celle qui passait pour la plus grande, l'*Aristolochia cordiflora*, n'a selon M. de Humboldt que 16 pouces de diamètre.

Mais de tous les produits de Sumatra, nul n'est plus précieux et plus utile que le poivre, principale exportation du pays. La plante qui produit cette épice est une espèce de liane rampante et à tige ligneuse; ses feuilles sont d'un vert foncé, cordiformes, point âcres au goût, presque insipides. La fleur est blanche, le fruit pend en grappes comme celles du groseillier, mais plus longues et plus rigides. Les grains verts d'abord deviennent en mûrissant d'un rouge écarlate, et, séchés ensuite sur des nattes, ils prennent cet aspect noir et ridé sous lequel ils nous arrivent. Le grain le mieux nourri garde le mieux sa consistance : en terme de commerce c'est ce qu'on nomme le poivre lourd; celui qui a souffert soit à cause du terrain, soit par tout autre motif, est plus friable, plus chargé de grabeau : on le qualifie de poivre léger. Les poivriers sont plantés, comme les vignobles d'Europe, en lignes uniformes, parallèles et à angles droits. Leur fécondité commence d'ordinaire à la troisième année; elle dure quelquefois jusqu'à la vingtième. On compte deux ré-

Digitized by Google

coltes, la grande au mois de septembre, la petite au mois de mars. Ce qu'on nomme le poivre blanc n'est pas une espèce spéciale; ce sont des grains triés et dépouillés de l'enveloppe extérieure.

Quand le poivre des pays intérieurs se trouve prêt à être livré au commerce, on le charge sur des radeaux de bambou, qui descendent les cours d'eau avec la vélocité d'une flèche: arrivés aux embouchures des petites rivières, ces radeaux transbordent leurs cargaisons sur des bateaux du pays, qui seuls peuvent franchir le ressac de la côte et porter au large les sacs de poivre, soit aux navires européens qui les reçoivent directement, soit aux caboteurs malais, en charge pour Padang, Bencoulen ou Tappanouli.

La seconde denrée essentielle de Sumatra, c'est le camphre, que les Malais nomment *capour barrous*. Depuis une époque assez reculée, Bornéo et Sumatra furent célèbres dans l'Orient pour ce produit dont les Arabes exaltèrent les vertus. Le camphre est le résultat d'une cristallisation concrète qui s'opère au cœur du camphrier, arbre aussi haut et aussi gros que les plus beaux bois de charpente, atteignant parfois jusqu'à quinze pieds de circonférence. Au son que l'arbre rend sous le bâton, les naturels devinent s'il contient du camphre. Dans ce cas, ils l'abattent, le fendent avec des coins et recueillent dans le cœur du tronc une matière concrète, mais légère, friable et très-soluble. C'est le camphre pur dont le prix varie suivant les qualités: le plus grand débouché de ce produit est dans les marchés de Chine; il y est préféré au camphre du Japon qui se volatilise et résiste moins à l'action de l'air. La substance connue sous le nom d'huile de camphre ne provient pas du même arbre que le camphre concret. Quoiqu'on lui donne le nom d'huile, c'est plutôt une résine liquide et volatile, qui n'a aucune qualité oléagineuse.

Le benjoin est aussi un produit qui abonde à Sumatra. Il découle d'un arbre commun dans le pays des Battas. Cette espèce de gomme ou de résine est blanche, molle, odorante: pure à la première incision, elle se détériore peu à peu et finit par ne distiller qu'une qualité commune. Celle-là s'exporte pour l'Arabie, qui en fait une consommation prodigieuse; la belle sorte vient en Europe, où elle sert à divers emplois.

Les autres objets d'exportation sont le *Cassia lignea*, cannelle commune qui, comme le camphre et le benjoin, vient sans culture dans la partie septentrionale de l'île; les rotangs ou rotins, roseaux très-durs qui s'exportent par cargaisons et deviennent des cannes en Europe; l'arbre du coton de soie (*Bombax*), produit admirable à la vue et au toucher par son lustre, sa douceur et sa finesse, mais peu convenable à l'emploi, à cause de son lainage court, cassant et sans nerf: aussi ne s'en sert-on guère que pour remplir des matelas et des oreillers. L'arbre qui porte ce coton jette ses branches par trois horizontalement, et de telle manière qu'elles forment des angles égaux à la même hauteur. Cette forme régulière l'a fait surnommer l'arbre à parasol, parce qu'en effet il affecte cette configuration. Sumatra produit aussi quelques cafiers médiocres, des bois d'ébène et de teck, des arbres de fer qui fournissent à Palembang des mâts de 70 pieds de longueur, des bois de sandal et d'aloès.

Sumatra expédie également à Canton de nombreuses pacotilles de ces nids de salanganes ou hirondelles, dont les Chinois sont si friands: ces nids, enduits de matières mucilagineuses, sont posés dans les anfractuosités des montagnes comme de petits bénitiers. On en fait deux récoltes par an; au moyen d'échelles de bambou, les naturels parviennent jusque sur les roches les plus escarpées, pour ramasser les nids qui les tapissent.

Au milieu de ces richesses, celle qui semblerait au premier coup-d'œil la plus enviable de toutes est celle qui offre les plus pauvres résultats. Les mines d'or de Padang et de Menang-Kabou produisent à peine de quoi payer leurs frais d'exploitation. Quoique M. Crawfurd porte à 36,000 onces la quantité recueillie dans toute l'île, il est difficile d'admettre ce chiffre que d'autres réduisent à 15 et à 12,000. L'exploitation de l'or est presque laissée en privilége à la race malaise, à l'exclusion des aborigènes de Sumatra. Partout où il y a quelque peu de ce métal à recueillir, les Malais s'y établissent, comme à Lemoun, Batang-Assy, Pucallang et Yambou. L'or recueilli est de deux espèces, l'une provenant de quelques excavations, l'autre du lavage des sables. Dans certains filons, l'or se présente à l'état métallique, et souvent en morceaux de six à sept onces. D'autres fois, il se rencontre en qualité inférieure, reconnaissable à sa couleur pâle et terreuse. Comme les Malais ne procèdent à ces travaux d'exploitation qu'avec ignorance et mollesse, les Anglais et les Hollandais avaient tour à tour songé à tirer parti eux-mêmes du riche minerai de Menang-Kabou; mais, après

Digitized by Google

des expériences successives, ils y ont renoncé.

Sumatra compte beaucoup d'espèces d'animaux qui lui sont communes avec l'Asie méridionale. Ses chevaux sont petits, mais bien faits, hardis et vigoureux. On y voit des vaches, des brebis et des chèvres de médiocre grandeur. Ses forêts nourrissent l'éléphant, le rhinocéros unicorne, plus petit que ses congénères d'Afrique, avec la peau toute pavée d'écussons et hérissée de poils raides et courts; l'hippopotame, le tigre royal, l'ours noir qui dévore le cœur des cocotiers, la loutre, le porc-épic, des daims, des antilopes noires à crinière grise, des sangliers, des civettes et plusieurs espèces de singes, parmi lesquels on remarque le *Simia nemestrina*, singe à menton barbu qui semble être particulier à cette île.

Dans ces forêts se trouvent encore quelques-uns de ces orangs-outangs (*Pythecus Satyrus*) qui semblent être plutôt l'analogue du pongo de Wurmb que du champanzée africain. Dans des temps plus reculés, cette singulière espèce paraît avoir abondé à Sumatra; aujourd'hui elle y est devenue très-rare. L'un des plus beaux individus de ce genre qu'on y ait vu est celui dont parle le docteur Abel Clarke dans le quinzième volume des *Recherches asiatiques de* 1826. « L'équipage d'un canot sous le commandement de MM. Craggyman père et fils, officiers du brick *Mary-Ann-Sophia*, dit la relation anglaise, venait de mettre pied à terre à Ramboun près de Touraman dans le N. O. de Sumatra, quand, au milieu d'une plantation d'arbres clairsemés, il aperçut un orang-outang d'une taille gigantesque. A l'aspect des nouveaux débarqués, l'animal descendit de l'arbre sur lequel il était perché; mais, quand il vit qu'on venait l'attaquer, il grimpa sur un autre tronc. Dans sa fuite, il offrait l'aspect d'un homme de haute stature, couvert de cheveux luisans et noirâtres, mais dont l'allure aurait eu de temps à autre besoin d'un appui qu'il trouvait tantôt dans ses mains appuyées sur le sol, tantôt sur les branches qui pendaient sur sa route. Quand il se fut perché de nouveau sur un arbre, sa vigueur se révéla tout entière; il sautait d'un rameau à l'autre, d'un tronc à l'autre, avec la même agilité que les plus petites et les plus lestes espèces de singes. Vaine eût été la chasse dans un bois touffu et serré, car dans sa course aérienne l'orang-outang allait plus vite qu'un cheval au galop. Sa mobilité, sa souplesse étaient si grandes, qu'on ne put même parvenir à l'ajuster. Ce ne fut qu'en procédant avec une espèce de tactique et après avoir abattu plusieurs arbres, qu'on parvint à l'isoler, et alors il fut frappé successivement de plusieurs balles, dont une, sans doute, lésa les poumons, car il vomit à l'instant presque tout son sang. On le croyait expirant et rendant le dernier soupir au milieu de sa retraite feuillée; quand, à la grande surprise des chasseurs, on le vit bondir de nouveau et courir vers d'autres arbres, on s'élança vers lui, on le cerna, on l'assaillit : alors, loin de céder au nombre, il se redressa, le valeureux orang-outang, et prit l'attitude d'un homme déterminé à se défendre jusqu'à son dernier soufle. Comme l'équipage le harcelait à coups de piques, il en saisit une et la rompit en deux comme il eût fait d'une carotte, dit la relation naïve des marins présens. Après cet effort, se sentant épuisé, l'animal prit l'expression d'une suppliante douleur : il toucha ses blessures, les montra d'une manière si piteuse que les Anglais qui avaient poursuivi cette chasse avec le plus d'ardeur se sentirent émus. Lorsqu'il fut mort, ce fut un objet d'admiration pour les naturels eux-mêmes qui n'avaient jamais vu d'espèce pareille dans le canton. L'orang, étendu sur le sol, semblait avoir six pieds de hauteur; il eût dépassé de toute la tête l'homme le plus grand de l'équipage. Le corps était bien proportionné; la taille large et carrée; le bas de la taille mince; les yeux grands, quoique petits comparés aux nôtres : le nez paraissait plus saillant que chez aucune espèce de singe; la bouche était très-fendue. Une barbe frisée, couleur noisette et de trois pouces de long, ornait les lèvres et les joues : elle semblait plutôt un ornement qu'un disgracieux appendice au visage; les bras étaient bien plus longs que les membres postérieurs. La beauté des dents, dont pas une ne manquait, indiquait que l'animal n'était pas vieux; le poil qui recouvrait tout le corps était poli, doux et reluisant. Ce qui surprenait le plus les assistans était la ténacité de la vie qui avait si long-temps résisté à tant de coups. La force musculaire devait avoir été bien grande, car l'irritabilité de la fibre se manifesta encore, lorsque le cadavre eut été transporté à bord et hissé pour y être écorché. Dans cette opération, faite long-temps après la mort, l'action du couteau détermina un mouvement effroyable de contraction sur les parties charnues. Cette espèce de vie galvanique fut si étonnante que, lorsqu'on parvint aux régions dorsales, le capitaine du *Mary-Ann-Sophia* ordonna de suspendre la dissection jusqu'à ce que la tête eût été détachée.

» Cet animal, dépaysé sans doute, devait avoir

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Femmes de Sumatra*.

1. Mujeres de Sumatrá.



2. *Port de Malacca*.

2. Puerto de Malaca.

de Sancson dil.

Digitized by Google

voyagé durant un certain temps avant d'arriver au lieu où on le surprit, car il avait de la boue jusqu'aux genoux. Sans doute il était sorti par hasard d'impénétrables forêts qui commençaient à quelques lieues de là, et dans lesquelles nul habitant n'aurait osé s'aventurer. Les paysans accourus à cette chasse attribuèrent alors à cet animal les cris singuliers qu'ils entendaient depuis quelques jours, et qui n'appartenaient à aucun des animaux féroces de la contrée.

» Desséchée, la peau de cet orang-outang avait encore 5 pieds 4 pouces de hauteur, de l'épaule à la cheville du pied; le cou avait 3 pouces, la face 8. La figure était complètement nue, si ce n'est au menton et au bas des joues, où commençait la barbe; les cheveux d'un noir plombé tombaient sur les côtés et sur les tempes; les paupières étaient garnies de cils; les lèvres paraissaient minces; les oreilles appliquées contre la tête avaient un pouce et demi de haut en bas; les bras étaient très-étendus. »

Dans la même année 1826, un autre individu de cette espèce, pris vivant dans les îles malaises, fut embarqué sur le navire *l'Octavie*. Cet orang avait quelque analogie avec un nègre par son museau prolongé et par la couleur de sa peau; à l'exception des lèvres, du tour des yeux, du dedans des mains et des pieds, le reste de cette peau était uni et lisse; l'animal marchait soit sur ses deux pieds, soit en s'aidant des membres antérieurs qui étaient plus longs que les jambes. Ses yeux bruns étaient enfoncés dans ses orbites; le nez était court, les lèvres saillantes; les épaules larges et aplaties; les fesses à demi nues, mais distinctes. Les marins de *l'Octavie* avaient baptisé du nom de George, cet animal qui vivait familièrement avec eux. Il servait le café à table, rendait plusieurs services à bord, nettoyait le pont, et puisait de l'eau. Il soignait les habits des officiers comme l'aurait fait un valet de chambre. Corrigé pour quelque faute, il montrait du repentir comme un enfant qui pleure. La nourriture favorite de George était le riz; mais il aimait les fruits, buvait du thé, du café et du vin blanc. Quand il tombait malade, il se laissait tâter le pouls et médicamenter.

Jusqu'ici il n'a pas été possible d'observer les mœurs des orangs-outangs dans les îles malaises, comme on a pu le faire pour les orangs noirs ou champanzées dans le pays d'Angole et dans le Congo. On ne sait s'ils vivent isolés, ou par couples, ou par bandes. Elias Hesse est le seul qui parle du danger que court une femme à traverser les forêts qu'ils habitent. Toutefois, comme il s'agit d'une espèce presque identique, les habitudes du champanzée doivent offrir de grandes analogies avec celles de l'orang malais ou orang roux. Les rapprocher ici, ce sera compléter l'histoire naturelle de l'orang.

Le champanzée ou orang noir a la face glabre et noire comme celle du mulâtre, avec des favoris des deux côtés; les yeux sont petits et rapprochés, mais vifs avec une expression d'inquiétude qui ne manque pas de douceur. Le corps assez bien conformé a des poils clair-semés, noirâtres, rudes, plus longs sur les épaules, plus rares sur le ventre large et plat, sur la poitrine et sur le dedans des cuisses. Les fesses sont prononcées et sans callosités; les bras robustes et assez bien faits ne descendent guère qu'aux genoux; les mains sont fortes sans être longues, glabres et grisatres, ayant leur pouce un peu reculé; le pouce du pied est moins écarté et moins opposable que dans la race des orangs malais. La taille des champanzées est celle des nègres, souvent elle la dépasse; on leur compte une vertèbre lombaire de plus que chez l'homme. Ils ne sont, quoi qu'on ait dit, ni sanguinaires, ni provocateurs; seulement ils se réunissent par troupes, organisent des espèces de camps retranchés, et s'y défendent contre toutes les bêtes féroces, contre le lion même et l'éléphant que leur agilité déconcerte et fatigue. Jaloux de leur liberté, ils se défient des nègres, et immolent ceux qui menacent leur vie ou leur repos. Pour caractériser cet instinct de conservation, l'abbé Prévost, et Laharpe après lui, dans leur *Bibliothèque générale des voyages*, n'ont rien trouvé de mieux que ceci : « Cet animal est si féroce, qu'il se défend quand on veut le tuer.... »

Purchas, qui les a observés à l'état de nature dans les forêts du royaume de Loango, a raconté à Battel que l'orang noir marche droit sans appuyer ses mains sur le sol, qu'il vit dans les bois et se perche sur des arbres, au milieu desquels il a disposé une espèce de toit qui le met à l'abri de la pluie. Il se nourrit de noix sauvages, jamais de chair; et quand, dans leurs bivouacs, les naturels ont allumé du feu pendant la nuit, les champanzées viennent les remplacer autour de ces braises ardentes et paraissent se chauffer avec plaisir. Ces animaux lancent des pierres et construisent des huttes. « On ne saisit jamais les gros vivans, dit Battel, parce qu'ils sont si robustes que dix hommes ne suffiraient pas pour les arrêter; mais les nègres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la

Digitized by Google

mère. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres témoignent de la tristesse et couvrent son corps de feuillage. Un orang, ajoute ce voyageur, enleva un de mes négrillons, qui vécut plusieurs semaines parmi ces animaux sans qu'ils lui fissent aucun mal. » Un certain Labrosse cité par Buffon va plus loin encore : « Il avait, dit notre naturaliste, connu à Loango une négresse qui, enlevée par de grands singes, demeura trois ans avec eux dans les forêts, où ils l'avaient logée dans une hutte de feuillage, et cette négresse n'avait eu qu'à se louer des bons traitemens qu'elle reçut. »

Les femelles des champanzées aiment passionnément leurs petits ; il paraît qu'elles n'en portent qu'un à la fois durant sept à neuf mois. L'éducation dure, dit-on, une ou deux années. Quant à la longueur de la vie, dans l'état sauvage, rien de précis ne peut être avancé là-dessus. Naturellement omnivores, ces animaux cueillent de tous les fruits, recherchent les œufs d'oiseaux sur les arbres et dans les buissons, donnent la chasse aux grenouilles dont ils sont très-friands, et se nourrissent encore de limaçons, de mollusques et d'huîtres.

Dans l'état de servitude, les orangs sont dociles, imitateurs, intelligens, affectueux envers ceux qui les soignent. Leur humeur est douce et grave; leurs habitudes sont propres et sociables. Ceux que l'on a pu observer avaient les mêmes caractères ; ils mangeaient volontiers de tout ce que nous mangeons : du lait, des légumes, des friandises, de la viande même ; l'un aimait le vin de Malaga, l'autre débouchait une bouteille et se curait les dents. Tous préféraient boire dans un verre que laper; ils se lavaient et s'essuyaient les mains avec une serviette ; faisaient leurs lits, mettaient au soleil leurs oreillers et leurs couvertures; reposaient avec plaisir sur des matelas et sur des coussins; servaient à table, portaient du bois et de l'eau avec la plus grande docilité et sur l'ordre du maître.

L'espèce de l'orang roux n'est pas la seule que l'on trouve à Sumatra : on y rencontre aussi le simiang (*Hylobates syndactilus*) qu'Alfred Duvaucel a reconnu et bien décrit. Il s'y tient, suivant ce naturaliste, en troupes nombreuses, que semblent commander quelques individus plus forts et plus agiles que les autres. Un cri épouvantable au lever et au coucher du soleil trahit le camp de ces animaux, qui sont déjà une espèce dégénérée des orangs, race maussade et stupide, résignée comme le chien et comme l'esclave.

Un autre animal particulier à Sumatra est le buffle ou *carbou*, qui y a été dressé pour une foule de travaux domestiques. Le buffle a sur le cou et sur les épaules cette protubérance charnue qui caractérise le zebou; ses jambes sont plus courtes que celles du bœuf, ses sabots plus grands; ses cornes sont posées sur le plan de devant de la tête; la queue petite se termine par un faisceau de soies. La femelle porte son petit neuf mois; elle le charge sur son dos quand il faut traverser une rivière profonde. Le mâle, dans l'état sauvage, se défend contre tous les animaux féroces, même contre le tigre. Comme les buffles marchent par troupes, leur défense au moment du péril est collective. Ils se rangent en bataille contre l'ennemi, lui présentent un mur de têtes et de cornes, et l'éventrent quand il persiste dans l'attaque. Parfois, dans un mouvement régulier de retraite, ils rompent au galop et vont se reformer à quelque distance de là, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la forêt qui les abrite. Nulle évolution militaire n'est, en ce cas, mieux combinée et plus précise que la leur. Le grand plaisir du buffle est de se rouler dans un étang fangeux; il se revêt d'une couche argileuse qui, durcie, le rend insensible à la piqûre des insectes. Le buffle domestique sert au charroi et au labourage. Il travaille lentement mais avec patience; malgré sa force apparente, il ne résiste pas à une fatigue exagérée : la moindre maladie l'abat et l'emporte. Le lait de la femelle est excellent ; il fournit le seul beurre à l'usage de la contrée.

Le catalogue des oiseaux qui habitent les forêts de Sumatra serait long à dresser. Les variétés les plus éclatantes et les plus belles s'y produisent. Le faisan y est de la plus rare beauté, plus gros que le faisan ordinaire, d'un plumage plus saillant et plus riche. Les poules d'Inde y abondent; elles atteignent dans le midi de l'île une hauteur extraordinaire comme celles de Bantam. L'*Ardea argala* du Bengale se retrouve dans le royaume de Palembang. L'angang ou oiseau-rhinocéros, ainsi nommé d'une espèce de corne qu'il porte sur la tête, ne semble pas encore bien classé par les naturalistes : par ses caractères, il paraît appartenir à la famille des casoars. Les autres espèces d'oiseaux sont celles du continent indien.

Les reptiles fourmillent à Sumatra, depuis le grand alligator des rivières qui dévore les hommes jusqu'aux lézards qui infestent les maisons et courent sur le plafond des appartemens. Le caméléon et le lézard volant se montrent dans

Digitized by Google

les broussailles. Nulle part les insectes ne sont ni plus nombreux ni plus importuns que dans cette île. On y trouve des fourmis de toutes les sortes, et surtout cette fourmi blanche ou termite qui dévaste tout, maisons, bois, meubles, vivres, véritable fléau de ces contrées orientales, fléau contre lequel l'huile de pétrole paraît seule avoir une vertu de préservation.

La population de Sumatra est un amagalme de peuples divers et de races distinctes, qu'il serait difficile de ramener à des classemens généraux. Quelques géographes ont imaginé la division vague d'idolâtres et de mahométans; d'autres ont songé à une nomenclature, où les aborigènes seraient discernés des naturels moins anciennement établis dans la contrée. Le savant Marsden, dont les travaux font encore autorité, a subordonné le classement des races aux délimitations géographiques. Ainsi, il a reconnu les Malais dans le royaume de Menang-Kabou, les Achinais, les Battas, les Rejangs, les Lampoungs, dans les provinces qui portent ces noms. Toutefois, il a semblé à ce judicieux observateur que le peuple autochtone de l'île était plutôt le peuple rejang que tout autre. Sa position centrale qui le défendait mieux contre les innovations étrangères, sa langue, son alphabet distincts, semblent autoriser et justifier cette hypothèse.

Les Rejangs sont d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des membres petits, mais bien proportionnés. Les femmes ont l'habitude de pétrir la tête de leurs nouveau-nés, comme c'est la coutume dans quelques îles de l'Océanie: ainsi elles aplatissent leur nez, compriment leur crâne, et tirent leurs oreilles de façon à ce qu'elles se tiennent droites hors de la tête. Les yeux des Rejangs sont noirs et vifs, quelquefois obliques comme ceux des Chinois; leurs cheveux sont épais, noirs et si longs chez les femmes, qu'ils pendent souvent jusqu'à terre. Les hommes se brûlent le poil avec du chunan, espèce de chaux vive.

Du reste, au premier aspect, on voit que ce n'est plus là le type du continent indien. La coupe régulière du visage, l'ovale de ses contours, l'harmonieuse disposition des traits, tout a disparu pour faire place aux pommettes saillantes, aux joues creuses, à l'œil petit et faux, au nez épaté, aux lèvres larges et disgracieuses. C'est le type malais, tempéré dans l'intérieur, soit par d'anciens et inappréciables croisemens, soit par cette vie de montagnes qui conserve toujours mieux les formes et la couleur de la peau. Le Malais et en général tous les naturels de l'île participent de ce caractère physionomique qui leur est commun avec les Rejangs, à peu de nuances près.

L'habillement originaire des Sumatriens différait peu de celui des Taïtiens. Il se composait d'un justaucorps, d'une culotte et d'un chapeau, le tout fait d'écorce d'arbre battue et souple comme une peau de chevreau. Aujourd'hui, presque toute l'île a adopté le costume malais. C'est une veste étroite, sans manches, avec un col comme celui de nos chemises, et des boutons qui sont chez les riches en filigrane d'or. Sur cette veste est le badjou, espèce de robe de chambre en cotonnade bleue ou blanche, quelquefois aussi en toile de Perse, ou chez les grands en étoffe de soie à fleurs. Ordinairement, ils jettent par-dessus le *cayan sarong*, immense pièce d'étoffe peinte en partie, de six à huit pieds de long sur trois ou quatre de large, formant comme une espèce de sac sans fond. Quelquefois ils le relèvent et le laissent pendre sur l'épaule; d'autres fois ils l'entortillent et l'arrêtent sur le milieu du corps et sur les hanches; ou, lorsqu'ils s'habillent complètement, ils le retiennent avec le ceinturon du *cris* ou poignard, qui est de soie cramoisie et fait plusieurs fois le tour du corps. Leur culotte ordinairement de taffetas rouge ou jaune ne passe pas le milieu de la cuisse. Leurs jambes et leurs pieds sont nus. Autour de leur tête est un mouchoir d'étoffe de couleur, qu'ils roulent en bandeau, de manière à ce que la partie supérieure reste découverte (Pl. XXII —4).

Le costume des femmes consiste en une espèce de corset ou veste courte qui leur couvre le sein et descend au-dessous des hanches. Ensuite vient le cayan sarong déjà décrit, dont elles s'enveloppent des aisselles jusqu'aux pieds, et qu'elles retiennent communément par une ceinture d'étoffe brodée ou de feuilles d'or. La robe, *badjou*, diffère peu de celle des hommes; une pièce de coton presque diaphane, *salendang*, leur sert ou d'écharpe ou de voile. La coiffure des femmes ne manque pas d'une certaine élégance, soit qu'elles massent leurs cheveux à la chinoise sur le sommet ou sur le derrière de la tête, soit qu'elles les relèvent en petites touffes séparées, et contenues par un peigne d'écaille de tortue (Pl. XXIII — 1). Dans la zône méridionale de l'île, les jeunes filles portent une petite lame d'or ou d'argent qui entoure leurs cheveux comme un bandeau. Ce bandeau est l'attribut de la virginité, que désignent encore des anneaux ou bracelets d'or et d'argent portés au poignet.

Digitized by Google

La coutume existe parmi les Sumatriens, comme chez les Malgaches et quelques insulaires de l'Océanie, de se limer les dents qu'ils ont naturellement belles et blanches. Au lieu de lime, ils se servent pour cela d'une petite pierre à aiguiser. Les patiens subissent l'opération couchés sur le dos. Dans le pays des Lampoungs, les femmes se vernissent les dents avec de la gomme : en d'autres endroits, les grands les enchâssent dans une plaque d'or qu'ils ne quittent jamais. Dans quelques îles adjacentes, les femmes agrandissent l'ouverture de leurs oreilles, à tel point qu'on pourrait y passer la main.

Les populations du pays intérieur habitent à Sumatra des *dousoms* ou villages, situés presque toujours sur les bords d'une rivière ou d'un lac. Ces dousoms entourés d'arbres fruitiers se composent ordinairement d'un carré de maisons coupées par des ruelles ou des passages. Ni la pierre, ni la brique, ni l'argile n'entrent dans ces constructions : elles les rendraient massives et dangereuses dans les tremblemens de terre fréquens à Sumatra. Le bois en fait tous les frais : la base des maisons est sur des poteaux de sept à huit pieds de hauteur; un plancher de bambou en croix repose sur ces énormes pieux, et au-dessus s'élève la cage de la hutte, dont les côtés peu élevés sont surmontés d'une toiture aiguë, et recouverts d'une feuille de palmier qui remplace notre chaume. Pour parvenir à la seule ouverture de ce logement, il faut grimper par une échelle de bambou. A mi-hauteur de la toiture est une claire-voie pour tenir la hutte aérée (Pl. XXII—3). Chaque soir, dans les habitations isolées, on retire le marchepied extérieur. L'ameublement de ces cases consiste en une natte qui sert de lit, et au-dessus de laquelle court une espèce de dais ou pavillon fait d'étoffes de diverses couleurs. En guise de tables on y trouve de grands cabarets en bois soutenus sur des pieds et qu'on charge de plats en cuivre. C'est autour de ces cabarets que s'accroupissent les naturels, non pas les jambes croisées comme les Turcs, mais le coude appuyé sur l'un de leurs genoux. Les alimens ordinaires des Sumatriens sont des végétaux, et le riz surtout qu'ils préparent en kary; mais ils ne s'abstiennent pas de viande comme les Hindous. Le buffle, la chèvre, la volaille figurent souvent rôtis sur leurs tables. Ils salent les œufs de poisson et font grand cas d'une espèce de caviar, composé de frai de chevrettes.

Le nombre des langues varie à Sumatra en raison du nombre des races. On y parle l'achinais, le batta, le rejang, le lampoung, en même temps que le malais, idiôme dominant, et racine des autres idiômes. La langue malaise, dont on ne saurait préciser le berceau, est un dialecte facile et sonore qui s'est répandu dans tout cet archipel océanien, et qui a mérité par sa douceur le surnom d'*italien de l'Orient*. L'abondance des voyelles, et la rareté des consonnes muettes qui s'y trouvent, en ont fait un harmonieux et doux langage. Aussi les Malais ont-ils une littérature et une poétique : ils ont des chansons, des ballades et d'autres compositions. Quelques termes arabes et portugais se sont glissés dans leur idiôme qui se prête à de pareils *néologismes*. Ils écrivent aujourd'hui en caractères arabes quoiqu'on retrouve dans quelques peuplades de l'intérieur une écriture primitive et originale. Le rejang et le batta, qui sont les dialectes les plus répandus après le malais, en diffèrent moins par les mots que par leur sens attributif. Il est sans doute extraordinaire, unique peut-être dans l'histoire de l'homme, que deux peuples, habitant la même île, se croyant l'un et l'autre aborigènes, arrivés à une civilisation égale, parlant des langues de source commune, aient des alphabets distincts, non-seulement l'un de l'autre, mais de tous les alphabets connus. La différence la plus radicale qui existe entre le malais et les idiômes primitifs, c'est que le premier s'écrit, comme l'arabe, de droite à gauche, tandis que les autres, le batta, le rejang et le lampoung, s'écrivent de gauche à droite. Les caractères se tracent avec de l'encre sur des feuilles d'arbre, ou bien avec le cris ou poignard sur des morceaux de bambou.

Les indigènes de Sumatra n'ont pas des notions bien étendues sur les sciences. Leurs années sont lunaires comme celles des Mahométans; mais ils arrivent à préciser la révolution solaire par la combinaison des saisons et des récoltes. La division par semaines leur est inconnue, ils comptent les jours par l'âge de la lune. La périodicité des marées, les phases de la lune sont prévues et calculées par eux. Pendant les éclipses, ils font un charivari effroyable à l'aide d'instrumens sonores pour empêcher, disent-ils, que l'un des astres ne soit dévoré par l'autre. Quant à la chronologie et aux faits de l'histoire, on ne trouve rien d'arrêté chez eux sur ce point : la tradition seule perpétue quelques souvenirs des siècles antérieurs. En géographie, même ignorance : ils ne savent même pas que leur pays est une île. Les marins achinais voués à la navigation côtière ont seuls retenu des Arabes et des Hindous quelques

Digitized by Google



3. Vue de Malacca.

3 Vista de Malaca.



4. Barques de Pêcheurs Malais.

4 Barcas de Pescador Malayo

Digitized by Google

Digitized by Google

notions pratiques d'astronomie maritime. La science du calcul est aussi tellement bornée parmi eux, qu'ils n'ont pas de terme pour désigner un nombre au-dessus de dix mille. Leurs mesures sont le catti et le pikoul ; le pikoul équivaut à 133 liv. 1/3 : cent cattis font un pikoul.

Leur médecine, comme celle des Hindous, se réduit à la connaissance et à l'emploi de quelques simples : tout vieillard, homme ou femme, est compétent pour les administrer. Certaines plantes se prennent en infusions, d'autres s'appliquent en cataplasmes. Les maladies les plus horribles de ce pays sont deux espèces de lèpres, l'une qui écaille la peau et la rend hideuse, mais qui ne semble ni mortelle, ni contagieuse; l'autre, l'éléphantiasis, qui se révèle par d'épouvantables symptômes. La peau tombe par lambeaux, les os se carient jusqu'à la moëlle, la chair se détache, pend et tombe. C'est une décomposition lente et visible, une ulcération générale et cancéreuse. Comme ce mal passe pour contagieux, les individus qui en sont atteints se voient chassés de leurs familles, de leurs maisons, de leurs villages. Obligés d'habiter les forêts, dans des huttes qu'ils se construisent eux-mêmes, ils y vivent de provisions que leurs parens vont leur porter de temps à autre.

Les arts et l'industrie manufacturière des pays intérieurs ne sont guère avancés ; mais les villes littorales ont leurs fabriques et leurs ateliers. Le royaume d'Achem possédait autrefois, dit-on, des fonderies de canon, et de nos jours encore le pays de Menang-Kabou a conservé une célébrité pour la confection des armes à feu et de ces cris malais dont la trempe est si sûre; mais le premier titre manufacturier de l'île est dans ses ateliers de filigranes d'argent et d'or fin, si prodigués dans le costume malais, si recherchés de toute l'Asie. Ce sont des ouvrages d'un fini admirable, que les Chinois eux-mêmes si habiles et si patiens n'ont encore pu ni surpasser, ni atteindre. Les autres métiers se tiennent dans une ligne bien plus secondaire : les ouvrages en fer et en charpente, la maçonnerie, le tissage des étoffes, la poterie, la fabrication du sucre et de la poudre à canon, seules industries à citer après celle des filigranes, ne se distinguent ni par les procédés de mise en œuvre, ni par les résultats obtenus.

La chasse n'est pas seulement, dans ces contrées, un plaisir et une ressource ; elle devient une guerre et une nécessité contre les tigres les plus féroces qui soient au monde. On a vu souvent dans les provinces de l'intérieur des villages entiers ravagés par eux. Pour les combattre, les naturels disposent des piéges : les uns en forme de cage où l'on place une proie pour attirer l'animal ; les autres creusés en large et profond saut-de-loup qui le livre à la discrétion du chasseur. Ici ce sont de forts rotangs élastiques qui saisissent la bête par les reins ; là, une planche qui fait la bascule et la jette sur des pieux acérés. Ce n'est pas sans quelque répugnance que les Sumatriens se portent à des hostilités envers les tigres, à l'égard desquels ils ont un préjugé superstitieux; il faut même, pour en venir là, qu'ils aient des représailles de famille à venger.

Rien n'est uniforme à Sumatra, ni coutumes ni lois, parmi les cinq peuples distincts qui l'habitent. Les Rejangs, type le plus large de cette population, sont d'un naturel paisible et endurant, de vertus passives et inertes, moins fourbes, moins cruels que les Malais, réservés, graves, intelligens, peu susceptibles de haïr, mais implacables quand ils haïssent. Sobres dans le boire et dans le manger, ils vivent de végétaux, et ne tuent une chèvre que pour faire honneur à un étranger. L'hospitalité est chez eux la seule qualité active; elle va jusqu'à la dernière limite de leurs moyens. En revanche, ils sont chicaneurs, indolens, adonnés au jeu, fripons quelquefois, soupçonneux et serviles. Leurs femmes sont bonnes, modestes et chastes.

Leur gouvernement semble avoir conservé des formes patriarcales, mêlées de quelque féodalité. Le souverain du pays, le *Pandgeram*, tient dans une espèce de vasselage les *Doupattis* ou chefs de village. Ces doupattis, autant que les faits ont pu le constater, n'ont qu'une autorité précaire et conditionnelle. Obéis ou désobéis, ils sont là comme des conseils, non comme des maîtres. La puissance du pandgeram se modifie elle-même et se dénature suivant les localités : il aura des droits absolus sur un village, sur un autre des droits bornés et relatifs.

Le titre de pandgeram ne date que d'un siècle. Il fut attribué pour la première fois à Beginda-Sebyam, chef belliqueux qui prit en 1719 une part active à l'expulsion des Anglais du fort Marlborough. Le roi javanais de Bantam, jusqu'alors suzerain nominal de la côte méridionale, se dessaisit de tous ses droits en faveur de ce nouveau titulaire, et ses successeurs continuent à les invoquer contre les prétentions d'indépendance des doupattis, chefs de village. La dignité de doupatti est ordinairement héréditaire.

A côté de ce pays des Rejangs, subdivisé en quatre tribus, est le gouvernement de Passu

Digitized by Google

mah, vaste province, qui offre les mêmes coutumes et se gouverne par les mêmes lois. Là aussi sont quatre pandgerams qui relèvent du sultan de Palembang, vasselage de vieille date et remontant aux jours de la conquête javanaise; car, au milieu des vagues élémens dont se compose l'histoire de Sumatra, il est facile de discerner l'action de la double invasion étrangère, malaise vers le N. O., javanaise au S. E. Les lois, les coutumes, la langue même ont reçu le contre-coup et ont gardé l'empreinte de ces grands ébranlemens politiques.

Les coutumes des Rejangs, principal code de la contrée, ont défini la plus grande partie des questions civiles et criminelles, et fixé l'action et la distribution de la justice. Les lois de succession, la proscription paternelle, les dommages-et-intérêts, le serment, le témoignage, le tarif des honoraires, les formalités du mariage, la pénalité contre le vol et le meutre, se trouvent largement détaillés dans le code des Rejangs ou *Addat*. Celui qui est convaincu de vol paie deux fois la valeur de l'objet volé avec une amende en sus; le meurtre se rachète par un *bangoun*, somme d'argent qui varie de 80 piastres à 500, suivant la dignité, l'âge, le rang et le sexe de la victime. Le serment judiciaire ne s'accomplit qu'au milieu des plus solennelles formalités, et il est rare qu'il soit l'occasion d'un parjure. Par suite du rachat en cas de meurtre, la peine capitale est presque ignorée à Sumatra; les Européens seuls en font une application arbitraire. Les punitions corporelles sont très-rares aussi : la prison de leurs criminels est une espèce de cage carrée faite en bambou et assurée aux quatre angles par de forts madriers.

Le droit d'esclavage est en vigueur à Sumatra, comme dans plusieurs contrées de l'Orient; mais l'usage en est rare et restreint. Les naturels ont peu d'esclaves et leurs serviteurs vivent presque toujours sur le pied de l'égalité avec le reste de la famille.

Le mariage est de trois sortes à Sumatra, par *joujour*, par *ambel-ana*, et par *semoundo*. Le joujour est un prix d'achat donné en retour de l'épousée, au moyen de quoi elle devient la propriété du mari. Quelquefois le joujour stipulé se compense dans les familles où l'on a tout à la fois des filles et des garçons à établir; en cas de divorce ou de répudiation, l'époux peut réclamer le montant du joujour moins 25 piastres. Le mariage par ambel-ana détermine une position inverse : c'est le jeune homme qui, moyennant une faible indemnité, devient le commensal et l'hôte du beau-père. Sa femme alors est le chef du ménage; elle répond de ses dettes, paie ses amendes quand il en encourt : sous ce régime le mari vit dans un état neutre entre celui de fils et celui de débiteur. Ce qu'il cultive n'est point à lui; ce qu'il gagne est versé dans la caisse commune. Le mariage de la troisième espèce, le semoundo, est emprunté à la coutume malaise : c'est le terme moyen entre le joujour et l'ambel-ana; c'est l'alliance libre, établie sur le pied de réciprocité, et presque identique avec notre régime de communauté de biens.

La cérémonie du mariage est fort simple : le chef du village joint les mains des époux et les déclare mari et femme; alors on donne une fête ou *bimbang*, nom qui s'applique à toutes les fêtes indigènes. On y consacre un jour entier, dont la matinée est employée en repas ou en combats de coqs, et la soirée à des danses. La danse des Sumatriens est exécutée ou par une seule personne, ou par deux femmes, ou par deux hommes, ou par un homme et une femme. Leurs attitudes sont lentes et forcées, leurs mouvemens lascifs, mais trop grotesques. L'orchestre se compose d'instrumens hindous, malais ou chinois; le *calintang*, le *gong*, espèce de cloche, le *soulen* ou flûte malaise, et la timbale nommée *tinkah*. Les jeunes danseuses mettent dans ces occasions leurs plus beaux habits de soie et leurs plus riches ornemens de filigrane; leurs oreilles, leurs bras, leurs jambes sont chargés d'anneaux d'argent et d'or; leurs cheveux, parfumés d'huile de benjoin, s'émaillent de fleurs odorantes. Après la danse vient le chant : une jeune fille commence, timide et tournant le dos à l'assemblée; et, quand elle a modulé un premier motet, le plus habile chanteur entonne la réplique. Ces chansons expriment toujours une pensée amoureuse, souvent délicate et suave. Pour remplir les intermèdes, on lance le bouffon du bimbang, qui a privilége pour exciter le rire. La soirée et une portion de la nuit se passent ainsi.

Quand l'heure est venue de laisser les époux ensemble, on les conduit vers leur case, puis on les fait placer sur des coussins élevés, vêtus de leurs costumes d'apparat et chargés des bijoux de toute la famille. Après cette cérémonie, le pauvre époux n'est pas tenu pour quitte. La coutume du pays veut que la vierge se défende même contre la possession légitime : elle lutte donc tant qu'elle a de force, et cette lutte, dont le dénouement est prévu, va parfois se prolongeant pendant plusieurs jours.

Quoique la polygamie soit tolérée à Sumatra, et prévue par le code des lois, il est rare que les

Digitized by Google

naturels aient plus d'une femme : les chefs seuls, et encore les plus riches parmi eux, usent de cette liberté pour contracter plusieurs alliances par joujour.

La passion du jeu est, comme on l'a dit, très-habituelle aux naturels. Les dés, le jeu de balle et les combats de coqs sont leurs délassemens favoris. Ces combats de coqs trouvent, en certaines localités, des amateurs si acharnés, que les chefs sont obligés de ne les souffrir que sous de certaines conditions. Rarement on rencontre un homme voyageant dans la contrée sans un coq sous le bras, et, s'il y a quelque bimbang dans le voisinage, on voit des bandes de 40 à 50 naturels, portant chacun leur athlète emplumé. En lui repose l'espoir d'un gros bénéfice, car on met de fortes sommes pour enjeu : ces parieurs forcenés vont jusqu'à risquer leurs femmes, leurs filles et leurs mères, dans la chance du combat. C'est le *cock-pit* anglais avec tous ses acharnemens et toutes ses folies. Il y a des pontes pour tel coq contre tel autre, et les enjeux indirects sont permis. La race des coqs malais jouit d'une réputation de vigueur et de hardiesse parmi les connaisseurs. Pour prévenir toute fraude et toute dispute, on ne laisse jamais combattre ensemble deux coqs de la même couleur; mais on oppose des sujets de nuances tranchées, par exemple un gris à un noir, un jaune à un rouge. Les Rejangs ont d'autres divertissemens moins barbares. Ce sont des joûtes annuelles qui reproduisent les anciens jeux pyrrhiques. On y simule un combat, soit à la lance, soit au cris malais, arme courbe et chatoyante qui éblouit et menace comme une langue de serpent.

Comme tous les peuples d'origine malaise, les naturels de Sumatra, et surtout les peuplades littorales, aiment passionnément l'opium. Le pavot qui produit ce narcotique ne croissant pas dans l'île, on en tire du Bengale deux cents caisses environ par année. L'opium s'importe en gâteaux de cinq à six livres, enveloppés de feuilles sèches. Les naturels l'emploient de deux manières : ils le prennent en substance ou ils le fument. Le premier de ces deux emplois est celui que préfèrent les Turcs et la plupart des Orientaux; les Malais, au contraire, sont avides du second : ils s'enivrent de fumée d'opium, au point d'en devenir frénétiques et fous. Surexcités par ces vapeurs puissantes, ils se précipitent hors de leurs maisons, éperdus, l'œil hagard, la main levée pour le meurtre, et le consommant presque toujours quand on ne les prévient pas. Ce n'est pas ici le moment de raconter tout ce que l'abus de l'opium occasione de scènes désastreuses dans l'archipel malais; car Sumatra est de toutes ces îles celle où de pareilles catastrophes sont le moins fréquentes. Soit qu'on y abuse moins de cette substance, soit que des mœurs plus douces en rendent l'excès moins dangereux, toujours est-il qu'on y a peu de victimes à déplorer. Nous retrouverons à Java les forcenés fumeurs d'opium.

L'usage du bétel, moins coûteux et plus accessible au peuple, est du reste plus général parmi les naturels. Le tabac, roulé dans des feuilles de palmier, compte aussi beaucoup de consommateurs.

La plus grande durée de la vie à Sumatra excède rarement 60 ans. Quand un enfant naît, on lui donne un nom, mais il n'a les honneurs du surnom que beaucoup plus tard. Dans quelques pays rejangs, la coutume, évidemment empruntée aux Arabes, affecte aux pères le nom de leur nouveau-né. Ainsi l'on dit, par exemple, Pongon-Pah-Lindoo (Pongon, père de Lindoo), comme on dit en arabe, Mohammed-Abou-Beker (Mahomet, père de Beker). Du reste, jamais un Sumatrien n'articule son propre nom; l'usage le veut ainsi. Il n'apostrophe jamais à la première personne, mais à la troisième.

Les funérailles se font au moyen d'une grande planche commune à tout un village et sur laquelle on étend le cadavre frotté avec de la glu, pour qu'il se conserve plus long-temps; on le porte ainsi au cimetière où une fosse le reçoit, profonde à peine de deux pieds. Des femmes suivent le convoi, criant et glapissant, et le bruit ne cesse que lorsque la terre a recouvert la dépouille du mort. On jalonne alors le tour de la fosse de petites banderoles, et l'on y plante un arbrisseau symbole de deuil.

La transformation religieuse que le mahométisme a opérée dans l'île de Sumatra ne semble avoir respecté aucune des traditions du culte primitif, car on en chercherait aujourd'hui vainement la trace. Si l'on entend par religion un système complet de dogmes et de rites, avec des prêtres pour les enseigner et des fidèles pour s'y soumettre, on peut dire que nulle religion n'existe même aujourd'hui parmi les Rejangs de Sumatra. Ils croient à des êtres surnaturels, impalpables, qui ont la double faculté de faire le mal et le bien; mais là encore on peut retrouver les bons et les mauvais génies, les bons et les mauvais anges, système commun à toutes les religions. Ceci est tellement vrai que les mots

Digitized by Google

dont ils se servent pour désigner ces esprits supérieurs sont les uns de racine arabe, les autres de racine javanaise ; on les nomme tantôt *djinns*, tantôt *deways*, altération évidente des *deoutas* que les Javanais ont empruntés aux Hindous. Il y a plus : pour exprimer Dieu, il n'y a qu'un mot dans tous les dialectes de Sumatra. Ce mot est l'*Allah* des mahométans, fort peu dénaturé dans les quatre idiômes sumatriens.

Les mânes de leurs ancêtres sont sacrés aux naturels; c'est par eux qu'ils jurent; c'est à eux qu'ils s'adressent aux époques calamiteuses, dans une guerre, dans une famine, dans une épidémie. Leur croyance à la métempsycose est étrange en ce sens qu'ils pensent que les ames humaines vont se loger dans les corps des tigres. De là vient leur respect pour ces animaux, qu'ils ne combattent guère, de force ou par ruse, qu'à leur corps défendant. Ils prétendent qu'il y a un lieu dans le pays où les tigres ont un gouvernement et une cour, où ils habitent des villes et des maisons couvertes de cheveux de femmes. Le culte des tigres est à Sumatra le culte de la peur ; les alligators qui dévorent les baigneurs sont adorés pour la même cause.

Ces mœurs, ces lois et ces coutumes, qui sont plus particulières aux Rejangs, se reproduisent, à quelques variantes près, dans le pays des Lampoungs qui confine au leur. Les Lampoungs habitent l'extrémité méridionale de l'île depuis Palembang jusqu'à la frontière du Passoumah. La portion de la côte qui s'étend au S. O. n'est guère peuplée; mais l'intérieur du pays contient des tribus fortes et indépendantes. De tous les Sumatriens ce sont ceux qui ressemblent le plus aux Chinois par leurs yeux bridés et leurs visages en losange. Ils parlent un idiôme rempli de sons gutturaux. Quoique gouvernés par des pandgerams, ils étaient de temps immémorial les sujets nominaux du roi javanais de Bantam ; aujourd'hui ils relèvent des Hollandais à qui toute la récolte en poivre doit être remise. Elle se charge sur d'énormes pirogues faites d'un seul arbre creusé, et qui portent quelquefois jusqu'à 100 quintaux. Les mœurs des Lampoungs sont plus relâchées que celles des Rejangs ; ils sont enclins au vol et au mensonge, et ne pratiquent l'hospitalité que par esprit d'ostentation. Les femmes des Lampoungs sont les plus belles et les mieux faites de toute l'île.

Au centre de Sumatra s'étend le royaume de Menang-Kabou, long de cent milles à peu près, et peuplé de Malais. Ce pays, qu'une lutte récente a mis aux mains des Hollandais, prime encore tous les autres par sa puissance et par son industrie. C'est là que sont les mines d'or, les manufactures d'armes et de cris. Ces cris si usités parmi les Malais méritent d'être dépeints : leur lame a 14 pouces de long ; veinée, damassée, d'une trempe admirable, elle n'est ni droite, ni également courbe, mais accidentée dans ses inflexions : cette forme rend ses coups plus meurtriers. Le manche est ordinairement d'ivoire orné d'or, ou d'une espèce de chrysocalque appelé *soasso*, avec une figure au sommet, qui ressemble à l'Isis égyptienne. Le fourreau est fait aussi d'une belle espèce de bois creusé, garni à l'extrémité inférieure d'un bout de rotang fendu, teint en rouge. La coutume d'empoisonner les armes, en vigueur dans la Malaisie, n'est pas fréquente aujourd'hui à Sumatra ; mais il est probable qu'elle y a jadis eu de nombreux partisans.

Les naturels de Menang-Kabou sont tous mahométans ; aussi leur pays est-il regardé comme saint par les Malais de la côte et de la presqu'île ; ils vont même jusqu'à en faire le but d'un pélerinage. Divers auteurs ont cherché à expliquer comment un royaume aussi central a pu se convertir à l'islamisme d'une manière complète, pendant que les provinces voisines ne l'adoptaient qu'en partie, ou se refusaient à l'accepter. L'historien portugais Jean de Barros place l'invasion du mahométisme dans la presqu'île et dans l'archipel malais vers le milieu du XIVe siècle. Marco Polo, dont les notions sur l'Inde furent assez étendues, reporte la date de cet événement à un siècle plus tôt. L'un et l'autre s'accordent à dire que des marchands sarrasins venus de Surate furent les instrumens de cette prédication. Sans doute le prosélytisme ne dut arriver à Menang-Kabou qu'à la suite d'une conquête. Les Malais de la presqu'île, déjà mahométans, imposèrent le nouveau culte par les armes, et, mêlés désormais aux naturels, continuèrent de surveiller l'entier accomplissement de l'œuvre religieuse. Dans un pays d'ailleurs où nulle croyance n'avait jeté de profondes racines, où n'existaient ni intérêts de caste, ni privilége sacerdotal, toute innovation de ce genre devait pénétrer facilement dans les esprits.

Les États malais sont régis par un rajah, qui prend le titre de sultan. Ses délégués sont des seigneurs ou *dattous* qui administrent en son nom. Partout où l'on rencontre de ces dattous, on peut se dire hardiment en pays malais. A Bencoulen, ville hollandaise et neutre par conséquent, il y a quatre dattous placés sous l'au-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Sincapour.*

1 Sincapur



2 *Partie du Quartier Malais.*

2 Parte del Barrio Malayo

de Sainson del.

Digitized by Google

torité d'un pandgeram, pour représenter les diverses nuances des pouvoirs indigènes.

Long-temps ce peuple malais fut regardé comme originaire de l'étroite péninsule de Malacca qui a gardé son nom. Aujourd'hui l'on sait pertinemment qu'il ne s'y est installé qu'à une époque assez récente. D'ailleurs, à voir seulement l'espace qu'occupe cette race d'hommes, il est impossible d'admettre qu'elle ait eu ce point de départ. On la retrouve dans tout l'archipel que nous nommons la Malaisie, sans tenir même compte des similitudes de types et des ressemblances de mœurs qu'elle trouve au-delà de cette limite. Maintenant de quel point central a-t-elle rayonné dans ces directions diverses? Où est le berceau de ce peuple malais, si original et si caractérisé? A ces questions, on ne peut répondre que par des hypothèses. Quelques ethnographes ont parlé de Bornéo; d'autres de Palembang. Marsden peuche pour Sumatra, Malte-Brun pour Java : l'un arrive à sa conclusion par des inductions philologiques; l'autre invoque l'histoire de la conquête javanaise, et les analogies frappantes du dialecte javanais avec le sanscrit et le telinga de l'Hindoustan. Ces deux opinions ont leur côté spécieux; également fortes, également admissibles, elles ont seulement le tort de s'exclure et de s'annuler l'une l'autre.

A l'appui de la dernière hypothèse, on ajoute que vers 1160 un grand nombre de ces Malais quitta les environs de Palembang, fonda Sincapour, puis Malacca vers 1250. En 1276, ces peuples étaient encore païens, quand un prince mahométan, Mohammed-Chah, les convertit à l'Islamisme. Ce monarque régna pendant près de 60 ans sur une grande partie de la presqu'île et sur les îles adjacentes.

Quoi qu'il en soit, ces Malais, dont l'espèce domine tous ces parages, sont une repoussante nature d'hommes, aux membres ramassés et musculeux, mais petits et souvent mal conformés. Une peau rouge et cuivrée, des cheveux raides sur un front bas et déprimé, des pommettes saillantes, des yeux enfoncés et jaunes qui ont le regard du tigre; un nez aplati, une large bouche aux lèvres épatées, d'où le jus du bétel s'échappe comme des caillots de sang; tel est leur ensemble hideux et sauvage, fait pour inspirer un dégoût mêlé d'effroi. A cela, si l'on ajoute le caractère le plus faux, le plus cruel, le plus déhonté; des mœurs de bandits et de pirates, des habitudes sales et crapuleuses; un mépris de toute loi et de toute foi, on aura la mesure de ce que sont les indigènes de ce vaste archipel malais. Outre le royaume de Menang-Kabou, ils habitent presque tout le littoral de Sumatra.

Vers le nord et sur les limites du royaume d'Achem se trouve la nation des Battas, la plus curieuse de toute l'île, la plus bizarre par ses traditions et par ses mœurs. Eux et les Rejangs sont, sans doute, les deux vraies nuances d'aborigènes. Moins grands que les Malais, les Battas ont le teint plus beau : ils sont actifs, courageux, passionnés pour les chevaux et pour les jeux de hasard. Cette contrée intérieure, où nul Européen ne pénétra avant Miller en 1772, et que M. Anderson a observée et décrite en 1823, offre le contraste d'une civilisation fort avancée et de coutumes atroces. Presque tous les Battas savent lire et écrire; ils ont une langue, un alphabet à eux, une religion plus arrêtée qu'aucune des religions locales, une littérature qu'on dit belle et riche : ils sont doux, hospitaliers, honnêtes, industrieux, et pourtant, par une étrange anomalie, ils sont anthropophages. Cette anthropophagie, aujourd'hui bien prouvée, est moins un vice de nature chez les Battas qu'un respect pour les coutumes de leurs ancêtres. C'est dans un code de lois de la plus haute antiquité qu'ils relèvent les cas où l'on peut manger de la chair humaine. Ce code condamne à être dévorés vivans : 1° ceux qui se rendent coupables d'adultère; 2° ceux qui commettent un vol au milieu de la nuit; 3° les prisonniers faits dans les guerres importantes; 4° ceux qui, étant de la même tribu, se marient ensemble, unions sévèrement défendues, parce que les contractans sont censés descendre des mêmes père et mère; 5° ceux qui attaquent traîtreusement un village, ou une maison, ou une personne. Quiconque a commis un de ces crimes comparaît devant un tribunal compétent. Les témoins une fois entendus, la sentence est prononcée; après quoi les juges boivent un verre de liqueur, cérémonie qui équivaut à signer et sceller l'arrêt. On laisse ensuite deux ou trois jours s'écouler pour que le peuple ait le temps de s'assembler; et, dans le cas d'adultère, la sentence n'est exécutoire que lorsque tous les parens de la femme sont en mesure de prendre part au festin. Enfin, au jour fixé, on amène le prisonnier, on l'attache à un arbre, ou à un poteau, les mains en croix. Le mari, ou la partie plaignante, s'approche et choisit le morceau qui lui convient le mieux, en général les oreilles; ensuite les autres convives viennent se servir les uns après les autres, suivant leur rang et selon leur goût. Ce repas fait, le mari coupe la tête du

Digitized by Google

condamné, l'emporte chez lui comme un trophée, la place sur le devant de sa case, et dépose avec soin dans un bocal la cervelle qui a, suivant les naturels, des vertus magiques. On ne touche point aux intestins, mais on se dispute, comme morceaux friands, le cœur, la paume des mains et la plante des pieds. La chair du criminel est mangée, tantôt crue, tantôt grillée, mais toujours sur place. Il y a là des citrons, du sel et du poivre pour l'assaisonner, quelquefois du riz; mais jamais de liqueur, ni de vin de palmier; seulement plusieurs convives apportent des bambous creux, au moyen desquels ils aspirent le sang du supplicié. Les hommes seuls assistent à cette scène de cannibales, la chair humaine étant défendue aux femmes qui ne peuvent en manger qu'en cachette.

Les Battas préfèrent, dit-on, la chair humaine à toute autre chair; mais, malgré ce goût, il est sans exemple, d'après sir Stamford Raffles, qu'ils cherchent à se satisfaire hors des cas où la loi le permet. Il y a plus: c'est que, dans ces occasions mêmes, ils ne procèdent ni par passion, ni par esprit de vengeance, mais avec une gravité, un calme, un sang-froid incroyables. Cette assertion toutefois est contredite par le récit plus moderne de M. Anderson qui affirme que le rajah de Tanah-Jawa, l'un des plus puissans chefs de cette contrée, ne pouvait plus supporter d'autre nourriture que la chair humaine. Quand elle lui manquait, il expédiait dans la campagne une bande d'esclaves qui tuaient un homme au hasard et lui rapportaient son cadavre. Du reste le calme habituel des Battas fait place à de frénétiques fureurs, quand il s'agit de manger des prisonniers de guerre. Ils vont même parfois jusqu'à déterrer un corps. Jadis la coutume voulait que l'on mangeât les vieillards quand ils devenaient trop vieux pour travailler. Ces victimes, résignées à leur sort, choisissaient une branche horizontale et s'y suspendaient tranquillement par les mains, tandis que leurs familles et leurs voisins dansaient autour d'eux en chantant: « Quand le fruit sera mûr, il tombera! » Ces immolations avaient lieu ordinairement dans la saison des citrons, et à l'époque où le poivre et le sel abondaient aussi. Dès que les victimes se laissaient choir, les assistans se jetaient sur elles et les dévoraient. Cette coutume est tombée en désuétude: c'est un pas vers l'aboliton graduelle de l'anthropophagie, quoique aujourd'hui encore, et en temps de paix, cent malheureux soient mangés annuellement par les Battas.

Sir Stamford Raffles en cite un exemple récent. « Il y a peu d'années, dit-il, un homme accusé d'avoir séduit la femme de son voisin fut exécuté, suivant la loi, non loin de Tappanouly. Le résident anglais fut invité à assister au repas et refusa; mais son secrétaire et un officier européen acceptèrent. Ils trouvèrent au lieu désigné une grande foule et le criminel attaché à un arbre, les mains en croix. Le ministre de la justice, qui était un chef d'un certain rang, s'avança avec un grand couteau à la main, qu'il brandit en s'approchant de la victime; il était accompagné d'un homme portant un plat, où était contenue une préparation culinaire, sauce composée de jus de citron, de poivre et de sel, que les indigènes nomment *samboul*. Ledit ministre de la justice appela le mari outragé dans l'honneur de sa femme, et lui demanda quel morceau il préférait? — « L'oreille droite, » répondit-il; et l'oreille droite fut aussitôt détachée de la tête d'un seul coup; puis remise au mari, qui, se tournant vers l'homme au samboul, la trempa dans la sauce et la dévora; le reste des assistans se jeta alors sur le corps, chacun découpant et mangeant le morceau le plus à sa guise. Après avoir dépecé une bonne partie de l'homme adultère, quelqu'un lui plongea un poignard dans le cœur; mais ce fut par égard pour les deux étrangers, car ce n'est nullement l'usage de donner le coup de grâce. »

Les coutumes des Battas offrent d'autres singularités. Avant de contracter un mariage, la future se montre toute nue dans un bain à son fiancé, qui discute ensuite le prix d'achat ou joujour. Les nouveaux époux goûtent ensemble de deux sortes de riz, et le père de la mariée étend sur le couple un morceau d'étoffe. Les détails de leurs croyances ne sont pas moins étranges; trois grands dieux gouvernent le monde, le dieu du ciel, *Battara-Couson*, le dieu de la terre, *Mangalla-Boulang*, le dieu des airs, *Sorie-Pada*. Un géant porte la terre sur sa tête: un jour, fatigué, il la secoua, et l'Océan sortit de son lit, et les continens s'écroulèrent. Il fallut que le Créateur jetât d'en haut une montagne, noyau de nouvelles terres: une fille céleste vint l'habiter, et de ses trois fils, mariés à leurs trois sœurs, naquit un autre genre humain.

Le vêtement des Battas diffère peu de celui des Rejangs; c'est toujours le pantalon rayé tombant à mi-jambe, la veste aux manches courtes ou longues, l'écharpe en sautoir, la ceinture pour retenir le cris, et le mouchoir roulé autour de la tête (Pl. XXII—2.) Les es-

Digitized by Google

claves et les prisonniers de guerre sont liés par le cou à un poteau ou à un arbre, avec le pied engagé dans une planche qui les empêche de faire un seul pas. M. Anderson vit un guerrier de Seanlar montant la garde auprès d'un de ces captifs qui devait être dévoré à la fête suivante (Pl. XXII — 2). Le costume de ce malheureux, qui appartenait à l'un des districts environnans, consistait dans les braies seules et dans un morceau de toile jeté sur l'épaule. Les femmes battas, que vit ce voyageur, portaient pour vêtement ordinaire deux pièces de cotonnade blanche, la première tombant du milieu des reins jusqu'à mi-jambe, la seconde drapée de manière à tenir une épaule couverte et l'autre nue. Assises sur des nattes à carreaux, ces femmes passent une grande portion de leur journée à mâcher du bétel (Pl. XXIII — 1).

Le pays des Battas est divisé en districts inégaux et indépendans, dont chacun a son chef ou rajah. Ces rajahs se combattent souvent entre eux; ils mettent en campagne quelques milices armées du fusil à mèche, de la lance de bambou et d'une espèce de sabre ou de grand couteau. Presque toujours divisés, ils se réunissent pourtant quand un ennemi commun menace leur indépendance. Les chefs des villages battas se distinguent de leurs administrés par des traits plus réguliers et plus nobles. Celui de Batou-Bara avait, ainsi que ses deux fils, le teint assez blanc et la physionomie intelligente. Il reçut l'envoyé anglais avec le cérémonial usité, et le fit asseoir sur son divan couvert de nattes du plus beau travail (Pl. XXII—4).

Au-dessus du pays des Battas et dans tout le rayon N. O. de Sumatra, s'étend le royaume d'Achem, le seul de la contrée qui ait joué un rôle historique de quelque importance. Les annales de ce pays ont une foule de points de contact avec les victoires portugaises dans l'Inde. Dès 1511, Albuquerque mettait le pied sur la côte de Sumatra où parurent ensuite et tour à tour Perez d'Andrade et Diégo Pacheco: ce dernier y périt en cherchant d'imaginaires îles d'or. Depuis cette époque une lutte commença entre les rois d'Achem et la puissance portugaise qui venait de fonder sa métropole de Malacca. En 1521, Georgio de Brito attaqua Achem que défendait le rajah Abraham, chef de la ville, et devenu plus tard sultan de toute la contrée. C'est à cet Abraham que divers historiens attribuent une série d'attaques contre Malacca, de 1528 à 1530; attaques qui se continuèrent avec plus de vigueur sous le règne suivant. Le roi d'Achem, Siri Al-Radin, assiégea cette place tantôt en personne, tantôt par son général Lacsemanna; en 1537, en 1547, en 1567 avec quinze mille hommes et deux cents pièces d'artillerie, en 1573, en 1574 de concert avec la reine javanaise de Japara, en 1575 avec une flotte qui, au dire des contemporains, couvrait le détroit de Malacca; enfin en 1582. Aucune de ces tentatives, dont Faria de Sousa, Mendez Pinto, Castanheda, Barros et Diégo de Couto, nous ont laissé les détails, n'aboutit à la conquête de la ville menacée; mais elles coûtèrent à la cour de Lisbonne des dépenses énormes d'hommes et de matériel, pour défendre une possession que chaque nouveau siége remettait en cause.

Le successeur d'Al-Radin, usurpateur qui se fit sultan d'Achem sous le nom d'Aladin, laissa Malacca plus tranquille: ce fut lui qui accueillit le capitaine anglais Lancastre, fondateur du comptoir de Bantam sur la côte de Sumatra.

Les hostilités ne recommencèrent que sous Peducka-Siri, le plus puissant des rois d'Achem: il parut en personne devant Malacca en 1615 avec cinq cents voiles et soixante mille hommes; mais, attaqué par la flotte portugaise, il fut obligé de prendre la fuite. En 1628, nouvelle agression suivie de résultats plus désastreux encore: douze mille Achinais coupés de leurs navires tombèrent au pouvoir de leurs ennemis; aussi Achem se tint-il tranquille jusqu'en 1640, époque où Peducka-Siri l'investit de concert avec les Hollandais, devant qui tomba enfin cette métropole de l'Inde orientale. Toutefois le seul profit qu'en retirèrent les Achinais, ce fut de la voir livrée à d'autres Européens.

Peducka-Siri mourut l'année même de cette victoire, et après lui la couronne achinaise tomba en quenouille. De 1640 à 1700 on ne voit plus que des dynasties de femmes sous lesquelles la puissance et l'éclat du pays vont dépérissant. Dans cet intervalle, les Hollandais peuplent la côte de comptoirs et viennent camper presque sous les murs d'Achem. Les Français y paraissent en 1621 sous la conduite de Beaulieu, tandis que les Anglais, jaloux de neutraliser l'influence hollandaise, fondent tour à tour les échelles de Bencoulen, d'Indrapour, de Bantal, de Natal, de Tappanouly, et arment le fort de Marlborough. Depuis lors, ils en sont venus à jalouser les derniers postes hollandais, et la guerre de 1781 leur a servi de prétexte pour occuper Padang et les autres factoreries. Les traités de 1815 et de 1824 ont seuls rétabli la puissance dépossédée dans ses droits primitifs.

La population du pays d'Achem a un caractère

Digitized by Google

bien distinct de celui des populations qui ont été décrites ; elle se compose d'hommes plus grands, plus beaux, plus vigoureux et d'un teint plus brun : on suppose que c'est un mélange de Battas, de Malais et de Maures indiens. Ces naturels professent tous le mahométisme ; plus industrieux, plus intelligens que leurs voisins, ils se sont créé des ressources qui n'existent pas dans les autres parties de l'île. Leur marine marchande compte de nombreux bâtimens, montés par de hardis navigateurs ; leurs manufactures de coton et de soie, leurs fabriques d'armes ont quelque renom dans les pays malais. Les monnaies sont rares dans le pays, et la principale valeur d'échange est la poudre d'or qu'on tient renfermée dans des vessies. L'un des poids en usage est le buncal qui pèse une once et trois gros.

Le sol d'Achem est léger et fertile ; ses produits sont ceux des cantons les plus favorisés. Le gouvernement est héréditaire ; le sultan, maître presque absolu, se fait garder par un corps de cent Cipayes qu'il tire de la côte de Coromandel. Le seul pouvoir intermédiaire entre le sultan et le peuple, est un grand conseil qui s'assemble dans les occasions solennelles. Quand un navire européen arrive dans le port d'Achem, l'autorisation d'un débarquement ne lui est accordée que lorsqu'il a envoyé au roi les cadeaux d'usage. Si le commandant a le titre d'ambassadeur, à l'instant même on dépêche les éléphans royaux qui doivent le transporter lui et son message. Le cortège s'arrête à quelques toises de la salle d'audience : l'ambassadeur salue de là, ôte ses souliers, entre et s'assied sur un tapis. Il y a peu d'années, le trône était d'ivoire et d'écailles de tortue ; quand des reines l'occupaient, un rideau de gaze permettait de les entendre en empêchant de les voir. Les jours de fête solennelle, le roi se rend à la grande mosquée monté sur un éléphant caparaçonné, et suivi de ses gardes armés à l'européenne.

Le pays d'Achem est divisé en trois districts très-populeux : la seule taxe annuelle que les habitans paient au roi est une mesure de riz que chaque propriétaire porte lui-même à la cour ; et encore est-ce là plutôt un hommage qu'un tribut, car le roi y répond toujours par un cadeau à peu près équivalent. Les seuls revenus positifs de la couronne achinaise consistent dans les droits d'entrée et de sortie des marchandises. Les navires étrangers supportent presque seuls cette charge, et les caboteurs telingas paient jusqu'à quinze pour cent sur la valeur de leurs importations.

La justice s'exerce à Achem d'une façon très-rigoureuse. Les plus petits vols sont punis comme des crimes : tantôt on suspend le coupable à un arbre avec un canon ou un poids très-lourd à ses pieds ; tantôt on lui coupe un doigt, une main, une jambe, suivant la gravité du cas. Une foule de malheureux ainsi mutilés circulent dans les rues d'Achem ou servent à bord des navires malais. Leurs voleurs de grand chemin sont brûlés, puis exposés sur un pieu. L'adultère est puni à Achem presque aussi sévèrement que chez les Battas. On livre le coupable aux parens de l'offensé, qui forment un cercle serré autour de lui. Alors on lui donne une arme, avec laquelle il doit chercher à s'ouvrir un passage au travers de ses exécuteurs ; s'il y parvient, il est désormais à l'abri de toute poursuite ; mais, d'ordinaire, il est mis en pièces au même moment. On l'enterre alors comme on enterrerait un bison, sans formalités et sans funérailles. Avec des lois si dures pour les délits, on pourrait croire que les Achinais ont au moins cette moralité qui naît de la crainte du châtiment. Il n'en est rien : aucune nation sur le globe n'a des mœurs plus relâchées, tant il y a peu de fond à faire sur des vertus imposées par la loi et commandées par la peur.

Le territoire de Sumatra, bouleversé par les invasions et par la conquête, a souvent varié dans ses divisions secondaires. Aujourd'hui il faut scinder l'île en deux parts, l'une indépendante, l'autre hollandaise.

La partie indépendante comprend les royaumes d'Achem et de Siak, et le pays des Battas. Le royaume d'Achem, dont le territoire s'accule de plus en plus vers l'extrémité nord de l'île, a pour capitale Achem, située à sa pointe. Cette ville est presque enveloppée d'une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une rivière couverte de bateaux. Dans cette forêt sont jetées huit mille maisons, tantôt éparses, tantôt groupées par petits quartiers ; le tout tellement voilé par de grands massifs d'arbres, que de la rade on n'y soupçonnerait jamais l'existence d'une ville. Les coteaux des environs, disposés en symétrique amphithéâtre, offrent plusieurs milliers de fabriques, huttes en bambous, mosquées, usines, qui se détachent sur un fond de champs cultivés et de plantations régulières. Le sultan habite un palais ceint d'un fossé et d'une muraille armée de quelques gros canons. On estime encore à 30,000 ames la population d'Achem. Après cette ville, il ne reste plus à nommer que Telosancaouay sur la côte N. E.,

Digitized by Google



3. *Sincapour.*

3. Sincapur



4. *Marchand Chinois. Portefaix Malais.*

4. Mercader Chino. Espantilleros Malayos

Digitized by Google

Digitized by Google

où réside parfois le sultan; Pedir, célèbre dans les guerres avec les Portugais, et Moukki, bourgade remarquable par sa mine de cuivre.

Le royaume de Siak occupe la partie moyenne de la côte orientale de Sumatra, que traverse le fleuve de ce nom. Avant M. Anderson qui l'a récemment parcourue, on n'avait sur cette contrée que des notions fort incertaines. Le savant Marsden lui-même, si bon observateur des autres portions de l'île, n'articulait rien de précis sur Siak, Delhi, Langkat, Batou-Bara et autres stations curieuses et importantes. On sait aujourd'hui que tout ce littoral offre de beaux terrains bien arrosés et couverts de riches cultures, des hâvres, des criques d'une sûreté admirable: on y a trouvé des chefs de districts se disputant leurs petits domaines et tour à tour oppresseurs ou opprimés, des peuples adonnés à la piraterie et lançant au travers du détroit de Malacca près de deux mille pros armés, navires marchands en apparence, mais forbans à l'occasion. Les villes principales de ce royaume sont Siak située sur ce fleuve et résidence du sultan; Delhi sur la rivière de ce nom; Campar, port commerçant d'où dépendent les îles de Roupat et de Pantiour; Langkat, ville de commerce qui compte deux cents pros; Batou-Bara, non moins importante pour sa marine et résidence d'un puissant rajah.

Le pays des Battas confine avec le royaume d'Achem, le ci-devant empire de Menang-Kabou et le gouvernement hollandais de Padang: il se trouve mi-parti sur la côte occidentale et dans l'intérieur des terres. Cette espèce de confédération formée d'une foule de districts ne compte pas de ville principale; le territoire est semé de bourgs et de villages qui ne relèvent que de l'autorité locale; on peut citer pourtant Barous, marché principal du camphre, et nommé pour cela dans tout l'Orient Kafour-Barous, et Tappanouly, grosse bourgade dans laquelle s'étend une baie immense, une des plus sûres et des plus belles qui soient sur le globe.

Dans la partie hollandaise de Sumatra il faut comprendre le gouvernement de Padang et le ci-devant empire de Menang-Kabou, le pays des Lampoungs et le royaume de Palembang. Le gouvernement de Padang a pour chef-lieu la ville de ce nom avec une population de 10,000 ames; ses autres établissemens sont Natal, Bencoulen avec 8,000 habitans, le fort Marlborough et Pontchang-Catchil dans la baie de Tappanouly. Depuis les récentes guerres entre la Hollande et les Malais de Menang-Kabou, cet empire est devenu vassal de cette puissance européenne; elle occupe Bangsa où l'ont appelée des troubles suscités par une secte mahométane; et les villes de Pandjarraschung et de Menang-Kabou, les plus considérables du pays après Bangsa.

Le royaume de Palembang a subi un sort pareil; il relève aujourd'hui des Hollandais: Palembang sa capitale est construite sur pilotis aux bords du Mousi. Son *Dalan* ou palais du roi et la mosquée sont deux édifices remarquables. Palembang est le point le plus commerçant de toute l'île; il a des relations étendues avec toutes les îles malaises, la Chine et le continent indien; sa population est estimée à 25,000 ames. Quant au pays des Lampoungs, c'est la partie la plus ingrate de Sumatra. Nulle ville à citer, nul détail à donner après ceux qui précèdent; seulement il peut être utile de dire que c'est dans ce rayon que M. de Rienzi assure avoir vu des pygmées et des individus qu'il nomme gougongs ou pythéomorphes, c'est-à-dire à formes de singes. Ce serait trop long d'entrer ici dans la discussion de cette hypothèse anthropologique.

Parmi les îles qui entourent Sumatra et qui sont dans sa dépendance géographique, on compte Lingan, Pintan et autres îlots formant ensemble le royaume de Lingam qui reconnaît la suzeraineté hollandaise. Maître jadis d'un plus vaste territoire, le sultan de Lingam a cédé à un prince indigène les royaumes de Djohor et de Pahang situés sur la presqu'île malaise; et, moyennant une redevance, l'îlot de Tanjong-Pinang au commerce hollandais. C'est sur cet îlot que s'est récemment fondée la ville de Riou, ville libre comme Sincapour, sa voisine, et florissante malgré sa concurrence. Organisé en 1824 seulement sous un système de franchise commerciale, ce comptoir a joui en peu d'années d'une prospérité qu'aucun autre régime n'aurait pu y créer.

L'île de Banca, si fameuse par ses étains connus dans le commerce sous le nom d'étains Banca, se prolonge à l'est du royaume de Palembang en courant dans la même direction que Sumatra. Le bras de mer qui sépare les deux îles a pris le nom de détroit de Banca: les côtes de cette dernière sont peu habitées, et les naturels préfèrent bâtir leurs hameaux loin des attérages et dans les vallées intérieures où ils sont à l'abri des forbans malais. La capitale de l'île, Mintok, est à trois milles dans les terres, elle compte aujourd'hui de 4 à 5,000 ames, tant Chinois que Malais. Deux mille ouvriers travaillent constamment dans les environs à

Digitized by Google

l'exploitation des mines d'étain, les plus riches connues. Près de Banca est l'île de Billington qui en relève, et dont la richesse consiste en mines de fer. Ses habitans plus hardis, plus braves que ceux de Banca, se livreraient à la piraterie s'ils n'étaient contenus par une petite garnison hollandaise. Le baron hollandais Van der Capellen, dont l'administration a été si utile dans ces parages, avait su tirer parti de ces insulaires; grâce à lui, des chantiers de Billington sortirent de jolis bâtimens croiseurs qui, avec des équipages mi-partis d'Européens et d'indigènes, faisaient la police de ces mers dangereuses.

La dernière île à citer autour de Sumatra est Poulo-Nias, que d'anciennes relations avaient injustement dépréciée. C'est la plus grande de celles qui bordent la côte occidentale de Sumatra, et en même temps la plus peuplée et la mieux cultivée; elle a 70 milles du S. E au N. O. : montueuse, sillonnée de rivières, elle compte plusieurs mouillages excellens; son aspect, du large, est délicieux; tout y signale la fertilité et l'abondance : du côté de la mer le versant des collines se couvre de cocotiers et de longues herbes; mais, en portant le regard plus loin, on voit sur les hauts sommets une végétation vigoureuse et forte, et des villages blanchissant au milieu de bouquets d'arbres.

Les naturels qu'on évalue à 200,000 sont de taille moyenne, bien faits, robustes, plus beaux que les Malais; le type et le teint de l'Hindou s'y retrouvent; les femmes surtout sont sans contredit les plus belles de tout cet archipel. Quelques géographes, et dans le nombre Malte-Brun, avaient placé dans cette île une race dont les oreilles étaient démesurées et dont la peau semblait couverte d'écailles. Les observations récentes ont prouvé que c'était là une fable; les affections cutanées, même les plus bénignes, sont fort rares parmi ces naturels.

Le pays est divisé en une foule de tribus que gouvernent cinquante rajahs, dont le plus puissant paraît être celui de Baulouaro. Ces tribus vivent entre elles dans un état d'hostilités permanentes : elles s'attaquent à l'improviste, les prisonniers sont ensuite vendus comme esclaves. Cet antagonisme continuel force les indigènes à marcher toujours armés; ils portent la lance, l'épée, un bouclier oblong en bois; ils revêtent une casaque de cuir fort raide, et se coiffent au besoin d'un casque de cuir, orné d'une crinière flottante. Parfois encore, pour se donner l'air plus farouche, ils adaptent à leur visage une barbe et des moustaches postiches.

L'habillement des insulaires ne diffère guère de celui des Sumatriens; les femmes pourtant laissent la partie supérieure du corps entièrement nue; leur seul vêtement est une pièce de toile serrée autour de la taille par une large ceinture de mailles d'or ou de cuivre, et descendant jusqu'au-dessous du genou. Peu chargées de tissus, elles prodiguent en revanche les joyaux, les colliers massifs et des pendeloques grosses à tel point qu'elles leur alongent le lobe de l'oreille; elles couvrent leurs têtes de réseaux et de plaques d'or.

Le riz est la principale exportation de Nias; il s'en expédie jusqu'à 12,000 sacs par an. Les naturels en consomment peu; ils préfèrent les patates avec la chair de porc et la volaille.

Les mœurs et les lois de ces insulaires ne diffèrent pas beaucoup de celles des Sumatriens; les coutumes du mariage et les peines pour l'adultère et pour le vol rappellent ce qui se pratique chez les Rejangs. Le mode d'inhumation dans certains districts méridionaux de Nias paraît seul un fait particulier au pays. Au lieu de déposer le corps dans la terre, on l'enferme dans un cercueil de bois qu'on exhausse sur quatre poteaux, et au-dessous on place quelques plantes grimpantes et des arbrisseaux à fleurs, qui bientôt l'enlacent et l'ombragent. Au bout de quelques mois une enveloppe de verdure tapisse le coffre mortuaire.

Le commerce d'esclaves n'a pas dans l'Inde de marché plus actif et mieux fourni que cette petite île de Nias. Malgré les croiseurs anglais et toute la surveillance hollandaise, l'usage de vendre et d'acheter des hommes s'y est propagé et maintenu. La chose en vint au point que des commissaires anglais se transportèrent sur les lieux, il y a quelques années, pour aviser aux moyens de prévenir ce trafic odieux. Il fut constaté à cette époque que la plus grande quantité d'esclaves s'exportait de Souambava et de Tello-Delano, situés dans la partie méridionale de l'île. Deux mille environ y étaient annuellement chargés pour les ports de Padang et de Batavia.

A Nias comme en Afrique, ce trafic ne se consomme qu'au milieu de circonstances révoltantes. Les esclaves sont livrés pieds et poings liés aux marchands de chair humaine; et on les garde garrottés ainsi pendant toute la traversée. Des exemples d'énergique désespoir de la part des captifs ont été mis en avant pour justifier ces violentes précautions. On a vu de ces malheureux qui, libres un moment, s'emparaient d'un couteau, d'une hache, d'un bâton, frappaient tout ce qui s'opposait à eux, tuaient, égor-

Digitized by Google

geaient, assommaient, jusqu'à ce qu'acculés et cernés, ils finissent ce drame en se jetant dans la mer. Du reste, pour ces hommes, la captivité est presque toujours la mort : soit par des causes physiques, soit par suite d'un abattement moral, sur trente esclaves il en meurt ordinairement vingt.

Pour se défendre contre l'esclavage, le naturel de Nias est capable d'héroïques sacrifices. Dans un temps de traite, quelques guerriers d'une tribu méridionale avaient cerné une maison isolée, où une famille entière devait être prise et livrée aux acheteurs. Quand le malheureux père de famille connut sa position, quand il se vit près d'être pris, il se réfugia dans son appartement intérieur, saisit son cris, massacra sa femme et ses enfans, puis se le plongea dans le cœur. Les assaillans, maîtres du logis, n'y trouvèrent plus que des cadavres. Du reste, la loi de Nias, comme celle de Sumatra, autorise la vente d'un homme dans certains cas désignés ; mais sans l'or des Européens, sans le taux exorbitant auquel la concurrence a fait monter la denrée humaine, cette loi n'eût trouvé sans doute parmi ces peuplades qu'une application fort restreinte.

CHAPITRE XXIII.

POULO-PENANG. — MALACCA. — SINCAPOUR.

Après avoir fait échelle à Padang, mon capitaine hollandais remit à la voile pour Malacca. Le 28 juin, on vira sur l'ancre dans la nuit, et une jolie brise de terre servit merveilleusement notre appareillage. Le 29, au soleil levant, quand je reparus sur le pont, la côte sumatrienne nous restait à quelques lieues à tribord, et la goëlette naviguait pour doubler l'île par le N. Pendant cinq jours, nous nous tînmes ainsi en vue de terre jusqu'à ce que la pointe d'Achem fût restée au S. O.; après quoi on laissa porter à l'E. plein pour donner dans le détroit de Malacca. Dès que la goëlette eut doublé la grande île et eut senti l'abri de la côte, une mer calme et plane s'étendit devant elle ; la brise, passant sur les hautes terres, lui arriva plus molle et plus variable. Bientôt les hauts-fonds du détroit se révélèrent, l'eau changea de couleur, les lits de marées rendirent la mer bruissante; les courans drossèrent le navire presqu'à vue d'œil. Le 4 juillet, on releva Poulo-Bouton, et le 5 parut Poulo-Penang ou île du prince de Galles, qui semble n'être que la pointe avancée du royaume continental de Quedah, tant se trouve étroit le canal qui les sépare. Poulo-Penang (île de l'arek en malais) gît à l'entrée du détroit de Malacca par 5° 25' de latit. N. et par 98° de long. E. Vue du large, elle s'offre dans la forme d'un carré long, et sous l'aspect d'une de ces terres enchantées, si communes dans l'archipel austral. Sa côte étale des bois de mangliers, tandis que ses sommets intérieurs dressent leurs forêts vierges toutes tapissées de lianes sarmenteuses et de bambous épais. Ces grands massifs de verdure se prolongent jusqu'à la ligne des plus hautes eaux. Au point culminant de l'île et vers le nord saillit un pavillon de signaux qu'entourent des habitations clairsemées. C'est là que les malades du Bengale et des comptoirs anglais des Moluques viennent chercher la santé, ce qui a valu à Poulo-Penang le surnom de Montpellier des Indes. On se ferait difficilement une idée de la salubrité, de la transparence, de la douceur de l'air dans cette partie montagneuse de l'île. C'est à peine si, dans le courant de l'année, le thermomètre y varie de 5° à 6°. Aussi ces hauts plateaux sont-ils pour les Européens un but de pélerinage et un rendez-vous de plaisirs. Montés sur d'excellens chevaux de Sumatra, les créoles s'y rendent en gravissant des sentiers rocailleux que la hache a frayés au travers d'arbres de haute futaie, serrés comme des pilotis.

La fondation de Poulo-Penang a une origine romanesque. En 1785, le capitaine Light, officier de la marine anglaise, eut l'occasion de rendre quelques services au roi de Quedah, qui, reconnaissant, lui donna une de ses filles, avec l'île de Penang pour dot. Le mariage se consomma d'après la coutume du pays ; la dot fut acceptée; mais, en bon patriote, le capitaine fit hommage à l'Angleterre du territoire concédé. Grâce à ses instances, sir John Macpherson prit l'initiative d'une colonisation; et, comme le roi de Quedah paraissait s'en effaroucher, on vainquit ses scrupules, moyennant une redevance annuelle de 60,000 piastres. Light fut nommé gouverneur du nouvel établissement; il en prit possession, avec toutes les formalités d'usage, au nom de la Grande-Bretagne, le 11 août 1786, jour anniversaire de la naissance du prince de Galles, dont l'île reçut le nom. Sous lui, en huit ans d'administration, elle atteignit un incroyable degré de prospérité, et en 1805 son importance était telle déjà qu'il fallut en faire le siége d'un gouvernement spécial et régulier.

Poulo-Penang, inculte et sauvage au moment où Light y mit le pied, est couverte aujourd'hui des plus belles cultures, dont le riz et le poivre sont les plus importantes. Après ces

Digitized by Google

deux produits, viennent le bétel et l'arek dont les débouchés sont immenses sur toute la presqu'île. On a vu ce qu'est le bétel : l'arek est un bel arbre aux branches grêles, aux feuilles larges et vertes, au tronc élancé et droit comme la flèche. C'est la noix de l'arek qui sert à la mixture du bétel. Les bois d'aigle, d'aloës, de sandal, de fer, de tek, croissent dans les forêts de Penang. L'île favorisée reproduit toutes les variétés des trois règnes que possèdent les deux presqu'îles indiennes, moins les tigres, les lions, les léopards, ces hôtes terribles du continent. Une multitude d'oiseaux, sans voix ou fort mauvais chanteurs, voltigent d'une branche à l'autre, en étalant leurs ailes vives et diaprées.

La seule ville de Poulo-Penang est Georges-Town, que les natifs appellent *Tanjong-Painaique :* Georges-Town est bâtie au N. E. de l'île; ses rues qui se coupent à angles droits sont larges, aérées et bien entretenues; ses marchés de ravitaillement abondent en denrées de toute espèce. En voie de progrès, la ville s'enrichit chaque jour d'établissemens nouveaux. Plusieurs hôpitaux, un asile pour les orphelins créoles, et un dispensaire pour les naturels, ont été fondés grâce aux soins de la société missionnaire de Londres, qui y tient une succursale. La part des besoins intellectuels a été faite aussi à Georges-Town : elle possède un grand nombre d'écoles, une bibliothèque et une feuille politique et littéraire.

Le fort Cornwallis, qui défend la ville, est aussi mal construit que mal situé : un vaisseau de 74 suffirait pour éteindre ses feux. La rade est formée par le détroit qui sépare l'île du continent : c'est une baie immense, enserrant plusieurs hâvres excellens et un port intérieur, formé par l'extrême pointe orientale de l'île et celle de Jerajah.

La population de Poulo-Penang ne se composa d'abord que de Malais et de 2 ou 300 Chinois attirés par les promesses du capitaine Light. Au bout de quinze ans, cette poignée d'hommes s'était décuplée. En 1802 on comptait 10,000 ames dans l'île; 15,000 en 1805; 35,000 en 1821; 45,000 en 1831, dont 19,000 Malais et 8,000 Chinois, et le reste mêlé d'Anglais, de Hollandais, de Portugais, d'Américains, d'Arabes, de Parsis, de Siamois, de Birmans, de Cochinchinois, etc. Cet accroissement de population s'est réalisé en partie au détriment de la ville de Malacca qui a marché depuis vers une décadence graduelle. Devenue un point de relâche entre le Bengale et la Chine, Georges-Town s'est transformée en un vaste entrepôt, où chaque pays voisin a versé ses produits, soit contre du numéraire, soit contre des denrées équivalentes. Comme hâvre militaire et comme comptoir marchand, Poulo-Penang servit si bien, dès le début, les intérêts de la Compagnie anglaise des Indes, qu'elle chercha à lui donner un pied à terre sur le continent. Un traité signé en 1802 avec le roi de Quedah stipula la cession du district maritime qui fait face à l'île de Galles, moyennant une redevance annuelle de 10,000 piastres ou dollars. Ce morceau de territoire annexé, qui comprend une étendue de soixante orlongs (mesure de terrain) à partir des bords de la mer, est presque aussi fertile que celui de Poulo-Penang. Deux produits inconnus sur l'île, l'étain et les dents d'éléphans, ajoutent à la richesse de cette possession.

Poulo-Penang était déjà loin; ce n'était plus à l'horizon qu'un bouquet de verdure, au milieu d'une ceinture d'eau. De plusieurs centaines de pros caboteurs qui tout à l'heure nous croisaient dans tous les sens, il restait à peine quelques rares embarcations, cinglant à toutes voiles vers la côte. Une longue suite d'îles, les unes habitées, les autres désertes, marquaient comme autant de jalons le gisement de la presqu'île. La nuit commençait à tomber; la brise était fraîche et bonne, la mer était unie, le ciel scintillant. La goëlette glissait mollement sur cette eau lumineuse et pailletée, quand tout-à-coup son élan s'arrêta, puis reprit par saccades. Nous labourions la vase du détroit. Le capitaine Grundmann fit jeter la sonde; elle rapporta huit brasses : le haut-fond était franchi, nous en avions effleuré la pointe. C'était en effet l'endroit où les passes du détroit commencent à se resserrer entre deux bancs de sables, dont les profondeurs sont inégales et capricieuses; nous avions talonné, mais l'aire du navire nous avait remis à flot. Mon pauvre capitaine hollandais n'y comprenait rien; après avoir fait porter un peu plus sur babord, il descendit dans la chambre, ouvrit toutes ses cartes, mesura trente fois les distances avec son compas, et termina le tout par d'énergiques jurons qui pouvaient se traduire par un : « Je n'y comprends rien. »

Ce fut là notre seule malencontre : le lendemain, au jour, nous relevions le mont Parcelar sur la péninsule, et les petites îles d'Aru noyées sur la droite du détroit. Le 11, la goëlette tournait sa proue sur Malacca; et le soir même nous venions mouiller à droite de la petite île aux Pêcheurs, et en face de la ville. Ainsi vue, Ma-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Rade de Sincapour.*

1 Rada de Sincapúr.



2. *Homme et Femme Malais.*

2 Hombre y Mujer Malayos.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

lacca est belle encore sur la limite de sa plaine immense, avec sa ceinture de jardins et son horizon de montagnes agrestes. On conçoit sans peine qu'une pareille situation ait pu attirer des conquérans, et que trois puissances d'Europe s'en soient disputé la jouissance. Mais, quand on débarque sur le môle, on se prend à douter que ce soit là cette cité rivale de Goa, ce comptoir européen qui date d'Albuquerque, cette clef des mers de Chine que les Portugais, les Hollandais et les Anglais se sont disputée tour à tour avec un acharnement si opiniâtre. Un quai en ruines, un fort démantelé, quelques maisons sur le second plan et un clocher sortant d'un bouquet d'arbres ; sur le premier plan quelques habitations chinoises bizarrement peintes et alignées sur la plage, voilà quel était le premier aspect de la ville (Pl. XXIII — 3). Le détail ne la relève pas ; une rivière étroite et profonde sert à abriter quelques barques de caboteurs malais, bateaux pontés qui se rapprochent de nos chasse-marées de l'Océan (Pl. XXIII — 4). Cette rivière détermine à son embouchure une espèce de port encaissé et peu profond (Pl. XXIII—2), praticable seulement pour les barques indigènes. Quant aux navires européens, ils mouillent en rade à près d'une lieue de terre.

En peu d'heures, nous avions vu tout Malacca ; nous avions parcouru son cimetière chinois bâti en amphithéâtre sur la déclivité d'une colline, imposant et mélancolique avec ses monumens en briques échelonnés au milieu de bouquets d'arbustes ; le quartier malais et le petit noyau de maisons européennes, au nombre de douze tout au plus, restées fidèles à la ville en décadence ; nous avions donné un coup-d'œil à la maison du résident anglais, où logent les 50 Cipayes, seule force du pays ; nous avions foulé les débris de la cité ancienne, ses fortifications au ras du sol, et il ne nous restait plus rien à relever quand la nuit fut venue.

Malacca, jadis si peuplée, en est réduite aujourd'hui à 5,000 habitans : c'est un gros bourg que les Anglais ont tenu à se faire adjuger moins parce qu'il pouvait leur être utile, que parce qu'il était situé de façon à leur nuire. Comme la Hollande possédait, avec Batavia, la clef du détroit de la Sonde, la Compagnie anglaise a voulu garder pour elle celle du détroit de Malacca dans les trois postes de Poulo-Penang, de Malacca et de Sincapour.

Si j'avais eu à Malacca un désappointement de curieux, comme spéculateur et comme marin, mon capitaine Grundmann n'en avait pas éprouvé un moindre. Je le trouvai sur le môle pestant et jurant : « Méchante boutique ! disait-il avec toute l'énergie gutturale de l'accent néerlandais ; pas un sou à gagner ici ; pays perdu avec ses banians chinois et ses voleurs malais ! C'est bien pour la dernière fois que la patte de mon ancre fait son trou dans la rade. Diable de pays ! » Tout cela il le grommelait, ne me croyant pas à ses côtés ; quand il m'aperçut : « Ah ! Monsieur le passager, ajouta-t-il, que vous semble de la grande cité du grand Albuquerque ? » Je hochai la tête. « C'était pourtant une belle assiette pour une ville, lui dis-je : voyez cette végétation qui l'entoure, cette nature luxuriante, cette mer calme comme un bassin, cette petite rivière que deux mois de travaux eussent rendue navigable. Rien n'y manquait, capitaine, si ce n'est l'intelligente mise en œuvre de tant de ressources. Pour fonder des colonies prospères et durables, l'argent, les hommes, les vaisseaux, les armes ne suffisent pas ; il faut du bon sens et de la loyauté, choses plus rares qu'on ne le croit ; il faut une entente judicieuse de tous les intérêts locaux ; une fusion de justice et d'humanité entre les maîtres par la loi de la force et les possesseurs par le droit naturel. Nous verrons Sincapour, capitaine Grundmann ? — Très-certainement nous le verrons, mon gentilhomme, reprit le marin, qui ne prenait que le positif de ma conclusion : oh ! certes, oui, nous le verrons, car j'en ai assez de Malacca : pas un misérable dollar à gagner ici ! Si vous voulez vous tenir prêt, nous levons l'ancre avant deux heures. — A l'instant même si vous voulez, capitaine. — Soit, » fit-il. Et il héla sur-le-champ les marins de service. Au temps fixé par le ponctuel Hollandais, le petit clocher de l'église de Malacca fuyait vers le N. O., et nous donnions dans les passes les plus étranglées du détroit. Cet excellent Grundmann avait désormais changé de façons à mon égard. Ce n'était plus le commandant de goëlette, gourmé, taciturne, mettant sa dignité à parler peu, s'observant et veillant sur lui-même. Un entretien avait suffi pour provoquer une réaction ; il était devenu bavard et communicatif ; il me poursuivait de son gros rire, de ses anecdotes incroyables et de ses lourdes plaisanteries : on eût dit qu'il voulait à la fois prendre une revanche du passé et faire ses réserves pour l'avenir. J'étais victime de cette intempérance ; il me fallait subir le récit défiguré de choses que je savais autrement que lui, et un déluge d'observations à la hauteur de son intelligence. Je l'écoutais résigné ; et lui, prenant

Digitized by Google

ma pose pour de l'extase, me racontait ses aventures de mer, ses navigations d'Inde en Inde; il me disait les qualités de son navire, ses prouesses de fin voilier; il me parlait la larme à l'œil de je ne sais quel maître d'équipage, que la fièvre lui avait tué. Les soins de la manœuvre dans un chenal étroit me donnaient bien par intervalles quelque répit; mais chaque fois que le damné capitaine avait quelques heures de loisir, il se rabattait sur moi avec une obstination désespérante.

Un jour pourtant le hasard porta l'entretien sur un sujet qui réveilla toute mon attention. Nous étions au vent des îles Carimon quand nous vîmes débouquer des criques qui l'entourent sept à huit pros malais, naviguant à la voile et à la rame et poussant leur bordée vers la goëlette. Ces pros étaient de longues embarcations pontées, étroites, effilées, pointues aux deux bouts et taillées pour la marche. Aucune tête d'homme ne paraissait à bord; car de larges nattes formaient une espèce de toiture sur le pont et cachaient un équipage mystérieux. Aussi, à voir ces barques s'approcher avec une agilité merveilleuse, on eût pu croire qu'une puissance surnaturelle les poussait de la sorte sur les eaux. Mon capitaine Grundmann n'envisagea cependant point la chose sous son aspect poétique. « Tout le monde sur le pont! » cria-t-il, et à l'instant les douze matelots de la goëlette se rangèrent près des bastingages. Quelques méchantes piques d'abordage, six fusils rouillés et huit sabres furent tirés de l'arsenal de la chambre; on poussa hors des sabords quatre canons en bois peint avec lesquels on simula une espèce de manœuvre; on arrangea enfin une sorte de branle-bas de combat. Les pros n'en poursuivaient pas moins leur route, silencieux, mornes, effrayans d'impassibilité. Le premier d'entre eux était à portée de fusil, et sous son dôme de nattes on pouvait distinguer des visages bruns, des têtes d'une expression farouche, coiffées du turban, du mouchoir roulé, ou du chapeau de paille en forme de cône. Les autres pros s'échelonnaient de distance en distance, de manière à soutenir au besoin la tête de l'escadrille : c'était du moins ainsi que l'on voyait les choses à bord de la goëlette. La terreur fut au comble quand le pros le plus avancé ne se trouva plus qu'à une demi-encâblure. Alors mon Néerlandais pensa qu'il était temps de se montrer : il se dressa de toute sa taille sur une cage à poules, emboucha le plus vaste portevoix du bord et d'une voix tonnante : « Au large! dit-il en méchant malais, au large, ou je te coule! » Il lui eût été difficile de donner suite à cette menace; et pourtant, toute fanfaronne qu'elle fût, elle produisit son effet. Le pros laissa arriver et passa sur l'arrière de sa goëlette; les six autres imitèrent la manœuvre, et bientôt nous vîmes défiler ces embarcations dont quelques-unes portaient un ou deux pierriers. A l'ombre de leurs tentes on pouvait distinguer alors des équipages dix fois plus nombreux qu'il ne fallait pour exécuter la manœuvre. Mon Grundmann, toujours droit sur l'arrière, suivait tout cela dans le verre de sa lunette et je l'entendais exhaler ses craintes par un monologue entrecoupé de jurons : « Chiens de rats de mer! méchans détrousseurs d'honnêtes navires! criait-il, arrivez, arrivez : que je vous coule, que je vous tue, que je vous pende tous aux vergues de ma goëlette!... Ah! vous avez peur, vous gagnez le large, vous fuyez devant Grundmann, trembleurs que vous êtes : avec vos pierriers, vous prenez chasse devant nos canons de bois. Chiens de Malais! gueux de Malais! poltrons de Malais! » Et peu à peu l'accentuation du capitaine en était venue aux notes les plus éclatantes; il vociférait; puis, joignant le geste aux paroles, il brandissait sa longue-vue comme une épée d'archange. Dans ce moment, avec sa figure pourpre, ses yeux hors de leurs orbites, ses lèvres écumeuses, ses narines qui soufflaient la colère, il était admirable, il posait pour moi, ce bon capitaine Grundmann! Je ne pensais plus aux Malais, je ne voyais que mon héros debout sur sa cage à poules, prodigieux de fureur et beau d'exaltation.

Enfin, quand les pros furent hors de la portée de sa voix et de ses gestes, il descendit et vint vers moi. « Ah! mon gentilhomme, me dit-il, vous voilà; Dieu me pardonne! j'avais oublié de vous donner mon mousquet de chasse; vous auriez fait le coup de feu comme les autres, n'est-ce pas? — Sans doute, capitaine; mais il me semble que vous vous êtes exagéré le danger. Ces gens-là ont passé bien tranquillement à côté de la goëlette! — Mon passager, vous avez devant vous un vieux routier des mers indiennes. Ces îles que vous voyez là, le grand et le petit Carimon, sont deux nids de pirates : on y compte cent pros armés pour détrousser les vaisseaux marchands. Il y a quelques années de cela, sous l'administration de notre sage baron Van der Capellen, gouverneur de Batavia, des canonnières hollandaises balayaient cette écume de la mer : aujourd'hui elle reparaît. Race infernale d'hommes, ajouta-t-il avec un

Digitized by Google

soupir, ils m'ont tué mon fils! — Votre fils! — Mon fils. Il était embarqué sur un sloop de commerce et naviguait vers Palembang, quand ici, devant ces rochers maudits, une pirogue de Malais accosta son vaisseau et vendit à l'équipage des fruits et du poisson. Ces vivres étaient empoisonnés, et la pirogue portait des espions chargés d'apprécier les moyens de défense. Une heure après la fatale visite, trente pros armés sortaient des anses du grand Carimon, accostaient le sloop et achevaient à coups de cris tous ses marins dont une partie agonisait déjà, atteinte par le poison. Mon pauvre fils était du nombre. Un brick de guerre qui survint sauva le navire; mais l'équipage n'existait plus. Voilà mon histoire : jugez si c'est à tort que mes entrailles se soulèvent à la vue de ces îles et de leurs habitans. — Capitaine, pardonnez-moi : il me semblait impossible que sur une mer aussi belle, sous un ciel aussi pur, les hommes fussent aussi méchans. D'ailleurs, à quelques lieues de Sincapour, de Malacca, de Poulo-Penang et de Batavia, sous le regard de deux nations puissantes, intéressées à la sûreté du détroit, j'avais peine à croire que la piraterie fût praticable. — Elle ne l'est que trop, et aujourd'hui nous l'avons échappé belle. Notre attitude de défi en a seule imposé à ces lâches pillards. Depuis quatre mois, cinq navires anglais ont été escamotés par les indigènes de Carimon, sans qu'on ait pu savoir ce qu'ils étaient devenus. Quelques colis de leurs chargemens retournés en contrebande à Penang ont seuls révélé vaguement une catastrophe : matelots, passagers, officiers, cargaison, coque du bâtiment, tout a disparu : la carcasse a été coulée, les marchandises ont été dispersées, les hommes ont péri sans doute après d'horribles tortures. — Ce sont là des détails affreux, capitaine. Eh quoi! pour quelques barateries de peu d'importance, lord Exmouth s'aventura jusqu'à quelques toises du môle d'Alger; et ici, où il suffirait d'une corvette de guerre, en station permanente, la Compagnie anglaise n'a pas ce secours à donner à son pavillon! Elle laisse dévaliser ses nationaux dans un pareil coupe-gorge! — De temps à autre, Monsieur, on cite bien quelques leçons sévères données à ces pirates; mais elles sont rares et insuffisantes. En 1802, une frégate anglaise, saisie par le calme dans les passes du détroit, vit arriver sur elle une centaine de pros de toutes les dimensions. On la prenait pour un bâtiment de commerce. Elle devina l'erreur et voulut la faire servir à d'éclatantes représailles. Les sabords furent baissés, les hommes cachés dans les entre-ponts; on ne laissa sur les gaillards que le personnel approximatif d'un *country-ship* naviguant d'Inde en Inde. Trompés par les apparences, les pros se hasardèrent à portée de pistolet; déjà même plusieurs d'entre eux avaient accosté la frégate, quand celle-ci, à un signal du commandant, démasqua toutes ses batteries et révéla sa force par deux formidables bordées. A cette riposte inattendue, les embarcations voulurent fuir; mais le feu des Anglais les coula presque toutes. Soixante voiles malaises périrent dans cette échauffourée : le reste, à demi désemparé, parvint à regagner la côte de Sumatra. Depuis ce jour de répression exemplaire, l'audace de ces forbans a gardé plus de mesure et plus de circonspection; et nul doute, Monsieur, que si ce digne baron Van der Capellen fût toujours resté dans ces parages pour les surveiller, nous eussions vu la fin de ces bandits des mers indiennes. »

Pendant que cet entretien durait, la brise s'était faite, et nous laissions derrière nous ces terres dangereuses. Bientôt le détroit du Gouverneur s'ouvrit devant la goëlette avec ses scènes imposantes : nous voguions dans un bassin qui fourmillait d'îles, les unes montagneuses et coupées à pic, les autres mourant en pelouse au bord de l'eau; toutes d'une fertilité et d'un coup-d'œil ravissans. De loin, ces îlots, au nombre de cinquante à soixante, se fondaient les uns dans les autres, de manière à former un demi-cercle qui touchait d'un côté aux grandes chaînes de l'île de Bantam, et de l'autre aux sommets boisés de la péninsule. Ainsi de toutes parts à l'horizon se déployait un mur de terres, et l'œil ne pouvait discerner encore l'étroit passage qui existe entre les écueils Rabbit et Coney. Enfin nous donnâmes dans le chenal, et, après avoir doublé les récifs qui bordent l'île de Sincapour, nous laissâmes tomber l'ancre devant cette ville le 12 juillet.

Sincapour a deux rades, l'ancienne et la nouvelle, l'une assez bonne, quoiqu'ouverte, l'autre merveilleusement sûre; nous choisîmes la dernière, située à l'O. de la ville. Quand la goëlette s'y trouva mouillée, nous descendîmes dans la yole, et six rapides avirons nous emportèrent vers l'embouchure de la rivière qui traverse Sincapour et qui en porte le nom. Le premier aspect de ce comptoir ne mentit pas à l'idée que je m'en étais faite. A peine avions-nous doublé la *Pointe de la Batterie*, que déjà l'activité de la ville libre se révélait à nous. Nous voyions s'agiter au loin des groupes confus aux vêtemens

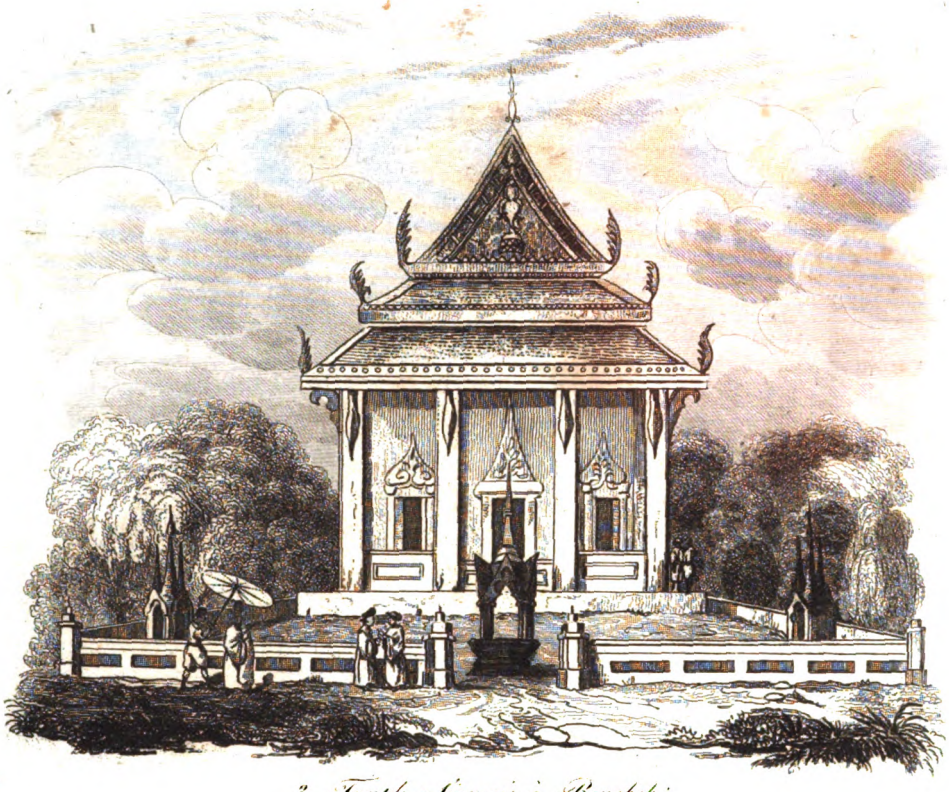
Digitized by Google

variés et bizarres; puis, quand l'embarcation eut fait route pendant quelques minutes encore, nous pûmes à loisir détailler le tableau. Devant de hautes et vastes habitations se prolongeait un quai élevé de plusieurs pieds au-dessus de l'eau, et garni de nombreux escaliers qui servaient de débarcadère. De temps à autre, des poteaux ou des grues armés de poulies paraissaient sur le môle, les uns oisifs, les autres en activité et servant au déchargement des navires amarrés le long du parapet. Ce quai, nommé le *quai Marchand*, était jonché d'hommes; ceux-ci roulant des tonneaux ou portant des caisses; ceux-là inspectant des marchandises ou assistant à leur pesage. Cette population, toute active et affairée, offrait les contrastes les plus étranges. Dans un premier coup-d'œil, il était impossible d'en reconnaître les types et les races; mais on pouvait déjà deviner quel pêle-mêle régnait dans la Babel commerciale (Pl. XXIV—1). Plus loin, la rivière s'étant élargie, ce spectacle animé fit place à une ligne de maisons droites et régulières, jusqu'à ce que les rives se fussent de nouveau resserrées. Alors nous nous trouvâmes en face de la colline où flottait le pavillon britannique et devant un pont de bois. C'est là que nous prîmes terre (Pl. XXIV — 3). Sur le môle et en face de pros amarrés se tenait un groupe de portefaix malais avec leurs larges braies descendant jusqu'aux genoux; leur pagne jeté sur l'épaule ou leur large chemise, leurs chapeaux de paille tressée, à forme conique. A côté d'eux figurait un grave Chinois qu'escortait son domestique, digne marchand à la barbe de bouc, aux cheveux pendans et nattés, à l'œil oblique et fin. Sa tête était coiffée d'une calotte; sur des pantalons étroits et sur des manches assez justes flottaient une chemise et une ample gilet; sa chaussure consistait en sandales portant sur une semelle de bois (Pl. XXIV — 4).

Sincapour était pour moi un lieu de prédilection, une espèce de pays-modèle, où s'étaient réalisées en dix ans d'existence les merveilles devinées par Adam Smith et ses continuateurs. Je voulus voir ce pays favorisé et le bien voir. Ma première visite fut pour la ville européenne où je trouvai un logement: elle est située sur la rive gauche de la rivière. J'y aperçus l'hôtel du résident, bâti en briques que la chaux a blanchies, habitation vaste, mais peu élégante, malgré sa belle galerie à colonnades. Non loin de là, je passai tour à tour en revue le palais de justice, les prisons, l'hôtel des douanes, le jardin de botanique, l'hospice et une foule de vastes entrepôts. Chaque quartier attira tour à tour mon examen: à l'E. de la rivière, le camp Boughi, et le camp arabe avec ses mosquées; à l'O. le camp chinois avec ses rues dites de Macao et de Canton, avec ses temples et son curieux cimetière; le camp Choulia peuplé d'Hindous; enfin le camp malais jeté plus loin du centre marchand et groupé avec ses maisons plus modestes sur les bords d'une petite rivière navigable (Pl. XXIV — 2). Les naturels, qui peuplent ce quartier, sont plus doux, plus civilisés qu'aucun des peuples de la même race: comme les Sumatriens, ils portent la veste à manches et le pagne autour du corps: ils ont aussi le cris à la ceinture, et le mouchoir roulé autour de la tête. Quant aux femmes, le costume habituel est encore la jupe à carreaux, la casaque et le pagne en sautoir. Leur chaussure consiste en une semelle en bois que deux supports tiennent élevée au-dessus du sol; cette semelle tient au pied par une simple cheville à boules, qui s'engage entre l'orteil et le second doigt. Un usage constant de pareilles sandales peut seul empêcher de les laisser par le chemin (Pl. XXV — 2).

Les environs de Sincapour offrent des sites ravissans: autour de la ville ce sont des allées et des promenades où chaque soir, au coucher du soleil, les créoles viennent se croiser dans leurs jolis équipages traînés par de petits chevaux javanais, aux formes gracieuses, aux allures fringantes. Plus loin, et au-dessus des terrains inondés que couvrent les cases malaises, commence un côteau, dont la rampe est douce et ombragée. A son sommet se groupent les plus jolies habitations que l'on puisse voir, *villas* charmantes, où les négocians européens vont se distraire des fatigues commerciales et respirer un air plus frais et plus salubre que celui du littoral. La vue est admirable du haut de ces monticules. Au travers de massifs de verdure, Sincapour blanchit à leurs pieds avec sa ligne de rues symétriques et sa rivière animée de barques et de navires; plus loin se dessine l'entrée du port avec quelques canons en batterie; plus loin encore la rade avec son hémicycle peuplé de mâts; enfin sur le dernier plan quelques petites îles malaises éparses, qui vont s'absorber dans les grands et hauts reliefs de Sumatra (Pl. XXV — 1). Les maisons de plaisance, qui garnissent ces sommets, sont presque toutes à un seul étage: élevées sur des pieux, elles se trouvent à l'abri des reptiles et des insectes si communs dans ces climats à la fois chauds et pluvieux. Leur ameublement intérieur est commode, riche, élégant. Des jardins et des bouquets d'arbres entourent

Digitized by Google



3. Temple Siamois à Banckok.

3 Templo Siames en Bankok.



4. Vue de Banckok.

4 Vista de Bankok.

Digitized by Google

Digitized by Google

le corps de logis : de jeunes plants de cannelliers et de girofliers tapissent le versant intérieur des collines.

En examinant le terrain où poussent ces nouvelles cultures, il est aisé de voir que le travail de l'homme l'a récemment conquis. Des squelettes d'arbres calcinés, d'énormes racines qui bossellent le sol, attestent que la hache et le feu ont déblayé la végétation primitive. A quelques toises de l'enceinte défrichée, cette végétation reparaît, avec ses troncs majestueux, ses cimes élancées et chevelues. Dans ces forêts vierges encore, la main de l'homme ne se révèle nulle part ; on y trouve partout du silence et de l'ombre ; et comme les bêtes féroces, qui fuient toujours le voisinage des habitations, se sont retirées peu à peu vers les gorges centrales de l'île, c'est à peine si quelques chats sauvages, quelques onces et d'autres animaux carnassiers, viennent troubler de temps à autre le calme et la sécurité de ce rayon.

Fondée d'hier, Sincapour n'a pas encore de ressources territoriales proportionnées à son développement industriel. Ses colons, absorbés dans leur rôle de spéculateurs et d'entrepositaires, n'ont encore eu ni le temps, ni le désir de tirer parti d'un sol riche et arrosé, d'un climat doux et sain. Aussi les provisions y sont rares, toujours coûteuses, et souvent de qualité inférieure. Les Chinois seuls s'y occupent de jardinage ; ils exploitent avec les plus grands profits quelques morceaux de terrain situés aux environs de la ville. Dans peu d'années sans doute, ces premiers essais auront fait place à des travaux exécutés sur une plus grande échelle : Sincapour n'aura plus besoin de demander aux îles et aux continens voisins les vivres nécessaires pour le ravitaillement de ses navires ; son terroir y suffira. Cette population mixte qui y afflue aura grandi de telle sorte, qu'il sera possible d'en affecter une partie au progrès agricole ; des bénéfices exagérés attireront les bras vers cette exploitation, et bientôt la concurrence se chargera d'améliorer les produits et de faire rentrer les prix dans des termes raisonnables.

La fondation de Sincapour est un fait contemporain qui peut être raconté en quelques phrases. Après le traité qui rendit à la Hollande presque toutes ses possessions de l'archipel malais, le dernier gouverneur anglais de Batavia, sir Stamford Raffles, trouva qu'il était utile et politique d'assurer à la Grande-Bretagne un poste avancé dans les mers de Chine. Il visita donc tour à tour les points les plus favorables, songea à Riou, aux îles Carimon, à la presqu'île de Johore, et finit par fixer ses vues sur Sincapour. Autorisé par le gouverneur-général du Bengale, le marquis de Hastings, il en prit possession avec le colonel Farquhar le 6 février 1819. Par une coïncidence bizarre, la cession de Sincapour avait aussi été faite un siècle auparavant par le roi de Johore au capitaine anglais Hamilton, dont le récit avait prodigieusement exagéré la fécondité de l'île. Les colonisateurs modernes ignoraient toutefois ce droit préexistant, quand ils se firent céder par les possesseurs indigènes la portion du littoral où ils fondèrent leur factorerie. On ne chercha pas alors à dresser des stipulations formelles et définitives : ce ne fut qu'à la suite des progrès de l'établissement et vers 1824, qu'un accord fut signé entre les fils dépossédés du sultan Mahomet, mort en 1810 roi de Johore, et le résident anglais de Sincapour. La propriété et la souveraineté de l'île furent cédées au gouvernement britannique, moyennant la somme de 60,000 piastres et une annuité de 24,000 piastres à chacun d'eux.

L'île de Sincapour que ce traité a placée sous le patronage anglais a, dans sa forme elliptique, 37 milles dans sa plus grande longueur, et 15 milles dans sa largeur. Elle n'est séparée de la presqu'île de Malacca que par un canal étroit ; son front méridional regarde une chaîne d'îles désertes pour la plupart ou peuplées de races sauvages. L'aspect général de Sincapour présente une surface inégale et onduleuse ; le terrain qui avoisine le comptoir est sablonneux quoique fertile. Ses forêts abondent en bois de construction ; elles recèlent presque tous les quadrupèdes, hôtes de la péninsule ; des singes de plusieurs espèces, le chat sauvage, la loutre, l'écureuil, le porc-épic, le bradype, le daim, et le *moschus pygmeus*, espèce de lièvre sans oreilles, commun dans les contrées tropicales. Les bêtes féroces, comme le tigre, le léopard, etc., paraissent inconnues à Sincapour. Quant aux oiseaux, ils s'y rencontrent nombreux et variés ; les plus communs sont les grimpeurs et les palmipèdes. Les reptiles infestent l'île ; M. Crawfurd y reconnut, pendant son séjour, plus de quarante espèces de serpens, dont deux seulement étaient venimeuses.

Grâce à sa température égale et variant à peine du 20° au 27° centigrade, Sincapour partage, avec Poulo-Penang, la réputation d'un site salubre et favorable aux malades. Les Anglais que les fièvres et la dysenterie chassent du Bengale ou de la côte de Coromandel viennent chercher dans l'île de sir Stamford la

Digitized by Google

guérison et la santé. Les produits du sol aident autant que le climat à des cures inespérées. L'orange, la mangue, le fruit du mangoustan, y sont d'une saveur et d'un parfum exquis. Tous les légumes, toutes les racines farineuses des zônes équatoriales y ont réussi; mais nos variétés d'Europe, l'artichaut, le chou-fleur, la pomme de terre, ont jusqu'ici trompé tous les essais.

On conçoit que Sincapour, née à peine, ne peut avoir encore d'industrie manufacturière, qui est toujours le résultat d'une civilisation lente et laborieuse. Quelques chantiers de construction, et des fabriques de sagou perlé, voilà à quoi se réduisait en 1830 la liste des établissemens industriels. Mais son commerce d'échanges, ses transactions d'entrepôt, ont déjà dépassé la plus haute somme des espérances préconçues. Grâce à de larges franchises, obtenues cette fois de la Compagnie privilégiée des Indes, les navires européens, les pros malais, les barques de Siam, les jonques de la Chine, de la Cochinchine et du Japon, les bateaux des Boughis et de l'archipel des Philippines, semblent se donner rendez-vous aujourd'hui sur cette rade de Sincapour, espèce de terrain neutre pour tous les peuples commerçans et pour tous les commerces. On y compte chaque année cent expéditions directes des ports anglais; des armemens venus des États-Unis, d'autres de France, de Suède, de Hollande, des villes Anséatiques, de Gênes, de Trieste, de Dantzick, navires de pavillons et de tonnages divers, qui vont chercher la colonie nouvelle par-delà le cap de Bonne-Espérance. Dans l'Océan des Indes, cette nomenclature s'agrandit; l'île de France, Ceylan, Madras, Calcutta, Bombay, Batavia, Padang, Poulo-Penang, tous postes européens, versent et demandent des produits de mille sortes. Canton en Chine, Quinhon, Faifo et Hué en Cochinchine; Saigun, Kangkao dans le Camboge; Banckock, dans le golfe de Siam; Manille, les Célèbes, Bornéo, Java, ont organisé aussi leurs échanges et développé graduellement leurs rapports. Peu productive par elle-même, Sincapour appelle dans ses entrepôts les produits du monde entier : là l'Europe et le Bengale acceptent, en retour de leurs fers, de leurs zincs, de leurs étoffes de coton et de laine, le nankin, la soie, la laque, le papier de Chine, la nacre, le camphre, le cassia, le sang-dragon, le poivre de l'archipel malais, le sucre de Siam, le cuivre du Japon, le café, les dents d'éléphant, la rhubarbe, les clous de girofle, les noix muscades, les écailles de tortue, le musc, l'orpiment des diverses échelles asiatiques, océaniennes ou américaines. Ce mouvement commercial, imperceptible au début, a grandi d'une façon si merveilleuse et si rapide, qu'on l'évalue aujourd'hui à plus de 150 millions de francs par année. La progression a été la même pour la population; en 1819, 150 malais, moitié pêcheurs, moitié pirates, occupaient seuls la petite anse de Sincapour, et cinq ans après, en janvier 1824, un recensement fait par les soins de M. Crawfurd portait les habitans à 10,683 ames; en 1825, à 11,851; en 1826, à 12,905; en 1827, à 13,732. On y comptait 16,850 individus en 1830, et 19,200 en 1832; le tout composé, en suivant l'importance du chiffre, de Chinois, de Malais, de Boughis, d'Hindous, d'Européens, de Javanais et de Siamois.

Parmi ces peuples d'origine différente, il en est deux qui dominent à Sincapour par le nombre : ce sont les Chinois et les Malais formant ensemble les cinq sixièmes de la population totale. Les Chinois de Sincapour se subdivisent en cinq classes toutes marchandes, mais distinctes par leurs mœurs, leurs habitudes et leurs langages. Les plus estimés de tous sont les natifs de Fo-Kien; ensuite viennent les originaires de Canton, puis ceux de Macao et des îles adjacentes; après eux, les pêcheurs de la province littorale d'Aya; enfin les créoles chinois ou la race mêlée. Tous ces émigrans sont actifs, patiens, laborieux, intelligens et rusés en affaires. Aucun métier ne leur répugne, pourvu qu'il leur profite; ils sont négocians en gros, revendeurs, brocanteurs, boutiquiers, agens de change, commissionnaires, agriculteurs, marins, etc. Religieux observateurs des coutumes natales, les Chinois ont toujours le soin d'arranger leur vie à l'étranger de manière à ce qu'elle leur rappelle la patrie. Ils ont à Sincapour des cimetières aussi verts, aussi fleuris qu'à Canton : dans chacune de leurs habitations, décorées à l'extérieur de peintures symétriques, est un autel devant lequel on brûle constamment des parfums et des papiers dorés. Confucius y est figuré ayant près de lui le génie familier qui lui parle à l'oreille. Cet amour du pays est si vif, si tenace chez les Chinois, qu'aucun d'eux ne renonce à le revoir. Quand ils ont amassé quelques épargnes, ils quittent la colonie étrangère et regagnent furtivement leur province natale. Là, si la loi était exécutée à la lettre, les peines les plus graves les attendraient; mais le tarif d'une immunité est connu et stipulé à l'avance. Moyennant

Digitized by Google

l'abandon fait au mandarin de la moitié de la fortune acquise, l'émigrant peut jouir en paix de l'autre moitié; il est absous de la contravention par le silence du magistrat.

Les Malais de Sincapour ne viennent qu'après les Chinois pour l'activité et l'intelligence. On les divise en deux classes : les Malais de terre ou *Orang-Darat,* et les Malais de la mer ou *Orang-Laut.* Les premiers sont bûcherons, laboureurs, détaillans ; les autres bateliers, mariniers ou pêcheurs. On appelle encore *Orang-Sallat* les Malais qui font le service du petit détroit de Sincapour : ils sont presque tous originaires de la province de Johore. Ces trois sortes de naturels diffèrent peu, dans les caractères généraux, des races malaises déjà décrites. Au-dessus d'eux il faut placer les Boughis ou Malais orientaux, originaires des Célèbes, peuple industrieux et bon navigateur.

Bien que l'on compte à peine une quinzaine de maisons d'Européens à Sincapour, c'est en elles qu'il faut voir le nerf de la colonie naissante. Sans ces maisons point de capitaux, point d'ordre, point de confiance, point d'affaires. La présence du résident de la plus forte nation qui soit dans l'Inde donne plus d'efficacité à ces mesures de franchise commerciale, sources de toute prospérité. Sur ce petit point du globe, où la sagacité anglaise a voulu évidemment réaliser une expérience, il a fallu pourvoir à ce que les intérêts n'eussent point de craintes, en même temps qu'ils ne rencontraient point d'entraves. Aussi à côté du port franc, du libre entrepôt, de droits de tonnage égaux pour tous et insignifians, on a institué une justice et une police rigoureuses, qui seules pouvaient assurer le règne d'une équité et d'un droit relatifs. Pendant les premières années, le résident fit seul l'office de juge, et ses décrets étaient néanmoins exécutés avec respect. Depuis lors Sincapour ayant été annexée aux résidences de Malacca et de Poulo-Penang, des cours de justice y ont été installées, à l'instar de celles qui régissent les possessions anglo-indiennes. La seule remarque caractéristique à laquelle cette innovation ait donné lieu, c'est que les procès étaient plus nombreux parmi les colons dont la civilisation était plus avancée : on a constaté, par exemple, que la proportion des instances entre Chinois ou entre Européens était dix fois plus forte qu'entre les Malais et les Boughis.

La ville de Sincapour se divise naturellement en trois parties : le quartier des Chinois, celui des Européens et celui des Malais. Les deux derniers sont dans la plaine qui fait face à la rade ; le troisième est un peu au-dessus vers la droite de la rivière. La partie marchande de la ville forme une petite presqu'île qui finit en langue dans le golfe : concentrés sur ce point, les marchés, les entrepôts, les magasins lui donnent l'air d'une foire perpétuelle. Le reste de la ville se compose de rues tirées à angles droits, et bordées de jolies habitations.

Quoique la puissance anglaise soit respectée à Sincapour autant que dans les localités les mieux gardées de l'Inde, la force armée aux ordres du résident s'élève à peine à cent cinquante Cipayes, dont l'entretien coûte quelques milliers de piastres par an. Pour parer aux dépenses d'administration, il a fallu former à la colonie un budget dont les recettes s'élevaient en 1826, d'après M. Crawfurd, à 80,000 piastres. Quelques droits de détail sur la vente de l'opium, une taxe sur la fabrication à domicile des liqueurs fermentées ; une autre taxe sur les jeux ; enfin quelques droits de licence, de transmissions de rentes et de frais de postes, toutes charges légères et presque inaperçues, suffisaient pour couvrir les dépenses coloniales.

A l'aide de pareils moyens Sincapour, en deux années d'existence, a renouvelé, dans notre monde commercial, ces miracles de prospérité ascendante, que l'histoire attribue à Tyr, le plus opulent entrepôt de l'antiquité. Les créateurs de la factorerie moderne ont eu la volonté et le pouvoir de la gouverner selon la science, et non pas selon la politique. En même temps qu'ils se contentaient d'une administration à rouages simples, d'une assiette de taxes faciles et douces, ils se défendaient de toutes les erreurs des systèmes précédens, de l'égoïsme de pavillon, de cette manie de protectorat, qui se résume toujours en priviléges pour les uns, en exclusions pour les autres; des tendances fiscales qui procèdent par restrictions ou prohibitions; ils entraient dans une voie large et fructueuse que peuvent avouer la morale et l'économie sociales ; ils créaient le cosmopolitisme du commerce et de la navigation, appelant à eux tous les peuples du globe par l'égalité des droits et des charges, complétant par la mise en œuvre d'un tarif uniforme et tempéré, les principes de tolérance religieuse pratiqués depuis un siècle. Considérée sous ce point de vue, Sincapour serait une critique amère de notre système européen. Il est même à craindre que le gouvernement de la Grande-Bretagne et les monopoleurs de la Compagnie ne se ravisent tôt ou tard et ne contrarient des résultats hostiles à leurs tendances administratives. *A priori*

Digitized by Google

on pouvait traiter de rêves et d'utopies les axiômes de la science économique; mais que répondre à une expérience? qu'opposer à des chiffres? à une progression évidente comme le flux de la mer? Comment combattre un argument statistique qui prend de la force à vue d'œil, qui prouve dix fois plus aujourd'hui qu'en 1827, et qui en 1840 prouvera cent fois plus encore? Il faut se résigner ou jouer de ruse. Sans doute les monopoleurs ne périront pas sans chercher à se défendre; ils trouveront quelques embuches, quelque guet-apens contre la colonie chino-malaise; mais de toutes les manières, et quand même sa prospérité s'énerverait sous leurs mains, le précédent nous reste acquis à toujours; la pratique en fait de liberté commerciale a justifié la théorie.

CHAPITRE XXIV.

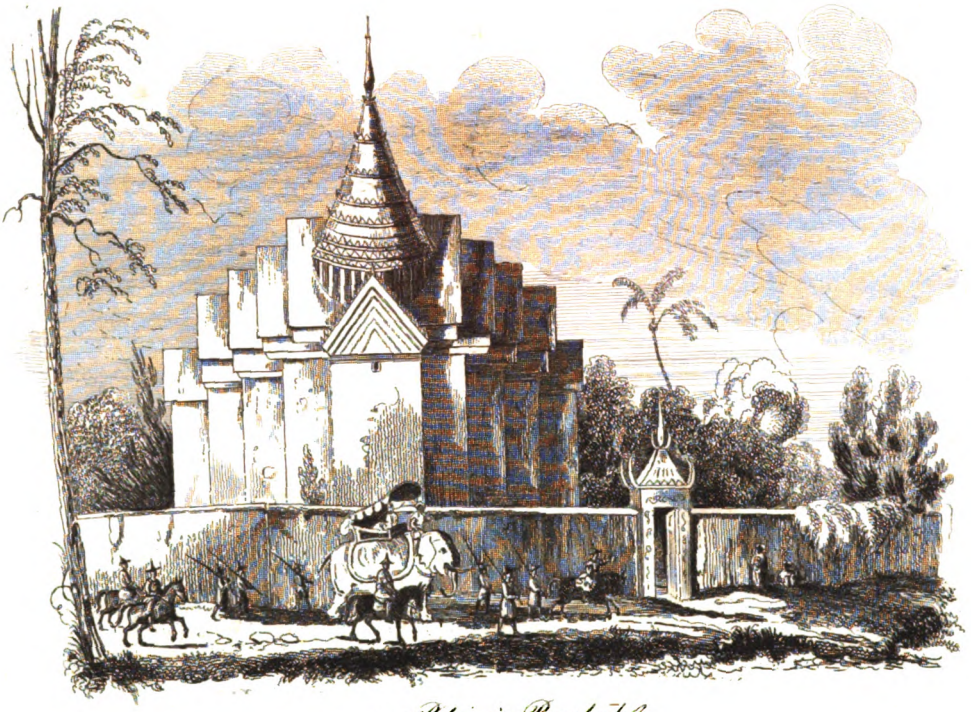
ROYAUME DE SIAM. — BANCKOCK.

A Sincapour commençait pour mon itinéraire le chapitre des éventualités. Devant moi, dans toutes les directions, à chaque aire du compas, s'offraient des pays que je voulais et que je devais voir. Archipel ou continent, Malaisie ou Asie, Java, Bornéo, les Philippines, la Chine, le Tonquin, la Cochinchine, Siam, c'était à choisir au milieu de tant de terres promises. Je n'osais me décider; j'hésitais quand le hasard prit l'initiative; il me servit mieux que ma volonté. Un jour que j'allais rendre visite au résident anglais, je trouvai dans son salon un étranger, un homme dans la vigueur de l'âge, mais portant sur sa figure un reflet indicible de rêveuse misantropie. Des cheveux d'un beau blond, déjà clairsemés, venaient couvrir des tempes légèrement creuses; ses yeux bleus avaient encore de la finesse et de l'éclat quand ils s'animaient, mais, au temps de repos, leur expression n'était que douce et pensive; ses traits avaient de la noblesse et de la régularité; son teint halé par les voyages avait eu sans doute autrefois la pureté et la blancheur des plus beaux teints du Nord. Au premier aspect cet ensemble maîtrisait sans attirer; l'attitude était sardonique et dédaigneuse, le sourire froid, la parole réservée et fière, bien que toujours polie. Rien ne sentait pourtant en lui ni le fat, ni le grand seigneur; on y voyait plutôt l'homme insoucieux de liaisons banales, le philosophe à la vie pleine et tourmentée, assez riche en souvenirs pour se passer d'expériences nouvelles, peut-être même un second Juif errant qui cherchait en roulant sur ce globe à fuir une pensée fatale et opiniâtre. Tout témoignait de cela; les lignes profondes et précoces sur le front, les trois plis convergeant au coin de l'œil, d'un œil que la méditation semblait avoir retiré jusqu'au cerveau; puis des façons qui trahissaient une existence antérieure toute de luxe et de haut ton; des manières élégantes et recherchées, au lieu de cette franche rudesse, habituelle aux marins et aux voyageurs.

Dès que je vis cet homme, je me sentis entraîné vers lui. On nous présenta l'un à l'autre, et l'entretien s'engagea. Il fut contraint d'abord, cérémonieux, insignifiant; mais peu à peu, à mesure que nous touchions des cordes qui nous étaient communes, l'unisson s'établissait entre nous; la réserve s'en allait; l'abandon prenait le pas sur la défiance. Avec mes allures ouvertes et naïves j'eus bientôt vaincu le sarcasme systématique de l'étranger. On eût dit que, placé depuis long-temps à un point de vue pessimiste, il lui semblait neuf de trouver un voyageur qui procédait par la visée contraire, découvrant quelque charme dans tout ce qu'il voyait, cherchant du bien même dans le mal. Soit que ce contraste le piquât, soit que ma bonne foi l'eût gagné, après deux heures d'entretien, sa petite guerre d'observation finit. Il me tendit la main: « Pardon, Monsieur, de mes puérilités; voulez-vous permettre au baron Norberg de se dire de vos amis? » Il me raconta ensuite comment, riche seigneur de la cour de Suède, il était arrivé à quarante ans, après bien des chagrins soufferts, au dernier degré du blasement et du dégoût. Alors la pensée des voyages lui était venue comme épreuve et comme remède. Depuis quatre années, il courait le monde; il était arrivé de la Suède au Bengale, par terre, traversant la Russie et la Perse, cent fois exposé à périr, sauvé cent fois par son étoile. « Du Bengale à Sincapour, ajouta-t-il, j'ai fait le métier de caboteur, en battant toute la côte péninsulaire; il faut que j'en fasse autant pour la mer de Chine. » Je mourais d'envie de m'offrir pour son compagnon de route; il s'en aperçut sans doute, et continua avec une coquetterie charmante: « Cette fois encore mon étoile m'a servi; un Chinois avait ici, prête à partir, sa belle et bonne jonque, lourd morceau de bois qui porte six mille pikouls: j'ai fait affaire avec lui; nous mettons à la voile demain pour le golfe de Siam, nous verrons Banckock, Poulo-Condor, le Kambodje, la Cochinchine, les Philippines, avant d'aller mouiller à Macao et à Canton. » A cette énumération, je n'hésitai plus. « Monsieur Norberg, y a-t-il place encore pour un passager sur votre jonque chi-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Palais à Banckock.*

1 Palacio en Bankok



2. *Homme & Femme Siamois.*

2 Hombre y Mujer Siameses

de Sainson del.

Digitized by Google

noise? — Mais toute la chambre est à moi..... et à vous par conséquent, » répondit-il. Je l'aurais embrassé de toute mon ame. Bon gré mal gré, il fallut pourtant qu'il acceptât mon contingent aux frais de passage.

Le lendemain 18 juillet 1830, nous nous embarquions le baron et moi dans une chaloupe qui devait nous conduire en rade. Bientôt, au milieu d'une foule de navires européens de toutes les formes, se montra à nous, dans sa majesté, notre massive jonque, avec ses bordages en relief et sa mâture déprimée et chétive. C'était pourtant un bâtiment à trois mâts; mais celui de l'arrière perché sur la dunette ne servait que comme bâton de pavillon, et celui de l'avant ne portait qu'une misaine étriquée; le mât du milieu seul avait une grande voile assez respectable, et un morceau de toile au-dessus qui jouait le hunier. Toutes ces voiles soit en cotonnade, soit en fibres de cocotier, étaient traversées par des morceaux de bambou léger qui unissaient les divers lés. Le pont de la jonque était libre et ras, si ce n'est vers le couronnement où se groupaient les logemens des officiers et des passagers. Ces logemens formaient un pâté confus et pyramidal de petites cahutes entassées les unes sur les autres sans grâce et sans symétrie. La plus haute n'allait pas à moins de dix-huit pieds au-dessus du pont. C'était la place d'honneur, et nous devions l'occuper.

Le baron Norberg voyageait en nabab. Des malles pleines de livres et d'instrumens de mathématiques; des provisions à ne savoir où les loger; un domestique nombreux, un interprète qui savait l'hindou, le malais, le chinois et tous les jargons qui en dérivent; des vins de France, du tabac de Turquie, des pipes, de l'essence de rose, et même un peu d'opium pour ses douleurs européennes, voilà avec quel attirail il se présenta le long du bord. Moi, j'étais moins chargé de bagages; deux valises et mon porte-feuille, c'était assez pour mon tour du monde. Malgré tant d'embarras et de meubles de détail, en quelques minutes tout fut hissé à bord, tout fut rangé dans notre chambre, à part quelques pipes et quelques bouteilles de vin qui manquèrent à l'appel. Un matelot chinois les avait escamotées; c'était évident, mais à qui les demander sur soixante hommes d'équipage?

Le grave Tsin-fong, commandant de la jonque, crut de son devoir et de sa dignité de nous faire les honneurs de son bord. Il nous reçut à la porte de la chambre, et ne se retira que lorsqu'il nous y eut installés lui-même. Dans un espace de dix pieds carrés sur six pieds de hauteur, deux hamacs à cadres furent suspendus au plancher : c'étaient nos lits se balançant si près l'un de l'autre, que couchés nous pouvions nous toucher la main. Nos effets, nos vivres prirent place dans les aménagemens de cette cabine. Quand nous reparûmes sur le pont en costume de passagers, avec nos vestes de nankin et nos larges chapeaux de paille, déjà le cap ouest de l'île de Sincapour nous masquait la rade du comptoir anglais, ses maisons blanches groupées sur la rive, et ses habitations clairsemées sur les hauteurs. Nous entrions dans les mers de Chine. Deux Européens perdus au milieu de cet équipage étrange et sur ce transport à la coque informe, à la voilure mesquine, auraient fourni matière au plus piquant tableau qu'il soit possible d'imaginer. Quoique plus habitué que moi à de pareilles scènes, le baron en fut pourtant frappé. « Qui croirait, dit-il, que ces gens-là ont trouvé avant nous la boussole, l'imprimerie et la poudre à canon? Pour moi, je n'en crois plus un mot. »

Le lendemain, la mousson du S. O. ayant fraîchi dans nos voiles, les derniers sommets de la péninsule malaise se perdirent derrière nous, et au jour suivant de hautes terres se relevèrent par le bossoir de tribord. Nous approchions de l'archipel des Anambas, îles peu visitées par les Européens et dont MM. Bougainville et Laplace ont tour à tour relevé les côtes. Notre capitaine chinois ne me parut pas avoir besoin de nos cartes, pour éviter les récifs qui les entourent. De cap en cap, il arriva jusqu'à une baie assez sûre située sur la côte occidentale de Djimadja, la plus grande île du groupe des Anambas. Sa longueur nous parut être de cinq lieues dans une surface inégale et montueuse. Du point où nous étions mouillés, nous voyions fuir dans tous les sens des coteaux couverts de plantations. La canne à sucre et le maïs y poussaient au pied du sagoutier, qui fournit à ces insulaires leur principale nourriture. Cet arbre, de la famille des palmiers, projette à une grande hauteur son tronc légèrement annelé. Pour obtenir la substance blanchâtre et glutineuse connue sous le nom de sagou, on coupe l'arbre par tronçons; alors l'écorce, quoique épaisse et lisse, s'écaille et se détache pour laisser voir une moelle blanche, qui séchée au soleil se pulvérise, et cuite ensuite à la vapeur devient grumeleuse comme de la semoule. Moins fin, moins soigneusement préparé que celui de Java, le sagou des Anam-

Digitized by Google

bas a la réputation d'être plus substantiel.

Toute cette côte de Djimadja est plus accore et moins dangereuse que sa côte orientale. On y trouve plusieurs baies, les unes abritées contre la mousson du N. E., les autres contre celle du S. O.

A peine avions-nous jeté l'ancre devant le village où réside le rajah de l'île, qu'une foule de pirogues couvrit la rade et accourut le long du bord pour nous offrir des provisions. Des cochons, des poules, des canards, des cabrits, des noix de coco, encombraient ces sveltes et gracieuses embarcations. Rien n'était plus joli au coup-d'œil que cette escadrille aux bordages blancs couverts avec du rotin, et relevés d'une bande rouge. Un homme avec sa pagaie et un enfant pour l'assister au besoin, suffisaient pour guider une pirogue dans la baie.

Les insulaires de cet archipel appartiennent à la famille malaise. Leurs membres trapus et vigoureux, leur physionomie hautaine et soupçonneuse, ne préviennent guère en leur faveur. Aussi, quelque désir qu'ils eussent de nous posséder à terre, nous crûmes qu'il était plus prudent de les observer de loin. Le temps nous manquait d'ailleurs, car le capitaine Tsin-fong allait remettre à la voile. Avant la nuit, nous avions relevé les îles de Siantang, de Poulo-Mata, de Poulo-Mobour, et une foule d'autres plus petites qui restent innommées. Cet archipel et celui des Natunas, situés à 40 lieues dans le N. E., sont tributaires du sultan de Riou.

Le reste de notre traversée, jusqu'au fond du golfe de Siam, n'offrit rien qui soit à signaler: toujours en vue des hautes chaînes de la presqu'île, nous n'étions cependant pas assez voisins du rivage pour qu'il fût possible d'en relever la géographie. Passionné pour la science, Norberg avait avec lui les instrumens de marine les plus perfectionnés, les cartes les plus exactes. Chaque jour, à midi, il faisait ce qu'on nomme, en termes de mer, son *point*. Armé de son sextant, il suivait le mouvement ascensionnel du soleil, jusqu'à ce que l'astre fût arrivé à son apogée; puis, par un calcul prompt et sûr, il déterminait, au moyen de cette observation, le chiffre exact de la latitude où se trouvait alors le navire. Un jour qu'il se livrait à cette distraction habituelle, le capitaine chinois s'approcha de lui et parut curieux de savoir ce que signifiaient un pareil travail et un pareil instrument. Norberg le lui expliqua aussi clairement que possible par le canal de l'interprète; il lui fit sur les divisions terrestres et sur les calculs maritimes un cours de théorie auquel le Chinois semblait prêter la plus vive attention; enfin, le croyant convaincu et instruit à demi, il lui montra comment, au moyen d'un réflecteur et de verres colorés, on ramenait sur la ligne de l'horizon le disque du soleil dépourvu de rayons. Cette expérience physique le frappa plus que tout le reste: il voyait l'astre se promener sur le ciel, se baigner dans la mer, au gré de la tige de cuivre sur laquelle ses évolutions étaient graduées: cela le saisissait, le stupéfiait. A plusieurs reprises, il voulut s'assurer du fait par lui-même, il prit l'instrument, fit jouer l'alidade; puis se fit de nouveau expliquer l'utilité de la machine. Norberg était enchanté; il tenait une conquête, il venait de faire un prosélyte à notres upériorité mathématique, quand Tsin-fong secoua la tête avec un mouvement d'incrédulité: « Oui, c'est bien, dit-il, tu fais venir le soleil sur le niveau de l'Océan; tu sais de cette manière à quelle hauteur il est; je comprends tout cela: mais, si tu calcules ainsi l'élévation, tu dois calculer aussi la profondeur. Combien y a-t-il de pieds d'eau sous le navire?» A cette incroyable interpellation, Norberg faillit éclater; le sextant lui échappa des mains. « Eh bien! insista le capitaine, tu ne peux pas me dire la profondeur de la mer! —Oh! Chinois, triple Chinois, admirable Chinois! me disait tout bas le baron étouffant de rire. — Tu vois donc que ta science est vaine, poursuivait Tsin-fong: vous autres d'Europe, vous n'en savez pas plus que nous. » Depuis ce jour, le digne homme prit en pitié notre théorie nautique; et ce fut pour lui sans doute un nouveau motif de se complaire dans les procédés de la navigation chinoise.

Les deux sinus intérieurs du golfe de Siam ne sont encore tracés sur aucune carte d'une manière exacte et complète. Dans son ambassade de 1821, M. John Crawfurd en explora la partie orientale. Il visita Poulo-Ubi et la longue ligne d'îlots qui la continuent. Quant à nous, voulant à la fois profiter et de la mousson et des brises de terre, nous longeâmes la presqu'île de Malacca jusqu'à Poulo-Lozin; puis nous allâmes reconnaître le cap Lyant, et, traversant une foule d'îles désertes ou habitées, nous jetâmes enfin l'ancre dans la rade de Siam le 31 juillet. Sans les hautes montagnes de Bang-Pasoë qui restaient à notre gauche, nous aurions pu nous croire encore au large, tant la terre qui s'étendait en face était basse et noyée dans l'eau.

Le lendemain la jonque leva l'ancre, elle traversa la barre avec la marée montante. Trois

Digitized by Google

lieues au-delà, nous donnâmes dans les bouches du Meinan, labourant de temps à autre une vase molle et inconsistante. A notre arrivée à Pak-Nam, premier village que l'on trouve sur la rive gauche du fleuve et à trois milles de l'embouchure, il nous fallut compter avec les préposés siamois, chargés de la police de cette frontière. Le baron était chaudement recommandé, une lettre de lord Bentinck lui-même lui aurait ouvert au besoin jusqu'aux portes du château royal de Banckock. Aussi le chef de Pak-Nam nous accueillit-il avec les plus grands égards. C'était un vieillard vert encore qui avait voyagé dans l'Asie, qui avait vu Quedah, Penang et le Bengale; il parlait malais d'une façon passable, et, pour nous prouver qu'il n'était pas complètement étranger à nos manières d'Europe, il nous toucha la main à l'anglaise, en la secouant de toute sa force.

Après vingt-quatre heures de délai, le capitaine Tsin-fong obtint la permission de remonter la rivière, et le flux nous vit déraper et remettre à la voile. Au-dessus de Pak-Nam, le Meinan, qui jusqu'alors a conservé près d'un mille de large, commence à se rétrécir et à s'encaisser. Sur l'une de ses rives paraissent, à une demi-journée plus loin, les ruines d'un fort que les Hollandais ont bâti, il y a cent cinquante ans environ, à l'époque où florissait leur commerce avec Siam. Ces ruines que l'eau couvre aujourd'hui forment, avec un banc de sable, les seuls dangers de cette navigation fluviale. Quand ils sont dépassés, un navire peut croiser le Meinan dans tous les sens, ranger l'une et l'autre de ses rives, frôler les arbres avec ses verges, sans courir aucune chance d'échouage. Entre Pak-Nam et Banckock, nous vîmes deux forts en maçonnerie, autour desquels s'est groupée une colonie de Pegouans et d'indigènes de Laos, émigrans venus là à la suite des guerres désastreuses entre les Birmans et les Siamois.

Pendant une vingtaine de milles au-dessus des bouches du Meinan, la contrée siamoise offre l'aspect d'un terrain en friche et impropre à la culture; mais au-dessus de ce rayon ingrat commencent des vallons fertiles avec de riches rizières et de nombreux villages. Des bouquets de palmiers, des vergers, de petits bois, varient un paysage animé par des troupeaux de buffles.

Le 1er août, après une journée de délicieuse navigation, Banckock parut, Banckock la capitale actuelle de Siam, la résidence du roi, depuis que Sio-Thya a été ruinée par l'invasion birmane. Située sur le Meinan qui l'enceint tout entière, Banckock nous montrait en perspective les aiguilles dorées de ses pagodes montant au ciel en cônes ou en pyramides. Nous voyions sur la rive ses maisons avec leurs dômes de cocotiers et de banians; puis sur le fleuve et plus près de nous une foule de barques chargées de naturels, qui venaient nous offrir leurs denrées ou nous proposer leurs services. Au loin, pour compléter l'ensemble du tableau, le palais du souverain étalait sous sa pyramide conique des tranches de murs qui semblaient s'ouvrir comme un éventail (Pl. XXV—4.) Sur chaque bord du fleuve fuyait une rangée d'habitations flottantes, construites sur des radeaux de bambou que de fortes amarres fixaient au rivage. C'étaient les boutiques des marchands chinois, propres, bien décorées et bien tenues, et près desquelles venaient mouiller les jonques du commerce. Du milieu du fleuve on pouvait entendre ces infatigables revendeurs crier à haute voix leurs denrées, leur porc frais, leur poisson salé et leur vaisselle. Notre patron chinois n'avait touché à Siam que pour y faire une courte relâche. Prévenus, nous voulûmes utiliser le peu de jours qui nous étaient donnés, et le canot de la jonque nous conduisit à terre, presque en face de la maison du résident portugais, que nous voulions voir avant tous les autres. Ce ne fut pas une peine petite que celle de traverser la foule bienveillante, mais curieuse, qui se pressait autour de nous; hommes et femmes, vieillards et enfans, talapoins ou officiers du roi, semblaient être accourus pour nous examiner, et nous détailler des pieds à la tête: enfin la porte de don Silveira s'ouvrit à nous, et nous pûmes respirer à l'aise.

Le Portugais nous reçut de la façon la plus affable: le thé, les confitures chinoises, le bétel nous furent tour à tour offerts. Pour mieux nous préparer aux singularités du pays, notre hôte voulut nous donner un avant-goût de ses usages; il nous parla de la cour du monarque actuel, de l'ambassade récente de M. Crawfurd, et de l'audience qu'il avait obtenue de S. M. siamoise. « Ce n'est pas sans peine, nous dit-il, qu'on se décida à recevoir les Anglais. Quelques Chinois avaient persuadé au Prah-Klang (premier ministre) que ces peuples arrivaient toujours ave de douces paroles, puis qu'ils demandaient à fonder une factorerie; ensuite à bâtir une muraille, enfin à la garnir de canons; que c'était ainsi qu'ils avaient fait au Bengale et qu'ils n'agiraient pas autrement à Siam. Après bien des ordres et des contre-or-

Digitized by Google

dres, on résolut de les entendre, sauf à se tenir en garde contre eux. Le 8 avril 1821, M. Crawfurd et ses secrétaires d'ambassade se rendirent au palais dans des hamacs couverts de tapis brodés et portés par deux hommes de la maison du roi. Une foule immense couvrait les avenues par lesquelles ils devaient passer; deux haies de soldats étaient impuissantes à contenir ces flots de curieux. A la porte du palais ils descendirent de litière et furent obligés de se dessaisir de leurs armes : devant la salle d'audience, l'usage exigea plus encore ; il fallut que les envoyés de S. M. britannique quittassent leurs souliers. Alors on les salua d'une assourdissante musique, composée de gongs, de tambours, de flûtes et de flageolets. Ils étaient entrés à peine que le roi parut. A son aspect, cette foule de courtisans salua son maître, en levant par trois fois les mains jointes au-dessus de la tête, et en se prosternant ensuite par trois fois de manière à ce que le front touchât la terre. Les envoyés anglais se résignèrent à la première partie de ce salut; on les tint quittes de la seconde.

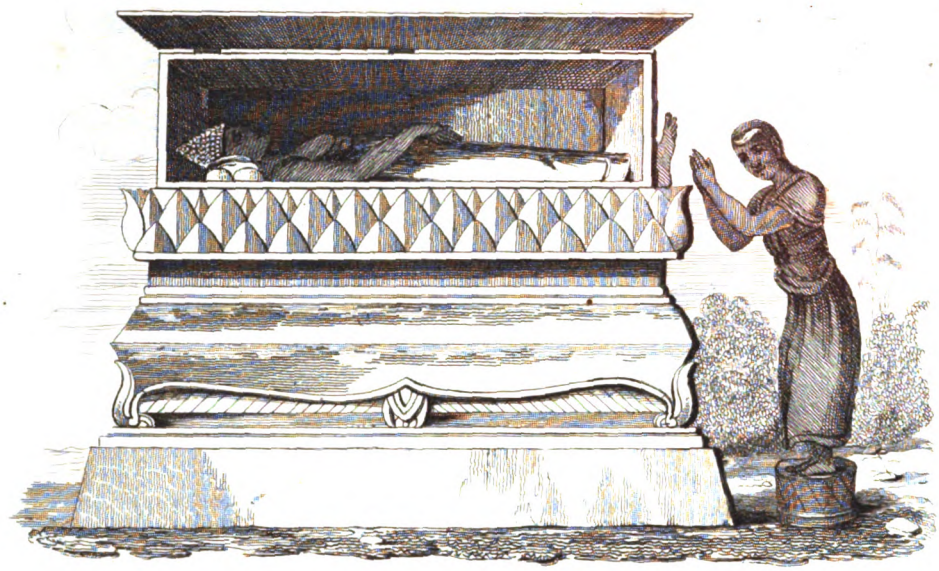
» La salle d'audience, ajouta don Silveira, est un vaste parallélogramme de 80 pieds de long sur 40 de large. Deux rangs de pilastres en bois conduisent de la porte d'entrée au trône, lequel est sur un plan plus élevé que le reste. Les parois et le plafond sont peints en rouge, les corniches sont ornées de belles dorures, et des étoiles sont figurées sur les lambris. Le trône, doré aussi et voilé à demi par des rideaux brodés d'or, ressemble à une chaire ou plutôt à une niche de madone. C'est là que le monarque s'assit avec un bâton d'or à la main : à sa gauche étaient les présens que le gouverneur-général du Bengale envoyait à S. M. siamoise. Quand un secrétaire en eut lu la liste, une espèce d'interrogatoire commença entre le roi et les ambassadeurs anglais, par l'intermédiaire de deux truchemans. Les questions les plus importantes furent de la nature de celles-ci : « Qui vous envoie? Le roi d'Angleterre sait-il que vous êtes venu vers moi? Le gouverneur-général du Bengale est-il frère du roi d'Angleterre? Qui est le plus âgé du roi d'Angleterre ou du gouverneur-général? Où irez-vous en quittant Siam? Irez-vous à Touranne? Visiterez-vous Hué? etc., etc. » Enfin S. M., après avoir épuisé le catalogue de ses questions, conclut ainsi : « Je suis heureux de voir un envoyé du gouverneur de l'Inde. Ce que vous avez encore à me dire, communiquez-le à mon ministre, Suriwung-Kosa. Quant à nous, ce qui peut nous être agréable de votre part, c'est que vous nous fournissiez des armes : voilà tout ce dont nous avons besoin. » Lorsque ces mots eurent été dits, un choc singulier, un bruit aigre et discordant retentit dans la salle d'audience. Le rideau se tira sur le roi, et les courtisans se jetèrent de nouveau la face contre terre.

» Voilà tout ce que l'ambassade anglaise obtint du potentat siamois. Plus tard M. Crawfurd obtint, il est vrai, un traité du ministre des affaires étrangères ; mais avec ces chefs de l'Asie orientale toutes stipulations sont vaines ; le caprice d'un dignitaire, le despotisme d'un employé annulent souvent les conventions le plus péniblement débattues. »

A la suite de cet entretien, nous sortîmes avec le résident pour explorer la ville. Le palais du roi étant presque à la porte de don Silveira, nous y allâmes d'abord. Auprès du mur d'enceinte, un curieux spectacle nous attendait : c'était le Prah-Klang, le premier ministre, qui, monté sur un magnifique éléphant, se rendait à la résidence royale. A ses côtés, devant et derrière lui, galopaient des cavaliers et marchaient des fantassins. Ces gardes-du-corps avec leur costume moitié européen, moitié asiatique, avaient la tournure la plus grotesque du monde. Leur uniforme consistait en un justaucorps de méchant drap écarlate boutonné sur le devant; en culottes larges et flottantes qui n'aliaient qu'au genou : leur tête était couverte d'un singulier chapeau à larges bords et terminé en pain de sucre, coiffure peinte au vernis et faite de cuir de rhinocéros à l'épreuve du sabre. Leurs armes les plus communes étaient de longues piques : quelques-uns avaient pourtant des fusils sans baïonnette, parfois même sans baguette. Tout ce cortége allait au château, qui se voyait près de là, avec ses ailes formant comme des découpures de portiques, et montant par assises jusqu'au pied d'une aiguille toute annelée (Pl. XXVI—1).

Après le palais, nous vîmes les temples. Le plus beau d'entre eux était celui que Krom Chiat, le prince actuel, avait fait construire; magnifique pagode bouddhique, pleine de somptueux sanctuaires et d'habitations ombragées pour ses talapoins. Le culte de Bouddha ou de Fo étant commun aux Siamois, aux Birmans et aux Chingulais, la forme des édifices religieux, comme aussi les usages et les rites qui s'y rattachent, sont à peu près les mêmes dans ces localités diverses. Après les pagodes de Kandy et de Rangoun, il me restait peu de surprises à éprouver en ce genre; aussi nul temple de Banckock n'attira mon attention, si ce

Digitized by Google



3. *Monument de Goutama.*

3. Sepulcro de Gutama



4. *Vue de Tourannne.*

4. Vista de Turana

Digitized by Google

Digitized by Google

n'est une petite pagode isolée et presque solitaire, d'une ordonnance et d'une symétrie parfaites, portant au fronton un dieu monté sur un éléphant, et à chaque angle saillant un des attributs caractéristiques des monumens du bouddhisme et du bramanisme. A droite, à gauche et sur le devant du temple, figuraient de petites chapelles votives ou praws, dont la forme rappelait celle des clochetons sarrazins (Pl. XXV—3). Un peu plus loin un cénotaphe dédié à Goutama, qui est le Bouddha actuel, réclama aussi un examen attentif. Le monument était en marbre chinois parfaitement sculpté; dans une couche pratiquée au sommet, et sous l'abri d'une espèce de toit, Bouddha était représenté couché, pendant qu'un de ses disciples se tenait en adoration devant lui (Pl. XXVI—3). Cette espèce de mausolée votif avait un caractère naïf et simple, qui le classait à part.

En nous rapprochant du centre de la ville, nous entrâmes dans quelques habitations; elles étaient presque toutes construites en bambou et recouvertes de feuilles de palmier, avec des fenêtres treillagées pour les tenir plus aérées: un petit clos planté d'arbres fruitiers leur servait ordinairement d'appendice. Devant l'une de ces cases, nous vîmes un couple siamois, homme et femme; l'homme était à demi nu; une seule pièce de toile l'enveloppait depuis la chute des reins jusqu'à mi-jambe (Pl. XXVI—2). La femme, assise sur un canapé en rotin, tenait à la main un éventail; elle avait les cheveux ras comme un homme; un pagne rayé drapé sur son épaule lui laissait la poitrine à demi découverte; son pantalon assez ample venait se nouer au-dessous du genou (Pl. XXVI—2). La physionomie de cette femme était douce, gracieuse, avenante; cette chevelure rase, ce costume étrange et simple, enchantèrent mon compagnon de voyage. Il voulut entrer dans la case où nous trouvâmes d'abord quelque peu de défiance, puis de l'abandon et une cordiale hospitalité.

Les maisons des riches marchands, celles des dignitaires du royaume, les temples, les palais sont ordinairement faits de matériaux plus solides et plus coûteux que le bambou et les feuilles de palmier. Le marbre, la pierre, la brique, le mortier, le bois de charpente entrent dans ces constructions. La toiture est souvent en tuiles rouges, parfois en étain laminé ou calin, qui luit au soleil.

Fatigués de cette première course à travers Banckock, nous regagnâmes les bords du Meinan où nous prîmes congé de l'obligeant Silveira. Le lendemain, Norberg me réveilla de fort bonne heure. « Allons revoir la ville, me dit-il, mais seuls cette fois; il faut examiner ce peuple-là de plus près qu'hier pour savoir qu'en penser. Je n'aime ni les explications toutes mâchées, ni les opinions toutes faites. » Peu de minutes après, nous accostions l'un des radeaux qui bordent la rive, et bientôt une populace empressée nous entoura et nous suivit en grossissant toujours. C'étaient, sur notre passage, tantôt des cris confus, tantôt de stupides questions auxquelles notre interprète ne répondait qu'en haussant les épaules. Ce qui préoccupait le plus cette foule, c'était de savoir de quelle étoffe étaient nos habits, et à quel usage servaient les petits colifichets de la toilette européenne. Ainsi escortés, nous parcourûmes les quartiers les plus populeux; nous vîmes le bazar chinois entièrement pavé de briques, où se trouvaient étalées une foule de marchandises d'Asie et d'Europe; des crêpes de Chine que portent les Siamoises, des toiles de Bengale et des draps d'Angleterre; nous passâmes sous les remparts de la forteresse, ouvrage sans fossé et sans canons; nous visitâmes la prison, la manufacture de poudres et quelques asiles publics qui ressemblent aux chauderies hindoues.

Banckock est bâtie sur un terrain d'alluvion qui a partout de la fermeté et de la consistance. De grands canaux, avec une foule de petits embranchemens, l'enlacent et en font une espèce de Venise. Ces canaux sont couverts de bateaux marchands qui, chargés de riz, de coton, de sel, d'huile et de poisson salé, forment autant de magasins de gros et de détail le long du quai. De temps en temps, sur ces étroites lagunes, paraissent des ponts informes composés de simples troncs d'arbres et projetant leurs arches jusqu'à trente pieds de hauteur. Pour les traverser sans crainte, il faut avoir la hardiesse et l'aplomb d'un équilibriste.

Nous marchions depuis deux heures sans que Norberg m'eût adressé la parole. Absorbé dans son rôle d'observateur, il semblait m'avoir oublié: enfin il rompit le silence. « Tout cela est bien misérable, dit-il, hommes, maisons, industrie, mœurs, caractère. Une demi-civilisation a gâté cette race: mieux vaudrait pour elle la barbarie du Mantchou. Lâcheté, fainéantise, vanité, bassesse, voilà ce qui est écrit sur ces physionomies. Il ne faut pas s'étonner si l'on trouve ici des courtisans qui se jettent à plat ventre devant un roi. »

Nous cherchions encore à nous frayer un

Digitized by Google

chemin parmi ce peuple d'oisifs et de badauds, quand un naturel vint proposer à notre interprète de nous conduire vers les éléphans blancs, ces objets d'une vénération si profonde dans la région indo-chinoise. La distraction était toute trouvée; nous l'acceptâmes avec plaisir.

Le roi de Siam était alors possesseur de six éléphans blancs, nombre inoui dans les annales de la contrée, et regardé comme un favorable augure pour la prospérité de son règne. Nous en vîmes quatre; les deux autres étaient de trop capricieuse nature pour être visités sans péril. Ces animaux avaient la robe vraiment blanche, sauf quelques taches de couleur de chair dans les endroits où le poil était tombé. Nul indice de faiblesse et d'imperfection ne témoignait que cette blancheur fût une maladie. Leur taille variait de six à neuf pieds. Leur généalogie, soigneusement constatée, les faisait originaires du royaume de Laos; aucun d'eux n'était né en pays siamois ou malais.

La rareté des éléphans blancs est sans doute le seul motif de l'exorbitante considération dont ils jouissent. Les sectaires de Bouddha, dans leurs idées de métempsycose, ont dû croire qu'un animal peu commun, né dans les pays où l'espèce analogue est très-perfectionée, devait se classer au nombre des êtres mortels les plus purs et les plus parfaits. Le corps de l'éléphant blanc loge donc, suivant eux, une ame supérieure, à qui le préjugé populaire a donné sur-le-champ le titre et le nom de roi. Celui-ci est le roi pur; l'autre le roi terrible; un troisième le roi clément, et ainsi des autres.

Chacun de ces éléphans a une étable séparée avec dix gardiens pour son service. Les défenses des mâles sont garnies de clochettes d'or; une chaîne à mailles d'or leur couvre aussi le sommet de la tête, et un petit coussin de velours brodé est fixé sur leur dos. Dans le clos commun des nobles animaux, notre guide nous montra deux singes blancs, de haute taille et armés de longues queues, qui, disait-il, étaient là pour conjurer toute maladie loin des royaux pensionnaires.

Des éléphans blancs, nous passâmes aux autres éléphans que leur couleur faisait rentrer dans la classe ordinaire et vouait aux plus pénibles services. Ils n'avaient rien extérieurement qui les rendît remarquables; leur taille était moyenne, leur port assez lourd; mais leurs cornacs parlaient avec enthousiasme des qualités intelligentes et précieuses dont ils étaient doués. Plusieurs d'entre eux étaient tachetés de blanc, principalement sur la tête.

Au sortir des écuries royales, le hasard nous procura le spectacle d'une cérémonie funèbre qui avait attiré un grand concours de peuple. La scène se passait sous un banian qui étendait son feuillage sur la cour d'un temple. Le cercueil était là, élevé à six pieds au-dessus du sol, revêtu d'une couverture blanche et surmonté d'un dais orné de fleurs de jasmin. Quand une musique bruyante de gongs et de tambours eut préludé aux funérailles, la prière commença sous la direction du talapoin. Elle était en pali, et les assistans la lisaient sur des feuillets de palmier. Quelques femmes assises sur une plate-forme derrière le prêtre avaient chacune un cierge à la main.

Après les prières dites, les talapoins s'approchèrent, enlevèrent la couverture de drap qui parait le cercueil et se la partagèrent; ensuite on livra le corps aux serviteurs qui devaient le laver. Pendant que ce devoir pieux s'accomplissait, nous pûmes examiner l'attitude des parens du mort: leur tenue était grave et décente, mais aucun symptôme ne révélait en eux une grande douleur. Une femme seule semblait profondément affectée : c'était l'épouse du défunt âgée de vingt ans à peine, ayant, comme signes extérieurs de deuil, les cheveux ras et la robe blanche. Elle était assise devant le cercueil, et la vue de ce cadavre lui arrachait des larmes et des sanglots.

Le bûcher funéraire se composait d'un amas de matières combustibles sur lequel le cercueil fut posé. Le talapoin, à la suite d'une nouvelle prière, vint distribuer alors à l'assistance des flambeaux ou des morceaux de bois enflammés. Norberg et moi nous en reçûmes comme les autres, et il fallut qu'à notre tour nous missions le feu aux restes du digne Siamois. Autour du foyer pétillant, les parens se réunirent en cercle, firent un paquet de leurs hardes, les secouèrent par six fois, en se gardant bien de les laisser tomber; puis, quand le bûcher n'offrit plus que des braises et des cendres, chacun se retira en faisant la conduite à la veuve éplorée.

Ce culte rendu aux morts avait touché mon impassible Norberg. Le recueillement des talapoins, le respect silencieux de la foule, la douleur de cette femme jeune et belle, tout cela entrait pour quelque chose dans son émotion « Ce peuple a cependant quelques bons côtés ! » lui dis-je. Il se sentit deviné. « Bah ! bah ! répondit-il, pure comédie ! Les enfans vont tout à l'heure prendre leur revanche devant la cassette du mort, et sa veuve se remariera dans la semaine. — Vous êtes incorrigible. »

Digitized by Google

Nous nous étions remis en route vers le fleuve, après avoir visité les ruines de deux forts, l'un hollandais, l'autre français, et déjà nous touchions à l'embarcadère, quand un homme nous accosta. C'était visiblement un Siamois, mais son costume demi-indigène, demi-européen, lui donnait un aspect si grotesque, que nous ne savions que penser de lui. « Je suis un envoyé de l'évêque catholique, nous dit-il dans un jargon inqualifiable; voulez-vous me suivre auprès de Sa Grandeur? » Quoique la forme de l'invitation et la personne du maître des cérémonies n'eussent rien d'engageant, nous fûmes charmés que l'occasion s'offrît de voir les restes d'une Mission célèbre, et ses modernes titulaires. En peu de minutes nous nous trouvâmes sous le toit de l'évêque, vieillard septuagénaire, homme d'esprit et de tête, natif d'Avignon, mais résidant depuis près de quarante années tantôt en Cochinchine, tantôt dans le royaume de Siam. On le nommait M. Sozopolis; il était de l'ordre des dominicains, et successeur de cette longue série d'évêques que la cour de Rome maintenait dans ce pays depuis l'an 1659. Son autorité s'étendait sur tous les catholiques du royaume siamois et de la péninsule malaise. Trois mille néophytes à peu près formaient le troupeau de ce digne pasteur. La ville de Banckock comptait trois églises de son ressort : Sainte-Croix, Sainte-Anne et Sainte-Assomption. Cette dernière était sa cathédrale, et sa pauvre maison qu'il qualifiait du nom d'évêché lui servait d'attenance.

La vue d'un compatriote fit sur le bon prêtre une impression que je renonce à décrire. « Parlez, Monsieur, me disait-il; oh! de grâce, parlez! j'ai besoin d'entendre une voix française, des mots français. Dans ma vie pérégrinante, j'ai resté souvent dix, quinze années sans que l'idiôme natal frappât mon oreille. Notre Avignon est-il toujours debout, avec son château sur la hauteur, ses rues étroites, ses murailles sans fossé? Et notre Rhône? et notre église métropolitaine? J'aime bien mes ouailles, Monsieur; je leur ai voué ma vie, ma science évangélique; mais le souvenir de la patrie m'est aussi bien cher; je puis y renoncer pour eux; l'oublier ce serait exiger trop. » Je répondis au prélat du mieux que je pus, je le fis avec une chaleur, un entraînement qui le touchèrent : connaissant bien mon Avignon, j'entrai dans des détails si vrais, si minutieux, qu'il en versait des larmes; puis de l'aspect des localités, étant venu aux événemens politiques qui s'y rattachent, je continuai comme si je parlais encore à un auditeur informé. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes, que je m'aperçus d'un changement de physionomie et d'attitude. La surprise avait fait place à l'émotion; M. Sozopolis m'écoutait comme si je lui eusse raconté un roman. En effet, depuis que l'ecclésiastique avait quitté la France, et son départ datait de 1787, aucune de nos révolutions contemporaines n'était arrivée jusqu'à lui. En mission dans le Tibet, dans le Laos, ou dans la Cochinchine intérieure, il n'était descendu que tout récemment à Banckock : j'étais le premier compatriote qu'il voyait. Qu'on se figure un homme, un Français, un évêque, ignorant jusqu'au nom de Napoléon! Norberg crut d'abord que c'était un jeu, ou une absence d'esprit de la part du prêtre; mais sa bonhomie et sa candeur eurent bientôt désarmé nos défiances. Quoique l'évêque de Siam eût entendu vaguement parler de révolte populaire, de changemens survenus en France, ces rumeurs arrivées jusqu'à lui par les récits des indigènes ne lui avaient pas paru dignes d'une créance absolue. Quand je lui racontai sommairement notre histoire depuis quarante années, nous vîmes se reproduire tour à tour sur cette figure vénérable des impressions d'étonnement, de terreur et de pitié.

A mon tour, je voulus savoir sa vie aventureuse et ses courses pénibles au cœur de l'Asie orientale, cherchant au milieu du récit de la mission religieuse à constater quelques résultats d'observations purement profanes. L'évêque fut assez franc pour nous avouer que presque toutes ses tentatives de prosélytisme avaient été infructueuses. « Les talapoins gouvernent ces contrées, nous disait-il avec amertume; ils y rendent les hommes aveugles à la lumière, ils leur bouchent les oreilles pour la parole de Dieu. Leur morale relâchée et facile convient aux habitudes indolentes des naturels, et, quand on leur parle de nos saintes pratiques, ils répondent que c'est là un chemin trop rude et trop pénible pour monter au ciel. Du reste les Siamois sont fiers et vains comme leurs prêtres : ils se regardent comme le peuple par excellence; se croient supérieurs à tous les autres dans les arts comme dans les sciences, et repoussent la prédication évangélique moins par antipathie que par orgueil national. La vanité de Satan est dans leurs cœurs. »

Cette longue conversation avec l'évêque nous avait conduits jusqu'au soir; et, désireux de la prolonger encore, le prélat nous força de partager un souper assez modeste, composé de volaille, de riz et de confitures chinoises. Pour compléter le régal, M. Sozopolis alla chercher

Digitized by Google

lui-même et mystérieusement une bouteille, à l'étiquette moisie, sur laquelle on pouvait lire encore : *Vin de Frontignan.* C'était une misérable boisson, énervée par l'âge et gâtée par le climat. En revanche, Norberg envoya le lendemain à notre excellent hôte dix bouteilles d'un merveilleux Constance qui nous a sans doute depuis rappelés souvent à la mémoire du bon prélat.

Il était neuf heures du soir quand nous prîmes congé de lui : contre la coutume, la ville était encore vivante et peuplée surtout dans les quartiers riverains. L'aspect du fleuve nous donna le mot de l'énigme : les Chinois fêtaient un anniversaire. Le long des boutiques flottantes qui bordent le Meinan, des guirlandes de lanternes en papier huilé et peint jetaient dans l'eau leurs reflets colorés et chatoyans. Les jonques de la rivière, la nôtre comprise, étaient illuminées dans le même style : le pourtour des bastingages, le gréement, la mâture, tout resplendissait de feux bariolés, pendant qu'à droite et à gauche des orchestres bruyans entonnaient des airs nationaux à grand renfort de gongs et de tambours. Nous regagnâmes ainsi notre cabine aux sons de la musique, et aux lueurs de l'illumination.

Dans les deux jours qui suivirent, nous ne quittâmes pas la jonque. Norberg, un peu souffrant, avait besoin de repos; moi, j'étais bien aise de me recueillir pour classer ce que j'avais pu observer et voir. Je désirais étudier l'histoire et la géographie de la contrée siamoise; son histoire qui, sous Louis XIV, prit une couleur toute française, sa géographie si peu connue qu'on ne s'accorde pas même encore sur les véritables limites de cet empire.

CHAPITRE XXV.

BANCKOCK. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DU ROYAUME DE SIAM.

Comme une foule d'autres noms, le nom de Siam a dérouté jusqu'ici la science des étymologistes. Les Siamois s'appellent dans leur langue *T'hai;* les Birmans les connaissent sous le nom de *Shan*, les Chinois et les Malais, sous celui de *Seam.* L'ancienne capitale Sio-Thya semble avoir une appellation d'origine mythologique et dérivée de *Sri-Ayudhia,* nom sanscrit du royaume du Dieu et roi hindou Rama, si célèbre dans la légende siamoise. De là viennent sans doute les profondes altérations que ce nom de capitale subit dans diverses cartes, où on la nomme tour à tour Siam, Yuthia, Odia et Judia. La Loubère divise les Siamois en deux nations, les T'haï-Yaï et les T'haï-Noë, ou les grands et les petits; les premiers composant les Siamois proprement dits, et connus comme tels des Européens; les autres formant un peuple plus ancien et moins bien caractérisé. Cette assertion n'a été encore ni prouvée, ni détruite : seulement on sait que le peuple de Laos s'appelle T'haï-Yaï en dialecte siamois.

L'histoire authentique de ce peuple ne remonte guère au-delà de quelques siècles. En cherchant plus loin, tout ce que l'on trouve c'est qu'en l'an 638 de notre ère, et sous le règne du nommé Krek, la religion de Goutama, le Bouddhisme, fut importée de Ceylan dans les pays siamois. De cette période jusqu'à nos jours, soixante princes ont gouverné cet empire, et, en 1187, le trente-troisième résidait à Lakontai, ville située sur les frontières du Laos, par 20° environ de latitude. Depuis lors, la capitale fut transférée à Sio-Thya, sur les rives du Meinan, par le trente-septième monarque qui régnait vers 1350.

En 1502, la version locale fait place à la version européenne. Dès cette date, Siam se mêle aux débats indiens : un de ses rois hasarde une démonstration avortée contre la principauté de Malacca, et, en 1511, des relations s'organisent entre ce comptoir portugais et les possessions siamoises de la presqu'île. Un siècle et demi se passent ensuite en révolutions intérieures ou en invasions étrangères, et ce n'est guère que vers la fin du dix-septième siècle que ces annales reprennent quelque vie et quelque intérêt.

C'était alors l'époque où la propagande religieuse entretenait au loin d'intrépides et fervens évangélistes. La société des Missions françaises se trouvait à peine fondée que déjà trois ecclésiastiques, hommes de talent et de naissance, partaient pour Siam avec la pensée d'y achever l'œuvre commencée par des moines franciscains et dominicains de Goa. Ces trois apôtres étaient Lamothe-Lambert, évêque de Beryte; Pallu, évêque d'Héliopolis; Cotolendi, évêque de Metellopolis. Ils s'embarquèrent tour à tour à Marseille, prirent pied en Syrie et se vouèrent aux périls d'un pélerinage par terre, au travers du continent asiatique. Leur voyage dura deux ans; ils traversèrent les déserts arabiques, la Perse, l'Hindoustan, la presqu'île de Malacca et arrivèrent à Siam le premier en 1662, les autres un peu plus tard. A cette époque régnait dans ce pays le cinquante-deuxième roi, Tchaou-Naraïa, esprit novateur et intelligent, plus avancé que ses sujets, et décidé à faire l'expérience de notre

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Baie de Touranne.

1 Bahia de Turana



2. Cochinchinois de la Haute Classe.

2 Cochinchinés de Alta Clase.

de Sainson del.

Digitized by Google

civilisation européenne. Son accueil fut bienveillant pour les évêques missionnaires; il leur donna un terrain ou *camp*, dans lequel ils fondèrent le séminaire de Saint-Joseph. Des chrétiens, émigrés de la Cochinchine à la suite d'une persécution religieuse, vinrent se ranger sous leur autorité épiscopale et formèrent sur-le-champ un noyau de communion. Mais ce premier succès ne fut rien auprès de ceux que leur réservait le hasard.

Ce fut le hasard en effet qui conduisit à la cour de Tchaou-Naraïa un aventurier, Constantin Phalcon, Grec de Céphalonie, venu jeune à Londres, puis amené dans les Indes par son protecteur; tour à tour commis marchand, soldat dans la milice anglaise, brocanteur, armateur et subrécargue. Après une série de voyages plus ou moins heureux, la tempête le jeta sur une côte en même temps que l'ambassadeur de Siam à la cour de Perse. Quelques services rendus à ce dignitaire furent l'occasion de sa fortune.

Revenu avec lui à Sio-Thya, Phalcon y vécut pauvre d'abord et nourri dans le séminaire aux frais de l'évêque de Beryte. Mais, dans une audience que lui donna le roi, il fit preuve de tant de sagacité, il développa des vues si neuves et si justes sur la politique siamoise, que Tchaou-Naraïa se l'attacha d'abord comme ambassadeur, ensuite comme confident intime et premier ministre. Poussé au pouvoir par les évêques français, Phalcon ne les oublia pas quand il y fut assis. Chrétien grec en naissant, il s'était fait protestant à Londres; il devint catholique à Siam par calcul plutôt que par conviction: ambitieux et rusé, il protégea les travaux des missionnaires, obtint pour eux de Tchaou-Naraïa des priviléges et des secours, leur fit bâtir des maisons et des églises. Mais sa pensée dominante était plus politique que religieuse; il voulait arriver des évêques français au roi de France, et se créer un titre auprès de Louis XIV par des antécédens capables de toucher ce monarque.

En effet, il fut bientôt question à Paris d'une ambassade que le roi de Siam envoyait à Sa Majesté française sans que personne eût sollicité pareille démarche. On prit d'abord le fait pour une mystification; mais les pères Vachet et Pascal, missionnaires, levèrent facilement les scrupules. Ils présentèrent les lettres des évêques français qui témoignaient du sérieux de l'ambassade, et du caractère des deux mandarins siamois, dépêchés comme plénipotentiaires à Louis XIV. Alors ce fut une affaire d'Etat pour régler le cérémonial et l'étiquette de l'audience. On conseilla au roi d'en imposer par l'éclat extérieur à des hommes inaccessibles à toute autre influence; et Louis XIV se laissa affubler d'un habit tellement surchargé d'or et de pierreries, qu'il succombait sous le faix. On reçut les ambassadeurs à Versailles, au milieu d'une cour toute étincelante de brocarts; on les vit saluer le roi à la siamoise, en balayant la terre avec leurs bonnets pointus entourés de cercles d'or; puis on les fit assister à un dîner de Sa Majesté, au jeu des grandes eaux, à une fête que Monsieur donna à Saint-Cloud, enfin à une magnifique partie de chasse organisée à Chantilly par le prince de Condé. Pendant les deux mois de vie agitée, que ces pauvres mandarins passèrent en France, on les mit de tous les plaisirs, de toutes les cérémonies, de toutes les solennités. Ils repartirent émerveillés, mais à demi-morts.

Louis XIV ne voulait pas être long-temps en reste avec son frère le roi de Siam. Le 27 septembre 1687, une ambassade française parut dans le fleuve du Meinan. Elle se composait du chevalier de Chaumont, de Cerberet et de La Loubère, chefs de la députation, de cinq missionnaires et de quatorze jésuites. Dans le nombre était le père Tachard qui, sous le titre de mathématicien, cachait des instructions secrètes, plus étendues que les pouvoirs de l'ambassadeur. C'était l'homme de madame de Maintenon et du père La Chaise, chargé par eux d'amener le souverain siamois à une éclatante conversion.

En effet, dès les premières audiences, les ambassadeurs de Louis XIV insistèrent sur le désir que nourrissait ce monarque, de voir le puissant roi de Siam gagné au christianisme. Plusieurs notes furent échangées à ce sujet: Tchaou-Naraïa y répondit; il ne dédaigna même pas de se faire controversiste, et dans une pièce officielle, rédigée sans doute par Phalcon, il disait: « Un changement subit peut entraîner une révolution; et je n'abandonnerais pas impunément une religion reçue et suivie sans discontinuation dans mon royaume depuis 2229 ans. Au reste, je suis surpris de la vivacité avec laquelle votre monarque soutient la cause du ciel; il semble que Dieu lui-même n'y prend aucun intérêt et qu'il a laissé le culte qu'on lui doit à notre discrétion; car enfin ce vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui respire et existe, qui a constitué l'essence des êtres et leur a inculqué des inclinations différentes, ne pouvait-il pas, en donnant aux hommes des ames et des corps semblables, leur inspirer les

Digitized by Google

mêmes sentimens sur la religion qu'il fallait suivre, et leur indiquer sans obscurité le culte qui lui était le plus agréable? Puisqu'il ne l'a pas fait, on doit en conclure qu'il ne l'a pas voulu. Il est donc naturel de croire que le vrai Dieu prend autant de plaisir à se voir honoré par différens cultes qu'à être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures qui, toutes, le louent à leur manière. »

Les argumens ne manquèrent pas au père Tachard pour combattre la thèse royale, mais ces controverses théologiques n'aboutirent qu'à un cercle vicieux d'instances et de refus. Les négociations politiques furent plus fructueuses; on obtint que des garnisons françaises occuperaient Banckock et Mergui, les deux boulevards des provinces siamoises. Dans tout ceci, Constantin Phalcon agissait en diplomate habile et conséquent. Son seul appui dans le royaume était le roi; Tchaou-Naraïa défendait son favori contre les haines de ses courtisans et les murmures de son peuple. Or une abjuration perdait à la fois et le monarque et le favori; il y fut contraire. Il conseilla le traité d'alliance, et l'admission d'auxiliaires français, parce qu'en cas de disgrâce ou de révolte, il trouvait là une force pour s'appuyer et un abri pour sauver sa tête.

Le commandant des troupes débarquées, de Farges, reçut donc parmi ses instructions secrètes, l'ordre de s'aboucher avec Phalcon dans les circonstances essentielles. Une garde de vingt-quatre Français fut affectée au premier ministre; d'autres officiers compatriotes furent enrégimentés dans les bataillons siamois; enfin le chef d'escadre Forbin, franc et bon marin, observateur clairvoyant et soupçonneux, se résigna à prendre le titre d'amiral et généralissime des armées du roi de Siam. Au travers du faste d'emprunt qu'on avait étalé devant l'ambassade, Forbin avait deviné la misère du pays; derrière ces lambeaux d'or et d'argent, il avait vu des guenilles. Aussi n'éprouva-t-il qu'un médiocre désappointement quand, peu de jours après, admis à l'audience du roi, il le trouva assis sur une natte d'osier, obligé de tirer un morceau de bougie de sa poche pour éclairer la salle du conseil. On donna au généralissime trente-six esclaves et deux éléphans, une petite maison misérablement meublée, avec douze assiettes, deux coupes d'argent, quatre douzaines de serviettes et deux bougies de cire jaune par jour. « Ce n'était rien que ces mesquineries, ajoute le marin dans ses Mémoires, mais ce qui était intolérable, c'était la manière dont Tchaou-Naraïa traitait ses mandarins. A ceux qui ne parlaient pas assez, il faisait fendre la bouche jusqu'aux oreilles; il la faisait coudre à ceux qui parlaient trop; pour un geste maladroit c'était un bras que l'on coupait, une jambe pour un faux-pas. Sans Phalcon, je n'aurais pas duré vingt-quatre heures dans cette gueuse de cour. »

Forbin resta donc, et le chevalier de Chaumont repartit vers la fin de 1688 avec trois ambassadeurs siamois, porteurs de présens pour le roi de France. Ils étaient chargés de demander en retour quelques ingénieurs et un renfort de troupes.

Phalcon régnait toujours; il venait de réprimer, avec bonheur et bravoure, une révolte d'émigrés macassars qui avait mis en danger la capitale siamoise; il se croyait affermi plus que jamais dans son poste suprême, quand un orage fondit sur lui. Le ministre parvenu avait voulu marcher trop vite en réformes : il avait ouvertement protégé les prêtres catholiques contre les talapoins; il avait livré la conversion du royaume au zèle des missionnaires jésuites; il avait fondé des chaires, bâti des églises, créé des colléges chrétiens aux dépens des pagodes et des institutions bouddhiques. Tant de titres à la haine du sacerdoce indigène ne pouvaient pas s'accumuler impunément : le peuple, sourdement travaillé, cherchait un drapeau de révolte; les courtisans ne s'inclinaient devant le favori actuel qu'avec la pensée de le trahir. Phalcon s'aveugla; il se crut plus fort que toutes les intrigues. Le roi, malade alors, n'avait point de successeurs, et les chances de l'héritage souverain se partageaient entre deux favoris, Monpit et Pitrarcha. Phalcon venait de se déclarer pour le premier, quand Pitrarcha fit assassiner son compétiteur, et arrêta de sa main le premier ministre au moment où il se rendait chez le roi moribond. Vainement de Farges voulut-il accourir de Banckock au secours de Phalcon; effrayé par les rapports des missionnaires, il resta à mi-chemin de Sio-Thya, et la révolution se consomma. Une espèce de capitulation, signée avec le chef des forces françaises, stipula que le royaume de Siam serait évacué par les garnisons de Banckock et de Mergui. Les missionnaires furent insultés dans la capitale du royaume, et les évêques eurent de la peine à sauver leurs têtes du mouvement réactionnaire.

Quant à Phalcon, après d'incroyables tortures, il fut conduit dans une forêt et décapité sans appareil. Sa femme, qui avait excité la passion du fils du nouveau roi, fut dabord violentée

Digitized by Google

pour ses refus; ensuite vendue comme esclave, elle fut plus tranquille sans être plus heureuse. La veuve de Phalcon servit dans les cuisines du roi, et mourut femme de charge du palais. Dans les premières heures de réprésailles qui suivirent le départ des troupes françaises, le sort des chrétiens de Siam fut affreux. Le séminaire fut pillé, les jeunes filles furent livrées à la brutalité du soldat, plusieurs prêtres subirent l'horrible supplice de la cangue. M. de Lamothe-Lambert resta pendant un jour entier à la merci de la populace, qui lui arracha un à un les poils de la barbe, le traîna dans la ville et le livra à des geôliers à demi-mort. Une religieuse, venue de Manille, fut promenée dans les rues avec un crucifix attaché sous les pieds pour qu'il fût dit qu'elle avait foulé son Dieu.

Enfin, ces persécutions s'amortirent; elles avaient cessé quand le père Tachard reparut à Banckock en 1690 avec les deux mandarins qu'il ramenait de France comme des messagers de paix. De nouveaux pourpalers eurent lieu, à la suite desquels l'évêque, tiré de prison, fut remis à la tête du séminaire restauré.

L'usurpateur Pitrarcha régna jusque en 1700, époque à laquelle son fils prit sa place. Sa dynastie, qui régna jusqu'en 1767, eut peu à démêler avec les puissances européennes; mais ses voisins lui causaient en revanche de terribles alarmes. Une guerre civile déchirait le royaume quand, vers 1759, l'aventurier Alompra, le vainqueur des Pegouans et le restaurateur de la couronne birmane, rêva la conquête des provinces siamoises. Il marcha d'abord sur Martaban, occupa ensuite Merguy et Tanasserim, puis poussa vers Sio-Thya en 1760, ravageant, pillant, massacrant tout sur sa route. Il se trouvait à trois journées de la capitale, quand une maladie mortelle le surprit et limita cette première invasion à quelques assauts infructueux.

Sous le successeur d'Alompra, les Birmans restèrent tranquilles; mais son second fils, Shembuan, tourna de nouveau ses vues vers les pays siamois. Il reprit Merguy en 1765, et, peu de temps après, Tanasserim; puis il marcha contre l'armée siamoise, la tailla en pièces, ravagea la contrée du Meinan, promena la torche et le fer daus la contrée, et vint enfin camper devant Sio-Thya au mois d'avril 1767. Cette ville fut enlevée d'assaut, pillée, brûlée, dévastée à tel point qu'il fut impossible depuis de voir dans ces ruines la capitale de la contrée. Ses temples étaient au ras du sol, ses talapoins massacrés, son roi fusillé, ses princes déportés, ses grands dignitaires chargés de fers, sa population anéantie. Quand les Birmans se retirèrent, ils ne prirent pas même la peine de constater leur droit de propriété sur ces décombres.

Après leur départ, une réaction ayant eu lieu, un prince chinois en profita pour s'emparer du trône et se faire proclamer sous le nom de Phia-Tak. Banckock devint la capitale du nouvel État. Phia-Tak passe pour avoir été, dans ses débuts, un prince de sens et de courage; il reconstitua le royaume démembré, ramena à l'obéissance les provinces de Pi-sa-lack et de Ligor; mais, dans les dernières années de son règne, ce souverain eut de tels accès de capricieuse tyrannie et de cruelle superstition, que le bruit courut qu'il était devenu fou. Cette donnée fut exploitée par un général, grand dignitaire du royaume, nommé Chakri, qui souleva l'armée, attaqua le roi dans Banckock, le vainquit, le fit mettre à mort, et ceignit la couronne. Il la conserva jusqu'en 1809, au milieu d'hostilités sans cesse renaissantes de la part de la Birmanie. Son successeur, qui régna jusqu'en 1824, défendit aussi ses Etats avec succès contre les agressions d'ambitieux voisins. Un complot de talapoins motiva vers ce temps l'arrestation de sept cents d'entre eux. Toutefois le prince borna le châtiment à cet acte d'autorité; les principaux coupables furent seuls dépouillés de leurs habits sacerdotaux, et condamnés à couper de l'herbe pour les éléphans blancs. Mort le 20 juillet 1824, ce roi a laissé le trône à son fils illégitime, dont l'avènement n'a pas rencontré d'obstacles sérieux, et qui gouverne en paix, à l'heure actuelle, les provinces siamoises.

Au milieu de ces diverses révolutions politiques, le royaume de Siam n'a eu à aucune époque des délimitations bien fixes et bien constatées. Les notions les plus récentes l'enclaveraient entre les provinces chinoises d'Yun-Nan et d'An-Nan au nord et à l'est, la mer de Chine et la péninsule indépendante au sud, enfin le détroit de Malacca et les nouvelles possessions anglaises dans la Birmanie à l'ouest. Ce royaume se compose de quatre parties distinctes : la contrée siamoise proprement dite, une portion du royaume de Laos, une portion du Kambodje et les Etats malais tributaires. La surface totale de ces diverses provinces est d'environ 190,000 milles carrés.

A part quelques riches terrains d'alluvion, le territoire siamois est montagneux et accidenté. De hautes chaînes, qui s'étendent vers le nord,

Digitized by Google

projettent leurs rameaux secondaires dans la direction du sud. C'est au milieu d'encaissemens pareils que coulent les trois grands fleuves du pays, le Meinan, le Saluen et la rivière de Kambodje.

Le Meinan, comme le Gange et comme le Nil, se révèle aux contrées qu'il traverse par des crues fécondes et périodiques; mystérieux comme ces fleuves, il cache encore ses sources, objet de versions fabuleuses parmi les naturels de ces contrées. Ce n'est guère qu'aux environs de Sio-Thya, l'ancienne capitale, que le Meinan commence à devenir navigable; mais de ce point jusqu'à l'Océan, il est sûr et profond même dans les plus basses eaux. L'inondation a lieu en septembre; en décembre les eaux se retirent. Dans cet intervalle, la campagne est couverte de bateaux qui vont à la récolte du riz. Les maisons, élevées sur pilotis, sont à l'abri du débordement qui monte jusqu'à une hauteur de dix-huit pieds.

Les plaines du royaume de Siam proprement dit ont toutes une couche du limon que dépose le fleuve, limon qui donne à la végétation une activité et une sève prodigieuses. Mais les montagnes sont en revanche arides et stériles. De Sio-Thya à Banckock, les rives du Meinan sont peuplées; au-dessous ce sont des déserts envahis par des légions de singes et infestés de moustiques. D'après La Loubère, l'hiver proprement dit ne dure que deux mois à Siam, décembre et janvier, qui sont les premiers de l'année siamoise; les trois mois qui suivent sont leur petit été, et leur grand été comprend les sept autres mois. La saison la plus rigoureuse équivaut d'ailleurs à un été de France.

Des bois précieux abondent dans les forêts de Siam; l'arbre faang donne un bois de teinture rouge; l'écorce du *tonki* sert à faire du papier. Le riz qui s'y cultive est de trois sortes comme à Sumatra, le riz des plaines, le riz de montagne et le riz sauvage. Le froment vient à souhait dans les terres non inondées; les pois et les légumes sont abondans.

Toutes les espèces animales de la presqu'île indo-chinoise et de la Birmanie se retrouvent dans le royaume de Siam. Les éléphans y sont célèbres par leur beauté et leur intelligence. Les chevaux y sont mauvais et le bétail en petit nombre. Les sangliers et les singes abondent. Le *nerlo*, oiseau coureur qu'on y rencontre, est plus grand que l'autruche. Des reptiles venimeux pullulent sur le sol, et, dans les temps de pluies et d'orages, ils envahissent les habitations. Des mouches phosporiques couvrent les arbres qui bordent le Meinan, animaux singuliers qui ont la propriété de cacher ou de renvoyer leur lumière avec une intermittence remarquable. Les eaux du fleuve recèlent d'énormes crocodiles atteignant quelquefois jusqu'à quarante pieds de longueur. Tous les voyageurs qui ont visité la contrée parlent avec admiration de charmans oiseaux aux aigrettes rouges et blanches, sans qu'aucun d'eux ait pu jusqu'ici en préciser le genre. On sait peu de chose également des richesses minérales de la contrée. L'étain, le cuivre, l'antimoine et le plomb sont les métaux les plus communs; parmi les pierres, on a remarqué de beaux marbres, des aimans, des agathes et des saphirs.

La topographie de Siam n'est pas moins obscure que sa géographie. Le littoral exploré récemment par M. Crawfurd offre seul quelques points bien relevés; mais l'intérieur où nul Européen n'a mis le pied reste toujours sous le vague des rapports indigènes, souvent contradictoires.

La contrée siamoise proprement dite, ou la vallée du Meinan, de Pe-Chai jusqu'à la mer, compte plusieurs villes importantes. En tête est Banckock (*Fon* des Siamois) située sur les deux rives du fleuve, mais principalement sur la gauche où réside le roi. Sa population difficile à préciser s'élève d'après les naturels à 150,000 ames; M. Crawfurd l'estime à 50,000; et des géographes modernes l'ont portée à 90,000. Ensuite vient l'ancienne capitale Sio-Thya, cité splendide et populeuse du temps de Tchaou-Naraïa, aujourd'hui réduite à un rôle secondaire et insignifiant. S'il faut en croire les anciens voyageurs, rien n'égalait la magnificence de Sio-Thya aux jours de sa prospérité. Le père Gervaise et Kœmpfer, contredits pourtant par La Loubère, nous ont laissé la description de ses temples bouddhiques dont le nombre n'allait pas, suivant les premiers, à moins de deux cents. Ces monumens se distinguaient par leurs faces et leurs toits superposés, leurs frontispices et leurs idoles d'or, leurs pirramydes aiguës doublées de calin, étain blanc aux éblouissans reflets. « Près du palais, dit Kœmpfer, était un temple en forme de croix et surmonté de cinq dômes couverts en calin; il s'élevait sur plusieurs bases qui soutenaient 44 pyramides de différentes dimensions, surchargées d'ornemens et dorées à leur sommet, qui se terminait tantôt en pointe, tantôt en dôme. La galerie qui régnait en dedans du temple offrait plus de 400 statues très-bien dorées, toutes semblables et assez bien faites. » Dans

Digitized by Google



3. Tombeau Cochinchinois.

3. Sepulcro Cochinchinés.



4. Costumes du Peuple.

4. Trajes del Pueblo.

Digitized by Google

Digitized by Google

les environs de Siam se voyaient d'autres monumens : un temple à l'usage des Pegouans avec une statue de Bouddha qui, droite, aurait eu 120 pieds de hauteur ; le temple de Berklam, remarquable par ses ciselures ; enfin la pyramide Pouka-Pon érigée en l'honneur d'une victoire remportée sur un roi de Pegou, ouvrage magnifique quoique massif, et haut de 120 pieds. On parvenait au sommet par un escalier découvert. Le piédestal de la partie supérieure était octogone et se terminait par une aiguille : des saillies, des corniches, des colonnes à chapiteaux et des globes ornaient ce bel édifice. Aujourd'hui toutes ces merveilles n'existent plus : l'invasion birmane a passé comme un ouragan sur le sol siamois ; elle en a déraciné ces vieux édifices. Malgré cette décadence bien prouvée, des géographes ont persisté jusqu'au commencement de ce siècle à maintenir Sio-Thya dans sa splendeur ancienne et à copier La Croix qui lui donnait, en 1780, 600,000 habitans,

Après ces deux villes, la vallée du Meinan compte encore Pi-sa-lack située sur le fleuve, et entourée d'une muraille de briques ; Louvo, résidence royale des anciens rois de Siam, située à mi-chemin entre Sio-Thya et Banckock ; puis plus loin, Pra-bat, qui est moins une ville qu'un lieu de pélerinage, où se fait voir, comme sur le pic d'Adam à Ceylan, l'empreinte du pied de Bouddha ; Chantibon, excellent port assis sur le golfe et presque entièrement peuplé de marchands chinois ; Koupengbet, Tchaïnat et Pak-nam, première station sur le Meinan quand on arrive du large.

Le pays de Laos, où l'on parle le siamois, paraît être divisé entre le roi de Siam, l'empereur de la Chine et celui de la Birmanie. Il se compose d'une foule de petits États, tributaires de l'une des trois puissances. Quatre d'entre eux relèvent de Siam ; Chang-Mai, Lan-Chang, Pasak et Luang-Phra-Bang ; leurs chefs sont héréditaires. Le premier de ces États dont le nom a été altéré en ceux de Zimai et Jong-Mai, a son chef-lieu sur le Meinan, à une distance de trente jours de route de Banckock. Lan-Chang, qui est regardée encore comme la capitale du Laos, est située par les 15° 45' de latitude N. sur la grande rivière de Kambodje, aussi large en cet endroit que le Meinan l'est à Banckock. Les récits des Siamois font cette ville très-peuplée, soit de natifs, soit de Chinois venus de la province limitrophe d'Yun-Nan. On parle aussi vaguement d'une place importante connue sous le nom de Siang-Kouang et gisant à quinze jours de marche dans le N. E. de Lan-Chang.

Dans le Kambodje, Siam ne possède que la belle province de Batabang ; le reste appartient à la Cochinchine qui y conserve un roi nominal sous la surveillance d'un mandarin et d'une garnison. Quant aux États Malais ressortant de l'autorité siamoise, ce sont les royaumes de Ligor, de Quedah, de Patani, de Bondelon, de Kalantan et de Tringanou. A part celui de Quedah, ces districts sont plutôt des fiefs indépendans quoique tributaires, que des enclaves directes. L'île de Junk-Ceylon située dans le golfe du Bengale en est comme l'appendice. Autrefois florissante, elle a été ruinée par une descente des Birmans, et ce n'est plus qu'un point de minime importance.

Différentes races d'hommes habitent ce territoire morcelé. On y compte des Siamois, des Kambodjiens, des Malais, des Loasiens, des Kariangs, des Lawas ; ces deux derniers peuples nomades qui émigrent tour à tour de la Birmanie dans les États siamois et des États siamois dans la Birmanie ; des Kas, tribus montagnardes et fières, campées entre le Laos et le Kambodje ; des Changs, nation industrieuse qui occupe des plateaux élevés à l'est du golfe de Siam, et des Chamanga, race sauvage et brute à l'égal du Nègre, errante dans les hautes régions de la presqu'île malaise, sans compter une foule d'étrangers, tels que les Chinois, les Mahomdans, les Hindous, les Pegouans et les Portugais.

D'après l'évaluation de M. Crawfurd, qui s'appuie sur des faits précis et bien observés, voici comment on peut établir le chiffre de ces divers habitans du royaume : Siamois, 1,260,000 ; Laos, 840,000 ; Pegouans, 25,000 ; Kambodjiens, 95,000 ; Malais, 125,000 ; Chinois, 445,000 ; naturels de l'Inde occidentale, 3,500 ; Portugais, 2,000 ; ce qui porterait à 2,790,500 la totalité de la population du royaume de Siam, c'est-à-dire à 14 ou 15 habitans par lieue carrée.

Le Siamois proprement dit a les caractères physiques de la race mongole. Sa figure est large et proéminente aux pommettes des joues ; elle approche plus du losange que de l'ovale. Ses yeux petits et ternes fuient en s'élevant vers les tempes ; leur pupille est noire, mais le reste est entièrement jaune au lieu d'être blanc. Les Siamois ont une bouche fort grande, enlaidie encore par des lèvres épaisses et pâles. Ils se noircissent les dents et les couvrent en partie de lames d'or. Leur teint est olivâtre mêlé de rouge. L'ensemble de leur physionomie est triste et sombre ; leur port est mou, nonchalant

Digitized by Google

lant et sans grâce. Du reste, les idées des Siamois en matière de beauté ne ressemblent en rien aux nôtres. Les plus jolies femmes d'Europe ne produisent aucune impression sur eux. Dans l'ambassade de 1687, La Loubère montra à la cour de Siam les portraits des dames les plus célèbres et les plus belles de la cour de Louis XIV, et il raconte que ces figures n'y excitèrent aucun sentiment d'admiration. En revanche, une poupée énorme se trouva être de leur goût, et un grave seigneur, appréciant le mérite du sexe à la façon siamoise, estima à cinq mille écus une femme de ce port et de ce physique.

La langue monosyllabique des Siamois paraît compliquée et difficile. Son alphabet a trente-neuf ou mieux, trente-huit consonnes. Les voyelles et les diphtongues y sont nombreuses et presque insaisissables pour les Européens et pour les Hindous. Les caractères se tracent de gauche à droite. Ce qui distingue surtout cette langue, ainsi que celle de l'Asie orientale, c'est une grande simplicité de combinaisons grammaticales. Il n'y a d'inflexion ni de noms, ni de verbes; de sorte que le siamois, pour dire: Notre père qui êtes dans les cieux, dit littéralement : *Père nous être au ciel.* Les livres sacrés sont écrits en langue pali comme ceux des Birmans.

Quant à la littérature siamoise, elle est bien loin de celle des Persans et des Hindous pour le génie et l'invention. On en compte de deux espèces, l'une en langue vulgaire, l'autre en pali. La première est toute rythmique : ce sont des chansons, des romances, des poëmes, assujettis à un mètre qui varie à l'infini. L'amour est le grand pivot de ces compositions, tantôt licencieuses, tantôt naïves. On ne cite point chez eux, comme chez les Hindous, des drames écrits; le soin d'improviser un dialogue est laissé aux acteurs dans les représentations scéniques. L'autre espèce de littérature, écrite en pali, se distingue et par la perfection de la langue, et par l'importance du sujet. Elle comprend tous les thèmes sacrés, les chansons dédiées aux Dieux, les hymnes des Talapoins et les versets sacramentels.

Les mœurs des Siamois comme celles des Birmans se ressentent de leur position géographique entre l'Hindoustan et la Chine. Bas et rampant vis à vis de supérieurs, insolent et haut à l'égard de subalternes, lâche et vain, mou, intéressé, faux, fripon, voleur, le naturel de Siam a peu de qualités pour balancer tant de défauts. L'abbé Gervaise, qui les a observés il y a plus d'un siècle, n'a pas chargé le portrait quand il dit « que comme ennemis ils ne sont nullement à craindre, et que, comme amis, on ne peut faire aucun fond sur eux; » et ailleurs : « Ils méprisent en général toutes les autres nations, et sont persuadés qu'on leur fait la plus grande injustice du monde, quand on leur dispute la prééminence. » Tout Européen arrivé à Siam, quelque salaire qu'il soit disposé à offrir, n'obtient qu'avec peine d'un Siamois des services domestiques. Le dernier paysan se considère comme supérieur aux plus nobles seigneurs des autres contrées. Ainsi, et l'on ne saurait dire par quel motif, la nation la plus pauvre et la plus arriérée de l'Asie orientale est en même temps la plus vaine et la plus infatuée de son mérite. Le beau côté du caractère siamois se résume en quelques vertus négatives, la sobriété, la patience et l'amour de la paix. Dans toutes les villes du royaume et au sein même des campagnes, un homme, un étranger désarmé ne courent aucun péril; les meurtres si fréquens dans la presqu'île et dans l'archipel malais sont ignorés à Siam.

Les habitudes domestiques des Siamois sont douces : la femme n'y vit pas murée comme en d'autres contrées de l'Asie. Les épouses du roi lui-même se promènent sans voile dans de larges bateaux qui descendent ou remontent le Meinan. Ce privilége de liberté est du reste le seul dont jouissent les Siamoises, assujetties à une position d'infériorité laborieuse. Tous les gros travaux retombent sur elles : elles portent les fardeaux, labourent les champs, fournissent des rameurs aux embarcations et des surveillans aux troupeaux de buffles, se partagent entre elles les soins extérieurs et les détails du ménage, conduisent en un mot la maison et la famille, sans que l'homme y ait aucune peine. Lui se borne à jouir de tout cela en maître et en supérieur : il mange seul, servi par sa femme; elle et les enfans ne prennent leur repas que quand sa desserte est enlevée. Jamais le Siamois n'admet sa compagne dans le bateau où il se promène, et, quand elle partage la couche conjugale, un oreiller plus bas témoigne qu'elle n'est là que comme inférieure au chef du ménage. La polygamie, reconnue à Siam dans les lois civiles et religieuses, n'est guère pratiquée que par les riches, et toujours en proportion de leur fortune. Le roi actuel a trois cents femmes, et son Prah-Klang quarante.

Le mariage est à Siam un lien purement civil : les talapoins n'y interviennent que pour offrir et vendre leurs prières. Une fiancée est

Digitized by Google

mise à prix comme une marchandise; elle appartient à l'homme qui l'achète. Le divorce, très-commun parmi les naturels, s'obtient sans difficulté : il suffit pour cela du consentement des parties, qui rentrent chacune dans la jouissance des biens qu'elles ont afférés à la communauté.

Le code pénal de Siam offre beaucoup d'analogies avec celui de l'empire chinois, surtout dans sa large et indistincte application de la bastonnade à tous les délits. Ainsi, les petits larcins sont punis de trente coups; les vols plus graves, de soixante, quatre-vingt, cent coups, et d'un emprisonnement proportionnel, le tout suivant l'importance du cas. L'incendie est expié par la perte du poignet, le meurtre par la décapitation; on livre aux éléphans ou aux tigres le criminel de haute trahison. Le sacrilége, s'il faut en croire des auteurs anciens, était jadis l'objet d'un supplice horrible. On fixait la tête du patient à peu de distance d'un amas de charbon, puis, à un signal donné, deux soufflets de forge attisaient ce combustible, qui rongeait à petit feu la tête de la victime. La peine affreuse du pal semble aussi avoir été en usage dans le royaume. Elle est tombée en désuétude. Il faut rendre cette justice au code siamois, que le châtiment n'y fait point acception de personnes. Le talapoin, le dignitaire de l'État sont passibles des mêmes peines que l'ouvrier et le cultivateur. L'inégalité des conditions vient se briser devant l'égalité des devoirs sociaux. La loi civile est moins louable en cela que la loi criminelle : les plaideurs sont souvent jugés selon leur rang, et rarement suivant leurs droits. Il n'y a pour les affaires de ce genre ni juridiction, ni tribunaux spéciaux. Les autorités militaires ou administratives décident de tout, et chaque nouveau règne apporte un système judiciaire différent de celui qui a précédé.

Ce qui domine tout dans les pays siamois, ce qui est au-dessus de tout examen et de tout contrôle, c'est la royauté. On cite des pays sur ce globe où, dans une intention de respect vis-à-vis de la Divinité, il est défendu d'articuler son nom; cet usage existe à Siam pour le chef de l'État. Son nom reste ignoré de la foule; quelques intimes le savent seuls et gardent un religieux secret. La nation ne connaît son maître que par ses désignations attributives : *Le seigneur de nos têtes; le propriétaire de tout; le grand, l'infini, l'infaillible seigneur.* Tout est sacré en lui, les pieds, les mains, la tête, la bouche, le nez, les oreilles.

Ce respect n'est pas seulement le résultat de l'autorité terrestre du monarque; il prend sa source dans le préjugé religieux. Le corps du roi, suivant la croyance populaire, loge l'ame la plus avancée vers l'état de béatitude, et prouve les mérites d'une vie antérieure. Aussi une ligne de démarcation immense sépare-t-elle le souverain des plus hauts officiers de sa cour. Leur distance est même graduée dans le langage d'une façon assez bouffonne. Ainsi le roi, pour désigner un jeune prince du sang, ou un très-grand seigneur, prendra, comme échelle de qualification, des animaux plus ou moins nobles, en leur accolant une épithète qui jure de se trouver là. Il appellera, par exemple, celui-ci, le noble chien; l'autre, l'illustre rat; le troisième, le magnifique buffle, toutes désignations fort honorables et fort enviées.

A peu d'exceptions près, il n'existe pas de rang héréditaire à Siam : on n'y connaît ni l'aristocratie de biens, ni l'aristocratie de titres : le royal absolutisme y promène le niveau sur toutes les petites inégalités politiques. Le peuple est à la merci du gouvernement; il lui doit ses services, soit comme ouvrier, soit comme soldat, quand celui-ci les réclame. La conscription militaire n'admet d'exceptions que pour les talapoins, les étrangers et les fonctionnaires. Tous les autres Siamois sont assujettis à l'enrôlement; ils doivent rester sous les drapeaux pendant quatre mois de l'année, à moins qu'ils ne se rachètent de cette conscription par une somme d'argent ou par une taxe en nature.

La population ainsi enrôlée est divisée en deux parts : l'une dite de la main droite, l'autre de la main gauche; les fractionnemens de ces deux grands corps sont par portions décimales de 1,000, de 100 et de 10, avec des chefs pour chacune de ces subdivisions. Le *nai-sip*, par exemple, est le décurion romain; le *nairoe*, le centurion; le *naipam*, le commandant de 1,000 hommes. La première dignité du pays est celle de *Chao*, qui appartient aux fils et frères du roi; puis viennent les désignations graduellement moindres de *Phria*, *Luang-Khun*, *Muan*, etc., etc.

De temps immémorial, les deux principaux officiers d'État à Siam étaient le Kala-hom et le Chak-ri. Le Kala-hom, chef militaire et civil de la main droite, présidait aussi à la justice, le Chakri, chef civil et militaire de la main gauche, cumulait ces fonctions avec celles de ministre des finances, du commerce et des relations extérieures : il était investi, en outre, de la surintendance générale des provinces du S. E. Sous

Digitized by Google

le kala-hom figuraient deux grands officiers, le Yoma-rat, premier magistrat, et le Tar-ma, gouverneur de la capitale et grand-maréchal du palais. Sous le chak-ri, on comptait le Phoulat-hesse, administrateur fiscal, et le Prah-klang, chargé des négociations diplomatiques. C'est à ce dernier que s'adressaient les ambassadeurs ; c'est lui dont les voyageurs des siècles précédens ont défiguré le nom en celui de *Barcalon*. Les dignitaires provinciaux, quoique prenant les mêmes titres que ceux de la capitale, étaient considérés comme d'un rang inférieur; et, quand ils venaient à la cour, ils étaient obligés de céder le pas et de faire acte public de déférence vis-à-vis de seigneurs moins avancés qu'eux.

Telle était l'ancienne constitution du royaume de Siam ; mais le roi actuel a, d'après M. Crawfurd, reconstitué la hiérarchie de sa cour. Quatre nouveaux grands officiers, nommés surintendans du palais, et dotés du haut titre de *Krom*, dominent maintenant cette série de fonctionnaires et résument en eux les attributs exécutifs de la royauté.

Les revenus du gouvernement siamois consistent en des taxes sur les spiritueux, sur le jeu, sur la pêche : des droits de douane, le monopole de certaines denrées, une capitation sur les Chinois, des tributs imposés aux étrangers, des corvées et des contributions foncières complètent cette organisation fiscale. Le roi de Siam est souvent monopoleur, d'autres fois il est simple commerçant; sans garder le privilége exclusif d'un article, il se réserve une portion des bénéfices réalisés par la vente. L'étain, l'ivoire, le cardamome, le bois d'aigle, les nids d'hirondelles salanganes, les œufs de tortue, ressortent du monopole royal, tandis que le sucre et le poivre sont livrés au commerce, moyennant quelques servitudes douanières. Le gouvernement envoie en outre à Java, en Chine, au Bengale même, des jonques chargées de denrées siamoises qui lui appartiennent. Ces armemens entrent et sortent francs de toute redevance ; mais les transports du commerce et les navires étrangers venant, soit du littoral de l'Asie, soit de l'archipel malais, sont passibles d'un droit de tonnage exorbitant, et d'un tarif sur les marchandises exportées. Quant aux importations, les Européens seuls sont assujettis à une taxe *ad valorem* sur le montant des factures d'entrée.

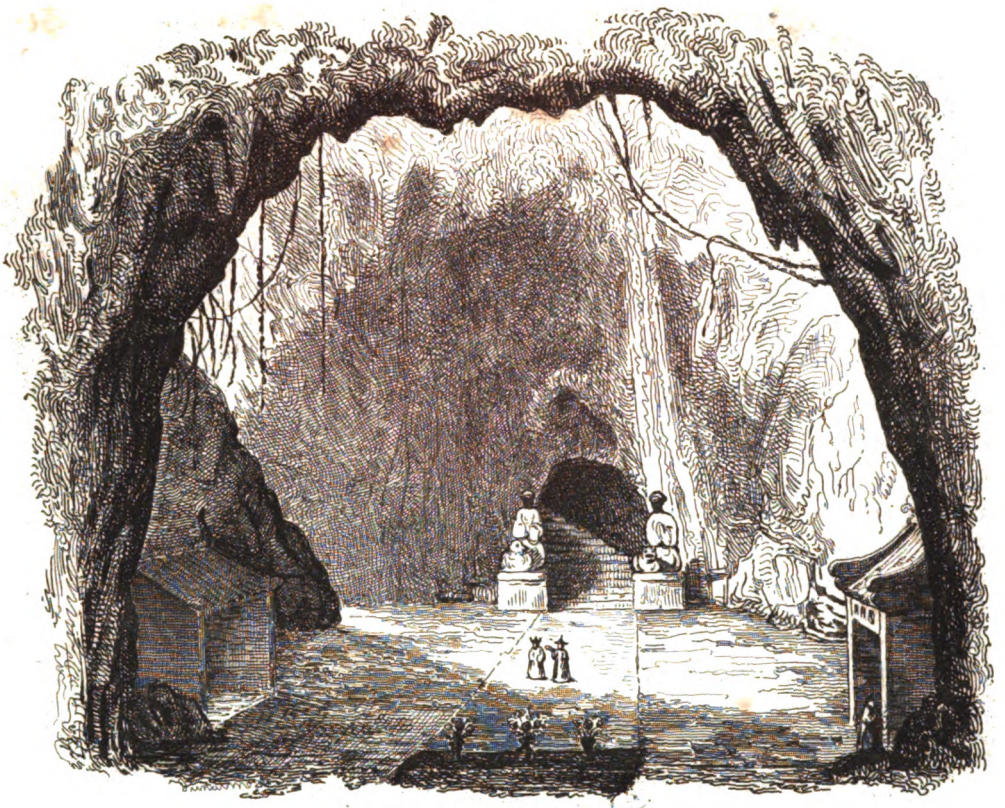
A l'aide de ces diverses ressources, le gouvernement siamois parvient à se faire un revenu annuel de 16 à 17 millions ; ses dépenses s'élèvent à peu près à la même somme, et il est rare que le trésor royal contienne des épargnes. Une armée de 30,000 soldats à tenir constamment sur pied n'est pas la moindre charge du royaume. C'est pourtant quelque chose de bien misérable et de bien impuissant que ces troupes mal armées, mal équipées, et n'ayant pas, pour suppléer à la discipline et à la tactique, ce courage instinctif qui caractérise les races birmanes. Les cadres siamois se composent presque tous d'infanterie ; le royaume de Laos fournit seul un nombre insignifiant de cavaliers. Le drapeau de ces corps est aux armes de Siam, qui sont un éléphant blanc sur un champ rouge. On cite dans la contrée vingt places fortes, si l'on peut appeler de ce nom des villes entourées d'un mur sans fossé. Banckock elle-même n'a que des remparts dégarnis, les canons restant sous des hangars abrités, afin, disent les ingénieurs du pays, qu'ils ne se gâtent pas ; aussi, pour rassurer le roi contre toute surprise, les navires européens sont-ils obligés de déposer leur artillerie à terre avant de remonter le Meinan.

Le royaume de Siam trafique avec la Malaisie, l'Hindoustan et la presqu'île ; mais ses principaux échanges ont lieu avec la Chine, et surtout avec Canton, Emuy, Limpo, Siang-Hai, et avec les insulaires de Hai-Nam. Ce commerce se fait au moyen de jonques montées par des Chinois qui apportent à Banckock de la poterie, de la porcelaine, du vif-argent, du thé, des vermicelles, des fruits secs, des soies écrues, des satins et d'autres étoffes manufacturées, des nankins, des souliers, des éventails, des ombrelles, du papier à écrire, du papier pour les sacrifices, des baguettes d'encens et d'autres articles de moindre importance. Les cargaisons de retour consistent en poivre blanc, sucre, étain, cardamome, bois d'aigle et de sapan, quinquina, coton, ivoire, noix d'arek, poisson salé, cuirs de bœuf, d'éléphant, de rhinocéros, de tigre, de léopard, etc., peaux de serpent, cornes de buffle, nids de salanganes, bois de sandal, peaux de raie apprêtées, etc., etc.

Le commerce de Siam paraît avoir pris un grand développement sous le prince actuel. Du temps de La Loubère, c'est à peine si deux ou trois jonques chinoises venaient annuellement mouiller dans le Meinan ; aujourd'hui il faut compter au moins deux cents transports servant à ce cabotage. La population chinoise, qu'on estimait à 4,000 ames vers la fin du XVII^e^ siècle, doit aller aujourd'hui à 200,000 individus, c'est-à-dire au douzième à peu près de la population siamoise. D'après les calculs de M. Crawfurd, le plus exact et le plus récent explorateur

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Pagode souterraine à Touranne.

1 Pagoda subterránea en Turana



2. Empereur de Cochinchine. 3. Député de Cambodge.

2 Emperador Cochinchinés . 3 Diputado de Cambodge.

de Sainson del.

Digitized by Google

de la contrée, le commerce de Siam avec la Chine peut être évalué à 24,562 tonneaux qui, à raison de vingt bras pour chaque cent, donnent un chiffre de 4,912 marins. Le cabotage avec la Cochinchine, à raison de seize hommes par cent tonneaux, détermine un personnel de 4,500 marins ; en tout 9,412. Si à ce nombre on ajoute celui des matelots qui naviguent sur des bâtimens chinois, on obtient un total de 11,518 marins qui forment le pivot du mouvement commercial du royaume.

CHAPITRE XXVI.

COCHINCHINE. — POULO-CONDOR. — SAIGONG.

L'heure du départ était venue ; le capitaine Tsin-fong, prêt à déraper, ne nous avait laissé que peu d'heures pour nos adieux. Nous en profitâmes pour visiter une fois encore le digne évêque de Siam, et pour remercier l'excellent don Silveira. M. de Sozopolis nous embrassa les larmes aux yeux. « Je ne reverrai jamais notre France, me dit-il ; mais le dernier regard que je jetterai sur ce pauvre monde sera pour elle. » Il me donna le nom de quelques parens, me supplia de les aller voir quand j'aborderai dans la patrie, me remit des lettres pour les Missions de l'Asie-Orientale ; puis, à ces marques mondaines d'affectueux intérêt, il joignit ses pieuses bénédictions. Nous le quittâmes pour nous rendre chez le résident. Là se trouvait un homme dont il était à regretter que nous n'eussions pas fait plus tôt la connaissance. Il se nommait Pascal Ribeiro de Alvergarias ; descendant des premiers chrétiens portugais établis dans le Kambodje, il était devenu un des plus puissans dignitaires de la cour de Siam. Intelligent et modeste, cet homme avait suppléé, par l'étude et la réflexion, aux ressources d instruction qui manquaient dans ces pays demi-barbares. Il parlait et écrivait, non-seulement les dialectes portugais, kambodjien et siamois, mais encore le latin. L'établissement de sa famille en ces contrées datait de 1685 ; sa femme avait pour aïeul un negociant anglais, Charles Lister, qui s'était fait, vers 1704, une réputation à la cour de Kambodje en s'y donnant pour médecin.

Pendant que Pascal Ribeiro nous offrait l'appui de son influence auprès des ministres siamois, un autre personnage entra : c'était un prêtre français, vieillard octogénaire qui comptait déjà quarante-huit ans de résidence à Banckock. Cet homme savait admirablement l'histoire du pays, surtout dans ce qui touchait un auditeur européen. Il nous raconta l'épisode d'une persécution qu'avaient subie, à la fin du siècle passé, les missionnaires chrétiens établis dans le royaume. Pia-Metak, cet aventurier d'origine chinoise, qui s'empara du trône après la dernière retraite des Birmans, avait eu, dans la dernière période de son règne, une administration de démence et de barbarie. Sa folie avait surtout pris le caractère de fanatique piété, et les prêtres de Goutama tiraient de lui des sommes énormes en dons religieux, en offrandes votives. Dans un de ses jours d'aliénation, il en vint à se persuader que, s'il poussait plus loin encore l'intensité de son zèle dévot, il obtiendrait la faculté de voler comme les oiseaux, et pourrait ainsi s'élever jusqu'au ciel. Possédé de cette monomanie, il manda et consulta les talapoins qui se gardèrent bien de déclarer la chose impossible ; mais l'évêque et le clergé français, trouvant indigne d'eux de se prêter à une folie pareille, la combattirent sérieusement et entreprirent de ramener le prince à un sentiment plus vrai de l'impuissance humaine. Cette résistance à une lubie royale suffit pour attirer sur l'Église une outrageuse persécution : l'évêque et ses vicaires furent condamnés à recevoir chacun cent coups de bambou et à sortir même sur-le-champ du royaume.

Notre visite à don Silveira s'était prolongée dans ce curieux entretien, et, quand nous arrivâmes sur le pont de la jonque, l'ancre était haute et le courant nous emportait. Des officiers de la douane visitaient tous les recoins du bord pour s'assurer qu'aucun sujet de S. M. siamoise ne s'esquivait en contrebande de ses États. Le soir du même jour, 5 août, nous mouillâmes devant le village de Kiong-Foe que pressait une verte ceinture de jardins et de bosquets. Une petite course à terre nous initia aux procédés de culture usités dans le pays et à l'aménagement des terrains. Les paysans qui peuplaient ces environs nous parurent d'un naturel bon et paisible ; seuls dans la campagne, nous nous y trouvâmes en sûreté comme dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. Le lendemain, nous passâmes devant les forts que l'on nomme forts Pegouans, à cause de la colonie qui habite leur voisinage. Il est aisé de distinguer ces émigrés du reste des Siamois aux cheveux longs et nattés des femmes, et aux membres tatoués des hommes. Ce tatouage est poussé chez les Pegouans jusqu'à l'extravagance. Ainsi, une personne de qualité a non-seulement les jambes et les cuisses bariolées de lignes bizarres, mais il porte encore sur la poitrine, en

Digitized by Google

caractères pegouans ou mons, une inscription dont chaque lettre a pour le moins un pouce de longueur.

Quelques heures de jusant rapide nous conduisirent de là à Pak-Nam et aux bouches du fleuve. De ce point, la vue la plus animée se déroula devant nous. La mer qui mourait en angle aigu dans le fond du golfe, les hautes montagnes de l'est, les landes marécageuses de l'ouest, tout cela mêlé de barques qui remontaient ou descendaient, de caravanes qui se croisaient sur la rive, d'arbres verts et élancés, d'oiseaux de terre et de mer bruissant au milieu d'un paysage silencieux, tout cet ensemble de rumeurs et de calme, d'eau et de verdure, ravissait le regard blasé par le monotone aspect des contrées intérieures. Le seul inconvénient de cette station était dans les légions de dévorans moustiques qui ne nous laissaient reposer ni jour ni nuit.

L'air du large chassa ces myriades d'insectes : nous vînmes mouiller devant les îles Si-Chang que les anciens navigateurs ont nommées les îles hollandaises. Elles sont au nombre de huit, dont la plus étendue peut avoir un mille dans sa plus grande largeur. Leurs côtes sont en général acores et rocailleuses, avec de petites criques sablonneuses çà et là. A part quelques cimes pelées, ce territoire est couvert de bois ; le roc de formation primitive consiste en granit, mêlé de blocs quartzeux et recouverts d'une couche calcaire, sur laquelle se trouve le sol végétal. La montagne offre dans ses anfractuosités de fantastiques cristallisations de stalactites et de stalagmites. Les seuls quadrupèdes que l'on y trouve sont une grosse espèce de rat et un petit écureuil qui a tout au plus un pied de long. La population des îles Si-Chang se borne à quelques familles de Chinois ou de Siamois qui cultivent des lambeaux de terrain littoral. C'est sur cette île qu'un botaniste anglais, M. Finlayson, trouva un énorme *yam*, dont la tige rampante, grosse à peine comme une plume, s'élève du milieu des terrains les plus arides, avec ses racines presqu'à découvert, couvre les arbres de ses branches et de ses feuilles, et projette de telles masses d'excroissances tuberculeuses, que l'une d'elles pesait 440 livres et avait neuf pieds et demie de circonférence.

Les vents périodiques de ces mers étant plutôt contraires que favorables à notre route, nous nous tînmes en vue des côtes qui nous envoyaient leur brise. Nous doublâmes ainsi le cap Lyant au-delà duquel l'O. S. O. devenu traversier nous permit de faire bonne route. Le 9 août, nous nous trouvâmes par le travers d'une île que les Cochinchinois nomment Phu-Kok, les Siamois Koh-Dud, et les Kambodjiens Koh-Trol, évidemment le *Quadrole* des anciennes cartes. Elle offre, en général, une côte abrupte et bien acore, des terrains littoraux peuplés de quelques Cochinchinois, et des montagnes intérieures couvertes de forêts. Le lendemain, parut devant nous un singulier archipel composé d'une île principale, autour de laquelle s'échelonnent une vingtaine d'îlots. C'est le groupe appelé sur les cartes Hon-co-Throu, ou plus correctement Hon-co-Tre. Enfin le 11 août, le patron chinois signala Poulo-Ubi et le cap de Kambodje, pointe sablonneuse et basse, angle avancé, dont l'un des côtés regarde la mer de Chine, l'autre le golfe de Siam. Poulo-Ubi est une île escarpée et verdoyante, où deux ou trois familles de Cochinchinois cultivent des champs de maïs, et vendent quelques cochons aux bâtimens de relâche dans ce hâvre. M. Crawfurd, qui y descendit en 1821, y trouva un petit temple dédié à Ma-cho-Po, espèce d'Amphitrite chinoise. Un vieux prêtre, colon depuis vingt ans, était le seul desservant de cette divinité. Une foule de petits îlots entourent Poulo-Ubi, et se lient aux groupes qui bordent tout le côté oriental du golfe.

La pointe de Kambodje une fois doublée, nous donnâmes dans la mer de Chine. La jonque passa presque en vue des îlots ou plutôt des écueils que l'on nomme *les Frères*, et laissa tomber l'ancre le lendemain dans la baie de Poulo-Condor, dont l'aspect est triste, mais imposant. Un amphithéâtre de rochers à pic la termine au sud et à l'ouest; mais le nord et l'est offrent des abris nombreux derriere six îlots de grandeurs différentes. Là, sur une rive sablonneuse, se voient encore les ruines d'une factorerie anglaise. Ce sont des fondations de fort, des débris de poteries et des douelles à demi-pourries. Déjà pourtant cent trente années ont passé sur le désastreux événement. Ce même noyau de colons, que la révolte d'une garnison de Makassars chassa de Poulo-Condor, alla fonder sur le littoral de Bornéo le comptoir de Banjermassin, et y fut massacré en grande partie par les naturels des Célèbes, à la solde des Anglais. Un essai de colonisation, tenté par les Français, n'eut pas un résultat meilleur. Aujourd'hui l'île n'est peuplée que de Cochinchinois.

Le groupe connu sous le nom de Poulo-Condor se compose de douze îles de diverses grandeurs. Onze d'entre elles sont plutôt des écueils;

Digitized by Google

une seule mérite d'être remarquée, longue de douze milles et large de quatre. Le nom de *Condor* signifie en malais calebasse, et il est singulier de trouver aux portes du Kambodje et de la Cochinchine une île d'appellation malaise. Sans doute, en des temps anciens, c'était là un repaire de pirates, une station d'où les pros du grand archipel rançonnaient le littoral indo-chinois.

L'aspect général du groupe a quelque chose de rude et de sauvage. Le terrain, coupé presque partout en précipice, s'élève brusquement à une hauteur de quinze cents pieds; il est nu dans tous les endroits contre lesquels sévit l'une ou l'autre mousson; mais partout ailleurs il se pare d'une végétation riche et vigoureuse.

Le village situé au fond de la grande baie compte trois cents habitans à peu près. C'est le plus grand de l'île qui en a trois, et dont la population totale s'élève, d'après le rapport des indigènes, à 800 Cochinchinois. Une visite à ces naturels nous permit de rectifier les fausses impressions que des voyages anciens ont accréditées sur leur compte. Leurs mœurs nous parurent douces, confiantes et hospitalières. Ils n'habitent pas, comme on l'a écrit, un pays déshérité : rien chez eux ne dénote ni la souffrance ni la misère. Leurs habitations, construites au niveau du sol, sont à l'abri de l'humidité par la nature sèche et sablonneuse du terrain. Le climat, quoique inégal et pluvieux, ne semble pas malsain, à en juger par l'air de santé et de force des insulaires. Les principales cultures consistent en maïs, en légumes et en noix de coco. Mais ces produits territoriaux ne suffiraient pas aux colons de Poulo-Condor s'ils n'y suppléaient par des approvisionnemens venus de Saigong. Habiles pêcheurs, les naturels vont demander au continent du riz et des toiles en échange de leur poisson salé, de leurs holothuries ou *trépangs*, et de leurs tortues. Ils extraient aussi une espèce de résine rousse, odorante et combustible, d'un fort bel arbre qui abonde dans les gorges montagneuses de Poulo-Condor. L'île est gouvernée par un chef dont l'autorité semble être indépendante de la suprématie cochinchinoise.

Notre station dans la baie de Poulo-Condor dura quelques heures à peine, au bout desquelles la jonque s'ébranla de nouveau pour doubler le cap Saint-Jacques. A sa pointe, une barque nous accosta, portant un mandarin, petit vieillard aux allures vertes et fringantes, aux manières gracieuses et polies. Il venait reconnaître le navire et lui signer un passeport pour qu'il fût admis dans la rade de Kandyu. Kandyu est le port de mer de Saigong, capitale du Kambodje cochinchinois ou Cochinchine méridionale. Sa position seule donne quelque importance à ce village, où réside un mandarin supérieur. Malgré la misère du lieu, il nous fut possible de distinguer, au premier aspect, un pays plus civilisé que le royaume de Siam. Les employés du gouvernement étaient tous vêtus de longues robes de soie, unies ou mouchetées, avec des coiffures qui affectaient déjà la forme chinoise. Ils étaient gais, causeurs, honnêtes, spirituels. Quand nous descendîmes à terre, on n'eut pas l'air, comme à Banckock, de nous regarder comme des animaux curieux. Ce fut au contraire de la part des naturels un assaut de prévenances à notre égard. Ils se disputaient à qui nous servirait de guide.

Kandyu est un point si insignifiant qu'un coup-d'œil suffit pour le voir tout entier. Il est bâti sur une anse au confluent de la rivière de Saigong. Deux mille habitans, pêcheurs pour la plupart, habitent cette bourgade. Les seuls édifices remarquables sont deux temples situés à un mille de là. Le plus beau des deux, bâti en chaux et en briques, avait une toiture de tuiles rouges, et portait sur sa crête une figuration de barques terminées par des poissons monstrueux (Pl. XXVIII — 4). Deux chambres composaient cet édifice. Dans la première s'élevait un autel surmonté de deux cigognes qui se regardaient l'une l'autre. La seconde, qui contenait des espèces de mausolées, portait sur ses murs des peintures de tigres, de poissons, de dragons et d'autres animaux fantastiques. Rien dans tout cela, sculptures ou dessins, ne ressemblait à des objets du culte. On nous dit que ces salles étaient consacrées par les habitans de Kandyu aux monstres marins protecteurs de leur pêche.

Au retour de cette excursion, nous rencontrâmes sur la route trois prêtres, sans doute les desservans de ces temples. Celui qui était en tête, évidemment supérieur aux deux autres, portait une ample robe aux manches pendantes sur une chemise qui descendait jusqu'à terre; il avait des pantoufles recourbées à la pointe et un bonnet qui se terminait en arête. Ses deux acolytes marchaient derrière lui respectueusement, les cheveux ras, la tête nue, affublés tous les deux de longues robes. L'un tenait le livre saint et un bâton, l'autre une fleur dans une espèce de tube de verre (Pl. XXVIII — 5).

Je n'aurais eu qu'à glaner dans ce petit village du Kambodje, sans les souvenirs qu'y avait laissés l'infructueuse, mais piquante ambassade

Digitized by Google

de M. Crawfurd. Le plénipotentiaire du gouverneur-général du Bengale, le représentant de la puissance britannique, fut éconduit, mais éconduit avec tant de grâce, refusé au milieu de tant d'égards, après tant de cérémonies et de fêtes, qu'il fut impossible de s'en formaliser.

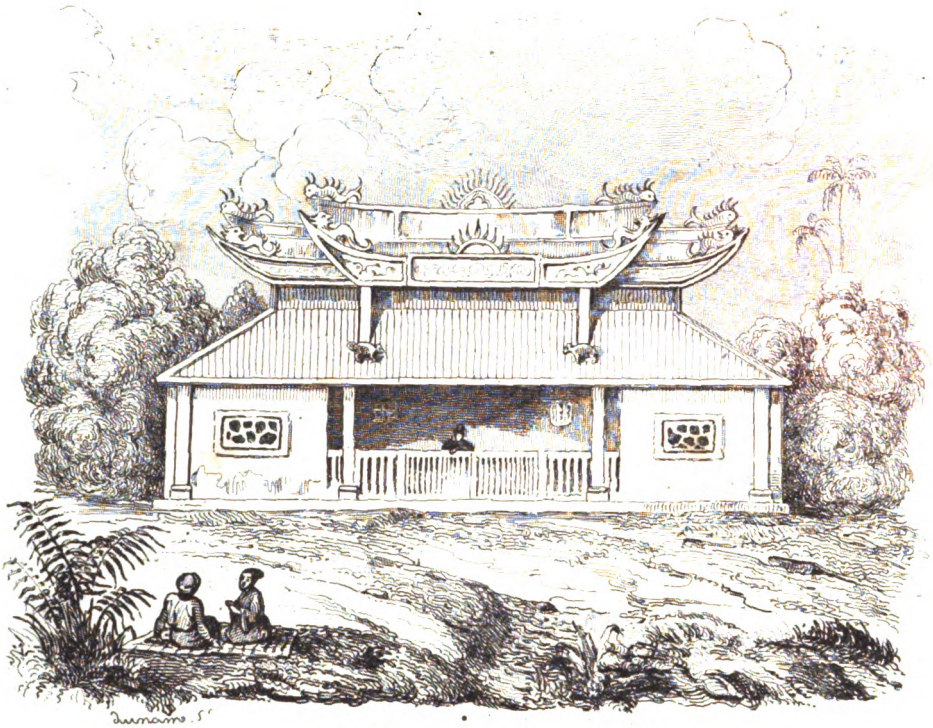
A Saigong, par exemple, où l'ambassadeur avait cru devoir relâcher pour y voir le gouverneur de la Cochinchine méridionale, Chao-Kun, l'un des plus influens dignitaires de l'empire; à Saigong tout fut mis en œuvre pour amuser les loisirs des envoyés anglais. A peine le gouverneur eut-il reçu l'avis de leur arrivée à Kandyu, qu'il leur envoya deux barques de quarante rameurs, vêtus d'uniformes rouges à manches jaunes et la tête couverte de casques ornés de plumes. Aux approches de Saigong, ils trouvèrent sur la rive cinq éléphans qui devaient les conduire au palais. Là le gouverneur les reçut en audience. C'était un eunuque, cassé, impotent, mais vieilli dans la pratique des affaires. Après bien des pourparlers préliminaires à l'aide de mandarins, il en vint à accorder que la lettre dont l'envoyé était porteur venait du gouverneur-général de l'Inde. Quand cette concession fut faite, il commenta la démarche diplomatique sous tous ses aspects, et résuma ce long travail par une apostrophe à M. Crawfurd. « Comment, dit-il, le gouverneur-général a-t-il pu adresser une lettre à l'empereur de Cochinchine? Les rois écrivent seuls aux rois. » Il ne sortit plus de là; il persista à trouver que c'était une hardiesse inouie. Cependant, à force d'instances, il se relâcha de ses rigueurs et se prêta à ce qu'une copie de la lettre du gouverneur-général, bien et duement légalisée, fût envoyée ouverte à Hué, capitale de l'empire. Comme il apprit en même temps que l'objet principal de la négociation était d'une nature commerciale, il insinua que ce n'était pas la peine de venir si loin pour si peu, que l'empereur protégeait tous les commerces, et que les navires de toutes les nations pouvaient aborder librement dans les ports de la Cochinchine.

Au milieu de ces entraves cérémonieuses et de ces désespérantes formalités, les mandarins et le gouverneur accablaient l'ambassade d'égards et de politesses, inventaient des fêtes pour elle et les initiaient eux-mêmes aux mœurs, aux usages, aux lois de la contrée. Le gouverneur reçut M. Crawfurd en audience solennelle; puis il voulut, bon gré mal gré, le faire assister au combat d'un tigre contre un éléphant.

« Dans une prairie d'un demi-mille carré, dit M. Crawfurd en racontant ce spectacle, on avait rangé sur différentes lignes quarante-cinq à cinquante éléphans, accompagnés chacun de leur *mahout* ou cornac. Le gouverneur, les mandarins et une suite nombreuse de soldats étaient assis dans une enceinte particulière, tandis que la foule des spectateurs occupait le côté opposé. Le tigre, lié par une forte corde qui entourait ses reins, était attaché à un poteau placé au centre de la prairie. Nous reconnûmes bientôt que le combat serait inégal. En effet, on avait arraché les griffes de cet animal, et ses lèvres cousues ensemble ne lui permettaient pas d'ouvrir la gueule. Lorsqu'on eut détaché la corde qui le retenait, il essaya, en bondissant, de franchir les barrières; mais voyant l'inutilité de ses efforts, il se coucha par terre, jusqu'à ce que l'approche d'un éléphant qui s'avançait vers lui avec ses longues défenses le força de se relever pour faire face au danger. Son attitude belliqueuse et ses horribles mugissemens épouvantèrent l'ennemi qui prit la fuite. Le tigre le poursuivit, et, lui appliquant les pattes de devant sur le dos, le contraignit d'accélérer sa retraite. Le mahout réussit cependant à ramener l'éléphant à la charge, et cette fois il attaqua avec une si violente furie, prenant le tigre en dessous au moyen de ses défenses, qu'il le lança à une distance de trente pieds. Le tigre resta étendu sur le gazon comme s'il eût été mort: il n'avait pourtant reçu aucune blessure grave; car, à une seconde attaque, il se remit en défense, et s'étant élancé à la tête de l'éléphant, il appuya ses pattes de derrière sur sa trompe Celui-ci fut blessé si cruellement qu'aucune menace, aucune excitation ne purent le ramener au combat; il franchit tous les obstacles et s'enfuit. A la vue de ce mouvement rétrograde, l'assistance se scandalisa; on cria que le mahout avait mal rempli ses fonctions, et le pauvre diable, amené devant le gouverneur, les mains liées derrière le dos, reçut cent coups de rotin pour expier les terreurs de sa monture.

» Alors un second éléphant se présenta, attaqua à son tour, puis fit place à d'autres. Cependant, à mesure que les assauts se renouvelaient, le malheureux tigre faisait moins de résistance. Chaque fois ses antagonistes trouvaient le moyen de le saisir et de le lancer au loin; et chacune de ces secousses épuisait graduellement la victime. Enfin, quand il eut rendu le dernier soupir, un éléphant s'approcha, l'enlaça de sa trompe, le balança plusieurs fois et le projeta à une distance de trente pas. Ce fut la dernière scène de ce drame.

Digitized by Google



4. Temple à Saigoun.

4 Templo en Saigun.



5. Prêtre de Fo et Novices.

5 Sacerdote de Fo y Novicios.

Digitized by Google

Digitized by Google

» Ensuite vint un combat d'un genre différent : on voulut nous faire voir avec quelle intrépidité une ligne d'éléphans renverse le front d'une troupe ennemie. On avait, pour cela, pratiqué un retranchement en avant duquel se trouvaient des pièces de bois couvertes de matières combustibles et de feux d'artifice : il y avait également quelques petites pièces de canon ; en moins d'un instant tout fut enflammé et produisit un feu considérable. Les éléphans s'avancèrent en bon ordre, d'un pas rapide et assuré, mais lorsqu'ils se virent près des flammes, il s'en trouva peu qui eussent le courage de passer outre ; la plus grande partie prit la fuite en désordre dans toutes les directions. Une seconde tentative, tout aussi infructueuse, mit fin à ces divertissemens. »

Saigong, capitale du Kambodje cochinchinois, se compose de deux villes bien distinctes, situées à trois milles l'une de l'autre sur la Dounaï. La ville nouvelle, Pingeh, qui comprend la forteresse et le palais du gouverneur, gît sur le bras occidental du fleuve, et l'ancienne Saigong sur le bras oriental moins large et moins profond. C'est dans ce dernier endroit que logent les négocians chinois, quoique les plus fortes jonques soient obligées d'aller mouiller devant Pingeh. La citadelle de Pingeh a la forme d'un parallélogramme dont le plus grand côté peut avoir trois quarts de mille de longueur. Commencé sous la direction d'ingénieurs européens, cet immense ouvrage a un glacis, une esplanade, un fossé d'une énorme dimension, des remparts et des bastions réguliers. Il est pourtant dégarni de canons, quoique les arsenaux en contiennent plusieurs centaines.

La population de ces deux villes qui semblent se balancer l'une l'autre est encore hypothétique. M. White la porte à 180,000 habitans ; d'autres réduisent ce nombre à 100,000 ; M. Crawfurd, le dernier visiteur, s'abstient de l'apprécier. Au milieu de la ville est un palais bâti pour le roi, qui en fit sa résidence à l'époque des dernières révolutions cochinchinoises. Le principal bazar est une rue spacieuse et vaste où les marchandises étrangères et les denrées du pays sont exposées pour la vente ; les principaux articles consistent en soies manufacturées, en thé de qualité inférieure, en volaille, cochons, etc. L'absence des produits européens indique assez combien sont rares et bornées les relations du Bengale et de l'Angleterre avec les pays cochinchinois. Quelques bouteilles, un petit nombre de pièces de drap, sont tout ce qu'on peut y voir en ce genre. Ce sont les femmes qui soignent la vente des denrées et qui gardent les boutiques.

Les maisons de Saigong, pour la plupart construites en bois, sont revêtues d'un chaume de feuilles de palmier et de paille de riz : quelques-unes sont bâties en briques et recouvertes en tuiles ; elles n'ont qu'un étage. Les logemens des Chinois se distinguent des autres par leur propreté, par l'élégance et le bon ordre qui y règnent. On compte à Saigong 4,000 individus d'origine chinoise, mais établis dans cette ville depuis plusieurs siècles ; hospitaliers, prévenans, doués d'intelligence et d'activité, ces émigrés ont été les instrumens les plus actifs de la civilisation cochinchinoise.

CHAPITRE XXVII.

COCHINCHINE. — TOURANNE. — HUÉ.

Nous avions fait à Kandyu une ample provision de fruits délicieux qui abondent dans le pays. En échange de quelques piastres Norberg venait d'obtenir plusieurs corbeilles d'oranges, de bananes, de pommes, et d'énormes paniers remplis de poissons de toutes les espèces. Pourvus et rafraîchis nous remîmes à la voile le jour même : la brise était vigoureuse et bonne ; elle nous emporta. Nous longeâmes à quelque distance la côte montagneuse qui courait du N. E. au S. O. ; nous franchîmes le chenal entre l'île de Cow et l'écueil de Brito, qui porte le nom du navigateur portugais qui s'y perdit ; et nous doublâmes enfin le cap Pandaran, tourmenté, comme le cap de Bonne-Espérance, par le flot qui tourne et gronde autour de lui. Ce cap forme en effet comme un coude dans la mer de Chine : une fois dépassé, notre route changea brusquement ; nous laissâmes porter au nord plein. A mesure que nous avancions dans le canal qui se prolonge entre la côte cochinchinoise et les îlots connus sous le nom de Paracel, la brise de S. O. amortie par les hauts sommets du continent ne nous arrivait plus que par risées inégales : tantôt engouffrée dans ces gorges, elle en sortait en se halant jusqu'au N. O. ; tantôt, arrondissant le rivage, elle devenait presque S. E. après avoir fait le tour du compas. Nous pûmes, au milieu de ces variations incessantes, reconnaître à loisir cette terre qui s'étendait parallèlement au navire, terre haute et dentelée, laissant deviner des hâvres nombreux dans ses profondes découpures ; terre bien observée par l'officier de marine Dayot, Français de naissance et mort

Digitized by Google

mandarin du dernier roi de Cochinchine. La jonque passa ainsi tour à tour devant la baie de Ya-trang située par 12°, 6' de lat. N., place que fortifia l'ingénieur français Ollivier; elle reconnut Kon-Koë que Dayot donne pour un hâvre excellent, les mouillages de Fu-yn et de Quin-hone, l'île de Poulo-Canton, nommée par les naturels Callao-Ray; celles de Cham-Calao, escarpées et stériles; enfin, servie par le temps, elle entra à toutes voiles dans la baie de Touranne, tranquille et spacieux bassin, encaissé comme un lac au pied de hautes montagnes qui semblent l'isoler de la mer. Notre capitaine chinois y jeta l'ancre à un demi-mille de terre. De ce mouillage les deux tiers du circuit de la rade s'offraient à nous comme un mur basaltique de 15 à 1,800 pieds de hauteur, tapissé çà et là d'arbres vigoureux et vieux comme le monde. Dans tout ce rayon la nature avait un aspect sévère et sauvage, un air de végétation primitive et vierge : on pouvait deviner que ces forêts inhospitalières étaient encore le domaine des bêtes féroces; mais vers le S. E. les terrains s'abaissaient, les bois plus clairsemés étaient entrecoupés de plateaux verdoyans. Les rizières, les champs de maïs, et les toits montrant leurs crêtes au-dessus du feuillage, indiquaient la présence et les travaux de l'homme (Pl. XXVII—1). C'était de ce côté que gisait Fai-fo, ville beaucoup plus importante que Touranne et séparée d'elle par un petit goulet navigable.

A peine étions-nous mouillés que dix bateaux accostèrent la jonque, et se disputèrent la faveur de conduire les passagers sur le rivage. Je m'embarquai avec Norberg dans celui qui paraissait le mieux équipé. C'était une gracieuse et svelte embarcation, armée sur les côtés de longs bout-dehors qui tenaient ses voiles ouvertes en éventail (Pl. XXX — 4). En moins d'une demi-heure elle nous eut conduit devant la barre, que nous traversâmes dans un canot à rames, et sans mâture (Pl. XXX—3). Alors parut devant nous la bouche étroite d'un ruisseau qui vient se jeter dans la baie de Touranne : c'est là que nous prîmes terre, auprès d'un grêle pont de bois appuyé sur quatre pilotis. En face de ce débarcadère se groupent les maisons du village, dominées par une espèce de fort que signale un mât de pavillon (Pl. XXIX—1).

Le hasard voulut que le jour de notre débarquement fût celui d'une fête solennelle en Cochinchine. A mesure que nous avancions dans le village, des groupes bruyans se croisaient devant nous. Ici une douzaine d'adolescens jouaient au ballon avec une vessie gonflée; là d'autres sautaient par-dessus un bâton placé horizontalement; à notre droite, des hommes organisaient un combat de coqs; à notre gauche, des enfans excitaient l'une contre l'autre des cailles vertes, et jusqu'à des sauterelles; ailleurs on jouait aux cartes ou aux dés; ou bien encore on maintenait en l'air une espèce de balle, en la recevant sur la plante des pieds. En voyant ces Cochinchinois faire la preuve dans ce jeu d'une prestesse incroyable, Norberg me rappela l'anecdote que Barrow raconte à ce sujet : « Un des matelots du *Lion*, vaisseau de l'ambassade de Macartney, s'étant pris de dispute avec un naturel, pensa qu'il fallait vider cette affaire d'après la méthode anglaise. Il se posa en boxeur, ramassa ses deux points à la hauteur de l'œil, et, après avoir calculé sa botte, il s'apprêtait à frapper, quand son adversaire pirouetta sur lui-même, et le dos tourné, lui décocha gravement un tel coup de talon sur la mâchoire, que l'Anglais faillit tomber à la renverse. »

Touranne n'étant qu'une bourgade assez mesquine, en quelques minutes nous arrivâmes sur la grande place qui était en même temps le lieu du marché. Là se pressait une multitude d'hommes et de femmes, d'acheteurs ou de vendeurs demandant ou offrant leurs denrées. Dans cet endroit, c'était un pêcheur portant sa nasse pleine au bout d'un rotin, et tenant à la main un régime de bananes; ailleurs deux femmes affublées de longues robes, les pieds nus et la tête coiffée d'un chapeau de paille en forme de champignon, surveillaient étalés avec symétrie sur une natte, de la poterie, des poissons, des fruits, des gâteaux de sucre et des confitures chinoises. Plus loin des marchands mesuraient leur riz dans des sacs, pendant que des paysans proposaient leurs cochons et leurs volailles; à droite on vendait des toiles de coton et des étoffes de soie; à gauche des porcelaines et du bétel. De tous côtés enfin, cette scène se produisait pleine de vie et d'étrangeté (Pl. XXX — 5).

Les naturels, que nous trouvâmes dans l'enceinte de ce bazar, n'avaient rien d'uniforme dans leurs costumes. La coiffure, la robe, le pantalon variaient suivant les classes, et parfois encore suivant la fantaisie de l'individu. La mise la plus générale des femmes consistait en une chemise de coton brune ou bleue, descendant jusqu'au milieu des cuisses, et un large caleçon de nankin noir. Les femmes de distinction se reconnaissent à une tunique en soie ou

Digitized by Google

coton, à larges manches, croisées jusqu'au menton, aux pantalons tombant jusqu'à la cheville, aux turbans qui retiennent leurs cheveux sur la tête, et aux pieds chaussés de pantoufles recourbées (Pl. XXVII — 2). Le costume des hommes de la même classe reproduit fidèlement les détails de celui des femmes. Quelquefois ces dernières laissent pendre leurs cheveux en longues tresses qui touchent presque la terre, ou bien elles les massent dans un énorme chignon fixé par un peigne au sommet de la tête. Les cheveux courts sont la marque d'un état infime. Quant aux hommes, leur coiffure est tantôt un mouchoir en forme de turban, tantôt un chapeau ou un bonnet dont la forme varie, mais qui est combiné toujours de manière à mettre le visage à l'abri du soleil. C'est dans ce but encore qu'ils se servent de larges plumes, ou d'ombrelles en papier fort, ou d'éventails de palmier et de latanier. Dans les classes laborieuses, les costumes sont calculés de manière à ne pas gêner la liberté des mouvemens. Ainsi, les femmes du peuple, qui vont à la pêche ou qui travaillent dans les rizières, n'ont pour se couvrir qu'un caleçon finissant au genou et une toile qui leur tombe en serviette sur le sein (Pl. XXVII — 4). D'autres fois elles endossent une espèce de tunique à collet et chaussent des sandales plates et relevées au-dessus du sol, comme on en porte dans l'archipel malais : enfin la chemise courte, le pantalon à mi-jambe et le mouchoir en turban complètent les variétés des divers accoutremens populaires (Pl. XXVII — 4).

Ce qui constituait le trait le plus caractéristique des naturels qui passaient sous nos yeux, c'était une malpropreté au-dessus de toute description. Leurs vêtemens en lambeaux semblaient vivans d'insectes vermineux, que les Cochinchinois, hommes ou femmes, regardent comme une friandise. Un goût aussi révoltant suffirait pour éloigner tout Européen d'une passion cochinchinoise, si de grosses lèvres, d'où suinte une salive rougie par le bétel, et des dents noircies à l'aide d'acides, étaient des préservatifs impuissans. La figure de ces femmes a cependant quelque expression de douceur, et les formes de leur corps ne manquent pas de souplesse et de grâce. Quant aux hommes, petits et grêles, avec le nez épaté, l'œil bridé comme le Chinois, le teint cuivré et les pommettes saillantes, ils ont pourtant sur le visage une expression de bienveillance, surtout dans les classes inférieures.

Mêlés à cette foule tumultueuse et bizarre, nous poursuivions l'étude de leurs mœurs, de leurs habits et de leur langage, quand la plus étrange apostrophe nous arracha à ce curieux examen. « Bonjour, Messieurs! » dit une voix à l'accent évidemment gascon. Norberg fit un bond malgré lui, et par un mouvement irrésistible : « Il pousse donc des Français partout! sécria-t-il. —Oui, Monsieur, répliqua l'interlocuteur, et à votre service. » C'était un petit homme, vêtu à la cochinchinoise, et brun comme un Maure; il fixait sur nous un œil intelligent et rusé. Nous sûmes bientôt que, né à Bordeaux, il était venu fort jeune dans l'Inde, et qu'il habitait Touranne depuis quinze ans. Ce Bordelais, à l'heure actuelle, était une autorité dans toute la contrée; il m'offrit ses services de si bon cœur que je les acceptai pour moi et pour Norberg. « Vous arrivez bien à propos, nous dit-il, c'est aujourd'hui grande fête dans le pays; nos mandarins ont un gala, vous en serez! » Nous voulûmes en vain nous excuser; il nous entraîna.

Le logement de ces dignitaires de Touranne était à une petite distance du village. Le chemin qui y conduisait le long de la baie était semé de cases de naturels, consistant presque toutes en quatre murailles de terre, recouvertes en feuilles de palmier ou en chaume. Bientôt nous parvînmes à un hameau d'où l'on découvrait les maisons de Touranne groupées sur leur petite presqu'île, et plus loin les mâts des jonques qui semblaient sortir de la rade (Pl. XXVI—4).

Dans cet endroit, la route, tournant sur la droite, donna dans une avenue plantée de beaux arbres, qui aboutissaient à deux logemens plus vastes et mieux ordonnés qu'aucun de ceux que nous avions aperçus jusqu'alors. C'était la résidence des deux mandarins, l'un civil, l'autre militaire. Nous les vîmes bientôt arriver vers nous. Le premier portait sur la tête le bonnet de grand mandarin, espèce de calotte noire, ornée par-devant d'une plaque d'or, longue de plusieurs pouces. Sur cette plaque figurait le nom de l'empereur en caractères chinois. La calotte se trouvait garnie de chaque côté d'une aile de neuf pouces environ de hauteur, beaucoup plus large à son extrémité qu'à sa base et faite de gaze noire, tendue sur un fil de laiton. Une robe de soie verte brochée et à dessins, un pantalon de soie rouge et des babouches formaient le reste de son costume. Chez le mandarin militaire, la coupe du vêtement différait peu : seulement la robe était de soie unie, et la calotte, au lieu d'ailes de moulin, portait un ornement latéral en fil de laiton qui affectait les formes d'un bois de cerf, tandis qu'une es-

Digitized by Google

pèce d'appendice fourchu s'élevait au sommet de la tête (Pl. XXIX—2). Ces deux dignitaires n'avaient la physionomie ni bien noble, ni bien régulière; mais, en revanche, on pouvait y lire une expression de ruse méfiante chez l'un, cruelle chez l'autre.

Quand notre interlocuteur nous eut annoncés, nous vîmes pourtant ces deux figures prendre une teinte de bienveillance cérémonieuse. Autant que nous pûmes le deviner, car la conversation avait lieu en cochinchinois, nous obtînmes la faveur d'assister au festin que donnaient ce jour-là leurs excellences.

Avant l'heure où il commença, notre cicérone voulut nous faire visiter les attenances du palais; il nous conduisit d'abord à une espèce de corps-de-garde où se tenait un piquet de troupes indigènes pour l'honneur et la sûreté des mandarins. Ces miliciens étaient armés de fusils à baïonnette et à chien, exécutés sur l'étalon des nôtres; ils portaient comme les Siamois le chapeau conique de cuir de rhinocéros, surmonté d'un plumet rouge et jaune : leur uniforme, espèce de blouse bleue sur des braies bouffantes, était traversé par une buffleterie qui soutenait la giberne et la poire à poudre (Pl. XXX — 2). Le costume des artilleurs s'écartait de celui des simples miliciens en ce sens que le chapeau conique était sans plumet, la robe plus longue et plus flottante, et qu'au lieu du mousquet ils avaient la longue pique, enjolivée de quelques soies jaunes et rouges (Pl. XXX — 2).

Du corps-de-garde nous passâmes dans un clos entouré de haies vives, au milieu duquel s'élevait une pyramide qui se terminait par un chapiteau quadrangulaire (Pl. XXVII—3). C'était un tombeau bâti en briques et en pierres : il logeait le corps du dernier mandarin, magistrat regretté, à qui la piété publique avait érigé ce monument.

A peu de distance de là, blanchissait, à travers le feuillage, l'écurie des éléphans; cette écurie était un vaste hangar entouré de gros murs de terre et couvert avec des feuilles de bananier. Dix compartimens intérieurs, séparés par de fortes poutres, indiquaient le nombre des pensionnaires du lieu. Chacune des places ainsi distribuées formait un talus avec un renflement qui servait à l'animal à la fois comme oreiller et comme point d'appui pour se relever. Cette écurie ne nous parut ni grande, ni bien tenue; le sol était raboteux et malpropre à l'intérieur; au dehors une mare infecte semblait servir d'abreuvoir aux éléphans. Les arbres dépouillés de feuillage, souffrans, rabougris, mutilés, portaient l'empreinte d'une dévastation quotidienne. Un seul monument assez gracieux reposait le regard : c'était une espèce de kiosque où les mandarins chinois venaient quelquefois s'asseoir, pendant que les nobles animaux prenaient leurs ébats dans la plaine (Pl. XXX—1).

Notre guide nous raconta de merveilleuses choses des éléphans de la Cochinchine, les plus beaux peut-être, les plus intelligens qui soient au monde.

« Dans l'état sauvage, nous disait-il, ces animaux sont un grand fléau pour ces contrées : ils vaguent dans les campagnes, rasent les moissons, saccagent les vergers, et détruisent en une nuit les travaux de toute une année; mais, dans l'état domestique, ce sont nos plus utiles auxiliaires, propres à tout usage, pour le transport des hommes et des marchandises, pour la parade et pour la guerre. Voyez à quelle taille ils parviennent, 12, 13, quelquefois 14 pieds. Ce corps est court, ramassé, sans élégance; mais, quand il faut faire preuve d'agilité et de force, l'éléphant a des ressources inouïes. Il ne craint pas le tigre dans les bois; il le prévient, il l'attaque, et le terrasse presque toujours.

» Ceux-ci, ajoutait le Bordelais, sont de la mince espèce; c'est à Hué-Fou qu'il faut aller admirer les éléphans de guerre, véritables tours mouvantes qui rappellent les guerres d'Alexandre et les luttes poétiques de l'ancien Orient. Aujourd'hui on ne les emploie guère qu'au transport des bagages et de l'artillerie; mais, avant l'introduction des armes à feu, les Cochinchinois se mettaient en campagne avec leurs éléphans; et ces nobles bêtes couraient sur des bataillons armés avec un courage héroïque et réfléchi.

» Outre les diverses méthodes usitées dans l'Inde et à Ceylan pour la chasse des éléphans, les Cochinchinois en emploient d'autres avec succès. Tantôt, reconnaissant à certaines traces l'arbre contre lequel l'animal s'appuie pendant la nuit, ils le scient presque entièrement vers le pied, et, quand le soir l'éléphant vient reprendre son poste, il perd l'équilibre sous ce tronc qui cède, tombe et se voit surpris par le chasseur. Alors, lié entre deux femelles qui le dompent à coups de trompe, il chemine bon gré mal gré vers l'écurie qui doit lui servir de prison. Tantôt, tombé dans une fosse recouverte de branchages et de feuilles, le pachyderme est dompté par le jeûne et obéit par épuisement. Alors commence pour le captif une éducation

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Fort de Tourane.*

1 Fuerte de Turana



2. *Mandarins Civil & Militaire.*

2 Mandarines Civil y Militar

de Sainson del.

Digitized by Google

domestique : un cornac ou *mahout* le soigne, le panse, lui porte à manger, monte sur son large cou, le guide, le flatte ou le corrige, ne le quitte pas d'une minute, fait si bien enfin que désormais il s'établit entre le maître et l'élève une communauté de vie et de volontés. Chez l'éléphant ce n'est pas toujours la crainte qui domine ; il ne se borne pas vis-à-vis de son mahout à une obéissance négative ; il lui donne, quand l'occasion le veut, des preuves de sympathie intelligente et d'actif attachement. Le soleil est-il trop fort ? il coupe avec sa trompe de jeunes branches touffues, et les présente à son conducteur pour qu'il s'en fasse un abri : fatigué par la chaleur, celui-ci vient-il à s'endormir ? il ralentit son mouvement pour ne pas le réveiller, retient presque son souffle afin que nul bruit ne dérange le repos de son ami. Il est cependant des époques où ces animaux, devenus tout-à-coup mutins et indomptables, entrent dans de longs accès de fureur, renversent sur leur passage les hommes, les arbres, les maisons, écrasent tout jusqu'à leur cornac. Celui-ci cherche à deviner et à prévoir ces effrayans paroxysmes ; aux premiers symptômes, il a recours aux femelles qui battent le mâle récalcitrant ; puis quand ce moyen ne suffit pas, pour éviter l'énorme responsabilité qui pèse sur lui, il tue sa monture en lui enfonçant dans le crâne l'aiguillon dont il se sert d'habitude pour la diriger. »

Quoique ces détails sur l'éléphant ne fussent pas chose nouvelle pour nous, voyageurs de Ceylan, de l'Inde, de la Birmanie et des pays siamois, nous laissâmes causer notre guide qui nous ramena de la sorte vers la salle du festin. Sous un vaste hangar, construit en bambou et abrité par un mur de nattes, trente à quarante petites tables carrées se présentaient tellement chargées de plats ou plutôt de bols, qu'elles en étaient littéralement couvertes. Ces bols contenaient des ragoûts de bœuf, de porc, de poule et de poisson. Coupés par petits morceaux avec des légumes, ces ragoûts formaient une espèce d'*olla podrida*, dressée en soupes et en jus, assaisonnée de différentes manières et mêlée de divers ingrédiens.

Quand 150 ou 200 notables cochinchinois se furent assis, nous nous installâmes avec notre protecteur dans l'un des angles reculés de la salle. Chacun était à son poste, et personne n'attaquait pourtant les mets qui chargeaient les tables. « Qu'attend-on ? dis-je à notre compatriote. —Les mandarins, » répondit-il. Une seconde après ils entrèrent, non pas, comme j'aurais pu le croire, pour partager le repas, mais pour l'honorer de leur présence. Les deux fonctionnaires se couchèrent sur une natte, cherchant un point d'appui dans de moelleux coussins, fumant leurs pipes ou mâchant leur bétel, pendant que quatre esclaves agitaient l'air autour d'eux avec de grands éventails de plumes de paon.

L'installation de ces nobles seigneuries servit de signal d'ouverture au festin cochinchinois. A l'instant tous ces convives se jetèrent sur les ragoûts, et se remplirent l'estomac de tasses de riz qu'on donnait à la main en guise de pain. Le riz est dans ce pays, comme dans presque tout l'Orient, la base de la nourriture. Au lieu de fourchettes et de couteaux, nous ne trouvâmes devant nous qu'une cuiller de terre cuite et deux espèces de tuyaux ou petits bâtons de bambou, de bois rose, ou de sandal, semblables à ceux des Chinois. Comme nous n'avions guère foi en ces ragoûts et ces macédoines asiatiques, nous attendions toujours, Norberg et moi, qu'on servît quelque plat de rôti et de bouilli ; mais ce fut en vain : on les avait oubliés dans le menu du repas. Nous cherchions à faire contenance tant bien que mal en avalant des boulettes de riz, quand un cri de joie parti de toutes les tables signala l'apparition de quelque merveille culinaire. « C'est de l'éléphant rôti, nous dit le Bordelais, un mets réputé saint parmi les Cochinchinois, un aliment réservé pour les occasions solennelles. » Par curiosité, je voulus goûter de l'éléphant, mais c'est à peine si je pus en avaler un morceau, tant cette chair était coriace et nauséabonde.

Après le repas, une nouvelle fête était réservée à l'assistance : une représentation scénique l'attendait dans un hangar plus vaste encore que la salle à manger. Quand nous entrâmes, la comédie allait son train ; elle consistait en un dialogue assourdissant qui se mêlait au fracas des gongs, des timbales, des tambours, des flûtes et des trompettes. La plus amusante partie de cette action théâtrale fut une espèce d'intermède, exécuté par trois jeunes femmes, les premières de la troupe, qui parurent dans le costume d'anciennes reines, pendant qu'un vieil eunuque, affublé d'un habit grotesque, jouait le rôle d'une espèce d'arlequin ou de scaramouche. Dans cette partie de la scène, le dialogue, au lieu d'affecter le ton monotone et traînant du récitatif chinois, devint tout-à-coup vif et saccadé, entremêlé de gaies ritournelles, et terminé par un chorus général. D'autres fois la mélodie prenait un rhythme mélancolique et

Digitized by Google

doux comme une ballade écossaise, et alors la voix de ces femmes s'élevait à un fausset tremblotant qui n'était pas dépourvu de grâce. Comme la musique en Orient ne marche jamais sans la danse, à chaque reprise des chœurs, les trois actrices cochinchinoises formaient des passes avec leurs mains et leurs pieds, se posaient de manière à faire ressortir leurs tailles sveltes, combinaient des groupes, se quittaient, se reprenaient, sans que leurs mouvemens jurassent une seule fois avec la mesure musicale.

En Cochinchine comme en Chine, on ne perçoit aucun prix à l'entrée des théâtres ; l'industrie des acteurs s'exploite de deux manières : ou par une espèce de forfait pour une représentation dans les domiciles particuliers, ou par un spectacle public sous des hangars dont l'entrée est gratuite : dans ce dernier cas, le salaire des comédiens est laissé à la générosité des spectateurs, qui jettent sur la scène des pièces de menue monnaie. Comme cette méthode reçut ce jour-là même son application, Norberg, enchanté des trois héroïnes de l'opéra cochinchinois, voulut la pratiquer en grand seigneur; il lança quelques piastres au milieu des comparses, et faillit provoquer une émeute de coulisses. Le conflit ne s'appaisa que par l'intervention des miliciens au chapeau conique.

C'était assez de fêtes en un jour. Nous regagnâmes la jonque, décidés à traverser le lendemain l'isthme étroit qui se prolonge entre Touranne et Fai-Fo. En effet, l'aube pointait à peine que déjà nous posions le pied sur un terrain sablonneux et bien cultivé. Les villages qui bordent la route avaient un aspect de propreté et d'aisance qui provenait sans doute plutôt de la nature du sol que de l'activité des habitans. Des rizières, des plants de pistachiers et de mûriers alternaient avec des champs plus vastes de maïs. L'éducation des vers à soie nous parut être l'une des industries de la contrée; des paniers remplis de cocons se voyaient de temps à autre au seuil de quelques portes. Notre course au milieu des chemins fatigans dura près de cinq heures, au bout desquelles Fai-Fo se montra sur notre droite, au fond d'une anse peu profonde. Fai-Fo est un comptoir chinois qui n'a qu'une seule rue, longue à peu près d'un quart de lieue; sa population permanente ne s'élève guère qu'à 5,000 habitans ; mais, dans la saison des jonques, ce chiffre se double par l'affluence des équipages étrangers. Le sucre et le cinnamome y sont les deux articles courans de l'exportation cochinchinoise.

Les maisons chinoises de Fai-Fo bâties en chaux et en briques, et revêtues en tuiles, semblent faire honte aux misérables cabanes de Touranne. Fai-Fo a plusieurs temples que nous visitâmes : le plus beau d'entre eux est dédié à la déesse chinoise qui préside au commerce et à la navigation. Il a été bâti, il y a un siècle à peu près, aux frais d'un négociant chinois qui fit venir de Canton des matériaux et des ouvriers. Dans l'intérieur du sanctuaire, un vase immense en fer, haut de huit pieds, est placé devant un autel, tandis qu'au sein d'une fontaine placée sur le derrière vivent et jouent une trentaine de tortues de terre. Ce fut aussi à Fai-Fo que nous trouvâmes l'un des plus beaux temples bouddhistes qui soit dans la Cochinchine : on y voit une statue de Bouddha, qui par la figure et le costume diffère du Bouddha chingulais, birman et siamois. Les traits tartares ont fait place, dans cette image, aux traits hindous. Cela prouverait-il que l'Asie a réellement eu plusieurs Bouddhas, nom générique appliqué à tous les pontifes législateurs; ou bien n'y faut-il voir qu'un fait provenant des fabricateurs d'idoles, qui, hindous, ont reproduit le type hindou, et chinois, le type tartare?

Fai-Fo n'est pas la capitale de la province dans laquelle elle est située. Le gouverneur réside dans une place fortifiée, Fu-Chiam, qui se trouve à quelques milles de distance. Le nom de la province est Cham; elle s'étend jusqu'à la ligne des montagnes qui bordent le S. E. de la baie de Touranne : sa population est évaluée à 50,000 ames.

Au retour de cette excursion à Fai-Fo, le guide chinois qui nous accompagnait offrit de nous conduire à l'une des merveilles de la contrée, aux *Montagnes de Marbre*, nom sonore et ambitieux donné à quelques blocs de rochers situés sur le point d'attache de l'isthme au continent. Nous acceptâmes, et, vers le milieu du jour, surgirent à nos yeux, du sein d'une grève sablonneuse, cinq masses de marbre, qui ressemblaient à des aiguilles de pyramides englouties. Pour arriver au plus grand de ces rochers, il fallait fouler un terrain aride, couvert dans plusieurs endroits d'une poussière blanche, brillante et dure, qui ne provenait pas toutefois de la porphyrisation de ces montagnes noires et volcanisées. Vues de leur base, ces montagnes se présentaient comme une masse oblongue, haute de plusieurs centaines de pieds : grâce à une rampe taillée dans une cavité circulaire, nous gravîmes le roc jusqu'à ce que des bancs pratiqués dans une large anfractuosité nous

Digitized by Google

invitassent au repos. De là ces rochers, cette eau qui fuyait dans le lointain, ces quatre blocs qui dressaient leurs aiguilles noires et dentelées, ce sable étincelant de blancheur, ces fabriques, ces arbres dont la racine fendait le marbre, ces arbrisseaux, ces plantes qui festonnaient l'intérieur de la grotte, ces guenons qui se balançaient aux lianes comme sur des escarpolettes, tout, ensemble et détails, reproduisait un spectacle de féerie, une décoration d'opéra (Pl. XXIX — 3).

Après une halte assez longue, nous entrâmes dans une gorge émaillée de jardins suspendus dans le roc. De petits édifices pieux et quelques habitations embellissaient ce paysage qui frappait l'œil par l'imprévu et par le contraste. De l'un de ces logemens sortit un homme qui proposa de nous accompagner dans une pagode souterraine, complément des miracles du lieu. Il nous fit entrer en effet dans une galerie étroite, longue à peu près de deux cents pieds, bordée à droite et à gauche de cellules inhabitées. Ce passage, qui aboutit à la partie nord du rocher, se trouve continué par un sentier couvert d'un impénétrable feuillage, puis après diverses issues sinueuses, un couloir dans le roc vif, et un escalier de trente-sept marches, conduisent en face de la mystérieuse pagode (Pl. XXIX—4). L'entrée formait une espèce de portail, flanqué de piédestaux garnis d'animaux fabuleux, et surmonté d'un fronton aux symboliques cornes de vache. Au-delà de cette porte, une nouvelle série de degrés aboutissait à l'intérieur du temple souterrain.

C'était une excavation immense, de cinquante pieds de long sur quarante de large, et d'environ quarante-cinq de hauteur. Le jour y pénètre par un soupirail naturel ouvert au sommet de la voûte: les rayons du soleil et l'air extérieur chatoient et jouent sur les guirlandes de lianes qui pendent ici verticales, là arrondies ou enlacées en arabesques. Au moment où nous entrâmes, le soleil frappait presque à plomb sur ce roc au grain brillant, à la cristallisation diamantée; ses rayons en jaillissaient avec tant de paillettes d'or et d'argent, que les cavernes fantastiques des contes orientaux nous semblèrent retrouvées.

A côté de la porte par laquelle nous venions d'entrer, deux figures colossales étaient assises, ayant à leurs pieds des animaux monstrueux; puis plus loin, et dans un enfoncement exhaussé par un talus de briques, s'élevait le grand autel avec ses chandeliers et ses cierges rouges (Pl. XXVIII — 1). Sur l'autel est une statue de Bouddha, de trois pieds de haut. L'idole est assise et entourée de quelques attributs emblématiques. Sa tunique, son casque pointu, ses pieds joints et posés à plat, ses mains étendues sur ses cuisses, rappellent le Goutama des Birmans et des Siamois. D'autres statuettes représentaient ici des disciples de Bouddha, là une femme assise, sans doute la divinité du rocher. Ces figures, ces ornemens votifs, ces autels placés sous une nef aux portiques de granit, semblaient se relever encore par l'ombre et par la solitude du lieu. Notre guide nous raconta que l'empereur de la Cochinchine avait naguère honoré de sa présence la pagode sainte, et, comme preuve de cette solennelle visite, il nous fit remarquer sur la voûte, au milieu d'un cercle noir, un point jaune qui luisait dans le roc: c'était, à l'en croire, un lingot d'or offert par S. M. dans le cours de ce pieux pélerinage. Nous le crûmes sur parole.

De cette grotte nous passâmes à une autre située dans le même groupe de rochers: plus petite, elle avait aussi son temple avec une idole de femme semblable à celle de la pagode souterraine. Pour sortir de là, il fallut traverser une issue étranglée, que dominaient deux murs de marbre taillés en pilastres, et couronnés d'arbres vigoureux. Elle nous conduisit sous une voûte formée par le roc, qui laissait voir, au travers d'une large percée, les îles de Cham-Kalao dans le lointain, et plus près la rade de Touranne alors calme et couverte de bateaux pêcheurs.

Un coup-d'œil d'ensemble sur ces blocs gigantesques termina cette reconnaissance détaillée; ils étaient presque nus; mais une végétation de plantes arborescentes tapissait tous les endroits où la moindre couche de terrain avait pu se maintenir. La pierre nous parut une cristallisation calcaire, ou du marbre qui n'avait aucune apparence régulière de stratification. Ces masses montaient en colonnes perpendiculaires, et une mesure exacte de leur élévation nous donna pour la plus haute 275 pieds, et pour la plus basse 195.

Quoique la plaine qui s'étend au pied des montagnes de Marbre n'offre qu'une lande stérile et sablonneuse, plusieurs villages se groupent dans ses environs. Leurs habitans, presque tous pêcheurs, fabriquent dans la mauvaise saison des ustensiles de cuisine avec la pierre extraite de ces blocs. Une petite habitation ornée d'arbustes et de fleurs, que nous vîmes près de là, avait, disait notre guide, servi long-temps d'asile à une sœur du sou-

Digitized by Google

verain, qui y menait une vie de solitude et de recueillement.

Pour retourner à bord de la jonque, nous primes une pirogue qui stationnait dans l'un des canaux formés par la rivière de Touranne. Assis sur des nattes, nous voyions de là se dérouler à nos yeux une campagne riche et bien cultivée : ici fuyait un champ de cannes à sucre, là une plantation de maïs, ailleurs un verger de pistachiers, plus loin une verte et ondoyante rizière. Autour d'habitations qui respiraient l'aisance, des bananiers, des citronniers et des orangers mariaient leurs fleurs et leurs fruits : l'ananas croissait près de l'arbre qui porte le *lombou*, fruit rare réservé presque toujours pour les tables royales. Le lombou, qui a la grosseur d'une noix, pend par grappes et ne se mange que frais : sa peau dure et jaunâtre renferme une substance blanche, d'un goût délicieux, comparable à celui du mangoustan. On dit que, pour veiller à ce que ce fruit exquis ne manque jamais aux desserts du souverain, des mandarins sont chargés d'aller à la tête de quelques soldats marquer les arbres qui le portent. Dès que l'estampille impériale a été apposée, le propriétaire n'a non-seulement aucun droit à une indemnité, mais encore il est déclaré responsable jusqu'à la récolte.

Les arbres qui bordaient les canaux que nous parcourions laissaient voir parfois à leur sommet quelques oiseaux-mouches aux ailes de feu, pendant que des légions de singes s'échappaient bruyamment des taillis pour aller se percher plus loin sur une aiguille de roc. Toute cette côte semble être le pays des singes, tant ils y pullulent. L'espèce la plus commune a la robe d'un gris brillant et la culotte marron.

A quelque distance de là, nous rentrâmes dans la rivière, et, quelques heures après, la pirogue franchissait la barre et faisait route vers notre transport chinois. En longeant les dunes de la rade, une croix de bois, presque baignée par le flot, vint frapper notre attention. Nous voulûmes en approcher, et un nom presque effacé nous apprit que c'était la tombe du dernier capitaine-général des Philippines, Martinez. Victime d'intrigues de cour, après une vie de dévouement et de longs services, Martinez était mort dans la traversée de Manille en Europe; il avait laissé à Touranne sa dépouille mortelle. Qui le sait! peut-être cet homme, en faisant de grandes actions, avait-il rêvé une pompe funèbre et un splendide mausolée!

Quand nous arrivâmes à bord de la jonque, il était presque nuit; mais en deux jours nous avions vu à peu près tout ce qu'offraient de curieux le petit poste cochinchinois et la contrée environnante.

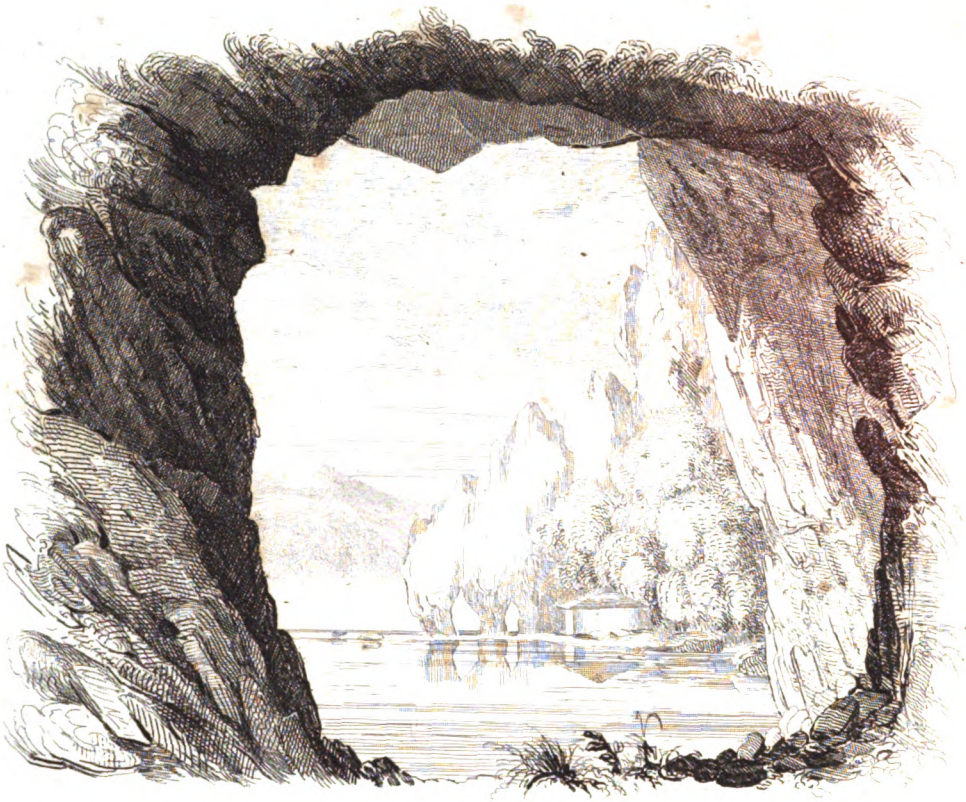
CHAPITRE XXVIII.

COCHINCHINE. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

L'origine des Cochinchinois, souvent débattue dans les livres, reste encore un fait à constater et à prouver : toutefois l'hypothèse la plus rationnelle est celle de Barrow, qui en fait une colonie de Chinois obligés de s'expatrier à l'époque de l'invasion des Tartares. A l'appui de ce dire, il n'invoque pas l'étymologie vicieuse de Cochinchine, *Kotchin-djinna* (Chine de l'ouest), appellation de racine japonaise, et passée dans le langage européen; mais il cite les coutumes, les mœurs, l'écriture, les opinions religieuses et les cérémonies des Cochinchinois, indique en quels points elles touchent et pourquoi en d'autres points elles s'éloignent des pratiques analogues de la Chine. Barrow explique encore comment ces peuplades fugitives ont pu, dans leur vie nomade, perdre quelques-uns de leurs traits originaires, soit par suite d'une dégénération de leur part, soit par le fait d'un progrès réalisé dans leur patrie primitive. Ainsi, soit que les traits du visage n'aient plus le même type, la langue le même vocabulaire chez les deux peuples, soit que les habitudes de propreté chinoise jurent avec la hideuse et systématique saleté du Cochinchinois, ou bien encore qu'il y ait des distances profondes dans les mœurs domestiques, dans le rôle des femmes, dans les lois, dans les préjugés, dans les traditions, il ne faut y voir d'après lui que le résultat inévitable d'une migration forcée, d'un mélange avec les races malaises, d'une existence sauvage et militante, d'un établissement pénible sur un territoire disputé.

Ce ne fut pas en effet sans combat que les fuyards purent s'installer dans leur patrie actuelle. Ils y trouvèrent une peuplade noire, nombreuse, guerrière comme celle que les Maures ont vaincue dans les Philippines. Ces indigènes que l'on appelait *Moyes* défendirent leur sol avec l'énergie du désespoir; ils luttèrent pendant de longues années; et quand, épuisés par la guerre, décimés, écrasés en détail, ils furent obligés d'abandonner le littoral aux nouveaux venus, réfugiés sur des chaînes inaccessibles, devenus féroces à l'égal des bêtes qui les peuplent, ils se perpétuèrent comme un épouvantail et un danger chaque jour renaissans. Naguère encore, ces tribus alarmaient

Digitized by Google



3. Rochers de Marbre à Touranne.

3 Peñascos de Marmol en Turana



4. Porte de la Pagode souterraine.

Puerta de la Pagoda subterránea

Digitized by Google

Digitized by Google

la contrée cochinchinoise : descendues par bandes de leurs montagnes, elles ravageaient les campagnes, incendiaient les villages et massacraient les habitans. Aujourd'hui, grâce à d'imposantes forces militaires, le littoral a peu d'attaques de ce genre à redouter, et les Moyes, traqués jusque dans leurs fourrés épais et sur leurs sommets ardus, fournissent aux maîtres définitifs du pays des esclaves pour les travaux les plus rudes. Ces noirs sont une race d'hommes forts et bien proportionnés. Ils paraissent appartenir par quelques analogies à ce peuple mélanésien, qui se retrouve à Luçon, dans le grand continent de la Nouvelle-Hollande et dans plusieurs autres îles voisines, peuple qui semble plus africain qu'asiatique par son type et ses caractères. Du reste, les Moyes de la Cochinchine sont une population misérable au-delà de toute idée, vivant de la récolte de quelques bois précieux que recèlent leurs forêts.

Quand la colonie d'émigrans eut conquis ce terrain sur les noirs, elle y forma le royaume d'An-Nam, nom indigène de la Cochinchine. Pour savoir quelque chose des siècles qui suivirent la conquête, il faut consulter les annales chinoises. Ce fut, à ce qu'il paraît, une époque de troubles, d'anarchie et de confusion. Les nouveaux colons, fatigués du joug de leurs voisins, le secouèrent à diverses reprises, et finirent par réaliser une indépendance complète vers l'an 263 de J.-C. En 1280, quand les Mantchoux se furent rendus maîtres de la Chine, ils poussèrent une pointe vers le royaume d'An-Nam, dont ils voulaient faire une annexe de leur empire. Cet essai ayant avorté, une seconde tentative eut lieu vers 1406 contre le Tonquin qui fut soumis, puis évacué contre le paiement d'un tribut. En 1471, le Tonquin à son tour déborda sur la Cochinchine, et la réunit à son territoire. Il en fut ainsi jusqu'en 1540, où une nouvelle invasion chinoise ayant fait du Tonquin une province vassale de l'*empire céleste*, la Cochinchine se déclara indépendante. Vers ce même temps et à la suite d'usurpations successives, un ministre ou général fonda parmi les Tonquinois une organisation militaire, qui avait de l'analogie avec l'état japonais ou la confédération maratte; organisation qui reconnaissait deux souverains, l'un nominal, l'autre réel, le premier sous le nom de *Roua* occupant sans autorité un trône héréditaire, le second succédant sous le nom de *Choua* à tous les pouvoirs de fait que s'était attribués le premier usurpateur. Cette forme de gouvernement dura deux siècles, et ne finit qu'en 1748, époque où le Boua, monarque titulaire, fit justice des empiétemens consacrés par une longue possession.

A la suite de cet acte d'autorité, une nouvelle période d'anarchie tourmenta le Tonquin et la Cochinchine, jusqu'à ce que la révolution de 1774 vint changer l'aspect de la contrée. Les chefs de ce mouvement furent trois frères de la province montueuse de Quinhone, connues sous le nom collectif de *Taysons*. L'aîné était forgeron; les deux cadets, doués d'une intrépidité peu commune, étaient des cultivateurs. Quelques extorsions commises à leur préjudice par les officiers du trésor les réduisirent à se faire chefs de voleurs; et ce nouveau métier leur ayant valu l'impunité et la fortune, ils comptèrent bientôt sous leurs ordres des bandes aguerries et nombreuses. Alors la pensée leur vint de se constituer en parti politique; ils levèrent l'étendard de la révolte, appelèrent à leur aide les Tonquinois qui ainsi, de vassaux et de tributaires, devenaient envahisseurs, défirent avec leur concours les armées du souverain, firent ce monarque prisonnier, et le mirent à mort lui et son fils aîné. Ce fut à grand'peine que la reine et son second fils, alors héritier du trône, purent se dérober à la poursuite de l'ennemi. Sous la conduite d'un missionnaire français George-Pierre-Joseph Pigneaux de Behaim, franciscain, né dans le diocèse de Laon et plus connu sous le nom d'évêque d'Adran, les débris de la famille royale parvinrent à gagner le royaume de Tsiampa, ou plutôt la partie de la Cochinchine méridionale dont la capitale est Saigong. Là, ralliant à la cause du prince légitime les sujets qui lui étaient restés fidèles, et le noyau de chrétiens groupés dans la province, l'évêque fit proclamer son protégé, sous le nom de Gya-Long, comme empereur de la Cochinchine. Pendant le même temps, l'aîné des trois rebelles, Nhac, consolidait son pouvoir dans la province de Quinhone entièrement conquise, à l'exception du Hué-Fou et de son rayon septentrional, tombés au pouvoir des Tonquinois.

Les choses en restèrent là pendant quelques années, et, en 1781, le pays, exténué par la guerre civile, se trouvait réduit à un état de misère et de dépérissement profonds. Dans plusieurs villes littorales, le peuple ne se nourrissait plus que d'algues marines, et l'on vit de la chair humaine exposée en vente au marché de Hué-Fou. Ce fut alors que le roi légitime voulut jouer sa couronne dans un combat décisif.

Quelques navires portugais mouillés à Saigong, s'étant offerts à lui comme auxiliaires, il

Digitized by Google

les engagea à son service, les fit armer et equiper, et mit à la voile par une mousson favorable dans le dessein d'aller surprendre la flotte de l'usurpateur dans le port de Quinhone. Cette entreprise, heureuse au début, eut le plus fatal dénouement. Battu et mis en fuite, Gya-Long eut à peine le temps de regagner Saigong, d'où il repartit en toute hâte avec sa famille et l'évêque d'Adran, pour chercher un asile à l'étranger. L'île de Phu-Kok ou Quadrol fut le lieu d'exil où aborda la majesté fugitive, et non pas, comme on l'a écrit, Poulo-We, ni Poulo-Ubi. De ce point situé dans le golfe de Siam, il se rendit à Banckock, et assista dans ses guerres le souverain de la contrée, espérant par là se créer un titre à son alliance. Mais bientôt des causes de rupture éclatèrent entre le prince exilé et son hôte; les uns disent à l'occasion d'une nièce de Gya-Long que le monarque siamois voulait pour sa concubine, et que le premier lui refusa; ou, d'après d'autres versions, par suite de jalousies de courtisans contre l'actif et brave Cochinchinois. Que ce soit par l'une ou par l'autre de ces causes, toujours est-il que Gya-Long fut averti d'un orage près de fondre sur lui. Pour sauver sa vie du péril, il fut obligé de se faire jour, à la tête de mille partisans, au travers de toute la garnison de Banckock; il descendit le Meinan, s'empara de quelques bateaux caboteurs, et regagna son île de Phu-Kok où des fortifications improvisées le mirent à l'abri de toute espèce de coup de main.

Ce fut alors que l'évêque d'Adran, désespérant d'effectuer cette restauration à l'aide d'auxiliaires asiatiques, se tourna vers une intervention française comme vers la seule ressource qui restât à son protégé. Cette misérable île de Phu-Kok, où quinze cents proscrits étaient entassés, leur offrait à peine quelques racines pour vivre: ils y seraient morts jusqu'au dernier. L'évêque d'Adran demanda donc à Gya-Long son fils aîné pour le mener en France; il partit de Phu-Kok avec lui, relâcha à Pondichéry, et repartit presque sur-le-champ; il arriva à Paris avec son pupille vers 1787. Son projet d'alliance lointaine séduisit les comtes de Vergennes et de Montmorin : un traité fut signé entre S. M. Louis XVI et le roi de Cochinchine, représenté par son fils et l'évêque d'Adran. La France s'engageait par cet acte à fournir à la Cochinchine vingt vaisseaux de guerre, sept régimens, dont cinq d'Européens, et deux de troupes coloniales, et en outre un million de piastres, moitié en numéraire, moitié en salpêtre, canons, mousquets et autres armemens militaires. De son côté, le roi de Cochinchine déclarait céder à la France le territoire de Han, la baie de Touranne et les îles adjacentes de Fai-Fo au midi et de Hai-Wen au nord, territoire stérile et étroit, de quarante milles de long à peu près, et de huit à dix de large. En cas d'agression étrangère sur les points concédés, 60,000 Cochinchinois devaient y prendre fait et cause pour les Français, pendant que 40,000 autres se mettraient à leur solde pour conduire à bonne fin leurs autres guerres dans l'Inde. A côté de ces stipulations politiques et militaires se trouvaient quelques articles favorables au commerce et à la navigation de la France.

Pendant que l'évêque d'Adran et l'héritier de Gya-Long préparaient ainsi au loin les élémens d'une restauration conquérante, des faits graves se passaient en Cochinchine et semblaient consolider plus que jamais le règne de la dynastie usurpatrice. Le dernier frère des Taysons, Long-Nhung, couronné sous le nom de Quang-trung, le plus hardi et le plus capable des trois, s'était non-seulement rendu maître de toute la région du centre et du nord, mais, profitant d'une guerre civile éclatée dans le Tonquin, il avait subjugué ce royaume et s'y était maintenu malgré tous les efforts de l'empereur de la Chine. Une armée envoyée contre lui venait en 1789 d'être taillée en pièces sur la frontière.

Mais du succès même sortit une occasion de revers. La rivalité et la jalousie se mirent entre les frères, et une guerre intestine fit la partie plus belle au monarque proscrit. Sans attendre l'arrivée de son plénipotentiaire, Gya-Long voulut hasarder une tentative, il débarqua dans sa fidèle province de Tsiampa. Accueilli avec enthousiasme, il remonta le Don-Nai et fut porté presque en triomphe jusqu'à Saigong. Il y débarquait à peine que son fils et l'évêque d'Adran le rejoignirent.

Leur mission, merveilleusement servie en Europe, était venue échouer en Asie. Le gouverneur de Pondichéry, Conway, influencé, dit-on, par une femme ennemie de l'évêque, refusa de mettre à la voile avant d'avoir reçu de nouvelles instructions de la cour de Versailles. Ces instructions ne devaient jamais venir, car la révolution française fit oublier ces intérêts lointains.

La seule chose qui résulta de ce traité signé entre les deux rois, ce fut qu'une vingtaine d'officiers, au nombre desquels se trouvaient MM. Chaigneau, Bayot, Olivier, Vannier et Barisy, venus à la suite de l'évêque, persistèrent à l'accompagner comme volontaires. Quel-

Digitized by Google

ques Anglais, des Irlandais, des Danois même, demandèrent également à courir les chances de cette entreprise hasardeuse. Ainsi trente Européens environ, tous militaires distingués et intrépides, ingénieurs, artilleurs, marins, s'offrirent à Gya-Long pour instruire et discipliner ses armées.

Ce noyau d'hommes suffit pour changer la face des affaires. Leurs premiers travaux eurent lieu à Saigong qui devait pendant quelques années encore servir de forteresse et de boulevard à la royauté légitime. Les ingénieurs entourèrent cette ville d'ouvrages, la garnirent de canons, y improvisèrent des arsenaux et des magasins.

Plus fort par la tactique que par le nombre, Gya-Long ne regagna la totalité de son ancien royaume que peu à peu et à l'aide du temps. Douze années lui suffirent à peine pour cette grande tâche. En voyant avec quelle patience et quel esprit de suite il y procéda, il faut admirer le tact et la sagacité de ce prince; mais on doit en conclure aussi que le gouvernement des Taysons usurpateurs avait jeté quelques racines dans le pays puisqu'il fut si long à extirper.

Un des premiers incidens qui servirent la cause du monarque de Saigong, fut la mort du troisième Tayson, Quang-Trung, qui mourut à Hué-Fou et que son fils remplaça. Alors Gya-long se hasarda à prendre l'offensive, et il attaqua en 1792 la flotte de Nhac, mouillée dans le hâvre de Quinhone, la brûla presque tout entière et rentra triomphant dans la rivière de Saigong : en 1796, la ville de Quinhone fut elle-même cernée. Le roi prit part au siége en personne; il monta à l'assaut, et se trouvait mêlé à ses soldats et aux officiers français, quand elle fut conquise. 50,000 hommes avaient été impuissans à la défendre. A cinq ans de là, Hué attaquée à son tour tomba sous les coups du belliqueux monarque, et, en 1802, une campagne heureuse dans le Tonquin complétait la soumission du royaume. Sept ans plus tard, les États du nouvel empereur s'accrurent encore d'une portion du Kambodje, réduite moitié par les armes, moitié par l'intrigue.

Voilà ce que fit Gya-Long, l'allié de Louis XVI, l'ami de l'évêque d'Adran. Quoique l'engouement français ait exalté ses mérites au-delà de leur valeur, ce fut un homme de courage, de talent et de persévérance. Il eut cet avantage sur les autres Asiatiques, que, loin d'avoir foi en sa supériorité, il discerna et utilisa sur-le-champ la civilisation et la science européennes. Nos officiers trouvèrent en lui un juge qui sut les comprendre, un chef qui sut les employer. La tactique militaire et navale, l'usage régulier de l'artillerie, l'instruction et la discipline des troupes, devinrent bientôt des innovations familières à son armée et décisives pour ses opérations. Il établit à Fen-Tan une manufacture de salpêtre, ouvrit des routes, institua des écoles militaires, créa des fonderies de canons, des ateliers d'armes et des chantiers pour la construction des navires; il fit construire 300 barques canonnières, 5 lougres et un trois-mâts gréé à l'européenne. Intendant de ses ports et de ses arsenaux, il avait voulu, comme le Tzar Pierre, mettre la main à la hache, et nul travail ne s'entreprenait sans qu'il eût donné son avis et présidé à la mise en œuvre.

Ces qualités actives et fortes doivent mettre Gya-Long au rang des organisateurs militaires les plus célèbres; mais il manquait de vues administratives et de prévoyance politique. Au lieu de signaler son avénement par des améliorations réelles et des réformes agricoles si nécessaires dans un pays dévasté, il ne songea qu'à ses troupes de terre et de mer, qu'à l'uniforme de ses soldats, à ses canons, à ses bâtimens de guerre. Les officiers français, tous passionnés pour leur métier, le poussaient dans cette voie, et l'évêque d'Adran n'osait pas épuiser son influence contre les goûts favoris du monarque. On reproche encore à Gya-Long d'avoir méconnu la dignité de son caractère dans la vengeance barbare et stupide qu'il tira des frères Taysons. Comme ils étaient morts tous les trois, il imagina de faire déterrer leurs corps, qui furent décapités ensuite et insultés publiquement. Quant aux individus de leurs familles, le vainqueur les condamna tous à périr par le supplice des éléphans. Femmes, enfans, hommes, vieillards, ils furent conduits dans le cirque, puis écrasés ou éventrés par ces animaux. Les membres des patiens furent ensuite exposés ou dispersés dans la contrée.

L'organisation politique créée par Gya-Long diffère peu de celle qui régissait antérieurement la contrée, organisation évidemment importée de la Chine. Deux classes de fonctionnaires sont admises à se partager l'action exécutive; les mandarins de guerre et les mandarins lettrés, mandarins militaires ou civils.

Sous les premiers sont placées les milices, institution qui rappelle de loin les *landwerhs* allemandes. Tout Cochinchinois est soldat; il doit seize années de service au roi, contre la nourriture, une paie insignifiante et un uniforme. Ce

Digitized by Google

service n'est pas seulement militaire, il dégénère parfois, et c'est ce qui le distingue de toute assimilation européenne, en corvées, en services d'estafettes, organisés par étapes, en travaux agricoles ou domestiques.

Les mandarins lettrés n'ont pas des attributions moins importantes que les mandarins militaires; ils perçoivent les droits de douane et les impôts sur les propriétés; ils parcourent les provinces, à l'instar des magistrats anglais, pour y juger les procès civils et criminels; ils représentent l'empereur toutes les fois qu'il figure comme partie intéressée dans une affaire.

Au-dessus de ces mandarins, Gya-Long institua un conseil suprême, composé de six ministres; le ministre des cérémonies et de la religion; le ministre des archives; le ministre de la guerre; le trésorier; le ministre de la justice; le ministre des eaux et forêts qui comptait le département de la marine dans ses attributions. Ces ministres étaient primés à leur tour par trois dignitaires supérieurs nommés *Kuns*. L'un de ces dignitaires était le vice-roi de Tonquin; l'autre, le vice-Roi du Kambodje, et le troisième le ministre des éléphans. Ce dernier peut passer pour le président du ministère cochinchinois.

Du reste, quelque haut que soit le rang de ces officiers de la couronne, leur autorité s'efface entièrement devant le pouvoir royal, absolu dans toute la valeur du mot. La noblesse nouvelle ou ancienne n'a point d'influence personnelle et indépendante. Révocable à volonté, elle n'a qu'un relief du moment, que le monarque lui attribue, et qui cesse dès que la main souveraine se retire de l'un des titulaires.

Ces mesures d'organisation politique occupèrent les premiers momens de Gya-Long quand il se fut rétabli sur son trône; il reconstitua l'empire anamitique dans sa force unitaire, et le rendit si respectable aux yeux de la Chine, que la Chine n'a pas osé l'attaquer depuis. Aidé en cela par les officiers français, l'empereur ne se montra pas ingrat envers eux. MM. Dayot, Chaigneau et Vannier furent faits mandarins de première classe; quant à l'évêque d'Adran, il resta pendant longues années l'ame et le conseil de cette cour.

Hué-Fou, devenue la capitale de l'empire, fut le point de mire principal du souverain. A la favorite nouvelle, il sacrifia son ancienne résidence de Saigong, si bien dotée jusqu'alors. Une grande partie du matériel amassé dans la Cochinchine méridionale fut embarquée pour la province du nord. Déjà forte par sa position fluviale, Hué fut entourée de fortifications immenses, sur lesquelles on mit en batterie douze cents pièces de tout calibre. Un château gigantesque fut bâti pour le roi, avec fossés et murailles, vaste enceinte qui formait une seconde ville, coupée de jardins, de châteaux de plaisance, de parcs, d'étangs, de casernes et d'arsenaux. Un port creusé dans la rivière de Hué se trouva bientôt en état de contenir cinq cents galères. Des chantiers, des ateliers, des fonderies animèrent la cité restaurée, et une rue tout entière, construite par Gya-Long, espèce d'hôtel des invalides, servit à loger les mandarins et les officiers qui avaient bien mérité pendant la dernière guerre. Quoique la capitale, placée sous les yeux du roi, fût privilégiée dans ces embellissemens, le pays en reçut bientôt le contre-coup; des canaux furent ouverts, des routes furent percées. La culture du sucre, jusqu'alors bornée à des essais, prit quelque développement et attira les acheteurs chinois et européens.

Cette période de progression dura jusqu'à la mort de l'évêque d'Adran. Tant que se maintint son influence, ce prélat chercha de toutes les manières à en faire profiter sa patrie, mais c'était dans un temps où la France, absorbée par ses guerres continentales, n'avait ni la volonté ni le pouvoir de songer à des établissemens lointains. A la paix seulement, un capitaine de commerce fut chargé par Louis XVIII d'une lettre et de quelques pauvres présens pour l'empereur de Cochinchine. Ni les dons, ni l'envoyé n'étaient faits pour imposer beaucoup à une cour qui voulait du faste et de la représentation. Plus tard, au mois de décembre 1817, mouilla pourtant dans la baie de Touranne la frégate *la Cybèle* de 40 canons. Son commandant, M. Achille de Kergariou, était cette fois chargé d'une mission plus régulière et plus large. Il ne s'agissait de rien moins que d'un retour aux bases posées par le traité de 1787, c'est-à-dire de la cession de Touranne et d'un fragment de son littoral. C'était offrir à un roi vainqueur les mêmes conditions qu'à un prétendant. Aussi Gya-Long ne vit-il dans cette démarche qu'une puérile jactance, et l'on en resta avec la France dans des termes d'autant plus froids que l'évêque d'Adran venait de mourir.

Gya-Long prouva par sa douleur qu'il était digne d'un pareil ami. Un magnifique mausolée fut élevé au prélat dans la ville de Hué-Fou, et ce témoignage de deuil public ne fut qu'une expression bien affaiblie de ses regrets particuliers. Deux ans après, en 1819, l'empereur de

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Ecurie des Eléphants à Touranne.

1 Cuadra de los Elefantes en Turana.



2. Gardes de l'Empereur & Artilleur.

2 Guardias del Emperador y Artillero.

de Jansen del

Digitized by Google

Cochinchine suivit au tombeau le vénérable évêque.

Avant d'expirer, il avait réglé la succession au trône. Son fils légitime, l'élève d'Adran, celui qui avait visité avec lui la France, et qui, par ses soins, avait été instruit dans la foi catholique, avait succombé en 1799 à une cruelle maladie. Toute descendance au premier degré se trouvant éteinte par cette mort, Gya-Long voulut de son vivant faire reconnaître son fils illégitime Migues-Man, à l'exclusion de ses petits-fils, et il réalisa ce projet malgré la prévoyante opposition de quelques mandarins.

Migues-Man monta donc sur le trône à la mort de son père. Il était alors âgé de trente ans environ, petit de taille, presque sans barbe, et légèrement marqué de petite vérole (Pl. XXVIII — 2). Son avénement eut lieu sans effusion de sang: le Tonquin, le Tsiampa et les provinces centrales, reconnurent tour à tour son autorité, et le Kambodje cochinchinois crut même devoir en cette circonstance témoigner de ses bonnes dispositions par l'envoi d'un député spécial (Pl. XXVIII — 3).

Migues-Man n'était pas comme son père un caractère âpre et belliqueux ; on l'estimait parmi les lettrés pour son érudition et pour sa science. Il possédait à fond la langue littéraire des Chinois, il avait écrit plusieurs livres dans cet idiôme; et ses goûts, ses préjugés, son instinct pacifique le portaient à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise à l'exclusion de l'influence européenne. Le premier indice de ce système résulta d'une excursion qu'il fit en personne à Tonquin vers 1821, pour se soumettre à une cérémonie d'investiture qui réduisait son titre de souverain à celui de simple vice-roi de l'empereur de Chine. Dans cette démarche tout devint humiliation pour lui, jusqu'aux formalités du cérémonial qui attribuèrent aux députés chinois un rang et un grade égaux aux siens.

La conséquence de cette direction nouvelle fut une espèce de défaveur pour les mandarins français, sourde d'abord et résultant moins des faits que des intentions, puis plus ouverte, plus avouée, plus pesante. Les chrétiens, protégés par Gya-Long, avaient fondé, à l'aide de ses largesses, de nombreux établissemens; non-seulement, Migues-Man retira d'eux son patronage, mais il les poursuivit encore d'avanies tracassières. Du reste, cette répugnance du nouveau prince ne portait pas seulement sur les Français ; l'ambassade anglaise que le gouverneur-général du Bengale envoya vers cette époque, et qui parut à Hué dans les derniers mois de 1821, ne rencontra ni des obstacles moins sérieux, ni des antipathies moins vives.

M. Crawfurd, chef de cette mission, remonta le fleuve dans le bateau du *mandarin des éléphans*. « La contrée, coupée de canaux et de rivières, offrait un coup-d'œil admirable, dit la relation; nulle part au monde, nous n'avions vu un fleuve qui eût des bords aussi pittoresques. Les villages groupés çà et là, les maisons élégantes et propres; les jardins embaumés de fleurs, les vergers chargés de fruits, l'aspect des naturels vigoureux et robustes, formaient un tableau délicieux. »

M. Crawfurd fut reçu sur la rive par une garde d'honneur; et les mandarins français, MM. Vannier et Chaigneau (ce dernier devenu alors consul de France), se rendirent le jour même en costume cochinchinois chez l'ambassadeur britannique. On posa les termes des négociations qui allaient s'ouvrir, on chercha à en préciser la nature, mais il était facile de voir que la cour de Hué ne se prêtait à cela que de fort mauvaise grâce, et que la forme emporterait le fond. Trois obstacles en effet dominèrent les pourparlers : le premier provenait de la spécialité commerciale de l'ambassade; le second de l'infériorité des pouvoirs de M. Crawfurd qui n'émanaient pas directement du roi d'Angleterre; le troisième d'une maladresse commise à Saïgong où la lettre du gouverneur-général avait été ouverte; toutes choses qui empêchaient de parler de cette affaire à Migues-Man, attendu que l'empereur de la Cochinchine ne s'occupait pas lui-même des choses commerciales, ne recevait des lettres que de la part des rois, et n'en acceptait jamais d'ouvertes. Grâce à des motifs aussi dirimans, M. Crawfurd se vit obligé de se rembarquer lui et ses officiers, et de remporter ses cadeaux européens, sans avoir vu la figure du souverain cochinchinois, et sans avoir obtenu un mot de S. M. On aurait pu soupçonner les mandarins français d'avoir conseillé ces fins de non recevoir vis-à-vis d'ouvertures britanniques, si deux commandans de la marine française n'avaient été éconduits par la cour de Hué, comme venait de l'être M. Crawfurd, et si déjà, vers cette époque, le crédit de MM. Chaigneau et Vannier ne se fût trouvé en visible décadence.

En effet, deux ans ne s'étaient pas écoulés que leur position à Hué était devenue intolérable. Ils s'embarquèrent en 1823 et revinrent en France. Depuis lors, toutes les tentatives de notre gouvernement pour regagner une influence perdue ont été infructueuses. L'expédition du *Saint-Michel*, navire parti de Bordeaux

Digitized by Google

en 1830 avec M. Chaigneau fils, nommé consul en Cochinchine, n'aboutit qu'à un naufrage sur les écueils de Paracel; et son équipage végétait à Touranne, tourmenté autant par la misère que par les insolentes défiances des autorités du pays, quand la corvette de guerre *la Favorite*, commandée par M. Laplace, vint mettre ces infortunés à l'ombre de notre pavillon. Dans sa station à Touranne, M. Laplace ne fut pas plus heureux auprès de la cour de Hué que ne l'avaient été avant lui M. de Kergariou, et ensuite M. de Courson, commandant de *la Cléopâtre*. Un fait résulta seul de tant d'avances repoussées, c'est que le monarque actuel ne cherchait pas ses règles de conduite dans les précédens de l'autre règne, et qu'à l'exemple de la cour de Pékin, il voulait murer sa capitale à la diplomatie européenne.

A défaut de négociateurs accommodans, M. Laplace trouva à Touranne des visiteurs curieux et des espions insupportables. Voici un fragment de sa relation :

« L'entrevue, dit-il, dut se terminer froidement, car aucune des deux parties n'était satisfaite; cependant, pour éloigner tout soupçon de mécontentement de ma part, j'acceptai les bœufs, les cochons, les volailles, ainsi que les jarres de vin du pays qui me furent offerts de la part du roi, et prévenu depuis le matin que le mandarin, se conformant à l'étiquette cochinchinoise et peut-être aussi aux ordres de son maître, avait l'intention de me faire une visite à bord de *la Favorite*, je l'invitai à s'y rendre et le précédai pour en faire les honneurs.

» Après deux heures d'attente, nous vîmes enfin sortir lentement de la rivière de Touranne, une galère que mettaient avec peine en mouvement deux rangs de nombreux rameurs, tous soldats de la garde, dont l'uniforme jaune, les chapeaux pointus, surmontés de plumets jaunes et rouges formaient un coup-d'œil auquel l'envoyé de la cour, gravement assis à la mode turque, au milieu de sa suite, sur une plate-forme qui dominait l'arrière de l'embarcation, achevait de donner quelque chose de vraiment singulier. Après avoir été salué de neuf coups de canon à son arrivée, le grand mandarin, toujours accompagné de son acolyte de la conférence, se reposa quelques instans dans mon appartement, où j'avais fait préparer une collation, après quoi il visita l'intérieur de la corvette, dont tout l'équipage était aux postes de combat : ni l'éclat des armes, ni l'imposant appareil d'un bâtiment de guerre disposé pour une action, spectacle tout-à-fait nouveau pour eux, ne purent déranger la gravité étudiée de leurs physionomies. Cependant, ils observaient tout et semblaient compter les hommes, et comme mes deux espions en virent dans l'entrepont un bon nombre dont l'emploi dans cette partie du bâtiment leur était inconnu, je suis persuadé qu'ils partirent avec la conviction que la cale, qui était close, renfermait le reste de l'armée. En effet, bientôt après leur retour à Hué-Fou, de nouveaux ordres de la cour vinrent restreindre le peu de liberté dont nous avions joui jusqu'alors : nos démarches furent soumises à une inquisition plus tyrannique encore, qu'auparavant et l'abord de la plus grande partie des rives de la baie nous fut sévèrement défendu. »

Le nouveau système de Migues-Man, tout d'exclusion et de défiance, n'est pas resté sans réaction funeste sur les richesses du pays. Les entraves mises au commerce étranger ont éloigné les navires des ports cochinchinois, et privée d'exportation, réduite à la consommation locale, l'agriculture a dépéri et rétrogradé. De vastes plantations de cannes à sucre, richesse principale du pays, sont laissées maintenant en friche, faute de débouchés pour les produits, ou à cause d'une baisse de prix qui ne permet pas même de couvrir la main-d'œuvre. Migues-Man a trouvé moyen d'empirer encore cette situation misérable par un tarif de droits exagérés qu'il perçoit directement et qu'il entassa dans son épargne.

Au milieu des souffrances toujours croissantes de son peuple, l'empereur redoute et semble prévoir une catastrophe. Au nord, les Tonquinois toujours remuans et insoumis; au midi, les peuples du Tsiampa, où s'est réfugiée, sous la protection du vice-roi, la colonie chrétienne de la Cochinchine; dans les régions intérieures des sujets épuisés et malheureux, voilà quel aspect inquiétant présente son vaste empire. Assez intelligent pour comprendre sa situation, Migues-Man s'en épouvante, il se défie de ses mandarins, de sa garde de 12,000 soldats, élite des miliciens; il tremble au fond de son palais, forteresse bastionnée et munie de vivres pour deux ans; il a, dit-on, des éléphans toujours prêts à partir en cas d'agression. On a raconté que, ne trouvant pas ces précautions de fuite assez promptes et assez sûres, il avait fait récemment venir de Calcutta un cheval anglais, coureur de pur sang et de haute taille, dont la vitesse ne devait pas trouver d'égale dans le pays. Cet animal, arrivé récemment à Saigong, y a été l'objet des soins et des précautions les plus burlesques. Au lieu de le faire venir à petites journées et

Digitized by Google

sur ses jambes, on l'a emprisonné dans une cage, et des relais de cent hommes, placés de distance en distance, ont transporté sur leurs épaules jusqu'à Hué-Fou la monture du roi. On peut juger du piteux état dans lequel se trouvait l'animal après cette double traversée par eau et par terre.

Mauvais politique et pitoyable souverain, Migues-Man est, en revanche, un homme de vertus privées. On n'impute à son règne aucune de ces cruautés habituelles aux majestés asiatiques. On cite même de lui des traits de courage individuel qui lui font honneur. Tenant à ses titres de lettré, il cultive encore, quoique roi, la littérature et les sciences : plusieurs ouvrages français ont été traduits pour son usage, et notamment nos meilleurs traités de géographie.

Comme Gya-Long, il n'a pas cette soif active du progrès militaire, mais quand une heureuse innovation se présente, il ne la repousse pas. Sous le règne précédent, la marine cochinchinoise ne se composait que de grandes galères armées, et aucun bâtiment de guerre du mod le européen ne portait en poupe le pavillon cochinchinois. Ce qui manquait, ce n'était ni les matériaux, ni les ouvriers ; on savait où trouver du bois, du fer, des bras, des cordages ; mais on n'avait pas d'étalon, pas de gabarit sous les yeux. Le hasard voulut qu'un navire bordelais vînt couler bas dans la baie de Touranne, et cet incident suffit pour donner un élan aux constructions navales des Cochinchinois. La coque fut démontée et envoyée morceau par morceau dans la capitale. « Bientôt sous les yeux du roi, ajoute M. Laplace, et par les soins d'un maître charpentier, les ouvriers cochinchinois construisirent un beau trois-mâts qui ne peut sans doute être comparé à son modèle pour la grâce, ni pour les installations intérieures, mais qui est aussi solide et possède à peu près les mêmes qualités. Les mines de la Cochinchine et du Tonquin avaient fourni le fer et le cuivre ; les forêts donnèrent de beaux bois de construction, et le Tsiampa offrit des mâtures dont les jonques chinoises connaissaient depuis longtemps le prix ; enfin, une plante indigène des provinces du sud servit à faire des cordages qui sont aussi forts que les nôtres ; mais comme ils ne prennent pas le goudron, l'humidité les détruit promptement. Un essai aussi heureux ne pouvait être le dernier ; aussi compte-t-on maintenant dans le port de Hué-Fou douze trois-mâts et vingt bricks, armés de canons de fer ou de bronze. »

Voilà où en est la Cochinchine sous le point de vue politique. Il est possible qu'un empire dont la destinée a été si oscillante, ne conserve pas long-temps cette unité qui est un fait contemporain, et l'avenir peut-être reserve encore un démembrement imprévu aux trois portions si distinctes du grand État d'An-Nam, le Kambodje, le Tonquin et la Cochinchine proprement dite.

Quoi qu'il en soit, dans son organisation actuelle, cet empire confine au nord les provinces chinoises de Canton, de Quang-Si et de Yunan à l'ouest, le royaume de Siam, le Kambodje et le Laos, et la mer partout ailleurs. Les deux extrémités de cet Etat, le Tonquin et le Kambodje, se composent de terrains d'alluvion presque au niveau de la mer ; la Cochinchine, au contraire, est une région montueuse, dont le versant oriental offre une étroite et longue bande de fertiles terrains.

Les fleuves qui baignent le Tonquin et le Kambodje ont seuls quelque importance. La Cochinchine proprement dite n'a que des rivières courtes comme celle de Hué.

A part les trois grandes divisions territoriales que l'on vient d'indiquer, il en est d'autres plus secondaires qui comprennent les provinces de Tsiampa, occupées par des peuplades indépendantes et belliqueuses ; le Laos anamite, dont Han-Niech est la capitale selon M. de la Bissachère ; le royaume de Bao, tributaire du Tonquin ; enfin les territoires indépendans et les tribus indomptées des Moyes et des Loyes.

La Cochinchine proprement dite contient sept provinces, qui sont, en partant du sud, Bin-Thuon qui touche au Kambodje, pays montagneux et remarquable par ses bois d'aloës ; Nha-Trang, dont la capitale du même nom a été fortifiée par l'ingénieur français Ollivier ; Phu-Yen, l'une des plus fertiles de la Cochinchine, abondante en riz, en maïs et en légumes ; Quinhone, long-temps le siége du gouvernement des Taysons, région riche et peuplée, dont le chef-lieu est encore une bonne place d'armes ; Quang-Ai, district montueux, productif en sucres, mais exposée aux excursions des Moyes indépendans ; Quang-Nan ou Han, province dans laquelle se trouve la baie de Touranne ; enfin, Hué, qui a dans son rayon la capitale de l'empire. Hué, que les naturels nomment aussi Puchnau, et les Chinois Sun-Wha, est située dans la rivière qui porte son nom et à six milles environ de la m r. C'est une ville qui forme comme une traînée de quatre milles de longueur sur une très-petite largeur. La rivière la flanque et la défend de toutes parts. De temps à autre paraissent dans son enceinte quel-

Digitized by Google

ques habitations en briques, couvertes de tuiles, mais le plus grand nombre des logemens sont de pauvres huttes en chaume et en bambou. Sa population, y compris les troupes, s'élève à 60,000 ames. Hué est par-dessus tout une capitale militaire. Ses greniers, ses magasins, ses arsenaux, ses casernes construites sur le bord d'un canal navigable, sont des édifices qui feraient honneur à l'art européen. Suivant M. White, 100,000 hommes y ont travaillé pendant quinze ans. Le fossé qui environne la place a deux lieues de circuit et quatre-vingts pieds de large, les murs ont cinquante pieds de haut.

La vice-royauté du Tonquin forme la portion la plus populeuse et la plus importante du royaume. Sa capitale Ketcho est située sur la rivière du Song-Koi. On n'est d'accord ni sur l'importance, ni sur l'étendue de cette ville. Richard la dit égale à Paris pour l'étendue, et M. de la Bissachère ne lui accorde que 40,000 habitans; double assertion qui pourrait se concilier toutefois par l'isolement et la diffusion des logemens entrecoupés de vastes jardins. Crawfurd de son côté assure que des marchands chinois, qui avaient fait plusieurs fois le voyage de Ketcho, estimaient sa population à un chiffre triple de la population de Hué, ce qui porterait la première à 150,000 ames. Même incertitude, même variation sur les divisions des provinces; Dampier en compte huit; Richard, onze; le mandarin Chaigneau, neuf, et M. Crawfurd, quinze, d'après le rapport d'un natif: Ketcho, Ten-Long, Wai-Tak, Sang-Sai, King-Pak, Sing-Kivang, Heng-Wha, Kopeng, Leong-Sang, Ching-Wha, La-Nam premier et La-Nam second, Hai-Yong, An-Kwong et Maning-Chao; deux de ces provinces, voisines de la Cochinchine, sont seules placées sous son autorité immédiate; les autres relèvent d'un vice-roi, résidant à Ketcho et vassal du souverain de Hué.

Le Kambodje, contrée peu connue des Européens, n'est pas un pays nul dans l'histoire asiatique. Puissant dans le dixième siècle, il conquit la Cochinchine; puis, attaqué par le roi de Siam et sauvé par l'alliance cochinchinoise, il devint vassal à son tour, essuya des chances diverses, fut une annexe de Siam de 1786 à 1809, époque à laquelle Ta-Koun, le bras droit de Gya-Long, la rallia définitivement à la couronne de Hué-Fou.

Le Kambodje est une fertile contrée, qui ne compte que deux villes principales, Penom-Peng ou Ca-Lompé, la capitale moderne, et Pon-tai-Pret, l'ancienne capitale, plus connue sous le nom de Kambodje. Cette dernière gît par le 12° environ de lat. N. sur la rivière de ce nom et à quatre-vingts lieues environ de la mer. C'est à l'heure actuelle une ville de peu d'importance. La capitale moderne est à quinze lieues plus bas: on la dit considérable et peuplée de 30,000 habitans.

Le territoire du Tsiampa qui avoisine le Kambodje occupe l'espace qui s'étend depuis le cap Saint-Jacques jusques et au-delà de la province de Phu-Yen. Les naturels y semblent distincts des Cochinchinois et par la religion et par les habitudes; ils ont plusieurs analogies avec les Malais de l'Archipel, et la chronique javanaise cite au nombre de ses reines une princesse originaire du Tsiampa. La réunion de cette contrée à la couronne cochinchinoise ne paraît pas remonter plus loin que de 1730 à 1740.

Ainsi quatre races bien distinctes habitent l'empire anamitique, le Cochinchinois proprement dit, le Tonquinois, le Kambodjien et le *Loye* ou naturel de Tsiampa, sans compter les colonistes chinois, malais, portugais, et les tribus sauvages des Moyes. Chacune de ces races principales a ses traits et son caractère. Le Cochinchinois, on l'a vu, quoique intrépide à la guerre, a des mœurs sociables et douces; il vit sobrement et ignore les maladies, fruit de l'intempérance; du poisson, du riz, des ignames et quelques pistaches, tel est son ordinaire. Il y ajoute dans les grandes occasions de la chair de porc et des canards, mais jamais de poules ni de viande de bœuf, et encore moins celle de la vache, dont il ne boit pas le lait.

La plus grande fête des Cochinchinois a lieu à l'époque où commence leur année, c'est-à-dire alternativement après la douzième ou treizième lune. Alors toute cette population est en alerte; les parens, les amis se visitent et se rassemblent; on tue les canards et les porcs; on boit à grands verres une liqueur spiritueuse obtenue de la fermentation du riz; on se fête, on se donne de la joie, on prend sa revanche des fatigues de la veille, on se fait fort contre les misères du lendemain. Les mariages et les funérailles sont encore une occasion de réjouissances semblables.

Quoi qu'on ait pu dire, le caractère des Cochinchinois des classes inférieures est plutôt gai que triste, spirituel et causeur, que morose et taciturne. On croirait, à les entendre babiller dans leurs huttes, que c'est là le peuple le plus heureux et le plus libre qui soit au monde. Et pourtant tel est le despotisme d'un gouvernement ombrageux, que la gaîté et la joie trop ouvertement exprimées sont punies du bambou!

Digitized by Google



3. Bateau panier. 4. Bateaux de Pêche.

3. Barco Canasto 4. Barco de Pesca.



5. Marché Cochinchinois.

5 Mercado Cochinchinés.

Digitized by Google



Digitized by Google

Le vice capital des Cochinchinois, celui qui domine tous les autres, c'est la malpropreté. Couverts de haillons et de vermine, ils ne se montrent pas plus délicats sur le choix de leurs mets, mangeant la chair de l'alligator, se faisant une sauce friande avec le jus de poissons pourris, avalant avec délices un œuf prêt à éclore, portant à la bouche les insectes vermineux dont ils se délivrent; sales enfin à provoquer le dégoût.

Moins négligés dans leurs personnes, les grands du pays ont d'autres défauts : ils sont fourbes, avares, rapaces et fripons. Vains comme les Siamois, ils le cachent davantage et remplacent vis-à-vis de l'étranger la morgue par l'astuce.

Les mœurs des Cochinchinois sont assez relâchées. La polygamie est permise chez eux comme à Siam, mais elle est rarement pratiquée. On paie une ou plusieurs femmes, qui deviennent une propriété dont on dispose comme bon semble. Les travaux les plus pénibles retombent sur l'épouse, qui nourrit ainsi l'indolence de son maître. Le mari a même le droit de punition corporelle, et il n'est pas rare de voir, dans les rues, de pauvres malheureuses couchées sur le dos et déchirées par le bambou du chef du ménage. Quant aux jeunes filles, elles sont libres, et peuvent au besoin abuser de leur liberté, sans que personne s'en offense. Une faute n'est pas un obstacle à leur mariage.

Les naturels de Tsiampa ressemblent peu aux Cochinchinois. Il y a chez eux mélange de mœurs malaises et asiatiques. Moins indolens et plus industrieux, ils ont aussi plus de tenue et de propreté. Leur voisin, le Kambodjien, est vigoureux et de haute taille : voué à la culture d'un pays riche et fertile, habitant de plaines ouvertes à l'invasion étrangère, il est pacifique de sa nature, doux et bienveillant. Les mêmes qualités se retrouvent chez le Tonquinois, qui constitue un type mixte entre la Chine et la Cochinchine. Le Tonquinois a le visage plat, ovale, moins brun que les autres Indiens; ses cheveux sont longs, noirs et fort épais : une robe, qui lui descend jusqu'au talon, est presque son seul vêtement.

Le gouvernement de l'empire anamitique a les formes les plus absolues et les plus despotiques, quoiqu'il affecte, comme celui de la Chine, des dehors paternels et bienveillans. On peut dire qu'en ce pays c'est le bâton qui gouverne l'État et la famille. Le bâton est mis en jeu pour les petits délits comme pour les grands crimes, pour les derniers sujets comme pour les mandarins. Nul Européen n'a visité un port cochinchinois sans avoir pris sur le fait ce grand argument royal. M. Crawfurd le vit appliquer à de pauvres acteurs ambulans qui avaient déplu à son excellence le mandarin des éléphans, dans une représentation donnée dans la cour de son palais. Les pauvres malheureux expièrent, dans leur costume scénique, quelques incongruités de gestes ou de langage. On administra cinquante coups au jeune premier, vingt à l'ingénue, dix au Cassandre : le tout à la satisfaction de l'assistance. M. Laplace fut plus heureux encore. Il trouva le moyen de faire bâtonner un mandarin qui s'était permis d'accompagner le commandant français aux montagnes de Marbre, et de lui laisser visiter la pagode souterraine, sans avoir obtenu pour ces deux faits l'autorisation préalable de la cour de Hué. Le bâton, le bâton, voilà le nerf de la civilisation cochinchinoise; c'est avec lui que Gya-Long a construit des galères de guerre, et Migues-Man des frégates. C'est lui qui discipline les miliciens aux plumets rouges et jaunes; c'est lui qui nivèle tout devant S. M. cochinchinoise, noblesse et serfs.

D'autres peines, comme la décapitation, la cangue et la prison, sont bien plus rarement appliquées, et seulement dans les cas de vol, d'adultère, de meurtre, de trahison et de malversation. Dans les procès de ce genre, on donne à l'accusé toute latitude pour sa défense, et plusieurs recours en appel lui sont ouverts quand il est condamné.

La population de l'empire anamitique a été diversement estimée par des observateurs européens. En 1812, le chiffre de M. de la Bissachère était de 22,000,000, dont 18,000,000 pour le Tonquin, 1,500,000 pour la Cochinchine, 1,000,000 pour le Kambodje, et le reste pour les autres subdivisions de l'empire. M. Chaigneau l'évalue à 17,500,000, c'est-à-dire à 5,500,000 de moins. M. Vannier a dit à M. Crawfurd qu'il n'estimait pas à plus de 10,000,000 le nombre des habitans de l'empire. Du reste, ces évaluations ne peuvent être qu'approximatives, car le recensement exact des provinces est regardé comme un secret d'État à la cour de Hué-Fou. On sait seulement avec quelque exactitude que la population chrétienne dépasse 400,000 ames, dont 300,000 dans le Tonquin, et le reste dans la Cochinchine et le Kambodje.

La religion dominante dans l'empire anamitique est le bouddhisme ou le culte de Fo. Déjà pourtant quelques hauts dignitaires, quelques lettrés pratiquent les dogmes de Confucius; mais

Digitized by Google

le peuple va dans les pagodes adorer Bouddha. Ces pagodes sont loin d'égaler en magnificence celles de l'Asie occidentale; les prêtres sont moins respectés et beaucoup plus rares. On voit que le culte s'éloigne de son foyer. Il y a même parmi les classes inférieures des pratiques stupides et indéfinissables; elles adorent de bons et des mauvais génies, comme en Chine, et brûlent en leur honneur des papiers dorés. La seule croyance populaire qui élève l'ame est le culte rendu aux mânes des parens. Le gouvernement protège cet usage comme un élément de moralisation et de tranquillité.

L'empire anamitique comprenant près de quinze degrés de latitude, le climat y varie suivant les zônes et leurs accidens. Dans le Kambodje et le Tonquin, pays plats et ouverts, les saisons se règlent comme celles du Bengale; la saison pluvieuse commence en juin pour finir en septembre. Dans la Cochinchine, au contraire, les montagnes, courant nord et sud, arrêtent les nuages brumeux de la mousson du S. O., et intervertissent l'ordre des saisons; la pluie commence en octobre pour finir en mars.

Les produits du sol se modifient suivant les latitudes, mais les plus abondans et les plus productifs sont le riz, le maïs, l'igname et la noix de coco. L'arek, le bétel et le tabac, dont l'usage est général dans la contrée, donnent de belles récoltes. Les fruits les plus estimés sont l'orange et le lichi. La canne à sucre, dont la culture a fait des progrès rapides, fournit 40,000 pikouls pour l'exportation. L'indigo vert ou *dina-xaag* qui ferait à lui seul la richesse d'un pays, le coton, la cannelle, le thé, le poivre noir, le cardamome, le cinnamome réussissent à souhait. Les plantations de mûriers blancs ont développé l'éducation des vers à soie et la fabrication de quelques étoffes inférieures à celles de la Chine. Les naturels tirent une bonne nourriture de quelques plantes salines, telles que la salicorne, la bacale maritime et la sabline; ils mangent aussi quelques fucacées. Outre le poisson, leur aliment le plus habituel, ils recherchent divers mollusques, et surtout les holothuries, connues par les Malais sous le nom de *tripans*, et par les Portugais sous le nom de *bichos do mar*, mets fort estimé des peuplades malaises. Les nids de salanganes, ce luxe des Apicius chinois, abondent sur toute cette côte anfractueuse.

Les montagnes, outre quelques mines de fer, d'or et d'argent, ont encore leurs belles et profondes forêts, principale richesse du pays. C'est là que l'on trouve les bois de rose, de fer d'ébène, de sapan, de sandal, les bois d'aigle et de calambac, ce dernier surtout, le plus précieux et le plus cher de tous. C'est dans le Biuh-Kiang que croît le bel arbre nommé *Aloexylum verum*, d'où l'on tire cette concrétion résineuse et aromatique appelée calambac ou en cochinchinois *Kinan*. On fait du papier avec l'écorce de cet arbre. Les forêts fournissent encore des substances précieuses, telles que la gomme laque, élaborée par des fourmis sur le *Croton lacciferum*, et la gomme de sang-dragon, tirée de plusieurs arbres, et surtout du *Dracæna ferrea;* enfin l'arbre à suif, dont l'huile épaisse et blanche se coule en chandelles de belle apparence.

La zoologie de la Cochinchine compte peu d'espèces qui ne lui soient communes avec les pays indiens. Les animaux sauvages y sont remarquables par leur force et par leur beauté. L'éléphant y atteint une taille colossale; le tigre y est si dangereux et si redouté que le roi a affecté une prime de quinze piastres pour un tigre mort; le rhinocéros, le léopard tacheté, le cerf, peuplent ces forêts et y règnent. Ces animaux sont en général l'objet d'une vénération profonde parmi les naturels; ils vont même jusqu'à attribuer une foule de vertus à leurs substances. Ainsi les os de tigre mis en poudre, suivant eux, donnent du courage; la cervelle d'éléphant de l'intelligence, et la cendre des cornes de cerf de l'agilité. Parmi les animaux domestiques, on compte en Cochinchine le bœuf, le buffle et le cheval. Les cochons, la volaille, les canards et les oies, abondent dans toutes les basses-cours.

La langue la plus usitée dans l'empire anamitique est un idiôme monosyllabique qui ressemble beaucoup au chinois. Sec et dépourvu d'inflexions, armé de notes gutturales, sa prononciation le rend presque insaisissable pour un étranger. Ce n'est d'ailleurs, à proprement parler, qu'un patois, car dans le Tonquin, comme dans la Cochinchine, la langue littéraire est la langue chinoise.

Quelques lignes sur le commerce extérieur de la Cochinchine complèteront cet ensemble de faits et d'aperçus.

Si Gya-Long eût vécu plus long-temps, nul doute qu'il ne se fût établi des échanges nombreux et utiles entre les ports de son royaume et nos villes maritimes. Mais la politique étroite de son successeur, ses défiances puériles, son système de fiscalité ruineuse, ont fermé le marché cochinchinois aux armateurs de France, d'Angleterre et du Bengale. Quelques navires à peine, presque tous de relâche, viennent jeter

Digitized by Google

un pied d'ancre à Touranne sur leur route vers Macao. Des jonques de Chinois poursuivent seules et sans concurrence un commerce de petite navigation de Fai-Fo à Sincapour. D'autres bâtimens du même pavillon ont accaparé le cabotage qui se fait entre les marchés cochinchinois, les Philippines, les ports de l'Empire-Céleste, ou les diverses échelles siamoises. Les articles d'importation recherchés en Cochinchine sont le coton écru, l'étain, le poivre, le fer, le plomb, les draps, les calicots, l'opium, le salpêtre, les armes à feu, outre ceux de provenance malaise, comme le camphre, les holothuries, etc. Quant aux retours, ils consistent en soie écrue du Che-Kiang, en thé vert, en nankin du Kiang-Nam, en sucre, en cinnamome et en argent monnayé. Les poids en usage dans la contrée sont les mêmes que nous retrouverons en Chine. Le principal est le pikoul qui se divise en cent catties. Le pikoul équivaut à 133 1/3 liv. anglaises. La monnaie la plus courante est le *sapek*, actuellement en zinc, dont la valeur approximative est de douze à treize sous. Soixante *sapeks* font un *mas*, et dix *mas* un *tuan*.

CHAPITRE XXIX.

PHILIPPINES. — MANILLE.

Quoique Norberg m'eût accompagné dans mes diverses courses à Touranne, à Fai-Fo et aux Montagnes de Marbre, en réalité, j'avais été seul à voir, à juger, à relever tout ce littoral cochinchinois. Depuis notre séjour à Banckock, mon pauvre ami n'était plus le même. Une vieille maladie de foie s'était réveillée chez lui, et tourmentait son moral autant pour le moins que son physique. A grand'peine, de temps à autre, pouvais-je lui arracher quelques sarcasmes sur les choses que nous voyions, mais si amers, si empreints de fiel maladif, qu'au lieu de provoquer le rire ils serraient le cœur. Je n'osais heurter de front ces boutades d'un hypocondriaque; seulement j'évitais de leur fournir un aliment; je gardais le silence pour prévenir des sorties fantasques et déraisonnables. Du reste rien n'était changé dans Norberg, quant aux rapports privés; je trouvais toujours l'ami prévenant et bon, l'homme aux manières affables et grandes. Sur un point seul il concluait à l'exagéré et à l'absurde, c'était quand il fallait deviser de cette Asie orientale, où rien ne lui paraissait digne de son regard, parler de ces races indo-chinoises, de mœurs et de types abjects, il faut en convenir, mais assez curieuses cependant pour être étudiées. Ce fut entre nous la cause de quelques débats orageux : je les subissais avec calme; j'attendais une réaction : elle arriva.

Le 15 août, nous avions levé l'ancre de la baie de Touranne. Le lendemain, grâce à une bonne brise de terre, la jonque avait doublé les écueils de Paracel, et gouvernait dans les mers de Chine de manière à passer au sud du banc de Maclesfield. La mousson du S. O., alors dans toute sa force, poussait notre lourd transport avec une vigueur qui effrayait le vieux Tsin-Fong. Il regardait non sans inquiétude les mâts, les vergues, les voiles, et se serait fort bien accommodé sans doute d'une impulsion moins énergique. Au milieu de ce jeu des vents et des eaux, dans cette mer qu'encadrent des terres si fertiles, je voyais chaque jour mon malade revenir à la santé, à la gaieté, à son humeur première. Les scènes du bord, les oiseaux que berçait la vague, le sillage du navire, les accidens de la traversée, toutes choses qui n'étaient pas neuves pour lui, l'attachaient cependant et l'occupaient. Le mieux était visible; j'en jouissais plus que Norberg qui subissait, à son insu peut-être, les influences d'une atmosphère plus saine. Quand, le 23 août, on signala à l'est les hautes montagnes de Luçon, la guérison était presque complète. Le malade se montra impatient de se rendre à terre.

C'est que les Philippines, et Luçon surtout, n'ont rien au monde qui les égale pour le climat, la beauté du paysage et la fécondité du sol. Luçon, c'est le plus beau, le plus pur diamant qu'aient trouvé les aventuriers espagnols. Il est resté brut dans leurs mains; quelques facettes seulement en ont été polies; mais livrez Luçon à l'activité et à la tolérance anglaises, ou bien encore à la ténacité laborieuse des créoles hollandais, et vous verrez ce qui sortira de ce merveilleux joyau.

La baie de Manille, dans laquelle nous entrions alors, offre une vaste et imposante scène. La petite île du Corrégidor, armée de batteries et peuplée d'une forte garnison, coupe son entrée en deux parts à peu près égales, et semble placée là comme la vedette, comme le phare militaire de la colonie. A droite et à gauche de ce poste avancé, se déploie la gracieuse courbe de la baie dans son circuit de quarante-cinq lieues sur quinze de diamètre. Quand nous fûmes par le travers du Corrégidor, un signal nous avertit de mettre en panne pour que la police espagnole pût nous reconnaître. Un alcade vint à bord, reçut la déclaration du capitaine Tsin-Fong, et nous laissa un pilote. Quelques heures après,

Digitized by Google

nous nous engagions dans les bouches du Passig, rivière de Manille, et à la nuit close nous jetions l'ancre devant l'entrepôt de la douane, vaste et haut édifice dans lequel se déposent toutes les cargaisons d'entrée (Pl. XXXI — 1).

Le lendemain seulement, nous obtînmes la permission de débarquer. Une chaloupe du pays nous porta sur le môle de Manille, où Norberg trouva une petite maison assez sale et fort mal meublée, dont nous devînmes locataires à raison de quatre piastres par jour. Improvisant en quelques heures son train et sa domesticité, le baron eut un cuisinier, un portier, un cocher, un *socatero* ou palefrenier; il eut une *birloché*, voiture du pays, et une espèce de palanquin pour les courses moins longues. On aurait dit, à le voir combiner ainsi pour son usage tous les raffinemens de la vie créole, qu'il s'installait à demeure dans la colonie, tandis que nous avions à peine quelques jours à y passer. Sans doute, à l'aspect de cette cité demi-européenne, et près de se trouver en contact avec la morgue espagnole, le grand seigneur suédois avait senti se reveiller en lui l'instinct aristocratique; il n'avait voulu abdiquer ni son rang, ni sa fortune en face des hidalgos manillais.

Ces préliminaires étaient à-peine réglés, que le baron m'entraîna vers notre voiture. « Allons voir la ville, me dit-il; ici du moins on est en pays civilisé. » L'ordre fut donné de marcher au pas dans les rues, et chaque fois qu'un objet se présentait digne de curiosité, nous mettions pied à terre pour l'examiner en détail. Au premier coup-d'œil, Manille nous parut assez bien bâtie; ses rues étaient larges et tirées au cordeau; ses maisons régulières, quoique d'un style pitoyable.

Nous visitâmes d'abord l'enceinte des remparts. Elle formait un système de défense suffisant au-delà pour contenir la population indigène, mais incapable de résister au canon européen. Ce n'est pas que depuis la prise de la ville en 1762, par une escadre anglaise, les Espagnols n'aient essayé de se garantir dorénavant d'un semblable coup de main; plusieurs ouvrages nouveaux ont été dans ce but ajoutés aux redoutes anciennes; on a creusé un fossé autour de la citadelle; on a agrandi l'arsenal, et décuplé la garnison espagnole; mais l'esprit stationnaire et apathique des colons se repose comme fatigué de cet effort; jusqu'à malencontre nouvelle, il ne se fera plus rien. Les troupes blanches de Manille consistent en 14 ou 1,500 hommes; aujourd'hui elles ont seules le privilége d'habiter les casernes de la citadelle. Les bataillons indigènes, qui comptent plus de 5,000 hommes sous les armes, viennent d'être récemment confinés dans les faubourgs, hors de la ligne des ouvrages. De là des jalousies et des haines.

Non loin des casernes de la ville fortifiée s'élève le palais du capitaine-général, auquel nous donnâmes un coup-d'œil. C'est un édifice étendu, mais lourd, massif et bas. Admis à visiter l'intérieur, nous y vîmes des pièces immenses presque démeublées; des appartemens décorés sans goût, garnis de friperies, indignes enfin du plus haut dignitaire de l'île. Notre introducteur nous dit que d'ordinaire le capitaine-général Ricca-Forte, malade de ses blessures, résidait dans une maison de plaisance des environs. Depuis lors il a été remplacé dans ce poste par don Henrique.

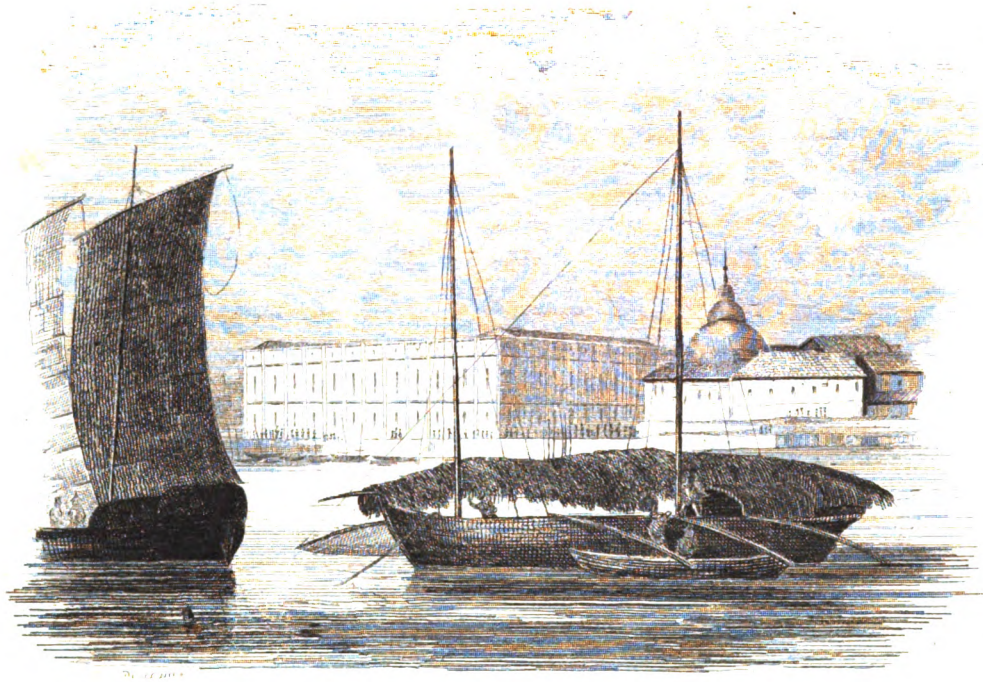
Vu du dehors, ce palais se liait à une vaste place, dont il formait le quatrième côté. A l'opposite figurait l'hôtel-de-ville, bâtiment de belle apparence, et sur chacune des autres lignes du parallélogramme s'étendait une rangée d'habitations. Tout cet ensemble était grave, triste, vieilli et désert : on eût dit une personnification de l'antique noblesse espagnole, toute raide et compassée.

Les maisons que nous vîmes n'avaient qu'un étage : leur partie inférieure est en pierres, qui forment un massif de vingt pieds de hauteur; mais au-dessus commence un système de charpente, à jeu libre et élastique, seule ressource du pays contre d'horribles tremblemens de terre. L'entrée de ces logemens n'est guère bien tenue, mais autour de l'étage supérieur règne une galerie, semblable aux verandahs de l'Inde, kiosque quadrangulaire garni de jalousies ou de nattes somptueuses. C'est à l'ombre de ces appendices aérés que les créoles, hommes et femmes, viennent, après la sieste, s'étendre sur des coussins et oublier les heures en savourant leurs cigarres.

De la place du palais, notre conducteur nous mena aux églises. C'était l'heure du service divin, et nous entrâmes dans l'une des plus grandes, celle de San-Francisco. Comme architecture, cet édifice était une pauvre construction. Une nef longue et étroite aboutissait à un édifice terminé en fronton; un clocher par assises octogones que surmontait une croix formait l'une des ailes du monument. Sur l'un des flancs était un porche destiné sans doute à abriter les fidèles (Pl. XXXI — 2). Dans l'intérieur du temple, la foule (c'était un dimanche) se groupait autour d'une chaire. Un moine fran-

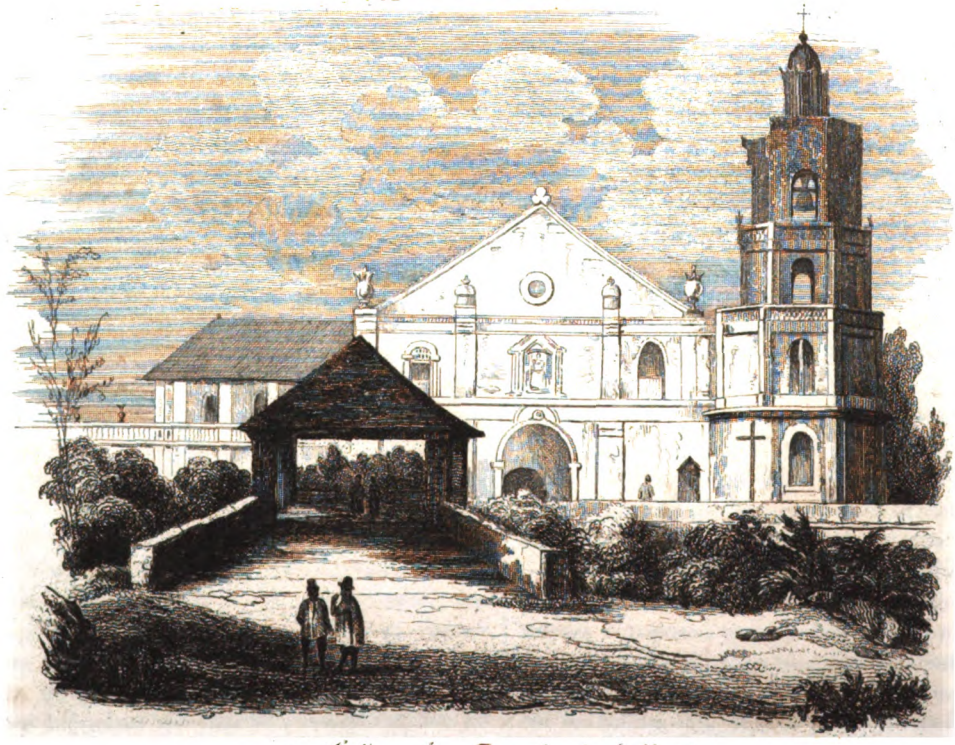
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Douane de Manille.

1. Aduana de Manilla



2. Eglise San-Francisco à Manille.

2 Iglesia de San Francisco en Manilla

de Saisson del

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

ciscain y prêchait en espagnol. Les femmes blanches s'y distinguaient facilement des autres à leurs mantilles et à leurs robes noires; les métisses, à leurs cambayes de couleur et à leurs jambes nues; les Tagales indigènes, à l'élégant *tapis* qui leur colle la jupe sur le corps et dessine leurs formes.

Après les églises, ce qui domine dans la ville européenne de Manille, ce sont les couvens. Vastes et sombres massifs, ces couvens ne sont d'aucun style, ni d'aucune architecture. On dirait que l'ouvrier a élevé carrément, sans plan et sans ordonnance préparatoire, des murs épais et hauts, et qu'ensuite des meurtrières ont été percées au hasard pour donner du jour et de l'air aux habitans de ces retraites. Nous comptâmes dans cette partie de Manille dix églises, cinq couvens d'hommes et trois de filles, au nombre desquels se trouve celui des *Béatrices*, maison d'asile plutôt que de séquestre, où les pensionnaires ne prononcent point de vœux.

Ainsi écrasée de monumens publics, avec ses églises, ses couvens, ses colléges, ses hôpitaux, la ville européenne de Manille ne laisse dans l'ame qu'une impression monotone et triste. A la suite d'une tournée de deux heures, mon Norberg broyait déjà du noir; tous les bénéfices de la traversée étaient sur le point de se perdre; il allait s'épancher en doléances, quand je donnai l'ordre de retourner au logis. Un dîner passable, quelques fruits succulens et des cigarres délicieux firent diversion à sa mauvaise humeur. « Eh bien! dit-il, puisque nous voici en pays chrétien, je veux voir de près les gens qui le peuplent. Voici des lettres (et il fouillait dans son portefeuille); oui, des lettres d'un brave négociant de Calcutta. Voyons les adresses: Don José Macedo, Antonio Solar, Yago Arellano. Allons, va pour Yago Arellano! On m'a sans doute chaudement recommandé. Bien! nous jugerons par nous-mêmes de l'hospitalité espagnole. »

Je me décidai à suivre Norberg dans sa visite. La voiture attelée de nouveau nous conduisit devant une maison d'assez belle apparence, isolée comme presque toutes celles de la ville et entourée de jardins. « Parbleu! s'écria Norberg, j'ai la main heureuse; nous sommes tombés sur un des nababs du pays. » On ouvrit la porte, et on nous introduisit par une espèce de vestibule fort sale. Quand Norberg eut décliné le but de sa venue, un mouvement d'hésitation et d'embarras se répandit parmi tous les gens de cette maison. Il était visible que la présence de deux Européens y produisait l'effet d'une chose inaccoutumée. Un tremblement de terre, une révolte, une éclipse de soleil n'auraient pas bouleversé davantage ces figures. Enfin, une espèce d'intendant, vieux créole métis, se hasarda à nous annoncer.

Avec un peu plus d'expérience du pays, nous aurions su qu'il était alors une heure indue pour toute visite. Déranger un Espagnol dans sa sieste, c'est une impardonnable violation des convenances et des usages. Aussi ne fûmes-nous admis d'abord qu'auprès de la *dona* du logis, qui fumait son cigarre dans la galerie. Non! je ne saurai rendre quelle impression j'éprouvai quand je vis cette harmonieuse et noble figure, ces yeux noirs et fiers, ces contours purs se révéler à nous au milieu d'un tourbillon de fumée. Un cigarre à ces lèvres rouges et bien découpées, c'était un sacrilége! Et pourtant dans cette atmosphère nuageuse, dans ce cadre vaporeux, avec sa pose nonchalante et sa mise coquette, cette femme était plus belle peut-être, plus originale, plus séduisante. Elle nous parut telle du moins.

Nous avions à peine eu le temps de dire quelques mots, quand le chef du ménage, Yago Arellano, parut. Il nous salua sans articuler un seul mot, prit la lettre que lui présenta Norberg, la lut avec impassibilité, puis, avec le même flegme: « Que puis-je faire pour vous, honorés cavaliers? Je suis le serviteur de MM. James Moore et C^ie^, aussi bien que le vôtre. Faut-il envoyer chez vous un sac de piastres? — Mille grâces, segnor Arellano, nous n'avons besoin, pour le moment, que de vos conseils, répliqua Norberg blessé au vif. — Yago, dit alors la dona prenant la parole, ces Messieurs ne sont pas des négocians; ils voudraient connaître notre ville: menez-les à Bidondo. » Cette médiation bienveillante aurait dû désarmer Norberg; il y fut insensible pourtant. Il s'excusa d'avoir dérangé de sa sieste le méthodique Espagnol, salua sa femme, et m'entraîna. « Vieux mulet de Castille, murmurait-il en remontant en voiture, tu croirais faire déroger ton blason si tu parlais poliment à un grand de Suède! C'est juste; si tu ne portes pas d'argent à l'aigle de sable, tu écartèles sans doute un clou de girofle sur un champ de sucre; noble hidalgo! ce sont là tes armes de brocanteur enrichi. » Pendant le reste de la journée, la conversation roula sur cette singulière visite. Une fois la première humeur passée, il ne fut plus question du segnor Yago, mais de sa femme, de cette harmonieuse et svelte apparition que le vieillard était venu brusquement traverser. « Elle

Digitized by Google

voulait qu'on nous menât à Bidondo, dis-je au baron; Bidondo est selon son goût, elle nous l'a désigné : ce doit être la perle du lieu. Allons-y demain. »

Bidondo, en effet, est la seconde ville de Manille, la ville du commerce et du bruit, comme celle que nous habitions est la ville de la guerre et du silence. Manille, résidence des autorités supérieures, place d'armes de Luçon, séjour des nobles espagnols, est à Bidondo ce que sont la Cité et les îles adjacentes à ces riches et populeux quartiers étendus sur les deux rives de la Seine.

Le lendemain, après notre chocolat pris, le chocolat, cette passion de l'Espagnol, nous nous dirigeâmes vers la ville roturière. Il nous semblait, à mesure que nous en approchions, que l'air y circulait plus libre et plus vif, que la verdure était plus fraîche, le soleil plus lumineux.

Pour arriver à Bidondo, il fallut traverser les sombres ponts-levis de la ville militaire, au-delà desquels s'étendait un pont de pierre, dégradé vers le milieu, mais construit à l'européenne, avec des arches cintrées, des parapets et une voie pavée pour les voitures. A notre passage, ce pont était encombré de monde : des Espagnols, des métis, armés de larges parasols, se croisaient sur ce point d'active communication. Des créoles suivies de leurs domestiques, des paysans tagals venus des environs avec leurs denrées, des marchands chinois, des ouvriers malais, donnaient à la chaussée un air de vie et de mouvement (Pl. XXXI — 3). A mesure que nous nous éloignions, nous voyions les hauts clochers de Manille, les remparts à pic, les longues lignes de couvens et de hauts édifices se grouper comme un seul bloc qui aurait sailli de la rivière.

Adieu à la ville sombre, où tout respire l'austérité claustrale; adieu aux maisons ennuyées et mornes des seigneurs de Luçon; adieu à cette enceinte privilégiée qui compte 8,000 ames à peine en maîtres nonchalans et en serviteurs empressés; voici que le faubourg se déroule, voici Bidondo avec ses 140,000 habitans. Quel contraste! Des files de maisons élégantes et propres, une fourmilière d'habitans affairés, un quai à perte de vue, où s'amarrent les bateaux, où grincent les poulies, où se roulent des colis venus des quatre coins du monde! A Bidondo, point de catégories, point d'exclusions puériles : auprès des magasins et de la coquette habitation du négociant américain, voyez le logement de l'ouvrier indigène, du Tagal industrieux. C'est petit, mais un air d'aisance y règne; on voit que le travail du propriétaire a conquis tout cela. La cabane est en bambous recouverts avec des feuilles de palmier; mais il y a quelque goût dans l'ordonnance de ces matériaux si frêles et si communs. Ensuite, quelques meubles à l'intérieur, de grossières images de la Vierge et des saints, un Christ cloué à une paroi, des provisions, des ustensiles de cuisine, vous disent que le propriétaire du lieu a eu déjà des épargnes, et qu'il les a placées selon ses goûts ou selon ses besoins. Voyez le couple qui habite ce logement modeste : rien n'est de luxe dans ses habits. Avec le cigarre favori aux lèvres, la Tagale a posé sur ses cheveux, relevés par un peigne d'écaille, un béguin qui les couvre et vient flotter ensuite sur ses épaules; un canesou de toile blanche joue sur son sein, et laisse à nu une portion de la taille que dessine la cambaye rayée tombant jusqu'à la cheville. Sur la cambaye se roule le tapis, uni parfois, rayé le plus souvent, qui relève les formes et colle tout ce vêtement sur le corps. Des espèces de babouches, tenant à peine à des pieds nus, complètent cet accoutrement (Pl. XXXI — 4). Quant au Tagal, il porte le costume européen ou peu s'en faut. La chemise qui pend en blouse sur le pantalon de toile, la cravate à la colin, le chapeau de feutre aux bords fatigués, les souliers à boucles; qui ne dirait, à voir cela, un paysan de nos contrées méridionales? A peine l'écharpe ou l'espèce de plaid qu'il porte sur l'épaule ferait-il une imperceptible dissemblance.

Ces Tagals, dont la race domine dans le faubourg de Bidondo où nous étions alors, sont les indigènes que les Espagnols trouvèrent dans cette province à l'époque de la conquête. Ce qu'ils furent dans l'origine, s'ils furent d'abord Malais, Arabes, ou Hindous, s'ils provinrent d'un croisement de ces peuples, c'est ce qu'on n'expliquera jamais d'une manière isolée, c'est ce qu'on saura peut-être lorsqu'on tiendra la clef des grandes divisions des types océaniens. Ces Tagals régnaient dans cette partie de l'île, quand Juan de Salcedo parut dans la rivière de Passig en 1571. Depuis cette date reculée, les mœurs de ces indigènes se sont profondément empreintes du contact de leurs nouveaux maîtres. Les obstacles qu'une fusion complète a rencontrés sur le continent asiatique n'existaient pas dans les Philippines : les Tagals n'avaient pas comme les Hindous un culte inflexible qui formait barrière entre eux et les envahisseurs. Nul fanatisme religieux, nulle croyance profonde, ne paraissent avoir, à aucune époque, fanatisé ces

Digitized by Google

peuples. Le christianisme s'y naturalisa comme le mahométisme l'avait fait, sans froissement, sans persécution, sans martyre. Il y a plus : comme chaque expédition espagnole comptait à cette époque deux autorités distinctes, l'une religieuse, l'autre politique, celle qui dominait l'époque, celle par qui tout se faisait en Europe, fut aussi la plus forte, la plus active, la plus influente dans les Indes. On convertit, on évangélisa les peuplades avant de leur enseigner le matériel de notre civilisation ; on créa des cures plutôt qu'on n'organisa des districts.

De ce système il résulta que les populations tagales, comme presque toutes celles qui habitent Luçon, devinrent espagnoles à demi, car l'action religieuse est un fait qui n'agit pas à la surface, mais qui creuse lentement et ne s'efface plus. Les indigènes prirent de leurs vainqueurs la gravité, le sang-froid, l'apathie, l'intelligence, la sobriété, comme ils en avaient pris le culte, les croyances et les rites. Le physique même se ressentit de la conquête, soit par suite d'un mélange de sang, soit même par de simples modifications hygiéniques. Quoique le Tagal ait quelques caractères du type malais, qu'il soit, comme les insulaires de Java et de Sumatra, de taille rabougrie et nerveuse, avec le front bas, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche large, les cheveux noirs, le teint cuivré, qui distinguent cette race océanienne ; il y a dans son port quelque chose de noble et de hardi, dans sa physionomie un je ne sais quoi d'avenant qui le tient en dehors de toute assimilation.

La plupart des Tagals que nous rencontrâmes portaient le chapeau de feutre ; mais sur la tête d'un petit nombre d'autres nous remarquâmes le *salacot*, coiffure à larges bords faite de paille tressée en cône, et finissant par une pointe conique aussi tantôt en cuivre, tantôt en acier. Le salacot sert d'autres fois pour la guerre : garni intérieurement de petites bandes de fer et assujetti sous le menton par de fortes courroies, il neutralise l'effet des armes tranchantes.

Cette population de natifs, disséminée dans Bidondo, semblait être pour quelque chose dans son activité et dans sa richesse. Ici le long des canaux navigables des bateaux étaient remorqués par des hommes de peine, et bientôt leurs cargaisons extraites de la cale s'empilaient dans de vastes et riches entrepôts. Ailleurs le charpentier tagal maniait la hache au milieu d'un chantier, et des squelettes de navire, avec leurs membres à jour, témoignaient d'une certaine habileté locale pour les constructions maritimes. Plus loin un forgeron indigène assouplissait le fer ; un vannier tordait le rotin ; un corroyeur tannait le cuir ; un tisserand fabriquait des pièces de toile avec des écorces filamenteuses. Partout nos métiers d'Europe avaient des copistes intelligens et exacts.

Dans toutes les cases où nous entrâmes, l'accueil le plus cordial nous fut fait. La svelte et vive Tagale aux yeux noirs, aux cheveux coquettement massés, à la figure gracieuse, se levait promptement pour recevoir de son mieux des hôtes européens : elle laissait là le riz qu'elle battait, oubliait les soins du ménage pour nous offrir à boire et à manger. Quand la famille était à table, on nous forçait presque à nous asseoir et à partager le repas commun. Du riz au piment, du poisson, des légumes, des canards pour les plus riches, tel était l'ordinaire des ménages tagals. L'eau nous parut être leur seule boisson, quoiqu'ils soient passionnés pour les liqueurs fortes. Ce qui nous frappa le plus dans ces visites, ce fut d'énormes carottes de tabac, à l'usage de toute la famille et que chacun des membres fumait à son tour. Il en était dans le nombre de si prodigieuses, qu'elles devaient durer pendant plusieurs semaines. Ces carottes de tabac sont des meubles de maison, destinés à occuper les loisirs des femmes tagales. Elles furent l'occasion d'une plaisanterie publique que les matelots d'une frégate française jouèrent il y a quelques années aux fumeuses indigènes. Un immense cigarre, long de plusieurs pieds, gros en proportion, fut fabriqué et arrangé par eux pour cette scène de carnaval. Quand il fut prêt, une marche processionnelle eut lieu dans les faubourgs : trois hommes portaient, en simulant de grands efforts, le colossal cigarre allumé d'un bout, tandis qu'a l'autre bout un matelot, habillé en Tagale, avec le cambaye et le tapis sur les reins, faisait semblant d'aspirer la machine, et renvoyait dans l'air des torrens de fumée. Les natifs rirent de la mascarade ; mais leurs femmes s'en fâchèrent, et peu s'en fallut qu'il ne survînt une émeute parmi ces fumeuses courroucées.

Doué de qualités plutôt inertes qu'actives, le Tagal a un défaut qui les absorbe et les domine toutes, celui du jeu. Comme la civilisation européenne ne lui a pas encore appris ses raffinemens en ce genre, sa passion de joueur se concentre dans les combats de coqs, qui donnent lieu à des paris effrénés. Il faut voir en de pareilles occasions combien ces visages ternes et graves s'animent, se décomposent, se crispent, s'exaltent. Sur notre route au travers de Bidondo, vingt arènes où de malheureux coqs

Digitized by Google

s'entre-déchiraient frappèrent notre attention, mais l'une d'elles surtout nous offrit un groupe bien caractéristique par ses contrastes de physionomies. Les deux maîtres des coqs poussaient chacun leur athlète au combat, et sur leur visage passionné et inquiet se reproduisaient toutes les chances aléatoires de la bataille. Près d'eux, parieurs ou simples témoins, se pressaient quatre Tagals, vivement impressionnés par ce petit drame arrosé de sang (Pl. XXXII—2). La scène ne finit que par la mort de l'un des deux champions. Le vaincu en fut pour sa bête et dix réaux, montant du pari.

Au milieu de cette fureur générale pour de pareilles distractions, un seul coq peut être la fortune d'un Tagal. Grâce à son éperon meurtrier, la famille vit, la femme a des colliers d'or et de verre, l'homme du tabac. Aussi le coq est-il l'enfant gâté de la maison; le Tagal le préfère à sa femme, à ses marmots, à tout enfin; il le caresse à chaque minute, le porte toujours sous le bras, soit qu'il aille à ses affaires, soit qu'il visite ses amis. Son coq est son trésor, son compagnon, son maître; il a droit à tout sa vie durant; il est pleuré après sa mort.

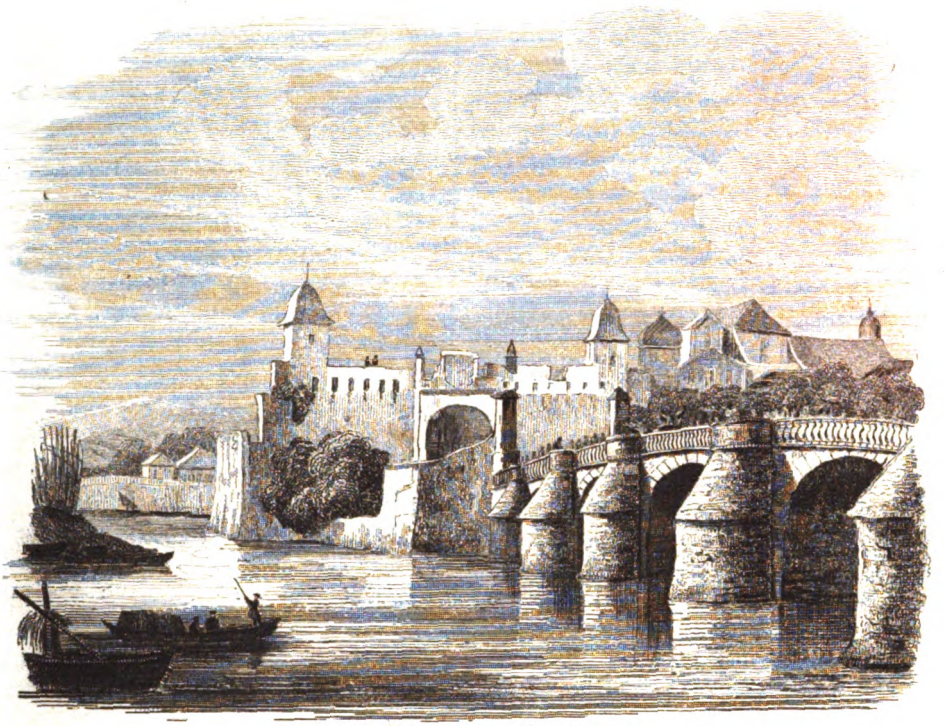
Cette passion pour les combats de coqs est telle chez les Manillais que le gouvernement espagnol en tire aujourd'hui une taxe assez considérable. Ces jeux sont devenus une exploitation en grand, une ferme théâtrale. Le premier acte d'intervention de la part du fisc a été d'affecter certains endroits aux combats des coqs, et d'ouvrir ainsi à ces champions un champ clos spécial et privilégié. Là, quand la lice est ouverte, un préposé perçoit un droit à la porte, non par tête d'homme, mais par tête de coq: un real s'ils ne se battent pas, trois réaux s'ils se battent. Il faut voir quelle foule se presse dans ces cirques, quel silence y règne, quelles énergiques passions s'y révèlent sur les figures. Le *toréador* de Séville ou de Madrid ne provoque pas dans la population espagnole de plus palpitantes émotions, des angoisses plus caractérisées, des joies plus vives, que ne le fait un combat de coqs sur une assemblée tagale.

Le tournoi est ouvert; silence! Voici deux champions, deux héros de l'espèce: non pas de ces races abâtardies qui s'enrouent à l'air de nos basse-cours, pachas amollis dans le harem, nés pour l'amour et non pour la bataille; mais de rudes et forts athlètes, coqs de sang pur et vierge, élevés dès l'enfance pour la guerre, voués à une vie courte et militante. La joute est grave, solennelle, attention! Avant de lancer l'un contre l'autre ces adversaires qui se mesurent de l'œil, des arbitres choisis dans la foule les examinent avec la plus scrupuleuse impartialité, pèsent leurs forces, comparent leurs moyens d'action, décident en jury souverain si la lutte est égale et licite, ou si elle offre trop de disparité. Quand les champions sont à peu près assortis, chaque propriétaire arme les pattes du sien de petites lames d'acier, longues, étroites, affilées. Pendant ce préliminaire, quelques dernières caresses, quelques mots flatteurs sont distribués avec à-propos pour réveiller le sens martial des gladiateurs; les enjeux se font, s'étalent sur l'arène; on règle les paris, on dispose les pontes de manière à ce qu'ils puissent suivre de l'œil les chances de la lutte.

Enfin le signal est donné; les champions s'élancent, les plumes hérissées, les crêtes pourpres de colère. La victoire est parfois au plus fort, d'autres fois au plus habile. Le bec est une arme que dédaignent les athlètes roués; en frappant ainsi, on se livre sans porter de coups décisifs. La plus grande ressource est dans l'acier des éperons, arme d'emprunt, mais dont ces animaux comprennent l'énergie. Aussi s'élancent-ils en portant leurs pattes en avant, jusqu'à ce qu'ils aient frappé leur antagoniste, ou qu'ils tombent frappés eux-mêmes. Les blessures qu'ouvrent ces ergots postiches sont larges et souvent mortelles. Si la lutte dure quelque temps sans résultat marqué, on fait une pause pour laisser reprendre haleine aux combattans; on nettoie leurs égratignures, on leur verse dans le gosier du vin chaud aromatisé; puis on les relance dans l'arène où ils se rejoignent avec un acharnement redoublé. Lorsqu'enfin l'un des deux succombe, le maître du vainqueur ramasse les enjeux et le corps de la victime. Il arrive aussi parfois, après le premier choc, que l'un des deux athlètes, reconnaissant dans son antagoniste une force par trop supérieure, se rebute et fuit la bataille. Alors on le ramène, on l'encourage, on l'excite; mais si ces moyens n'y peuvent rien, après deux essais successifs, la lice est close et les paris sont perdus du côté du coq qui renonce. Assez ordinairement il expie sa couardise sous le couteau du maître.

Cette passion pour les combats de coqs est la plus vive nuance du caractère tagal. Hors de là tout est demi-teinte. Il en est de même des métis, race croisée d'Espagnols et d'indigènes, d'une nature plus neutre encore et plus indécise. Les métis s'occupent en général d'agriculture et de commerce. Plus actifs, plus rusés que les créoles, ils les priment dans tous les échanges et dans

Digitized by Google



3. Pont de Manille.

3 Puente de Manilla



4. Homme et Femme Tagals.

4 Hombre y Mujer Tagales.

Digitized by Google

Digitized by Google

toutes les exploitations. Eux seuls sont parvenus à organiser des sucreries qui rivalisent avec celles du Bengale; ils ont accaparé le trafic des denrées de l'intérieur, et ils partagent le commerce maritime avec les Chinois et quelques maisons européennes. Les métis sont en général bien faits, d'une taille au-dessus de la moyenne, ils ont des traits réguliers et expressifs. Quant aux femmes de cette race, il en est qui pourraient soutenir la comparaison avec les plus séduisantes Andalouses; sveltes, gracieuses, aux yeux noirs, aux pieds petits, elles plaisent par l'ensemble et ne perdent pas à être détaillées.

Les métis, les Espagnols commerçans, quelques Anglais, Français, Portugais, Américains ou Hollandais, voilà les variétés d'habitans que renferme Bidondo, sans y comprendre les Chinois, qui sont les agens les plus actifs de son industrie et l'une des bases de sa population. Les Chinois à Manille, comme dans toutes les villes étrangères qu'ils habitent, ont leur quartier spécial, quartier aux rues larges et aérées, alignées sur les bords du Passig. Leurs maisons, construites moitié en pierres, moitié en bambous, ont un toit aigu surmonté d'un ornement en bois qui figure un fer de hallebarde (Pl. XXXII — 1). Parfois ces habitations sont ornées de peintures à l'extérieur; d'autres fois, elles ont une galerie à châssis mobiles comme les maisons de Manille. Au rez-de-chaussée des logemens chinois se trouve ordinairement le magasin ou plutôt la boutique, où toutes les marchandises d'Asie et d'Europe sont distribuées avec un art qui ne le cède guère à nos étalages parisiens. Nulle part les denrées ne sont offertes avec une propreté plus raffinée; nulle part on ne trouve plus de coquetterie dans la disposition des montres, plus de tenue chez le marchand, plus d'attrait dans l'aspect de sa boutique.

Parmi ces Chinois, on compte des hommes de tous les rangs et de toutes les fortunes, depuis le riche armateur qui reçoit et expédie cinq à six jonques ou *champans* par année, qui a des magasins gorgés de richesses, une table somptueuse et une élégante maison, jusqu'au pauvre porteur d'eau qui vit d'un misérable salaire, passe sa journée avec une poignée de riz et couche le soir dans un bateau échoué. Le Chinois a tout envahi à Manille comme ailleurs. Autrefois, par le plus impolitique des calculs, on lui avait interdit de se vouer à la culture des terres, mais à part cela, il faisait tout ou à peu près tout. Aujourd'hui il est agriculteur aussi bien que marchand, courtier, détaillant, artisan, manufacturier. Comme toutes les castes nomades et dépaysées, les Chinois sont fidèles à la solidarité nationale, ils aident les leurs et en sont aidés. Presque toujours célibataires, car les femmes n'émigrent point du sol chinois, ils s'allient parfois à des Tagales de classe inférieure qui surmontent leur répugnance pour ces payens. Quand l'influence ecclésiastique était plus souveraine, on ne tolérait le séjour permanent d'un Chinois à Manille que lorsqu'il s'était fait baptiser. C'est même tout récemment qu'on a renoncé à un système qui faisait plus d'hypocrites que de catéchumènes.

Du reste, cette oppression de conscience paraît, à toutes époques, avoir moins froissé les Chinois que les exigences fiscales des autorités espagnoles. Un système a été adopté contre ce peuple industrieux et patient, système de rigueurs administratives, qui ressemble assez aux exactions arbitraires prélevées violemment sur les Juifs au moyen-âge. La défiance, la haine, la cupidité, ont ensemble et tour à tour exploité les malheureux colons venus du littoral asiatique. De nos jours encore, quand le gouverneur général voit que la population chinoise s'est accrue et a prospéré à l'ombre d'une tolérance passagère, sur-le-champ il décrète un impôt énorme, une capitation personnelle, ou une taxation générale que tous et chacun doivent contribuer à solder. Les plus riches vident leurs coffres; les plus pauvres sont mis à la chaîne et employés à des corvées publiques. Ces malheureux ne résistent pas toujours à de pareilles épreuves; ils meurent ou cherchent à s'évader.

Bidondo, la ville marchande, compte peu de monumens publics. Les églises, les couvens, y sont bien plus rares que dans la ville espagnole. Saint-Sébastien, d'où les Anglais canonnèrent Manille en 1762, est la cathédrale du faubourg. Près d'elle et sur les rives du Passig, nous remarquâmes des décombres qui semblaient appartenir à un monument vaste et ancien C'était une série d'arceaux que baignait la rivière: sous leur voûte étaient plusieurs salles assez vastes, tandis que la terrasse supérieure révélait çà et là quelques débris d'un édifice plus imposant (Pl. XXXII — 3).

De ce point du faubourg notre voiture nous mena à la manufacture royale des cigarres. Les cigarres de Manille ont dans l'Inde et même en Europe une réputation grande et méritée. Après la Havane, si populaire parmi les fumeurs, Manille est en première ligne pour cette fabrication. Aussi les demandes deviennent-elles plus considérables d'année en année, et les

Digitized by Google

ateliers de Bidondo ne peuvent suffire à les remplir toutes. Dans les vastes salles de la manufacture, quinze cents hommes et trois mille femmes coupaient, triaient, décôtaient des feuilles de tabac. Ces femmes, presque toutes de jeunes Tagales, souvent jolies, étaient accroupies et alignées sous ces hangars. Elles emmaillotaient du tabac haché dans des feuilles de choix mouillées, coupées par bandes; puis, quand le petit rouleau était fait, elles le fixaient aux deux bouts avec de la gomme. Chaque atelier avait une surveillante, qui vérifiait chacun des cigarres avant de les lier en paquets de trente-deux, et un emballeur qui en faisait des caisses ou demi-caisses de mille ou de cinq cents.

Ce qui nous surprit le plus dans ces ateliers mi-partis d'ouvriers des deux sexes, c'est l'ordre et la décence qui y régnaient. Les filles et les femmes se trouvant groupées par familles, il en résultait une surveillance de tous les jours et de tous les instans des plus âgées vis-à-vis des plus jeunes. Ces ouvrières ne sont pas de la dernière classe du peuple : ce sont quelquefois des Tagales et des métisses nées dans une certaine aisance.

Nous avions plusieurs personnes à voir dans Bidondo; mais ces courses, ce long examen à travers ce populeux faubourg, nous en détournèrent si bien, que le soir était arrivé lorsque nous y songeâmes. Norberg ne voulut pas, à l'heure du dîner, éloignés que nous étions de notre logement, aller demander à des Européens une hospitalité cavalière et une place à leur table : il préféra s'adresser, à prix d'argent, à une espèce de traiteur chinois qui nous empoisonna de son mieux. Jamais je n'ai de ma vie vu autant de ragoûts et de sauces. L'art culinaire des Chinois consiste à déguiser si bien les alimens, qu'il soit presque impossible de reconnaître leur nature. Ainsi, il nous fallait revenir à plusieurs reprises sur un mets pour savoir si ce que nous mangions était chair ou poisson. Sans une énorme pyramide de riz, nous serions restés à jeun.

Quand ce repas fut expédié, la soirée était déjà avancée, la brise animait l'air, la poussière abattue par la fraîcheur ne se promenait plus en brouillard cuisant; on voyait à peu de distance la campagne se déployer comme un tapis de couleurs variées; le vert des rizières se détachait en teinte claire sur la sombre verdure des palmiers, des manguiers et des orangers. Le baron semblait s'épanouir à ce spectacle d'une nature féconde et luxuriante : « Eh bien! lui dis-je, allons voir cela de près. » Pendant une heure, nous roulâmes au milieu de sentiers assombris par une épaisse voûte de feuillage, nous traversâmes des hameaux tagals, peuplés de gais paysans; nous vîmes la maison de plaisance du capitaine-général, résidence mesquine et triste comme Manille. Ce qui nous frappa le plus dans notre délicieuse promenade, ce fut de n'y pas rencontrer un seul citadin. Nous étions pourtant presque aux portes de la ville; et le paysage était enchanteur, l'atmosphère tiède et embaumée, la route admirable. Étonné, j'interrogeai notre conducteur. « Ah! monsieur, me dit cet homme; on voit bien que vous êtes d'aujourd'hui à Manille. Sans cela, vous ne m'auriez pas laissé fouetter mes chevaux du côté de ce pays perdu. — Et pourquoi cela? — Les équipages ne se promènent pas ici, monsieur; mais sur le glacis. — Eh bien! mon garçon, ajouta Norberg, mène-nous sur le glacis. » Notre impassible cocher tourna bride; une demi-heure après nous voyions se dérouler une longue file de voitures sur une esplanade aride et nue, terrain découvert qui longe la baie et que fouette une pluie saline dans les jours d'ouragan. Là tous les hidalgos de la ville de guerre, les dignitaires venus d'outre-mer, les alcades, les créoles, les négocians européens, les métis et jusqu'aux riches Tagals et Chinois, viennent chaque soir étaler le luxe de leurs équipages. C'est le *Corso* de Manille, le seul lieu de rendez-vous public : les hommes y fument leurs cigarres; les femmes y médisent ou y intriguent. Arrivés un peu tard, nous pûmes compter encore plus de cent voitures, et dans l'une d'elles, coquette et souriante, figurait dona Arellano, qui nous salua gracieusement de l'éventail. Son mari ne nous aperçut même pas.

CHAPITRE XXX.

LUÇON. — COURSES DANS L'ILE. — PROVINCE D'ILOCOS. — GROTTE DE SAN-MATÉO. — LAC DE LA LAGUNE.

Le jour suivant, quand nous nous retrouvâmes, le baron avait un air de préoccupation qui me frappa. Il était distrait, absorbé : au déjeuner, il parla peu et ne dit rien de l'emploi de notre journée que nous réglions ordinairement en commun. Je le pénétrai; je compris qu'il avait ses projets et qu'il voulait être seul. Alors j'allai au-devant de sa pensée. « Mon ami, lui dis-je, il est de rigueur que j'aille voir la maison V...., à qui je suis recommandé. Excusez-moi si je vous laisse pendant quelques heures. — C'est

Digitized by Google

trop juste, répliqua le baron, que son empressement trahissait mieux encore; aussi bien ne pouvons-nous compter sur l'hospitalité espagnole: des Français nous serviront mieux; quand vous aurez fait leur connaissance, nous y retournerons ensemble. » Je partis là-dessus, et j'allai voir dans Bidondo les compatriotes pour qui Verger m'avait donné une excellente lettre. J'entrai dans une maison vaste et riche où fourmillait une active domesticité. Dans les cours, dans les magasins, se révélaient l'ordre et l'opulence des maîtres : on y sentait leur main laborieuse et leur intelligente intervention. Quel contraste de ce comptoir affairé à l'indolente maison du négociant espagnol! Encore quelques années, et toute la fortune de Manille sera entre les mains d'une vaingtaine d'étrangers venus récemment dans la colonie.

MM. V.... m'accueillirent à bras ouverts; un Français est chose assez rare à Manille pour qu'on tienne compte de tous ceux qui y passent. On parla d'organiser pour moi des concerts, des bals, des dîners. On me fit voir un piano d'Erard, des romances de Bruguière et de Panseron, une collection de journaux arriérés de quelques mois seulement; enfin des choses toutes françaises dans une maison de Français. Eh bien! et c'est peut-être une puérilité de le dire, à la vue de ces objets qui avaient encore un parfum de la patrie, je roulai de grosses larmes dans mes yeux; j'aurais pleuré si je n'avais craint le ridicule du sentimentalisme devant témoins. MM. V.... me retinrent à déjeuner, me firent parcourir leurs entrepôts, visiter leurs bateaux caboteurs ou *pontins*, inspecter leurs magasins de détail.

Tout cela m'occupa pendant plusieurs heures, et mon absence fut assez longue pour laisser à Norberg une latitude suffisante à l'exécution de ses plans secrets. Quand je regagnai le logis commun, tout était fini en effet : je le trouvai avec la mine bouleversée. Il accourut vers moi : « J'ai besoin de vous voir, mon ami, j'ai fait une sottise, dit-il, une sottise qu'à mon âge on ne devrait plus se permettre; un enfantillage. J'ai voulu profiter de votre absence pour aller voir dona Arellano. — Je m'en doutais. — C'était curiosité pure, mon ami, rien de plus. Eh bien! peu s'en faut que je n'aie causé une révolution dans Manille! Aller voir une dona quand l'époux est hors du logis, à dix heures du matin! je crois, Dieu me pardonne, que c'est pour la première fois qu'un scandale pareil s'est donné à la contrée. Quand je me suis présenté à la porte, il fallait voir quelle épouvante s'est répandue parmi les gens de la maison; ils ont, ma foi! refusé de me recevoir, et je les aurais plutôt exterminés tous que de les faire consentir à m'introduire. Somme toute, j'en ai été pour mon extravagante démarche. — Je m'y attendais. Je savais mon Manille mieux que vous. Ecoutez, Norberg, de pareilles incartades ne seraient rien ailleurs : ici tout est grave. Tsin-Fong ne sera prêt que dans quelques jours; mais d'ici là nous voyagerons dans l'île. Un pontin de MM. V.... part ce soir pour le pays d'Ilocos; nous nous y embarquerons, s'il vous plaît. »

Ce fut fait ainsi. Le surlendemain, nous mouillions dans le port de Cagnocao, et nous prenions la route de Vigan, capitale de la province d'Ilocos. L'aspect du pays ne démentait pas sa haute réputation de fertilité et d'opulence. La *Cabessera* de Vigan se compose de cinq villages qui se touchent. Vigan, le plus considérable de tous, est la résidence de l'évêque et de l'alcade qui gouvernent les Ilocos. Dans notre route vers ce chef-lieu, nous parcourûmes une chaussée admirablement entretenue, bordée d'un côté et de l'autre de magnifiques rizières, et plantée des plus beaux arbres qui viennent sous les tropiques. MM. V.... avaient pourvu à tout; nous devions loger chez l'alcade. Comme ce fonctionnaire était alors en tournée, nous allâmes le rejoindre à Pavoye, situé au nord de Vigan.

A Pavoye, l'un des bourgs les plus importans du pays, une fête indigène fut improvisée en notre honneur. Elle débuta par l'apparition d'un régiment de deux cents jeunes filles assez bien vêtues et de l'âge de treize à quatorze ans. Organisées en bataillon, ces *balasas* ou vierges faisaient l'exercice avec des fusils de bois. Elles maniaient cette arme inoffensive au son du tambour, avec une dextérité admirable. L'alcade ne sut pas nous dire quelle était l'utilité de cette coutume, et dans quelle guerre devaient servir ces nouvelles Amazones. « Cela s'est toujours fait ainsi, » répondit-il. Après les jeunes filles vinrent de jeunes garçons qui, à leur tour, simulèrent quelques évolutions, en brandissant des arcs et en lançant des flèches.

Dans l'après-midi, il y eut grand repas, comédie et musique. La table était dressée en plein air, sous un berceau de magnifiques orangers. Nous nous y assîmes au nombre de six convives, tandis que cinquante serviteurs circulaient autour de nous, les uns chargés de plats, les autres versant à boire, ou chassant loin de nous les insectes incommodes. Il serait

Digitized by Google

impossible de mentionner tout ce qu'on nous servit en cerf, en veau, en vache, en cochon, en mouton, en poules et poulets; cent sortes de mets au moins, pour ne rien exagérer, mais cela accommodé si étrangement, si bien empesté d'épices, de piment et de poivre, si mélangé d'ingrédiens indous, chinois, malais et espagnols, qu'il y avait prudence à s'abstenir. Nous mangeâmes du pain, un pain blanc et parfait, le premier et le seul pain que j'aie trouvé en Asie.

Dans le cours du repas, un orchestre ne cessa de faire entendre sa musique aigre et bruyante. Ensuite vint un bal d'enfans, puis la danse sauvage des Tanguyanes, peuplade qui habite l'E. de Luçon. Elle se compose d'hommes et de femmes qui forment des passes guerrières, le sabre à la main. Les danseurs sont presque nus; mais les danseuses ont un costume assez décent.

La nuit venue, il y eut comédie. La pièce était sans doute l'œuvre de quelque Molière ilocos car toute l'assistance riait aux éclats. Un Chinois assez poltron et fort ladre figurait dans cette parade comme faisant la cour à une Tagale; la belle ne voulait pas du galant; mais, d'accord en cela avec son mari, elle visait à le rançonner, et y procédait avec une grande adresse et une merveilleuse coquetterie. Placé entre l'amour et l'avarice, le Chinois balançait assez long-temps pour fournir matière à quelques scènes qui se dénouaient à sa confusion.

Le bourg de Pavoye, où cette fête se passait, compte 18,000 habitans; nous en trouvâmes 24,000 à Batac. Ces deux endroits sont riches en coton et en riz.

En résumé, l'alcadée ou gouvernement d'Ilocos est la meilleure qui soit aux Philippines : elle compte 320,000 ames de population, en y comprenant 10,000 Tanguyanes, peuplade à qui l'Espagne laisse son indépendance politique et religieuse, moyennant un léger tribut.

Bien faits, d'une belle figure, les Ilocos s'habillent d'ordinaire comme les Tagals; seulement ils poussent le luxe jusqu'à endosser le dimanche la veste de soie noire. Nous en vîmes dans la campagne qui portaient une espèce de manteau court, recouvert en chaume, avec des braies garnies de la même manière; on les aurait pris pour des ruches ambulantes. Les femmes avaient une mise plus simple : le canesou, la cambaye, le tapis, se portaient comme à Manille (Pl. XXXII — 4). Les Ilocos se coiffent du salacot, et marchent presque toujours les pieds nus.

Les naturels de cette province, intelligens et actifs, y ont établi des manufactures de soie et de coton. Ils fabriquent une étoffe légère et de couleur saillante, qui s'emploie pour les tapis des femmes. Le coton du pays est de qualité supérieure; la Chine le préfère à celui de Bombay. Outre les toiles fines, dont le tissage a été introduit par un moine, curé de Batac, on fabrique aussi des toiles à voile et de magnifiques couvertures.

Les chevaux sont petits dans la province d'Ilocos, mais forts, excellens, et si nombreux, qu'on en compte dans de certains villages jusqu'à trois par tête de naturel. Aussi les habitans vont-ils tous à cheval. Les maisons des Ilocos sont bâties en bambou : plus spacieuses que celles des Tagals, elles ont aussi un aspect d'aisance plus générale.

L'alcade des Ilocos commande à tous les capitaines de villages ou *capitanes del pueblo;* c'est lui qui les nomme et qui les destitue, c'est à lui qu'aboutissent les procès locaux, à moins que les parties n'en appellent à la grande audience de Manille. Ces exorbitantes attributions en font un petit despote, qui, de concert avec le dignitaire ecclésiastique, gouverne et rançonne la contrée. Peu payés par l'État, ces alcades trouvent le moyen de tirer de leur place des revenus énormes. Ils sont monopoleurs du commerce de leur province. Soit par crainte, soit par habitude, les paysans ne vendent qu'à eux seuls leurs récoltes, et cela à un prix qui laisse des bénéfices énormes sur la réalisation définitive.

Après cette courte station dans le pays des Ilocos, nous regagnâmes les bords de la mer; et, comme le pontin avait terminé son chargement, nous repartîmes en serrant la côte. Avant de doubler le cap qui ferme au nord la baie de Manille, notre barque longea la plage de Marivelle, où Renouard de Sainte-Croix assure avoir constaté un phénomène curieux de physiologie.

« C'est au pied de cette montagne, dit-il, que l'on peut voir la nature humaine décrépite presque à son berceau. Les indigènes de ce canton reçoivent toutes les impressions de la vie de si bonne heure, qu'à peine ont-ils atteint l'âge de la jeunesse, qu'ils ont toutes les formes de la caducité. On y voit communément des filles de dix à onze ans qui sont mères, et d'autres qui ont les formes déjà très-fatiguées à dix-huit ans. Les hommes vieillissent un peu moins vite.

» On ne peut, continue cet auteur, attribuer cette singularité qu'à la nature du sol, à la

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Quartier Chinois à Manille.*

1 Cuartel Chino en Manilla



2. *Combat de Coqs.*

2 Combate de Gallos.

de Sainson del.

Digitized by Google

vivacité des eaux qui sortent des montagnes, à la chaleur journalière du climat, à laquelle succède toujours une grande fraîcheur. Ces habitans passent du 15° au 33° du thermomètre, pour retomber de nouveau à 14°. Il pleut presque tous les soirs régulièrement dans ce petit coin du globe, de manière que les sens se trouvent dans un travail continuel, qui finit par les user très-vite. Le corps prend sa croissance de très-bonne heure ; car tous les enfans de dix mois marchent et parlent. Ce qu'il y a de surprenant, c'est de voir sur ce point des Philippines la race humaine si déchue, quand partout ailleurs elle est si belle et si grande. »

Passant aussi près de Marivelle, c'était sans doute l'occasion de vérifier un phénomène pour lequel le doute est encore sagesse ; mais la brise d'O. ayant fraîchi, notre patron ne voulut pas se laisser affaler sur cette côte ; il doubla le cap et cingla directement vers la baie. Avant d'arriver à Manille, il avait été décidé entre Norberg et moi que nos pélerinages d'intérieur continueraient. Toujours attentionnés, MM. V... se chargèrent de régler notre itinéraire. Nous devions aller d'abord à la grotte de *San-Matéo*, l'une des merveilles du pays ; puis visiter M. la Gironnière, un colon français, propriétaire d'une belle habitation assise sur les bords du grand lac intérieur, dit *la Laguna*.

Nous partîmes pour San-Matéo le jour même, traversant le Passig à San-Pedro-Maccatti, et prenant de là, à travers de fertiles montagnes, la route de May-Bongo. Nous étions montés sur des chevaux du pays, petits, rétifs, mais vigoureux. Ces chevaux n'avaient guère qu'une allure, celle du pas espagnol, *sobro passo*, espèce d'amble qui est aussi rapide que douce. Deux guides tagals et deux domestiques suivaient à pied.

La végétation de ces contrées montagneuses nous parut encore riche et belle, quoique des nuées de *langostas*, espèce de sauterelle, eussent attaqué la verdure et jusqu'au tronc des arbres.

Le premier bourg qui s'offrit à nous, dans cette route, fut celui de May-Bongo, délicieusement jeté, sur chaque côté du chemin, au milieu de bouquets d'arbres touffus. Ensuite parut Maria-Kina au bord de la Nanka, site d'un effet enchanteur, bourg considérable qui compte 9,000 habitans, ouailles tranquilles d'un curé indigène ; enfin, une lieue plus loin et sur la berge de la même rivière, se révèle San-Matéo où nous devions coucher. San-Matéo ne compte que 4,000 ames ; mais il entretient avec Manille un commerce important de bois de bâtisse. La qualité préférée pour cet emploi est le *molavé*, essence tellement acide que les insectes ne peuvent l'entamer. On a vu de ces arbres qui, coupés et employés depuis deux siècles, paraissent aussi intacts que si la hache venait de les détacher du sol. Pour les faire arriver à Manille, on les précipite dans la Nanka, d'où ils descendent liés en radeaux par cet affluent du Passig.

La grotte, but de notre voyage, n'était qu'à une heure de chemin du village. Nous arrivâmes par un magnifique sentier jusqu'à sa base, et de là à l'ouverture souterraine par une rampe courte et à pic. Il est impossible de rendre la beauté du tableau que nous avions alors sous les yeux. La ligne des premières collines nous cachait la mer ; le paysage avait un cadre étroit, mais dans ce cadre que de riches et mystérieux détails ! quel vallon complet avec sa rivière à nappe d'argent, ses crêtes boisées, ses plateaux en rapport ! quelle merveilleuse Alpe tropicale !

Nous étions à l'entrée de l'excavation et près d'y pénétrer, quand une nuée de chauve-souris s'en échappa et vint se heurter contre nos visages et contre nos chapeaux. A cette irruption, il fallait voir nos pauvres Tagals se jetant le front contre terre, effrayés et disant que les *nonos* ou mauvais esprits qui habitaient la grotte détachaient contre nous leurs légions de sentinelles. Toutes nos instances ne purent décider ces pauvres diables à nous accompagner dans l'intérieur ; ils restèrent sur le seuil, priant pour nous et croyant oser beaucoup en allongeant la main pour nous procurer quelque clarté au moyen de torches résineuses.

Pourvus de flambeaux, nous avançâmes dans la caverne Norberg et moi ; nous la parcourûmes dans toute son étendue, nous la toisâmes sans trouver même un reptile qui pût justifier les terreurs des natifs. L'excavation avait près de 2000 pas de profondeur sur une hauteur très-variable. Le sol était de roc et de terre, coupé de temps à autre par de grandes mares d'eau dans lesquelles nous entrâmes jusqu'à la ceinture. Du reste peu d'accidens intérieurs, peu de pétrifications dans ces souterrains, indignes, à tout prendre, de la grande réputation dont ils jouissent à Manille. Au retour, ce fut en vain que nous voulûmes édifier nos guides de ce que nous avions observé ; ils nous écoutaient à peine : quand nous leur parlions de la solitude de la grotte, ils recommençaient à citer tous les mauvais esprits qu'on y avait vus ; quand on leur affirmait qu'elle avait à peine 2000 pas, ils souriaient avec incrédulité, et disaient que la montagne, au su de tout le pays, se trouvait

Digitized by Google

percée à jour, et que cette entrée caverneuse était le chemin de la Chine. Le grand pirate chinois Limahon, ajoutaient-ils, est venu par là, et il n'a pas pris d'autre chemin pour s'en retourner.

Aux montagnes de San-Matéo, à trois lieues de Manille, commence l'une des frontières des possessions espagnoles. Le reste de ce rayon non découvert encore est livré à des tribus sauvages qui occupent les sommets les plus élevés de la chaîne. Les Tagals nomment ces peuples Igorotes ou Negritos. Très-adroits à la chasse, ces Negritos viennent à San-Matéo échanger leur gibier contre du riz : ils sont presque nus, se couvrent les parties naturelles de peaux de bananes, et parlent assez facilement le tagal.

Cette courte et attrayante excursion nous avait mis en goût : celle de la Laguna nous réservait des scènes plus curieuses encore. Nous partîmes de Bidondo dans une barque armée de Tagals vigoureux qui avaient peine à lutter contre un courant rapide. C'était pour la première fois que nous voyions aussi bien les bords du Passig. A droite et à gauche nous voyions fuir les maisons des faubourgs qui se mirent dans la rivière ; nous admirions du côté de Bidondo ces délicieuses salles de bains domestiques, construites au niveau du courant, pour l'usage de chaque logis et de chaque famille. Quand Manille fut loin, quand ses clochers et ses remparts eurent disparu, la campagne nous étala ses sites ravissans, ses rizières balancées à la brise, ses bouquets de palmiers et de bambous, ses huttes indigènes au toit aigu, à la cage suspendue en l'air (Pl. XXXIII—1). Sur les mêmes eaux qui nous portaient, des milliers de pirogues chargées ou vides descendaient avec le courant, ou le remontaient comme nous ; de quelque côté qu'on se retournât, on avait du bruit et de la vie, de l'espace, de la lumière et de l'air.

Notre première halte eut lieu à Passig, village qui a donné son nom à la rivière de Manille. Passig n'est peuplé que de pêcheurs qui vont vendre à Bidondo le produit de leur journée. Au dessus et avant d'arriver au lac, on trouve de fort belles habitations, propriétés de riches espagnols (Pl. XXXIII—2).

Enfin la Laguna s'arrondit devant nous, la Laguna, ce magnifique lac intérieur qui a trente lieues au moins de circonférence. La Laguna est partagée en deux portions inégales par une chaîne d'îles désertes, autour desquelles, comme dans tout le lac, on trouve de 25 à 30 pieds de profondeur. Cet immense réservoir d'eau douce provient de la multitude de ruisseaux et de petites rivières qui descendent des plateaux environnans. Peut-être aussi la disposition du sol détermine-t-elle sur ce point l'afflux souterrain de toutes les eaux qui coulent des hautes montagnes de l'intérieur. Renouard de Sainte-Croix qui a bien vu cette île paraît même croire que le lac a des communications avec les volcans qui l'environnent. « Une preuve des plus fortes qu'on puisse en donner, dit-il, c'est qu'en 1800 on vit pendant les chaleurs une très-grande quantité de poissons morts sur la surface du lac, dont les eaux cessèrent d'être potables, et prirent une odeur fétide et corrompue. Le grand nombre de ces poissons qui flottaient ainsi jusqu'à Manille y firent craindre une peste, ou tout au moins une épidémie. On envoya des médecins dans les villages pour chercher à reconnaître si on n'en découvrirait pas les symptômes. Le gouvernement fit publier un arrêté qui défendait aux habitans de manger de ces poissons. On en fut heureusement quitte pour la peur et pour les précautions qu'on avait prises. Une chose digne d'être remarquée, c'est qu'une très-grande quantité de ces poissons n'étaient pas entièrement morts ; le corps paraissait conserver du mouvement et de la sensibilité, lorsque la tête était déjà en putréfaction. Le lit de la rivière en était rempli. On jugea que dans la communication avec le lac il s'était répandu beaucoup de soufre, et que c'était une des principales causes de cette mortalité : les eaux en étaient très-fortement imprégnées. Je ne me permettrais pas de rapporter ce fait, ajoute Sainte-Croix, s'il n'était attesté par tous les habitans de la colonie et par les procès-verbaux que j'ai eu entre mes mains. »

Les premières terres que nous vîmes en entrant dans le lac étaient basses et noyées ; mais bientôt se révélèrent à nous des côtes abruptes dont les sommets étaient garnis de bois. Plus loin la scène changea ; les versans devinrent moins raides, et de magnifiques villages où blanchissaient des églises et des couvens indiquèrent un pays d'opulence maritime et territoriale. Cela se prouvait encore et par l'aspect des plateaux en culture, et par l'élégance des cases bâties sur la grève, et par des myriades de grosses barques ou de petites pirogues, qui animaient les anses et les débarcadères. La pêche et le cabotage pour les riverains, l'agriculture pour les autres, voilà comment se distribuaient les rôles dans cette population qui

Digitized by Google

vivait à la fois et de son admirable lac et des terres fécondes qui l'entourent.

L'habitation de M. de la Gironnière était située presque au fond de la Laguna. Nous y arrivâmes dans l'après-midi. Là, sur une langue de terre qui regarde Santa-Cruz, chef-lieu de la province, est un vaste logis de maître avec une aile attenante, maison bâtie presque à l'européenne, commode, aérée, à deux étages. Des magasins, une sucrerie en activité, d'autres dépendances moins considérables et un hameau tagal se groupent autour de l'habitation (Pl. XXXIII — 3). Tout cet ensemble se nomme la Hala-Hala; c'est la propriété d'un Français, M. de la Gironnière. La Hala-Hala a été créée, organisée, soignée, baptisée par lui. Il y a peu d'années, on n'y voyait qu'une forêt inculte, un marécage infect, avec quelques cabanes de forbans; aujourd'hui ce sont de riches plantations, une manufacture prospère, un hameau tranquille et laborieux. La population d'indigènes, attirée par le bien-être, y augmente à vue-d'œil, les terrains environnans se dépouillent et s'ensemencent. Ainsi un de nos compatriotes aura la gloire d'avoir pris l'initiative du défrichement de cette terre espagnole.

Et pour en venir là, que de défiances, que de jalousies il a fallu vaincre! Habitant de Manille depuis 1814, M. de la Gironnière n'a désarmé toutes les antipathies locales qu'après un long séjour et par une alliance créole. Ce qu'on avait jusqu'alors obstinément refusé, même aux nationaux, on le lui accorda, à lui Français, qui avait la conscience de sa force et de la fécondité de ce terroir. Cet exemple portera ses fruits. Un lac intérieur, navigable dans toute son étendue, à deux lieues de la mer et lié à elle par une large rivière; puis, autour de ce lac un sol vierge et actif, prêt à tout produire, étagé de manière à varier les cultures : voilà ce que tôt ou tard l'indolence espagnole devait utiliser, et ce qu'une tentative fructueuse pouvait seule mettre en évidence.

Nous reçûmes à la Hala-Hala l'hospitalité la plus cordiale. Français et recommandés par MM. V...., c'était assez d'un seul de ces titres auprès d'un homme excellent et plein de nobles qualités. Le souper fut gai, long et bien rempli. On causa de la France et de Luçon; on but de l'excellent bordeaux à nos voyages futurs et à la prospérité de la ferme-modèle.

Le lendemain nos courses intérieures recommencèrent. Notre hôte nous donna des vestes et des pantalons de grosse toile; il nous couvrit la tête du salacot, coiffure utile à la fois contre la pluie et contre le soleil. Ainsi accoutrés, nous allâmes visiter Santa-Cruz, jolie petite ville assise au bord du lac dans une plaine couverte de moissons. Le couvent, l'église, les maisons blanches et propres se découpaient sur les montagnes boisées, et saisissaient le regard. Santa-Cruz, centre d'un commerce actif de vin de palme et d'eau-de-vie de coco, est peuplée de Tagals et de Chinois, les uns agriculteurs, les autres marchands. Malheureusement le site n'est pas salubre : la saison des pluies y détermine des inondations, et à leur suite viennent la fièvre et le choléra, qui prélèvent chaque année leur tribut de victimes.

Plus loin que Santa-Cruz et dans une gorge délicieuse, est le célèbre petit village de los Baños, qui a le premier attiré les Européens dans la province de *Laguna*. Comme son nom l'indique, ce village possède des bains d'eau minérale, dont les vertus étaient jadis en grand honneur à Manille. On citait, à l'appui, des cures extraordinaires et fréquentes, des miracles qui confondaient l'art des médecins. La montagne à laquelle ce village est adossé est visiblement un produit volcanique, et la source qui en sort est au même degré que l'eau bouillante. Quoique Sonnerat assure y avoir vu des poissons vivans, il faut, avec quelques observateurs plus modernes, mettre cette assertion au nombre des fables. Renouard de Sainte-Croix a vérifié qu'aucune plante n'y pouvait même végéter : tout animal qu'on y plonge est à l'instant même dépouillé de sa peau. Un œuf y durcit en quatre minutes.

Les eaux de los Baños paraissent efficaces, principalement contre les maladies de la peau. Autrefois il était de mode à Manille d'aller passer un mois de la belle saison dans cet établissement thermal, et sans doute, là comme dans toutes les localités analogues, la salubrité de l'air, l'exercice du corps, l'absence de tout tracas domestique ou commercial, la vie réglée et méthodique, le régime sain et doux, faisaient plus sur les baigneurs que les propriétés curatives des eaux. Mais depuis un demi-siècle ce pélerinage hygiénique est tombé en désuétude : l'invasion des Anglais en 1762, l'apparition de bandits dans une île du lac, le prix élevé des bains, leur mauvaise tenue, ont peu à peu éloigné la foule du hameau de los Baños. Nul site pourtant, dans les Pyrénées et dans les Alpes, ne peut se dire plus imposant et plus beau. D'énormes blocs volcaniques, aux formes anguleuses et facettées, des aiguilles, des pyramides de roc, portent à leur plus haute crête des panaches d'arbres dont on ne sait ni l'âge ni le nom.

Digitized by Google

Derrière ce premier plan de forêts et de montagnes, viennent d'autres montagnes et d'autres forêts, diverses d'aspect et de caractère : celles-là, plus hautes, montrent de loin le cours de leurs torrens en découpures larges et profondes; elles sont livrées aux buffles, aux sangliers et aux cerfs, ou aux Negritos, aussi sauvages que les cerfs, les sangliers et les buffles.

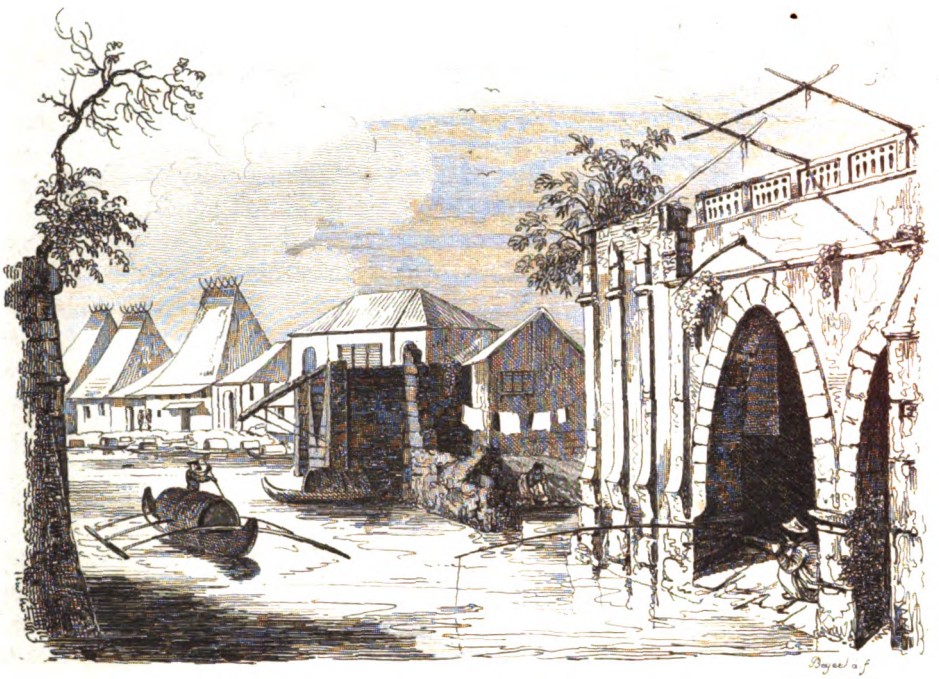
Toutes ces terres semblent porter au front l'empreinte d'un déchirement ; les pics affaissés accusent des cratères éteints; la pierre noircie témoigne d'éruptions antérieures, et, pour compléter ces indices, de temps en temps Luçon tremble sur sa base, les églises, les couvens, les maisons de Manille croulent et s'affaissent au ras du sol. Le plus voisin de ces anciens volcans est à un mille de los Baños. La bouche ignivome est aujourd'hui remplie d'une eau verdâtre et stagnante. Dans ce petit lac, d'un quart de lieue de circonférence, se plaisent et prospèrent des caïmans gigantesques. Renouard de Sainte-Croix en a vu dont la longueur excédait cinquante pieds.

Dans notre course à los Baños, ce qui nous frappa le plus ce fut la prodigieuse quantité des canards et des cannetons qui s'ébattaient sur cette partie du lac : sa surface en était couverte. La cause de cette affluence de volatiles d'une même espèce nous était bien expliquée par le goût des Tagals, des Malais et des Chinois, qui les préfèrent aux poules; mais le moyen d'arriver à une pullulation aussi merveilleuse déconcertait tous nos calculs. Notre guide seul nous donna le mot de l'énigme. Pour suppléer aux fours usités en Chine dans la couvaison artificielle, les Tagals ont imaginé d'employer la chaleur humaine, et ils ont, parmi leurs indolens serviteurs, trouvé des couveurs patiens et assidus. On arrange à cet effet une espèce de cadre, contenu par des traverses légères doublées d'épaisses couvertures : quand les œufs y sont arrimés droits, serrés l'un contre l'autre, et tenus en respect par des cendres jetées dans les interstices, on hisse cet appareil, à surface régulière et plane, jusqu'à une petite hauteur du sol, et le nonchalant couveur s'alonge sur ce divan singulier; il y boit, il y mange, il y fume, il y mâche son bétel, non sans ménager les coques fragiles que sa chaleur doit féconder. L'habileté de ces couveurs est telle, qu'ils suivent jour par jour le progrès de l'embryon, et qu'ils aident à sa sortie, quand le moment est venu, en brisant eux-mêmes l'enveloppe. A peine éclose, la couvée court vers le lac, y barbotte tout le jour, et se retire le soir dans des cages flottantes construites sur la grève. L'éducation des canards est une des grandes industries du village de los Baños et de Santa-Cruz.

Le jour suivant, qui était le dernier de notre pélerinage, M. de la Gironnière voulut nous arranger une partie de chasse dans toutes les règles. Au petit jour, le cor nous réveilla, et bientôt chiens et piqueurs, chasseurs et valets, voitures, chevaux, palanquins, se mirent en mouvement vers la forêt. C'était presque royal.

La chasse commença sur les flancs boisés d'une colline, que coupaient des sentiers ardus et presque impraticables. A peine y étions-nous entrés, que les chiens firent lever un cerf, élégant et noble animal, plus petit néanmoins que nos belles espèces. Il passa près de Norberg, qui l'ajusta et l'abattit. A un mille de là, la meute signala une nouvelle proie, un sanglier, l'un des plus beaux qui se fussent jamais vus dans les forêts de la Laguna. Cette fois, l'honneur de la chasse m'appartint. Bientôt de la crête des montagnes nous descendîmes dans une plaine coupée de taillis et de marécages, asile habituel des buffles sauvages, le plus dangereux quadrupède de ces contrées. Tranquille, obéissant, endurant même dans l'état de domesticité, le buffle est terrible à l'état de nature. La vue de l'homme le met hors de lui; ses yeux s'animent, ses naseaux soufflent de la flamme. Malheur au chasseur qui le manque ou qui le blesse; il est perdu. Nul cheval au galop n'arrive plus vite sur son adversaire, nulle bête sanguinaire ne garde plus de rancune et plus d'acharnement. S'il vous atteint, il vous perce de ses cornes aiguës, vous foule aux pieds, vous torture vivant, vous insulte mort. Un arbre même n'est pas un abri sûr contre ses poursuites; ne pouvant rejoindre sa victime sur ses branches, le buffle s'en constitue le geôlier avant d'en être le bourreau; il persiste dans ses vengeances, monte autour du tronc sauveur une faction opiniâtre, et n'y renonce qu'abattu par la faim et par la soif. M. La Place raconte qu'un Tagal de la Hala-Hala, travaillant à couper du bois, eut le bonheur d'échapper d'une façon étrange à un buffle qui le tenait bloqué sur un haut palmier. Pressé par le besoin, le bûcheron se sentit le courage de se prendre corps à corps avec son antagoniste; il descendit, sauta légèrement autour de lui, parvint à saisir sa queue, s'y cramponna de la main droite, et, prenant ensuite son couteau de la gauche, il cribla de blessures le flanc de l'animal. Ainsi attaqué, le buffle partit comme un trait; mais le courageux

Digitized by Google



3 *Ruines dans un Faubourg de Manille.*

3 Ruinas en un Arrabal de Manilla



4 *Homme et Femme Flocos.*

4 Hombre y Mujer Flocos.

Digitized by Google

Digitized by Google

Tagal ne lâcha point prise ; il se laissa emporter à travers les brousailles, les rocs, les marais, et tomba enfin, couvert de boue et de sang, auprès de son ennemi mort.

Pour dompter le buffle sauvage, les indigènes le traquent dans des fosses recouvertes de feuillages. Quand il en sort, abattu par la faim, faible, épuisé, il se laisse conduire vers le troupeau apprivoisé et prend, à l'exemple des autres, des habitudes d'esclavage. Le buffle né dans la domesticité a rarement des velléités d'indépendance ; les natifs disent même qu'il porte au cou la marque du collier de sa mère, ce qui est pour les buffles sauvages un signe flétrissant d'exclusion et de réprobation.

Notre chasse eut une foule d'incidens trop longs pour être dits. Tantôt c'était un animal relancé qui nous occupait, tantôt un site ; ici un hameau, là une forêt. Mais une cascade près de la Hala-Hala fut une des choses qui nous impressionnèrent le plus vivement. Pour y arriver, il fallait marcher dans le lit même du ravin, au milieu de roches aiguës et glissantes. Malgré les périls et les âpretés du chemin, nous persistâmes, et ce fut un beau dédommagement pour nous que l'aspect de cette nappe immense, précipitée entre les parois du roc perpendiculaire, surplombée d'arbres et de lianes qui se festonnaient sur l'abîme (Pl. XXXIII — 4). Il y avait dans cet ensemble tant de nature sauvage et primitive, un si grand silence à côté d'un bruit si grand, que l'admiration et l'attention étaient imposées. Point d'animaux, point d'oiseaux même, dans cette enceinte où les eaux seules paraissent avoir quelque vie : à peine de temps à autre une chuave-souris, sortie d'une fente du roc, planait-elle dans cette atmosphère imprégnée d'une pluie ténue. Pour nous tirer du lit du torrent, il n'y avait qu'une route, celle du rocher taillé à pic. Les Tagals qui nous accompagnaient s'y aventurèrent. L'un d'eux, saisissant une longue liane qui pendait de la cime jusqu'au pied de ce mur de granit, y grimpa comme ferait un maçon avec sa corde à nœuds. Quoique peu habitués à des ascensions de ce genre, nous nous hasardâmes à l'imiter en nous aidant de ces secourables lianes, rampe naturelle du voyageur. La liane que nous vîmes nous parut être la même qui abonde dans les forêts vierges de l'Amérique. Sa tige longue, qui enlace les arbres et rampe ensuite au hasard, est couverte d'une écorce brune, filandreuse et grossière. Quand on la coupe, il en découle, au travers d'une moëlle grisâtre, une eau limpide, sans odeur et sans mauvais goût.

Après la grande chasse vint la petite : elle consista en quelques petites tourterelles dites *à coup de poignard*, à cause d'une touffe de plumes couleur de sang qu'elles ont sur la gorge. Nous tuâmes aussi deux singes dans des fourrés où ils s'étaient retranchés, et une gazelle du genre de celles dont Lapérouse parle dans son Voyage.

Ainsi, en deux jours, l'un de promenade, l'autre de chasse active et fatigante, nous avions exploré la plus grande et la plus riche portion du territoire de la Laguna. Nous avions reconnu une contrée fertile en riz, en poivre et en indigo ; des forêts qui donnaient de beaux bois de teinture et de construction ; nous avions appris, par l'exemple d'un coloniste français, quel admirable parti on pourrait tirer de ce sol, de ce climat, de ces eaux, de toute cette nature.

Enchantés de notre voyage, nous dîmes adieu à nos hôtes, et nous remontâmes sur notre barque, qui nous ramena rapidement à Manille. La première personne qui vint à notre rencontre sur le quai fut l'un des MM. V... : il semblait nous attendre avec impatience. « Votre patron chinois est prêt, nous dit-il, vous partez demain ; j'ai fait hâter son chargement. Le choléra est à Cavite ; il sera ici dans quelques jours : quelque désir que nous ayions de vous posséder, nous ne voudrions pas porter votre deuil. — Le choléra est à Cavite ! dit Norberg, il faut y aller ; je n'ai vu ni Cavite, ni le choléra : l'occasion est double. » M. V.... insista vainement pour l'en détourner ; la partie fut résolue. Nous devîmes aller par terre et revenir par la baie.

Notre voiture roula en effet une heure après dans le faubourg de la rive gauche qui mène à Cavite. La route était large, ombragée et assez bien tenue : les habitations tagales qui la bordent firent bientôt place à des champs cultivés, où paissaient de nombreux troupeaux de buffles.

Nous avions quitté Manille depuis deux heures à peine, que Cavite parut. Cavite, comme le dit son nom tagal *Cavuit* (anse), est assise dans un petit golfe que forme une langue avancée dans la mer. Plus considérable autrefois, elle a été graduellement absorbée par l'importance chaque jour croissante de Manille. A cette cause de dépérissement sont encore venus se joindre d'affreux tremblemens de terre, qui ont renversé jusqu'à ses fortifications. Malgré cette décadence, Cavite est toujours le port militaire de Luçon : elle a un arsenal, des magasins pour la marine royale et des chantiers de construction. On y conserve une petite garnison et un gouverneur, autrefois nommé directement

Digitized by Google

par l'Espagne et indépendant du capitaine-général, mais aujourd'hui au choix de ce dignitaire et son subordonné.

Les chantiers et l'arsenal de Cavite étaient encore, au commencement de ce siècle, célèbres et florissans. Six cents ouvriers indigenes s'y trouvaient constamment occupés. On y construisait, on y équipait des bricks de guerre, des corvettes, et même des frégates. Mais telle est la lenteur des ouvriers tagals dans ces travaux, que ces navires coûtaient des sommes exorbitantes, hors de toute proportion avec les devis d'Europe. Ainsi, la dernière frégate mise à flot ne revenait pas à moins d'un million de piastres; une coque de galion allait à quatre-vingt mille. De nos jours, quoiqu'on ait obtenu plus d'activité et plus d'économie dans la main-d'œuvre, la concurrence est encore impossible pour la confection de bâtimens de haut-bord. Aussi se borne-t-on à faire établir à Cavite quelques-unes de ces embarcations pontées, sveltes, gracieuses, taillées pour la course, et armées sur l'avant d'un fort canon à pivot, espèces de canonnières destinées à la surveillance de la côte et à la police de ces mers, qu'infestent les forbans malais, connus sous le nom de Maures. Ces hardis déprédateurs ne se montrent pas toujours effrayés de cette croisière : ils attaquent les gardes-côtes, soit qu'ils se trouvent isolés, soit même qu'ils marchent en flottille, les joignent à l'abordage, et viennent souvent à bout des équipages tagals qui les montent.

L'histoire de la prospérité de Cavite est liée à celle du fameux galion d'Acapulco, seul intermédiaire entre les possessions espagnoles de l'Asie et celles de l'Amérique. Comme complément du galion existait alors la société des Œuvres-Pies, grande commandite usuraire qu'avait fondée à Manille l'autorité ecclésiastique. Le galion et les Œuvres-Pies, voilà quels furent long-temps les deux pivots de la richesse de Luçon, et de Cavite surtout, hâvre du galion.

Le galion était un énorme bâtiment de douze à quinze cents tonneaux, que le roi d'Espagne mettait chaque année à la disposition des négocians de Manille. On le chargeait de denrées du continent asiatique et des pays malais, et l'on recevait en retour l'or et la cochenille du Mexique, les draps d'Espagne et une foule de passagers religieux ou laïques, qui attendaient, pour venir dans l'Inde, l'occasion de l'énorme paquebot. La somme des richesses entassées dans sa cale est au-dessus de toute estimation. Ouvertement ou en contrebande, les galions recevaient parfois de quinze à vingt millions de valeurs. Lancés dans des parages peu battus et montés par d'inhabiles pilotes, un grand nombre d'entre eux naufragèrent dans les mers du Sud, et Manille se vit ainsi, à diverses reprises, frappée de pertes considérables.

Le galion et les Œuvres-Pies ont presque duré jusqu'à nous; on essaya bien, vers la fin du siècle dernier, d'élever privilége contre privilége, par la création de la Compagnie des Philippines; mais ce fut un essai malheureux, qui n'aboutit qu'à une ruine et à un gaspillage. A l'heure actuelle et en présence de tant de colonies émancipées, il n'y a plus de salut pour les autres colonies que dans la liberté commerciale. Si riches de leur sol, si favorisées par une merveilleuse situation, placées à la portée de trois parties du monde, l'Asie, l'Océanie et l'Amérique, liées à l'Europe par l'autorité métropolitaine, les Philippines n'ont qu'à vouloir pour marcher les premières dans une voie de progression féconde. Elles ont à leur porte de merveilleux exemples : en profiteront-elles!

Nous avions en une demi-heure tout vu à Cavite, son port assez bon, son arsenal, ses ouvrages de défense, ses églises, ses couvens, ses maisons mesquines et sa population misérable. Norberg avait même eu la chance d'y rencontrer ce choléra, qu'il était si jaloux de voir, dans la personne d'un pauvre ouvrier, dont on portait le corps violacé à l'hôpital militaire. La maladie du reste n'était pas intense à Cavite : une vingtaine de Tagals en étaient morts dans l'espace de huit jours, et le fléau paraissait s'amortir. Pour retourner à Cavite, nous prîmes un *banka*, bateau de passage léger, effilé, que deux rameurs faisaient voler sur l'eau avec la plus grande vitesse. Une toiture en bambou servait à nous abriter du soleil. La rade était toute sillonnée de pareilles embarcations qui vont et viennent de Cavite à Manille (Pl. XXXIV—2). Dans le cours de cette rapide traversée, notre attention fut captivée par des radeaux que montaient des pêcheurs. L'appareil de la pêche consistait en un vaste filet ou épervier quadrangulaire, dont les deux coins supérieurs étaient fixés à de longs bambous, et les deux autres amarrés à l'une des extrémités du radeau. Un levier placé sur l'arrière faisait basculer le filet de manière à ce qu'il plongeait profondément dans la mer, ou se hissait à volonté (Pl. XXXIV—1). Autant que nous en pûmes juger, cette méthode procurait une pêche abondante à ceux qui la pratiquaient.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Manille. Quelques heures me restaient à peine,

Digitized by Google

pour mettre de l'ordre dans mes notes, et pour les compléter. Persuadé que je serais plus tranquille et plus isolé à bord de notre jonque, j'y voulus coucher le soir même. Norberg ne devait m'y rejoindre que le lendemain matin.

CHAPITRE XXXI.

PHILIPPINES. — HISTOIRE DEPUIS LA CONQUÊTE.

C'est à Magellan, le premier qui pressentit et trouva le passage aux Indes par le cap Horn, que l'on doit la découverte des Philippines. Parti des ports espagnols le 10 août 1519 avec cinq navires, il traversa le 1er novembre le détroit qui porte son nom, et aperçut le jour de la fête de Saint-Lazare un groupe d'îles, qu'il nomma de cette circonstance l'archipel de Lazare. Il toucha à Mindanao vers la fin de mai, y planta une croix comme prise de possession, passa de là sur l'île de Zébu où il convertit et fit baptiser le roi, sa famille et son peuple, débarqua ensuite sur l'île de Mactan, sur laquelle il périt en combattant son prince qui s'était trouvé un moins accommodant catéchumène. Après Magellan, le chef de l'escadre, Juan de Serano, périt aussi dans un guet-apens que lui tendit le roi de Zébu nouvellement converti. Dès-lors la division se mit parmi les trois vaisseaux qui restaient, et Sébastien Cano, qui commandait *la Vitoria*, eut seul la gloire de reparaître le 7 septembre 1522 dans le Guadalquivir, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance et fait ainsi, pour la première fois, le tour du monde.

On avait donc trouvé à la fois un archipel nouveau et une nouvelle route pour s'y rendre; mais long-temps encore tout cela devait rester stérile. Les années qui suivirent furent employées à disputer aux Portugais la possession des Moluques, et à interpréter à coups de fusil un bref fort ambigu du pape Alexandre VI. Plus tard Villalobos, qui fit prévaloir le nom de Philippines à cause du roi régnant Philippe II, vint échouer dans une expédition et mourir à Amboine. Ce ne fut qu'en novembre 1564 que partit du port de la Nativité la petite escadre à qui il était réservé de fonder la puissance espagnole dans ces parages. Elle était aux ordres de Lopez de Legapsi, homme d'une valeur éprouvée. Les deux navires qui composaient l'expédition découvrirent l'île des Barbus, touchèrent aux îles des Larrons le 22 janvier 1565, et attérirent le 13 février sur Tandaya et Abuyo qui font partie du groupe des Philippines. Là, Legapsi chercha à se procurer des vivres; mais, repoussé par les naturels, il s'avança dans les Bissayes et mouilla à Bohol, où il n'obtint quelques provisions qu'en buvant du sang d'un chef sauvage mêlé à son sang espagnol. De Bohol il cingla vers Zébu, s'empara du chef-lieu après l'avoir canonné et y bâtit un fort. Ce fut le noyau d'une colonie plus stable. Peu à peu on traita avec les insulaires et leur roi retirés dans l'intérieur; on soumit les îles voisines, on eut des vivres, soit de Panay, soit de Masbatte, soit de Luçon; enfin, et c'était le point essentiel, on reçut de la métropole quelques renforts en vaisseaux et en soldats, sans lesquels ces préliminaires d'occupation devaient rester stériles.

Ce fut à ce moment que Legapsi songea plus sérieusement à la conquête de Luçon. Il y détacha son neveu, Juan de Salcedo, qui battit les indigènes, et fonda Manille en 1571. Les rajahs du pays voulurent en vain résister: vaincus, ils furent obligés de plier devant une poignée d'Espagnols, qui avaient pour les combattre des moyens de destruction énergiques et décisifs. Bientôt des remparts s'élevèrent autour de la ville nouvelle, et Luçon fut, de ce jour, acquise à la cour de Madrid.

Luçon, la plus considérable des Philippines, fut ainsi nommée par les vainqueurs, du mot *Lusong*, nom donné par les naturels à des pilons pendus à la porte de chaque case, et qui servaient à écosser le riz. Cette île, longue de 175 lieues du nord au sud, et large de 75, était alors peuplée de races diverses et distinctes.

Sur le littoral vivaient des peuples évidemment d'origine malaise, malgré quelques légères modifications. On les appelait Tagals, Pampangas, Zimbales, Pangasinans, Ilocos et Cayagans; ils étaient plutôt olivâtres que noirs, avaient les cheveux lisses, les traits réguliers, vivaient en société sous un régime de demi-civilisation, avec des rajahs pour chefs, des castes privilégiées, des nobles ou *bagnans*, des prolétaires ou *calianes;* ils pratiquaient l'hérédité en matière civile; parlaient une langue harmonieuse et correcte, possédaient leurs codes de lois criminelles, reproduisaient dans beaucoup de leurs coutumes, comme dans leur hiérarchie sociale, des faits communs aux grandes îles de l'archipel; connaissaient le mariage par *joujour*, priaient les mânes de leurs aïeux, et conjuraient les mauvais génies; se rattachaient enfin, par une foule de nuances analogues, aux insulaires de Bornéo, de Java et de Sumatra.

Mais dans les montagnes de Luçon, dans ses gorges désertes, dans ses forêts profondes, végétait un autre peuple, que les Tagals appelaient

Digitized by Google

OEtas ou Aétos, et que les Espagnols ont nommé Igorotes, ou plus génériquement encore Negritos del Monte. Ces OEtas ou Negritos ont des caractères complètement distincts de ceux des habitans des plaines : petits de taille, noirs comme le jais, avec la peau huileuse, les cheveux laineux et crépus, le nez aplati, les traits ignobles, les lèvres grosses et saillantes; ils vivent à l'état sauvage, n'ayant pas d'instinct plus avancé que celui de la brute; ils marchent nus, fuient les lieux peuplés, se laissent difficilement prendre, et s'échappent à la première occasion pour regagner leurs âpres montagnes. Leur seule ressource dans ces retraites est la chasse dans laquelle ils se montrent fort adroits. Quand ils veulent se procurer quelques denrées, ils se hasardent à paraître dans quelques villages de la lisière espagnole, où ils échangent leur gibier contre du riz.

D'après toutes les traditions locales, ces Negritos sont plutôt les aborigènes de Luçon que les peuples olivâtres. A mesure que la race aux cheveux lisses s'est répandue sur les côtes et a gagné du terrain dans l'intérieur, les hommes à la tête laineuse et crépue se sont retirés vers les hauteurs. Dans le début sans doute, il y a eu lutte; il y a eu du sang versé de part et d'autre; mais en vertu de cette loi générale qui fait disparaître peu à peu les types bruts devant les types plus nobles, les sauvages devant les civilisés, les Negritos ont été graduellement acculés et circonscrits dans un rayon plus étroit; ils ont eu à souffrir de la misère et de la faim; ils ont à chaque siècle diminué de nombre; ils continueront ainsi, jusqu'à ce que leur race s'éteigne et se perde dans l'étiolement.

Du reste ce n'est pas un fait isolé que cette disparition successive des races noires, absorbées tour à tour par la race jaune et par la race blanche. Ce grand travail a dû s'établir et s'opérer ici-bas de temps immémorial, ce qui prouverait que notre globe est plutôt en voie de progression que de décadence.

La présence de ces peuples noirs dans Luçon a donné lieu à une foule de théories et d'hypothèses; mais aucune d'elles n'a encore fourni de résultats complets et satisfaisans. On en est venu seulement à constater que cette même caste sauvage occupait çà et là dans l'Océanie, dans l'archipel malais, dans le continent asiatique, dans la mer des Indes, des localités dont tantôt elle jouissait seule, et que d'autres fois elle défendait contre les envahissemens de nouveaux venus. Ainsi en ne tenant pas compte de quelques nuances légères, résultat inévitable de latitudes, de nourritures, de climats différens, on retrouve le type des OEtas ou Negritos de Luçon dans les Moyes de Cochinchine, les insulaires des Andamans, les Bedhas de Ceylan; dans quelques tribus montagnardes de l'archipel malais, tous pays situés au nord de l'équateur; puis encore au sein de toute l'Australie, sur la Tasmanie, où ils ne sont guère plus doués que les animaux auxquels ils disputent la place; sur les îles Viti et Salomon, comme dans la terre des Papous. Maintenant comment ce peuple, que plusieurs caractères rattachent à l'indigène du continent d'Afrique, au noir du Zinguebar, au Cafre, au Mozambique, au Malgache, comment ce peuple s'est-il établi sur ces divers points, si loin de sa souche; comment s'y est-il maintenu? Comment, et ce contraste n'est pas ce qui complique le moins l'énigme ethnographique, comment, à ses côtés, d'autres peuplades visiblement étrangères à cette origine, peuplades cuivrées, à cheveux lisses, de plus belle et de meilleure nature, plus sociables et plus industrieuses, sont-elles venues coloniser des îles placées à l'orient des leurs, et disséminées sur une étendue de 71° de latitude, c'est-à-dire du 23° N. au 48° S., des îles Hawaï à la Nouvelle-Zélande?

Serait-ce que divers continens ont apporté tour à tour leur part de population à ces terres océaniennes, derniers sommets peut-être d'un monde englouti? L'Afrique y aurait-elle envoyé, à une époque sans date, des colonies de Zingues et de Malgaches, pendant qu'au nord l'Arabie et l'Inde, reconquérant du terrain sur les noirs, faisaient une place dans le globe à la race malaise, évidemment distincte de tout ce qui l'entoure?

Cette donnée, toute hypothétique, n'expliquerait pas néanmoins par quels moyens de navigation ces races distinctes seraient venues aboutir à un archipel ignoré. Elle ne dirait pas quel besoin, quel désir, quel hasard, quelle force, les auraient poussées à cette émigration aventureuse. Des savans distingués s'occupent de résoudre ce problème : ils y procèdent par une patiente comparaison des langues, des mœurs, des caractères physiques de la famille océanienne, avec ceux des autres races humaines. Mais nous doutons que leurs utiles travaux aboutissent à des résultats complets. Des preuves matérielles, incontestables, évidentes, manqueront toujours à l'histoire de l'homme sur quelque point du globe qu'on l'observe; car l'homme dans son état d'enfance n'a rien constaté; il n'a eu sa chronologie que lorsque le sens de la mémoire et celui de la comparaison ont

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Rivière de Pasit à Manille.*

1 Rio de Pasit en Manilla



2. *Casa Mattar de Pandacon.*

de Sainson del.

Digitized by Google

été profondément éveillés chez lui. Il faudrait se trouver en dehors des faits de notre création, et au-dessus d'eux, pour expliquer de tels mystères; Dieu seul peut autant

Les OEtas de Luçon nous ont conduit loin; revenons au sol qu'ils habitent et à l'histoire de sa conquête.

Ainsi les Espagnols, après la conquête du littoral et la fondation de Manille, trouvèrent dans les races tagales un instrument docile à leurs projets. Quant aux OEtas ou Negritos, les vainqueurs se soucièrent peu d'une population appauvrie et insaisissable : après quelques vains efforts pour les convertir, ils s'habituèrent à ne pas en tenir plus compte que des singes qui peuplaient ces forêts.

La première période de l'occupation espagnole fut marquée par des querelles entre l'autorité politique et l'autorité religieuse, toujours en guerre à propos de leurs attributions. Les moines Augustins qui avaient accompagné Legapsi voulaient qu'on leur fît la part la plus large dans le gouvernement colonial; ils superposèrent leur chef au chef militaire, et mirent à profit les faiblesses et les concessions du pouvoir civil. Encore, si tout se fût borné à cette lutte, la paix intérieure aurait pu sortir d'un arrangement; mais unis contre les agens civils, les ecclésiastiques, moines ou prêtres, étaient divisés entre eux. Ces débats de prééminence entre les différens ordres, cette lutte des Augustins contre les Franciscains, des Dominicains contre les Récollets; cette ligue des moines contre le clergé séculier, et surtout contre l'archevêque, toutes ces dissensions, aussi désastreuses pour la colonie que nuisibles à la dignité du sacerdoce, se prolongèrent pendant plusieurs siècles, et c'est seulement de nos jours que le haut clergé de Manille est revenu à l'union et à l'humilité que prêchent les évangiles.

Il faut dire toutefois, à la louange des premiers religieux débarqués à Luçon, que leur prédication fut empreinte de douceur et de persévérance. Ils n'y procédèrent pas avec le glaive, comme sur le continent américain, mais avec la parole; ils convertirent sans violenter la conscience, sans intimider par les supplices. Les Augustins devinrent surtout les instrumens les plus actifs de cette propagande. Grâce à leurs efforts, Luçon fut chrétienne au bout de quelques années; plusieurs centaines de cures, des églises, des couvens furent improvisés par toute l'île, et les natifs se rangèrent sous la loi de leur pasteur qui parlait au nom de Dieu avant de reconnaître les pouvoirs de l'alcade, qui invoquait l'autorité du roi d'Espagne. On peut reprocher aux moines, ouvriers dans ce grand travail apostolique, d'avoir employé quelquefois des moyens coërcitifs, comme le fouet, non-seulement pour déterminer une conversion, mais pour maintenir leurs ouailles dans l'observation rigoureuse de leurs devoirs religieux. Ainsi une Tagale qui manquait la messe était fustigée à la porte de l'église, et tout oubli des saintes pratiques encourait une dose plus ou moins grave de la même peine.

L'organisation religieuse et politique de Luçon était ébauchée à peine que l'île se vit compromise par les attaques des Malais de Bornéo et de Mindanao, improprement nommés Maures. Ces forbans, trop adroits pour s'aventurer dans une lutte ouverte, débarquaient à l'improviste sur un point du littoral, égorgeaient ou rançonnaient les prêtres, et emmenaient les naturels qu'ils vendaient ensuite comme esclaves.

En 1574, une agression plus sérieuse vint faire diversion à ces descentes de forbans. Cette année-là parut devant Manille un pirate chinois qu'on nommait le roi Limahon. Longtemps il avait tenu tête aux escadres de son empereur; mais à la fin, vaincu par le nombre, et obligé de fuir, il rêva de conquérir Luçon avec soixante-deux champans qui portaient 2,000 soldats aventuriers, non compris les matelots et 1,500 femmes. Le débarquement s'opéra le 29 novembre 1574, au moment où Lopez Legapsi venait d'être reconnu comme gouverneur-général des Philippines. Les Chinois marchèrent vers la ville espagnole qu'ils comptaient surprendre; mais un petit corps d'avant-garde aux ordres du capitaine Valasquez, ayant donné à la garnison le temps de se rallier, bientôt une bataille générale s'engagea et finit par la déroute des Chinois. Limahon essaya vainement de renouveler l'attaque; il fut repoussé derechef et obligé de se réfugier à l'embouchure de la rivière de Lingayen, dans le Pangasinan, province au nord de Luçon. Bloqué sur ce point, il parvint à s'évader pourtant avec une partie de ses troupes et gagna l'île de Formose. Les autres Chinois qui avaient fait partie de l'expédition s'enfuirent alors vers les montagnes où depuis, mêlés aux indigènes indépendans, ils formèrent une race que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de métis *Sanglayés*, race facile à reconnaître à ses yeux bridés et à son teint plus blanc que celui des Tagals et des Ilocos.

Digitized by Google

En 1590, un Japonais nommé Kicmon, que des opérations commerciales avaient plusieurs fois appelé à Manille, entreprit à son tour de se poser comme intermédiaire entre les Espagnols et son empereur. Il demanda des ambassadeurs, et cinq pères franciscains furent envoyés à ce titre; mais, après un début assez favorable, une persécution survint, et les malheureux apôtres furent tous suppliciés et massacrés.

A cette époque pourtant, la puissance espagnole se consolidait aux Philippines, et devenait conquérante dans l'archipel environnant. Bornéo recevait un souverain du choix des autorités manillaises; Desmarina faisait une démonstration hardie quoique malheureuse contre les possessions portugaises des Moluques; Baretto essayait la colonisation des îles Salomon nouvellement découvertes, et après lui sa femme Isabella, devenue commandant du vaisseau, le ramenait dans la baie de Manille; enfin Luçon voyait se compléter chaque jour son organisation politique, religieuse et militaire. Les natifs étaient catéchisés peu à peu, soumis et enrégimentés pour le service de l'armée coloniale.

Ce fut à cette époque de progression qu'un complot soudain menaça la puissance espagnole dans ces parages. En 1603, une singulière ambassade venue de la Chine mouilla dans la baie de Manille. Les délégués de l'empereur venaient, disaient-ils, de sa part, pour reconnaître si la presqu'île de Cavite n'était pas d'or. A cette étrange ouverture, le gouverneur Pedro d'Acunha garda son sérieux; il conduisit sur la péninsule les dignitaires chinois, leur fit voir le sol; puis il leur dit : « Vous le voyez, messieurs, il n'y a point d'or dans ces rochers; mais en voici, » continua-t-il en se tournant vers les plantations qui couvraient la plaine.

Cette ambassade eût passé inaperçue si, quelques mois après, une révolte générale des Chinois établis à Luçon n'eût laissé entrevoir l'action secrète des agens de l'empereur à côté de la démarche ostensible. Depuis long-temps la cour de Pékin avait à se plaindre de quelques tentatives des Espagnols contre l'île Formose : elle se vengea à sa manière, par l'astuce et la perfidie. Les colons chinois résidant à Manille et maîtres de tout le petit commerce étaient alors très-influens et par leur nombre et par leur patronage. Le faubourg de Bidondo qu'ils avaient créé en comptait déjà plus de 25,000. Ce fut là que s'ourdit le complot. Le plan des Chinois entraînait des *Vêpres espagnoles;* ils devaient égorger tout ce qui tomberait sous leur main, purger l'île d'Européens pour la remettre à leur souverain, maître de l'Empire-Céleste. Sans la révélation d'une Tagale mariée à un Chinois, la garnison de Manille, les dignitaires, les négocians, les religieux étaient massacrés. Par bonheur, cette femme alla tout dire, la veille du jour fixé, au curé de Quiapo, qui courut en informer le gouverneur.

Préparés à la résistance, les Espagnols concentrèrent leurs forces; mais l'attaque fut si soudaine, qu'ils n'eurent pas le temps de retirer leurs avant-postes des faubourgs, où cent cinquante hommes furent égorgés. La partie aurait été belle pour les Chinois, s'ils n'avaient abusé prématurément de la victoire et massacré tous les Tagals qui tombèrent sous leurs mains. Alors ils eurent deux ennemis acharnés, deux ennemis pour un. Les moines, presque tous anciens militaires vieillis dans les guerres de Flandre, les prêtres, les marchands, les femmes, tout prit les armes dans cette guerre sans quartier. Le père Flores conçut et exécuta un mouvement stratégique, au moyen duquel l'insurrection, coupée en deux, ne put ensuite parvenir à se masser et à se rejoindre. Gallinato attaqua les Chinois du Pariam, et Luis ceux de Bidondo. Enfin, traqués de toutes parts, les insurgés se replièrent sur Saint-Paul del Monte, et de là sur la province de Batangas. Le mouvement finit et s'appaisa par le massacre du chef de la révolte, Engeau, dont la tête, fichée sur un bâton, fut portée au gouverneur de Manille en signe d'expiation.

Les années qui suivirent furent moins agitées. Les déprédations des forbans maures, l'insurrection des Bissayes, où des missionnaires périrent égorgés, précédèrent une insurrection nouvelle des Chinois en 1639, tentative terminée comme la première par la dispersion des rebelles. Elle fut si complète, que des villages entiers de Chinois se fondèrent sur les plateaux sauvages de Luçon, et, il y a peu d'années, une exploration dans l'intérieur fit découvrir aux Espagnols étonnés des peuplades blanches, civilisées et vouées aux travaux agricoles, au milieu des gorges les plus inaccessibles et les plus solitaires de l'île. C'était là, sans aucun doute, les fils des insurgés de Bidondo, et peut-être même les descendans des soldats de Limahon.

Un tremblement de terre, en 1645, fit plus de mal à Manille que toutes les guerres et tous les désastres antérieurs. Les maisons, les églises, les monastères, croulèrent sur leurs habitans; des montagnes disparurent, des bourgs s'affais-

Digitized by Google

sèrent. Il n'y eut plus que des décombres dans la ville et aux environs.

Un siècle entier se passa ainsi, au milieu d'événemens moins significatifs. Des attaques de Maures, une révolte des naturels de la Pampangue et de Pangasinan, le jugement du gouverneur Diego de Salcedo, prévenu de modérantisme religieux, les querelles des Jésuites contre les Dominicains, le débarquement des Hollandais sur Formose, puis leur expulsion de cette île, la prise de quelques galions par des puissances hostiles à l'Espagne, enfin, en 1719, une insurrection fomentée par le clergé contre le gouverneur Fernand Bustamente, qui périt sous le couteau d'un moine au fort d'une mêlée; voilà le sommaire de cette histoire jusqu'en 1762, où une attaque de la part des Anglais vint mettre Manille à deux doigts de sa perte.

Le titulaire qui y commandait alors était l'archevêque don Manuel Roxa, que le crédit du clergé avait poussé à ce poste politique. L'escadre anglaise, forte de quatre bâtimens de guerre, était sous les ordres de l'amiral Cornish; les troupes de débarquement obéissaient au brigadier-général Draper. Ce dernier ayant investi la place le 23 septembre, avec 3,000 hommes, blancs, Cipayes ou Cafres, somma les autorités espagnoles de se rendre.

Cet événement se passait à l'époque où l'Angleterre fondait sa toute-puissance dans les Indes. Calcutta grandissait chaque jour; la côte de Coromandel relevait presque tout entière de l'Amirauté ou de la Compagnie; Pondichéry venait d'être prise : Manille avait donc affaire au plus terrible ennemi connu. Cependant ses remparts étaient importans, entourés de fossés, et pourvus d'une formidable artillerie : sa petite garnison de 1,000 hommes comptait des officiers expérimentés et courageux. Mais une tête manquait pour présider à la défense : l'archevêque Manuel était un homme d'église, sans énergie pour l'action, sans fermeté pour le conseil. Surpris par une attaque inopinée, il n'eut ni assez de force pour la combattre, ni assez de désintéressement pour en remettre le soin à d'autres. La discorde était d'ailleurs parmi les fonctionnaires de la colonie, et l'imminence du péril, loin d'éteindre les haines, les fit plus violentes et plus dangereuses.

Le premier mot de l'archevêque au général Draper ne manqua pourtant ni de résolution ni de dignité. « Je ne rendrai Manille qu'avec la vie, » dit-il au parlementaire; mais son énergie s'arrêta là comme épuisée.

Le siége commença par l'investissement des faubourgs, qui furent occupés sans coup férir. Draper s'y retrancha, occupa les églises et les couvens qui dominaient Manille, et fit monter de l'artillerie jusque dans les clochers de la cathédrale. Vainement les Espagnols cherchèrent-ils à annuler les travaux de l'ennemi par des sorties vigoureuses et fréquentes; ils furent repoussés et forcés à se tenir derrière leurs remparts. Le chanoine Anda, le Français Faller, l'officier Bustos, homme d'une intrépidité rare, et le neveu même de l'archevêque, présidaient aux opérations de la défense. Ce dernier, jeune encore et digne d'un sort meilleur, fut fait prisonnier dans une sortie, et massacré presque sous les yeux de son malheureux oncle.

Cependant, dès les premiers jours du siége, Anda était parti de Manille pour soulever contre les Anglais toutes les populations indigènes. En peu de jours, sa croisade avait réussi, et, le 2 octobre, 6,000 Tagals fanatisés arrivaient sous ses ordres et attaquaient les hérétiques. Ce nouvel effort, combiné avec une sortie de la garnison, menaça principalement les batteries de San-Diego et de Sant-Andrés, dont le tir battait les ouvrages de la place. Au premier instant, on put croire que c'en était fait des Anglais : les natifs couraient sur les canons avec une frénésie indicible; ils les enlevaient et les tournaient contre leurs antagonistes. Jamais on ne les avait vus donner avec tant d'ardeur : l'aspect des troupes cafres les exaspérait surtout; ils croyaient avoir retrouvé leurs vieux ennemis, les nègres de la montagne. Encore quelques instans d'un élan semblable, et les lignes du général Draper étaient forcées, et ses troupes n'avaient de ressource que dans une prompte retraite. La valeur d'un régiment européen rétablit tout : il annula le premier choc, donna aux batteries le temps de réorganiser leur feu, coupa et neutralisa les colonnes indisciplinées des Tagals, entama les rangs des Espagnols, poursuivit les uns jusque dans la campagne, les autres jusqu'au pied de leurs remparts.

Dès-lors la partie fut gagnée pour les assiegeans, et l'attaque du 5 octobre qui leur livra la ville pouvait et devait se prévoir. Telles étaient pourtant les illusions de l'archevêque qu'au moment même où les Anglais enlevaient Manille de vive force, il était à discuter avec M. Faller et un *oidor* (conseiller) sur l'opportunité d'une capitulation. A la Porte-Royale, cent soldats espagnols qui avaient refusé de se rendre succombèrent les armes à la main; d'autres, poursuivis l'épée dans les reins, se noyèrent dans le Passig;

Digitized by Google

le reste se rendit aux Anglais. Alors commencèrent, dans la place enlevée d'assaut, un pillage et un sac horribles à décrire; non-seulement les bataillons anglais, irrités de la résistance, cherchèrent dans le butin une compensation à leurs fatigues, mais encore les Cipayes et les Cafres se livrèrent à toute leur brutalité native, et, pour surcroît de malheur, les Tagals eux-mêmes, d'auxiliaires qu'ils étaient, se firent ce jour-là d'implacables égorgeurs et des pillards déhontés.

Cette scène d'horreur durait encore quand un officier anglais entra dans le palais de l'archevêque, comme porteur de paroles de paix et d'articles de capitulation. Le général Draper offrait aux vaincus la liberté de conscience, le maintien des droits de propriété et la franchise commerciale pour tous les habitans. Une rançon de guerre devait être imposée à la ville. Ces clauses ayant été acceptées, l'ordre se rétablit dans Manille. Quelques jours après, Cavite se rendit à son tour.

La rançon fixée à quatre millions de piastres, facilement consentie, ne fut pas facilement acquittée. Les provinces ayant refusé d'en supporter leur part, les ornemens des églises, l'argent des Œuvres-Pies et jusqu'à l'anneau pastoral de l'archevêque, réalisés, formèrent à peine le quart de cette somme. Le général Draper se contenta de cet à-compte; il embarqua ses troupes, ne laissant que les Cipayes, et remit à la voile pour Madras.

Installés dans Manille, les Anglais poussèrent leurs armes au-dehors: à l'aide d'auxiliaires chinois, ils gagnèrent la bataille de Boulacan, et soumirent toute la contrée tagale; mais bientôt le chanoine Anda et l'officier Bustos, ayant soulevé contre eux tout le reste de l'île, reconquirent l'avantage et les bloquèrent à leur tour dans la ville fortifiée. On ne peut se faire une idée de ce qu'était cette armée étrange, qu'inspirait moins la nationalité que le zèle religieux. Chaque curé de village était chef de corps; il conduisait jusque sous le feu des remparts ses ouailles exaltées. On eût dit une de ces phalanges comme on en vit se lever à la voix de Pierre-l'Ermite, non équipées, armées à demi, sans discipline et sans cohérence, mais ardentes, courant à la mort comme à une fête, passionnées et intraitables. La tactique des chefs consista d'abord en une guerre de partisans qui dura presque deux années; puis, quand les Anglais eurent été réduits à rester sur la défensive à l'abri de leurs murailles, un siége et un blocus rigoureux firent place à ces engagemens partiels. Investis de toutes parts, rongés par la famine et par les maladies, décimés par les combats, les Anglais étaient sur le point de se rendre à discrétion, lorsqu'une de leurs frégates, mouillant devant la ville, vint annoncer la conclusion de la paix entre l'Espagne et l'Angleterre. La restitution de Manille étant l'une des clauses du traité, les Cipayes de Madras l'évacuèrent, et le chanoine Anda y fit son entrée, à la tête de l'armée hispano-tagale, le 31 mars 1764.

Mais ce grand ébranlement politique ne pouvait pas s'amortir ainsi sans contre-coup. Ce n'était pas tout que d'avoir arraché ces bataillons indigènes à leur vie casanière, de leur avoir fait connaître le côté désordonné du métier des camps; il fallait, la paix venue, renvoyer ces soldats à leurs champs, à leurs provinces laissées en friche; il fallait les rappeler à leur existence antérieure, à leurs habitudes paisibles. Par malheur la guerre avait porté ses fruits; l'impunité du meurtre et du pillage avait réveillé dans ces hommes des passions inconnues jusque-là, ils trouvaient cette existence plus facile, plus remplie d'émotions; ils s'étaient habitués à traiter le territoire en pays conquis. Aussi, quand on parla de licenciement et de paix, un esprit de révolte circula dans cette armée; elle se débanda, ravagea les campagnes, méconnut la voix des prêtres auxquels elle avait obéi, alla même jusqu'à les massacrer. Pour compliquer encore cette situation épouvantable, les Chinois s'étaient insurgés à leur tour et occupaient la ville de Nava, d'où ils ne furent chassés qu'à la suite d'un combat sanglant. En même temps, les provinces de Laguna et de Batangas levaient l'étendard de la révolte; Ilocos et Cagayan intrônisaient un roi, et Pangasinan chassait de son territoire les collecteurs espagnols.

Voilà où en était Luçon quand le chanoine Anda fut nommé capitaine-général. Sous cet homme ferme et actif, les plaies de la guerre se fermèrent peu à peu. Anda donna force d'exécution aux ordres de licenciement; il purgea la contrée des brigands qui l'infestaient; rétablit les communications intérieures, réprima ou prévint les turbulences indigènes, et donna aux curés des villages tous les moyens de rasseoir leur influence compromise. Manille dut à ce dignitaire sa renaissance et sa tranquillité; elle respira plus paisible et chercha à réparer ses pertes.

Basco, après lui, ne se montra ni moins habile, ni moins bien intentionné. Comme le clergé poussait chaque jour plus loin ses empiétemens, il combattit ouvertement cette autorité qui menaçait la sienne. Un complot s'ensuivit,

Digitized by Google



3. La Hala-Hala.



4 Ravin près de la Hala-Hala.

4 Barranca cerca de la Hala-Hala

Digitized by Google

Digitized by Google

dans lequel prirent part les chefs militaires et la *real hacienda*. Averti de ce qui se tramait par le major de la place, Basco fit saisir les principaux coupables et les jeta sur un navire qui mettait à la voile pour l'Europe. Ce fut sous le gouvernement de Basco que mouilla dans la baie de Manille notre célèbre Lapérouse; il reçut de ce fonctionnaire l'accueil le plus cordial et le plus distingué. Il faut encore rapporter à cette époque l'établissement de la Compagnie des Philippines qui ne fut guère qu'un avortement.

A Basco succéda Raphaël Maria d'Aguilar, qui, arrivé à Manille avec de grands pouvoirs, marcha dans une voie de progrès et de réformes. Le premier il osa ouvrir à tous les navigateurs les ports de Luçon, dont l'Espagne avait exclu jusqu'alors les pavillons étrangers. Il créa une organisation militaire plus respectable, améliora l'état des finances publiques, et dota la colonie de quelques établissemens.

Mais bientôt vint cette longue série de guerres maritimes qui livrèrent les mers indiennes aux Anglais. Déchue peu à peu de son importance, dépossédée de ses colonies américaines, tourmentée par les guerres de Napoléon, l'Espagne laissa Manille sans secours, sans conseils, sans direction. Luçon resta jusqu'en 1814 comme isolée de la mère-patrie, vivant de ses ressources et dépérissant chaque jour. La paix la réveilla sans lui donner l'instinct immédiat du système le plus utile à sa régénération. Elle entra dans la grande lutte commerciale qui remua alors le globe, avec ses vieux erremens d'exclusion et de monopole, avec sa marine vieillie dans la baie et ses tarifs qui dataient de deux siècles.

Ce fut toutefois vers cette époque qu'un ordre venu d'Espagne força le gouverneur de Manille à tolérer dans ce port le séjour et l'établissement de négocians étrangers. Des Français, des Anglais, des Américains, des Hollandais s'y fixèrent; mais dans le début que de haines déchaînées contre eux, que de préventions jalouses, que de persécutions ouvertes ou sourdes, que de calomnies semées parmi les naturels! On eût dit que ces nouveaux venus ne plantaient leurs tentes sur ce sol, que pour l'enlever aux moines qui l'avaient catéchisé et conquis; car les moines furent les plus acharnés de tous à fulminer contre ces intrus, orthodoxes ou hérétiques. Ces haines semées portèrent de terribles fruits; si terribles que ces religieux en gémirent eux-mêmes. En effet lorsqu'en 1820, le choléra vint fondre sur Manille, avec toutes ses rigueurs inexplicables, avec son cortége de morts hideuses, ses coups foudroyans, ses victimes sans nombre, la populace frappée en bloc, décimée, ne sachant ni à quoi, ni à qui s'en prendre, se réveilla un jour avec l'affreuse pensée que ces étrangers dont on leur disait tant de mal, ces aventuriers voués aux colères célestes, étaient peut-être la seule occasion, le seul motif de l'implacable fléau. Quand le mot fatal fut passé d'une bouche à l'autre, grossi, envenimé, la démence populaire éclata. Quelques médecins européens s'étaient voués à l'étude et à la guérison de l'épidémie; depuis plusieurs jours ils jouaient leur vie dans les hôpitaux : eh bien! on les tua, eux tout d'abord, comme les plus directs empoisonneurs. Des médecins on passa aux négocians de Bidondo : attaqués dans leurs maisons, plusieurs d'entre eux furent poignardés, traînés ensuite dans les rues, foulés aux pieds des chevaux et insultés après leur mort. Cette scène sans nom dura deux heures, deux heures pendant lesquelles l'autorité locale resta impassible et comme désintéressée. Seulement, lorsqu'après cette Saint-Barthélemy des étrangers, la foule déjà ivre de sang voulut en boire d'autre, et menaça les maisons des Espagnols, alors le gouverneur-général crut devoir descendre sur la place publique avec son état-major; il fit un appel aux moines et aux prêtres qui s'entremirent pour calmer le peuple, et qui seuls pouvaient y parvenir. Le meurtre cessa; mais aucun des coupables ne fut ni puni, ni arrêté.

Ces étrangers pourtant qu'on donnait ainsi à dévorer à ce peuple, comme les victimes humaines dans les cirques romains, ces étrangers avaient plus fait pour Manille en cinq ans, que ses indolens possesseurs depuis deux siècles. A eux on devait déjà la naturalisation d'une foule d'industries inconnues ou peu pratiquées jusqu'alors. Ils avaient établi des distilleries de rhum, organisé en grand la culture des cannes, fondé des sucreries, des indigoteries, des manufactures de tabac, des ateliers où se tissait le chanvre de la contrée, l'abaca provenant du bananier; ils avaient attiré des navires de tous les ports du monde, rendu la vie à cette rade morte, couvert de plantations ces campagnes en friche, multiplié par l'échange et le mouvement tant de biens inertes et de richesses endormies. Grâce à eux, de nouvelles caféieries grandissaient pour produire; le cacao, le riz, le blé devenaient des cultures prospères et fructueuses. Manille leur devait une résurrection, quand elle provoque et souffrit cet incroyable attentat.

Digitized by Google

Depuis lors pourtant, une réaction s'est opérée dans l'île en faveur des colonistes étrangers; on a commencé à sentir ce que leur présence avait d'avantageux pour tous; le goût des habitudes européennes, l'usage de nos objets de luxe et de nos produits de première nécessité se sont répandus et popularisés par le bas prix; les mœurs elles-mêmes se sont améliorées et adoucies. L'Espagnol, le métis, le Tagal savent par expérience le tort que leur causait le blocus commercial dans lequel la métropole a long-temps tenu les Philippines; ils arrivent, quoique bien lentement, à deviner les bienfaits d'une socialisation plus empreinte de cosmopolitisme. Il n'est pas jusqu'aux moines et aux prêtres qui ne subissent, à leur insu, l'influence d'idées plus tolérantes. Le clergé espagnol surtout qui occupe les postes élevés et domine les ecclésiastiques indigènes, le clergé est travaillé par une réforme, tendant à modifier sa direction politique et civile, sans toucher en rien à la pureté de ses dogmes. Dans un pays où la voix religieuse est encore si puissante, les prêtres auraient un beau rôle à jouer, s'ils se faisaient les apôtres sincères de la civilisation des peuples!

Du reste, si l'on veut voir la question de haut, c'est au prix seulement de ce système de fusion que les maîtres des colonies pourront jouir long-temps de leur pouvoir sur elles. A Luçon, comme dans les Antilles, comme au Bengale, comme dans tous les pays où le sang européen s'est mêlé à d'autres, une classe s'est formée, puissante par le nombre et par les relations, active, industrieuse, énergique souvent: c'est la classe des métis. Elle domine à Bidondo dans tout le commerce de demi-gros et de détail; elle exploite une foule d'usines, dirige plusieurs grandes plantations, fournit des milices à la garnison et des pilotes à la marine; elle a depuis peu envahi les rangs du clergé, qui a jeté sur elle le fardeau de 2,000 à 3,000 petites cures, trop insignifiantes pour allécher un titulaire européen. Elle est de la sorte partout; dans l'église, dans le commerce, dans le cabotage, dans l'agriculture, dans l'industrie; mais si, dans les vocations profanes, elle s'est placée au premier rang par sa laborieuse sagacité, elle est restée au dernier, dans les ordres, par son immoralité, sa paresse, son ignorance et ses formes brutales.

L'Espagne doit donc se tenir pour avertie que Luçon réchauffe un serpent qui la tuera, si d'avance on ne lui ôte son dard. Déjà, dès 1824, un complot avorté a pu lui donner la mesure de ce que lui réserve l'avenir. A cette époque, quelques officiers de la garnison et un petit nombre de négocians espagnols se réunirent aux hommes de couleur pour proclamer l'indépendance de Luçon, sous le mobile des idées qui avaient déterminé la révolution d'Espagne et celle des colonies hispano-américaines. Au mois de mai, l'insurrection éclata: les conjurés s'emparèrent de l'une des portes de la ville; puis, marchant droit au palais du capitaine-général, ils surprirent cet officier et l'égorgèrent. Ce début si hardi, si décisif, allait être suivi d'un résultat complet, quand la fidélité des troupes et la mort de l'un des chefs insurgés changèrent les rôles. Vainqueurs le matin, le soir les rebelles allaient coucher dans les cachots de la citadelle, d'où ils furent tous peu à peu expédiés en Europe. La déportation ou la mort firent justice de cette première tentative; mais qui oserait dire que d'autres ne surviendront pas plus formidables et plus heureuses?

Le gouvernement des Philippines est encore aujourd'hui constitué comme il le fut aux jours de la conquête. Un capitaine-général est nommé par l'Espagne comme chef politique de toutes les îles, et quoique son mandat n'ait qu'une durée de six ans, presque toujours on le renouvelle; il est peu de capitaines-généraux dont le pouvoir n'ait dépassé la période sexennale. Les appointemens de ce fonctionnaire sont de 18,000 piastres par an, dont 4,000 restent déposées au trésor royal comme garantie contre le péculat. A l'époque de son remplacement, il doit habiter la colonie six mois encore, en simple particulier, loi sage, prévoyante, mais presque toujours éludée. Le titulaire actuel don Henrile occupe son poste depuis 1830.

Le capitaine-général préside le conseil de la colonie et administre ses revenus. A ses côtés et comme contrôle siégent un assesseur et un agent fiscal du roi. Le conseil colonial duquel tout relève se compose d'un régent et de quatre *oidores* ou conseillers. Outre ces surveillans et ces aides dans les choses civiles et politiques, le gouverneur a encore pour les détails militaires un second, un *alter ego*, le lieutenant du roi, nommé directement par l'Espagne, pour inspecter les troupes et le remplacer au besoin.

Sous ces autorités principales se classent une foule d'autorités secondaires, dont les plus essentielles sont les alcades de Manille et des provinces. On en compte deux dans cette première localité, vingt-huit dans les autres: ils prennent le titre de *capitan de guerra*. Sous les alcades sont les *capitanes del pueblo* ou chefs de

Digitized by Google

villages pris parmi les plus riches habitans et les *cabessas de varangaye*, sortes de percepteurs indigènes qui sont chargés de poursuivre la rentrée des impôts pour le compte du gouvernement. Outre ces divers agens, Manille en a un qui lui est spécial, le corrégidor. Le corrégidor est le chef de la police, il a des bureaux et des cachots à sa disposition. Ses attributions judiciaires ne dépassent pas une certaine pénalité; au-dessus, il renvoie les coupables devant les *oidores*.

Tels sont les pouvoirs civils et politiques de Manille. Parallèlement à eux et dans une ligne d'indépendance presque absolue, marchent les autorités ecclésiastiques. Jusqu'ici nulle portion de ce clergé n'a eu et conservé plus d'influence que les moines. Ils ont fourni presque tous les titulaires de l'archiépiscopat, ils ont accaparé pour leurs divers ordres la possession des cures les plus productives et les plus importantes.

La tête de cette église, l'archevêque de Manille, a sous ses ordres trois évêques et un chapitre de douze chanoines avec leur doyen. Les trois évêques résident à Vigan, à Naga dans la province de Camarines, et à Zébu dans les Bissayes. Après les évêques vient le grand-inquisiteur, chef des commissaires du saint-office. Le tribunal religieux de Manille était organisé à l'instar de celui qui eut en Europe une si grande et si terrible célébrité. A Luçon, comme en Espagne, il pénétrait par ses espions dans les secrets des familles, épiait le zèle des fidèles, punissait l'irréligion ouverte ou cachée, dans les petits comme dans les grands, proscrivait et brûlait les livres, allait jusqu'à décréter le sanbenito et le bûcher contre ceux qu'il estimait coupables.

Les quatre ordres religieux qui dominent à Manille sont les Augustins, les Dominicains, les Récollets et les Franciscains; chacun avec son provincial et son chapitre. C'est dans le sein de ces quatre ordres que l'on choisit des sujets pour les cures des provinces. Observés à diverses époques par des voyageurs sans passion, ces pasteurs semblent avoir poussé un peu loin vis-à-vis de leurs ouailles la sévérité de la discipline ecclésiastique; plusieurs ont même encouru souvent, à propos de démonstrations superstitieuses, la censure de l'archevêque. Écoutons à ce sujet un témoin dont personne ne constera l'impartiaillté, le célèbre La Pérouse:

« Ce peuple fut divisé en paroisses et assujetti aux pratiques les plus minutieuses et les plus extravagantes : chaque faute, chaque péché est encore puni de coups de fouet; le manquement à la prière et à la messe est tarifé; et la punition est administrée aux hommes et aux femmes, à la porte de l'église, par ordre du curé. Les fêtes, les confréries, les dévotions particulières occupent un temps très-considérable; et, comme dans les climats chauds les têtes s'exaltent encore plus que dans les climats tempérés, j'ai vu, pendant la semaine sainte, des pénitens masqués traîner des chaînes dans les rues, les jambes et les reins enveloppés d'un fagot d'épines, recevoir ainsi, à chaque station, devant la porte des églises ou devant des oratoires, plusieurs coups de discipline, et se soumettre enfin à des pénitences aussi rigoureuses que celles des fakirs de l'Inde. Ces pratiques, plus propres à faire des enthousiastes que de vrais dévots, sont aujourd'hui défendues par l'archevêque; mais il est vraisemblable que certains confesseurs les conseillent encore, s'ils ne les ordonnent pas. »

Renouard de Sainte-Croix, qui a vu Manille vingt ans plus tard, parle des mêmes pratiques extérieures; il affirme avoir, à l'époque de la semaine sainte, rencontré dans les rues de Bidondo des Tagals presque nus, la tête couronnée d'épines et se faisant fustiger par une nuée de petits enfans. D'autres se contentaient de traîner de lourdes chaînes. Les plus intolérans parmi ces curés sont des indigènes fort relâchés dans leurs mœurs et dont toute la science se borne à quelques phrases latines mêlées de tagal. Quant aux ordres réguliers, il faut leur rendre cette justice que nul corps religieux ne mène une conduite plus irréprochable.

Ainsi d'un côté, le capitaine-général, les oidores et les alcades; de l'autre, l'archevêque, les évêques, les chanoines et les curés, telles sont les deux puissances qui se partagent les Philippines. Aux derniers, toute ou presque toute l'influence morale; aux autres, une garnison de 2,000 Européens et de 4,000 indigènes, sans compter une organisation de milices rurales armées de piques et coiffées du salacot.

Depuis le dernier complot, où tant de métis avaient trempé, les autorités manillaises ont demandé à la métropole un renfort de soldats espagnols pour pouvoir les opposer au besoin à une insurrection militaire de natifs. Un millier d'hommes a suffi pour assurer le repos de la colonie. Quant aux milices des provinces, elles font un service purement de police. Avec une paie insignifiante et la nourriture, ces gardes des villages veillent nuit et jour à la sûreté des routes et à l'ordre parmi les paysans. En cas d'alerte, ils se forment en compagnie sous les ordres de leur capitaine, qui est presque toujours

Digitized by Google

l'homme le plus influent du pays, et se rassemblent au bourg où réside l'alcade. Ainsi, en deux jours, Luçon pourrait réunir 20 à 30,000 combattans, non pas régulièrement disciplinés, ni bons en rase campagne, mais excellentes et terribles guérillas. Grâce à cette organisation intérieure, on pourrait encore réduire Manille; jamais on ne soumettrait Luçon.

A côté de ces forces de terre, autrefois Luçon avait une marine : aujourd'hui elle compte à peine une trentaine de canonnières placées sous les ordres d'un capitaine de frégate.

Toutes les dépenses coloniales, frais d'administration, de culte, fonctions militaires et religieuses, s'élèvent à plus de dix millions de francs. Pour les couvrir, le gouvernement a depuis long-temps établi des impôts dont la nature et le chiffre varient. Ce sont des cotes foncières, des redevances personnelles payées par les Chinois, des taxes sur les cargaisons d'entrée (8 pour °/₀ de la valeur), des impôts sur le tabac, le bétel et l'arek, les combats de coqs, les vins de cocos et liqueurs, enfin le timbre sur les transactions.

Depuis la paix de 1814, les droits à l'entrée et à la sortie ont suivi une progression dont les registres de la douane manillaise attestent l'importance. La recette atteignit même un chiffre énorme quand la loi rendue en 1825 par les Chambres françaises eut réduit la cote exorbitante que l'ancien tarif imposait aux sucres de l'Inde. Alors Bordeaux, Nantes, le Hâvre, Marseille dirigèrent sur Touranne, et sur Manille principalement, des chargemens nombreux : notre pavillon reparut dans la mer de Chine; nos manufactures y trouvèrent d'immenses débouchés, pendant que les usines de nos raffineurs y obtenaient de magnifiques matières. Un commerce nouveau et fécond s'organisait déjà au moment où les plaintes d'une de nos colonies privilégiées, de Bourbon qui, en retour de la prime donnée à ses produits, n'a pas même une rade à nous offrir, firent tout-à-coup revenir d'une inspiration heureuse et arrêtèrent l'élan commercial qu'avait provoqué l'abaissement du tarif. Outrées d'une pareille mesure, les autorités de Manille se livrèrent à des représailles désastreuses pour les Philippines autant que pour la France. Nos vins et nos liqueurs furent frappés de droits prohibitifs; et le défaut de convenance éloigna désormais nos armemens de la rade de Manille. Plus adroits que nous, mieux conseillés dans leurs intérêts, les Anglais s'y sont maintenus à notre exclusion. Un fait très-singulier à constater, c'est que l'intelligent La Pérouse avait pressenti, il y a bientôt un demi-siècle, le système le plus avantageux à la colonie espagnole. Voici ce qu'il écrivait en 1787; on ne dirait pas autrement aujourd'hui :

« Lorsque tous les habitans ont la quantité de riz, de sucre, de légumes, nécessaire à leur subsistance, le reste n'est d'aucun prix : on a vu, dans ces circonstances, le sucre vendu moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. Je crois qu'il serait difficile à la société la plus dénuée de lumières, d'imaginer un système de gouvernement plus absurde. Le port de Manille, qui devrait être franc et ouvert à toutes les nations, a été jusqu'ici fermé aux Européens..... » Et plus loin : « L'indigo, le coton, les cannes à sucre naissent sans culture sous les pas de l'habitant qui les dédaigne : une liberté absolue de commerce pour toutes les nations assurerait un débit qui encouragerait toutes les cultures; un droit modéré sur toutes les exportations suffirait, dans bien peu d'années, à tous les frais de gouvernement; la liberté de religion, accordée aux Chinois avec quelques priviléges, attirerait bientôt dans cette île 100,000 habitans des provinces orientales que la tyrannie des mandarins en chasse. »

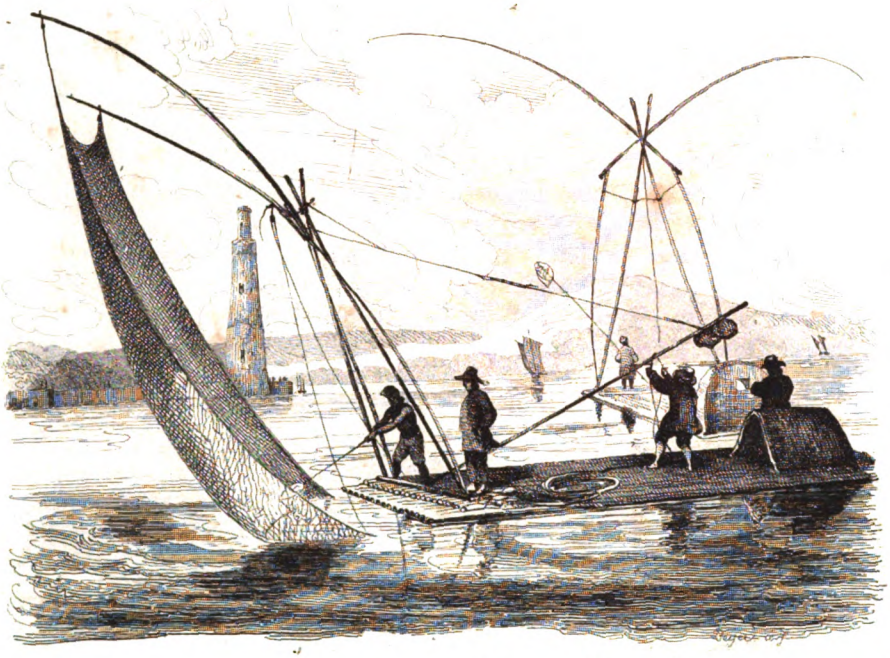
A ces paroles d'un excellent observateur, à ce conseil qui semble dater d'hier, il n'y a rien à retrancher ni à ajouter. Les bons esprits de tous les temps ont la prescience de l'avenir.

Le commerce des Philippines se divise en plusieurs branches : le cabotage avec les Bissayes et la Chine, les échanges avec la Malaisie et l'Inde; enfin les grandes relations avec l'Europe. Dans l'intérieur, nul trafic ne se fait qui ne ressorte de l'alcade : c'est lui, comme on a vu, qui achète les produits de sa localité pour les revendre à Manille. A Manille, ils passent des mains des métis et des Chinois en celles des négocians espagnols, français, anglais ou américains.

Manille échange avec les Bissayes des toiles de Bengale contre de l'or en poudre, de la cire, du balaté et des nids d'oiseaux; avec la côte de Coromandel, des cambayes, des mouchoirs de Madras, des toiles de conjons, contre des piastres et un peu de bois de sibucao; avec la Chine, des fruits, des confitures, des soieries, des porcelaines, contre les produits des Bissayes, le balaté, les nids d'oiseaux, le *tapa* ou viande de cerf desséchée, les nerfs de cerf, la nacre, l'ébène; enfin avec l'Europe, des draps, des vins, de l'eau-de-vie, de l'huile, de la quincaillerie, contre du sucre, de l'indigo, du café, des écailles, de la poudre d'or recueillie dans les

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Radeaux de Pêche à Manille.*

1. Balsa de Pesca en Manilla



2. *Banka. Bateau de passage.*

2. Banka. Barco de Paso.

de Sainson del.

Digitized by Google

torrens de Luçon, du cacao, du rhum, du riz, du tabac et du campêche.

Une grande partie de ces divers commerces est entre les mains des métis : les femmes métisses se sont exclusivement emparées de celui des cambayes et toiles de Bengale. Plus expertes que les hommes dans ces articles, elles vont au *Pariam*, bazar où se groupent les magasins les mieux fournis; elles agréent et emportent la marchandise, presque toujours sans payer et sans donner même de reconnaissance. Quelle que soit la durée du terme accordé par le marchand, la métisse ne souscrit point de billet; mais elle se montre ponctuelle à l'échéance. En général, il vaut mieux traiter avec les métis qu'avec les Espagnols, fort mauvais payeurs, et avec les Chinois, les plus parfaits fripons qui soient au monde.

CHAPITRE XXXII.

PHILIPPINES. — GÉOGRAPHIE.

L'archipel Saint-Lazare, plus vulgairement les Philippines, se compose d'un millier d'îles ou îlots, sur lesquelles quelques-unes sont seulement à citer pour leur importance et leur étendue. Elles se développent du 5° au 19° de latitude septentrionale. Des chaînes de montagnes, qui les traversent dans tous les sens, ont des pics fort élevés qu'on évalue de 1,800 à 2,000 toises, quoiqu'aucun n'ait été exactement mesuré. On y trouve plusieurs volcans, entre autres celui de Mayon ou Albay dans l'île de Luçon, qui porte toujours à son sommet un panache de fumée, et ceux des îles Mindoro et Sangui qu'avoisinent des mines inépuisables de soufre.

Comme dans la péninsule indienne, où les sommets des Gattes déterminent un contraste atmosphérique, Luçon, dont les montagnes courent dans le même sens, a aussi deux saisons qui se contrarient. Dans la partie de l'ouest, les pluies règnent pendant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre; c'est le temps des vents d'ouest et d'aval. Alors éclatent dans ce rayon de terribles coups de vent, que l'on nomme *colla;* la mer est orageuse, les terres se couvrent d'eau, la campagne devient un lac. A l'est et au nord, dans ces mêmes mois, le beau temps règne : mais avec la mousson du N. E. arrive, pour cette partie des Philippines, la saison des tempêtes et des pluies. Ainsi les deux versans alternent de climat de telle sorte qu'en passant d'un côté d'une île à l'autre, on pourrait avoir le printemps perpétuel. C'est dans l'intervalle des deux moussons, et durant l'époque indécise où les vents se combattent, que se déclarent ces typhons ou *baguyos*, qui en quelques heures balayent les moissons, rasent les chaumières, abattent les arbres et renversent les navires. Des optimistes prétendent que ces grandes perturbations ont leur bon côté, et qu'elles contribuent beaucoup à rendre salubre le climat humide des Philippines.

Sur le sol arrosé de cet archipel, la végétation se révèle toute magnifique et vigoureuse. Les prairies, les campagnes, les montagnes y sont toujours vertes. Le même arbre porte parfois en même temps des fleurs et des fruits; cependant les arbres fruitiers d'Europe n'y produisent pas ou y produisent peu : ceux des tropiques, comme l'oranger, le citronnier, le manguier, l'attier et le lanconier, y donnent en revanche des produits délicieux. Tous nos légumes, la pomme de terre exceptée, ont réussi dans les jardins de Manille.

La principale richesse des Philippines est le riz, qui fait la base de la nourriture : les Espagnols ont introduit le blé, qui y vient à souhait. A ces objets de consommation locale, il faut ajouter les denrées d'échange et d'exportation, le coton, le café, le sucre, l'indigo, le cacao, le *cassia lignea*, le tabac, le bétel, l'arek, qui se cultivent en quantités plus ou moins considérables.

Les bœufs, les moutons, les chèvres, les cochons, les buffles, les chevaux, abondent aux Philippines. Beaucoup de bêtes fauves vaguent dans les montagnes; des cerfs, des gazelles, des daims. On y voit aussi des tourterelles vertes et grises; d'autres avec une tache rouge sur la poitrine; des *tabous*, oiseaux qui enterrent leurs œufs dans le sable pour les faire éclore, des bécassines, des coqs de bruyère, etc. La mer et les lacs sont remplis d'excellens poissons. Des caïmans d'une grosseur prodigieuse infestent les rivières. Le contre-amiral Richery cite parmi les serpens une espèce nommée par les naturels *damonpalay*, dont le venin tue à l'instant même. Parmi les lézards, on remarque le *chakon*, ainsi nommé parce qu'il articule ce mot en haussant la première syllabe et baissant la dernière, et le *calao*, qui chante régulièrement à certaines heures de la journée comme le coq.

Des mines d'or et de fer, peu abondantes et mal exploitées, des courans aurifères qu'utilise la patience chinoise, des bois de teinture et de bâtisse, la cire, le soufre, le brai, l'ambre, les perles, la nacre, les nids d'oiseaux, le balaté, le cauris; telles sont les autres richesses de ces îles favorisées.

Digitized by Google

L'archipel des Philippines peut se diviser en cinq groupes principaux : Luçon, les îles Bissayes, Paragoa, Mindanao et l'archipel de Soulou.

Luçon compte quinze alcadées ou provinces : Tondo ou Manille, Cavite, Valangas, Bulacan, Laguna, Batangas, Tayambas, Pampangue, Zambales, Pangasinan, Ilocos, Cagayan, Camarines, Albay.

On a vu ce qu'étaient Tondo, Cavite, la Laguna, Ilocos. La province de Valangas est un pays tagal à l'ouest de Manille : vaste, mais couverte de montagnes, elle ne compte pas une grande population. Manille en tire des palmiers sauvages, des bambous et quelques bois de construction. Il vient aussi de Valangas une grande quantité de *nipas*, avec lesquels on fait d'excellentes toitures. L'alcade réside à Valangas, port de mer dans la baie de Manille.

La province de Bulacan est célèbre dans Luçon par la beauté de ses femmes, les Circassiennes des Philippines. Elle est située au nord de Manille ; resserrée en d'étroites limites, elle doit à sa fertilité une population prodigieuse. On n'y compte que dix-neuf bourgades ; mais il en est dans le nombre de si considérables, qu'il faut plusieurs heures pour les traverser. Ces bourgs et ces villages ne ressemblent pas à ceux d'Europe ; les maisons sont presque toujours distantes les unes des autres d'une centaine de pas ; semées ainsi sur les deux côtés du chemin, elles sont entourées de jolis vergers, où l'on ne remarque pas moins de cinquante à soixante variétés de fruits. Les voies de transport coupent la province dans tous les sens ; des canaux, des rivières navigables portent à Manille les productions de ces admirables plaines, et les chemins sont si beaux, que l'on croirait fouler des allées de parterre. Les meilleurs fruits du pays sont ceux que l'on nomme les lacatanes et les gougoulanes.

La province de Batangas est située au sud de la Laguna, déjà décrite. Elle est boisée et montagneuse ; de ses pics élevés la vue plonge sur deux mers, la mer de Chine et l'Océan du Sud. Le chef-lieu est San-Pablo del Monte, auprès duquel sont situés des lacs d'une eau saumâtre et sulfureuse, qui occupe d'anciens cratères de volcans. La profondeur de ces réservoirs est incalculable ; on a jeté des lignes de deux cents brasses sans rencontrer de fond. Ces lacs sont au nombre de sept, situés à une demi-lieue les uns des autres et nommés les Sept-Frères : ils nourrissent des caïmans énormes.

Au sud des Batangas est la province des Tayambas, la dernière du pays tagal et touchant à la presqu'île des Camarines. La partie littorale en est belle et cultivée, mais dans l'intérieur le chemin devient ardu et impraticable ; des arbres, des arbustes occupent tous les flancs des collines, et ne laissent point de passage au travers de leurs masses touffues.

Tayambas, située en partie sur l'Océan du Sud, a vu plusieurs fois mouiller dans ses anses peu fréquentées le galion d'Acapulco. Quand l'Espagne était en guerre avec une puissance européenne, et qu'une croisière bloquait son port, un signal fait à l'entrée du détroit de San-Bernardino indiquait que l'attérage de l'ouest offrait du danger. Alors le riche navire mouillait sur la côte orientale, y déchargeait sa cargaison sur la grève, d'où on la transportait à bras d'hommes jusqu'au lac de la Laguna, et de là sur des bateaux jusqu'à Manille.

Au nord de tous les pays tagals, se trouve celui de la Pampangue dont les habitans offrent à peu près les mêmes mœurs et le même caractère que les premiers. Cette province est vaste et fertile, abondante en mines d'or, produisant d'excellent tabac et de grandes quantités de sucre.

La province des Zambales est au N. O. des Pampangues, depuis la pointe des Capones jusqu'au cap Bolinao : ces Zambales, plus petits que leurs voisins, sont civilisés comme eux, et vêtus de la même manière. La province a un excellent port, celui de Subec, abrité contre toutes les moussons, avec vingt anses, et dix brasses d'eau contre le rivage même.

La province de Pangasinan est au nord de la Pampangue : elle forme une espèce de golfe borné à l'est par des peuples peu connus et insoumis ; au nord elle a la province d'Ilocos, et la mer à l'ouest. Petits, braves et entêtés, ses habitans contrastent avec leurs voisins de la Pampangue et d'Ilocos, qui sont grands, forts et très-doux. Ce fut peut-être pour ce motif que le pirate Limahon choisit leur province comme le lieu le plus sûr contre les Espagnols.

Dans les montagnes voisines habitent les tribus les plus caractérisées des peuples sauvages que l'on nomme Igorotes ou Negritos ; ils vendent leurs enfans aux Espagnols, et se hasardent à venir dans les villages des Pangasinans et surtout des Tangayans, qui ne sont pas sous la dépendance directe des Espagnols. Dans cette zône de Luçon, tout le versant oriental est abandonné à ces peuplades qui sont évidemment distinctes, non-seulement de la partie civilisée qui les entoure, mais encore distinctes

Digitized by Google

entre elles. La dissemblance est moins dans les idiômes que dans les types et les mœurs. Ainsi, en dehors des nègres OEtas, existent encore, en état d'indépendance complète, d'abord des naturels malais, soit anciens indigènes de Luçon jetés dans les montagnes par la paresse ou par la révolte; soit forbans venus des Bissayes et de Mindanao ; puis des naturels chinois, débris de la descente de Limahon et des insurrections comprimées ; enfin des naturels japonais poussés sur ces côtes par les naufrages; le tout sans tenir compte des croisemens de ces diverses races entre elles et avec les tribus classées.

Ces peuplades, indépendantes de l'Espagne, mènent une vie de pêcheurs et d'agriculteurs ; vêtus d'étoffes qu'ils fabriquent eux-mêmes, à demi-nus, ils connaissent pourtant une espèce de pacte social, surtout dans les montagnes qui dominent les plaines de Vigan. On y distingue onze villages considérables, parmi lesquels règne beaucoup d'union. Les femmes y sont fortes, assez bien faites ; leur vêtement est une sorte de chemise qui couvre la gorge, puis un morceau de coton qui se drape de la ceinture jusqu'aux genoux. Les habitans de ces hameaux, bien armés, savent repousser au besoin la force par la force, et il n'est pas même prudent de s'y hasarder en simple curieux, car ils se défient de tout étranger, et tremblent toujours pour leur indépendance. Leur religion est un mélange de fables et de pratiques superstitieuses. Ils ont des épouses légitimes et des concubines; ils se partagent en nobles et en esclaves ; ils ont même des rois auxquels ils sont soumis. Les guerres qu'ils se font sont cruelles et acharnées : quand un chef meurt, la coutume est de le venger en immolant d'innocentes victimes ; on doit en son honneur tuer autant de personnes qu'il lui reste de doigts ouverts dans les mains. Ils choisissent la nuit pour ces expéditions, s'embusquent dans les chemins et derrière les arbres, armés d'arcs et de flèches. C'est le hasard qui choisit alors les sujets voués à cette expiation. Les logemens de ces tribus consistent en cabanes fort basses, construites en bambou et couvertes en chaume ou en herbe.

Les OEtas de ces environs sont les plus fortunés de toute l'île ; ils exploitent des mines d'or assez considérables, et font preuve d'une certaine finesse dans la vente du produit. On prétend qu'ils réalisent sur ce seul objet près de 20,000 piastres par an. C'est parmi eux que l'on trouve ces nègres presque blancs, connus à Manille sous le nom de *fils du soleil*. Renouard de Sainte-Croix vit, entre autres, une fille de dix-neuf ans, grande, bien faite et très-blanche, le nez un peu écrasé, les cheveux châtains, et la vue assez bonne ; le père et la mère étaient parfaitement noirs. Des especes d'hermaphrodites se rencontrent aussi parmi quelques tribus, et le cas est assez commun pour avoir mérité de la part des naturels une désignation spéciale. Les Tagals les nomment *binabayes*.

La dernière province espagnole au nord de Luçon est celle de Cagayan, qui nourrit les hommes les plus beaux, les plus forts des Philippines, comme Bulacan les femmes les plus belles. On rencontre peu de Cagayans d'une taille au-dessous de cinq pieds cinq pouces ; leur force est proportionnée à cette stature. Quand ils voyagent, ils portent l'arc et les flèches, et se coiffent du salacot pour se garantir du soleil. Leur province se termine par deux caps : celui de Bojador à l'O., celui d'Engagno à l'E. Ses seules parties cultivables sont au bord de la mer; le reste consiste en hauteurs boisées et inaccessibles, et en plateaux intérieurs qu'exploitent des tribus indépendantes.

Au nord de Cagayan et à peu de distance de la côte, sont les îles Babuyanes, habitées par une très-belle race d'hommes. Ces îles sont dépourvues de bois : au lieu de riz, les insulaires se nourrissent d'ignames. Les Espagnols maintiennent sur ce point un piquet de soldats et quelques moines.

Du nord de Luçon si nous passons au sud, nous trouvons la presqu'île des Camarines, subdivisée elle-même en deux provinces, Camarines et Albay. La presqu'île des Camarines s'avance dans la mer au S. E. de Luçon : elle y tient par un isthme de quatre lieues, enclavé dans la province de Tayambas. Les côtes sont habitées par des peuples tributaires des Espagnols; l'intérieur a ses Igorotes, ses Italones, ses Ilongotes, libres ou sauvages. Il compte plusieurs volcans, en tête desquels est celui d'Albay, qui vomit continuellement des flammes. Nulle province de Luçon n'est plus sujette aux tremblemens de terre. En 1804, le sol trembla pendant quinze jours entiers.

Dans les productions des Camarines, il faut distinguer le balisier, les toiles de *nippas* ou *nippis* et les câbles d'abaca. Le nippis se fait avec le fil pris dans le cœur du balisier, espèce de bananier. Cette toile, qui conserve une couleur jaune paille, n'a pas à beaucoup près les qualités moëlleuses du lin : elle est plus claire que la batiste écrue. Les nippis servent aux Philippines à faire des chemises d'hommes et de

Digitized by Google

femmes pour les naturels : les Européens en font tailler parfois des vestes et des pantalons à leur usage. Ces étoffes sont plus légères et plus fraîches qu'aucune des étoffes connues ; mais leur raideur en rend le porter désagréable et incommode.

Les habitans des Camarines, grands, forts et très-braves, sont constamment en guerre avec les Malais des îles voisines, qui opèrent des descentes à l'improviste, et enlèvent des villages entiers, hommes et femmes, pour les vendre aux sultans de Mindanao, Soulou et Bornéo. On ne conçoit pas que les Espagnols, maîtres et protecteurs de Luçon depuis trois siècles, aient laissé se perpétuer ainsi des habitudes de piraterie et de brigandage. Si, dans le principe, des exemples sévères eussent été faits, si des vaisseaux européens étaient allés, dans leurs îles même, exercer d'éclatantes représailles contre les forbans, depuis long-temps ces insulaires auraient renoncé à des tentatives devenues trop dangereuses pour eux ; les traditions de la piraterie se seraient effacées ; et aujourd'hui les Philippines n'auraient plus à redouter ce fléau pour leurs populations littorales. Les demi-mesures, des questions de rivalité intérieure, ont fait beau jeu aux déprédateurs malais, et ces mers, dont la sûreté importerait tant à l'Europe, sont encore l'épouvantail de nos navires marchands.

Au sud de la province des Camarines est celle d'Albay qui fait face au détroit de San-Bernardino, passage des navires qui vont d'Asie en Amérique et d'Amérique en Asie. Les naturels d'Albay sont, comme ceux des Camarines, courageux et forts : exposés aux attaques des Malais, ils ont pour se défendre un poison très-actif, le même sans doute qui sert aux Sumatriens et aux Javanais pour rendre leurs *cris* mortels. Les Albayens y trempent la pointe de leurs flèches. Sans doute la composition de ce poison est un secret entre quelques chefs, car autrement l'usage n'en serait pas aussi restreint. Ce poison paraît extrait d'herbes vénéneuses. On ne peut s'en servir, si l'on ne trempe auparavant le bout de la flèche dans un jus frais de cannes à sucre, et ensuite dans ce jus d'herbes. C'est alors qu'on doit en faire usage ; car une fois sec, il a moins d'activité. L'Albayen porte ce poison devant lui dans une espèce de réservoir fait en bambou ; et, dans un autre, il met du jus de canne à sucre. Cette composition vénéneuse, dont l'effet est soudain, décompose, dit-on, et fige le sang. Des Européens ont été témoins de quelques épreuves faites sur des animaux. Un chien piqué légèrement avec une flèche ne vécut pas trois minutes ; une vache mourut au bout de six. Les noirs des montagnes cherchent à se procurer de ce poison pour chasser le buffle sauvage ; quand ils l'ont tué avec des armes ainsi préparées, ils le dépècent et le mangent sans crainte. Les chefs albayens fournissent aux alcades de la presqu'île une quantité de cette substance dont ceux-ci usent comme ils l'entendent.

Le volcan d'Albay, qui a donné son nom à la province, est un cône élevé qui se voit des deux mers. Toujours en éruption, il n'est cependant redoutable qu'après la saison des pluies, c'est-à-dire pendant les mois de novembre et de décembre. Alors arrivent les tremblemens de terre, communément précédés par une brume blanchâtre, brume d'un caractère particulier que les habitans reconnaissent ; elle devance toujours le tremblement de sept à huit heures.

A ces provinces classées et connues, si l'on ajoute tous les versans de l'E. livrés aux peuples indépendans, on aura la totalité du territoire de Luçon.

Celui de l'archipel des Bissayes n'est pas moins riche en subdivisions. Les îles de Samar, de Leyte, de Zébu ou Bohol, de Negros, de Panay, de Mactan, le groupe des Calamianes, Mindoro, Masbate, Marinduque, Burias, sont les points les plus saillans au milieu de cette multitude de terres distinctes.

Cet archipel fut nommé par les Espagnols, dans les premiers jours de la découverte, *islas de los Pintados*, de l'usage qu'avaient les naturels de se peindre le visage et le corps. Mais plus tard le nom indigène de Bissayes prévalut. Aujourd'hui deux races habitent ces îles : les indigènes qui cultivent le littoral sous le patronage de l'Espagne, et les Malais originaires presque tous de Mindanao et de Soulou, qui campent sur ces côtes plutôt qu'ils n'y résident, et qui, à l'aide d'une foule de petits *pros* ou *panous*, fondent çà et là sur toutes les Philippines pour se procurer à main armée des vivres et des esclaves. Ces Malais reconnaissent, comme les insulaires de la Sonde, des sultans ou des datous ; ils calculent la richesse sur le nombre des esclaves, et vendent ceux qu'ils ne peuvent pas garder. Leurs armes sont la lance, un sabre d'une forme particulière qu'on nomme *campilan*, et le cris malais. Habitués à vivre de pillage et de guerre, ces hommes sont la plus courageuse et la plus farouche portion des peuplades malaises. Les tribus industrieuses, agricoles et commerçantes, quoique armées de fusils et de canons, leur résistent avec difficulté. Dans les Bissayes

Digitized by Google



3. Entrée de Macao.

3. Entrada de Macao



4. Partie de Macao.

4. Parte de Macao.

Digitized by Google

Digitized by Google

se retrouvent les Aétos ou Œtas de Luçon, accuits au sein des montagnes, misérables ici comme dans les autres Philippines.

Samar, la plus importante des Bissayes, a 134 lieues de circonférence. Ses productions sont les mêmes que celles de la presqu'île des Camarines; coupée de beaux cours d'eau et couverte de magnifiques plaines, cette possession pourrait devenir très-importante pour l'Espagne, si on ne la laissait désarmée contre les Malais qui la dépeuplent. La seule ressource des habitans, au moment d'une irruption, consiste en de méchantes fortifications de terre élevées autour de l'église et du presbytère. Ils y attendent l'ennemi avec quelques pièces de canon et une provision de flèches empoisonnées. La résidence de l'alcade est à Caba-Lunga. L'île Capul dépend aussi de lui.

Au sud de Samar est Leyte, longue de quarante lieues, habitée comme sa voisine, exposée comme elle, déserte comme elle. Elle produit principalement des nids d'oiseaux estimés, du balaté, de l'ébène, de la cire et de l'abaca. Plus loin sont Zébu, longue de vingt-huit lieues, la première des Philippines qui ait appartenu aux Espagnols, et Mactan, où l'illustre Magellan fut tué dans une embuscade dressée par le roi du pays. Zébu ou Bohol n'est qu'un rocher fertilisé par l'industrie des natifs : alcadée assez considérable, l'île a un bourg de deux mille ames, un château-fort et un évêché. Chaque année un brick vient y mouiller et charger les productions de l'île qui s'échangent à Manille. Dans l'intérieur de Zébu vivent des Bissagos, aborigènes de tout cet archipel.

L'île Negros ou Los-Negros, assez grande, est dépeuplée, du moins sur les côtes qui seules en sont connues. On y tient un alcade à Iloc. Il est à croire que dans ses quarante-cinq lieues de longueur sur dix de large, elle a des portions fertiles et cultivées. A vingt lieues de distance dans l'ouest gisent deux îles fort petites, ayant chacune une lieue de circonférence à peine, mais célèbres par la pêche des perles. On les nomme petites Cagayans. Cette pêche dont le privilége appartient aux alcades de Negros et de Zébu fournit des perles d'une assez belle eau, mais irrégulières et bien moins estimées que celles du golfe de Manar.

Au N. O. de Negros est Panay qui a vingt-cinq lieues du N. au S. et quinze de l'E. à l'O. C'est la Trinacrie des Bissayes; car elle forme un triangle productif et bien peuplé. Panay est, de toutes les Bissayes, celle qui peut le mieux se défendre contre les forbans; car, à ses ressources de population, les Espagnols ont eu le bon esprit de joindre un système de défense assez important. Une infinité de petits forts protègent la côte, et, au premier signal du danger, les naturels s'y réfugient. Panay a trois alcadées : Capis au N., Yloilo à l'E., Antigué au S. O. Capis est le grenier des Bissayes : elle serait plus riche encore si l'alcade n'y exerçait le monopole de toutes les denrées. On y trouve de beaux troupeaux de bœufs et de vaches, de cochons, et surtout de moutons. Yloilo cultive surtout le riz, et en récolte des quantités considérables. Les naturels, braves et ombreux, tiennent tête aux Malais quand ils débarquent. C'est la partie de l'île la plus riche en oiseaux de tout plumage; c'est elle qui a fourni à Sonnerat les belles espèces qu'il cite dans son Ornithologie. M. de Rienzi mentionne encore dans ce district les deux ports de Molo et de Xaro, comme deux entrepôts populeux et riches. Antigué est une alcadée moins productive que les deux précédentes : elle échange avec Manille quelques balatés, un peu de poudre d'or, du bois d'ébène et de sibucao, contre des toiles et d'autres produits.

Le groupe des Calamianes n'a que trois îles qu'on puisse nommer : Calamiana, Busnagan et Tinacapan. La seule alcadée est celle qui se trouve établie à Caliong. De l'alcade qui y réside dépend l'établissement formé sur Paragoa, île longue et étroite, de soixante lieues sur dix, qui gît au S. O. de Panay. Cet établissement est celui de Taytay, poste précaire et souvent contesté, d'où les Espagnols n'osent pas s'aventurer dans l'intérieur des terres. Rien de précis ne peut donc être avancé sur les peuplades qui les cultivent. On sait seulement que quelques portions du littoral dépendent du sultan de Soulou.

Au N. E. de Paragoa et au S. de Luçon est Mindoro, qui tient aux Bissayes, longue de quarante lieues, large de quinze, fertile d'un bout à l'autre, susceptible de la plus belle culture. Depuis trois siècles, c'est à peine si les Espagnols ont pu y fonder et y conserver le petit poste de Calapan, district resserré sur le bord de la mer. Pourtant vers la région centrale s'élèvent des montagnes couronnées de bois magnifiques, et d'où sortent de fécondes et belles rivières. Cet aspect des lieux avait jadis frappé si vivement les navigateurs français que, sur leurs rapports, le duc de Choiseul voulut coloniser Mindoro. Il en fit la demande à la cour d'Espagne; mais celle-ci, pensant que l'île concédée allait dans peu développer toutes ses richesses, craignit qu'elle

Digitized by Google

ne devînt une rivale dangereuse pour Luçon, et refusa formellement. Ainsi Mindoro est restée inculte et improductive pour tout le monde; résultat qu'on appelle encore aujourd'hui un calcul politique, comme si le premier et le plus beau des calculs n'était pas de féconder le sol, ou de le laisser féconder, quand on ne se sent ni la force ni le talent de le faire.

Les forêts de Mindoro sont remplies de cerfs, dont la viande hachée menu forme, salée, séchée et poivrée, un aliment, le *tapa*, que les Chinois prisent et achètent. Les rivières de Mindoro charient l'or : on récolte dans l'île du campêche, du coton, du cacao, de la cire; et comme il y a sur les lieux trop peu de bras, ce sont des Luçonnais de Batangas qui traversent le détroit pour ensemencer les terres et pour récolter leurs produits.

Cette proximité de Mindoro en fait, pour les pirates malais, un point de croisière et un entrepôt. C'est là qu'ils débarquent les prisonniers faits dans leurs courses; là qu'ils se ravitaillent et se rallient. A ce sujet, on lit dans M. Laplace un touchant épisode qui, à l'intérêt dramatique, réunit quelques détails curieux sur des localités peu connues :

« J'ai vu à Manille, dit-il, un jeune Français, qui, par la protection spéciale de l'archevêque, avait obtenu la permission de faire, dans l'intérieur de Luçon, le commerce de l'or que les naturels recueillent dans les torrens. Il était tombé, avec sa petite fortune et le bateau dans lequel il parcourait la côte orientale, au pouvoir d'un pirate que l'espoir du pillage avait attiré de ces côtés, et qui bientôt retourna à Mindoro, avec le butin fait pendant la course. Notre malheureux compatriote, devenu captif, n'avait pas même conservé l'espérance de sortir d'esclavage en payant sa rançon, car il avait tout perdu; mais son courage lui fit recouvrer la liberté. Toute tentative était aussi hardie que périlleuse, et devait même, suivant toute apparence, être suivie de la mort, si le succès ne la couronnait pas. Le maître du jeune Français était sultan d'une nombreuse bande de Maures (Malais), habitant, ainsi que leurs familles, à bord des pros qui les transportaient souvent d'un point de la côte à un autre, soit pour échapper à l'ennemi, soit pour chercher une nouvelle résidence plus agréable et une côte plus poissonneuse. Le chef lui-même habitait une goëlette prise sur les Espagnols dans une course précédente. C'était dans cet étroit séjour que languissaient les prisonniers, surveillés avec soin, et auxquels les rivages voisins, bas et inondés, ne laissaient aucun espoir de fuir de ce côté. Cependant notre Français avait pour compagnon d'esclavage un Tagal qu'il trouva dévoué et aussi jaloux que lui de retrouver sa liberté. Avec les matériaux les plus nécessaires, dérobés dans le butin des pirates, ils parvinrent à faire une petite boussole. Plusieurs mois leur suffirent à peine pour terminer un aussi difficile travail, et pour amasser peu à peu quelques provisions économisées péniblement sur la faible quantité des vivres de la journée. Enfin, quand tout fut près, et pendant une nuit pluvieuse et obscure, les deux captifs enlèvent la petite embarcation amarrée derrière la goëlette, forcent de rames vers la haute mer, et se trouvent heureusement au jour hors de la portée de leurs ennemis, mais sans eau et ayant perdu la plus grande partie de leurs provisions. Soutenus par l'espérance, ils font route au N., pour se rapprocher de Luçon, dont ils apercevaient les hautes montagnes dans le lointain. Malgré une chaleur étouffante, ils ramèrent toute la journée et la nuit suivante. Le temps semblait les favoriser : il était beau et calme. Au jour, la côte protectrice ne devait pas être éloignée. Mais quel fut le désappointement des deux compagnons de captivité, quand, au lever du soleil, ils eurent la conviction qu'un fort courant les avait maîtrisés et les emportait encore dans une direction tout-à-fait opposée à la route qu'ils devaient suivre! Cependant, quoique épuisés par la fatigue et la soif, ils luttèrent contre cet obstacle jusqu'à la nuit; mais alors, exténués de besoin, entièrement découragés, les deux pauvres fugitifs se couchèrent dans le fond de l'embarcation et abandonnèrent leur sort à la Providence. Elle veilla sur eux! Au jour suivant, les montagnes de Luçon ne paraissaient plus, il est vrai, que comme des ombres lointaines et bleuâtres; mais ils aperçurent, à peu de distance, du côté opposé, une côte sur laquelle un courant les portait avec rapidité. La terre, que dans leur désespoir ils avaient tant désirée, au risque même de retomber au pouvoir d'un maître irrité, leur causait maintenant l'anxiété la plus cruelle : l'esclavage, la mort peut-être les attendaient. Cependant, à mesure qu'ils s'en approchaient davantage, le Français reconnut peu à peu une côte sur laquelle il avait relâché plusieurs fois avec les Malais, et dont plusieurs villages, peuplés d'insulaires chrétiens sous la protection des Espagnols, avaient toujours jusque-là repoussé vigoureusement les attaques des pirates. L'espérance de sauver leur vie et leur liberté ranime les forces de nos fugitifs; ils

Digitized by Google

rament vers la terre, et, après une longue journée d'angoisses et de fatigues, ils abordent à un grand village où des secours leur furent prodigués. Au bout de quelques mois d'attente, une canonnière espagnole, qui était venue apporter les ordres du gouverneur de Manille, ramena heureusement notre compatriote et son compagnon au milieu de leurs amis, qui les croyaient morts depuis long-temps. »

L'archipel des Bissayes compte encore une foule d'autres petites îles, comme Masbate, Marinduque, Burias, etc., sur lesquelles l'Espagne n'a point d'établissement, soit à cause de leur insignifiance, soit à cause des difficultés de la colonisation.

En dehors du groupe des Bissayes, et formant à elle seule une subdivision des Philippines, est l'île de Mindanao, qui compte dans ses plus grandes dimensions 135 lieues de l'est à l'ouest, et 75 lieues du nord au sud. Mindanao se divise en deux parties, la partie espagnole et la partie indépendante. La partie espagnole a trois alcadées, dont la principale, Samboagan, est en même temps la ville militaire de l'établissement colonial, et la résidence du gouverneur. Les deux autres chefs-lieux sont Missamis, presque au milieu de la côte septentrionale et sur la baie de Panguil, et Caraga sur la côte orientale. Samboagan est, après Manille, la place la mieux fortifiée de toutes les Philippines. Elle a quelques ouvrages en terre armés de canons, des casernes, des prisons d'Etat, un château pour le gouverneur et 1000 ames de population. Le gouverneur est au choix de la cour d'Espagne; mais, en cas de mort, c'est le capitaine-général de Manille qui pourvoit à son remplacement. Le poste est, dit-on, lucratif, non pas autant pour le salaire qui est néanmoins considérable, qu'à cause d'un trafic scandaleux sur les fournitures militaires.

L'alcadée de Missamis a quelque importance à cause du commerce local; le café qu'on y récolte est de qualité supérieure. Celle de Caraga, premier poste espagnol fondé sur cette île, est d'un faible rapport. Ses terres sont stérilisées par les vents de la mer du Sud.

Quant à la partie indépendante de Mindanao, elle occupe le plus grand et le meilleur territoire de l'île. Mindanao a 300 lieues de tour, ou peu s'en faut. Nulle terre n'a des côtes plus dentelées. Elle procède toute par golfes et par presqu'îles. Des rivières poissonneuses la traversent dans tous les sens. Ses principales cultures sont le riz, les patates et le sagou. La cannelle y abonde aussi, mais plus commune et moins riche en saveur que celle de Ceylan. La vigne y vient en treille. Dans les rochers de l'intérieur sont de vastes souterrains où s'abritent des milliers de chauve-souris, d'une dimension énorme.

Mindanao obéit à un sultan qui tient aussi sous sa dépendance le petit groupe de Mengis de l'archipel des Moluques. La résidence de ce chef est à Selangan sur le Pelandgi; cette ville fait face à Mindanao, située de l'autre côté de cette rivière, et aujourd'hui presque déserte. La population totale de la nouvelle et de la vieille capitale peut aller à 10,000 ames. Un beau lac, dont le circuit est fertile et populeux, s'étend à quelques lieues de Mindanao. La seconde ville de cet État est Pollok, port de mer d'une sûreté merveilleuse et d'un commerce assez étendu. A l'ouest de Mindanao se trouvent les pays qui composent la confédération des Illanos: on y compte seize petits sultans et dix-sept chefs, indépendans les uns des autres et du sultan de Mindanao. Ses plus gros villages sont Mahargan, Tapaan et Tagulo, dont chacun a un port. Enfin à l'ouest de l'île vaguent des tribus sauvages et mal connues. On a dit qu'elles appartenaient à la même famille que les Haraforas, Idans et Dayaks de Bornéo, et quelques rapports de physionomie, de dialecte et de mœurs, sembleraient autoriser cette hypothèse.

Les indigènes du littoral sont aussi bien évidemment une variété de la famille malaise; ils ont surtout beaucoup de rapports avec les insulaires de la Sonde; les coutumes, les mœurs, le gouvernement, le langage semblent rapprocher ces deux peuples par tous les points essentiels. Quoique ayant pour idiôme spécial le bissayen, ils parlent tous le malais, ont des imams qui les prêchent et professent le mahométisme. Un sultan domine les datous, comme à Sumatra; quand il est menacé, il mande à ses datous de le secourir avec leurs esclaves. Le grand sultan de Mindanao pourrait ainsi mettre 100,000 hommes sur pied. Les datous, de leur côté, cherchent à avoir beaucoup d'esclaves; le nombre des esclaves est la mesure du rang et de la fortune : c'est pour les fournir de sujets que la piraterie est aussi active sur ces mers. Le datou arme quelquefois lui-même, d'autres fois il fait armer un *panou* ou *pro* de course, bateau à rames fort dangereux, qui ne prend que des hommes pour lest, et se sauve dans des criques inaccessibles quand il est poursuivi. Ces armemens coûtent peu de chose. Quelquefois même des Espagnols s'en mêlent; ils s'embarquent avec des natifs, et participent aux

Digitized by Google

bénéfices de cette traite frauduleuse. En d'autres occasions, au lieu de faire des prisonniers, ces embarcations débarquent sur des champs prêts à être récoltés, chassent les propriétaires, coupent eux-mêmes et emportent la récolte. Poursuivis, ils ne se retirent que lentement, se laissent canonner; puis, quand ils pensent que la poudre est épuisée à bord des navires qui les chassent, ils reprennent l'offensive et montent à l'abordage. Ils amarinent ainsi non-seulement des bâtimens de commerce, mais encore des canonnières de Cavite et de Manille, montées par des équipages soit espagnols, soit mêlés d'Espagnols et de Tagals.

Rien du reste n'égale la barbarie qu'ils déploient vis-à-vis de leurs prisonniers européens. Comme ils espèrent toujours d'eux une belle rançon, ils cherchent en les fatiguant outre mesure à augmenter leur désir d'être promptement rachetés. Ils condamnent donc le captif à travailler aux champs, garrotté avec deux cordes, l'une au cou, l'autre à la jambe, tenues toutes les deux par une sentinelle, soit que l'homme travaille, soit qu'il dorme. Les moines sont eux-mêmes obligés de semer, de récolter comme des journaliers, et leur inaptitude à ces travaux ne sert qu'à les faire rudoyer par leurs maîtres. Jusqu'au moment de la délivrance on les maltraite ainsi. Quant aux femmes, leur sort est moins à plaindre; non-seulement on ne leur fait point de mal, mais encore elles ne sont pas regardées comme esclaves. Pendant qu'on demande 3,000 piastres (plus de 15,000 francs) pour un homme, pour une femme on ne demande rien. Attribuer cela à un égard pour le sexe ou à un sentiment d'humanité, ce serait connaître peu les races malaises. Ces forbans n'exigent pas de rançon de leurs prisonnières, parce qu'ils ne supposent pas que personne soit jamais assez dupe pour en offrir une. C'est pour eux une non-valeur, une marchandise de rebut. La civilisation seule a trouvé le prix des femmes; seule elle leur a donné leur place. Parmi ces sauvages, la force corporelle constituant la plus grande somme des qualités, le sexe le plus faible n'est rien ou est peu de chose. On n'en veut pas même pour esclave, lorsqu'ailleurs il est si souvent maître!

Le dernier groupe dépendant des Philippines, duquel il nous reste à parler, est l'archipel de Soulou ou autrement royaume de Soulou, dont le sultan règne aussi sur le groupe de Cagayan, sur l'extrémité septentrionale de Bornéo, et sur une grande partie de l'île Paragoa. Cet archipel se divise en groupe de Soulou, dont le chef-lieu est Bewan, résidence du sultan, port de mer qui compte 6,000 ames; le groupe Taoui-taoui, avec la ville de ce nom; le groupe de Bassilan, avec l'île de Bassilan, la plus grande du groupe de Soulou.

L'île de Soulou a un territoire riche et fertile. Il fut une époque où les Espagnols cherchèrent à l'occuper et à s'y établir. A peine débarqués, ils mirent la main sur la famille royale, l'envoyèrent tout entière au collége de Mindanao, lui firent abjurer le mahométisme, et la convertirent à la foi chrétienne. Le prince soulien se prêta à tout; il se laissa catéchiser; il reçut le baptême et parut prendre assez bien son parti de la solitude complète où on le tenait alors. C'est qu'en effet, pour occuper ses loisirs, il avait abusé de sa plus proche parente dont on n'avait pas eu soin de le tenir séparé. A cette faute grave on n'épargna pas les corrections: elles furent si sévères que le prince chercha à s'enfuir. Il y parvint, rentra dans son île, en chassa les Espagnols, et maintint son indépendance contre tous leurs efforts. Plus tard néanmoins, abaissant ses rancunes devant ses intérêts politiques, ce sultan entra en pourparlers avec le gouverneur; il permit aux pontins de Mindanao et de Manille, aussi bien qu'aux navires anglais, de venir commercer dans ses ports. Soulou demande des toiles et des mouchoirs à la côte de Coromandel et au Bengale contre de la cire, de la poudre d'or, de la nacre, et des nids d'oiseaux. Dans ces échanges, il faut être réservé et défiant, car nul peuple marchand n'est plus fraudeur et plus fripon que le Soulien. En 1803, un capitaine anglais, voulant opérer ses retours en lingots d'or, en trouva à un prix assez modéré, et acheta de jour en jour ce qu'on lui présentait. A mesure que ses besoins se remplissaient, il voyait que les naturels baissaient leurs prix, en offrant de nouvelles matières. Devenu plus soupçonneux, il essaya ses lingots, et trouva qu'au lieu d'or, on lui avait vendu un misérable alliage. Il cria, menaça, porta plainte; mais ce fut vainement; on lui répondit: « Ce qui est fait est fait! » Ils agissent également pour la cire qu'ils chargent de grabeau et de pierres introduites dans l'intérieur; ils vont même jusqu'à fabriquer de fausses perles, imitant si bien les vraies, que l'œil rusé des Chinois peut seul s'y reconnaître.

La population de Soulou, belliqueuse et entreprenante, ne redoute pas la puissance européenne, et la brave souvent. En 1804, le sultan tua de sa main un capitaine anglais qui l'avait offensé à l'audience. Toutefois cette justice

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Macao.

1 Macao



2. Grotte de Camoëns.

2. Gruta de Camoens.

de Sainson del.

Digitized by Google

faite, il laissa le navire achever son chargement, et remettre à la voile pour sa destination.

L'archipel de Soulou a été nommé l'Alger de l'Océanie, à cause de la multitude de bateaux pirates qu'il lance dans les mers malaises. C'est le nid le plus fécond de ces forbans, tant de fois cités, qui dévastent les Philippines, et qui tiennent tributaires la mer de Chine et ses divers détroits. Dans sa petite circonférence de douze lieues, l'île compte 40,000 habitans, 800 hommes de troupes indigènes et des canons.

Voilà l'ensemble géographique des Philippines. Leur population totale a été diversement évaluée. Renouard de Sainte-Croix estime à deux millions d'ames les populations soumises aux Espagnols; il compte le tiers en sus pour les peuplades indépendantes. Legentil ne parle que de 700,000 ames; La Perouse de 3,000,000; Raynal de 1,350,000; Balbi de 2,640,000, les Mariannes comprises. De tous ces chiffres le plus exact est sans nul doute celui de Renouard qui a bien vu ces îles, et qui établit ses calculs par province et par tribu.

Placé depuis long-temps sous la protection européenne, cet archipel est encore incomplètement connu. Pendant que les Anglais nous ont laissé, sur les localités qu'ils occupent, des notions si exactes et si minutieuses, l'indolence espagnole n'a pas jusqu'ici donné au monde un seul document utile au sujet de ses possessions coloniales. L'Espagne, autrefois à la tête de la propagande commerciale, l'Espagne qui eut Colomb et les mines du Pérou, l'Espagne à qui nous devons un monde, se laisse déshériter peu à peu de ses gloires passées; elle n'a plus ses empires d'outre-mer, elle n'a plus ses fabuleux galions; et si même aujourd'hui elle voulait faire la balance exacte de ce que lui coûtent ses colonies et de ce qu'elles lui rapportent, nous doutons que le résultat de ce bilan satisfît son orgueil et son intérêt de propriétaire.

CHAPITRE XXXIII.

CHINE. — MACAO.

Le 1er septembre, dans la matinée, notre jonque démarra du quai de Manille, et se laissa dériver vers la mer. Le baron était venu à bord de bonne heure. Bientôt la brise de terre aidant, nous nous trouvâmes en pleine baie, où la mousson de S. O. saisit le navire, et nous fit orienter en bonne route. Le capitaine Tsin-Fong resta sur le pont jusqu'à ce que le bateau du corrégidor nous eût visités; il voulut même veiller au gouvernail pour que le navire dépassât heureusement la pointe de Marivelle; après quoi, voyant le temps fait et la mer belle, il rentra dans sa cabine et ne reparut plus que de temps à autre.

Que la mer est monotone quand nul incident n'y survient, quand surtout, au fort d'une mousson régulière, on n'a pas à s'inquiéter des variations de la route, et de l'inconstance du temps! C'est à s'impatienter d'aller si bien et si vite. Fort heureusement un petit drame vint nous distraire sur notre chemin et rompre cette désespérante monotonie!

Le 4 septembre, nous étions hors de vue de toute terre, et à la hauteur du cap Bojador, quand un de nos matelots signala un navire sur l'avant de la jonque. Norberg, l'ayant aperçu de son côté, l'examina avec sa meilleure lunette. D'une minute à l'autre, je le voyais recommencer cet examen avec une préoccupation inquiète; il paraissait chercher à s'expliquer une circonstance étrange dans cette apparition lointaine. Enfin il rompit le silence. « Ce navire est en détresse, me dit-il: quelque chose l'enveloppe; est-ce un brouillard, est-ce un nuage? » Je pris la longue vue à mon tour. « Ce n'est pas un nuage, lui répondis-je; c'est un tourbillon de fumée : ce navire brûle. » En effet, à mesure que notre route nous rapprochait de lui, une scène de deuil se déroulait à nous. Un brick européen était sous nos yeux, à demi brûlé, avec l'un de ses mâts abattu, et l'autre déjà en flammes. Au travers des tourbillons de fumée, on distinguait à peine la coque du navire, noire, déjà calcinée, ouverte comme le cratère d'un volcan : le dernier mât céda devant nous et fut précipité dans la mer. Qu'était ce brick? avait-il encore son équipage? les hommes avaient-ils eu le temps de se sauver sur les chaloupes? quel pavillon portait-il? d'où venait-il? où allait-il? On se faisait ces questions auxquelles nous ne devions pas avoir de réponse; car le brick n'avait plus de nom; le feu l'avait mangé; morts ou sauvés, il n'avait plus d'hommes.

A un quart de lieue au vent du brick, le capitaine Tsin-Fong mit en panne. La chaloupe et le canot de la jonque amenés le long du bord se remplirent à l'instant de monde. Ce n'était évidemment ni l'humanité ni un empressement curieux qui inspirait ces matelots et leur commandant. A la vue d'une cargaison qui brûlait, le désir d'arracher au feu et à l'eau une partie de leur proie avait saisi cet équipage. Il voulait tenter à son profit une lutte

Digitized by Google

contre deux élemens. Désintéressés dans la question, nous voulûmes être néanmoins spectateurs de la scène. Les embarcations voguèrent, elles cherchèrent à se maintenir au vent du navire; mais, quand on ne se trouva plus qu'à une portée de pistolet, les difficultés de l'entreprise se révélèrent. Privé de gouvernail, le navire incendié flottait au hasard; il procédait par embardées, obéissant soit au jeu des courans, soit à la résistance des agrès à sa remorque, soit enfin à l'action seule du feu intérieur. On eût dit ce mouvement convulsif auquel obéit une pièce d'artifice. Dans cette oscillation incessante, les deux mâts flottans à la traîne, retenus encore par quelques haubans, fouettaient l'eau au large, et agrandissaient le remoux. Impossible à un canot d'accoster le brick au milieu de cette mer tourmentée! Un soufflet de ces morceaux de bois l'eût fait chavirer, et d'ailleurs, dans une tentative de ce genre, les périls étaient de plus d'une nature : peut-être le brick avait-il de la poudre à bord, et il fallait affronter à la fois l'incendie et l'explosion. Malgré tant d'obstacles (la cupidité est si courageuse!), cinq ou six matelots ne craignirent pas de se jeter à la nage : ils allèrent droit au navire, se saisirent des cordes pendantes comme d'un guide et d'une échelle, montèrent à bord malgré le feu; ils revinrent avec les cheveux et les sourcils dévorés, poussant devant eux, à la nage, quelques colis trouvés sur le pont. C'était du *cassia lignea*. Deux de ces malheureux périrent dans l'entreprise, l'un brûlé, l'autre noyé : cela n'intimida point les autres.

Pendant que durait cette scène, nous pouvions détailler le bâtiment et chercher à deviner la catastrophe. L'équipage avait déserté le bord, et sans doute il n'était pas, à cette heure même, bien éloigné; entassé sur des embarcations, il battait la haute mer, sans savoir si la brise et le flot le porteraient sur un rivage, avant que la soif et la faim l'eussent décimé. La carcasse du navire indiquait une construction européenne. De quel pays? Il était difficile de le préciser. Norberg crut reconnaître la forme portugaise. Tout le couronnement du brick était emporté, et le feu sans doute avait pris sur l'arrière, car la dévastation était beaucoup plus grande sur ce point. Les mâts étaient à bas; le pont déjà couvert livrait passage au volcan de la cale. A chaque minute, l'incendie changeait de caractère suivant la nature des alimens qu'il rencontrait; tantôt il poussait au-dehors de noires colonnes de fumée, comme une cheminée de forge; tantôt il courait en flamme capricieuse, inégale, claire sous le soleil. A cela si l'on ajoute les mouvemens de ces canots chinois qui assistaient à ce spectacle, l'audace de ces hommes qui bravaient tant de périls pour si peu de profit, et au loin la pesante jonque chargée d'autres curieux, immobile et calme comme un rocher, on aura la physionomie entière de ce tableau, l'un des plus saisissans que j'aie rencontrés.

Cet épisode nous occupa deux heures, au bout desquelles nous étions en route. Le soir, à la nuit tombante, le navire brûlé s'éteignit pour nous dans le S. E., comme un météore.

Le 9 septembre au matin, les attérages de la Chine nous furent révélés par une foule prodigieuse de bateaux pêcheurs, qui s'aventurent jusqu'à vingt et vingt-cinq lieues des côtes. Ces embarcations chinoises, grandes et solidement construites, tiennent admirablement la mer; elles résistent mieux à l'ouragan que les navires de commerce espagnols et portugais. Longues de cinquante pieds sur une largeur considérable, elles se terminent en pointe sur l'avant, avec un œil peint sur chacun de leurs bossoirs effilés; l'arrière, plus relevé, forme une espèce de dunette. Tout le bateau est bariolé de noir et de blanc. Ces barques de pêche ont deux mâts, dont le plus grand, plus rapproché de la proue, porte une grande voile carrée faite en rotin; l'autre vient ensuite avec une voile de grandeur moindre, tandis qu'à l'extrémité se dresse un petit mât avec une voile de coton. Fins voiliers, ces bateaux sont montés d'ordinaire par une douzaine d'hommes, presque toujours parens, nés et élevés à bord comme dans le logis domestique : le bord, voilà leur seule propriété et leur seule patrie. Ils n'abordent à terre que lorsque leurs vivres sont finis ou quand leur pêche est complète. Alors ils échangent contre du thé, du riz, du sel, des vêtemens, la quantité de poisson salé et séché qu'ils ont recueillie pendant leur campagne; puis ils reprennent le large, recommençant leur vie aventureuse et occupée, heureux d'échapper ainsi pendant quelque temps à la brutalité fiscale des mandarins. Malgré la quantité considérable d'individus entassés sur ces bateaux, presque toujours un air de propreté, un aspect d'aisance y règnent. Les équipages y paraissent robustes et bien portans; vivant de riz, de poissons et de thé, ils évitent les maladies qu'occasionent l'intempérance et l'abus des liqueurs spiritueuses. La vie du bateau pour ces hommes est la vie de ménage : ils ont avec eux leurs femmes et leurs enfans, contractent des alliances d'un bateau à l'autre, naissent et meu-

Digitized by Google

rent sur la mer, ne sentent pas le besoin de fouler un élément moins orageux, se font des mœurs et des habitudes particulières, des plaisirs à eux, des fêtes à eux, adorent des divinités auxquelles ils donnent des attributs marins. Du reste, nulle classe en Chine, pays d'astuce et de fourberie, n'est plus probe, plus loyale, que celle de ces pêcheurs ; nulle autre aussi n'est plus endurante et plus courageuse.

Le lendemain, 10 septembre, les montagnes de la Chine s'étaient rapprochées de nous : la foule de petites îles qui précèdent les bouches du Tigre, étaient déjà les unes par le travers de notre jonque, les autres devant elle ; la première plus petite, les autres plus considérables, toutes privées de végétation. Ces groupes d'écueils ont été long-temps le repaire de pirates chinois, maîtres de la mer à diverses époques, assez puissans pour balancer le pouvoir de leur empereur.

Toutes ces îles sont séparées par des canaux étroits, mais profonds et bien connus. Les deux passages que fréquentent les navires européens se trouvent l'un dans le S. de l'archipel, l'autre dans le N. ; le premier sert pendant la mousson du S. O., l'autre pendant la mousson du N. E.

Ainsi, nous reconnûmes tour à tour l'écueil de *Piedra-Blanca*, l'île de la Grande-Lemma, et nous longeâmes presqu'à les toucher des rochers sur lesquels l'eau se brisait écumante. Norberg était presque effrayé quand il rencontra la figure calme et sereine du capitaine Tsin-Fong. Cet homme, qu'en pleine mer une brise un peu trop vigoureuse déconcertait, ne paraissait pas s'inquiéter beaucoup d'un récif qu'il rasait avec ses plat-bords. C'est qu'il savait, le vieux routier, à une ligne près, combien il restait d'eau sous la quille de la jonque ; c'est qu'il voyait, au fond des passes de la côte natale, aussi clair que le poisson qui les habite. Tsin-Fong était un marin pratique de l'archipel de Macao, et quoique des pilotes passassent à notre côté avec leurs bateaux propres et bien peints, avec leur pavillon jaune et bleu percé de trois étoiles blanches, aucun d'eux ne se serait avisé d'offrir ses services au vieux marin ; ils le connaissaient tous pour un habile lamaneur.

Poussée vivement dans ce chenal sinueux, la jonque s'engagea bientôt au milieu des passes qui conduisent au mouillage de la Typa, vis-à-vis de Macao. En avançant vers la ville, nous voyions fuir sur notre droite une côte sombre, rougeâtre et toute bordée de brisans ; sur la gauche, dominant les rochers et la mer, paraissait une batterie portugaise. Plus loin se montrait le couvent de la Guïa, résidence de l'évêque, facile à reconnaître à ses hautes murailles et à ses arbres touffus, les seuls debout au milieu de cet aride paysage. Au-dessus de la Guïa se dressait un autre monastère perché sur la cime du roc, tandis qu'étagées le long de la colline, les maisons de Macao descendaient à la mer, jusqu'à ce que leur pied s'y baignât (Pl. XXXIV — 3).

Le mouillage ou plutôt le port de la Typa est formé par plusieurs îles escarpées dont la plus grande est celle de Negao-Men, ou Macao ; entouré de terres dans tous les sens, ce port est beaucoup plus sûr que la baie portugaise. Seul sur cette côte, il offre un abri contre les typhons qui dévastent la baie du comptoir européen. Cet avantage inestimable a fait convoiter la Typa par les Chinois et par les Portugais. Jusqu'ici elle est restée comme un mouillage neutre ; mais tôt ou tard les Chinois avec leur persistance d'empiétemens se l'adjugeront pour y percevoir plus commodément leurs droits d'ancrage. Déjà tout le rivage qui fait face à ce port est couvert d'habitations chinoises ; des ouvriers chinois peuplent les chantiers de constructions et réparent les navires ; des batelières chinoises guident, dans le canal qui conduit à Macao, des bateaux de passage avec leur toit de paille tressée et leurs petits compartimens disposés sur l'arrière. Amarrés aussi près que possible de la grève sablonneuse, des bateaux immenses chargent du sel pour Canton, tandis qu'au milieu du port, un double rang de jonques de guerre, aux mâts courts et massifs, aux banderoles de vingt couleurs, se rallient autour de la jonque amirale, qui porte, croisés sur son pavillon jaune, deux bâtons de mandarin. Il y a aussi là pêle-mêle des champans venus d'Emouy et de Nankin, et des équipages familiarisés avec les ouragans de la Mer-Jaune. Il est facile, à leur teint plus blanc, à leurs membres d'athlète, de les distinguer des matelots des côtes méridionales.

A peine étions-nous mouillés dans ce bassin tranquille, que nous songeâmes à gagner Macao. Le compte du passage fut réglé avec le vieux Tsin-Fong, et une gratification donnée à l'équipage nous valut une conduite presque royale. Descendus dans la chaloupe d'honneur, nous arrivâmes bientôt sur la rade de Macao, nous vîmes le mouillage de Playa-Pequimina, près du village de Lapa, et nous pûmes détailler cette colonie portugaise assise sur un territoire chinois. Ce territoire n'est qu'un lambeau de sol ingrat dont on peut faire le tour en deux heures ;

Digitized by Google

c'est la pointe orientale de l'île de Negao-Men, longue de dix lieues, et la plus grande de cet archipel qui occupe le golfe où se jette le Tigre, fleuve de Canton.

Quand l'empereur chinois Khang-Hi, vers le milieu du seizième siècle, consentit à donner aux Portugais un pied à terre, pour reconnaître leurs services contre les pirates qui infestaient cette mer, il songea aussi à combiner les choses de telle sorte que cette concession restât toujours sans avantage pour les colonisateurs et sans danger pour le continent voisin. S'il eût accordé une île entière, si étroite, si aride qu'elle fût, elle devenait une espèce de camp retranché pour le Portugal : avec des forts sur les points culminans et une petite escadre, les nouveaux venus auraient commandé les passes du Tigre, rançonné les armateurs de Canton, fait la loi à toute la côte méridionale. Le canon de Macao eût imposé un tribut à la Chine. Redoutant un pareil résultat, au lieu d'une île, l'empereur céda à ces aventuriers une fraction d'île, se réservant de tenir dans l'autre fraction assez d'yeux ouverts pour surveiller leur politique. Une ligne de démarcation fut donc tracée dans une espèce d'isthme fort étroit, et tout Portugais qui franchissait cette limite, maltraité par la population chinoise et conduit devant les mandarins, ne s'en tirait qu'à force d'argent, ou bien subissait la cangue ou le cachot. Le territoire portugais était au contraire libre et accessible aux Chinois, de telle sorte que le droit de surveillance n'était pas réciproque.

Malgré ces entraves, Macao, fondée à une époque où le génie portugais avait un immense ressort, devint bientôt florissante et riche. On chercha à tirer le meilleur parti possible d'une position précaire ; on bâtit des couvens crénelés sur les hauteurs et un palais épiscopal garni de canons. A défaut d'un poste militaire, on fit une belle colonie marchande, avec des flottes venues de Malaca, de Goa et de Lisbonne, les premières qui eussent visité les marchés chinois. On couvrit ces rochers concédés d'opulentes maisons ; on fit un quai sur ces sables, des magasins le long de cette grève, naguère déserte. Pendant deux siècles environ, cette prospérité grandit et se soutint : diverses causes la ruinèrent.

La première fut l'apparition d'autres puissances européennes dans les mers de Chine. Les Hollandais et les Anglais, devenus tour à tour dominateurs des mers indiennes, songèrent à s'ouvrir l'entrée des ports chinois. Dès qu'ils furent admis à Canton, le règne de Macao finit. Macao ne put pas même servir de point de relâche aux *country-ships* de la Compagnie des Indes ; car sa rade n'était ni profonde ni sûre. La Typa et la rade de Wampoa, située plus avant dans les bouches, servirent d'ancrages aux bâtimens étrangers. Comme entrepôt, comme port, le poste portugais devint presque insignifiant.

A ce motif de dépérissement s'en joignit un autre non moins décisif. A Macao, comme dans toutes ses possessions, le Portugal n'eut de l'activité et de l'énergie qu'aux jours du début. Soit que l'abaissement de l'influence métropolitaine réagît au loin, soit que la seule vie coloniale suffît pour abâtardir des hommes qui s'étaient montrés si forts sous Vasco de Gama et sous Albuquerque, les colons de Macao prirent avec la prospérité et la paix des habitudes d'indolence, de lâcheté et d'apathie. Ayant trouvé dans les Chinois des ouvriers actifs et intelligens, des hommes d'affaires, des interprètes, des courtiers, ils se reposèrent sur eux pour toute la besogne courante. Les Chinois bâtirent Macao, y élevèrent des maisons, des quais, des entrepôts ; ils organisèrent son commerce, et ne comptèrent avec les Portugais que pour régulariser leurs vols. Quand cette direction eut été prise, on vit accourir de toute la Chine la partie la plus tarée, la plus friponne de sa population. Canton, sentine de l'empire, envoya ses rebuts à Macao. Peu à peu ces nouveaux colons absorbèrent le noyau de Portugais, déjà modifié par le croisement perpétuel des races. Aujourd'hui Macao est plus chinoise que portugaise. Ce résultat, aux portes de Canton, n'a du reste rien qui étonne, lorsqu'on voit, dans un rayon de cent lieues autour des côtes, des colonies entières de Chinois se fonder, en dépit des lois qui empêchent toute émigration.

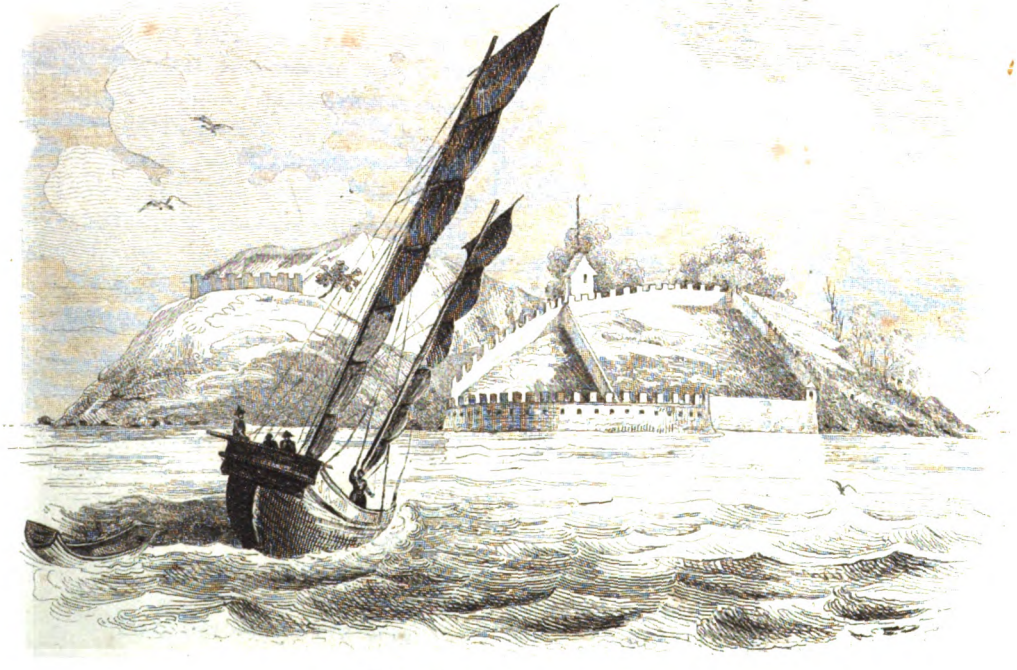
Cette populace turbulente, qui peu à peu s'était introduite dans Macao, fut docile et utile tant qu'une garnison européenne lui en imposa. Groupée en dehors des ouvrages et sous leurs canons, elle se sentait maintenue et n'osait bouger. Mais quand le Portugal, détrôné dans l'Inde, n'envoya plus sur ce poste que des Cipayes aux ordres d'officiers métis, ce peuple, plus nombreux que les créoles de sang pur ou mêlé, plus actif, plus courageux, éclata en révoltes fréquentes, parvint à se glisser dans la ville, en dedans des forts, et à s'y loger. Alors les maîtres de Macao eurent des maîtres ; sur le moindre prétexte, une émeute chinoise bouleversait le comptoir et pillait les maisons des ri-

Digitized by Google



3. *Rivière de Macao.*

3. Rio de Macao.



4. *Forts de l'entrée du Tygre.*

4. Fuertes de la entrada del Tigris.

Digitized by Google

Digitized by Google

chez Européens. Force fut donc d'invoquer contre eux une justice indigène : des mandarins furent appelés dans Macao. Depuis lors, ils ont si bien fait, qu'aujourd'hui le gouverneur portugais est l'agent passif des volontés du mandarin. Un ordre de ce fonctionnaire asiatique peut d'un jour à l'autre fermer l'entrée de la rade ; toute marchandise qui s'embarque lui paie un droit ; toute pierre qui se remue pour de nouvelles constructions n'est mise en place que grâce à un *chappe* ou permission émanée de lui. Son influence, dans toutes ces choses, est directe quelquefois, mais le plus souvent indirecte. Ainsi, ses injonctions ne s'adressent pas aux Portugais ou à leurs chefs, mais aux Chinois justiciables de son autorité. Quand il veut fermer le port, défense est faite à tous les pilotes d'aller chercher les navires au large ; s'il veut imposer les nouvelles constructions, l'ordre est donné aux ouvriers d'exiger la taxe comme supplément de salaire. Vainement les Portugais voudraient-ils opposer la force à tant de ruses : à la première velléité de résistance, le mandarin couperait les vivres à Macao, affamerait les Européens, et déchaînerait contre eux la populace, en lui promettant l'impunité.

Ce système de vexations et d'entraves a été récemment poussé à l'absurde : pour dégoûter sans doute les habitans du séjour de Macao, les mandarins se sont pris à combattre leurs habitudes indolentes, leur besoin de vie molle et reposée ; ils en sont venus jusqu'à leur interdire l'usage des palanquins. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'un pareil ordre émanait de Péking ; on n'y voulait plus tolérer que Macao eût ce privilége sur Canton ; on entendait témoigner par là que la ville portugaise avait fait complètement retour à la *couronne céleste*, qu'elle était dans les conditions des villes purement chinoises. Mais comment donner vigueur à cette innovation ? Comment froisser ces créoles dans le seul point qui les trouvât encore sensibles ? L'astuce chinoise ne fut pas déconcertée pour si peu : dès le lendemain un décret défendait aux porteurs de palanquins, sous les peines les plus sévères, de continuer à servir les étrangers : les porteurs s'abstinrent, et, malgré des offres de salaire exorbitant, on ne put les remplacer ni par des créoles ni par des métis. Les mandarins eurent pourtant un échec, lorsqu'ils voulurent empêcher les Anglais de se promener à cheval dans le petit champ qui reste entre les remparts de la ville et la limite des deux territoires. On essaya de tout sans succès ; la menace, les cordes tendues, les fossés creusés pendant la nuit. La menace fut bravée ; on coupa les cordes ; on combla les fossés.

Grâce à la position que l'autorité chinoise s'est ménagée dans Macao, il n'y a plus aujourd'hui ni sûreté, ni garantie pour les Européens de cette résidence. Peu de temps avant notre arrivée, un événement grave avait donné la mesure du pouvoir qui restait à chacun, et dessiné les rôles de tous, administrés et administrateurs.

Un soldat de la garnison, tourmenté par un ulcère, avait consulté un camarade, réputé sorcier dans le corps. Celui-ci, soit par plaisanterie, soit par vengeance, lui promit sa guérison s'il appliquait sur sa plaie un morceau de chair d'un Chinois. Exaspéré par la douleur, et confiant dans le remède, le soldat choisit sa victime, fondit sur lui avec un couteau et lui fit une entaille profonde, dont le Chinois mourut presque sur-le-champ. Aux cris de la victime, la foule accourut furieuse, criant vengeance, réclamant l'assassin qui s'était réfugié dans la caserne. Il fallut la menace du canon pour l'obliger à patienter jusqu'au jour du jugement.

L'assassin fut condamné à mort ; mais, prévoyant une émeute pour le jour du supplice, le gouverneur portugais fit mander auprès de lui les principaux de sa nation, et bon gré mal gré il les enferma avec lui dans le château. C'était un besoin pour cet homme, dans sa frayeur, d'avoir à ses côtés ou des défenseurs, ou des compagnons d'infortune. Le patient fut conduit, au jour fixé, sur l'esplanade de la rade, et là décapité en présence d'un mandarin ; mais l'exécution était à peine finie, que la foule ne trouvant pas qu'on eût fait suffisamment justice, jeta le magistrat chinois à bas de son siége, le meurtrit, le foula aux pieds, dispersa devant elle la garnison de Cipayes rangée en bataille, courut ensuite vers les maisons des créoles, pillant tout, violant, saccageant, incendiant. La révolte dura trois ou quatre jours, durant lesquels les Portugais assistèrent du haut de la forteresse au spectacle de leurs maisons dévastées et de leurs familles outragées. Ainsi, dans cette émeute, la populace chinoise avait prouvé qu'elle était maîtresse, seule maîtresse de Macao. En expiation de l'insulte faite au mandarin, on mit bien à mort dix-sept coupables ; mais l'exemple ne profita guère à ceux qui restaient.

Pour aborder à Macao, nous remontâmes la petite rivière qui vient déboucher dans la rade (Pl. XXXV—3). Plus rapprochés, nous pouvions mieux saisir les diverses parties de la ville : nous voyions les quatre petites forteres-

Digitized by Google

ses qui la défendent, le bourg chinois de Moa, le bastion de San-Francisco, et celui de la Reina. L'espèce de môle sur lequel nous débarquâmes dominait la ville basse dont les toits se groupaient confusément; tandis qu'au loin quelques maisons de belle apparence et le palais du gouverneur formaient le dernier plan du tableau (Pl. XXXIV—4).

A peine avions-nous mis pied à terre, et demandé asile à un brave négociant américain, que nous songions déjà à visiter Macao. Notre première excursion fut le long de la plage qui terminait la baie. Nous marchâmes ainsi, profitant de la fraîcheur du soir, jusqu'à une espèce de fortification placée à l'extrémité du demi-cercle, et d'où la ville, ses couvens, son église, et ses maisons, se déroulaient comme une ligne blanche. Sur la hauteur se dessinait le couvent de la Guïa, palais épiscopal et forteresse de Macao. Un large pavillon portugais flottait à l'un de ses angles (Pl. XXXV — 1).

Le lendemain, notre première pensée fut d'aller voir le résident anglais, auprès duquel nous introduisaient, Norberg et moi, des lettres de sources diverses. Il se trouvait absent; mais l'un de ses chanceliers le suppléa de la manière la plus affable; il se mit à notre disposition pour tout ce qui pourrait nous être intéressant et utile. « Vous resterez à déjeuner avec moi, dit-il, nous prendrons du thé en plein air, dans le jardin. » Effectivement le repas fut servi dans un kiosque ou belvédère, placé comme un panache au sommet du rocher. Le roc n'était pas massif, mais percé à jour par une espèce d'arceau à parois presque droites. Du belvédère, on découvrait tout Macao, sa baie et une portion du port de la Typa, garni de mâts et de barques. Quand le déjeuner fut fini dans ce délicieux local : « Que vous semble de ce pavillon? nous dit l'Anglais; ne respirez-vous pas ici un parfum de poésie antique? — Comment cela? — C'est dans la grotte souterraine de ce rocher que Camoëns a achevé sa *Lusiade*. » (Pl. XXXV — 2.) Nous nous levâmes par un même mouvement de respect. Descendus du belvédère, nous parcourûmes cette enceinte avec une curiosité silencieuse; une pierre, un banc, un arbuste, nous semblaient dignes d'attention. Camoëns! le poëte demi-latin, demi-catholique, qui mêla dans son œuvre la mythologie et le christianisme, si plein de foi dans son travail que lorsqu'il fit naufrage sur cette côte, il tenait sa *Lusiade* au-dessus de l'eau de la main gauche, pendant qu'il nageait de la main droite! Il avait rêvé là, poétisé, à la même place où nous étions, en Chine, sur un rocher de Macao!

Cet incident remplit notre matinée. Après avoir quitté le chancelier nous montâmes aux forteresses, dont l'une est armée encore de quarante pièces d'artillerie. Elle a une citerne, deux sources d'eau vive, des casemates et des logemens pour 1000 hommes. L'autre, moins grande et pourvue de trente canons, a aussi une source intarissable, mais elle ne peut guère contenir que 300 soldats. Ces deux ouvrages, placés sur les points les plus élevés de l'île, dominent tout le territoire. Malgré cette position unique, la mauvaise volonté et l'astuce des mandarins ont si bien fait que leur influence est presque nulle. Si les pièces du fort tiraient, le lendemain Macao n'aurait plus de vivres.

La garnison de Macao se compose de deux cents Cipayes et deux cents hommes de milice, dont le service consiste en quelques patrouilles de nuit : les soldats sont armés de bâtons; les officiers ont seuls le droit de porter une épée, dont ils ne peuvent faire usage contre un Chinois. Un voleur de cette nation, même en état de flagrant délit, ne doit être appréhendé qu'avec la précaution la plus grande. Qu'à dessein ou par accident un soldat du guet vienne à tuer le voleur, à l'instant même il faut livrer le meurtrier au mandarin, qui le fait pendre sur le marché, en présence de la garnison rassemblée. Quand ces exécutions ont lieu, les dignitaires chinois, à leur entrée et à leur sortie de la place, doivent être honorés par le salut des forts. Dans le cas inverse, c'est-à-dire quand un Chinois tue un Portugais, le coupable est livré à ses juges nationaux, qui le tiennent ordinairement quitte pour une rançon perçue à leur profit.

Des forts nous passâmes aux églises, situées quelquefois dans une enceinte retranchée. Nous vîmes la cathédrale, et le couvent de la Guïa, où logent l'évêque et les douze chanoines ses vicaires; nous vîmes Saint-Laurent, Saint-Paul, Saint-Antoine, Saint-Pierre, les couvens d'hommes de Saint-François, Saint-Domingue et Saint-Augustin; les couvens de femmes, Sainte-Claire et la Miséricorde; enfin les trois hôpitaux militaires et civils. Dans la nef de Saint-Paul, notre guide nous fit remarquer le tombeau de la femme de Beniowski : elle avait suivi cet aventurier dans sa fuite de Sibérie; exténuée, elle mourut à Macao.

Le personnel des ecclésiastiques qui desservent ces églises est presque tout envoyé de Goa : outre les prêtres portugais, ce clergé comprend encore les débris de ces missions célèbres qui

Digitized by Google

ont jeté tant d'éclat dans les siècles antérieurs. Nous vîmes à l'évêché un de ces vénérables apôtres, le père Amyot, habitant la Chine depuis quarante années, et portant encore à Macao le costume chinois. C'était le seul de tous ces prêtres qui eût vécu long-temps dans l'intérieur du pays, sous la protection du dernier empereur. Chef du troupeau apostolique, il parlait avec émotion aux nouveaux venus des néophytes qu'il avait laissés au milieu de ces villes populeuses; il initiait ses élèves aux usages, aux mœurs de cette région si diversement jugée; il désirait y mourir, prêchant encore la foi du Christ, et utilisant les dernières années de sa vie. A Macao, le zèle de ces apôtres ne pouvait guère s'exercer que sur la portion corrompue de la population chinoise. Des malfaiteurs, des filous, cherchaient trop souvent à conquérir l'impunité par une conversion qui les mettait sous le patronage européen. D'autres indigènes, entraînés par quelques aumônes, embrassaient le culte chrétien, sauf à le renier après la cérémonie. Malgré ces mécomptes, les bons ecclésiastiques n'en continuaient pas moins leur œuvre avec une patience digne de résultats meilleurs; ils allaient chercher dans la ville les pauvres et les malheureux, et, quand ils ne gagnaient pas des ames à Dieu, du moins enlevaient-ils des familles entières au démon de la cupidité et du besoin. Macao retentissait de bénédictions au sujet de nos pieux missionnaires.

Des sommets de la ville, nous descendîmes vers la rade, à travers des rues que bordent de jolies boutiques chinoises. De temps en temps, dans les endroits plus solitaires, se montraient de petits cimetières chinois avec leurs berceaux de fleurs et leurs blancs mausolées; tandis qu'au loin une tour conique, bâtie sur le dernier plan du tableau, semblait placée là pour donner un avant-goût de cette architecture chinoise, si bizarre et si caractérisée.

A mesure que nous nous engagions de nouveau dans le cœur de la ville basse, nous retrouvions les rues étroites, tortueuses qui avoisinent la baie. Autrefois Macao était plus sale encore, plus entassée, plus infecte; mais depuis que les Chinois l'ont envahie, ils y ont introduit cet esprit de propreté et d'ordre qui ne les quitte jamais. Les maisons, bâties en pierre et blanchies à la chaux, ont en général un aspect de régularité et d'aisance. Les magasins, les entrepôts de la douane, les marchés sont aérés et couverts; dans certains endroits, ces constructions ont été conquises sur la montagne. Les marchés surtout préludent bien à ceux de Canton et des villes chinoises. On dirait que le métier de pourvoyeur et de marchand est inné chez le Chinois, tant il y excelle. Avec quel art merveilleux ces denrées sont disposées! Comme on les essuie, comme on les dore, comme on les veloute, comme on les rafraîchit, pour qu'elles séduisent l'œil! Et ces étalages! Que de science dans leurs combinaisons! Que d'étude pour que la montre mente à la marchandise! Il y a du génie dans toutes ces choses, génie de dol et de mensonge, poussé à un degré incroyable! Ainsi ces volailles, qu'en défiance de supercheries on achète au poids vivantes, comment croyez-vous qu'on les ait alourdies? En les bourrant de petits cailloux deux heures avant la vente. Et ces cochons, si gros, si dodus, qu'on dirait que leur peau va éclater! achetez-les, et, quand vous les aurez saignés, vous les trouverez gonflés d'eau. Cette eau long-temps encore pouvait jouer l'embonpoint; car toutes les voies de sécrétion avaient été soigneusement bouchées. Le catalogue des friponneries chinoises ferait un gros livre!

Macao, portugaise de nom, est peuplée presque entièrement de Chinois : on en compte 25,000 dans la ville, et 5,000 dans les champans ou loches. La population totale s'élevant à 34,000 ames, il resterait donc 4,000 Portugais, si toutefois on peut nommer ainsi une race mêlée de sang européen, hindou, chinois et même cafre. Le premier noyau de la colonie, venu de Goa, s'est altéré par d'incalculables croisemens. Les métis, copiant à toute époque les mœurs des Portugais, se montrèrent braves comme eux dans leurs guerres d'Asie, et notamment au siége de Diu; puis ils devinrent mous, efféminés, indolens. Alors cette race alla en dégénérant, perdant pied à pied le terrain qu'elle avait conquis en un jour; incapable de se relever jamais, car toute fatigue lui répugnait; se laissant opprimer, parce que la résistance était une peine; ne trouvant rien de mieux, quand on la dépouillait, que de se réfugier dans ce qu'on lui laissait; de maîtresse arrivée presque à l'état d'esclave; en Chine tenue pour inférieure aux Chinois, dans l'Inde aux Hindous; fière cependant comme au temps de sa force, dédaigneuse de certains emplois, regardant une œuvre manuelle comme au-dessous de sa dignité, et ne croyant pas déroger pourtant en tendant la main à l'aumône. Voilà de quels Portugais se compose aujourd'hui la population des comptoirs fondés par Albuquerque et par Andrada.

Ces créoles, si abaissés au moral, ont moins

Digitized by Google

déchu sous le rapport physique. Ils sont robustes, bien faits, et d'assez haute taille; plus ou moins bruns, ils ont tous, en général, des traits réguliers, des yeux noirs expressifs. Avec une tenue meilleure et plus de propreté, ils feraient vraiment une assez belle race d'hommes. Leur costume est un mélange de modes européennes, hindoues et chinoises. Les femmes sont bien au-dessous d'eux : une peau jaune, un nez épaté, une bouche énorme et gâtée par l'usage de la pipe, des yeux ternes, un front déprimé, des cheveux crépus, une taille massive et des formes fatiguées, telles sont les métisses de Macao. Quand partout ailleurs, au Sénégal, à l'Ile-de-France, au Bengale, aux Antilles, les femmes de couleur se sont fait une réputation de grâce coquette et d'irrésistibles attraits, celles de Macao sont restées de repoussantes et maussades créatures : elles n'ont pris que les défauts d'une race qui a quelques qualités. Malgré la vie murée à laquelle on les assujettit, elles trouvent l'occasion de faire preuve de mœurs fort dissolues. Quand elles parcourent les rues de Macao, le visage à demi voilé par la mantille transparente, avec leurs pantoufles de maroquin marqueté, leur chemise serrée par un pagne, elles produisent un certain effet sur les nouveaux venus, grâce à ce costume piquant et contrasté. Les plus jolies parmi ces femmes, les plus nombreuses surtout, sont celles qui sont issues de Chinoises et d'Européens : on les nomme *Chinoises portugaisées*. Les Chinois vendent, fort jeunes, leurs filles à des Portugais, qui les élèvent et les épousent. Ce qui provient de ces alliances n'a souvent qu'une existence précaire et malheureuse. Les jeunes filles sont destinées presque toujours à un commerce libre avec les étrangers, ou d'autres fois elles se marient à des Chinois. A Macao, elles jouissent d'une certaine réputation parmi les fumeurs d'opium : seules, dit-on, elles savent le préparer en doses convenables. Couchés sur leurs divans, et mollement étendus sur le dos, les fumeurs n'ont que la peine d'aspirer la substance par le court tuyau qu'on leur présente. A la métisse le soin de rouler le grain d'opium, de l'introduire avec une aiguille d'argent dans l'orifice de la noix, d'approcher la flamme de la matière à l'instant consumée, de la renouveler ainsi grain par grain, jusqu'à ce que la dose soporative soit absorbée. Alors, pour le voluptueux fumeur, commence l'extase de l'ame et l'engourdissement du corps. Ce froid soporatif, qui endort les sens de l'homme, pousse en même temps les idées au cerveau, les exalte, les revêt de formes confuses et poétiques. L'abus de ce narcotique conduit à la langueur et à l'abrutissement; mais tel est le charme attaché à son usage, que lorsqu'on a goûté une fois du calme lascif qu'il procure, de ce langoureux état qui n'est ni la veille ni le sommeil, il devient impossible de renoncer à ces indéfinissables jouissances. Le coût d'une denrée fort chère, la perte de la santé et de la raison, rien ne peut combattre ce goût passionné : c'est une ivresse somnolente dont on n'use pas impunément.

Un médecin français qui habitait Macao avait récemment voulu faire l'expérience personnelle de ce narcotique; il en avait pris la dose la plus faible, et voici ce qu'il racontait de ses sensations : « Quelques instans après, mes esprits s'exaltèrent; la sensation de plaisir que j'éprouvai me sembla dépendre d'une sorte d'expension générale de tout mon être physique et moral, mes facultés me paraissaient immensément agrandies, et tous les objets augmentés de volume : mon imagination n'agissait que sur les objets extérieurs pour les transformer en images fantastiques et ravissantes. Mon extase était l'harmonie d'un rêve éveillé. Je me hâtais de regagner ma demeure, craignant de commettre quelque extravagance. A peine sentais-je mes pieds toucher la terre; je croyais glisser le long des rues, poussé par cet agent invisible, et il me semblait que tout mon sang était transformé en un fluide éthéré qui le rendait plus léger que l'air. Dès que je fus rentré chez moi, je me mis au lit, et durant toute la nuit les visions les plus étranges assaillirent mon cerveau. Le lendemain, pâle, abattu, souffrant, je n'éprouvais plus qu'un violent mal de tête. »

Les habitans de la Cochinchine et de la Chine consomment l'opium non pas à la manière des Turcs, en le mâchant, mais à la façon des Malais, en le fumant; seulement la fumée ne soulève pas chez eux ces frénésies furieuses, cette soif de meurtre, cet égarement énergique qui jettent le Sumatrien et le Javanais dans les rues avec un cris à la main; tout se borne chez les premiers à quelques élans convulsifs amortis sur place, à une excitation contemplative. On a dit que c'était le résultat d'une dissemblance de tempérament; il faut croire plutôt que c'est la différence des doses, ou tout au moins qu'il y a combinaison de ces deux motifs. L'extase précède, la frénésie suit; après un abus plus ou moins prolongé, ce dernier symptôme domine l'autre et l'absorbe.

L'opium est un suc gommo-résineux, solide, extrait du pavot somnifère. Il croît dans plusieurs contrées de l'Asie, mais surtout au Ben-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Village au bord du Tigre.*
1. Pueblo á la orilla del Tigris.



2. *Vieux Bateaux servant d'Habitations.*
2. Barcos viejos que sirven de Habitacion.

de Saisson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

gaie, qui, selon Blumenbach, en fournit par année plus de 600 mille livres. Ce narcotique se prépare de plusieurs manières. Pour les sortes de luxe, on fait aux capsules encore vertes des incisions transversales ou en spirale avec un couteau armé de plusieurs lames. Le suc, qui en découle blanc et laiteux, ne tarde pas à jaunir et à se former en larmes à demi concrètes. On les recueille et on en fait l'opium en larmes, le plus pur, le plus estimé de tous, moins amer et moins vireux que celui qu'on livre au commerce. Cet opium ne sort pas du pays où il se récolte; il y sert aux consommateurs riches et raffinés. La méthode commune consiste à piler les capsules et la partie supérieure des tiges du pavot, pour en extraire le suc propre que l'on fait évaporer ensuite jusqu'à siccité. C'est cet extrait, divisé en masses ou pains arrondis, déprimés, du poids de quinze à seize onces, qui forme l'opium du commerce ou *meconium* des anciens. Ces espèces de gâteaux sont enveloppés ensuite dans des feuilles de tabac, de pavot ou de rumex. Enfin il existe une troisième sorte d'opium inférieur que l'on nomme *poust*, et qui n'est qu'un extrait des tiges, des feuilles et des capsules, obtenu par le moyen de l'eau bouillante. L'opium de bonne qualité se présente en masses bien sèches, cassantes, résineuses, grainées et brunes; son odeur est vireuse et désagréable, sa saveur amère et nauséabonde; pétri sous les doigts, il se ramollit; il se dissout dans l'alcool, et s'enflamme à l'instant même sur des charbons ardens.

L'opium était naguère pour Macao la seule branche de commerce importante et lucrative. Les revenus qu'elle y laissait paraient aux émolumens des agens civils et des hauts fonctionnaires. C'était la ressource finale de la colonie. Comme cette denrée est prohibée en Chine, les caisses venues du Bengale s'entreposaient dans les magasins portugais, d'où elles filaient en contrebande vers Canton. Ce commerce se faisait au moyen d'agens chinois, et souvent même à l'aide de mandarins et de chefs de douanes gagnés à force d'or. Ces frais exorbitans élevaient à un prix énorme le coût de la marchandise. Une caisse d'opium valait alors plus de 2000 piastres dans l'intérieur. Comme cet article était le seul qui procurât quelques bénéfices à la douane de Macao, elle avait eu le soin de s'en réserver le monopole. Malheureusement un décret de Péking est venu lui ravir son dernier trafic. Le mandarin, aujourd'hui vrai chef de la douane portugaise, surveille l'entrée de l'opium et son mouvement sur la rade. La contrebande est devenue difficile et presque impossible sur le poste portugais. Elle se fait à Lintin.

Ce qui reste encore à Macao consiste en un petit cabotage avec Touranne, Saigong, Sincapour et les Philippines; l'arck, le morfil, le balaté, les nids d'oiseaux, les nippis, forment une partie de ses importations. Autrefois, le gouvernement portugais astreignait ses armateurs à deux voyages annuels, l'un pour Timor dans les Moluques, pays ingrat et malsain; l'autre pour Goa, chef-lieu de la vice-royauté de l'Inde, mais comptoir défavorisé sous le rapport commercial. Aujourd'hui ces expéditions ont cessé.

Grâce à ce gouvernement mixte qui régit Macao, ses négocians y jouissent de la faveur de deux douanes, l'une portugaise, *elephantica*, l'autre chinoise, *haupoul*. Cette dernière ressort du mandarin à boutons blancs qui habite *Casa-Branca*, petite ville située dans Negao-Men, à une lieue et demie de Macao. Cet homme, surveillant politique et commercial, est chargé de punir les violations de territoire et de régler la perception fiscale. Grâce aux molles complaisances des Portugais, cette perception a trouvé le moyen de tout atteindre; tonnage de navires, colis de l'entrée et de la sortie, construction de maisons, loyers de boutiques, pêche, vente en détail, tout en un mot.

Le gouvernement portugais de Macao se compose d'un gouverneur qui prend le titre pompeux de capitaine-général. Il commande à sa garnison de 400 hommes. Le choix de ce fonctionnaire se fait à Goa, où on le nomme pour trois ans. Le *desembargador*, qui est sous lui, est envoyé de Lisbonne. C'est un juge civil qui remplit en même temps les fonctions de chef de la douane; il gère les biens vacans et les fonds légués aux établissemens pieux. Après cette place fort briguée et fort lucrative vient, comme troisième pouvoir, l'évêque, chef du clergé et des missions. Macao a aussi un sénat, composé de sept notables pris parmi les plus riches négocians de la cité. Cette espèce de corps municipal, qui s'intitule fastueusement l'*auguste sénat de la ville de Macao*, règle le petit nombre d'affaires qui regardent la cité.

Au milieu des deux autorités qui se disputent Macao, et comme population neutre entre les Portugais et les Chinois, existe un petit noyau de négocians européens, insignifiant par le nombre, mais influent par sa position et par sa nationalité. Anglais, Américains, Français ou Hollandais, la Chine sait bien qu'elle ne les outragerait pas sans courir quelque risque, et, si

Digitized by Google

elle ne les aime pas, du moins les respecte-t-elle. Ces négocians ont plutôt le siége de leur commerce à Canton qu'à Macao; mais, comme le gouverneur de cette première ville, ne tolère pas leur séjour après l'époque de la traite du thé, ils s'établissent ordinairement dans le comptoir portugais avec leurs familles, s'y font construire d'élégantes demeures, soit sur le quai, soit dans la partie ombragée de la colline. Riches quand ils opèrent pour leur compte, bien rétribués quand ils ne sont que les agens des grandes factoreries, ces étrangers ont introduit à Macao le luxe intérieur et les aisances du ménage inconnus aux Portugais. Seuls ils donnent un peu de vie et de bon ton à cette société triste et lourde. Les uns ont des kiosques aérés sur la mer, d'autres des jardins où viennent en pleine terre l'hortensia, le camélia, et l'élégant quamoclit. Ici, c'est une volière où s'ébattent les oiseaux de la Chine et du grand archipel malaisien, le faisan doré et le faisan argenté, le coq de bruyère, le canard mandarin au plumage arlequiné, et l'oiseau de paradis qui, mort, traverse l'Océan pour venir se percher encore sur la tête de nos Européennes.

Quelques heures de reconnaissance et un court entretien avec notre excellent hôte nous avaient ainsi mis au fait de Macao. Quand nous eûmes fini avec les Portugais, il nous proposa d'aller examiner de près les Chinois et de faire ensemble une promenade jusqu'à la Typa, pays qu'ils occupent seuls. A l'instant même, une svelte embarcation, montée de deux robustes batelières, nous reçut; elle nous mena lestement à notre destination. C'était jour de fête à la Typa. Les équipages chômaient, les banderoles ornaient les mâts des jonques, les gongs retentissaient de toutes parts. Débarqués sur une langue de terre, nous nous trouvâmes en face d'une pagode, creusée dans la montagne par les marins eux-mêmes, ornée, grâce à leur patiens travaux, de jardins suspendus dans le roc vif. Une foule de petites chapelles semées sur les bords d'une allée sablée servaient de jalons jusqu'au temple principal, d'où l'on découvrait le port et la mer. Dans l'intérieur étaient des autels chargés de présens et de fleurs, des tableaux, des statues figurant de jeunes filles assises, des inscriptions votives mentionnant les offrandes et les noms des donateurs. Au pied du rocher, un mur qui longe le quai portait sur sa face extérieure une suite d'inscriptions en relief sur marbre ou sur pierre blanche. Un peu en dedans et vers la droite de cette entrée principale, se groupaient plusieurs constructions, précédées d'une longue tonnelle que formaient des arbustes plantés dans de grands vases de porcelaine blanche ou bleue. Les salles de ces bâtimens sont consacrées à des cérémonies religieuses, dans lesquelles les festins jouent un grand rôle. Les bannières, les gros tambours, les cierges, les lanternes de papier peint concourent à la fantasmagorie du lieu et stimulent l'enthousiasme des fidèles.

Pendant que nous procédions à cet examen, une bande de marins arriva au pied de la pagode pour y faire ses adorations. Quatre d'entre eux ouvraient la marche, portant au bout d'un long bâton deux grandes lanternes éteintes et deux bannières jaunes et rouges; puis venaient des musiciens remplissant l'air des sons criards de leurs clarinettes, et des roulemens de leurs gongs et de leurs tam-tams. Derrière cette avant-garde cheminaient, portés sur des brancards garnis d'étoffes précieuses, six petits autels peints en rouge, richement décorés, chargés de fleurs et de fruits. Des hommes, diversement habillés, espèces de prêtres, chefs de la cérémonie, terminaient ce cortége, et conservaient, au milieu de cette joie et de ce bruit, une attitude grave et recueillie. Cet ordre processionnel fut conservé jusqu'à l'entrée de la pagode, alors décorée de lustres et de lanternes en papier peint. Nous voulions les y suivre, mais notre guide s'opposa à cette imprudence.

Descendus de nouveau sur sa grève, nous y trouvâmes une fourmilière de marins, les uns accroupis sur le sable et fumant leurs pipes, les autres allant et venant de leurs chaloupes aux habitations. Au milieu de cette multitude, un groupe nous frappa : il se composait d'hommes qu'on eût dit d'une race étrangère, tant il y avait plus de hardiesse dans leur port, plus de vigueur dans leur haute taille, plus d'énergie expressive, plus de férocité dans leurs figures. Leur costume lui-même ne copiait pas exactement celui des autres Chinois : un pantalon large, à la ceinture duquel reluisait un poignard; une capote brune, à manches, et fermée jusqu'au genou; puis, sur leur tête rasé, la calotte noire d'où sortait une queue tombant jusqu'à mi-jambe; voilà quels étaient les accessoires caractéristiques de ces physionomies originales. A leur vue, nous nous arrêtâmes. Ils prenaient leur repas sur la grève : du riz et des viandes hachées, arrosées de vin et d'eau-de-vie, contre l'ordinaire des Chinois. « Sont-ce là des marins? demandai-je à notre guide. — Venez, continuons notre route; je vous raconterai leur histoire. » Quand nous fûmes à quelque distance, le négociant

Digitized by Google

américain se retourna avec une espèce d'inquiétude, et se voyant seul avec nous : « Ces gaillards-là, nous dit-il, me font l'effet de pirates; jamais je n'ai vu sur cette côte de figures plus rébarbatives que celles-là. Encore, aujourd'hui ce fléau n'est rien, il a fait son temps; mais, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, la mer était à eux : ils ont fait capituler Péking. » Nous avions bien, Norberg et moi, ouï parler de ces forbans chinois, plus redoutables, mieux organisés que les Malais; mais cette histoire, venue en Europe par lambeaux, était si bizarre qu'elle en paraissait fabuleuse : nous avions besoin, pour y croire, qu'elle fût racontée avec détails et sur le théâtre même des faits. Dans le temps que dura notre retour à Macao, l'excellent Américain nous fit ce récit, et j'aime à reproduire les impressions qui m'en sont restées. Rien ne m'a paru plus dramatique et plus étrange que la vie et les actes de ces forbans.

Leur puissance remonte assez haut; déjà, en 1574, leur roi Limahon luttait contre l'empereur de la Chine, et, pour se consoler d'un échec, tentait, on l'a vu, la conquête de Luçon. Plus tard, en 1660, un autre chef de même origine, Cong-Sang, enlevait Formose aux Hollandais, et de là sommait le gouverneur de Manille de reconnaître sa suzeraineté et de lui payer tribut. Mais l'époque la plus décisive pour ces royautés aventurières date de la fin du siècle dernier.

Un mandarin de la cour de Péking, Ching-Yih, disgracié et condamné à mort, fut alors leur organisateur et leur chef. Parvenu, non sans peine, à se soustraire aux sbires de l'empereur, il se retira parmi les pirates des îles de Haynan, à l'ouest de Macao, releva leur fortune, enrôla parmi eux tout le rebut des populations méridionales, et compta bientôt sous ses ordres plus de 40,000 bandits ou mécontens; ceux-ci coupables condamnés à la cangue ou au tcha, ceux-là ruinés par les mandarins et opprimés par eux.

Quand une pareille quantité de rebelles courageux se trouva réunie, le chef leur donna quelques lois, et régla entre eux des conditions de hiérarchie. Défense fut faite de quitter le bord où chaque matelot eut une cabine de quelques pieds carrés pour lui et sa famille : le logement du capitaine occupait l'arrière. Nulle côte n'était plus propre à leur guerre de pirates que celle qui se prolonge des îles de Haynan à Macao. Semée de petites îles désertes, ou du moins dépourvues de garnison, cette mer offrait des abris sûrs en cas de poursuite, et des anses marquées pour épier les navires marchands.

Grâce à tant de moyens pour faire le mal, bientôt les pirates d'Haynan le firent en grand et avec impunité. Ils écumèrent ces parages, grossirent leur flotte de toutes les jonques qu'ils enlevaient à l'empereur, attaquèrent même des vaisseaux européens, poussèrent l'audace jusqu'à venir à Macao acheter des boulets et des canons aux Portugais, qui eurent l'infamie de les leur vendre; puis, devenus plus insolens et plus forts, ils opérèrent des descentes comme les boucaniers d'Amérique, prirent des bourgs et des villes, incendièrent, pillèrent, outragèrent, dévastèrent tout ce qui tomba entre leurs mains. Armés de longs bambous que termine une lame de sabre, ils montaient effrontément à l'abordage des champans de guerre, combattaient des équipages trois fois plus forts, et n'échouaient que rarement dans ces tentatives hardies. Des vaisseaux de la Compagnie des Indes furent même à cette époque rançonnés par eux, et, en 1806, un officier anglais resta pendant quatre mois leur esclave.

Conduit dans une île située à vingt lieues de Macao, cet officier put constater les forces de ces écumeurs. Elles consistaient alors en cinq cents champans, formés par divisions de cinquante, dont il ne sortait qu'un à la fois, sous les ordres d'un chef d'escadre. Le généralissime, le grand-amiral, le roi Ching-Yih, *souverain des mers*, comme il s'appelait lui-même, ne donnait que rarement de sa personne; il restait plus communément au chef-lieu, s'enivrant d'opium du matin au soir. Cet homme avait pourtant réussi à introduire une certaine discipline parmi ses forbans : leurs mœurs étaient bien toujours hideuses et dépravées, mais ils s'étaient résignés à pratiquer la probité en fait de partage de butin. Malheur à un chef d'escadre qui aurait tenté de détourner la moindre bagatelle à son profit! Meurtri de coups de bambou avec un raffinement de tortures, il était ensuite coupé en quatre morceaux. Le même supplice attendait tout ennemi tombé au pouvoir des pirates.

Ching-Yih faisait arborer sur tous ses champans tantôt le pavillon rouge, tantôt le pavillon noir : ce dernier signe indiquait qu'il fallait être inexorable et ne faire de quartier à personne. Fait prisonnier sous l'emblème de clémence, l'officier anglais obtint sa liberté contre une rançon de 3000 piastres et trois caisses d'opium. Pendant sa détention, il avait été nourri de chenilles au riz.

Les choses en étaient là en 1807; la Chine méridionale se trouvait à la merci des pirates,

Digitized by Google

et l'attérage des côtes n'offrait plus de sûreté pour personne. Alors l'empereur crut devoir intervenir par la force. Il envoya son taytog ou chef de la marine à Macao, où le sontog, ou gouverneur de la province de Canton, l'avait devancé avec une vingtaine de mandarins de divers grades. Là, au lieu d'agir vivement contre les pirates avec 350 champans de guerre mouillés dans la Typa, on perdit du temps en discussions de cérémonies. Le sontog, mandarin à boutons bleu-clair, auquel on ne peut parler qu'à genoux, fut obligé d'aller au-devant du taytog, supérieur à lui par le bouton et par l'emploi. Après cette formalité remplie, on se donna le plaisir de supplicier dans les règles quelques prisonniers. Les coupables ordinaires, liés et garrottés, se mirent à genoux devant le mandarin de la province, et furent décapités d'un seul coup; mais le chef était destiné à un autre genre de mort. Appliqué sur une croix, il vit venir à lui un bourreau, qui portait à ses côtés une liasse d'instrumens tranchans, chacun destiné à dépecer un seul membre, et ne pouvant toucher aux autres. Ainsi l'un était pour le pied, l'autre pour le bras, celui-ci pour la jambe, celui-là pour le ventre. Quand le bourreau avait mis la main sur l'un d'eux, il était obligé de s'en servir pour l'usage voulu, et c'était une chance aléatoire pour le patient de rencontrer une mort prompte ou d'endurer une sanglante agonie. Cette fois, la victime fut favorisée; l'instrument du cœur tomba le premier dans les mains de l'exécuteur; un seul coup le tua.

Après cette grave affaire, il y eut conseil de mandarins, que présida le taytog. La guerre fut décidée; mais, à une première rencontre, l'amiral chinois, complètement defait, perdit treize champans de guerre. Quelques pêcheurs, qui s'étaient mis de la partie comme auxiliaires de l'amiral, furent plus heureux; ils prirent quatre barques aux rebelles. On se conduisit avec tant d'injustice vis-à-vis des capteurs, qu'ils laissèrent les mandarins vider eux-mêmes leur querelle. Alors ceux-ci se piquèrent d'honneur; ils composèrent une escadre d'élite, surprirent une division de barques de Ching-Yih dans une île des environs, lui enlevèrent huit champans dont deux portaient vingt-six canons, tuèrent 700 hommes et emmenèrent 300 captifs; 20,000 piastres, de l'or en poudre et en lingots, furent le butin de la journée.

Mais c'était là un petit échec que le génie de Ching-Yih devait réparer bientôt. Dans une nouvelle rencontre où il assista lui-même, vingt-huit jonques de guerre tombèrent en son pouvoir, et le reste de la flotte impériale fut obligé de se sauver à toutes voiles. Alors le pirate se vit maître de l'empire; il parla de détrôner la puissance tartare et de fonder une dynastie nouvelle. Tout lui souriait en effet : chef de 70,000 aventuriers, maître de 800 navires, et de 1000 embarcations, il avait en 1809 organisé six escadres au lieu de deux. Aux pavillons rouge et noir, il avait ajouté le vert, le bleu, le blanc et le jaune. Ses flottes couvraient littéralement la mer. Leurs hardis équipages, effroi de toute la Chine, étaient connus dans le pays sous le nom de *frélons de la mer*. Rien ne paraissait faire obstacle aux gigantesques projets de Ching-Yih, il parlait de remonter le Pei-Ho et d'aller faire le siége de Péking, quand il périt dans une tempête.

C'en était fait de l'organisation puissante qu'il avait créée, si sa veuve n'eût saisi son héritage, et révélé toutes les qualités d'un homme supérieur. Elle se fit reconnaître à l'instant comme généralissime, et délégua ensuite une partie de l'autorité à un lieutenant de son mari, à Paou son favori, le plus intrépide et le plus dévoué des chefs pirates.

Sous la veuve de Ching-Yih, la fortune n'abandonna pas les révoltés. L'habile et courageuse amazone parvint même à faire régner plus d'ordre et plus de morale parmi ces équipages indisciplinés. Elle leur fit un code nouveau, et dans ce code on lisait : « Tout individu qui se rendra à terre sans permission ou sera coupable d'insubordination, aura pour la première fois les oreilles coupées devant la flotte; la seconde fois, il sera décapité. Tout ce qui tombera au pouvoir des flottes unies sera inscrit sur des registres, et nul article, si petite que soit sa valeur, ne pourra être distrait sous peine de mort. A chaque prise faite, tous les hommes de l'équipage capteur lèveront la main et jureront qu'ils n'ont rien dérobé. » Après ces articles qui caractérisaient l'intelligence et la probité du chef, il faut en citer un qui témoigne du caractère réservé de la femme. « Il est défendu de conduire à bord des femmes prisonnières; tout individu qui usera de violence envers une femme ou l'épousera sans autorisation sera puni de mort. »

Pour limiter le nombre de ses ennemis, et pour se créer quelques ressources d'approvisionnemens, la veuve de Ching-Yih défendit à ses équipages, sous peine de mort, de prendre des vivres chez les paysans sans en payer largement la valeur. Le vin, le riz, les légumes, le

Digitized by Google



3. *Une Rue de Canton.*

3. Una Calle de Canton



4. *Barbier.* 4. Barbero.

5. *Habitans de Canton.* 5. Vecinos de Canton.

Digitized by Google

Digitized by Google

thé étaient exactement soldés. La bonne foi présidait à toutes ces transactions, la discipline régnait à bord des vaisseaux, et les paysans qui écoulaient ainsi leurs denrées à de bons prix, étaient plutôt pour les pirates contre les mandarins, que pour les mandarins contre les pirates. Ils ne se bornaient même pas au commerce immédiat et direct, ils achetaient, pour les leur revendre, des étoffes, des armes, de la poudre et des munitions.

Ainsi, grâce au génie actif et prévoyant de l'héroïne qui les commandait, les forbans restèrent les maîtres de ces parages, malgré les forces navales de l'empereur. A plusieurs reprises, on envoya contre eux des mandarins qui jouissaient d'une certaine réputation militaire; mais ils furent battus et ne purent tenir la mer. Une fois seulement, le grand-amiral Tsuen-Mow-Sem les ayant attaqués à la tête de cent vaisseaux, parvint à mettre le feu aux voiles et aux cordages des pirates. Ils s'enfuirent alors pour la première fois, dit naïvement l'historiographe de la cour qui raconte cette brillante affaire. On coula plusieurs champans de la reine, et l'on fit environ mille prisonniers.

Mais la revanche ne se fit pas attendre. Fier de sa victoire, le même amiral se présenta de nouveau devant la flotte rebelle, mouillée dans la baie de Kouang-Chow. La veuve de Ching-Yih se trouvait là. Elle partagea ses champans en deux divisions, fit avancer l'une d'elles sous les ordres de Paou qui engagea le combat avec les jonques ennemies, et, quand elle les vit ainsi coupées, elle les tourna, et les attaqua par le flanc et par les derrières. La déroute des Chinois fut complète.

Un nouvel amiral, Ting-Kouei, ne fut pas plus heureux; il se laissa surprendre par le vigilant Paou, pour qui les pêcheurs et les paysans faisaient l'office d'espions. Vainement, à l'approche du péril, le chef de la marine chinoise retrouva-t-il son sang-froid et son énergie; vainement encore, dans le début de l'action, les pirates perdirent-ils l'un de leurs chefs les plus vaillans, celui qu'on appelait *le diamant de la flotte;* rien ne put résister à l'énergique hardiesse de Paou, qui monta lui-même à l'abordage du vaisseau amiral. Vivement pressé, Ting-Kouei désespéra de l'affaire et se donna la mort. Alors survint un horrible carnage des vaincus, une boucherie où deux mille Chinois teignirent la mer de leur sang. Vingt-cinq jonques tombèrent au pouvoir du vainqueur.

A la suite de cet irréparable désastre, l'empereur renonça à une répression ouverte; il fit rentrer ses flottes dans les ports et résolut de ne faire à ses terribles antagonistes qu'une guerre d'inertie. En conséquence un embargo général fut mis sur tous les navires marchands; aucun d'eux ne put désormais quitter le port, et ceux qui se trouvaient au large reçurent l'ordre d'y rentrer. Ainsi tout secours en vivres et en munitions, tout renfort d'hommes et d'artillerie, était désormais interdit aux révoltés. Il fallait qu'ils vécussent, qu'ils se défendissent avec leurs ressources actuelles.

La mesure en effet était décisive; elle emportait, dans un délai plus ou moins long, l'anéantissement ou la soumission des pirates. Mais ces hommes de fer ne consentirent pas à ce suicide. Quand ils virent que les ports et les rivières de l'empire leur étaient fermés, ils allèrent se les faire ouvrir avec le canon; ils remontèrent le Tigre par ses quatre bouches, pillant et ruinant toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages qui les bordaient, pénétrant jusqu'au cœur du pays, étonné de tant de hardiesse, et terrifié de ces excursions sanglantes.

A cette époque, si l'union, jusque-là maintenue, avait duré parmi les pirates, il fallait trembler pour le trône de Péking. Mais invincible quand elle était attaquée, la coalition des pirates se brisa d'elle-même quand elle n'eut plus rien à combattre. La guerre intestine fit plus pour l'empereur que les attaques successives de ses flottes.

Le bras droit de la reine, Paou, avait depuis long-temps encouru les ressentimens et excité la jalousie d'un autre chef nommé O-po-Taë : la discipline et le respect pour la veuve de Ching-Yih avaient seuls jusqu'alors empêché un éclat. Dans une rencontre navale, un jour Paou, enveloppé de tous côtés par les jonques de l'empereur, fit signe à O-po-Taë de venir à son secours. O-po-Taë refusant, et résistant même aux ordres de sa souveraine, il fallut que le brave Paou passât sur le corps de toute l'escadre ennemie, pour échapper à la mort ou à la prison.

Quand l'affaire se fut terminée à sa gloire, furieux, il alla trouver O-po-Taë. « Pourquoi ne m'as-tu pas secouru? lui dit-il. — Parce que je n'avais pas assez de champans, répliqua l'autre, et puis je n'ai point d'ordres à recevoir de toi. — Veux-tu te séparer de nous? — Ce n'est pas mon intention. — Pourquoi me laisser écraser alors? Écoute; j'ai juré de me venger de toi; prépare-toi à me combattre. »

En effet, après quelques nouvelles menaces

Digitized by Google

échangées, les deux rivaux en vinrent aux mains, chacun entraînant son escadre dans son parti. Paou, inférieur en forces pour le moment, perdit seize champans avec leurs équipages, qui furent massacrés. Mais craignant que de terribles représailles ne survinssent quand la reine et Paou auraient réuni leurs forces, O-po-Taë gagna ses matelots, leur parla d'amnistie et de récompenses, s'ils mettaient bas les armes et se fiaient à la générosité de l'empereur.

A la suite de ses suggestions, les pirates rédigèrent en commun une supplique dont voici les termes singuliers: « C'est mon opinion, disait O-po-Taë, que tous les voleurs qui se sont rendus redoutables au gouvernement ont eu des droits à son indulgence et à son pardon. Leang-Shan, qui pilla par trois fois la ville de Canton, obtint néanmoins sa grâce et devint plus tard ministre d'État. Wakang, qui porta si long-temps les armes contre son pays, fut aussi pardonné, et on ne le jugea pas indigne d'une des plus hautes fonctions du gouvernement. Jou-Ning pardonna sept fois à Mouang-Houo, et Kouang-Kung rendit quatre fois la liberté à Tsaou-Tsaou; Yo-Fei ne fit point périr les voleurs qui vinrent faire leur soumission. Nous vivons dans un pays extrêmement peuplé: quelques-uns de nos camarades, après avoir tenté tous les moyens pour gagner honnêtement leur vie, sans pouvoir y réussir, furent entraînés au crime. Quelques autres, se voyant ruinés par des naufrages ou par des incendies, se livrèrent au pillage pour ne pas mourir de faim. Ce fut la nécessité qui fit que les lois de l'empire furent violées; mais aujourd'hui nous sommes prêts à rentrer dans le sein de la société, à abandonner nos camarades et à faire notre soumission. La puissance du gouvernement n'a point de limites; elle atteint aux îles les plus reculées de la mer, et chacun de nous s'effraie et implore le pardon de l'empereur. Nos crimes méritent le plus terrible châtiment; mais nous supplions le puissant Fils du Ciel d'étendre sa miséricorde sur ceux qui furent si coupables, et qui aujourd'hui n'ont d'espoir que dans son humanité. »

Trop faible pour punir, le gouvernement fut heureux de pouvoir faire parade de clémence. O-po-Taë, amnistié avec toute sa flotte, changea son nom en celui d'Heo-Been, qui signifie lustre d'instruction, et fut élevé au rang d'officier impérial.

Malgré cette infâme défection, la veuve de Ching-Yih et son favori Paou n'en continuèrent pas moins à ravager les côtes, et à battre les flottes de l'empereur: on eût même dit que la trahison ne leur avait pas fait perdre un seul vaisseau, tant la fortune leur resta fidèle. Mais bientôt des partis nouveaux se formèrent parmi les chefs: séduits par l'exemple d'O-po-Taë, il y en eut qui pesèrent les chances d'une seconde désertion. La reine, avertie, résolut de les prévenir, afin de ne pas rester ensuite isolée et à la merci de l'empereur.

Informée de ces dispositions, la cour de Péking voulut d'abord connaître à fond la pensée des pirates. Elle leur dépêcha à cet effet un médecin, nommé Chow, bien connu des écumeurs de mer, et ne redoutant d'eux aucun mauvais traitement. Voici comment un historien chinois rend compte de cette entrevue et de ses résultats: la version est naïve; elle perdrait à être altérée.

« Lorsque Fei-Hung-Chow se vit près de Paou, il lui dit: Ami Paou, sais-tu pourquoi je suis venu vers toi?

» Paou. Tu as commis quelque crime, et tu viens sans doute chercher un asile auprès de nous.

» Chow. Grâce au ciel, je n'ai rien à me reprocher.

» Paou. Alors tu viens t'informer si les bruits qui courent relativement à notre soumission prochaine ont quelque fondement.

» Chow. Eh bien! je viens te déclarer que si toi, ta souveraine, ainsi que toute sa flotte, vous consentez à poser les armes, l'empereur vous réserve les plus grandes récompenses; vous avez tout à attendre de sa clémence et de sa générosité. Votre puissance l'emporte beaucoup sur celle d'O-po-Taë, et puisque ce chef a été créé officier du gouvernement, vous pouvez prétendre aux plus hauts emplois. Vous agirez donc avec sagesse, si vous faites votre soumission; c'est le seul moyen d'assurer votre tranquillité et votre bonheur, et de sauver la vie à tous vos partisans.

» A ces mots, Chang-Paou demeura immobile comme une statue, et Fei-Hung-Chow continua: — Je vous engage à vous occuper de cette affaire et à ne pas attendre jusqu'au dernier moment. Il est possible qu'O-po-Taë, joignant ses troupes à celles du gouvernement, vienne vous attaquer. Avant que cela arrive, hâtez-vous de suivre mes conseils. »

Après cet entretien, le docteur se retira. Paou en conféra avec sa souveraine, et il fut convenu qu'on s'aboucherait avec les autorités chinoises. La flotte des pirates alla donc mouiller à Hou-Mun, l'une des bouches du Tigre. Leur flotte couvrait un espace de deux

Digitized by Google

lieues. Deux mandarins se présentèrent d'abord avec la proclamation d'amnistie; puis, à quelques jours de là, parut le gouverneur même de la province.

A l'apparition de ce haut dignitaire, l'enthousiasme des pirates fut au comble. Voulant lui faire une réception de leur goût, ils pavoisèrent leurs vaisseaux, jouèrent de tous les gongs bruyans qu'ils avaient à bord, tirèrent coup sur coup de nombreuses salves de canon, firent enfin un tel tapage, que la population, accourue pour voir une fête pacifique, s'imagina que la guerre était déclarée, et se débanda en fuyant dans toutes les directions. Effrayé lui-même, le gouverneur prit l'alarme, et retournait déjà sur ses pas, quand la veuve de Ching-Yih vint au-devant de lui, appuyée sur Paou, et suivie de trois autres chefs de la flotte. Arrivés en présence du représentant de l'empereur, ils se jetèrent à genoux, versèrent des larmes, frappant la terre de leurs fronts et implorant la mansuétude impériale. Après cet acte de repentir, ils se retirèrent, promettant de donner la liste de leurs navires. La chose traîna pourtant encore; car des jonques de guerre et des navires portugais ayant paru aux environs de Hou-Num, les pirates se défièrent d'un piége, et, reprenant la mer, ils se tinrent sur la défensive.

Comme cet état d'indécision se prolongeait, la veuve de Ching-Yih résolut d'y mettre un terme. « Si le gouverneur-général, dit l'héroïque amazone, s'est confié à nous, pourquoi n'irais-je pas, moi, qui suis une faible femme, trouver les officiers de l'empereur? S'il y a quelque danger dans cette démarche, le danger retombera tout entier sur ma tête. Je défends que personne me suive. Ma résolution est prise : j'irai à Canton. » Paou dit : « Si la veuve de Ching-Yih se livre aux mains de ses ennemis, nous devons fixer un délai pour son retour. Ce délai écoulé, si elle ne revient pas, nous réunirons nos forces, et nous irons devant Canton. C'est là mon opinion, camarades; dites, est-ce la vôtre? » Les pirates, frappés de l'intrépidité de leur souveraine, s'opposèrent néanmoins à cet acte de dévouement : ils ne voulurent pas qu'elle quittât la flotte. Heureusement, le jour même les deux mandarins reparurent, protestant de la bonne foi des autorités, et annonçant à la veuve de Ching-Yih que le gouverneur l'attendait pour régler et signer les conditions de l'amnistie. Cette fois, elle ne souffrit plus qu'on la retînt; elle partit avec quelques-unes de ses femmes, arriva à Canton et descendit chez le représentant de l'empereur.

Les promesses faites furent tenues. Les pirates eurent la vie sauve et leurs biens respectés. A mesure que les champans entraient dans le port, chaque homme recevait des provisions de toute sorte, et, au lieu d'une part en nature dans les prises de la flotte, on lui comptait une forte somme d'argent. Parmi ces bandits, il y en eut qui prirent du service dans les flottes impériales, d'autres qui préférèrent se retirer de cette vie aventureuse et jouir à terre de leurs richesses amassées.

Le vaillant Paou consentit à entrer au service de l'empereur : il ne répugna même point à marcher contre d'anciens camarades, qui, bravant en petit nombre, les ordres souverains, et dédaignant l'amnistie offerte, continuaient bravement leur ancien métier. Il se livra donc encore de sanglans combats; mais la victoire fut toujours fidèle à Paou. Il parvint à faire prisonnier un redoutable chef, appelé Shih-Url; un autre chef, surnommé le *fléau de la mer d'Orient*, tomba aussi sous ses coups, et les côtes de la Chine furent délivrées. « Aussi, dit notre historien, depuis lors tout est calme sur les fleuves et sur les quatre mers; les populations vivent dans la joie et dans l'abondance de toutes choses, le pays a commencé à prendre un nouvel aspect; les hommes ont vendu leurs armes, ils ont acheté des bœufs, et se sont de nouveau livrés aux travaux de l'agriculture; et le gouverneur de la province, dont la sagesse sut amener la soumission des pirates et la pacification des mers, en considération de ses services, fut élevé, par un édit du Fils du Ciel, à la dignité de grand-mandarin, et fut autorisé à porter des plumes de coq à son bonnet. »

Depuis cette époque, si quelques forbans ont persisté dans leurs habitudes premières, ils ne constituent plus du moins une force capable de résister aux armées de l'empereur, et un épouvantail incessant pour la contrée. Parfois néanmoins et à l'occasion, les jonques marchandes deviennent pirates, comme le prouve une catastrophe qui ne date que de 1827.

Forcé d'abandonner son navire à Touranne, un équipage français s'était embarqué sur un navire chinois qui faisait voile pour Macao. Jusqu'aux attérages rien ne révéla une trahison; mais vis-à-vis les côtes qui bordent la province de Fo-Kien, une boucherie horrible commença; les Français endormis furent tués avec le poignard ou la hache; le capitaine, après s'être héroïquement défendu dans sa cabine, assailli par vingt meurtriers, tomba à son tour. Un jeune matelot, un seul, armé d'une barre de

Digitized by Google

fer, résista, quoique blessé à la tête, jusqu'à ce qu'il eût atteint le pont : là, grâce à la protection d'un vieux marin chinois, il put faire sa retraite jusqu'à la lisse, d'où il se précipita dans la mer. On le crut mort ou noyé; mais son énergie le soutint : il nagea vers des bateaux de pêche qui croisaient aux environs, obtint d'être reçu à bord, et arriva enfin épuisé et blessé sur la plage de Macao. Accueilli par les missionnaires, il raconta la catastrophe; et l'affaire fut portée à l'instant devant le consul de France, homme de talent et d'énergie. Le gouverneur de Canton s'en saisit, et ordonna une enquête. Bientôt les meurtriers, arrêtés sur leurs jonques et mis dans des cages de fer, furent envoyés vers leurs juges. Parmi les quatre-vingts accusés, se trouvait le vieillard qui avait secouru le matelot échappé par miracle : il demanda sa confrontation avec lui, en fut reconnu, et fut mis hors de cause. Sur les autres, dix-sept seulement condamnés à mort eurent la tête tranchée; le chef seul fut coupé par morceaux. Les têtes des coupables fichées sur des piques, le long du rivage, servirent à témoigner que les mandarins savaient faire justice, même en faveur des Européens. Une souscription, ouverte dans le comptoir portugais, produisit 15,000 fr. qui se partagèrent entre le matelot français et le vieillard chinois qui l'avait protégé.

Cette longue histoire de bandits et de pirates nous conduisit jusqu'à Macao. Il était nuit quand nous arrivâmes sur le môle : un clair de lune demi-voilé donnait à ces rochers, à ces forts, à ces maisons blanches, une couleur fantastique et pâle. Les derniers bruits de la baie allaient s'amortissant; quelques barques seules se trahissaient au loin par le phospore de leur sillon; les rares lumières de la ville s'éteignaient une à une : Macao dormait. « La délicieuse soirée! me dit le baron : si nous allions nous promener sur la grève? — J'allais vous le proposer. » Nous laissâmes à sa porte notre nouvel ami, qui nous recommanda de ne prolonger cette course ni trop tard ni trop loin. Quelque temps absorbés dans le souvenir de ce que nous avions vu, nous ne nous dîmes rien. Ce fut le baron qui rompit le silence. « Ceci est plus digne d'examen qu'aucune des choses que nous ayons observées ensemble : jusqu'ici nous avons eu des rameaux de peuples, tantôt rabougris, tantôt modifiés par la greffe; nous tenons enfin une souche; nous avons une nation qui résiste aux empiétemens extérieurs, qui donne à l'étranger et ne lui emprunte rien; une race stationnaire si vous voulez, mais originale du moins, caractérisée par ses traits autant que par ses coutumes, infatuée d'elle-même, et devant à cet orgueil une nationalité indélébile. S'il était possible de provoquer un congrès où les grandes races de l'Europe dussent débattre entre elles une préséance, vous verriez la race chinoise se poser d'elle-même au premier rang, tant elle a foi dans sa supériorité. Cette confiance dans son savoir, ce mépris pour la civilisation étrangère ont leur mauvais côté sans doute; mais pesez aussi que d'avantages! A chaque période de progrès, ne voyez-vous pas comment en Europe s'ébranle tout l'ordre social! Arrivés à l'âge mûr, il nous faut désapprendre les choses de notre adolescence, violenter nos impressions anciennes, nous faire aux idées qui arrivent; vieillis, c'est à recommencer encore; on nous dépasse, on nous ridiculise, si nos jambes ne sont pas aussi lestes, si notre haleine n'est pas aussi longue que celle de la jeunesse qui nous pousse. A chacune de ces époques critiques, c'est toute une éducation qu'il faut se refaire : on a brisé les idoles adorées jusque-là, quelquefois sans rien inaugurer à leur place; on a si bien changé la valeur des faits et des paroles, en politique, en morale, en littérature, en philosophie, qu'on ne sait où retrouver les notions du beau, du vrai et du juste. Comme je n'ose pas douter de la providence, je dis avec tout le monde : C'est le progrès! mais pour l'acquit de ma conscience et de ma raison, j'ajoute : C'est l'anarchie.

» Au contraire, voyez ce peuple, continua Norberg. Les bases élémentaires de sa science sont les mêmes depuis plus de vingt siècles. S'il y a eu progression chez lui, elle a été si lente qu'elle n'a détrôné personne. Quand un Chinois est arrivé à bien déchiffrer son épineux alphabet, qu'il a péniblement conquis ses grades de lettré, son éducation est une propriété qui ne périme plus; elle est aussi durable qu'aux jours de notre féodalité l'était une couronne de comte gagnée la dague au poing. Peu de choses sont remises en question dans cet empire, parce qu'on sait peut-être que nulle n'ayant une valeur absolue, quand une fois on est entré dans la controverse, il faut chercher le mieux après avoir trouvé le bien, et vivre ainsi constamment entre la réforme faite et la réforme à faire. Dans vos États représentatifs, par exemple, quel est le citoyen qui pourra répondre, même avec la meilleure volonté, de savoir toujours la loi du pays? Chaque année, chaque mois, chaque

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Faubourg d'une Ville Chinoise.*
1. Arrabal de una Ciudad China.



2. *Mandarin Civil.*
2 Mandarin Civil.

3. *Pourvoyeur.*
3 Proveedor

de Sainson del.

Digitized by Google

jour, on l'altère, on la modifie, on la renverse. Ici tant de points du Code sont immuables qu'on acquiert à toujours. C'est bien assez, ma foi ! que la vie soit incidentée par des faits, sans qu'on cherche encore à la tourmenter par le vague des théories. »

Cette sortie du baron, dite avec chaleur, me donna le secret d'une des faces de sa vie qu'il avait laissée dans l'ombre jusque-là. Toutefois, comme je n'avais ni le désir ni le temps d'entamer une discussion politique, je n'envisageai ses argumens que dans leur rapport avec l'histoire de la civilisation. « Vous parlez d'immuabilité, lui dis-je ; et qui vous prouve que ce peuple soit toujours resté dans cette voie ? Cet art local, si arriéré qu'il soit, ces manufactures d'étoffes, de laque, de porcelaine, ces consommations raffinées, comme le thé, ce culte des lettres qui est placé hors des besoins primitifs de la vie, tout cela n'atteste-t-il pas un travail, une marche, depuis le jour où cette race mangeait les animaux qu'elle tuait et se couvrait de leurs peaux ? La civilisation a donc cheminé ici comme ailleurs ; lentement, il est vrai, dans les siècles où nous avons pu la suivre, mais vite sans doute avant cette époque, à moins toutefois que, calculant du connu à l'inconnu, et supposant toujours la même mesure de progrès séculaires, on ne reporte à une date immémoriale l'origine de ce peuple. Quant à moi, je persiste à croire que ce pays a eu son époque de rapide mouvement, et qu'alors, marchant vite et innovant beaucoup, il a tissé la soie et le coton, formulé des lois, arrêté sa langue et bâti tant de hautes tours étagées. Que, ces réformes une fois introduites, le législateur ait voulu, dans l'intérêt de la contrée, limiter le progrès ; qu'il ait empêché l'émigration, parqué les classes et catégorisé les capacités ; qu'il soit venu ainsi à bout de comprimer l'élan d'une nation, alors trop avancée peut-être ; c'est ce qui est possible, c'est ce qui est probable. Les faits nous prouvent que la Chine des pères Prémare et Duhalde est, à peu de nuances près, la Chine actuelle. Il y a donc eu temps d'arrêt ; mais il y a eu aussi mouvement antérieur. Maintenant, pour aborder l'autre côté de la question, pour discuter avec vous si c'est un bien ou si c'est un mal, je ne me sens ni assez fort, ni assez instruit. Comme toutes les choses de ce monde, le progrès indéfini a ses peines et ses joies, ses bénéfices et ses mécomptes. C'est une noble vie pour les peuples, une vie d'action où leurs muscles prennent du ressort et s'assouplissent à des expériences toujours plus grandes ; mais aussi c'est une vie inquiète, remuante, querelleuse, procédant jusqu'ici par saccades et par contrastes. Dans mon espoir intime, ce n'est là aussi pour la race humaine qu'une phase de transition ; il faut la traverser pour arriver à mieux. »

Voilà quelles graves et philosophiques pensées occupèrent notre entretien nocturne sur la plage de Macao. Quand la lune couchée nous laissa dans les ténèbres, nous regagnâmes le logis hospitalier où l'on nous attendait avec quelque inquiétude. Dans l'intervalle, le digne négociant avait tout disposé pour notre départ qui devait avoir lieu le lendemain. La goëlette américaine, qui sert de paquebot entre Macao et Canton, était à nos ordres.

CHAPITRE XXXIV.

CHINE. — ROUTE DE MACAO A CANTON

A dix heures, le jour suivant, nous mettions le pied sur le paquebot qui appareilla à l'instant même. La brise était bonne et belle ; elle nous porta rapidement hors de la baie de Macao. Nous entrâmes dans le bras du fleuve, large en cet endroit de plus de trois lieues, coupé çà et là d'îles escarpées et nues. Lintin, la seule peuplée, contient la plus méchante race de tous ces parages, énergique plus que ne le sont les Chinois, jouant sa vie dans la contrebande de l'opium. Quoique l'usage de ce narcotique soit général dans tout l'empire, les lois le prohibent sous les peines les plus sévères. Le code pénal inflige à ceux qui en vendent ou qui en consomment des punitions qui commencent à la bastonnade pour finir à la strangulation. Mais ces lois sont tombées en désuétude par l'indulgence des mandarins. Ces fonctionnaires ne se montrent pas moins tolérans vis-à-vis des introducteurs qui presque toujours achètent leur impunité par de très-fortes sommes. Les agens supérieurs du gouvernement ne dédaignent pas d'entrer dans ces petits marchés secrets. Autrefois fixé à Macao, le trafic de l'opium fut transféré ensuite à Wampoa, mouillage de Canton, puis à Lintin vers 1821. Le Bengale construit exprès des navires pour cette espèce de traite. Fins voiliers, bien équipés et bien armés, ils marchent à contre-mousson, et viennent mouiller à Lintin. Là les barques des contrebandiers les rejoignent ; légères, quoique très-longues, elles n'ont point de voiles, mais elles volent sur l'eau avec leurs vingt rameurs de chaque bord. Les armateurs anglais ne vendent à ces hommes

Digitized by Google

qu'au comptant. Dès que la facture est soldée, ils chargent l'opium, le retirent des caisses et le vident dans des sacs, afin de le mieux cacher. Quand le chargement est fait, ces barques, montées de cinquante hommes, remontent le courant plus rapide, cherchent à éviter la croisière des jonques impériales, se défendent contre elles au besoin avec des pierres et des piques, et vont débarquer leur cargaison dans des anses isolées, quelquefois même à Canton. Une fois à terre, on réduit l'opium en poudre, et on l'enferme dans de petits vases d'un facile transport; le plus communément on en fait des boules qui se cachent dans les habits et dans les manches. Au moyen de ces précautions, il circule dans tout l'empire, et jusque dans le palais du souverain. A certaines époques de l'année, on envoie de Canton à l'empereur divers présens, en retour desquels on obtient quelques licences qui mettent les navires à l'abri de toutes recherches. Pour attester néanmoins que la police douanière se fait avec une sévère exactitude, chaque semestre, à une époque fixe et connue d'avance, un mandarin arrive de Canton à Lintin dans une magnifique jonque; il s'assure que les lois de l'État y sont exécutées, que nul fraudeur d'opium n'existe sur cette île, et qu'aucun bâtiment européen n'y stationne à l'ancre. Avertis d'avance, les bricks anglais ont pris le large, et les contrebandiers ont mis leurs caisses à l'abri. Tout se borne à un simulacre de visite et à de riches présens qui désarment sans peine les scrupules du mandarin. On évalue à 45 millions de francs la somme annuelle des importations d'opium en Chine. Cette substance y est si recherchée que les cendres que l'on ramasse de la première pipe subissent une seconde purification, et le résidu est vendu à un prix inférieur.

La goëlette passa assez près de Lintin pour que nous pussions distinguer une foule de navires européens mouillés sur la rade, malgré les ordonnances impériales. Les uns transbordaient des caisses d'opium sur des pontons, magasins de pesage et de vérification communs aux acheteurs et aux vendeurs. Les autres chargeaient du riz venu de Java et de Manille par caboteurs, afin de jouir du bénéfice de la loi impériale qui décharge des deux tiers des droits de navigation sur le Tigre, les bâtimens porteurs de cette denrée. Cette affluence de navires, cette activité, cet échange de marchandises, font de Lintin un poste favorisé. Ses habitans seraient riches sans les avanies exorbitantes des mandarins; mais, loin de savoir quelque gré aux Européens qui les font vivre, ils sont insolens à leur égard, et dangereux quand le naufrage les jette sur les côtes. Le mouillage fréquenté pendant la mousson du N. E. est celui qui gît sous la côte occidentale; l'abord en est facile, et le fond assez sûr.

Lintin était loin, et nous longions déjà une côte aride, déserte et montagneuse; des arbres rares et maigres se montraient à la ligne extrême des coteaux; sur la plage paraissaient tantôt des landes incultes, tantôt des plaines marécageuses; puis çà et là quelques bouquets de maisons, asiles de misérables pêcheurs. Plus loin cette nature cessa; le fleuve, tantôt si large, s'encaissait alors entre deux parois de rochers, au milieu desquels blanchissaient çà et là de gracieux villages entourés de leur ceinture de vergers et de jardins. Des jonques marchandes et militaires, des champans de toutes les formes et de tous les tonnages, couvraient alors le fleuve, et se croisaient dans tous les sens, tandis qu'une multitude de bateaux, avec leurs voiles en rotin que soutiennent et divisent des lattes, passaient d'une rive à l'autre chargés de bestiaux, de fruits, de légumes et d'autres denrées.

Après quelques heures de navigation, nous nous trouvâmes en face de l'endroit que les Portugais appellent *Bocca de Tigris* (Bouche du Tigre). A cette hauteur, le Tigre ou Tchu-Kiang, de son nom indigène, se resserrant de plus en plus, est encore réduit à une passe assez étroite par une île haute et ronde qui en occupe le milieu. Des deux bras que forment alors ses eaux, le seul navigable est celui de droite que battent quelques ouvrages informes, construits en partie sur l'île, en partie sur le continent. Rien n'est plus misérable et plus digne de pitié que ce système de défense. A l'entrée de ce canal se présente d'abord une espèce de château en ruines, armé de plusieurs canons, et plus haut encore, à l'endroit le plus rétréci de la passe, en face de l'île bordée elle-même de retranchemens, se prolonge une batterie dentelée, dont les embrasures portent une vingtaine de canons. Un vaste mur d'enceinte, également crénelé, part des extrémités de la batterie et grimpe sur une colline assez rapide, formant ainsi un grand enclos ouvert au feu des navires qui voudraient forcer le passage (Pl. XXXV — 4). L'occasion s'offrit, en novembre 1816, d'éprouver la puissance de ces murailles et l'énergie de leurs défenseurs. Le capitaine Maxwell, de la frégate *l'Alceste*, avait reçu l'ordre de venir attendre à Canton l'ambassadeur anglais, lord Amherst, débarqué aux

Digitized by Google

bouches du Pei-Ho dans la Mer-Jaune. On lui refusa l'entrée du Tigre; il la força; le récit de cet épisode a trop d'intérêt pour être omis.

« Les fortifications de cette passe, dit la relation, ont été réparées depuis peu. On a construit une nouvelle batterie de 40 canons, et 110 pièces de différens calibres composent le matériel de tous ces ouvrages en y comprenant ceux de l'île Wang-Ton qui est située en face. Ils sont placés tous trois à demi-portée de canon les uns des autres, et ils avaient alors une garnison de 1200 hommes.

» Chumpi, qui est un peu plus loin, a douze ou quatorze canons; mais on peut se tenir hors de leur portée. Tandis que nous avancions, quelques jonques de guerre se formaient en ligne, portant l'une dans l'autre six canons et soixante hommes; on en compta bientôt dix-sept ou dix-huit. Ce fut dans ce moment qu'un interprète vint de la part du mandarin ordonner de jeter l'ancre, sous peine d'être coulé; il accompagna le message des accessoires les plus importans. « J'irai au-delà des batteries, dit Maxwell, et ensuite je vous ferai pendre à la grande vergue, pour avoir osé parler ainsi à des Anglais. » En effet, le câble de la barque qui avait amené cet homme fut coupé, et on le garda prisonnier à bord.

» A ce moment, les jonques tirèrent à poudre; on leur répondit à poudre, en affectant de prendre cela pour un salut. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que *l'Alceste* fût sous Chumpi, où le feu des Chinois commença et fit siffler quelques boulets dans les vergues. Le vent ayant calmé, on ne put leur répondre alors : il fallut mouiller. Ce ne fut que vers les neuf heures du soir que l'affaire prit un tour sérieux. *L'Alceste* ayant appareillé de nouveau, plusieurs jonques tirèrent des fusées d'alarme, et le fort s'illumina dans tout son développement. A chaque embrasure était une lanterne énorme, grosse comme un ballon, qui fournissait d'excellens points de mire. Un feu vif, mais mal dirigé, partit des deux forts; nous y répondîmes par un feu lent et régulier, autant que les canons pouvaient porter, sans retarder la marche du vaisseau, qui avançait constamment.

» Le vent était presque nul, et la canonnade contribua encore à l'abattre, ce qui fut cause que nous restâmes quelque temps avant d'arriver en face de la principale batterie. Enfin, quand nous en fûmes à portée de pistolet, et avant qu'ils eussent pu pointer tous leurs canons, nous leur lâchâmes une bordée complète bien dirigée, qui fit siffler à leurs oreilles une grêle de mitraille, accompagnée de trois *hourrahs*, qui partirent coup sur coup du vaisseau.

» Cette décharge fut décisive de ce côté; les lanternes s'éteignirent et les batteries cessèrent leur feu. Le fort de l'île opposée continua; mais ses boulets, passant par-dessus nos têtes, allaient battre leurs propres redoutes sur le rivage qui faisait face.

» Après avoir gagné ce point, nous filâmes, et *l'Alceste* montra bientôt la poupe à ses braves adversaires. Quoique nous eussions mis une heure à franchir ce passage, nous n'avions pas perdu un homme; le vaisseau n'eut que deux boulets logés dans le bois, et les agrès ne furent pas endommagés. Des canonniers européens, avec le même avantage de position, auraient fait sauter la frégate hors du fleuve.

» Quelques jours après, le capitaine Maxwell se rendit à Canton pour demander satisfaction de l'insulte faite à l'Angleterre par l'initiative d'hostilités envers un vaisseau du roi. A ces réclamations il fut répondu, non pas directement, mais d'une façon détournée, qu'une erreur avait eu lieu dans l'envoi de la permission, et que les mandarins commandant les forts n'en ayant pas été informés, avaient été obligés d'agir suivant leurs instructions. A la suite de cette palinodie, ils amortirent l'affaire, disant que tout ce tapage n'était qu'une question de saluts échangés. »

Devant la bouche du Tigre stationne ordinairement la flotte impériale, qui veille à la sûreté de Canton et à la police des mers méridionales. Nous comptâmes une trentaine de jonques, bâtimens massifs, aux formes enhuchées et lourdes, percés sur l'arrière d'une multitude de petites croisées, qui éclairent les logemens du capitaine et des officiers. Vers le milieu du pont sont rangées en batterie quelques pièces de calibres divers, montrant au-dehors leur volée barbouillée de rouge. Tout cet ensemble ne nous parut ni bien élégant ni bien formidable: l'œil ne rencontrait même pas, dans cette marine militaire, l'aspect de propreté et de bonne tenue qui distingue les champans de commerce.

On peut dire que le vrai territoire chinois ne commence qu'à *Bocca de Tigris*. Avant cette barrière, le sol montueux, âpre, infertile, est livré aux contrebandiers ou aux pêcheurs. Nulle part on n'y voit de culture vaste et suivie. Mais au-delà des forts commence une campagne pleine de vie et de richesse, tantôt mourant en pelouse le long du fleuve, tantôt ondulée en collines et en vallons, offrant à chaque minute un bourg, une ville, un hameau, qui se démas-

Digitized by Google

quent à mesure que s'ouvre leur rideau d'arbres verts.

De temps en temps un village paraissait sur le bord même du fleuve, avec des escaliers qui formaient un débarcadère. Là chaque champan venait amarrer devant la porte de son capitaine. Les maisons alignées sur la rive n'étaient pas dépourvues d'élégance. Quelques-unes portaient sur un péristyle soutenu par des colonnettes en bois, une galerie extérieure dont la rampe offrait en relief des ornemens d'architecture. Au sommet de leurs toits, d'autres arboraient, quelques-uns de ces appendices figurant ou une queue de poisson, ou des cornes de vache, emblèmes plus disgracieux qu'élégans, objets de superstition et non d'utilité (Pl. XXXVI—1). De loin à loin, sur toute cette route, apparaissaient au sommet des collines des *Tas* improprement nommés pagodes par les Européens. Ce sont des bâtimens de cinq, sept ou neuf étages, avec autant de toits avancés. On a cru long-temps que ces édifices avaient une destination religieuse, mais leur situation isolée, leur forme étroite et haute, démentent cette opinion. Sont-ce des monumens dédicatoires en l'honneur d'un événement ou en l'honneur d'un homme ? sont-ce des belvéders publics ou particuliers ? On ne saurait le préciser. Ce qu'il y a de positif, c'est que toutes les constructions de ce genre sont d'une date fort ancienne, et qu'aujourd'hui on n'en commence plus de semblables.

Tous les bords du Tigre, depuis les forts jusqu'à Canton, sont couverts d'une population innombrable. Quand elle ne se forme pas en villages, elle s'éparpille sur chacune des rives, tantôt dans de petites chaumières assez propres, d'autres fois dans de vieux bateaux échoués qui, recouverts de chaume, sont transformés en habitations (Pl. XXXVI—2).

A mesure que nous remontions le Tigre, ses passes devenaient plus difficiles et plus remplies de hauts-fonds : nous franchîmes ainsi la seconde barre, distante de cinq lieues des forts, et sur laquelle échouent souvent les gros navires. Enfin, après une heure ou deux de navigation au milieu d'une plaine coupée de canaux et couverte de rizières, nous arrivâmes à Wampoa, troisième barre du fleuve que ne dépassent jamais les bâtimens européens et qui peut être regardée comme la rade de Canton. A Wampoa, quand nous y passâmes, étaient mouillés une quinzaine de vaisseaux de la Compagnie anglaise du Bengale ; les uns en partance, les autres arrivant à peine ; ceux-ci attendant leur thé, ceux-là déchargeant d'énormes balles de coton. Chaque nation maritime avait son représentant dans cette rade, l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande, l'Espagne, la France, le Danemarck et jusqu'au Portugal.

A Wampoa, le Tigre (Tchu-Kiang) se divise en deux branches étroites et peu profondes, qui vont se réunir cinq lieues plus haut et sous les murs même de Canton. Celle qu'on appelle la rivière des Jonques est la plus fréquentée. Tous les environs de cette rade fourmillent de villages tellement rapprochés les uns des autres, qu'on dirait une grande cité. Toutefois les habitans de ces plaines sont restés insociables, malgré l'affluence constante des Européens. C'est de Canton qu'on fait venir tout ce qui est nécessaire à l'approvisionnement des navires : soit que les lois impériales l'ordonnent ainsi, soit que le caractère des naturels répugne au contact des étrangers, on n'a pu jusqu'à présent établir de relations et d'échanges entre la campagne et les navires à l'ancre. Il y a même quelque danger pour les hommes de l'équipage à s'aventurer dans les terres : un curieux, un botaniste, un pourvoyeur européens n'en reviennent presque toujours qu'avec les habits déchirés et après avoir essuyé toutes sortes de mauvais traitemens. Lâches quand la partie est égale, les Chinois se sentent du cœur quand ils sont vingt contre un ; ils accourent armés de très-longs bambous, forment un cercle autour de leur victime, et l'abîment sans qu'elle puisse se défendre.

De Wampoa à Canton, le fleuve s'anime de plus en plus ; il fait pressentir et deviner la grande ville : des bateaux variés dans leurs formes descendaient par myriades ; ils glissaient sur l'eau, comme la flèche, chargés de légumes, de poissons, de viandes et de fruits ; ils se croisaient, se dépassaient sans jamais s'aborder, tant leurs conducteurs manient avec adresse la godille qui leur sert de gouvernail. La physionomie de ces bateliers que les Chinois appellent des hommes d'eau, est ouverte et riante ; ils sont bruyans, impertinens quelquefois, mais gais et inoffensifs. Leur costume est un pantalon large et une chemise blanche, en étoffe de coton grossière et de couleur foncée ; le tout recouvert d'une espèce de blouse qui tombe jusqu'aux genoux et dont l'ouverture, au lieu d'être sur le devant, montre sa rangée de boutons sur le côté droit de la poitrine. Enfin la longue queue qui bat sur les reins, et le large chapeau de paille pointu, forment les accessoires de ce costume original.

Digitized by Google



4. Porte de Ville.

4. Puerta de Ciudad.



5. Soldat en grande tenue.

5 Soldado pertrechado

6. Tigre de guerre.

6 Tigre de Guerra.

Digitized by Google

Digitized by Google

A une lieue de Canton, on nous signala un village fameux dans le pays pour ses pépinières. On y élève les espèces les plus rares en arbres et en plantes. Norberg voulut profiter de l'occasion, pour étudier dans une courte halte la flore du pays. Nous vîmes, en effet, des jardins magnifiques, des vergers, des potagers admirablement entretenus. Parmi les plantes choisies, nous remarquâmes la grande pivoine en sortes blanches, rouges et mélangées, l'élégant limodore, l'angrec araignée, plante singulière qui doit son nom à la propriété qu'elle a de végéter sans le secours de la terre et de l'eau, la ketmie changeante, l'ambrette, le camélia du Japon, fleur double et mélangée, la grande alcée, l'amaranthe écarlate et le beau passe-velours, le laurier-rose et le *yu-lan*, espèce de magnolier, dont les les fleurs paraissent avant que les feuilles sortent des bourgeons.

Les fleurs odorantes les plus estimées étaient le franchipanier, les jasmins doubles, et le basilic doux. Nous y vîmes la chlorante ou nigrine, à laquelle les Chinois donnent le nom de *chu-lan*, et dont ils mêlent quelquefois les feuilles avec celles du thé, pour lui donner un parfum particulier; l'olivier odorant, le rosier de la Chine, le plus précieux de tous les rosiers; la tubéreuse et la gardène aux larges fleurs, à l'odeur si forte.

Quant aux fruits, leurs espèces nous parurent très-multipliées. On y remarquait une grande variété de figues et de mûres, la pêche, l'amande, l'ananas, la pomme rose, le savonier ou litchi, dont les Chinois font très-grand cas, l'orange, la banane, l'*ou-long-chou* et le carambolier axillaire. La famille des légumes n'était pas moins nombreuse. Nous y trouvâmes le pois soya, le polystachios, dont les fleurs forment de si beaux bouquets écarlates; le cytise des Indes, graine qui fournit le fameux lait de fève que l'empereur de Chine offre aux ambassadeurs dans les audiences solennelles, de gros radis doux, des oignons, de l'ail, du piment, des patates douces, du gingembre, et le chou oriental, dont on exprime une huile bonne pour la table. On voyait aussi, dans ces enclos, deux espèces de tabac, l'arbuste au vernis, le safran, le carthame, la renouée, le raphia en éventail, qui sert aux gens du peuple, la corette et l'ortie blanche, enfin plusieurs plantes médicinales, la rhubarbe palmée, l'armoise et la squine.

Cette petite excursion botanique ne put se prolonger aussi long-temps que nous l'aurions voulu, par suite des susceptibilités d'un méchant petit mandarin. Nous n'avions point de *chap*, disait-il, pour débarquer sur cette terre, et comme la résistance aux ordres du despote campagnard eût déchaîné contre nous la population déjà attroupée, nous battîmes en retraite vers notre chaloupe. Nous en fûmes quittes pour des injures que nous ne comprenions pas, et pour quelques gestes fort impudens et beaucoup plus intelligibles.

L'aspect des faubourgs de Canton vint faire diversion à ces scènes. Notre vue, en approchant de la grande ville, fut d'abord frappée par de grands chantiers de construction; ensuite se développa de chaque côté du fleuve une longue ligne de maisons en bois, bâties sur pilotis, et faisant saillie sur le courant; ailleurs les logemens bourgeois ne touchaient même pas la terre; ils empiétaient sur le Tigre et formaient des rues flottantes dans une étendue de plusieurs milles. Plus nous nous engagions dans l'étroit chenal qui reste libre entre ces embarcations à poste fixe, moins il devenait facile de détailler ce qui fuyait devant nous. Etourdi par le bruit des gongs au moyen desquels les marchands appellent la pratique, halluciné par cette foule d'objets qui tourbillonnaient à droite, à gauche, devant, derrière, j'étais dans cet état d'extase qui ne se définit pas, dans ce monde d'idées vagues, qui tient la raison suspendue et qui semble même se jouer des sens, en les berçant d'images fantastiques. C'était un tel tapage, un tel concert d'instrumens et de cris, un mouvement si confus et si rapide d'hommes et de bateaux, un aspect si étrange de maisons avec leurs banderoles, de boutiques avec leurs enseignes, que mes yeux et mes oreilles se faisaient difficilement à ces impressions.

Le tumulte n'avait pas cessé quand nous arrivâmes devant le quai de la rive gauche où se groupent les factoreries européennes. Là nous étions sur notre terrain; plantés au sommet de beaux débarcadères, les pavillons anglais, américain et hollandais, semblaient porter un défi à l'insolence chinoise : ils indiquaient un camp neutre, où l'étranger avait posé ses tentes. Les logemens et les entrepôts des diverses factoreries composent un ensemble de fort belles constructions, bâties par les indigènes, et leur appartenant, car seuls ils peuvent posséder des immeubles en pays chinois. Mais on s'aperçoit aisément qu'un goût avancé a présidé à l'ordonnance des travaux. Ce n'est plus l'architecture chinoise, mesquine, fantasque et toute de pièces rapportées; mais au contraire, une belle enfilade de maisons avec de magnifiques

Digitized by Google

terrasses et des galeries couvertes, fraîches pendant l'été, chaudes pendant l'hiver; ces galeries, jetées comme des arches de pont du premier étage, vont aboutir au niveau de la rue. Entre cette rue et le rivage s'élève un mur, qui forme le côté de grands enclos sablés où se débarquent les marchandises.

La goëlette nous mit à terre devant la factorerie anglaise, où déjà l'on nous attendait. Des lettres de Macao et une recommandation directe du gouverneur-général de Calcutta en faveur de Norberg, nous valurent l'accueil le plus cordial et le plus fastueux. Des bureaux de la factorerie, le résident anglais nous conduisit dans une large rue attenante, bordée de magnifiques maisons, où logeaient presque tous les étrangers. L'une d'elles, la plus riche de toutes, lui était affectée, et nous fûmes installés dans les pièces d'honneur. Un coup-d'œil jeté sur cet hôtel suffit pour nous en faire connaître les aménagemens. Dans deux ou trois salles du rez-de-chaussée, des écrivains et interprètes chinois réglaient des factures, vérifiaient des échantillons, cotaient des lettres, essayaient au trébuchet, et comptaient ensuite des piastres entassées par monceaux. Mais ce côté de la maison était le seul qui trahît les occupations du locataire : ailleurs, des meubles somptueux, des glaces admirables, des pendules, des bronzes, de merveilleux tapis, attestaient des habitudes raffinées et opulentes. A cette vue, le visage du baron s'épanouit : malgré lui il se redressa et prit sur-le-champ des façons en harmonie avec le lieu. Non pas qu'il fût fier et vain; mais il avait été grand seigneur, il était né au milieu d'un luxe semblable, et la nature l'emportait.

Le soir, quand on nous appela pour le souper, il avait fait des frais de toilette extraordinaires; sa mise avait je ne sais quoi de simple à la fois et de recherché : combinaison qui ne peut ni s'étudier ni se définir, mais dont le secret est donné à quelques hommes. Grâce à lui, notre entrée fit un certain effet dans cette société de notabilités anglaises. On nous entoura, on nous fêta, on nous accabla de questions obligeantes et polies. A table, nous fûmes placés à côté du résident. Non, je ne saurais dire le luxe de ce repas, la profusion d'argenterie et de cristaux, la variété des mets, le choix des vins, l'élégance des desserts! La vanité et la richesse anglaises, unies au raffinement créole, dans un pays où la table est le seul plaisir possible; qu'on juge ce que des mobiles pareils devaient produire! Mon voisin de gauche, l'un de ces hommes serviables et bons, comme Verger, comme Wilmot, amis dévoués que je devais trouver et laisser sur ma route, sir Henri Morton, agent de la Compagnie, ne put s'empêcher de remarquer mon étonnement. « Vous nous croyez bien heureux, dit-il avec un soupir. — Mais vous en avez l'air du moins. — Oui, oui, on s'étourdit; on arrose son chagrin de champagne; mais cela empêche-t-il le cancer de vous ronger au cœur. Nous usons de la table comme les Orientaux de l'opium, pour engourdir la vie présente et nous bercer de rêves. Où cela nous mène-t-il? Au spleen ou à l'abrutissement. Monsieur, il manque ici aux Européens, la seule chose qui console et accompagne la vie, la présence des femmes. — Il est vrai que je n'en vois point. — Elles n'y sont pas même tolérées. Ces stupides Chinois ont eu peur d'elles : un décret impérial défend aux femmes étrangères d'habiter les factoreries. — Et pourquoi cela? — Pourquoi? allez donc le demander à cet invisible Magot qui loge à Yuen-Ming-Yuen, à ce satrape moitié mantchou, moitié chinois, qui ne trouve de plaisir que dans l'absurde? A-t-il peur que nos femmes ne gâtent ses sujettes, qu'elles ne leur apprennent à vivre libres et non murées, à ne plus se loger les pieds dans un étau? Ou bien veut-il que nous continuions à regarder ce pays-ci comme un endroit de passage, une terre de privations, un sol où il ne nous est pas permis de prendre racine? Allez le lui demander à cet impérial Chinois? car lui seul le sait! » Puis comme il me vit un peu étonné de la chaleur avec laquelle il articulait ces paroles : « Excusez-moi, monsieur, c'est la douleur qui me remue ainsi. Voici deux ans bientôt que j'ai laissé à Madras ma femme et ma fille, une femme de vingt ans, un enfant de dix-huit mois. Je n'avais point de fortune à leur laisser : il fallait leur en faire une; je me suis sacrifié. Traîner ici ma famille, avec la chance de la voir insultée, ou la laisser à Macao à la merci d'une révolte d'indigènes, c'était trop risquer dans un but d'égoïsme. Voici vingt-sept mois que je ne l'ai pas vue. — Ne pouviez-vous braver cette ridicule consigne, lutter contre elle, fût-ce de vive force? — Ainsi avons-nous fait : en 1828, plusieurs de nos agens firent venir leurs femmes et les installèrent dans les factoreries. Au lieu de s'y opposer, les habitans de la ville accoururent pour voir ces beautés étrangères, et l'impression qu'elles produisirent fut toute en leur faveur. Mais ce petit engouement précipita la réaction diplomatique. Quelques jours après notre arrivée, le vice-roi lança un chap ou décret, dans lequel,

Digitized by Google

traitant nos Anglaises d'une façon assez leste, il leur ordonnait de quitter sur-le-champ le territoire impérial. Vous concevez combien cette note offensante et impérative mit d'amours-propres en révolution. On résista; on fit intervenir la dignité, l'intérêt de la Compagnie. Les dames restèrent, et, en leur honneur, on alla jusqu'à faire descendre 1500 hommes des équipages pour garder les magasins. Les échanges furent suspendus, les vaisseaux de la Compagnie ne dépassèrent plus les bouches du Tigre; enfin la révolution semblait complète, quand les principaux chefs de la factorerie furent changés. Les nouveaux venus n'avaient pas leur orgueil en jeu dans les hostilités, et leur intérêt leur conseillait de les clore. On transigea, on sacrifia nos pauvres Anglaises qui s'étaient montrées vraiment héroïques dans tout ce débat. Elles se seraient battues mieux que des hommes. Voilà pourquoi, ajouta Henri Morton, nous sommes veufs aujourd'hui; voilà pourquoi cette table chargée de mets et de vins, illuminée de bougies, dorée de porcelaines, est pourtant sans joie et sans poésie; voilà pourquoi le mal du pays nous gagne tous, malgré notre vie d'affaires. A-t-on jamais créé un paradis sans femmes? — Et combien de temps dure cet exil que vous caressez si somptueusement? — Trois, cinq, dix, vingt, trente années, cela dépend des volontés de la Compagnie et de l'ambition de l'employé. Nos salaires vont assez vite : 300 liv. sterl. la première année, 400 la seconde, 500 la troisième, 1000 liv. la cinquième, 3000 liv. la dixième; les chefs de comité ont cinq mille livres. Là-dessus il faut économiser un capital, et les plus sages sont les premiers prêts à partir. — Vous avez peu de dépenses à faire? — D'énormes, Monsieur, d'énormes! On lutte à qui affichera le plus de luxe, à qui dépensera le plus lestement ses revenus! Passe encore pour les chefs qui sont tenus à une représentation; mais les facteurs subalternes devraient avoir quelque ordre et quelque mesure. Eh bien, non! ce sont les plus prodigues de tous. Rappelés par la Compagnie, ils partent souvent comme ils sont venus, les mains vides. — Vous avez au moins, pour compenser tout cela, quelques jouissances privées : si peu nombreux, vous devez être unis? — On se jalouse, on se hait ici comme ailleurs, plus qu'ailleurs, car les intérêts sont directement en présence. Non-seulement il y a rivalité entre la factorerie anglaise et les autres factoreries, mais encore il y a concurrence directe entre Anglais. La Compagnie est fondée sur le monopole; elle a contre elle tout le commerce libre, qu'elle énerve et qu'elle absorbe. Agens de cette colossale maison, nous sommes presque toujours aux prises avec les négocians qui opèrent pour leur propre compte. Plus riches qu'eux, plus connus, souvent mieux servis, nous ne leur laissons que les rognures des affaires. D'ailleurs, à nous le grand marché anglais est ouvert; il est fermé pour eux. Vous savez que jusqu'en 1834 nous avons le privilége de l'approvisionnement de la Grande-Bretagne. Contre cet immense avantage qui pourrait tenir? — Oui, mais cela ne durera pas toujours (et en parlant ainsi je ne croyais pas deviner si juste). — Eh bien! alors nous opérerons pour notre compte. La machine est montée; les capitaux abondent; nous accaparerons le meilleur thé de la contrée, et si l'estampille de la Compagnie ne conserve pas son privilége légal, elle gardera son renom chez le consommateur; c'est une chance meilleure encore et plus durable. La concurrence ne fait peur qu'aux faibles, les forts l'aiment et l'appellent. »

Cette conversation nous mena jusqu'à la fin du souper. Quand elle eut lieu, il y a quatre années, je ne me doutais certes pas qu'au 1er avril 1834 le marché de Canton offrirait à tous les navires anglais des chances plus justes et plus égales. L'abolition du privilége de la Compagnie était alors dans le domaine de l'avenir, comme le sont aujourd'hui les résultats que cet événement doit entraîner.

CHAPITRE XXXV.

CHINE. — CANTON. — LES TROIS VILLES.

Henri Morton, devenu mon ami, fut bientôt celui de Norberg. Dès le lendemain nous étions inséparables. Après le déjeuner que nous allâmes prendre chez lui, il fut question d'aller visiter la ville. « Par la même occasion, je la verrai, dit Henri. Messieurs les Chinois ont des façons si aimables vis-à-vis de nous, que, jusqu'à présent, je m'étais dispensé de leur faire visite. » Puis, appelant son domestique : « Va chercher les parasols, Miou, tu nous mèneras à Canton. » Nous partîmes peu de minutes après. Laissant les factoreries sur la droite et le fleuve derrière nous, nous entrâmes dans des rues tortueuses et bordées de maisons. Les deux principales, qui ont reçu des noms anglais, *New-China-Street* et *China-Street*, pourraient figurer avec honneur dans une capitale européenne. Elles sont longues, unies et admirablement tenues. Les maisons, bâties en bois, ont presque toutes une galerie couverte à leur premier étage,

Digitized by Google

et un toit bizarrement découpé, qui forme une saillie extérieure. Toute la façade est badigeonnée de peintures brillantes, surtout dans les logemens qui ont des boutiques au rez-de-chaussée. Au lieu du pêle-mêle confus qui règne dans la distribution de nos magasins d'Europe, Canton classe ses détaillans par corps de métier : ici, se groupent les marchands de porcelaine, là, les marchands de thé ; dans ce quartier, on vend les étoffes de soie ; dans un autre, les étoffes de coton. Toutefois, au milieu de cette diversité d'industries, domine un fait commun à toutes, celui d'un art prodigieux dans l'étalage, d'une grâce, d'un ordre, d'une propreté admirables. Rien de plus tentant pour le regard que cette disposition des produits manufacturés. Que ces meubles de laque sont beaux avec leurs dessins d'or mat, qui se détachent sur un vernis luisant ! Que de patiente finesse dans ces éventails d'ivoire, dans ces parasols ornés ! Que de luxe dans cette porcelaine ! Et ces nankins qu'on imite encore si mal dans nos contrées ! et ces crêpes de mille couleurs qui drapent si bien les formes, tissus résistans à la fois et moelleux ! et ces belles écharpes ! ces satins lustrés et forts ! ces étoffes de soie brochées ! ces tapisseries ! ces écrans ! ces stores ! Que de merveilleuses choses !

Dans le centre des rues que bordaient ces magasins, circulait une foule épaisse et affairée. On se coudoyait, on se heurtait. Des hanistes en palanquins, des marchands ambulans qui portaient leurs denrées sur une espèce de balance à deux plateaux, dont le fléau pesait sur leur épaule, des Chinois de tous les rangs et de tous les métiers remplissaient l'étroit passage qui restait libre entre les maisons (Pl. XXXVI—3). Dans les lieux où la rue agrandie formait une espèce de carrefour, s'installait d'ordinaire, avec sa boutique portative, avec sa clochette monotone, un barbier en plein vent qui, malgré le bruit et la cohue, passait son rasoir triangulaire sur la tête tondue d'une pratique, lui peignait les sourcils et lui brossait les épaules (Pl. XXXVI — 4). Près de lui se tenaient parfois le marchand de comestibles, avec sa cuisine nomade, la revendeuse avec sa manne pendue au cou et chargée de denrées, industriels ambulans dont chacun se révélait au public par un cri étrange et distinct. Puis venait le bourgeois de Canton, d'autant plus digne et d'autant plus grave qu'il était d'un rang plus élevé ; reconnaissable à sa veste aux boutons de métal, à sa tunique longue et flottante, à sa tête rase et à sa queue prodigieuse, à ses souliers en étoffe et à son parasol à tige de bambou (Pl. XXXVI—1). Dans d'autres conditions, la tunique ne descend qu'à mi-cuisse, et le pantalon, large d'en haut, vient se serrer au-dessus de la cheville. Parfois aussi, au lieu d'une ombrelle, les indigènes portent simplement un éventail. Les mandarins et les personnes riches ne marchent jamais sans un domestique, qui les escorte et les tient abrités sous le parasol.

Le costume du peuple nous parut assez uniforme : un caleçon, une chemise bleue et un grand chapeau de paille terminé en forme de cône. Les hommes de peine avaient un air de force et de santé qui faisait plaisir à voir. Pauvres, mais proprement vêtus, ils ne portaient, sur leur visage bruni, aucune expression de brutalité et de grossièreté : c'était du sérieux joint à une complète résignation. Moins bruyans, moins querelleurs que ne le sont, même dans les pays civilisés, les individus voués à des travaux pénibles, ils avaient l'air de vivre ensemble dans la bonne harmonie et l'échange d'honnêtes procédés.

Au milieu de ce tourbillon d'individus, nous n'avions encore vu dans Canton ni charrettes ni chevaux de trait ; les chiens même étaient fort rares. Quant aux femmes, quelques-unes à peine, de la dernière classe, osaient se mêler à cette multitude d'hommes. Nous étions encore alors dans la rue New-China-Street, au milieu de logemens aux toits aplatis, garnis de boules bariolées ; entre deux haies d'enseignes saillantes et perpendiculaires, où des lettres d'or sur un fond rouge disent le nom du marchand et la nature de son commerce. Henri Morton nous fit entrer dans quelques boutiques dont il connaissait les maîtres ; on y satisfit à toutes nos questions ; on nous étala des marchandises de toutes les sortes, et nous ne savions vraiment qu'admirer le plus de la matière ou du travail. Les marchands parlaient un jargon anglais auquel leur accentuation nasale donnait un caractère singulier. L'un d'eux nous fit voir, dans ce bazar, des objets de luxe copiés sur des modèles venus de Paris et de Londres, et assez bien imités pour tromper un coup-d'œil ordinaire. Patiens, adroits, intelligens, les ouvriers chinois sont parvenus ainsi à contrefaire nos formes les plus courantes d'argenterie et de plaqué, et comme leur main-d'œuvre est de beaucoup moins chère à la nôtre, au lieu de demander à l'Europe de semblables objets, la Chine en exporte aujourd'hui pour le Bengale et pour l'Angleterre.

Au-delà de ces rues marchandes qui avoisinent les factoreries, commencent une autre ville

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Pont dans une Ville Chinoise.

1. Puente dentro de una Ciudad China.



2 Dame Chinoise & son Enfant.

2 Señora China y su Niño.

Sainsen del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

et un autre peuple. Dans China-Street, on se trouve encore en terre neutre; dans une atmosphère moitié anglaise, moitié chinoise, une figure d'étranger y est bien venue; on ne se détourne pas à son approche : on y cause, on y rit avec le visiteur européen; là, l'intérêt domine le préjugé et l'antipathie nationale. Mais quand ce rayon industriel est franchi, les physionomies changent, les visages se rembrunissent. Les mêmes marchands qui vous ont accueilli si bien dans leur boutique, vous tournent le dos dans l'enceinte où ils ont leur logement et celui de leurs familles. Demandez-vous votre chemin? un rire insultant et grossier est la seule réponse qu'on vous adresse. Malheur à vous si, quand vient le palanquin d'une femme de distinction, vous ne vous collez pas contre le mur pour éviter le choc des porteurs; renversé, foulé aux pieds, houspillé, dévalisé, c'est avec peine que vous parviendriez à regagner une rue moins inhospitalière.

Même dans ces quartiers purement chinois, le commerce de détail et de gros domine : des magasins y absorbent encore tout le rez-de-chaussée des maisons; la salle à manger est dans l'arrière-boutique, et les salles supérieures servent à loger à la fois les marchandises et les commis. Dans le courant du jour, le marchand se tient à sa porte, fumant sa pipe et attendant la venue des chalands. Lorsqu'un amateur arrive, il l'adresse à ses employés qui étalent l'article demandé et débattent les prix. Le chef n'intervient que rarement, et pour jeter un mot dans le marché.

Comme tous ces détaillans ont deux maisons, l'une pour leur commerce, l'autre pour leur logement, on ne peut guère évaluer la population de Canton sur la superficie du terrain qu'il occupe. Cette circonstance a été cause que des chiffres exagérés ont été mis en avant : le missionnaire Lecomte a parlé de 1,500,000 ames; Duhalde, d'un million; d'autres sont même allés plus haut. Par une disposition contraire, après avoir trop accordé à Canton, on ne lui a pas accordé assez. Ainsi Sonnerat, Cook et Malte-Brun sont restés au-dessous de la vérité dans leurs estimations de 100,000 à 250,000 habitans. Le chiffre qui semble le plus authentique varie de 5 à 600,000.

Voulant pousser notre première promenade aussi loin qu'il était possible de le faire, nous nous aventurâmes jusqu'à l'entrée de la ville tartare ou chinoise, interdite aux Européens. Nous vîmes une porte, petite, basse, assez mal gardée, et une enceinte qu'on franchirait avec une échelle. C'est dans cette partie de Canton que résident le vice-roi et les dignitaires placés sous ses ordres. De la porte même nous pûmes distinguer une maison de mandarin, bâtie en pierre, sans ornement et à un seul étage; de vastes cours l'entouraient de tous côtés, et les battans massifs de l'entrée semblaient plutôt faits pour des prisons que pour des palais. Morton nous raconta comment cette porte servait quelquefois de théâtre à des expéditions singulières. Quand les Européens ont adressé une pétition au vice-roi, par l'intermédiaire des mandarins, et que justice n'est pas promptement faite, ils s'imaginent que leur supplique est restée amortie dans les bureaux des dignitaires inférieurs, et qu'il faut agir d'une manière plus efficace afin qu'elle suive son cours. Alors formés en bande de vingt ou trente et munis d'énormes bâtons, seule arme tolérée en Chine, ils fondent à l'improviste sur les premières boutiques de la ville fermée, frappent contre les murs, sur les étalages, sur les habitans même, causent un tel bruit enfin, que le mandarin chargé de la police du quartier se décide à faire une apparition sur les lieux. Les agresseurs l'entourent et le forcent à accepter une nouvelle copie de la pétition que ce scandale destine ainsi à une publicité plus grande. Il arrive pourtant des cas où ces expéditions se terminent aux dépens des agresseurs : quand les Chinois peuvent en être avertis d'avance, ils s'embusquent dans les rues voisines et font jouer à leur tour le bâton sur les épaules des pétitionnaires. Voilà pourtant de quelle façon se traitent les affaires dans un pays où l'on entretient à grands frais des consuls et d'opulentes factoreries.

Nous avions vu assez de Canton pour pouvoir résumer sa physionomie. L'une de ses villes, nous l'avions croisée dans sa longueur; nous avions entrevu l'autre. La première était presque un comptoir européen, fondé autour des factoreries et riche de ce voisinage. L'autre était la cité vraiment chinoise, séjour des fonctionnaires et du gouverneur.

C'est dans la première qu'avait eu lieu, le 1er novembre 1823, cet effrayant incendie qui dévora 10,000 maisons. Aux murs noircis que l'on retrouvait çà et là, il était facile de se faire une idée de ce désastre, vivant encore dans le souvenir des habitans. Le feu éclata dans la nuit, au sein d'un quartier populeux : attisé par une violente brise du N., il gagna à droite et à gauche, pénétra dans ces riches magasins pleins d'objets si combustibles, coula dans les rues avec

Digitized by Google

des métaux en fusion ; sauta de toit en toit, de rue en rue, de quartier en quartier, jusqu'à ce que la ville entière ne fut plus qu'un brasier ardent. Qu'on se figure, au milieu de ces flammes immenses, 100,000 Chinois jetés hors de leurs maisons, fuyant vers le fleuve, implorant en vain la pitié de la cité flottante qui avait fui vers l'autre bord, ces femmes, ces enfans à demi-nus dans l'hiver, ces Européens assiégés dans leurs comptoirs et obligés de les abandonner ; qu'on se peigne, si l'on peut, ces barques surchargées de fuyards, et coulant dans le Tigre ; qu'on assiste en idée à cette scène remplie de cris déchirans, d'angoisses et de larmes, à ces mille épisodes où le feu et l'eau ne furent pas les seuls ennemis à craindre ; nuit de désordre qui fit naître des idées de pillage et de sang, où 5000 bandits s'intrônisèrent sur des ruines fumantes, fouillèrent les maisons qui croulaient, égorgèrent ce que le feu n'avait pas atteint, restèrent les maîtres de Canton en cendres, jusqu'à ce que 30,000 hommes de troupes vinssent balayer le terrain où ils avaient fondé leur autorité passagère. Alors le désastre put s'apprécier ; on compta les enfans, les vieillards, les hommes, les femmes restés dans ces décombres ; des familles entières avaient disparu ; presque toutes les autres comptaient quelques pertes. Qui croirait, après ce récit, qu'au bout de deux ans cette grande calamité était effacée ! La ville incendiée, rebâtie comme par enchantement, est plus belle aujourd'hui, plus vaste, plus grandiose qu'autrefois ; les constructions actuelles de la factorerie, si élégantes et si simples, ses quais larges et solides, ses magasins, ses rues latérales, datent de cette époque.

A côté de ces deux Canton, l'un chinois, l'autre européen, existe une troisième ville que nous avions aperçue et effleurée en arrivant, la ville flottante. Cette dernière se compose de champans ou loches qui, amarrés sur plusieurs rangs, bordent l'une et l'autre rive dans une étendue de plusieurs lieues. Là chaque famille occupe son bateau, propre, élégant, recouvert de nattes : c'est le faubourg des pauvres ; ils y vivent méprisés des autres classes, mais contens, tranquilles et laborieux. Les femmes sont batelières ; elles conduisent et utilisent leur embarcation, dont la moitié sert de logement à la famille, l'autre moitié au transport des passagers. De leur côté, les hommes sont commissionnaires, portefaix, colporteurs ou journaliers.

Il n'est pas au monde de spectacle plus vivant que celui de cette cité sur l'eau, qui tantôt est compacte, tantôt se détache pièce à pièce ; qui, suivant la force du courant, raidit ses amarres ou leur laisse du jeu ; qui change de pôle toutes les quatre heures, et tourne à chaque marée. Il faut voir, quand cette flotte accomplit son mouvement de conversion, avec quel ordre, avec quelle régularité chaque bateau opère son évitage et s'enchâsse de nouveau dans son poste. Quoi de plus curieux encore que ce peuple qui naît et meurt dans ces barques sans les quitter, sans chercher un toit sur la terre ferme, sans envier le sort de ceux qui s'abritent entre des murs de pierre ! Il est rare en effet que les femmes et les enfans s'éloignent du fleuve, fût-ce pour une minute. La surveillance et l'entretien du bateau exigent leur présence assidue. Halées par le soleil et par les reflets de l'eau, ces Chinoises ont des traits gracieux et doux, des formes souples, une taille élégante, des membres délicats et bien pris. Leur robe, coupée suivant la mode du pays, est en étoffe brune et grossière ; elle couvre une chemise de toile blanche qui tombe sur un large pantalon. Leurs cheveux sont relevés et massés au sommet de la tête.

Cette cité sur l'eau ne se compose pas toute de bateaux habités par le peuple ; de loin à loin, à côté de ces petits champans, se dressent des embarcations immenses, hautes de plusieurs étages, assez semblables à ces bains que l'on voit sur la Seine ; peintes, dorées, chargées de vases de fleurs, ornées à l'intérieur de lustres élégans et de meubles somptueux. Ces embarcations sont tantôt des hôtelleries, tantôt des lieux de fêtes publiques ; souvent même des sérails fort peu édifians. Au coucher du soleil, quand la brise vient animer le fleuve, les habitans de Canton descendent en foule vers la ville flottante, la ville des délassemens et des plaisirs. Ceux-ci affluent chez les restaurateurs, ceux-là dans les salles de musique : pour les uns on a préparé une illumination, pour les autres une fête plus raffinée encore. Alors le Tigre s'illumine ; il se couvre de transparens en papier huilé et colorié, il resplendit de feux verts, rouges, bleus, violets : chaque batelet a son fanal qui semble courir sur le fleuve tandis que la grande ligne de lumières fixes se mire dans l'eau et se multiplie par ses reflets. C'est l'heure de la musique, l'heure de la joie et des fêtes : on se presse aux cuisines renommées, pour y savourer la fameuse soupe aux nids d'oiseaux et les ailerons de requin.

Mais nulle soirée dans le mois n'est plus belle pour le fleuve que celle où paraît la nou-

Digitized by Google

velle lune. Alors l'ivresse est au comble; le Tigre ruisselle tout en feu; les fusées et les pièces d'artifice sifflent, serpentent, éclatent de toutes parts; les gongs redoublent leurs énergiques roulemens, imposans comme ceux de la foudre; la foule crie, les orchestres détonnent, les bateaux se croisent, et cette fête bruyante se prolonge jusqu'au matin.

Ainsi, dès le premier jour, nous avions jeté sur Canton un regard d'ensemble; les détails nous restaient seuls à recueillir. Nous reprîmes le chemin de la factorerie, devancés par l'alerte Miou, le plus intelligent coquin de tout le Céleste-Empire. Grâce à lui, nous avions terminé cette longue tournée sans essuyer aucune insulte : dans la partie la plus isolée, quelques physionomies sournoises et mécontentes ayant barré notre chemin, il avait réussi à les disperser avec quelques mots. J'en avais demandé l'explication à Morton. « Je n'en sais rien, me répondit-il : on n'apprend pas le chinois aussi aisément que vous pouvez le croire; la seule langue dont nous usions avec ces gens-là est un pitoyable argot, mélangé de malais, de portugais, d'anglais et de chinois. Du reste, mon fripon de Miou a sans doute menacé du mandarin ces hommes malintentionnés; voilà tout le secret de leur changement d'allures. Ces domestiques chinois qu'on nous impose ne sont pas sans autorité parmi leurs compatriotes; ils forment une corporation; ils se soutiennent et s'appuient du patronage d'une classe de domestiques plus relevée, celle des *compradores* (acheteurs ou pourvoyeurs), qui à leur tour relèvent des mandarins. Ce *comprador*, intendant obligé de toutes nos maisons, nommé et surveillé par le mandarin, est chargé de nos achats et de nos fournitures (Pl. XXXVII — 3). Lui seul est le pourvoyeur de nos tables, l'économe de nos ménages; il achète et présente ensuite des mémoires qui ne peuvent pas être discutés; car les mandarins sont juges et complices dans de semblables contestations. Le vol est ainsi constitué à trois degrés, d'une façon légale et publique : le mandarin nomme le comprador qui choisit les domestiques subalternes. Ceux-ci aident l'autre à rançonner les maisons européennes, et la plus grande somme des bénéfices remonte à la source de toute ruse et de toute friponnerie, aux mandarins et au vice-roi. La chose est si visible pour nous que nous avons pris le parti d'en rire. Dernièrement le résident hollandais reçut un tonneau, un seul, de délicieux Constance. A plusieurs reprises, il nous avait invités pour que nous lui en fissions compliment, et il insistait tellement sur la difficulté d'avoir de pareil vin, qu'enfin un de nos facteurs impatienté paria de lui en faire boire d'aussi bon. La gageure fut acceptée pour le lendemain, et quelques précautions que prît le Hollandais, dans la nuit dix bouteilles de son précieux nectar déménagèrent de sa cave pour garnir le buffet du parieur. L'affaire fut ainsi gagnée pour lui. « Et vous gardez de pareils domestiques? — Mon dieu, oui : ce sont les seuls qu'on puisse avoir, et cela vaut mieux encore que de faire sa besogne soi-même. Ils nous volent, ils nous espionnent; mais enfin ils nous servent, et ils nous servent fort bien. On n'a pas la chance de trouver en Europe des hommes sobres comme eux, actifs, intelligens, soumis, empressés, adroits au-delà de toute idée. Avez-vous trouvé quelque part des domestiques sans défaut? »

CHAPITRE XXXVI.

CHINE. — CANTON. — LE HOUPOU. — LES HANISTES.

Nos appartemens qui donnaient sur le quai nous mettaient à portée d'examiner tout le mouvement commercial de la factorerie. Je suivais de là les barques en chargement et en déchargement, les portefaix chinois maniant les fardeaux les plus lourds. La vérification, le pesage des marchandises, les efforts et la surveillance des douaniers qui, vêtus comme les autres natifs, se transmettaient le mot d'ordre de l'un à l'autre; les rixes engagées entre eux et les matelots européens; l'intervention d'employés supérieurs qui accouraient pour plaider la cause du fisc impérial; tout intéresait nos regards et captivait notre examen. Mais ce n'était là qu'un plaisir d'enfant, tant que nous ne tenions pas la clef de cette organisation douanière et commerciale. Nul, mieux que Morton, ne pouvait nous informer là-dessus. Il se prêta à notre curiosité avec une grâce parfaite. Voici ce que je tiens de lui.

Quand il s'agit de permettre que les Tsiang-Jyin (hommes d'Occident) prissent un pied en Chine, deux pensées partagèrent le gouvernement : l'une, d'organiser un commerce qui lui était fructueux; l'autre, de se défendre contre les empiétemens des nouveaux venus. Les tolérer, mais les vexer constamment, et empêcher leur influence immédiate sur les natifs; les entraver à toute heure sans les dégoûter trop, voilà quel but il fallait atteindre. Vers ce but on fit converger une foule de mesures, la défense aux étrangers d'amener des femmes, de voyager dans l'intérieur du pays, d'acquérir des immeu-

Digitized by Google

bles; la défense aux Chinois de fréquenter les étrangers, de leur apprendre la langue du pays, de causer avec eux d'autres choses que de leurs affaires.

Quand toutes ces restrictions eurent été posées, on ouvrit un coin de Canton aux Européens. Cela fait, le gouvernement ne voulut pas même descendre à des relations directes avec eux : il mit aux prises l'intérêt indigène avec l'intérêt des nouveaux venus, sauf à les rançonner par des voies médiates. Ainsi, un privilége exclusif du commerce étranger fut accordé à une compagnie composée des plus riches marchands de Canton. Mais ce privilége, fructueux pour eux, a des charges équivalentes. Cette compagnie se nomme le *kong-hang;* ses membres, au nombre de douze, sont des *hanistes.* Quand un bâtiment européen mouille à Wampoa, il est obligé de choisir parmi eux un *fiador,* ou garant, qui répond à l'empereur, non-seulement des droits d'entrée et de sortie, mais encore des faits et gestes de tout l'équipage. En revanche, le fiador est chargé de tous les achats et de toutes les ventes que fera le bâtiment.

L'agent fiscal, de qui relèvent les hanistes, est le houpou, ou chef des douanes, nommé par l'empereur. Il loge dans un palais qui avoisine la factorerie. Sur sa porte figurent comme armoiries quatre planches à tête de dragon, avec des attributs de chaînes et de fouets, pour attester qu'il a le droit de faire justice. Sous ce houpou sont trois *linguas* ou interpretes, et une armée de douaniers.

Quand un navire a choisi son haniste, le plus ordinairement le houpou se rend à bord, escorté d'une multitude d'employés. Le prétexte est de mesurer le navire, qui est passible d'un droit d'ancrage; le motif est de se faire donner un riche présent, soit en numéraire, soit en nature. Cette visite se fait avec quelque cérémonie : on sert au chef de la douane une collation à laquelle il est d'usage qu'il ne touche point. Quand il est parti, le navire n'appartient plus à son équipage, mais aux agens du fisc montés à bord avec leur chef. Leur rôle de surveillance se change au besoin en actes de vol. Une pièce de vaisselle oubliée, un bijou, du linge de table, tout est de bonne prise. Pour se débarrasser de ces filous, on se hâte alors de charger les marchandises dans les barques qui doivent les porter devant les factoreries. Cette opération se fait sous l'inspection de dix à douze commis de la douane, qui prennent note de ce que l'on embarque : des matelots européens les escortent jusqu'au quai pour surveiller les mains et les poches des préposés chinois. Dans les entrepôts européens commence une autre opération : de nouveaux commis, envoyés par le houpou, examinent, classent, tarifent la marchandise, à mesure qu'elle arrive et qu'on la déballe. Dans le cours de cette vérification, la fourberie native fait encore des siennes. Pour forcer le montant des droits, le commis dénature la spécification des objets; il appelle draps des couvertures, glaces des carreaux de vitre, agates des pierres de fusil; il triple, il quadruple l'aunage des étoffes; tout cela sans contestations et sans contrôle, car d'une part, les Européens présens ne comprennent rien, ni à ce qu'il dit, ni à ce qu'il écrit, et de l'autre, les hanistes responsables ne sont pas écoutés quand ils réclament. Mêmes ruses, même escroquerie pour les chargemens de sortie : seulement, comme la qualité, la mesure et le poids des objets sont alors plus connus et plus facilement appréciables, l'arbitraire du tarif a moins de marge et d'espace.

Ce n'est pas tout : le bâtiment a réalisé ses colis venus d'Europe; chargé de thé, de curcuma et d'autres articles chinois, il veut remettre à la voile. Alors vient le réglement de compte définitif : tant que le haniste responsable n'a pas versé dans les caisses du fisc la somme entière des taxes encourues, le *chap* de départ n'est pas accordé, le bâtiment, à l'ancre dans le fleuve, dévore ses bénéfices en staries et en frais de séjour.

On le voit, c'est là un merveilleux système pour que les Européens ne s'éprennent jamais trop vivement de la Chine, pour qu'ils y restent toujours sous le coup d'avanies humiliantes ou onéreuses. Rarement le chef de la douane se décide-t-il à froisser directement les factoreries; mais il les soufflète sur la joue de leurs hanistes, de leurs compradors et des domestiques subalternes. Si l'interprète du navire, nommé d'office par le houpou, néglige la plus petite formalité, il subit les punitions corporelles les plus humiliantes. Si un Européen commet le moindre délit, le haniste est obligé d'arranger l'affaire avec de l'argent. Quelquefois même il n'en est pas quitte pour des sacrifices pécuniaires. Un pauvre haniste, condamné à la prison parce que l'un des bâtimens placés sous sa garantie avait cherché à débarquer en contrebande une caisse de pierres à feu, ne se tira de là qu'au bout d'un mois et au moyen d'une rançon de 20,000 piastres. Aussi, victimes obligées des douaniers qui leur extorquent des sommes énormes, les hanistes cherchent-ils à se rattra-

Digitized by Google



3. La Gangue.

3. La Changa.



4. Pieds des Dames.

4. Pies de las Señoras.



5. Le Tcha.

5. El Cha.

Digitized by Google

Digitized by Google

per sur les Européens en provoquant tantôt des hausses, tantôt des baisses soudaines dans les prix des marchandises. De leur côté, les Européens cherchent à se défendre, ce qui établit un conflit de ruses et d'intrigues dans les échanges qui s'opèrent sur les factoreries. Les hanistes sont donc ce que les fait le houpou, et leurs vices tiennent plus à leur position qu'à leur caractère personnel. Exposés à un système d'intolérables concussions, chargés de plus en plus d'avanies exorbitantes, obligés à des présens fort coûteux, à chaque mutation de chef fiscal ou de vice-roi, ils se trouvent quelquefois au-dessous de leurs affaires, et lèguent à la Compagnie entière le paiement de leurs dettes ; car la cour de Péking ne peut pas et ne veut pas perdre. Sous l'empire de conditions aussi accablantes, on conçoit que la loyauté devienne pour ces malheureux une vertu impossible. Ils volent parce qu'ils sont indignement volés, parce que nulle voie de recours ne leur est ouverte, nul appel à la justice de l'empereur ne leur est possible. Une plainte, une menace contre le houpou encourent la confiscation des biens et l'exil en Tartarie. Esclaves dévoués, ces pauvres hanistes sont obligés en outre de venir, à chaque nouvelle lune, essuyer les mépris de l'agent impérial qui les rançonne d'une manière aussi révoltante. Assez souvent l'orgueilleux collecteur ne se dérange pas pour eux; il les fait congédier par ses secrétaires. Malgré cette vie d'insultes et de tracas, on trouve encore chez ces hanistes une certaine probité dont il faut leur tenir compte. Ainsi un dépôt d'argent est en sûreté dans leurs mains. Ainsi encore, quand des caisses de thé vendues par eux offrent à la vérification en Europe des traces de fraude et de mélange, ils ne font aucune difficulté pour admettre le fait et compenser le dommage.

Bon comme instrument commercial, le konghang ou corps de hanistes, ne sert pas moins à la cour de Péking comme plastron politique. Grâce à lui, jamais elle n'intervient d'une façon directe dans les relations avec les étrangers. Qu'un événement survienne, que des Européens froissés se plaignent vivement, le gouvernement chinois peut jusqu'à la dernière heure jouer l'ignorance. Si la réclamation devient plus vive, il rejette toute la faute sur les hanistes. Ces pauvres diables sont ainsi ballottés entre les exigences des mandarins et les plaintes des étrangers. Nul ne les estime, nul ne les aime ; tous les accusent et les soupçonnent. Quand à ces rancunes et à ces humiliations il y aurait quelque compensation d'argent, ce ne serait que justice.

La clientelle des hanistes à Canton se compose de la Compagnie anglaise, placée hors de ligne, puis de la factorerie hollandaise et du commerce américain ; enfin des armemens moins suivis qui paraissent dans le Tigre avec les pavillons français, espagnol, portugais, suédois, et danois.

La France, il faut le dire, est bien en arrière dans ce commerce des autres nations maritimes. A peine cinq ou six navires déploient-ils chaque année nos couleurs nationales sur la rade de Macao ou sur celle de Wampoa. Est-ce de la part de nos armateurs impuissance ou calcul ? Ignorent-ils les ressources du commerce chinois, ou, les connaissant, se sentent-ils incapables de lutter à Canton contre la concurrence anglaise ? Tous ces motifs entrent pour quelque chose dans leur absence de ce marché. Mais le premier et le principal se trouve placé en dehors de toute combinaison individuelle ; il se rattache à la grande question du tarif des douanes françaises, à ce système nommé protecteur qui tue beaucoup plus d'industries qu'il n'en protège.

Vers quelque pays du globe que nos navires se dirigent, ils y retrouvent en effet nos lois fiscales, armées de leurs impossibilités. Avant d'emplir sa cale, un capitaine a besoin de faire à plusieurs reprises la part du cerbère douanier qui dévore la meilleure substance des cargaisons. Cette préoccupation l'accompagne partout, mais nulle part elle n'est plus menaçante que dans les ports de la Chine. C'est contre la Chine que notre code tarifeur a aiguisé ses armes prohibitives ; c'est contre elle que le *veto* a été principalement mis en honneur. Toute étoffe de soie chinoise est de contrebande dans nos ports français ; on la repousse pour défendre Lyon qui n'a pas besoin d'être défendu, et qui perd beaucoup à être défendu ainsi. Tous les articles de luxe, les laques, les éventails, les ombrelles, les petits meubles, sont frappés de tels droits que leur prix en France les tient toujours classés dehors de la consommation ordinaire. On prohibe encore le nankin que personne ne porte plus, et la porcelaine si perfectionnée aujourd'hui, que nous pourrions en fournir à la Chine au lieu de lui en demander.

Mais voici qui est plus grave encore : à une époque où le commerce français tenta une pointe vers la Chine, le tarif se sentant pris de remords, voulut faire quelque chose pour seconder le mouvement : il modéra les droits sur les sucres de provenance asiatique. Cette concession insignifiante donna un élan. C'était un objet de retour pour nos navires qui ne pou-

Digitized by Google

vaient pas se surcharger de thé, dont la consommation est si limitée en France, de soieries qui y sont prohibées, de nankins dont on ne veut plus; on avait trouvé une marchandise lourde servant de lest, et qui, rendue dans nos entrepôts, se réalisait sans perte. Ce fut, on doit s'en souvenir, une espèce de renaissance pour le commerce au-delà du Cap. On construisit à Bordeaux, au Hâvre, à Nantes, à Marseille, de magnifiques trois-mâts à l'instar des *country-ships* anglais, et d'énormes quantités de sucre nous arrivèrent de Canton, de Touranne, de Manille. Mais l'impulsion dura peu; nos colonies privilégiées éclatèrent en plaintes, et peut-être avaient-elles quelques droits de le faire, car si nous leur imposons les produits de nos manufactures, elles sont fondées à nous imposer les denrées de leur sol. Une entrave en vaut une autre. On les écouta; on rétablit les anciens droits; nos armemens pour la Chine s'arrêtèrent, et la réforme commerciale avorta. Un faux système est un cercle vicieux; on le détruit, on le modifie difficilement.

En Chine d'ailleurs, nos relations n'avaient jamais pu s'établir sur le même pied que celles des factoreries anglaises et hollandaises. Dans un pays de ruse raffinée, il n'y avait qu'une attitude efficace, celle de la probité. De tout temps, les deux Compagnies rivales l'employèrent; elles mirent leur sceau sur les ballots qu'elles vendaient, obligèrent le manufacturier à renfermer dans chacun d eux son nom, le détail des objets contenus, et la facture à l'appui. Ainsi des garanties multipliées invitaient l'acheteur à la confiance, et, quand elle fut venue, on se garda bien d'en abuser. Aujourd'hui, les colis des Anglais et des Hollandais ne sont pas même ouverts par les Chinois. Jadis c'était ainsi pour les objets de provenance française; mais, trompés depuis à diverses reprises par des capitaines ou des subrécargues, spéculateurs isolés, qui ne comprenaient pas l'utilité d'une bonne réputation nationale, les hanistes se défièrent de nos produits, ils les examinèrent, les suspectèrent, les achetèrent à regret. Aujourd'hui, quand ils traitent avec nous, on dirait qu'ils sortent de leurs habitudes; et cette préoccupation, pesant sur le marché, le rend onéreux à nos armateurs.

Les Anglais, constitués en Compagnie, exerçant sur leurs transactions avec la Chine un droit de surveillance générale, maîtres des détails comme de l'ensemble, n'ont donc rien à redouter de la concurrence française, libre et esclave à la fois, libre du monopole, mais esclave de tarifs exagérés. Tel est en effet le dommage causé par les restrictions et les prohibitions, que le privilége constitué au plus haut degré a raison contre elles. Mais voici venir, pour donner raison aux principes économiques, pour fournir un fait de plus à l'appui d'irrécusables théories, voici venir les Américains, nation neuve en Chine, et déjà à la tête de ce marché. Chez eux point de monopole qui imprime une direction unitaire aux échanges; mais aussi point de charges générales et improductives, point d'état-major de facteurs, point de gaspillage, point d'affaires onéreuses et obligatoires. Puis, quand ils sont de retour, aucun tarif n'est là qui les domine et les saisisse, qui suspecte leur cale, qui fasse garder tout à vue, hommes et bâtimens. Chaque objet a son entrée et sa vente, moyennant une taxe insignifiante. Libres à l'extérieur, libres chez eux, pouvant mieux supporter la fiscalité étrangère, parce qu'ils n'en connaissent point de nationale, se fiant au génie individuel pour le choix et la nature des expéditions; allant où il leur convient, et quand cela leur convient; achetant à Manchester, à Birmingham des produits anglais pour faire à Canton concurrence à la Compagnie anglaise, opérant la baisse dans les prix, parce qu'ils ont mieux acheté ou mieux assorti, gagnant quand la Compagnie perd; maîtres de changer de route et de marché, composant leur cargaison sur les impressions les plus récentes, et ne craignant pas la charge d'achats antérieurs, vieillis en magasin; les Américains ont peu à peu battu en Chine le monopole britannique, comme des tirailleurs embusqués battent un corps exposé dans la plaine. On ne sait d'où viennent les coups; mais tous portent. C'est un merveilleux spectacle, où l'on voit quel ressort acquiert l'esprit de spéculations privées, isolé, mais vif, mais prompt à se transformer en présence de vieux et robustes intérêts, alourdis par le temps et par les habitudes prises.

Dans les années qui ont précédé, les Américains ont couvert le Tigre de leurs navires. Tous ces armemens n'ont pas été heureux sans doute; mais ce qu'il faut considérer ici, c'est moins le résultat que la tendance; c'est le nerf de ce commerce qui naît; c'est la liberté commerciale qui détrône à la fois le monopole et les tarifs; c'est la grande question du siècle qui se plaide sur les mers, dans les ports, au sein des entrepôts; c'est la pratique dépassant les prévisions spéculatives.

Cette année pourtant, les Américains trouveront en Chine d'autres rivaux. Les deux grandes

Digitized by Google

nations maritimes vont lutter à forces égales. L'affranchissement du commerce des thés, la mise au néant du privilége de la Compagnie, créeront, inaugureront en Chine le commerce libre anglais. De ce conflit sortira sans doute une organisation nouvelle pour les factoreries. La Compagnie anglaise est décidée à lutter contre la spéculation particulière : sans réformes, elle ne le pourrait pas. Elle aussi marchera donc. Elle arrivera à cette navigation économique que les Américains ont inventée, que les Hollandais pratiquent de loin, que les Anglais entrevoient, que les Français ne soupçonnent pas. Elle renoncera à ces fastueux bâtimens, à ces énormes salaires, à ces grasses sinécures, à ce système de corruption qui lui donnait entrée aux Lords et aux Communes. Qu'elle veuille tout cela, c'est possible; mais qu'elle ait la force et les moyens de l'exécuter, c'est ce qui est plus douteux. D'ailleurs elle n'aura pas seulement à combattre des rivaux étrangers; tous les Anglais jouiront des mêmes droits qu'elle, des mêmes marchés ouverts. Ce qui surviendra est difficile à prophétiser; mais la Compagnie anglaise sans privilége n'est déjà plus la Compagnie, c'est une association libre de facteurs. Ces hommes auront pour eux l'expérience des affaires, les relations créées, l'argent, le crédit; contre eux, la morgue habituelle aux riches, l'entêtement et la routine.

Si le personnel du commerce chinois est menacé d'une transformation, rien n'est plus immuable au contraire que les marchandises sur lesquelles il porte. La principale, la plus riche, celle qui appartient exclusivement à la Chine, c'est le thé. Le thé est un arbuste plus ou moins cultivé dans les diverses provinces de l'empire. Il se plaît cependant entre les 25° et 33° de latitude, dans les régions montueuses et sur les versans des collines. D'une crue lente et longue, il n'atteint son développement qu'au bout de six ou huit années : alors il arrive à quatre ou cinq pieds de hauteur. Long-temps, de la variété qui existe dans les espèces de thé, les botanistes européens avaient induit qu'il existait en Chine plusieurs espèces d'arbustes porteurs de ces feuilles. Aujourd'hui, c'est un fait reconnu, un fait hors de question, que l'arbre à thé n'est que d'une seule sorte, et que la différence dans les qualités provient de l'état de pousse des feuilles recueillies, de leur préparation, de la nature du sol, des impressions du climat et de l'exposition des plants. Il est en Chine des qualités de thé, comme en Europe des qualités de vin. Elles varient, non-seulement d'une province à l'autre, mais de coteau à coteau.

Ce n'est guère qu'après trois ou quatre années de plantation qu'on commence à faire cette cueillette : elle a lieu alors deux fois par an, au printemps et au mois de septembre. Les feuilles de la première donnent un thé plus estimé et plus fin. Quand ces feuilles ont été récoltées et triées, on les plonge dans l'eau bouillante pendant une demi-minute, puis on les retire, on les égoutte et on les jette sur des plaques de fer, grandes et plates, qui sont placées au-dessus d'un fourneau. Dans ces poêles, fortement chauffées, on remue vivement les feuilles qu'on étend ensuite sur des tables recouvertes de nattes. Alors, d'autres ouvriers les roulent avec la paume de la main, et cette opération qui se fait pendant le refroidissement des feuilles a pour accessoire obligé le jeu d'un grand éventail qui rafraîchit l'air. Pour les thés ordinaires, on roule plusieurs feuilles à la fois, mais pour les thés fins on procède une à une. Il n'est sorte de précautions qu'on n'emploie pour conserver aux qualités recherchées tout leur arôme et toute leur saveur. A croire certains récits, le thé qui sert à la consommation du palais de l'empereur, planté sur un coteau particulier, en arbustes choisis, entraîne dans sa cueillette et dans sa préparation des soins minutieux jusqu'à l'extravagance. Des enfans ou des adolescens peuvent seuls détacher les bourgeons de l'arbrisseau, et encore leurs mains sont-elles couvertes de gants, pour que le contact de la peau n'échauffe pas la feuille. Le reste du travail est à la hauteur de pareils soins. Ce thé, d'ailleurs, n'arrive guère en Europe : quelques caisses, exportées par caravanes, parviennent seules, dit-on, à Saint-Pétersbourg, où elles valent jusqu'à vingt roubles la livre.

Les deux grandes variétés de thé se classent en thé vert et thé noir, subdivisées elles-mêmes en qualités qui vont à l'infini. Les premiers ont une couleur verte ou grisâtre et comme glauque; ils sont plus âcres, plus aromatiques que les seconds, dont la couleur est plus ou moins brune, et qui, généralement plus doux, donnent une infusion moins foncée. Le thé vert, qui se consomme en Russie, aux États-Unis, à Calcutta et dans quelques villes de l'Europe, vient des provinces de Kiang-Nan, Kiang-Si et Ché-Kiang. Le thé noir, que l'on exporte en Angleterre, vient de celle de Fo-Kien, à l'exception d'un tiers, de la qualité que les Anglais nomment thé boë, qui descend du nord de la province de Canton, d'un district nommé Woping. On fait du thé vert dans les provinces qui four-

Digitized by Google

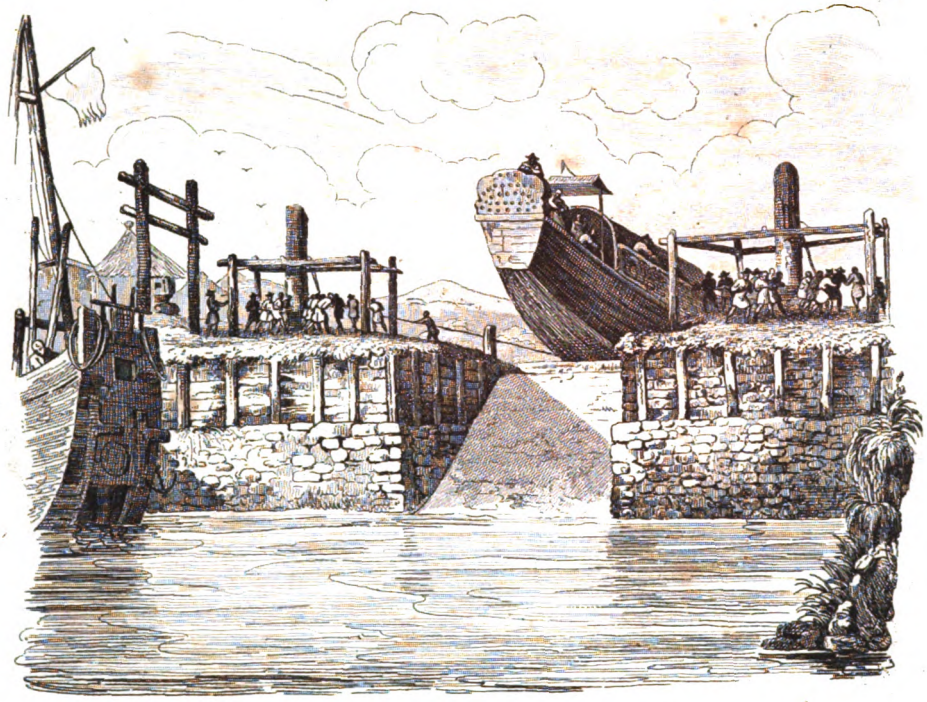
nissent le thé noir, et *vice versâ*. Parmi les thés verts, il faut citer le thé hyson ou hyswin, une des sortes le plus répandues, d'un vert bleuâtre, à longues feuilles, astringent, et d'un parfum très-fort; le thé perlé, plus roulé que le précédent, presque globuleux, plus brun, plus agréable à l'odorat, composé de feuilles plus jeunes et plus minces; le thé poudre à canon, choisi parmi les deux espèces précédentes, à forme plus arrondie encore, agréable au goût et à l'odorat, recherché et coûteux; enfin le thé schulan, plus suave que le hyson, et rare dans le commerce. Les thés noirs sont le thé souchon, d'un brun noirâtre, moins rare et moins fort que les sortes vertes, formé de feuilles plus tendres, moins roulées; et le thé péko, qu'on nomme en France thé à pointes blanches, provenant de jeunes pousses hérissées de duvet, plus suave, plus odorant que le souchon, le moins fatigant de tous pour les nerfs irritables. Ces divers thés, une fois préparés, sont mis dans des caisses de bois léger sous une mince couche de plomb qui les enveloppe et qui conserve leur arôme.

La quantité de thé exporté en Europe et en Amérique, tant par la Russie que par Canton, s'élève à environ 65,000,000 de livres, dans lesquelles la Russie figure pour 26,000,000, l'Angleterre et ses colonies pour 28,000,000, les États-Unis pour 6,000,000, la Hollande pour 3,000,000, et le reste du continent pour 2,000,000. Cette quantité représente à Canton une valeur de 3,500,000 livres sterling (77,500,000 fr.). Le reste des exportations se compose de soie brute et travaillée, de coton et d'étoffes, de sucre, de vermillon, de cochenille, de camphre, de rhubarbe, de porcelaine, d'écailles de tortue, de musc, de papier de Chine, de grains de verre, de cassettes et autres objets laqués, de bambous, de nattes, etc. Le thé acheté par les Anglais a une valeur égale à celle de tous les autres articles qu'ils tirent de la Chine. Autrefois d'une grande importance proportionnelle, le commerce de la Russie avec les provinces septentrionales de l'empire est aujourd'hui voué au dépérissement. On prétend bien que le thé venu en Europe par cette voie, après avoir roulé sur des traîneaux, dans toute la largeur de la Sibérie, arrive plus parfait, plus aromatisé que celui dont les chaleurs de la Ligne ont absorbé le parfum; mais c'est là un fait dont rien ne prouve la vérité, et qu'on peut nier sans prendre même la peine d'en discuter la cause. Quoi qu'il en soit, si le thé se conserve mieux dans son voyage à travers les steppes de la Haute-Asie, il y gagne en outre d'être fort coûteux quand il parvient aux lieux de consommation : aussi les Russes ont-ils délaissé les chances de ces épouvantables voyages, tentés encore de temps à autre par des caravanes de Chinois. En échange du thé, de la porcelaine et du nankin, ces marchands nomades rapportent des métaux, des fourrures et des armes.

Les objets que l'Europe importe en Chine ne seraient pas suffisans pour balancer les exportations, si l'opium du Bengale n'était venu rétablir l'équilibre. De 1818 à 1834, la progression de cet article a été de cinq mille à quinze mille caisses. Aujourd'hui une valeur de 80 millions de francs en opium s'introduit en Chine avec une facilité de contrebande extraordinaire. Si l'on estime la population totale de l'empire chinois à 140,000,0000 d'habitans, chiffre le plus raisonnable et le plus probable, il en résulte l'énorme consommation d'une livre d'opium par 66 individus. L'importation de ce poison par navires anglais reproduit d'une façon exacte le chiffre de leurs exportations de thé. Les autres articles d'entrée sont les étoffes de laine et de coton, les camelots anglais et hollandais, l'acier, le fer ouvré, les approvisionnemens pour la marine. Grâce à l'opium et à ces produits moins importans, on n'a plus besoin comme autrefois de porter à Canton des piastres et des lingots pour acheter les cargaisons de sortie. Heureux pour tous, ce résultat utilise constamment le fret des navires, abaisse des deux côtés les prétentions, en divisant et multipliant les bénéfices. C'est là seulement que se trouve le progrès, et non dans l'avantage prétendu de ne plus porter de l'or ou de l'argent à un peuple contre ses marchandises. On ne sait vraiment comment des esprits sérieux peuvent, au temps où nous vivons, articuler de pareils enfantillages. On rirait de quelqu'un qui estimerait la fortune d'un homme sur l'argent entassé dans sa poche, et qui le regarderait comme dupe de l'échanger contre un meuble, contre un vêtement, contre une fantaisie ou un besoin. Les graves économistes qui se préoccupent du mouvement de l'argent sont plus étonnans encore. Depuis le temps qu'ils suivent de l'œil ce qu'ils nomment poétiquement le précieux métal, ils devraient être pourtant rassurés : aucun peuple, que nous sachions, ne l'a encore englouti, dévoré, anéanti : il en a usé pour ses plaisirs, pour ses passions; quand ce peuple avait le nécessaire, il a cherché le superflu; il a fait comme les cadets de famille qui le gaspillent, ou comme les hommes bien avisés qui l'utili-

Digitized by Google

Digitized by Google



Bateau glissant sur un plan incliné.

Barco resbalando sobre un plano inclinado.



2. Brouette à Voile.

2 Carreton de Vela.

de Samson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

sent. Nul n'a trouvé encore qu'il y eût convenance à thésauriser pour thésauriser. Et en Chine, par exemple, ne serait-ce pas le bénéfice réalisé sur le thé qui aurait popularisé le goût de l'opium? car le goût ne vient qu'à la suite de l'usage, et l'usage n'a jamais précédé les moyens de se procurer les objets.

Maintenant la voie est ouverte, les habitudes sont prises; nul ne pourrait interposer son *veto* sans de graves froissemens. Quelques craintes qu'éprouve la cour de Péking à voir s'engrener ainsi entre l'Europe et la Chine d'indissolubles relations, elle se résigne à un mal qui lui profite et qu'elle ne pourrait peut-être pas empêcher. Chaque jour les Chinois s'habituent davantage à des échanges où leur population exubérante trouve un élément d'activité et de richesses. L'émigration pratiquée malgré des lois sévères, la contrebande ouvertement en vigueur, le changement de ton et d'allures vis-à-vis des étrangers, tout présage au vaste empire une révolution, sinon prochaine, du moins inévitable. Pour la première fois peut-être les lois stationnaires auront tort dans ce pays, et le progrès commercial déterminera le progrès politique.

Voilà ce que je recueillis de la bouche de Morton et ce que j'ai écrit, confusément, sans ordre, comme me le rendaient mes souvenirs. Quand notre ami eut terminé cette revue sérieuse du commerce chinois : « Ce n'est pas tout, dit-il, que de savoir comment on traite les affaires à Canton, je veux que vous voyiez avec quels hommes on les traite. Le haniste de la factorerie donne à dîner aujourd'hui aux principaux agens : vous viendrez avec moi; c'est convenu. »

En effet, vers les quatre heures, nous nous mîmes en route pour le logement de Pan-ke-Koua, membre du hong. Ce marchand n'habitait pas précisément une maison, mais une rangée d'édifices isolés, entre lesquels se trouvaient des parterres, et des vases remplis d'eau dans lesquels flottaient des iris. En parcourant ce labyrinthe de chambres et de passages, nous trouvâmes souvent des arcades en forme de croix, telles qu'on en voit sur les peintures de la porcelaine chinoise. Enfin nous aboutîmes à la salle du festin, pièce assez mesquine, ornée seulement de lanternes en papier peint, et au centre de laquelle se dressait la table entourée de chaises de bambou tressé.

Le premier service se composait d'une soupe aux nids de salanganes, qu'on nous offrit dans de petites jattes en porcelaine : elle avait assez bon goût, et se rapprochait de notre potage au vermicelle. Dans des soucoupes, et comme hors-d'œuvre, se trouvaient quelques mets aphrodisiaques, des vers de terre, salés, cuits et séchés, du poisson salé, du jambon, du cuir de Japon macéré dans l'eau, enfin du soya, liqueur apéritive qu'on extrait d'une fève. Pendant que nous nous amusions à entendre nommer ces ingrédiens divers, une foule de ragoûts, noyés dans la sauce, circulaient sur la table. Nous eûmes vingt entrées et des plats sans nombre. On nous fit comprendre, et nous crûmes les commentateurs sur parole, que nous avions l'honneur d'être régalés d'une étuvée de jus de pigeons, d'une fricassée de grenouilles, de chenilles salées, de nageoires de requin, de macédoines de canards et de poulets, le tout assaisonné d'essence de cloporte. Le gibier, les faisans, les perdrix, coupés avec délicatesse, étaient offerts sur de petits plats; mais comme nous n'avions, au lieu de couteaux et de fourchettes, que deux petits bâtons d'ivoire ronds polis et garnis en argent, nous ne savions comment porter les mets à notre bouche. Norberg semblait s'être résigné à endurer la faim, et moi j'allais avec mes bâtons à la pêche de quelques morceaux de viande, quand Morton arriva à notre aide Tant bien que mal, il parvint à nous initier à l'usage des bâtons chinois, et au risque, ma foi! de ne pouvoir les digérer, nous nous mîmes à goûter de tous ces diaboliques ragoûts; nous goûtâmes du requin, des vers, du cloporte, des holothuries, des crabes, des chevrettes pi lées, de mille autres choses sans nom, mais non pas sans odeur et sans goût. C'était une gageure entre Norberg et moi; nous luttions à qui s'em poisonnerait le mieux, à qui se chargerait plus amplement l'estomac de ces sauces graisseuses, de ces viandes nauséabondes. De minute en minute, pour noyer cet épouvantable salmis, nous avalions de grands verres de sei-hing ou camchou, espèce de boisson chaude qui joue le vin blanc. Le camchou se prend dans de petites tasses de métal qui ont la forme d'une coupe antique. Des domestiques, chargés d'énormes cafetières d'argent, tiennent constamment ces tasses pleines. Quand le repas eut échauffé les têtes, on porta quelques toasts; on but à l'empereur de la Chine, à la Compagnie anglaise, aux membres du hong, aux étrangers hôtes du haniste. Chaque santé se portait en prenant la tasse à deux mains, et en faisant *tchin-tchin*, c'est-à-dire en branlant la tête pendant quelques minutes, après quoi l'on buvait, puis l'on montrait le fond de la tasse pour prouver qu'elle était vide.

Digitized by Google

Au premier service succéda le second, composé de pâtisseries et de sucreries, au milieu desquelles figuraient une salade faite avec de jeunes pousses de bambou, et des carafes d'eau préparées, qui exhalaient une odeur infecte. Ensuite vint le dessert avec ses corbeilles de fleurs, ses plateaux garnis de vingt espèces de confitures, ses gâteaux délicieux et ses fruits si variés, l'orange, la mandarine sucrée, la banane, le litchi, les noix, les pommes, les raisins, les poires; les uns venus de la région tropicale, les autres du nord de la Chine.

Quand nous quittâmes la table, nous sentîmes ce que pesait un dîner chinois. L'usage voulait heureusement qu'on vînt en aide à l'appareil gastrique avec quelques secourables tasses de thé. Et quel thé! Un thé préparé à Canton, dans la maison d'un haniste! Il faut après cela renoncer à en boire. C'est un arôme, une saveur, une action à la fois veloutée et astringente, une énergie moëlleuse dont rien ne saurait donner l'idée. Pour qu'il ne se perdît rien de cette merveilleuse boisson, on la présentait dans une tasse couverte, et vainement on aurait demandé du sucre pour en dénaturer le goût : le serviteur chinois se serait refusé à cette profanation. Le vieux Pan-ke-Koua n'entendait pas raillerie sur l'article; il était comme ces possesseurs de crûs renommés qui ne souffrent pas qu'on déguste leurs vins autrement qu'avec une religieuse méthode. Réputé dans tout Canton comme le premier et le meilleur appréciateur de thés, Pan-ke-Koua nous versait ce jour-là le meilleur thé de l'empire. Il ne pouvait en conscience faire moins. Après le poison, l'antidote. Nous ne quittâmes notre hôte qu'à la nuit. Des domestiques, armés de lanternes en papier peint, nous reconduisirent à la factorerie.

Une fois lancés dans les fêtes et dans les repas, nous ne nous arrêtâmes plus. Le lendemain, jaloux sans doute de l'honneur que nous avions fait à son confrère, un autre membre du hong, Tchoun-Koua, nous donna à son tour un grand festin à l'anglaise, mais suivi d'un spectacle chinois. Le théâtre, dressé en plein air dans le jardin, était formé de toiles et de planches peintes : une scène, large de vingt pieds sur quinze de hauteur, s'agrandissait encore par la perspective. Nous allions voir l'une des troupes le plus célèbres de la Chine, qui, arrivée la veille de Péking, ne pouvait rester que peu de semaines à Canton.

La représentation commença au moment où nous allions nous mettre à table par un tintamarre effroyable de cymbales, de trompettes et de tam-tams, auxquels se mêlaient des harpes, des luths et des tambours. Après cette assourdissante ouverture, vint une grande pantomime historique, où cinq rois furent tour à tour intrônisés et renversés. Cette lutte d'individus couronnés et de dynasties rivales ne s'accomplissait pas sans effusion de sang. Pendant une heure environ, on se battit à outrance : des guerriers richement parés et chargés de rubans de toutes couleurs s'élançaient l'un contre l'autre avec des arcs, des massues, des boucliers, des haches de combat. Ils tournaient en sens divers avec la plus grande rapidité, et brandissaient leurs armes de tous les côtés sans jamais s'atteindre, quelque rapprochés qu'ils fussent les uns des autres. La musique animait ces manœuvres, suivait dans son mouvement les chances des compétiteurs, et dégénérait en effrayante cacophonie, quand, à la suite de quatre meurtres d'empereurs, le légitime souverain terminait par son avénement cette suite de guerres civiles.

Après ces mimes, parurent les premiers acteurs dans un des drames les plus goûtés des connaisseurs chinois. Placé entre Morton et Norberg, je cherchais à comprendre et à me faire expliquer l'action. Voici ce qu'à nous trois nous en déchiffrâmes. Une femme a fait le projet d'assassiner son mari; elle profite de son sommeil, marche à pas lents sur la scène, armée d'une petite hache, le frappe au front et fuit. Grièvement blessé, l'époux se lève avec une large plaie saignante au-dessus des yeux : il chancelle pendant quelque temps, chante et déplore sa destinée à l'instar de nos mourans d'opéras-comiques; après quoi, épuisé, il tombe et trépasse. La femme est soupçonnée, arrêtée, conduite devant le juge, et condamnée à être écorchée vivante. La sentence s'exécute, et dans l'acte suivant la femme reparaît non-seulement nue, mais encore écorchée. Comme la scène est interdite à l'autre sexe, c'est tantôt un eunuque, tantôt un adolescent imberbe qui remplit le rôle de l'épouse. Ainsi écorchée, la malheureuse a la force de chanter ou de gémir pendant une demi-heure. On conçoit quel spectacle hideux et obscène cela devait faire : notre goût européen s'en révolta. Les convives chinois au contraire exprimaient leur enthousiasme par des acclamations bruyantes.

Le répertoire chinois abonde en pièces de ce genre. Nulle part la crudité des tableaux, la hardiesse grossière du dialogue n'est poussée aussi loin que sur leur théâtre. L'absence des femmes qui sont tenues loin des jeux scéni-

Digitized by Google

ques a dû contribuer à la mise en honneur de cette littérature dévergondée.

Les drames historiques sont de deux sortes; les uns qui datent de l'époque antérieure à l'invasion tartare, les autres qui lui sont postérieurs. Les premiers de ces drames, où les acteurs revêtent les anciens costumes du pays, sont les mieux faits et les plus estimés. Dans les uns et les autres, la déclamation de l'acteur est une espèce de récitatif monotone : le personnage élève ou baisse la voix suivant qu'il veut exprimer et nuancer la colère ou la douleur. A chaque finale de couplet ou de tirade, éclate une musique d'instrumens à vent, dont l'intention affecte de reproduire et de peindre la situation. Le rôle de l'orchestre dans nos mélodrames répond assez bien à celle des flûtes des Chinois dans leurs scènes historiques. Les pauses entre les interlocuteurs déterminent un intermède musical, et, dans les grands effets de la pièce, les tam-tams et les gongs se mettent de la partie pour donner plus d'énergie aux impressions. Assez ordinairement une chanson suit ce fracas; chanson joyeuse ou triste, pleine de gaieté ou de désespoir.

Le théâtre chinois en est encore aux règles d'Aristote. L'unité d'action y est rigoureusement observée; quand on a besoin d'un changement de lieu, on le suppose. Ainsi, qu'un général se voie obligé de partir pour une expédition éloignée, à l'instant il monte à cheval sur un bâton; il prend ensuite un fouet, le fait claquer, chevauche à trois reprises autour du théâtre, comme s'il était sur le grand chemin, chante un air pour amuser sa route; puis, quand il trouve qu'il a exprimé en un nombre suffisant de caracoles, que la course est longue, que son cheval est harassé, il s'arrête, saute à bas de son bâton, et dit : « Mon voyage est terminé; » après quoi il commence un nouveau récitatif. La chose est de la monnaie courante : l'assistance comprend à merveille que le héros à franchi la distance voulue.

Quelquefois, quand les décorations manquent, on y supplée encore par une singulière combinaison. Dans notre rhétorique nous avons appris à donner, à l'occasion, de l'intelligence aux choses matérielles, à faire parler les monumens, les arbres, le ciel, la mer; le drame chinois a trouvé plus convenable, pour sa mise en scène, de matérialiser les individus. Ainsi, que pour peindre une prise de forteresse, une muraille vienne à lui manquer, sur-le-champ il l'improvise avec des hommes alignés et serrés les uns contre les autres. Les assaillans fouleront aux pieds les pauvres figurans, et ceux-ci resteront impassibles comme des pierres. Le rôle n'admet pas même un mouvement. Cela rappelle les tours de Nick Bottom. « Il faut que quelqu'un représente la muraille; qu'il se couvre de mortier, de terre glaise ou de quelque crépi, et il aura l'air d'une muraille. »

Quand le spectacle a lieu en plein vent, les préparations scéniques sont encore moins longues. On construit à la hâte un hangar en bois couvert de feuilles de bambou, et divisé en deux parties, la scène et les appartemens où les acteurs s'habillent. Avant que l'action commence, le directeur arrive avec un écriteau portant le nom de la pièce qu'on va jouer, et, dans le courant des actes, il apporte successivement des chaises, des tables, des paravens, qui figurent ce que l'on veut, forts, montagnes, villes, maisons. C'est l'acteur qui est obligé de nommer chaque chose : ainsi il dit : « Voici une porte (la porte n'existe pas); je vais l'ouvrir. » Et il en fait le geste. Le spectateur doit se figurer dès lors qu'une porte existe au lieu désigné.

Mais si de pareilles licences compromettent l'illusion théâtrale, en revanche on a soin de ne pas embrouiller la tête des assistans au sujet des personnages qui font leur entrée, car ceux-ci viennent, comme dans l'ancien théâtre grec, dire: Je suis Œdipe, ou bien Agamemnon. Le drame chinois retrouve son audace habituelle, pour la durée de l'action. On cite des pièces qui embrassent un siècle entier, et dans le nombre est *l'Orphelin de la maison de Tchao*, qui, mal traduit par le Père Prémare, a fourni à Voltaire le sujet de *l'Orphelin de la Chine*. Ce drame chinois fait partie d'une collection de cent compositions du même genre, qui ont été recueillies comme chefs-d'œuvre et comme modèles. Il paraît même que depuis le siècle où cette nomenclature a été faite, l'art a plutôt dégénéré que grandi; le théâtre est aujourd'hui livré aux farces et aux obscénités.

Les comédiens en fonctions chez Tchoun-Koua ne nous firent pas grâce d'une parade de ce genre. Dès que la grande pièce fut terminée, le vaudeville commença, vrai vaudeville, lardé de couplets, aiguisé de pointes et de jeux de mots, provoquant le rire de l'auditoire. Ce vaudeville, que le Français, né malin, croyait avoir créé, voilà qu'on le retrouve en Chine avec tous ses détails et tous ses caractères. Au nombre des acteurs était un personnage visiblement chargé du rôle de bouffon, le Perlet, le Potier, l'Odry de la troupe, qui ne pouvait faire un geste ou une grimace, ouvrir la bouche ou marcher, sans soulever les joies de tout ce

Digitized by Google

monde et déterminer un frénétique enthousiasme. Les rôles de femmes étaient remplis par des eunuques d'assez bonne tournure, bien attifés, bien vêtus, bien coiffés. Dans une des scènes, un intérieur de harem chinois se trouvait figuré; et six dames, chantant en chœur des airs assez doux, brodaient sur un métier ou dévidaient de la soie.

Ainsi nous avions eu coup sur coup le drame historique, la comédie et le vaudeville; nous nous croyions quittes quand des bateleurs parurent; ils firent des tours de gymnastique qui attestaient de la force et de l'agilité. L'un d'eux, athlète aux formes colossales, portant sa poitrine en avant, en forma comme un tremplin, sur lequel ses camarades venaient rebondir pour sauter par-dessus ses épaules. Ensuite ils placèrent une table fort haute au milieu du théâtre, et trente hommes la franchirent ensemble ou tour à tour en faisant une culbute aérienne. Enfin, comme bouquet de ce jeu homérique, le colossal personnage groupa autour de lui trois de ses confrères, et ensuite six autres qui l'enlaçaient de leurs bras réunis, et il se releva ainsi avec un collier de trois; puis de six hommes suspendus autour de son cou. Pour terminer le tour, un dernier sauteur vint pyramider sur sa tête.

Le haniste de la factorerie anglaise, ne voulant pas être en reste, nous donna, peu de jours après, une fête particulière, bien plus attrayante que tout cela. Cette fois, grâce à une autorisation tacite du vice-roi, nous devions aller en terre purement chinoise, dans la portion des faubourgs qui s'étend sur l'autre bord du Tigre, en face des factoreries. Là, se trouvait le jardin de notre hôte, charmé de nous traiter dans sa maison bourgeoise. Mandarin à boutons d'or, il avait quelque influence dans son quartier, et tout avait été disposé pour que nous ne fussions pas insultés par une populace malveillante. Une espèce de factotum, qui nous escortait avait constamment à la bouche quelques mots sacramentels, et ces mots ne manquaient jamais leur effet sur les passans.

A mesure que nous approchions, nous pouvions voir se dessiner le faubourg qui montrait ses tours élevées, ses portes avec leurs arceaux et leurs toitures recourbées aux angles (Pl. XXXVII—1). Quand nous eûmes mis pied à terre et obliqué sur la droite, l'entrée de ce quartier s'ouvrit devant nous (Pl. XXXVII—4). Plus nous avancions, plus il nous paraissait vivant et gai, coupé de canaux, bordé de quais et de magasins où venaient aboutir de grands bateaux chargés de marchandises. Une multitude de rues étroites, mais aérées, étalaient sur chacun de leurs côtés des maisons solidement bâties, et de temps à autre de vastes enclos ceints de murailles. Ces enclos indiquaient la demeure de mandarins. Après un quart d'heure de marche, notre guide s'arrêta devant une porte basse et de fort peu d'apparence, qui s'ouvrit à un signal. C'était celle de Pan-ke-Koua. Cette porte voûtée donnait dans un souterrain obscur, aboutissant lui-même à une salle basse, carrefour de la maison. Là, dans tous les sens, se présentaient des couloirs, des allées et des cours qui en formaient une espèce de labyrinthe.

Le haniste nous attendait dans le bâtiment principal, au sein de la pièce d'honneur. A peine avions-nous eu le temps de répondre à ses politesses chinoises par nos civilités européennes, qu'on nous servit du thé et des confitures. L'ameublement de cette pièce était riche, mais peu élégant. Il se composait d'un amalgame de somptuosités indigènes et exotiques. Les ornemens étaient prodigués et jetés confusément. Des glaces françaises mal montées couvraient les parois, et des pendules à musique chargeaient toutes les consoles. Des quatre faces de l'appartement trois semblaient entièrement fermées; la quatrième, regardant le jardin, était ouverte de bout à bout; l'hiver on la fermait au moyen d'un treillis de bambou dont les intervalles étaient remplis d'écailles d'huîtres, taillées fort minces, qui laissaient passer un peu de jour, mais qui garantissaient mal du froid. Le fond de l'appartement était occupé par une table haute, mais étroite, en forme d'autel, supportant l'image d'une divinité devant laquelle étaient rangés des fleurs et des fruits; puis, en avant de cette table, s'étendait un canapé élevé d'une marche au-dessus du sol, d'un bois poli, orné de glaces: un tabouret et des coussins placés sur le canapé servaient, l'un à y poser un livre ou la tasse de thé, les autres à s'y accouder. Il n'y avait, sur ce canapé, place que pour deux personnes, parce qu'il est fort rare que trois personnes du même rang soient appelées à se trouver ensemble; les Chinois s'y asseoient, à la façon des Turks, les jambes croisées. Quant à nous, on nous avait fait l'honneur de chaises et de canapés. Des portes masquées conduisaient aux appartemens intérieurs. A chaque angle de la pièce se trouvait un guéridon de forme variée, garni de quelques objets précieux, vase, pendule, fleurs, instrumens de musique, et sur l'une des parois

Digitized by Google



3. Une Porte de Peking.

3. Una Puerta de Pekin.



4. Mandarin en Chaise à Porteurs.

4. Mandarin en Silla de Manos.

Digitized by Google

Digitized by Google

était un faisceau de pipes longues et minces. Çà et là retenues au plafond, pendaient des lampes ou lanternes qui ne s'éclairaient que dans les jours d'apparat; les unes étaient de corne transparente et arrondies en globe; les autres de gaze peinte, en forme octogone; d'autres encore de verre ou de papier, toutes ornées de franges, de houppes et de grains de cristal. Pour toute tapisserie, les murs portaient des peintures vernies d'où se détachaient en lettres d'or des inscriptions et des sentences morales. Dans les jours de fêtes religieuses, les Chinois décorent cette pièce avec un luxe merveilleux; ils la couvrent de tentures d'or et de soie, et brûlent pendant de longues heures des baguettes de bois odoriférant sur leur petit autel domestique.

Les autres pièces que le haniste nous fit visiter tour à tour offraient les mêmes détails et les mêmes aménagemens. Au lieu de sentences, parfois les murs avaient des tableaux assez grossiers, ou des glaces, ou une couche de peinture unie. La bibliothèque seule différait un peu d'aspect. Une foule de manuscrits étaient rangés avec une espèce d'ordre et de symétrie sur des tablettes fixées aux parois. Quoique les Chinois connaissent et pratiquent l'imprimerie, ils n'ont presque point de livres; des manuscrits tracés avec la plus grande netteté suppléent à la typographie. Pour écrire, ils se servent de cette encre solidifiée, connue de nos peintres sous le nom d'encre de la Chine. Ils broient le bâton mouillé sur un morceau de marbre ou de pierre précieuse, et, prenant cette mixture à l'aide d'un pinceau, ils dessinent leurs caractères sur ce papier jaunâtre, uni, doux au toucher, commun en Chine, et fort estimé en Europe sous le nom de papier de Chine. Outre l'espèce que nous connaissons, il en existe une autre dont la composition semble plus soignée et moins appréciable. Sa blancheur est parfaite, et son tissu si compact qu'on peut le plier sans le rompre. C'est le papier qui sert aux peintures chinoises : il a un velouté parfait et donne aux oiseaux et aux fleurs un coloris que nous ne sommes point encore parvenus à imiter.

L'encrier ou plutôt la pierre à broyer du haniste était une agathe montée en or. Il nous en parla comme d'un meuble de famille; son père avait écrit avec lui des manuscrits nombreux, il devait le léguer à ses fils pour qu'ils y trouvassent les inspirations héréditaires.

Sur d'autres tablettes qui faisaient face à la bibliothèque, figuraient une foule d'objets d'histoire naturelle : des bois fossiles, des pétrifications, des échantillons de pierres précieuses, d'onyx, d'agathes, d'améthystes; des statuettes de bronze, et un médaillier où toutes les pièces d'or ayant cours sur le globe se trouvaient recueillies et munies d'étiquettes chinoises. Nous y vîmes des sequins, des *sovereigns*, des louis, des napoléons, des quadruples, etc., etc. Plus loin étaient étalés des objets précieux du pays, des pièces de laque et de porcelaine admirables, des objets du Japon fort recherchés en Chine pour l'éclat des couleurs et la solidité du vernis.

Du rez-de-chaussée nous passâmes aux pièces supérieures, plus spécialement destinées au ménage. Elles se composaient d'une enfilade de chambres toutes pourvues de cheminées contre la saison rigoureuse. Elles avaient chacune leur lit, et tout indiquait qu'elles étaient habituellement occupées. Morton, connu depuis longtemps du haniste, et fort à son aise avec lui, voulait qu'il nous conduisît au logement de ses femmes; mais ses instances et les nôtres furent inutiles alors. Tout ce que nous pûmes obtenir de lui, ce fut de nous faire voir sa chambre de cérémonie où étaient déployés avec grande pompe ses habits de mandarin et ceux de la mandarine, sa légitime épouse.

Le costume de mandarin consistait en une robe verte très-ample et tombant au-dessous du genou, avec une fente de chaque côté et des manches amples et flottantes. Cette robe était en soie brochée, forte, épaisse, aux couleurs vives, aux dessins bizarres; elle portait au milieu de la poitrine deux griffons, signe distinctif du grade, et se nuançait dans tout le reste de figures étranges et fantastiques, comme celles que présente une soie moirée. La robe ouverte sur le devant permettait de voir un large pantalon de soie qui retombait sur des bottes à pointe courbe, faites de cuir noir, avec des semelles d'un pouce d'épaisseur; un collier d'agathe ou de corail tombait sur la robe. Quant au chapeau, partie la plus distinctive du costume, il était rond, de feutre bleu-violet, garni de velours noir, et surmonté d'une boule bleue (Pl. XXXVII — 2). Cette boule est la partie la plus caractéristique du rang des mandarins. La première classe a le droit de la porter rose, la seconde rouge, la troisième bleue. L'ensemble de ce costume ne manque ni d'éclat, ni de dignité. Pan-ke-Koua l'endossa devant nous, et vraiment il relevait sa physionomie sérieuse et froide. Pour compléter ses attributs, il alla chercher, sous un bocal de verre, le bâton de commandement qu'il avait reçu directement de

Digitized by Google

l'emp reur. Ce bâton était long de quelques pouces, fait de bois précieux, avec des incrustations d'or.

Près de ces habits de cérémonie étaient les joyaux et les parures de la mandarine. Jamais plus riches écrins ne sortirent des ateliers d'Europe. Des perles, des diamans de plusieurs karats, des rubis, des agathes étincelaient dans leurs montures, et formaient des assortimens variés et presque inestimables. On ne pouvait guère les évaluer à moins de 300,000 francs.

Des appartemens du haniste, nous passâmes dans les jardins. Là, tout était factice, monticules, ruisseaux, rochers, et tout cherchait à parodier, dans un petit cadre, les immenses beautés de la nature. Aucune allée n'y décrivait une ligne droite; l'artiste, ayant visé à la confusion et au pêle-mêle, n'avait ménagé ni perspective, ni grands effets d'optique. Chaque objet semblait placé comme pour causer une surprise : on avait dans ce but accidenté le terrain, multiplié les kiosques aux formes grotesques, groupé les rocs, creusé les torrens, jeté les ponts, taillé les arbres et marqueté les parterres. Dans un espace fort resserré, toutes les magnificences de la campagne avaient été singées et réduites. Cette ordonnance récréait les pauvres captives, à qui l'air libre et l'aspect des bois étaient interdits. Elles pouvaient, éclopées et incapables de longues courses, y jouir en petit de ce simulacre de la végétation extérieure. L'hiver, quand les allées sablées s'imbibaient de pluie, des terrasses de dalles ou de briques vernissées leur offraient une promenade à l'abri de l'humidité.

Ce qui nous frappa le plus dans ces jardins, ce ne fut ni l'arrangement des blocs de rochers, ni les replis des labyrinthes, ni la hardiesse des ponts rustiques, ni les kiosques aux vitraux coloriés; mais l'éclat, la beauté, le parfum des mille fleurs épanouies devant nous. Le haniste nous les fit voir avec orgueil une à une. « Les six jardins de Tati, nous dit-il, les plus beaux de tout Canton, sont moins riches que le mien en variétés de camélias. » En effet, il eût été impossible de les nombrer. Une allée entière en était garnie. On y voyait, en outre, une multitude d'arbres nains; des hêtres, des frênes, des ormeaux qui conservaient la forme et les proportions des ormeaux, des frênes et des hêtres de haute-futaie. De temps a autre, ces arbres croissaient sur le dos d'un buffle en porcelaine, sur la tête d'un oiseau, sur la queue d'un chien. Dans ces combinaisons grotesques, plus l'idée est de mauvais goût, plus elle a le privilége de séduire les Chinois. Ce n'est pas la symétrie, mais l'irrégularité, ce ne sont pas les proportions harmonieuses, mais la bizarrerie qui, pour eux, est la dernière expression de l'art. Rabougrir la nature, lui donner un aspect vieilli et contrefait; arrêter sa sève, de manière à simuler une végétation nouée et rachitique, voilà où tend le travail de leurs horticulteurs. Ont-ils voulu en cela nous donner l'emblême de leur civilisation caduque, stérile et pourtant orgueilleuse?

Cet examen minutieux d'une maison chinoise, cette longue course dans ses jardins, nous avaient disposés à faire honneur au repas de notre hôte. Il fut gai, copieux, et mitigé de cuisine anglaise. Au lieu de camchou, vers le dessert le haniste fit venir du délicieux champagne. Norberg l'accueillit comme un vieil ami, et moi comme un excellent compatriote. Nous en bûmes l'un et l'autre largement; Morton ne le ménagea guère, et le bon Pan-ke-Koua ne fit pas autrement que nous. Ainsi excité, ce fut un tout autre homme; il disait et faisait des folies; il voulut même que nous vissions l'une de ses épouses qui se promenait dans le jardin. Cachés derrière une charmille, nous l'aperçûmes en effet conduisant son petit enfant par la main, et escortée de sa servante. Sa mise était une longue robe de soie richement brodée, ouverte seulement vers le bas et laissant entrevoir sous un second vêtement de larges caleçons de taffetas. Ses cothurnes, lâches à la cheville, étroits au pied, étaient d'un travail exquis. Jeune et très-jolie, malgré ses yeux légèrement bridés, cette femme portait ses cheveux ramassés sur le sommet de la tête et lissés avec de l'huile. Sur son front tombait une espèce de *sévigné* avec un diamant au milieu, et des fleurs artificielles se groupaient à droite et à gauche de sa coiffure. Des boucles d'oreilles et des cordons de grains parfumés complétaient cette toilette. Le visage, d'une teinte blanche et rose, témoignait de l'usage des cosmétiques; l'arc des sourcils était visiblement tracé avec une peinture noire, et une ligne d'un rouge très-vif avait été dessinée au pinceau sur la lèvre inférieure (Pl. XXXVIII — 2). L'enfant et la servante avaient peu de caractères saillans. Cette dernière portait plantées dans ses cheveux quelques longues épingles à l'instar des Tyroliennes, et, selon l'usage de la classe inférieure, elle gardait autour du poignet un anneau de mauvais étain.

Dès le premier coup-d'œil, nous nous aperçûmes que cette femme était presque privée de l'usage de ses pieds. Elle ne marchait pas; elle

Digitized by Google

se traînait. Son allure était oscillante; on l'aurait crue boiteuse. Toutes les Chinoises de distinction en sont réduites là, grâce à l'absurde mutilation à laquelle on les condamne dès l'enfance. Comme c'est à la petitesse des pieds que se mesure la noblesse des classes, dès le plus bas âge on les met à la torture, en les emprisonnant dans de forts bandages; les quatre doigts sont repliés sous la plante des pieds, comprimés avec force, et l'orteil seul en forme la pointe (Pl. XXXVIII—4). Par suite de cette cruelle opération, le pied d'une jeune femme excède rarement cinq pouces et demi.

Après nous avoir ainsi procuré un plaisir interdit aux Européens, le haniste voulut nous entraîner dans la pièce où se trouvaient alors réunis ses enfans et ses petits-enfans. Ils étaient dix, d'âges divers, placés sous la surveillance d'un précepteur, véritable tête de magot, telle que les figure la porcelaine. Comme ils venaient jouer avec nous en petits espiègles, le pédagogue s'épuisait en admonitions et en menaces. Ces enfans étaient gais, vifs, blancs et roses, marqués pourtant au type indigène. Depuis l'âge de cinq ans, ils poursuivaient leurs études sous la direction de ce lettré; ils devaient jusqu'à seize pâlir sur l'alphabet vulgaire, avant d'être initiés à la langue des mandarins.

Quand nous sortîmes de là, il était quatre heures de l'après-midi. Nous avions tout vu dans la maison de notre hôte; elle nous pesait déjà; ses murs encaissés, sa nature factice, son atmosphère lourde et chaude, nous faisaient désirer l'air extérieur, la campagne et l'horizon libre. Nous prîmes donc congé de lui au milieu des plus tendres effusions. Une fois hors de la porte, il nous sembla ridicule de retourner aux factoreries sans avoir tenté une excursion sur le territoire chinois. Morton nous disait bien que ce côté du faubourg n'était guère sûr pour des étrangers; mais, dans la disposition d'esprit où nous étions tous les trois, la pensée la plus prudente ne devait pas prévaloir. L'aventureuse tentative fut unanimement décidée. Grâce à deux pièces d'or que nous lui mîmes dans la main, le factotum du haniste consentit à nous guider et à en courir les chances. Au lieu donc de marcher vers les factoreries, nous nous enfonçâmes dans le cœur du faubourg, et tirâmes vers les plaines cultivées qui l'entourent.

Nous avions fait à peine cent pas, que nous trouvions déjà le prix de notre hardiesse. Ce que l'intérieur de Canton ne nous avait pas offert, ce qui avait manqué à nos courses dans la ville demi européenne, des mœurs vraiment chinoises, des costumes, des habitudes indigènes, nous le rencontrâmes là. Au détour d'une rue nous nous trouvâmes face à face avec un malheureux qui subissait la peine de la cangue. Un préposé de la police, armé d'un fouet, le menait en lesse à l'aide d'une chaîne de fer (Pl. XXXVIII—3). Les Européens ont nommé cangue le supplice que les Chinois appellent *tcha*. L'instrument de cette torture consiste en deux pièces de bois, ayant chacune au milieu une échancrure demi-circulaire. Le cou du patient une fois engagé dans cette lunette, on en réunit fortement les deux parties, et le sceau du mandarin, apposé sur la jointure et sur une large bande de papier collé où se trouve écrite la sentence, sert à tenir en garde l'exécuteur contre des velléités de pitié ou des tentatives de corruption. Deux autres trous, pratiqués de la même manière aux angles de la machine, servent à loger les mains.

Le poids de ces tchas varie de soixante à deux cents livres, suivant la gravité du crime et la teneur de la sentence. Le juge a désigné de quelle manière l'instrument serait porté, et combien de temps il pèserait sur les épaules du coupable. Cela dure un, deux, trois, et jusqu'à quatre mois sans interruption. Chaque matin des préposés de la police viennent chercher ceux des patiens qui veulent sortir de prison pour se distraire de leurs souffrances; ils les conduisent avec une chaîne sur les places publiques ou aux portes de la ville. Là, quelquefois, ils leur permettent de se soulager en partie du fardeau pénal, en l'appuyant soit contre une muraille, soit contre un arbre (Pl. XXXVIII — 5). Quand le gardien juge que le malheureux s'est assez reposé, il le réveille à coups de lanière et le force à promener de nouveau son énorme carcan. Sur tout le chemin, le condamné implore la pitié publique; mourant de soif et de faim, il se nourrit de ce qu'on lui met dans la bouche, et c'est à peine si, sur mille passans qui le couvrent de huées, il en est un qui lui fasse l'aumône de quelques poignées de riz.

Celui qui passa devant nos yeux avait sous sa lourde machine l'air insoucieux et délibéré; quand il nous vit, il nous adressa quelques paroles auxquelles nous répondîmes par le don de deux ou trois piastres qui parurent lui rendre son fardeau beaucoup plus léger.

Ainsi cheminant, nous étions arrivés à la limite du faubourg, où se tenait un poste de troupes tartares qui gardait ce côté de la ville. Les soldats qui le composaient étaient de deux sortes; les uns appartenaient à la milice ordi-

Digitized by Google

naire, les autres faisaient partie d'un corps d'élite récemment arrivé de l'intérieur. L'uniforme des premiers est grossier, incommode et surchargé d'inutilités. Cette double tunique qui descend jusqu'à mi-jambe, ces cottes de mailles en nankin ornées de plaques de métal, ce casque en fer qui porte une touffe de crins colorés au haut d'une pointe de pique, ce carquois derrière l'épaule, cette boîte, espèce de giberne pendue à droite, où se déposent les cordes d'arc et les pointes de rechange; tout cet ensemble pris isolément n'a un caractère ni bien martial, ni bien élégant (Pl. XXXVII — 5). Combien l'uniforme des troupes d'élite que les missionnaires nomment aussi *tigres de guerre*, nous parut plus commode et plus imposant! Il se compose d'un pantalon et d'un surtout collans, entièrement rayés, et surmontés d'un capuchon de même étoffe, terminé sur la tête par deux excroissances qui figurent assez bien des oreilles d'animal. De cette enveloppe zébrée et de ce menaçant appendice est venu le nom de *tigres de guerre* (Pl. XXXVII—6). L'armure de ces hommes consiste en un cimeterre assez mal trempé, et en un bouclier d'osier ou de forts bambous, si solidement tissu, qu'il amortit et annulle les coups de sabre les plus vigoureux. Sur cette arme défensive figurent dessinés tantôt des signes cabalistiques, tantôt une chimère, ou quelque autre animal monstrueux.

Le poste militaire nous laissa passer sans dire mot, et nous gagnâmes la campagne. Tout le pays se composait de vastes rizières, alternant avec des carrés de froment et de légumes. Des canaux, chargés de jonques, se croisaient dans tous les sens, et donnaient à la plaine un air d'activité et de richesse. A mesure que nous nous éloignions de la ville, les physionomies prenaient un caractère moins rassurant, et nul doute que si, au lieu de rencontrer des individus isolés, nous eussions trouvé un groupe d'hommes, il ne s'en fût suivi quelque aventure fâcheuse.

Au coin d'une plaine, nous fîmes une halte pour examiner une famille de paysans. La mère, debout et la pipe à la bouche, portait pendu à son dos, dans une espèce de sac, son dernier enfant encore à la mamelle. Le père, assis sur le bord du chemin, jouait avec une autre enfant, tandis que la troisième, ayant devant elle sa jatte de riz et ses bâtonnets à la main, s'apprêtait à prendre son repas (Pl. XL — 4). Le costume de l'homme ne différait guère de celui du peuple de la ville : il portait à sa ceinture une bourse de tabac, une gaîne de couteau, une pierre à fusil et un briquet. La femme, vêtue de nankin de couleur, n'affectait de la coquetterie que dans sa coiffure. Ses cheveux étaient aussi bien peignés que ceux d'une dame de Canton, et si frottés d'huile qu'on les eût dits vernissés. Sur le derrière de la tête était une gaine en cuir, et le tout se réunissait par de petites broches d'écaille ou d'ivoire.

Plus loin, nous vîmes quelque chose de plus singulier encore : c'était un pourvoyeur des environs qui courait vers la ville avec une brouette à voile. Une toile, tendue sur deux bâtons et placée à l'extrémité de ce chariot, poussait la boutique ambulante et soulageait les muscles de l'homme (Pl. XXXIX — 2). Dans le chariot se trouvaient des végétaux, une caisse à thé et une corbeille de fruits. On ne saurait se faire une idée de l'impulsion que le vent communiquait à cette voile en lambeaux.

Nous aurions poussé plus loin notre course, sans les sollicitations pressantes de notre guide chinois. Ses terreurs nous semblèrent si vraies que nous cédâmes, à condition qu'au retour il nous ferait visiter une pagode. En effet, au bout de vingt minutes de marche, nous nous trouvâmes devant la porte d'un temple chinois. Elle donnait sur une cour fermée de hautes murailles, aboutissant elle-même par une longue voûte à la salle intérieure. Tout le monument était massif, sans élégance, plutôt dans le goût indien que dans le style original des *Tas*. A l'intérieur paraissaient quatre statues de bois d'environ vingt pieds de haut, quoique assises, et assez bien proportionnées. Placées aux angles du temple, elles offraient chacune un caractère de figure particulier. D'un côté étaient les deux génies du bien, de l'autre les deux génies du mal. Les premiers avaient les plus horribles figures que l'on puisse rêver : l'homme, peint en rouge, avec des cheveux de gorgone, une moustache noire, des yeux sanglans, une bouche armée de défenses de sanglier, tenait dans la main un sabre gigantesque dont il menaçait quiconque l'approchait; la femme, hideuse et colossale ainsi que l'homme, avait toute la figure et tous les airs de la plus méchante sorcière qui eût jamais chevauché au sabbat sur un manche à balai. Les deux figures, placées à l'opposite, contrastaient avec les premières. Elles représentaient deux vieillards, homme et femme, les yeux baissés, la main sur les genoux; leur costume de couleur verte, leur attitude bienveillante et calme, indiquaient des divinités douces et propices.

C'est vers le fond de l'enceinte intérieure que se trouvait la principale pagode, espèce de han-

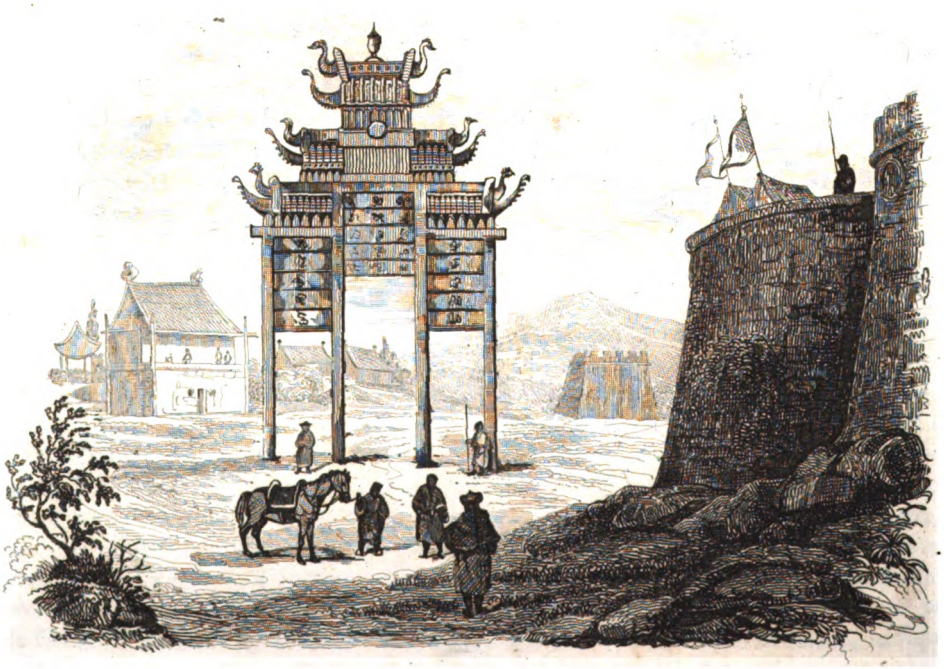
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Grande Muraille.

1. Gran Muralla



2. Forteresse & Arc de Triomphe.

2. Fortaleza y Arco de Triunfo

de Saunson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

gar rectangulaire, avec un toit à double pyramide dont les arêtes portaient un revêtement de tuiles vernies. Cet édifice était désert quand nous y pénétrâmes ; il rappelait, avec moins de magnificence, les pagodes de Pondichéry et de Madras. Un autel principal avec des chandeliers de cuivre, garnis de cierges peints, des vases remplis de fleurs artificielles et une espèce de tabernacle ; puis au-dessus une statue dorée, figurant un homme assis et de grandeur naturelle ; voilà ce qui frappait l'œil dans cette enceinte. La statue était celle de Fô, le Bouddha chinois, adoré dans le pays par toutes les classes inférieures, tandis que les personnes de distinction suivent les dogmes de Con-fu-Tzée.

Les grandes cérémonies de ce culte ont lieu à toutes les nouvelles lunes : alors le bonze ou prêtre, revêtu d'une étole, vient chanter des prières que les assistans répètent en chœur et à genoux.

Le hasard voulut qu'à l'heure même où nous étions dans la pagode, ses bonzes y entrassent pour procéder à une initiation de novices. Ils se placèrent chacun sur une natte ronde, à la distance de trois pieds l'un de l'autre, formant une espèce de cercle dont leur chef était le centre. Ce chef portait une large manche violette, les autres portaient une manche jaune. Debout, les mains jointes et fixées sur la poitrine, de temps en temps ils tombaient à genoux, se frappaient plusieurs fois la tête contre le plancher, et se relevaient aussitôt.

A la prière succéda une procession où figurèrent quarante-deux bonzes et les deux récipiendaires qui n'avaient pas encore quitté l'habit séculier. Ce fut seulement après les dernières formules que les deux jeunes postulans allèrent prendre pièce à pièce sur l'autel leurs vêtemens religieux, et alors ils reparurent revêtus du costume des autres prêtres, avec la robe grise à manches et la tête entièrement rasée.

La cérémonie achevée, une espèce de moine quêteur vint solliciter nos aumônes. A peine avions-nous jeté quelques pièces d'argent dans son escarcelle, qu'il nous invita à venir visiter le corps de logis affecté aux desservans de la pagode. Il consistait en de longs bâtimens, simples, peu élevés, blanchis extérieurement, et divisés à l'intérieur en petites cellules de huit pieds carrés. Ces cellules étaient des cloaques infects, manquant d'air et de lumière, garnis d'une idole et d'images enluminées. La cuisine, la boulangerie, surveillées par des bonzes, avaient un aspect moins repoussant ; quelques ustensiles grossiers, des vases de terre cuite, et surtout une immense chaudière en fer, maçonnée sur un fourneau, composaient tout le matériel de ces deux pièces. Le réfectoire était plus orné : un autel en occupait le fond et quelques peintures en décoraient les parois. Des tables et des bancs garnissaient la pièce, et sur chaque place on lisait le nom du bonze à qui elle était affectée. La nourriture habituelle de ces religieux se compose de riz et de légumes ; la viande leur est interdite : leur Ordre les oblige aussi au vœu de chasteté. C'est, on le voit, une organisation qui a quelque analogie avec celle des couvens de moines, et des rapports de costumes sembleraient aider en outre à ce rapprochement.

Ces bonzes ne jouissent de quelque influence en Chine qu'auprès des classes inférieures. Astrologues et chiromanciens, ils tiennent boutique de sorts bons ou mauvais, prédisent les jours fastes ou néfastes, menacent ou promettent, conseillent ou ordonnent au nom d'un être supérieur. C'est à eux que l'on doit ce petit culte de divinités domestiques, d'idoles barbouillées de rouge, tantôt uniques, tantôt trinitaires, qui, placées dans la boutique du marchand, dans le champan du marinier, dans l'atelier de l'ouvrier, dans la chaumière du paysan, ont toujours le privilège d'avoir une lampe qui veille jour et nuit à leurs pieds.

Outre ces couvens de bonzes, il existe aussi, dit-on, des cloîtres de bonzesses ; mais il n'a pas encore été possible de vérifier jusqu'à quel point cette assertion était exacte. Les mœurs de ces prêtresses, leur rôle religieux, leur influence, leur organisation, seraient d'ailleurs toujours inappréciables.

Avant de quitter le temple, le bonze qui nous guidait voulut absolument nous faire voir les cochons sacrés qu'y nourrissait la piété des fidèles. Ces bienheureux animaux ployaient sous leur graisse ; destinés à vivre et à finir dans le temple, ils faisaient honneur aux copieuses offrandes déposées à leur intention. Jamais, d'ailleurs, ils ne périssaient sous le couteau du sacrifice ; car l'usage de la viande est interdit aux bonzes, et l'interdiction est respectée : ils mouraient de réplétion ou de vieillesse.

Quand nous eûmes tout examiné dans la pagode, temple et habitations, nous reprîmes le chemin des factoreries. L'heure était avancée déjà, et les Chinois du faubourg semblaient étrangement scandalisés de voir trois Européens se promener alors sur leur terrain, et regarder presque sous le nez les femmes qui traversaient

Digitized by Google

la rue. Il y eut même contre nous, au milieu d'un carrefour, un commencement d'émeute. Norberg s'étant approché d'une boutique, sous le prétexte de marchander quelques fruits, mais dans le dessein réel d'examiner de plus près une ravissante figure de jeune fille, le père se fâcha, cria, appela à l'aide, et bientôt voisins et passans accoururent armés de longs bambous. Le moment arrivait où nous allions être obligés de faire usage de nos armes, et de nous tirer de là tant bien que mal, houspillés sans doute, meurtris et volés; quand, par bonheur, le mandarin chargé de la police du quartier, passa en palanquin accompagné de ses quatre porteurs (Pl. XXXIX — 4). Il descendit, s'entremit de l'affaire et l'arrangea moyennant une vingtaine de piastres, car en Chine rien ne se termine sans bourse délier. Quittes pour la peur, nous arrivâmes à notre logement. La journée avait été fatigante et coûteuse, mais intéressante et bien remplie.

CHAPITRE XXXVII.

CHINE. — SES RAPPORTS AVEC LES EUROPÉENS. — MISSIONNAIRES. — AMBASSADES. — NEUHOFF, MACARTNEY, TSINTSING ET VAN-BRAAM, M. LINDSAY ET LE RÉVÉREND M. GUTZLAFF.

Ce serait une longue histoire à écrire que celle des premiers âges de la Chine; histoire d'hypothèses et non de faits précis, terrain de controverse, où se combattent depuis longtemps la tradition religieuse et le doute philosophique. Dans leur zèle mal éclairé, quelques missionnaires, aux jours de leur influence, ont exagéré la puissance, la civilisation et l'antiquité du pays qu'ils venaient de soumettre à l'Évangile, et plus tard les savans et les critiques se sont servis contre eux des armes qu'ils avaient forgées. La lutte n'a plus eu dès lors des allures de franchise et de bonne foi; elle s'est changée en guerre de système et de tactique.

Ce qui est hors de question, c'est que les annalistes grecs et romains n'ont laissé aucun détail sur les pays chinois. Ni Homère ni Hérodote ne citent cet empire. On a prétendu que la Rome impériale avait entretenu des relations avec lui, et qu'on le désignait sous le nom de *Sérique* (pays de la soie) : on invoque même à ce sujet un passage de Florus qui, écrivant cent ans après Auguste, mentionne une ambassade de Sères admise auprès de cet empereur, ambassade dont ne parle aucun des auteurs contemporains d'Auguste.

On peut citer ces opinions sans se déclarer ni pour elles, ni contre elles. La même réserve doit être gardée au sujet de preuves d'antiquité puisées dans des livres chinois, suspects d'exagération, ou dans des théories astronomiques, entachées d'inexactude. Les règnes de Fou-Hi et de Hoang-Ti, qu'on fait remonter à quatre mille ans avant l'ère chrétienne, la domination d'Iao, plus récente et plus glorieuse encore, ne sont pas des faits assez bien établis pour qu'on les raconte et qu'on les garantisse. Ce désordre finit à l'époque où Con-fu-Tzée, premier historien de la Chine, comme il en fut le premier moraliste, fixe un ordre dynastisque et une chronologie régulière.

Autant qu'il est possible de l'entrevoir, la couronne était héréditaire en Chine, près de deux mille ans avant J.-C.; mais la descendance légitime n'était pas, comme on l'a cru longtemps, tranquille et exempte de luttes. Depuis l'ère moderne, où les annales de ces contrées sont plus authentiques, on a compté, dans l'espace de dix-huit siècles, dix-huit dynasties qui se sont succédé l'une l'autre. Dans le nombre, aucune n'a cessé de régner faute de postérité; toutes ont été dépossédées violemment, celles-ci par la trahison d'un ministre, celles-là par la révolte d'un général. Ces changemens, qui bouleversaient la contrée, contrastent avec la fixité des lois, des mœurs, du langage, des habitudes de ce peuple. Si de ce fait général, on passe à l'examen des détails, on trouve, sans doute, sur la longue liste des empereurs cités dans les annales chinoises, quelques princes bienfaisans, justes, vertueux, éclairés; mais quel nombre plus grand on rencontre de despotes sans frein et sans foi, de pères condamnant leurs fils à mort, de fils conspirant contre leurs pères! Autant qu'une autre et plus qu'une autre, cette histoire a des rébellions populaires ou aristocratiques, des supplices, des exécutions sanglantes, des proscriptions, des guerres civiles.

Nos rapports suivis avec la Chine, à nous autres Occidentaux, ne datent guère que de trois siècles, quoiqu'avant ce temps d'aventureux voyageurs se fussent isolément hasardés dans cet empire. Le premier de tous paraît être un religieux, que les Chinois appellent O-lo-Pen, et dont on n'a pu retrouver ni la nationalité ni le nom véritable. Quelques indications feraient croire qu'il était Syrien et monophysite. Il arriva à Si-an-Fou, la neuvième année tching-kouan (535), sous le règne du grand empereur Thaï-Tsoung, le véritable fondateur de la dynastie des Thang. L'empereur, dit la chronique chinoise, envoya ses officiers au-devant d'O-lo-

Digitized by Google

Pen, jusqu'au faubourg occidental, le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisît les livres saints qu'il avait apportés. Une inscription trouvée à Si-an-Fou, et qui mentionne la date de 781, rend compte des résultats de cette mission. O-lo-Pen ayant exposé sa doctrine, les sages du pays la jugèrent favorablement, et l'empereur lui-même l'adopta en disant que toutes les religions étaient bonnes suivant les temps et les lieux. On éleva alors une église qui eut vingt-un prêtres pour la desservir; et l'on écrivit sur le monument de Si-an-Fou que la loi de la vérité éclipsée à la Chine, au temps de la dynastie de Tcheou, et portée dans l'Occident par Lao-Tseu, semblait revenir à sa source primitive, pour augmenter l'éclat de la grande dynastie Thang, alors régnante. L'église d'O-lo-Pen, ou la *chrétienté*, pour user de la qualification créée plus tard par les missionnaires, fut donc la première qui prit racine dans l'empire chinois. On s'accorde à penser qu'elle suivait les rites nestoriens. Sa durée fut de deux siècles environ, au bout desquels, soit par suite d'un changement de dynastie, soit par mesure politique, on les anéantit par l'exil ou par le fer.

Au commencement du treizième siècle, une foule de chrétiens grecs arrivèrent en Chine à la suite des armées victorieuses de Gengis-Khan. Les empereurs mongols favorisèrent leurs travaux, et quand Koblai-Khan, le Chi-Tsou des Chinois, fonda la ville de Péking, il concéda aux moines catholiques dans l'enceinte des murs le terrain nécessaire pour y bâtir une église. La politique des Mongols leur conseillait en effet de neutraliser, par une influence nouvelle, l'influence des anciennes mœurs et des anciens rites du pays. Les Mongols d'ailleurs n'étaient pas à cette époque aussi arriérés que certains annalistes l'ont prétendu. Les savans de Balk et de Samarkand, qui avaient suivi l'armée tartare, donnèrent aux Chinois les premières notions d'astronomie empruntées aux Arabes; ils firent venir à grands frais les instrumens de précision les plus perfectionnés, observèrent les corps célestes, et réformèrent le calendrier indigène. En même temps, on liait, par un canal creusé à grand renfort de bras, les deux parties de l'empire, séparées jusqu'alors, et l'on créait un système de navigation intérieure, dont l'analogue n'existe pas même aujourd'hui.

Ce fut vers cette époque que parut en Chine le célèbre Marco-Polo, ce voyageur aventureux, qui, de retour à Venise son pays natal, fut traité de visionnaire et d'exagérateur. Marco-Polo, arrivé tout jeune avec son père à la cour de Koblai-Khan, était devenu le favori de cet empereur; il avait appris les dialectes tartare et chinois, et parcourant tour à tour, comme ambassadeur de la cour souveraine, la Tartarie, la Chine, le Katai, les îles de la Sonde, les pays birmans et siamois, il avait pu, le premier de tous les Européens, se faire une idée exacte de cette Asie orientale dont ailleurs on ne soupçonnait pas les richesses. De retour dans sa patrie, après dix-sept ans de voyages, il racontait à ses compatriotes tout ce qu'il avait vu, et aucun ne voulait le croire. En l'écoutant, on haussait les épaules; on le regardait avec un air d'incrédule pitié; et, comme il parlait toujours par millions, on en vint à ne plus l'appeler que *i signor Marco millione*. Heureusement que Polo avait mis à profit ses excursions lointaines; il était riche : cela le consolait. Ne pouvant convaincre ses contemporains, il voulut du moins laisser à la postérité le souvenir de sa vie nomade; il écrivit son livre : *Delle maraviglie del mondo*, où, mêlées à des erreurs et à des fables, se trouvent des notions précieuses de statistique et de géographie, des observations de mœurs et de coutumes, qui ont servi depuis lors à l'histoire des contrées asiatiques.

Pendant les douze mois environ que les Mongols conservèrent leur conquête, quelques Arabes musulmans pénétrèrent dans l'intérieur de la Chine. Disciples d'un culte jeune et fervent, encore sous l'empire du plus chaud prosélytisme, ces hommes cherchèrent à importer l'Islamisme sur cette terre ouverte à toutes les influences religieuses; ils achetèrent des enfans des pauvres pour les circoncire et les élever dans la foi de Mahomet; mais ces efforts isolés n'eurent pas un long retentissement. Les distances annulèrent peu à peu tout rapport entre les sectaires du Koran et les adorateurs de Fô ou de Con-fu-Tzée.

Le culte chrétien fut plus persévérant et plus heureux. Non-seulement quelques Nestoriens, débris de la mission d'O-lo-Pen, se maintenaient encore avec un noyau de fidèles vers la fin du treizième siècle; mais un religieux de l'ordre des Frères-Mineurs, Jean de Monte-Corvino, arrivait à Khan-Balikh (Péking), et, malgré les intrigues des chrétiens grecs, inaugurait une église pour le rite romain, avec un clocher pour appeler les néophytes à la prière. Quoique seul, il réalisa sur-le-champ des conversions nombreuses : 6,000 Chinois furent baptisés, et 30,000 l'auraient été sans les manœuvres des dissidens. Plusieurs princes mongols crurent à la parole de Jean, et dans le nombre se trouvait un chef de la tribu des Keraïtes.

Digitized by Google

Malgré des demandes réitérées, Rome resta long-temps sans envoyer à ce prêtre actif des aides pour ses travaux apostoliques. Un Franciscain de Cologne, Arnold, le rejoignit au bout de onze années, et, en 1314, le pape Clément V envoya à Péking André de Pérouse et quelques autres, après avoir créé le siége archiépiscopal de Khan-Balikh.

Après Jean de Monte-Corvino, nouvelle interruption dans les rapports de l'Europe avec les pays chinois. La trace s'en perd jusqu'en 1521 où le voyageur Thomas Pirez arrive à Péking chargé d'une mission de Fernand Perez d'Andrada, chef d'escadre portugais. Chargé de remettre à l'empereur une lettre du roi Emmanuel, il fut éconduit comme un aventurier à cause des termes peu cérémonieux de la missive, puis obligé de fuir vers Canton, enfin incarcéré. Le sort ultérieur de ce Portugais est fort incertain : les uns disent qu'il périt dans les tortures avec ses compagnons; les autres, que relâché plus tard, il se maria dans le pays et convertit sa femme au christianisme.

Après lui vinrent ces missionnaires si célèbres depuis. Le premier, qui ne vit guère que les frontières de la Chine, était le jésuite François-Xavier, mort en 1552 à San-Chian, après avoir, d'après les supputations de ses collègues, fait dans ses missions apostoliques trente mille lieues à pied à travers les montagnes, les steppes, les forêts et les sables brûlans. Ensuite parurent ensemble les pères Valignan, Roger, Pasio, et le savant Mathieu Ricci, véritable fondateur de la mission de Chine.

Ayant obtenu en 1583 de s'établir avec ses collègues à Tchao-king-Fou, Ricci comprit que leur rôle religieux deviendrait beaucoup plus facile et plus profitable, s'ils se montraient dès l'abord hommes de progrès et de science. Bon géographe, il dressa pour les Chinois une mappemonde dans laquelle il plaça la Chine au centre de la carte, suivant en cela une tradition et une croyance qui avaient de profondes racines dans le pays.

Ce ne fut pourtant qu'après de longs et pénibles pélerinages dans la contrée, et en 1600, que Mathieu Ricci put se rendre à Péking revêtu du costume de lettré chinois. L'empereur l'accueillit avec bienveillance, et parut satisfait de plusieurs de ses présens, notamment d'une horloge et d'une montre à sonnerie, deux objets alors nouveaux pour la Chine.

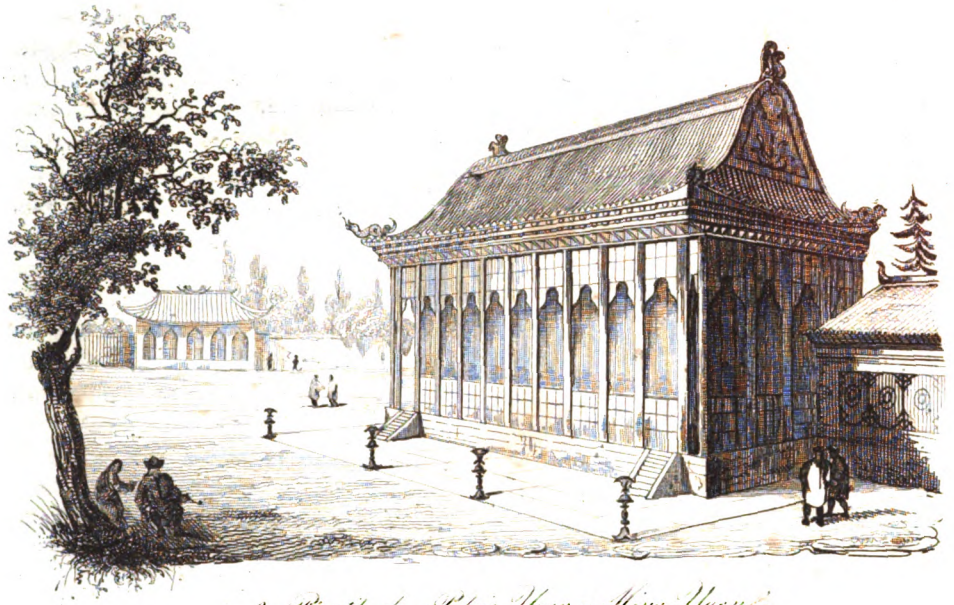
La faveur impériale aplanit dès-lors la voie aux missionnaires. Des conversions éclatantes marquèrent leur présence dans la capitale autant que des travaux scientifiques. Quand le père Ricci mourut, en 1610, l'œuvre était bien avancée, et d'ailleurs le père Adam Schall, non moins distingué que lui, devait lui succéder. Schall continua son devancier comme évangeliste et comme savant. Sous le règne du premier prince mantchou, que les Européens nomment Chun-Tchi, il fut nommé conseiller-directeur du bureau des *affaires célestes*, avec le titre particulier de *maître des doctrines subtiles*. L'empereur avait même, dit-on, une si grande considération personnelle pour le P. Schall, qu'il venait quatre fois par an s'entretenir familièrement avec le missionnaire, s'asseoir dans son cabinet et manger des fruits de son jardin. Sous ce règne, de 1650 à 1664, les missionnaires eurent à baptiser plus de 100,000 Chinois.

A la mort de Chun-Tchi, et pendant la minorité de Khang-Hi, le P. Adam Schall fut violemment persécuté. Chargé de fers avec trois de ses compagnons, traîné pendant neuf mois de tribunal en tribunal, condamné à être coupé en dix mille morceaux, il ne dut quelque répit qu'à la frayeur causée dans le pays par une éclipse de lune. Plus tard, de nouvelles rigueurs ayant été ordonnées, le missionnaire subit l'affreux supplice de la cangue, et expira de fatigue et de douleur, le 15 août 1669.

Le calendrier astronomique, création des missionnaires, tomba à la mort du P. Schall entre les mains d'un Chinois ignorant; mais les erreurs qui s'en suivirent forcèrent les autorités de Péking à restituer aux Jésuites leur œuvre scientifique, et le savant P. Verbiest devint le continuateur du P. Schall.

Vers cette époque (1690), arriva en Chine le premier noyau de cette mission française que composèrent, avec des intentions si diverses, Colbert et le P. La Chaise. L'empereur Khang-Hi régnait alors et s'était déclaré le protecteur de ces savans étrangers, moins sans doute à cause de la foi qu'ils venaient prêcher dans ses États, que des connaissances utiles qu'ils y répandaient. Ensemble ou tour à tour, les membres de cette mission cherchèrent à répondre à la bienveillance impériale par des travaux qui étonnèrent les Chinois. Géographes, philologues, naturalistes, physiciens, astronomes, mathématiciens, ils étaient devenus indispensables aux établissemens scientifiques fondés dans la capitale. Ce fut une époque glorieuse pour l'Ordre, quand un aussi brillant théâtre s'ouvrit à son influence religieuse ou profane. Là se succédèrent les missionnaires qui firent partie

Digitized by Google



3. Péristile du Palais Yuen-Ming-Yuen.

3. Peristilo del Palacio Yuen-Ming-Yuen.



4. Famille de Paysans.

4. Familia de Aldeanos.

Digitized by Google

Digitized by Google

de l'ambassade de 1684, et ceux qui arrivèrent plus tard; Tachard, Fontaney, Lecomte, Noël, Bouvet, Fouquet, Visdelou, Cibot, Parennin, Gerbillon, Amyot, Regis, et surtout Prémare et Gaubil. Les derniers cités parmi ces Européens s'initièrent tellement aux secrets de la langue chinoise, que des livres écrits par eux dans cet idiôme, eurent, comme ceux des PP. Ricci et Verbiest, l'honneur d'être compris dans la collection des meilleurs ouvrages chinois, en 160,000 volumes, dont le catalogue fut dressé par les ordres de Kian-Loung. Les PP. Prémare et Gaubil interprétèrent et traduisirent le recueil des *King*, l'un des plus anciens monumens de la littérature chinoise, que peu de lettrés du pays avaient compris avant nos missionnaires.

Heureux, tranquilles et honorés sous Kang-Hi, les missionnaires gâtèrent eux-mêmes leur position par des querelles d'Ordre à Ordre. Les jésuites, plus éclairés que les autres religieux, avaient cru devoir, dans le début, fermer les yeux sur quelques pratiques payennes qui avaient plutôt un sens moral et un but politique, qu'une tendance idolâtre. Ainsi le culte des ancêtres, l'hommage extérieur rendu à leurs mânes, furent tolérés par eux, quand ils ne purent pas les détruire. De là sortit une guerre. Jaloux des succès de l'Ordre rival, les Dominicains et les Franciscains s'élevèrent contre ces molles condescendances, invoquèrent la pureté du dogme, et firent agir auprès de la cour de Rome pour qu'elle intervînt dans cette question d'orthodoxie. De leur côté, les Jésuites, forts de l'appui de l'empereur, et justifiés à demi par le succès, plaidèrent leur cause auprès du souverain pontife, en invoquant des amitiés puissantes. On lutta ainsi long-temps, ambassadeurs contre ambasssadeurs, bulles contre bulles. Tantôt l'ordre arrivait d'imposer aux catéchumènes l'oubli de leurs superstitions anciennes, et de n'admettre dans le giron de l'église que les orthodoxes sans condition; tantôt, adoptant un système moins absolu, on autorisait quelques infractions insignifiantes et la tolérance de quelques vieux préjugés. La guerre des chaires, la guerre des livres, mirent en émoi les autorités chinoises. De toutes les provinces arrivèrent à l'empereur des réclamations violentes. Les Ordres que contrariaient les préférences de Kang-Hi, ne craignirent pas, pour perdre leurs rivaux, de compromettre l'avenir du christianisme dans l'empire chinois. Ils prêchèrent contre les magistrats, contre les fonctionnaires indigènes, contre le souverain lui-même et son successeur.

Le résultat de ces fâcheuses discussions ne se fit sentir néanmoins qu'à la mort de Kang-Hi. Son fils Yon-Tching, à peine monté sur le trône, se déclara contre les apôtres chrétiens. L'expulsion des missionnaires fut décrétée, et les savans seuls attachés aux établissemens de Péking se virent exempts de la proscription générale. Les termes du décret n'étaient d'abord ni rigoureux ni blessans; mais, comme plusieurs de ces apôtres cherchèrent à organiser une résistance soit active, soit passive, il y eut des persécutions et des victimes. Quelques-uns furent incarcérés, d'autres périrent par l'arc, ou subirent la cangue. Yon-Tching, avant d'expulser les jésuites de Péking, les manda auprès de lui, et voici, d'après le P. Parennin, le raisonnement qu'il leur tint : « Vos Européens voulaient anéantir nos lois et troubler nos peuples; j'ai dû pourvoir à ce désordre. Que diriez-vous si j'envoyais dans vos pays une troupe de bonzes et de lamas prêcher leur loi? Comment les recevriez-vous? Vous voulez que les Chinois se fassent chrétiens; mais alors que deviendrions-nous? Les sujets de vos rois. Les chrétiens ne croient que vous; dans un temps de trouble, ils n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre; mais quand, les vaisseaux viendront par mille et dix mille, alors il pourra y avoir du désordre. »

Depuis cette époque (1723-1724), la Chine fut perdue pour la propagande chrétienne. Les missions s'étaient suicidées, elles ne se relevèrent plus. Quelques Jésuites restèrent seuls à Péking et s'y maintinrent non comme missionnaires, mais comme savans. D'autres apôtres se cachèrent pour prêcher secrètement leur foi; mais, bien qu'on fermât les yeux sur cette violation de l'interdit souverain, leurs progrès furent nuls dans un pays où la politique a dominé de tout temps la religion. Le successeur de Yon-Tching, Kian-Loung, maintint la loi de son prédécesseur et fit même emprisonner plusieurs prêtres saisis dans les provinces. Ainsi peu à peu s'est éteinte en Chine l'Eglise chrétienne. Aujourd'hui elle n'existe plus.

Les essais tentés par la diplomatie et par le commerce ont resté long-temps plus infructueux encore que les efforts du prosélytisme religieux. A diverses époques, des ambassades, envoyées à grands frais à Péking, n'y recueillirent que des humiliations et des dégoûts.

La première ambassade paraît dater de 1656. Deux vaisseaux hollandais envoyés de Batavia portaient, comme plénipotentiaires de la cour

Digitized by Google

batave, les sieurs Pierre de Goyer et Jacob de Keyser. Débarqués à Canton, ils eurent l'autorisation de se rendre à Péking, pour y présenter leurs hommages à l'empereur. Le récit de ce voyage et des incidens qui s'y rattachèrent nous a été minutieusement transmis par le sieur Jean de Neuhoff, maître-d'hôtel de l'ambassade, et son livre, traduit en français par l'ordre de Colbert et aux frais de l'État, contient des détails naïfs et souvent curieux.

Après une longue traversée sur les fleuves et les canaux intérieurs de la Chine, après avoir vu en passant les provinces de Kiang-Si et de Nanking, les ambassadeurs arrivèrent à Péking le 17 juillet 1656, et furent logés dans une maison qui dépendait du domaine impérial. Le lendemain, des mandarins vinrent les visiter, s'informer de leur santé, et au nom du souverain, vérifier les présens pour en rendre compte. « Ils nous demandèrent en outre, ajoute Neuhoff, si les Hollandois estoient nés sur la mer, si l'eau estoit leur séjour, et s'ils avoient quelque pays sur terre, comment il estoit nommé et gouverné et en quel endroit du monde il estoit situé. Les ambassadeurs respondirent pertinemment à toutes ces demandes; mais ils furent fort surpris de la première, qui n'estoit soufflée que par les malicieuses menées des Portugais, qui avaient fait croire à l'empereur que la mer estoit notre berceau et notre patrie. Ils dirent donc fort ouvertement qu'ils avoient un pays nommé et connu sous le nom de Hollande. Toutes ces responses n'ayant pas été assez fortes pour désabuser ces mandarins et renverser et détruire les fausses menées de nos ennemis, les ambassadeurs leur étalèrent une table du monde universel, et leur firent toucher au doigt la situation de la Hollande. Ils emportèrent cette carte quant et eux pour en informer plus clairement Sa Majesté. »

On se figure aisément quel tour durent prendre des négociations qui préludaient par des doutes pareils. Les mandarins demandèrent encore à Pierre de Goyer et à Jacob de Keyser quel gouvernement était en vigueur dans leur pays, s'ils étaient, eux ambassadeurs, membres de la famille du prince régnant; d'où venaient leurs présens, ce qu'était Batavia; enfin ils poussèrent leurs questions jusqu'à l'arrogance la plus opiniâtre et la plus minutieuse. Neuhoff, qui raconte ces scènes, en rejette une bonne part sur l'influence occulte du P. Adam Schall, qu'il nomme Adam Scaliger de Cologne, nom latinisé de ce jésuite. Adam Schall était alors, en effet, en pleine faveur à la cour de Péking, et il est possible qu'il se soit opposé au succès d'une ambassade venue d'un pays hérétique

Les ambassadeurs furent donc long-temps leurrés de promesses et accablés d'humiliantes formalités. Comme l'empereur changeait alors de résidence, ils furent obligés d'aller faire le *kotou*, cérémonie du prosternement devant le trône vide. « On nous mena, dit Neuhoff, au milieu de la plaine, vis-à-vis d'une entrée élevée, où nous ne vîmes qu'un petit trhône antique et vermoulu, tout enfermé de grilles. Ce fut devant ce beau portrait que nous fûmes obligés de nous agenouiller par trois fois, et d'incliner nos têtes et nos épaules jusqu'à terre, à la voix du héraut. »

Enfin, après des délais sans nombre, des pourparlers diplomatiques, des vexations directes ou indirectes, l'empereur accorda une audience aux ambassadeurs hollandais, ou plutôt une demi-audience, car des envoyés mongols devaient la partager avec eux. Il faut laisser parler Neuhoff:

« De cette enceinte, on nous mena dans la cour intérieure où estoit le thrône, et où Leurs Majestés fesoient leur résidence. En approchant, nous vîmes vingt-deux jeunes seigneurs, qui tenoient des parasols jaunes, tissus et fabriqués; puis dix autres tenant des cercles dorés en forme de soleils, proche desquels estoient rangés six autres qui tenoient aussi des cercles représentant des demi-lunes et des croissans. Seize autres personnages estoient rangés près de ces porte-lunes, qui avoient chacun une grosse canne à la main, dont le bout estoit orné, à guise de bouquet, d'une chevelure ou houpe de soie, bigarrée de toutes sortes de couleurs. Il y en avoit trente-six autres joignant ceux-ci, qui tenoient tous des bannières armoiriées et marquées de dragons d'or, qui sont les armes de l'empereur. Nous vîmes ensuite quatre autres personnages, superbement vestus, portant chacun une massue dorée, l'unique outil du grand Hercule, puis quatre hallebardiers, et quelques autres porteurs de haches, les symboles des sacrifices sanglans et du pouvoir d'un souverain.

« Voilà le rang de ceux qui estoient au côté droit du thrône; le gauche estoit garni de même façon, et puis ces deux côtés estoient ceints et fermés d'une infinité de courtisans, dont les habits faits tous d'une forme, n'estoient tissus, plastrés, et diaprés, que d'or, d'argent et de pierreries.

» Il y avoit vis-à-vis de la porte du milieu du thrône impérial vingt pierres rangées, dans

Digitized by Google

lesquelles estoient enchassées de petites planches de cuivre marquées de caractères et de chiffres chinois, où sont représentés les points et circonstances qu'on doit observer en comparoissant devant ce thrône. Le vice-roi Tu-Tang fit signe à nos ambassadeurs de s'arrêter à la dixième de ces pierres : alors le héraut cria à haute voix : « Allez, et présentez-vous devant le thrône; » auquel cri nous avançâmes. Il cria ensuite : « Prenez votre rang, » et nous le fîmes. Il cria encore : « Inclinez-vous par trois fois, » comme nous fîmes; puis il nous dit : « Levez-vous; » et finalement, après qu'il eut crié : « Retournez en vos places, » nous retournâmes en notre lieu.

» On mena ensuite nos ambassadeurs et celui du grand Mongol vers un théâtre élevé sur lequel estoit une petite place haute de quinze ou seize pieds, dans laquelle on gardoit le thrône : on y montoit par divers degrés et cloisons d'albastre très-artistement travaillés. Nous fûmes encore ici obligés de nous agenouiller une fois et de baisser la tête.

» Ces cérémonies estant achevées, on nous fit asseoir, et on nous présenta dans de petites tasses de bois du thé de Tartarie mêlé avec du lait. Dès que nous nous fûmes retirés en bas, plusieurs grands seigneurs nous abordèrent et nous chargèrent à la foule de ce thé. Pendant ces entrefaites, nous ouïmes le son d'une petite cloche, et à l'instant même chacun se mit à genoux, portant les yeux vers le thrône.

» Nous n'eûmes pas alors le bonheur de voir parfaitement ce grand monarque dans son thrône de gloire, à cause de la trop grande multitude des princes qui l'environnoient.

» Au reste, il estoit assis dans un thrône tout brillant en or, en diamans, en escarboucles, en rubis, en granats, en amandines, en amétisthes, en émeraudes, en saphirs, en opales, en chrysoprases, en chrysolithes, en chrysobérils, en sardonix, en calcédoines, en perles, et en autres pierres précieuses de très-haut prix. Les appuis de ce thrône, qui représentoient deux grands dragons, le couvroient de telle sorte que les ambassadeurs ne purent reconnoître à plein son visage. Il avoit à ses côtés les vice-rois, les princes du sang, et les principaux de son empire, qui avaloient aussi le thé avec des tasses de bois. Il m'est impossible de vous décrire au naïf les habits de ces seigneurs à cause de leur faste excessif : contentez-vous seulement de savoir qu'ils avoient tous des robes de soie bleue, parsemées de serpents, chamarrées d'or, et plastrées de diamans, et de perles. Ils portoient chacun une marque particulière, laquelle donnoit à connoître leur état, leur dignité et leur charge. Quarante archers sans livrée, mais superbement vêtus, gardoient les côtés de son thrône.

» A peine l'empereur avoit-il été un quart d'heure dans son thrône, qu'il se leva et se retira, estant suivi de tous ses princes. Pendant que nos ambassadeurs alloient descendre, le seigneur Jacob de Keyser, que l'empereur regardoit assez fixement, remarqua qu'il avoit de l'embonpoint, le visage jeune, le teint blanc, une stature médiocrement élevée, les yeux brillants comme deux petits astres, le corps gras et robuste, et un port plein de majesté. Son habit, depuis le haut jusqu'en bas, sembloit n'estre tissu que d'or et de diamans.

» Nous fusmes d'abord étonnés de voir qu'il laissât sortir les ambassadeurs, sans leur parler, ou au moins sans leur témoigner personnellement quelque signe d'affection; mais nos truchements nous dirent que la plupart des empereurs ou rois d'Orient ne se monstroient que très-rarement à leurs sujets, et beaucoup moins aux étrangers, et que cette même coutume estoit aussi ponctuellement gardée que leur empire, passé les mille et mille siècles. »

Quand les ambassadeurs eurent été ainsi promenés de cérémonial en cérémonial, quand ils se furent écorchés à diverses reprises la peau du front en le frappant contre terre devant l'empereur Chunt-Chi, on leur donna, en guise de congé, trois festins dans lesquels, avant de s'asseoir à table, ils furent obligés encore de se prosterner vers l'occident, direction dans laquelle se trouvait la salle à manger où le souverain dînait seul alors. Ils ne sortirent de là qu'après avoir avalé force camchou, et les poches pleines des mets qu'ils ne purent pas manger.

En résumé, l'ambassade n'avait rien obtenu, si ce n'est des affronts. On la renvoya avec quelques présens pour le général hollandais qui gouvernait alors Batavia, Jean Maatzuiker, et une lettre où il était dit : « Vous m'avez demandé la permission de venir trafiquer en mon empire, d'y transporter vos denrées, d'en faire des échanges pour le commun accommodement et profit de nos sujets. Toutefois, à cause de la distance de nos régions, des vents impétueux qui font souvent ici échouer les vaisseaux contre les brisans, et à cause que les neiges, les grêles et les glaces ferment souvent nos rivières et nos havres, j'aurais un extrême déplaisir d'apprendre le malheur qui pourrait facilement arriver à ceux que vous envoyeriez ci-après. Si pourtant

Digitized by Google

vous trouvez bon de les exposer à ces hasards, je vous conseille de ne les envoyer qu'une fois en huit ans, jusque au nombre de cent têtes dont vingt pourront monter jusqu'ici, etc., etc. » Vingt Hollandais pouvaient ainsi venir à Péking tous les huit ans; insigne faveur obtenue au bout de quatre-vingt-onze jours de sollicitations. La lettre qui portait cette concession impériale fut traitée comme une châsse précieuse. « Ses bords estoient dorés, dit Neuhoff, et le dos estoit parsemé de paillettes d'or et d'argent, et, tout à l'entour, elle estoit peinte et figurée de dragons d'or. Après que nos ambassadeurs furent informés de ce qu'elle contenoit, le conseiller la roula et l'enveloppa dans une étoffe ou bande de drap de soie jaune, et la mit dans un roseau, couvert d'une enveloppe de toile jaune; puis la délivra à nos ambassadeurs, qui la reçurent le genou en terre et la tête baissée; il la reprit par après et la lia sur le dos d'un de nos truchements qui marcha ainsi jusque à la porte de la cour, laquelle s'ouvrit au bruit de la lettre impériale. »

Cette première ambassade hollandaise fut suivie d'une seconde qui entra à Péking le 20 juin 1667, et en sortit le 5 août. Elle n'était que la conséquence de la première, et n'aboutit à rien de plus.

Peu de temps après, la Russie voulut s'ouvrir à son tour des relations avec les contrées chinoises. Elle envoya sa première ambassade en 1693, et la seconde sous Pierre-le-Grand, en 1720. L'envoyé du Tzar était un capitaine de ses gardes, nommé Ismaïloff, et le docteur Bell qui l'accompagnait nous a laissé le récit de ce curieux voyage. L'ambassade, partie de Moscou le 9 septembre 1719, n'arriva que le 18 décembre 1720 à Péking, où elle fit son entrée solennelle au milieu d'une immense foule de curieux. Logés dans un bâtiment que l'on nomme la *Maison russe*, les envoyés perdirent comme les Hollandais les premiers mois de leur séjour en pourparlers au sujet du cérémonial. Enfin il fut décidé que les Russes se conformeraient à Péking aux coutumes chinoises, sauf à astreindre les Chinois aux coutumes russes quand ils se présenteraient à la cour de Saint-Pétersbourg. Les missionnaires qui se trouvaient alors dans la capitale, et entre autres les PP. Parennin et Fridelli, s'entremirent pour adoucir les conditions du prosternement. On va voir jusqu'à quel point ils y réussirent. L'audience impériale eut lieu le 28 décembre à Tchan-chu-Yang, dans une résidence située à quelques milles de Péking.

« Après un quart-d'heure d'attente, dit le docteur Bell, l'empereur entra dans la salle par une porte de derrière et s'assit sur le trône. Soudain tout le monde se leva. Le maître des cérémonies invita l'ambassadeur à entrer dans la salle, et le conduisit par une main, tandis qu'il tenait ses lettres de créance de l'autre. On mit les lettres sur une table; puis, à un signe de l'empereur, Ismaïloff marcha vers le trône, s'agenouilla, posa les lettres devant le monarque qui les toucha de la main, et demanda des nouvelles de la santé du Tzar.

» Pendant cette partie de la cérémonie, la suite de l'ambassadeur resta debout hors de la salle. Nous crûmes que, les lettres étant présentées, tout était fini; mais le maître des cérémonies ramena l'ambassadeur et ordonna à tout le monde de s'agenouiller et de rendre neuf fois hommage à la majesté impériale. A chaque troisième fois, nous nous relevions et nous nous agenouillions de nouveau. Le maître des cérémonies nous disait en tartare : *Morgu* et *boss*, c'est-à-dire inclinez-vous et relevez-vous, deux mots que je n'oublierai certes de ma vie. Les prosternemens finis, le maître des cérémonies conduisit l'ambassadeur avec six gentilshommes de sa suite et un interprète dans la salle; alors on nous fit asseoir sur des coussins et sur un seul rang, à la droite du trône et à environ six verges de distance, et immédiatement derrière nous, étaient assis trois missionnaires habillés à la chinoise, qui accompagnaient toujours la cour. Dans cette occasion, ils servaient aussi d'interprètes. »

Cependant, l'empereur qui régnait alors, Khang-Hi, prince éclairé et civilisateur, ne montra pas d'aussi ridicules exigences sur l'étiquette que son prédécesseur Chunt-Chi. Il causa familièrement avec les envoyés des choses d'Europe, leur parla du tzar Pierre qui avait tort, suivant lui, de s'exposer aussi souvent de sa personne, surtout en bravant les flots contre lesquels le courage ne pouvait rien; puis il servit lui-même à Ismaïloff une coupe de tarassum ou camchou chaud. C'est une liqueur fermentée faite avec diverses sortes de graines.

« A la gauche du trône étaient assis cinq princes, continue Bell, ainsi que les ministres et les grands de la cour, et plus tard huit ou dix petits-fils de l'empereur entrèrent dans la salle. Ils étaient beaux et mis simplement, n'ayant rien qui les distinguât des autres que le dragon aux cinq griffes, brodé sur leurs vêtemens extérieurs, et la tunique de satin jaune, ornée du même emblème. Ils portaient de petits

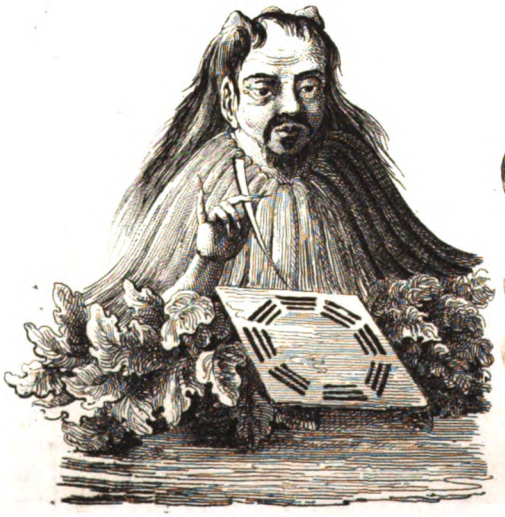
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Pagode près de Sou-tchéou-f.*

1. Pagoda cerca de Su-Cheú.



2. *Fou-hi.*

2 Fu-hi



3. *Divinité Chinoise.*

3 Deidad China.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE.

Digitized by Google

bonnets dont le devant était garni de zibeline. L'empereur était assis sur son trône, les jambes croisées. Il portait une robe de zibeline fort courte, avec la fourrure en dehors, et doublée de peaux d'agneaux sous laquelle était une longue tunique de soie jaune, avec des broderies qui représentaient le dragon aux cinq griffes. Ce dragon ne peut être porté que par la famille impériale. Il avait pour coiffure un petit bonnet rond, garni sur le devant d'une peau de renard noir. Sur le sommet, j'observai une grande et belle perle, de la forme d'une poire, avec un gland de soie rouge attaché sous la perle. C'était le seul ornement que portât ce puissant monarque. Le trône, simple comme tout le reste, était de bois, mais d'un beau travail; il était élevé de cinq marches au-dessus du plancher, et ouvert du côté où nous étions; mais, des deux autres côtés, deux grands paravens du Japon le garantissaient du courant d'air.

» Le maître des cérémonies et quelques autres dignitaires avaient leur costume d'état, en étoffes d'or ou d'argent, avec de très-grands dragons brodés sur le dos et sur la poitrine. Beaucoup de ministres étaient vêtus de la façon la plus simple, n'ayant sur eux aucun ornement : quelques-uns portaient seulement quelques gros rubis, des saphirs et des émeraudes. »

A la réception succéda le festin, égayé par une musique tartare; l'empereur y envoya quelques faisans de sa table. Les préliminaires habituels pour l'offre des présens, les visites des mandarins, les spectacles, les repas, les fêtes de tout genre occupèrent les loisirs de l'ambassade, pendant les trois mois qu'elle séjourna encore à Péking. L'empereur, les grands officiers de la couronne, et les missionnaires alors très-influens, furent, chacun dans ce qui le concernait, d'une obligeance et d'une bonté extrêmes. On voulut même solenniser le passage de la légation par des amusemens extraordinaires. Tels furent entre autres un magnifique feu d'artifice et une chasse à laquelle Khang-Hi, âgé de 78 ans, prit part lui-même. Le récit de ces fêtes est trop curieux pour être omis.

« Le jour suivant, les plaisirs recommencèrent. Cependant, nous n'allâmes pas à la cour avant le soir, parce que les feux d'artifice ne devaient avoir lieu qu'après le coucher du soleil, sur les cinq heures. On donna le signal pour commencer les feux, en faisant partir une fusée de la galerie où l'empereur était assis, et, dans l'espace de quelques minutes, plusieurs milliers de lanternes furent allumées : elles étaient de papier de différentes couleurs, rouge, bleu, vert et jaune, et suspendues à des poteaux de six pieds de haut, épars dans tout le jardin, ce qui faisait un coup-d'œil fort agréable. On donna un autre signal pour faire partir les fusées volantes; elles montaient à une hauteur prodigieuse, et retombaient en forme d'étoiles. Ces fusées étaient accompagnées de pétards, qui tonnaient comme des canons et par intervalles pendant qu'ils offraient des feux nuancés de toutes les couleurs.

» A l'opposé de la galerie où l'empereur était assis, pendait un grand vaisseau rond de vingt pieds à peu près de diamètre, entre deux poteaux de trente pieds de hauteur. Une fusée partie de la galerie alluma une mèche qui pendait du vaisseau, ce qui en fit détacher le fond avec un grand fracas. Alors on vit tomber une espèce de treillis tout en feu, qui resta suspendu entre le vaisseau et le plancher, se consumant en feux coloriés qui durèrent dix minutes. Quand ce treillis, allumé comme par enchantement, se fut éteint, on vit une mèche allumée flottant au milieu du vaisseau, et brûlant jusqu'à sa hauteur. Aussitôt que le feu eut atteint le navire, trente belles lanternes de papier de différentes couleurs en sortirent; elles étaient suspendues en droite ligne, l'une au-dessous de l'autre, entre le vaisseau et le plancher. Elles prirent feu ensuite d'elles-mêmes et formèrent une belle colonne, bien proportionnée de feux de couleur. On vit tomber après cela dix ou douze colonnes de la même forme qui s'illuminaient dès qu'elles étaient descendues. Cette scène continua jusqu'à ce que mille lanternes fussent sorties du vaisseau; elles diminuaient de grosseur à mesure qu'elles paraissaient, et la dernière était très-petite. C'était un spectacle ravissant. »

Les feux d'artifice furent variés, en l'honneur des envoyés russes, avec une coquetterie charmante. Tantôt on leur donnait à admirer une montagne de laquelle jaillissaient des feux bleus et blancs, imitant une cascade au point de faire illusion; tantôt on leur présentait des éléphans, des chevaux, des tigres courant au milieu d'une campagne couverte de vignes. Les raisins même étaient imités par des flammes blanches, rouges et bleues.

La chasse impériale offrit un spectacle plus curieux encore et plus dramatique. « Le 21 février, dit le docteur Bell, jour marqué pour cette partie, des chevaux furent envoyés à une heure du matin pour l'ambassadeur et ceux qui devaient l'accompagner. Nous montâmes aussitôt à cheval, et, après avoir fait six milles au sud-ouest de la ville, nous atteignîmes,

Digitized by Google

au point du jour, les portes du palais appelé Chaï-Za, où nous fûmes reçus par un officier et conduits, à travers la forêt, à une maison de campagne distante d'un mille à peu près de la porte. L'empereur avait couché la nuit précédente dans cette maison. Aussitôt que nous fûmes entrés, le bon vieillard, qui était levé bien avant notre arrivée, envoya un de ses eunuques saluer l'ambassadeur, et ordonna qu'on nous servît du thé et d'autres mets. Après le déjeuner, le monarque, qui était amateur curieux d'armes soignées, demanda à voir le fusil de chasse du capitaine Ismaïloff, et nous en envoya plusieurs des siens pour les examiner. Ils avaient tous des platines à mèche. Les Chinois dirent que les pierres dans leurs climats contractent une humidité qui les empêche de faire feu ; mais je ne m'aperçus pas que le climat fît cet effet sur les nôtres.

» On donna alors le signal de l'arrivée de l'empereur. Aussitôt tous les grands se rangèrent en ligne, depuis le fond des degrés jusqu'à la route allant à la forêt, tous à pied, armés d'arcs et de flèches, et en habits de chasse. Ces habits sont les mêmes que ceux des officiers de cavalerie en campagne. On nous marqua une place : quand S. M. passa devant nous, elle répondit à nos saluts par le plus gracieux sourire, et nous fit signe de le suivre. Ce prince était assis, les jambes croisées, dans un palanquin ouvert, porté par quatre hommes, avec des brancards, sur leurs épaules. Devant lui était un fusil de chasse, un arc et un faisceau de flèches. Il avait adopté cette manière de chasser depuis quelques années qu'il ne montait plus à cheval.

» Aussitôt que l'empereur fut passé, chacun de nous se remit en selle et le suivit à quelque distance. On ne s'arrêta qu'au milieu des bois clairs, où un demi-cercle fut formé, au milieu duquel se plaça l'empereur. Alors on étendit les ailes du demi-cercle, et on lança plusieurs lièvres dans la direction de l'auguste chasseur qui en tua beaucoup au passage à coups de flèches. Il faisait signe aux princes de poursuivre ceux qu'il avait manqués, et ils en tuèrent aussi plusieurs, mais aucune autre personne n'eut la liberté de tirer ou de sortir de la ligne.

» De la plaine, nous continuâmes notre route à l'ouest, vers un endroit couvert de buissons et de roseaux, d'où nous fîmes lever beaucoup de faisans, de perdrix et de cailles. Alors S. M. laissa son arc et ses flèches, prit un faucon sur son bras et le lâcha toutes les fois que l'occasion se présentait. Le faucon manquait ordinairement les faisans au vol ; mais, si le gibier gagnait les roseaux ou les buissons, il le prenait aussitôt.

» Après avoir continué à avancer deux ou trois milles dans la forêt, nous arrivâmes à un grand bois, où nous trouvâmes plusieurs sortes de bêtes. Les jeunes chasseurs entrèrent dans le bois et le battirent pendant que les autres cernaient les issues. Quoique l'on vît beaucoup de gibier passer, personne ne tira de l'arc, jusqu'à ce que l'empereur eût tué un cerf, ce qu'il fit très-adroitement avec une flèche à large tête. Après lui, les princes eurent la permission de tuer quelques daims, entre lesquels il s'en trouva de l'espèce qui porte le musc. Cette espèce de musc est appelée *kaberda* en Sibérie.

» Nous avions déjà marché six heures à cheval, et à mon compte parcouru quinze milles. Cependant on ne voyait pas encore le bout de la forêt. Nous la quittâmes alors en tournant au midi, jusqu'à ce qu'arrivant à des marais couverts de hauts roseaux, nous fîmes lever une quantité de sangliers ; mais, comme ce n'était pas la saison de les tuer, ils échappèrent tous. La chasse des sangliers est regardée comme la plus dangereuse après celle des lions et des tigres. Chacun tâchait de les éviter. Malgré cela quelques-uns de ces animaux se jetèrent avec fureur dans les endroits où il y avait le plus de chevaux. L'empereur eut la prudence de faire garder son palanquin par une compagnie d'hommes armés de lances.

» Après dîner, Khang-Hi envoya deux de ses principaux eunuques complimenter l'ambassadeur, et lui dire qu'il voulait lui faire voir une chasse de trois tigres, qui avaient été gardés pendant quelque temps enfermés dans une cage de fer. La tente de l'empereur était sur une éminence entourée de plusieurs rangs de gardes armés de longues lances. Une autre garde fut placée devant celle de l'ambassadeur pour le rassurer lui et sa suite contre la fureur de ces bêtes féroces. Le premier tigre fut mis en liberté par un homme qui, monté sur un cheval léger, ouvrit de loin avec une corde la porte de sa cage. Le tigre en sortit ; il ne songea d'abord qu'au plaisir de trouver devant lui de l'espace, il se roula sur l'herbe, bondit, rugit de joie, ce qui donna le temps au cavalier de s'enfuir à toute bride. Après quelques minutes d'ébats, le tigre se leva, regarda autour de lui, parut inquiet de voir cette forêt d'hommes et de lances, gronda et commença à marcher.

» L'empereur tira trois fois à balle sur lui, mais la distance étant considérable, il le man-

Digitized by Google

qua, quoique son arme fût bien pointée. Alors il envoya dire à l'ambassadeur d'essayer son fusil sur l'animal. Le capitaine Ismaïloff, l'ayant chargé à une seule balle, marcha vers le tigre, accompagné de dix hommes armés de lances, en cas d'accident; puis, se sentant arrivé à une distance convenable, il le coucha en joue, et l'étendit raide mort.

» Le second tigre fut lâché de la même manière : mais le cavalier, après l'avoir laissé rouler un instant sur l'herbe, revint à la charge et lui lança une flèche émoussée. Réveillé par cette blessure, l'animal bondit de fureur, courut à sa poursuite, et le serra de si près qu'il eut à peine le temps de s'échapper en s'abritant derrière le rempart des lances. Arrivé en face de cet obstacle, le tigre chercha à le franchir; à diverses reprises, il s'élança au-dessus du fer des soldats, et mourut enfin criblé de blessures.

» Dès que le troisième tigre se vit libre, il courut droit à la tente de l'empereur, et fut tué presque sous ses yeux. Il faut être bien monté et bien armé pour chasser ces animaux dans les bois, où ils doivent être plus forts et plus vifs que ceux que nous vîmes. On conçoit en effet qu'un long séjour dans une cage étroite et le défaut d'exercice avaient dû raidir les membres de ces bêtes féroces.

» La chasse des tigres termina cette partie. Quand nous eûmes soupé, un officier vint de la part de S. M. apporter à l'ambassadeur la peau du tigre qu'il avait tué, en lui disant qu'elle lui appartenait d'après les lois de la chasse. »

Au milieu de tous ces plaisirs et de toutes ces fêtes, le capitaine Ismaïloff n'oubliait pas le but sérieux de sa mission, et il pressait les ministres impériaux au sujet de la transaction commerciale qu'il sollicitait. Ses efforts furent plus heureux que ceux de l'ambassade hollandaise. Un traité fut conclu pour régulariser les échanges que la Chine septentrionale faisait depuis longtemps avec la Russie par la voie de ses caravanes, et l'entrepôt général de ces échanges fut fixé à Yatcha.

Après cette ambassade russe, parut à Péking, en 1721, l'ambassade envoyée par le pape, et ensuite celle des Portugais en 1753, toutes les deux stériles en résultats politiques.

Enfin les Anglais se décidèrent à leur tour à tenter la chance d'une ambassade commerciale. Parti de Spithead en 1792 avec *le Lion*, vaisseau de ligne de 74, et *l'Hindoustan*, vaisseau de la Compagnie du port de 1200 tonneaux, le lord Macartney, chargé des pouvoirs de la cour de Saint-James, voulut arranger son itinéraire de telle sorte qu'il pût visiter des provinces qu'aucun ambassadeur n'avait traversées avant lui. Dans ce but, au lieu de se diriger sur Macao et sur Canton, il résolut de paraître dans la Mer-Jaune et sur les côtes orientales de la Chine. Ayant passé tour à tour à Java et en Cochinchine, la petite escadre franchit le détroit de Formose, fit route au nord, rangea la côte où elle mouilla à diverses reprises, quelquefois hors de vue de terre, tant cette mer est peu profonde, et parvint enfin dans le mois d'août 1793 aux bouches du Pei-Ho, but de son voyage. Là le lord s'embarqua avec sa suite sur un yacht chinois qui devait le conduire à Péking.

Pourvue de naturalistes, de physiciens, de dessinateurs, cette ambassade devait être beaucoup plus fructueuse pour la science que toutes celles qui avaient précédé. Le long de la route, Alexandre releva avec son crayon spirituel et naïf toutes les curiosités du pays, tandis que Barrow et George Staunton procédaient à l'examen analytique des choses et des hommes.

Accourue pour voir passer ces étrangers, la population de la province du Pe-tchi-Li couvrait les rives du fleuve. A chaque heure, à chaque instant, la scène variait; tantôt, quand les yachts de l'ambassade, pour raccourcir la route, s'engageaient dans les canaux intérieurs, ils voyaient de temps à autre s'arrondir devant eux ces ponts élégans, à une seule arche, au haut de laquelle paraissait un arc de triomphe (PL. XXXVIII—1); tantôt, quand le terrain venait à s'élever brusquement, le système de canalisation, qui remplace le jeu de nos écluses, se révélait à nos voyageurs. N'ayant pas trouvé le moyen de changer le niveau des eaux, les Chinois transportaient la barque d'un pertuis à un autre. L'échouage se pratiquait sur un glacis de maçonnerie oblique, formant un angle d'environ quarante degrés. Les barques, tirées par des cabestans, arrivaient peu à peu jusqu'à l'arête du glacis, et, quand elles faisaient bascule, des câbles de garde les soutenaient jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le niveau de l'eau supérieure, et de larges éventails d'osier, placés sur l'avant, les préservaient du danger de l'immersion (PL. XXXIX — 1).

A Tong-tchou-Fou, l'ambassade quitta le Pei-Ho pour prendre la voie de terre. 3000 coulis ou portefaix devaient charger sur leurs épaules jusqu'à Péking et les bagages de l'ambassade et les présens destinés à l'empereur. Après quelques heures de marche sur une route pavée de granit et au milieu d'une foule innombrable,

Digitized by Google

l'ambassade aperçut de loin les remparts de Péking. Flanqués de tours carrées et entourés d'un fossé, ces remparts sont épais de 25 pieds à leur base et de 12 à leur sommet; ils peuvent avoir de 25 à 30 pieds de hauteur. Le massif est rempli de terre, et les bords seuls sont en maçonnerie.

En suivant la ligne des remparts, le lord Macartney arriva à l'une des portes de la ville. Elle se trouvait au-delà d'un pont jeté sur le fossé, et prenait son entrée à la gauche d'un rempart demi-circulaire (Pl. XXXIX — 3). Les neuf portes de Péking offrent une construction à peu près semblable; seulement la saillie formée par la muraille est carrée dans les unes, et arrondie dans les autres.

Au-delà de cette porte voûtée, Péking se développa devant les yeux de l'ambassade. Des rues larges de 20 à 30 toises, longues en proportion, tirées au cordeau et bien entretenues; des maisons à un seul étage, ornées de façades peintes; des boutiques admirables avec leurs enseignes dorées et leurs banderoles flottantes; voilà ce qu'offrit d'abord la capitale chinoise aux envoyés britanniques. Forcés de la traverser de l'un à l'autre bout pour se rendre au palais de Yuen-ming-Yuen, situé au-delà des murs, ils purent détailler toutes ses magnificences. Ce qui les frappait ici, c'était l'un de ces arcs de triomphe, ou *pay-sang*, érigés en l'honneur d'un événement ou d'un grand personnage, monument en bois sculpté et peint, percé de trois portes et surmonté d'ornemens en toiture figurant des espèces de cous de cygne, ou affectant des formes plus bizarres, et pleines d'aspérités (Pl. XL — 2). Parfois, à côté même de ces constructions votives, s'élevait une forteresse portant sur son mur d'enceinte le pavillon impérial, et laissant voir sa sentinelle armée d'une pique. Ailleurs, mais hors de l'enceinte des murs, se dressait un de ces *tas* ou *taïs*, dont le plus beau modèle existe à Seou-Tcheou, édifice bizarre, avec ses dix toitures aux coquilles octogones, au revêtement en porcelaine et aux clochettes bruissantes (Pl. XLI — 1).

Après avoir traversé la ville dans toute sa longueur, au milieu d'une poussière suffocante et malgré des flots de peuple dont le bambou ne déconcertait pas la curiosité, le lord Macartney parvint enfin jusqu'au palais de Yuen-ming-Yuen, où l'empereur, alors en Tartarie, avait destiné un logement à l'ambassadeur et à sa suite. M. Barrow et le docteur Dwienddie y furent seuls installés; les autres Anglais demandèrent avec instance à être reconduits à Péking. Quant au lord, il devait repartir le lendemain même pour la résidence impériale de Jé-Ho. Yuen-ming-Yuen, c'est-à-dire le jardin rond et resplendissant, est une des merveilles de la Chine septentrionale. Le palais est composé d'un grand nombre de bâtimens, disposés avec une grandiose symétrie et séparés par des cours, des jardins et des parterres. Les façades de ses constructions étincellent d'or, de vernis et de peintures. La Chine, le Japon et l'Europe se sont cotisés pour orner l'intérieur. Tous les présens des ambassades, tous les articles de luxe indigène sont étalés pêle-mêle dans la grande salle d'audience. Cette salle est bâtie sur un massif en pierre qui la tient élevée au-dessus du sol, et ses toits, singulièrement projetés, sont soutenus par des colonnes en bois qui séparent des croisées à forme gothique (Pl. XL — 8). Les jardins de ce palais sont encore plus admirables que ses constructions. Sur une surface de 60,000 acres, des montagnes, des lacs, des rivières ont été créés par la main des hommes. C'est une nature factice, mais travaillée tellement en grand, qu'on est saisi d'admiration. Ces montagnes sont couvertes d'arbres à fleurs; ces rivières, coupées de tant de ponts bizarres, portent des barques élégantes et somptueuses; ces lacs fourmillent d'îlots verdoyans. Çà et là, au milieu de cette nature fleurie ou feuillée, se montrent, perchés au faîte des rocs transportés à grands frais ou assis sur la pelouse, des kiosques, des belvéders, des tours de porcelaine, des arcs de triomphe. On les compte par milliers. Chaque vallon a sa maison de plaisance, ou plutôt son palais; deux cents palais en tout. Chaque palais a son frontispice à colonnade, sa charpente dorée, peinte et vernissée, ses toits couverts de briques vernies, rouges, jaunes, bleues, vertes et violettes, figurant des dessins plus bizarres que gracieux. Le marbre, la brique, le cèdre ont été tour à tour employés dans ces bâtimens. Le plus beau d'entre eux, situé au milieu d'un lac artificiel d'une demi-lieue de diamètre, est bâti sur une île de rochers. C'est un palais admirable, qui a cent pièces fastueusement ornées; et l'exécution en est si belle que le goût européen lui-même est forcé de l'admirer.

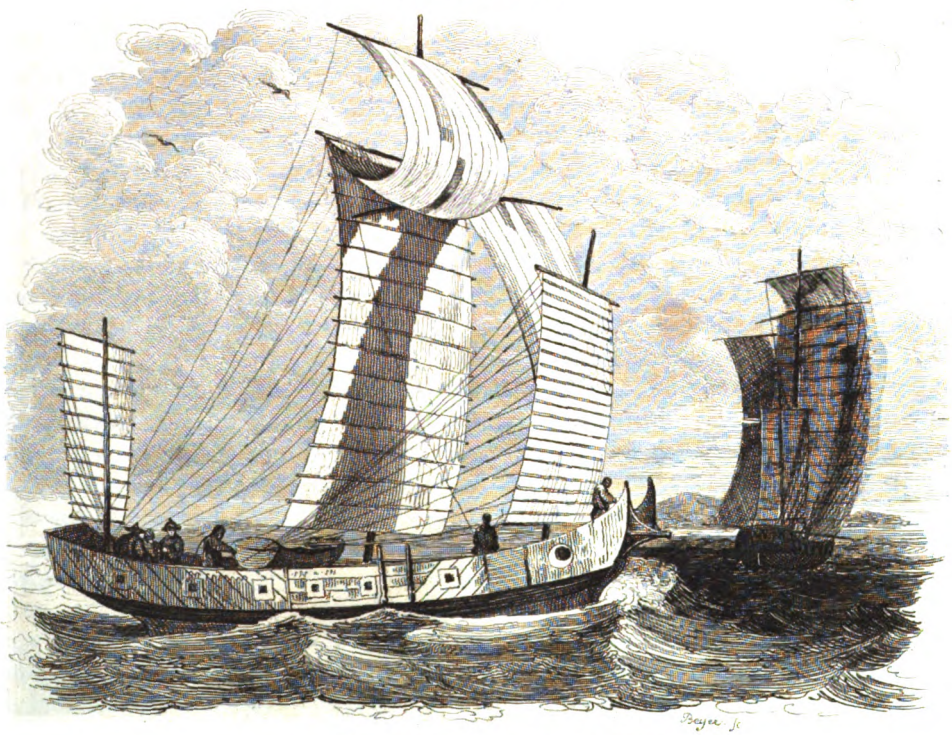
Cependant le lord Macartney était parti le 2 septembre pour Jé-Ho, résidence actuelle de l'empereur, située en Tartarie, et, quatre jours après, il se trouvait au pied de la célèbre grande muraille, ancienne limite de l'empire chinois. Ce boulevard, construction gigantesque, l'une des plus étonnantes qu'ait réalisée la main

Digitized by Google



4. *Bateau à Canards.*

4 Barco de Patos



5. *Bateaux de Tchéou-Kiao.*

5 Barcos de Cheú-Kiao.

Digitized by Google

Digitized by Google

des hommes, ce boulevard qui date de vingt siècles, compte plus de 1,300 milles de longueur, depuis l'extrémité occidentale du Chen-Si, jusqu'à l'extrémité orientale du Pe-tchi-Li. Il grimpe sur les pics les plus ardus, traverse des gorges profondes, coupe des torrens, et ne s'arrête pas devant les rivières. Il est composé de murs parallèles, dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier; les fondations consistent en grandes pierres brutes; le reste du massif de maçonnerie est composé de briques. La hauteur de la grande muraille est de 24 pieds, sa largeur de 13 environ. De cent en cent pas, elle porte une tour armée de canons de fonte. Barrow, dans la relation du voyage de l'ambassade anglaise, établit les calculs suivans, plus ingénieux peut-être qu'exacts. « Cette muraille est si énorme, dit-il, qu'en admettant, ce qui, je crois, n'a jamais été dénié, qu'elle a une longueur de quinze cents milles, et des dimensions partout à peu près les mêmes que dans les endroits où le lord Macartney la traversa, les matériaux de toutes les maisons d'Angleterre et d'Ecosse, portées au nombre d'un million huit cent mille, et estimées l'une dans l'autre à 2,000 pieds cubes de maçonnerie chacune, ne font pas l'équivalent de sa masse. Je ne comprends pas même dans ce calcul les grandes tours saillantes qui se trouvent dans la grande muraille. Ces tours seules, en supposant qu'il y en ait dans toute l'étendue de la muraille, à la portée de l'arc l'une de l'autre, contiennent autant de maçonnerie en brique ou en pierre qu'il peut y en avoir dans toute la ville de Londres. Pour donner une idée de la masse de la grande muraille, je dirai que les matériaux qu'elle contient seraient plus que suffisans pour bâtir un mur qui ferait deux fois le tour du globe et qui aurait six pieds de hauteur et deux d'épaisseur. »

On attribue ce monumeut à Tsin-chi-Hoang qui régnait deux siècles avant notre ère. Pour se défendre contre les incursions des belliqueux nomades qui débordaient de l'Asie centrale, il ordonna cet immense ouvrage, et l'exécuta, dit-on, en cinq ans, un homme sur six ayant été mis en réquisition sur toute la population chinoise. Terminée, on nomma cette muraille *Vanly-Tching* (dix mille lis). Malgré ce rempart, la Chine fut conquise deux fois, la première par les Mongols, la seconde par les Mantchous.

A l'endroit où l'ambassade franchit cette ancienne barrière de l'empire, la muraille était continuée par une seconde enceinte fermée, et aboutissant à une autre porte. Un corps-de-garde de troupes tartares campait au milieu du vaste enclos qui liait les deux issues, et au-delà se prolongeait dans une gorge étroite la route qui conduit à Jé-Ho (Pl. XL — 1). La contrée était belle pourtant, malgré son aspect sauvage; des troupeaux de moutons et de bœufs, de petites maisonnettes, tantôt groupées, tantôt isolées, indiquaient un pays de population moins compacte, mais aussi plus aisée.

Le 12 septembre, l'ambassade arriva à Jé-Ho, et le 14 elle fut reçue en audience par l'empereur Kiang-Loung. Les deux mandarins Van-ta-Gin et Chon-ta-Gin, maîtres de cérémonies de l'ambassade depuis son entrée dans le Pei-Ho, accompagnaient le lord Macartney, qui trouva une tente dressée pour le recevoir et contiguë à celle de l'empereur. Au lieu du ko-tou, prosternement accoutumé, pour lequel, dit le capitaine Maxwell, il faudrait avoir le crâne aussi épais que celui d'un buffle, le lord Macartney mit un genou en terre quand l'empereur passa pour monter sur son trône. Ce fut la seule concession que la dignité britannique fit à la morgue chinoise.

A peine l'empereur était-il assis, que le lord Macartney se présenta à l'entrée de sa tente, et marcha ensuite vers le trône, portant dans une boîte d'or enrichie de diamans la lettre du roi d'Angleterre. L'empereur la reçut et donna en échange, comme *euchy* ou symbole de paix, une agathe ou une serpentine, destinée au roi d'Angleterre. Deux autres euchys de valeur moindre furent offerts, l'un à l'ambassadeur lui-même, l'autre à sir George Staunton, ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne auprès de l'empereur de la Chine. Selon l'usage, un repas suivit l'audience, et l'empereur servit lui-même le camchou à l'ambassadeur.

Une autre fête fut donnée à Jé-Ho pour l'anniversaire de la naissance de l'empereur, et le lord Macartney reçut l'invitation de s'y rendre. Les grands mandarins, que son attitude cavalière avait scandalisés dans la dernière audience, espéraient que cette cérémonie leur fournirait l'occasion d'une revanche. Il n'en fut rien pourtant : l'ambassadeur laissa les sujets chinois user la peau de leurs genoux et de leurs fronts devant Sa Majesté Impériale, invisible ce jour-là et cachée derrière un rideau. Dans ces fêtes, le lord cherchait avant tout l'occasion de parler des intérêts commerciaux de l'Angleterre, objet de sa mission; mais l'empereur ne répondait que d'une manière évasive, ou fermait la bouche à l'ambassadeur en lui donnant quelque nouveau présent; tantôt une pierre pré-

Digitized by Google

cieuse ou un petit livre peint de sa propre main, d'autres fois, des bourses pour mettre des noix d'areck, enfin une petite boîte d'ancienne porcelaine du Japon, dans laquelle étaient incrustées quelques pierres précieuses. Cette boîte, que Kiang-Loung envoyait au roi de la Grande-Bretagne, s'était transmise, suivant le donateur, depuis huit cents ans dans la famille impériale.

Il serait trop long d'entrer dans les détails des divertissemens qui marquèrent le séjour de l'ambassade à Jé-Ho. Il y eut coup sur coup repas, feu d'artifice, comédie, comme pour les ambassades qui avaient précédé. Voici un seul fragment de cette relation, au sujet du spectacle de la cour : il s'agit d'un véritable essai de spectacle nautique.

« La dernière pièce, dit le lord Macartney, était une grande pantomime qui, d'après les nombreux applaudissemens qu'elle reçut, devait être, aux yeux des Chinois, un chef-d'œuvre d'invention et de talent. Ce spectacle allégorique me parut, autant que je pus le comprendre, représenter le mariage de l'Océan et de la Terre. La Terre offrait la variété de ses productions et de ses habitans, des dragons, des éléphans, des tigres, des aigles, des autruches, des chênes, des pins et des arbres de toute espèce. L'Océan ne fut point en reste. Il répandit sur le théâtre les richesses de son empire sous la forme de baleines, de marsouins, et d'autres monstres marins. Il montra aussi des vaisseaux, des rochers, des coquillages, des éponges, des coraux. Toutes ces choses étaient représentées par des acteurs déguisés qui remplissaient leurs rôles d'une façon admirable.

» Lorsque ces deux régimens de terre et de mer se furent long-temps promenés, chacun à part, en formant un cercle séparé, ils se réunirent et s'avancèrent ensemble sur le devant du théâtre, où, après quelques évolutions, ils s'ouvrirent à droite et à gauche pour faire place à la baleine qui paraissait commander à tous. Celle-ci s'avança en serpentant jusque sur le bord du théâtre et vis-à-vis de la loge de l'empereur; puis elle ouvrit la bouche et lança dans le parterre une quantité d'eau qui aurait pu remplir plusieurs tonneaux, mais qui disparut promptement, parce qu'il y avait des trous dans le plancher pour la faire écouler. Ce coup de théâtre fut extrêmement applaudi, et deux ou trois grands de l'État qui étaient à mes côtés me prièrent d'y faire une attention particulière. Ils répétaient en même temps : *Hao! koung hao!* (Charmant! délicieux!) »

Les parcs et jardins de Jé-Ho passaient pour l'une des magnificences de l'empire : le lord Macartney lui-même fut obligé de les admirer. Leur nom chinois est Van-chou-Yuen (le paradis de dix mille arbres), et l'empereur n'accorde que fort rarement la permission de les visiter. Les parcs se composent de deux parties tout-à-fait différentes d'aspect; l'une des deux a une surface inégale et onduleuse au centre de laquelle s'étend un lac immense, parsemé d'îles dans le milieu et accidenté sur les bords de promontoires et de criques. Sur une foule de points s'élèvent des fabriques, toutes analogues au genre de beauté qu'affecte la nature : au sein d'une forêt austère, une pagode; au centre d'un quinconce élégant, un palais; au débouché d'un sentier tortueux, un kiosque. L'autre portion du parc a des beautés plus grandioses et plus infinies : ce sont d'immenses et séculaires forêts, aux rocs sauvages et ardus, peuplées de daims et de cerfs. Des pins, des chênes, des mélèzes, des châtaigniers, tantôt sortent de la crête du roc et montent en aiguille vers le ciel, tantôt, cramponnés aux flancs du mont, baignent leur chevelure dans la cascade écumeuse d'un torrent. Ce côté du parc est semé de maisons de plaisance et de chasse, de petits temples bien recueillis, de monastères silencieux. Là nulle route battue, nulle allée sablée; le roc seul, le roc vif sous les yeux. C'est en le gravissant avec peine que le lord Macartney parvint à un pavillon situé au haut de la colline. « De là, dit-il, l'horizon avait un rayon de vingt milles au moins, et jamais je n'ai vu au monde de spectacle plus riche, plus varié, plus sublime. Je distinguais tout comme sur une carte illuminée; je voyais des pagodes, des palais, des villes, des villages, des fermes, des plaines, des vallées arrosées par d'innombrables ruisseaux, des montagnes parées de bois ondoyans, des prairies couvertes de bétail. Il me semblait que ces objets étaient à mes pieds et qu'il n'y avait qu'un pas à faire pour y atteindre. » Du haut de cette éminence, le lord Macartney put apercevoir aussi, bâti sur le versant du mont Marbouri, l'un des plus beaux monumens du Lamaïsme, le couvent de Botala, ou Po-ta-La. C'est là que résidait pendant l'été le Dalaï Lama, grand-prêtre de la religion thibétaine. Ce temple, regardé comme le plus beau de tout le Thibet, a 312 pieds de hauteur : son toit est entièrement doré. Les bâtimens qui l'entourent contiennent plus de dix mille cellules, dont chacune a son ouverture sur l'un des côtés de la façade. Les tours et obélisques revêtus d'or et d'argent, les statues précieuses

Digitized by Google

de Bouddha, s'y trouvent prodigués dans une proportion analogue.

Après huit jours de fêtes, l'ambassade repartit pour Péking où elle arriva le 26 septembre. Pendant l'absence du lord Macartney, Barrow et le docteur Dwinddie avaient eu beaucoup à souffrir des caprices des eunuques, que les nouvelles de Jé-Ho exaspéraient contre les Anglais. Avoir regardé en face l'empereur, s'être dispensé de se cogner le front contre terre à sa vue! Ces valets du harem ne pouvaient pas se faire à un pareil scandale, et ils voulurent se venger par quelques tracasseries de ce crime de lèse-majesté. L'arrivée du lord Macartney et celle de l'empereur, qui eut lieu quatre jours après, mirent seules trève à ces tripotages de la domesticité impériale.

A Péking, les pourparlers diplomatiques recommencèrent au sujet de la forme du salut et de l'étiquette du prosternement. L'ambassadeur tint bon, et, malgré les instances des mandarins, tout se borna à la génuflexion habituelle. L'audience pour la remise des présens eut lieu, et, immédiatement après, le lord reçut l'avis que son séjour ne devait pas se prolonger au-delà du 7 octobre. Les membres de l'ambassade profitèrent du temps qui leur restait pour voir plus en détail la capitale chinoise.

Péking se compose de deux villes entièrement distinctes; celle du nord nommée King-Tching, ou la ville mantchoue, formant presque un carré parfait, et la ville du sud nommée Lao-Tching, ou Vieille-Ville, ou encore Waï-lo-Tching, qui a la forme d'un carré long. La première est habitée par les Mantchous, la seconde par les Chinois. La ville mantchoue est sans contredit bien supérieure à l'autre; ses maisons sont plus belles à l'extérieur, plus ornées à l'intérieur. Outre ces deux villes, Péking a douze faubourgs d'environ deux milles de longueur chacun. Aussi la capitale couvre-t-elle un espace immense, et à toute époque on a été porté à en exagérer la population. Timkowski et le P. Gaubil parlent de deux millions d'ames, mais en réduisant ce chiffre à celui de quatorze cent mille, on doit se trouver beaucoup plus près de la vérité.

Les grandes divisions de la ville se subdivisent encore en quartiers qui sont d'autres villes. On en compte trois dans la ville mantchoue, et chacun d'eux a son enceinte particulière. Dans l'une est le palais impérial Tsu-kin-Tching, la plus vaste demeure royale qui soit au monde. Sa circonférence est d'environ 2000 toises. Il est entouré de murailles crénelées, construites en briques et couvertes de tuiles jaunes. Le dedans du palais est une enfilade de cours environnées de colonnades et de palais meublés avec la plus grande magnificence. Le plus beau de ces édifices est le troisième portail, Touan-Men; ensuite viennent les deux temples Taï-Miao où sont honorées les tablettes des empereurs mantchous, et le Che-tsuThan, élevé à l'esprit qui féconde la campagne; puis la superbe salle Taï-ho-Tian (de la grande unité) où l'empereur reçoit les mandarins de l'empire et les ambassadeurs étrangers; enfin l'appartement particulier de l'empereur, pièce dont le nom correspond à *la demeure du ciel serein*. C'est le plus haut, le plus richement meublé, le plus fastueux de tous. Dans une autre partie du palais, le Houang-Tching qui forme la seconde enceinte, se voient le beau temple de Fô avec une statue de ce dieu en bronze doré, statue qui a 100 bras et 60 pieds de hauteur; le vaste temple mongol de Soung-tchou-Szu, qu'habite le koutoukou, le premier des trois grands-prêtres de la religion lamaïque résidant à Péking, et près duquel est placée l'imprimerie pour les livres en langue thibétaine. C'est aussi dans le Houang-Tching que se trouvent les salles de spectacle construites par Kian-Loung, et les cinq collines artificielles. C'est sur le King-Chan, ou la montagne resplendissante, la plus élevée de toutes, que Hoai-Tsoung, dernier empereur de la dynastie des Ming, après avoir tué sa fille, se pendit à un arbre pour éviter de tomber vivant entre les mains du rebelle Li-tsu-Tching. Le Hoang-Tching contient, outre les édifices cités, une foule d'autres constructions remarquables, des tribunaux, des temples, des palais, et même des boutiques concédées à quelques marchands privilégiés. Dans la seconde enceinte se dresse un palais, entouré d'un vaste canal qu'on traverse sur un pont de jaspe noir, d'une construction bizarre et hardie. S'il faut en croire le P. Magalhaens, ce pont figure un dragon dont les pieds forment les piles, pendant que le corps s'arrondit pour faire les arches.

La ville chinoise, quoique moins riche que la ville mantchoue, a pourtant aussi ses beautés monumentales. Le temple du ciel, ou Thian-Than, n'a même pas d'égal dans tout l'empire pour l'ordonnance et la décoration. C'est dans ce temple que l'empereur se rend chaque année, le jour du solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice à la divinité. Une pièce de ce temple, le Tchaï-Koung (palais de retraite et de pénitence), sert à loger l'empereur pendant les trois jours de jeûne qu'il observe pour se préparer au sa-

Digitized by Google

crifice. La salle principale de ce monument est une pièce circulaire qui représente le ciel; ornée de quatre-vingt-deux colonnes, peinte en or et en azur, elle projette à une hauteur majestueuse les trois étages de ses toits, l'un bleu, l'autre jaune, le dernier vert. 500 musiciens, attachés au service de cet édifice, y ont leurs demeures. Non loin de là est un autre temple dédié à l'inventeur de l'agriculture. C'est dans son enceinte que l'empereur se rend chaque printemps pour y manier le soc d'une charrue et tracer un sillon; usage saint et politique qui ne fut peut-être pas dans l'origine une puérile formalité.

Ce serait trop long de citer ici les édifices innombrables que contient cette immense ville de Péking. Les deux seuls bien caractéristiques comme monumens religieux et historiques, sont le temple de Tiwang-Miao, et celui de Con-fu-Tzée. Au sein du premier, se trouvent les tablettes des plus illustres empereurs, depuis Fou-Hi, jusqu'à la dynastie Tsing. Fou-Hi lui-même y est figuré avec ses excroissances sur les deux côtés de la tête, son stylet à la main et ses tablettes sacramentelles (Pl. XLI — 2). A côté de lui figure une divinité qu'on croit être le Jupiter chinois, dieu fantastique, aux pieds de griffon, au bec d'oiseau, aux ailes ouvertes : placé au milieu d'un cercle garni de petits taratans, il tient en main sa baguette pour les frapper (Pl. XLI—3). L'autre temple, celui de Con-fu-Tzée, est situé dans le collége impérial. On y offre à ce sage des hommages et des sacrifices sanglans au nom de tout l'empire. La salle est au fond de la cour, et on y voit à côté de la tablette du philosophe hors de ligne, celles de Meng-Tzée et de deux ou trois autres savans du second ordre; enfin celles de quatre-ving-dix-sept autres personnages dont la science est classée au troisième rang.

Ce culte rendu aux lettres depuis un temps immémorial a multiplié à Péking les établissemens utiles à leur propagation. On y cite le tribunal de l'histoire et de la littérature chinoise, espèce d'université qui est chargée de l'éducation de la famille impériale et du soin de recueillir les annales du pays; le collége impérial; l'observatoire impérial, bâti en 1279, et restauré par les soins du P. Verbiest à l'époque où il était président du tribunal des mathématiques; l'imprimerie, le tribunal pour les médecins, la maison des enfans trouvés, l'établissement pour l'inoculation de la vaccine, les écoles publiques, les cabinets d'histoire naturelle, et enfin la bibliothèque impériale, qui, selon Abel Rémusat, contient au moins 300,000 volumes.

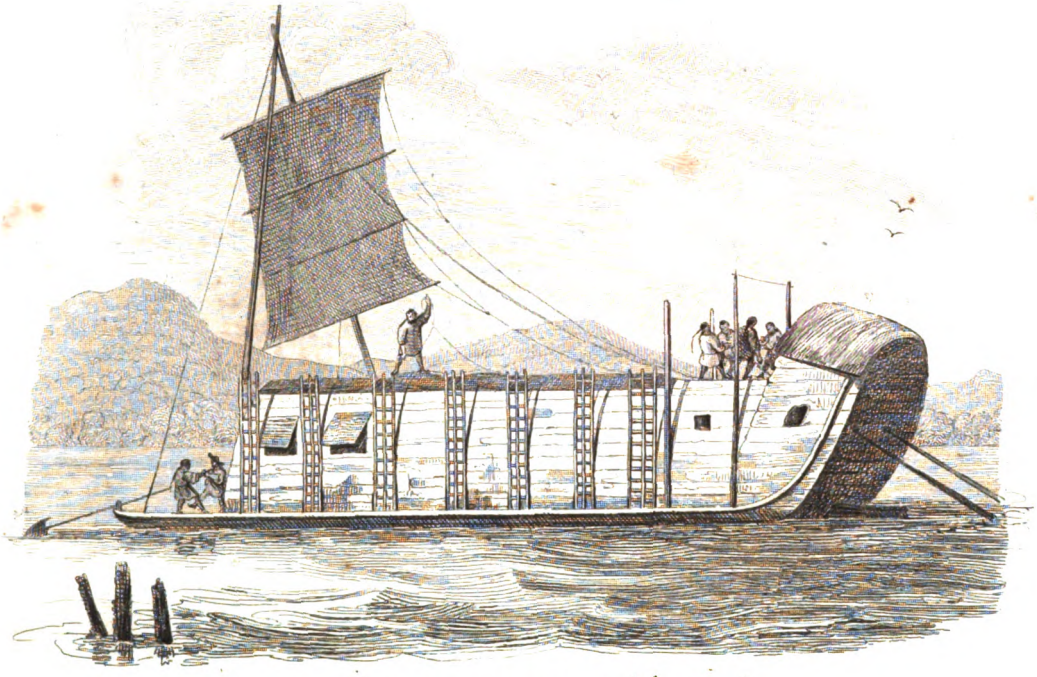
Nos capitales d'Europe, si peuplées et si industrieuses qu'elles soient, ne donnent qu'une imparfaite idée du bruit, du mouvement, de la foule qu'on trouve dans Péking. Chaque rez-de-chaussée a sa boutique, chaque boutique son mât orné de banderoles rouges, vertes, bleues, blanches, de manière à fixer le regard; chaque mât porte son enseigne, où non-seulement figure le nom du marchand, mais sa généalogie commerciale, son apologie, et les titres spéciaux qui le recommandent aux acheteurs, à côté de l'énumération des articles principaux qu'il débite. Grâce à cette confusion de mâts, de banderoles et d'enseignes, chaque rue de Péking ressemble assez bien à une rade couverte de vaisseaux pavoisés.

Les rues sont encombrées d'une immense quantité de boutiques portatives, barbiers, drouineurs, savetiers et forgerons. A côté de ces industriels qui circulent, il en est d'autres qui stationnent, vendant dans leurs échoppes du thé, des fruits, du riz cuit et d'autres comestibles; de sorte que, malgré la largeur des rues de Péking, c'est à peine s'il reste dans le milieu un étroit passage insuffisant pour ceux qui vont et viennent. A travers cette issue libre on voit tourbillonner par milliers des soldats et des officiers mantchous, des mandarins de tous les rangs et de tous les boutons, des agens de police, accompagnés les uns et les autres d'une multitude de serviteurs qui portent des parasols, des drapeaux, des lanternes peintes, et diverses autres marques caractéristiques de leur dignité. Là aussi s'entassent et se pressent les convois funèbres suivis de leur cortége en deuil, et les joyeuses noces, avec l'accompagnement obligé de tam-tams, et la longue file de conviés, deux choses que l'on rencontre à Péking presqu'à chaque angle de rue, contraste de reproduction et de mort; trépas et mariage, ces deux grandes phases de la vie humaine. Là s'engagent aussi d'interminables files de dromadaires qui arrivent de Tartarie, chargés de charbon, et des myriades de chariots attelés, ou de charrettes à bras, ou de brouettes remplies d'herbages et d'autres denrées venues de la campagne environnante. Cette populace au repos ou agitée, criant, glapissant, éclatant en gros rires, ou en aigres disputes; ces sons confus, ce retentissement étrange, par lesquels chaque débitant annonce sa denrée; le signal des barbiers qui font retentir leurs pincettes : tout cela fatigue plus qu'il n'intéresse, assourdit les oreilles au lieu de captiver les yeux.

On voit à Péking beaucoup de femmes dans

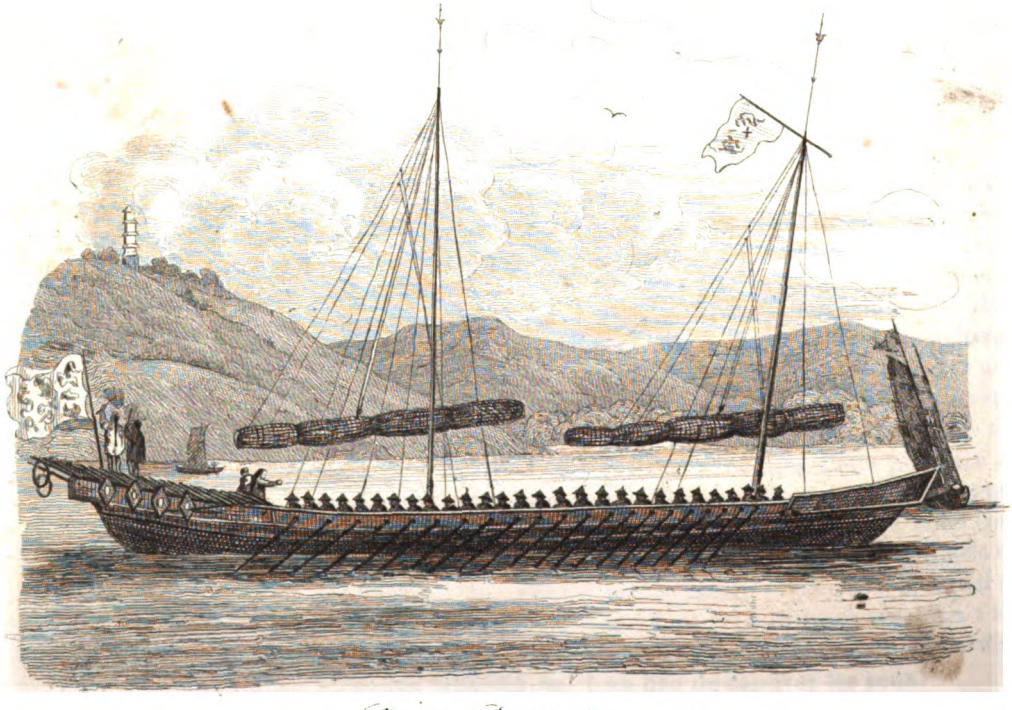
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Bateau de transport de Canton.

1 Barco transporte de Canton.



2. Grande Peniche de guerre.

2 Gran Penique de guerra

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

les rues. Celles de race chinoise ne sortent que rarement et vont à pied; celles de race tartare montent à cheval presque tous les jours. Ces dernières portent de longues robes de soie qui leur tombent jusqu'aux talons; elles sont facilement reconnaissables à la longueur de leurs pieds, aussi démesurés que ceux des Chinoises sont petits et courts. Les femmes tartares se coiffent à peu près comme les Chinoises, avec les cheveux relevés et lisses; et quoique leur visage soit couvert de rouge et de blanc, on voit aisément qu'elles ont le teint naturellement plus beau que ces dernières.

Nulle police au monde n'est mieux réglée que celle de Péking. Au bout de chaque rue, et souvent échelonnées dans les longues rues, sont des barrières avec une guérite et un factionnaire, sans compter une foule de corps-de-garde disséminés çà et là. Outre ces surveillans spéciaux, existe un service inaperçu, qui tient la bourgeoisie intéressée au maintien de l'ordre. Par chaque dix maisons et à tour de rôle, un chef de famille est obligé de veiller à la sûreté et à la police d'un quartier. Si le moindre trouble survient dans les dix maisons placées sous son contrôle, le dizenier est obligé d'aller avertir le corps-de-garde, et la force armée intervient. Le service de nuit se fait au moyen de *watchmen* qui, au lieu de crier les heures, frappent par intervalle sur un tube de bambou qui rend un son aigre et perçant.

Le lord Macartney partit de Péking le 7 octobre, sans qu'il eût recueilli de sa mission tous les résultats commerciaux et diplomatiques qu'il en espérait. En retour des deux millions et demi qu'elle coûtait à la Compagnie anglaise, l'ambassade rapportait quelques présens de l'empereur et une lettre conçue en termes peu significatifs. Le 8 octobre, on s'embarqua sur le Pei-Ho, et, tout le long du fleuve, on put voir quelles misérables huttes, quelle pauvre population entouraient la capitale chinoise. Du Pei-Ho, on passa dans l'Eu-Ho, et de là dans le célèbre canal impérial.

Ce canal est, sans contredit, un des plus beaux et des plus utiles ouvrages qui soient sur le globe. Le docteur Jonhson disait de lui que ce serait honorable pour un homme, si haut placé qu'il fût, de pouvoir dire: « Mon grand-père a vu le canal impérial de la Chine. »

Comparées à cet immense fleuve dormant, nos voies d'eau sont des travaux mesquins et sans étendue. Les Chinois et les Mantchous se disputent la gloire de l'avoir créé. Les premiers disent qu'il est antérieur à la grande muraille, les autres prétendent qu'il ne date que du treizième siècle. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage atteste plus de science et de génie qu'aucun des deux peuples habitant la Chine n'en possède aujourd'hui. Pour faire promener ce canal dans un espace de six cents milles de longueur, il a fallu mettre à contribution tous les beaux fleuves de l'empire, sans les épuiser ni abaisser leur lit. Ainsi de petites prises ont été faites à l'Eu-Ho, au fleuve Jaune et au Yang-tzé-Kiang, de manière à ce que le niveau du canal fût toujours à la même hauteur, sans que la sécheresse ou les inondations vinssent le modifier. Cependant, sur une aussi grande étendue de terrain, l'eau n'est pas toujours stagnante; elle a des courans qui proviennent d'un jeu d'écluses grossières qui, de temps en temps, coupent le canal.

Quand il a fallu exécuter ce gigantesque travail, de grands obstacles ont dû se présenter pour faire accorder le niveau général avec les différens niveaux des eaux nourricières. Dans certains endroits, le sol a été creusé jusqu'à soixante-dix pieds de profondeur; dans d'autres, on a construit au milieu d'étangs profonds, au sein d'immenses et mouvans marécages, des chaussées hautes, massives et larges. Des lacs même ont été traversés ainsi dans un diamètre de plusieurs milles; et alors l'eau du canal domine tellement celle du lac, que cela constitue presque une navigation à deux étages. De temps à autre, sur le canal impérial apparaissent des ponts, divers de formes et de matériaux. Les uns ont des arches gothiques, d'autres des arches demi-circulaires, d'autres enfin des arches en fer à cheval. Il en est dont les piles sont si élevées que des navires de deux cents tonneaux passent sous les arches sans caler leurs mâts.

Cette portion de la Chine centrale où voyageait alors l'ambassadeur abonde en lacs, au bord desquels vivent des familles de pêcheurs. Leur pêche se fait à l'aide de *leu-tzés*, ou cormorans pêcheurs (*pelicanus sinensis*). On prend le matin dix à douze de ces leu-tzés, quand ils sont à jeun, et on les place sur un radeau de bambou; puis, quand on arrive dans l'endroit convenable, le pêcheur laisse plonger un ou deux de ces oiseaux, et leur ôte le poisson du bec quand ils reviennent sur l'eau. Ces leu-tzés, dont la grosseur ne dépasse pas celle d'un canard, saisissent souvent et rapportent des poissons qui pèsent autant qu'eux. Quand les deux leu-tzés sont fatigués, on leur donne à

Digitized by Google

manger le fretin comme récompense, et on en envoie deux autres en quête. Des milliers de bateaux et de radeaux couvrent les lacs où cette pêche se pratique.

Au-delà des lacs commence la plus belle zône de la région chinoise, remplie de temples, de villages, de villes et de monumens. Dans la campagne, tout était couvert de froment et de coton; ses coteaux eux-mêmes étaient cultivés jusqu'à leur sommet, terminé par des bouquets d'arbres. Chaque maison avait son jardin et son verger, avec des fleurs et des fruits de toute espèce.

L'ambassade approchait du fleuve Jaune, et, comme pour préparer l'œil à ses dimensions, le canal impérial s'ouvrait dans une largeur de mille pieds, bordé de chaussées et de quais dont la maçonnerie est de marbre et de granit. Avant de traverser le rapide courant du fleuve, les mariniers chinois voulurent faire leur sacrifice habituel au génie de ses eaux. Alors des volailles, des cochons, des canards furent égorgés à bord des yachts de l'ambassade, et l'on plaça les victimes sur le gaillard d'avant, à côté de coupes et de plats chargés de viandes cuites. A un signal donné par les gongs, le capitaine prit les coupes, les vida l'une après l'autre dans le fleuve, et fit rapporter les viandes à la cuisine de l'équipage. Des fusées et des pétards annoncèrent la fin du sacrifice.

Les yachts, rentrés sans encombre dans le canal, traversèrent tour à tour Saupou, Yang-Tchou et Seou-Tcheou, situées toutes les trois dans le Yang-tzé-Kiang. Cette dernière est la ville du goût et de la mode : elle fournit aux sérails des opulens Chinois les femmes les plus attrayantes et les mieux élevées.

Après le Yang-tzé-Kiang, l'ambassade parcourut le Ché-Kiang dont la capitale Hang-Tcheou est assise aux bords du lac Si-Hou. C'est le célèbre Kinsai de Marco-Polo, la capitale de la Chine des Song, ou Chine méridionale. Au-delà de cette ville, la campagne se montra moins découverte et moins rase; les villes devinrent plus clairsemées, mais une foule de bourgs, de villages et de hameaux garnissaient les hauteurs. Bientôt l'arbre à thé, que l'ambassade n'avait pas aperçu jusque-là en plantation, devint moins rare de jour en jour, d'heure en heure.

A deux ou trois reprises, il fallut franchir une partie de la distance par terre. Des chevaux ou des chaises de bambou furent fournis pour cela. On arriva ainsi, moitié par eau moitié par terre, dans la région que baigne le lac Poyan, la plus triste, la plus déserte, la plus désolée de toute la Chine. C'était un enfer; mais le paradis était à ses portes. Le Khiang-Si s'ouvrit bientôt devant les voyageurs, avec sa campagne peuplée comme une ville, ses manufactures innombrables, ses temples, ses maisons de plaisance et ses palais. A sa suite venait la province de Canton, dont la limite est au sommet de la montagne de Mélin.

Jusque-là l'ambassade avait été traitée avec une civilité respectueuse par toutes les classes de Chinois; mais, quand elle eut mis le pied dans la province de Canton, elle eut à essuyer les injures des paysans qui sortaient exprès de leurs chaumières, pour l'insulter. Vainement les mandarins chargés d'escorter le lord Macartney s'interposèrent-ils pour empêcher de pareilles scènes; elles redoublèrent de violence à mesure que l'on s'approcha de la ville de Canton. « Diables étrangers! démons étrangers! » criait-on sur toute la route. Les Anglais s'y résignèrent.

Ils naviguaient alors sur le Tigre, et de chaque côté se produisaient à eux de nouveaux points de vue; ici un rocher haut de sept cents pieds surplombant le fleuve; là un temple dédié à la déesse Pousa et peuplé d'anachorètes. A droite et à gauche se succédaient de belles plantations de riz, de sucre et de tabac.

Enfin le 11 décembre, après soixante-trois jours de route au travers du vaste empire, lord Macartney fit son entrée à Canton au milieu de plusieurs yachts de plaisance que la factorerie avait envoyés au-devant de lui. Le vice-roi de la province le reçut le jour même en audience solennelle. Cette ambassade avait été, le long du chemin, constamment défrayée par l'empereur, et, d'après le compte même des mandarins qui l'escortaient, elle devait faire sortir du trésor impérial près de quatre millions de francs.

L'ambassade anglaise piqua d'honneur la Hollande; elle voulut aussi tenter fortune à Péking, et l'année suivante 1794, elle y envoya deux ambassadeurs, Isaac Tsintsing et Van-Braam. Ces délégués traversèrent toute la Chine pour se rendre dans la capitale, et ils y arrivèrent exténués, parce que rien n'avait été préparé pour leur rendre la route facile et douce. Là, soit qu'on commençât à trouver que les visites de ce genre devenaient trop fréquentes ou trop coûteuses, soit que la nation hollandaise ne parût pas aussi utile à ménager que l'Angleterre, l'empereur ne se mit pas pour les nouveaux venus en grands frais de représentation. On les logea assez mal; on les nourrit avec peu de soin et peu de recherche, et quand le jour

Digitized by Google

de l'audience fut venu, il fallut qu'ils expiassent par leurs prosternemens réitérés l'entêtement irrespectueux des Anglais. On alla même jusqu'à les faire agenouiller un jour et frapper neuf fois la terre de leurs fronts devant des vivres que l'empereur leur offrait et qui venaient de sa table: d'autres fois la même révérence se répéta devant un paquet de raisins secs, devant un peu de pâtisserie, qui sortaient des cuisines impériales. Le matin, à trois heures, par un froid très-vif, quand l'empereur se rendait au temple, on venait réveiller ces pauvres diables pour qu'ils vinssent faire nombre au cortége et se prosterner de nouveau. Enfin la vie de ces délégués de la Hollande ne fut à Péking qu'une étude de ko-tous, ou adorations. Dans les trente-six jours qu'ils passèrent dans la capitale, ils avaient fait de tels progrès que l'empereur leur en envoya faire compliment. Etait-ce de bonne foi ou par ironie? Du reste, cette ambassade, toute destinée à des ouvertures commerciales, ne laissa pas aux délégués une seule occasion de parler de ce sujet, tant on savait les amuser de cérémonial et d'étiquette. L'empereur fit dire qu'on venait de Batavia pour le remercier et lui rendre hommage, et ce fut là tout ce que la Hollande retira de sa démarche.

Il faut dire que les Anglais ne furent pas plus heureux en 1814, quand lord Amherst remonta le Pei-Ho. Cet ambassadeur britannique n'ayant pas voulu se soumettre à la cérémonie du ko-tou, il fut décidé qu'on ne le recevrait même pas en audience solennelle, et l'ordre de son départ suivit de quelques heures le moment de son arrivée.

Depuis lors, aucune mission diplomatique n'a eu le privilége d'aborder la capitale chinoise. Effrayé de plus en plus de la position commerciale que les Européens prenaient à Canton, l'empereur n'a pas voulu que l'influence agît à la fois au centre et aux extrémités. Il a fermé sa capitale aux ambassades étrangères. La seule excursion intéressante qui ait eu lieu a une date fort récente. En 1832, un navire de la Compagnie des Indes, *le lord Amherst*, ayant à son bord M. Lindsay et le révérend M. Gutzlaff, explora les ports de la Chine septentrionale. *Le lord Amherst* mouilla à Canton, et ensuite à Emouy dans la province du Fo-Kien, où MM. Lindsay et Gutzlaff mirent pied à terre, malgré la résistance des autorités indigènes. Sachant l'un et l'autre le chinois, ils s'initièrent complètement dans les mœurs et les usages du pays.

Ayant poursuivi leur route, ils mouillèrent devant une île nommée Ki-Tan, où résidait l'amiral chinois, Tsung-Ping, ou Wan-Tahin. Voici comment M. Lindsay rend compte de son entrevue avec ce dignitaire. « L'amiral fut reçu à bord du *lord Amherst* avec les respects dus à son rang; on le salua de trois coups de canon; mais il paraît que les idées qu'il avait pu acquérir sur le caractère des peuples étrangers ne lui donnaient pas l'opinion qu'il fût besoin de beaucoup de politesse avec nous. « D'où venez-vous? Quel est votre pays? Quelle affaire avez-vous ici? Il faut partir sur-le-champ, etc. » Telles furent ses premières paroles dites coup sur coup. Je ne faisais que de commencer à répondre, lorsque Son Excellence se tourna vivement vers M. Gutzlaff, et lui dit : « Vous êtes Chinois? » M. Gutzlaff ayant fait une réponse négative, il le pria d'ôter son bonnet pour voir s'il portait une queue. Cela fait, il reprit. « Non, je vois que vous êtes Portugais. » Je lui déclarai que le bâtiment était anglais, assertion qu'il accueillit avec l'incrédulité la plus complète, disant : « J'ai vécu à Macao, et je connais les barbares. Votre navire est de Macao. » Je répliquai à mon tour qu'il était étrange que Son Excellence m'accusât d'une telle imposture, et que nous étions bien Anglais, ainsi que le bâtiment, en dépit de ce qu'il pouvait avoir connu et appris à Macao. » Je pris alors un crayon et j'écrivis sur un morceau de papier : *Ta-Ying-Kwo* (la Grande-Bretagne) est mon pays; puis je le lui mis dans la main. En le recevant, il partit d'un éclat de rire dédaigneux et s'écria : « Quelle absurdité! la grande nation anglaise! C'est la petite nation que vous voulez dire! Vous me débitez là des mensonges. » Jusqu'à ce moment, j'avais été parfaitement maître de moi-même, et j'avais répondu avec civilité à ses observations injurieuses; mais je dois avouer que la grossièreté de ces dernières paroles triompha entièrement de mes dispositions pacifiques. Je lui arrachai des mains le papier qui continuait d'exciter son hilarité, et, saisissant son bras, je lui dis : « Puisque vous n'êtes venu à bord de mon bâtiment que pour insulter ma nation (*Ta-Ying-Kwo*) et moi-même, j'insiste pour que vous partiez immédiatement. » Puis, ajoutant l'action aux paroles, j'allais le contraindre à quitter la cabine. Son Excellence vit alors qu'elle était allée trop loin et commença à se justifier. « Je vous prie de m'excuser; mon intention n'était pas de vous offenser; vous savez bien qu'il y a le *Ta-se-Ying*, et le *Leaon-se-Yang* (la première de ces dénominations s'applique au Portugal, et la seconde à Goa); je pen-

Digitized by Google

sais qu'il y avait aussi le *Ta-ying-Kwo* et le *Leaon-yang-Kwo;* je reconnais mes torts, et je vous prie de les excuser. » Cette ingénieuse apologie fut accompagnée de force révérences et de démonstrations aussi humbles qu'elles avaient été insolentes auparavant. Il resta long-temps à bord; mais ses manières et sa conduite furent si étranges, qu'elles nous firent soupçonner que son jugement n'était pas parfaitement sain, soupçon dans lequel nous confirmèrent les officiers de sa suite. »

De l'île de Ki-Tan, où nos voyageurs lièrent quelques relations avec les natifs, *le lord Amherst* remonta la côte jusqu'à la hauteur de Fou-cho-Fou où résidait le gouverneur-général de la province de Che-Kiang. Malgré tous les obstacles et tous les refus, les deux courageux Anglais arrivèrent jusque dans cette ville, et demandèrent hardiment le vice-roi : sur des indications assez précises, ils marchèrent vers son palais; mais ce fut en vain qu'ils demandèrent à lui être présentés. On voulait même les obliger à coucher dans un bateau, demeure habituelle des Chinois de la dernière classe, quand la fermeté et l'énergie de MM. Lindsay et Gutzlaff les firent changer de ton. Il paraît que c'est là un des traits distinctifs du caractère indigène. « Il est digne de remarque, dit M. Lindsay, que du moment où nous bravâmes leur autorité, l'attitude de la plupart des mandarins qui se montraient d'abord indifférens, devint plus amicale, et le ton de Whang lui-même, si insultant et si dédaigneux auparavant, prit la forme du raisonnement et de la persuasion. C'est un fait si singulier et si contraire aux principes généraux de la nature humaine, que l'expérience seule en peut démontrer la réalité; mais, dans tous les cas où il s'agit d'affaires plus ou moins importantes, on n'obtient rien ou peu de chose du gouvernement chinois, ou de ses officiers, par d'humbles supplications et des raisons conciliatrices; tandis que, si l'on change de ton, sur-le-champ on obtient l'objet de sa demande, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils semblent montrer dès-lors à votre égard plus de bon vouloir et de cordialité. »

Depuis le premier jusqu'au dernier jour de sa station à Fou-cho-Fou, il fallut que *le lord Amherst* se tînt sur ses gardes contre les ruses actives ou la fourberie dilatoire des marchands de la ville. Un jour le navire fut même obligé de quitter son poste sur la rade pour venir dans le port en imposer aux douaniers du vice-roi. L'accueil qu'on lui fit à Ning-Po fut plus cérémonieux et plus poli; mais les mêmes impossibilités se reproduisirent dans les transactions. En vain MM. Lindsay et Gutzlaff prêchèrent-ils, devant la foule, les avantages qui devaient résulter de communications plus fréquentes et plus faciles; les mandarins objectèrent les lois fondamentales de l'empire et les défenses formelles de l'empereur. A Shang-Hé, dans le Kiang-Sou, la résistance des autorités alla si loin que, pour obtenir justice et protection, les Anglais furent obligés d'enfoncer à coups d'épaules les portes du palais du gouverneur. Enfin, après une relâche sur les côtes de la Corée, *le lord Amherst* rentra à Macao vers la fin de 1832. Les hardis voyageurs qui dirigeaient cette entreprise concluent de leurs diverses tentatives, que la vieille antipathie du peuple chinois envers les étrangers, ou plutôt *les barbares*, d'après la signification exacte du nom qu'on leur donne, commence à faire place, même dans les provinces les plus arriérées, au desir et au besoin de lier avec eux des relations commerciales qui profitent aux intérêts nationaux. La politique seule des empereurs fait encore obstacle au développement de semblables rapports; mais il est impossible que cette politique ait long-temps raison contre l'esprit civilisateur et le progrès industriel qui renouvèlent peu à peu les sociétés humaines.

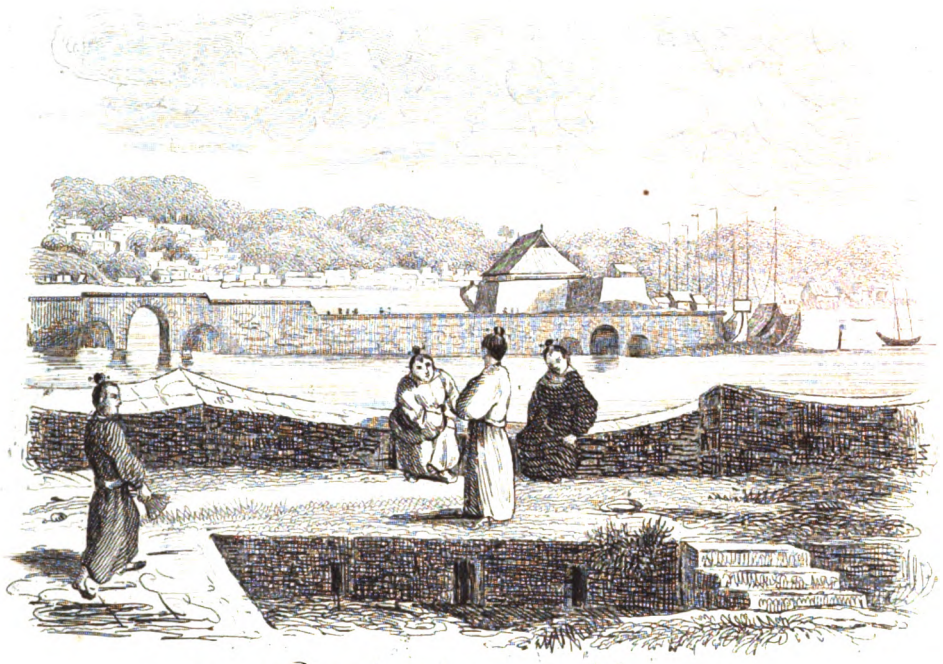
CHAPITRE XXXVIII.

CHINE. — RÉSUMÉ. — HISTOIRE NATURELLE, GOUVERNEMENT, RELIGION, MŒURS, USAGES, LOIS, LITTÉRATURE, SCIENCES, ARTS.

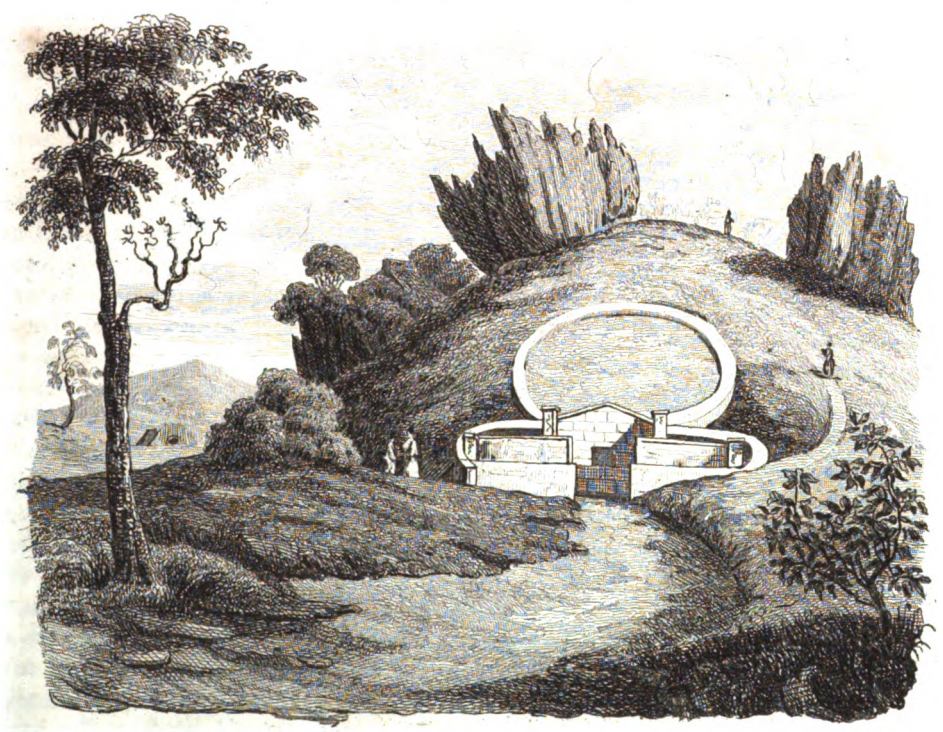
La géographie de la Chine est un travail si vague au milieu de données contradictoires, si gigantesque par ses proportions, que des volumes ne suffiraient pas à la débattre et à l'établir. Comment se reconnaître au milieu des 1,572 villes, des 2,796 temples, des 3,168 ponts, des 10,809 édifices, ou encore parmi les 765 lacs et les 14,605 montagnes nommés par les auteurs chinois? Son histoire naturelle, précisée dans quelques faits, n'est pas moins douteuse dans d'autres, et au total fort incomplète.

Dans une étendue qui se prolonge entre le 69° et le 141° de longitude E. et le 18° et le 51° de latitude N., au milieu de tous les accidens de terrain imaginables, avec des contrées montueuses et des vallées inondées, des steppes et des marécages, des plaines fécondes et des coteaux productifs, regorgeant de bras, sillonnés de canaux, la Chine doit produire tout ce qu'elle a la volonté de produire, et peu de variétés d'arbres et de plantes doivent échapper à sa vaste nomenclature.

Digitized by Google



3. Sapa-Kiang, Capitale de Liou-tcheou.



4. Tombeau à Liou-tcheou.

4 Sepulcro en Liu-Cheu.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'agriculture est honorée en Chine de temps immémorial, et, à une certaine époque de l'année, se célèbre une fête dans laquelle l'empereur pousse une charrue et trace lui-même un sillon. Des témoins oculaires nous ont laissé une poétique description de cette solennité. Le quinzième jour de la première lune, l'empereur se transporte avec les princes de sa famille et les principaux dignitaires de l'État au champ désigné pour la cérémonie. Autour du champ sont groupés les laboureurs de la province, accourus pour la fête. Quand l'empereur est entré dans le champ, il se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer *le Tien*, le Dieu du ciel; il prononce à haute voix une prière, puis immole un bœuf qu'il offre au maître de tous les biens. Alors la charrue est amenée avec un magnifique attelage de bœufs. Le souverain en saisit le manche, pique les bœufs et ouvre son sillon; les princes continuent pour faire place aux mandarins, qui laissent aux laboureurs le soin de terminer la besogne. Au même jour, dans tout l'empire, les vice-rois exécutent la même cérémonie, au nom de l'empereur. Les semailles se célèbrent avec la même pompe, avec les mêmes acteurs et les mêmes témoins. Il faut ajouter pourtant que d'autres voyageurs ont vu les choses sous un aspect moins riant. Suivant eux, l'agriculture chinoise est beaucoup plus arriérée qu'on ne se le figure en Europe. De là, sans doute, ces famines qui, de temps à autre, déciment la population de l'empire. Dans un pays qui repousse le secours des greniers étrangers, on conçoit quels affreux malheurs résultent d'un mécompte dans les récoltes.

Tous les animaux domestiques de l'Europe se retrouvent en Chine; il y a de plus le chameau, qui est petit et dégénéré. On rencontre dans ses forêts l'éléphant, le rhinocéros unicorne, le lion sans crinière, le tigre, les singes, le gibbon aux longs bras, le magot à la face hideuse, et le pithèque, qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme, le cerf, le sanglier, le renard et une foule d'autres animaux. Les volailles abondent, surtout les canards. Parmi les oiseaux on distingue le faisan doré et argenté, la sarcelle et l'oiseau pêcheur. La dorade chinoise, ornement des bassins du pays, a été transportée en Europe, où elle sert au même usage.

La Chine a des mines d'argent qui sont peu exploitées. L'or s'extrait des sables que roulent quelques rivières. Le *toutenague* est un métal qui n'appartient qu'à la Chine. Les naturels font des vases et des chandeliers avec cette substance, blanchâtre. Le cuivre jaune sert à fabriquer la petite monnaie qui a cours dans l'empire. Le mercure, l'arsenic sulfuré se trouvent en abondance. Parmi les pierres précieuses, on distingue le lapis lazuli, le jaspe, le cristal de roche, le jade néphrétique, l'aimant, le granit, le porphyre, différens marbres, au nombre desquels est un marbre noir fort sonore auquel les voyageurs ont donné le nom de *pierre musicale*. Les trois substances qui entrent dans la composition de la porcelaine de Chine sont le *pé-tun-tsé*, un feldspath laminaire blanchâtre; le *kao-lin*, un feldspath argiliforme, et le *che-kao*, ou la baryte sulfatée.

Le gouvernement chinois est une espèce d'absolutisme tempéré par le droit de représentation donné à certaines classes de magistrats. Le pouvoir suprême est exclusivement exercé par l'empereur qui prend le titre de Fils du Ciel. La couronne est héréditaire et la succession fixée depuis long-temps dans la ligne masculine; mais l'ordre de primogéniture n'y est pas toujours suivi. On ne connaît pas en Chine d'aristocratie, si l'on entend par ce mot une noblesse continuée par voie d'hérédité, perpétuant les places et les honneurs dans un nombre limité de familles patriciennes. Toutefois il y existe une aristocratie flottante, composée non pas, comme on l'a cru jusqu'ici, au gré du caprice impérial, mais d'après des règles fixes et une hiérarchie respectée. C'est l'aristocratie des mandarins lettrés qui se recrute par les examens et par les concours. Les jeunes gens de toutes les conditions sont admis indistinctement à se présenter pour le troisième grade littéraire. Ceux qui l'ont obtenu débattent entre eux le deuxième grade, qui donne entrée aux fonctions publiques. Du deuxième grade, on peut, avec une intelligence supérieure, s'élever au premier, et de là aux charges les plus hautes. Cette institution des lettrés remonte au VII^e^ siècle; elle s'est perpétuée depuis lors, malgré l'invasion et la conquête. En neutralisant l'esprit guerrier, il est possible qu'elle ait ouvert la Chine aux Tartares nomades; mais on lui doit aussi d'avoir civilisé les vainqueurs et de les avoir assouplis à l'esprit local au lieu de subir le leur; on lui doit cette longue succession de siècles tranquilles, cet ordre intérieur, ce respect des masses pour les choses établies, cette obéissance entière aux lois anciennes. Le privilége affecté à l'intelligence et non à la naissance, voilà la base du gouvernement chinois. Il n'y a dans ce pays de titre héréditaire que pour les

Digitized by Google

princes de la famille impériale et pour les descendans de Con-fu-Tzée, de Mencius et de Lao-Kium.

La hiérarchie militaire, qui produit les mandarins de guerre, est aussi le résultat d'un concours. Seulement, au lieu de faire preuve d'une capacité intellectuelle, il faut justifier de l'aptitude guerrière, de la force et de l'adresse dans les exercices du corps. Les grades militaires sont du reste très-inférieurs aux grades lettrés. Les mandarins lettrés sont au nombre de quatorze mille dans tout l'empire, depuis le premier jusqu'au huitième ordre, tous caractérisés par le bouton de l'habit: les respects du peuple, les faveurs du souverain sont pour eux. Les mandarins de guerre, dont on compte vingt mille, sont des dignitaires subalternes, obéis de leurs soldats, mais avec moins d'influence directe sur les autres habitans.

L'administration des provinces chinoises est partagée entre plusieurs officiers qui n'ont pas de contrôle les uns sur les autres, et qui doivent porter devant la cour les affaires pendantes entre eux. Le gouverneur-général, que les Européens nomment vice-roi, a presque toujours deux provinces sous sa dépendance. Il y a en outre un intendant de province, un surintendant des lettres, un directeur des finances, un juge criminel, et deux intendans, l'un pour les salines, l'autre pour les greniers publics. Le département, l'arrondissement, le district ont encore chacun des magistrats particuliers qui cumulent des fonctions administratives et judiciaires. L'empereur nomme à tous ces emplois, sur une liste de candidats en nombre triple de celui des vacances. Les rapports, les décrets officiels du souverain sont imprimés dans la *Gazette de Péking*, et répétés ensuite par les gazettes provinciales. Quand ces décrets doivent froisser quelques intérêts ou soulever quelques oppositions, l'empereur entre dans une polémique officielle sur les motifs qui ont déterminé la résolution. La chose va même si loin, que dans un temps de fléau, comme famine, épidémie, tremblement de terre, le chef de l'Etat s'en fait responsable devant ses sujets; il s'accuse d'avoir irrité le ciel en négligeant ses devoirs; il annonce qu'il va le conjurer par des jeûnes, des retraites et des prières extraordinaires.

L'empereur est le chef suprême de l'administration et de l'armée. Les forces militaires dont il peut disposer ont été l'objet d'estimations diverses. Barrow parle de 2 millions de soldats; les missionnaires, de 1,400,000; Malte-Brun, de 500,000; mais le plus vrai de tous ces chiffres paraît être celui du voyageur russe Timkowski, qui divise les troupes réglées en quatre corps: le premier, fort de 67,000 hommes, et composé de Mantchous, élite de l'armée, jouissant de priviléges énormes; le second, composé de 15,000 Mongols; le troisième, de 27,000 Chinois; enfin le quatrième et le plus nombreux, de 500,000 hommes, Chinois également. Entre ces deux derniers corps, la différence qui existe, c'est que les ancêtres des premiers se joignirent aux Mantchous dès les premiers jours de leur invasion, et les aidèrent dans la conquête, tandis que les seconds se battirent pour leur nationalité. Les bataillons d'élite sont groupés d'habitude dans la capitale ou aux environs; les autres se disséminent au sein des deux mille places fortifiées de l'empire. Avec les milices mobiles, dont le nombre s'élève à 125,000 hommes, la force totale de l'armée est de 740,000 soldats, dont 175,000 cavaliers. Il existe en outre, et comme auxiliaires indépendans, une cavalerie mongole, dont l'organisation rappelle celle des cosaques du Don et de l'Oural. On porte son chiffre à 500,000 hommes.

Presque tous les soldats chinois sont mariés, et leurs enfans qui sont inscrits dès le jour de leur naissance dans les cadres des corps servent ensuite à les recruter. Outre ses armes, un cheval, une maison, et une certaine portion de riz, chaque soldat des trois premiers corps touche une solde mensuelle de 3 ou 4 lanes (24 à 32 fr.) Avec cet argent, il faut qu'il s'habille, et, comme il le fait à sa guise comme à ses frais, il en résulte que les corps n'offrent point d'uniformité dans le costume. Les uns ont des vestes bleues bordées de rouge, ou brunes bordées de jaune; les autres, de grands pantalons, ou bien des culottes avec des bottes par-dessus: ici se voient des archers avec leurs longues robes de coton garnies de petits glands et nouées dans le milieu avec une ceinture; là des fusiliers avec leur casque en carton ou en cuir, dont les côtes se rabattent sur les joues et tombent sur les épaules (PL. XXXVII — 5).

Le quatrième corps, celui de 500,000 hommes, reçoit des portions de terrain qu'il cultive. Comme il offre une ressource contre la faim, son recrutement se fait de la manière la plus facile, et les malheureux briguent en foule la faveur d'être inscrits sur ses cadres.

De tous les bataillons chinois, il n'y a guère que la cavalerie qui ait de la force et de la tenue. Les fantassins, armés de mauvais fusils à mèche, sont sans énergie et sans discipline;

Digitized by Google

l'artillerie encore dans l'enfance a presque peur de ses propres canons. L'entretien total de l'armée s'élève, d'après Timkowski, à 87,400,000 lanes (699,300,000 fr.).

On a beaucoup parlé des lois chinoises et de leur stabilité. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse en avoir sous le point de vue philosophique, on ne peut nier qu'elles ne soient merveilleusement appropriées à la politique du pays et au tempérament indigène. Ce sont de bons réglemens de police, dit Malte-Brun, accompagnés de bons réglemens de morale. L'empereur respecte ces lois, parce qu'elles sont un excellent instrument de despotisme direct ou indirect. Les mandarins n'ont point d'intérêt à les changer non plus; car c'est par elles qu'ils exploitent l'obéissance populaire, sauf à compter avec l'empereur. Il existe pourtant des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre un supérieur. Mais on a aussi la certitude qu'une peine punira cette hardiesse. Point de désunion parmi les gouvernans; car le fouet impérial est là qui nivelle les prétentions et comprime les rancunes; point de résistance chez le peuple, car il est rusé autant que lâche, et avec la ruse il domine presque ses maîtres. On le vole, mais on lui permet de voler, et il le fait de toutes les façons. On rend mal la justice; mais seulement envers ceux qui sont assez ridicules pour ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Les malheureux, à la veille de mourir de faim, se font bandits ou pirates. On les pend s'ils ne sont pas les plus forts et s'ils se laissent prendre; s'ils résistent, s'ils tiennent tête à l'empereur, on traite avec eux, on les gagne à la cause de l'ordre avec des places de mandarins. Ainsi fait-on, mais seulement pour des fonctions subalternes, dans les pays de notre Europe où la police recrute ses agens parmi les forçats.

L'éducation d'ailleurs, les usages, le cérémonial de la vie ordinaire, façonnent de bonne heure le Chinois à l'obéissance. Il ne fait pas un pas sans qu'une révérence, un compliment, une servitude quelconque n'y soient attachés. L'orgueil natif se trouve de la sorte annulé par le frottement social. Mais un autre secret de la politique chinoise, une des causes les plus influentes de son immuabilité, c'est, le croirait-on! son système pasigraphique, qui interdit à la langue écrite de reproduire par des groupes alphabétiques les consonnances de la langue parlée. « Rangez les idées fondamentales, ou généralement nécessaires, dit Malte-Brun, dans un ordre quelconque; classez sous ces idées-mères toutes les autres idées que vous fournira la langue vulgaire, ou qui se présentent à votre jugement; donnez à chaque idée-mère un seul signe représentatif; mais que ce signe soit arbitraire ou informe; que ces signes, comme autant de véritables clefs de votre langue, soient la base constante des signes également abstraits et arbitraires qui dénoteront les idées subordonnées: voilà la langue savante de la Chine toute formée. Ses clefs, au nombre de 214, et ses autres signes dérivés, au nombre de plus de 80,000, n'expriment pas des mots, mais des idées; ils ne s'adressent qu'à la vue et à la mémoire: l'imagination n'est point réveillée par ces signes arbitraires, et la voix n'en saurait exprimer la centième partie. La beauté d'un poëme chinois consiste à ne pouvoir être rendu par la déclamation; et les grands savans du pays discutent entre eux en traçant en l'air, avec leurs éventails, des caractères qui ne répondent à aucun mot de la langue parlée. »

Quant à la langue chinoise parlée, elle se compose de monosyllabes, et à peine y a-t-il 350 mots différens pour une oreille européenne; mais, à l'aide de quelques inflexions de voix, les Chinois en distinguent un nombre infiniment plus grand. Ainsi, selon les intonations, le mot *tchoan* peut signifier maître, cochon, cuisine, colonne, libéral, préparer, vieille femme, esclave, prisonnier. D'autres fois même, le son étant semblable, plusieurs idées se trouvent attachées à un mot; *pe* bref, par exemple, veut dire nord, blanc, cyprès, cent, et une foule d'autre choses. La syntaxe est en outre d'une indigence vraiment barbare: comme elle n'a ni déclinaisons, ni conjugaisons, elle remplace les unes et les autres par des circonlocutions puériles. La langue savante, de son côté, rejetant ces secours, accumule les mots, en sous-entendant leurs rapports. Pour exprimer que la mer n'a point de bornes, elle écrit: *mer aucune borne*. Sèche, obscure, arriérée, cette langue a un caractère évident d'antiquité; elle paraît être la souche du thibétain et de l'annamitique.

L'influence de cette pasigraphie sur la politique de la contrée est plus grande qu'on ne pourrait le croire. Elle perpétue l'enfance des peuples, et tient les idées d'un ordre élevé au-dessus de leur examen. La langue parlée, placée de la sorte dans un état d'infériorité, ne participe point des progrès qui se font dans une autre sphère; et la langue écrite, bornée dans ses signes conventionnels, ne trouve que difficilement des formules pour des idées et des impressions nouvelles.

Aussi a-t-on toujours exagéré la somme des

Digitized by Google

connaissances littéraires et scientifiques des Chinois. Avant que les Européens missent le pied sur leur territoire, ils ignoraient complètement les sciences mathématiques et les arts qui en dépendent. Leurs observations astronomiques étaient sans exactitude et sans précision, et ce fut à l'aide de procédés plus sûrs, et à la suite d'expériences vérifiées, que nos missionnaires parvinrent à se fonder dans le pays une importance comme astronomes et physiciens. Depuis lors, chargés de tous les travaux en ce genre, ils mirent la science chinoise à peu près au niveau de celle de l'Europe. Et ce progrès fut tellement le résultat d'une importation étrangère, que le bannissement des religieux amena une décadence complète dans les notions acquises. Quand l'ambassade anglaise passa à Péking, la chose en était venue au point que le Chinois, président du tribunal des mathématiques, vint supplier Barrow et le docteur Dwinddie de l'aider dans les calculs astronomiques de l'almanach national. Jusqu'alors il s'était servi de la *Connaissance des temps*, qu'on lui envoyait de Paris; mais la Révolution française ayant suspendu toute communication, il avait fallu y suppléer avec les simples formules locales, qui livraient les résultats aux chances du hasard. Ce fut donc avec un vif plaisir que le président accepta un recueil d'almanachs nautiques appartenant au docteur Dwinddie, et calculés pour le méridien de Greenwich jusqu'à l'année 1800.

Les autres sciences ne sont pas plus avancées en Chine. Quant aux arts, on peut juger même en Europe de ce qu'ils sont dans cet empire: le bizarre, c'est le beau; architecture, peinture, sculpture, tout est fantasque, monstrueux. Deux découvertes seules semblent leur appartenir, quoique imparfaites; celle de l'impression sur planches gravées, mais non pas mobiles, et celle de la boussole. La polarité de l'aimant était en effet connue des Chinois du temps de Marco-Polo; ce voyageur l'aurait-il révélée à quelque compatriote, et l'inventeur européen ne serait-il qu'un plagiaire?

Quant à la navigation, elle est évidemment misérable et arriérée. Les vaisseaux sont des machines énormes dont quelques-uns portent jusqu'à 1000 tonneaux. Les deux gaillards fort élevés servent à en retarder la marche: incapables de s'élever d'une côte où le vent les affale, leurs jonques font fréquemment naufrage. Cinquante bâtimens sur cent périssent dans les traversées. Les ancres sont en bois. Ne connaissant pas nos instrumens de précision, les pilotes se dirigent par les relèvemens de terres, et par la position des astres, quand la côte est hors de vue. De toutes leurs embarcations, les champans sont les plus jolies, les plus gracieuses, les plus propres. On les peint avec un beau vernis jaune, et les voiles sont fabriquées avec des nattes fort jolies.

Les cordes de halage sont en écorce de bambou. Les arts mécaniques ont seuls atteint dans l'empire une importance et une perfection relatives. Les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque, et les autres industries sédentaires, prouvent dans les natifs la plus ingénieuse patience.

Nous avons vu ce qu'étaient les monumens des Chinois. Quant à leur littérature, elle est fort peu appréciable même aujourd'hui que des traductions d'ouvrages chinois circulent en Europe. Ils ont des livres imprimés, à Péking surtout, où les bibliothèques impériales en fourmillent, et dans les provinces, soit au sein des établissemens publics, soit chez les lettrés. La Chine possède entre autres ouvrages une encyclopédie en soixante-quatre volumes, rédigés par Vang-hong-Chan, écrivain distingué qui vivait vers 1600, à peu près à la même époque où les missionnaires arrivèrent en Chine. Dans ce travail, Vang-hong-Chan avait été aidé par son fils. Au milieu des singularités que ce livre renferme, on remarque une citation au sujet de mousquets européens. La classification des matières, fort étrange d'un bout à l'autre, a, comme on le pense, peu d'analogie avec la nomenclature de d'Alembert et de Diderot. Voici comment le savant chinois a procédé: 1° astronomie; 2° géographie; 3° portraits des personnages marquans et des différentes tribus de chaque région; 4° mystère du grand cycle et du Pa-Koua; 5° architecture; 6° meubles et instrumens de guerre, d'agriculture, de jardinage et de pêche; 7° anatomie; 8° costumes; 9° jeu des échecs et autres jeux; 10° anciens caractères chinois; 11° botanique et histoire naturelle des différentes contrées; 12° manière de boxer et de faire des armes; 13° art du bûcheron; 14° art de la danse; 15° divers moyens de conserver la santé et de prolonger l'existence; 16° des combats de coqs et de taureaux; 17° monnaies et pieces d'argent gravées.

La poésie est le grand délassement des lettrés, et de grands empereurs eux-mêmes ont fait leurs preuves en ce genre. Kian-Loung a été classé au nombre des premiers versificateurs de son empire. Son morceau le plus populaire est une ode sur le thé qui a été peinte sur toutes les

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Komi, Chef de Liou-tcheou, & sa Femme.

1. Komi, Jefe de Liu-cheú y su Mujer.



2. Prêtre & Chef de Liou-tcheou.

2. Sacerdote y Jefe de Liu-cheú.

de Sainson del.

Digitized by Google

théières du royaume. Voici comment débute cette mélopée chinoise : « Sur un feu lent, placez un vase avec un trépied; remplissez le d'eau de neige bien claire; faites-la bouillir aussi long-temps qu'il le faudrait pour rendre le poisson blanc et les écrevisses rouges. »

Les ouvrages de philosophie sont pourtant plus estimés que les élucubrations poétiques. Les préceptes de Con-fu-Tzée, philosophie des Chinois, sont formulés en sentences brèves, impératives, obscures dans le dogme, mais claires dans la partie morale et ne laissant point de doute sur la nature des devoirs civils ou religieux; par exemple celle-ci : « Il y a trois vertus radicales : la prudence pour discerner; la bienveillance universelle pour être utile; le courage pour soutenir. »

Ces codes de Con-fu-Tzée paraissent être la religion des classes éclairées de la Chine. Avant ce philosophe, le culte indigène était une espèce de panthéisme philosophique. On croit que, dans une haute antiquité, l'existence d'un Dieu rémunérateur n'en était pas exclue, et divers passages de Con-fu-Tzée donnent lieu de penser que ce sage admettait également ce dogme. Mais le sens vague et obscur de ses définitions, ses principes de morale naturelle et d'harmonie générale, en ont fait depuis un véritable spinosisme, mêlé de matérialisme et d'athéisme. Le culte purement civil, rendu au ciel, aux génies de la terre, des astres, des montagnes et des fleuves, ainsi qu'aux ames des parens, est à leurs yeux une institution sociale sans conséquence. Ce culte ne connaît point d'images et n'a point de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur lui-même en est le patriarche. Con-fu-Tzée est figuré dans ces temples par une simple tablette, devant laquelle on brûle des parfums, de l'encens, des flambeaux de bois de sandal et du papier doré. La secte des Tao-Tzée admet des idées et des pratiques qui se rapprochent de l'épicuréisme. Les fondateurs de ce parti aiment la vie contemplative; mais ils admettent l'astrologie et la magie.

On compte en Chine 1,500 temples consacrés à Con-fu-Tzée, et l'on calcule que, pendant les sacrifices qu'on y fait au printemps et vers l'automne, on y immole 27,000 cochons, 2,800 moutons, 2,800 daims et 27,000 lapins. Quant aux présens, ils consistent en 27,000 pièces de soie.

Le culte de Con-fu-Tzée et celui des Tao-Tzée, trop abstraits pour le peuple, ne pénétrèrent jamais jusque dans ses rangs. En revanche, dès que le bouddhisme indien parut en Chine, la multitude l'adopta sous le nom de culte de Fô. On a vu en quoi consiste cette religion aujourd'hui répandue dans toute la contrée.

Ce qui reste à dire sur les indigènes du vaste empire chinois se bornera à quelques traits oubliés, et à quelques détails de mœurs domestiques.

La vie retirée des femmes ne s'étend pas aux villageoises qui souvent poussent la charrue et se livrent aux plus rudes travaux; mais elle est de toute rigueur dans les classes élevées où règnent l'étiquette cérémonieuse et une espèce de hiérarchie de famille. La seule vertu qui ait de tout temps servi de thème aux admirateurs exagérés de la civilisation chinoise, c'est un respect filial qui va jusqu'à l'absurde. En Chine, comme autrefois à Rome, un père peut vendre son fils comme esclave, et soit par caprice, soit par pauvreté, il use assez fréquemment de ce droit. Les filles surtout sont presque toujours l'objet d'un marché entre les parens et le futur. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce dernier achète sans voir. Il n'est libre de résilier l'affaire qu'au moment décisif : quand la voiture qui conduit la fiancée chez son époux arrive devant le logis de ce dernier, on lui donne la clef de la portière, et, si après avoir regardé sa femme, il n'en veut pas, on la ramène chez ses parens. Seulement les cadeaux et le prix du marché ne sont pas dans ce cas restitués au futur.

Le cortége des fiancées chinoises, accompagné de musique et de chants joyeux, ressemble assez à ce qui se pratiquait chez les Grecs, lorsque la jeune épouse se promenait dans la ville, assise sur un char magnifique. La seule différence, c'est que l'épouse chinoise est invisible pour la foule, tandis que l'épouse grecque marchait au milieu de regards ravis et curieux.

La polygamie est autorisée en Chine comme dans tous les pays où l'on traite les femmes comme une marchandise; mais pour la plupart des natifs, qui ont à peine de quoi nourrir une seule femme et les enfans issus d'elle, cette tolérance ne dégénère jamais en abus. Les grands officiers de l'État ont seuls des harems peuplés de six, huit ou dix femmes chaque, suivant leurs goûts et leurs moyens. Quant au sérail de l'empereur, il est magnifiquement assorti : tous les trois ans, le gracieux souverain passe une revue de toutes les filles des officiers tartares et des personnes de distinction qui ont atteint l'âge de douze ans; puis, parmi ces familles dont il est réputé le père commun, il choisit

Digitized by Google

ses femmes et ses concubines. Celles qui ne sont pas désignées à la troisième revue sont exemptes dès-lors de cette humiliante corvée. Les femmes de service du palais, qui sont au nombre de 5,000 environ, sont prises parmi les troisièmes tribus. Quand elles donnent naissance à un fils, elles ont le droit d'entrer au palais et prennent rang parmi les épouses.

Les Chinois n'ont qu'un goût bien vif, celui du jeu. Il est rare qu'un naturel sorte de chez lui sans avoir dans sa poche un jeu de dés ou de cartes; à défaut, ils se servent de leurs doigts seuls et jouent au *tsoï moï*, espèce de *mourré* connue en France et pour laquelle les Napolitains sont passionnés. Ils connaissent aussi les échecs, les combats de coqs, de cailles, de sauterelles et de grillons.

La législation despotique qui régit la Chine n'eût pas sans doute survécu à une civilisation matérielle assez avancée, si le caractère indigène ne se fût pas prêté à tous les abus de pouvoir. C'est à cette tendance qu'il faut attribuer le fréquent usage du bambou qui sert à la police de tout le royaume. La moindre faute, le moindre délit encourent une dose plus ou moins forte de cette peine, laissée presque toujours à la discrétion du mandarin.

Le bambou et la misère, tels sont les deux élémens de dégradation du caractère chinois. L'humanité, l'amour paternel, la charité sont des vertus ignorées chez eux. Qu'un homme tombe dans la rue subitement frappé, on le laisse mourir sans secours. Un ouvrier verrait expirer à ses côtés un camarade par maladie ou par accident, qu'il ne songerait pas même à lui demander ce qu'il a. Qu'une jonque sombre dans la rivière, et les habitans accourus songeront plutôt au sauvetage de la barque, qu'au salut de l'équipage. Il en est de même dans un incendie où chacun cherche bien à sauver son toit, mais s'inquiète peu de celui du voisin.

C'est sans doute à cet égoïsme abrutissant qu'il faut attribuer l'énorme quantité d'infanticides dont ce pays est témoin chaque année. Loin de sévir contre ce crime atroce, le gouvernement le tolère et l'autorise presque. L'une des occupations de la police de Péking, est de ramasser chaque matin les enfans que l'on a jetés pendant la nuit. On entasse les victimes dans des charrettes, et on les porte pêle-mêle, vivans ou morts, dans une voirie située hors de la ville. Quelques auteurs ont porté à 30,000 le nombre des infanticides commis dans une année; d'autres l'ont réduit à 10,000. Ceux des natifs qui logent sur les fleuves les abandonnent au courant, après leur avoir attaché au cou une calebasse qui leur tient la tête hors de l'eau. Il n'est pas rare de voir flotter ainsi des cadavres d'enfans, et les bateaux qui passent n'y accordent pas plus d'attention qu'ils ne feraient pour un chien mort.

A côté de cette cruauté calculée, que ne peuvent excuser ni la misère, ni une population exubérante, le Chinois a des qualités qui le rendent propre à la vie sociale, la politesse, les mœurs tranquilles, l'amour du travail. La civilité, soit entre égaux, soit d'inférieur à supérieur, est non-seulement une habitude, mais encore une loi politique. Les rixes sont très-rares, même parmi les hommes de classe inférieure. Fiers et bas, vains, mais lâches, les Chinois ont cette audace qui grandit toujours devant les concessions et qui s'arrête et s'humilie devant la résistance et la menace. Quand on les traite avec douceur, ils insultent; quand on se redresse, ils ploient. Une épée, un sabre, un pistolet les font tomber en syncope.

CHAPITRE XXXIX.

DÉPART DE CANTON. — FORMOSE. — LIOU-TCHEOU.

Rien ne me retenait plus en Chine. J'avais vu de Canton tout ce qu'il était possible d'en voir; j'avais recueilli sur les provinces intérieures les notions les plus récentes et les plus exactes. Quelque désir que j'eusse d'y prolonger mon séjour entre Norberg et Morton, il fallait partir; car d'autres terres m'appelaient; Liou-Tcheou et le Japon, complément de mon itinéraire asiatique; puis l'Océanie, cet immense archipel que rêvait depuis si long-temps mon imagination aventureuse, ce pays de races neuves et sauvages, ce théâtre de découvertes, ce tombeau des deux grands navigateurs du siècle passé, Cook et La Pérouse.

Les jours s'écoulaient, et tout entier à son amitié nouvelle, Norberg ne disait rien encore de notre départ. La Chine, d'ailleurs, lui plaisait : cet engouement, dont j'avais essuyé le premier feu sur la plage de Macao, était devenu plus intense à Canton; s'il n'admirait pas tout, au moins s'amusait-il de beaucoup de choses : les plus petits détails l'intéressaient, le tenaient captivé. Lui, si pessimiste jusqu'ici, si ennuyé de son rôle de voyageur, si insoucieux des choses extérieures, lui, Norberg, le seigneur suédois, avait pris goût à la Chine. Était-ce une réaction physique ou un simple incident d'organisation, une guérison ou une boutade? C'est

Digitized by Google

ce que je n'ai pas su; car nous nous quittâmes, comme l'on va voir.

C'était le sixième jour depuis notre arrivée à Canton. Le soir, avec mon thème fait, j'entrai dans la chambre de Norberg. « Eh bien! lui dis-je, êtes-vous toujours décidé à visiter Liou-Tcheou? — Sans doute, mon ami, mais les occasions sont rares. — J'en sais une pour après-demain : une jonque appareille pour Yedo; elle relâchera aux îles que nous voulons visiter. Il ne s'agit plus que de parler au capitaine. — Mon Dieu! comme vous êtes pressé! Ne trouvez-vous pas que la vie est douce ici, et qu'un mandarin à boutons de grenat est un personnage bien heureux? — Sans doute, mais nous ne sommes pas mandarins; et, quant à moi, le rôle de voyageur est celui que je préfère à tout. Écoutez, baron, suivons chacun notre goût et ne nous gênons pas l'un l'autre. Vous m'avez accueilli à Singapour avec une bonté, une grâce, dont je garderai toute ma vie le souvenir. Notre tournée dans les mers de Chine m'a mieux appris encore à vous aimer et à vous connaître; mais je ne veux pas abuser de votre complaisance : laissez-moi partir seul; je vous mènerais trop loin. — Comme vous prenez les choses vivement! pour un mot..... — Tôt ou tard, vous n'auriez pas d'assez bonnes jambes pour me suivre, baron; vous ne savez pas à quel infatigable aventurier vous avez affaire. Quittons-nous, je vous le répète. Vous vous plaisez encore à Canton; moi je n'y séjourne qu'avec impatience; j'ai mieux à explorer. L'Asie, voyez-vous, c'est un théâtre banal pour les coureurs de découvertes; je l'ai visitée, parce qu'elle se trouvait sur ma route; je m'y suis arrêté comme le pélerin de la Mecque s'arrête à Antioche, à Alep, à Damas; mais mon but était plus loin. Les impressions personnelles sont dominées ici par une lecture antérieure; dans les pays, au contraire, sur lesquels on a peu écrit, l'opinion de l'individu a le champ libre; elle plane sur tout. La mission est plus belle alors; elle élève, elle agrandit les idées. La moindre halte sur ce continent me semble un vol que je fais aux terres qui m'attendent; Liou-Tcheou, le Japon aux portes de la Chine, mais bien plus curieux, bien moins battus qu'elle; et plus loin mon Océanie, que je veux relever île par île, cap par cap, mon Océanie que je veux interroger en géographe, en naturaliste, en historien, en philologue, en philosophe, en poëte. — C'est beaucoup pour un seul homme. — Que voulez-vous? Cette pensée m'exalte, et je sens en moi assez d'énergie pour la réaliser. Personne n'aura vu l'Océanie aussi complètement que je la verrai. Là je séjournerai, s'il le faut, et long-temps : je me ferai sauvage au besoin, pour bien savoir mes sauvages; j'irai en pirogue, je boirai le *kava;* je trouverai moyen de devenir *tapou.* Telle est mon idée dominante, baron : je ne quitterai l'Océanie qu'après en avoir recueilli toute la substance. — Eh bien! puisque cela est ainsi, partez, car vous avez raison de vous défier de mon courage. Vous nourrissez encore en vous la plus belle des illusions : celle d'être utile aux hommes; moi je l'ai perdue. Les hommes ne valent pas qu'on s'expose, qu'on se tourmente pour eux. Partez, mon ami, mes vœux vous suivront. »

Notre entretien finit là, et je sortis pour faire mes préparatifs de départ. Cette épreuve me donna la mesure du caractère du baron; elle diminua mon regret. Norberg m'avait pris sur sa route comme une distraction; il me quittait évidemment pour Morton et pour ses nouvelles connaissances de la factorerie. Tout désormais, amour, amitié, haine, plaisirs, devait glisser sur cet homme, dont l'ame avait été épuisée par des douleurs antérieures. Ces douleurs, je n'avais pas pu lui en arracher la confidence; et nul sans doute n'y devait réussir. Ce qu'il voulait dans ces épisodes de voyage, dans ces liaisons acceptées et rompues, c'était une diversion, et point une consolation. Dès que je soupçonnai cette direction d'idées, je me promis bien de prendre les devans. On a vu comment je le fis.

Le lendemain pourtant, quand il fallut se séparer, le baron était ému; il m'embrassa à diverses reprises et presque les larmes aux yeux. Un élan de plus, et je restais, je l'attendais. Quant à Henri, il fut d'une bonté admirable, pourvoyant aux moindres besoins de ma traversée, me comblant de cadeaux de toute espèce, en objets chinois, en denrées, en provisions.

Le 22 septembre 1830, je m'embarquai dans le bateau de passage qui devait me transporter à Lintin où une jonque m'attendait en destination de Liou-Tcheou et de Yedo. Je connaissais les environs de Canton, l'aspect du fleuve et de la campagne. Aussi fis-je peu d'attention à tout cela dans les premières heures de cette navigation rapide. Mais bientôt les impressions de la scène d'adieux s'étant calmées, une foule de choses neuves vinrent frapper mon regard. Ici glissaient sur le Tigre ces bateaux à canards, flanqués de cages immenses, du bord desquelles s'abat un double pont quand on accoste la terre. Se suivant à la file sur ces planches, la volatile

Digitized by Google

gagne les prairies dans le jour, et rentre le soir dans sa prison flottante, sous la conduite de vieux canards qui tiennent la tête de la bande. (Pl. XLI — 4). A chaque minute, nous voyions défiler devant nous quelqu'une de ces barques que trahissaient les cris de leurs cargaisons. Cette multitude de canards, dont la consommation est si grande en Chine, provient d'une couvaison artificielle opérée dans des fours.

A mesure que nous approchions de la mer, le fleuve s'animait davantage. Aux petits bateaux de Canton succédaient peu à peu les fortes embarcations de transport, à une seule voile, mais d'une contenance prodigieuse, grâce à un grand magasin ponté sur le dôme duquel se tiennent les marins (Pl. XLII — 1). Aux bouches du Tigre, un bateau d'une autre espèce attira mon regard. C'était un petit bâtiment de Tcheou-Kiao, élégant, bien gréé, couvert de voiles, à construction rase et relevant ses deux bossoirs en éperon : il filait sur l'eau avec la rapidité de la flèche (Pl. XLI — 5). Plus loin paraissait une péniche de guerre, armée de vingt avirons sur chaque bord, portant en poupe et à son mât de devant le pavillon impérial (Pl. XLII — 2).

Quand j'arrivai à Lintin le 25 septembre, la jonque sur laquelle je devais m'embarquer avait levé l'ancre depuis une heure : il fallut pour la rejoindre avoir recours à la plus fine péniche que l'on pût trouver sur cette rade. A force de signaux, nous fîmes comprendre à la jonque de mettre en panne, et bientôt nous l'accostâmes. J'avais pour le capitaine Tchaou-Tsing des lettres du haniste de la compagnie anglaise Panke-Koua, et leur contenu, autant au moins que l'argent de mon passage, me valut de sa part le plus gracieux accueil. Il articula quelques mots d'anglais, et je fus sûr au moins d'être compris, quand j'aurais instamment besoin de quelque chose.

La jonque que commandait mon patron chinois était moins massive que celle de Tsin-Fong. Destinée à la navigation des mers du Nord, elle avait des formes dégagées quoique solides, et paraissait plus propre à résister au mauvais temps qu'aucune de celles que j'avais examinées. Tchaou-Tsing lui-même avait l'allure plus hardie, plus intelligente, plus forte que notre ancien capitaine. Dès ses premières manœuvres, je devinai qu'il y avait plus de fond à faire sur lui. Grave, mais bienveillant, il semblait faire exception aux autres marins par des habitudes demi-indigènes, demi-européennes. J'eus bientôt le mot de cette énigme. Tchaou-Tsing avait pendant vingt ans suivi le commerce du Bengale ; il avait conduit sa jonque jusqu'à l'Ile-de-France, et s'était ainsi peu à peu dépouillé de son écorce native. Ce n'était plus un Chinois exclusif et ignorant. Je devais sans doute à ma bonne étoile de trouver un pareil homme sur mon chemin. Il fut excellent pour moi depuis le premier jour jusqu'au dernier.

La côte de la province de Canton venait de fuir, et nous relevions celle de Fo-Kien, quand une ligne de montagnes qui se découpaient sur l'avant de la jonque nous révéla Formose. Formose, dont le nom chinois est Taï-Ouan (baie des hautes cimes), ne fut bien connue des Chinois qu'en 1430 : en 1621, les Japonais s'en emparèrent et la laissèrent plus tard aux Hollandais qui, dès 1634, y avaient construit le fort Zelandia. L'occupation batave dura jusqu'en 1661, où le pirate chinois Tching-tching-Koung resta maître de l'île ; et à son tour le pirate se retira en 1683 devant les forces chinoises qui se présentèrent pour la conquérir.

Le gouvernement chinois de Formose ne comprend encore, à l'heure actuelle, que les plaines situées sur la côte O. de l'île ; à l'E., une chaîne de montagnes sert de barrière entre les parties soumises et la région habitée par les sauvages ou par les anciens naturels.

Les plaines sont petites, mais fécondes et arrosées ; l'air y est sain, le sol abondant en riz et en sucre. Formose envoie en outre à la Chine des fleurs de jasmin sauvage, le *san-you-houa*, qui sert à donner au thé une odeur suave. Presque tous les fruits des Indes se trouvent dans Formose, les oranges, les bananes, les ananas, les goyaves, les melons, les cocos, la noix d'arek et l'excellent fruit du jaquier. Plusieurs fruits d'Europe y réussissent aussi, et dans le nombre sont les pêches, les abricots, les figues, les raisins, les châtaignes, etc. On y voit aussi le sian, arbre au fruit réniforme. Le tabac, le poivre, le gingembre, l'aloës, le camphre font encore partie des exportations de Formose. Le sel et le soufre y abondent.

Formose nourrit des buffles et des bœufs que l'on dresse aux travaux agricoles ; des chevaux, des chiens, des ânes et des chèvres, mais peu de moutons. Les cochons, si beaux et si nombreux en Chine, réussissent mal à Formose ; mais les poules, les oies et les canards y sont fort communs. Au milieu de tant de richesses existe un inconvénient qui les annule presque toutes : Formose n'a que des eaux malsaines et

Digitized by Google



3. Un Chef & ses deux Fils.

2. Un Cabo y sus dos hijos



4. Kouang-yong, Déesse du Pardon.

4. Kuang yong Diosa del Perdon

Digitized by Google

Digitized by Google

quelquefois mortelles pour l'étranger. La capitale seule contient un peu d'eau potable. Cette singularité provient sans doute de la hauteur des montagnes neigeuses, d'où l'eau descend, ou plutôt encore de la nature des terrains qu'elle parcourt.

La partie orientale est peu connue. On sait seulement que l'or et l'argent y abondent, et que les insulaires de Liou-Tcheou viennent y échanger ces deux métaux contre les produits de leur sol. La côte occidentale, soumise aux Chinois, compte plusieurs ports : celui de la capitale Thay-ouan-Fou est le plus sûr et le plus vaste; mais son entrée, profonde de dix pieds seulement, exclut les grands navires. Malgré cette difficulté, plus de cent jonques chinoises viennent y mouiller chaque mois.

Les aborigènes de Formose semblent être une race croisée de Chinois, de Malais et de Japonais. On dit que chacune de leurs tribus parle un dialecte particulier. Ceux de la partie septentrionale demeurent dans des maisons bâties à la chinoise; ceux du sud n'ont que des cabanes en bois et en terre, où il n'y a ni chaises, ni tables, ni meubles d'aucun genre. Dans le milieu se trouve le foyer, ou une sorte de four en terre, élevé de deux pieds au-dessus du sol; il leur sert à préparer leur nourriture, qui consiste en riz, en blé et en gibier. On les dit si lestes à la chasse, qu'ils courent le cerf eux-mêmes et l'attrapent vivant. Pour expliquer cette vélocité extrême, les Chinois prétendent que les Formosans se serrent les genoux et les hanches jusqu'à l'âge de quinze ans. Leurs armes ordinaires sont le javelot, qu'ils lancent à une distance de quatre-vingts pas, et des arcs et des flèches, dont ils se servent avec une adresse non moins étonnante. Malpropres de leur naturel, ils mangent les viandes, à demi-crues, avec leurs mains.

Les chefs politiques des Formosans sont des vieillards qui régissent les villages d'une façon patriarcale: ils accordent des récompenses aux chasseurs adroits ou véloces, et peuvent seuls autoriser le tatouage, qui caractérise le rang et le mérite de l'individu.

Les Formosans du sud marchent nus, à l'exception d'une ceinture qui tombe des reins jusqu'à mi-cuisse. Ceux du nord, placés dans une zône plus tempérée, ont des habits de peau de cerfs, et sans manches. Leur tête est coiffée d'un bonnet pointu, tissé en feuilles de palmier, entouré de plusieurs tresses, et surmonté d'une touffe de plumes de coq ou de faisan. Les Chinois les accusent d'être anthropophages. Ils disent que les vieillards, les orphelins, les malades, les infirmes sont souvent mangés par les Formosans, dans des repas solennels.

La portion de Formose soumise à la Chine est contenue par une armée de 16,000 hommes. La capitale est Thay-ouan-Fou, bâtie près de l'emplacement de l'ancien fort hollandais.

Bien servi par la mousson, le capitaine de la jonque ne voulut pas mouiller à Formose; il cingla droit sur Liou-Tcheou, et, après quelques jours de navigation favorable, nous aperçûmes dans le N. E. les montagnes de cette île. Aux approches de la terre, une foule de barques de pêcheurs vint au devant de nous, et quelques-unes même, s'amarrant le long du bord, échangèrent du poisson frais contre du tabac et d'autres denrées de Chine. Puis, familiarisés peu à peu avec l'équipage de la jonque, ces insulaires montèrent sur le pont et nous saluèrent à la façon des Japonais, en s'inclinant jusqu'à terre et en croisant les bras sur la poitrine. Plusieurs de ces pêcheurs étaient à demi-nus; les autres portaient des robes de coton grossier avec de larges manches. Ce qui me frappa le plus au premier coup-d'œil, ce fut la petite taille de ces insulaires. Les moins disgraciés sous ce rapport n'avaient guère plus de cinq pieds.

Accompagnés de ces visiteurs, nous gouvernâmes pour gagner Napa-Kiang, capitale de Liou-Tcheou, et, dans la soirée du 2 octobre, nous jetâmes l'ancre à portée de pistolet d'une grande chaussée qui s'avance dans le port (Pl. XLII — 3). Vue de cet ancrage, l'île étalait ses beautés calmes et vigoureuses. Partout se révélait une culture soignée et intelligente; des maisons suspendues à mi-côte, des champs alternés, des usines en mouvement, signalaient un pays civilisé et populeux. Çà et là, coupant la monotonie de la campagne, paraissait dans les anfractuosités du mont un de ces sépulcres lioutcheouans, qui consistent en un double mur de maçonnerie, servant à murer la grotte souterraine et ne laissant qu'une étroite fenêtre dans le centre (Pl. XLII — 4). Sur tout ce paysage plane le mont Samar, le pic le plus élevé de l'île, et d'où le regard embrasse sa circonférence. Presque au sommet de ce mont est une ville nommée Schoui ou Schoudi, qui semble avoir autant d'importance au moins que Napa-Kiang. Autant qu'il était possible de le distinguer de loin, cette cité intérieure me parut entourée d'un mur, et je crus même apercevoir des pavillons nombreux qui flottaient au haut de mâts le long de ses remparts. Quoique les habitations fussent cachées en partie par de vastes

Digitized by Google

massifs d'arbres, il était facile de deviner qu'elles s'y groupaient en grand nombre. La plus élevée d'entre elles, la plus vaste, la plus majestueuse, servait sans doute de résidence au roi de Liou-Tcheou. Un magnifique tapis de verdure séparait la silencieuse Schoui qui semblait dormir à l'ombre de sa haute colline, de la bruyante Napa-Kiang que nous avions alors sous les yeux. Cette dernière plus près de moi était aussi plus distincte. Je pouvais relever ses toits aux bords recourbés comme ceux des logemens chinois, sa vaste enceinte de hautes fortifications; sa chaussée avancée à l'abri de laquelle stationnaient six jonques de guerre. Attroupés sur le parapet du rempart, se montraient des naturels, hommes et femmes, et quand le bruit de notre arrivée se fut répandu dans la ville, leur nombre se grossit au point que toute l'enceinte avait une bordure de têtes humaines. Cette affluence de monde sur le rivage, le mouvement des bateaux qui se croisaient dans le port, les chants doux et lents des marins, le jeu de toutes les banderoles qui flottaient sur les jonques ou dans la ville, tout récréait l'œil et occupait l'imagination.

J'étais accoudé sur l'arrière du bâtiment, dans une pose méditative, quand Tchaou-Tsing me frappa sur l'épaule pour me proposer d'aller à terre. On juge avec quel empressement j'acceptai. Visiter ces bons habitans de Liou-Tcheou, ce peuple hospitalier que je connaissais par le joli roman du capitaine Bazil Hall, et le récit authentique du capitaine Beechey ; retrouver sur cette rive des personnages avec lesquels tout Européen peut être familiarisé déjà; vivre fêté, défrayé, sur ce dernier refuge de la vie patriarcale: c'était trop de plaisir pour que je ne prisse pas mon élan vers la barque qui devait nous conduire.

Emportés par nos rameurs, nous eûmes bientôt atteint l'embouchure de la rivière qui traverse la ville, rivière large et profonde où les plus gros vaisseaux pourraient entrer. Sur le môle étaient une foule immense et quelques chefs accourus pour me recevoir; car déjà les pêcheurs avaient appris à Napa-Kiang qu'un blanc d'Occident, qu'un Européen était à bord de la jonque. Quand je mis pied à terre, ce fut à qui me toucherait la main, à qui m'emmènerait dans sa maison et deviendrait mon hôte. Enfin l'un d'eux, plus pressant encore que les autres, parut leur en imposer avec quelques paroles prononcées d'autorité, et se tournant ensuite vers moi: « Venez, me dit-il, en écorchant l'anglais de telle façon que j'eus toutes les peines du monde à le comprendre, venez monsieur *l'Enguelès;* Komi sait *l'enguelès*, il parle *l'enguelès* ; ceux-là savoir pas *l'enguelès.* » L'excellent homme n'en savait guère plus qu'eux; mais il me suppliait de si bonne grâce, il m'entraînait vers son logis avec une si visible anxiété causée par la crainte de me perdre, que j'étais touché jusqu'aux larmes. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à son logement, où sa femme l'attendait sur la porte, heureuse, comme lui, de me voir et de m'accueillir.

Komi, un des chefs de Napa-Kiang, pouvait avoir quarante ans, et sa femme vingt. Les cheveux du mari, lisses et frottés d'une substance noire et onctueuse, se relevaient, suivant l'usage des insulaires, des deux côtés de la tête, et venaient se rouler en chignon au sommet. Au-dessus des cordons qui les tenaient liés, figuraient deux anneaux, nommés *camesachi* et *usisachi:* Komi les portait d'or, avec le camesachi surmonté d'une petite étoile et de deux broches transversales, aussi en or (Pl. XLIII — 1). Mais le cuivre et l'argent sont d'un emploi plus commun et servent à caractériser le rang et la fortune. La moustache et la barbe du chef étaient aussi frottées d'une substance noire et luisante. Quant à son vêtement, il consistait en une robe de soie à dessins marquetés comme la peau d'un serpent. La femme de mon hôte avait encore un vêtement plus simple. Ses cheveux, ramassés sur une forte aiguille, retombaient ensuite négligemment sur les joues; une chemise à vastes manches, retenue par une ceinture, l'enveloppait tout entière de la tête aux pieds. La figure de Komi avait une expression de finesse bienveillante. Ses yeux, moins bridés que ceux des Chinois, étaient spirituels et doux; sa bouche, son nez avaient des proportions heureuses. Sa femme était jolie; elle l'eût été même en nos pays; des yeux charmans ressortaient sous l'arc des cils, et son teint brun avait la couleur vigoureuse de nos beautés méridionales. Ses mains étaient légèrement tatouées, et ce tatouage me parut plutôt une distinction nobiliaire qu'un ornement.

Quoique jaloux de me posséder, Komi voulut sur-le-champ se montrer bon prince vis-à-vis de ses camarades les autres chefs de Liou-Tcheou. A peine avais-je eu le temps d'avaler un verre de *chazzi*, espèce de liqueur fermentée assez semblable au camchou des Chinois, qu'il m'offrit d'aller rendre visite aux autorités du pays. Nous partîmes.

Entourés d'une foule de curieux, nous arrivâmes devant le jardin du chef Oukoma, l'une

Digitized by Google

des autorités les plus respectées de toute l'île. Ce vénérable vieillard, assis dans son jardin, avait à ses côtés deux jeunes enfans, et derrière lui un domestique qui tenait un large parasol ouvert au-dessus de sa tête (Pl. XLIII — 3). Je ne me souviens pas d'avoir vu dans ma vie un groupe plus intéressant et plus naïf. Le vieillard avait une barbe longue, soyeuse et blanche, qui tombait sur sa poitrine. Coiffé d'une barette qui formait comme un bandeau sur son front, il portait une ample robe de soie unie à peine retenue par une ceinture. La robe du serviteur était en coton uni, mais celles des deux enfans me parurent faites avec une espèce de brocard moucheté de dessins. La figure du chef exprimait la bienveillance et la sérénité; celles de ses deux jolis enfans, l'étonnement mêlé d'intelligente espiéglerie. Je les aurais embrassés sans la crainte de paraître importun ou ridicule.

Je venais à peine de m'asseoir auprès d'Oukoma, quand on annonça un *bodeze* ou prêtre de Liou-Tcheou, et un autre chef de la ville, l'un et l'autre jaloux de m'offrir leurs civilités. Nous nous levâmes et marchâmes à leur rencontre.

Le prêtre était facile à reconnaître à sa figure rasée, à ses pieds nus quand tous les autres natifs portaient des sandales, à sa robe simple et négligée, à une large bande d'étoffe, espèce de cordon-bleu qui lui traversait la poitrine, enfin à son attitude grave, recueillie, taciturne (Pl. XLIII — 2). L'autre chef avait à peu près le même costume, la même coiffure, les mêmes dehors que mon hôte Komi.

Oukoma accueillit amicalement les visiteurs et les conduisit à l'ombre d'un beau massif d'arbres : dès ce moment, l'assemblée fut complète, et l'on nous servit le thé, avec des espèces de gâteaux de sucre saupoudrés de farine de riz. Après le thé, chacun prit une pipe, et la conversation commença dans un langage, auquel il est impossible de donner un nom : c'était de l'anglais, du chinois, du japonais mêlés au dialecte de Liou-Tcheou. « Pourquoi venir vous dans Napa-Kiang? — Pour visiter la ville, et repartir ensuite pour Yedo. — De quel pays être-vous? — De France. — France, France, non pas *Enguelès?* — Non sans doute, mais Français..... » Et, comme ils ne comprenaient pas, j'ajoutai aussi clairement que possible : « La France et l'Angleterre sont, comme la Chine et le Japon, deux pays voisins, mais différens. » Ils parurent saisir ma pensée. « Non *Enguelès*, répétaient-ils, *Francès, Francès.* — Et que vouloir le Francès à Liou-Tcheou?

— Je vous l'ai dit; visiter l'île, comme l'ont fait avant moi les capitaines Maxwell et Hall, et le capitaine Beechey. »

Ces noms, quand je les eus articulés, produisirent sur l'assistance un effet magique. Mes bons insulaires se mirent à rire, à sauter de joie sur leurs siéges; ils vinrent vers moi et me touchèrent de nouveau la main : *chourassa, chourassa*, criaient-ils (bien! bien! je suppose). On eût dit que je venais de réveiller des souvenirs tout puissans sur eux : Hall et Beechey faisaient autorité à Liou-Tcheou; et le passage des Anglais était une date dans l'histoire de l'île.

Comme pour répondre à la pensée de notre entretien, le hasard ou la curiosité amena dans ce moment chez Oukoma les deux personnages de Liou-Tcheou que la relation de ces deux capitaines a rendus le plus célèbres, Madera-Cosyong et An-Nyah. L'un et l'autre avaient gardé et nourri, comme une chose précieuse, le peu de notions d'anglais qu'ils avaient pu recueillir. Ils avaient même poussé la précaution jusqu'à en former un vocabulaire écrit, qu'ils consultaient de temps en temps.

La présence de Madéra et d'An-Nyah donna plus de vivacité et d'abandon à cette entrevue. « Vous avoir votre femme à bord de la jonque? me dit Madera. — Loin de là, lui-dis-je, car je n'en ai pas même en Europe. — Ah! dit-il, belle femme, belle à bord des *Enguelès.* » Je me souvins, en effet, que la femme du contremaître de *l'Alceste*, madame Loy, avait produit dans l'île, en 1816, une espèce de révolution. Non-seulement on lui avait prodigué les égards et les hommages pendant ses excursions à terre, mais, au moment du départ, une proposition pressante lui avait été faite par le plus grand seigneur de l'île. A la magnificence des offres, on pouvait même supposer qu'elles partaient du roi. Une maison superbement montée, cent serviteurs, toutes les jouissances du luxe insulaire, voilà ce qui lui fut présenté en perspective, pendant qu'on essayait d'autres influences sur son mari, afin qu'il consentît à céder sa femme.

Madame Loy avait donc fondé à Liou-Tcheou la réputation du beau sexe européen; et Madera, au nombre de ses souvenirs, semblait avoir distingué celui-là. Ni les leçons patientes du capitaine Hall, ni les larmes des insulaires au départ de *l'Alceste*, ni le grand dîner donné à bord par le capitaine Maxwell, rien n'avait laissé d'impression profonde; la femme de l'*Enguelès*, seule était restée gravée dans sa mémoire. Vieux alors et âgé de cinquante-cinq ans, cette fraîche

Digitized by Google

apparition conservait seule la puissance de le rajeunir.

Après deux heures de conversation, ainsi mêlée de réminiscences, le prêtre se leva et me fit engager par Komi, mon protecteur et mon hôte, à venir visiter son habitation et son temple. Sur mon consentement, tout le monde quitta la place, et Oukoma lui-même demanda à nous suivre. La maison tout entière du chef s'agita pour marcher à ses côtés. Les deux premiers serviteurs, l'un armé du parapluie, l'autre de l'éventail; celui-ci vêtu d'une robe zébrée, celui-là d'une robe unie; le petit enfant chargé de la bourse; le vieillard domestique invalide, et jusqu'à la femme du jardinier (Pl. XLIV — 3), tout se mit en mouvement et se dirigea vers le logement des prêtres.

C'était une vaste enceinte plantée çà et là de quelques arbres qui avaient le port de nos peupliers, et parsemée de petits pavillons où chaque desservant faisait ménage à part (Pl. XLIV — 2). A l'époque où *l'Alceste* mouilla dans la rade de Napa-Kiang, ces mêmes *boderes* avaient cédé leurs logemens aux Anglais, et cette enceinte était une ambulance. Des cordiers, des forgerons s'établirent dans le jardin pour y travailler aux objets nécessaires pour réparer le navire; et loin de se formaliser de tout cela, les bons habitans et les dignes prêtres venaient aider les étrangers dans leur besogne. Ils apportaient des provisions et de l'eau douce aux malades, du bois coupé dans la montagne aux charpentiers. Quand on leur offrait un salaire, ils se fâchaient.

Plus loin, une tombe me rappela un trait plus touchant encore. On y lisait en anglais sur une pierre : *Ci-gît William Harris, marin à bord de l'Alceste, mort le* 15 *octobre* 1816, *âgé de vingt-un ans. Ce monument lui fut érigé par le Roi et par les habitans de cette île hospitalière.* Harris, attaqué depuis long-temps d'une incurable maladie, était mort dans l'île. Le lendemain de son décès, quand l'équipage anglais se présenta pour l'enterrer, il fut surpris de trouver près du lit du défunt les chefs et les notables de Napa-Kiang, avec des robes blanches et des ceintures noires, signes du deuil chez eux. Cette troupe d'insulaires escorta le convoi et rendit au corps les honneurs funèbres à la manière du pays.

Plus je voyais ce bon peuple de Liou-Tcheou, plus je m'y attachais. Faisant le bien sans ostentation, plein d'une douceur, d'une obligeance naturelles, on ne voyait pas percer en lui la moindre intention intéressée : il servait pour servir, donnait pour donner, sans arrière-pensée, sans défiance, sans espoir de retour. Les Anglais qui tour à tour avaient relâché dans le port, s'étaient vu traiter par eux comme des frères; les bœufs, les buffles, les cochons, la volaille, le riz, envoyés par le roi ou par les chefs, abondaient chaque jour le long du bord, et c'est à peine si en échange de ces denrées on était parvenu à leur faire accepter quelques draps, ou d'autres objets d'Europe : trafiquer de l'hospitalité leur paraissait une chose indigne de leur caractère.

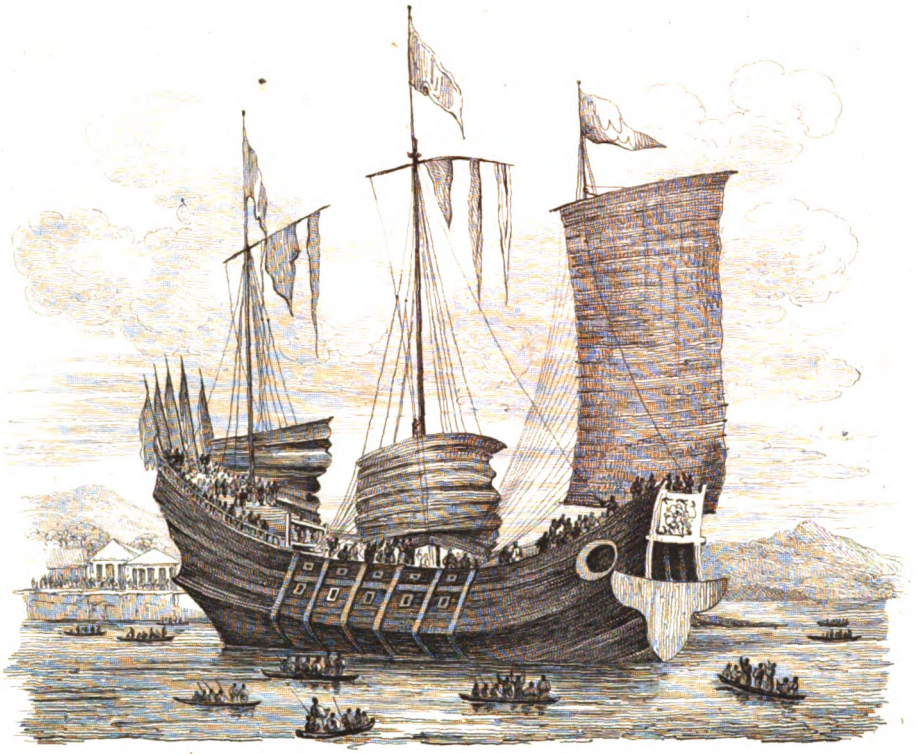
J'étais un hôte moins coûteux pour mes bons habitans de Liou-Tcheou, que des équipages entiers. Aussi ne pouvant, à mon propos, faire la preuve entière de leur générosité, ils se disputaient à qui m'aurait. Il eût fallu avoir cent estomacs pour y suffire. Après la collation d'Oukoma, je fus contraint d'accepter un goûter dans la demeure des prêtres, et tout le luxe de la gastronomie locale en confitures et pâtisserie fut épuisé en cette occasion. Sans de copieuses tasses de thé j'aurais étouffé.

A l'issue de ce régal, les prêtres voulurent me donner le spectacle de leur temple, et m'admettre à la faveur plus grande encore de contempler leur divinité. Nous nous rendîmes dans une excavation naturelle, et là se révéla à nous une image grossièrement taillée. C'était Kouan-Yong, la déesse du pardon, la patrone de Napa-Kiang. Devant la déesse étaient plusieurs bassins en pierre, les uns carrés, les autres en forme de parallélogrammes avec de petits bâtons placés en travers (Pl. XLIII — 4). Les bassins se trouvaient là pour recevoir les offrandes; quant aux bâtons, ils me parurent servir, comme ceux des bonzes, à tirer des sorts; on les jetait en l'air, et un numéro marqué sur l'un des côtés fournissait un chiffre qui trouvait ensuite un sens dans le livre du prêtre.

Comme l'occasion me mettait ainsi dès l'abord en présence du clergé de Liou-Tcheou, je voulus éclaircir la question des croyances admises dans l'île. J'y procédai par une espèce d'interrogatoire. « Combien de religions avez-vous à Liou-Tcheou? — Trois. — Quelles sont ces religions? — Jou, Shih, Taou : Shih est le même que le Fô de la Chine.—Ya-t-il beaucoup de personnes qui pratiquent la religion de Jou? — Beaucoup. — De Fô? — Moins.— De Taou? Peu. — La secte de Jou adore-t-elle les images? — Quelquefois elle se prosterne devant le ciel; d'autres fois elle va dans le temple, ou bien encore elle prie de cœur. —Jou, Shih et Taou disent-ils, dans leur culte, que le bien sera ré-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Jonque de Liou-tcheou portant le Tribut.

1 Jonco de Liu-cheú llevando el Tributo.



2. Jardin des Prêtres à Liou-tcheou.

2. Jardin de los Sacerdotes en Liu-cheu.

de Sainson del.

Digitized by Google

compensé et que le mal sera puni? — Oui. »

Autant que je pus le voir, le sacerdoce me parut jouir à Liou-Tcheou d'une considération aussi restreinte qu'en Chine, quoiqu'on le consulte sur des choses de magie et de divination. Aussi cette classe ne se montre-t-elle ni intolérante ni vaniteuse. Je ne saurais dire de combien d'égards je fus l'objet durant ma courte station dans le jardin des prêtres.

Quand je me retirai avec mon hôte, il était presque nuit, et déjà le plus grand silence régnait dans Napa-Kiang. La femme de Komi, inquiète de ne pas nous voir arriver, venait d'envoyer un de ses serviteurs à notre recherche. Le riz, l'étuvée de mouton, solennellement préparés pour l'étranger, perdaient quelque chose à ce retard, et la bonne ménagère s'en inquiétait vivement. Elle ne voulait pas, pour le premier jour, me donner des préventions contre la cuisine indigène. Enfin nous arrivâmes pour la tirer d'embarras, et le souper fut étalé sur une table fort proprement dressée : quelques tabourets de bambou tressé nous servaient de siéges. Avec quelle anxiété ma bonne hôtesse suivait mes moindres mouvemens! Comme elle cherchait à deviner sur mon visage si je trouvais bons ses œufs, ses canards, ses ragoûts! Au moindre geste de satisfaction, je voyais son visage s'épanouir, elle riait, battait des mains, puis courait bien vite pour rapporter un autre plat. Komi n'était pas moins enchanté de m'avoir à ses côtés ; il bavardait sans écouter mes réponses; il dégoisait un *enguelès* de sa façon que le chazzi finit par rendre tout-à-fait inintelligible. Alors ses effusions redoublèrent sans devenir pour cela plus fatigantes; il me disait qu'il était au moins aussi heureux que Madera et qu'An-Nyah ; qu'eux avaient eu pour amis deux *Enguelès*, mais que lui, Komi, avait un *Francès*. Là-dessus force questions sur la France, sur les mœurs de ses habitans, questions discrètes et naïves, faites avec une politesse si exquise et pourtant si naturelle, qu'on aurait cru avoir affaire à l'Européen le plus civilisé.

Je répondis à Komi, et je l'interrogeai à mon tour. Les deux points que je tenais le plus à éclaircir, c'était les deux assertions du capitaine Hall qui tendaient à donner le plus aux indigènes de Liou-Tcheou un caractère et des mœurs dignes du fabuleux âge d'or. L'une était la non-existence d'armes offensives, l'autre celle du numéraire. Dans le point de vue romanesque où s'était placé le marin anglais, on conçoit en effet comment ces deux conditions de vie primitive et patriarcale devaient amener d'effets poétiques et touchans. Un peuple désarmé quand le reste du globe est sur le *qui vive*, toujours entre la guerre faite et la guerre à faire! Un peuple qui se passe d'argent, quand la soif de l'argent domine et règne partout ailleurs! Cette découverte valait un monde. Le capitaine Hall allait arranger là-dessus la plus gracieuse petite fable que l'on pût imaginer ; il pouvait, en passant à Sainte-Hélène, amuser de ce récit la captivité de Napoléon ; puis, complétant le tableau, il devait esquisser à Londres une Liou-Tcheou de fantaisie, pour répondre à cette première donnée.

Tout cela n'était qu'un rêve, et Komi, d'accord en cela avec Beechey, renversa un roman échafaudé de si loin : les insulaires avaient des armes, ils avaient de la monnaie courante. Les armes, ils les cachaient dans des forteresses, où les canons même ne paraissaient pas aux embrasures ; car, dans leurs habitudes pacifiques, ils ne comprenaient pas qu'on fît de l'état de guerre une démonstration et une menace constantes ; mais enfin ils avaient des fusils et des pièces d'artillerie pour se défendre au besoin. Quant à l'usage de la monnaie, il était fréquent parmi le peuple qui porte ordinairement, dans une petite bourse suspendue au côté, de petites pièces chinoises nommées *cashes*. L'or et l'argent ne sont point frappés en pièces; mais on les échange en lingots.

Quand nous eûmes devisé ainsi, tout en fumant de longues pipes et en avalant quelques tasses de thé, il fallut songer à nous séparer pour aller prendre quelque repos. Un lit presque européen m'avait été dressé dans un pavillon du jardin, et mon hôtesse avait si bien fait les choses, qu'un voyageur plus difficile que je ne l'étais s'en fût contenté. Fatigué de mes petites excursions, je m'endormis d'un profond sommeil.

Quand je me réveillai, Komi et sa femme étaient debout devant la porte de mon pavillon; ils m'attendaient avec un verre de chazzi, liqueur à laquelle ils attribuent des qualités apéritives. Après un léger repas, je déclarai à mon hôte que, pour ce jour-là, je voulais faire trêve aux visites de cérémonie, et que j'aimais mieux aller courir la campagne. A cette demande évidemment inattendue, le front de mon hôte se rembrunit ; il essaya de balbutier quelques mots ; puis confus il s'échappa soudain et s'élança hors du logis. Je restai une demi-heure à chercher la cause de ce brusque départ. Enfin je le vis revenir, sautant, riant, gambadant. « *Fran-*

Digitized by Google

cès, *francès*, nous aller Schoui; nous voir la campagne; Oukoma permettre, le roi permettre aussi. » Je compris alors que l'on m'accordait une grande faveur, et que je la devais à l'influence ou aux importunités de Komi.

Bientôt toute la maison fut en mouvement, serviteurs avec des parasols, jeunes enfans portant des boîtes pleines de viandes et d'autres provisions. An-Nyah arriva à temps pour être du voyage; quant à Madera, vieux et infirme, il témoigna ses regrets de ne pouvoir nous suivre.

Notre route nous mena d'abord vers les tombeaux que l'on apercevait de la rade, et que j'ai déjà décrits. La curiosité m'ayant poussé dans l'intérieur d'un de ces hypogées, j'y découvris un corps humain à demi-rongé, et couvert d'une mauvaise natte. Devant le cadavre gisaient quelques coupes et une grande jarre de thé, afin que l'esprit pût boire tout à son aise. Du reste point de vivres; car les esprits, selon les Liou-Tcheouans, boivent et ne mangent pas. Cette manière de laisser putréfier les restes des morts provient de l'habitude où sont les indigènes de ne recueillir que leurs os dans les cimetières. On les dépose donc provisoirement dans ces cryptes, jusqu'à ce que, dépouillé de ses chairs, le squelette puisse être recueilli et porté au lieu de son inhumation définitive.

La montagne que nous gravissions alors était toute jonchée de monumens funéraires. Je cherchai à pénétrer encore dans quelqu'un d'entre eux; tous étaient murés à l'exception d'un seul. Sa porte consistait en un gâchis de briques rouges, percé de petites ouvertures qui avaient à peine un pouce de diamètre. Au-delà de cette entrée gisaient une vingtaine de jarres de jolie poterie rouge, couvertes de chaperons qui ressemblaient assez bien à des bonnets de mandarin. Comme je voulais découvrir quelques-unes de ces jarres, afin de voir ce qu'elles contenaient, Komi et An-Nyah m'arrêtèrent par un geste d'effroi. C'étaient les os de leurs pères; violer leur dernier asile eût été un sacrilége: je le respectai.

Cette course nous avait conduit peu à peu sur le sommet d'une colline, d'où se découvrait une grande partie du bassin de Napa-Kiang et de Schoui. Sur notre chemin, j'avais remarqué plusieurs espèces de cultures, la pomme de terre, le millet, le froment, le blé d'Inde, les patates, l'orge, la canne à sucre, les pois, l'arbuste à thé, le riz, le tabac, les concombres, les cocos, les carottes, les laitues, les oignons, les plantains, les grenades et les oranges. A côté des terrains fécondés par ces riches plantations, se dressaient çà et là de petites éminences qui portaient à leurs cimes un bouquet de pins sauvages. Ces sommets rocailleux étaient, comme la base de l'île, composés d'un calcaire spongieux, qui cédait facilement sous le ciseau.

Ce bassin, mêlé ainsi de beautés naturelles et de créations humaines, avait un aspect grave et harmonieux. D'un côté, des îles qui s'échelonnaient sur une vaste nappe d'eau, si transparente, si limpide, que de la colline même l'œil plongeait dans la mer et y suivait le gisement des récifs; au midi, la ville de Na-Fou; plus bas, dans le port, les bâtimens à l'ancre, les jonques avec leurs banderoles, les champans japonais qui arrivent, pavoisés, d'Oushimar et de Yedo; puis, dans le terrain qui va mourant du coteau à la ville, des hameaux à demi-cachés sous des arbres verts, montrant çà et là quelques blanches habitations, baignées au pied par de petites rivières; voici ce que je découvrais. La végétation la plus riche règne dans tout ce bassin; elle y embrasse les maisons, serpente autour des murs, s'enroule en arabesques, pousse parfois ses empiétemens jusqu'au bord de la mer, et se suspend au-dessus d'elle pour s'y mirer.

Quand de Napa-Kiang on va vers Schoui, la ville intérieure, la King-Ching du capitaine Maxwell, cet aspect du pays devient plus ravissant encore et plus varié. Les maisons de Schoui, plus élégantes, plus vastes que celles de la cité littorale, semblent comme autant d'assises de la base au sommet de la colline. Des bouquets d'arbres servent de transition d'une assise à l'autre. La plaine elle-même semble former une vaste bourgade, tant les habitations y sont rapprochées et nombreuses. Au nord, de vastes et primitives forêts encaissent cette partie de l'île et l'abritent contre les vents froids qui soufflent de cette direction.

Je me trouvais alors arrivé dans une partie de l'île où nul Européen n'avait encore mis le pied. Les premières cases des faubourgs de Schoui étaient devant nous; j'apercevais une végétation si belle et si serrée, que je me croyais au centre d'un petit bois. Bientôt même, je me trouvai dans un labyrinthe de sentiers ombragés, au milieu desquels je n'entrevoyais aucune issue. De temps à autre paraissaient seulement quelques portes d'osier. Komi, riant de mon embarras, se décida à en ouvrir une. C'était un logement de cultivateur, avec une basse-cour pleine de canards, de cochons et d'autres animaux domestiques. Le bois fourmillait de métairies pareilles: silencieuses, elles reposaient sous son ombre. Quelques-uns de ces paysans

Digitized by Google

vinrent à nous : étonnés de me voir entre deux de leurs compatriotes, ils ne tarirent pas en questions sur mon compte, se firent expliquer, autant que possible, qui j'étais, d'où je venais, où j'allais, ce qui m'amenait à Liou-Tcheou. En même temps, ils me détaillaient, me regardaient de la tête aux pieds avec une curiosité bienveillante, admiraient toutes les parties de mon costume, habit, gilet, pantalon, chapeau, en s'écriant à chaque minute : *Choarassa* (beau ! bon !)

Dans chacune de ces fermes, on nous offrit des œufs, du laitage, de la viande, du chazzi, du thé, et quand je ne faisais pas au moins la démonstration d'accepter, les excellens insulaires se fâchaient, se mettaient presque en colère. Une fois, j'eus la pensée de leur faire cadeau, en retour de leurs denrées, de quelques menues pièces de monnaie chinoise ; mais, prévenant mon intention, Komi me retint et me força à remettre ma bourse dans ma poche. Les mœurs de ce peuple lui font voir une insulte dans l'offre d'un salaire.

Comme je me trouvais alors au pied de Schoui, je voulus continuer ma course à travers la ville, et je témoignai même à mes guides le désir d'aller visiter le roi dans son palais. A ce mot, une terreur que je ne saurai rendre passa dans tous les traits de Komi et d'An-Nyah ; par le même mouvement ils se précipitèrent au devant de moi, et Komi se coucha par terre en travers du chemin pour témoigner qu'il faudrait lui passer sur le corps avant de réaliser cette tentative audacieuse. « Roi Liou-Tcheou voir personne, criait-il avec un accent de désespoir indicible; pas voir Komi, pas voir Oukoma, pas voir les *Engueles* ; voir personne. » Et le pauvre garçon roulait de plus belle sa tête dans le sable ; tandis que An-Nyah debout devant moi semblait se disposer à une résistance plus efficace encore. « *Francès*, me disait-il, le roi couper la tête à nous, si vous marcher plus loin. » Ne voulant pas effrayer davantage mes deux braves compagnons, je fis volte-face. « Eh bien ! retournons à Napa-Kiang, » dis-je. A cette parole, à ce mouvement, les deux insulaires bondirent de joie. Komi se relevant vint me baiser les mains, les genoux, les pans de mon habit ; il me prodiguait tous le noms d'amitié que lui fournissait son jargon demi anglais, demi liou-tcheouan. Nous regagnâmes ainsi la ville littorale, en prenant d'autres sentiers que ceux que nous avions parcourus, traversant de longues et étroites rues toutes feuillées, semées de maisons que l'on ne pouvait voir, et impénétrables au soleil. Des plantes grimpantes, des fleurs de toute espèce, s'entrelaçaient autour de haies de rotin qui bordaient les sentiers. Sous ce climat brûlant rien de plus frais, de plus aéré, de plus sain que ces délicieuses habitations.

Dans ces routes peuplées d'indigènes, couraient de temps en temps de petites bandes d'enfans sortis des métairies pour chasser des papillons ou cueillir des fleurs. En avaient-ils trouvé une bien belle ? Ils venaient me la présenter en faisant leur salut à la chinoise, et s'enfuyant, après cette petite espiéglerie, gais et rieurs. Ils ne comprenaient pas qu'on pût faire quelque cas de choses aussi communes. Les passions des naturalistes sont si rarement et si peu comprises hors du monde civilisé !

Plus loin, je trouvai deux ânes chargés de paniers arrangés en forme de bâts. C'était les premières bêtes de somme que j'eusse rencontrées. Je ne vis aucune ornière dans les routes, ce qui me fit croire qu'il n'existait à Liou-Tcheou, ni charrettes, ni voitures, ni charriots. Quoique le soleil fût alors dans toute sa force, les cultivateurs travaillaient aux champs avec leurs femmes. Le costume, les traits, les mœurs, les habitudes de cette classe, ne semblent guère différer de ceux des citadins. Quelques femmes étaient légèrement tatouées sur les bras.

Quand nous fûmes arrivés sur la petite éminence qui domine Napa-Kiang, Komi vint à moi, et me frappant légèrement sur le coude : « Regarder, regarder, dit-il. » Il me montrait le port. Je tournai les yeux de ce côté, et je vis en effet que, depuis notre arrivée, une immense jonque était venue mouiller au milieu du hâvre, et qu'autour d'elle, accourues de toutes les directions, circulaient plusieurs centaines de barques qui toutes paraissaient lourdement chargées. « Eh bien ! lui dis je, qu'est-ce que signifient cette jonque, ce mouvement, cette foule? »

Il eut de la peine à me répondre ; car c'était là évidemment une circonstance que n'avait pas prévue son vocabulaire anglais, recueilli avec tant de peine. Enfin, à grand renfort de gestes et de mots, il me fit comprendre que la jonque mouillée au milieu du port devait recueillir dans la journée le montant du tribut que Napa-Kiang payait chaque année à l'empereur de la Chine, et que le lendemain elle mettait à la voile pour Péking.

Le jour suivant, dès la pointe du jour, Napa-Kiang tout en fête célébrait le départ de la jonque officielle. Une sorte de mandarin venu de Schoui devait présider à la cérémonie. Komi

Digitized by Google

me prévint que c'était un grand personnage, plus grand qu'aucun de ceux qui habitaient le port de mer, et que probablement il demanderait à me voir. En effet j'étais à peine debout, que je reçus un billet élégamment écrit en caractères chinois et portant ce qui suit : « Oung-Chou, mandarin de Schoui, se prosterne jusqu'à terre devant l'étranger et demande à le voir. » Sur mon consentement un domestique partit pour aller prévenir le grand seigneur liou-tcheouan, et, peu de minutes après, il entra dans la maison de Komi avec une suite de vingt hommes.

Plus grand que les autres insulaires, Oung-Chou avait aussi les traits plus européens. Il portait une robe de soie violette, et son bonnet d'une nuance un peu moins foncée était parsemé de fleurs jaunes. Sa figure, son maintien, exprimaient une noble simplicité; rien de fier, rien d'hautain en lui : s'il se distinguait de ses subalternes, c'était plutôt par des manieres douces et engageantes. Quand il passa au milieu de la foule rassemblée devant la maison, tout le monde le salua en s'agenouillant les mains croisées sur la poitrine.

Le nouveau venu ne savait pas un mot d'anglais; mais Komi lui servit d'interprète. Il fallut répondre de nouveau à toutes les questions obligées sur mon pays, sur le but de mon voyage, sur mes projets futurs. A mon tour, je lui fis des questions sur Schoui, sur l'intérieur de Liou-Tcheou, et il se montra disposé à entrer là-dessus dans les moindres détails. Par malheur nous n'avions pour nous communiquer nos idées qu'un truchement qui les traduisait mal ou ne les traduisait pas; de sorte, qu'après un long échange de demandes et de répliques, nous n'étions guère plus avancés l'un et l'autre. Ce qui était visible pour tous les deux, c'est que nous nous aimions beaucoup déjà. Cette sympathique intimité était même si bien établie qu'il voulut me faire un singulier cadeau. De temps à autre, je sortais un foulard de ma poche pour me moucher, et je remarquai que ce mouvement inquiétait le mandarin de Schoui. Pour provoquer une explication, j'affectai de me servir de ce petit meuble de poche, et alors je vis mon visiteur tirer gravement de son sac cinq ou six carrés de papier, qu'il me fit remettre par un domestique. En même temps, il en saisit un lui-même, s'y moucha et le rejeta au loin. Je compris alors que le système de propreté des Liou-Tcheouans différait du nôtre, et pour ne pas me trouver en reste avec Oung-Chou, j'allai choisir pour lui dans ma valise un fort beau foulard qu'il accepta avec joie. Ne se croyant pas quitte néanmoins, il m'envoya, un quart-d'heure après m'avoir quitté, une magnifique pièce d'étoffe et une boîte de thé.

Cette visite finissait à peine, que les cris de la foule nous appelèrent au-dehors. La jonque du gouvernement appareillait : l'ancre était déjà levée; les banderoles flottaient à chaque mât, le pont était couvert de têtes, et autour du gros navire, des barques chargées de naturels se croisaient par centaines, allant de l'avant à l'arrière, saluant le lourd transport d'acclamations joyeuses et de roulemens de gongs (Pl. XLIV —1). Non, jamais arche de la création, jamais carène d'Argonaute, n'eut des formes plus massives et plus inélégantes que la grande jonque de Liou-Tcheou. Et pourtant elle avait son type et son originalité, cette barque, avec ses bossoirs qui voulaient figurer deux yeux de poisson; ses mâts plians comme des roseaux; ses voiles d'écorce de cocotier soutenues de distance en distance par des bambous transversaux. Puis ces trois étendards flottans; au grand mât celui de Liou-Tcheou, pavillon triangulaire rouge et jaune, avec un boulet blanc dans le milieu, comme signe de vasselage; au mât de misaine, l'étendard de l'empereur de la Chine; sans compter une foule de banderoles alignées sur l'arrière et attestant chacune la présence d'un mandarin. Quand le signal du départ eut été donné par les gongs, les voiles se hissèrent en criant, et bientôt remorquée au-delà du banc de récifs qui forme la ceinture du port, la jonque prit la direction vers le N. O. pour aller accomplir sa mission fiscale.

A peine étais-je rentré chez Komi, qu'une solennelle invitation à dîner m'arriva de la part du grand-mandarin de Schoui. Le repas était de rigueur chaque année lors du départ de la jonque; les chefs de Napa-Kiang devaient tous en être, Oukoma, Komi, Madera, An-Nyah et plusieurs autres; mais l'occasion de relever cette solennité par la présence d'un Européen était trop belle pour que le mandarin ne la saisît pas.

Pour nous rendre chez lui, il fallut traverser des rues tellement encombrées de curieux que nous avions quelque peine à nous y frayer un passage. Mais l'empressement de ce peuple n'avait rien d'outré, rien de maussade. Comme le soleil était assez fort dans les endroits où je passais, tous les parasols s'ouvraient à l'envi et l'on se disputait à qui me donnerait de l'ombre. J'arrivai de la sorte au palais du mandarin qui m'attendait dans la salle à manger. La table, venue du Japon et magnifiquement laquée, portait à

Digitized by Google



3. Serviteurs du Chef de Liou-tcheou.

3 Criados del Jefe de Liu-cheú.



4. Chef Coréen & sa Suite.

4 Jefe Coreo y su Comitiva

Digitized by Google

Digitized by Google

ses coins et autour de ses pieds des caractères dorés. Ils indiquaient le lieu où ce meuble avait été fait, la date de sa fabrication et le nom de l'ouvrier. Cette table était couverte de plats de viandes ou de douceurs, et de deux espèces de spiritueux, le chazzi et le mouroufacou, l'un et l'autre formant une boisson aigre-douce à laquelle on a quelque peine à s'habituer. J'eus à la table le siége d'honneur à côté du mandarin, tandis que le reste des convives se plaça sur des banquettes plus basses et à quelque distance de nous. Chacun de nous avait devant soi un petit bol émaillé avec une soucoupe et des petits bâtons à la chinoise. Les ragoûts, les sauces, les viandes me parurent avoir beaucoup d'analogie avec ce que j'avais goûté à Macao; mais ce qui me parut appartenir à la cuisine indigène, ce fut une incroyable quantité de gâteaux et de pâtisseries : j'en comptai plus de vingt espèces, et j'en goûtai plus de dix. A ces plats sucrés succédèrent, suivant l'usage, du porc rôti, des volailles hachées, et une espèce de poudding en vermicelle; puis des plats énormes de riz qui formaient la base du repas. Pour délayer tout cela, il fallait à chaque minute avaler un verre de chazzi et prouver, en renversant le verre sur la table, qu'on n'en laissait pas une goutte. La fête fut terminée par des chansons que répétaient en chœur les convives, et par des danses bizarres et peu gracieuses. Les danseurs sautaient sur une seule jambe, en tenant l'autre en l'air; puis ils alternaient, faisaient des contorsions, frappaient des mains, et chantaient sur un rythme lent, de manière à conserver toujours la mesure. De la salle à manger on passa dans le jardin où la soirée se termina avec du thé et des pipes.

CHAPITRE XL.

LIOU-TCHEOU. — HISTOIRE, GÉOGRAPHIE ET MOEURS.

Nul peuple au monde n'est plus jaloux de son antiquité que les insulaires de Liou-Tcheou. Suivant leur tradition, un homme et une femme tirés du chaos furent leurs premiers parens. On les nommait Omo-Mey-Keiou, et ils eurent de leur union trois fils et une fille. L'un des fils se nommait Tien-Sun ou petit-fils du ciel. Il fut le premier roi de Liou-Tcheou, et de son avénement à celui de Chum-Tien qui régnait l'an 1187 de notre ère, les natifs ne comptent pas moins de 17, 802 ans.

Après la tradition fabuleuse vient l'histoire positive. Elle ne date guère que de l'an 605 de notre ère, époque à laquelle l'empereur de la Chine Soui, ayant entendu dire que de belles et fécondes îles existaient à l'E. de son royaume, envoya une expédition pour les reconnaître. On ramena quelques insulaires à Sin-ga-Fou, alors capitale de l'empire, où les Japonais parlèrent d'eux comme de barbares. Plus tard, Yang-Ti, ayant résolu d'annexer ce petit archipel à son empire, envoya quelques lettrés pour engager les naturels à se soumettre et à lui payer tribut; mais cette demande n'ayant éprouvé qu'un refus formel, une flotte, portant 10,000 soldats, sortit des ports du Fo-Kien pour aller réduire par les armes un pays qui résistait à des injonctions diplomatiques. En vain les habitans de Liou-Tcheou voulurent-ils s'opposer à la descente; en vain leur roi se mit-il lui-même à la tête des insulaires pour répondre à la force par la force, la chance tourna en faveur du plus grand nombre; le roi fut tué, et 5,000 vaincus furent emmenés en esclavage sur le continent.

Depuis cette époque, il s'établit entre les côtes de la Chine et les îles de Liou-Tcheou, un commerce d'échanges qui continua pendant les cinq dynasties qui suivirent. Ce fut, pour le moment, le seul résultat de la conquête; car les rois de Liou-Tcheou refusèrent de payer un tribut à l'empereur, et reprirent bientôt toutes leurs allures d'indépendance. Sous le règne de Chun Tien, l'un des souverains les plus célèbres de cet archipel, l'écriture et la lecture, ignorées jusqu'alors des insulaires, furent introduites par des savans japonais.

L'histoire du pays n'offre rien de saillant jusqu'à l'année 1372. Les rois se succèdent à Liou-Tcheou, les uns haïs, les autres aimés, ceux-ci forts et victorieux, ceux-là faibles et chancelans, tantôt s'agrandissant par la conquête, tantôt dépouillés par la guerre civile.

Mais la date que nous avons citée est mémorable par les démarches de l'empereur de la Chine Hong-Ou, qui voulut placer Liou-Tcheou sous un patronage direct et onéreux. L'archipel était alors partagé en trois souverainetés, dont la plus considérable obéissait au roi Tsay-Tou. C'est vers lui que l'empereur dépêcha une ambassade de mandarins, et ces envoyés s'y prirent avec une telle adresse, que le prince de Liou-Tcheou accepta les conditions offertes et se reconnut volontairement tributaire. Son exemple fut suivi par les autres rois de la contrée.

Alors commença entre les autorités des deux pays, un assaut de bons procédés et de démonstrations affectueuses. Liou-Tcheou envoya à l'empereur des chevaux, des bois odoriférans, du soufre, du cuivre et de l'étain : l'empereur y

Digitized by Google

répondit par des présens, plus riches encore, en fer, en porcelaines et autres articles à peine connus dans l'archipel Un sceau d'or, admirablement ciselé, pour le roi, des ornemens d'argent et d'or, pour la reine, complétaient cette série de riches cadeaux. A la suite de ces diverses ambassades, les fils des grands de Liou-Tcheou furent envoyés à Nanking pour y être élevés aux frais de l'empereur; et trente-six familles d'émigrans du Fo-Kien propagèrent dans un des districts de la grande Liou-Tcheou, les procédés de l'agriculture chinoise. L'écriture usitée dans l'empire, les livres et le culte de Con-Fu-Tzée, furent aussi importés par eux et enseignés aux insulaires.

Les relations de l'archipel tributaire avec la métropole se maintinrent dès-lors sur le pied le plus amical. Les trois royaumes ayant été réunis en une seule main, sous Chang-pa-Chi, le roi de Liou-Tcheou devint un personnage important; et sa médiation fut quelquefois invoquée dans les guerres qui eurent lieu entre le Japon et la Chine. Ce fut aussi pour le pays une époque de prospérité commerciale. Liou-Tcheou commençait alors à tenter des voyages de long cours: ses jonques allaient à Formose, à la côte de Bungo, de Fionga, de Satzuma, de Corée, aux bouches du Pei-Ho, et même jusqu'à Malacca.

Quand le fameux Tay-Cosama, empereur du Japon, voulut surprendre et conquérir la Chine, l'un de ses moyens préliminaires fut d'envoyer un agent auprès de Chang-Ning, alors roi de Liou-Tcheou, pour l'engager à rompre son ban vis-à-vis de l'Empire céleste et à échanger le patronage chinois contre le patronage japonais. Chang-Ning, non-seulement résista à ces insinuations, mais, fidèle à la foi jurée, il fit prévenir secrètement la cour de Péking de l'attaque qui se méditait.

Cette noble conduite attira sur Liou-Tcheou le plus terrible orage. Tay-Cosama résolut de soumettre ces îles, et la mort étant venue le surprendre au milieu de ses projets, il en légua la réalisation à son successeur. En effet, quelque temps après, une flotte équipée à Satzuma opéra une descente à Liou-Tcheou; les insulaires eurent beau résister, ils furent anéantis ou vaincus: le père du roi fut tué, et Chang-Ning, emmené prisonnier et retenu pendant deux ans, ne désarma ses geôliers que par son inébranlable constance, et sa magnanime fidélité à tenir ses premiers sermens. On l'élargit, on le renvoya dans ses Etats, et son premier acte d'autorité, quand il eut remis le pied sur son territoire, fut d'envoyer une ambassade à l'empereur de la Chine.

La conquête mantchoue ne changea que peu de choses aux rapports qui existaient entre Liou-Tcheou et la métropole. Il fut décidé seulement que l'archipel n'enverrait de députés à Péking que toutes les deux années. Le célèbre empereur Kang-Hi, prince si éclairé et si juste, fit plus d'attention à Liou-Tcheou que n'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Il ne négligea rien pour sa prospérité, et répandit de tels bienfaits sur elle que la tradition locale en a perpétué le souvenir de famille en famille. Il fit bâtir à Schoui un palais en l'honneur de Con-fu-Tzée et créa une hiérarchie de lettrés liou-tcheouans analogue à celle qui régissait la Chine. La nature du tribut fut mieux appropriée aux ressources de la contrée; et dans des années où des incendies et des ouragans ruinèrent ces malheureuses populations, le sage empereur, au lieu d'épuiser le pays par des exigences de tribut, le secourut par des approvisionnemens qui combattirent ces désastres.

Depuis cet empereur, Liou-Tcheou n'a pas éprouvé un seul incident dans sa vie paisible et heureuse. Un docteur chinois, Supao-Koang, judicieux observateur, qui la visita en 1719, nous la peint endormie et florissante dans une période de paix, et depuis lors, sur les récits des Européens qui ont abordé à Napa-Kiang, l'on peut et l'on doit croire que cette ère de calme et de simplicité n'a été traversée par aucune tempête politique.

Le premier en date de ces visiteurs modernes est l'aventurier Beniowski, dont on doit citer la version sans la garantir. Beniowski débarqua dans une île de l'archipel de Liou-Tcheou, nommée Usmay-Ligon, dont les natifs, convertis par un missionnaire, professaient presque tous le christianisme. S'il faut l'en croire, il fut reçu sur cette terre avec une hospitalité sans réserve. Différant en cela de tous les peuples de l'Asie orientale, les insulaires offrirent même au comte et à ses compagnons leurs filles et leurs femmes, afin de les fixer chez eux par des alliances. Enchantée d'une réception semblable, une partie de l'équipage de Beniowski se fixa sur l'île, et le reste, avant de partir, promit formellement aux bons naturels de venir plus tard fonder un établissement sur ce territoire. Beniowski assure que les armes à feu étaient alors en usage parmi eux, et que, pour augmenter leurs moyens de défense, il leur laissa quelques mousquets, des piques, des épées, de la poudre et des balles.

Digitized by Google

Après Beniowski, le capitaine anglais Broughton en 1796, et le navire de Calcutta *le Frédéric*, parurent tour à tour à Napa-Kiang avec l'intention de nouer des relations commerciales entre l'Inde et Liou-Tcheou. Tous les deux échouèrent; l'hospitalité la plus franche fut accordée aux équipages; mais on s'opposa à l'entrée des marchandises. Conduits par une pensée tout autre, les capitaines Maxwell et Hall en 1817, le capitaine Beechey en 1827, n'eurent qu'à se louer des indigènes. Le capitaine Maxwell obtint d'eux la permission de débarquer une portion de son équipage que rongeait la maladie; il reçut chaque jour gratuitement les vivres frais nécessaires à sa consommation. Des fêtes cordiales et brillantes marquèrent le temps de sa relâche; et, quand il s'éloigna, toute la population, agglomérée sur le môle, suivit de l'œil les canots qui emportaient ses nouveaux amis; elle salua le navire de la voix et du geste, avec des éventails et des parasols ouverts, au bruit des gongs, au milieu de banderoles agitées; elle resta là clouée à cette place, tant qu'elle put distinguer le groupe d'officiers qui répondait du tillac de *l'Alceste* à ces signes touchans et affectueux. Le capitaine Beechey, s'il ne rencontra pas un accueil aussi romanesque, put confirmer, du moins, sous plusieurs rapports, tous les récits antérieurs. La bonté naïve des habitans, leurs façons hospitalières, leur obligeance empressée avec réserve, toujours attentive et respectueuse, jamais fatigante, leur générosité désintéressée, leur tolérance, leur confiance dans les étrangers, leur loyauté parfaite, tout cela reste aujourd'hui prouvé par une série d'observations contradictoires et successives. Plusieurs baleiniers en détresse, qui y ont relâché depuis, n'ont eu également qu'à se louer des procédés généreux des insulaires de Liou-Tcheou.

A quoi cet archipel fortuné doit-il cette candeur, cette pureté primitive? Lorsque les îles et les continens voisins ne reproduisent en aucune manière, ni ce type, ni ces mœurs; quand la Chine est un pays de vol organisé, quand le Japon est une terre de civilisation orgueilleuse; quand Formose et les Philippines ont des peuplades sauvages à côté de leurs maîtres conquérans; d'où vient que, perdues dans la haute mer, ces îles contiennent un peuple naïf, original, aussi éloigné de la civilisation que de la barbarie, accessible seulement aux impressions douces, incapable de haïr, toujours prêt à obliger? D'où viennent ces hommes? Qui les a jetés là, eux tellement distincts de ce qui les entourent?

En réponse à ces questions, on peut dire que Liou-Tcheou a été dans l'origine peuplé de Japonais, dont les Liou-Tcheouans se rapprochent par les traits physiques; et qu'isolés de toute terre, ces émigrés y ont gardé les mœurs anciennes du Japon, aujourd'hui modifiées dans cet empire. Cette donnée expliquerait à la fois et les analogies et les dissemblances. Il est à supposer aussi que depuis le jour où les empereurs chinois ont amené cet archipel à reconnaître leur patronage, l'influence de la métropole, les rapports avec la terre-ferme, la double fusion qui résultait de l'envoi de jeunes Liou-Tcheouans à Nanking, et de Chinois à Liou-Tcheou, ont fait prévaloir quelques coutumes civiles et religieuses, quelques mœurs des Chinois, parmi les mœurs et les coutumes traditionnelles des insulaires. Ce qui en résulte, c'est que ces indigènes forment une race de beaucoup préférable à celles dont on peut supposer qu'ils dérivent. Ils ont la politesse, l'affabilité, le cérémonial des Chinois, avec plus d'honnêteté et de franchise; ils ont la dignité, la gravité japonaise, avec moins de cruauté et de défiance. Leur caractère en général est doux, mais efféminé; sociable, mais craintif. Un vaisseau de guerre européen soumettrait l'île avec son équipage: peut-être même qu'au lieu de saluer les conquérans avec des boulets et des balles, les naturels iraient au devant d'eux les mains désarmées pour conjurer la guerre par des politesses et des présens.

On ne saurait trop louer le caractère hospitalier des naturels, trop s'étendre sur les détails qui le prouvent. Les enfans, les hommes de la dernière classe, respectent l'étranger débarqué sur ce rivage; ils font assaut d'égards avec les chefs et les mandarins. Quand leur consigne leur ordonne la résistance à une volonté, à un désir curieux de la part du nouveau venu, ils y procèdent avec tant de ménagemens, avec une douceur si ingénieuse, avec une persistance si adroite, qu'on leur cède sans qu'ils soient obligés de recourir à des formes plus impératives. Leur répugnance pour recevoir un salaire, en retour d'un service et même de fournitures faites, est poussée jusqu'à une susceptibilité incroyable. Les capitaines Broughton et Hall n'ont dit là dessus que la vérité. Un baleinier, ayant relâché en 1826 à Napa-Kiang, s'y ravitailla, et en échange de deux douzaines de bœufs et d'autres provisions, il put à peine faire accepter aux insulaires une grande mappemonde.

Le dialecte des naturels, autrefois japonais, s'est mélangé peu à peu de termes chinois. Même parmi le bas peuple, il est doux, sonore

Digitized by Google

et riche ; il n'offre pas de difficultés à la prononciation. Les mandarins se servent entre eux de la langue chinoise. Quant aux caractères écrits, les Liou-Tcheouans n'en ont point qui leur appartiennent en propre. Ceux dont ils se servent sont chinois, et plusieurs livres écrits dans cette langue paraissent destinés à l'instruction élémentaire des natifs. Cependant les ordres et les statuts du gouvernement sont tantôt dans la langue du pays, tantôt dans celle du Japon.

La loi, du reste, semble avoir peu à sévir dans ces îles favorisées. Le Code pénal y est sans doute à peu près le même qu'en Chine, mais le bon naturel de ces peuples en rend l'application fort limitée et fort rare. Beechey les interrogea avec détail sur ce point, et voici mot à mot son curieux interrogatoire. « La torture et le fouet sont-ils en usage à Liou-Tcheou? —Oui. —Fait-on intervenir la torture dans les interrogatoires? — Oui. — Applique-t-on ce moyen violent aux mandarins? —Non. —La torture va-t-elle quelquefois jusqu'à la mort?—Oui, vis-à-vis de grands coupables. — Quelle est la peine qu'encourt le meurtre? — La mort. — Quelle mort? — La suspension ou la strangulation. — Comment punit-on le vol? — Par la même peine. — L'adultère? — Par l'exil. » Les délits moindres étaient expiés par le bambou ou par la flagellation avec une corde. On le voit, la sévérité ne manquait pas à ce code; mais grâce à la bonne nature de ce peuple, l'arme légale restait presque toujours dans le fourreau.

Le gouvernement de Liou-Tcheou est une monarchie héréditaire dont les pouvoirs ne sont guère limités que par la suprématie lointaine de l'empereur de la Chine. Au-dessous du roi sont les grands officiers ou mandarins dont on compte neuf classes caractérisées par leurs bonnets. Celui que portent les membres de la famille royale est de couleur violette, orné de fleurs jaunes; puis vient la couleur pourpre, et après elle, la couleur rouge.

Le philosophe chinois Supoa-Koang nous a laissé le détail de l'installation d'un roi de Liou-Tcheou, cérémonie d'un caractère naïf et naïvement racontée.

« Quand un roi meurt, dit-il, son héritier envoie une ambassade à l'empereur de la Chine, pour lui demander l'investiture, et dans l'interrègne la régence appartient de droit au titulaire putatif. L'empereur prévenu choisit alors dans le tribunal des cérémonies une personne capable de le représenter dignement à Liou-Tcheou. On arme un navire dans le Fo-Kien, on choisit un capitaine, des officiers, des matelots, des soldats, des pilotes, au nombre de trois cents environ ; puis l'ambassadeur s'embarque en grande pompe pour Napa-Kiang.

» Arrivé là, des honneurs sans fin attendent l'envoyé du Fils du Ciel. Le prince et les grands viennent le prendre à bord dans une barque magnifiquement décorée, et l'escortent jusque dans son palais. Le cortége de l'ambassadeur débarque à son tour avec une foule de petites pacotilles dont chaque détenteur tire un grand profit.

» A peine remis de ses fatigues, l'envoyé monte sur une estrade magnifique dressée dans la grande salle du palais. Les diverses classes d'indigènes viennent tour à tour exécuter devant lui les neuf prosternemens en l'honneur de l'empereur, après quoi commencent les fêtes générales dans la ville, dans les villages et dans la rade à bord de chaque vaisseau.

» D'autres formalités ont lieu les jours suivans; mais elles ne sont que le prélude de la grande cérémonie d'installation. Quand tout est réglé, l'ambassadeur se rend au palais au milieu de deux haies de seigneurs et de mandarins. Il y est reçu par les princes de la famille royale dans la salle du trône. L'orchestre le plus harmonieux de toute l'île est mis en réquisition, et ses accords servent à graduer les divers actes de l'investiture. Le roi et la reine s'asseyent sur une banquette; l'ambassadeur occupe une estrade plus élevée. Quand il ouvre le diplôme impérial, tout le monde se lève. Il le lit alors : il dit quelques mots d'oraison funèbre à la mémoire du souverain défunt; puis il annonce que S. M. l'empereur de la Chine son auguste maître reconnaît pour souverains des îles de Liou-Tcheou le prince héréditaire et la princesse son épouse. Cette déclaration est suivie de conseils au nouveau roi, et d'exhortations aux habitans des trente-six îles à cette fin qu'ils lui restent fidèles comme à son prédécesseur. Après cette lecture, la patente impériale est présentée au roi qui la remet au ministre pour être conservée dans les archives de la couronne. Alors recommencent les prosternemens en l'honneur de l'empereur de la Chine; l'envoyé y répond par quelques complimens et par l'offre des cadeaux destinés au roi et à la reine.

» La visite des nouveaux souverains à l'ambassadeur donne lieu à un déploiement de faste plus extraordinaire encore. La route est ornée d'arcs de triomphe, et à certaines distances sont placées des tentes contenant des fruits, des fleurs et des parfums. Autour du trône du roi, sept jeunes filles à pied portent des dra-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Corps de Garde Japonnais.*
1 Cuerpo de guardia Japonés



2. *Rencontre de Personnages distingués.*
2 Encuentro de Personages de distincion

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

peaux et des parasols. Les princes, les ministres et les grands à cheval saisissent cette occasion pour lutter entre eux de luxe et de magnificence.

» L'ambassadeur reçoit à la porte du palais S. M. liou-tcheouane, qui lui offre et lui sert de sa propre main du vin et du thé. L'ambassadeur refuse, rend la coupe, en prend une autre et ne la vide que lorsque le roi a vidé la sienne. Cette cérémonie achevée, le roi retourne au palais avec sa suite.

» De ce jour jusqu'au moment du départ de l'ambassadeur, il n'est fête qu'on n'invente, qu'on n'imagine en son honneur : fêtes sur l'eau, fêtes dans la campagne, concerts, spectacles, danses, illuminations, feux d'artifices. »

Quoique la polygamie soit permise à Liou-Tcheou, elle y est rarement pratiquée, et le roi lui-même n'en abuse pas. Il choisit une épouse dans les trois grandes familles de l'État. Une quatrième famille plus distinguée peut-être est exclue de cette faveur, parce que la généalogie n'établit pas assez clairement qu'elle n'appartient point à la souche royale. Les hautes fonctions sont quelquefois héréditaires dans ces grandes maisons ; d'autres fois le mérite seul y conduit.

Les revenus du roi de Liou-Tcheou proviennent tant des domaines de la couronne que d'impôts sur le sel, le soufre, le cuivre, l'étain, etc. Avec ces revenus, il faut parer aux dépenses de l'État et aux salaires des grands officiers. La mesure de ces salaires est en sacs de riz, dont la valeur se convertit en d'autres articles, comme des étoffes de soie pour l'habillement et des denrées pour la nourriture.

Le commerce de Liou-Tcheou se circonscrit sur trois points, la Chine, le Japon, Formose. En Chine, ses jonques vont dans la province de Fo-Kien et quelquefois à Péking. L'archipel de Liou-Tcheou entretient des échanges suivis avec le Japon, au moyen de navires nombreux qui lui arrivent de cet empire. Le Japon fournit à l'archipel du chanvre, du fer, du cuivre, des objets laqués, et il en tire en retour du sel, des grains, du tabac, du riz. Les mêmes produits indigènes s'échangent en Chine contre différentes espèces de porcelaines, des verres, des médicamens, de l'argent, du fer, des soies, des clous et du thé de qualité supérieure. Formose n'exporte guère sur Liou-Tcheou que des écailles de tortue et de la nacre de perle. Ce peuple d'ailleurs ne paraît pas jaloux de donner à son commerce plus d'extension et plus d'activité. La seule résistance que les Anglais aient trouvée dans le pays s'est manifestée à propos d'ouvertures commerciales.

Placées sous le 27° de lat. N. et le 125° de long. E., les trente-six îles de Liou-Tcheou jouissent de la plus douce et de la plus égale température. Tout réussit sur leur terroir, et les richesses locales suffisent à un peuple simple, sobre et content de ce qu'il a. Il est peu de cultures qui ne puissent se naturaliser dans cette zône. Tous les arbres fruitiers des tropiques s'y retrouvent, le bananier, le figuier, l'oranger ; tous les végétaux d'Europe y prospèrent. Quant aux animaux, on y voit des bœufs et des buffles courir par troupes dans les campagnes. Les chevaux, les ânes, les porcs, les chèvres et les chats n'y diffèrent pas de ceux du continent asiatique ; seulement tous ces animaux paraissent être, à Liou-Tcheou, d'une taille plus petite qu'ailleurs : un jeune bœuf n'y pèse guère plus de cent livres mort et vidé ; les chevaux sont si petits, qu'un Européen enfourché sur leur dos touche la terre de ses pieds. La volaille est aussi fort grêle, quoique fort bonne. Le savant Klaproth assure qu'il existe dans ces îles des ours, des loups, des chacals et des serpens venimeux. Le capitaine Beechey n'y trouva que des souris, des lézards et des grenouilles. Les insectes les plus communs, sont les sauterelles, les papillons, les abeilles, les guêpes, des moustiques de grande dimension et des araignées particulières à l'île. Du reste peu d'oiseaux : quelques alouettes, des martins, des ramiers, des pluviers et des hérons. Les naturels assurent que, même dans l'intérieur, il n'existe point de perdrix, gibier assez commun dans les archipels d'Asie.

Le poisson est abondant à Liou-Tcheou, et des espèces bonnes pour la table fourmillent sur toute la côte. La tortue est plus rare.

Comme on connaît peu l'intérieur de ces îles, on ne sait quelles espèces d'arbres contiennent les vastes forêts que l'on aperçoit de la côte. On dit seulement que Tatao et Ki-Kai, situées dans le N. E., produisent une espèce de cèdre appelé *kien-niou* par les Chinois, et *jseki* par les habitans. Le bois en est incorruptible, ajoute-t-on, et il se taille en colonnes qui ornent les palais des grands.

Les jonques des Liou-Tcheouans sont, comme la gravure l'indique, de la même coupe que celles des Chinois. Matériaux de construction, agrès, voiles, tout est semblable. Les insulaires ont en outre des pirogues faites d'un tronc d'arbre creusé, et capables de contenir six, huit et même dix personnes. Les transports, plus con-

Digitized by Google

sidérables, s'opèrent au moyen de bateaux plats, fortement construits.

De toute cette côte, le hâvre et les abords de Napa-Kiang sont la partie la mieux explorée par le capitaine Beechey. Ce hâvre, quoique ouvert aux vents du nord, est abrité du côté de l'ouest et du sud-ouest par un banc de corail. Dans l'ancrage extérieur, la houle se fait sentir à la haute mer, et la brise d'ouest y fatigue quelquefois les navires. Deux passes conduisent au port intérieur, l'une au N., l'autre à l'E.; cette dernière, étroite et moins sûre que l'autre.

Les relèvemens les plus détaillés de cet archipel appartiennent à l'expédition du capitaine Maxwell, et surtout au petit voyage que fit autour des côtes le capitaine Basil Hall, commandant de *la Lyre*. Cette tournée de sept jours servit à constater une foule de gisemens géographiques. La première terre que le capitaine découvrit fut une petite île fort bien cultivée qu'il nommma le *Pain de sucre*. Une ville de fort belle apparence se déployait sur le rivage et se perdait sur le mont dans un amphithéâtre de verdure.

A dix milles à l'est de Liou-Tcheou parut une autre île que Hall nomma l'île d'Herbert. On arma les chaloupes pour la mieux reconnaître, et on pénétra dans un chenal étroit, mais profond. Ce chenal aboutissait à un port admirable dont l'analogue n'existe qu'à Mahon. Il était formé par un bras de mer que protégeaient des rochers escarpés, couverts de plantes et de fleurs sauvages. Ce port que Basil Hall baptisa du nom de *Melville* avait en outre une seconde communication avec la mer. L'ancrage, la station, le fond de sable, tout semblait se réunir pour recommander cet admirable havre aux navigateurs.

Le capitaine Hall débarqua sur l'île, et dans une vallée qui s'étendait sur la droite, entre deux pointes de rochers, il découvrit quelques petits villages assez bien situés : les habitans se montrèrent aussi affables, aussi prévenans que ceux de Napa-Kiang. Au N. E. des îles Liou-Tcheou, il découvrit des terrains plus boisés; mais aussi moins riches et moins populeux que du côté du S. O. ou du Chéouli. Cette portion de l'archipel parut abonder en excellens ancrages.

Les groupes d'îles que l'on découvre de Napa-Kiang, à l'O. de Liou-Tcheou, sont nommés par les naturels Kirrama et Agou-Gni. Le groupe Kirrama se compose de quatre îles : Zammanie, Accar, Ghirouma et Toucatschi, toutes fort insignifiantes, à part la dernière. Agou-Gni consiste en deux petites îles, Aghi et Homar. L'un et l'autre groupe dépendent de Liou-Tcheou. Kirrama a quatre mandarins, un du plus haut rang, trois d'un degré inférieur : deux autres de ce dernier ordre gouvernent Agou-Gni. Ces îles ne sont guère peuplées; Toucatschi, la plus considérable, a cinq cents maisons à peine.

Au N. de Liou-Tcheou sont deux îles qui peuvent être regardées comme les succursales de cet archipel, Oushima, tributaire du roi de Liou-Tcheou, et Yacou-Chima, colonie japonaise. Oushima abonde en riz, et comme, dans les années de sécheresse, Liou-Tcheou manque de cette denrée, les jonques de Yacou-Chima vont charger dans ce grenier, pour verser ensuite leurs cargaisons à Napa-Kiang.

CHAPITRE XLI.

JAPON. — NANGASAKI.

J'aurais voulu, tant je me plaisais dans la maison de mon hôte, qu'un accident imprévu vînt retarder mon départ de Liou-Tcheou. Tout ce qu'on peut imaginer de bons procédés, d'ingénieux égards, d'attentions délicates, me fut prodigué par Komi et par sa femme. J'étais l'enfant de la maison, et mieux encore, car dans ce pays l'étranger avait le pas sur la famille.

Malheureusement, la jonque allait partir. Tchaou-Tsing voulait appareiller le jour même. Quand un matelot chinois vint me réclamer, quand il eut notifié à mes nouveaux amis que j'allais leur échapper dans quelques heures, une telle douleur se peignit sur leurs visages que je me sentis moi-même profondément ému. « Vous revenir; vous revenir! » me disait Komi avec un accent qui allait au cœur. Et sa femme me suivait de l'œil, inquiète, suffoquée, prête à pleurer si elle l'eût osé. Aujourd'hui plus calme, je suis à me demander comment un si court séjour avait pu engendrer de pareils regrets; mais au moment où cette scène eut lieu, je ne cherchais pas à analyser de pareilles impressions, car elles me dominaient aussi. J'étais sous l'empire de cette affectueuse bonté, de cette grâce engageante qui m'avaient accueilli sur le môle de Napa-Kiang, et qui depuis ne m'avaient pas manqué une seule minute. « Pauvre voyageur! avait-on l'air de me dire, tu ne trouveras pas partout nos rians visages! Reste au moins quelques jours; quelques mois dans cet oasis hospitalier! Tu as tout ici, bon accueil et bonne table! Notre hospitalité est franche; elle est dé-

Digitized by Google

sintéressée; nous ne la laisserions pas marchander à prix d'or! Pourquoi nous quitter si vite? Pourquoi se hâter? Est-ce pour aller mourir sous les flèches d'insulaires moins sociables que nous? As-tu peur d'arriver trop tard à la cuisine des Cannibales? Reste à Liou-Tcheou, imprudent, dans cette île où tout est bonté, naïveté, affection, bonheur! Reste; l'île a encore assez de riz pour te nourrir, assez de thé pour te satisfaire. Reste, les mers sont orageuses et les terres ingrates! Quand on pose le pied sur un sol de paix, c'est folie que d'aller plus loin! »

Voilà quelles poétiques plaintes je lisais dans les regards de mon hôte et de sa femme. Du meilleur de leur ame, ils eussent voulu me retenir. Moi, de mon côté, je cherchais à leur répondre par l'expression de mes regrets et de ma reconnaissance. Mais des soins, des désirs impérieux m'appelaient ailleurs. Bientôt la nouvelle de mon départ ayant circulé dans la ville, je vis arriver chez Komi toutes mes connaissances de Napa-Kiang, Oukoma, Madera, An-Nyah, et jusqu'au mandarin Oung-Chou. Il fallut s'attabler avec eux avant de descendre vers le port, et avaler force verres de chazzi, à l'intention de mon voyage.

L'heure approchait cependant, et Tchaou-Tsing lui-même, le patron de la jonque, vint m'en faire souvenir. Quand il eut paru, Komi s'empara de lui et lui versa à boire. On eût dit qu'il voulait l'étourdir, lui faire oublier son rôle de mentor. Mais le chazzi, le thé, les pipes, ne purent rien sur le vieux marin. Il fut inflexible et donna le signal de la retraite.

Alors commença la scène d'adieux. Mon hôtesse s'approcha de moi toute pleurante, et me présentant un *camesachi* d'or, l'aiguille qu'elle portait d'habitude dans ses cheveux, elle me pria de le garder en souvenir de mes amis de Liou-Tcheou. Je l'acceptai, mais j'exigeai qu'elle reçût en échange une petite montre avec sa chaîne. Quand je lui passai ce cadeau autour du cou, je crus qu'elle deviendrait folle de joie. Je fis encore quelques petits présens à tous les convives, qui, de leur côté, se dépouillèrent pour me donner une foule de bagatelles. Komi seul ne voulut rien; le pauvre garçon ne savait que sangloter.

Lorsque nous sortîmes de chez lui, une foule immense était rassemblée sur le môle, tant à l'occasion de l'appareillage d'une jonque, que pour voir passer un Européen dont le sejour avait fait quelque bruit. Les spectateurs se groupaient sur notre route avec un tel ordre qu'on aurait cru assister à une revue. Sur le premier rang figuraient les enfans presque tous à genoux; le second se composait d'adolescens accroupis, et de femmes à peu près de la même taille; puis venaient les hommes, les premiers courbant un peu la tête, les autres se dressant sur la pointe des pieds; enfin le dernier rang s'était hissé sur des pierres et des éminences, de sorte que sans trouble, sans confusion, sans querelles, tout le monde pouvait voir. Le plus profond silence régnait dans cette foule; seulement, quand je passai, les insulaires me disaient adieu, et me prodiguaient les gestes les plus affectueux.

Je connaissais assez Napa-Kiang pour ne pas m'étonner de ce spectacle. Je répondis aux saluts par des saluts, aux adieux par des adieux. Une seule chose me frappa au milieu de cette affluence; ce fut un groupe immobile au milieu de tant de groupes agités, un groupe dont le costume différait entièrement de celui des insulaires de Liou-Tcheou. Il se composait d'une vingtaine d'hommes qui semblaient comme campés sur la grève. « Quels sont ces gens là? demandai je à Komi. — Non pas hommes de Liou-Tcheou, me dit-il, mais de Corée : étrangers, étrangers, ajouta-t-il. » Ces matelots coréens appartenaient évidemment à quelque jonque qui stationnait alors dans le port de Napa-Kiang. L'un d'entre eux, le capitaine sans doute, assis par terre sur une natte, dégustait en ce moment une tasse de thé. Son costume consistait en une robe bleu-clair à larges manches, retenue autour du corps par une ceinture de peau de buffle. Il portait sur la tête un grand chapeau qui n'avait pas moins de cinq à six pieds de circonférence et qui était fait de quelque matière ressemblant assez à du crin vernissé. La cavité pour recevoir la tête descendait au-dessous des bords. Sa chaussure était recourbée aux extrémités comme celle des Turcs; il tenait à la main un bâton noir entouré d'un cordon de soie. Ce costume étrange produisait d'autant plus d'effet que celui qui le portait avait une vénérable et grave figure, avec une barbe d'une blancheur éclatante, dont les poils luisans et peignés chatoyaient sur sa poitrine (Pl. XLIV—4). Les personnes de sa suite semblaient être les uns des marins, les autres des militaires; car la jonque mouillée dans le port était une jonque de guerre. L'un des officiers tenait au-dessus de la tête de son chef un parasol orné de rubans qui flottaient. Les simples soldats se reconnaissaient au chapeau pointu et à un costume qu'on peut comparer

Digitized by Google

au travestissement de nos Gilles (Pl. XLIV—4).

Je regrettai que le temps et l'occasion ne me permissent pas de faire connaissance avec ce peuple coréen, qui n'est pas le moins curieux, le moins original de ces parages. Arrivé alors près de nos chaloupes, la foule me portait pour ainsi dire vers la grève; et les amis qui m'escortaient, mes hôtes de Liou-Tcheou, accaparaient seuls toute mon attention. Plus l'heure de la séparation approchait, plus leurs témoignages d'amitié devenaient actifs. Ils craignaient de me laisser partir sans que j'eusse parfaitement compris toute la portée de leurs regrets.

Enfin, nous touchâmes à l'embarcadère; et, après les plus tendres effusions, je descendis dans une pirogue pour gagner la jonque déjà à la voile. Quand nous prîmes le large, la foule, massée sur les points d'où l'on pouvait découvrir la rade, nous salua de la main et de l'éventail, tandis qu'immobiles au bord du quai, Komi, Madera et les autres chefs, ne détachaient pas l'œil du navire qui nous emportait.

Au-delà des bancs de corail qui entourent le hâvre, nous prîmes la bordée de l'O., et bientôt un cap élevé masqua à nos yeux Napa-Kiang. « Adieu, m'écriai-je, adieu Liou-Tcheou, terre de simplicité primitive; adieu Komi, adieu Madera, adieu tous mes amis de Liou-Tcheou! »

De nouveau, je me trouvais donc réduit à la compagnie de mon capitaine Tchaou-Tsing; et le digne homme, à l'exemple des insulaires, redoubla pour moi d'égards et d'attentions.

Depuis trois jours, toute côte était loin, et, d'après mon estime, nous pouvions nous trouver à peu près à distance égale de Liou-Tcheou et du Japon, c'est-à-dire par le 29° de latitude N. C'était, la date est restée bien précise dans ma tête, le 9 octobre 1830. Le matin, le soleil sembla sortir d'un linceul de pourpre. La brise était encore au S. O., mais molle, incertaine, ne soufflant que par risées. Le ciel était bleu et serein de ce côté. A l'E., au contraire, des masses grises, noires, argentées, perlées, se festonnaient peu à peu sur l'azur mat du ciel, comme une de ces toiles d'opéra descendues au sifflet du machiniste. Ces paquets de nuages opaques arrivaient contre le vent, plus puissans que lui, destinés à le vaincre. Des lueurs bizarres et soudaines traversaient ces corps flottans; on les voyait presqu'à l'œil nu, combinant leurs élémens divers, agglomérant toute leur force, allant chercher çà et là dans cette atmosphère, tous les atômes sulfureux et électriques qui devaient éclater en tonnerre, toutes les vapeurs qui devaient se condenser en pluie. L'œuvre du grand alchimiste, le travail aérien de l'alambic céleste ne se dérobait pas tout entier à l'analyse humaine.

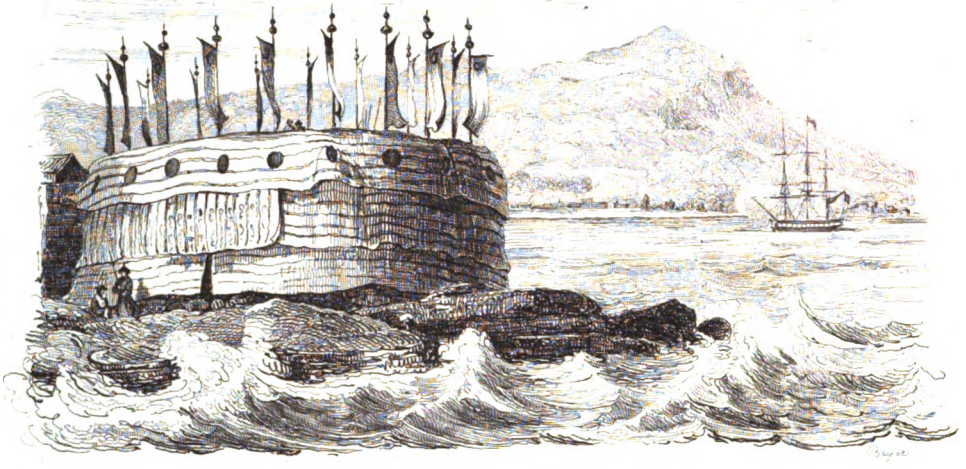
Des pressentimens physiques ne manquaient pas non plus à la catastrophe imminente. Les pilotes, pratiques de ces parages, les marins chez qui l'aspect du ciel et des eaux éveille tant de révélations; les passagers eux-mêmes, à qui les impressions de l'ouragan sont presque toujours familières, trouvaient sans doute dans leurs souvenirs l'analogue de ces symptômes météoriques. Mais à ceux mêmes qui n'auraient point eu cette expérience acquise, les appels du fluide électrique, le frisson de la chair, la vibration intérieure des fibres les plus déliées, auraient suffi pour dénoncer un éclatant et périlleux orage. Les oiseaux éperdus fuyaient devant lui, ou bien couraient à sa rencontre comme pour savoir s'il n'avait pas apporté une trève à ses colères.

Tchaou-Tsing ne s'y trompa point; il comprit qu'il s'agissait de notre vie à tous, le vieux pilote! « Taï-foung! » cria-t-il d'une voix que je ne lui connaissais pas. Le mot était si étrangement accentué, que pas un matelot de la jonque ne s'y trompa. On l'entendit sur tout le pont; on l'entendit dans les chambres, dans les cuisines; il alla jusqu'au fond de la cale. Personne ne manqua à son appel. Le pont fut couvert en cinq minutes. « Taï-foung! » répéta le capitaine, et toutes ces têtes tournées du côté de l'ouragan s'agitèrent par un assentiment machinal, et toutes ces lèvres pâles d'effroi s'ouvrirent pour murmurer: Taï-foung! Taï-foung, ou typhon en terme plus français, c'est-à-dire tempête, ouragan (des deux mots chinois *taï* grand, et *foung* vent).

Le taï-foung accourait sur nous, il accourait précédé d'un frémissement vague et inquiet, d'un bruit sourd qui ne résultait ni du vent ni de la houle; il caressait déjà ces voiles qu'il voulait ensuite dévorer lambeau par lambeau; il soulevait ces longues nattes de nos marins chinois, qui tout à l'heure allaient cingler leurs visages; il arrivait portant dans ses ailes puissantes un avenir inconnu, la perte en pleine mer, le bris sur la côte, ou bien seulement une voie d'eau et quelques avaries dans la mâture.

Dans de pareils dangers, on voit ce que c'est qu'un chef de navire, un capitaine, ce maître après Dieu. A lui permis, quand il a des goûts indolens et voluptueux, de se laisser bercer dans un hamac, pendant les heures favorables, pourvu que le vaisseau glisse, sur une mer clémente, avec ses voiles bien orientées et sa route

Digitized by Google



3. Fort Japonnais Paveisé.

3 Fuerte Japonés empavesado



4. Soldats Japonnais.

4 Soldados Japoneses

Digitized by Google

Digitized by Google

faite. Oui, il peut alors quitter la dunette, s'en remettre à ses lieutenans, ouvrir la route à de jeunes apprentissages; mais, au moment où il s'agit de livrer la grande bataille aux élémens, il faut qu'il soit là, le général d'armée, qu'il prévienne l'ennemi, qu'il le combatte, qu'il le vainque. C'est une tâche bien belle et bien noble, croyez-moi! Debout sur l'arrière, le front nu, le porte-voix à la main, illuminé d'éclairs, ruisselant de l'eau du ciel et de l'eau de la mer; amarré près du gouvernail quand le flot surplombe le navire; se relevant, quand la lame a passé, pour commander une manœuvre, responsable de la vie de tous ces hommes, de l'avenir des familles qui les attendent, un capitaine de navire doit se grandir alors de toute la majesté de son rôle; il faut qu'il y ait de l'héroïque en lui, ne fût-ce que pendant l'orage; il faut qu'il soit le plus brave, au milieu d'une foule de braves. S'il mollit, tout est perdu. Le courage, comme la peur, a son magnétisme. Qui oserait trembler quand un capitaine porte sa tête haute? Qui ne se rassurerait quand le capitaine a confiance? Qui pourrait désespérer quand le capitaine espère encore?

Tchaou-Tsing, je l'ai dit, était un bon marin; l'ouragan me révéla quelque chose de mieux en lui: une ame d'acier, d'une trempe héroïque. Le premier mouvement de son équipage fut l'effroi; quelques-uns de ses matelots se jetèrent à plat ventre sur le pont. Alors il courut vers eux le fouet à la main, et désignant le haut des mâts aux plus timides, il les força d'y monter pour serrer les voiles. Ses ordres brefs, précis, furent bientôt exécutés dans le plus profond silence. Les vergues furent recalées; quelques basses voiles restèrent seules.

Le taï-foung éclata bientôt avec une violence effroyable. Ce rideau de nuées, d'abord ligne menaçante à l'horizon, s'était peu à peu arrondi en dôme, et le vent, fixé au S. E., sifflait dans les vergues et dans les cordages. Il est rare que les dangers qu'on a personnellement courus ne paraissent pas d'une nature plus décisive et plus violente qu'aucun de ceux dont le récit seul nous parvient. Sans rien exagérer, je crois pouvoir dire néanmoins que jamais tempête pareille ne secoua ces parages, les plus orageux parages du globe. Quand je vivrais cent ans, le souvenir m'en resterait aussi net, aussi présent qu'au jour où la chose arriva. Le ciel devint noir comme du charbon, si noir que je m'étonnais d'en voir tomber des gouttes limpides: des nuages passaient si bas, qu'ils couvraient de brume le haut de la mâture; ils tourbillonnaient avec tant de rapidité, formaient au-dessus de nous une mer suspendue, si bruissante, si confuse, si agitée, que ma tête se perdait, et qu'étourdi, hors de moi, je ne savais plus me rendre compte ni du lieu où je me trouvais, ni des choses qui m'entouraient. La pensée d'ailleurs n'avait guere de ressort et de jeu, quand toute la force physique se portait nécessairement vers les soins du corps; quand il fallait, à chaque vague bondissante, se coucher à plat ventre, se cramponner à un anneau de fer, à une corde, à une membrure du bâtiment.

Une heure après les premières rafales du taï-foung, la jonque chinoise offrait un spectacle de deuil et de désolation immense. Les deux mâts avaient craqué sous l'effort du vent; le seul qui restait, un petit mâtereau de pavillon, perché sur l'arrière, venait d'être coupé par les ordres du capitaine. A chaque minute, sur ce pont rasé, la mer venait s'essayer comme un bélier contre un rempart, avec la volonté d'enfoncer ces planches et de couler ce navire. Un pâté de cabines, juchées sur l'arrière, ne résista pas long-temps; à un moment donné, la mer tomba d'aplomb sur ce petit appendice, l'ébranla fortement, l'arracha comme avec des tenailles, et le rejeta, déchiré à demi, au milieu du tourbillon. Deux mousses et cinq passagers se trouvaient enfermés là-dedans; moi, je m'y appuyais, quand il céda et disparut. Une corde seule me sauva.

Quelle situation! Par la plus affreuse tempête, n'avoir sous ses pieds que le plancher d'une jonque, bâtiment frêle et informe, à demi vaincu et prêt à s'ouvrir! Mourir ainsi, loin des siens, sans pouvoir serrer une main amie, sans pouvoir se dire un adieu, au moment du grand voyage; périr ignoré, sur un transport chinois, dont personne ne s'inquiétera plus; laisser une famille en Europe, entre l'angoisse d'une mort et l'espoir d'un retour, oh! c'était pour moi une horrible et poignante perspective! A ce moment, à cette solennelle minute, j'eus peur.

Je m'adossai à la lisse et regardai autour de moi; rien n'était changé: toujours la même mer, blanche à la crête, haute, longue, impitoyable, frappant quand on l'implorait; tordant le pauvre navire, jouant avec lui comme le fort qui rit de l'agonie du faible; toujours les mêmes nuées sourdes, sombres, ondoyantes, de mille couleurs; toujours le même vent tumultueux, discordant, rapide, forcené; toujours la même pluie battante, la même écume salée, les mêmes éclairs flamboyans, le même cliquetis de foudre. Couché sur le pont, je voyais là haut des signes

Digitized by Google

étranges et odieux; des lettres de Balthazar renouvelées à chaque seconde dans la nue; une mort inévitable, écrite dans cet aspect inflexible et terne du ciel et de l'eau.

Le hasard fit qu'au milieu de ces visions accablantes, je portai mon regard sur l'arrière où se tenait Tchaou-Tsing. Sa vue me remit, attéré que j'étais. Je trouvai sa figure si calme et si grave au milieu de ce péril, que je me pris à avoir pitié de mes faiblesses. Sa vie n'était-elle pas de l'enjeu comme la mienne? Cet homme avait aussi une famille qui l'attendait au port; des parens, des amis qui comptaient les jours de son absence; une femme et des enfans qu'il soutenait! Dès le moment que de pareils rapprochemens purent trouver accès dans ma tête, mes terreurs furent vaincues : je ne fus pas plus rassuré, mais plus résigné. C'était le ciel qui me secourait; car nous n'étions pas au bout de nos douleurs.

Depuis neuf heures l'ouragan durait, toujours plus furieux et plus intense. Du S. E. le vent avait passé peu à peu au S., en poussant devant lui un Océan éperdu. On eût dit que ses eaux voulaient se promener dans l'air, tant l'équilibre était détruit, tant ce bassin hors de son niveau dressait au ciel d'aspérités écumeuses. Dans cette perpétuelle succession de montagnes et de vallées, tantôt la jonque semblait dormir comme l'alcyon au sommet de la vague; tantôt, précipitée dans l'espace creusé entre deux lames, on eût dit qu'elle allait s'abîmer et se perdre.

Rien n'empirait, et c'était beaucoup. Sans mâts, partant sans voiles, nous fuyions devant ce désordre des élémens, et qui sait, à force de nous pousser si vite, peut-être allaient-ils nous mettre hors de leur portée; peut-être dans une, deux, trois heures, allions-nous trouver des cieux plus sereins et des eaux moins furieuses. Mes rêves en étaient là quand un cri de détresse partit du fond du navire : je ne compris pas la valeur exacte de l'exclamation; mais j'en devinai le sens; on ne m'eût pas abusé : cela voulait dire : « Nous sommes perdus! » Bientôt en effet cinq ou six matelots, se hissant à travers une étroite ouverture, s'élancèrent vers le gaillard d'arrière, et parlèrent vivement à Tchaou-Tsing. Cette fois une sorte de frayeur traversa son impassible visage; mais ce fut l'affaire d'une seconde. Ensuite il devint plus calme, plus admirable que jamais. Passant à mes côtés : « Monsieur, me dit-il en assez bon anglais, si vous voulez travailler maintenant, en voici l'occasion. Il n'y a pas de bras inutiles à bord quand il s'agit de faire jouer les pompes. »

Ce mot m'éclaira; je compris toute l'horreur de notre position. Oh! quelle énergie se déploya en ce moment parmi ces hommes, mous jusqu'alors, regardant la mer les bras croisés, et attendant qu'elle eût pris parti contre eux ou pour eux! Une longue chaîne de marins s'établit sur le pont, et soit à l'aide de mauvaises pompes, soit avec de larges seaux, on chercha à vider l'eau qui se précipitait dans la cale par les bordages ouverts. Comme les autres, j'étais à l'ouvrage, faisant une incroyable besogne, cherchant à m'absorber en elle, à fatiguer mon corps pour arrêter le travail de ma tête. J'avais une force, une vigueur! On ne sait vraiment ce que peuvent les muscles d'un homme dans de pareilles occasions!

Toute la nuit, nous pompâmes ainsi, mais au jour nos bras faiblirent. Huit heures d'incessante gymnastique, huit heures sans sommeil, c'était plus qu'il n'en fallait pour notre petit équipage. Loin de gagner sur la voie d'eau, elle gagnait sur nous, peu de chose sans doute, mais assez pour que nous pussions calculer qu'à une heure donnée, le navire s'abîmerait et nous abîmerait avec lui. Il ne fallait pas songer à nos canots par un tel vent et par une telle mer; la mer et le vent les auraient submergés à la première vue.

Les marins sentirent donc que leur heure dernière était arrivée. Le capitaine criait encore qu'il fallait tenir les pompes en jeu; ils ne l'écoutèrent plus; le capitaine se courrouça, montra le poing, se précipita sur l'avant avec une longue lanière; au lieu d'obéir comme d'habitude, les marins murmurèrent et prirent un air si menaçant que Tchaou-Tsing ne persista plus. Il retourna vers l'arrière, morne, silencieux, moins navré du sort qui l'attendait que de cette désobéissance inaccoutumée. Ses matelots pourtant, livrés à leurs seules et dernières inspirations, se groupèrent autour d'une petite idole, placée vers la proue de la jonque, une sorte d'Amphitrite chinoise, patrone des marins. Quand ils se furent tous agenouillés, l'un d'eux commença une espèce d'antienne que les autres entrecoupaient de quelques répons; puis ayant brûlé sous le nez de la déesse deux ou trois paquets de papiers dorés, ils tuèrent une volaille en son honneur, et jetèrent dans l'eau ses entrailles, sa tête et ses pattes.

Pendant que ce sacrifice s'accomplissait sur le gaillard d'avant, je remarquais que peu à peu la ligne d'eau de la jonque s'abaissait. Plus

Digitized by Google

chargée, elle ne filait plus avec la même vitesse ; quand elle s'abattait sur le flanc, la masse d'eau déplacée pesait sur un seul côté, et nous avions évidemment de la peine à nous remettre d'aplomb. Nous mourions ainsi à petit feu : pleins de vie, de santé, de jeunesse, nous voyions se déclarer un à un tous les symptômes d'une fin prochaine; nous suivions les lents progrès de notre propre agonie.

C'était alors le 10 octobre vers midi. La brume épaisse qui nous avait enveloppés jusque-là se dissipa vaincue par l'action du soleil. Une radieuse lueur, partie du sein d'une nue d'argent, éclaira l'horizon, et son effet fut aussi magique que si l'on avait tiré un rideau devant nous. Une terre était là, à quelques lieues, et nous ne l'avions pas vue, une terre assez basse, habitée sans doute, car on apercevait quelques traces de culture.

O Providence! que tes ressources sont grandes et fécondes! Que tu gardes aux malheureux de consolations inespérées! Cinq heures encore, et de nous tous pas un ne restait vivant, et de cette jonque bruyante et peuplée, aucun souvenir, aucune trace ne restaient. La jonque eût agrandi son sillon dans l'Océan, jusqu'à ce que l'Océan se fût replié sur elle. Engloutie et morte, tout finissait; il n'y avait pas même d'épitaphe pour elle sur l'abîme ; rien qui indiquât l'endroit où elle laissait ses membres disjoints.

Mais voir la terre, ce n'était pas tout. A demi-coulés, sans voiles, sans mâts, sans gouvernail, comment accoster le rivage, comment chercher un hâvre abrité? Ces pensées m'ayant saisi coup sur coup, je me retournai vers mon intrépide capitaine. Tchaou-Tsing avait tout vu, tout pesé comme moi, la terre, la chance d'y arriver sain et sauf. Il agissait déjà. Aux premières lueurs d'espoir, l'équipage était retourné aux pompes; il les agitait avec une frénétique vigueur. La mer, le vent ayant calmé, nous nous maintenions avec quatre pieds de bordage hors de l'eau. Poussés directement vers la côte, nous distinguions ses bouquets de bois encore feuillés, ses maisons éparses, ses criques peuplées de bateaux pêcheurs. Grâce à quelques madriers liés ensemble, Tchaou-Tsing avait pu organiser un gouvernail volant qu'un mâtereau faisait pivoter sur l'arrière. Une anse s'offrait alors à une demi-lieue de nous, silencieuse, recueillie, défendue contre la houle par un long promontoire; nous allions y toucher, embrasser la terre que nous croyions perdue, prosterner nos fronts sur le sable du rivage. Cruelle ironie du destin! Voilà qu'un déchirement horrible retentit dans nos oreilles, dans nos entrailles, dans la moëlle de nos os; craquement sourd et prolongé ; nouveau glas de mort quand nous renaissions à la vie!

La jonque venait de se perdre sur un banc de corail, à un mille du rivage. Par la mer furieuse qui déferlait sur cet écueil, ce morceau de bois déjà fatigué allait être mis en pièces. Il fallait hâter le sauvetage. De toutes les chaloupes, une seule restait, les autres avaient été enlevées par la tempête. On chercha à la dégager, à la soulever pour la mettre à flot; mais à peine s'ébranlait-elle, que le bâtiment se coucha sur le côté, et entraîna tout, hommes, appareil et embarcation.

Alors chacun dut songer à son salut personnel. Parmi les matelots chinois, il y en eut qui se mirent à cheval sur les débris du navire, faisant des signes de détresse aux bateaux pêcheurs; d'autres qui se risquèrent sur-le-champ à parcourir à la nage la distance qui nous séparait de terre. Assez bon nageur, je pris ce dernier parti. Sur cet écueil battu par la vague, ce ne fut pas chose facile que de se dégager des aspérités du roc, tantôt recouvert, tantôt laissé à sec. Au moment où je croyais pouvoir me soutenir sur l'eau, la mer me délaissait et je retombais sur ces pointes de corail qui me déchiraient la poitrine. Enfin moitié nageant, moitié marchant, je parvins à gagner les accores du récif, et je pris ma direction vers le rivage. Malheureusement j'avais déjà usé mes forces dans cette première lutte ; mes bras, mes pieds, mon corps saignaient, et l'eau salée rendait ces blessures cuisantes. J'avançais pourtant ; je gagnais du terrain; encore cinquante toises, et je touchais la grève. Mais ce long drame se serait dénoué d'une façon trop simple. Mon étoile voulut qu'au moment d'aborder, un de nos marins nageant à mes côtés, et ne se sentant plus de forces pour se soutenir, saisît une de mes jambes et m'entraînât au fond de l'eau. Ce fut un instant affreux. J'avais encore assez de sang-froid pour comprendre le danger ; mais point assez de vigueur pour le combattre. Saisi tout-à-coup d'une résignation passive, je me laissai couler avec l'opiniâtre Chinois, sans éprouver la volonté, sans entrevoir la possibilité de me défendre. Ce qui se passa depuis cet indicible instant jusqu'à l'heure où je revins à moi sur la plage, haletant, sauvé de l'asphyxie ; cette angoisse, ce sifflement dans les oreilles, ce néant qui commence quand les artères battent encore ; ce long sommeil sans rêve; tout cela forme une suite d'impressions qu'on ne saurait rendre avec

Digitized by Google

des paroles humaines. J'allai, je crois, à ce moment, aussi près de la mort qu'il est possible d'aller.

Quand je retrouvai mes sens, plusieurs matelots étaient à mes côtés sur la grève : Tchaou-Tsing, sauvé et debout, semblait avoir repris le commandement des naufragés. Les soins qu'on me donnait alors provenaient évidemment de son intervention bienveillante. On m'avait mis à nu, et l'on me massait tous les membres pour rappeler quelque chaleur à la peau. A mesure que la vie affluait de nouveau en moi, je sentais courir dans mes veines un chatouillement, un bien-être inexprimables. Des sensations physiques, confuses d'abord, puis plus distinctes ; des idées vagues et ensuite mieux arrêtées ; une progression graduelle et ineffable vers la perception et vers la pensée : voilà ce que j'éprouvai dans ce double passage de la vie à la mort, et de la mort à la vie.

Cependant, à la vue de notre sinistre, des pêcheurs, des cultivateurs des environs étaient accourus. Nous ne savions guère en quel endroit nous nous trouvions : Tchaou-Tsing seul se croyait positivement sur l'île de Kiousou. Il ne s'était pas trompé. Les natifs nous apprirent que nous étions à six lieues à peine de Nangasaki : ainsi la tempête soufflant du sud, nous avait poussés en route directe. Si la brume dissipée tout-à-fait nous avait laissé voir les hautes montagnes qui dominent le comptoir hollandais, nous aurions pu diriger mieux la jonque et aller l'échouer dans sa rade. Le ciel l'avait voulu autrement.

Pendant le temps que j'éta s resté évanoui, un autre incident avait eu lieu sur le banc de roches, tombeau de notre pauvre navire. Les pêcheurs, pilotes familiers de ces parages, avaient pu accoster l'écueil par un endroit défendu contre la houle, et, à l'aide d'un *va-et-vient*, une espèce de sauvetage de marchandises avait été commencé. Le premier bateau chargé rapporta une grande portion des bagages laissés dans la chambre, et quelle fut ma joie quand je reconnus deux malles d'effets m'appartenant et surtout une cassette à mon chiffre contenant mes papiers, mes lettres et une foule d'objets précieux ! Non-seulement tous mes souvenirs de France étaient là, mais là encore se trouvaient les moyens de continuer mon pélerinage. C'était du bonheur dans le malheur. Le capitaine ayant reconnu mes effets ordonna qu'ils me fussent remis, et mon premier mouvement fut de tirer de la cassette quelques pièces d'or que les patrons de la barque japonaise accentèrent après force saluts. Je terminai mes largesses par les matelots qui m'avaient soigné. Couvert d'habits secs, remis de la secousse du naufrage, je me sentis encore assez de cœur et de jambes pour me rendre à Nangasaki le jour même.

Tchaou-Tsing, occupé de recueillir les débris du navire naufragé, ne put me suivre. Il m'embrassa la larme à l'œil et me donna l'adresse d'un négociant chinois, son consignataire, qu'il voulait prévenir de la catastrophe survenue. Je partis vers les deux heures, côtoyant le rivage, escorté de quatre hommes qui portaient mes malles et me servaient de guides. Leur moyen de transport consistait en un fort bambou dont le milieu posait sur l'épaule, tandis que liés et pendus à chaque bout, les colis se maintenaient en équilibre. A la première halte, je louai un cheval qui me conduisit en peu d'heures à la ville.

Ce qui me frappa d'abord dans ce voyage, ce fut l'aspect de désolation que présentait la campagne. Le taï-foung de la veille, quoique amorti vers cette latitude, avait déraciné les arbres voisins de la grève et enlevé la toiture de plusieurs habitations. A mesure que j'approchais de la ville, les traces de ce désastre s'effaçaient et alors tous les caractères nouveaux de la contrée japonaise se révélaient à moi. A la tête même du cap qui forme l'un des côtés de la baie de Nangasaki, je vis un fort pavoisé ce jour-là pour saluer la sortie d'une frégate hollandaise. Ce fort était un simple pâté de pierres, percé, à distances égales, d'ouvertures rondes, par lesquelles passaient, en temps de guerre, les bouches des canons. Le pavoisement consistait en une multitude de mâts, portant une touffe de crins au bout et une longue banderole fixée sur toute leur longueur (Pl. XLV — 3). Des toiles rayées pendaient également sur le mur d'enceinte, comme ces tentures d'apparat qui tapissent les maisons dans les jours où des processions parcourent nos villes méridionales.

Au détour de ce fort, dont la mer baignait le pied, je rencontrai pour la première fois des personnages de distinction. Jusqu'alors quelques pêcheurs, quelques laboureurs, quelques marins trouvés çà et là sur ma route, ne m'avaient pas donné une merveilleuse idée de la beauté du sang et du costume indigènes. La rencontre nouvelle ne me fit pas revenir beaucoup de cette pensée. C'étaient deux groupes de Japonais qui, fixés sans doute dans une habitation des environs, se croisaient sur la route et se saluaient avec leur tête à demi-rasée, leur petite queue en trompette, leur front incliné,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Une Rue de Nangasaki.*

1. Una Calle de Nangasaki



2. *Dames Japonaises à la Promenade.*

2. Señoras Japonesas en el Paseo

de Sainson del.

Digitized by Google

leurs bras pendans jusqu'au sol, et leur sabre qui se redressait en arrière. Ces nobles personnages formaient le plus curieux tableau que l'on puisse imaginer (Pl. XLV — 2).

Le type de ces hommes me parut avoir une analogie marquée avec celui des Chinois. C'était évidemment des êtres venus de la même souche, modifiés seulement par la différence des climats et des habitudes. C'était toujours les yeux bridés, enfoncés, clignotans, avec une prunelle noire et le sourcil très-haut; c'était la tête grosse et emmanchée sur un col très-court; les cheveux noirs, le teint brun, la taille robuste, mais peu élégante.

Quant au costume, il était à peu près uniforme parmi ces individus. Il se composait de longues robes, les unes en soie pour les maîtres, les autres en coton pour les domestiques. L'une de ces robes intérieures, tombant jusqu'au-dessous du genou, était retenue par une ceinture large comme la main. Vers le cou, la robe était échancrée et le col restait nu. Outre cette robe, qui touche la chair, les gens riches portent des pantalons de toile mince, qui s'attachent au-dessus des hanches et descendent à gauche; puis, par-dessus le tout, s'endosse une autre robe, robe de cérémonie, flottante, ouverte, tantôt brune, tantôt noire, dont on se débarrasse quand on entre dans un appartement.

La vue d'un étranger sur cette route parut étonner la noble compagnie japonaise; mais quand elle me vit continuer paisiblement mon chemin vers Nangasaki, elle me salua sans dire mot. Nul autre incident n'eut lieu jusqu'à l'entrée des faubourgs, où je trouvai deux vedettes avancées, fantassin et cavalier. Le cavalier portait le chapeau conique a panache, la longue pique à la main droite, les deux sabres au côté gauche, l'arc et le carquois derrière l'épaule. Sa robe, flottante dans le haut, retombait sur un large pantalon. Le cheval qu'il montait me parut de belle race et de formes élégantes (Pl. XLV—4). Le fantassin avait aussi une robe double en toile de coton, l'une plus courte que l'autre; son chapeau, en cuir verni, s'arrondissait en dôme, avec quelques cannelures qui lui donnaient de la grâce. Pour armes, il avait les deux sabres et un fusil à mèche.

Aussitôt que les sentinelles m'eurent aperçu, elles firent un geste de menace, et semblèrent m'inviter à avancer à l'ordre. L'un de mes guides se détacha, et raconta sans doute à l'officier qui survint la catastrophe dont j'avais failli être victime. Ce récit changea l'attitude et les dispositions de ces soldats. On s'approcha de moi, on me regarda avec intérêt et bonté; on m'invita aussi poliment que possible à me rendre au corps-de-garde le plus voisin, où devait se terminer mon interrogatoire. Ce corps-de-garde se trouvait à la porte même de Nangasaki. Il se composait d'un hangar carré, à toiture rapide, ornée de boules à son extrémité, flanqué, d'un côté, d'un grand fanal pour la nuit, et de l'autre du drapeau impérial. Devant une espèce de péristyle ouvert se tenaient deux factionnaires, reconnaissables au costume nommé *kamisimo*, et aux deux sabres que les militaires ont seuls le droit de porter; armés en outre, l'un de la lance, l'autre du fusil à mèche (Pl. XLV—1). Sous le pérystile même, était un ratelier garni de fusils, et deux soldats oisifs, assis par terre, tenaient devant eux un damier. Au-delà d'une espèce d'arceau était la pièce intérieure où logeait l'officier ou *banjo*.

Ce fut dans cette salle qu'on me retint prisonnier jusqu'à ce qu'un interprète de la factorerie hollandaise fût venu établir quelques points de rapprochement entre moi et l'autorité militaire. Cet interprète arriva enfin; pauvre Japonais, sachant à peine quelques phrases de mauvais batave, ne me comprenant pas plus que je ne le comprenais, si parfait truchement, que nous fûmes obligés de nous créer un langage par gestes, à la façon des sourds-muets. Je devinai qu'on demandait deux choses de moi: l'une de laisser visiter mes malles, pour qu'on s'assurât qu'elles ne contenaient rien de prohibé ni de sujet au tarif; la seconde de désigner un négociant de la factorerie qui se déclarât responsable de mes faits et gestes, pendant que j'y séjournerais. Au premier point je satisfis en donnant les clefs de mes coffres et en les ouvrant moi-même; au second je répondis par le nom de M. Nidbolt, que la prévoyance de Wilmot m'avait fait inscrire sur mes tablettes.

Ce nom produisit un grand effet : M. Nidboldt était alors l'un des négocians les plus riches du comptoir hollandais de Nangasaki. On referma les malles, en gardant toutefois deux Bibles qui se trouvaient dans l'une d'elles, puis on me donna quatre soldats, comme une escorte d'honneur, pour me conduire chez M. Nidbolt. Il logeait dans la petite île de Désima que les empereurs du Japon ont entièrement abandonnée à l'établissement européen. Une chaloupe nous y conduisit. L'habitation du négociant était sur le rivage, et lui-même, quand nous débarquâmes, se trouvait devant sa porte. Résolu d'aborder franchement l'entretien, je ne voulus pas me servir du hollandais dont je

Digitized by Google

savais à peine quelques mots, et je préludai par quelques phrases d'anglais. Ce fut une grande joie pour moi de voir qu'il y répondait et que cette langue lui était familière; ainsi la curiosité des interprètes était déroutée, et je me trouvai libre de tout dire, même devant ces témoins.

Je racontai donc à M. Nidbolt, et mon naufrage, et la façon miraculeuse dont il s'était terminé. Puis j'ajoutai que mon ami Wilmot de Calcutta m'avait remis une liste de noms pour toutes les Échelles asiatiques, et qu'à côté du comptoir de Nangasaki, il avait écrit lui-même le nom de Nidbolt. Il ne fallut pas davantage pour que le bon négociant me tendît la main. « Le vieux Wilmot a été mon compagnon de voyage, dit-il, mon inséparable à Batavia, à Malacca, à Madras, dans tous les lieux où je promenais ma jeunesse comme marin et comme subrécargue. Vous êtes le camarade de son fils; cela suffit, Monsieur. Regardez-vous comme des nôtres. J'ai un fils aussi qui sera ici votre guide et votre pilote. Entrons. » Après ces paroles cordiales, il congédia l'interprète et les banjos qui m'avaient accompagné; puis nous gravîmes l'escalier qui conduisait dans la maison.

« Paul, dit-il à un jeune homme blond et beau; Paul, voici un étranger, un recommandé de Wilmot, naufragé ce matin sur la jonque chinoise qu'on avait signalée. C'est notre hôte, Paul, ayez soin de lui. » Le charmant cavalier n'avait pas besoin de l'injonction paternelle; il m'aimait déjà. Un Européen, un naufragé, mais c'est un trésor, quand on a vingt-deux ans et qu'on vit enfoui dans une petite île japonaise! Paul vint à moi, et me secoua la main d'une façon qui valait mieux que vingt phrases polies. Il se livrait avec ce franc abandon de la jeunesse, avec ce naïf entraînement qui n'admet point d'arrière-pensée.

Il était tard; nous soupâmes, réservant pour le lendemain nos courses et nos observations. En effet, le jour pointait à peine que j'étais debout, décidé à aller frapper à la porte de mon jeune ami. Paul m'avait prévenu; il m'attendait dans la salle commune avec un verre de *sakki*, liqueur extraite du riz fermenté, et qui change de nom suivant les pays, cam-chou ou sy-ching en Chine, chazzi à Liou-Tcheou, sakki au Japon.

Nous étions déjà de vieilles connaissances; la jeunesse est si ouverte et si communicative! « Eh bien! lui dis-je, qu'allons-nous faire? Allons-nous d'abord courir la ville ou battre les environs?—Un peu de calme, monsieur le Français, un peu de calme. Vous êtes trop vif pour ce pays. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un empereur du Japon? et ce que sont ses agens subalternes? Ici la ville appartient aux *tomosamas* (maires) et aux *ottonas* (commissaires de police). Rien ne s'y fait que par leur bon plaisir. Quand vous vous permettez de lever la main d'une manière que la loi impériale n'a pas prévue, les autorités détachent à vos trousses une nuée de *banjos* (officiers militaires) qui vous remettent en mémoire les conditions de votre séjour. L'île de Désima est notre prison ici : nous la tenons à bail des autorités locales, qui y font bâtir des logemens, et en exigent ensuite le loyer. Voilà tout le terrain qu'il nous est permis de fouler, deux cents pas de long sur cent de large. Grâce à une enceinte en bois, la vue de la mer nous est même interdite : un enclos en planches ceint toute l'île. Aux deux portes qui lui servent d'ouverture, l'une sur la grève, l'autre du côté de la ville, veillent jour et nuit des factionnaires japonais qui empêchent d'un côté la contrebande des hommes, de l'autre la contrebande des marchandises. Allez, c'est une vie horrible que nous menons ici; si nous n'avions pas l'espoir d'aller au bout de peu d'années rejoindre nos familles à Batavia, le poste ne serait pas tenable un seul jour. — Et pourquoi toutes ces rigueurs, toutes ces entraves? — C'est la conséquence d'un système politique et commercial. Depuis l'horrible persécution qui eut lieu en ces îles contre les néophytes chrétiens, l'empereur spirituel du Japon, le Daïri, a donné, dans tout le territoire soumis à son pouvoir, les ordres les plus sévères contre l'introduction des étrangers. Deux nations seules ont échappé à cet interdit général, les Hollandais et les Chinois. Encore, voyez-vous qu'on a fait les choses de telle sorte qu'ils ne peuvent guère abuser de la tolérance impériale. Cent pas carrés de terre japonaise, avec la surveillance journalière des banjos. »

Je n'osais pas croire à ce que j'entendais. Je ne comprenais pas surtout comment un peuple avait pu se résigner à des clauses pareilles, comment des hommes pouvaient subir cette vie cloîtrée, cette attitude éternellement soupçonneuse de la part des naturels, cette morgue, ce perpétuel qui-vive. Je ne savais pas quelles patientes ressources donne la soif du gain, quelle force d'inertie elle prête à ceux qui en sont tourmentés. D'ailleurs les Hollandais, fixés à Nangasaki, surprenaient peu à peu, marchandaient, arrachaient aux autorités locales la position que la foi leur refusait. Actifs, rusés, per-

Digitized by Google

sévérans, ils savaient insister avec tant d'à-propos qu'on était presque toujours obligé de leur céder. Ainsi, ils avaient peu à peu obtenu de franchir les limites de l'île pour aller visiter Nangasaki, et, grâce à leurs opiniâtres empiétemens, cette tolérance était devenue presque un droit.

Paul me mit dans la confidence de ces petits manéges. « Rassurez-vous, ajouta-t-il; nous tâcherons de ne pas vous laisser périr d'ennui ici : il ne faut pas que la terre du Japon vous soit plus funeste encore que la mer. » Ces mots dits, nous sortîmes et nous commençâmes notre revue des localités.

Mon premier coup-d'œil fut pour cette petite île de Désima qui n'est, à tout prendre, qu'une rue de Nangasaki. Quand la marée est basse, Désima n'est séparée de la terre ferme que par un seul fossé. Les magasins de la Compagnie, son hôpital, les maisons des facteurs à deux étages, avec l'entrepôt au rez-de-chaussée et les logemens au premier; voilà en quoi consiste l'établissement. Toutes ces constructions sont en bois et en terre glaise : leur toit est couvert de tuiles; les fenêtres ont des châssis de papier et le sol est jonché de nattes. Ce n'est que depuis peu que l'on a fait venir de Batavia quelques petits compartimens à carreaux de vitres pour garnir les croisées. A l'extrémité de ces constructions, paraît un jardin de plaisance avec un belvéder à deux étages. Plus loin se trouve le collége des interprètes, vaste maison qui sert à loger les Japonais investis de ces fonctions. Quand les vaisseaux de la Compagnie sont en rade, ils y habitent en assez grand nombre; mais lorsque l'escadre marchande a mis à la voile, un ou deux truchemens restent seuls dans ce poste. Désima contient encore une maison pour les *ottonas*, sorte de commissaires de police chargés de surveiller ce qui se passe dans l'île et d'en instruire le gouverneur. Ces ottonas commandent la garde et les postes, et donnent la consigne aux sentinelles.

Paul me conduisit dans le logement des ottonas, avec la pensée d'obtenir d'eux la permission d'aller à Nangasaki. Nous trouvâmes ces officiers umant et buvant du thé. Quand le jeune Hollandais entra, ils se levèrent pour le saluer amicalement; après quoi ils nous offrirent une pipe, une tasse de thé et le verre de sakki. Je vis d'un coup-d'œil que ces gens-là n'avaient rien à refuser à Paul Nidbolt, et que nous obtiendrions d'eux tout ce qu'il demanderait. L'entretien s'engagea sans que je pusse y mêler un mot : puis quelques minutes après, sur un signal donné, entrèrent des banjos, chefs du corps-de-garde voisin, qui eurent l'ordre de nous conduire dans la ville et de nous y escorter. Le poste nous salua en passant, et nous nous trouvâmes au milieu des rues de Nangasaki.

C'était alors l'heure des affaires matinales, heure où les quartiers voisins de Désima regorgeaient de monde. Au loin ses temples se découpaient sur la hauteur, tandis que de courtes rues se croisaient dans tous les sens, chacune avec une porte à ses deux extrémités, de manière à former un quartier distinct. La nuit ces portes se ferment; le jour chaque quartier ainsi divisé est surveillé par un officier qui y demeure.

A la descente du premier pont qui conduit à Nangasaki, nous pûmes déjà remarquer la diversité de costumes, de physionomies, de types et d'allures, qui caractérise cette population. Ici se pressaient des soldats avec leurs deux sabres; là deux femmes se donnaient le bras et s'abritaient sous le même parasol; ailleurs couraient des marchands ambulans dont quelques signes extérieurs ou un cri particulier indiquaient le commerce; plus loin marchaient gravement des personnes en deuil, faciles à reconnaître à une espèce de corbeille qui les coiffait en leur retombant jusque sur les yeux (Pl. XLVI — 1). Toute cette foule cheminait affairée, se croisant dans diverses directions, bruyante sans désordre, curieuse sans impertinence. Au milieu de ces toits ornés, de ces maisons peintes, de ces places jonchées d'arbres, ce mouvement de peuple était curieux à suivre et à détailler.

« Sortons de ces quartiers tumultueux, me dit Paul, je veux vous faire voir l'Elysée de Nangasaki. » Et m'entraînant à travers des rues tranquilles, il me fit aboutir à un vaste jardin, admirablement planté, encore vert dans cette arrière-saison, coupé d'eau, de clairières, de bois et de pelouses. « Voici, ajouta-t-il, le rendez-vous des dames japonaises. Promenons-nous un instant, vous ne tarderez pas à en voir quelques-unes. » Il avait raison, car bientôt se révéla à nous une gracieuse démarche de femme. Cette Japonaise était vêtue d'une robe de soie à dessins, qui tombait jusqu'à terre, et traînait en queue derrière elle. Sa main, fort jolie et fort délicate, tenait une fleur. Pour le moment, c'est tout ce qu'il nous fut possible de voir, car afin de ne pas risquer au soleil la fraîcheur de son teint, elle s'était fait accompagner par un domestique, espèce de lourdaud, à demi-nu, qui tenait, suspendu à l'extrémité d'un bambou flexible, non pas une ombrelle, mais un large voile en forme d'éteignoir (Pl. XLVI — 2). Ce

Digitized by Google

voile, d'une étoffe très-fine, avait deux larges trous carrés, garnis d'une gaze très-claire, à l'endroit qui correspondait aux yeux.

Ma curiosité venait d'être excitée plus vivement par ce demi-mystère, quand une autre Japonaise se présenta, tête nue, opposant seulement aux rayons du soleil, un écran de laque dorée (Pl. XLVI — 2). Celle-là était jolie, d'une expression de visage régulière et douce, les yeux petits et légèrement bridés, en somme pleine de naïve élégance et de modestie coquette. Ses cheveux, relevés des deux côtés de la tête et frottés d'une substance onctueuse, se partageaient en chignons à peu près égaux, tandis qu'une mèche fort longue venait se boucler dans le milieu et sortir d'un peigne d'écaille. La robe était de magnifique soie brochée.

Ce jardin était vraiment les Tuileries de Nangasaki. Nous y étions à peine depuis une demi-heure, que déjà une foule de beautés japonaises avaient défilé sous nos yeux; Paul qui semblait s'y connaître m'en avait nommé plusieurs. L'une, à l'entendre, était la femme du *tomosama* ou gouverneur; l'autre celle du *ninban* ou magistrat de justice; celle-ci appartenait à l'*ottona* qui nous avait donné un permis d'entrée; celle-là au *nenguiosi* ou officier annuel. Toutes les autorités de la ville avaient ainsi leur représentant dans ce jardin.

Cette promenade si attrayante fut brusquement interrompue. Un interprète accourut vers nous de la part des ottonas, pour nous signifier qu'il était temps de rentrer à Désima. Comme M. Nidbolt aurait pu être inquiet à notre sujet, nous reprîmes le chemin de l'île, où l'on nous attendait avec une table richement servie. J'avais bien compté sur Paul pour me guider dans mes excursions aventureuses; mais il me fallait, dans le côté sérieux de mon examen, d'autres renseignemens que ceux du jeune homme. Le respectable M. Nidbolt prévint là-dessus ma pensée; il me mit au courant de l'organisation commerciale de la factorerie hollandaise. Je le laisse parler.

« Nous avons succédé ici aux Portugais, me dit-il. Arrivés en 1542 au Japon, ces Européens s'y maintinrent avec de grands avantages pendant soixante ans, au dire de certains historiens, pendant un siècle suivant d'autres. Depuis 1641, et à la suite d'un traité conclu avec l'empereur de Yedo, nous sommes ici les seuls facteurs étrangers, et franchement le poste n'est pas assez brillant pour qu'on nous l'envie.

» Dans le début, nous avions quelques priviléges, quelques libertés. Nous pouvions envoyer jusqu'à dix vaisseaux dans le port de Firando, avec autant d'or, d'argent et de marchandises que le conseillait l'intérêt des spéculateurs. Peu à peu, ce nombre fut réduit; on fit plus; on ferma la rade de Firando aux navires bataves, puis on circonscrivit les facteurs dans cette petite île de Désima où vous nous voyez encore aujourd'hui. Là, d'entrave en entrave, de restriction en restriction, de taxe en taxe, on en est venu à limiter notre commerce à l'envoi de deux vaisseaux porteurs ensemble d'une valeur de deux millions de florins.

» Depuis lors, les empereurs japonais ne se sont révélés à nous que par des vexations intolérables. Non-seulement, ils ont élevé les droits d'entrée, ou *fanagin*, à 15 p. % sur la valeur des objets, mais encore ils ont augmenté pour les Hollandais seuls la valeur numérale de leur monnaie, admettant ainsi deux poids et deux mesures. Ainsi le kobang, qui n'a cours dans le royaume que pour soixante mas, nous est passé en compte pour soixante-huit.

» Ce n'est rien encore que ces charges pécuniaires, à côté de leur système de surveillance douanière. A peine un navire est-il entré qu'il n'appartient plus ni à son équipage, ni à son consignataire. C'est la proie, c'est le domaine des banjos japonais. Ils ont toujours l'œil sur lui, s'installent à bord, l'entourent d'un cordon de barques, chargées de le garder à vue jour et nuit. Nul marin ne peut aller à terre sans un passeport du banjo préposé à bord, et sans livrer ses poches à l'inspection de ceux qui font sentinelle sur le môle. Non contens de ces précautions fiscales, ils en prennent d'autres toutes politiques. Un bâtiment ne peut garder ni armes, ni poudres, ni boulets, ni livres; tous ces objets s'entreposent à terre pour être rendus la veille du départ. Autrefois ils allaient jusqu'à enlever les voiles, le gouvernail et les canons. Mais les embarras, les frais qu'occasionait ce transport, les ont rendus peu à peu plus accommodans sur ce chapitre. Ce qu'ils font encore chaque jour, c'est une revue de l'équipage, qui, matin et soir, est obligé de défiler devant un ottona. Une course à terre est presque comme un voyage en Europe; pour la faire, il faut un passeport.

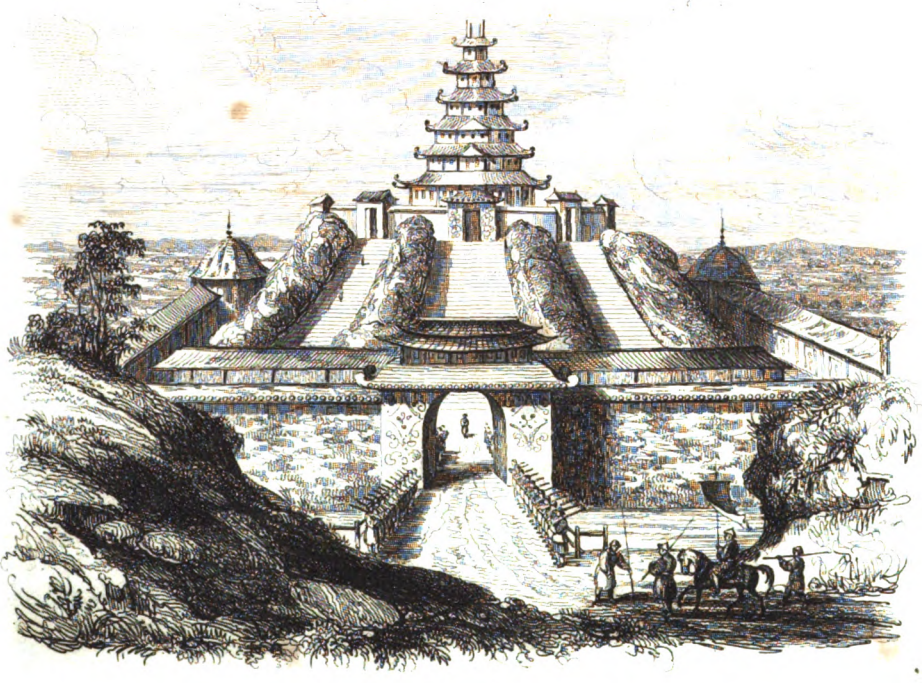
» Leurs douaniers sont des argus comme l'Europe n'en a point. Quand on débarque des caisses, non-seulement ils exigent qu'elles soient ouvertes et vidées, mais encore ils sondent les planches qu'ils soupçonnent pouvoir être creuses; ils enfoncent des broches de fer dans les baquets à beurre et dans les pots de confitures; ils font un trou carré dans les fromages, et les

Digitized by Google



3. *Palais à Onnay.*

3 Palacio en Onay.



4. *Château Fort de Tirando.*

4 Castillo de Tirando.

Digitized by Google

Digitized by Google

percent ensuite à différens endroits; ils ont poussé parfois la prévoyance jusqu'à casser des œufs pour s'assurer qu'ils ne contenaient rien de prohibé. Croiriez-vous qu'en dépit de ces obstacles, des Hollandais ont trouvé quelquefois le moyen de faire ici de la contrebande?

» Malgré ce régime écrasant, l'île de Désima a eu ses beaux jours; la petite factorerie a connu des époques brillantes et propices. Il fut un siècle où le poste de facteur en chef ne s'accordait qu'à la suite de recommandations puissantes; deux voyages suffisaient à celui qui l'avait obtenu pour acquérir une fortune immense. Aujourd'hui, un chef peut faire dix à douze fois le voyage du Japon sans être plus riche pour cela.

» Voici, au moment actuel, comment se traitent les affaires. Batavia ne nous envoie plus que deux navires par an. Ces navires nous apportent du sucre, des dents d'éléphant, du bois de teinture, de l'étain, du plomb, du fer, des indiennes fines, du drap, du ras, des étoffes de soie, des écailles de tortue, du camphre, des rotins, des verroteries, du safran, etc. Ils exportent en échange d'abord du cuivre du Japon, qui forme la base de ce commerce, du camphre brut, des ouvrages laqués, des soieries, du riz, du sakki. L'article important, c'est le cuivre, plus fin ici que dans aucune autre contrée du globe, et contenant beaucoup d'or. On le fond en barres longues et à peines grosses comme le doigt, rondes d'un côté, plates de l'autre. Ces barres sont distribuées par caisses d'un pikoul, ou cent vingt livres.

» Aucun marché d'Europe ne peut vous donner l'idée de la manière dont se traitent les affaires à Nangasaki. Quand toute la cargaison d'entrée a été déposée dans les magasins, on en donne l'avis aux marchands de l'intérieur, qui arrivent de divers côtés pour faire leurs offres. Les échantillons des articles sont déposés chez le gouverneur: c'est là qu'il faut aller les voir d'abord, là aussi qu'il faut faire sa soumission pour la quantité que l'on désire et le prix que l'on offre. Ensuite on obtient un permis pour venir dans l'île de Désima, examiner plus soigneusement la marchandise. Ces préliminaires achevés, on risque une offre, mais si basse, si déraisonnable, qu'on est sûr qu'elle ne sera pas acceptée. On surenchérit peu à peu, jusqu'à ce que les facteurs aient dit leur mot. Il est rare qu'après huit ou dix jours de diplomatie, l'affaire ne s'arrange pas. Quand les offres restent à un taux trop minime, au lieu de créer un antécédent dangereux, nous préférons renvoyer les colis à Batavia.

» Voilà, Monsieur, notre commerce ici; voilà notre position politique. C'est payer un peu cher, vous l'avouerez, un monopole qui ne rapporte rien, ou qui rapporte fort peu de chose. Joignez à cela que dans les mois où nous nous trouvons actuellement le climat, sain pendant le reste de l'année, détermine un grand nombre de maladies. Ajoutez encore l'ennui et l'abandon où l'on nous laisse pendant huit mois de l'année. Douze Hollandais restent à peine ici quand les vaisseaux de Batavia ont remis à la voile.

» Nous vivons donc complètement isolés sur notre petit carré de terre boueuse, sans nouvelles d'Europe, sans livres, sans distractions, sans plaisirs extérieurs. Une pipe, un sac à tabac, quelques tasses de thé, un peu de luxe dans les festins, quelques monotones conversations sur les chances commerciales de la saison prochaine, ou sur les résultats de la saison passée, voilà toute notre vie, Monsieur, vie monotone, ingrate, stérile. Aussi n'est-il de bonheur pour nous que le jour où nos vaisseaux nous emportent loin de ce séjour maudit. Jeunes, on s'étourdit bien encore; les jouissances raffinées de la table, les courtisanes japonaises, qui toutes briguent le mouchoir des facteurs européens, l'abus du sakki, la passion du jeu, tout cela remplit, si l'on veut, les heures de désœuvrement; mais quand l'âge a parlé, quand la raison et l'expérience ont fait justice de ces folies, alors on sent tout le poids des jours, des mois, des années, dans un pays qui n'est pas une patrie, dans une maison où l'on ne peut pas avoir sa famille. Nos Hollandaises ne viennent jamais ici.

» — Mais c'est comme en Chine, lui dis-je, les Hollandais de Nangasaki ne sont pas plus favorisés que les Anglais de Canton. »

La conversation continua ainsi pendant plusieurs heures; moi ne tarissant point en questions, lui mettant une grâce et une bonté admirable à y satisfaire. J'en vins ensuite à mes projets de voyage, au plan que j'avais formé d'aller jusqu'à Yedo. « Aujourd'hui, c'est chose facile, me répondit M. Nidbolt; on n'a plus besoin d'être pour cela ni ambassadeur, ni chargé d'affaires: de simples négocians de Nangasaki ont souvent entrepris ce voyage..... Mais, mon dieu, j'y pense, deux Hollandais, venus sur la *Cornelia Augusta*, l'un médecin, l'autre naturaliste, partent après demain avec un permis du tomosama de Nangasaki; peut-être sera-t-il possible de vous faire comprendre sur le passeport de ces voyageurs. — M. Nidbolt, vous me rendriez là un grand service. » Il n'en fallut pas davantage pour

Digitized by Google

que l'excellent homme prît à l'instant son chapeau et sortît. « Soyez tranquille, dit Paul, il arrangera la partie comme vous l'entendez. » Plusieurs heures s'écoulèrent pourtant sans que le négociant reparût : sans doute il rencontrait de grandes difficultés, soit auprès des autorités japonaises, soit auprès des Hollandais qui devaient m'admettre à la faveur de ce voyage. Enfin, nous le vîmes arriver. « C'est fini, me dit-il, mais non sans peine; enfin c'est fait, arrangé, entendu. Le tomosama vous autorise à voir Yedo; MM. Blockvius et Frayser sont enchantés d'avoir un Français pour compagnon de route. Vous supporterez le tiers des frais; je vous donnerai deux de mes domestiques; si vous avez d'ailleurs besoin d'argent, ma caisse vous est ouverte. — Volontiers, répondis-je, j'accepte, non par nécessité, mais par précaution. Je fournirai une traite sur la France. — Et moi, je l'escompterai. C'est chose convenue. Ainsi vous n'avez plus que vingt-quatre heures à passer avec mon Paul. Remplissez-les toutes en distractions, en courses à Nangasaki; ne vous inquiétez pas du reste; je m'en charge, rien n'y manquera. — O M. Nidbolt! — Point de merci, c'est du temps perdu, et il nous en reste peu. »

CHAPITRE XLII.

JAPON. — YEDO.

Nous devions partir le 15 octobre dans des *norimons*. Les norimons sont des espèces de caisses de carrosses, faites de planches très-minces et de cannes de bambou avec des fenêtres sur le devant et sur les deux côtés. C'est à peu près le palanquin de l'Inde. On peut s'y asseoir à l'aise et même s'y coucher. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de soie et de velours; un matelas et une couverture également de velours garnissent le cadre. Des coussins pour les coudes, des tablettes à écrire, des stores, des rideaux de soie, complètent le système d'ameublement. C'est une chambre portative, douce, commode, moëlleuse. Le nombre des porteurs est proportionné au rang du voyageur; six au moins, douze au plus. Comme nous avions de longues traites à faire, nous en avions huit qui se relevaient.

Ce fut dans l'un de ces coffres ambulans que je m'embarquai le 15 octobre 1830. A côté du mien se trouvaient deux autres norimons, l'un pour le docteur Frayser, l'autre pour le naturaliste M. Blockvius. Quand l'heure du départ arriva, tout notre monde, porteurs, serviteurs, guide, escorte, se trouva rassemblé devant la maison de M. Nidbolt; je comptai quarante personnes environ.

Je m'arrangeai de mon mieux dans ma petite cage. Mes affaires avec M. Nidbolt étaient réglées; j'avais fait mes adieux au père et au fils; nous partîmes. En chemin, je pus voir jusqu'où le brave Hollandais avait poussé la prévoyance. La crainte que je pusse manquer de quelque chose dans la route lui avait fait pousser les précautions jusqu'à l'excès. Ainsi je trouvai dans mon norimon, sous mes pieds, une petite boîte oblongue, laquée et dorée, dans laquelle étaient rangés des bouteilles de vin et de bierre, du jambon, des tartines de beurre, du thé de diverses qualités. Cette petite réserve de bouche était indépendante des grosses provisions qui cheminaient chargées sur des chevaux de bât. J'avais en outre un lit complet, couvertures, matelas et coussins. Je voyageais avec un luxe de nabab, malgré moi, sans que j'eusse pu le prévoir et l'empêcher. Je ne croyais pas que M. Nidbolt se fût fait ainsi un cas de conscience à propos d'un mot, d'une fugitive promesse. « N'ayez pas peur; vous ne manquerez de rien, avait dit l'excellent homme. » Et non-seulement je ne manquais de rien; mais j'étais embarrassé de toutes mes richesses.

Les Japonais qui marchaient auprès de nous, les uns pour nous servir ou nous conduire, les autres pour nous surveiller, avaient tous le chapeau de forme conique attaché avec un cordon, un éventail, un parasol et quelquefois un vaste manteau de papier huilé.

Ce voyage par terre serait trop long à raconter. Nous passâmes à Onnay, remarquable par son palais situé presque à la crête d'un rocher, avec un perron ménagé dans le roc vif (Pl. XLVI — 3). Ce palais d'Onnay se compose d'un long corps de logis que surmontent quatre constructions étagées en forme de belvéders, dressés les uns au-dessus des autres. Sur le devant de l'édifice figure une espèce d'arc de triomphe situé à mi-hauteur du perron. Les jardins du palais d'Onnay sont réputés au Japon pour leur magnificence.

A Firando, où jadis était le comptoir hollandais, nos guides nous firent admirer le château fort, l'une des merveilles de l'empire. C'est un monument bâti par assises, aux angles recourbés comme ceux des Chinois et perché sur le roc (Pl. XLVI — 4). Un large fossé et un mur d'enceinte enveloppent cette construction, qui semble être un point militaire assez important dans le pays. Il a des casernes qui logeraient

Digitized by Google

au besoin une garnison d'un millier d'hommes. On monte au fort par des gradins pratiqués dans le roc. Ces gradins se divisent en trois rampes que séparent des tranches granitiques. L'édifice supérieur a aussi son mur d'enceinte, percé de douze portes. (Pl. XLVI — 4).

Les villages et les bourgs que nous trouvâmes sur la route de Nangasaki à Firando n'avaient qu'une seule rue, mais si longue quelquefois, qu'il fallait une heure de marche pour la parcourir tout entière. Les maisons alignées sur les deux côtés du chemin sont en général spacieuses; mais elles n'ont jamais plus de deux étages. Le bas seul est habité : le reste sert de grenier. A les voir si régulières et si propres à l'extérieur, on les croirait d'abord construites en pierre, tant l'œil est trompé par l'industrieuse disposition des morceaux de bambou recrépits, qui forment la cage. Les cloisons intérieures, faites en simple châssis, se posent et se déposent à volonté. Plus d'une fois, on improvisa pour nous des distributions, au moment même où nous arrivions dans les hôtelleries. Quant aux lits, les Japonais en ignorent l'usage. Des matelas jetés sur des nattes, voilà en quoi consistait notre coucher habituel. Le docteur Frayser s'était bien pourvu d'un hamac; mais, faute de pouvoir le suspendre, il ne s'en servait que fort rarement.

A Firando, nous quittâmes les norimons pour prendre un transport japonais, qui devait faire échelle à Osakka, et se rendre de là à Yedo. Nos porteurs congédiés et soldés retournèrent à Nangasaki. Quant aux banjos, ils ne nous quittèrent pas : ils étaient comme attachés à nos personnes. Notre yacht, si l'on peut donner ce nom à cette lourde et disgracieuse jonque, notre yacht avait des proportions et des formes bien étranges pour des Européens, habitués à l'harmonie et à l'élégance de nos constructions navales. Long de soixante pieds, il en avait vingt-cinq de large sur l'arrière, et semblait prodigieusement évasé dans le milieu. Ces bâtimens, en sapin ou en cèdre, sont bien moins forts que les nôtres. Ils ne portent qu'un mât, mais ils peuvent au besoin armer une double rangée d'avirons. Une énorme chambre occupe tout l'arrière : comme dans les vaisseaux chinois, cette chambre s'élève à une grande hauteur au-dessus du pont; quelquefois même elle le déborde en largeur, ce qui est d'un effet fort disgracieux.

Ce transport devait nous conduire jusqu'à Yedo. Le docteur Frayser et moi nous nous y embarquâmes sans peine; mais ce fut un énorme crève-cœur pour le pauvre M. Blockvius, qui avait jusque-là, au grand soulagement de ses porteurs, fait presque toute la route à pied, qui, malgré les cris de nos banjos, avait herborisé à droite et à gauche du chemin, de Nangasaki à Firando, se perdant, s'égarant de temps à autre, heureux et las le soir, nous rejoignant avec ses habits en lambeaux et sa chaussure déchirée, mais enchanté d'avoir enrichi sa collection de quelques échantillons.

Quel désappointement pour lui! Il avait déjà reconnu, dans sa physionomie générale, la riche flore du pays; il avait trouvé la belle gardène aux larges fleurs, le gouet, la draconte polyphylle, à l'odeur cadavéreuse, aux propriétés infanticides; le macre qui croît dans les champs de riz, les liciets du Japon, l'azalée des Indes avec ses onduleux panaches; le chamérops à pétioles inermes; le dolic à épis, à la tige grimpante, aux fleurs suspendues; la corète à fleurs doubles; l'armoise commune, dont le duvet fait le moxa; le ményanthe flottant, le nélumbo, le canang, et une foule d'autres plantes. Quelques forêts semées sur le chemin lui avaient aussi donné une idée des essences les plus fécondes et les plus abondantes dans la contrée. Chaque arbuste, chaque arbre attirait le naturaliste; les chênes, les airelles, les viornes, les érables, le lindera, le galé; mais surtout le plus beau des arbres de cette famille, l'incomparable thuya du Japon, à la tige droite et haute, aux feuilles vertes d'un côté, argentées de l'autre. Quand le savant avait rencontré un beau plant de cette dernière espèce, il était rare qu'il n'accourût pas vers nos norimons, et qu'il ne nous forçât pas de venir admirer sa découverte.

Qu'on juge des douleurs de M. Blockvius, quand il fallut renoncer à cette façon de voyager. Désormais, au lieu de toutes ces richesses végétales, que lui restait-il? Quelques rares poissons autour de la jonque, insaisissables, et communs à toutes les contrées; quelques observations atmosphériques, quelques phénomènes de phosphorescence! Compensation misérable à toutes les jouissances qu'il perdait! Aussi, quand il monta à bord du bâtiment japonais, sa figure était-elle bouleversée : sa perruque rousse, toujours si droite et si régulière, donnait évidemment sur la gauche; son nez, assez rouge d'habitude, était pourpre; ses petits yeux gris dardaient la mauvaise humeur et la rancune; enfin il mangea peu à dîner, ce qui était la dernière et la plus vive expression d'une tempête intérieure.

Plus jeune que le savant, le docteur riait sous

Digitized by Google

cape de cette figure étrange dans sa bouderie. A table, il me signalait de l'œil ces paroxysmes de regrets qui se révélaient par le plissement profond des rides frontales. Attendri pourtant, il hasarda à la fin quelques paroles de consolation. A Osakka peut-être, aux environs de Yedo, disait-il, aurions-nous de nouveau la faculté de reprendre la route de terre. Ce peu de mots suffit pour rasséréner le visage du naturaliste; pour oublier les jours mauvais, il lui suffisait d'espérer de meilleurs jours.

Le vent s'étant mis à souffler dans une direction favorable, nous nous embarquâmes pour une longue et ennuyeuse navigation au milieu des îles japonaises. Après douze jours de mortelle traversée, nous arrivâmes à Osakka, où, d'après les termes de notre passeport, nous ne pouvions séjourner que vingt-quatre heures. Osakka est une des cinq villes impériales du Japon, qui dépendent directement du *Koubo*, ou empereur civil : les quatre autres sont Nangasaki, Yedo, Sakai et Myako : elles forment le *Gokosio*, ou réunion des villes maritimes et marchandes.

Osakka est régie à peu près comme Nangasaki, par deux gouverneurs qui alternent dans leur poste. Située au bord de la mer, et à quatre lieues de Myako, résidence du Daïri, Osakka est une ville importante, riche en denrées, peuplée de négocians actifs, ou d'indolens voluptueux. Les seigneurs de l'empire veulent tous avoir un pied à terre à Osakka, surnommée en japonais le *théâtre du plaisir*. Grâce à la rivière d'Yodo-Gava qui la traverse, et à de nombreux canaux pratiqués dans la plaine environnante, cette cité de cent cinquante mille habitans unit en effet toutes les jouissances que crée l'activité humaine, aux merveilles de la nature et de la végétation. Osakka est la ville des poëtes, la ville des artistes, la ville des sybarites.

La police n'y est pas pour cela plus accommodante qu'ailleurs. A peine avions-nous mis le pied dans la meilleure hôtellerie de la ville, que l'un des officiers du tomosama vint nous signifier l'ordre de comparaître devant les magistrats chargés de la surveillance des étrangers. Fatigués ou dispos, contens ou ennuyés, il fallut s'y rendre; il fallut subir l'interrogatoire de cette espèce de tribunal. Les Japonais préposés à ces fonctions siégeaient dans un hangar assez vaste, élevé sur le quai, et entouré d'une galerie ouverte. Ils occupaient dans cette salle une estrade élevée, d'où ils rendaient la justice avec un admirable sérieux. Nous eûmes affaire à trois d'entre eux, chacun d'une figure si caractérisée, que je me pris à les dessiner pendant qu'ils interrogeaient mes compagnons de voyage. Nous n'avions encore rien vu d'aussi japonais que ces trois créatures. Dans leurs lèvres saillantes et pincées, dans leurs yeux obliques et ternes, dans l'aspect de leur front bossué, il était possible de lire à la fois de la finesse et de la défiance unies à quelque bonté instinctive (Pl. XLVII — 1). Après quelques questions faites à chacun de nous, ils examinèrent attentivement nos passeports, nous firent servir du thé et des confitures, et nous renvoyèrent ensuite.

Avant de rentrer dans notre hôtellerie, nous poussâmes jusqu'à la citadelle d'Osakka, la plus forte et la plus importante de l'empire, après les palais fortifiés de Myako et de Yedo. C'est une construction qui peut avoir un mille en carré. Un fossé plein d'eau et un double mur d'enceinte forment tout son système de défense. On ne voyait que fort peu de canons sur le glacis intérieur, et le nombre limité des embrasures indiquait que la quantité des pièces en batterie ne devait jamais y être bien considérable. Dans cette longue promenade, nous n'avions rencontré jusqu'alors que des femmes du peuple, assez laides et assez malpropres, et vraiment je m'étonnais de n'avoir pas aperçu une seule des beautés célèbres qui peuplent Osakka, Osakka la Milo japonaise, la Circassie de l'Asie orientale. A la descente d'un pont jeté sur un canal intérieur, la chance tourna pour nous. Une Laïs du pays, assise sur un char à deux roues et traîné par une servante, s'avançait de notre côté. La belle était de figure avenante et gracieuse; ses cheveux ébouriffés sur les côtés, réunis en anneau au sommet de la tête, s'émaillaient çà et là de fleurs naturelles; sa robe de soie à dessins se repliait sous ses genoux, et accroupie de la sorte, accoudée, jouant avec l'éventail, elle déployait toutes ses grâces et toutes ses agaceries (Pl. XLVII — 2). Le char dans lequel on la traînait ne manquait ni d'élégance ni de somptuosité. C'était une simple brouette aux roues massives, avec les rais et le moyeu minutieusement sculptés; mais au-dessus du train s'élançait un dôme aux montans ornés et à la longue tenture de soie. Les brancards en bois travaillé se réunissaient à l'extrémité par une pièce fouillée au ciseau. En somme, ce petit char était un modèle de délicatesse et de luxe coquet, et notre Japonaise y figurait avec des façons minaudières, avec un visage rieur, qui s'encadraient bien dans ce boudoir ambulant.

Rentrés dans notre hôtellerie, nous y trouvâmes nos banjos déjà fort inquiets de notre absence. Pour calmer leur mauvaise humeur,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Portraits de Japonnais.*

1. Retratos de Japoneses.



2. *Dame Japonnaise en Char.*

2 Señora Japonesa en Carro.

de Jamson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

nous les invitâmes à partager une petite collation composée de thé et de gâteaux de farine de riz, blancs et verts; pâtisserie fort estimée à Osakka et à Myako. Cette dernière ville n'était qu'à cinq lieues de nous, et nous aurions voulu rompre la consigne rigoureuse des autorités japonaises, pour aller visiter la capitale religieuse de la contrée. Mais la chose était impossible. A défaut d'observations personnelles, il fallut nous borner à recueillir quelques renseignemens.

Myako (capitale), nommée également *Kio* (résidence), est située dans un bassin qu'encaisse un amphithéâtre de collines. Le Kamo-Gava, affluent du Yodo-Gava, la baigne dans la partie orientale. Nulle ville du Japon n'est plus riche en monumens que cette résidence de son souverain spirituel. On y trouve le palais de cet autre empereur, du Daïri, vaste enceinte que terminent de toutes parts des murs et des fossés. Au centre est une immense tour carrée, d'où rayonnent dans toutes les directions treize rues habitées par les grands dignitaires. Le koubo, ou seogoun, empereur temporel du Japon, et maître de fait de tout le pouvoir exécutif, a également son palais à Myako, palais construit en pierre de taille et entouré de deux fossés, l'un à sec, l'autre plein d'eau. Mais le monument le plus prodigieux de Myako, c'est le temple de Fokosi, célèbre dans l'Asie par son image colossale du *Daibouts*, ou grand Bouddha, surnommé *Rousiana* (le resplendissant). Cette statue représente Daibouts accroupi, à la manière indienne, sur une fleur de lotus. Elle était autrefois en bronze doré; mais le tremblement de terre de 1662 l'ayant tout-à-fait dégradée, on la remplaça, en 1667, par une statue en bois, recouverte de papier doré. La hauteur totale du colosse est de quatre-vingts pieds, dont soixante-dix pour la statue et dix pour la fleur de lotus. L'intérieur du temple, pavé en marbre blanc, est orné de quatre-vingt-seize colonnes en bois de cèdre. Non loin du temple et dans une attenance voisine, se trouve suspendue la plus grande cloche qui existe dans le monde; elle a dix-sept pieds de hauteur, et pèse 1,700,000 livres japonaises, ce qui équivaut à 2,000,000 à peu près de livres hollandaises. Après ce grand temple, le plus beau est celui de Kwanwon. On y trouve aussi une statue gigantesque qui a trente-six mains, puis autour d'elle six autres colosses de héros, et des myriades de dieux subalternes dont la taille se gradue de telle sorte, que les têtes forment un plan incliné. On peut ainsi les embrasser et les voir toutes d'un seul coup-d'œil. Si l'on en croit les Japonais, leur nombre s'élève à 333,333!

Myako n'est pas seulement la cité religieuse du Japon; elle est encore l'une des villes les plus riches et les plus industrieuses de l'empire. C'est tout à la fois une Rome et une Gènes, une Bénarès et une Calcutta. On y affine le plus beau cuivre connu; on y fabrique la meilleure porcelaine de l'empire; on y tisse la soie, on y lamine l'or et l'argent; on y trempe l'acier. Toute la monnaie qui a cours dans les îles sort des balanciers de Myako. La plupart des livres élémentaires s'y fabriquent, et la cour du Daïri est une académie où se perpétuent les traditions de la littérature, des sciences et des beaux-arts. On y rédige les annales de l'empire et un almanach officiel qui, composé par les principaux savans de Myako, ne s'imprime toutefois que dans la province d'Izé, pays saint du Japon, terre de pélerinage, où sont ses principaux temples. Myako renferme, dit-on, 500 temples et 600,000 habitans.

Le jour suivant, nous quittâmes Osakka, et remontâmes à bord de notre vaisseau japonais. La traversée jusqu'à Yedo fut triste, mais plus rapide que je n'espérais. Pour tromper les ennuis du bord, nous avions M. Bloekvius, homme aussi original que savant, d'une ignorance naïve pour tout ce qui ne touchait pas à ses études favorites. C'était un naturaliste comme on en voit trop encore, s'attachant aux détails, tenant bien compte des formes, discernant les caractères, reconnaissant les moindres différences; homme de classification et de nomenclature, nourri de la doctrine linnéenne, la suivant dans tout ce qu'elle a d'enseignemens positifs et matériels. Personne n'eût fait un herbier mieux que lui, personne n'eût plus vite et mieux articulé le nom d'une plante. Mais en dehors de cette terminologie, de cette faculté de discernement visuel, il ne fallait rien lui demander. Il analysait tout sans chercher à se faire une synthèse; descendant dans les derniers faits de la science naturelle, il ne s'élevait pas jusqu'aux plus hauts. La perception philosophique, le sentiment moral, l'instinct de comparaison et de critique, l'esprit lumineux qui groupe, tout cela lui manquait, tout cela dépassait sa portée. Il n'en faisait que mieux sa petite besogne de tritureur, il ne s'en acharnait que davantage à cette cueillette de matériaux que d'autres devaient raisonner et coordonner ensuite. Il avait ses qualités, et partant les défauts de ses qualités,

Digitized by Google

Nous le faisions donc causer, bavarder sans fin, ce bon M. Blockvius, sur des disputes d'école, sur un classement d'échantillons au sujet duquel les sociétés savantes de Batavia l'avaient chicané. D'autres fois, quand la brise chassait à notre portée un vol de ces beaux canards que l'on nomme sarcelles de la Chine, nous cherchions à en tuer quelqu'un pour le lui offrir et le payer ainsi de ses frais de conversation.

Ce fut au milieu de ces distractions, que nous entrâmes dans le golfe d'Yedo, le 27 octobre 1830. Comme la rivière qui traverse la ville, le Tonyak, dépose à son embouchure une vase qui comble le port, les navires ne peuvent mouiller qu'à une certaine distance du rivage. Nous jetâmes l'ancre à cinq milles environ, et il fut décidé que nous irions par terre jusqu'à Yedo.

En effet, nous étions arrivés depuis une heure à peine, que déjà le canot de la jonque nous débarquait dans un bourg considérable, où nous trouvions des porteurs et des norimons. On ne saurait se faire une idée de la fécondité et de la richesse de cette campagne. Non-seulement la plaine entière est en culture; mais les collines sont couvertes de plantations presque jusqu'à leur sommet. Le système qui régit les propriétés paraît seconder et activer ce grand développement agricole. A part une redevance payée en nature, le fermier n'a rien à supporter de ces charges accablantes qui se percevaient en Europe, dans tous les pays féodalement gouvernés, tant au profit des seigneurs qu'au profit du clergé. On n'y connaît pas non plus ces terrains communaux, trop multipliés même de nos jours, véritables jachères qui appartiennent à tous et ne profitent à personne. Un cultivateur qui néglige de mettre ses terres en rapport, soit en totalité, soit en partie, est déchu de sa propriété; on l'adjuge à un autre. Toutes les terres sont labourées ou ensemencées, car les prairies manquent. Ce qui caractérise le plus particulièrement la méthode de culture des naturels, c'est la prodigalité des engrais. Dans chaque village, on recueille les urines dans des vases enterrés au niveau du sol, et on s'en sert pour féconder les terrains

Les cultures qui se présentaient le plus fréquemment à nous, étaient le riz d'abord, puis le blé sarrasin, le seigle, l'orge et le froment. Les champs où viennent ces grandes cultures sont sarclés avec autant de soin que pourraient l'être en Europe nos potagers : on y découvrirait avec peine une plante parasite. Le riz est semé en avril et récolté en novembre; c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment et l'orge pour les recueillir en mai ou en juin.

A côté de ces champs de céréales, parfois se montraient à nous des cultures partielles de sucre, de coton et d'indigo; puis quand nous gravissions quelque colline, notre compagnon de voyage, M. Blockvius, nous signalait sur ses flancs, tantôt un petit bouquet de camphriers, ou de lauriers indiens, tantôt quelque *rhus vernix* isolé, duquel découle une gomme qu'on suppose être le principe du vernis noir, si usité en Chine et au Japon. Plus loin, à côté de l'orange douce, il nous faisait remarquer le *citrus japonica*, espèce sauvage qui paraît être particulière au pays. Quand un verger se trouvait sur le chemin, c'étaient d'autres observations et d'autres découvertes. La poire, le pamplemousse, la figue de Kaki, la banane, les fruits du jacquier et du fragarier, le coco, et une foule d'autres produits non moins savoureux, les uns encore sur l'arbre, les autres déjà hors de saison, nous donnèrent une idée exacte des richesses que le Japon possède en ce genre. Peu de pays au monde sont plus favorisés que lui. Les Japonais tirent en outre de l'huile à manger et à brûler du sésame, de l'*orbresin driandrios*, des sumacs, de l'*if-gingko*, du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarach et du cocotier. En se promenant sur les haies vives qui bordaient ces champs, l'œil était flatté de leur couleur vigoureuse et de leur végétation active. C'étaient, entrelacés ensemble, l'oranger à trois feuilles, le gardène, le viorne, le thuya, le spricée, le dolic à épis. Plus près du rivage de la mer croissaient le cocotier, le palmier éventail, le cycas, le mimose arborescent.

Nous cheminions ainsi depuis deux heures, et rien ne nous révélait une ville dont on porte la population au chiffre de 1,400,000 ames. Point de dômes, point de tours, point de clochers, point de flèches. Aucun de ces édifices qui signalent de si loin les capitales d'Europe et d'Asie : cathédrales, minarets, pagodes, tas, phares, belvéders ou citadelles. Rien, rien encore, si ce n'est les têtes monotones des cèdres et des citronniers. Seulement sur cette route une fourmilière d'hommes et de femmes, d'enfans et de vieillards, d'artisans, de bourgeois, de soldats, de bonzes, de seigneurs, trahissaient la banlieue d'une capitale. La foule y était si grande, qu'on eût pu croire que la population était sortie tout entière pour jouir de la beauté des environs. La route était admirablement belle, comme toutes celles de l'empire, large, bordée de hauts châtaigniers. Dans quelques parties du Japon que l'on voyage, on retrouve

Digitized by Google

ux magnifiques chemins jusque sur les flancs des montagnes les plus escarpées.

De temps en temps, sur le point culminant d'un côteau, à demi-couvert par un bouquet d'arbres, se dessinait un temple, d'architecture élégante et riche, avec une avenue de cyprès et de mélèzes qui venait aboutir au chemin. D'ordinaire, au lieu d'embranchement se tenait une famille mendiante, qui sollicitait la charité des voyageurs et des dévots. Depuis notre débarquement, nous étions assaillis par ces quêteurs, hommes ou femmes, moines ou laïques. Quelques-uns se cramponnaient à nos norimons, et nous suivaient pendant l'espace d'un mille, même après avoir reçu une aumône. Trois religieuses, assez proprement vêtues, de tournure décente et de figure agréable, se montrèrent plus obstinées encore que les autres. L'interprète nous dit que c'étaient les filles des prêtres de la montagne, *komano bikouni*, qui avaient privilége pour exercer ce métier, moyennant un tribut annuel qu'elles paient au temple d'Izé. Plus loin, dans une gorge aride, d'autres groupes sollicitèrent notre pitié. En tête était une femme du peuple, couverte de haillons, portant pendus à ses côtés un panier et une espèce de courge vide. Un nourrisson se collait à son sein, et un autre enfant estropié la précédait marchant sur des béquilles. La pauvre mère demandait l'aumône en tendant une sebile en bois (Pl. XLVII — 3). Derrière cette malheureuse venait un autre groupe non moins singulier. C'était une famille que l'empereur avait proscrite en expiation de quelque délit. Les vieillards, les enfans et les femmes se pressaient accroupis dans de grands paniers d'osier, arrangés en forme de bât, sur le dos d'un bœuf vigoureux. Les hommes valides de la famille cheminaient à pied, appuyés sur le bâton de pélerin : l'un d'eux en tête lisait et chantait un poëme japonais, ou bien quelque hymne populaire de la contrée ; après quoi il tirait sa sebile de sa poche et faisait la quête. (Pl. XLVII — 3).

A mesure que nous gagnions du côté de la ville, la foule accourait plus épaisse et plus curieuse. Des femmes de seigneurs faisaient ranger leurs norimons le long de la route, afin de mieux nous voir, et elles paraissaient fort contrariées quand nous jugions à propos de baisser nos stores. Ces norimons, posés à terre et alignés de la sorte, formaient comme une rue de village, qui disparaissait à mesure que nous le traversions.

Nous arrivâmes ainsi aux faubourgs Sinagava et Takanava, qui ne sont, à proprement parler, qu'une seule et longue avenue. Au-delà de ces faubourgs commence la ville, facile à reconnaître au plus grand nombre de corps-de-garde qu'on y rencontre. Le pont de Niphonbas, qui sert de point de départ, de méridien et de mesure commune pour calculer toutes les distances de l'empire, se trouve de ce côté et à peu de distance du faubourg Takanava. Nous le franchîmes, puis, après une demi-heure de marche à travers une interminable rue, nous arrivâmes à l'hôtel ordinaire de la légation hollandaise. C'était un logement assez mesquin, consistant en trois pièces peu spacieuses, à peine meublées, avec quelques nattes pour lits, et pour siéges une façon de divan presqu'au ras du sol.

A peine étions-nous arrivés, que nous reçûmes la visite d'un interprète, désormais compagnon obligé de toutes nos courses, et intermédiaire de tous nos entretiens. Il fut suivi par quatre savans de la ville, deux astronomes et deux médecins, qui avaient obtenu la permission de nous voir et de nous interroger. Il serait trop long et trop puéril de consigner ici toutes les questions qu'ils nous firent, questions justes quelquefois, mais absurdes le plus souvent. Le docteur Frayser surtout ne pouvait suffire à l'interrogatoire combiné des deux médecins : celui-ci le consultait sur les fractures, celui-là sur les abcès, puis sur les hémorragies, ensuite sur les maux de dents. A tout cela il fallait répondre en se mettant à la portée de leurs notions médicales, avec précision, avec détails, avec clarté. Le docteur, il faut lui rendre cette justice, y mit une angélique patience, et une conscience plus louable encore. Les docteurs japonais se reconnaissent facilement à leur chevelure : au lieu de ne garder, comme les autres naturels, qu'une natte au sommet de la tête, ils conservent tous leurs cheveux ou se rasent entièrement. Les autres savans se conforment à l'usage ordinaire . ils n'ont que la petite touffe.

Notre première excursion le jour suivant nous mena au palais, résidence du *koubo* ou *séougoun*, empereur, ou plutôt général des armées, dans l'acception littérale du mot. Comme ce palais se trouvait dans un quartier fort distant du nôtre, nous y allâmes en norimons. Cet édifice immense forme une espèce de ville environnée de remparts et de fossés pleins d'eau, sur lesquels s'abattent des ponts-levis. Il a cinq milles de circonférence. Outre le palais de l'empereur, on trouve encore, dans la même enceinte, celui du prince héréditaire, qui a sa ligne intérieure de remparts et de fortifications. La citadelle, grande, vaste, forte, contient plusieurs

Digitized by Google

rues bordées de maisons où logent les princes du pays, les sénateurs, et les familles des agens provinciaux, gardées comme ôtages. Des corps-de-garde, de mille hommes chaque, sont placés à côté de chaque porte.

Le palais lui-même, se déployant sur une hauteur dans un rayon considérable, dépasse toutes les autres constructions, quoiqu'il n'ait pas plus d'un étage. Il est surmonté par une tour carrée, ornée de toits très-beaux et très-riches. Cette tour est une marque de prééminence qui, au Japon, ne s'affecte dans chaque localité qu'à celui dont l'autorité est dominante. Ainsi, à Yedo, le séougoun seul a le droit d'avoir sa tour; mais chaque seigneur jouit de la même prérogative dans ses domaines. Partout où il est le premier il peut bâtir cette tour.

Le palais de l'empereur présente en somme un aspect extérieur qui ne manque ni de grâce ni de majesté. Mais la décoration intérieure ne répond guère à la beauté du dehors. Les seuls meubles qu'on y trouve sont d'immenses nattes étendues sur le plancher. La plus grande salle, parloir de l'édifice, se nomme à cause de cela la salle aux cent nattes (*sen-sio-siki*). C'est là que se réunissent, pour les grandes occasions, les seigneurs du royaume, les sénateurs, les princes; elle peut contenir jusqu'à mille personnes dans les jours d'audiences solennelles.

Du palais, nous nous rabattîmes sur la ville que nous parcourûmes alors en curieux. Yedo est une cité immense, assise sur les bords d'une rivière qui la traverse, divisée en plusieurs bras. Ces voies naturelles de communication, et une foule de canaux qui rayonnent dans l'intérieur du pays, rendent tous les transports faciles, et mettent les denrées à si bas prix qu'on y vit fort bien à raison de six sous par jour. Outre sa population fixe, cette capitale a une grande population flottante, population de Japonais qui y affluent de tous les coins de l'empire. Les maisons ont deux étages au plus; chaque famille a la sienne. Le devant est occupé par les ateliers ou les boutiques, devant lesquelles on tend des espèces de bannes pour empêcher les passans de regarder et de distraire les ouvriers. Chaque boutique a son étalage et sa montre aussi artistement arrangés que ceux des marchands chinois. Les rues et les places sont fort belles et si propres, qu'on croirait difficilement qu'elles sont couvertes de monde du matin au soir. La ville, gouvernée par deux tomosamas comme Nangasaki, a aussi ses ottonas, ses banjos, et tout le personnel accoutumé d'officiers militaires et civils. Elle se divise en quartiers, puis en rues, dont chacune bordée de galeries couvertes est ordinairement occupée par des ouvriers de la même profession. Ainsi les charpentiers occupent une rue, les tailleurs une autre, les joailliers une troisième. Il en est de même pour les négocians; chaque branche d'affaires a sa rangée de maisons, comme chaque sorte de denrées a son marché. Le marché au poisson est très-vaste et d'une propreté extrême, bien fourni surtout en espèces variées d'eau douce et d'eau de mer, fraîches ou salées. Les auberges figurent côte à côte avec les maisons où on loue des chevaux et des norimons avec leurs porteurs; pensée de convenance qui joint ainsi les deux bouts de la vie du voyageur, l'arrivée et le départ, le repos et la locomotion.

Quant aux nobles et aux personnages éminens, ils habitent tous une portion de la ville qui leur est spécialement affectée. Chaque maison y porte sculptées, dorées ou peintes sur la façade, les armoiries de son propriétaire, jaloux de son blason, autant qu'un Londonderry ou un Northumberland. Ce quartier, comme les autres quartiers de Yedo, a des portes à l'extrémité de chacune de ses rues. Ces portes fermées chaque soir sont en outre munies de corps-de-garde, de sorte qu'à chaque rumeur d'un délit commis, les issues sont closes, et le coupable se trouve ainsi traqué presque immédiatement.

Les réglemens de police usités à Yedo et dans tout l'empire sont précis dans leur texte, conçus dans un but d'utilité générale, connus et respectés de tous les citoyens. La moindre infraction est d'ailleurs rigoureusement punie. Les rues sont tirées au cordeau, et chaque construction nouvelle est justiciable de cette loi d'alignement. Les maisons ne doivent avoir que deux étages; les forts et les châteaux jouissent seuls du privilége de s'élever plus haut. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais et en bon état le trottoir en pierres de taille qui se trouve devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragmens de cailloux fortement battus pour former une masse solide. L'extérieur des maisons est en général peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue; quant à eux, ils habitent de préférence la partie reculée des habitations où la vue donne sur de frais et vastes jardins. Les habitations particulières sont bien closes; ordinairement la partie inférieure des fenêtres est fermée de volets ou de jalousies en bois. Devant la maison, il y a une espèce de cour, entourée d'un mur qui la sépare de la rue. Ce parvis, pavé de cailloux, sert à recevoir la suite

Digitized by Google



3. *Famille de Mendians Japonnais.*

3. Familia de Mendigos Japoneses.



4. *Lutteurs Japonnais.*

4. Luchadores Japoneses

Digitized by Google

Digitized by Google

des hauts fonctionnaires quand ils entrent en visiteurs dans une maison.

Yedo compte par centaines les grands et beaux édifices connus au Japon sous le nom de *tsiaya* ou maison de thé. Chaque bourg, chaque ville de l'empire a son tsiaya, maison de plaisirs faciles, dont l'intérieur offre toutes les jouissances les plus raffinées et les plus coûteuses. Le divertissement favori des Japonais est de passer là leurs soirées en compagnie de jeunes filles, que l'on nomme *teekakie*. On y trouve aussi des *gheeko* ou joueuses de *samsie*, guitare à trois cordes. Belles, sages et souvent bien élevées, ces musiciennes viennent charmer, par la musique et la danse, les habitués des tsiayas. Elles acceptent le sakki et les friandises qu'on leur offre. Les tsiayas ou maisons de thé sont si nombreuses, qu'à Yedo elles forment des rues entières : l'habitude de s'y rendre le soir est si générale, que non-seulement les [illegible] mes ne s'en font pas mystère entre eux, mais que, plus d'une fois, ils y mènent leurs femmes, afin de leur faire entendre les concerts des joueuses de samsie. La chronique japonaise dit que ces maisons datent du règne du séougoun Yoritomo. Ce guerrier ayant à tenir la campagne à la tête d'une armée formidable, accorda des priviléges à ceux qui ouvrirent des maisons pareilles sur toutes les routes où passaient les soldats. Depuis lors, elles devinrent des auberges pour les voyageurs, puis ensuite, transportées en ville, des lieux de rendez-vous moins innocens.

Après avoir ainsi reconnu la [illegible]hysionomie générale de la ville japonaise, nous ne savions plus comment employer les heures qui nous restaient, quand notre interprète nous proposa d'assister au spectacle d'une lutte qui attirait, ce jour-là, toute la population de Yedo. Deux célèbres athlètes, venus des extrémités opposées de l'empire, devaient se rencontrer sur le même terrain, en face de cinq à six mille juges et spectateurs. Nous acceptâmes la partie, comme on peut le croire, quoique M. Blockvius se trouvât un peu fatigué d'herboriser sur les cailloux de la ville, et qu'il se fût pris d'une belle haine pour toutes les choses qu'il voyait.

Le lieu du grand duel était dans l'un des faubourgs de Yedo, sur la rive gauche du Tonyak. Arrivés à la porte, une espèce de receveur nous fit un signe qui est de tous les pays et de toutes les langues, et nous tirâmes de notre poche quelques *seni*, petite monnaie en cuivre, au moyen desquels la porte s'ouvrit à deux battans devant nous.

Déjà l'enceinte était pleine de curieux. Autour de l'arène, qu'encadrait une barrière en bois, des gradins en amphithéâtre portaient une foule bizarrement vêtue, bruyante, appelant les antagonistes, les excitant de la voix et du geste, véritable foule des cirques romains. Au-dessus d'elle, et dans une espèce de belvéder élevé, s'étaient placés quelques hauts officiers de police, chargés, soit de contenir et de surveiller cette multitude, soit d'intervenir dans le conflit athlétique comme héraults de camp.

A un signal donné, les lutteurs entrèrent dans la lice. Ils étaient à demi nus, la tête entourée d'un réseau qui laissait échapper la natte de leurs cheveux. Nus jusqu'à la ceinture, ils portaient un vaste caleçon que soutenait une corde. Leur ceinture consistait en une large plaque en cuivre aux armes de l'empereur. D'autres plaques en cuivre garnissaient le devant de leurs jambes et la paume de leurs mains (Pl. XLVII—4). Les deux athlètes paraissaient doués d'une prodigieuse force musculaire. Trapus, carrés, les membres courts et forts, on voyait dans leurs jarrets, dans leurs épaules, dans leurs bras, toutes les conditions d'une lutte herculéenne. Mais comme c'est d'habitude en ces sortes de jeux, les combattans se ménagèrent; ils cherchèrent plutôt à développer leurs formes, à se poser en groupes académiques. Enfin fatigués de ce manége, ils s'attaquèrent, s'enlacèrent plus vivement, jusqu'à ce que l'un d'eux laissât sur le sable la trace de ses épaules. La pièce d'or, prix du combat, fut remise au vainqueur par les juges du pavillon; mais le vaincu s'était montré dans l'assaut trop bon camarade pour ne pas avoir sa part de la prime rémunératoire.

Ce spectacle ne nous occupa guère qu'une demi-heure : quand il fut terminé, nous suivîmes la foule qui s'écoulait peu à peu de l'enceinte. Nous étions sur le point de reprendre le chemin de notre logement, lorsqu'un seigneur qui venait d'assister à cette lutte avec sa famille, envoya un de ses domestiques vers notre interprète. La démarche était faite à notre intention. « Korisouki-Dofa invitait les nobles étrangers à se reposer dans son palais et à partager son thé. » L'interprète nous traduisit l'invitation, en ajoutant que Korisouki-Dofa était l'un des plus grands officiers de l'empire, propriétaire de plusieurs palais, et gouverneur de quatre provinces.

Nous acceptâmes l'offre du grand officier de l'empire, et bientôt nous nous trouvâmes devant la porte d'un de ses palais. C'était un édifice admirable, bien plus élégant, bien plus coquet,

Digitized by Google

bien plus beau que la résidence de l'empereur. Les tuiles qui couvraient les toits avaient deux doigts d'épaisseur: le fond en était noir, mais émaillé de figures qui, suivant notre interprète, conservaient leur éclat pendant plus de cinquante ans. Les chambres étaient revêtues de bois de cèdre exhalant une odeur suave. Les balcons faits d'un seul morceau et admirablement sculptés, les murs tapissés de bas-reliefs et de gracieux stylobates; les colonnes, les architraves, les torses, revêtus d'un cuivre doré aux ciselures délicates; les parois couvertes de riches peintures, où l'histoire japonaise revivait dans ses plus belles pages: voilà ce que nous relevâmes tour à tour dans la demeure seigneuriale de Korisouki-Dofa, le favori du séougoun actuel. De l'intérieur du palais, nous passâmes au jardin, vaste clos planté de cèdres, de cyprès, de pins et de pommiers. Un ruisseau le traversait dans toute sa largeur, et servait à alimenter une foule de bassins, de fontaines et de cascades. Des ponts suspendus, des belvéders perchés sur le roc; des kiosques, des grottes souterraines; des accidens de terrain d'un effet calculé, attestaient les soins que le propriétaire consacrait à cette attenance de son palais.

Lorsque Korisouki-Dofa eut ainsi joui de l'effet que produisaient sur nous les merveilles de son habitation, il nous conduisit lui-même, avec la politesse la plus recherchée, dans la salle où le thé était servi. Des confitures rares, des pâtisseries exquises chargeaient un vaste plateau que des trépieds tenaient élevé au-dessus du sol. Nous nous accroupîmes autour de cet élégant service, sur des nattes disposées pour les convives. Après la collation, Korisouki-Dofa, suivant l'usage japonais, fut jaloux de nous montrer les vases de porcelaine et en fer qui, de temps immémorial, servaient, dans sa famille, à la préparation et à la conservation du thé. Le premier de ces ustensiles était un vase en porcelaine que son propriétaire n'estimait pas à une valeur moindre de deux cent mille francs. D'après lui, il avait été fabriqué dans l'île de Maory, île de l'ancien Japon, engloutie jadis dans un tremblement de terre, et perdue à jamais. De temps à autre, ajoutait-il, les plongeurs parviennent à retirer du fond de l'eau quelques-uns de ces vases, qui montent jusqu'à des prix fous. Celui que nous avions sous les yeux n'était pas, bien s'en faut, d'une forme élégante : il figurait un petit baril avec un col étroit : la matière m'en parut fort mince et d'une couleur blanc verdâtre. Il paraît que la bizarrerie et la monstruosité de la forme augmentent la valeur de ces objets, en donnant la preuve de leur antiquité Outre ce vase principal, Korisouki-Dofa nous fit voir encore d'autres objets en porcelaine, des tasses, des cuillers, un entonnoir, un chaudron et un trépied en fer. Le trépied, ressoudé en plusieurs endroits, et qui aurait passé, en Europe, pour une vieille ferraille, était estimé, par le propriétaire, dix mille francs, le chaudron vingt mille, les autres objets, trois, quatre, cinq, six mille francs la pièce. Ces assortimens sont les joyaux de famille des Japonais; c'est leur cabinet d'antiquités. Chacun de ces ustensiles est soigneusement enveloppé d'une étoffe de soie, et renfermé dans des coffrets de bois précieux.

Il était temps de se retirer; nous avions vu dans ses plus petits recoins un palais japonais, admiré la distribution mobile de ses appartemens, qui en font comme un théâtre où l'aspect des lieux se change à vue; nous avions examiné en amateurs curieux ces petits meubles de laque, dont le vernis est si beau et si pur; ces panneaux de tapisseries peintes ou dorées; nous avions eu sous les yeux les plus beaux échantillons de cette porcelaine antique, que la Chine elle-même envie au Japon; dans une journée, et presque d'un coup-d'œil, nous avions embrassé la physionomie de la capitale, tant dans son ensemble que dans ses détails; résidence du séougoun, aspect des rues et des quartiers, type des natifs, cirques populaires, places, marchés, magasins, ateliers, monumens, citadelles, demeures de la haute classe et des classes inférieures: tout cela nous était présent, familier déjà comme si nous eussions habité cet empire depuis long-temps. Le docteur Frayser avait vu pour sa part les médecins du pays; M. Blockvius avait demandé et obtenu la permission de s'installer du matin au soir dans les jardins royaux. Quant à moi, il ne me restait plus qu'à recueillir mes impressions, en les aidant d'une enquête minutieuse et suivie, en complétant, par un travail reposé et méthodique, ce qui manque toujours à une observation rapide et sommaire; en aidant le regard par la réflexion, l'appréciation personnelle par les renseignemens puisés aux sources locales. Jusqu'alors, c'était ainsi que j'avais procédé, quand le temps et l'occasion me l'avaient permis. A Yedo, le hasard me servait d'autant mieux, que notre interprète était l'un des savans les plus distingués de la capitale. Je n'eus qu'à écrire sous sa dictée.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIII.

JAPON. — RELATIONS DES EUROPÉENS AVEC CET EMPIRE. — MISSIONNAIRES. — CHRISTIANISME AU JAPON. — AMBASSADES HOLLANDAISES : SPEX ; INDJIK ; WAGNAER ; KOEMPFER ; THUNBERG ; TITSING. — AMBASSADE RUSSE : GOLOWNIN, RICORD.

On a vu comment les navigateurs portugais abordèrent au Japon vers le milieu du seizième siècle. Accueillis dans tous les ports de l'empire avec une tolérance admirable, ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre de la propagande catholique. Le peuple était disposé à recevoir la foi nouvelle : soit que l'oppression des grands le portât vers le dogme chrétien si consolant pour ceux qui souffrent, soit que la loi religieuse antérieure eût quelques analogies avec le culte importé, analogies de souverain spirituel et de souverain temporel, de cantiques dans les temples, de vie cloîtrée, d'austérités et de jeûnes ; soit enfin que l'exemple de quelques princes du pays eût entraîné plusieurs milliers de naturels vivant sous leur dépendance ; le fait est que vers les dernières années du seizième siècle, on comptait dans l'empire plusieurs provinces ralliées à l'église romaine, avec leurs presbytères et leurs pasteurs, leurs temples et leurs fidèles.

Ce fut en 1549 que le célèbre missionnaire François Xavier arriva dans la contrée japonaise de Bungo, et bientôt le souverain du pays, les princes d'Arima et d'Omoura, demandèrent à recevoir le baptême. Quand ce missionnaire mourut, en 1598, on comptait au Japon près de quinze cent mille chrétiens. Avant cette date et dès 1582, une ambassade japonaise vint à Rome se prosterner aux pieds du pape Grégoire XIII. Ses deux principaux membres étaient Manio-Ito, cousin du gouverneur de Fironga, et Michel Cinga, parent des princes d'Arima et d'Omoura.

Cependant la politique impériale prit bientôt ombrage de ces miraculeux progrès. Elle observa mieux ces étrangers, auxquels elle avait accordé une hospitalité si confiante ; elle s'enquit de leurs précédens, de leur marche, de leur conduite en d'autres pays. Bientôt les renseignemens abondèrent. On sut à Myako que les Portugais, maîtres de plusieurs comptoirs de l'Asie, conquérans de Goa, de Malacca, de Macao, cherchaient à fonder dans cette partie du globe une vice-royauté puissante, et qu'à côté de la visée religieuse existait un but politique qui menaçait la puissance temporelle des empereurs.

Dès-lors l'ostracisme fut décrété contre les hommes et contre les doctrines. En 1589, Tayco-Sama fit promulguer une loi qui condamnait à mort tous les chrétiens à moins qu'ils n'abjurassent leur croyance nouvelle. L'édit impérial fut exécuté avec tant de rigueur, que l'année suivante compta vingt mille martyres. Loin de succomber à ces violences, le christianisme sembla n'en acquérir que plus de ressort et plus d'activité. Les conversions, en 1591 et 1592, montèrent à plus de douze mille ; le koubo, ou séougoun, fut lui-même baptisé vers ce temps avec toute son armée.

En 1597, la persécution recommença, sous Daïfou-Sama, avec un acharnement et un raffinement de cruautés inouis. Elle dura ainsi quarante années, pendant lesquelles près de cinquante mille chrétiens furent, dit-on, suppliciés. Dans quelques provinces, on les brûla à petit feu ; dans d'autres, on les mit en croix ; ici on les tuait en leur versant de l'eau bouillante sur le corps ; là en leur appliquant des fers chauds jusqu'à ce que les os fussent mis à nu ; tantôt on les fouettait jusqu'au sang, pour exposer ensuite au soleil de midi leurs chairs meurtries et déchirées ; d'autres fois on les enfermait dans des cuves pleines de serpens venimeux. Enfin, s'il faut en croire les relations du temps, sous le règne de Cambo-Sama, ces atrocités prirent un caractère si épouvantablement odieux, que les expressions manquent pour les peindre et pour les flétrir.

Ce système de rigueurs, suivi par trois empereurs et pratiqué pendant quarante années, suffit à peine pour extirper le christianisme du Japon, tant il y avait jeté de profondes racines. Les derniers martyrs de cette foi, traqués de toutes les parties de l'empire, s'étaient réfugiés, au nombre de trente mille, disent les historiens contemporains, dans la forteresse de Simabara. Assiégés par les armées de l'empereur, bloqués, mourant de faim et de soif, ils eurent à essuyer les désastres d'une prise d'assaut, et furent tous égorgés jusqu'au dernier dans la même journée. Les vainqueurs, quand vint le soir, avaient du sang jusqu'à mi-jambe dans toute l'étendue de la citadelle.

Ces massacres anéantirent le christianisme au Japon. En 1630, il n'y restait plus un seul fidèle. Les néophytes de François Xavier étaient tous morts s'ils n'avaient pas abjuré. La proscription ne se limita pas aux choses religieuses ; elle fut générale pour ceux qui avaient introduit le nouveau culte. Désormais aucun navire portugais ne put jeter l'ancre dans les rades de l'empire ; aucun sujet de cette nation ne put mettre le pied sur son territoire.

Ce fut vers cette époque que les Hollandais

Digitized by Google

se présentèrent pour recueillir la succession portugaise. Il faut croire qu'ils n'obtinrent cette faveur qu'en reniant, à plusieurs reprises, leurs croyances chrétiennes, en repoussant toute assimilation religieuse avec les Européens que les empereurs japonais venaient de proscrire. Quels que soient les gages qu'on les forçât de donner, ils eurent gain de cause; on les toléra, d'abord à Firando, puis dans l'île de Désima; ils partagèrent désormais avec les Chinois le monopole du commerce maritime dans les ports du Japon. Leur première ambassade remonte à 1611, année où ils se trouvèrent à Yedo en rivalité avec une légation espagnole, légation fastueuse et hautaine, vêtue de brocard et de velours, qui, par ses prétentions, ses insolences et son attitude, se fit chasser de la capitale japonaise.

En 1637, nouvelle ambassade de la Hollande, à la tête de laquelle se trouvait Wagnaër. Cet envoyé, par un concours de circonstances au moins bizarre, n'arriva à Yedo que pour être témoin d'un incendie qui dévora cette ville, et consuma jusqu'au palais de l'empereur. L'ambassadeur Indjik y passa à son tour en 1661, avec un casoar pour présent. « Gardez votre oiseau, lui dit-on, il mange plus qu'il ne vaut. »

De cette ambassade, nous arrivons à celle de Kœmpfer, qui eut lieu vers 1690. Kœmpfer est un des hommes qui ont rendu à la science géographique le plus de services, services inappréciables à une époque où l'ignorance et le fanatisme dénaturaient toutes les notions recueillies dans des contrées lointaines. Il a fait, sur le Japon, un ouvrage qui, incomplet sous beaucoup de rapports, est encore le document le plus détaillé, le plus exact, le plus judicieux, que nous ayons sur ce bel archipel.

La relation de son ambassade, écrite par lui-même, a toute la naïveté et tout le charme d'un livre de notes tracées sous l'impression du moment. Reçu en audience par le séougoun, voici ce qu'il raconte de cette cérémonie :

« L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur que nous aurions eu de la peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on avait mis des cornets de papier entre les cannes pour élargir les ouvertures et donner plus de facilité aux curieuses. Je comptai environ trente de ces cornets, ce qui me fit penser que les dames étaient en même nombre.

» Makino-Bingo, conducteur de l'ambassade, était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert, à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'état du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie qui conduisait au compartiment de l'empereur était occupée par les enfans des princes, par les pages de Sa Majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient le visage pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses; et nous prîmes place à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur.

» Alors Bingo nous dit, de la part de ce monarque, qu'il nous voyait volontiers. L'interprète qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remerciement de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo, comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs.

» Après les premiers complimens, l'acte qui suivit ce cérémonial devint une véritable comédie.

» On nous fit mille questions ridicules; on demanda l'âge, le nom, de chacun de nous; on nous fit écrire cela sur un morceau de papier, qui fut passé à l'empereur par un trou de la jalousie. On fit essuyer à l'ambassadeur un interrogatoire politique et géographique à la fois; à moi un interrogatoire médical.

» Quand ce fut fini, le prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, et s'assit derrière les jalousies aussi près de nous que possible. Alors il imagina de se donner un divertissement nouveau; et c'était de nous faire marcher, arrêter, asseoir, lever, devant lui, tour à tour, comme on ferait pour un cheval que l'on essaie. Puis encore il nous fallut, pour complaire à S. M. japonaise, nous complimenter les uns les au-

Digitized by Google

Digitized by Google



2. Marche de l'Ambassade Russe.

2 Acompañamiento de la Embajada Rusa.



3. Logement de l'Ambassade Russe.

3 Morada de la Embajada Rusa

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

tres, sauter, faire les ivrognes, écorcher tant soit peu la langue du pays, lire en hollandais, peindre, mettre et ôter nos manteaux. Le dernier acte de cette scène fut de nous engager à danser et à chanter. Je m'y prêtai de mon mieux, ajoute Kœmpfer, je me mis à gambader en chantant une chanson allemande, chanson amoureuse, autant qu'il peut m'en souvenir. (Pl. XLVIII — 4). L'empereur dut se retirer enchanté de moi. »

Voilà par quelles épreuves on faisait passer ces pauvres Hollandais qui formaient la suite de l'ambassadeur, heureux quand ce dernier n'était pas lui-même assujetti à ces pasquinades injurieuses. Cette fois on obligea seulement l'envoyé à ôter son manteau pour faire l'exercice. Mais quand l'année suivante ce même personnel de légation arriva à Yedo, l'empereur, encore rempli des souvenirs gymnastiques qu'ils avaient laissés, voulut qu'à l'arrivée, sans perdre de temps, encore poudreux, les Hollandais ôtassent leurs manteaux, se tinssent debout, tournoyassent, chantassent, dansassent, fissent des gestes de dispute, ou échangeassent des paroles de félicitations. Tout cela lui semblait extrêmement plaisant. Il voulut en outre savoir comment on s'y prenait en Hollande pour inviter quelqu'un à dîner; comment un père s'entretenait avec son fils, un mari avec sa femme. Pour varier leurs jouissances, on donna aux Bataves quelques petits enfans, qu'ils devaient faire sauter, qu'ils devaient porter sur leurs épaules ou promener sur leurs bras; on leur fit ôter et remettre leurs perruques, secouer la poudre qui s'y trouvait, défaire les boucles de leurs souliers et de leurs culottes. Les bons Hollandais se prêtaient à tout, parce qu'ils savaient bien que l'empereur n'avait pas l'intention de les humilier. Les plus hauts seigneurs japonais auraient été flattés, à leur place, que le séougoun les trouvât propres à distraire ses heures oisives.

Pour payer tant de complaisance, Sa Majesté donna aux étrangers un festin admirable selon la mode japonaise. Devant chaque convive figurait une petite table, garnie de différens mets et de petits bâtons d'ivoire tenant lieu de cuillers et de fourchettes. Chacun avait donc devant soi deux petits pains, un morceau de sucre blanc cannelé; cinq kainokis confits, espèce d'amandes; neuf tranches de gâteaux de différentes pâtes, les uns de fleur de farine et de miel, les autres de farine de fève ou de farine de riz, ceux-ci de forme oblongue, ceux-là carrés, enfin quelques-uns d'entre eux marqués aux armoiries du Daïri. Le dernier plat était une mangue énorme bouillie et remplie de farine de pois mêlée de sucre. Tel était le premier service. Au second on vit paraître du poisson bouilli avec une excellente sauce; des huîtres cuites comme des moules, avec du vinaigre, et servies dans la coquille; des oies rôties, découpées en minces aiguillettes; du poisson frit et des œufs durs. La seule boisson du repas était du sakki délicieux.

De l'ambassade dont Kœmpfer faisait partie à celle dont Thunberg nous a laissé la relation, il n'y a rien qui mérite d'être cité. Thunberg lui-même, l'un des plus minutieux observateurs de la contrée japonaise, a dit peu de choses de son séjour à Yedo et des faits qui se passèrent à la cour impériale. Plus occupé de médecine et de science naturelle, que d'étiquette et de diplomatie, il ne fut pas même admis dans la salle d'audience où l'ambassadeur Feith pénétra seul. Cet envoyé y entra par une porte à coulisses qui se déployait comme un paravent. La salle était formée de trois parties élevées chacune d'une marche au-dessus de l'autre, formant ensemble une longueur de quarante-cinq pieds.

L'empereur était au fond de la salle, ayant à sa droite le prince héréditaire; d'après le cérémonial prescrit, l'ambassadeur demeura à l'extrémité opposée. A gauche se prolongeait une pièce immense, la même sans doute qu'on nous désigna sous le nom d'appartement aux cent nattes (*sen-sio-siki*), dans laquelle se tenaient les grands dignitaires de l'empire, les *camis* ou conseillers d'état, tous placés à la file, suivant leurs qualités et leurs rangs.

L'audience ne fut pas longue. Dès que l'ambassadeur fut entré, trois officiers japonais l'annoncèrent en criant : *Hollanda capitana!* mots tirés du jargon portugais et signifiant sans doute : Voici le capitaine hollandais! A ce signal, l'ambassadeur se vit obligé de s'agenouiller, la main droite étendue sur une natte et le front contre terre. Cela fait, il se releva et sortit de la même manière qu'il était venu, sans prononcer un seul mot.

Tels sont les détails que Kœmpfer et Thunberg nous ont laissés sur les relations qui existaient entre la Hollande et la cour de Yedo. Sans doute les autres ambassades ne durent pas se départir beaucoup de ce programme, et l'histoire d'une ambassade suffit pour nous donner la clef de toutes les autres.

Les tentatives de la Russie ont des parties plus neuves et moins connues. Ce fut pour la première fois, en 1804, qu'une expédition offi-

Digitized by Google

cielle, autorisée par le Czar, parut dans les baies japonaises. Le vaisseau était aux ordres du célèbre Krusenstern; l'ambassadeur était M. Resanoff. Nous omettons à dessein le capitaine Laxman, dont la mission antérieure avait eu moins d'importance.

Arrivé à Nangasaki, le vaisseau russe se vit, à l'instant même, mis en séquestre, sans que ni aucun des officiers ni l'ambassadeur lui-même pussent aller à terre. Ce ne fut qu'après les instances les plus vives, que M. Resanoff, malade et ayant besoin de promenade, obtint d'être débarqué avec sa suite dans la petite île de Megasaki, poste bien fortifié et situé à peu de distance du comptoir hollandais.

Le jour du débarquement ayant été fixé, le prince de Fisen, gouverneur de la province, envoya sa propre barque pour transporter l'ambassadeur. C'était une embarcation de cent vingt pieds de longueur, coupée en trois compartimens au moyen de deux cloisons intérieures. Au centre était l'appartement principal, subdivisé en petites pièces par des draperies de soie lilas aux armes du prince de Fisen. Les parois, enrichies de laques, offraient les mêmes armoiries enchâssées dans une mosaïque d'or. Une tente de fort belle tapisserie, un parquet vernissé et couvert de nattes, complétaient la petite dunette sur laquelle s'assirent l'ambassadeur et ses principaux officiers. Quand cette magnifique barque déborda du vaisseau, et que les canons du bord saluèrent l'ambassadeur qui s'en allait, ce fut un merveilleux spectacle. (Pl. XLVIII — 1).

A son arrivée sur la plage, M. Resanoff prit possession du logement qui lui était destiné. La maison, située à une demi-portée de fusil de la mer et construite en bois, se composait de neuf pièces assez petites et fort pauvrement meublées. L'apparence extérieure était celle d'un hangar en bois, édifié au hasard et sans symétrie aucune. Un petit portique ouvert ou toituré servait à abriter les deux factionnaires qui gardaient la porte de l'ambassadeur (Pl. XLVIII — 3). A l'intérieur, les parquets étaient couverts de nattes neuves; mais pour tous meubles, on y voyait de larges brasiers de cuivre destinés à servir de foyer. Quant aux croisées, elles consistaient en misérables châssis garnis de feuilles de papier qui n'étaient pas même huilées.

Ce fut là que l'on parqua l'ambassade, dans un enclos ceint de palissades prolongées jusque dans la mer, et de telle sorte que les canots y naviguaient au milieu d'une double haie de bambous. Une porte à double serrure fermait l'entrée à ceux qui venaient du large, et l'on ne pouvait entrer et sortir que sous le bon plaisir des banjos qui en avaient la clef.

Emprisonné dans ce misérable endroit, sous la plus intolérable surveillance, M. Resanoff fut obligé d'attendre une réponse aux demandes qu'on avait faites à l'empereur de Yedo. Enfin, après cinq mois d'attente, arriva à Nangasaki un des plus nobles seigneurs de la cour de Yedo, avec la mission formelle de recevoir l'ambassadeur russe en audience, et avec des pleins pouvoirs pour traiter de ce qui l'amenait.

Le 4 avril, jour fixé pour cette entrevue, M. de Resanoff partit de Megasaki dans la barque du prince de Fisen, et vint aborder au môle de Nangasaki où l'attendait un superbe norimon. L'étiquette fut discutée long-temps à l'avance, puis enfin réglée tant bien que mal. Refusant positivement tout autre salut que le salut européen, M. Resanoff fut obligé de consentir à quitter son épée et à se déchausser à la porte de la salle d'audience.

Au moment où les Russes débarquèrent, toutes les maisons étaient tendues de tapisseries aux armes impériales, et cela d'une manière si complète qu'il était impossible d'apercevoir ni les édifices ni les habitans. A peine quelques têtes paraissaient-elles çà et là hors des tentures officielles.

Voici comment défila le cortége. En tête figuraient quarante personnes de différentes conditions, parmi lesquelles étaient plusieurs banjos suivis chacun d'un domestique; puis venaient des soldats indigènes sans fusils et armés seulement de bâtons; ensuite le norimon de l'ambassadeur porté par huit hommes, et derrière le norimon le porte-étendard, les gentilshommes de l'ambassade, une foule de magistrats civils, d'autres banjos et interprètes; enfin, pour terminer la marche, seize à vingt soldats japonais commandés par un officier à cheval, et après eux un grand nombre d'officiers inférieurs et leurs valets (Pl. XLVIII—2).

L'ambassadeur, après s'être déchaussé, entra avec sa suite par un long corridor dans un appartement dont les murs étaient ornés de fort beaux paysages. On voyait au milieu de la pièce le matériel nécessaire aux fumeurs, la pipe, la boîte à tabac, le brasier allumé et le crachoir. Quand on avait fini de fumer, un domestique venait offrir une tasse de thé.

Après une demi-heure de repos, l'ambassadeur passa dans la salle d'audience avec deux gentilshommes seulement. Le délégué de l'empereur s'y trouvait accroupi sur une natte au milieu de l'immense appartement. Il débuta par

Digitized by Google

une foule de questions presque impertinentes auxquelles l'ambassadeur satisfit de son mieux; après quoi, il remit les explications détaillées à une seconde audience qui eut lieu le lendemain. Ce fut là que le délégué de l'empereur donna à l'envoyé russe, de sa main et avec le cérémonial obligé, une pièce fort curieuse, modèle de subtilité et de logique diplomatiques, protocole qui ferait honneur à notre Europe si raffinée en ce genre; la voici :

« Dans les temps anciens, les vaisseaux de toutes les nations venaient librement au Japon, et les Japonais avaient même la faculté de visiter les contrées étrangères. Cependant il y a cent cinquante ans, un empereur enjoignit à ses successeurs de ne point souffrir que ses sujets sortissent de l'empire, et de n'en accorder l'entrée qu'aux Chinois, aux Hollandais, aux Coréens et aux habitans de l'île Rinkin. Depuis quelques années le commerce avec les derniers a été interrompu; les relations n'ont continué qu'avec les Chinois et les Hollandais. Depuis cette époque, plusieurs nations étrangères ont, à diverses reprises, essayé d'établir des liaisons d'amitié et de commerce avec le Japon; toujours elles ont été repoussées en vertu de la prohibition anciennement ordonnée, et parce qu'il serait dangereux d'établir avec une puissance inconnue des relations amicales qui ne seraient point fondées sur des bases d'égalité.

» L'amitié, en effet, est comme une chaîne, qui, pour atteindre un but particulier, doit se composer d'un nombre déterminé d'anneaux. Si une partie de la chaîne est solide, le reste faible, bientôt on verra les plus fragiles anneaux se briser. Donc la chaîne de l'amitié ne saurait être que désavantageuse aux parties les plus faibles.

» Il y a treize ans, un vaisseau russe commandé par le lieutenant Laxman aborda au Japon; un second vient d'arriver avec un ambassadeur du grand empereur de Russie. Le premier fut reçu avec quelque défiance, le second avec amitié. Le souverain du Japon a fait volontiers ce qui était en son pouvoir et d'accord avec les lois de l'empire. Il se plaît à considérer l'arrivée d'un deuxième vaisseau russe comme une preuve de la haute amitié que lui porte le souverain de la Russie.

» Ce puissant monarque lui a envoyé un ambassadeur et quantité de magnifiques présens. Si on les accepte, l'empereur du Japon devrait, suivant les coutumes du pays considérées comme lois, envoyer une ambassade à l'empereur de Russie, avec des présens de pareille valeur. Mais il est défendu formellement à tout habitant et à tout vaisseau de s'éloigner de l'empire. D'un autre côté, le Japon est si pauvre, qu'il ne saurait fournir l'équivalent d'objets aussi précieux. L'empereur ne peut donc absolument recevoir ni l'ambassadeur ni les présens.

» Le Japon n'a pas de grands besoins, et les productions étrangères sont pour lui de peu d'utilité. Si un petit nombre d'objets d'une utilité réelle lui est refusé par son sol; si l'habitude lui a fait contracter quelques autres besoins, son commerce avec les Hollandais et les Chinois lui procure abondamment ces objets, et le luxe n'est pas une chose qu'on doive favoriser. Il serait très-difficile d'établir ici un négoce étendu, parce que la loi prohibe sévèrement toute communication entre le commun du peuple et les marins étrangers. »

Cette pièce dilatoire fut l'ultimatum des empereurs de Yedo vis-à-vis des Russes. Quelques efforts que fît M. Resanoff, il ne put rien obtenir des dignitaires japonais, qui s'écartât de la lettre de semblables instructions. Il se rembarqua donc au mois d'avril 1805, fort désappointé du résultat de son ambassade, et plein de rancune, soit contre les Japonais, soit contre les Hollandais qui, sans doute, l'avaient desservi dans cette affaire.

La frégate *la Nadeschda*, vaisseau de la légation que commandait Krusenstern, appareilla de Megasaki et arriva bientôt à Petropawlawsk, dans le Kamtschatka. Krusenstern laissa l'ambassadeur dans ce port et repartit pour l'Europe avec ses deux bâtimens. Ce fut alors que M. Resanoff, trouvant là deux officiers de la marine russe, MM. Chwostoff et Davidoff, les engagea à tenter une descente à main armée sur l'île fertile de Sackalin, dépendante de l'archipel Japonais. Ces deux marins exécutèrent un ordre qui, dans la bouche d'un ambassadeur, avait une valeur presque officielle; ils armèrent deux bâtimens, vinrent débarquer dans les Kouriles, firent en plusieurs endroits des actes ridicules de prise de possession, et en vinrent jusqu'aux hostilités, quand on leur refusa des vivres. Cette croisière de boucaniers, exécutée sans résistance de la part des naturels, presque sans but de la part des Russes, amena de fâcheuses représailles et la captivité du capitaine Golownin.

Au mois d'avril 1811, c'est-à-dire quatre ans après, Golownin fut chargé par le gouvernement russe de vérifier la position des îles Kouriles, et de relever la côte de Tartarie. Il commandait alors le sloop *la Diane*, de la marine impériale.

Digitized by Google

Après avoir reconnu quelques groupes, le capitaine Golownin arriva à Kunaschir, la vingt-unième des Kouriles, où il rencontra, parmi les autorités locales, des dispositions hostiles et malveillantes. Croyant y voir le résultat d'un malentendu, il débarqua de sa personne pour s'aboucher avec le gouverneur; mais, à la fin de l'audience, cerné par des soldats, séparé de son embarcation, dont on avait coupé les amarres, le capitaine fut fait prisonnier, et envoyé à Matsmaï pour y subir une longue et pénible captivité.

La Diane se vit alors obligée de lever l'ancre sans son commandant; elle ne le fit néanmoins qu'après avoir épuisé toutes les réclamations, et après avoir canonné vigoureusement le fort. D'ailleurs une descente, même heureuse, eût été en pure perte, car les prisonniers avaient déjà quitté Kunaschir; ils étaient sur la route de Matsmaï. Le second du navire, M. Ricord, jura avant de quitter cette rade inhospitalière, qu'il rendrait son capitaine à la liberté, et en effet, dès ce jour, il ne vécut que pour combiner et assurer sa délivrance.

Au mois d'août de l'année suivante, il était de nouveau devant Kunaschir avec *la Diane*, muni cette fois de pouvoirs plus étendus, et ayant à sa disposition des forces plus considérables. Son plan n'était pas, ne pouvait pas être d'essayer une attaque, de redemander le capitaine Golownin à main armée; mais il espérait qu'une occasion s'offrirait à lui pour consommer la délivrance du malheureux prisonnier. Après quelques jours de relâche dans la baie de Kunaschir, voyant que les autorités locales résistaient à toutes ses instances, il fit enlever à l'abordage, par une de ses chaloupes, un navire japonais chargé de soixante hommes d'équipage. Le capitaine de cette embarcation nommé Kachi, et quelques marins emmenés comme ôtages au Kamtschatka, devaient lui répondre de la sûreté de M. Golownin et de ses compagnons d'infortune.

Ce ne fut pourtant qu'à un troisième voyage et après de longs pourparlers, que l'affaire s'arrangea. *La Diane* reparut, en 1813, sur les parages de Matsmaï; on s'aboucha, cette fois, avec le gouverneur de l'île par l'intermédiaire de Kachi, on envoya à Yedo exprès sur exprès; on négocia d'une manière si pressante et si forte, que l'ordre de l'élargissement des prisonniers arriva enfin de la capitale japonaise. Le 6 octobre 1814, le capitaine Golownin fut libre, après deux ans et demi de captivité. Il le devait à son ami, à son second, le capitaine Ricord; il le devait à la loyauté de Kachi, ce Japonais captif des Russes, dont la conduite fut admirable dans toute cette affaire.

Cependant, quoiqu'un accueil favorable et des protestations sans nombre eussent suivi ce dénouement, quoique le capitaine eût obtenu une audience du gouverneur de la province, dans laquelle il ne fut pas obligé de marcher nu-pieds, concession immense et inouie, les Russes ne profitèrent pas autrement de cette initiative de relations. Le Japon leur fut fermé de nouveau, et cette aventure romanesque resta comme un incident isolé entre les deux empires.

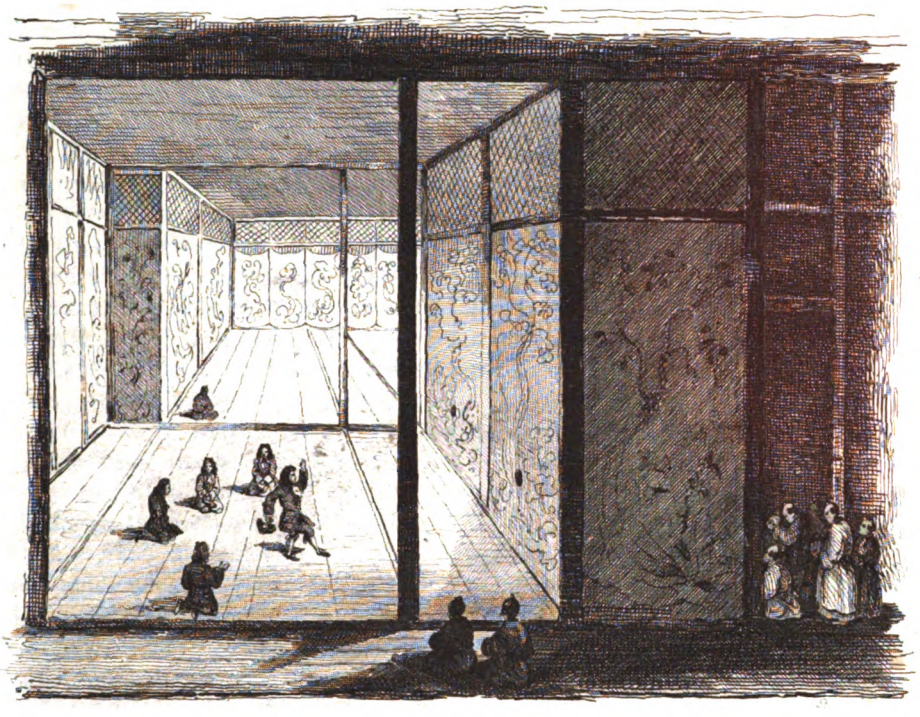
Les Hollandais seuls, parmi les Européens, restent donc en possession du privilége commercial au Japon. C'est à eux que nous devons les renseignemens les plus positifs sur cet archipel, et l'ouvrage du capitaine Golownin lui-même, qui, au travers des barreaux de Khakodade, dans l'île de Matsmaï, n'a guère pu voir la contrée, en saisir les mœurs et les usages, cet ouvrage ne semble être que le résultat de ouï-dires complétés par une compilation. Depuis cette époque, de nouveaux documens sont arrivés en Europe avec M. Titsing, long-temps gouverneur du comptoir de Nangasaki; et naguère encore, le docteur Siebold, qui a fait, à plusieurs reprises, le voyage de Yedo, vient d'emprunter la plume savante de M. Klaproth pour livrer à la curiosité publique le résultat de ses longues et judicieuses observations.

CHAPITRE XLIV.

JAPON. — RESUMÉ GÉNÉRAL. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE. — ÉTAT PRÉSENT DE LA CONTRÉE. — FORME DU GOUVERNEMENT. — LOIS, MŒURS, USAGES, CARACTÈRE, SCIENCES, ARTS, INDUSTRIE, COMMERCE. — RELIGION.

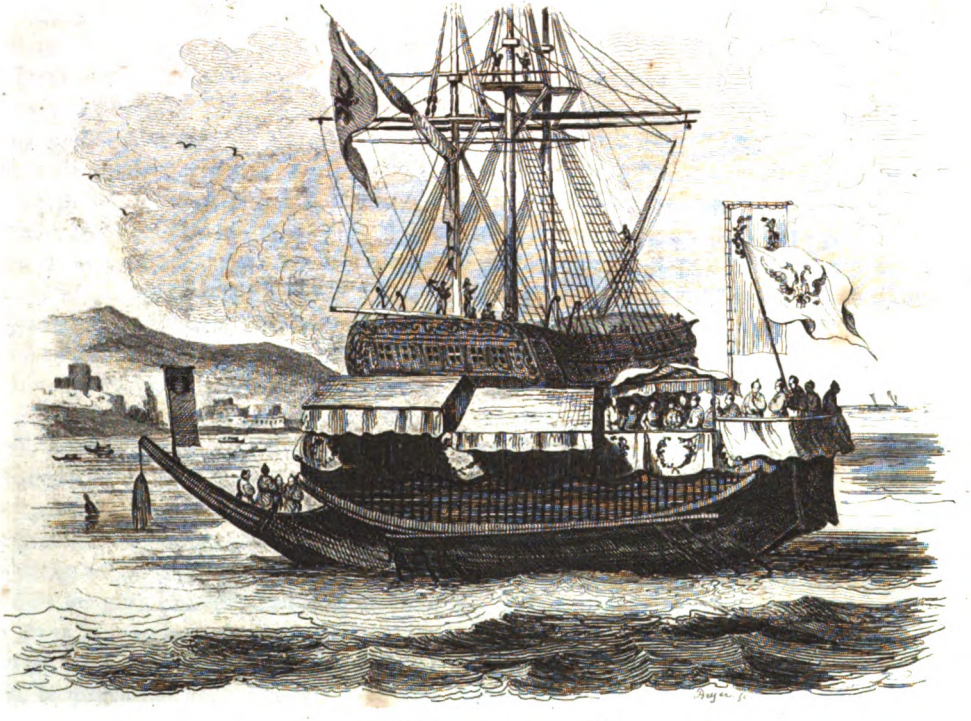
Le Japon, compris entre les 29° et 41° de lat. N. et entre les 127° et 141° de long. E. du méridien de Paris, est un archipel dont les principales îles sont celles de Niphon, de Kiousiou et de Sikokf. On pourrait classer à part le gouvernement de Matsmaï qui forme la partie nord de l'empire, et tient aux Kouriles; quoique rigoureusement parlant, cette contrée soit enclavée dans la province de Mouts, ou O-Siou, du Tosando. L'empire proprement dit est partagé en dix régions, ou *do*, fort inégales pour l'étendue et pour la population. A l'exception de deux d'entre elles qui se composent des petites îles Iki et Tsou-Tsima, les huit autres sont subdivisées en plusieurs provinces, ou *kokf*, et ces

Digitized by Google



4. Audience de l'Ambassade Hollandaise en 1776.

4 Audiencia de la Embajada Holandesa en 1776



1. Débarquement des Russes.

1 Desembarco de los Rusos.

Digitized by Google

Digitized by Google

dernières se subdivisent encore en districts, ou *kori*. Le Gokinaï, qui est la première région, se compose de cinq provinces qui forment le domaine du Daïri, comme le Gokosio est le domaine du Séougoun. La grande île Niphon embrasse à elle seule le Gokinaï, le Tokaïdo, le Tosando, le Fokourokoudo, le Sanindo, le Sanyodo, et presque la moitié du Nankaïdo. L'île Iki, l'île Tsou-Sima et le gouvernement de Matsmaï avec ses subdivisions de terre d'Yesso, de Kouriles méridionales et d'île de Takakaï, complètent cette nomenclature, la plus récente et la plus exacte que l'on puisse donner. Cet empire, situé ainsi entre le grand Océan et la mer du Japon, se trouve séparé à l'ouest, de la Corée par le détroit de Tsou-Sima, et au nord, de l'île de Yesso par le détroit de Tsou-Gar, le Sangar des Européens.

Le mot de Japon est prononcé Niphon dans le pays. Il est chinois d'origine et dérive du mot *Jyphon*, naissance du soleil. Le célèbre Marco Polo nomme cette contrée *Zipangu*, et non pas Zipangri, comme on lit dans plusieurs éditions : c'est le mot chinois *Jy-pen-Koué* (royaume de l'origine du soleil). L'une des plus anciennes dénominations du pays est *Ouo*, ou *Yamato*, en chinois *Ho;* elle est plus ancienne que celle de Japon. Le fondateur de la monarchie japonaise, suivant la tradition des habitans, nomma la grande île *Aki-Tsou-Tsima* (Ile de la Demoiselle), d'après sa ressemblance supposée avec cet insecte.

Les trois principales îles de l'archipel japonais, et celle de Niphon surtout, sont en général couvertes de hautes montagnes volcaniques. Niphon, dans sa longueur de trois cents lieues du N. E. au S. O., est traversée par une chaîne dont les sommets, à peu près sur le même niveau, ne sont dépassés, de distance en distance, que par des pics chargés de neiges éternelles. Cette chaîne sépare les rivières qui coulent à l'est et au sud du grand Océan, de celles qui rayonnent vers la zône nord pour se jeter dans la mer du Japon. Cependant la plus haute montagne de l'empire n'appartient pas à cette chaîne. La plus élevée est le Fousi-no-Yama, pyramide énorme, coiffée de neige et de glaciers qui résistent au soleil des étés les plus chauds. Cette montagne se trouve dans la province de Sourou-Ya, sur les confins de celle de Kaï. Sur sa crête s'ouvre un volcan, le principal et le plus actif de tout le système.

Composé d'îles seulement, cet empire ne peut avoir de longues et larges rivières. Les plus importantes sont dans Niphon et dans la partie occidentale de l'île où le versant a le plus d'étendue. Là coulent le Yodo-Gava qui sort du lac intérieur Biva-no-mitsou-Oumi, et qui se jette dans le golfe d'Osakka ; le Kiso-Gava, le Tenrio-Gava (rivière du dragon céleste), qui a trois embouchures dans la mer, le Kamanafi, coupé en deux branches jusqu'à sa source, et ne se rejoignant plus ; l'Ara-Gava, dont l'un des bras passe à Yedo et sous le célèbre pont de Niphonbas ; l'Oukami-Gava, le Figami-Gava, le Kasaba-Gava, et le Mogami, le plus grand fleuve de la province de Deva, réunion de plusieurs rivières qui descendent des montagnes neigeuses des Mouts.

De tous les lacs de l'archipel, le plus considérable et le plus profond est le Biva-no-mitsou-Oumi, déjà cité plus haut. C'est le même qui figure dans nos cartes sous le nom de lac d'Oitz. Il doit son existence à un phénomène volcanique, dont la chronique japonaise nous a conservé la date et les détails. « En l'an 285 avant J. C., dit-elle, un affaissement prodigieux du sol forma dans une seule nuit ce vaste lac d'eau douce. Mais la même nuit, à la même heure, sortit des entrailles de la terre le Fousi-no-Yama, la plus haute montagne du Japon, située dans la province de Sourou-Ya. Dans l'année 82 avant J. C., la grande île Tsikou-ho-Sima sortit du fond du lac; elle existe encore. Le lac a 72 ½ milles anglais de long, et 22 ½ dans sa plus grande largeur. »

Situé tout entier dans une zône tempérée, l'empire du Japon ne jouit pas d'un climat aussi doux qu'on pourrait le croire en jetant l'œil sur la carte. Sous des parallèles qui correspondent à ceux de l'Espagne, de l'Italie et de la Sicile, le Japon est loin d'avoir la même douceur dans les hivers, la même sérénité dans la belle saison. Placé sur un Océan qu'on a nommé la mer des brumes, ne s'adossant pas aux Pyrénées comme l'Espagne, aux Alpes comme l'Italie, ouvert à ces vents glacés qui soufflent des pays tartares, l'archipel a souvent des journées glaciales à supporter dans les mois de janvier, février et mars; des coups de vent affreux aux époques d'équinoxe, des pluies d'orage en juin, juillet et août.

Les indigènes qui habitent cet archipel semblent tenir, par quelques caractères analogues, des races qui peuplent la Chine et la Tartarie. Cependant, que ce soit l'effet d'un long isolement ou de toute autre cause inconnue, il existe entre ces insulaires et les populations du continent des dissemblances qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Il faut là-dessus laisser par-

Digitized by Google

ler un observateur dont l'opinion doit avoir de l'autorité, M. Klaproth.

« Cette race d'hommes, dit-il, au premier coup-d'œil, ressemble beaucoup aux Chinois par la figure et par l'extérieur; mais, en examinant soigneusement leurs traits caractéristiques et en les comparant avec ceux de ce peuple, on s'aperçoit aisément de la différence qui existe entre eux; j'ai fait moi-même cet essai à la frontière des empires russe et chinois, où j'ai rencontré en même temps des individus des deux nations. Les yeux des Japonais, quoique placés presque aussi obliquement que ceux des Chinois, sont cependant plus larges près du nez, et la paupière paraît être comme relevée, quand elle est ouverte. La chevelure des Japonais n'est pas uniformément noire; elle est plutôt d'une teinte brune foncée. Dans les enfans au-dessous de douze ans, elle offre toutes les nuances, même celle du lin; on trouve aussi des personnes qui ont les cheveux entièrement noirs, et presque crépus, avec les yeux obliques, et la peau très-noire. A une certaine distance, le teint des gens de la classe inférieure paraît jaune, à peu près comme la couleur du fromage; celui des habitans des villes varie suivant leur manière de vivre; et dans les palais des grands, on voit souvent des femmes chez lesquelles il est aussi blanc et qui ont les joues aussi colorées que les Européennes. D'un autre côté, les vagabonds errans sur le grand chemin ont la peau d'une teinte qui tient le milieu entre celle du cuivre et celle de la terre brune. C'est là le teint général des paysans japonais, notamment pour les parties de leur corps qui sont exposées à l'action du soleil.

» L'origine distincte des Chinois et des Japonais est complètement établie par la langue des derniers qui, pour les racines, diffère totalement de celle de tous les peuples voisins du Japon. Quoiqu'elle ait adopté un nombre considérable de mots chinois, ceux-ci ne forment pas une partie radicalement intégrante de l'idiome; ils ont été introduits par des colonies chinoises, et principalement par la littérature chinoise, qui a servi de base à celle du Japon. Les radicaux japonais ressemblent aussi peu à ceux du coréen, et sont également étrangers à ceux de la langue des Aïnos ou Kouriles, qui habitent le Yesso. Enfin le japonais n'a aucune affinité avec la langue des Mantchous ou des Tongouses, qui occupent la partie du continent de l'Asie opposée au Japon. »

Tel est le sentiment de M. Klaproth, et c'est aussi celui de Malte-Brun, qui voit également dans les Japonais des *Aborigènes*, ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. « S'ils sont venus du continent, dit-il, ils l'ont quitté avant la formation des langues. » D'autres ont combattu l'opinion de ces deux savans; ils ont, dans quelques traits communs, dans la tête rasée, les yeux oblongs, la natte au sommet du crâne, dans une foule de coutumes analogues, dans une civilisation a peu près égale et identique, dans une industrie parallèle, et roulant sur les mêmes articles, soit de luxe, soit de nécessité; ils ont dans tout cela, dans toutes ces nuances, vu une souche commune pour les deux peuples. Les dissemblances de types, ils les expliquaient par des oppositions d'hygiène et de température; les différences dans le langage, ils en trouvaient la clef dans une langue primitive, perdue pour les uns, conservée par les autres; dans l'invasion mantchoue; dans un patois, qui peu à peu aurait constitué une langue améliorée; comme, par exemple, si une colonie de paysans bas-bretons allait aujourd'hui peupler un archipel à portée, s'y civilisait et ennoblissait son jargon aujourd'hui moins français que du chinois, et moins rapproché de lui peut-être par ses radicales. A ces critiques, il a semblé que morceler indéfiniment les races, à cause de quelques nuances qui les séparent, c'était marcher à une confusion nouvelle dans cette science ethnographique déjà si embrouillée, qu'il valait mieux grouper que diviser, rattacher que disjoindre. De tout cela et d'autres preuves plus minutieuses à déduire, ils ont conclu que cette famille chinoise, dérivation évidente et croisement d'autres souches, avait ses congénères de type autour d'elle dans cette zône qui part du Japon, passe par la Corée pour traverser la Chine, et va fondre ses nuances abâtardies dans le Tonquin, la Cochinchine, et jusqu'au pays siamois. C'était pour eux une race avec toutes ses altérations et ses modifications, une race tranchée au milieu d'autres races distinctes, comme l'Hindou, le Mantchou et le Malais, qui n'ont aucun point d'attache avec les Chinois ni de près ni de loin. Du reste, on peut poser de semblables débats, sans se croire obligé de prendre parti ni pour ni contre.

Comme tout pays du globe, le Japon a son histoire fabuleuse. Les livres du pays prétendent que cet archipel fut d'abord gouverné par sept esprits célestes, ou dieux, qui se succédèrent. Les trois premiers de ces dieux naquirent par leur propre volonté; les quatre autres avaient des épouses. Les sept esprits célestes furent

Digitized by Google

suivis de cinq génies terrestres, dont le premier était la fille du soleil, nommée *Ten-sio-daï-sin*, ou le grand esprit de la clarté. C'est la divinité principale qu'on adore au Japon et surtout à Yzé, où l'on prétend qu'elle réside. Les Japonais croient que leurs daïris, ou empereurs spirituels, descendent de Ten-sio-daï-sin, et que, par conséquent, leur famille n'est pas d'origine humaine. La dynastie de ces empereurs fut fondée l'an 660 avant notre ère par Zin-Mou (le guerrier spirituel); accouru de l'extrémité occidentale de cet empire, il en fit la conquête, à l'exception de la partie septentrionale qui, long-temps après lui, resta occupée par les aborigènes nommés Yebis.

A Zin-Mou commence l'histoire chronologique de la contrée. On s'accorde à croire que ce souverain était d'origine chinoise. Il civilisa le pays et fit reculer peu à peu les races barbares qui l'habitaient devant le progrès agricole et industriel. Ces émigrations de Chinois dans l'archipel japonais eurent lieu à diverses dates et à plusieurs reprises. Les annales chinoises racontent elles-mêmes que, vers l'an 1195 avant Jésus-Christ, les habitans de la Chine orientale, opprimés par l'empereur Wou-Y, s'embarquèrent en très-grand nombre, hommes, femmes enfans, et gagnèrent les îles voisines où ils fondèrent des colonies. Zin-Mou survint ensuite, et sans doute à la tête d'une armée considérable d'aventuriers, car on pourrait difficilement expliquer comment, seul, il eût pu conquérir le pays. Depuis Zin-Mou, d'autres colons arrivèrent, entre autres trois cents couples de jeunes gens des deux sexes, qui, d'après un récit évidemment allégorique, furent envoyés par l'empereur Tsin-chi-houang-Ti, sous la direction de *Ziko-Fouk* (Sin-Fou), médecin habile, vers l'île imaginaire de Fo-raï-Sun, pour y chercher le breuvage de l'immortalité. La chronique ajoute qu'après avoir vainement cherché l'île et son trésor, cette troupe de Chinois aborda au Japon l'an 209 avant Jésus-Christ. Le conducteur de ces émigrans mourut sur le mont Fousino-Yama, et comme il importa dans le pays des arts et des sciences qui y étaient inconnus, on lui rendit, après sa mort, les honneurs divins.

En dégageant de cette histoire la partie fabuleuse, il reste deux conclusions à en tirer : la première, c'est que les habitans actuels du Japon, quoi qu'en dise Malte-Brun, n'en sont pas les aborigènes, ou que tout au moins la race qui y existait a été modifiée et fondue par la colonisation chinoise. Ce Zin-Mou, ces trois cents couples, ces émigrans d'autres époques, n'ont pu prévaloir dans ces îles qu'en y paraissant en grand nombre, et il est arrivé là ce qui arrive partout, c'est que les races civilisées ont absorbé les races barbares. La seconde conclusion à tirer de ces faits, c'est la communauté de souche entre les insulaires actuels du Japon et les peuples du continent chinois. Malgré les dires contraires, ce fait est une conséquence presque incontestable de la filiation historique. Si les annales japonaises disent vrai au sujet de la conquête de Zin-Mou, la question d'origine est tranchée.

Quoi qu'il en soit, Zin-Mou paraît être le fondateur de cette dynastie japonaise dont les descendans ont conservé jusqu'ici la suprématie spirituelle. Dans le début, ces souverains cumulaient toutes les attributions, civiles, politiques, militaires, religieuses; ils étaient à la fois généraux d'armée et pontifes, législateurs et patriarches. La constitution japonaise semble à cette époque avoir été féodale, et cette forme se trouvait tellement empreinte dans les lois, qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Le Japon était partagé entre une foule de petits princes, vassaux de l'empereur, mais indépendans les uns des autres.

Les descendans de Zin-Mou se maintinrent de la sorte jusque vers la fin du douzième siècle, souverains presque absolus du Japon. Mais énervés peu à peu par une possession pacifique et incontestée, ils laissèrent régner sous leur nom les *Koubos*, ou séougouns, chefs de leur milice, chargés en même temps du commandement de l'armée. Bientôt ces séougouns devinrent de véritables maires du palais sous des rois fainéans. Aussi, quand vers 1190 le séougoun Yoritomo, de la famille des Ghensi, eut, après une longue guerre civile, sauvé le daïri régnant des ambitieuses trames de la famille des Feïke, le chef vainqueur fut nommé généralissime et fixa sa résidence à Kama-Koura.

De cette victoire datèrent les empiétemens des séougouns. L'usurpation ne fut achevée qu'au seizième siècle; il y eut alors un souverain nominal, le daïri; un souverain réel, le séougoun. La descendance des daïris est, pour les Japonais, l'objet d'un culte pieux, consacré par les siècles. Le daïri qui régnait en 1822 était le cent vingt-unième successeur de Zin-Mou. Peut-être n'est-ce là qu'une imposture; et le nom de daïri, qui signifie *l'intérieur du palais*, et la défense faite de désigner l'empereur autrement, sembleraient accuser quelque peu de tricherie dans cette descendance immémoriale. Quant aux séougouns, depuis long-temps ils ne sont plus

Digitized by Google

de la branche de Yoritomo. La famille qui règne aujourd'hui date de 1585; c'est elle qui a transporté sa capitale à Yedo.

Le daïri ne quitte pas sa résidence de Myako, qui est pour lui une véritable prison d'État. Une garnison entretenue par le séougoun surveille sa personne et ne le laisse sortir que pour aller au temple, dans les jours de fêtes solennelles. Comme aucun des revenus publics n'arrive dans les caisses du daïri, l'empereur séculier pourvoit noblement à l'entretien de son palais. Outre une forte subvention, le chef spirituel a encore d'autres ressources. Les places ecclésiastiques sont toutes à son choix, et, au lieu de les donner, il les vend. Il vend aussi des charges d'honneur à une noblesse vaniteuse, et quelquefois au séougoun lui-même, qui se prête, dans un but politique, aux petites fantaisies de son collègue. Argent, titres et prérogatives nobiliaires sont prodigués au pontife spirituel; mais en revanche on le séquestre avec soin de toute affaire politique, de toute influence exécutive. Le seul bien apanager qu'il ait pu conserver est Myako avec ses dépendances.

Pour remplir ses instans, et le détourner de pensées d'usurpation, on a eu le soin de lui faire une vie toute occupée de cérémonial et d'étiquette minutieuse. Non-seulement le daïri est saint pour les autres, mais il doit être saint à ses propres yeux: il ne lui est pas permis de se croire d'une nature périssable et mortelle. Il faut qu'il ait foi en lui, qu'il se croie dieu, qu'il parle, qu'il agisse comme tel, non-seulement devant la foule, mais dans l'intérieur de son palais, en présence de ses affidés, et même seul. S'il n'arrive pas à la démence, il ne peut échapper ainsi à la monomanie. Se croyant dieu, il n'a plus à s'inquiéter des misérables ambitions de cette terre; il arrive à mépriser les grandeurs et à laisser le séougoun tranquille. C'est là ce qu'on a voulu.

Mais la divinité n'est pas chose facile à porter ici-bas. Elle coûte au daïri une peine de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instans. Il lui est défendu de toucher la terre du pied : quand il veut aller quelque part, des domestiques choisis le portent sur leurs épaules, ou dans des litières, ou bien il marche sur des sandales qui ont douze doigts de hauteur. Le grand air lui est interdit, et il fait trop peu de cas d'un soleil qui luit sur tout le monde, pour s'exposer à un seul de ses rayons.

Le corps du daïri est saint pour lui comme pour les autres; il ne se coupe ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. Des serviteurs lui rendent ces soins, la nuit, quand il est profondément endormi, et encore quand il se réveille entre-t-il dans une grande fureur de voir qu'on a retranché une portion de sa personne sacrée. S'il connaissait les coupables, il les ferait punir.

Jadis on obligeait le daïri à se tenir assis sur son trône, une lourde tiare sur la tête, pendant toute la matinée, immobile, sérieux, fixe. S'il remuait les paupières seulement, c'était d'un fâcheux augure, l'empire allait être troublé; si quelque démangeaison, quelque tic nerveux lui faisaient secouer la tête, tout était perdu, le Japon allait périr, l'archipel allait être englouti. Cette coutume, un peu trop fatigante, a fini par tomber en désuétude.

L'habillement du daïri consiste en une tunique de soie noire sous une robe rouge; par-dessus le tout flotte et ondoie une simarre de crêpe de soie, d'une finesse extrême. Son chapeau ou bonnet est de forme conique, comme celui du grand Lama, avec qui, d'ailleurs, il a d'autres points de ressemblance. Ce bonnet est garni de fanons semblables à ceux d'une mitre ou d'une tiare. Son front est peint de blanc et de rouge.

Sa table est magnifiquement servie. Chaque jour on lui prépare un souper somptueux dans douze appartemens du palais, et quand il a désigné celui qu'il préfère, tout cet appareil est réuni sur une même table. Le repas est accompagné d'une musique bruyante. La vaisselle qui le compose, toute d'argile, est brisée à mesure qu'on l'enlève de table. La domesticité elle-même est convaincue que si un autre que le daïri, ou un membre de la famille impériale, touchait à la desserte de ces repas, la bouche et la gorge du coupable enfleraient à l'instant même, et il périrait étouffé.

La succession du daïri est réglée par une cour ecclésiastique qui appelle à ce trône nominal le plus proche parent du mort, majeur ou mineur, son fils, sa fille, quelquefois sa veuve. Ces changemens sont ignorés de la foule : « Le daïri est mort, vive le daïri! » Nulle part cette formule d'éternité dans la puissance temporelle n'a plus de vérité qu'au Japon.

Les courtisans qui entourent le daïri, sacrés comme lui, ne s'occupent que des choses d'ordre spirituel. Comme nos prélats d'autrefois, ils ont des bénéfices où ils se retirent pendant plusieurs mois de l'année. Le daïri a douze femmes légitimes, qui se vêtissent d'amples robes de soie, d'une largeur si singulière, qu'il leur est presque impossible de marcher en habits de cérémonies.

Le daïri étant le chef spirituel de l'empire,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Funérailles d'un Riche Japonnais.

1 Funerales de un rico Japones

Digitized by Google

occupe dans l'ordre hiérarchique un rang plus élevé que le séougoun, son plus puissant officier. Quoique au fond tout le pouvoir appartienne à ce dernier, il se garde bien de lui disputer les priviléges de pure forme, qui sont la garantie de sa propre usurpation. Ainsi dans les affaires importantes qui touchent à la politique du pays, pour une innovation législative, pour une question diplomatique, le séougoun ne néglige pas d'envoyer un ambassadeur à son collègue, afin d'obtenir son assentiment. Ces démarches consultatives se font avec une grande pompe officielle, afin que le peuple en soit frappé, et reste convaincu de la bonne harmonie qui règne entre les deux empereurs. Le daïri de son côté entretient constamment à Yedo quelques dignitaires ecclésiastiques, chargés de surveiller la conduite du séougoun pour tout ce qui tient aux choses de la religion. Quelques dames d'honneur venues de Myako ont même la singulière tâche d'inspecter le ménage impérial, et de tenir note des infidélités commises. Tout cela se fait de bon accord, comme chose convenue d'un empereur à l'autre. A la nouvelle année, le séougoun envoie de riches présens au daïri, et l'usage veut que parmi ces présens il y ait une grue blanche à tête noire, que l'empereur doit avoir prise lui-même dans une chasse au faucon. Cette chasse, cette grue, sont de rigueur.

Mais outre cet échange constant de bons rapports, il est rare qu'une fois toutes les cinq années le séougoun ne vienne pas en personne visiter le daïri dans sa résidence de Myako. Le luxe et le cérémonial qui se déploient dans ces occasions sont tels, qu'il ne faut pas moins de huit mois pour s'y préparer. Montanus nous a décrit une de ces solennités avec toutes ses pompes et ses magnificences. Les rues de Myako avaient été sablées le matin avec du talc réduit en poudre, ce qui faisait reluire le sol comme s'il eût été pavé d'argent. Au point du jour le cortége commença à défiler, avec ses caisses vernissées, où se trouvaient entassés les plus riches présens, avec ses dames de la cour en norimons, ses officiers, ses dignitaires à cheval, et tout l'accessoire obligé de serviteurs tenant les rênes, ou escortant avec des parasols. Après cette avant-garde venaient trois carrosses tirés par deux grands taureaux noirs couverts de soie cramoisie. Ces carrosses étaient merveilleux de luxe et d'art; on ne les estimait pas moins de 400,000 francs la pièce. Les cercles des roues étaient de vermeil; les rayons étaient couverts d'or émaillé. Ces trois voitures traînaient les trois favorites du séougoun, et derrière elles s'avançaient en norimons les autres concubines. La richesse des carrosses du séougoun et du daïri, qui suivaient à peu de distance, était au-dessus de toute description. L'or, l'argent, la soie, les peintures les plus délicates, les vernis les plus brillans, les sculptures, l'élégance des formes, tout se trouvait réuni dans ces chefs-d'œuvre de l'industrie japonaise. Qu'on se figure l'effet que cela devait produire au milieu d'un cortége composé de plusieurs milliers de jeunes seigneurs aux vêtemens de soie et d'or, montés sur les plus beaux chevaux de l'empire. Les divers bataillons de l'armée, fantassins ou cavaliers, avaient tous envoyé une élite pour grossir la suite des deux empereurs.

Après la marche processionnelle, s'ouvrent à Myako les conférences entre le daïri et le séougoun. Elles durent une semaine, et la cérémonie se termine par l'échange des présens. Montanus dit que l'empereur séculier fit porter chez l'empereur spirituel trois mille lingots en argent, deux sabres à fourreau d'or massif, deux cents robes de damas à figures, trois cents pièces de satin, douze milliers pesant de soie écrue, cinq grands vases d'argent remplis de musc, dix superbes chevaux avec des housses brodées. Peut-être cet inventaire, aussi bien que les détails qui précèdent, ont-ils été quelque peu exagérés par le voyageur du dix-septième siècle; mais quand on en rabattrait la moitié, il en resterait encore assez pour éblouir l'œil le plus indifférent.

Tels sont les rapports du séougoun et du daïri. On voit que le premier, chef réel du gouvernement, prodigue volontiers à l'autre les consolations de la prééminence ostensible. Mais, au fond, le véritable souverain du Japon est le séougoun, la véritable cour de l'empire est à Yedo. C'est à Yedo que se rendent les *damios*, princes feudataires qui possèdent presque tout le pays. Le séougoun n'a en propre que cinq provinces formant le *Gokosio*, qui sont gouvernées en son nom par des gouverneurs nommés *obanjos*. Le reste se partage entre 200 damios, vassaux et tributaires de l'empereur. Toutefois l'indépendance de ces petits monarques va chaque jour s'affaiblissant. Le système du séougoun est de ruiner peu à peu ces grandes influences aristocratiques, d'autant plus vivaces qu'elles sont héréditaires. Sur les deux cents damios, ou princes des kokfs, tous maîtres chez eux autrefois, il ne reste plus que ceux de Katya, de Satsouma et de Sendaï, qui puissent être regardés comme libres du contrôle supérieur; les autres ne sont plus que de simples gouverneurs de dis-

Digitized by Google

tricts, à la révocation du souverain, obligés de laisser à la cour leurs familles comme ôtages et comme garantie de leur obéissance. Le damio de Sendaï est le premier et le plus influent de ces damios. Quand il vient à Yedo, 30,000 hommes l'accompagnent; son cortége est celui d'un roi. Ses visites au palais impérial sont des pompes magnifiques. Devant lui flottent des étendards ornés de ses armoiries; puis viennent, portés sur des coussins, renfermés dans leurs étuis ou fichés au haut de bâtons à pommes d'or, des hallebardes, des lances, des fusils, des pistolets, des panaches, des queues de cheval blanches, des arcs et des flèches dans de riches carquois. Ensuite paraissent des chevaux sellés, des chiens et des faucons de chasse, un orchestre complet de musiciens, des norimons et des palanquins par centaines, enfin des coffres admirablement vernis, où sont la cuirasse et le casque du prince. Toute cette procession de seigneurs, d'officiers, de soldats, d'employés, de valets, chemine avec un ordre, avec une symétrie prévus; chacun sait où se trouve sa place, d'après une loi d'étiquette pratiquée dès l'enfance; chacun la garde avec gravité, avec décence, n'osant rien faire de ce qu'elle lui interdit, incapable surtout de méconnaître la dignité et la puissance d'un supérieur.

Ces damios, les personnages les plus influens de l'État, supportent des charges équivalentes à leurs priviléges. Obligés de fournir à toutes les dépenses des localités qu'ils gouvernent, ils sont obligés en outre d'économiser une somme qui doit être envoyée à Yedo comme tribut, de mettre sur pied une force militaire à la disposition du séougoun, de tenir dans leurs résidences une cour fastueuse, puis de partir sur un ordre, du jour au lendemain, pour venir présenter leurs hommages au souverain de Yedo. Aussi, à part les cinq ou six princes que nous avons cités, les damios sont-ils assez pauvres, tandis que le séougoun est parvenu à se faire un revenu de six à huit cent millions par an.

La puissance de l'empereur, au milieu de ce féodalisme organisé, se trouve nécessairement limitée dans ses attributions. Les principaux damios sont appelés à faire partie d'un conseil, révocable à volonté, mais jouissant d'une autorité presque décisive. On le nomme *Tsin-djo-no-sio*, ou conseil-central-général, subdivisé lui-même en *Sik-bou-no-sio*, conseil de législation et de l'instruction publique; *Dzi-bou-no-sio*, conseil-général de l'intérieur; *Min-bou-no-sio*, conseil des affaires du peuple ou de la police générale; *Fio-bou-no-sio*, conseil-général de la guerre; *Ghio-bou-no-sio*, conseil des affaires criminelles; *Oïko-ouro-sio*, conseil des finances; *Kou-naï-no-sio*, ministère de la maison de l'empereur. L'empire est partagé en huit grandes divisions ou régions, nommées *dos* ou routes. Ces dos se subdivisent en 68 *kokfs* ou provinces, et celles-ci renferment 622 *koris* ou districts.

L'armée que les damios fournissent au séougoun est toujours relative à l'état calme ou agité de la contrée. Du temps de Kœmpfer, elle s'élevait à 138,000 hommes d'infanterie, et 38,000 hommes de cavalerie. Outre ces levées, entretenues par les divers princes, le séougoun avait encore à sa propre solde 100,000 hommes de pied et 20,000 chevaux, formant les garnisons des forteresses impériales, sa maison militaire et ses gardes. L'infanterie et la cavalerie se divisent par détachemens. Cinq soldats ont un homme qui les commande, et qui se nomme le commissaire au riz, parce que c'est lui en effet qui va chercher les rations dans les magasins publics. Cinq de ces escouades sont commandées par une espèce de sous-lieutenant. Deux cent cinquante hommes ont un capitaine et deux lieutenans. Il existe aussi des grades correspondans à ceux de chef de bataillon et de colonel. La solde se paie presque toujours en nature. Ces troupes n'ont point d'uniforme; les soldats portent des habillemens bigarrés, et les officiers se mettent suivant leur fortune et suivant leur goût. Dans les grades supérieurs, ils ont des cuirasses ou des cottes-de-mailles, et se coiffent de casques ornés de soleils, de croissans, ou de tout autre emblème.

Quoique les mousquets soient employés dans l'armée, surtout les mousquets à mèche, on peut dire que le sabre est l'arme favorite des Japonais. Les natifs de toutes les classes en portent un à leur ceinture, long d'environ trois pieds, un peu courbe et à dos très-large. Les classes nobles ou militaires en ont deux, qu'ils arrangent du même côté. La trempe de ces sabres est excellente; vieux, ils sont préférables aux meilleurs damas, et les Japonais prétendent qu'avec une lame de choix on fendrait un homme en deux de la tête aux pieds.

Le métier des armes est fort honoré au Japon. Quand un homme du peuple adresse la parole à un soldat, il l'appelle *Sama* (seigneur ou monsieur), et a pour lui une déférence entière. Ces égards, et le costume des militaires qui est en soie brochée d'or et d'argent, ont fait tomber les Européens dans de singulières méprises. Ils voyaient de grands personnages dans les simples soldats, et se recommandaient

Digitized by Google

à ceux qui étaient préposés à leur garde comme à des dignitaires impériaux.

L'organisation de la justice est simple autant que régulière dans tout l'empire. Les codes y sont peu prolixes, parce qu'on se garde de les surcharger, à chaque siècle, de clauses additionnelles. Les Japonais comparent le livre où sont écrites leurs lois, à une colonne de bronze que n'affectent ni les âges ni les tempêtes. Ils savent bien que ces lois, formulées pour d'autres temps, sont trop sévères parfois, et qu'il faudrait les adoucir; mais la pensée que leur ancienneté seul fait leur force les retient dans la voie des réformes. Ils se bornent, pour en tempérer les rigueurs, à une interprétation clémente et à une application fort restreinte.

La police d'ailleurs, employée comme moyen préventif, diminue le nombre des délits. Nulle part elle n'est mieux servie par la surveillance et par l'espionnage. Souvent, lorsqu'à la suite d'une enquête mystérieuse, on s'aperçoit qu'une affaire, toute grave qu'elle serait devant la loi, a des motifs d'ordre moral qui l'atténuent, on s'empresse d'arrêter les poursuites et d'étouffer la procédure. Cette manière d'opérer s'appelle *naiboun*. Le contraire est l'*omité mouki*. Ce sont alors des causes relatives à des attentats véritables; dans ce cas, jugés publiquement, les prévenus n'ont plus de chances que celles de la loi écrite. Dans les Etats soumis immédiatement au séougoun, comme à Nangasaki, un comité de juges d'instruction, sous la présidence du gouverneur, rend des sentences dont ce dernier devient ensuite responsable. Aussi les magistrats qui le composent ne négligent-ils rien, ni peines, ni délais, ni enquêtes, pour arriver à la connaissance de la vérité. Il est rare que les débats n'en amènent pas la complète manifestation. Alors les juges prononcent. Ils pourraient, si le cas l'exigeait, ordonner la torture, mais l'humanité indigène répugne à ce moyen; ils ne l'emploient que vis-à-vis de très-grands coupables.

A Yedo, devant le palais du séougoun, comme dans les résidences des gouverneurs provinciaux, sont placées des boîtes carrées de deux pieds de long destinées à recevoir les plaintes contre les officiers du gouvernement. Tout Japonais lésé dans ses droits peut y jeter une supplique. Deux officiers subalternes se tiennent près de la boîte avec la mission de surveiller les individus qui s'approchent pour y déposer un écrit. Cet écrit doit être scellé par le plaignant, et signé de son nom avec l'indication de sa demeure. Ceux qui sont dans la forme voulue sont envoyés à Yedo; les autres sont brûlés, à moins pourtant que la même supplique ne se présente pour la troisième fois sans signature; dans ce cas, elle est expédiée avec les pétitions régulières. Toutes ces pièces, envoyées dans la capitale, sont ouvertes à des jours fixes, et lues par le séougoun lui-même. Quand il y a des plaintes formulées, on procède tout de suite à des informations précises. Si ces plaintes sont justes, l'officier, le banjo, l'ottona accusés, subissent un jugement; mais si le plaignant a articulé des faits inexacts, c'est à lui d'être puni. Précédé d'un drapeau de papier d'une dimension énorme où sont inscrits son nom, son âge et son délit, il est promené à cheval par toute la ville. A chaque place, à chaque carrefour, on lit la sentence portée contre le calomniateur, et l'on finit par lui trancher la tête sur le lieu ordinaire des exécutions.

Dans les domaines de l'Etat, le gouverneur impérial ne peut ordonner la punition capitale, sans y être autorisé par le souverain. Sous ce rapport, les princes feudataires sont beaucoup plus indépendans, mais ils n'abusent jamais de leur droit de vie et de mort, car le supplice d'un homme est une honte pour le pays; et l'on s'expose en outre à encourir les réprimandes du séougoun, qui s'en prend volontiers aux princes des dépravations de leurs sujets. Du reste, sous le point de vue judiciaire, comme sous le point de vue civil, il y a plus d'avantage à vivre sous le régime des feudataires, que sous la loi directe de l'empereur. L'administration est plus paternelle dans les petits États; les impôts y sont moins lourds et moins sévèrement exigés. Il existe en outre plus de rapprochemens entre le peuple et ses maîtres, dans des principautés où les employés sont nommés presque à vie et transmettent même leur emploi par voie d'hérédité, que dans les provinces traversées chaque année par des proconsuls nouveaux, s'inquiétant moins des souffrances de leurs contribuables que d'un reproche de l'empereur.

La plupart des grands crimes sont punis de mort; le meurtre, la contrebande, l'incendie, le vol, encourent cette peine. Si le coupable est noble, il sollicite la faveur de ne pas périr de la main du bourreau et de s'ouvrir lui-même le ventre. L'ayant obtenue, il se pare de ses plus beaux habits, fait venir sa famille, lui adresse un adieu, se découvre le ventre, et s'y fait deux incisions en croix. Ce genre de mort expie le crime.

Cette manière de s'ouvrir le ventre est un fait si commun au Japon, que tout seigneur porte sur lui, à toute heure, de quoi accomplir léga-

Digitized by Google

lement ce sacrifice. Pour un mot, pour la moindre querelle, pour une lubie, le Japonais se coupe le ventre. L'usage en est banal; et quand on cite un suicide, personne ne s'en étonne; on s'inquiète du motif tout au plus. Dans leur jeunesse, les enfans de famille s'exercent, afin de s'en acquitter, à l'occasion, avec grâce et dextérité; ils prennent des leçons pour bien mourir, pour que l'acte final leur fasse honneur; ils s'appliquent à ce jeu avec autant d'ardeur que nos adolescens en apportent aux exercices gymnastiques. Cette direction d'idées leur inspire, dès le plus bas âge, un profond mépris pour la mort; ils sont jaloux de la prévenir par un dévouement d'éclat; ils la préfèrent à la plus légère insulte. Le point d'honneur est ainsi devenu un des plus saillans côtés du caractère national; il lui a conservé cette trempe énergique qui se fût amollie dans de longues années de paix. La loi elle-même a prévu le suicide et en a réglé les circonstances. Pour qu'il se consomme d'une façon légale, il faut que la victime ait sa robe blanche, et son vêtement spécial sans armoiries, sans ornement. Quand le noble en est revêtu, on garnit l'extérieur de la maison de tentures blanches, pour cacher les pavois de couleurs où sont brodées ses armes; puis, devant la famille assemblée, il s'ouvre le ventre avec un poignard. Les officiers civils et militaires s'attendent tous si bien à cet incident, qu'outre leur costume ordinaire, ils portent toujours avec eux, et même en voyage, l'appareil nécessaire pour le suicide légal.

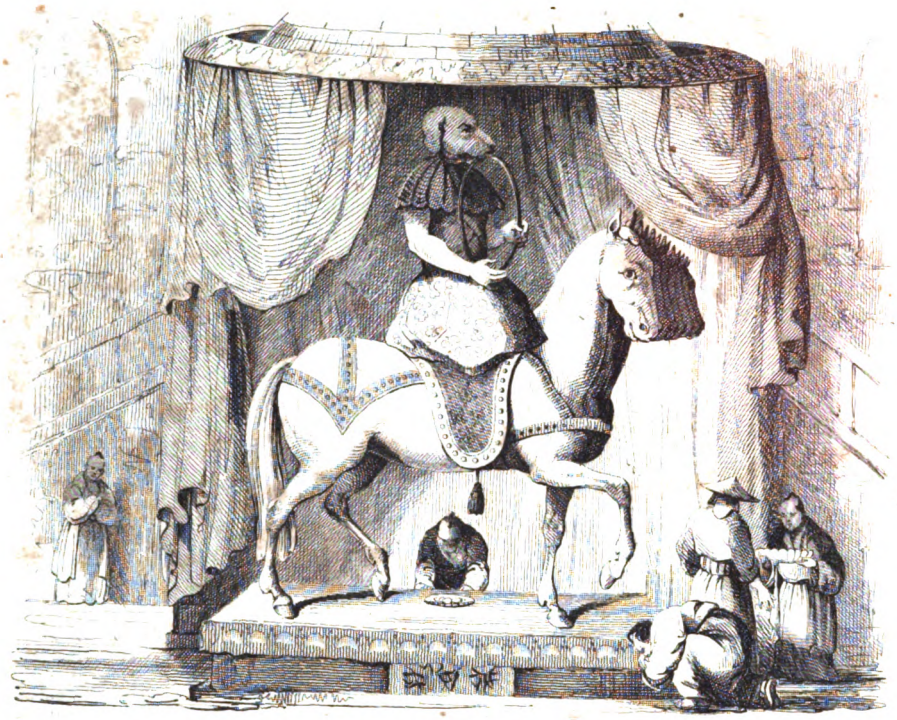
Un jour, deux seigneurs attachés au palais du séougoun se rencontrèrent dans l'escalier; l'un descendait les degrés avec un vase vide, l'autre les montait avec un plat destiné à la table impériale. Le hasard fit que leurs sabres se heurtèrent. C'était un bien misérable incident; au lieu de passer sans y prendre garde, celui qui descendait s'en fâcha. L'autre fit des excuses, ajoutant qu'après tout, le malheur était petit, qu'il n'y avait au fond de cela que deux sabres qui s'étaient touchés, et que l'un valait l'autre. « L'un vaut l'autre, reprit l'offensé; vous allez voir que non. » Et tirant son arme, il s'ouvrit le ventre. Sans dire un mot, le second enjambe l'escalier, court poser son plat sur la table de l'empereur, puis revenant essoufflé vers son adversaire qui agonisait : « Sans le service du prince, dit-il en criant, je n'aurais pas tant tardé. Un sabre vaut l'autre », ajouta-t-il après s'être aussi fendu le ventre.

De pareils épisodes se reproduisent fort souvent. En 1808 *le Phaéton*, vaisseau de guerre anglais, entra dans la baie de Nangasaki par un chenal réputé si dangereux qu'on avait négligé de le garder. On ne s'aperçut de l'entrée du navire que lorsqu'il était déjà près du mouillage devant le Papenberg, à une lieue à peine de Nangasaki. Ne se doutant de rien, les autorités japonaises le prirent d'abord pour un bâtiment hollandais, et le laissèrent approcher; mais quand elles virent les couleurs britanniques se déployer à son mât de pavillon, ce fut dans toute la ville une levée de boucliers : le gouverneur fit un appel aux troupes campées dans les environs, des préparatifs formidables s'improvisèrent de tous les côtés; plusieurs centaines de canonnières japonaises firent voile vers l'entrée de la baie de manière à couper la retraite à l'audacieux étranger; enfin 11,000 hommes se déployèrent sur la plage, disposés à faire payer cher aux Anglais cette inutile fanfaronnade. Heureusement pour *le Phaéton* qu'il s'aperçut de tout ce mouvement, et qu'à la marée descendante, avant que ses ennemis fussent tous groupés, il put sortir de la baie de Nangasaki.

Dans nos habitudes européennes, dans notre façon de juger la responsabilité d'un fonctionnaire, que devait-il résulter de cet événement? Le gouverneur japonais était-il coupable? Eût-il été condamné par un conseil de guerre? Non sans doute : mais la loi indigène n'avait pas des tempéramens aussi doux; nul moyen n'existait de justifier aux yeux de l'empereur cette négligence qu'accusait un événement inattendu. Aussi le gouverneur aima-t-il mieux prévenir la sentence. Après s'être consulté avec son gokaro, ou premier adjoint; après avoir bien pris toutes ses mesures, il quitta le palais impérial pour ne pas le souiller, se renferma dans un pavillon du jardin, et après avoir vidé, suivant la coutume, son dernier verre de sakki, il s'ouvrit le ventre avec un sabre. Pour l'aider à mourir plus vite, un ami intime qui l'avait assisté dans ses derniers momens lui enfonça un petit couteau dans le cou. Comme la baie de Nangasaki est confiée également à la garde du prince de Fisen, il se trouvait solidaire de la négligence commise; mais, mitigée par le sacrifice déjà accompli, la punition du prince fut commuée en cent jours d'arrêt dans son palais. Il fut en outre condamné à payer une rente annuelle de mille kobangs (28,000 fr.) à la femme et aux enfans du gouverneur qui s'était éventré.

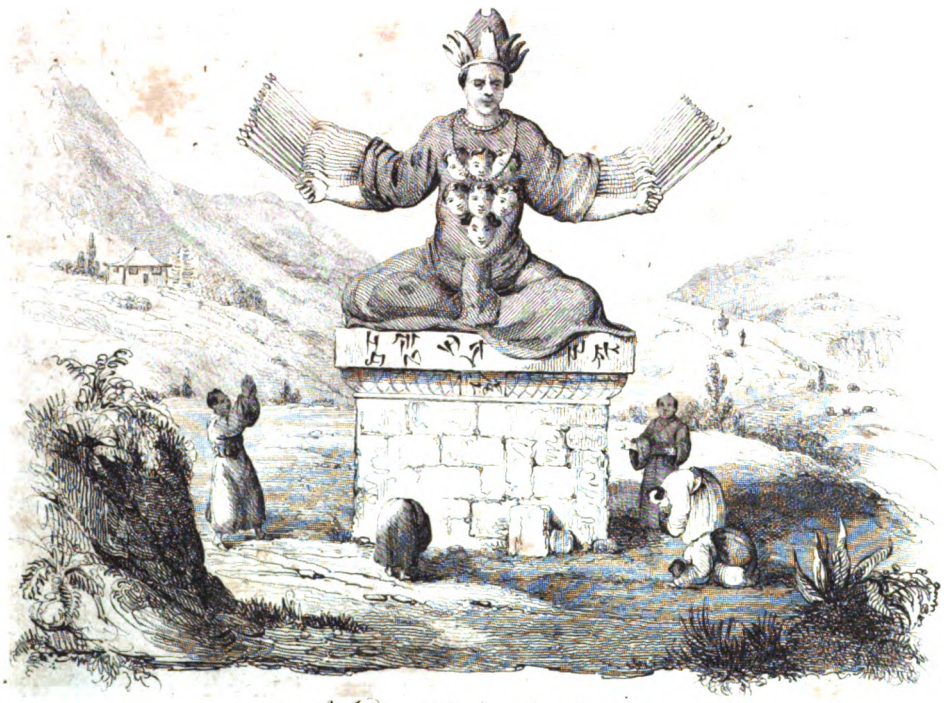
Ce mépris de la mort et cette fréquence du suicide n'existent pas seulement dans les classes nobles; des traits pareils ne manquent pas dans le peuple : seulement ils y sont moins remar-

Digitized by Google



2. Le Dieu Amida.

2 El Dios Amida



3. Le Dieu Canon fils d'Amida.

3 El Dios Canon hijo de Amida

Digitized by Google

Digitized by Google

qués. De cette manie résulte pour tous une espèce de courage de vanité, une énergie d'amour-propre, qui n'est pas de la bravoure naturelle. On dit même que, tout prompts qu'ils soient à se détruire individuellement, les Japonais sont en masse de fort mauvais soldats. Il faut ajouter que d'autres écrivains ne leur contestent pas l'intrépidité guerrière.

Ils ont d'autres défauts encore; ils sont libertins, déréglés dans leur vie de ménage, superstitieux, hautains, défians, vindicatifs comme les Corses, et se transmettant leur haine d'une génération à l'autre. Mais de nombreuses qualités compensent ces vices : intelligens, spirituels, industrieux, propres à recevoir toutes les idées civilisatrices, doués de générosité et de noblesse d'ame, sensibles à ce qui est bon, à ce qui est beau, les Japonais, tour à tour trop décriés ou trop vantés, sont, toute balance faite, une nation plus digne d'éloges que de blâme, un peuple grave, éclairé, et l'un des plus avancés de l'Asie. Doués de bon sens et de persévérance, ils savent persister dans ce qu'ils ont conçu et le réaliser à l'aide de patiens travaux. La soumission féodale dans laquelle ils vivent n'exclut pas certaines idées d'indépendance et de dignité populaires. La suprématie nobiliaire n'est tolérée que parce qu'elle n'est pas lourde à subir. Les seigneurs, les princes ont de plus fermes appuis de leurs pouvoirs et de leur autorité dans la justice avec laquelle ils administrent que dans leur titre héréditaire. D'ailleurs chaque classe a ses droits et ses charges, sa part de liberté et de vasselage.

La population se subdivise en huit catégories, les *damios* dont les biens et le rang sont transmissibles; les *chadamodos*, seconde classe de nobles, qui partage avec la première le monopole des fonctions de l'État; les membres du clergé soumis au daïri; les soldats qui gagnent par de longs services le grade de *dossines;* les négocians fort nombreux et fort riches au Japon, mais assez peu estimés, quoiqu'ils mettent leurs services d'argent à la discrétion des princes; les artisans, les cultivateurs, et enfin un petit nombre d'esclaves chinois ou coréens. La classe des paysans est la moins aisée de toutes. Rarement le paysan possède-t-il la terre qu'il cultive; il la tient à bail d'un propriétaire auquel il donne en retour les trois cinquièmes du produit, ce qui fait la meilleure portion de la récolte. Les métayers vivent ordinairement dans de misérables cabanes qu'ils construisent eux-mêmes. La profession considérée comme la plus abjecte est celle des écorcheurs qui sont obligés de servir de bourreaux et de geôliers. Ils forment une espèce de corporation et ont le droit d'aller mendier à certains jours fixes, le premier et le dernier mois de l'année.

Par suite de cette hiérarchie sociale, chacun se tient dans les limites de ses droits et de ses devoirs; ce qui crée une indépendance relative, la plus fructueuse de toutes. L'ouvrier actif jouit de l'estime publique comme le noble. D'ailleurs sous un climat doux et sur une terre fertile, ce peuple a peu de misères et peu de besoins. Traité avec égard par ses supérieurs, aimant ses lois, les connaissant et sachant bien que nul n'est au-dessus d'elles, il se contente de sa position et cherche seulement à la rendre meilleure dans sa sphère. Nulle part au monde la sûreté des propriétés et des personnes n'est entourée de plus de garanties. Un homme qui suit sagement son chemin n'a rien à redouter ni de ce qui le domine, ni de ce qui est au-dessous de lui. La confiance dans la loi, la foi dans la stabilité générale, le contentement individuel, maintiennent l'équilibre dans l'inégalité, l'harmonie au milieu des dissonances.

Chez un peuple ainsi constitué, avec des institutions sages et des mœurs qui ne le sont pas moins, les usages peuvent avoir leur originalité, leur couleur nationale, sans offrir aucune de ces nuances bizarres ou atroces qui caractérisent l'Hindoustan et la Malaisie. Le plus respectable de tous, celui qui élève l'ame par les plus beaux côtés, c'est le culte rendu aux dépouilles des morts. Les classes inférieures se bornent à les inhumer dans les cimetières : on dépose le cadavre dans une tombe après l'avoir couvert d'aromates, puis sur la terre qui le recouvre on plante des arbres et des fleurs. Les enfans, les plus proches parens du défunt, veillent à l'entretien du monument funéraire, pendant plusieurs années au moins, quelquefois durant toute leur vie. Ils cultivent, embellissent ce jardin, et viennent s'y reposer avec leur famille.

Quant aux riches, on ne les inhume pas, on les brûle avec un cérémonial somptueux et un immense concours de témoins. Une heure environ avant que le convoi sorte de la maison du défunt, une foule de parens se rendent, vêtus de leurs habits les plus riches, au lieu où le corps doit être brûlé : les femmes, parentes ou amies de la famille, sont vêtues de blanc, ainsi que leurs suivantes, car le blanc est la couleur du deuil; et en outre elles jettent sur leur tête un voile bigarré. Alors arrive le supérieur de la secte à laquelle appartenait le mort. Porté dans une grande litière, il se fait voir tout écla-

Digitized by Google

tant d'or et de soie, entouré de ses prêtres vêtus d'une espèce de surplis et d'un manteau de gaze ou de crêpe noirs. Derrière lui chemine un homme habillé de gris, portant une torche de pin enflammée et suivi d'autres desservans qui chantent des hymnes à la louange de leur dieu. Ensuite défilent, sur deux rangs, d'autres acolytes tenant des piques, au bout desquelles sont suspendus des paniers de carton remplis de roses et d'autres fleurs de papier qu'ils secouent de temps en temps; puis s'échelonne le cortége avec des hommes portant des lanternes fermées avec de la gaze diaphane; et d'autres encore la tête couverte d'un petit chapeau de cuir noir verni, de forme triangulaire, auquel est attaché un billet portant, en gros caractères, le nom du défunt. Cette escorte processionnelle, entremêlée de bannières et de norimons, de bonzes et d'amis, de séculiers et de religieux, se déroule, monte, serpente sur la hauteur où le bûcher a été dressé (Pl. XLIX — 1). Le nombre des assistans va parfois jusqu'à cinq et six cents individus : toute l'étendue de la colline est couverte que le corps du défunt n'a pas encore quitté son logis terrestre. Le norimon qui le porte arrive enfin. Le corps est placé dans sa litière, vêtu de blanc, dans la posture d'un homme qui prie, la tête baissée, les mains jointes : il a par-dessus ses habits une robe de papier sur laquelle sont écrites des sentences des livres saints. Autour de la litière du défunt, soutenue par six porteurs, se rangent ses enfans costumés avec la plus grande magnificence : le plus jeune tient une torche destinée à mettre le feu au bûcher.

Quand le norimon du mort est parvenu au lieu où le corps va être brûlé, le cortége, alors groupé dans l'enceinte funéraire, se met à pousser des cris horribles, que rendent plus éclatans encore les vibrations cuivrées de trente tam-tams. Le bûcher est une pyramide de bois très-sec, recouverte d'une magnifique étoffe moirée. Aux deux côtés sont placées des tables garnies de confitures, de fruits et de pâtisseries; l'une d'elles, une seule, porte une cassolette remplie de charbons ardens et un plat contenant du bois d'aloès. Sur les lieux, le supérieur des bonzes entonne l'hymne des morts, que continue l'assistance; puis, après avoir promené trois fois sa torche sur la tête du défunt, l'officiant la remet dans les mains du plus jeune enfant de la famille qui allume le bûcher du côté de la tête du cadavre. Tous alors, et à l'envi, s'empressent de répandre sur ce bois pétillant de l'huile, des parfums, du bois d'aloès, et une foule d'autres substances inflammables ou odoriférantes; après quoi l'on se retire recueilli, silencieux, laissant aux pauvres le repas qui a été préparé. Le lendemain, les parens et les amis du défunt viennent recueillir dans un vase de porcelaine, ses cendres, ses os et ses dents. On recouvre le vase d'un voile fort riche, et on le garde sept jours dans la maison, au bout desquels on le transporte dans l'endroit où il doit être enterré. Ces cérémonies sont fort coûteuses : pour les hommes de qualité elles vont à 12,000 francs. L'officiant et ses acolytes en touchent la meilleure part.

Outre ce service pour chaque décès, il existe une fête annuelle pour tous les morts : on la nomme *Bon*. Ce jour-là des lanternes sont allumées à toutes les portes : le peuple sort en foule de la ville pour aller au devant des mânes. Arrivé au lieu où l'on croit les rencontrer, chacun les salue, leur fait un compliment, les invite à se reposer, à manger des confitures et boire du thé. L'on va ensuite déposer sur les tombes des cimetières une foule de plateaux chargés de mets délicats. La superstition populaire dit que les morts se lèvent de nouveau au milieu de la nuit pour manger ce qu'on leur a offert.

Le deuil, un deuil rigoureux, se porte pendant deux ans. On doit, tant qu'il dure, s'abstenir de toute espèce de plaisirs. Le vêtement de deuil est, on l'a dit, de couleur blanche, comme en Chine. La coiffure consiste alors en un bandeau carré avec un long crêpe flottant par derrière. Les habits sont amples et fermés sur l'estomac, avec une large ceinture de réseau, faisant deux tours. Le pantalon est une espèce de sac de toile écrue comme la robe.

La naissance d'un enfant fait moins de bruit que la mort d'un chef de famille. Il ne paraît même pas que l'on soit astreint à le constater légalement; car il n'existe pas de registres d'état civil. C'est sans doute une conséquence de la loi japonaise qui laisse les enfans à la libre disposition des pères, en donnant même à ces derniers le droit de vie et de mort : aussi l'infanticide est-il assez fréquent et rarement puni.

Jusqu'à l'âge d'adolescence, les enfans sont traités d'une façon fort sévère. Mais une fois adultes, ils changent de nom, et dès-lors les voilà affranchis de la tutelle de leurs parens. Alors on songe à les marier, si déjà, par des raisons de famille, on ne les a fiancés dès leur plus bas âge. La cérémonie des noces se fait communément hors de la ville, dans un champ, sous une tente improvisée. Elle a lieu devant un au-

Digitized by Google

tel où figure une divinité à tête de chien, symbole de la fidélité. L'époux et l'épouse marchent vers elle, pendant que le prêtre lit la formule ; puis, à un instant donné, la jeune fille prend une torche, l'allume à l'autel et la présente au jeune homme qui y allume la sienne. Quand les deux torches flamboient, les assistans poussent un cri d'allégresse ; le mariage est consommé. Pour le dernier acte de cette célébration, on jette au feu les vêtemens que la mariée portait dans son enfance, et qui désormais ne peuvent plus lui servir.

Par une coutume que nous avons déjà signalée ailleurs, coutume choquante et inexplicable, une fille japonaise doit se défigurer le jour où elle devient femme. Ses dents blanches et émaillées, il faut qu'elle les noircisse avec une teinture corrosive, composée avec de l'urine, du mâchefer et du sakki; il faut qu'elle rase ses beaux sourcils bien arqués, qu'elle se teigne les lèvres en vert, qu'elle se farde le visage avec du blanc. L'usage l'exige, le veut impérieusement; toute femme de distinction doit être enlaidie de la sorte. C'est le signe distinctif auquel on reconnaît celles qui sont en puissance de mari.

Les devoirs domestiques ne sont pas observés d'une façon égale par les deux sexes. Autant les femmes sont fidèles, sédentaires, bonnes mères de famille, autant les hommes ont le goût de la dissipation et du libertinage. D'après la loi japonaise, les hommes peuvent avoir, outre l'épouse légitime, une ou deux concubines, et quand ils sont assez riches pour user de ce droit, rarement ils s'en abstiennent. Malgré ce déréglement et cette rivalité domestique, les Japonaises gardent à leurs maris la foi jurée : souvent elles vivent en bonne intelligence avec les concubines et les traitent comme des sœurs. Le mari de son côté compense en égards pour sa femme, en déférences et en soins affectueux, ce qu'il y a d'irrégulier dans sa conduite. L'épouse légitime a le pas sur toutes ses rivales ; elle est la maîtresse au logis, et quand elle le demande, les autres sont obligées de la servir. Les concubines ne se rasent pas les sourcils, mais elles se noircissent les dents. Elles ne s'asseyent jamais à la table du chef du ménage ; l'épouse a seule ce droit. Loin de vivre renfermées comme dans presque tout l'Orient, les femmes peuvent, au Japon, se montrer, se promener partout, à visage découvert. Elles vont dans les rues, dans les maisons et dans les bains publics. L'usage de ces bains fort répandu et trop fréquent doit contribuer à flétrir de bonne heure les formes des Japonaises.

Le divorce est permis par les lois de l'empire, qui traitent fort mal les femmes répudiées. S'il ne naît point d'enfans d'un mariage, l'époux le fait rompre avec la plus grande facilité, et il n'est pas tenu d'assurer, pour cela, un avenir à l'épouse qu'il délaisse. En général, le code a peu fait pour le sexe le plus faible. Une femme n'est jamais admise comme témoin. A quelque classe qu'elle appartienne, elle dépend toujours de ses parens. Dans la vie sociale, au contraire, la femme est placée à peu près sur le même pied qu'en Europe, avec cette différence toutefois, qu'au Japon elle partage moins les plaisirs de son mari que sa peine et son travail.

On a vu que la manière ordinaire de voyager en norimons n'est ni pénible, ni coûteuse; elle est longue seulement. Les postes et les relais sont des établissemens publics, surveillés avec rigueur, et entretenus dans chaque localité, soit aux frais du séougoun, soit pour le compte des princes feudataires. Selon la nature des chemins, les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures. A chaque relais, on trouve des porteurs pour les norimons et des chevaux de rechange pour le transport des bagages. D'habitude aussi on y rencontre une auberge, où les Japonais aiment à se reposer entre un verre de sakki et de jolies servantes. Quand un seigneur est accompagné d'une suite nombreuse, il détache en avant des courriers qui font préparer le nombre requis de porteurs et de chevaux. Le long des côtes et des lacs, on quitte quelquefois les norimons pour prendre des paquebots chargés de voyageurs et de marchandises. Ces navires, commodes et sûrs, sont organisés de manière à pouvoir être halés à la cordelle, en cas de calme ou de brise contraire. Le service des postes se fait au moyen de messagers qui portent sur l'épaule une perche à laquelle la boîte aux lettres est attachée. Ils courent ainsi l'un derrière l'autre, et sont accompagnés d'un employé de la poste, qui, arrivé au relais, remet la boîte à un autre, prêt à partir. De cette manière, les lettres parcourent jusqu'à vingt lieues par jour. Un pavillon aux armes impériales ou princières, placé sur la boîte, ou bien encore des clochettes, dont le tintement se fait entendre au loin, annoncent aux voyageurs l'approche du courrier impérial, et leur donnent le temps de laisser la route libre.

On compte au Japon trois religions principales, subdivisées elles-mêmes en une foule de sectes. Les voyageurs anciens ne nous avaient guère laissé là-dessus que des notions confuses,

Digitized by Google

C'est à M. Klaproth que l'on doit de les avoir éclaircies et rectifiées. Ces trois religions-mères sont le Sinto ou Sin-Siou, le Bouddhisme, et le Sucdo, ou religion de Con-fu-Tzée.

La religion du Sinto, la plus ancienne de toutes, est la croyance primitive de l'empire. Elle est fondée sur le culte des esprits, ou des divinités invisibles qui président à toutes choses. Le daïri, dont la famille est d'origine céleste, fut jadis le chef de cette religion. Elle invoque avant tout la déesse *Ten-sio-daï-sin* (le grand esprit de la lumière), de qui le daïri est issu. Le temple principal de cette déesse est le Naï-Kou (temple extérieur), situé près d'Ouza, dans la province d'Yzé. Il fut fondé par le onzième daïri, quatre ans avant l'ère chrétienne. C'est un édifice très-simple, entouré de sept autres temples, dédiés à différens dieux et génies. Non loin de là, sur le mont Nouki-Nouko-Yama, se trouvent vingt-quatre autres chapelles, formant un Ghe-Khou (temple extérieur) consacré aux esprits tutélaires. On y invoque le dieu Toyo-ke-o-daï-sin, regardé comme le créateur du ciel et de la terre. Ce dieu, patron du daïri, est souvent adoré par lui. A chaque intrônisation, on mesure avec une baguette de bambou la taille du nouveau pontife : cet étalon reste dans le temple jusqu'au décès du souverain, époque où on l'envoie au naï-kou avec douze ou treize morceaux de papier, qui contiennent le nom et la notice biographique du défunt. Tous ces bambous des daïris trépassés sont vénérés comme autant de *kami* (esprits). Indépendamment du bambou, on garde aussi dans le ghe-kou un chapeau de paille, un manteau pour préserver de la pluie, et une bêche : ce sont les emblêmes de l'agriculture, profession qui tient au Japon le premier rang, après le métier des armes. Le ghe-kou, comme les autres temples, a été édifié en l'an 4 avant Jésus-Christ; il est entouré de quatre autres monumens religieux consacrés à la Terre, à la Lune, au Vent, etc. Seize sanctuaires et chapelles, avec leur affectation particulière, sont dans le voisinage, et huit autres plus loin. Toute cette terre d'Yzé, en général, est remplie de temples et de lieux de sacrifices : c'est la terre sainte du Japon. Le frère de la déesse Ten-sio-daï-sin fut, suivant la chronique religieuse, un nommé Fatsman. Son principal temple fut bâti l'an 570 avant J. C., à Ouza, dans la province de Bounzen. Fatsman est le dieu de la guerre; il veille à l'intégrité du territoire. Aussi les empereurs lui envoient-ils des ambassades, quand il se présente un cas d'hostilités.

La déesse Ten-sio-daï-sin, fondatrice de l'empire, mère des daïris, est, dans le culte du Sinto, la première entre toutes leurs divinités. Le respect que l'on porte aux chefs spirituels du Japon émane d'elle. Le peuple est convaincu que lorsque le daïri n'a point d'enfant, Ten-sio-daï-sin lui en envoie un. Aussi a-t-on soin, dans ce cas, de déposer à la porte du palais, sous un arbre, un rejeton de famille illustre; et le peuple, en le voyant, crie au miracle. L'ame du daïri est réputée immortelle, mais ce n'est pas une exception, car le culte sintoïste reconnaît pour tous les hommes une survivance de l'ame à la matière. Toutes les ames comparaissent devant des juges célestes, qui prononcent la sentence; les ames des hommes vertueux sont admises dans le paradis, *taka amaca-wara* (la plate-forme élevée du ciel), où elles deviennent kamis, génies bienfaisans; celles des méchans sont précipitées dans l'enfer, *ne-no-kounji* (royaume des racines). On élève, en l'honneur des kamis, des *mia*, temples en bois, où le symbole de la divinité est placé au milieu de l'édifice. Ce symbole consiste en bandes de papier attachées à des baguettes de bois de finoki (*thuya japonica*), et on en retrouve de pareils dans les maisons du pays, qui presque toutes ont leur petit mia. Les côtés de ces chapelles sont garnis de branches vertes de sakari, de myrte et de pin. On y pose aussi deux lampes, une tasse de thé, et plusieurs vases remplis de sakki. On y ajoute encore, comme matériel servant au culte ou comme symboles, une cloche, des fleurs, un tambour et autres instrumens de musique, enfin un miroir, emblême de la pureté de l'ame.

Les mias, quoique d'une construction simple, forment, avec les habitations des prêtres, des édifices assez vastes, précédés de portiques d'honneur. Devant ces temples figurent d'ordinaire les deux chiens Koma-inu, et devant le sanctuaire de Ten-sio-daï-sin, ses deux compagnons Fino-O (le roi du feu) et Mitza-O (le roi de l'eau) qui suivirent la déesse dans son voyage de Fiouga à Idzumia. Les images de ces deux personnages sont aussi portées dans toutes les processions faites en l'honneur de Ten-sio-daï-sin.

A des jours et des temps fixés, les mias retentissent de prières en l'honneur de la déesse qui fonda l'empire des bons daïris et de tous ceux dont les ames sont devenues kamis. Personne ne s'adresse directement à Ten-sio-daï-sin; la prière serait inefficace; mais on l'implore par l'intermédiaire des Singo-Zin, ou divinités tuté-

Digitized by Google

Digitized by Google



3. Forêt sur le Rivage de l'Isle Peel (Iles Bonin-Sima)

3 Selva en la Orilla de la Isla Peel.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

laires et gardiennes. Les autres kamis sont tous dans cette classe, et non-seulement des hommes, mais souvent des animaux, comme le renard. Le renard est kami, surtout le gris, le plus intelligent de tous; on le consulte dans les affaires épineuses; on lui élève un petit temple domestique dans l'intérieur du logis; on lui offre des sacrifices consistant en haricots et en riz rouge. De la chance que rencontre cette offrande, dépend, dans l'opinion du Japonais, l'issue d'une affaire. Si les alimens ont disparu, c'est le renard qui les a mangés, on le croit du moins; l'issue sera heureuse; s'ils sont intacts et délaissés, malheur au postulant, la chance tournera contre ses vœux.

Aujourd'hui les sacrifices faits aux kamis se bornent à divers mets, du riz, du poisson, du chevreuil; mais il paraît qu'en des temps plus anciens quelques holocaustes humains tombaient sous le couteau des prêtres. Ainsi, pour conjurer des divinités malfaisantes comme Kiou-Sin-rio, le dragon à neuf têtes du mont Tokakousi, et d'autres kamis non moins terribles du Yamato, on leur immolait les membres chéris d'une famille, de jeunes et jolies filles, des adolescens de belle espérance.

Les prêtres de la religion de Sinto laissent croître leurs cheveux comme les laïques, et peuvent se marier. Les cercueils des sintoïstes affectent extérieurement la forme d'un corps humain. Autrefois, quand un grand personnage mourait, un certain nombre de ses amis et de ses serviteurs étaient enterrés vifs avec lui: plus tard on ne les enterra plus, mais d'eux-mêmes ils s'ouvrirent le ventre. Cet usage, aboli par le 33e daïri l'an 3 avant J. C., survécut à cet interdit jusque vers la fin du xve siècle. Depuis lors on a substitué aux hommes vivans des figures en argile.

Chaque district a ses divinités tutélaires qu'implorent les passans et les voyageurs. Toute gorge dangereuse, tout cap battu par la tempête, a son patron spécial à qui l'on offre des alimens pour lui demander ses faveurs. Les marins qui naviguent entre les îles de Niphon et de Sikokf ne manquent pas de présenter en passant des crabes, du poisson d'eau douce, de l'ail et des crevettes, à Konfira regardé comme le Tengou (chien céleste de ce pays). Ces Tengous sont communément représentés sous la forme humaine avec des ailes de chauve souris et un bec d'oiseau.

La seconde religion du Japon, celle qui est le plus répandue aujourd'hui et le plus populaire, c'est le bouddhisme. Né avant notre ère, ce culte alla bientôt se propageant dans toute l'Asie centrale, puis il gagna vers la Chine et pénétra jusqu'en Corée. De la Corée il passa dans l'archipel japonais l'an 552 de J. C. L'un des princes coréens envoya cette année, disent les annales indigènes, un ambassadeur au daïri Kin-mei-ten-o. Ce personnage était porteur d'une image de Bouddha Sâkya, et des livres classiques de sa religion. « Esssayez de ce rite nouveau, dit l'un des ministres du daïri. — Non, répliqua l'autre ministre; car notre royaume a déjà beaucoup de dieux à adorer; et si nous adressons notre culte à ceux des contrées étrangères, les nôtres seront mécontens. » On prit un terme moyen; on ne se déclara ni pour ni contre les doctrines bouddhiques, mais bientôt elles prévalurent et devinrent conquérantes. La religion étrangère entra d'abord dans les palais des grands; puis de là elle se répandit dans la multitude qui préférait ses pompeuses et sombres pratiques au rite simple et pur du culte de Sinto. L'engouement devenu contagieux provoqua des conversions innombrables: non-seulement on demanda des prêtres bouddhistes à la Corée et à la Chine; mais une foule de Japonais allèrent dans les monastères du continent étudier la croyance pour venir ensuite la prêcher dans leur contrée natale. La chose en vint au point que plusieurs daïris, issus des dieux du Sinto, suivirent secrètement la loi bouddhique, et que des princes de leur famille se rasèrent la tête, et devinrent bonzes sans qu'on criât à l'apostasie. En 805, le cinquantième daïri reçut le baptême complet; il entra dans le lieu sombre où le mystère devait s'accomplir, reçut sur la tête l'eau consacrée comme les autres néophytes, plaça dans le palais impérial des images bouddhiques, et se fit expliquer les livres canoniques de cette foi.

Quand le bouddhisme fut ainsi devenu le culte dominant et populaire, les empereurs le firent reconnaître comme la religion de l'Etat. Cet acte politique s'accomplit sans contrainte et sans persécution. Il en résulta ce fait singulier, que les sintoïstes eux-mêmes adoptèrent le bouddhisme, sans croire à une abjuration, et que peu à peu les deux cultes se confondirent aux yeux du vulgaire. De nos jours les idoles bouddhiques figurent souvent dans les temples de Sinto, tandis que les kamis prennent place dans les temples bouddhiques. Tolérance ou confusion, la chose en est là.

On compte au Japon huit sectes principales de bouddhistes, dont la nomenclature longue et fastidieuse n'a d'intérêt que pour le savant et

Digitized by Google

le philologue. Entre elles, les seules différences qui existent sont le livre spécial que chacune suit, et le nom du docteur qui le fit connaître. Une multitude d'autres nuances religieuses partagent encore cette église. La seule qui comporte quelques détails est l'Ikko-Sio (la véritable observance), secte fondée par Sin-ran, disciple de Ghen-ko. Les prêtres qui la suivent forment le principal collége religieux. Ils passent pour être parens du daïri, marchent la tête garnie de cheveux, portent deux sabres, et se vêtissent en voyage comme les nobles japonais. Leurs norimons sont semblables à ceux des classes moyennes; mais leurs chevaux ont un harnachèment aussi magnifique que ceux des princes. Ils mangent du poisson et de la viande, et s'allient par des mariages aux plus puissantes familles du pays. L'ordre est riche, puissant, respecté; il traite avec le séougoun presque d'égal à égal. A l'avènement de l'un de ces souverains, quand les prêtres des autres ordres reçoivent de lui une patente, scellée d'un sceau en vermillon, les prêtres d'Itski, au contraire, lui présentent un écrit dont le sceau est teint de leur sang, et par lequel ils s'engagent à lui prêter assistance dans les dangers.

Une secte plus singulière est celle des *Jammabos* (hommes qui dorment dans les montagnes). Ce sont des espèces d'anachorètes auxquels le peuple attribue une science surnaturelle et le don de magie. Ils diffèrent des autres prêtres bouddhistes, en ce qu'ils se marient et mangent de la viande. Leur vie se passe en pélerinage dans les hauts-lieux qui sont réputés saints. Ils marchent nu-pieds; mais ils se couvrent d'amples vêtemens. Leur large coiffure en forme de béguin plissé et retombant sur leurs épaules; leurs manches démesurément longues, et une longue écharpe dont les bouts viennent se rattacher derrière le dos, leur donnent un aspect bizarre et lourd. (Pl. L. — 2). Les costumes des autres bonzes ont des formes plus dégagées. Les uns vont la tête rase; les autres ont le privilége de conserver la petite touffe de cheveux. Tous sont vêtus de l'ample robe, qui caractérise tous les prêtres bouddhistes du continent.

Le Japon est littéralement couvert de temples bouddhiques que l'on nomme *zi*. Le plus grand, le plus beau, est le Fo-ko-zi, dont il a été question en parlant de Myako, et où se trouve la colossale statue du grand Bouddha le resplendissant. A peu de distance de cet édifice s'élève la chapelle nommée *Mimi-tsouka* (la tombe des oreilles). Le nez et les oreilles des Coréens tués dans une bataille contre Tayko sont enterrés dans cet endroit. Après la bataille, ce prince les avait fait saler et envoyer au Japon dans des barils.

Les divinités bouddhiques adorées au Japon, sont, outre Bouddha regardé comme simple prophète, le dieu Amida ou Xaca, et son fils Canon. Telles sont au moins les appellations assez suspectes d'ailleurs, que nous relevons dans les anciens livres de voyages. Amida, adoré sous plusieurs formes, l'est principalement sous celle d'un homme à tête de chien ayant un cercle dans les mains, et montant un cheval à sept têtes (Pl. XLXIX — 2). On lui offre des alimens dans tous ses temples, et la desserte en revient sans doute aux prêtres. De toutes les idoles de son fils Canon, ou plus correctement Kang-Won, la plus belle se trouve en rase campagne, dans une gorge aride et déserte, située auprès de Myako. On s'y rend de toutes parts en pélerinage pour adorer la statue de Canon, gigantesque figure avec vingt bras armés de vingt flèches, et sept têtes d'enfant dessinées sur la poitrine. La tête du dieu, sa pose, ses attributs rappellent les monumens bouddhiques de l'Inde (Pl. XLXIX — 3). Un autre temple de Canon, assez remarquable pour qu'il soit cité, est celui qui existe près d'Osakka; monument gracieux, aux toits cannelés et montés par assises, orné de sculpture extérieures, et entouré de magnifiques jardins. Ils est desservi par deux cents prêtres, qui ont leur logement dans les attenances du temple (Pl. L — 1).

Le bouddhisme du Japon semble avoir copié dans ses pratiques une portion des extravagances du culte bramanique. On rencontre parmi les indigènes ces mêmes dévouemens farouches, cette monomanie du suicide religieux, que nous avons rencontrés à Bénarès, à Jaggernaut, à Madras, à Pondichéry et dans tout l'Hindoustan. Des fanatiques se noient aussi, se brûlent, se font écraser en l'honneur du dieu. Il en est qui, scellés dans le roc, y meurent de faim; d'autres qui entreprennent nu-pieds et la tête découverte les plus longs pélerinages. Le Japon a ses joghis comme l'Inde, espèce de moines qui pratiquent les plus grandes austérités. Ce sont les guides habituels des pélerins dans la grande cérémonie des balances. Voici en quoi elle consiste.

Après une longue course à travers les rochers, les Japonais qui font le pélerinage arrivent sur un rocher élancé au milieu des nuages. Au sommet de ce rocher, les joghis ont dressé une machine qui soutient une large balance. Là, sur un plateau suspendu au-dessus de l'abîme, se pla-

Digitized by Google

cent tour à tour les pélerins, tandis que de l'autre côté on pose un poids équivalent pour les tenir en équilibre. Dans cette position, il faut que chacun d'eux fasse une confession entière, et si les bonzes s'aperçoivent de la moindre réticence, ils secouent le fléau, et le malheureux roule précipité d'une hauteur de cinq cents toises. Les autres pélerins assistent effrayés à cet épouvantable spectacle.

La troisième croyance en vogue au Japon est le Sucdo, ou doctrine de Con-fu-Tzée. Ce n'est guère qu'en l'an 284 de J. C., et sous le règne du daïri Ozin-Teno, qu'arrivèrent de Corée des hommes versés dans la religion des lettrés chinois. Ces savans apportèrent à Myako le Ron-Go, livre de Con-fu-Tzée, le présentèrent au daïri, et l'enseignèrent à l'un de ses fils. Le célèbre Wo-Nin, qui était le chef de cette mission littéraire et religieuse, rendit de tels services au pays qu'on lui décerna des honneurs divins. L'écriture chinoise fut répandue au Japon vers cette époque.

Depuis Ozin-Teno jusqu'à nos jours, les signes idéographiques des Chinois ont continué à être en usage au Japon, ainsi que leur langue. Ils sont principalement employés dans les livres de sciences; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient généralement connus dans l'empire. « Cependant, dit M. Klaproth, comme la structure de la langue japonaise diffère sensiblement de la structure de la langue chinoise, et comme les caractères chinois ont souvent plusieurs significations, on reconnut que l'on avait besoin d'un expédient pour obvier à cette difficulté. En conséquence, dans les premières années du huitième siècle, on inventa les systèmes syllabiques, nommés *kata-kana* et *firo-kana*, qui sont complètement adaptés à l'idiome du pays. L'usage de cette espèce d'écriture est maintenant universel au Japon; il est rare de trouver quelqu'un qui ne sache pas la lire.

» Du moment où les Japonais eurent une langue, ajoute le même auteur si compétent en ces matières, leur littérature fit, de siècle en siècle, des progrès rapides. Malheureusement elle est à peine connue en Europe; mais d'après le petit nombre de livres japonais que nous possédons, il est évident que cette nation a des ouvrages de toutes sortes, notamment des compositions historiques et une littérature polie très-étendue. »

L'usage du papier au Japon date du septième siècle; l'imprimerie à la façon chinoise, c'est-à-dire en sculptant les caractères comme dans notre gravure sur bois, fut introduite dans l'archipel en 1205, deux cent cinquante ans avant que cet art fût trouvé en Europe.

Le goût des Japonais pour l'étude de la littérature et des sciences n'est pas moins prononcé que celui des Chinois. Passionnés pour les langues étrangères, les naturels harcelaient de questions les Hollandais des ambassades. Leur goût pour les livres européens est inconcevable. Thunberg raconte que ses interprètes ne lui laissaient pas un instant de repos. Il en est de même des soldats qu'on trouve toujours avec un livre japonais à la main. Ces livres traitent de l'ancienne histoire du pays, ou bien ils contiennent quelques poésies en l'honneur des dieux, des idylles descriptives, ou des romances amoureuses.

Le théâtre japonais se rapproche, par beaucoup de détails, du théâtre chinois, sur lequel nous nous sommes étendus. Il a ses tragédiens, ses comédiens, ses danseuses, son machiniste. Les décorations y sont nombreuses et soignées. On voit tour à tour des maisons, des ponts, des jardins, des fontaines, des montagnes, des forêts, et quelquefois l'illusion est complète. La scène change souvent à vue d'œil. Dans chaque pièce on compte une douzaine d'acteurs, hommes ou femmes. Les dernières sont des courtisanes; les premiers sont souvent des jeunes gens de famille choisis dans le quartier, et jouant par goût. Les pièces sont tantôt des aventures amoureuses des temps héroïques, tantôt des drames qui se dénouent par l'assassinat ou par le poison; mais presque toujours le sujet de ces scènes est puisé dans les anciennes annales du pays. Dans les drames les plus sérieux et au moment où l'auditoire est le plus vivement ému, paraît presque toujours un personnage bouffon, comme l'arlequin des parades italiennes; il lance quelque *lazzi*, et les larmes alors se changent en rire contagieux. La danse précède ordinairement et termine les représentations scéniques.

Les notions scientifiques du Japon sont à peu près sur la même ligne que celles de la Chine. On trouve chez les principaux seigneurs des cartes géographiques, mais informes et bizarres. A Yedo seulement existe un petit comité d'astronomie, analogue au tribunal des mathématiques de Péking. Comme ce dernier, il est chargé de dresser l'almanach de l'empire et d'y calculer les éclipses. Golownin parle d'un certain Mamia-Rinzo, qui avait été envoyé vers lui pendant sa captivité, pour se perfectionner dans l'astronomie. Ce Japonais passait pour un prodige de science parmi les siens; et pourtant il

Digitized by Google

venait consulter le prisonnier russe sur la manière dont on se servait du sextant, de la boussole et du niveau à mercure.

La médecine est moins arriérée au Japon que l'astronomie : l'Europe doit même à cette contrée l'usage de quelques médications plus ou moins usitées. L'acupuncture, par exemple, dont un charlatanisme récent a tant abusé, l'acupuncture est connue au Japon. Pour guérir la colique, ils enfoncent dans le bas-ventre du malade des aiguilles d'or ou d'argent bien acérées. Le moxa, dont l'emploi est plus général et l'effet moins contesté, nous vient aussi de l'archipel japonais. On tord, pour cela, les tiges desséchées de l'armoise; et quand cette mèche est étendue sur le corps nu du malade, on y met le feu en invoquant une divinité. La mèche brûle lentement presque sans flamme, gagne la peau et la cautérise. On use et on abuse du moxa au Japon. Les natifs se l'appliquent souvent comme préservatif une fois par mois ; quand la plaie ne suppure point, on la mûrit avec de l'oignon écrasé. Les médecins de Nangasaki prescrivent le moxa comme un remède contre tous les maux, surtout contre la goutte. Ils l'appliquent d'habitude sur les reins, et il en résulte que les épaules des hommes et des femmes elles-mêmes portent de nombreuses marques de cautérisation. Les docteurs japonais sont du reste fort ignorans en anatomie. Comme symptômes ils écoutent les pulsations, et les interrogent à l'avant-bras. La saignée et la diète leur semblent deux moyens de guérison fort douteux. Ils encouragent au contraire le malade à manger et à boire des infusions de thé.

L'industrie manufacturière des Japonais égale celle des Chinois et des Hindous. Il y a chez eux des ouvriers qui travaillent admirablement le fer, le cuivre et l'acier. Leurs sabres ne sont pas inférieurs à ceux de Damas et du Khorassan. Les soieries et les étoffes de coton, la porcelaine, le papier, les meubles en laque, la verrerie, et une foule d'autres objets sont arrivés chez eux à un très-haut degré de perfection. Ils sont assez avancés en instrumens de précision pour pouvoir assembler et faire une montre. Les principaux marchés de l'empire sont Osakka, Nangasaki et Kasi-no-Mats.

Jadis les flottes japonaises allaient jusqu'au Bengale; mais depuis la guerre d'extermination contre les Chrétiens, et l'édit de 1585, l'État n'a plus une seule jonque de guerre, et la marine marchande ne construit que des vaisseaux pour le cabotage. L'émigration est si sévèrement proscrite, qu'un cas de tempête et de naufrage n'absout même pas le contrevenant.

Le seul port ouvert aux étrangers est Nangasaki. Les Hollandais, les Chinois et les Coréens y peuvent seuls aborder; encore le nombre des navires à admettre est-il restreint et fixé. Mais si le commerce extérieur du Japon est circonscrit de cette façon, les échanges intérieurs sont dans un état prospère et florissant. Nul impôt, nulle douane, nul octroi, ne grèvent les transactions, favorisées par le magnifique état des routes, et par un immense développement de côtes. Les ports de l'empire regorgent de bâtimens nationaux; ses marchés et ses boutiques, ses foires annuelles, abondent en denrées territoriales et en produits manufacturés.

Le poids du pays est le pikoul; les mesures de superficie s'évaluent par *nattes*. La monnaie nominale est le thail, qui correspond à peu près au rixdaler de Hollande, et se subdivise en dix mas. Les affaires avec les Hollandais ne se règlent pas en argent, mais en marchandises équivalentes. L'exportation de l'or est défendue. Les principales monnaies effectives sont, en or, le kobang; en argent, le kodama. Le kobang est la plus forte de ces monnaies. On la prendrait pour une médaille; elle est carrée, plate, arrondie un peu sur les angles, très-mince, et marquée aux armes du daïri. Le kodama, la monnaie d'argent, est la plus variable par sa forme, sa grandeur et ses empreintes. Les pièces sont tantôt oblongues, tantôt circulaires, sphériques, convexes ou aplaties. Assez ordinairement on y remarque l'effigie de Daïkokf, le Plutus japonais. Il est assis sur deux tonneaux de riz, tenant un marteau de la main droite, et un sac de la main gauche.

CHAPITRE XLV

TRAVERSÉE DU JAPON AUX ILES HAWAII (VULGAIREMENT SANDWICH).

Le 5 novembre 1830 j'étais prêt à partir de Yedo, et je voyais, non sans quelque impatience, que MM. Frayser et Blockvius s'arrangeaient pour y séjourner un mois encore. Le naturaliste avait juré qu'il ne quitterait pas le pays, sans avoir étudié d'une manière complète les principales familles d'arbres, d'arbustes, et de plantes particulières au pays; il s'en faisait un point d'honneur aux yeux des académies de Batavia et de Calcutta dont il était membre, soit direct, soit correspondant; et il aurait usé, ma foi, toutes ses perruques, plutôt que de ne pas réa-

Digitized by Google



1. L'Un des Temples de Canon.

1 Uno de los Templos de Canon.



2. Bonzes de diverses Sectes.

2 Bonzos de Sectas diversas.

Digitized by Google

Digitized by Google

liser son plan favori. Quant au docteur, il avait déjà une clientelle à Yedo. Une opération chirurgicale, pratiquée avec succès le lendemain même de notre arrivée, l'avait mis en vogue dans la ville : il ne tenait qu'à lui d'être nommé premier praticien de la cour. On venait, dès l'aube, frapper à sa porte, le supplier de la part de nobles malades, que les Esculapes du pays avaient condamnés. Mes deux compagnons de route étaient donc trop absorbés pour entrer dans mes vues de départ immédiat.

Je m'arrangeai sans eux. Mon interprète alla demander à la police un passeport nouveau; il prévint le capitaine d'une jonque qui devait relâcher à Nangasaki pour pousser de là jusqu'en Corée. Le prix du passage, le jour du départ, tout fut débattu et fixé sans que MM. Blockvius et Frayser en sussent rien. A l'heure de l'adieu seulement, je les prévins, et il faut dire que le docteur se sentit pris du désir de me suivre. Quant à M. Blockvius, absorbé dans la fleur d'un *thuya japonica*, ce fut à peine s'il s'aperçut que je partais.

Nous mîmes à la voile le 7 novembre au matin. Cette fois nous ne devions pas longer la côte, et passer dans le détroit de Sikokf, mais courir au large pour doubler Kiousiou par le sud. Le vent était au N. N. E., la mer belle, le ciel serein. Pendant quatre jours nous courûmes ainsi, relevant çà et là quelques petites îles. J'étais, il faut que je l'avoue, bien inquiet alors, bien dérouté de mon itinéraire. Comme un voyageur novice, je m'étais laissé acculer au Japon, espèce d'impasse, où j'aurais pu languir trois, quatre, cinq mois, sans rencontrer d'occasion pour un comptoir européen, ou pour ma destination rêvée, l'Océan-Pacifique. Je me chagrinais d'une façon fort sérieuse; je n'avais ni repos, ni sommeil, tant ma tête roulait dans le même cercle d'impossibilités.

Cet état durait encore le 12 vers midi, quand on signala une voile qui courait sur nous. Cette nouvelle agit sur moi comme un éclair qui traversait mes projets confus, comme une révélation, comme une pensée venue d'en haut. J'accostai sur-le-champ le capitaine de la jonque, je lui comptai le montant de mon passage largement, grassement, de manière à l'émouvoir; puis me faisant comprendre tant bien que mal : « Vous allez aborder ce navire, lui dis-je; c'est celui de mon frère; il faut que je le rejoigne pour faire route avec lui. Vous mettrez votre canot à la mer, et je vous quitterai. » L'Océan était uni comme un lac; la yole de la jonque pendait dégagée sur l'arrière, rien ne s'opposait à ce transbordement. Il y consentit, courut sur le navire, mit en panne à peu de distance, arma l'embarcation où je descendis, après qu'on y eut arrimé mes bagages.

Cependant le schooner, car c'était un schooner, avait suivi notre petite manœuvre. Se défiant d'abord, il obliqua un peu de route; voyant ensuite un esquif chargé de cinq hommes faire force de rames vers lui, il mit à son tour en panne et nous attendit. Impossible de se faire une idée de mes inquiétudes. M'acceptera-t-on? ne m'acceptera-t-on pas? Quels sont ces gens-là? Hollandais, Anglais, Portugais? Où vont-ils? Quand j'accostai l'escalier et que je pris les tire-veilles, j'étais incertain encore. J'avais résolu d'aller droit au but; la franchise est bonne, à la mer surtout. — « Que voulez-vous? me demanda en anglais l'officier de quart. — Le capitaine, » répondis-je. Et j'étais à peine sur le pont que le capitaine parut.

C'était un type de marin comme je n'en avais point trouvé encore. Son teint avait dû être assez blanc, et quand il retroussait haut ses manches, sa peau veinée avait un éclat mat; mais ses mains, mais sa figure, étaient arrivées au bronze clair, si ce n'est pourtant sur le front, au milieu duquel une longue barre indiquait la place où venait mourir le chapeau. Là une ligne tranchée, saillante, séparait deux épidermes distincts. On eût dit une de ces barres singulières qui se manifestent aux affluens, un de ces contrastes si caractérisés entre l'eau douce et l'eau salée. Cette figure si fortement saisie par le soleil aurait pu s'en garantir pourtant par l'ombre immense de ses favoris noirs, de ses sourcils touffus et hérissés comme des soies. Des traits fortement caractérisés, des yeux vifs, quoique cachés sous l'os frontal, une taille herculéenne, une voix de Stentor : tel était l'homme, tel était le capitaine Pendleton, du schooner américain *Oceanic*.

« Capitaine, je viens vous demander passage. — Oh! passage; pour le cap du diable, alors? — Pour le cap du diable, si c'est là votre destination? — Bien! bien! — Écoutez, capitaine, allons au fait. Me voici sur une jonque japonaise, qui m'emmène où je ne veux pas aller; quelle que soit votre route, elle me conviendra mieux. Me voulez-vous pour passager, oui ou non? Le prix sera réglé par vous, à votre discrétion, par jour, par mois, par traversée, comme cela vous conviendra mieux. Voyons! acceptez-vous? — Vif, pétulant comme un Français! A votre tour, écoutez. Mon *Oceanic* n'est pas un navire de commerce ordinaire; c'est un poisson de

Digitized by Google

plus dans la mer; c'est le juif-errant des vaisseaux; il faut qu'il marche toujours. Voici quatre ans qu'il a quitté Boston. Avant deux ans, il n'y retournera pas. Nous sommes des aventuriers qui battons tous les pays, qui faisons tous les trafics; il y a trois mois nous croisions dans la Manche de Tartarie, achetant des pelleteries; il y a vingt-cinq jours, nous étions dans un port de la Mer-Jaune; nous faisons route à l'heure actuelle pour Hawaii; d'ici à deux mois, nous y mouillerons; mais qui nous dit où nous serons dans six mois, dans huit mois, dans une année? —Vous allez à Hawaii, aux îles Sandwich? — Oui, aux îles Hawaii, c'est leur vrai nom. —Eh bien! capitaine, je suis des vôtres; voulez-vous cent piastres? — Accepté. »

Et il me secoua vigoureusement la main. Quand ce fut fini, il devint un tout autre homme; donnant à son regard une expression de bienveillance charmante: « Soyez tranquille, ajouta-t-il en anglais harmonieux et correct, votre étoile vous a bien servi : nous sommes moins diables que nous n'en avons l'air; vous ne regretterez pas d'être monté à notre bord. » Excellent Pendleton! on verra s'il tint parole.

C'était par le 30° environ de latitude que je m'embarquai sur *l'Oceanic*. Une petite cabine fort propre, la table du capitaine, deux petits mousses prompts à me servir : c'était plus de bonheur que je n'espérais. Je m'arrangeai vite et gaiement, pendant que le schooner orientait ses voiles, et se mettait en bonne route.

Nous devions toucher aux îles Bonin-Sima pour y faire de l'eau et y pêcher quelques tortues. Bonin-Sima, suivant mes études géographiques faites à Paris, devait être une délicieuse relâche. Trompé lui-même par des récits japonais, le sinologue Remusat nous avait représenté ces îles comme couvertes de villes, de villages, de temples : d'après lui ce devait être une colonie japonaise comme Liou-Tcheou, avec un peuple aussi doux, aussi hospitalier. Quand je dis cela au capitaine Pendleton, il se prit à rire. « Des villages, des villes à Bonin-Sima! des Japonais à Bonin-Sima! A moins que des fées n'en aient bâti depuis quelques mois; à moins que la tempête n'y ait jeté quelques colons tout récemment, vous ne trouverez rien de cela, Monsieur. Autrefois peut-être les Japonais ont-ils eu sur ce point quelques émigrans. Mais de nos jours on n'en a retrouvé aucun. Il y a deux ans néanmoins, quand j'y mouillai, trois êtres vivans s'y trouvaient, trois Anglais, échappés au naufrage, seul reste d'un équipage qu'un navire baleinier avait sauvé. Ces trois gaillards-là étaient heureux comme des rois! Il ne leur manquait que des femmes! »

Force était de rabattre quelque chose de mes rêves : j'avais affaire à un vieux routier de ces parages, et d'ailleurs l'heure approchait où nous allions vérifier le fait. Les vents, ordinairement mous et variables l'été par ces latitudes, soufflaient rondement du N. O., direction assez habituelle dans la saison d'hiver où nous entrions. Le 14 novembre au soir, Pendleton me surprit regardant à l'horizon avec une lorgnette : « Pas ce soir, me dit-il, mais demain vous verrez la terre. Demain paraîtra la petite île Rosario, écueil d'un demi-mille de longueur du N. O. au S. E., presque toujours inaccessible, à cause de la houle. Découvert par un Espagnol, on ne sait lequel, retrouvé en 1801 par le capitaine Bishop du *Nautilus* qui le nomma *Désappointement*, puis par la frégate espagnole *la Fidelidad* le 25 septembre 1813, Rosario a été mieux reconnu encore le 18 avril 1828, par le capitaine russe Lütke. Oui, par Lütke, ajouta Pendleton, prenant un livre et cherchant à préciser ses faits; par Lütke qui la place par 27° 26' lat. N. et 138° 42' long. E. Nous relèverons cela demain au jour. »

Le jour suivant, Rosario ne parut pas sur l'avant du navire, mais par le travers et presque dans le N. O.; les courans nous avaient drossés au S. E. Le 15, à deux ou trois lieues devant nous, se déployèrent, au soleil levant, les trois îles centrales du groupe de Bonin-Sima, tandis que les autres, gisant au N. N. E., ressemblaient de loin à des blocs de rochers semés sur l'Océan. A midi, nous jetions l'ancre dans le port Lloyd, sur la côte occidentale de l'île Peel. Ce hâvre se révèle par un haut promontoire taillé à pic dans la partie sud et par un grand rocher volcanique en forme de cône du côté opposé.

A peine *l'Oceanic* eut-il mis son canot à la mer, que je m'y jetai pour visiter cette île. Elle étalait dans cette saison avancée des arbres encore verts, des forêts entières serrées et confuses comme les belles forêts vierges des deux Amériques. Débarqué, je pus reconnaître que ce sol admirable se prêterait au besoin à toutes les cultures. Partout, auprès des végétaux des zônes tempérées, croissaient des espèces qui appartenaient aux zônes équatoriales. Ainsi, je trouvai le *corypha* aux feuilles en éventail, le *pandanus* aux fruits d'un rouge éclatant et lustré, le *calophyllum* aux feuilles marquées de nervures, et quelques espèces de lauriers, des *terminalia*, des *dolonea*, des *elœocarpus* (Pl. L — 3).

Digitized by Google

La plage de l'île Peel était déserte : nous eûmes beau la fouiller dans tous les sens, crier de toutes nos forces, nous n'y découvrîmes pas un être vivant; pas une voix ne nous répondit. Seulement dans la partie méridionale du havre, quelques débris de cabanes accusaient l'endroit où les Anglais avaient campé. Une enceinte de jardin entourait encore le logement; mais la plupart des plantes utiles, cultivées avec succès pendant le séjour des naufragés, n'existaient déjà plus : des cochons qu'on avait laissés sur l'île, devenus sauvages et nombreux, les avaient totalement détruites. Plus loin une plaque de cuivre, clouée sur un arbre, attira mon attention. C'était le sceau de l'Anglais Beechey, constatant la prise de possession de Peel au nom de son souverain, formalité puérile, renouvelée des anciens navigateurs à qui il suffisait d'une croix de bois pour baptiser une terre, et d'un drapeau pour la conquérir ! Que de continens, que d'archipels ont été ainsi tour à tour portugais, espagnols, français, anglais, hollandais, le dernier venu détrônant toujours les autres, renversant le poteau rival pour inaugurer le sien ! Manie de célébrité qui tourmente les hommes de tous les pays et de tous les âges ! Au XIXe siècle, Beechey aurait pu se dispenser de cette ridicule investiture, avec d'autant plus de raison qu'il n'était pas le premier découvreur du groupe de Bonin-Sima. Un titre plus beau pour lui, moins contestable et plus glorieux, c'est d'en avoir éclairé l'hydrographie.

Pendleton ne s'était pas arrêté dans le havre de Lloyd pour contempler les beautés pittoresques de Peel. L'eau et les vivres frais commençant à lui manquer, il avait songé à remplir ses futailles et à faire sa provision de tortues. Chaque matin la chaloupe nous portait sur la plage du bassin nommé *Ten fathoms hole* (le trou de dix brasses), et là nous procédions à cette pêche par les moyens communément usités. Dix à douze tortues dont quelques-unes pesaient jusqu'à trois cents livres étaient amarinées chaque jour et conduites à bord. Nos concurrens dans cette pêche étaient d'énormes requins, qui semblaient nous disputer cette proie : ils la suivaient pendant que nous la halions, et se jetaient sur les tortues qui voulaient se sauver. Des mutilations aux nageoires nous prouvèrent que les vôraces squales avaient quelquefois atteint l'animal malgré sa carapace. Il fallait bien d'ailleurs que ce fût pour eux un friand régal, car nous ne regagnions jamais le bord sans en avoir trente ou quarante pour escorte.

Quoique placé sous une latitude tempérée, le groupe de Bonin-Sima est assailli l'hiver par des vents de N. O., froids et tempétueux. En 1826, au mois de janvier, il s'y déclara un tel ouragan, avec un tremblement de terre si affreux et un déplacement d'eau si extraordinaire, que les Anglais qui l'habitaient alors crurent à un cataclysme imminent, et se réfugièrent sur les cimes élevées. L'île Peel est tout entière un produit volcanique, et le reste du groupe doit avoir le même caractere géologique. Des colonnes de basalte existent sur plusieurs points du port Lloyd : à l'entrée d'une petite rivière qui débouche dans le havre, on remarque même un espace qui paraît être la partie supérieure d'un système de colonnes basaltiques, dont l'aspect général reproduit, sur une petite échelle, certains effets de la célèbre chaussée des géans. Plusieurs de ces roches consistent en tuf d'une teinte grise ou verdâtre, mêlé de parties de calcédoine ou de cornaline.

Autour de la plupart des anses, les polypiers ont élevé des ceintures de coraux, qui occupent toute la partie supérieure du havre à l'exception du *Ten fathoms hole :* ce dernier point est resté libre par l'action des torrens qui s'y déchargent. Ce n'est pas du reste la première fois qu'un pareil incident se fait remarquer : presque partout la présence des courans d'eau douce s'oppose aux empiétemens des polypiers; dans toutes les îles hérissées de bancs de coraux, les seules portions accessibles pour les navires sont celles où les rivières et les torrens se déchargent dans la mer.

Les collines de Peel sont couvertes de végétation de la base au sommet. Parmi les arbres qui y abondent, on en trouve plusieurs qui seraient convenables à la construction de canots, mais il en est peu qui puissent servir aux grands navires. Les seuls mammifères indigènes semblent être les roussettes, chauve-souris d'une grande taille, qui ont jusqu'à trois pieds d'envergure et un corps de sept à huit pouces de long. Ces animaux voltigent quelquefois, mais ils restent le plus souvent suspendus par leurs griffes aux branches des arbres. Les femelles tiennent leurs petits contre elles en les recouvrant de la membrane qui tapisse leurs ailes. On voit de temps à autre, dans les bois de l'île, de beaux hérons bruns à la crête blanche, des pluviers, des râles, des bécassines, des pigeons, des corbeaux noirs ordinaires, un petit oiseau comme le serin et une espèce de gros-bec. La mer abonde en poissons dont quelques-uns sont nués des plus vives couleurs. Dans l'eau douce habitent des espèces semblables

Digitized by Google

aux carpes et des anguilles qui pèsent jusqu'à vingt livres.

Nul doute que les îles de Bonin-Sima ne soient identiques avec les îles del Arzobispo, qui figurent sur les anciennes cartes espagnoles. Mais leur position géographique était restée bien vaguement connue jusqu'en 1823, époque où le capitaine baleinier Coffin mouilla sur le groupe méridional. Après lui, en 1827, Beechey les reconnut toutes et leur assigna des noms; enfin, en avril 1828, Lütke en traça la carte. D'après ce dernier, l'archipel de Bonin-Sima est compris entre les latit. de 26° 35' et de 27° 45' N., et les long. de 140° 30' et 140° 39' E. Ces diverses îles, ainsi disposées à peu près sur le même méridien, se divisent en quatre groupes distincts; celui du nord nommé Parry, composé de deux petites îles de trois ou quatre milles de circuit, plus quelques écueils; celui qui suit dans le sud à une distance de huit milles, formé d'un îlot autour duquel pointent des rochers; puis le groupe du milieu, le plus considérable de tous, comprenant les trois îles Stapleton, Buckland et Peel, qui ont chacune de 9 à 10 milles de circuit, et qu'entourent en outre quelques écueils ou îlots; enfin à vingt-six milles au S. ¹/₄ E., le dernier groupe, dit le groupe Baily, sur lequel on ne possède encore aucun renseignement exact.

Maintenant cet archipel est-il celui que les Japonais connaissaient sous le nom de Bonin-Sima, ou plutôt Mounin-Sima (îles sans hommes), celui que cite Kœmpfer d'après les livres qu'il consulta à Yedo? Nous ne voyons rien qui puisse faire repousser cette opinion. Peut-être l'hypothèse établie par Remusat, d'après les textes japonais rapportés par Titsing, serait-elle moins admissible et moins justifiable; car le récit de ce savant parle de colonie florissante, de monumens, de villes, de villages, dont il ne paraît pas qu'il se retrouve aucune trace de nos jours. Mais quand on songe à l'action destructive d'une végétation puissante qui recouvre et anéantit sur ce sol vierge tous les travaux des hommes, on peut croire effectivement à des établissemens antérieurs délaissés depuis plusieurs siècles, et dont les vestiges auraient complètement disparu. Les distances, les dimensions, la disposition des îles, telles que le texte japonais les indique, concordent d'une manière assez satisfaisante pour qu'on adopte cette conclusion.

L'île Peel était explorée; notre provision d'eau et de tortues était faite; rien ne nous retenait plus dans le havre de Lloyd; *l'Oceanie* remit à la voile le 15 novembre. Rangeant de près les rochers qui terminent au sud l'île Peel, et qui pyramident l'un à côté de l'autre comme des meules de foin, nous prîmes le large et gouvernâmes à l'ouest. Pendleton tenait à reconnaître un groupe de petites îles signalées en 1773, par le capitaine Magie du navire *Margaret*, par 27° 20' de lat. N. et 143° 25' long. E. Mais ce fut vainement qu'il courut quelques bordées par les méridiens indiqués; un nuage de brume ne permettait pas de découvrir à une grande distance; et d'ailleurs vérifier une observation qui a soixante ans de date, était quelque chose de trop éventuel pour qu'on insistât long-temps. Les prétendues îles *Margaret* n'étaient sans doute qu'un des groupes de Bonin-Sima, sous un autre nom.

Ces explorations hydrographiques étaient pour Pendleton un travail de tous les jours et de toutes les heures. Simple capitaine marchand, et désintéressé dans ces relèvemens d'îlots peu connus, il s'y livrait avec une insistance si passionnée, une curiosité si minutieuse, que son second, M. Philips, en poussait à toute occasion nouvelle de longs *goddam* à grand'peine étouffés. Ce M. Philips était un bon et jovial garçon, âgé de quarante ans à peine, gros, joufflu, à l'œil gris clair, aux joues plaquées de rouge, au nez suspect d'intempérance; excellent manœuvrier d'ailleurs, embarqué depuis l'âge de douze ans, et voulant mourir à bord. Le capitaine Pendleton et *l'Oceanic*, voilà les seules affections qu'eût cet homme; mais ces affections étaient capricieuses et intermittentes. Quand il voyait, par une brise faite, le capitaine se déranger de sa route pour chercher des îles imaginaires, il boudait, désertait le pont, et allait se consoler avec le *gin* de la cambuse. Il n'eût osé se plaindre à personne, pas plus à son chef, par respect pour la hiérarchie, qu'à un subalterne, par dévouement pour son chef; mais il pestait, il jurait en dedans. Dès qu'il me vit à bord, assez facile à m'accommoder de tout, entrant dans les peines et dans les plaisirs de chacun, il jeta sur moi son dévolu, comme sur le confident obligé de ses petites douleurs. L'explosion eut lieu à propos du groupe *Margaret*. Au lieu de laisser porter grand'largue, *l'Oceanic* venait de prendre le plus près, et mon Philips, les bras croisés, l'œil abattu, semblait compter les milles que nous perdions. J'étais à portée de l'entendre: « Cherche ton *Margaret*, cherche, cherche. Il s'est enfoncé sous l'eau la semaine dernière. Un requin l'a avalé, ton *Margaret*. Les Anglais l'ont mis en colis et l'ont

Digitized by Google

emporté au Bengale, ton *Margaret*. Un méchant morceau de rocher! Parce que Harper t'attend à New-York pour imprimer tes découvertes, il faut que nous souffrions, nous autres, qui aimons mieux arriver à Hawaii dix jours plus tôt! Tu seras dans l'Annuaire maritime, grand Pendleton! à côté de Morrell, à côté de King, à côté de Beechey, à côté de Ross! » Ce monologue s'accentuait peu à peu jusqu'à la colère; et la rancune intérieure eût trouvé sans doute d'autres formules, quand j'interrompis son plus violent paroxysme: « Vous avez l'air chagrin, monsieur Philips? lui dis-je. — Ah! Monsieur, voyez donc l'habitacle; la route au N. E.; le cap vers la Chine. Pendleton est fou.— On va se remettre en route, monsieur Philips; cela ne durera qu'une heure ou deux. — Une heure ici, une heure là; un récif sous le vent, une île au vent. Brasse tribord; babord amures; lofe, laisse porter; voilà notre vie dans cette mer Pacifique. Parlez-moi de l'autre Océan. Les îles n'y poussent pas comme des champignons; Pendleton est un homme là-bas; ici il est fou. Il tranche du Horsburg. Pardieu! c'est bien à nous, pauvres petits marchands, à faire la besogne des corvettes de l'État. L'Union a encore des frégates, il me semble, pour les envoyer ici. Et quand Pendleton se sera cassé le nez contre un banc de coraux, quand nous serons allés, comme de petits Jonas, voir s'il fait chaud dans le ventre des requins, qui nourrira nos femmes à New-York, qui paiera le maître d'école de nos petits garçons? Goddam! chacun son métier. »

Une fois cette ouverture faite, M. Philips ne se gêna plus avec moi. Il me poursuivait du détail de ses chagrins, se sentant soulagé d'avoir à qui les dire. Il fallut voir son humeur quand, huit jours après, Pendleton m'appela sur le pont, à la première aube, pour jouir d'un spectacle étrange. Nous passions à côté d'un mur de rochers de plus de 300 pieds d'élévation, mais si près de la base, qu'on eût dit que la masse basaltique allait tomber sur nous. Nous en étions à vingt toises à peine. Je crus même un instant que le bois des mâts s'engagerait dans les anfractuosités du roc. « Échoue donc! grommelait Philips; pour que nous allions souper sur ce nid de goélands! » Pendleton, habitué aux allures de son second, n'y prenait pas même garde. « Ce rocher, me disait-il, est *la Femme de Loth*, que je voulais voir tout à mon aise. Les cartes espagnoles lui donnent le nom fastueux de *Roca de oro*, et vous voyez quelle espèce d'or il promet : des pierres de lave. C'est Meares qui le nomma le premier, en 1789, *la Femme de Loth*. On dirait en effet une statue de pierre qui sort de l'eau. On la place d'ordinaire par 29° 51' de lat. N., et 157° 04' long. E. — Quel dommage, ajouta-t-il, que nous ne puissions pas pousser jusqu'au 32° 46' lat. N. et 167° 50' long. E., pour aller reconnaître *le Crespo*, du nom d'un capitaine espagnol qui releva ce rocher en 1801, et qu'on croit être le *Roca de Plata* des anciennes cartes! — C'est cela, murmurait Philips, deux cents lieues hors de notre route! » Et il quitta le pont, ne se contenant plus. Cette fois pourtant, Pendleton s'en tint à la menace; il ne voulait pas dépasser le 30° de lat. L'œil fixé sur une excellente carte qu'il gardait tout le jour déployée sur le capot, il mesurait les distances avec le compas, collationnait ensuite les gisemens avec les indications des navigateurs les plus célèbres, tantôt hochant la tête avec une expression de doute, tantôt l'inclinant d'une manière approbative. « Quel gâchis, se disait-il, entre ce qu'on a oublié et ce qu'on a mis de trop, entre les erreurs et les doubles emplois! quel gâchis que nos anciennes cartes! On voit bien que les navigateurs du service royal aiment mieux avoir affaire à des hommes qu'à des pierres. Ils préfèrent perdre deux mois à Taïti et à Hawaii en audiences de rois polynésiens, plutôt que d'éclairer des points importans de géographie. Ce ne sont pas des Robinsons, ces nobles messieurs! Ils n'aiment pas les îles désertes. » Pendant cet aparté de Pendleton, je suivais son compas qui voltigeait sur la carte. « Comment! dis-je en l'interrompant; toutes ces îles sont désertes? — Toutes, Monsieur, toutes jusqu'à Hawaii; et pas une d'elles, à l'exception de Bonin-Sima, ne paraît être susceptible de culture. Dans la partie nord du Bassin océanique, l'archipel d'Hawaii est la seule terre qui ait une population. Partout ailleurs, au-delà du quinzième parallèle, l'homme ne reparaît plus. On dirait que des volcans souterrains ont jeté çà et là au-dessus du niveau de l'Océan quelques aspérités basaltiques, éternellement vouées à la stérilité. » Étonné de cette révélation, je ne savais que répondre, quand Pendleton me secourut. « Consolez-vous, Monsieur, la zône intertropicale vous dédommagera de cela. Les archipels y fourmillent, et ils sont tous peuplés. »

Les jours suivans, nous cherchâmes encore la petite île de Colonas, dont la latitude est indiquée par 28° 53' N.; mais ce fut en vain : elle ne parut pas. D'autres navigateurs l'avaient déjà signalée comme douteuse.

Digitized by Google

Nous cinglâmes alors d'une manière si directe sur Hawaii, que la figure de mon pauvre Philips s'épanouissait de jour en jour. Pour le plaisir de voir filer *l'Oceanic* en droit chemin, il eût volontiers fait le quart pour tout le monde. J'avais compati à ses douleurs; il ne voulut pas me laisser étranger à ses joies. Mille petites attentions indirectes de sa part venaient me relancer dans la chambre, par l'intermédiaire de deux mousses. Tantôt c'était une baleine qui soufflait de l'eau comme les tritons du parc de Versailles; tantôt c'était quelque fou, quelque frégate ou quelque pétrel, qui était venu s'abattre dans nos vergues. Cette période de petites jouissances, comme Philips les aimait, fut interrompue un jour, le 12 décembre, par un cri : *Terre!* Alors Pendleton régna de nouveau; le second fut effacé. « Où? dit laconiquement le capitaine. — Dans le S. O. à toute vue, répliqua la vigie du haut des barres de perroquet. — Diable! il faudrait louvoyer trois jours pour la reconnaître. Trois jours, c'est trop! » Il voulut au moins se donner comme compensation le plaisir de la voir; il grimpa sur les vergues de perroquet. Quand il descendit, il avait l'air préoccupé; il saisit sa carte avec quelque humeur. « Rien, dit-il, rien, c'était une île à nommer : l'île Pendleton ; j'en trouvais une enfin qui était à moi. » Il semblait sous le coup d'un désappointement. Il ne se doutait pas alors que, par la même latitude, une île avait été vue et nommée le 12 juillet 1825, et qu'elle aurait figuré sous le nom de Morrell dans la carte de M. d'Urville, avant de prendre celui de Pendleton. Morrell, aventurier américain comme lui, avait reconnu vers ces parages une île fort belle, d'après sa relation, suspecte d'un peu de jactance. Cette île a quatre milles de circuit, mais elle est, s'il faut l'en croire, entourée d'un immense récif, qui s'étend à l'O. jusqu'à quinze milles, et à trente milles du côté du S. S. E. Ces écueils, formés de coraux, offriraient un bon mouillage du côté du S. O. Morrell ajoute que l'île était couverte d'oiseaux de mer, que la plage abondait en éléphans marins, et la baie en magnifiques tortues. La position de cette terre est, selon ses calculs, de 29° 57' de lat. N. et 174° 31' long. E.

Nous rentrâmes vers la mi-décembre dans des parages qui devaient ajouter plus d'un chapitre aux tribulations de Philips. On laissa bien au sud la petite île *Patrocinio*, découverte en 1799 par l'Espagnol Zipiani, capitaine de *la Segnora del Pilar*, qui lui assigna trois milles d'étendue du N. N. E. au S. S. O.; puis retrouvée plus tard par des Américains qui la nommèrent Byers, quoique Morrell place Byers par 28° 32' et 174° 44' E., c'est-à-dire à une trentaine de lieues dans l'O. N. O. de la position que Zipiani donne à *Patrocinio;* mais il nous fallut gouverner vers les écueils de Pearl et Hermès, où nous devions renouveler notre provision de tortues. En effet, le 30 décembre au soir, nous mouillâmes sur la partie occidentale de ces brisans. Quelques îlots de sables et de rochers nous parurent seuls saillir hors de l'eau, quoique le récif invisible se prolongeât du nord au sud à une distance considérable.

Ces écueils furent découverts en 1822 par les navires baleiniers *Pearl* et *Hermès* qui, naviguant de conserve, y échouèrent tous les deux presqu'à la même seconde, encore qu'ils fussent éloignés de deux milles l'un de l'autre. Les deux équipages, ayant gagné la terre, construisirent avec les débris de leurs navires, un petit bâtiment de trente tonneaux, sur lequel ils embarquèrent les objets les plus précieux de leur sauvetage; puis, au bout de six semaines de séjour, ils appareillèrent dans leur frêle embarcation pour les îles Hawaii qu'ils atteignirent heureusement.

Ces îlots dépourvus de végétation, cette ceinture sous-marine de récifs, sont probablement le résultat d'un accident volcanique, plus vaste, mais assez analogue à celui qui lança un jour à fleur-d'eau, sur la côte sicilienne, l'île Julia ou Nerita. Dans l'intervalle que les savans mirent à l'aller reconnaître, l'île de la Méditerranée avait disparu. Les écueils Pearl et Hermès seront plus opiniâtres. La lave que l'on retrouve dans toute l'île, déjà refroidie et solide comme du granit, date sans doute de plusieurs siècles, et elle tendra plutôt à empiéter qu'à disparaître. Les brisans s'étendent du 27° 31' au 28° 22' N.; leur longitude moyenne est par le 179° O. Se prolongeant ainsi de vingt-cinq lieues de l'E. au N. O., ils n'ont pas partout la même profondeur; sur les accores spécialement il existe de brusques variations dans les sondes : de trente-cinq brasses on tombe subitement à cent vingt, pour ne plus trouver de fond un instant après.

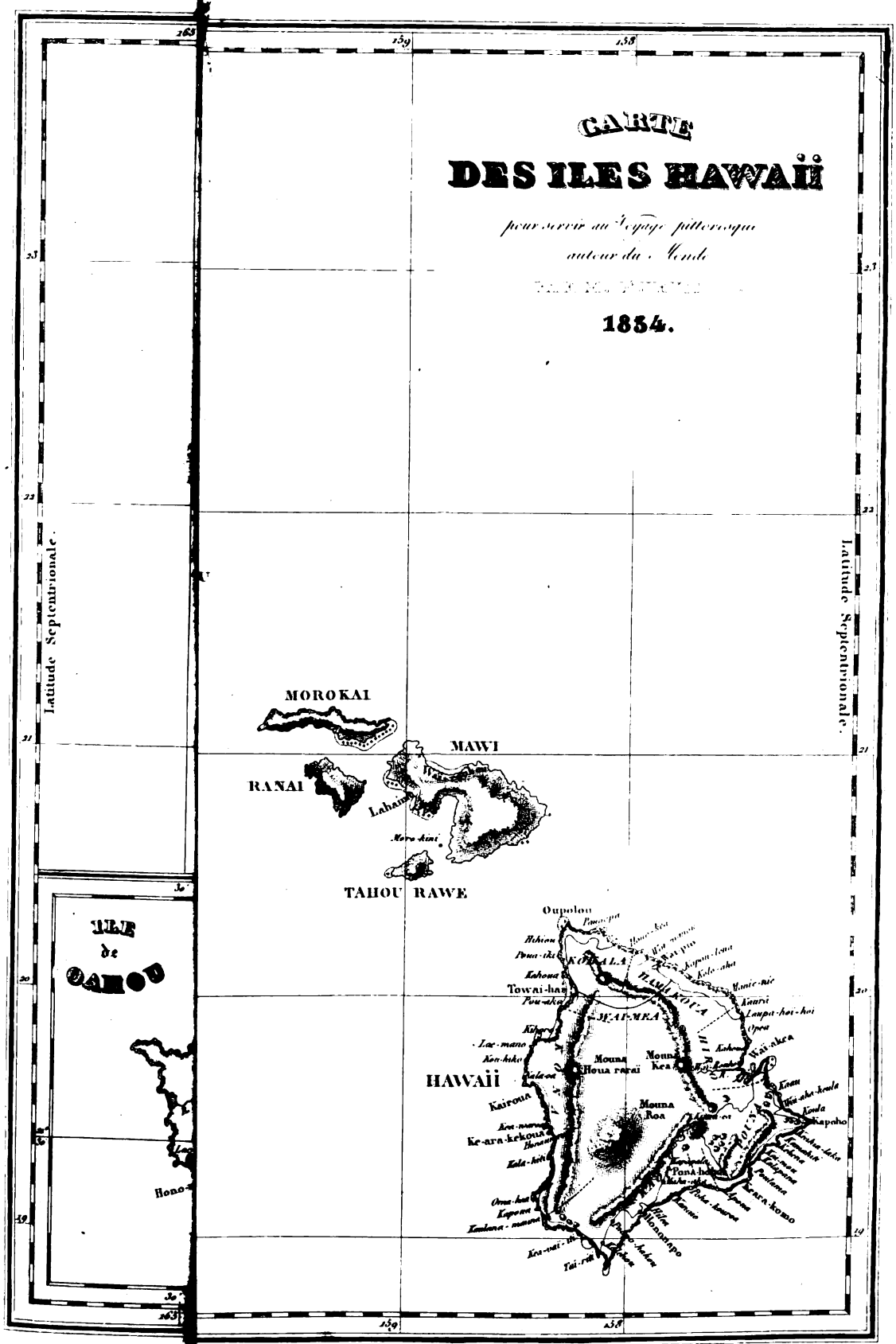
Ces écueils Pearl et Hermès abondent en poissons et en tortues. Après la plus heureuse pêche, nous remîmes à la voile pour prévenir les vents d'ouest qui règnent ordinairement à cette époque avancée de l'hivernage. Le 4 janvier au matin, nous étions à quatre ou cinq lieues de la petite île Lisianski, découverte en 1805 par le capitaine russe de ce nom, sous 26° 3' lat. N.

Digitized by Google

CARTE
DES ILES HAWAÏI

pour servir au Voyage pittoresque
autour du Monde

1834.


Latitude Septentrionale.
Latitude Septentrionale.
MOROKAI
MAWI
RANAI
Lahaina
Morro Aimi
TAHOU RAWE
ILE de OAHOU
Honoruru
HAWAÏI
Mouna roa
Mouna kea
Kairoua
Ke-ara-kekoua
Kapoho
Ke-ara-komo
Oupolou
Towai-hai
Kohala
Laupa-hoi-hoi
Opea
Waï-akea
Waï-ake-kaula
Kaula
Kilauea
Kaoo
Kaoo-kaula
Kaoo-kaula
Kaoo-kaula

Digitized by Google

et 176° 2' long. O. Ce n'est qu'un îlot de six milles de circuit avec quelques traces de végétation. En 1825, Morrell le trouva littéralement couvert d'oiseaux de mer de toutes sortes, tels que fous, goélands, albatros, pétrels et phaétons. Les phoques, les tortues fourmillent sur ces plages. Dans le voisinage de l'île sont deux récifs : l'un à quatre milles au N. O., l'autre à sept milles au S. E., ce qui en rend les abords dangereux. L'île Lassion de certains navigateurs n'est probablement pas autre chose que l'île Lisianski.

Poursuivant notre route, nous ne vîmes pas l'écueil trouvé en 1820 par le capitaine Allen, qui lui donna le nom de son navire, *Maro*, et qui devait être par 25° 28' lat. N. et 172° 40' long. O.; mais nous rangeâmes le 8 janvier l'îlot Gardner à un demi-mille de distance. L'îlot Gardner est un rocher volcanique de deux cents toises de circonférence et de deux cents pieds de hauteur. L'un des côtés de l'écueil est abrupte; mais l'autre a assez de pente pour que les phoques puissent gravir le roc. Quand nous passâmes, les cimes de l'îlot étaient garnies de ces monstres marins : ils nous regardaient passer d'un air apathique, sans s'inquiéter, sans se soucier de cette masse flottante qui glissait à leurs pieds. Du reste, pas une herbe, pas une plante, pas une bruyère, pas un arbre n'anime cette aire de vautours, qui dresse vers le ciel trois aiguilles distinctes, dont la plus haute est celle du milieu. Chacun de ces pitons a sa base entièrement blanchie par la fiente des oiseaux. Ces oiseaux, les seuls habitans de l'écueil, effarouchés à notre approche, s'étaient levés par nuées, et formaient sur le ciel comme une vaste tache noire.

L'îlot Gardner, trouvé et baptisé en 1820 par le capitaine Allen, fut reconnu de nouveau en 1826 par l'Américain Paulding, du navire *Dolphin*, qui fixa sa situation au 25° 2' lat. N. et 170° 10' long. O. C'est la même île que d'autres cartes ont nommée Ballard ou Pollard, sans doute du nom d'un plus ancien découvreur. Au S. S. O. de Gardner existe encore, dit-on, un écueil où périt un navire nommé *les Deux-Frères*. Tout cet espace, du reste, ne paraît être qu'un prolongement du système de montagnes qui a formé les îles Hawaii, et sans doute il s'y trouve d'autres dangers, qui mériteraient une exploration consciencieuse.

En quittant Gardner, nous donnâmes du sud à notre route pour nous rabattre sur Hawaii. J'espérais, avec ce pauvre Philips, fatigué d'îles, d'îlots et d'écueils, que cette fois nous n'aurions plus de terres à voir, si ce n'est celles de l'archipel cherché depuis si long-temps. Mais Pendleton m'avait ménagé une surprise. Vers midi, la vigie signala des brisans. « Nous ne les avons pas manqué, dit le capitaine en se frottant les mains. — C'est cela, dit Philips, il ne sera content que lorsque les pointes des coraux auront éventré ce pauvre *Oceanic*. —Voyez-vous cette ligne d'écume, continuait Pendleton; eh bien! c'est là-dessus que votre plus célèbre navigateur a failli se perdre. Lapérouse a passé ici en 1786. Il venait de reconnaître la petite île Necker, un écueil dans l'E. S. E. par 23° 24' lat. N., et 166° 52' long. O., roc désert avec un tapis d'herbes au sommet, entouré, dans une circonférence de dix milles, de hauts fonds où la sonde varie de vingt-cinq à cinquante brasses; il venait de reconnaître l'îlot Necker, et continuait sa route à l'ouest, quand, vers une heure du matin, une longue bande de récifs se révéla à une encâblure de ses deux frégates. Si on ne fût pas venu au vent à l'instant même, elles étaient perdues. »

En effet, en examinant l'aspect de ces périlleux parages, nous y reconnûmes un vaste récif à fleur d'eau, de deux ou trois lieues de diamètre, sans autre point de signalement qu'un rocher saillant auquel Lapérouse avait donné le nom de Piton. Çà et là quelques espaces couverts de sable ou de cailloux s'élevaient à trois ou quatre pieds du niveau de la mer. Sans l'alerte des deux frégates de Lapérouse, ce danger eût sans doute causé plusieurs sinistres, et qui sait si nous n'eussions pas nous-mêmes laissé sur les pointes de ces rochers notre *Oceanic* en lambeaux! Avant d'aller périr malheureusement sur les rochers de Vanikoro, le navigateur français avait relevé ce récif. C'est lui qui en précisa la position par 23° 45' lat. N., et 168° 10' long. O.

Enfin nous approchions; nous allions voir Hawaii. L'île Modou-Manou venait de nous rester dans le nord, située à ses 23° 6' de lat. N., et 164° 12' de long. O.; Modou-Manou, la *Bird* des Anglais, connue des naturels d'Hawaii, qui viennent y chasser l'oiseau des tropiques, le phaéton, pour lui enlever ses plumes éclatantes; Modou-Manou vue, dit-on, pour la première fois en 1789 par le capitaine Douglas, de *l'Iphigenia*, visitée ensuite par Broughton et Vancouver, puis abordée en 1826 par le capitaine Percival, du *Dolphin*, qui perdit son canot dans le ressac de la plage. Nous venions de laisser assez loin ce rocher inculte et nu, taillé à pic sur la mer dans ses trois milles de circonférence, quand les cimes de Tauai se dressèrent à l'horizon. C'est Philips

Digitized by Google

qui la signala : depuis quatre heures il perchait sur les hautes vergues. Descendu de son observatoire, il était radieux. « Enfin la voilà, nous la tenons ; celle-ci c'est la bonne. » La brise étant ronde et favorable, bientôt la ligne des montagnes se dessina d'une manière nette et saillante. Après Tauai, Niihau parut ; à la nuit nous n'étions plus qu'à quinze lieues de ces deux îles. Orientant sa route, Pendleton laissa courir toute la nuit, et si bien qu'au jour nous avions dépassé Niihau, et que les pics de Oahou se dressaient dans toute leur majesté à peu de milles de distance. A onze heures du matin, nous étions devant le hâvre de Hono-Rourou, et à midi, grâce à la marée et à quelques canots remorqueurs, *l'Oceanic* était affourché sur un bon fond de vase, à moins de deux cents toises du fort. Le salut fut donné et rendu à l'européenne, par un nombre égal de coups de canon. C'était débuter par un désappointement. Des salves d'artillerie dans un pays de sauvages !

CHAPITRE XLVI.

ILES HAWAII. — OAHOU.

J'étais donc en face d'une des îles hawaiiennes, de celle que les navigateurs anciens appellent le Jardin du groupe, de la délicieuse Oahou, si vantée pour son luxe de végétation et pour ses merveilleux paysages ! Mais nous étions alors au 18 janvier 1831, à une époque de l'année où la nature est endormie dans tout l'hémisphère nord, attendant pour se réveiller que le soleil ait quitté la zône australe. La côte me sembla donc aride et nue, la terre ingrate, le pays misérable. J'espérais mieux pourtant d'une seconde impression, d'une reconnaissance complète et détaillée.

Dès que *l'Oceanic* fut mouillé, Pendleton fit mettre le canot à la mer, et m'invita à y descendre : « Nous allons chez M. Jones, disait-il, le consul américain, un excellent homme ; venez : je veux que vous fassiez sa connaissance. » Nous traversâmes la rade où régnait la plus grande activité. Douze ou quinze navires, les uns un peu au large, les autres dans l'intérieur du chenal, plusieurs portant le pavillon hawaiien, chargeaient ou déchargeaient des marchandises ; des bateaux caboteurs, des pirogues de pêche se croisaient dans tous les sens avec leurs voiles triangulaires et leurs bizarres équipages ; tandis que déjà sur la grève se déployaient devant nous, sous les cocotiers élancés, les cases modestes des habitans d'Hono-Rourou.

Sur le môle construit en pierre et au bord même du débarcadère, nous trouvâmes le consul Jones, qui avait reconnu *l'Oceanic*, et qui venait embrasser son vieil ami Pendleton. Présenté comme Français et comme passager du schooner, le fonctionnaire américain me fit le plus prévenant accueil. Il m'offrit et j'acceptai sans façon l'hospitalité la plus complète. Je m'installai chez lui pour tout le temps que *l'Oceanic* devait séjourner sur la rade d'Hono-Rourou.

Mon ami Philips, resté à bord plus tard que nous, vint nous rejoindre chez le consul pendant que nous prenions quelques fruits arrosés de madère. Craignant de déranger mon hôte, qui avait sans doute à parler d'affaires avec Pendleton, je me rabattis sur Philips. « Allons voir la ville, lui dis-je ; j'ai été votre consolateur à bord ; à terre vous serez mon cicérone. — Pourvu que vous ne me meniez pas trop loin, dit-il en s'ébranlant, j'accepte. Il y a long-temps que je n'ai promené ce gaillard-là, » ajouta-t-il en frappant sur son ventre.

Appeler Hono-Rourou une ville, c'est se conformer à la géographie hawaiienne, où elle a une certaine importance relative. Mais ce mot, dans son acception européenne, s'attribuerait toutefois mal à propos à un entassement irrégulier d'habitations, dont quelques-unes ne sont que des cases d'un aspect misérable.

Les seuls édifices qui nous arrêtèrent d'abord, furent une espèce d'arsenal attenant presque aux murs du fort ; puis une bâtisse en pierres et à deux étages, servant de magasin général. Quelques petits navires s'y trouvaient sur le chantier, les uns à demi-construits, les autres en réparation. Non loin de là paraissait jadis la jolie maisonnette en bois élevée par le régent Karaï-Mokou, pour servir de logement à Byron, le navigateur, durant son séjour ; mais tout récemment ce petit logement à l'européenne, orné de contrevents verts, avec un pavillon et un belvéder pour attenances, venait d'être transféré auprès de la maison du résident Jones. Cette habitation, qui était l'ancien *hôtel Blonde*, servait, quand je la vis à Hono-Rourou, de palais au gouverneur de Oahou, un digne Hawaiien nommé Boki. Une chapelle chrétienne servait d'appendice au palais (Pl. LII — 2).

D'autres habitations européennes se révélaient encore à nous çà et là. « Voici la maison du consul anglais Charlton, me disait Philips ; voici celle du négociant Fench ; puis plus loin celles des véritables souverains de l'île, des missionnaires, qui ont converti les indigènes de

Digitized by Google

l'archipel. Voyez à droite leur salle d'études, à gauche leur imprimerie; ici leur temple, là leur domicile. A l'heure présente, ils sont une puissance dans le pays. M. Jones vous en dira des nouvelles. »

Jusqu'ici, dans notre petite promenade, nous avions rencontré peu de naturels; mais à mesure que nous nous approchions de la partie de la grève où se groupent leurs cases, nous en voyions passer un grand nombre, hommes ou femmes. Habitués à la présence des étrangers, à peine faisaient-ils attention à nous. Quelques petits bambins nous suivaient seuls pour arracher quelques bagatelles à notre lassitude; ou bien de temps à autre, quelques femmes, aux gestes et aux regards suspects, nous faisaient des offres et des avances que leur figure ne rendait pas acceptables. Le reste allait vaquant à ses affaires ou restait étendu devant les cases, fumant la pipe ou cuvant le kava, liqueur fermentée en usage dans la Polynésie. Quelquefois pourtant ces apathiques insulaires nous saluaient d'un *good by* (bon jour), ou d'un *how d'ye do?* (comment vous portez-vous?), plutôt peut-être pour nous prouver leur science dans la langue anglaise que pour nous honorer d'une politesse. L'anglais est l'idiome européen que les Polynésiens ont le plus habitué, tant à cause de leurs rapports spirituels avec les délégués des missions de Londres, que par suite de leurs relations commerciales avec les navires anglais et américains.

Les insulaires que je vis me parurent en général fort grands; quelques-uns atteignaient une stature de six pieds. Bien faits, quoique sujets à l'obésité, ils avaient le nez épaté, le visage ovale, les yeux petits et noirs, la bouche grande, les lèvres saillantes, les dents belles, les cheveux noirs, tantôt lisses, tantôt légèrement frisés. Leur peau était d'une couleur brune, mais plus ou moins foncée, suivant le rang et la fortune, quelquefois même simplement basanée. Çà et là j'aperçus des visages d'une expression tout-à-fait européenne. Quant aux femmes, quoique d'un type relativement inférieur à celui des hommes, elles avaient l'air doux et les contours assez gracieux. Leurs formes n'avaient rien de fatigué comme cela se voit chez quelques peuples sauvages. Coiffées et vêtues avec une certaine coquetterie, elles plaisaient en somme, et n'avaient rien qui repoussât.

Quant au costume des hommes et des femmes, c'était à en mourir de rire. Au lieu de vêtemens sauvages, du *maro* et du manteau d'écorce d'arbre, ancien pallium des Hawaiiens, que quelques-uns d'entre eux portent même encore, je trouvai dans Honou-Rourou l'amalgame le plus grotesque et le plus plaisant de l'habillement européen enté sur du sauvage. On eût dit vraiment une mascarade de carnaval. Chacun avait un lambeau de notre costume, mais unique, sans l'accessoire et l'assortiment. Ici se pavanait un grand diable, à la taille de tambour-major, qui portait sur la tête un chapeau à plumet et à torsades, avec le reste du corps découvert, si ce n'est vers les parties sexuelles; là un autre se présentait avec une veste rouge à boutons d'or, et quelques guenilles dans le bas; celui-ci n'avait que le pantalon; celui-là marchait nu avec des bottes à l'écuyère, ou des escarpins de fashionable. Ailleurs le luxe allait plus loin : l'insulaire portait des bas de soie, avec une simple natte sur les reins; ou bien encore il endossait un habit de général, mais l'habit seul, puis il y ajoutait un poignard ou un sabre en ceinturon. Il en était peu, au milieu de ces étranges travestissemens, qui eussent le bon esprit de garder leur vêtement primitif, composé de nattes souples et bariolées.

Nous étions déjà loin de notre point de départ, attirés d'une chose vers l'autre, curieux de voir et de recueillir. Enfin Philips me demanda grâce, il était essoufflé : nous regagnâmes la maison du consul. Du plus loin que Pendleton m'aperçut, il accourut vers moi. « Je vous présenterai, dit-il, à l'un de mes bons amis de l'archipel; au roi actuel lui-même, à Kau-ike-ouli. Il est à Hono-Rourou, et nous avons obtenu audience pour demain. Les rois de l'Océanie sont de fort accommodans seigneurs. Ils sont armateurs, négocians, constructeurs. Je suis en compte courant avec celui-ci. Il nous recevra en bon prince. »

En effet, le jour suivant, le gouverneur de Hono-Rourou, Boki, se rendit à bord de *l'Oceanic* pour conduire le capitaine à l'audience du monarque. Le cérémonial accoutumé fut suivi en cette occasion : sept coups de canon saluèrent la venue du grand fonctionnaire. Boki, homme de haute taille et de vaste corpulence, me parut d'une intelligence médiocre et d'une capacité vulgaire. Il était le cadet et le successeur du fameux Karaï-Mokou, plus connu sous le nom de Pitt, qu'il avait accepté, et ancien ministre du grand Tamea-Mea, civilisateur de Hawaii. Ce Boki était le même chef qu'avait baptisé le chapelain de *l'Uranie*, corvette française commandée par M. de Freycinet, dans son voyage autour du monde.

Quand l'étiquette de l'entrevue eut été réglée, nous nous embarquâmes dans la yole qui fut

Digitized by Google

saluée à son tour par *le Tamea-Mea*, vaisseau amiral de la marine hawaiienne. Boki ne voulait pas rester en arrière de politesses avec Pendleton. Bientôt notre cortége, grossi du consul Jones, chemina avec un certain appareil vers la résidence royale. Malgré le bâton des officiers de police, chargés de balayer les routes et d'imposer le respect, des nuées d'enfans venaient gambader autour de nous et s'enchevêtrer dans nos jambes.

Nous arrivâmes ainsi devant une grande porte blanche qui formait la limite de la résidence royale. Elle s'ouvrit pour nous seuls, et bientôt il fut possible de voir que Kau-ike-ouli avait voulu nous ménager la surprise d'une pompe vraiment royale. Sur la place qui entourait son palais, sa garde était rangée sous les armes et sur deux files de cent hommes chaque : les soldats étaient revêtus d'un uniforme blanc complet, avec des paremens et des revers écarlates; ils portaient tous des chapeaux noirs. Leur capitaine, le vieux Kahouhou, se distinguait des autres par un magnifique frac rouge, bordé de galons d'or. Il brandissait son épée nue avec un air martial. Quand nous passâmes devant ces deux files, on nous présenta les armes. Plus loin et à la porte même du palais, nous rencontrâmes le chef de ces troupes, le général Ke-koua-noa en magnifique costume de général anglais, avec de brillantes épaulettes. Ce fut lui, qui présentant la main au capitaine Pendleton, l'introduisit dans le palais. Je suivis avec M. Jones et Philips, qui me poussant par le coude : « Ce moricaud de général, me dit-il, a diablement l'air d'une écrevisse qui sort du feu. »

Le palais de Kau-ike-ouli consiste en un seul appartement spacieux, élégant, presque grandiose. Tous les bois qui composent sa charpente, d'une essence noire, dure, solide, sont taillés et disposés avec un fini merveilleux. Les assemblages pratiqués au moyen de fortes tresses de fibres de coco sont blanchis à la chaux, recrépis avec soin, puis raccordés avec élégance. Les couleurs employées dans les diverses parties de la décoration contrastent entre elles, de telle sorte qu'il en résulte un effet général, noble et gracieux à la fois, en harmonie avec la simplicité de l'architecture. Pour remédier à ce qui dépare les cases des autres naturels, la vue à l'intérieur du chaume de la toiture, on a, dans le palais de Kau-ike-ouli, doublé le toit d'un treillage très-élevé, qui forme une espèce de plafond gracieux au regard. Ce treillage est composé de minces lianes étroitement tressées, dont la couleur d'un brun-clair se marie au noir des piliers et au blanc des assemblages. Tout l'intérieur du palais, depuis le plancher jusqu'au toit, c'est-à-dire dans un développement de quarante pieds, est garni de cette manière.

Le plancher du palais est encore une dérogation aux anciennes coutumes, un luxe ignoré des autres indigènes. Au lieu d'un simple terrain nivelé, mêlé d'herbe et de paille, puis solidement battu, comme cela se pratiquait autrefois, la résidence de Kau-ike-ouli a un pavé en pierres, liées avec du mortier et revêtues d'une couche de chaux. Ce plancher reproduit tout le poli et toute la solidité du marbre. On le couvre de nattes aux couleurs variées, qui servent de tapis. La grande salle, longue de 80 pieds, en était jonchée. L'aspect général de cette pièce est sévère et somptueux. De chaque côté, de larges et belles fenêtres; aux deux extrémités des portes, ornées de fort jolies glaces, avec leurs rideaux en damas cramoisi, d'élégantes tables à colonnes, de larges trumeaux; une rangée de lustres en cristal, tombant du plafond et alignées au milieu de la salle; des candelabres en bronze doré adhérant aux piliers; enfin les portraits à l'huile du feu roi et de son épouse, exécutés à Londres et richement encadrés : voilà de quoi se composait l'ameublement de la résidence royale, des Tuileries d'Honou-Rourou.

Les formalités préliminaires d'une audience ne sont, à la cour des souverains d'Hawaii, ni aussi longues ni aussi ridicules qu'en Europe. A peine étions-nous entrés que le roi parut. S. M. Tamea-Mea III, plus connue sous son nom individuel de Kau-ike-ouli, alla trôner sur un fauteuil recouvert d'un magnifique manteau de plumes jaunes. Il portait le grand uniforme de Windsor avec des épaulettes en or, présent de Georges IV, et par-dessous, veste, culotte, bas et escarpins de soie blanche. C'était le luxe le plus raffiné des majestés européennes, un costume de grand-lever ou de réception d'apparat. A droite de Kau-ke-ouli, s'étalaient dans toute leur ampleur la régente Kaahoumanou, les deux ex-reines, Kinau, aujourd'hui femme du général Ke-koua-noa, et Ke-kauroouhe, femme de Kanaina; puis à une certaine distance, s'alignaient le long des parois, debout et dans une attitude respectueuse, les différens chefs du pays et les principaux officiers du palais, tous dans leur plus brillante toilette.

Une double rangée de chaises était disposée, tant pour nous que pour d'autres Européens, avec qui nous devions partager la faveur de l'audience royale. A peine Kau-ike-ouli eut il aperçu Pendleton, qu'il lui fit signe d'appro-

Digitized by Google

cher, lui toucha familièrement la main, et l'interrogea avec intérêt sur les résultats de son dernier voyage. Présenté à mon tour comme passager du capitaine et comme Français, j'obtins le plus gracieux accueil. « Votre roi ne nous envoie guère de bâtimens, me dit S. M. Hawaiienne. Est-ce qu'il aurait peur de nous? Nous avons pourtant reçu de notre mieux son vaisseau *l'Uranie*, le dernier que nous ayons vu. »

Kau-ike-ouli était un beau jeune homme, grand, de figure gracieuse et ouverte, de manières agréables et polies. Son costume royal l'écrasait un peu, mais quand je le revis plus tard en habit de chasse, avec l'arc, la flèche et le vêtement primitif des indigènes, il me frappa par sa tournure martiale et juvénile, par sa physionomie où respiraient à la fois la douceur et le courage, la bonté et l'intelligence. Ses cheveux frisés étaient d'un beau noir, son front haut et large, l'arc de ses sourcils bien marqué, l'ovale de son visage parfait. Ses yeux avaient de la finesse; sa bouche et son nez, les deux traits les plus disgracieux de son visage, n'étaient pas d'un effet trop outré (Pl. LII—1). Mais ce qui séduisait le plus dans ce roi polynésien, c'était la dignité, la noblesse de ses manières. L'héritier présomptif d'une couronne européenne, préparé au cérémonial des cours par quinze années de leçons et d'apprentissage, n'aurait pas eu plus d'aplomb, plus de convenance, plus de grâce. Dans toutes les questions qu'il nous fit, il sut montrer de la justesse, de l'à-propos et de la sagacité. Son aptitude aux affaires, que M. Fench avait remarquée, lors de son ambassade, je la reconnus, et j'en eus aussi des preuves. A mes yeux Kau-ike-ouli promet un digne continuateur au Napoléon d'Hawaii, à son aïeul le grand Tamea-Mea, que son frère Rio-Rio avait remplacé sans pouvoir le faire oublier. Le jeune souverain poursuivra l'œuvre de civilisation commencée; il complétera cette ébauche de royaume polynésien, faite à l'image des gouvernemens de notre Europe.

La conversation, devenue générale dans la salle d'audience, fut interrompue par le roi lui-même : il vint prendre Pendleton par la main, et le conduisit vers un buffet garni d'un fort bel assortiment de cristaux. Tous les étrangers présens suivirent le prince qui, débouchant un flacon de madère, voulut verser un verre de vin à chacun de nous. La présence de Pendleton nous valait sans doute cette distinction flatteuse. Kau-ike-ouli aimait ce marin; il avait compris combien son caractère était sûr, combien son ame était hardie. Cet amour des sciences que possédait l'Américain n'avait pas échappé au jeune monarque. A diverses reprises, il lui avait fait les offres les plus brillantes. Un jour il se fâcha même fort sérieusement, parce que son ami (il ne l'appelait pas autrement) s'entêtait à refuser le grade de grand-amiral de toute la marine hawaiienne.

Après une heure d'audience, nous partîmes; Pendleton seul resta; on voulait le retenir en famille. Les mêmes honneurs qui nous avaient été rendus à l'entrée saluèrent notre sortie : la garde, alignée dans la cour du palais, nous présenta de nouveau les armes. Rien ne manquait à l'illusion; nous aurions pu nous croire à Saint-James ou au Carrousel.

C'était pourtant le même peuple que Cook avait trouvé sauvage il y a soixante ans. Quelle transformation étonnante et prompte! Quels résultats prodigieux! Quelle aptitude merveilleuse à oublier la vie ancienne pour accepter une vie nouvelle! Quelle puissance d'imitation! Au lieu de huttes, un palais; au lieu de sauvages armés de flèches, une milice régulière; puis une cour, une salle magnifiquement meublée, une audience dans toutes les règles! C'était à en rester stupéfait. Une question reste à poser maintenant. Les ressources territoriales de ces îles suffiront-elles pour payer long-temps ce petit luxe européen? L'Angleterre, après avoir importé ses mœurs, sa langue, sa religion, ses usages à Hawaii, pourra-t-elle y créer un commerce qui y perpétue cette tendance? Aura-t-elle long-temps un intérêt à venir porter aussi loin des ameublemens et des habits d'Europe; et qu'acceptera-t-elle en retour? Ces pensées me saisirent alors; mais je ne devais y répondre que plus tard à l'aide de M. Jones et de Pendleton.

Ce dernier avait fort affaire dans ce moment pour suffire à toutes les politesses des grands dignitaires de la cour et de leurs nobles épouses. Il avait déclaré qu'il ne ferait aucune visite sans moi; j'étais devenu son compagnon obligé, son autre lui-même. Aussi me fit-on le jour suivant l'accueil le plus empressé chez le général Ke-kouanoa. Quand on nous annonça à lui, il se promenait dans un vaste enclos, autour duquel étaient disséminées comme autant de pavillons les pièces diverses de son logement; ici la chambre à coucher, là le salon de cérémonie; plus loin la cuisine, ailleurs la salle à manger. Il nous reçut dans cette dernière pièce reconnaissable à un vaste buffet et à une table en bois du pays. A chaque extrémité de la salle, une large porte l'aérait dans toute son étendue; de

Digitized by Google

fort belles nattes couvraient le sol. Au centre une large banquette avec un fourreau de damas jaune et des fauteuils disposés de chaque côté, formait une espèce de divan, placé de façon à ce que la brise extérieure vînt s'y jouer et rafraîchir les personnes assises. Un autre divan régnait sur l'un des côtés de la salle; mais celui-là arrangé suivant l'ancienne méthode du pays, en jolies nattes de pandanus. Du côté opposé, un rideau en indienne rouge, restant à deux pieds au-dessus du sol, se soulevait par intervalles, se gonflait comme un ballon au vent extérieur, puis trahissant sa consigne, laissait de temps à autre à découvert le boudoir de la générale, de madame Ke-koua-noa. Les seuls meubles que j'y entrevis consistaient en une table à écrire, élégante et simple, chargée de papiers et de livres en idiome du pays.

La fée du lieu n'était point alors dans son temple : à peine avait-elle appris notre venue, qu'elle était accourue pour nous recevoir, tenant à la main un petit manuscrit relié, qui contenait l'évangile de Saint-Luc, traduit en hawaiien. La toilette de la dame était trop soignée pour que nous n'en prissions pas quelque chose pour nous. Elle s'assit à nos côtés avec une grâce familière, avec une aisance qui ne manquait pas de comme il faut. Grâce à Ke-koua-noa qui savait quelque peu d'anglais, nous pûmes engager l'entretien et prolonger cette visite.

Le général poussa plus loin encore la bienveillance à notre égard; il voulut nous servir de guide et d'interprète dans les visites qui nous restaient à faire. Avec lui nous allâmes chez l'autre veuve du roi, l'ex-reine Ke-kau-rouche, qui nous présenta à son époux Kanaina. Tout annonçait aussi l'aisance dans cette habitation : deux enfans, un petit garçon et une petite fille vêtus à l'européenne, jouaient sur les genoux de leur grand'maman. Là, comme chez Ke-koua-noa, comme chez le roi, comme dans toutes les maisons des grands du pays, le verre de madère nous fut offert, et le refuser eût été presque une impolitesse.

Quand notre tournée fut achevée, quand nous fûmes entrés dans cinq ou six habitations d'officiers de la cour, Pendleton témoigna le désir de retourner chez le consul. Sur la route nous fîmes encore une halte à l'imprimerie des missionnaires. Un grand nombre de naturels, debout devant les casses ou à côté des presses, s'occupait de la composition ou du tirage. Les ouvrages en main consistaient presque tous en œuvres évangéliques; rien sur les sciences, rien sur l'industrie, rien sur les arts et métiers.

Nous nous trouvions alors sur la grève, et à deux cents pas au plus de la maison de M. Jones, lorsqu'au coin d'une case et à l'ombre d'un cocotier, j'aperçus mon Philips qui fumait nonchalamment sa pipe. Une femme du pays, jeune et avenante, était à ses côtés, accroupie à la façon des naturels. Il y avait dans les yeux de cette créature une telle expression de prévenance inquiète, de désir de plaire; dans l'attitude du gros Philips, quelque chose de si conquérant, que je devinai sur-le-champ le fond de l'aventure. Un pacha dans son harem n'aurait pas gardé plus de dignité impassible. Pendleton, l'ayant aperçu presque en même temps que moi, se mit à partir d'un éclat de rire. « Encore une! dit-il; ce démon de Philips se ménage des consolations partout. Quand nous quitterons l'Océanie, il y laissera une légion de veuves. » Nous laissâmes ce sultan à ses affaires, et rentrâmes dans la maison du consul.

Boki nous y attendait : il venait de la part du roi nous proposer, pour le jour suivant, une grande partie de campagne où toutes les dames de la cour devaient assister. Le rendez-vous était dans la délicieuse vallée de Nououanou, où Kau-ike-ouli avait une fort belle résidence. Cette vallée ne se trouvait qu'à une couple de lieues du Pari, pic élevé qui surplombe l'Éden d'Oahou et de tout l'archipel d'Hawaii, un pays fécond en beautés naturelles, fort célébré par les indigènes, et désigné à l'admiration des Européens. La partie fut donc acceptée avec enthousiasme. M. Jones devait en être, Pendleton aussi; quelques Européens de la résidence, quelques capitaines de navires anglais y avaient été conviés également. On conspira contre le bonheur de Philips; on voulut l'arracher aux mollesses de la Capoue océanique; on s'engagea pour lui de telle sorte qu'il ne put reculer.

Au jour naissant, les chevaux des écuries royales étaient devant notre porte, et des palefreniers les maintenaient par la bride. Dans le nombre de ces montures, il y en avait de fort belles : on m'offrit un joli alezan, svelte, bien dressé, petit, mais gracieux d'encolure. Je fus bientôt en selle et prêt à partir. M. Jones et Pendleton venaient de me rejoindre, quand nous entendîmes partir derrière nous d'effroyables jurons. C'était Philips que deux palefreniers avaient, à grand'peine, hissé sur un bidet fringant. Il venait de s'installer enfin, après avoir cherché long-temps son équilibre. Par malheur nous avions quelque peu d'avance, et quand sa bête prit le trot pour nous rattraper, le malheureux cavalier, secoué d'une épouvan-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Kau-ike-ouli Roi des Iles Hawaii.*

1. Kau ike-ouli, Rey de las Islas Havai



2. *Chapelle & Palais du Gouverneur de Oahou.*

2 Capilla y Palacio del Gobernador de Oahou.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

table manière, oscillant de çà de là, entraîné à droite et à gauche par son énorme ventre qui ne retrouvait plus son aplomb, crut que sa dernière heure était venue, voua son ame à Dieu, pesta, jura, en se cramponnant, tantôt au pommeau de la selle, tantôt aux fontes, puis à la crinière du bidet. Il arriva ainsi jusqu'à nous à demi-mort, sauvé miraculeusement d'une chute. « Diable de tangage! disait-il; a-t-on vu un navire dur à la mer comme celui-là? Je débarque, goddam! je débarque. » Nous eûmes toutes les peines du monde à l'empêcher de mettre pied à terre. Il ne se décida à continuer la route que sur ma promesse formelle d'aller toujours au pas à côté de lui, et de saisir la bride de son bidet s'il prenait le trot. A ces conditions, il risqua encore l'aventure.

Cependant d'autres préparatifs avaient lieu au château. La famille royale possédait autrefois des équipages, et entre autres un fort élégant cabriolet dont la régente aimait à se servir. Elle se faisait conduire à sa maison de Manaó par le général Ke-koua-noa, qui passait pour un habile automédon. Mais divers accidens avaient un peu refroidi ce goût pour les courses en voiture. Un jour, dans un chemin qui confinait à des champs de taro, le général n'ayant pas pris garde à une fosse d'eau bourbeuse, le cabriolet fut couché sur le côté, et ces deux corps énormes, dont chacun pesait au moins trois cents livres, furent engloutis dans la fange jusqu'à la ceinture. Le même malheur se répéta dans la ville même, au tournant d'une rue; et dès-lors, confiné sous la remise, le cabriolet perdit la faveur de la régente. Il fut disgracié à toujours. A sa place, on installa une modeste carriole à deux roues, traînée par deux femmes couvertes d'une peau de bouc, apprêtée en guise de harnais. Encore la régente renonçait-elle quelquefois à ce moyen de transport. Quand nous arrivâmes devant le palais, nous la trouvâmes installée dans une brouette: tenant une ombrelle à la main, elle était entourée de six ou huit serviteurs robustes qui devaient, les uns porter les objets à son service, les autres pousser dans des sentiers étroits le char où elle s'étalait en toute sûreté.

Il n'en était pas ainsi de la princesse Harrietta; ou plutôt Naheina-Heina, la sœur du roi, et, s'il faut en croire les bruits d'Hono-Rourou, liée au monarque par des rapports moins orthodoxes, jeune et jolie personne de dix-huit à vingt ans, aux longs cheveux bouclés, à la figure spirituelle et gracieuse (Pl. LII—3). Vêtue d'un manteau de satin écarlate, et coiffée d'une espèce de bandeau de soie, elle était montée sur une petite jument pleine de feu qui piaffait dans la cour du château. A côté de la princesse figurait son secrétaire Maaro, et derrière se groupaient une douzaine d'élégans gardes-du-corps formant sa suite.

A son tour, le roi parut sur un cheval gris et entouré d'une trentaine de jeunes cavaliers, tous seigneurs distingués de la cour et compagnons de plaisir du souverain. Notre caravane se composait ainsi d'une centaine de personnes, tant à pied qu'à cheval.

Dès que Kau-ike-ouli nous eut aperçus, il vint à nous, secoua amicalement la main de Pendleton et adressa ensuite à chacun quelques paroles affectueuses. Pendant ce temps, les serviteurs s'attelaient à la brouette de la régente; la princesse Naheina-Heina rajustait sa coiffure et disposait sa robe de manière à ce que rien n'eût à souffrir d'une longue course; les palefreniers visitaient les brides et les mors; les porteurs de bagages et de provisions s'ébranlaient avec leur charge. Au milieu de ce mouvement d'hommes et de chevaux, mon Philips commençait à douter de nouveau de son équilibre. Electrisé par la présence de tant de camarades, son petit bidet ne se possédait plus; son cavalier avait beau lui crier: *Stop!* comme s'il se fût agi d'une ficelle de loch, le mutin ne s'en évertuait que davantage. « Vous resterez toujours près de moi, me disait alors le marin avec une angoisse évidente; vous me le promettez, n'est-ce pas? — Oui, Philips, rassurez-vous. »

Il était dix heures du matin quand la cavalcade s'ébranla. La plupart de ces seigneurs hawaïens étaient de fort bons écuyers; ils maniaient leurs montures avec un aplomb et une grâce remarquables. De temps à autre, en vrais étourdis, ils quittaient la route et se lançaient au grand galop à travers la vallée; puis, après quelques manœuvres d'hippodrôme, ils venaient se remettre dans notre chemin. Le roi lui-même, passionné pour l'équitation, n'était pas des derniers à se signaler dans ces exercices de voltige. Habile cavalier, formé aux bonnes traditions hippiques par un groom venu de Londres, il excellait à dompter et à manœuvrer un coursier.

Dans une de ces excursions à travers champs, un jeune seigneur, lancé au galop, frôla mon cheval, et, quoique je le tinsse assez fortement en bride, il partit. Presque malgré moi je me trouvai emporté dans la plaine. Là pourtant je songeai à Philips, et fis volte-face. Il était trop tard;

Digitized by Google

le malheureux gisait sur le revers du fossé que son bidet avait voulu franchir après le mien. Sans contusion, sans blessure, il regardait courir sa bête qui nous rejoignit, après lui avoir fait vider les arçons. Au retour je le trouvai furieux, et résolu à faire plutôt le reste de la route à pied qu'à risquer une nouvelle chute. On le consola, on le plaignit; on alla même jusqu'à disposer pour lui une brouette vide qu'on avait apportée comme rechange. Mon Philips s'installa bravement dans ce petit chariot, et bientôt, voituré par de vigoureux domestiques, il marcha de conserve avec la régente, avec qui il aurait pu lutter pour l'ampleur et le développement des formes abdominales. Libre alors, et n'ayant plus rien à la remorque, je me mêlai à la foule des cavaliers aventureux.

La plaine venait de finir; nous gravissions une région montueuse coupée de ravines et de torrens. Ce chemin raide et escarpé dura pendant plusieurs milles, et à mesure que nous avancions, le bassin qui se déployait à nos pieds prenait plus de développement et d'étendue. La vallée d'Hono-Rourou avec ses plantations, la ville avec ses cases, la baie avec ses navires; puis au bout de tout cela, la grande ceinture d'eau autour de ces côtes : voilà de quoi se composait le majestueux panorama qui se déroulait à nous. Kau-ike-ouli jouissait des impressions que me causait ce spectacle. Me voyant en extase à chaque coude de chemin où le paysage se combinait sous un nouvel aspect, il venait me rejoindre, m'aidait du geste à trouver les points saillans, m'orientait avec une complaisance infinie. J'avais trouvé le moyen de m'en faire un ami en admirant la terre où il régnait. Désormais il chemina à mes côtés. Parvenus à un vaste plateau situé au milieu de ces gorges, il s'arrêta, et appelant mon attention sur la localité, il m'expliqua, à l'aide de signes, qu'une mémorable bataille avait été donnée sur ce terrain. Quelle bataille! La pantomime ne pouvait guère l'exprimer. Pendleton qui survint me mit au fait. C'était l'action finale et éclatante par laquelle le grand Tamea-Mea s'était rendu seul maître de toutes les îles Hawaii. Sur cette place, il avait défait et anéanti son dernier concurrent, le roi de Oahou. Trente-six ans s'étaient écoulés depuis cette affaire, mémorable dans les fastes des insulaires, titre héréditaire et glorieux pour la dynastie régnante. Aussi, quand il chercha à m'expliquer les nobles souvenirs attachés à la localité, Kau-ike-ouli prit-il un air grave, recueilli, et presque solennel.

A quelques milles plus loin, la cavalcade fit une halte dans une assez jolie maison de plaisance. Elle appartenait à Boki, qui nous en fit dignement les honneurs. Le lieu était agreste, touffu, entouré de ruisseaux qui bruissaient sur leur lit rocailleux, tantôt tourbillonnant en nappe, tantôt s'élançant en cascades. De l'ombre, de l'eau, de la brise fraîche et de l'air embaumé; des jardins, des vergers, des cases charmantes, c'était plus qu'il ne fallait pour nous retenir pendant quelques heures, alors même qu'un excellent repas, préparé d'après la méthode indigène, ne nous eût pas conviés à y rester.

C'est de là que nous devions nous rendre au Pari, le pic romantique de Oahou. Pendleton devait d'abord m'y accompagner seul; mais la princesse Naheina-Heina voulut à toute force être des nôtres. Philips s'estima heureux de pouvoir rester en place. « Je suis affourché ici, dit-il; j'ai fini ma croisière. Reprenez la mer si vous voulez. » Nous partîmes avec trois ou quatre serviteurs.

Notre route fut poussée d'abord à travers une suite de ravines et de fourrés épais. Au milieu de ces gorges, l'air était à peine agité, et le feuillage des arbres ne tremblait pas. Aussi n'éprouvai-je qu'un sentiment d'incrédulité, lorsqu'au bout d'un mille ou deux, la princesse nous invita à mettre pied à terre et à nous défier de la violence du vent. Au lieu de descendre de cheval, je continuais ma route, lorsque tout-à-coup, en tournant l'angle d'un rocher, un souffle d'ouragan vint m'assaillir avec une vigueur telle, que j'eus à peine le temps de me cramponner à un bloc de pierre. Le bruit du vent dans cet endroit avait le ronflement d'un cratère et le bourdonnement d'une chute d'eau. A la surprise bientôt se joignit l'effroi. J'étais sur le bord d'un précipice taillé à pic dans une profondeur de mille pieds. Le roc formait un mur volcanique, au bas duquel s'étendait la vallée, la vallée riante et féconde. Le sifflement du vent et l'aspect de l'abîme me firent reculer d'épouvante : je saisis le rocher dans une étreinte frénétique, et, tout brave qu'il était, Pendleton en fit autant. La tête lui tournait, à lui marin; qu'on juge de ma position! Quant à la princesse, elle était là comme dans un salon, presque penchée vers le précipice, comme un oiseau prêt à prendre son vol.

Voilà ce qu'était le Pari, une aire de vautours, un belvéder aérien d'où toute une immense vallée se déployait au regard. Le spectacle frappait d'admiration et de terreur. Sous nos pieds

Digitized by Google

des plaines cultivées, des villages populeux; avec un ruban d'argent qui révélait des récifs, et une bande d'azur qui encadrait le tout; puis à droite et à gauche de nous, des pics à toute vue, des aiguilles granitiques qui montaient au ciel, ici en cônes, là en pyramides, couvertes presque toutes de verdure jusqu'à leur sommet; enfin, sur un plan un peu plus éloigné, une suite de crêtes de montagnes formant en perspective une sorte d'arc peu concave qui allait mourir de chaque côté vers la mer, en promontoires escarpés et pittoresques. Ces deux pointes étaient accompagnées d'îlots et de rochers détachés qui n'étaient évidemment que des fragmens du bloc primitif. Derrière nous gisaient la vallée que nous avions traversée, les bois, la maison de Boki, le port d'Hono-Rourou, le tout en miniature, et bordé encore par cet immense et inévitable Océan.

Entre ces deux perspectives presque sans bornes, sur cette crête qui dominait deux zônes de Oahou, les impressions ne s'absorbaient pas toutes dans les choses lointaines. La violence du vent soulevait autour de nous, et nous jetait au visage par tourbillons, des feuilles, du sable, des pierres même, tandis que, poursuivant dans l'air des cercles rapides et infinis, les pétrels et les phaétons, oiseaux au cri monotone, jouaient sur l'abîme ou autour de l'aiguille des pics.

C'était là pourtant, sur cette pointe de roc, que s'était passé l'épisode le plus saisissant de la dernière guerre. Après le combat horrible dont nous avions naguère parcouru le théâtre, quand Tamea-Mea eut taillé en pièces les troupes du roi de Oahou, trois cents soldats du parti vaincu opérèrent leur retraite dans la direction du Pari. Arrivés sur la crête du mont, et près de tomber au pouvoir de l'ennemi, ces braves, plutôt que de se rendre au vainqueur, se précipitèrent tous dans le gouffre, l'un après l'autre.

Après quelques minutes de halte sur le Pari, nous redescendîmes pour regagner la maison de plaisance où nous attendait la royale compagnie. Je retrouvai mon Philips enchanté d'un excellent repas qu'on lui avait fait faire, et disposé à pardonner à tout le monde, excepté au bidet qui l'avait désarçonné. On le replaça dans sa brouette, et nous reprîmes le chemin de la ville où nous arrivâmes au soleil couchant. Un souper était préparé au palais par ordre du roi, et toute la cavalcade se trouvait conviée.

A neuf heures on se mit à table. Le couvert était splendide et royal. Des porcelaines de Chine, des cristaux, de la vaisselle plate, rien n'y manquait. Trente serviteurs en livrée circulaient dans la salle. Le repas fut à trois services; le premier en mets froids, jambons, saucissons, langues préparées, biscuits, beurre, etc.; le second en café, thé, et diverses sortes de gâteaux; le troisième en fruits, melons, raisins, bananes, etc., le tout arrosé de cidre et de diverses sortes de vins. Ce dernier article n'était pas d'un choix merveilleux. Kau-ike-ouli, mauvais dégustateur, il faut le croire, avait été indignement trompé par ses fournisseurs. Les flacons portaient bien des étiquettes respectables, telles que *Bordeaux*, *Madeira*, *Alicant*, *Champaign;* mais c'était là de menteuses enseignes. Le bordeaux, l'alicante, le champagne, le madère de la table royale me parurent fortement suspects de manipulation indigène; peut-être même n'avaient-ils rien d'étranger au pays que leur titre et leur enveloppe. Malgré ce petit mensonge, le repas fut gai, libre, familier, même un peu bavard. On porta des santés à S. M., qui les accueillit d'une façon toute aimable; après quoi le signal du départ ayant été donné, chacun se retira vers son logement.

D'autres excursions intérieures marquèrent encore mon séjour à Honou-Rourou. L'une d'elles me conduisit au lac salé, l'une des principales curiosités de l'île. A vol d'oiseau, ce lac est à quatre milles tout au plus de la ville; mais la distance se double presque par les détours qu'il faut faire pour y arriver. Notre itinéraire nous fit longer d'abord une des merveilles du pays, la vigne de M. Marini, qui produit assez de raisin pour faire plusieurs pipes de vin. Le long de la haie qui la bordait, des roses de Damas tranchaient avec leurs nuances saillantes sur la fleur pâle et jaune du cotonnier. Le vignoble était aussi jonché d'ananas, dont les fruits, là en fleurs, ici tout-à-fait mûrs, se présentaient dans tous les états de maturation et de croissance intermédiaires. Un peu plus loin, nous franchîmes un torrent auquel la vanité nationale a affecté le nom de rivière. Près du port, c'est un ruisseau de quelques toises de large sur dix pieds de profondeur; mais plus haut, divisé en deux filets d'eau, on le franchit souvent à pied sec, toujours à gué. Ce qu'on nomme rivières, dans tout l'archipel d'Hawaii, n'a pas un autre lit et un autre cours que le torrent d'Hono-Rourou.

Au-delà de vastes plantations de taro (*arum esculentum*), se présenta à nous une plaine aride et dépouillée, offrant çà et là quelques maigres arbustes, d'une végétation étiolée et maladive; puis, au bout de deux milles, le ter-

Digitized by Google

rain coupé brusquement à pic nous montra à cent pieds plus bas une délicieuse Tempé, plantée de bouquets de cocotiers, et baignée de ruisseaux frais et calmes. Descendus au sein de ce vallon ravissant, nous suivîmes les méandres de ses taillis et de ses allées. Çà et là, d'immenses blocs de lave noirâtre indiquaient qu'un volcan avait dû exister non loin de là, et parfois encore, surtout vers notre gauche, des parois basaltiques, hautes de plusieurs centaines de pieds, se dressaient à pic ou se courbaient en arceaux sur nos têtes. La dernière portion de cette ravine est fort difficile à gravir, à cause de son escarpement; mais combien nous fûmes payés de nos fatigues, quand, arrivés sur la plate-forme, nous découvrîmes presque toute la zône de l'île située sous le vent, et à nos pieds même, l'objet de notre course, le lac salé!

Ce lac a environ deux à trois milles de circuit; mais son eau en général est peu profonde. Comme les bords et le fond sont entièrement couverts de sel, cette cristallisation vue de loin présente l'aspect d'un étang glacé étincelant au soleil et recouvert d'eau quelque temps avant le dégel. Arrivé sur le côté méridional du lac, j'y recueillis quelques beaux échantillons de sel dont les cubes s'étaient comme incrustés dans des cailloux, sur des plantes, et même sur des branches d'arbres, qui, placées à la surface de l'eau saumurée, avaient retenu et saisi la cristallisation. Cette action est si rapide et si fréquente, que ces incrustations seules donneraient une abondante récolte de sel. Nos salines du Midi présentent le même incident.

A notre retour dans la vallée des cocotiers, nous y trouvâmes le digne gouverneur Boki, qui était venu s'y installer pour deux ou trois jours, et cela non sans cause. Il avait vendu à un capitaine anglais quatre cents barils de sel à raison de trois dollars le baril, excellente et rare aubaine qu'il voulait rendre aussi fructueuse que possible en la surveillant de ses propres yeux. Quand j'arrivai, il avait rassemblé autour de lui ses ouvriers pour leur donner ses instructions finales. Ils partirent et j'acceptai alors une petite collation improvisée que m'offrit le gouverneur d'Hono-Rourou. Des melons d'eau, des cocos pleins d'eau limpide et fraîche, me servirent à la fois de mets et de boisson.

Il ne me restait plus que deux points assez curieux à voir, la baie de Waï-Titi et la vallée d'Oua. Le circuit de la baie n'offrait rien de bien saillant; mais à un mille plus loin, dans les bois qui couvrent le pied du promontoire de Diamond-Hill, existaient les ruines d'un *heiau*, qui fut autrefois le plus célèbre temple de Oahou : j'allai le visiter. C'était un lieu recueilli, solitaire, encaissé dans la lave: nul arbre au milieu, quelques plantes rabougries, quelques arbustes chétifs seulement. La nature morne et sévère du lieu semblait avoir été choisie pour s'harmonier avec le temple. De l'édifice, il ne restait plus que l'enceinte, et, d'après mes calculs, elle pouvait avoir vingt toises de longueur sur dix de large. Trois côtés seuls avaient encore des murs, hauts de six pieds, sur trois pieds d'épaisseur à la base et trois au sommet. Les pierres, d'une teinte brune et d'un grain volcanique, étaient assemblées avec beaucoup de régularité. La face occidentale, laissée ouverte dans le milieu, servait d'entrée au temple, au moyen de trois larges terrasses, se succédant à intervalles égaux.

Divers édifices, servant de chapelles ou d'autels, existaient autrefois dans cette enceinte; mais à l'heure où je la visitai, des débris de noix de cocos, des fragmens d'os humains, indice irrécusable des sacrifices anciens, rappelaient la destination primitive du heiau. Mon guide, ancien prêtre du lieu, aujourd'hui chrétien fervent, m'avoua, non sans quelque difficulté et avec toute l'apparence du remords, qu'il avait naguère fonctionné plus d'une fois sur ces autels ensanglantés. C'était dans ce sanctuaire de mort que, vingt-cinq ans auparavant, dix hommes avaient été sacrifiés aux dieux, à l'effet d'obtenir d'eux la guérison de la reine Keopou-Olani, devenue chrétienne depuis, et la plus chaude protectrice des missionnaires.

La vue est admirable du haut des terrasses de ce heiau. On découvre de là Hono-Rourou, la baie et les campagnes de Waï-Titi; plus loin des coteaux bruns qui avoisinent le lac salé; enfin la chaîne de montagnes qui forme la charpente du nord de l'île. A l'est, la scène change de caractère; elle a de sombres et sauvages beautés, les déchiremens du promontoire de Diamond-Hill, la nudité du lieu, dépouillé d'arbres, l'escarpement de la montagne, ses bizarres configurations, sa cime pelée et morne. Les sensations qui naissent de cet ensemble sont un religieux recueillement mêlé de terreur. Décidément, en choisissant ce lieu pour leurs effrayans mystères, les prêtres n'avaient pas compté pour rien cette majestueuse et sévère nature.

On m'avait aussi indiqué la vallée d'Oua, plus voisine encore d'Hono-Rourou, comme un site délicieux. J'y poussai un jour ma promenade. Cette vallée est encore une terrasse naturelle,

Digitized by Google



3. La Princesse Naheina-heina.

3. La Princesa Naheina-heina



4. Vallée de Oua.

4. Valle de Oua

Digitized by Google

Digitized by Google

ménagée au fond d'un ravin que surplombent deux hautes montagnes. Leurs parois s'élèvent en formant si peu de talus, que la vallée, à à l'abri du soleil, jouit d'une fraîcheur et d'une ombre presque constantes. Dans trois directions, elle n'a qu'un mur de rochers pour perspective; mais du côté d'Hono-Rourou, une petite échappée laisse voir les cases de la ville et les bâtimens de la rade (Pl. LII — 4). Si l'on voulait gravir ce rempart de lave qui encaisse la vallée dans sa hauteur de mille pieds, on jouirait encore d'un de ces magnifiques points de vue, si fréquens dans la montueuse Oahou.

Ainsi, dans la première semaine, je procédai à la reconnaissance de ces contrées nouvelles, par l'examen du terrain, l'aspect de la campagne, et le caractère des anciens monumens indigènes. Je tenais à deviner d'abord, sous cette couche encore bien mince de civilisation moderne, l'état ancien de ce peuple et de ce pays. Quand ce premier travail fut fait, j'en vins à la situation actuelle, à la physionomie présente de ce royaume au berceau, à son organisation politique, sociale et religieuse. Là je rencontrai les missionnaires à qui il avait été donné de changer la face de Hawaii. Quoiqu'ils missent parfois de l'exagération dans des récits personnels, j'aimais à recueillir de leur bouche le détail de toutes les épreuves par lesquelles ils avaient passé, des obstacles qu'ils avaient vaincus, des persécutions qu'ils avaient subies. Un peu d'ambition sans doute pouvait se mêler à la pensée pieuse de propagande chrétienne; mais il n'en fallait pas moins reconnaître au fond tout le mérite d'un dévouement apostolique qui venait s'exercer aussi loin. D'ailleurs la domination elle-même était pour ces évangelistes moins un but qu'un moyen. Il fallait, pour arriver à civiliser et prêcher ce peuple, se rendre entièrement maître de lui, acquérir une certaine puissance temporelle pour agir avec plus d'autorité dans les choses du ressort spirituel.

Les Européens résidant dans les îles Hawaii, ne comprenant pas toujours, ou ne voulant pas expliquer dans son sens le plus noble la conduite des missionnaires, les taxaient de tendance ambitieuse, d'exagération dans leurs doctrines, de conduite impolitique; ils les accusaient de sacrifier quelquefois les intérêts commerciaux des colons anglais ou américains à des considérations d'ordre religieux; ils disaient qu'à l'exemple de leurs collègues de Taïti, ils visaient à s'attribuer peu à peu le monopole du pouvoir, en ne laissant au roi et à ses dignitaires que le rôle de souverain nominal, à leur dévotion et à leurs ordres. « Long-temps contrariés par la ferme résistance de Tamea-Mea, disaient ces antagonistes des missionnaires, ils ont gagné un terrain immense sous le règne de Rio-Rio, et plus encore pendant la minorité du jeune Kauike-ouli, leur pupille et leur disciple. L'imbécile Boki, alors régent, se laissait abrutir par son penchant pour l'ivrognerie, ou bien absorber par ses affaires de commerce : jamais il n'eût osé prendre une attitude de force et d'autorité contre la tendance des pasteurs. Quelques chefs seuls, à la tête desquels se trouvait Koua-Kini, opposèrent une digue à leurs prétentions. Elles étaient devenues si exorbitantes, qu'un jour ils demandèrent au régent l'expulsion des Français établis dans l'archipel. Peut-être eussent-ils même obtenu cet acte d'ostracisme, si Koua-Kini, se levant dans l'assemblée publique, n'eût défendu les Français contre des exigences rivales. Il parla d'eux en termes flatteurs, rappela les services que le Français Rives avait rendus à Tamea-Mea; il alla plus loin encore: par une espèce de talion, il proposa d'expulser les missionnaires; mais cette motion, repoussée vivement par la reine régente, n'eut aucune suite. Il fut seulement décidé que la terre d'Hawaii resterait libre et ouverte à tous les étrangers, quelle que fût leur patrie. »

Voilà ce que disaient les résidens européens des missionnaires, et à leur tour ceux-ci articulaient d'autres griefs contre les Européens, griefs plus évidens encore et mieux prouvés. « L'inconduite des colons, répliquaient-ils, leur brutalité envers les insulaires, ont plus d'une fois annulé nos efforts, compromis l'avenir de la foi religieuse dans ces contrées, et par conséquent celui de l'établissement commercial. Comment les indigènes d'Hawaii pourraient-ils croire à cette pureté de morale qui caractérise le christianisme, quand, sous leurs yeux, des chrétiens, élevés dans la foi, vivent dans le déréglement et dans l'oubli de toutes les pratiques ordonnées? »

De part et d'autre ainsi on récriminait, et ces controverses ne devaient pas sans doute être un sujet d'édification pour les nouveaux catéchumènes. L'un des griefs les plus actifs des missionnaires contre les résidens, c'était l'opposition que ceux-ci avaient apportée à se soumettre aux lois établies par l'assemblée des chefs indigènes. Ces lois, rendues sous l'influence et d'après la formule même des missionnaires, ne datent que de 1825. Avant cette époque, quelques coutumes locales et les ordres des chefs formaient le seul code du pays, code pratique

Digitized by Google

et non écrit. En 1825, sur l'invitation du commodore Byron, les notables de l'archipel, les fonctionnaires militaires et civils se réunirent afin de discuter une espèce de recueil de lois civiles et criminelles, qui se réduisait à la paraphrase pure et simple du Décalogue, et ne stipulait rien quant à la pénalité. Les résidens européens, instruits de ce projet, le combattirent et firent si bien qu'il fut ajourné. Cependant, en décembre 1829, dans une assemblée solennelle, et malgré l'opposition des colons, quelques spécifications pénales furent admises et promulguées; savoir: pour le meurtre, la mort; pour le vol et l'adultère, la prison. Le jeune roi lui-même, assisté de la régente Kaahou-Manou et du gouverneur Boki, proclama le nouveau code devant le peuple assemblé. On l'imprima sur-le-champ, et on le distribua dans l'île à plusieurs milliers d'exemplaires. Ces premiers articles furent bientôt suivis d'une foule d'autres. Ainsi on punit tour à tour l'ivrognerie, la prostitution, la violation du sabbat tant par des plaisirs défendus que par le travail; on punit aussi les relations illicites entre des personnes non mariées. On arriva de la sorte et peu à peu à faire sévir la loi civile contre tout péché véniel ou mortel, contre la plus petite inobservance religieuse.

Les résidens de leur côté laissaient législater les missionnaires, parce qu'ils supposaient que, faits en vue des seuls naturels, les nouveaux réglemens n'atteignaient qu'eux, et que les Européens n'en étaient pas justiciables. Ils continuèrent donc à agir comme par le passé, ne changeant rien ni à leur conduite, ni à leurs procédés envers les insulaires. Ces procédés, il faut le dire, n'étaient pas toujours selon les conseils d'une sage politique : quelquefois même ils prenaient un tel caractère de brutalité et d'orgueil, qu'on eût pu renvoyer ces civilisés à l'école des sauvages, pour leur enseigner à tenir compte au moins du droit naturel. Des actes de ce genre poussèrent à bout la patience des chefs hawaiiens; ils cédèrent alors seulement aux instances des missionnaires; un édit fut lancé, qui assimilait les étrangers aux naturels pour la juridiction. Le code d'Havaii devenait applicable à tout individu établi sur le territoire du royaume. Entre autres motifs déterminans de cette mesure, il suffit d'en citer un qui les caractérisera tous.

Suivant les anciennes coutumes du pays, tout animal qui brisait les clôtures d'une propriété, et y commettait des dégâts, était adjugé de droit au propriétaire lésé. Le plus souvent néanmoins, le maître de l'animal en était quitte pour la réparation du dommage. On s'arrangeait à l'amiable; on étouffait les plaintes réciproques; on évitait de troubler, pour des misères insignifiantes, la bonne harmonie des divers possesseurs du sol. Un seul colon, un Anglais, d'humeur moins accommodante que les autres, affectait de déroger à cette ligne de sages concessions et de tempéramens conciliateurs. Quand un animal entrait dans son domaine, quel qu'il fût, poule, chèvre ou cochon, il le tuait à coups de fusil. A diverses reprises, il avait ainsi fait de la justice expéditive contre le bétail des naturels, et ceux-ci, exaspérés, lui avaient voué une implacable haine.

La longue plaine qui règne à l'est de Hono-Rourou est banale : propriété commune des habitans, elle sert de pâturage aux chevaux et aux bestiaux de tous les voisins, nationaux ou étrangers. Les plantations qui entourent ce terrain seraient donc exposées aux ravages des animaux qui y paissent, si on ne les surveillait le jour, et si, pendant la nuit, les propriétaires n'étaient obligés de les tenir parqués. Si rigide pour tout ce qui le lésait, l'Anglais l'était moins quand il s'agissait des droits des autres : au lieu de parquer son troupeau le soir, il le laissait libre et vaguant. Aussi advint-il qu'un jour une de ses plus belles vaches à lait, saisie en flagrant délit chez un habitant, fut retenue par lui comme garantie du dommage qu'elle avait causé. C'était une simple représaille. Et encore l'habitant ne voulait-il pas garder la vache; il demandait une simple indemnité. Au lieu de le satisfaire, l'Anglais accabla l'insulaire d'invectives, fit reprendre sa vache de force, et le menaça de mauvais traitemens, s'il prenait une seconde fois pareille liberté. Outré, l'insulaire, à la seconde fois, tua d'un coup de fusil la vache trouvée en récidive. A cette audace inattendue, qu'on juge des fureurs de l'Européen! Il s'élança sur le naturel, aidé de quelques domestiques, lui lia les mains, le bâillonna, l'attacha à la queue de son cheval, et traîna le malheureux, ainsi garrotté, jusqu'à la ville, pendant une lieue environ. Bientôt le pauvre diable ne put suivre le galop du cheval; il tomba et fut impitoyablement traîné. Meurtri par les ruades de la bête qui cherchait à se débarrasser de ce corps oscillant, déchiré par les cailloux du chemin, laissant à chaque pointe de rocher un morceau de son vêtement, un lambeau de sa chair, l'insulaire serait arrivé mort et étranglé à la ville, si un de ses compatriotes n'eût coupé la corde qui le retenait. Malgré le supplice horrible dont il avait failli rester victime, le naturel ne fut pas tenu pour

Digitized by Google

quitte : blessé et à demi-mort, il fut encore arrêté à son arrivée à Hono-Rourou et incarcéré à la citadelle, où ses blessures le forcèrent à s'aliter.

A la suite d'un acte de barbarie pareil, croirait-on que les Européens, assemblés en conseil, se portèrent partie plaignante vis-à-vis des chefs de l'île? Ils prétendirent qu'il n'y avait plus à Oahou sûreté pour les propriétés ; ils signèrent tous, et présentèrent au roi une requête pour réclamer son intervention en leur faveur. La prétention était au moins singulière. Aussi Kau-ike-ouli, averti des détails de l'événement, tant par la rumeur publique que par le récit des missionnaires, n'osa-t-il pas céder cette fois à des exigences qui l'avaient souvent rencontré trop complaisant. Un conseil secret fut tenu, dans lequel on apprécia les griefs des parties : leurs droits, leurs motifs furent discutés d'une manière solennelle ; après quoi une circulaire fut adressée aux Européens en réponse à leur requête, circulaire imprimée par les presses de la mission en anglais et en hawaiien, puis répandue à un grand nombre d'exemplaires dans tout le pays. Ce jugement et l'acte qui en provint étaient le résultat d'une marche tracée par les missionnaires, mais la conduite des Européens aurait mérité qu'on mît à leur séjour des conditions plus sévères encore et plus onéreuses. Un Anglais au Bengale ne se serait pas conduit ainsi vis-à-vis d'un Hindou, un planteur des Antilles n'aurait certes pas maltraité de la sorte le nègre son esclave. A cette brutalité, à cette violation de tout sentiment humain, voici pourtant comment répondait le grand conseil d'Hawaii :

KAU-IKE-OULI, *le roi;* KAAHOU-MANOU, *régente;* BOKI, *gouverneur de Oahou;* ADAMS KOUAKINI, *gouverneur de Hawaii;* MANOUIA, KEKOUA-NOA, HINAU, AÏKA-NAKA, PAKI, KINAU, JOHN II, JAMES KAHOUHOU.

« Oahou, 7 octobre 1839.

» Moi, voici ma décision pour vous. Nous consentons à la requête des résidens anglais, nous accordons la protection des lois : c'est le but de votre pétition.

» C'est pourquoi voilà ma proclamation, que je vous fais connaître, ainsi qu'à tous les hommes des contrées étrangères. — Les lois de mon pays défendent le meurtre, le vol, l'adultère, les prostitutions, le débit des liqueurs fortes dans les distilleries, les amusemens le jour du sabbat, l'escroquerie, et les jeux de hasard les jours du sabbat et les autres jours.

» Si quelqu'un viole ces lois, il est sujet au châtiment, de même pour tout étranger que pour tous les hommes de ces îles : quiconque violera ces lois sera puni.

» Le mariage chrétien est convenable aux hommes et aux femmes. Seulement lorsqu'une femme regarde un homme comme son seul mari, et que l'homme regarde la femme comme son unique épouse, ils sont légalement mariés ; mais si les parties ne sont pas mariées et ne se regardent point comme mari et femme, qu'elles soient séparées sur-le-champ.

» Voici encore notre décision que je vous déclare maintenant. Nous avons vu votre méchanceté jusqu'à ce moment. Vous ne nous avertissiez point que vos vergers et vos enclos étaient *tabou* (sacrés, inviolables), jusqu'au moment où nos animaux sont entrés dans vos plantations ; alors, sans hésiter, vous les avez tués. Mais nous vous avons avertis du tabou de nos cultures long-temps à l'avance, et nous vous avons avertis aussi de retenir vos bestiaux. Nous avons appris que vos bestiaux étaient entrés dans nos cultures et les avaient ravagées ; pour ce motif, quelques-uns de vos bestiaux ont été tués.

» Voici quel était le moyen d'obtenir justice. Si vous jugiez l'homme coupable, vous ne deviez point le punir tout d'abord ; il fallait attendre une consultation de notre part ; puis, si nous l'avions trouvé coupable, nous vous aurions accordé des dommages. Mais non, vous l'avez cruellement et sur-le-champ maltraité. C'est un des crimes de deux d'entre vous. Cependant, nous vous représentons que la blessure d'une bête n'est nullement à comparer à la blessure d'un homme, attendu que l'homme est le chef de tous les animaux.

» C'est notre communication pour vous tous, pères des pays d'où viennent les vents ; ayez pitié d'une nation de petits enfans, très-faibles et très-jeunes, qui sont encore dans les ténèbres de l'esprit ; aidez-nous à faire le bien, et observez avec nous ce qui doit faire le plus grand bien de notre pays.

» Quant à la mort de la vache, elle a péri pour avoir violé le tabou établi pour la protection de la plantation. L'endroit était garanti par une palissade élevée par le propriétaire. Ayant ainsi clos sa propriété, ce qu'il restait à faire était du devoir des maîtres du bétail qui étaient prévenus, par le surveillant de la plantation, de ramener chaque soir chez eux le bétail. Il leur parla ainsi ; mais on n'y eut point égard, et on les laissa libres durant la nuit. Alors

Digitized by Google

le propriétaire de l'habitation songea à obtenir des indemnités, car plusieurs animaux avaient déjà été surpris, et leurs maîtres n'avaient payé aucun dommage; c'est pourquoi le maître de la récolte résolut de tuer l'un des animaux qui la dévastaient. Car il avait été dit que, si quelque animal forçait un enclos et ravageait la récolte, il serait confisqué et adjugé au maître de la récolte. Plusieurs avaient été saisis, puis réclamés, et enfin restitués; cela a été fait maintes fois. Pourquoi alors êtes-vous si prompts dans votre colère? car c'est dans l'enclos même que la vache a été atteinte, puis elle en est sortie. Pourquoi donc votre déclaration mentionne-t-elle que la vache a été méchamment tuée sur le terrain commun? La vache n'aurait pas été tuée pour paître seulement dans le pâturage commun : il est bien connu que c'était dans l'enclos même qu'elle se trouvait, par tous ceux qui prenaient soin de la plantation.

» *Signé* KAU-IKE-OULI. »

Cette pièce, si mesurée, si sage, si remplie d'excellentes raisons, frappa d'un coup inattendu les Européens, laissés jusque-là à peu près libres de faire dans le pays ce qui leur semblait bon. Une chose qui les blessa surtout, fut l'insistance du roi à leur rappeler les lois indigènes, dont jusqu'alors ils avaient décliné la compétence et l'autorité. Il leur importait beaucoup que la publicité donnée à une pareille pièce ne fût pas plus tard invoquée contre eux. Aussi cherchèrent-ils à annuler le précédent : ils firent une foule de démarches auprès des missionnaires, pour qu'ils se refusassent à l'imprimer; mais ceux-ci qui poursuivaient alors la visée contraire, la répandirent à grand nombre. L'édit de Kau-ike-ouli fut bientôt regardé comme le point de départ dans la ligne politique que le gouvernement hawaiien devait suivre vis-à-vis des étrangers. Un autre résultat de cet acte fut de creuser davantage la ligne d'intérêts qui séparait les résidens des missionnaires. Ces dissidences ne peuvent dans l'avenir profiter à personne, et moins aux naturels qu'aux autres. Placés entre deux fractions d'Européens, ballottés de l'une à l'autre, les Hawaiiens se prendront à douter tôt ou tard de notre civilisation, s'ils la voient plus active dans ses haines que dans ses bienfaits, si elle se présente à eux, égoïste, passionnée, haineuse. Il faut espérer mieux de la sagesse des hommes. Trop d'intérêts communs existent entre les missionnaires et les résidens pour que l'harmonie ne se rétablisse pas tôt ou tard.

Parfois encore à des motifs plus graves de désunion sont venues se joindre quelques causes moins avouables et d'un ordre plus personnel. Telle fut entre autres l'origine d'une rancune de toute la famille royale contre les résidens, et surtout contre les Américains. Voici ce qui détermina cette rancune. C'était un an avant mon séjour, à l'époque où l'Américain Fench mouilla à Hono-Rourou. Ce capitaine dînait chez un négociant compatriote, avec plusieurs de ses officiers et son chapelain, M. Stewart, qui avait été pendant assez long-temps missionnaire à Hawaii. Durant le repas, quelques considérations politiques amenèrent l'entretien sur la nature des rapports qui existaient entre le roi et sa sœur Harrietta ou Naheina-Heina. On répéta quelques propos injurieux pour l'honneur de la princesse devant M. Stewart, qui les releva au lieu de les laisser tomber, qui les attaqua avec un zèle puritain, et défendit Harrietta contre des imputations calomnieuses. Il alla plus loin encore : ne voulant pas que l'affaire s'assoupît d'elle-même, il en conféra avec ses anciens collègues des missions, et bientôt ce misérable et scandaleux incident devint une affaire d'État.

Le bruit en parvint à la famille royale, qui en fut profondément désolée. Non-seulement elle opposa aux bruits qui avaient couru les dénégations les plus formelles; mais encore, elle fit adresser, par l'assemblée des chefs, une requête au capitaine Fench, pour se plaindre de la conduite de plusieurs résidens américains, de leurs violences vis-à-vis des natifs, et de leur méchanceté calomnieuse vis-à-vis des souverains du royaume. Cette requête concluait à ce qu'une réparation publique fût imposée aux coupables, à moins qu'ils ne parvinssent à se justifier complètement des torts qu'on leur attribuait.

Au reçu de cette pièce, le capitaine Fench fut, on peut le croire, fort embarrassé. Il devinait bien d'où partait le coup; mais la preuve lui manquait; et d'ailleurs, les griefs articulés par les requérans d'Hono-Rourou étaient réels, irrécusables, publics. Il prit un biais : il répondit aux chefs, en les invitant au pardon, et en leur donnant d'ailleurs l'assurance qu'à son retour aux États-Unis, il parlerait de tout cela au président et l'engagerait à faire justice. La famille royale fut assez bonne pour se contenter de cette promesse dilatoire.

L'histoire de ces petits démêlés se lie plus qu'on ne croit à l'intelligence de l'état actuel d'Hawaii et de l'avenir qui attend cet archipel. Les capitaines Kotzebue et Beechey, tout en rendant justice aux travaux des missionnaires, n'ont pas manqué d'accuser ces évangélistes de

Digitized by Google

Digitized by Google



1. — Ruines d'un Fort à Kaï-roua.

1 Ruinas de un Fuerte en Kaí rua



2. — Rivière Wai-Akea.

2 Rio Vai Akea

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

quelque intolérance et de quelque sévérité. Il y a de longues et belles choses à dire là-dessus. Quand on songe à ce qu'étaient les îles Hawaii il y a cinquante ans, quand on se pénètre bien de cette pensée que, pour asservir les volontés des naturels, pour les ployer à la civilisation, les influences politiques ou commerciales prises isolément eussent échoué; que l'action religieuse était la seule efficace, la seule qui imposât l'obéissance et l'adoration : on en vient à examiner cette question avec un soin plus circonspect, à la voir en poëte plutôt qu'en philosophe. Qui nous dit si cette austérité de pratiques, ce puritanisme intraitable, cette mysticité exclusive, n'étaient pas, pour le culte importé dans ces îles, une condition de succès? Qui nous dit si une religion facile et relâchée eût trouvé des prosélytes à Hawaii? Faire des chrétiens de tous ces natifs, c'était les préparer merveilleusement à notre civilisation sociale et industrielle; mais il fallait d'abord en faire des chrétiens souples, obéissans, nourris de la Bible et de l'Évangile, absorbés dans cette pensée, que la religion était le principe et la fin de toute chose. En se posant à ce point de vue, on comprend encore comment les missionnaires ont pu voir des obstacles à leur propagande dans la conduite des résidens, dans leurs mœurs si peu édifiantes, dans l'impiété assez habituelle à cette classe aventureuse qui cherche fortune au loin. De là les rixes, de là l'incompatibilité. Au fond, c'est plutôt un malentendu qu'une guerre sérieuse, car missionnaires ou colons travaillent tous à Hawaii pour l'intérêt et l'esprit européens.

Résolu à bien explorer le pays, à le juger par moi-même, j'avais pendant la traversée de Bonin-Sima à Hono-Rourou étudié l'idiome hawaiien qui n'est qu'un dialecte de la grande langue polynésienne. Pendleton avait à bord un vocabulaire assez complet rédigé par les missionnaires; je le pris et le dévorai. Le vocabulaire me donnait le mot; Pendleton, demi-polynésien, m'indiquait l'accentuation. Je me croyais déjà fort quand nous mîmes pied à terre; mais là il fallut en rabattre. Impossible à moi de comprendre un seul mot du dialogue des insulaires pendant la première semaine de mon séjour. Peu à peu mon oreille se fit pourtant à la mélopée de ce dialecte : ma langue s'y habitua. Ma science philologique, composée d'abord de quelques phrases, s'enrichit graduellement et prit du corps. Je tins bientôt tête aux natifs. L'idiome hawaiien est doux, facile, même harmonieux; sa pricipale difficulté consiste, comme dans le chinois, à pouvoir distinguer sur une seule différence d'accent, imperceptible quelquefois, des mots en apparence semblables quand on les prononce, et tout-à-fait identiques quand on les écrit.

CHAPITRE XLVII.

HAWAII. — ILE D'HAWAII.

Je n'étais pas depuis douze jours à Hono-Rourou, que déjà je possédais à fond mon île d'Oahou, l'une des plus curieuses de l'archipel; mais la plus grande du groupe, celle qui lui donne son nom, Hawaii me restait à connaître. C'était peu de la savoir par les livres, je désirais la parcourir, l'examiner, la décrire. Aussi qu'on juge de mon bonheur, quand le général Koua-Kini, obligé de s'y rendre pour des affaires du gouvernement, offrit de m'emmener avec lui. Pour expliquer cette obligeance, il faut dire que j'avais réussi à la cour d'Hono-Rourou. Le roi me témoignait quelque faveur; et les courtisans de l'Océanie ne sont pas d'une autre trempe que ceux de l'Europe. Le suffrage du maître avait déterminé tous les autres. On eût créé pour moi, si je l'eusse voulu, une place de voyageur-général de l'archipel, aux appointemens de quatre dollars par jour. Je n'abusai pas, mais j'usai de mes triomphes; je partis pour Hawaii sur le schooner du roi nommé *le Rio-Rio*. Les matelots étaient des indigènes, quoique le capitaine fût américain et que le commandement se fît en anglais. Agile, vigoureux, bien exercé, cet équipage manœuvrait le petit bâtiment presque avec la même précision qu'aurait pu le faire un équipage européen. Seulement on n'avait pas obtenu encore des Hawaiiens ce silence absolu qui caractérise les manœuvres des Anglais.

Embarqués le 2 février, nous doublâmes le jour suivant la petite île Tahou-Rawe; et de là, quoique éloignées encore de plus de vingt lieues, les cimes élevées du Mouna-Kea et du Mouna-Roa se découpèrent comme deux îlots à l'horizon. Peu à peu, leurs bases s'élargirent, puis adhérèrent, et la masse entière d'Hawaii se détacha, se développa au-dessus des eaux, masse volcanique sortie de cratères souterrains avec ses pitons coniques, son terrain inégal, ses rochers noirs et anfractueux, son aspect sombre et déchiré. A mesure que nous longions la partie occidentale de l'île, je pouvais voir déjà, admirer ces singuliers effets de gorges profondes et de pics élevés, cette géologie parlante, ce système de montagnes qui révélaient l'action du feu dans toute cette île de lave refroidie

Digitized by Google

Après avoir ainsi côtoyé Hawaii depuis la pointe nord d'Oupoulou, nous mouillâmes le 5 février sur la rade de Keara-ke-koua, à une grande distance de terre, à cause des rafales violentes du vent d'ouest, fréquentes dans cette saison. Une chaloupe armée pour Koua-Kini nous conduisit rapidement vers la côte.

L'aspect de ce rivage est triste et sérieux. Un lugubre rocher de lave domine la baie et le village de Kaava-Roa. On dirait qu'il penche à en perdre l'équilibre, et que tôt ou tard il comblera le bassin et brisera le village; mais au-dessus de ce morne la campagne se révèle fertile et riante. Un premier plan de terrains cultivés, de vergers, de haies, de bouquets d'arbres, s'adosse à un plan plus reculé de forêts sauvages et de pics majestueux. Celui de Mouna-Roa qui termine le paysage semble y régner en souverain.

Tout semblait préparé d'avance pour m'éviter le moindre souci : un logement m'attendait chez la noble dame Kapio-Lani, châtelaine d'une jolie case avec son enclos palissadé. Cette habitation était située tout près de l'endroit où périt Cook en 1777. Je débarquai sur le théâtre même de ce drame, consacré depuis peu par le capitaine Byron qui y planta un poteau indicatif en 1825.

Mon hôtesse prévenue par Koua-Kini me fit le plus gracieux accueil. Elle m'offrit du thé, des gâteaux, du fruit, du madère; me fit voir le pavillon où je devais loger, la salle du repas commun; me mit enfin au fait de tous les petits aménagemens de sa résidence. C'était une grosse et bonne femme que madame Kapio-Lani, surchargée d'embonpoint, accusant dans sa figure et dans sa démarche un âge qui devait flotter entre quarante et cinquante ans.

Koua-Kini n'avait que quelques ordres à donner à Kaava-Roa, et j'eus le regret de ne passer qu'un jour dans la maison de madame Kapio-Lani. Le lendemain le schooner nous emportait vers Kaï-Roua, résidence habituelle de Koua-Kini, en sa qualité de gouverneur d'Hawaii. Nous mouillâmes dans la rade de Kaï-Roua, en face du fort garni de trente pièces de canon.

Ce paysage n'est ni moins sévère ni moins volcanisé que ceux que nous avions vus jusqu'alors. Les montagnes présentent toutes ce caractère d'éruptions antérieures, de lave solidifiée. A cet inconvénient Kaï-Roua en joint un autre plus réel. Quoique ce soit un endroit sain et populeux, il manque d'eau fraîche. La seule eau potable du pays est celle que l'on va puiser dans des marais ou dans des torrens fort éloignés du rivage.

Mes hôtes de Kaï-Roua étaient Koua-Kini et sa femme, jeune encore, car le vieux gouverneur avait convolé en secondes noces. J'avais laissé des amis à Hono-Rourou, mais les amis de Kaï-Roua devaient l'emporter sur tous ceux de l'archipel. On eût dit que mon étoile m'avait destiné à ne rencontrer sur ma route que des visages rians, des accueils affectueux, des hospitalités touchantes. Jusque-là, j'étais le type du pélerin qui trouve toujours un oasis le soir, un dattier et une fontaine, un caravansérail, une chauderie, monumens de la piété publique ou de la charité privée. Dans les pays où l'or ne suffit plus, où il n'est pas le grand pourvoyeur du toit et de la table, ma vie avait été en tous lieux heureuse, douce, fêtée, abondante et tranquille. J'étais devenu un enfant de l'univers, sans désignation de patrie, trouvant dans chaque continent et dans tout archipel des parens plus ou moins proches; tantôt des frères, tantôt des cousins, quelquefois mieux accueilli au foyer du sauvage des mondes nouveaux, que sous le toit des colons transplantés de notre vieux monde. Si l'existence voyageuse devait être toujours remplie de tels hasards, les habitans du globe voudraient tous se mettre en marche; et qui sait si l'équilibre de notre planète n'a pas besoin du repos de la majorité!

Les bontés de madame Koua-Kini m'ont mené loin. C'est que vraiment on ne peut rien se figurer de plus délicatement empressé, de plus parfait, de mieux senti que les prévenances dont elle m'entourait. J'aurais pu m'y méprendre avec un peu plus de fatuité. Je ne le fis pas, et la situation n'en avait que plus de charme. Koua-Kini d'ailleurs avait de tels égards pour moi, il oubliait si bien les affaires de son gouvernement pour s'occuper de mes petits projets, que je me pris à l'aimer aussi de toute mon ame.

Le jour même, il m'accompagna en personne dans tous les environs semés de grottes naturelles, les plus curieuses que l'on puisse voir. L'une d'elles, nommée Rani-Akea, nous ouvrit ses mystérieux labyrinthes. Tantôt ils serpentaient en couloirs bas et étroits; tantôt ils s'élargissaient en salles spacieuses, hautes et longues de vingt pieds. Nous marchâmes ainsi aux flambeaux, escortés par des naturels, pendant un espace de douze cents pieds environ. Les parois intérieures du roc n'avaient rien de caractéristique, si ce n'est, de temps à autre, quelques configurations bizarres. On eût cru voir çà et là des statues taillées par le ciseau, des murs

Digitized by Google

gothiques, de longues colonnades grecques, des bas-reliefs ou des frises ornées. Aucun accident de stalactite ou de stalagmite ne se faisait remarquer. Au bout de ces couloirs et de ces salles souterraines se révéla tout-à-coup un obstacle imprévu, une vaste et profonde barrière d'eau salée. Nous fîmes une halte sur ses bords. Alors quelques-uns des naturels qui nous accompagnaient donnèrent leurs torches à leurs camarades et se jetèrent dans ce lac pour le traverser à la nage. C'était comme une fantasmagorie. Ce bassin d'eau, au-dessus duquel pendaient en franges, en larmes, en aiguilles, les concrétions de la lave, cette voûte dont pas un morceau n'avait la même forme, ces reflets des flambeaux sur les ondes du lac, ces têtes basanées de sauvages qui sortaient de l'eau éclairées à demi, ce silence et ces ténèbres, la répercussion de la parole par ces échos souterrains, tout cela composait un fantastique tableau, un de ces rêves comme on en trouve dans Apulée, cet ingénieux révélateur des hiérophantes de l'Égypte; ou bien encore une de ces peintures échappées aux mythologues anciens; leur Styx, leur Achéron, leur Cocyte, l'antre de Cacus ou la grotte de Mélusine.

L'entrée de ce souterrain se trouve placée à un demi-mille de la mer, et la profondeur de l'eau paraît être de cinquante à soixante pieds. L'action de la marée s'y faisait sentir, et probablement il existe une communication souterraine entre la mer et le réservoir intérieur.

Auprès de l'entrée de cette caverne subsistent les vestiges d'une antique fortification, qui paraît avoir eu jadis une grande étendue. La caverne servant de refuge aux populations en temps de guerre, il est naturel de croire que ce système de défense avait pour but de cacher ou de protéger l'avenue du souterrain. Ce qu'il en reste aujourd'hui consiste en quelques pans de murailles de vingt pieds de hauteur sur douze d'épaisseur à la base. L'extrémité supérieure forme des arêtes dentelées, entre lesquelles sont de larges intervalles qui servaient sans doute d'embrasures (Pl. LIII — 1).

Koua-Kini voulut encore, le jour même, me conduire sur la pointe septentrionale de la baie de Kaï-Roua. « C'est une terre que j'ai vu naître, » me disait-il. En effet, la formation de la presqu'île ne datait guère que d'une trentaine d'années. Le Mouna-Huararai vomit un jour cette coulée de lave qui marcha jusqu'à trois milles en mer, et, saisie par l'eau, devint rocher. Le volcan, ce jour-là, pleura un promontoire. Mais avant de faire reculer l'Océan, il passa sur des villages, couvrit des plantations, combla une baie tout entière, changea l'aspect de la côte, dévora des milliers d'hommes et de bestiaux. Un Anglais, témoin de ce désastre, raconte que le torrent de bitume marchait avec une irrésistible impétuosité. Il arrivait par couches successives, tordant tout sur son passage, coupant l'arbre au pied, comblant les ravins et retrouvant toujours sa pente vers la mer. Dans sa route, il y eut même un moment où, rencontrant d'anciennes masses de lave durcie, il essaya son action sur elles, les fit éclater, les mit en fusion, et les entraîna avec lui comme auxiliaires pour cet immense travail de destruction.

A cette époque, des offrandes sans nombre eurent lieu pour conjurer le fléau. Des cochons furent jetés vivans dans les coulées de lave; on espérait ainsi appaiser le Dieu qui les poussait. Les cochons disparaissaient et la lave continuait. Cette grande éruption, célèbre dans les annales hawaiiennes, dura long-temps. Tout avait été vain pour l'arrêter, prières, holocaustes, chants des prêtres, disent les chroniques indigènes, quand le roi Tamea-Mea parut à la tête de ses principaux officiers; il marcha vers les volcans, coupa une touffe de ses cheveux qui étaient *tabou* (sacrés), et les jeta dans la lave qui coulait: deux jours après la lave s'arrêta. La touffe de Tamea-Mea était plus puissante qu'elle. On supposa alors que les dieux étaient satisfaits, et que l'offrande du roi avait été plus efficace que toutes les autres. Cet incident, calculé ou fortuit, ne contribua pas peu à relever le pouvoir de Tamea-Mea aux yeux des insulaires. Convaincus dès-lors que les divinités, maîtresses des volcans, lui portaient un grand intérêt et ménageaient les populations à cause de lui, ils s'habituèrent à regarder leur souverain comme un être doué de facultés surnaturelles, et craignirent en l'offensant d'offenser les dieux.

Sur ce promontoire de Kaï-Roua, immense chaussée de lave, les eaux de la mer s'engouffrent dans les cavités intérieures, jusqu'à une profondeur de quinze et vingt toises, puis jaillissent au dehors par des ouvertures superficielles, de manière à former plusieurs jets élevés d'une eau qui retombe sur le roc et fuit rapidement vers la mer. Quand les vagues de l'Océan se soulèvent sous l'effort des vents d'ouest, ce jeu hydraulique est d'un effet imposant et singulier.

La mission de Koua-Kini l'entraînait à faire le tour de l'île soumise à son gouvernement. A peine avait-il passé trois jours à Kaï Roua qu'il se vit obligé de partir pour la baie de Waï-

Digitized by Google

Akea située sur la côte orientale, en faisant échelle çà et là sur tous les points où sa présence était nécessaire. Un de mes plans était de visiter le grand volcan de Kirau-Ea, la merveille de l'île, et quelque désir que j'eusse de jouir plus long-temps de la gracieuse hospitalité que j'avais rencontrée, quand je connus la destination nouvelle du schooner, je demandai à mon hôte la faveur de m'y embarquer avec lui. Nous mîmes à la voile le jour même et poussâmes dans la soirée jusqu'à Kohaï-Haï, l'un des villages les plus considérables de Hawaii, situé à cinq lieues au nord de Kaï-Roua. Kohaï-Haï était la résidence favorite de Tamea-Mea; mais depuis que Hono-Rourou a été préféré par ses successeurs comme résidence souveraine, soit pour la bonté de son port, soit à cause de l'affluence des étrangers, Kohaï-Haï a beaucoup déchu de son importance ancienne. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un endroit remarquable par la quantité de sel qui s'y récolte sur des étangs où la vaporisation s'opère sans travail.

Dans la nuit même nous remîmes à la voile pour doubler le cap Oupoulou à l'aide d'une brise de terre; et au matin nous tirions déjà vers le S. E., en longeant la côte orientale d'Hawaii. Nous étions alors en face des districts de Kohala, Hama-Koua et Hiro, après avoir laissé la veille, sur la côte occidentale, ceux de Waï-Mea et Koua. La partie S. E de l'île est occupée par les districts de Kaou et de Pouna.

Près du cap Oupoulou, Koua-Kini me fit remarquer le village de Pau-Epou, où existait jadis le temple Mokini, célèbre dans les traditions des Hawaiiens. La chronique disait que ce temple avait été bâti par un prêtre étranger nommé Paao, qui s'établit à Pau-Epou, et qui y fonda son culte. C'était, ajoutait le récit, sous le règne de Kahou-Kapou. Ce kahouna ou prêtre, homme blanc, arriva des contrées lointaines avec deux dieux, l'un grand, l'autre petit, qui furent rangés parmi les divinités de l'archipel. On leur éleva le temple de Mokini, dont Paao fut le desservant. Il sauva par ses prières d'une grave maladie un des enfans de Kahou-Kapou, né d'une femme de basse extraction. L'héritier de Paao fut son fils Opiri, qui servit d'interprète au roi dans une autre apparition de blancs sur la côte d'Hawaii. Tel est le seul côté positif de cette histoire.

Près de là, si l'on en croit une tradition plus fabuleuse encore, se trouvait la résidence du frère de Kana, sorte de géant mythologique, de Polyphème océanien, qui pouvait voyager d'île en île en marchant dans la mer. Cet étrange colosse de Rhodes se tenait parfois, disent les natifs, avec un pied sur Hawaii et l'autre sur Oahou, enjambant ainsi soixante lieues. Les insulaires ne tarissent point en anecdotes étonnantes sur son compte. En voici une entre mille. Un jour les Hawaiiens ayant offensé le roi de Taïti, celui-ci pour les punir les priva du soleil. Quand les naturels eurent passé quelques jours dans les ténèbres, ils s'épouvantèrent et eurent recours au frère de Kana. Alors le bon géant mit ses fortes bottes, traversa la mer, et se rendit à Taïti, où résidait alors Kahoa-Arii qui fit le soleil. Il lui parla, obtint de lui que l'astre fût rendu aux Hawaiiens, et pour qu'un malheur pareil ne se reproduisît plus, il le fixa dans le ciel d'où il n'a pas bougé depuis cette époque. Avec une connaissance parfaite du vieux langage hawaiien, sans doute au fond de cette tradition allégorique, on pourrait trouver des faits réels, qui touchent à l'histoire de ces contrées. Cette lumière qu'il faut aller chercher à Taïti, cet homme qui a la puissance de traverser la mer, d'aller du 22e parallèle N. au 18e parallèle S., tout cela ne semble-t-il pas constater une civilisation ancienne et une connaissance immémoriale dans l'art de la navigation?

D'autres traditions plus positives encore semblent établir d'ailleurs que les naturels d'Hawaii ont fait, en des temps fort reculés, divers voyages à Noou-Hiva et Tahou-Ata (évidemment Nouka-Hiva et Tao-Wati), et même jusqu'à Taïti. Dans l'une de ces traditions, que l'on nomme le voyage de Kama-pii-kaï, on raconte que Kama-pii-kaï (des mots *kama* enfant, *pii* courir, et *kaï* mer) était prêtre d'un temple dédié à Kane-nouï-akea. Ce dieu, étant apparu en songe à son desservant, lui révéla l'existence et la situation de Taïti, et lui ordonna de s'y rendre. Par suite de cet ordre céleste, Kama-pii-kaï s'embarqua avec une foule de ses compagnons sur quatre doubles pirogues, fit voile d'Hawaii, et n'y reparut qu'après quinze années d'absence. A son retour, Kama-pii-kaï fit un tableau ravissant du pays qu'il avait visité, et qu'il nommait Haupo-Kanee. Des moissons abondantes couvraient ses plaines; des rivières, des bois, des prairies, en faisaient un séjour délicieux. Il citait surtout une plage, One-rau-ena, peuplée d'une fort belle race d'hommes, plage abondante en coquillages et en fruits excellens. Enfin il parlait d'une véritable fontaine de Jouvence qui fut appelée Waï-ora-roa (eau de longue vie).

Kama-pii-kaï fit encore trois voyages au pays

Digitized by Google



3. Vallée Vai-Pio.

3 Valle Vai-pio.



4. Chute du Vai-Rucu.

4 Cascada del Vai-Rucu

Digitized by Google

Digitized by Google

qu'il avait découvert, et à chaque fois il emmena avec lui un grand nombre de compatriotes. Au quatrième il ne revint point, et l'on supposa qu'il s'était fixé à Taïti ou qu'il avait péri en mer. La plupart de ceux qui suivaient le prêtre dans ces excursions lointaines et périlleuses, n'y étaient poussés que par le désir de se baigner dans les eaux de Waï-ora roa ; car on assurait que toutes les maladies, toutes les difformités, toutes les plaies cédaient à la vertu de cette onde miraculeuse, et qu'on sortait de la piscine beau, jeune et vigoureux.

Ces traditions, populaires dans l'archipel long-temps avant que Cook y parût, ces traditions attestent du moins que les naturels d'Hawaii avaient des notions plus ou moins précises sur les îles Nouka-Hiva et Taïti, avec lesquelles d'anciennes communications existaient ; fait qui, du reste, aurait pu être établi *à priori* par la conformité des idiomes, des coutumes et des types.

Recueillant ainsi sur ma route ce que les localités inspiraient d'observations et de renseignemens, je débarquai le même jour à Halaua, territoire sur la côte N. O. où Koua-Kini devait faire un séjour de quelques heures. Cette contrée obéit aujourd'hui à Mio-Mioï, guerrier célèbre par ses exploits lors des guerres de Tamea-Mea; il a succédé dans ce domaine au grand roi lui-même qui y était né, et qui n'avait au début de sa carrière que ce petit apanage de famille avec une propriété plus insignifiante dans le district de Kaua. Jusqu'à la mort de Taraï-Opou, le maître futur de tout l'archipel ne posséda rien de plus. Mio-Mioï qui avait été l'ami d'enfance, le compagnon d'armes, le favori de Tamea-Mea, nous racontait que dès l'adolescence ce monarque avait révélé l'esprit le plus intelligent et le caractère le plus hardi. Associé à une troupe de jeunes chefs de son âge, nommé leur chef et leur guide, il réalisait avec leur secours les choses les plus extraordinaires. Ici, sur une falaise taillée à angle droit comme un mur, le jeune guerrier et ses compagnons avaient creusé dans un développement de cent pieds un chemin en pente, par lequel ils faisaient descendre leurs pirogues de pêche. Là, voulant un jour faire jaillir comme Moïse de l'eau d'un rocher, il entreprit de le percer avec ses camarades. Déjà il avait traversé plusieurs *strata*, quand une couche de lave épaisse et dure l'obligea à laisser là ce travail. Sans poudre, et ne pouvant faire jouer la mine, il fallait être doué d'une patience bien courageuse pour concevoir la pensée d'un forage pareil. D'autres fois Tamea-Mea s'occupait d'économie agricole, d'aménagemens des terrains, d'améliorations dans les procédés de culture. Les campagnes d'Halaua se distinguaient des autres parties de l'île par le bel aspect de ses plantations : Tamea-Mea avait divisé les champs entre ses amis ; il avait le sien comme les autres. Chacun veillait d'abord à son lot, puis aidait les autres à faire valoir le leur. Ainsi ce chef renommé préludait à la grande fortune qui devait lui échoir par la suite. Le travail, l'ordre et le courage, voilà ce qui le conduisit au trône et ce qu'il enseigna à ses sujets après l'avoir pratiqué lui-même.

Mio-Mioï nous montra plusieurs arbres que Tamea-Mea avait plantés de sa main ; il nous conduisit au temple de famille du grand roi, temple dédié au dieu Taïri, ce qui lui valait le nom de *hare o Taïri*, maison de Taïri. C'était tout simplement une pile de pierres assemblées au hasard sur l'angle saillant d'un rocher. Là, du reste, existait, sous Tamea-Mea, le tabou le plus rigoureux de toute l'île. L'amas de pierres était sacré à un tel point qu'on punissait de mort quiconque en violait l'enceinte, ou touchait une seule de ses roches. Plusieurs téméraires avaient été brûlés sur la montagne voisine pour expier l'infraction de ce tabou. La foi de Tamea-Mea dans la protection des dieux de sa famille était une pensée profonde chez lui. Soit qu'elle fût consciencieuse, soit qu'elle résultât d'un calcul politique, il en fit, aux yeux de ses sujets, le principe de tous ses desseins. C'était à la fidélité pour ses dieux, répétait-il toujours, qu'il avait dû la victoire ; c'était à eux qu'il fallait rapporter les bienfaits de son règne.

Quelque plaisir que nous eussions à entendre parler de Tamea-Mea, il fallut quitter sa région natale, pour reprendre notre navigation côtière. Du pont du schooner, il était facile de distinguer tous les accidens de ce terrain bouleversé. Nous vîmes la vallée étroite qui sépare le district de Kohala de celui d'Hama-Koua; puis, à peu de distance de Laupa-Hoïhoï, se révéla à nous un vaste déchirement dans la montagne. Il y a peu d'années, une longue masse de rochers, minée au pied par la mer, s'écroula tout-à-coup et s'abîma. Aujourd'hui le morne qui reste surplombe l'abîme à une hauteur de six cents pieds environ, et sa face du côté de l'Océan est aussi droite et aussi unie qu'un pan de muraille. La roche volcanique est composée de diverses couches de lave poreuse. En plusieurs endroits, l'eau jaillit en nappes d'argent d'une hauteur de trois cents pieds. Quelques cases perchées sur ces roches pendantes ou englouties dans leurs anfractuo-

Digitized by Google

sités, quelques vestiges d'existence humaine au milieu de cette nature en débris et de ces mornes lugubres, achèvent de donner à tout l'ensemble un aspect saisissant et indéfinissable.

Les naturels racontent que le jour de l'événement un brouillard couronna le morne, et qu'après le coucher du soleil une lueur semblable à un feu follet se balança sur la crête du pic; d'où l'on conclut que cet éclat de lumière n'était que le précurseur de Pele, la déesse des volcans, c'est-à-dire d'une éruption volcanique. Un prêtre de Pele, qui habitait avec sa famille le village situé au pied de la montagne, rassura les habitans en leur disant qu'il allait offrir des prières à sa divinité, et qu'il les sauverait du désastre. Mais les prières n'y purent rien. Vers dix heures du soir, la montagne se fendit comme une grenade dans une longueur d'un demi-mille, et la tranche détachée par la convulsion souterraine s'abîma dans la mer. Deux petits villages furent détruits, et vingt personnes environ y périrent. Ainsi tout se compensait. A l'ouest de l'île une coulée de lave créait un promontoire; à l'est un ébranlement des cratères intérieurs précipitait un morne dans l'Océan.

Que de localités curieuses glissaient ainsi devant nous! Quel terrain propice aux recherches du géologue, à l'étude de cette action des volcans, dont nos Empédocle et nos Pline modernes n'envisagent la théorie que d'une façon spéculative et loin des bouches du cratère!

Bientôt pourtant d'autres effets de paysage se déroulèrent devant le schooner. Nous vîmes les villages de Waii-Manou et de Waï-Pio, nommés comme les torrens qui les arrosent. Ce dernier endroit surtout charmait par l'âpreté du site. Encaissé de trois côtés par des montagnes à parois lisses, il semblait s'ouvrir vers la mer pour laisser voir ses cases légères, ses hauts cocotiers et son torrent (Pl. LIII — 3). Waï-Pio est célèbre dans les chants nationaux d'Hawaii pour avoir servi de résidence à Mirou et Akea, les premiers rois de l'île, puis à Oumi et Riroa, qui jouèrent un grand rôle dans l'histoire du pays, enfin à Hoa-Kau, roi de cette partie d'Hawaii et fameux dans les annales du pays par ses cruautés. Quand ce roi entendait citer un homme pour sa belle tête, à l'instant même il envoyait un de ses satellites qui la tranchait et la lui apportait. Son plaisir était alors de la taillader et de la défigurer tout à son aise. Un jour il fit couper le bras d'un homme, par la seule raison qu'il était tatoué avec plus d'élégance que le sien.

Près de Waï-Pio, se trouvait le Pouho-Noua, ou lieu de refuge de toute cette portion de l'île. Quoique d'une dimension moindre que celui d'Honau-Nau, ce monument affecte la même forme, et présente aussi les caractères d'une haute antiquité. Au milieu de cette enceinte et sous un vieux pandanus, était la chapelle qui renfermait, au dire des prêtres, les os de Riroa, petit-fils d'Oumi, et qui, suivant les calculs des Hawaiiens, vivait il y a à peu près quinze générations. Pour être admis à la faveur de voir ses reliques sacrées, il fallait apporter au moins un cochon pour offrande. Tamea-Mea, Rio-Rio eux-mêmes étaient soumis à ce tribut, et en 1823 des missionnaires qui voulaient satisfaire leur curiosité furent éconduits, faute par eux de se résigner à la coutume générale. Tout ce qu'on put faire, ce fut de leur montrer une pierre grossièrement sculptée, qu'on leur dit être le *tii* ou l'effigie de Riroa.

Un souvenir de barbarie se rattache encore à cette vallée de Waï-Pio. Le roi Oumi, ayant vaincu dans un combat les rois de six autres districts d'Hawaii, célébrait sa victoire dans cet endroit, en sacrifiant les prisonniers de guerre. Quand il eut dépêché un nombre suffisant de victimes, il voulut s'arrêter; mais la voix de son dieu Koua-Horo se fit entendre : elle lui signifia de continuer : « Frappe toujours, disait-elle, toujours.... toujours!... » Les prisonniers furent donc immolés ainsi un à un, le dieu exigeant sans relâche, le roi obéissant sans résistance. Enfin il n'en resta plus qu'un, un seul auquel Oumi désirait faire grâce. Aussi, quand la voix divine persista à demander du sang, le roi refusa d'abord, et ce fut à la dernière extrémité seulement qu'il donna l'ordre de couronner ce carnage par un supplice final. Alors il resta seul, absolument seul avec le prêtre. Quatre-vingts victimes gisant sur le sol avaient été tour à tour égorgées en l'honneur de cette divinité farouche et insatiable.

Je relevais ainsi les points de la côte, aidé de Koua-Kini; et quand un épisode historique, un détail de mœurs s'attachait à quelque localité, cet excellent ami allait au-devant de mes questions. Kapou-Lena, Kolo-Aha, Koumo-Arii, Manie-Nie, Heala-Kaka et Neupea, petits villages situés au fond de petites criques, ne nous fournirent que peu de remarques. Ce dernier hameau termine de ce côté le district d'Hama-Koua. Vue de la mer, la côte d'Hama-Koua présente une falaise escarpée, haute de cinq cents pieds, tapissée de buissons et d'arbustes, et coupée de ravines en culture. La falaise entière est sillonnée d'eaux jaillissantes. Des cascades bouillonnent au sommet des pics; on les voit, tantôt précipiter

Digitized by Google

leur écume et tomber en poussière dans la mer, tantôt serpenter en rubans le long des roches, et mourir sur la grève dans leur petit lit pierreux. Du même coup-d'œil j'embrassai une fois jusqu'à vingt de ces cascades. Si l'autre côté de l'île manque d'eau douce, ce côté en est abondamment pourvu.

Le jour suivant nous vîmes la vallée de Kaura, qui forme la tête du district de Hiro, puis nous longeâmes toute la côte montagneuse de cette province, dominée par la cime du Mouna-Kea, couverte de neiges éternelles. Nous découvrîmes Laupa-hoï-hoï, second village de ce nom sur cette ligne littorale, Weloka, Kamaee; puis nous donnâmes dans la grande et profonde baie de Waï-Akea, but actuel de notre croisière.

Waï-Akea, après cette longue succession de terres accidentées et sombres, de mornes et de ravins, de falaises et d'étroits vallons, m'apparut comme un bassin privilégié, comme une Limagne au milieu des monts de l'Auvergne. Nulle part dans l'archipel la plaine n'étale une végétation plus belle, de plus fertiles champs de taro, de cannes à sucre, de patates et de melons. Tout vient à souhait sur ce territoire; tout s'y améliore, fruits, grains, légumes. Les cocotiers y sont plus vigoureux, les bananiers plus productifs. Aux cases plus vastes et mieux baties, à la propreté des vêtemens, il est aisé de reconnaître que ce pays est le plus riche et le plus industrieux de tout le groupe.

Cette impression, qui m'avait frappé de loin et du milieu de la rade même, se justifia et s'accrut quand le canot nous emporta vers le rivage. J'apercevais les étangs et les marais poissonneux de la plaine couverts de vols de canards sauvages. Des pêcheurs, accoudés sur de petits murs en pierre qui entourent ces espèces de viviers, semblaient moins occupés à prendre du poisson qu'à le nourrir avec des moules ramassées sur la grève. Plus près du rivage, bientôt je pus discerner les trois torrens qui se jettent dans la baie : le Waï-Akea qui glisse dans l'Océan par une pente douce, après avoir jailli de dessous la lave quelques milles plus haut, ruisseau charmant à son embouchure, et dans lequel se mirent les plus beaux cocotiers du vallon (Pl. LIII — 2); puis le Waï-Rama qui offre à peu près les mêmes caractères que le Waï-Akea, échappé comme lui d'un lit volcanique, et tombant dans la baie à peu de distance; enfin le plus considérable, le plus impétueux, le plus célèbre de tous, le Waï-Roukou, qui descend des sommets de Mouna-Kea, et fournit pendant plusieurs milles une course sinueuse et bouillonnante. Aucun cours d'eau ne se présente sous des aspects plus romantiques et plus variés. A son embouchure, il s'engouffre long-temps entre deux murs escarpés, rocailleux, couverts d'une végétation sauvage et lustrée; puis, après cet encaissement, le lit s'agrandit, le théâtre s'ouvre, et l'eau tombe dans un profond bassin où se reflètent de vertes collines. Le torrent se jette dans ce nouveau et spacieux domaine par deux cascades, dont l'une a vingt pieds, l'autre huit pieds de hauteur, toutes deux coupées en plusieurs nappes blanchissantes (Pl. LIII — 4). Un pont rustique traverse le Waï-Rourou à peu de distance de sa chute. Un des grands plaisirs des habitans de la vallée, est de se lancer dans ses ondes au-dessus des cascades et de se laisser emporter par elles dans le lit calme du bassin.

J'admirais encore ce paysage quand le canot toucha au débarcadère. On m'avait destiné pour logement la maison qu'avait occupée le capitaine Byron cinq ou six ans auparavant. C'était une case fort simple, avec des nattes sur le sol, quelques chaises, deux tables et une espèce de divan sur l'un des côtés. Koua-Kini devait occuper une habitation voisine, aussi modeste, aussi bourgeoise que la mienne. L'une et l'autre n'étaient guère qu'à cent pas de distance de l'établissement des missionnaires, succursale de celui d'Hono-Rourou. Cet établissement consiste en quelques cases construites à la façon des naturels. Là sont les logemens des pasteurs, leur temple et leur école, le tout situé sur les bords d'un canal d'eau douce, qui communique avec la mer, et entouré de vergers de cocotiers, de pandanus et d'aleurites (Pl. LIV—1).

Les beautés sans nombre du bassin de Waï-Akea ne me détournèrent point toutefois du but de mon voyage, le volcan de Kirau-Ea, l'un des plus singuliers phénomènes de tout ce système ignivome. Koua-Kini ne pouvait m'accompagner dans cette course à pied vers l'intérieur des terres, fatigant pélerinage de vingt à trente lieues au milieu d'une contrée montagneuse; mais il me donna pour guide un des principaux officiers du pays, un homme à qui cette route était familière, le digne et brave Makoa. Makoa était un Hawaiien de la vieille souche portant encore le pallium noué sur la poitrine, les reins ceints du maro, espèce de langouti des nègres, qui assujettit et couvre les parties sexuelles. Makoa était tatoué : sa joue et son front portaient de petits bouquetins fort élégamment dessinés; il avait le crâne rasé à l'exception des parties antérieure et postérieure

Digitized by Google

où les cheveux se relevaient en touffe ou ondoyaient en boucles (Pl. LIV—2). Ajoutez à ces agrémens de toilette une figure qu'Odry ne désavouerait pas, un teint de bronze, un nez relevé, une bouche démesurément fendue, un front haut, des yeux imperceptiblement bridés; vous aurez le type physique de Makoa. Mais pour les qualités du cœur, pour la bonté, pour les prévenances, pour les soins affectueux, l'excellent insulaire aurait pu défier nos Européens. Quant à moi, je n'ai point connu d'homme meilleur que cet homme, et ce ne sont pas les expériences qui m'ont manqué. Makoa savait un peu d'anglais; je savais un peu d'hawaiien : c'était plus qu'il ne fallait pour nous comprendre d'une manière à peu près complète. Il devint donc à la fois mon interprète, mon guide et mon maréchal-de-logis chargé du campement à la belle étoile. Par ses soins bientôt une escorte respectable fut réunie, tant pour la sûreté du voyage, que pour le transport des vivres et des bagages. Le soir même de notre débarquement, tout était prêt.

CHAPITRE XLVIII.

EXCURSION AU VOLCAN DE KIRAU-EA.

Nous partîmes le jour suivant au lever du soleil. Le ciel était serein, le temps propice : les cimes du Mouna-Kea se découpaient à l'horizon en lignes pures et transparentes. Tout promettait du calme à notre voyage.

Après une traite assez longue, mais facile et douce, à travers les champs de la plaine, nous quittâmes les bouquets de cocotiers, de pandanus, de bananiers, pour entrer dans un bois d'aleurites. Cet arbre, commun dans les îles Hawaii, donne un fruit d'où s'extrait une huile bonne à brûler; ce fruit fournit également le principe tinctorial qui servait jadis au tatouage. Ce bois d'aleurites, traversé en tous sens de lianes et de plantes parasites, n'était praticable que dans un sentier fort étroit, où des laves tranchantes coupaient nos chaussures. C'est déjà le volcan qui se révèle. Au-delà du bois son approche se fait mieux sentir : alors la lave est si noire et si unie, qu'en beaucoup d'endroits elle devient glissante comme du marbre. Partout elle a conservé la forme et l'aspect dans lequel sa pétrification a eu lieu. On distingue encore la longue et large coulée sur les bords de laquelle végètent des bois rabougris. Un des arbrisseaux le plus abondans porte une petite baie de la grosseur d'une groseille, jaune et rouge, d'un goût fade, mais assez rafraîchissant. Sur le bord du chemin, on ne trouve point de cases; mais vers la lisière du bois, de loin à loin, paraissent quelques toits de cabanes, que trahissent de longues spirales de fumée.

La halte du milieu du jour eut lieu sous un bel aleurite; le campement du soir dans une masure, asile temporaire des naturels quand ils parcourent cette zône ingrate. Le jour suivant, en route dès l'aube, nous aperçûmes à huit heures du matin les premières fumées des volcans : plus nous avancions, plus ces longues colonnes de vapeur devenaient épaisses et distinctes. Bientôt un brusque accident de terrain vint nous révéler les approches des bouches ignivomes. Un précipice de cent cinquante pieds, couvert d'arbres et de buissons, nous conduisit par une rampe à pic dans une plaine d'un demi-mille, aboutissant à une seconde fondrière de deux cents pieds de profondeur. Ces deux enfoncemens, coupés droits comme un mur, ont chacun une espèce de rebord demi-circulaire large d'un demi-mille. C'est au bout de cette seconde chaussée que s'ouvre le gouffre, vomissant des vapeurs mêlées de flammes, tantôt sombres, tantôt claires, avec un roulement perpétuel et lugubre.

Aucun spectacle dans le monde ne peut donner une idée de celui-ci. Qu'on se figure une immense arène d'environ treize cents pieds de profondeur et de sept à huit milles de circuit, garnie d'une soixantaine de cratères coniques, les uns éteints, les autres en activité; qu'on saisisse par la pensée les mille accidens de ce terrain que tourmente un foyer intérieur, ces crêtes de soufre et de lave, ces gerçures profondes qui semblent autant de gouffres, cet aspect onduleux de la surface mouvante, et l'on aura une idée bien incomplète du tableau déroulé sous mes yeux; tableau sérieux et triste, qui restera dans ma tête comme le plus imposant témoignage des grands bouleversemens terrestres (Pl. LIV — 3). Ce n'est pas, du reste, sans raison que les Hawaiiens n'ont pas de divinité plus révérée que Pele, la reine des volcans. C'est à Pele qu'Hawaii doit sa naissance; à Pele qu'elle doit ses transformations; c'est Pele encore qui chaque jour menace d'en modifier l'aspect; agent de création et de destruction, tout-puissant pour le mal plutôt que pour le bien.

Très-différent de presque tous ceux que l'on a décrits jusqu'à présent, le volcan de Kirau-Ea, comme l'indique la gravure, au lieu d'un cône plus ou moins tronqué, et terminé par un cra-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Établissement des Missionnaires à Vaï-akea.

1. Asiento de los Misioneros en Vai akea.



2. Vahea.

Digitized by Google

tère, présente une immense dépression au milieu des terres situées à la base du Mouna-Roa. On n'y arrive point en gravissant des pitons plus ou moins élevés, mais, au contraire, en descendant deux vastes terrasses. On ne peut ainsi voir le volcan que lorsqu'on se trouve à un demi-mille de distance, ce qui ajoute beaucoup à l'impression qu'il produit. Sans aucun doute, la crête volcanique fut autrefois un cône élevé; mais le sommet se dévorant lui-même s'est peu à peu éboulé dans les cavités inférieures, et les deux hautes plate-formes que nous avions tour à tour descendues confirmaient cette hypothèse géologique, et constataient deux états successifs du volcan. C'est ainsi qu'une moitié de la profondeur du cratère actuel a été formée, comme l'atteste un rebord de lave, large seulement de quelques pieds sur certains points, mais le plus souvent de plusieurs toises; rebord qui ressemble à un quai bâti devant cette mer au repos, sorte de galerie d'où l'on peut observer sans danger le fond du cratère. La configuration de ce rebord annonce que la lave en fusion, qui n'occupe plus aujourd'hui que le fond du gouffre, montait jadis jusqu'à ce niveau. L'écoulement des matières par un canal souterrain, diminuant sa hauteur de quelques centaines de pieds, a abouti à la dépression actuelle.

Le sommet et les flancs de deux ou trois des cratères sont couverts de soufre de diverses nuances, jaunes et vertes. Tout le reste, sur les bords et dans le fond du cratère, est d'un noir sombre. Du côté du nord et de l'ouest, les parois supérieures sont perpendiculaires, rougeâtres, et calcinées par le feu. Dans la partie de l'est, les bords, moins abruptes, sont tapissés de soufre d'une belle couleur jaune. La partie méridionale est entièrement obscurcie par la fumée qui couvre toute cette partie.

De l'aspect général du volcan, je voulus passer à une reconnaissance détaillée. Nous descendîmes donc dans le gouffre. Durant les quatre cents premiers pas, il fallut aller à tâtons. La pente abrupte était semée de rochers peu adhérens que le moindre choc faisait rouler dans l'abîme. Ce mauvais pas une fois franchi, il fut plus facile de marcher sur une lave serrée et solide qui formait un plan plus doucement incliné, jusqu'au rebord dont il a été question plus haut. Dans ce trajet dangereux, je n'avançais qu'en sondant le terrain avec une longue perche; et bien m'en prit, car le rebord, composé de scories et de lave cinéfiée, était parsemé de crevasses béantes, d'où sortaient des fumées et des vapeurs chaudes. Toute cette surface d'un noir luisant avait gardé les configurations de la lave liquide, lave tellement fragile encore qu'elle craquait sous nos pieds comme de la glace. Sous cette croûte, épaisse de quelques pouces à peine, grondait un bruit caverneux, un ronflement d'incendie intérieur; en certains endroits, nos pieux enfoncés avec vigueur ouvraient des trous dont on n'apercevait pas le fond. Nous marchions sur un abîme. Parfois même on voyait se détacher quelques morceaux du rebord qui roulaient avec fracas dans le cratère. Cette chaussée de cendres et de scories sera rongée ainsi peu à peu, et croulera comme une falaise minée au pied.

De la partie orientale du volcan toute semée de bancs de soufre, nous allâmes vers les parois de l'ouest. A mesure que nous avancions, ces parois prenaient plus d'escarpement, et à ce point qu'elles n'offrirent plus bientôt qu'une muraille de sept à huit cents pieds de hauteur. A pic sur nos têtes pendaient des blocs de rochers que le moindre souffle, le moindre ébranlement, eût pu détacher pour nous engloutir. En divers endroits des vapeurs blanchâtres s'échappaient des flancs et du sommet du cratère, tandis que des ruisseaux d'une lave argileuse semblaient comme autant de cascades récemment figées.

A la distance de deux milles environ du point où nous étions arrivés sur le rebord, nous trouvâmes, vers la partie occidentale, un endroit où, élargi de plusieurs centaines de pieds, il cesse de former une muraille verticale. Cet état du terrain paraît avoir résulté d'un grand éboulement; et l'entassement des blocs de lave y est tel que l'on peut, en s'aidant de ces points d'appui, descendre au fond du gouffre. Nous nous y risquâmes par un chemin en zig-zag, et vingt minutes après j'arrivai sur le plan inférieur du cratère. Il s'agissait de traverser ce fond de cendres et de laves, et j'avoue que j'hésitai. Makoa, qui m'avait suivi dans toute cette reconnaissance, me secourut, tremblant que j'étais de fouler ce plancher, solide aujourd'hui, liquéfié demain. « Monsieur, me disait le bon insulaire, je passerai devant vous. N'ayez pas de crainte; Pele n'est pas fâchée, et les Hawaiiens n'ont rien fait pour la mettre en colère. Essayez avec moi : venez. Des Européens ont traversé déjà le fond de Kirau-Ea. Des missionnaires l'ont fait; M. Byron l'a fait, et d'autres encore. Il n'y a rien à risquer. » Makoa parlait avec une assurance qui m'enhardit; il citait d'ailleurs des Européens, des Anglais qui n'avaient pas reculé devant le gouffre. J'avançai donc. Cepen-

Digitized by Google

dant, il faut que je l'avoue, quand je me trouvai au fond de ce lugubre entonnoir, ne voyant le ciel qu'au travers d'un soupirail circulaire, bloqué de tous côtés par des parois de basalte noire et dentelée, j'éprouvai un sentiment indéfinissable, un saisissement profond, un effroi religieux en présence de cette nature convulsive. J'aurais voulu me trouver hors de là.

La meilleure comparaison que l'on puisse faire de l'aspect intérieur du cratère, c'est celle d'un lac après un dégel subit, quand les masses de glaçons se heurtent, s'empilent, se chevauchent, se groupent d'une manière bizarre et désordonnée. Seulement, et cela ne se produit point dans un effet de débâcle, çà et là, par mille fissures ouvertes, s'exhalaient des vapeurs embrasées et sulfureuses.

Nous avions fait quarante pas au plus sur le plancher inférieur de l'abîme, quand s'ouvrit devant nous une fente de trente pieds de large. N'osant l'approcher dans la crainte d'un éboulement, nous la tournâmes par l'une de ses extrémités, au milieu de tourbillons d'une vapeur infecte et délétère. Un nouveau chemin plus solide, mais d'une lave brûlante à ne pouvoir y tenir la main, nous conduisit auprès d'un des cratères coniques en activité. Haut de cent cinquante pieds, ce cône formait une masse irrégulière de lave, criblée de trous, gerçée çà et là par de profondes crevasses, ou percée de bouches ignivomes d'où s'échappaient avec un épouvantable bruit des cendres, des flammes, des pierres et de la lave. Cette dernière ruisselait en coulées rapides, et venait se concrétier au pied du cône. Je voulus couronner majournée par une dernière hardiesse, et gravir cet escarpement que secouait un foyer souterrain; mais cette fois Makoa s'y opposa. En effet, le sol était brûlant à ne pas pouvoir le supporter, et le brave homme avait les pieds nus ainsi que mes guides. Moi j'aurais pu marcher encore avec ma chaussure, quoiqu'elle fût à moitié détruite; mais c'eût été de l'égoïsme et de la dureté. Nous revînmes sur nos pas.

Nos tentes avaient été dressées pour la nuit sur la terrasse qui dominait le cratère, et les ombres qui commençaient à s'épaissir relevaient encore la magnificence du spectacle. La fissure profonde sur les bords de laquelle nous avions couru, était alors enveloppée d'une brume dense et blanchâtre. Les feux des bouches ignivomes que l'éclat du jour avait empêché de discerner, se révélaient peu à peu, un à un, comme le soir, à la nuit tombante, les lumières d'une grande ville. Près de nous de petits cratères continuaient leurs jets lumineux de laves et de cendres, tandis que les sommets des plus gros volcans réalisaient dans le lointain les plus magiques combinaisons de pyrotechnie. Ces rivières de feu coulant sur les revers des cônes, les unes paisibles et unies, les autres bondissant en cascades; cette activité incessante des grands fourneaux souterrains sous un ciel étoilé, dans une nuit pure, au milieu d'une nature muette et morte; que de poésie dans une pareille scène, que de sujets de science méditative!

Nous étions campés sur les bords de l'abîme et si près qu'il y avait quelque péril à y passer la nuit. L'espace pourtant ne manquait pas, et, en reculant nos tentes de quelques pieds, nous nous serions trouvés dans un lieu plus sûr. Pendant que nous achevions un souper frugal, j'interrogeai Makoa sur cette préférence au moins singulière. « Ah! Monsieur, me dit-il, tout le reste est tabou; tout le reste appartient à Pele. Elle nous punirait si nous y dormions. Dix pieds sur la lisière du gouffre, voilà tout ce que Pele cède aux pélerins; là ils sont en sûreté; ils ne violent pas ce qui est tabou. » C'était pourtant un chrétien qui parlait ainsi, un chrétien zélé qui avait peur de Pele, la déesse des volcans. Au lieu de me coucher et de m'endormir, je le pressai de questions sur Pele et sur ses attributs, sur le culte qu'on lui rendait. Makoa avait toute qualité pour me répondre; il avait été, avant sa conversion, prêtre de Pele; il savait sa déesse d'une façon très-pertinente; je l'écoutai, en face du temple actif de cette grande destructrice, suspendu sur une aire qui la dominait, à pic sur un gouffre, victime de Pele si je tombais.

Le volcan de Kirau-Ea est, suivant les naturels, le séjour favori de Pele et des autres dieux des volcans. Les divers cratères sont leurs palais dans lesquels ils s'amusent à jouer au *konane*, dansant pour se divertir au mugissement des fournaises, et s'amusant à nager dans les laves bouillonnantes. Parfois même dans les configurations de la flamme sinueuse, les Hawaiiens veulent voir Pele et ses compagnons.

La tradition indigène dit que Kirau-Ea brûle depuis la grande nuit ou le chaos. Elle constate aussi les états successifs du volcan. Dans les premiers siècles, il débordait sur toute l'île; puis, dans les âges postérieurs, il se maintint au-dessous des plaines voisines en augmentant toujours de surface et de profondeur : seulement, de temps à autre, il lançait quelques roches enflammées, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre; mais ces dernières ex-

Digitized by Google

plosions de colère cessèrent sous le règne de Ke-Oua; depuis lors le volcan se tut; mais, comme la lave fraîchement solidifiée paraissait encore quelquefois près du rivage, les naturels disaient que Pele avait trouvé des routes souterraines pour se rendre de son palais jusqu'à la mer.

Il paraît que la famille des dieux volcaniques ne date que de l'époque de *Taï-Akahinarii*, mer de Kahinarii, ou déluge de Hawaii. On dit même que cette famille arriva de Taïti, terre lointaine. Elle se composait de *Kamo-ho-arii* (roi de la vapeur), *Ta-poha-i-tahi-ora* (explosion dans le lieu de vie); *Te-oua-te-po* (pluie de la nuit); *Tane-Hetiri* (tonnerre mâle); *Te-o-ahi-tama-tawa* (fils de la guerre vomissant le feu), tous frères et deux d'entre eux difformes et bossus comme Vulcain : les sœurs étaient *Pele*, l'aînée et la principale; *Makore-wawahi waa* (aux yeux étincelans et brisant les pirogues); *Hiata wawahi-lani* (déchirant le ciel et saisissant les nuages); *hiata-noho-lani* (habitant le ciel et saisissant les nuages); puis avec cette attribution générique *hiata* (saisissant les nuages) venaient : *Taarava-mata* (aux yeux sans cesse en mouvement); *Hoï-te-pori-a-Pele* (baisant le sein de Pele); *Ta-bou-ena-ena* (montagne enflammée); *Tereïa* (couronnée de guirlandes); enfin *Opio* (la jeune).

Cette nombreuse et royale famille vint s'établir à Hawaii, et se fixer à Kirau-Ea. Quelquefois pourtant elle faisait des tournées dans l'île; elle aimait surtout à visiter les pics couronnés de neiges. Leur arrivée dans un endroit, précédée de tonnerres, d'éclairs et de tremblemens de terre, était ordinairement annoncée par les prêtres de leur temple. Divinités vengeresses, il fallait les conjurer avec des offrandes; et Pele, qui était le ministre de leurs colères sous sa forme de lave, dévorait parfois dans une de ses tournées jusqu'à quatre cents cochons. On les lui offrait tantôt vivans, tantôt cuits; dans le cratère quand il y avait menace d'éruption, dans la lave quand elle coulait. L'île entière, ainsi tributaire des dieux des volcans, entretenait leurs temples (*heïau*) et nourrissait leurs prêtres (*kahou*). C'était le culte de la terreur, origine des autres cultes, le plus puissant de tous et le mieux obéi. Une infraction était-elle commise, à l'instant même, au dire des kahous, le Kirau-Ea s'emplissait de lave, et lançait sa rivière de feu contre les coupables.

Ce n'est pas qu'à diverses époques, on n'eût cherché à chasser d'Hawaii ces redoutables divinités. Un jour même, elles faillirent être domptées par Tama-Pouaa, animal gigantesque, sorte de minotaure, moitié homme, moitié cochon. Il vint de Oahou, fit une visite à Kirau-Ea, et proposa à Pele de devenir son hôte et son amant. Celle-ci parut au bord du cratère; mais, au lieu d'accepter sa requête, elle le traita avec le plus grand mépris, l'appela cochon et fils de cochon. Alors une lutte terrible s'engagea entre le galant outragé et la beauté difficile. Pele eut le dessous d'abord, elle fut obligée de rentrer dans son cratère, et Tama-Pouaa ayant appelé la mer à son secours, elle se vit bientôt inondée et éteinte. Mais alors survint la coalition des dieux volcaniques; ils rassemblèrent tous leurs feux, burent peu à peu les eaux, puis au moment où on les croyait vaincus, ils sortirent en bouillonnant de leurs abîmes, chassèrent leur ennemi Tama-Pouaa jusqu'à la mer, où ils le noyèrent après l'avoir lapidé à coups de rochers.

D'autres fois la terrible Pele se montrait beaucoup plus accommodante. Ainsi, un jour elle rendit un service important à Tamea-Mea, dont la piété était exemplaire contre son rival Ke-Oua qui sans doute avait violé quelque tabou. Ke-Oua avait eu l'imprudence de placer son camp près du palais de la déesse; elle saisit cette occasion. Après le coucher du soleil, une secousse horrible ébranla ces montagnes; de gigantesques colonnes de fumée, traversées par des jets de feu, montèrent vers le ciel; puis, au milieu d'une détonnation effrayante, des roches énormes, suivies de pierres plus petites, jaillirent de l'abîme. Les hommes de Ke-Oua, placés sous les paraboles meurtrières de ces projectiles, furent tués en grande partie, et ceux qui restaient furent à leur tour saisis et enterrés sous les coulées de lave. Quatre-vingts des plus braves guerriers de Ke-Oua restèrent sur la place. Incapable de peur, ce chef tint encore la campagne; mais Tamea-Mea avait Pele pour lui : c'était beaucoup.

Pendant que Makoa me faisait ce récit, je tenais l'œil fixé sur le volcan, et vraiment, à l'aspect de sa majestueuse activité, de sa puissance incessante, je comprenais que des phénomènes pareils fussent l'objet d'un culte chez un peuple qu'ils épouvantent et dans un pays qu'ils ravagent. Ce bassin en feu, avec son panache de fumée lumineuse, avait même jeté en moi, je ne saurais dire quelle superstitieuse terreur, quand j'aperçus les symptômes évidens d'une convulsion plus énergique. Un grondement sourd faisait trembler le terrain sous nos pieds. Ce grondement, pareil à une menace, dura quelques minutes, puis une secousse affreuse ébranla si for-

Digitized by Google

tement le bassin tout entier, que nos guides, profondément endormis, se réveillèrent en sursaut. Makoa se leva, et les bras tendus vers les cratères : « Pele va paraître, » dit-il. Il avait à peine dit, qu'une immense colonne de fumée s'éleva sous nos pieds : le sol se raffermit; mais un cratère assoupi, auprès duquel nous avions passé le matin même, projeta une colonne de flamme éclatante, vomit des pierres rouges et des cendres qui arrivaient jusqu'à nous; puis déversa sur les scories du cône deux ruisseaux de lave lumineuse qui serpentaient jusqu'au pied. Je ne pouvais détacher mon regard de ce magique effet de scène, quand sur un point plus éloigné se révéla un lac flamboyant, de deux milles au moins de circuit. Cette onde de feu clapotait comme le flot de la mer, et du choc de ces vagues ardentes naissaient des jets ignés, dont quelques-uns allaient jusqu'à cinquante pieds de hauteur. J'étais en extase devant ces prodiges : je suivais avec un effroi curieux cette lutte des élémens, cette nature qui cherchait encore son équilibre depuis le chaos. C'était horrible et beau, imposant et douloureux. La langue est bien pauvre pour dire de pareilles scènes; l'art est bien impuissant à les reproduire.

Muet d'admiration, je passai ainsi ma nuit à regarder. Au jour, fatigué de cette veille, de ces lueurs qui dévoraient l'œil, je repris pourtant ma route en compagnie de mon brave guide. A un mille de l'endroit où nous avions campé, Makoa fit une halte auprès de deux petits réservoirs d'eau très-fraîche, circonstance d'autant plus curieuse qu'à deux ou trois toises de distance, s'ouvrent des fissures d'où s'exhalent des vapeurs enflammées. Ce sont ces vapeurs même qui, condensées par l'air froid de la montagne, retombent en rosée et forment ces réservoirs d'une eau distillée à cet alambic naturel.

De ce point nous passâmes sur le côté oriental du cratère, dont le capitaine Byron estime la hauteur à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Là nous suivîmes un sentier fort étroit, où je ramassai plusieurs échantillons de lave à l'état de scorie presque vitrifiée, fragile et brillante, d'une couleur noirâtre ou rougeâtre. Je remarquai aussi une grande quantité de lave vitrifiée en filamens ténus, que les naturels ont nommés *Rau oho ô Pele*, cheveux de Pele. Ces filamens, de couleur olive foncée, demi-diaphanes et très-fragiles, ont quelquefois plusieurs pouces de long, et se rencontrent jusqu'à sept milles du grand cratère.

Il serait trop long de dire ce que nous vîmes de petits cônes volcaniques, de cratères secondaires de grandeurs et d'états variables. Ce que j'examinai plus attentivement alors, ce fut les boyaux par lesquels la lave avait coulé dans le grand cratère. Ces conduits s'étaient fermés par le refroidissement de la lave à la surface et sur ses côtés, tandis qu'elle continuait à couler en dessous. Quelques-uns de ces boyaux avaient dix ou douze pieds de hauteur et autant de largeur. La concrétion s'opérait avec régularité, et la voûte intérieure formait une courbe à laquelle adhéraient des stalactites de lave sous toutes les formes imaginables, tandis que le pavé ressemblait à un long ruisseau de verre. Les sinuosités du courant et les rides de la surface étaient si bien conservées, qu'on l'eût dit se mouvant, marchant encore, ou tout au moins saisi par une réfrigération subite au moment où il ondulait.

Curieux de voir le point d'attache d'un de ces canaux, je le suivis jusqu'au bord même du grand cratère, à l'endroit où la cascade de lave devait se précipiter. Elle y avait formé un bassin spacieux, auquel ces coulées tombant d'une centaine de pieds avaient donné la forme la plus heurtée, la plus bizarre, la plus confuse que l'on puisse concevoir. Çà et là gisaient en outre des blocs de basalte du poids de dix milliers, qui ne pouvaient appartenir qu'à des éruptions antérieures, et presque inexplicables par l'état actuel du terrain.

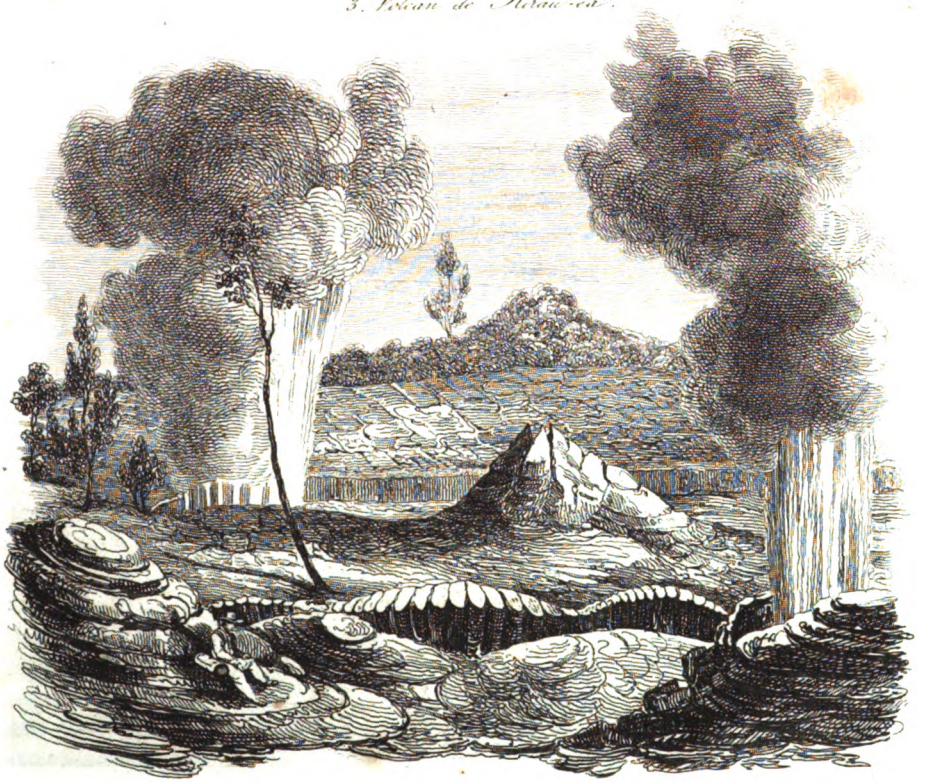
Plus loin je vis le cratère que les naturels nomment *Kirau-ea-iti*, le petit Kirau-Ea. Un isthme de cinquante toises de largeur le sépare du volcan principal. Les bords moins escarpés et couverts de buissons annoncent qu'il se tait depuis long-temps. A quelque distance se trouvaient les ruines d'un ancien heiau nommé Oara-rauo, consacré à Pele. *Kamaka-ake-akoua* (l'œil de dieu), prophète célèbre qui vivait du temps de Tamea-Mea, en fut le desservant pendant longues années. Ses autels regorgeaient d'offrandes venues de tous les coins de l'île; on y apportait des chiens, des cochons, des fruits et du poisson. Ces objets devaient être cuits aux fumerolles enflammées qui s'échappent des fissures volcaniques; préparées avec un autre feu, elles auraient été entachées de profanation. Tout le terrain de cette plaine est si chaud, que les insulaires qui viennent, dans ces montagnes, couper du bois pour leurs cabanes ou pour leurs pirogues, font toujours cuire leurs alimens, viandes, poissons ou légumes, en les enveloppant dans des feuilles de fougère, et en les enterrant durant quelques heures.

Cheminant à travers cette région volcani-

Digitized by Google



3. Volcan de Kirauea.



4. Volcan de Pouna-hohoa.

Digitized by Google

Digitized by Google

que, nous arrivâmes sur un piton qui la domine tout entière, et d'où l'on découvre l'Océan. La masse imposante du Mouna-Roa, couronné de neiges éternelles, se déployait dans la direction du S. O.; et avec une lunette il était facile d'y voir des accidens volcaniques, des cratères éteints, et des ruisseaux de lave refroidie. Le bas du mont était pressé par une ceinture d'arbres, qui s'étendaient à six et sept milles de la base.

De là nous dîmes un adieu définitif au volcan de Kirau-Ea, et tirâmes vers le district de Kaou, le plus méridional de l'île, où se trouvait le volcan de Pouna-Hohoa. La route était encore jonchée de cratères et de coulées refroidies, où la lave, fracturée et glissante, présentait presque toujours l'aspect d'un lac congelé. Le soir, une grotte spacieuse nous abrita à Kea-Pouana, pays inculte et désert. Ces cavernes, nombreuses dans les environs, appartiennent, comme tout le terrain intérieur d'Hawaii, à des éruptions volcaniques : la lave les a formées en se refroidissant. Nous nous étendîmes dans cette hôtellerie de basalte large de cinquante pieds, et, délivré alors du grondement des cratères, je pus réparer l'insomnie de la nuit précédente.

A mesure que nous gagnions du côté de Kapa-Pala, le terrain devenait plus fertile, le pays plus habité. Quelques grottes contenaient des familles occupées de la fabrication des étoffes. Elles étaient misérables, mais contentes de leur sort. Manquant d'eau dans cette zône aride, les naturels avaient trouvé un ingénieux moyen de s'en procurer. Ils attachaient ensemble les extrémités des longues feuilles canaliculées du pandanus, en les courbant vers la terre dans la direction de vases et de calebasses. Ainsi s'utilisait une grande partie des rosées et des eaux pluviales.

C'est sur la gauche de ce chemin que se trouve le volcan de Pouna-Hohoa, moins célèbre que celui de Kirau-Ea, moins important, mais tout aussi curieux. Ses approches sont caractérisées par les mouvemens et la physionomie de terrain particuliers aux bassins des volcans. Au delà de la lisière des champs de taro, venaient des cratères et des fissures exhalant de la fumée; puis tout-à-coup, et presque sous nos pieds, se découvrit une dépression d'environ cinq cents toises de diamètre, affaissement d'une ancienne lave à cinquante pieds au-dessous de son niveau primitif. Là se trouvaient les crevasses principales, dont deux surtout projetaient leur fumée avec une force qui accusait un puissant travail souterrain. Elles s'étendaient dans un grand développement et comme un fossé de circonvallation. Rétrécies en certains endroits, au point qu'on eût pu les enjamber, elles s'agrandissaient d'autres fois de quinze à vingt pieds (Pl. LIV — 4). Dans les portions les plus larges, la fumée était plus épaisse et plus intense. Le terrain était si brûlant près de là, que malgré ma chaussure je ne pouvais pas rester plus d'une minute à la même place. A deux ou trois reprises, nous aperçûmes le fond qui se composait de fragmens de roches éboulées. Ailleurs je trouvai la preuve d'une éruption récente dans des coulées de lave à l'état demi-solide. L'aspect général de ce volcan me sembla plutôt celui de la jeunesse que de la décrépitude. Il est possible que ce soit là un affluent souterrain de Kirau-Ea, et quand le vieux volcan, affaissé sous les masses qu'il aura vomies, ne pourra rompre sa croûte terrestre, il refluera sur Pouna-Hohoa, où, rajeuni et renouvelé, il reprendra ses allures de conquérant et de dévastateur.

Un habitant de Kapa-Pala, que nous rencontrâmes dans la région volcanique, nous raconta que les deux grandes crevasses s'étaient ouvertes sept ou huit ans auparavant. La terre se fendit presque sans bruit; elle resta ainsi pendant deux heures béante et muette; puis un léger tremblement de terre secoua Kapa-Pala, et la dépression actuelle se réalisa. L'indigène avait souvent vu les crevasses jeter des flammes et vomir de la lave, qui venait saisir au pied les buissons et les arbustes pour les calciner et les détruire.

Des volcans de Pouna-Hohoa, nous nous rendîmes à Kapa-Pala, en parcourant des plateaux moins ingrats et mieux cultivés. Kapa-Pala est un petit village manufacturier, qui fait un grand commerce d'étoffes, connues dans le pays sous le nom de *mamaki*. On les cite pour leur finesse et pour leur durée. Depuis que nous avions quitté les terres basses pour ces régions élevées, le froid était devenu assez vif, et de grands feux allumés le soir étaient quelquefois insuffisans pour le combattre.

Le jour suivant, nous reprîmes notre chemin vers le littoral, reposant nos yeux fatigués d'horreurs volcaniques et de gorges désertes, sur des plaines livrées à la culture et sur des cases habitées. Notre halte de jour se fit à Kaara-Ra; celle du soir à Maka-Aka, hameau de quatre à cinq maisons habitées par des familles pauvres et hospitalières.

A Maka-Aka, la pente du chemin qui court vers la mer devenait beaucoup plus rapide; aussi fîmes-nous en peu d'heures les huit ou dix milles qui nous séparaient du village littoral de

Digitized by Google

Pouna-Rouou. Le jour même nous poussâmes jusqu'à Hilea, après avoir traversé Koroa, connu pour fournir les meilleurs galets à l'usage des frondes, et par Ninole, petit hameau, dont les pierres douées, suivant les naturels, de la faculté de se reproduire, pouvaient au besoin être transformées en divinités.

Un peu avant d'arriver à Hilea, mon guide, l'érudit Makoa, me fit remarquer un petit morne, auquel se rattachait un épisode de l'histoire contemporaine d'Hawaii. C'était là que Ke-Oua, celui que nous avons déjà cité, celui que Pele n'avait pas dédaigné de combattre, Ke-Oua, le dernier et le plus courageux rival de Tamea-Mea, se livra au vainqueur, après deux combats successifs. Voici ce que Makoa me raconta de ce guerrier.

Ke-Oua était le frère cadet de Kau-ike-ouli, fils aîné et successeur de Taraï-Opou. Après la bataille de Keai où son frère fut tué, il avait fui vers le district de Hiro qui se déclara pour lui. Pouna et une partie de Kaou en firent autant, parce que Ke-Oua était le descendant direct de Taraï-Opou. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi: Ke-Oua régnait dans ses domaines; et Tamea-Mea ne semblait pas jaloux de l'inquiéter, quand son rival prit l'offensive. Quelques petites excursions ne lui suffisant plus, en 1789 il marcha à la tête de toutes ses forces vers les possessions du grand chef d'Hawaii. Sur sa route, il campa dans la région volcanique, et Pele, comme on l'a vu, déborda sur son camp. Il ne tint pas compte du présage; il marcha vers Taï-Ritii, la pointe la plus méridionale de l'île. Mais là se groupait une troupe d'élite sous les ordres de Taï-Ana; et la première rencontre fut fatale pour l'agresseur. Battu, poursuivi, défait une seconde fois à Pouako-Koki, il fut obligé de se sauver presque seul et de se cacher.

Long-temps il traîna dans la région déserte une vie nomade et misérable. Enfin, réduit à un petit nombre de partisans, n'ayant plus autour de lui que son frère et quelques amis, il envoya un messager à Taï-Ana, en lui offrant de se remettre, lui et les siens, entre les mains de Tamea-Mea qui résidait alors à To-waï-haï. On le lui accorda; il traversa, avec son escorte, les troupes qu'il avait combattues, ne rencontra dans toutes les haltes sur la côte que vœux en sa faveur, que présens en vivres, en cochons, en étoffes; que protestations de dévouement, que désirs de le voir pardonné. On espérait beaucoup de la clémence de Tamea-Mea; et cette clémence n'eût pas failli au vaincu, sans l'atroce acharnement d'un chef de sa cour. Au moment où Ke-Oua parut dans une pirogue, Tamea-Mea descendit lui même sur la grève, entouré de ses principaux officiers, tous inspirés comme le roi de pensées de grâce, et résolus à protéger le malheureux prisonnier contre la rage de quelques furieux. Mais un plan affreux avait mûri dans la tête d'un de ces hommes, l'antagoniste du frère aîné de Ke-Oua au combat de Keai. Voyant Tamea-Mea sur la plage, prêt à tendre la main à son ennemi et à le mettre sous sa sauve-garde, ce guerrier, nommé Keeau-Mokou, n'hésita point. Il se dirigea vers la mer, y entra, y marcha avec de l'eau jusqu'aux aisselles, saisit la pirogue qui s'avançait, se glissa vers l'arrière où Ke-Oua était assis, et lui plongea son poignard dans la gorge. Sept compagnons du malheureux prince tombèrent ensuite sous les coups de cet impitoyable bourreau. Il se justifia en disant que, tant que ces rebelles auraient vécu, le pays n'eût pas été tranquille.

Ce récit nous conduisit jusqu'à Hilea, village qui était la propriété de mon ami et compagnon de route, le gouverneur Koua-Kini. La veille encore il y était, nous attendant depuis deux jours, et ayant laissé l'ordre de nous faire diriger sur Honou-Apou, situé dans le S. O., à peu de milles plus bas. La route d'Hilea à Honou-Apou n'est remarquable que par les désordres de la lave qui l'encombre : dans certains endroits, elle a formé des agglomérations si singulières et si abruptes que, pour aider à les gravir, les naturels ont été obligés de placer, à la distance de trois pieds les unes des autres, des pierres plates qui servent d'échelons. On enjambe ainsi des escarpemens de dix toises de hauteur.

Honou-Apou est un joli village, populeux, fertile, aisé. Koua-Kini m'attendait chez le chef, dont l'habitation s'élevait sur la pointe la plus avancée d'une chaussée de lave, sur laquelle le bourg est bâti. Fatigué de ma course à travers le domaine des volcans, je voulus néanmoins utiliser une halte nécessaire, en complétant les détails qui me manquaient sur le district de Pouna. La carte à la main, j'interrogeai Koua-Kini, et voici ce que je recueillis et notai au milieu d'explications verbeuses et diffuses.

CHAPITRE XLIX.

FIN DU SÉJOUR A HAWAII.

Le district de Pouna confine à celui de Hiro, près du village important et arrosé nommé Kaau, qui relève encore du dernier district. Là, à neuf milles au S. S. E. de Waï-Akea, on entre dans

Digitized by Google

Pouna par Hono-Rourou; puis, en avançant dans le district, on trouve Waï-aka-heula, Kahou-Waï, et enfin Koula, endroit délicieux situé près du cap Kapoho, pointe orientale de Hawaii.

Une colline près de Koula, celle que l'on nomme *Bou-o-Kahavari*, est célèbre dans une légende du pays. Elle se rapporte à un chef de Pouna, le puissant Kahavari, qui vainquit Pele et brava sa vengeance. Voici cette singulière allégorie.

C'était dans une fête où le peuple assistait à son divertissement favori du *horoua*. Le horoua consistait à se laisser glisser le long d'une colline sur un *papa*, sorte de traîneau composé de deux longues pièces de bois fort polies, de deux ou trois pouces d'épaisseur sur une longueur qui variait de huit à dix-huit pieds. Sur le devant chacune d'elles s'évidait de manière à se terminer en pointe en dessus. Ces deux pièces de bois, qui faisaient le service de la lame d'acier dans un patin, étaient assujetties l'une à l'autre par différentes traverses, de manière à ce que leur écartement ne fût que de deux pouces et augmentât jusqu'à devenir de quatre à cinq pouces sur l'arrière. Une petite plate-forme était ménagée pour appuyer le corps du jouteur, et, de chaque côté, à une distance de cinq à six pouces de la machine, étaient assujettis deux solides bâtons pour lui servir de garde-fous. Au moment de partir, le jouteur se plaçait à plat sur le traîneau, une main appuyée sur l'un des garde-fous, les pieds contre la traverse de l'arrière; puis ayant de la main libre donné à la machine une vigoureuse impulsion, il reportait cette main sur le garde-fou et s'élançait de la colline, en cherchant à se maintenir en équilibre pendant une traite de cent toises et à lutter de vitesse avec des papas rivaux partis en même temps. C'était la montagne russe au naturel, le traîneau des lapons moins les rennes.

Donc le chef de Pouna, Kahavari (cela se passait sous le règne du roi Kearii-Koukii), le chef de Pouna et son favori jouaient un jour au horoua sur une colline qui a conservé le nom de *Ka horoua ana Kahavari* (glissade de Kahavari). Les naturels, rassemblés au pied de la hauteur, s'étaient rendus à cet assaut comme à une fête; l'orchestre indigène et la danse avaient préludé au jeu décisif. Le chef et son ami allaient partir dans leurs papas. Tout-à-coup Pele, la terrible Pele se présente: elle descend de Kirau-Ea, comme témoin d'abord; puis, la fantaisie lui en étant venue, elle se propose comme acteur; elle offre à Kahavari de lutter avec lui. Le chef de Pouna accepte; les jouteurs s'élancent; mais Pele n'a pas l'habitude de manier le traîneau; elle reste en chemin, elle est battue, et Kahavari est couronné aux applaudissemens de la multitude.

Avant de fournir une seconde traite, Pele demanda au chef de lui céder son papa. A quoi Kahavari, la prenant pour une femme ordinaire, répondit: « Êtes-vous mon épouse, pour me demander mon traîneau? » Puis, comme impatienté de ce retard, il prit son élan, et glissa rapidement le long de la colline. On peut juger de la rage de Pele, quand elle se vit ainsi refusée. Elle se souvint qu'elle était déesse, frappa du pied la terre et fendit en deux la montagne. A ses cris, le feu et la lave jaillirent. Kahavari était arrivé dans le vallon, lorsqu'en se retournant il aperçut Pele qui accourait escortée de tonnerres et d'éclairs, et poussait devant elle des ruisseaux enflammés et des torrens de bitume. Elle avait gagné du terrain et talonnait Kahavari. Alors le guerrier saisit sa large lance plantée dans le sol: il appela un de ses amis, et prit la fuite. Moins alertes que lui, les danseurs, les musiciens, les spectateurs furent engloutis sous l'avalanche incendiaire. Tant de victimes ne suffisaient pas à Pele; ce qu'elle voulait, c'était le chef de Pouna, c'était Kahavari qui lui avait refusé son papa. Elle le poursuivit donc à outrance. Kahavari n'eut pas le temps de respirer dans cette chasse incessante. A Boua-Kea, il jeta son *toui-raï* (manteau de feuilles de *ti* tressées), et se dirigea vers sa maison située près du rivage. Sur la porte ayant rencontré son cochon favori Aroï-Pouaa, il le salua avec son nez, courut chez sa mère à Kou-Kii, la salua de même. « Je suis venu, dit-il, à la hâte, parce que j'ai pitié de vous; votre mort est proche; Pele vient vous dévorer. » Ensuite, il accosta sa femme Kanaka-Wahine, la salua aussi, et comme elle lui disait: « Reste ici, nous mourrons ensemble; — Non pas, répondit Kahavari, je me sauve. » Il fit aussi ses adieux à ses enfans Paupourou et Kaohe, en leur disant: « J'en suis désolé pour vous. » La lave roulait de nouveau sur ses talons, il reprit sa course et ne s'arrêta que devant une fissure large et profonde. Sans sa lance, il était perdu: il la mit en travers et passa. Son ami en fit autant. Pele de son côté approcha du même obstacle qui ne l'arrêta point. Alors Kahavari monta sur la colline Bou-o-Kahavari où il rencontra sa sœur Koae, à qui il n'eut que le temps de dire: « Bonjour! » Puis il s'enfuit vers le bord de la mer. Il y trouva son jeune frère qui venait de lancer à l'eau sa

Digitized by Google

pirogue de pêche, afin d'y embarquer la famille. Kahavari et son compagnon y sautèrent, et la poussèrent au large. Pele arrivait alors furieuse sur la grève; quand elle vit que sa proie lui échappait, elle se jeta à l'eau, fumante et désespérée, hurlant, se tordant de désespoir : elle essaya de lancer encore des pierres contre les fugitifs; mais aucune d'elles n'atteignit la pirogue. Le chef de Pouna et son ami pagayèrent jusqu'à une grande distance du rivage, où le vent d'E. s'éleva. Alors il planta, dans le milieu de la frêle embarcation, sa large lance qui servit à la fois de mât et de voile, et atteignit bientôt l'île Mawi où il séjourna une nuit. De là il passa successivement à Ranaï et Moro-Kaï, d'où il gagna Oahou, séjour de son père et de sa sœur, auxquels il raconta ses aventures. Il fixa dès-lors sa résidence sur cette île, loin des vengeances de Pele. Les insulaires d'Hawaii montrent encore aujourd'hui les rochers que Pele lança sur Kahavari.

Le Bou-o-Kahavari est un cratère éteint de cent pieds environ de hauteur avec une échancrure sur un de ses côtés par où la lave s'écoula. M. Ellis, qui visita ces contrées en 1823, pense même qu'une vallée fertile, de trois ou quatre milles de diamètre et entourée de montagnes déchirées de plusieurs centaines de pieds de hauteur, n'est autre chose qu'un volcan depuis long-temps éteint. Au centre est un second enfoncement d'un demi-mille de diamètre et d'environ deux cents pieds de profondeur, avec un lac d'eau saumâtre au fond, qui était sans doute l'ancien cratère. Aujourd'hui tous ces lieux sont couverts de riches plantations. La tradition conserve un vague souvenir de l'endroit où le volcan dut être en activité : le lac en a gardé le nom de *Waï-a-Pele* (eau de Pele) : les naturels le désignaient comme l'un des endroits d'où la déesse avait jeté des pierres à Kahavari. Du reste, toute cette fable du chef de Pouna est trop aisée à expliquer pour qu'il soit nécessaire d'en déduire le sens réel. C'est le souvenir d'une éruption volcanique, arrivée sur le domaine de ce prince, et si complète que tout son territoire en fut englouti.

Après Kopoho, la côte fuyant au S. O. présente tour à tour les villages de Poua-Laa, Keahia-Laka, résidence du gouverneur de Pouna, Kaua-Ea, Kama-Ili, près duquel se trouvait un heiau célèbre, dédié au dieu Rono; Kohena, endroit peuplé de pêcheurs; Keou-Ohana, Kaï-Mou, charmant et populeux village, entouré de plantations; Kala-Pana, petit endroit, séjour de Kapihi, prêtre de Koua-Haïro et prophète renommé sous le règne de Tamea-Mea; Koupa-Houa, hameau ravissant couvert de berceaux de verdure; Poulana où Tamea-Mea avait construit un grand heiau, qu'il dédia à Taïri, dieu de la guerre, et où s'accomplissaient des sacrifices humains; Kamo-Moa, au-delà duquel l'aspect de la contrée devient rude et sauvage; enfin Keara-Komo, lieu considérable, presque limitrophe du district de Kaou, et assis sur un terrain que menacent presque toujours les dévastations volcaniques.

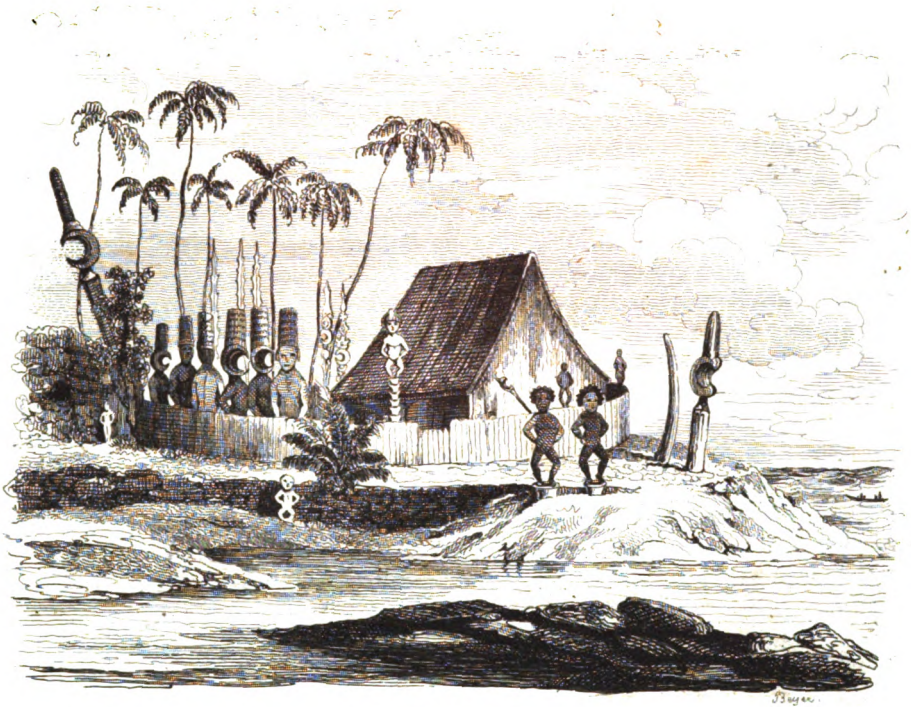
Ces données géographiques, que je démêlai au milieu d'une foule de contes superstitieux et de hors-d'œuvre puérils, complétaient à peu près la carte de ce côté de l'île. En la tournant par le nord, j'avais déjà relevé une portion du district de Koua, les districts de Kohala, d'Hama-Koua, de Hiro et de Pona, et, dans ma course par terre, presque tout celui de Kaou. En la tournant par le sud, j'allais terminer la besogne en complétant Kaou et Pouna. La goëlette était alors mouillée devant Hono-Napou; je préférai m'y embarquer, sauf à prendre langue dans les localités importantes. Koua-Kini avait terminé sa besogne officielle; il monta à bord avec moi, et mon fidèle Makoa nous suivit.

En sortant d'Hono-Napou, ce fut lui qui me fit remarquer une falaise qui surplombait la mer, et au-dessous une roche, nommée Kavero-Hea, qui sortait de l'eau. De cette falaise, un mari jaloux avait précipité sa femme : elle était tombée sur la pierre, sans y expirer sur le coup; puis, avant de mourir, agonisante, éperdue, elle s'était retournée vers son époux, resté immobile sur le morne, et l'appelant des noms les plus tendres, elle avait protesté de son innocence et de sa vertu. Ce rocher a conservé le nom de la victime, et les naturels disent qu'elle revient quelquefois pour appeler son mari; il y en a même qui prétendent l'avoir vue. Ces plaintes, du reste, sont regardées comme le présage de quelque grande calamité, telle que guerre, famine ou mort d'un haut personnage.

Tout ce littoral semble très-peuplé, et de nombreux villages le jalonnent çà et là. Débarqués dans un de ces hameaux, nous vîmes les naturels jouant au *pahe* et au *maïta* sur des aires préparées exprès. Ce premier jeu consiste dans le jet de javelots émoussés de deux à cinq pieds de longueur sur une épaisseur de cinq pouces, qui va en diminuant jusqu'à former une pointe. Dans le *maïta* ou *ourou-maïta*, deux bâtons sont fichés en terre, à quelques pouces seulement de distance l'un de l'autre. Les joueurs se placent à quinze ou vingt toises, luttant à qui

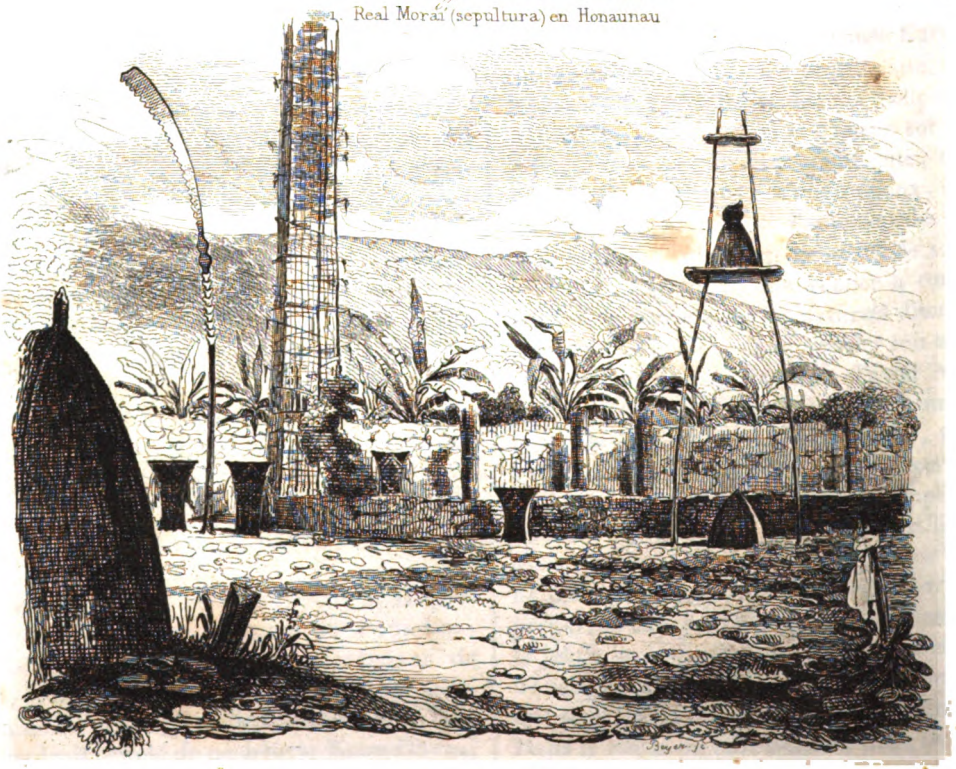
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Morai Royal de Honaunau.

1. Real Morái (sepultura) en Honaunau



2. Morai à Tiaai?

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

fera passer entre ces bâtons, mais sans toucher ni l'un ni l'autre, des disques arrondis faits d'une espèce de lave compacte qu'ils nomment *ourou*. Jadis les naturels étaient passionnés pour ce jeu, et on se défiait l'un l'autre, non-seulement d'individu à individu, mais de village à village, de district à district. Le lieu où nous vîmes cette joute était renommé par l'habileté de ses champions : ce jour-là, 8,000 personnes étaient accourues des environs pour les voir à l'œuvre. Actuellement les missionnaires, par un abus impolitique de leur autorité, ont défendu aux naturels les divertissemens de leurs ancêtres. Les cantons, placés loin de leur surveillance, ont seuls gardé l'usage de l'ouroumaïta.

En quittant Waï-Ohinou, la route qui longeait le rivage se dirigeait quelque temps vers l'intérieur, à travers une campagne bien cultivée; puis, elle brusquait sa direction vers le sud. Là se trouvait le village de Papa-Pohakou, centre de petits bouquets de cases semées autour de lui. Plus loin paraissaient Kalehou, hameau de l'intérieur, et Taï-Ritii où nous prîmes terre. Situé sur le côté occidental du cap qui forme dans le sud la pointe la plus avancée de l'île, Taï-Ritii est remarquable encore par la nature de la lave qui l'entoure, lave d'une formation évidemment récente. Au-dessus de Taï-Ritii, en remontant vers le nord, paraissent le long du littoral Kea-waï-Iti, puis Kaula-Namauna, situé dans une contrée horriblement bouleversée et presque impraticable à cause des laves. Au-dessus de Kaula-Namauna commence le district de Kona, le plus populeux d'Hawaii, à cause de sa superficie. Le premier village que nous y reconnûmes fut Kapoua, bâti autour de monticules coniques de deux cents pieds de hauteur, composés de cendres et de matières volcaniques. Kapoua quelque jour expirera de soif dans cette contrée brûlée; il faut faire sept milles dans la montagne pour avoir de l'eau. Au-dessus est le hameau de Oma-Kaa, et, à neuf milles plus loin, celui de Kala-Hiti, plus considérable et plus favorisé par sa position.

Nous n'abordâmes plus, si n'est à Keakea, bourg assez imposant par sa population, et plus curieux encore à cause d'une caverne spacieuse formée par la lave, et que les naturels nomment Kea-Naee. C'est une avenue couverte de cinquante à soixante pieds de hauteur sur huit à dix pieds de largeur, et quatre à cinq cents toises de longueur. Une éruption contemporaine paraît avoir déterminé sa formation : elle est le résultat d'une chute de lave précipitée d'un rocher haut de soixante pieds. Aussi un côté de la voûte offre une paroi perpendiculaire, avec les diverses teintes écarlate, pourpre ou brune de l'ancienne lave; tandis que l'autre côté, formé par l'écoulement de la matière, offre un aspect tout autre, modifié par les accidens que la nappe liquide a formés dans sa chute. La couleur de cette paroi est d'un pourpre sombre ou d'un noir si éclatant qu'on la dirait couverte d'un vernis vitré. Le moment où cette cascade en feu se précipita de cette hauteur dans une direction verticale dut présenter un merveilleux spectacle! On a pu voir d'ailleurs qu'Hawaii est toute pleine de magnificences semblables, et, pour la décrire avec une fidélité consciencieuse, il faut revenir souvent sur cette constitution géologique qui est son principal caractère, suivre partout cette lave qui y coule et qui en déborde, qui s'y reproduit sous mille aspects bizarres ou grandioses, qui possède l'île et qui la fait trembler à toute heure, soit par le souvenir de ses ravages passés, soit par le pressentiment de ses ravages à venir.

Au nord de Kea-Kea, et sur le bord même du rivage, nous vîmes Honaunau, notre dernière halte avant Keara-ke-koua. Honaunau n'est pas un endroit sans importance dans l'histoire politique et religieuse d'Hawaii : elle servit pendant plusieurs siècles de résidence aux dynasties royales, et les vestiges de l'ancien culte indigène y sont plus intacts et mieux caractérisés que dans aucune autre partie de l'archipel.

Le monument le plus curieux de tous ceux qu'Honaunau étale encore, est celui que l'on nomme *Hare-o-Keave*, maison de Keave, ossuaire des rois et des princes d'Hawaii depuis huit ou neuf générations. Ce *moraï*, délabré aujourd'hui, fut jadis une solide construction en bois de durée, longue de vingt-quatre pieds et large de seize, élevée sur une chaussée de lave qui se prolonge fort avant dans la mer. Son toit était en feuilles de *ti* ou dracœna; une palissade serrée enceignait à la fois le bâtiment et sa cour de vingt-quatre pieds carrés, pavée en dalles adroitement assemblées. En dehors de l'enclos et posées, les unes sur de petits piédestaux, les autres sur des piliers, figuraient des images grotesques, des effigies grossières, des personnages difformes de l'un et de l'autre sexe, personnifications des divinités tutélaires du local. D'autres sculptures du même goût, irrégulièrement et confusément jetées, garnissaient la cour intérieure. C'étaient des figures aux cheveux hérissés, aux mains appuyées sur les hanches, aux jambes cambrées comme celles d'un

Digitized by Google

danseur qui s'exerce en ployant sur lui-même (Pl. LV—1 et LX—3). Mais le groupe le plus remarquable de ces divinités monstrueuses, est celui qui se trouvait dans l'angle S. E. de l'enclos. Là, douze d'entre eux formant le demi-cercle, semblaient monter une espèce de faction autour des tombes royales. Une pile de pierres, en forme de croissant, de trois pieds de largeur et de deux pieds de hauteur, servait de support à ces divinités, guindées comme les autres sur des piliers ou sur des piédestaux. Le dieu principal était au centre, et les autres s'échelonnaient à sa droite et à sa gauche, par ordre de rang et de grade. Le signe de distinction n'était pas la taille, mais le nombre des ciselures et le soin avec lequel elles étaient exécutées, surtout vers la tête. On apportait la plus grande attention à tenir ces divinités pompeusement vêtues: elles étaient toujours entourées de morceaux d'étoffes, de fleurs, de guirlandes, de monceaux de gourdes et de coquilles de coco, que la piété des fidèles venait déposer à leurs pieds.

Quand je visitai le moraï d'Honaunau, il ne restait plus que des débris de ces divinités; mais la chapelle était debout, bien conservée encore et bien entretenue. Le tabou en interdisait toujours l'entrée aux profanes, et il fallut que je misse à contribution l'autorité de Koua-Kini pour m'en faire ouvrir la porte. De là, et sans qu'il me fût permis de dépasser le seuil, j'aperçus une foule de figures en bois ou en plumes rouges, avec des yeux en nacre de perle et des bouches très-fendues, où luisaient de belles rangées de dents de requins. Je vis encore plusieurs paquets d'ossemens humains bien nettoyés, soigneusement attachés avec des tresses en bourre de cocotier. On les avait disposés d'une façon bizarre dans tous les angles de l'édifice; et à leurs côtés, épars sur le sol, gisaient des haillons de nattes ou d'étoffes, qui semblaient être la défroque de ces nobles morts.

Notre guide dans ce moraï de Honaunau était le gardien du dépôt sacré, un prêtre dont l'aïeul avait reçu le célèbre Cook lors de sa visite aux tombes royales. Il nous raconta une anecdote que déjà il avait dite au capitaine Byron. Un jour son père avait placé devant le *Noui-Akoua*, ou grand esprit, l'offrande habituelle du poisson et du *poï*. Le fils arriva affamé devant cet étalage de vivres; car il avait tout le jour vainement battu la mer: pas un poisson n'avait mordu à son appât. Il fut pris de l'envie de manger les mets offerts aux dieux. Mais, avant de violer leurs droits, il voulut s'assurer des moyens de surveillance et de vengeance qui étaient au pouvoir des idoles. Il passa la main sur leurs yeux, et ils ne les clignèrent pas; il mit son doigt dans leur bouche, et ils ne le mordirent pas. Alors il prit son parti, leur jeta un manteau sur la tête, et voyant qu'ils ne faisaient aucun mouvement pour se dégager, il prit les vivres et les dévora à belles dents. Son père survint et le blâma; à ces reproches il répondit : « Je lui ai parlé, et il ne m'a pas entendu; je lui ai mis ma main dans la bouche, et il ne l'a pas senti; j'ai placé l'étoffe sur ses yeux, et il ne l'a pas vu; c'est pourquoi je m'en suis moqué, et j'ai mangé. — Mon fils, mon fils, répliqua le vieux prêtre, tu as agi sans prudence; il est bien vrai que le bois ne voit ni n'entend; mais l'esprit d'en-haut observe et sait tout. »

Près du Hare-o-Keave, et dans la direction du sud, se trouvait le *Pahou-tabou* ou *Pouho-noua*, sorte d'enclos sacrés, véritables lieux d'asile assez communs dans l'archipel. L'impunité était acquise à tout coupable qui atteignait ce sol. Le fugitif, le prisonnier de guerre, l'homicide, le violateur du plus saint tabou, le voleur, l'assassin, étaient sauvés quand ils avaient pu toucher à l'une de ses nombreuses portes ouvertes, soit du côté de l'intérieur, soit du côté du rivage. En temps de guerre, un pavillon blanc flottait à chaque entrée et à une petite distance au-delà des murs. On pouvait poursuivre le vaincu jusqu'à cette barrière, au-delà c'eût été un crime de lèse-pahou-tabou, que la mort du coupable eût expié à l'instant. Deux de ces asiles existaient à Hawaii, l'un pour l'est de l'île à Waï-Pio, l'autre pour l'ouest à Honaunau : ce dernier était dédié à Keave, divinité tutélaire de l'endroit.

Dans un coin de l'enceinte, des maisons existaient pour les prêtres, et d'autres pour les réfugiés. Après quelques jours d'hospitalité pour les justiciables des lois civiles, ou à la fin de la guerre pour les combattans fugitifs, les portes du pahou-tabou s'ouvraient de nouveau : on sortait de là sans avoir rien à redouter, car le passage dans l'asile inviolable avait effacé les griefs antérieurs, de quelque nature qu'ils fussent. Quelquefois les réfugiés restaient dans le pahou-tabou, et devenaient prêtres de l'endroit.

L'asile d'Honaunau est l'un des plus spacieux qui existent. En temps de guerre, les femmes, les enfans, les vieillards des districts soulevés viennent s'y entasser pour se trouver à l'abri des escarmouches pendant le combat, et des représailles après la victoire. La forme de ce pouho-noua est celle d'un parallélogramme

Digitized by Google

irrégulier, clos de murs sur une de ses faces et aux deux extrémités. L'autre face qui touche à la mer, excepté dans le N. O., n'est défendue que par une palissade peu élevée. Sa longueur est d'environ 660 pieds et sa largeur de 380. Les murailles ont douze pieds de hauteur sur quinze d'épaisseur. Des effigies de divinités, placées à la distance de quatre perches les unes des autres, dominent toute l'étendue des murailles. Dans l'intérieur de l'enceinte on comptait autrefois trois temples ou *heiaus* : deux sont détruits; un seul reste encore à demi-ruiné. Il se composait d'une pile de pierres compactes, de 120 pieds de long sur 60 de large, et environ 10 de hauteur. Des quartiers de lave de cinq ou six milliers chaque, exhaussés à sept pieds du sol, ont dû nécessiter de laborieux efforts de la part d'insulaires dépourvus de tout appareil et de tout procédé mécanique. La tradition veut que ces monumens aient été élevés par Keave, dont le règne remonte à deux cent cinquante ans. Cette date peut être vraie pour les murs et pour les temples, mais non pour les chapelles et les statues évidemment renouvelées depuis.

Entre Honaunau et Keei se trouvait le champ de Moko-Houa, lieu célèbre par la longue bataille que livra Tamea-Mea à Kau-ike-ouli, fils aîné et légitime héritier du roi Taraï-Opou. L'usurpateur y gagna la couronne après une lutte qui s'était prolongée pendant sept jours sans résultat décisif. Dans la matinée du huitième, la mort de Kau-ike-ouli fit tourner la chance en faveur de son rival. Cette mort eut lieu d'une façon bien singulière et bien dramatique.

Keau-Mokou, père de Kaahou-Manou, Pia et Koua-Kini mon ami et compagnon de route, Keau-Mokou commandait alors les troupes de Tamea-Mea. Il s'était aventuré avec un petit nombre de guerriers, à une distance considérable du gros de ses troupes, quand les hommes de Kau-ike-ouli l'assaillirent et l'entourèrent à l'improviste. Ces valeureux soldats eurent beau lutter avec l'énergie du désespoir, ils tombèrent tous un à un; et Keau-Mokou lui-même blessé de plusieurs coups de pahoa fut laissé pour mort. Déjà on dépouillait les vaincus de leurs ornemens quand Kau-ike-ouli, s'avançant lui-même, ordonna de respecter le *para-oa* du chef ennemi. (Le para-oa est une parure précieuse en dents de baleine polies et suspendue au cou par une tresse de cheveux). Il voulait la détacher de sa main; mais Keau-Mokou évanoui était revenu à lui. Quand il vit Kau-ike-ouli penché vers la terre, il s'aida du bras du prince pour se relever, bondit, le saisit par ses longs cheveux, et l'abattit bientôt avec son poignet dont la vigueur était célèbre dans l'île. Épouvantés de cette résurrection imprévue, les soldats de Kau-ike-ouli eurent un moment d'hésitation; puis, revenus de leur surprise, ils voulurent dégager leur maître: il n'était plus temps. Tamea-Mea accourait avec son corps d'armée, et l'un des guerriers de l'avant-garde, intervenant à propos dans le duel des deux chefs, tua Kau-ike-ouli d'un coup de lance. L'héritier de la couronne étant mort, une terreur panique s'empara de ses partisans. Les uns coururent vers la mer pour gagner le large dans leurs pirogues; les autres atteignirent le pahou-tabou voisin, et dans le nombre des derniers se trouvait le célèbre Karaï-Mokou, depuis ministre de Tamea-Mea. Aujourd'hui dans ce champ de lave, on voit encore sous des tas de pierres les ossemens des défenseurs de Kau-ike-ouli: et l'un de ces monticules indique la place même où succomba le prince, l'héritier de Taraï-Opou.

Le reste du chemin offrait peu de localités remarquables. Reprenant la route de terre, car la goëlette ne nous avait pas attendus, je traversai avec Makoa les villages de Keei, Kalama, Waï-Pounaula et Kiloa, et je me trouvai rendu de fort bonne heure encore à Kaava-Roa, où m'attendait ma noble et majestueuse hôtesse madame Kapio-Lani.

J'avais ainsi fait le tour d'Hawaii; j'avais visité ses volcans les plus curieux, relevé les parties les plus importantes du littoral; mais cette longue reconnaissance m'avait entraîné au-delà des termes du congé obtenu à Hono-Rourou. « Nous partons dans quinze jours, » m'avait dit Pendleton; et j'étais absent depuis dix-huit. Aussi éprouvai-je quelque inquiétude, quand le matin de notre appareillage un petit calme de quelque heures se fit sentir. Par bonheur, cela dura peu; la brise tourna au S. E. pleine et bonne : elle nous chassa rondement vers Oahou. Nous passâmes cette fois entre Tahou-Rawe et l'écueil Moro-Kini, puis nous attérîmes vers Lahaina dans l'île Mawi. Lahaina est un village florissant où règnent les missionnaires; ils y ont une chapelle en maçonnerie de quatre-vingt-dix pieds de long sur soixante de large, avec deux étages et des galeries. Ce temple, l'une des merveilles monumentales de la Polynésie, peut contenir trois mille fidèles. Beaucoup de grands dignitaires de la cour de Oahou ont des propriétés à Lahaina, et la princesse Naheina-Heina, l'amazone de la famille royale, y a sa maisonnette en

Digitized by Google

pierres recrépies à la chaux, d'après l'usage moderne introduit par les missionnaires.

Après une heure de séjour à Lahaina, la goëlette remit à la voile; elle courut entre Ranaï et l'étroite et montueuse Moro-Kaï; puis, le 25 février 1831, elle se montra de nouveau en vue d'Hono-Rourou. Depuis le départ d'Hawaii, je tenais une lunette constamment braquée sur la mer pour voir si je n'apercevrais pas *l'Oceanic*: la ponctualité du capitaine Pendleton m'effrayait; je tremblais qu'il ne voulût me donner une leçon d'exactitude. Quelle fut ma joie quand je vis mon schooner dans la rade! Mais j'arrivais à point nommé; les huniers étaient hissés, le pavillon de partance flottait au mât. J'embrassai Koua-Kini à la hâte; je le chargeai de mille complimens pour les amis que je laissais sans les voir; pour le roi, pour les princesses, pour sa femme, pour Makoa que j'avais oublié à l'heure de mon départ d'Hawaii; je lui donnai tout ce que j'avais sous la main en bagatelles, affectant à chaque chose une destination qui la rendît précieuse comme un souvenir; puis, je m'élançai dans le canot qui eut quelque peine à rejoindre *l'Oceanic* déjà orienté. « Une heure de plus, me dit Pendleton, en me donnant la main pour monter; une heure de plus, et vous n'aviez que deux partis à prendre, d'accepter du service à la cour d'Hono-Rourou, ou de vous faire missionnaire. Vos effets seraient à terre si l'on ne vous avait signalé depuis ce matin; et *l'Oceanic* aurait vingt milles de chemin derrière lui. Vous êtes plus heureux que sage!» ajouta-t-il avec un bienveillant sourire. Et il me quitta pour surveiller lui-même l'appareillage et la conduite hors des passes.

CHAPITRE L.

DESCRIPTION GÉNÉRALE DES ILES HAWAII.

Le groupe des îles Hawaii, l'un des plus considérables de l'Océanie, est sans contredit le plus important aujourd'hui pour l'étendue de ses relations commerciales et les progrès de ses habitans dans les voies de la civilisation. Ce groupe s'étend du 19° au 23° de lat. N. et du 157° au 159° de long. O., en formant une courbe, dont la concavité regarde le S. O. Il se compose de onze îles dont cinq grandes, trois petites, et trois autres simples rochers.

La plus méridionale et la plus importante, Hawaii, qui donne son nom à l'archipel, n'a pas moins de quatre-vingt-trois milles du N. au S. sur soixante-six milles de l'E. à l'O.; en tout deux cent quarante milles à peu près de circuit. Quoique ses montagnes soient hautes et volcaniques, leurs pentes, qui commencent dès le rivage, sont douces, et n'offrent point, sauf quelques localités décrites, les anfractuosités qui caractérisent les terres de cette formation. La hauteur du Mouna-Kea, point culminant du système, a été évaluée par approximation à 2,500 toises. Le Mouna-Roa, plus central, n'est guère moins élevé; enfin, le Mouna-houa-raraï vient en troisième ligne. Entre ces trois monts règne un plateau très-élevé, presque désert et inculte, car la partie littorale paraît avoir suffi jusqu'à présent à la population d'Hawaii. Hors de la bande de terre qui touche à la mer, lisière populeuse et cultivée, l'île est une région de volcans, le domaine de Pele, leur déesse.

Hawaii, on l'a vu, est divisée en six districts: Kohala, Hama-Koua, Hiro, Pouna, Kaou, Kona; plus le plateau intérieur nommé Waï-Meo. La population totale de l'île monte à 85,000 ames, d'après les chiffres des missionnaires.

Séparée de la précédente par un détroit de vingt-quatre milles, Mawi a trente-huit milles de longueur sur une largeur fort irrégulière, dont le maximum vers le S. E. va à vingt-cinq milles. Un isthme très-bas la divise en deux parties: celle du S. E., montueuse et volcanique; celle du N. O., fertile, riche et populeuse. On y compte 20,000 habitans.

Au S. O. de Mawi, et séparée par un chenal de trois à quatre milles, gît la petite île de Tahou-Rawe, de dix milles de long sur huit de large. Basse et stérile, couverte de buissons, elle n'a qu'une population insignifiante, qui vit de pêche, et relève du gouverneur de Mawi. Moro-Kini est un écueil situé entre les deux îles précédentes.

Moro-Kaï est au N. O., à cinq ou six milles de Mawi. Longue, accidentée, irrégulière, cette île a près de quarante milles de longueur de l'E. à l'O., sur une largeur de six milles au plus du N. au S. Comme le terrain se compose presque tout de montagnes, il ne reste qu'une petite bande cultivable et cultivée. Aussi, malgré son étendue, l'île n'a-t-elle guère que 3,000 habitans.

Ranaï, qui se groupe avec les deux précédentes, a quinze milles de long sur dix de large. Elle est montueuse, quoique moins élevée que Mawi et Moro-Kaï; elle est stérile en grande partie, privée de sources et de torrens, ce qui en fait un séjour ingrat pour les 2,000 habitans qu'elle nourrit.

A vingt-trois milles à l'O. N. O. de Moro-Kaï vient Oahou, la plus fertile, la plus riche, la plus jolie du groupe. Elle n'a pas moins de trente

Digitized by Google



3. Intérieur d'un « Morai » à Tauaï.

3 Interior de un Morai en Tauaí.



4. Offrande des Habitans d'Hawaï à Cook.

4 Regalo de los moradores de Hawaí a Cook

Digitized by Google

Digitized by Google

huit milles de longueur sur seize à dix-sept milles de largeur. Une chaîne de hautes montagnes en occupe le centre dans la partie de l'E. jusqu'à la plaine d'Eva. Celle-ci a près de vingt milles de longueur sur neuf à dix de large en certains endroits. Quoique son sol soit fertile et coupé de ruisseaux, la contrée intérieure est déserte et peu cultivée. Toute la population s'est concentrée autour d'Hono-Rourou, dans une plaine d'excellent terrain d'alluvion qui se prolonge jusqu'à deux ou trois pieds. Au-dessous vient le tuf volcanique, appuyé à son tour à une profondeur de quinze pieds sur une base solide d'un calcaire madréporique, analogue à celui qui borde le rivage. En creusant ce calcaire pendant douze ou treize pieds, on trouve une eau très-douce, bien qu'elle suive régulièrement les alternations de la marée. Cette roche calcaire, compacte et dure à la surface, devient plus tendre et plus poreuse dans les couches profondes; ce qui donnerait lieu de croire que l'eau de la mer en la pénétrant y dépose, comme à travers un filtre, son principe salin, et arrive ainsi peu à peu à l'état d'eau douce.

Le port d'Hono-Rourou, le meilleur mouillage de cet archipel, est sûr dans toutes les saisons. C'est le lieu de relâche des baleiniers qui viennent poursuivre dans ces mers leurs campagnes aventureuses. Il est rare qu'on ne trouve pas cinq ou six de leurs bâtimens à l'ancre devant la ville, et quelquefois on en a vu jusqu'à vingt-cinq. Ainsi, Hono-Rourou tend à s'accroître graduellement, soit à cause de la résidence royale, soit par l'affluence des navires étrangers. On compte actuellement à Oahou 20,000 habitans, dont la moitié à Hono-Rourou.

Vers l'O. N. O., et à soixante-cinq milles environ de Oahou, paraît Tauai, île montagneuse, d'un aspect charmant, mais moins fertile, moins populeuse qu'Oahou. Presque circulaire, elle a de vingt-cinq à trente milles de diamètre, et 10,000 habitans environ. Les cultures principales sont près de la rivière de Waï-Mea, où un petit fort, armé de vingt-deux pièces de canon, a été établi pour la défense de la côte. Les habitans sont doux, braves et industrieux. Ellis fait remarquer que leur idiome diffère de celui des autres insulaires en ce point que là où ceux des îles méridionales prononcent *k*, les Tauaiens font entendre le son du *t*.

Niihau, à l'O. de la précédente et séparée d'elle par un canal de quinze à vingt milles à peu près de largeur, n'a guère que 5,000 habitans. Elle se termine au N. par un îlot qui lui sert d'appendice. Comme Tauai, Niihau est réputée pour la fabrication de belles nattes que recherchent les chefs des autres îles. Ces nattes de couleurs assorties ont quelquefois dix-huit à vingt aunes de long sur trois ou quatre de large. La culture de fort belles ignames paraît être particulière à ces deux îles les plus septentrionales de l'archipel. Leur position isolée les fit long-temps rester indépendantes; mais en 1824, sous Rio-Rio, le combat de Waï-Mea les rallia définitivement à la couronne hawaiienne.

Les deux petits écueils Tahoura et Modo-Manou, habités par des oiseaux seulement, complètent la nomenclature du groupe.

Quoique chaud, le climat de l'archipel d'Hawaii n'est point malsain. Comme le soleil ne s'éloigne jamais beaucoup de son parallèle, on n'y voit point d'hiver proprement dit; et le seul changement qui caractérise les saisons, ce sont les pluies fréquentes et orageuses qui tombent de décembre en mars, et le règne des brises variables durant la même époque. A part ces quatre mois pluvieux, il tombe fort peu d'eau sur toutes les plages occidentales de ces îles; mais du côté de l'est les orages sont fréquens dans tous les mois de l'année.

Partout où la lave, depuis long-temps durcie, a pu se décomposer, le sol de ce groupe, fécond et actif, se prête à une foule de cultures. Les plantes les plus communes avant la découverte étaient le taro (*arum esculentum*), le *convulvulus patatas* ou patate douce, nommée chez eux *ouara* ou *ouhi;* enfin la canne à sucre. Ils avaient en outre les fruits de l'arbre à pain, du cocotier, des diverses sortes du bananier, d'une espèce d'eugénia, les framboises et les fraises. Les Européens y ont introduit les orangers, les citronniers, les vignes, les ananas, les papayers, les concombres, les melons d'eau, qui tous y ont prospéré, si ce n'est les ananas. Les haricots, les oignons, les courges et les choux, quoique fort peu goûtés des naturels, y sont cultivés pour le ravitaillement des navires étrangers. On n'a pas encore essayé d'y naturaliser le café, le coton, et les autres denrées tropicales; mais il est probable qu'elles y réussiraient également.

Par suite de la loi générale qui a présidé à la distribution des êtres sur le globe, le règne animal est peu riche en espèces, peu varié à Hawaii. Avant les Européens, on n'y connaissait en fait de quadrupèdes que le cochon, le chien et le rat : ceux-ci y ont ajouté la vache, le cheval, la brebis, la chèvre, le chat et le lapin. Les oiseaux montaient à une vingtaine

Digitized by Google

d'espèces, parmi lesquelles on remarque quatre nectarins, petits oiseaux au long bec pointu, aux plumes éclatantes, dont on les dépouillait pour faire des manteaux précieux aux chefs indigènes; deux moucherolles, le psittacin, deux pinsons, une grive, la mouette commune, un corbeau, des foulques, des oies, des canards, des bécasses; puis les oiseaux de mer accoutumés, tels que phaétons, sternes, noddies, pétrels. Les insectes sont rares et limités; peu de papillons et de coléoptères, mais quantité de mouches et de moustiques. Aucune sorte de serpent n'habite l'île; les seuls reptiles sont deux espèces de lézards, de couleur cendrée, et longs de cinq à six pouces. Les poissons, au contraire, sont variés et nombreux, surtout les bonites, les poissons-volans, et deux sortes de mulets. Il y a aussi quantité de coquilles diverses, parmi lesquelles on remarque l'huître perlière, qui fournit souvent des perles d'une belle qualité. Les zoophytes abondent sur la côte. Un naturaliste qui accompagnait le capitaine Byron dans son voyage a recueilli onze espèces de coquilles, toutes appartenant au genre volute.

Sous le rapport géologique, les îles Hawaii peuvent être regardées comme un groupe de volcans qui aurait surgi d'un banc de coraux et de madrépores. On a vu que les montagnes étaient composées de laves et de matières volcaniques. Le grand volcan de Kirau-Ea paraît avoir pour base une roche de trapp. Quant aux terrains bas qui touchent au littoral, ils semblent assis sur une base madréporique, laissée à sec. Ces terrains offrent du carbonate de chaux et des masses calcaires, où les coraux et les coquilles sont engagés dans tous les états, depuis la coquille et le corail naturels jusqu'à la pétrification presque complète. A Oahou on a trouvé des porphyres argileux et amygdaloïdes.

Malgré les travaux des Anderson, des Menzies et des Gaudichaud, la flore d'Hawaii est encore imparfaitement connue, surtout dans sa plus curieuse partie, celle du grand plateau central et des points culminans. Cependant on sait qu'à Hawaii surtout, à l'exception du terrain des ravines, il existe une zône jusqu'à près de 200 toises de hauteur, où la végétation naturelle est presque nulle, attendu que la lave, dure encore et vitrifiée, n'a pas reçu une modification suffisante pour admettre et féconder les germes des plantes. Au-dessus commence la seconde région qui comprend une grande partie de la végétation indigène; quant à la zône supérieure, constamment enveloppée de nuages, elle tient sa verdure dans un aspect de fraîcheur perpétuelle; enfin, au-dessus des nuages commence la troisième région, la zône des plantes alpestres, dans lesquelles la végétation suit une marche décroissante jusqu'à la limite des neiges perpétuelles, où elle cesse entièrement.

La végétation du littoral est à peu près celle que l'on retrouve sur les autres îles de l'Océanie, le cocotier, le bananier, le mûrier à papier, l'arbre à pain, l'*hibiscus*, le *gossypium*, le *morinda*, le *ricinus*, le *dracæna*, le *sida*, divers liserons et diverses plantes herbacées. Nous n'entrerons pas dans la nomenclature des arbres de la seconde région, qui compte plusieurs espèces propres à ces îles, ou d'autres qui lui sont communes avec les divers groupes de l'Océanie. Mais il importe de faire remarquer qu'au milieu des nuages, la végétation prend un développement extraordinaire; plusieurs espèces qui, au niveau de la mer, n'étaient que des buissons ou des arbustes étiolés deviennent des arbres véritables, et la campagne morne là-bas, rabougrie et souffrante, prend dans ce rayon élevé une allure vigoureuse et franche, une verdure tranchée, un aspect de printemps éternel.

De la limite inférieure de cette région, on saisit quelquefois un curieux effet de météorologie. Quoique les nuages fixés à une certaine hauteur la quittent rarement pour visiter l'atmosphère inférieure, il arrive toutefois de temps à autre que des vapeurs, détachées de la masse, se groupent à part et descendent; mais bientôt on voit ces flocons partiels se vaporiser sous l'action intense des rayons solaires, directs ou réfléchis, s'amoindrir à vue d'œil, se volatiliser et disparaître. Ce petit jeu d'évaporation entre la région sèche et la région humide sert d'aliment à la végétation intermédiaire, tandis que celle du littoral puise sa force et sa sève dans les torrens qui descendent des sommets neigeux, ou dans les cascades qui se précipitent des falaises.

Dans la région des nuages habitent les nombreuses et puissantes fougères, divers pandanus, plusieurs lobéliacées, un métrosideros et un mimosa, ces deux derniers remarquables par les formes variables qu'affectent leurs feuilles à diverses stations, et surtout le précieux sandal qui forme une des branches importantes du commerce de ces îles.

CHAPITRE LI.

HISTOIRE DES ILES HAWAII.

L'archipel d'Hawaii a ses annales fabuleuses consacrées dans les chants nationaux et dans

Digitized by Google

les traditions populaires. Ces annales toujours vagues, souvent contradictoires, plutôt allégoriques que vraies, plus remplies de fictions que de faits, ont cependant un côté sous lequel la physionomie nationale se révèle; elles sont la poésie primitive d'un peuple, l'expression de ses rêves d'enfance; et à ces titres divers elles méritent d'être étudiées.

L'origine de la race hawaiienne est dans ces vieilles traditions l'objet de plusieurs variantes. Suivant les uns, le premier habitant de ces îles, être d'origine céleste, descendait d'Haumea, divinité du sexe féminin; suivant d'autres, les chefs avaient pour père Akea, qui était l'anneau de jonction des hommes aux dieux; mais l'opinion la plus accréditée, c'est que les habitans primitifs arrivèrent dans une pirogue de Taïti qui veut dire *loin*. On raconte à ce sujet que dans les temps anciens, quand l'Océan couvrait tout l'espace, un gros oiseau s'abattit sur ses ondes et y pondit un œuf qui devint Hawaii. Peu après, un homme, une femme, un cochon, un chien, une couple de poules, arrivèrent dans une pirogue de Taïti, abordèrent sur la côte orientale d'Hawaii et s'y établirent. Une version qui avait cours à Oahou ajoutait que les nouveaux venus s'arrangèrent à l'amiable avec les dieux et les esprits qui seuls peuplaient alors ces îles. Les mêmes traditions et d'autres encore mentionnent un déluge qui submergea tout le groupe à l'exception d'un piton laissé à sec sur le Mouna-Kea. Là des êtres humains se sauvèrent et servirent de noyau à la population actuelle.

On a vu déjà que la navigation lointaine apparaît comme un fait accompli dans les annales anciennes de la contrée, qu'un prêtre d'Hawaii, Kama-pii-kaï, colonisa Taïti, et que le prêtre étranger Pao, de couleur blanche, aborda avec ses dieux sur le sol hawaiien au temps du roi Kahou-Kapou.

Durant la vie d'Opiri, fils de Pao, plusieurs étrangers, également de couleur blanche, arrivèrent à Hawaii vers le S. O. de l'île, et gagnèrent les montagnes où ils fixèrent leur séjour. Les naturels ne savaient pas s'ils devaient les traiter comme des dieux ou comme des hommes; ils les regardaient avec un sentiment de curiosité respectueuse, et n'osaient les approcher. Enfin le roi du district ayant mandé Opiri pour le consulter, celui-ci fut d'avis qu'un présent considérable en vivres leur fût offert. On réunit une grande masse de provisions, et Opiri, marchant à la tête des insulaires qui les portaient, se dirigea vers la montagne où s'abritaient les étrangers. Quand ces derniers virent venir Opiri et son escorte, ils sortirent de leur retraite et allèrent au-devant des visiteurs; ce que voyant, les naturels déployèrent des nattes, y déposèrent les vivres et reculèrent de quelques pas. Alors Opiri prit la parole et dit deux ou trois mots; les étrangers y répondirent, acceptèrent le cadeau; puis, heureux de rencontrer un truchement, ils conversèrent avec les naturels grâce à son entremise. Ce fait si simple parut aux bons Hawaiiens une chose surnaturelle; ils voulurent à toute force voir des dieux dans ces étrangers, et ils les traitèrent avec tout le respect imaginable. Le séjour de ces hommes blancs ne fut pas long; ils s'en retournèrent bientôt chez eux. La chronique ne spécifie pas quel vaisseau les avait conduits et ramenés. Tout ce qu'elle a constaté, c'est le nom du chef: il s'appelait Mana-Hini, c'est-à-dire, en langage polynésien, un étranger, un hôte; ce mot étant commun aux insulaires d'Hawaii comme à ceux de Taïti et de Nouka-Hiva.

Une tradition plus récente et plus précise établit encore que plusieurs années après le départ de Mana-Hini et de ses compagnons, sous le règne de Kahou-Kapou, roi de Kaava-Roa, sept étrangers abordèrent dans la baie de Ke-ara-kekoua, au lieu même où descendit plus tard le capitaine Cook. Ils vinrent dans un canot semblable au sien avec un tendelet sur l'arrière, mais sans mâts ni voiles. Ils étaient tous habillés de blanc ou de jaune, et l'un d'eux portait un *pahi* ou long poignard à son côté, et une plume sur son chapeau. Les naturels reçurent les nouveaux venus de la façon la plus amicale. Débarqués, ces hommes épousèrent des femmes du pays, furent nommés chefs, se montrèrent habiles, généreux, vaillans, expérimentés, et finirent, dit-on, par gouverner l'île d'Hawaii. Le missionnaire Ellis prétend, à ce propos, qu'on trouve encore dans cette île des individus provenant de ces colons étrangers. « Ces hommes, dit-il, se reconnaissent aisément à la teinte plus claire de leur peau, au caractère de leurs traits, à leurs cheveux bruns et bouclés. Du reste ils se targuent eux-mêmes de cette origine, dont le souvenir est une gloire et un titre de famille. »

Déjà Lapérouse avait émis cette opinion, que les îles Hawaii, les Sandwich de Cook, n'étaient pas autre chose que les îles des Rois et des Jardins, découvertes en 1542 par l'Espagnol Gaëtan. Ce navigateur raconte que, parti du port de la Nativité, situé sur la côte d'Amérique par 20° lat. N., il courut directement à l'ouest pen-

Digitized by Google

dans neuf cents lieues, et qu'à cette distance il découvrit un groupe d'îles dont les sauvages étaient presque nus; que ces îles, d'ailleurs, bordées de coraux, étaient fertiles en cocotiers et en autres arbres.

La carte à la main, il est aisé de voir que l'archipel d'Hawaii est la seule terre à qui ces circonstances diverses puissent s'appliquer. Alors la tradition précédente ne ferait-elle pas allusion à la visite de Gaëtan? La chose serait d'autant plus admissible que Kahou-Kapou, sixième ancêtre en ligne droite de Taraï-Opou, roi d'Hawaii lors du voyage de Cook, devait vivre deux cents ans auparavant, c'est-à-dire vers la même époque que cite le navigateur espagnol.

Une autre tradition, qui se rapporte à la même date, tradition relative à un nommé Rono, a d'autant plus de signification qu'elle explique pourquoi les naturels rendirent à Cook les honneurs divins lors de son arrivée. Rono vivait sous l'un des anciens rois d'Hawaii : jaloux et prompt, il tua dans un moment de colère sa femme qu'il aimait tendrement; puis la douleur et le regret l'ayant rendu fou, il parcourut les îles, querellant tout le monde, luttant, jouant du poing avec le premier venu; enfin, las et désespéré, il s'embarqua sur une pirogue d'une forme particulière, et se lança dans la haute mer, promettant de revenir un jour. Les naturels consacrèrent la vie de cet homme par un chant national, qu'on sera bien aise de trouver ici comme échantillon des autres.

O Rono-Akoua.

1. Rono-Akoua d'Hawaii, dans les temps anciens, demeurait avec sa femme à Ke-ara-ke-koua.

2. Le nom de la déesse, son amour, était Kaïki-rani-ari-opouna. Ils habitaient sous un rocher escarpé.

3. Un homme monta au sommet du rocher, et de là s'adressa ainsi à l'épouse de Rono :

4. « O Kaïki-rani-ari-opouna, votre amant vous salue : gardez-celui-ci; éloignez celui-là; l'un restera encore. »

5. Rono, entendant cet artificieux langage, tua sa femme dans un mouvement de fureur.

6. Désolé de cet acte cruel, il porta dans un morai le cadavre de sa femme, et pleura longtemps sur elle.

7. Il parcourut ensuite Hawaii dans un état de frénétique demence, se battant avec tous les hommes qu'il rencontrait.

8. Le peuple étonné disait : « Rono est-il tout-à-fait fou? » Il répondait : « Je suis fou à cause d'elle, à cause de mon grand amour. »

9. Ayant institué des jeux pour célébrer sa mort, il s'embarqua sur une pirogue triangulaire et fit voile pour les terres lointaines.

10. Avant de partir, il prophétisa ceci : « Je reviendrai dans les temps futurs sur une île qui portera des cocotiers, des cochons et des chiens. »

Les insulaires mirent Rono au nombre de leurs dieux, et chaque année, vers l'époque de son départ, on célébrait en son honneur une fête avec accompagnement de jeux homériques, lutte, pugilat, combat au javelot. Rono avait dit qu'il reviendrait : ils attendaient Rono toutes les années. Aussi, lorsque Cook parut devant Hawaii, ils prirent ses vaisseaux pour des îles, et le capitaine pour leur dieu. De là, cette réception solennelle et ces honneurs divins dont nous parlerons bientôt.

Après l'époque de Rono, il faut placer celle du cinquième descendant de Kahou-Kapou, de Kaïa-Mamao qui finit d'une manière tragique. Kouï-Poïpoï, chef puissant d'Hawaii, ayant en vain tenté de séduire une des femmes de Kaïa-Mamao, parvint un jour à l'attirer hors de chez elle; et, lui faisant violence, il l'entraîna vers la montagne. Ce rapt pouvait troubler la contrée alors paisible, il était à la fois impolitique et odieux. Aussi le frère du ravisseur, Ala-Poï, homme juste et guerrier vaillant, blâma Kouï Poïpoï, alla le trouver, et le décida à lui rendre l'épouse enlevée, pour qu'il la ramenât à son époux Kaïa-Mamao. La chose eut lieu ainsi; mais quand Ala-Poï se présenta devant le roi avec cette femme confuse et tremblante, ce prince altier et dédaigneux ne voulut pas la recevoir. Ala-Poï insista; il alla jusqu'à préparer un présent de noix de coco, de poisson et d'autres vivres qu'il fit étendre aux pieds du roi; mais, au lieu de les agréer, celui-ci les fit placer sur des *watas* ou plate-formes, afin que le soleil les pourrît. Un tel procédé était l'affront le plus sanglant que l'on pût faire à un chef; aussi l'honnête Ala-Poï en fut-il indigné. Il partit furieux de la cour, rassembla tous ses partisans, et les mena contre les troupes du roi. Une affaire sanglante eut lieu dans la vallée d'Ono-Marino : elle dura trois jours. A l'exception de Kaïa-Mamao et de son fils Taraï-Opou, peu de guerriers du parti royal échappèrent à cette boucherie. Le roi lui-même ne fut sauvé que par la généreuse assistance de son ennemi Ala-Poï : ce brave chef arrêta la lance qui allait le percer. Mais Kaïa-Mamao était trop fier pour subir cette grâce plus

Digitized by Google

Digitized by Google



Muerte de Kook

Digitized by Google

cruelle encore que sa défaite : il se tua de sa main sur le champ de bataille.

Malgré cette catastrophe, les Hawaiiens ne dérogèrent pas à la descendance ; ils intrônisèrent le jeune Taraï-Opou, le même qui régnait quand Cook parut sur ce rivage. A cette époque, les îles n'obéissaient pas à un seul chef ; mais chacune d'elles avait un *arii-rahi*, chef suprême, et des *ariis*, ou princes de districts. Quant à la grande généalogie royale d'Hawaii, on peut la résumer, pour l'époque antérieure à Cook, dans un tableau que dressa King sur les indications verbales des prêtres, au temps de la découverte.

Ce tableau compte quatre générations ainsi classées :

Pourahou-aou-kaï-kaïa régnait à Hawaii : il n'eut qu'un fils nommé Nirou-Akoua. Pendant ce temps, Mawi avait pour roi Moka-Kea, dont le fils se nommait Papika-Niou.

Nirou-Akoua eut trois fils, dont l'aîné se nommait Kahavi ; Papika-Niou à Mawi n'eut qu'un fils appelé Kaou-Rika.

Kahavi ne laissa non plus qu'un fils Kaïa-Mamao ; Kaou-Rika à Mawi en eut deux : Mea-Mea et Tahi-Teri.

Kaïa-Mamao laissa deux fils : Taraï-Opou et Kahoua ; Mea-Mea, roi de Mawi, ne laissa qu'une fille appelée Roaho.

Taraï-Opou épousa la veuve de Mea-Mea, dont il eut un fils Tiwaro : le fils à son tour épousa Roaho, sa sœur utérine ; et, par suite de cette double filiation, Taraï-Opou put revendiquer en faveur de son fils la possession de Mawi et des îles adjacentes. Cette prétention fut toutefois traversée par le frère du roi défunt, Tahi-Teri qui, appuyé d'un parti puissant, résista les armes à la main.

Voilà où en était l'archipel quand Cook dans son troisième voyage parut devant l'une de ces îles. Le 20 janvier 1778, l'illustre navigateur mouilla dans la baie de Waï-Mea sous le vent de Tauai. A la vue de ces vaisseaux énormes, le premier mouvement des naturels fut une surprise mêlée de quelque effroi. Ils ne s'approchèrent avec leurs pirogues que peu à peu et avec quelque prudence, montèrent en petit nombre sur le pont et restèrent émerveillés du spectacle qu'il offrait. Cependant l'une de leurs premières questions intelligibles fut de demander du fer qu'ils nommaient *hama-iti* : circonstance qui ne peut s'expliquer autrement que par une descente antérieure d'Européens.

Au milieu de ces démonstrations amicales, les naturels semblaient peu jaloux pourtant de recevoir ces étrangers sur le sol de leur île. Ils allèrent même jusqu'à s'opposer au débarquement, et les Anglais furent obligés de tuer un des plus récalcitrans pour intimider les autres. Après cet exemple, il n'y eut plus de lutte. Cook, descendu sur le rivage, rencontra partout du respect et de la soumission. Les naturels se prosternaient sur son passage, la face contre terre ; on lui offrait des présens de toute sorte, et un prêtre de l'île lui adressa une prière comme à Dieu. Dès ce moment des échanges paisibles s'établirent entre les vaisseaux et la terre.

Ce fut à Tauai que Cook visita un moraï (lieu d'adoration, lieu de sépulture) voisin du mouillage ; et ce qui le saisit le plus dans ce monument pieux, fut sa ressemblance avec les constructions analogues de Taïti. L'affinité des deux archipels lui parut dès-lors probable ; il ne s'agissait plus que d'aller à la recherche d'autres démonstrations. Le moraï de Tauai consistait en un clos considérable ceint d'un mur de pierres de quatre pieds de hauteur, et pavé à l'intérieur en cailloux mobiles. A l'une des extrémités s'élevait une sorte de pyramide quadrangulaire haute de vingt pieds sur quatre de côté à la base ; la charpente était formée de perches verticales, traversées par des baguettes de manière à présenter l'aspect d'une cage grossière dans toute sa longueur. Elle paraissait avoir été revêtue jadis d'une étoffe mince et grise, dont quelques lambeaux étaient encore pendans. Près de cette pyramide et sur une sorte de plate-forme figuraient des fruits offerts à Tangarea, dieu de l'île. La pyramide se nommait Hene-nanou, et dans un moraï plus éloigné on en voyait une seconde plus importante encore, dont la hauteur allait à soixante pieds. Du reste tout l'intérieur de cet enclos était semé d'objets symboliques et votifs, auxquels il était difficile d'attribuer un sens. Ici une longue, haute et étroite cage en bambous ; là des piédestaux presqu'au ras du sol, de forme et de matières diverses ; des lambeaux d'étoffes attachés à des pieux ; une perche courbe et taillée en lame de scie ; une espèce de ruche recouverte de chaume et reposant à dix pieds du sol sur une planchette que soutenaient deux poteaux : voilà quels divers incidens présentait l'intérieur de l'enceinte, dont la gravure seule peut donner l'idée (Pl. LV — 2).

Au fond du moraï se dressait une case de quarante pieds de long, dix de large, et autant d'élévation. C'était le sanctuaire du lieu. En y entrant, on découvrait dans le fond deux figures de bois, d'un seul bloc et assises sur un piédestal d'environ trois pieds de hauteur. L'une de ces figures était coiffée d'une sorte de casque, et

Digitized by Google

l'autre d'un bonnet cylindrique. Des pièces d'étoffes leur enveloppaient les reins et le bas du corps. Près d'elles était un bloc de bois sculpté et entouré d'étoffes, et sur le sol un tas de fougères qui paraissaient y avoir été jetées à diverses époques. Dans le milieu du sol, un espace quadrangulaire, entouré de cailloux, indiquait l'asile funéraire de sept chefs (Pl. LV — 3). Près de là deux autres carrés moins grands désignaient l'endroit où gisaient un homme et un cochon sacrifiés aux dieux. Ces sacrifices humains, accomplis à la mort des chefs, paraissaient être une chose fréquente et établie de temps immémorial. Cook crut aussi, d'après quelques renseignemens moins positifs, que les naturels mangeaient dans de grands festins quelques victimes humaines; mais les missionnaires ont depuis réfuté cette opinion d'une manière assez péremptoire.

Cook ne resta que trois ou quatre jours à Tauai; il visita Niihau, et y fit encore une halte de trois jours; puis, malgré son désir curieux d'explorer le reste du groupe, il appareilla pour sa destination, la côte N. O. de l'Amérique, et reconnut seulement de loin et à la voile l'île Oahou, qu'il comprit avec Tauai, Niihau et l'écueil Tahoura, sous la dénomination commune d'îles Sandwich.

Mais l'année suivante, à la même époque et à son départ des côtes américaines, le grand navigateur voulut compléter cette utile reconnaissance. Le 17 janvier 1779, il parut de nouveau devant le groupe découvert et mouilla dans la baie de Ke-ara-kekoua, sur la côte occidentale de Hawaii.

La présence de ces beaux vaisseaux européens produisit sur cette plage un effet indescriptible. Kaou, le chef du collége des prêtres, et son fils One-Ea, prêtre du dieu Rono, ayant solennellement déclaré que c'était Rono qui tenait sa promesse et reparaissait à Hawaii, ainsi qu'il l'avait dit, dès-lors Cook fut Rono, fut dieu pour tout le monde: quand il traversait cette foule d'indigènes, on l'appelait le grand Rono, Rono le puissant; on se prosternait sur sa route, on faisait dans les temples des sacrifices en son honneur. Pour lui et pour ses équipages, il obtint ce qu'il voulut. Parfois il fallait en revanche que le célèbre marin se prêtât à des cérémonies bizarres dont il ne comprenait pas la signification. Cook voyait bien, à l'accueil que ces gens-là lui faisaient, qu'ils ne le traitaient pas tout-à-fait comme un homme de la même nature, du même rang que les autres; mais de là à deviner la légende fabuleuse de Rono, il y avait loin encore. Il se laissa pourtant déifier de fort bonne grâce; il fit Rono comme si vraiment Rono était de retour; il subit les ovations religieuses par lesquelles on célébra sa mémorable venue.

Dans une de ces cérémonies, on le conduisit au *Hare no o Rono* (maison de Rono), et on le fit asseoir sous l'idole, espèce de polichinelle gigantesque, coiffé d'un bonnet pointu et recouvert d'une grande draperie blanche, aussi effrayant, aussi hideux que le *Mama-Combo* des nègres de la Gambie. Quand il fut placé sous cette effigie sainte, on lui enveloppa le bras d'une étoffe rouge, et l'on confia à l'officier King le soin de soutenir ce bras en l'air (Pl. LV — 4). Alors un jeune chef nommé Kaïri-Kia s'avança au milieu de douze prêtres complètement nus et n'ayant que le maro; il prit des mains d'un de ses collègues un petit cochon, articula une longue et solennelle prière; puis étrangla l'animal, qui fut préparé et cuit. Sous cette forme nouvelle, on le présenta à Cook avec un redoublement de prières, accompagnées de noix de coco et de coupes pleines de kava, la liqueur fermentée de la Polynésie. Il fallait faire manger de ce porc à Rono, et par un dernier témoignage de respect, un des prêtres porta de ses mains les vivres jusqu'à sa bouche. Cook fit la grimace, car naguère on l'avait forcé à avaler du cochon pourri; il repoussa l'offrande avec douceur, mais obstinément. Alors résolu à le vaincre par toutes sortes de bons procédés, le prêtre Koala mâcha lui-même les morceaux et les lui offrit ensuite. Cook ne résista plus.

La bienveillance des prêtres et des naturels ne se bornait pas à ces honneurs d'apparat. Chaque fois que des hommes de l'équipage mettaient le pied à terre, ils les comblaient de provisions de toute sorte; et si les chaloupes tardaient à paraître, ils envoyaient à bord des pirogues chargées de cochons, de noix de coco, de fruits et de légumes. Ces présens étaient faits dans des vues toutes désintéressées. Ils ne demandaient rien, ils n'attendaient rien en retour. Heureux quand Rono daignait accepter!

Le 24 janvier un tabou solennel, établi sur la rade de Ke-ara-kekoua annonça l'arrivée prochaine de l'arii-rahi Taraï-Opou, qui revenait d'une incursion guerrière dans l'île voisine. Prévenu de l'arrivée de l'étranger, il alla d'abord se promener incognito autour de ses bâtimens, puis il annonça qu'il ferait à Rono une visite solennelle, et qu'il lui offrirait les cadeaux que l'on offre aux dieux.

En effet, le jour fixé pour la cérémonie Taraï-

Digitized by Google

Opou s'embarqua vers midi dans une grande pirogue, escortée de deux autres chargées de provisions, et prit la route du vaisseau. Les principaux officiers de la cour, coiffés de leurs casques, couverts de leurs plus riches manteaux, et armés de piques et de poignards, encombraient l'embarcation du roi; dans celle qui suivait se groupaient les prêtres, présidés par le vénérable Kahou, et portant leurs idoles parées d'étoffes rouges. Ces idoles, sortes de mannequins d'osier d'une taille gigantesque, étaient garnies de plumes bariolées comme les manteaux des grands; leurs yeux étaient des disques de nacre de perle avec une noix foncée au centre; leurs râteliers des dents de chiens, leurs traits une sauvage et grotesque charge. Des cochons et des légumes emplissaient la troisième pirogue. La traversée du rivage au bord fut employée à des chants religieux. Arrivées devant les vaisseaux, les pirogues en firent le tour : puis, au lieu de monter sur le pont, le roi fit signe au capitaine anglais de venir conférer avec lui sur la grève. On s'y rendit chacun de son côté, et l'on gagna une tente que les Anglais avaient improvisée près du débarcadère. Alors, au milieu du silence profond qui s'établit dans cette enceinte, le roi se leva, marcha vers Cook assis à l'extrémité de la salle d'audience, plaça d'une façon gracieuse son propre manteau sur les épaules de l'Anglais, le coiffa d'un casque en plumes, lui mit un éventail dans les mains, et finit par étendre à ses pieds six manteaux du plus grand prix. Pendant que le roi étalait ainsi de si précieux cadeaux, les serviteurs apportèrent de leur côté quatre gros cochons, des cannes à sucre, des noix de coco et des fruits à pain, qu'ils déposèrent aux pieds du capitaine. La cérémonie se termina par l'échange des noms entre Cook et Taraï-Opou, formalité si générale et si importante dans les îles polynésiennes. A peine le roi eut-il fini, que les prêtres survinrent, jaloux d'offrir leurs hommages à Rono, et traînant après eux une file d'hommes qui ployaient sous le poids des cochons, des corbeilles de bananes, de patates, de légumes et de fruits.

Taraï-Opou, déjà vieux à cette époque, cassé, maigre et infirme, était accompagné ce jour-là de ses deux fils cadets et de son neveu, devenu célèbre depuis sous le nom de Tamea-Mea. King qui le vit dit que ce jeune chef avait un aspect étrange et sauvage, et que sa tête était couverte d'une pâte et d'une poudre brune peu propres à l'embellir.

Ainsi se passa le reste du séjour des Anglais. La bonne harmonie ne fut pas un instant troublée alors : seulement Taraï-Opou semblait inquiet de la quantité de vivres qu'absorbaient les deux vaisseaux. « Ces gens-là, se disait le monarque hawaiien, viennent d'un pays où ils mouraient de besoin : pour peu qu'ils séjournent encore, ils affameront mon île. » Alors il s'informait du jour du départ avec une sollicitude empressée, et quand on lui dit qu'il était fixé au 4 février, il parut s'épanouir. Il redoubla néanmoins de prévenances, accabla Cook de pirogues chargées de vivres. Cook lui répondit par des cadeaux au moins équivalens. Au moment du départ, les prêtres voulaient retenir Rono, ou au moins l'officier King qu'ils prenaient pour son fils; et ce ne fut pas sans regret qu'ils virent *la Découverte* et *la Résolution* emporter le divin étranger.

Jusque-là Hawaii était pour le grand navigateur une région propice et hospitalière; mais le malheur voulut que, près de terminer l'exploration du groupe, un coup de vent endommageât l'un de ses vaisseaux. Pour réparer des avaries de mâture, il reparut donc dans la rade de Ke-ara-kekoua le 11 février 1779. Des tentes pour les ouvriers, des ateliers de charpenterie, des forges, furent établis sur la grève près du moraï. On s'y livra aux réparations urgentes. Un jour, deux jours s'écoulèrent, sans que rien parût changé dans les dispositions des naturels. Le roi, revenu sur ces entrefaites d'une tournée dans l'intérieur, fit le même accueil au capitaine; mais bientôt et à mesure que le séjour des Anglais se prolongeait, l'attitude du peuple d'Hawaii se modifiait et empirait d'heure en heure. L'empressement et le respect obtenus jusqu'alors se changèrent d'abord en défiance et en froideur; puis la manie du vol, si habituelle aux sauvages, se réveilla chez ceux-ci; tout objet en fer devint pour eux une tentation irrésistible. Turbulens, audacieux, fanfarons, ils ne tardèrent pas à provoquer des voies de fait de la part des équipages anglais. Dès le 13 une rixe s'éleva à terre entre eux et les naturels, et déjà ces derniers, armés de pierres, commençaient à assaillir en masse les Européens, quand l'arrivée de Cook suspendit la collision. Presqu'en même temps les hommes de *la Découverte* étaient obligés de faire feu sur d'impudens voleurs qui venaient marauder le long du bord. Ces préludes fâcheux et quelques malentendus qui en furent la suite amenèrent des actes de violence gratuite de la part des Anglais contre un chef nommé Paria dont ils n'avaient jamais eu qu'à se louer. Furieux de cette ingratitude, les insulaires se jetèrent sur les agresseurs : un mas-

Digitized by Google

sacre aurait eu lieu ce jour-là, si Paria lui-même, le chef insulté, ne fût intervenu pour sauver les Anglais des vengeances de ses amis.

L'affaire parut alors assoupie; mais le soir, quelques naturels s'étant glissés à la sourdine auprès des tentes, on fit feu sur eux, tant pour les forcer à se retirer que pour intimider les autres. Le jour suivant, 14 au matin, on s'aperçut qu'un vol important avait été consommé dans la nuit. La chaloupe de *la Découverte*, amarrée sur la bouée, avait disparu.

A cette nouvelle, Cook entra dans le plus grand courroux, et fit tirer à boulets sur deux pirogues de naturels qui naviguaient dans la rade. Ensuite, cédant à son caractère hardi et décidé, il résolut d'aller à terre, d'enlever le roi lui-même et ses principaux ariis, puis de les garder à bord, comme ôtages, jusqu'à ce qu'on lui eût restitué sa chaloupe. Ce moyen était violent, il dépassait le but; il répondait mal aux libéralités antérieures des insulaires, et à la bienveillance soutenue et constante qu'avaient témoignée aux Anglais le roi et les prêtres de l'île. Mais, en toute occasion semblable, l'inflexible et brave capitaine n'avait pas marché par d'autres voies; il ne voulut pas déroger, ce jour-là, au système de terreur et d'audace qui lui avait réussi constamment. Le 14, à huit heures du matin, ses ordres une fois donnés pour que toutes les mesures de précaution fussent prises, il s'embarqua dans un canot monté de neuf soldats et marins avec leur officier à la tête, et fit voguer vers le village de Kaava-Roa. Là, il prit terre avec son escorte, marcha vers la résidence du roi, qu'il trouva couché et encore endormi, et lui signifia l'ordre de le suivre. Le vieux monarque ne résista point; il se leva, et ayant envoyé chercher ses deux jeunes fils qui étaient absens, il se remit avec eux entre les mains de Cook et se laissa conduire vers l'embarcation. Rien jusqu'à ce moment n'indiquait, dans les habitans de l'endroit, des intentions hostiles : l'animosité de la veille paraissait au contraire éteinte, et des marques de vénération accueillirent le capitaine anglais sur tout son passage.

Quand on le vit sortir de la maison royale, emmenant avec lui le prince et ses deux fils, on ne sut pas d'abord ce que ce déplacement voulait dire. Déjà même les enfans étaient embarqués lorsque la favorite de Taraï-Opou, une femme nommée Kanona, s'élança vers le rivage, et supplia le monarque avec des pleurs et des sanglots de ne point aller à bord des bâtimens. A leur tour, quelques chefs réunis autour du roi le conjurèrent de se défier, de ne pas se livrer ainsi à des étrangers; tandis que la foule, se grossissant peu à peu, regardait cette scène avec une curiosité inquiète et irrésolue. Taraï-Opou ne savait que faire entre l'inflexible volonté de Cook et le soin de son salut personnel. Il n'y avait d'autre parti à prendre que d'engager une lutte. Il la désirait peut-être; mais il n'osait pas en donner le signal. Dans un état d'anxiété et d'indécision horribles, il s'était assis sur le sable, consterné et pâle. Ce fut alors qu'accourut de l'autre côté de la baie, un naturel se précipita au milieu des groupes qui entouraient Cook. « La guerre! dit-il, la guerre! Les étrangers ont commencé le combat; ils ont fait feu sur une pirogue, et ont tué un des chefs. » A ces mots, cette populace changea d'attitude : morne tout à l'heure et indécise, elle s'arma de pierres et prit l'offensive à l'instant même.

Le peloton de soldats anglais se mit alors en mesure de résister : rangé en bataille à quinze ou vingt toises de l'endroit où se trouvaient Cook et Taraï-Opou ; il se disposa à faire feu sur les plus hardis. Cook cependant, calculant l'étendue du péril, semblait avoir renoncé au projet d'emmener le roi, il se résignait à la retraite, et gagnait son canot, quand un naturel le menaça avec sa lance. Le capitaine qui tenait un fusil à deux coups prévint cet homme et l'étendit raide mort. On répondit à cette voie de fait par une grêle de pierres, qui provoqua une décharge de la part des soldats de marine. Cook voulut faire cesser le feu; mais le bruit empêcha que son commandement ne fût entendu. Il essaya aussi de haranguer les insulaires et d'arrêter par la persuasion cette lutte affreuse et inégale. Mais au moment même où il se retournait, un coup de pahoa lui entra dans le dos pendant qu'un fer de lance lui traversait le ventre. Il tomba dans l'eau raide mort (Pl. LVI—1). Ainsi mourut Cook, victime d'une témérité cruellement punie, Cook trop prodigue de ses jours si chers à la science, Cook ce génie du voyage des découvertes, mort trop tôt non pour lui, mais pour nous, regrettable par tant de motifs, populaire à tant de titres.

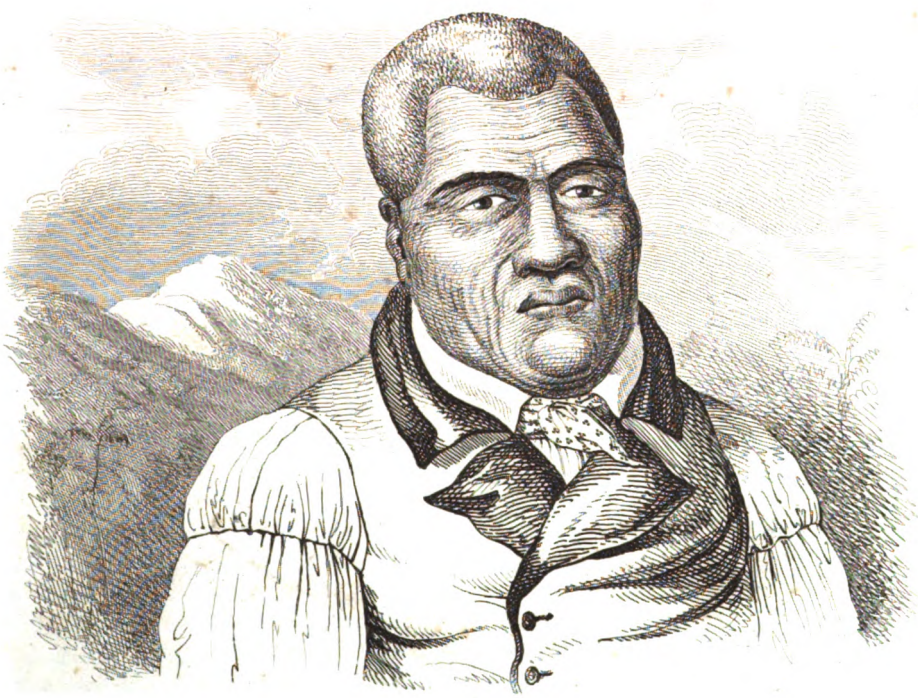
Quand le noble capitaine eut ainsi succombé, la mêlée devint générale. Les insulaires n'avaient pas eu peur du feu des mousquets : au lieu de reculer devant lui, ils s'étaient précipités sur les armes meurtrières. Quatre des soldats de l'escorte furent tués sur les rochers du rivage; trois autres furent blessés grièvement et l'officier reçut lui-même un coup de pahoa. Ces derniers pourtant parvinrent à rejoindre leurs canots en laissant au pouvoir des naturels les

Digitized by Google



3. Vaisseaux de Cook :

3 Navios de Kook



4. Tamea-mea !

Digitized by Google

Digitized by Google

corps de Cook et des quatre soldats immolés.

Ce premier engagement fut suivi d'un autre qui eut pour théâtre le moraï autour duquel les Anglais avaient établi leurs tentes et leurs ateliers. Les insulaires y firent preuve de bravoure et d'acharnement. Ils ne reculèrent qu'après avoir perdu plusieurs de leurs plus vaillans guerriers. A la suite de cette fatale journée, les Anglais comprirent que la place n'était plus tenable pour eux; ils plièrent leurs tentes et se retirèrent à bord. A l'abri de toute agression, ils firent alors des ouvertures pour obtenir qu'on leur rendît le cadavre de leur noble capitaine. Mal servis dans cette demande par les moyens de douceur, ils allaient en venir à des voies rigoureuses, quand deux prêtres rapportèrent, enveloppé dans quelques étoffes, un morceau de chair humaine qui pesait neuf ou dix livres. C'était, disaient-ils, tout ce qui restait du corps de Rono, ce corps ayant été brûlé suivant la coutume, et les os distribués parmi les différens chefs.

A la vue des restes mutilés de leur commandant, la colère des équipages anglais sembla prendre une nouvelle force. De leur côté, les insulaires avaient également à venger la mort de cinq chefs distingués et d'une trentaine de naturels. Les rancunes réciproques ne firent que s'accroître, et à chaque rencontre entre les Européens et les habitans, des luttes partielles s'engageaient et continuaient les hostilités générales. Quand les Anglais descendaient à l'aiguade, ils étaient sûrs d'y trouver une multitude furieuse, armée de pahoas, de pierres ou de bâtons. La mousqueterie les dispersait un instant; mais ils revenaient à la charge. Alors, pour faire un exemple, l'officier qui commandait les deux vaisseaux fit livrer aux flammes le village des prêtres et massacrer ceux qui essayèrent de s'opposer à cet acte de vengeance.

Ce fait décisif amena la paix : on s'aboucha, on se fit quelques concessions de part et d'autre, et l'accord fut conclu le 19 février. Le lendemain, le chef Eapo, suivi de plusieurs milliers d'insulaires, transporta processionnellement vers le rivage les débris du corps de Cook, les mains entières, l'os du métacarpe, la tête dépouillée de sa chair, diverses portions des bras et des jambes. Le 21, on obtint les os que les divers chefs restituèrent, le canon de son fusil, ses souliers et quelques autres objets. Le 22, on rendit, avec solennité, les derniers devoirs à la victime, et dès-lors, les bons procédés, les échanges, les visites se rétablirent comme pendant le premier séjour. La rade de Ke-ara-kekoua se couvrait à toute heure de pirogues à la rame et à la voile, les unes chargées de provisions, les autres de simples curieux qui venaient admirer les vaisseaux (Pl. LVI — 3).

Il faut dire, du reste, à la louange des chefs et des prêtres, que la mort de Cook, résultat d'une effervescence populaire, les affligea profondément. La fable de Rono avait pris crédit parmi eux, et de telle sorte qu'ils rendirent les honneurs divins aux dépouilles de l'illustre Anglais. Sa mémoire fut immortalisée dans les îles; et, avant leur conversion au christianisme, c'était encore une version admise par eux, que Rono ressuscité paraîtrait de nouveau à Hawaii et tirerait vengeance de ses meurtriers.

La paix scellée ne put pas toutefois donner raison aux Anglais sur leur principal grief, l'occasion ou le motif de la guerre, sur le vol de la chaloupe. A peine les naturels l'avaient-ils eue en leur pouvoir qu'ils l'avaient dépecée pour en avoir les clous dont ils faisaient des hameçons. Malgré leur bonne volonté, les chefs ne purent restituer que des éclats de bois.

Cette funeste relâche avait duré dix jours, quand le 22 février, *la Découverte* et *la Résolution* mirent à la voile. Elles mouillèrent le 1er mars sous le vent de l'île Niihau, dont les naturels ne se montrèrent que voleurs et insolens. Une guerre civile désolait alors cette contrée, à cause de trois ou quatre chèvres que les Anglais y avaient laissées l'année précédente et que le chef actuel de Tauai disputait au chef de Niihau. Quand l'escadrille anglaise quitta l'archipel le 15 mars 1779, cette grave querelle durait encore. Les hostilités avaient au contraire cessé dans les îles méridionales du groupe. Le roi d'Hawaii, Taraï-Opou, avait conclu un traité avec Tahi-Teri, par lequel il lui cédait la souveraineté viagère des trois îles Moro-Kaï, Ranaï et Tahou-Rawe; mais, au décès de l'usufruitier, ces îles devaient faire retour à la couronne et revenir à Kau-ike-ouli, fils aîné de Taraï-Opou, héritier présomptif de tous les États hawaiiens. Si Kau-ike-ouli décédait sans postérité, c'était Tamea-Mea qui devait se substituer à ses droits, Tamea-Mea, fils de Keoua frère cadet de Taraï-Opou. Telle était la loi de succession établie par cet acte.

Taraï-Opou survécut peu au départ des Anglais. S'il faut en croire Vancouver, ce roi mourut de mort violente dans une révolte dont on ne spécifie pas les incidens, et où Tamea-Mea fut obligé d'intervenir pour sauver la royale veuve menacée par la fureur populaire.

Kau-ike-ouli fut pourtant intronisé après son

Digitized by Google

père; mais ses allures de despotisme et de cruauté eurent bientôt soulevé contre lui la majeure partie de la population. Suivant le récit de *la Blonde*, ce tyranneau avait interdit à ses sujets des classes inférieures de jeter un regard sur lui depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Si un individu oubliait cette consigne et la violait, soit par mégarde, soit volontairement, à l'instant même il était mis à mort. On ne saurait garantir l'exactitude de cette version; mais ce qui est positif, c'est que l'ambitieux et hardi Tamea-Mea trouva bientôt une foule de prétextes pour disputer à son cousin le trône héréditaire. Quelques escarmouches sans résultat, quelques rencontres partielles, aboutirent à la grande bataille de Moko-Houa, livrée près du village de Keei, bataille où périt Kau-ike-ouli, et qui livra au vainqueur le sceptre de l'archipel. La fille de Kau-ike-ouli, la jeune Kea-pouo-lani, étant tombée entre les mains de Tamea-Mea, à la suite de cette victoire, le nouveau monarque l'épousa, afin de cumuler sur sa tête les doubles droits de la naissance et de la conquête. Ce fut en vain que l'un des plus jeunes frères du vaincu, Ke-Oua, essaya de se maintenir indépendant sur quelques districts du rivage oriental. On a vu comment il échoua, ce que fit Pele contre lui, ses deux défaites, sa fuite, sa reddition et le meurtre qui la couronna sur la plage de To-waï-haï.

Ce fut dans l'intervalle où sévissait la guerre civile de Hawaii, que Lapérouse mouilla à Tauai, en 1786. Bien accueilli par les habitans, il ne resta à l'ancre devant l'île que vingt-quatre heures, et n'ajouta aucun détail aux renseignemens connus. Les capitaines Portlock et Dixon, qui visitèrent aussi l'archipel en 1786 et 1787, n'eurent qu'à se louer des naturels, avec lesquels ils établirent des échanges réguliers de vivres contre des objets manufacturés. La loyauté et la bienveillance présidèrent à ces mutuels rapports. A cette époque, Tahi-Teri était devenu chef de Oahou.

C'est vers ce temps aussi que Meares parcourut les îles Hawaii, où il prit à bord et conduisit à Macao, Taï-Ana, le plus célèbre des généraux de Tamea-Mea. Taï-Ana était un fort bel homme, haut de cinq pieds dix pouces, bien fait, quoiqu'un peu corpulent, d'une figure agréable, expressive et intelligente. Ses manières, au milieu d'Européens civilisés, n'avaient rien d'étrange ni de sauvage. En peu de jours il fut au courant des habitudes anglaises, sans perdre rien de la bonté native et douce qui le caractérisait. Un jour qu'il assistait à un dîner que Meares donnait à d'autres capitaines, il vit des malheureux rôdant autour du navire dans de mauvaises barques et implorant la pitié des Anglais. Ce spectacle l'émut, et se tournant vers les tables chargées: « Vous avez plus qu'il ne vous faut ici, dit-il; donnez à ces malheureux qui meurent de faim; c'est cruel de laisser ainsi souffrir des hommes. A Hawaii, personne n'a faim, personne ne mendie; les îles suffisent pour nourrir tout le monde. » Cette humanité bienveillante et point prétentieuse, cette douceur, cette raison eurent quelque succès parmi les Anglais et les Portugais, qui ne s'attendaient pas à rencontrer ces vertus chez un sauvage. Taï-Ana laissa à Macao des regrets touchans et de vives amitiés.

L'archipel était connu dès-lors. Dix ans s'étaient écoulés à peine depuis la catastrophe de Cook, que Hawaii était un point de relâche, une échelle fréquentée des navigateurs anglais ou américains. On allait s'y ravitailler à fort bon compte; quelques fusils et de la poudre suffisaient pour obtenir de fort belles provisions. Plus les naturels avaient d'armes à feu, plus ils désiraient d'en avoir; car leur possession était un privilége de force et de puissance pour ceux à qui elle était échue. Ne pouvant s'en procurer, parfois ils allaient jusqu'à en voler, et il en résultait quelques vengeances sanglantes. Voici, entre plusieurs, l'une de ces catastrophes.

Un Américain nommé Metcalf avait armé pour le commerce des fourrures deux petits navires; l'un qu'il commandait, le brick *l'Eléonore*, de dix canons, avec un équipage de dix compatriotes et de quarante Chinois, dirigé par le maître John Young; l'autre, la goëlette *la Belle Américaine*, que montait son fils avec le maître d'équipage Isaac Davis et cinq marins seulement. Partis de la Chine en 1789, les deux navires se séparèrent : *l'Eléonore* passa l'hiver aux îles Hawaii, où *la Belle Américaine* ne rallia sa conserve qu'au mois de février. Alors l'un et l'autre allèrent mouiller devant Mawi. Ils étaient en rade quand le canot amarré sur l'arrière du brick fut enlevé dans la nuit avec l'homme qui le gardait. Au jour naissant, le vol s'étant révélé au capitaine, Metcalf jura qu'il en tirerait vengeance. Il dissimula néanmoins : il dissimula encore quand, au bout de trois jours, on lui rapporta les os du marin et les débris du canot. Il continua à demander des vivres, et à bien accueillir les pirogues qui se présentaient le long des bâtimens. Les naturels crurent qu'ils étaient pardonnés, et ils revinrent en grand nombre. Un matin pourtant, l'ordre fut donné à bord des deux navires de charger les canons à mi-

Digitized by Google

traille, et de mettre les balles dans les mousquets. Au moment où les pirogues arrivèrent, on les fit passer toutes du côté qui regardait le rivage, et une décharge générale de canons et de fusils, dirigée à bout portant, frappa toutes ces embarcations entassées. L'effet fut terrible : plus de cent naturels périrent, et un plus grand nombre fut blessé.

A la suite de cet exploit, Metcalf appareilla pour Hawaii, où les premiers jours de sa relâche se passèrent de la façon la plus tranquille. Le 18 mars seulement, un des chefs du district, nommé Tamea-Motou, se présenta le long de la goëlette *la Belle Américaine* avec quelques amis. Il annonça l'intention d'offrir quelques présens au jeune Metcalf, et on le reçut sans défiance. Mais à peine était-il arrivé sur le pont, qu'il saisit le jeune homme et le jeta à la mer, où il fut promptement englouti; puis il en fit autant au maître Davis : celui-ci pourtant, bon nageur, parvint à se soutenir sur l'eau malgré quelques blessures, et fut recueilli dans une pirogue. Dans le même temps, le maître de *l'Eléonore*, Young, était retenu à terre, et gardé en prison par l'ordre de Tamea-Mea.

La Belle Américaine était donc au pouvoir du chef hawaiien. Le brick, mouillé à peu de distance, ne fut pas long-temps à s'apercevoir de ce coup de main; néanmoins, au lieu de porter secours à sa conserve, *l'Eléonore* mit à la voile sur-le-champ, et ne reparut pas.

Il est difficile, même aujourd'hui, d'établir par quel ordre et sous quelle influence cet enlèvement eut lieu. L'arrestation du maître Young doit sans doute être imputée à Tamea-Mea, qui voulait, au moyen d'un ôtage, obtenir une réparation amiable; mais la surprise de *la Belle Américaine* était si peu de son fait, qu'il donnait l'ordre de la restituer à Metcalf, au moment même où celui-ci usait d'une prudence exagérée en mettant à la voile. Ainsi l'honneur du plan de capture revenait à Tamea-Motou comme son exécution. Il rejeta une portion de cette responsabilité sur Taï-Ana, qu'accusent d'ailleurs les dépositions du maître Young. Ce chef, d'un caractère ambitieux et hardi, d'une incroyable activité et d'un courage héroïque, était depuis long-temps possédé de cette pensée, que la puissance hawaiienne ne serait fondée à toujours que lorsqu'on aurait des canons et des escadrilles pour soumettre l'archipel entier. Plus de six mois auparavant, il avait proposé d'enlever le brick de Metcalf pendant l'hivernage; puis, éconduit par le bon sens et la loyauté du roi, il avait poussé, ajoutait-on, Tamea-Motou dans son entreprise audacieuse. Depuis encore, et à diverses reprises, Taï-Ana renouvela ses offres de flibustier; entre autres au sujet de *la Princesse Royale*, prise faite par les Espagnols sur les Anglais. Toutes ces mauvaises pensées vinrent échouer devant la judicieuse fermeté de Tamea-Mea, qui comprenait déjà les moyens d'obtenir par la justice et la loyauté ce que le chef ambitieux ne croyait possible que par la violence et le vol. Dans cette lutte de système politique, la cour d'Hawaii s'était partagée en deux camps. Taï-Ana avait pour lui son frère Noma-Taha et Tamea-Motou; mais d'autres chefs, Keeau-Mokou, Karaï-Mamahou et Kara-Haïro, comprenaient et secondaient les intentions pacifiques du roi.

Dans l'affaire de *la Belle Américaine*, il n'y a qu'une chose dont Tamea-Mea voulût profiter. C'était la capture de deux Européens, les maîtres Young et Davis. Il les regardait pour lui et pour ses peuples comme deux précieux instrumens de civilisation, et persuadé qu'en pareil cas la fin justifiait les moyens, il fit de l'arbitraire. Les deux Anglais furent constitués et déclarés solennellement ses captifs, responsables Young de Davis, Davis de Young, ne pouvant s'échapper sans que la solidarité de la fuite de l'un ne pesât sur l'autre de tout son poids. Mais en même temps qu'il leur donnait ainsi l'archipel pour prison, Tamea-Mea les comblait de marques d'amitié et de bienveillance. Young et Davis s'attendaient à être mangés vivans par ces sauvages, et cela avec d'autant plus de raison que les victimes de Mawi demandaient vengeance. Qu'on juge de leur surprise, quand ils se virent logés dans une fort belle case, non loin de celle du roi, comblés de vivres et de présens, libres de choisir parmi les femmes du pays celles qui leur convenaient le mieux. On conçoit s'ils se résignèrent à rester, à travailler, à introduire quelques idées, quelques pratiques de notre civilisation parmi ces insulaires. Ils se mirent à l'œuvre vaillamment, par plaisir, par devoir, par reconnaissance; ils popularisèrent une foule de notions vagues, mais précieuses, se livrèrent à des travaux que la sagacité indigène imita promptement; ils rendirent enfin de tels services à Tamea-Mea, que celui-ci trembla plus que jamais de les perdre. Des navires européens étant survenus, Young et Davis devinrent leurs truchemens; ils réglèrent les objets d'échange qui pouvaient le mieux profiter au pays, furent vis-à-vis des étrangers plus rois que le roi. Mais pour éviter qu'ils ne fussent saisis du mal du pays, et qu'ils ne partissent un jour avec des compatriotes, on

Digitized by Google

ne les laissa jamais aller ensemble à bord, mais seulement l'un après l'autre. Du reste, ces précautions étaient surabondantes : les deux marins avaient pris racine à Hawaii; ils y avaient rencontré un sort qu'ils auraient vainement cherché en Europe; la pensée d'un départ furtif ne leur vint pas. A leur exemple, au contraire, des Anglais et des Américains, déserteurs de leur bord, se fixèrent à Hawaii et s'attachèrent au service des chefs.

Le pays en était là, avec cette ébauchè de progrès, quand l'Anglais Vancouver mouilla, en janvier 1792, dans la baie de Ke-ara-kekoua. A peine avait-il laissé tomber l'ancre, que deux des principaux généraux de Tamea-Mea, Taï-Ana et Kecau-Mokou demandèrent la faveur d'être admis à bord. Cette relâche fort courte ne fut marquée par aucun incident, et, peu de jours après, Vancouver était à Oahou où l'on s'attendait à une descente de Tamea-Mea et de ses guerriers. Le roi qui tenait encore dans ces îles contre la puissance progressive du monarque d'Hawaii, était Tahi-Teri, dont il a été question. Prudent et peu sûr de sa force, il avait passé sur Mawi et Moro-Kaï, afin de prévenir son antagoniste. De Oahou le navigateur anglais se rendit à Tauai, et ne trouva que l'héritier présomptif du trône de cette île, Taumou-Arii, joli et spirituel enfant de douze ans. Le régent Enemo reçut Vancouver avec la cordialité la plus entière. On lui procura des vivres, quoique l'île offrît alors un aspect de désolation générale. Ce fait d'ailleurs n'était pas particulier à Hawaii. Les Anglais de Vancouver, qui faisaient partie des premières expéditions, comparant l'état de l'archipel entier avec celui où ils l'avaient trouvé aux jours de la découverte, purent constater un incroyable contraste. Depuis lors, la guerre n'avait cessé de tourmenter le pays; la dépopulation des campagnes et l'aspect des terres en friche indiquaient jusqu'à quel point elle avait été acharnée et meurtrière. Là où étaient jadis des villages entiers, on ne retrouvait plus une case; les plaines, les bassins cultivés autrefois, n'étaient que de mornes et stériles solitudes. Tous ces chefs que Vancouver avait connus à Hawaii, en 1779, étaient infirmes ou morts : Tamea-Mea survivait seul, debout sur ces ruines pour les féconder.

Cette même année 1792 fut marquée par un épisode qui rappela la fatale aventure de Cook. *Le Dedalus*, aux ordres du lieutenant Hergest, navire attaché à l'expédition de Vancouver, et chargé de vivres pour ses vaisseaux, vint mouiller à Waï-Mea dans l'île Oahou. Cette île appartenait à Tahi-Teri, roi encore indépendant. Les premiers rapports entre le bord et la terre furent pacifiques et inoffensifs; mais une querelle s'étant élevée par un malentendu, il y eut des voies de fait de part et d'autre; le lieutenant Hergest et l'astronome Gooch furent massacrés. Quand les officiers du *Dedalus* réclamèrent les corps des victimes, il leur fut répondu que ces corps avaient été partagés entre les divers chefs.

Mais dans l'année suivante 1793, Vancouver étant revenu mouiller devant To-waï-haï, puis à Kaï-Roua, enfin à Ke-ara-kekoua, les liens, jusque-là noués et rompus entre les naturels et les Anglais, se resserrèrent d'une manière plus forte. Le souverain d'Hawaii fut pour eux un homme tout nouveau. Soit que le désir lui fût venu de montrer ses bons côtés aux Européens, soit qu'il se fût opéré chez lui un grand progrès intellectuel, Tamea-Mea se révéla ce qu'il resta constamment depuis, enjoué, franc, sensible, généreux, bienveillant, éclairé. Il vint lui-même à bord, escorté d'une foule de chefs et d'officiers, de son beau-père Karaï-Mamahou, et de son fils, enfant de neuf ans. De fort beaux présens furent échangés de part et d'autre, et désormais toute crainte de malentendu ou de surprise disparut dans les rapports réciproques.

A l'ancre le 22 janvier 1793 dans la baie de Ke-ara-kekoua, où Tamea-Mea résidait alors, Vancouver reçut la visite des deux principaux chefs du pays, Kahou-Moutou et Taï-Ana, qui semblaient jalouser la position puissante que Tamea-Mea se faisait peu à peu. Agens principaux de son élévation, ils en étaient alors à regretter d'avoir si complètement réussi; ils auraient désiré que l'homme porté par eux sur le pavois en descendît pour se mettre à leur niveau. Ce qui les offusquait surtout, c'est que le roi recevait seul les présens magnifiques des Anglais, et qu'il restait à peine d'insignifiantes bagatelles pour les chefs. Ils se plaignaient aussi de Young, l'Anglais Young, devenu le confident et l'inséparable du souverain; ils disaient que ce premier ministre exagérait à ses compatriotes l'influence et le pouvoir de Tamea-Mea, afin qu'on le ménageât seul, et qu'on ne tînt pas compte des autres chefs.

Vancouver écouta ces plaintes sans y répondre : il fit aux visiteurs quelques cadeaux de prix pour les consoler, mais il vit bien que tôt ou tard l'adroite et forte politique de Tamea-Mea dominerait ces petites velléités de révolte et ces prétentions jalouses d'individus.

Du reste, le souverain d'Hawaii n'épargna

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Houa de Tonga tapa



2. Mona Hiva

de la Boca del.

Digitized by Google

rien pour le traiter royalement pendant son séjour. Il fut promené de festin en festin, de fête en fête. Dans le nombre était une espèce de jeu olympique, un combat simulé qui mérite qu'on s'y arrête.

La scène se passait en dehors de l'enceinte du moraï et sur la partie septentrionale de la grève. Là vinrent se ranger, à peu de distance l'une de l'autre, deux divisions de 150 guerriers chacune. Celle de droite figurait l'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo, rois ennemis; celle de gauche, l'armée de Tamea-Mea. Les combattans brandissaient des lances émoussées, semblables à celles qui servaient au combat, et sur les ailes de chaque corps aurait dû figurer un détachement de frondeurs pour compléter l'ordre de bataille; mais il fut convenu que l'imagination suppléerait à son absence.

Quand le signal eut été donné, les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, d'une manière à peu près libre et sans qu'aucun chef parût leur indiquer une direction : à une distance moindre, des harangues violentes furent prononcées; on se provoqua de la voix et du geste; puis, à un second signal, une grêle de traits siffla des deux côtés et vint s'amortir avec un bruit retentissant. On ne saurait se faire une idée de l'adresse avec laquelle les javelots étaient lancés et parés. Quelques guerriers pourtant en reçurent des contusions assez fortes; mais leur bonne humeur ne diminua point pour cela. Dans cette lutte qui n'était qu'une escarmouche, un combat de deuxième ou troisième ordre, on voyait des soldats passer tout-à-coup de l'arrière à l'avant, lancer leurs dards, relever ceux qui étaient à terre, et les renvoyer à l'ennemi; puis, quand ils en avaient décoché deux ou trois, ils se retiraient; mais les plus vaillans, les Achilles de la bande, allaient défier leurs adversaires à petite portée; ils se posaient devant eux, les provoquaient par le geste, par des paroles insultantes : devenus ainsi des points de mire pour tous les javelots ennemis, ils repoussaient avec leurs lances les traits qui auraient pu les atteindre, et, saisissant les autres au vol, ils les renvoyaient à l'instant même avec une merveilleuse adresse.

De tous ces guerriers nul n'égalait le roi. Tamea-Mea s'était mêlé à la lutte pour quelques instans; et, piqué d'honneur par la présence des Anglais, il voulut leur prouver que le rôle de chef d'armée n'était pas une sinécure pour un monarque hawaiien. Il combattit avec une si étonnante adresse, avec tant de vivacité dans l'attaque, tant de promptitude dans la défense, que Vancouver et ses officiers en furent émerveillés. Six dards le menaçaient à la fois; d'une main il en saisit trois en l'air; il en brisa deux avec celui qui lui servait d'arme offensive et défensive, et esquiva le sixième par un imperceptible mouvement de corps.

L'ennemi cependant venait de distinguer le roi, au premier rang parmi les siens, et sur-le-champ il tourna de son côté toutes ses attaques. Les javelots arrivaient sur lui comme une grêle serrée et incessante; il ne les évitait plus que par des prodiges d'adresse; il allait être touché sans doute, quand par un mouvement soudain son armée l'entoura, lui fit un bouclier vivant; après quoi, réunissant tous ses moyens d'action, elle décocha à l'ennemi des traits si nombreux et si bien dirigés que la victoire se déclara pour elle. Tamea-Mea vainqueur sortit de cette mêlée sans avoir été atteint une seule fois.

Plusieurs épisodes caractéristiques avaient signalé cette lutte confuse. Tel fut l'instant où il s'agit de se disputer le premier mort ou blessé. Comme celui à qui ce malheur échoit est destiné à être sacrifié au moraï s'il tombe au pouvoir de ses antagonistes, les deux partis font d'incroyables efforts pour s'arracher cette victime, et beaucoup y périssent de côté et d'autre. Dans le combat actuel, le blessé était du côté de Tahi-Teri, et l'on se disputa long-temps, et avec des chances à peu près égales, à qui l'aurait. L'action se soutint de la sorte toujours plus animée, jusqu'au moment où plia l'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo. Alors les guerriers de Tamea-Mea saisirent les blessés du parti adverse ou les hommes supposés morts, et les traînèrent sur le sable par les talons, jusqu'à une certaine distance du champ de bataille. Ces pauvres diables, qui jouaient les trépassés, devaient être des hommes d'une vertu et d'une résignation exemplaires. De véritables morts n'auraient pas été plus patiens. Déjà pendant toute la mêlée on les avait foulés aux pieds, poussés, meurtris; on les traînait alors sur les cailloux et sur les sables, sans que la douleur pût les tirer de leur immobilité apparente. Une fois la comédie jouée, ils se relevèrent, la bouche, le nez, les yeux, les oreilles remplies de boue et de terre, se secouèrent comme des caniches, et gais, rieurs, guillerets, ils allèrent se débarbouiller dans la mer. Ils avaient rempli leur rôle en acteurs parfaits.

La lutte pourtant n'avait été engagée jusqu'alors qu'entre la soldatesque, le troupeau des guerriers. Les chefs n'avaient pas combattu; ils s'étaient tenus tout-à-fait en dehors de la mêlée populaire. Mais quand la victoire lui eut

Digitized by Google

donné un dénouement, quand les deux armées accroupies à terre se furent prises à parlementer, alors les chefs parurent ; ils étaient censés ignorer ce qui avait précédé leur venue : tout cela était au-dessous d'eux et peu digne d'attention. Ils s'avançaient gravement, à pas mesurés, sous l'escorte d'hommes armés de lances pointues en bois dur, longues de 16 à 20 pieds et nommées *pololou*. Leur troupe marchait avec ordre, avec précision, exécutant de temps à autre des évolutions compliquées, qui attestaient une certaine tactique militaire. Rangés sur des lignes parallèles, régulières et résistantes, ils arrivèrent sur le lieu du combat, et s'assirent avec leurs armes en avant, ne laissant entre eux qu'un espace de 12 à 15 toises.

Après une courte pause, la conférence commença. La parole appartint d'abord à celui qui représentait Ta-Eo ; il donna son avis sur la paix et sur la guerre. D'autres parlèrent à leur tour, et se déclarèrent, ceux-ci pour, ceux-là contre les hostilités. Ces débats s'accentuaient souvent jusqu'à la colère et la violence. Aux propositions de paix, les pointes des pololous s'inclinaient vers le sol ; aux menaces de guerre, elles se relevaient à une hauteur uniforme. Dans tout le cours de ces pourparlers, les deux camps se surveillaient avec une défiance inquiète ; on eût dit qu'ils craignaient un guet-apens, un manque de foi, une explosion sans avertissement préalable. Les chefs se toisaient les uns les autres avec une fierté et une vigilance significatives. Enfin les conférences n'ayant pas pu amener la paix, il fut décidé qu'on en viendrait sur-le-champ aux armes. En effet, de chaque côté les guerriers se levèrent, formèrent leurs phalanges, et marchèrent à la rencontre les uns des autres ; mais, au lieu de se heurter immédiatement, les cohortes commencèrent à évoluer, comme si elles eussent voulu se disputer quelques avantages de position, et préluder à la lutte brutale par quelques combinaisons stratégiques. Les ailes seules, dont le rôle ressemblait assez à celui de nos tirailleurs, lançaient déjà des volées de flèches et de pierres.

Enfin les phalanges des chefs en vinrent aux mains. Elles luttèrent corps à corps, et se disputèrent le terrain pouce à pouce. Là, plus encore que parmi les combattans vulgaires, éclataient des prodiges d'adresse et de force. Longtemps le combat demeura incertain et disputé ; on voyait que le courage était égal de part et d'autre, et que le hasard ou la fortune donneraient la victoire à celui qui garderait cette attitude le plus long-temps. Enfin la gauche de Tahi-Teri mollit, et les guerriers de Tamea-Mea saisirent cet instant ; ils se précipitèrent sur l'ennemi en poussant des cris horribles. Alors ce fut dans l'autre parti une débandade générale ; plusieurs nobles chefs, en voulant tourner les talons, tombèrent sur la place : le reste prit la fuite. Le triomphe le plus complet resta à l'armée d'Hawaii : comme c'était elle qui avait réglé le programme, on conçoit qu'elle avait dû s'en faire les honneurs. Le bouquet final du jeu héroïque fut la mort de Tahi-Teri et de Ta-Eo. Les deux acteurs à qui le rôle était échu en subirent toutes les conséquences : on les traîna sur la grève, malgré leur résistance furieuse ; on les présenta au victorieux Tamea-Mea, qui ordonna qu'à l'instant même ils fussent conduits au moraï pour y être sacrifiés. La fiction toutefois n'alla pas plus loin ; au lieu de se laisser égorger en l'honneur des dieux, les vaincus allèrent se mettre à table avec les vainqueurs, et mangèrent leur ration de porc grillé, arrosé de kava.

Pour répondre aux galanteries de Tamea-Mea, et pour se mettre en frais, comme lui, de divertissemens, Vancouver fit tirer, le soir même, un beau feu d'artifice. A la vue de ces hardies fusées qui allaient rejoindre les étoiles, leurs rivales, de ces chandelles romaines, de ces feux colorés, de ces tourbillons, de ces soleils, de ces pétards, les naturels ne purent se défendre d'abord d'un sentiment de terreur ; ils s'enfuirent presque tous ; puis ils revinrent, jetant, à chaque expérience de pyrotechnie, des cris de surprise et d'admiration.

Vancouver était au mieux avec Tamea-Mea ; ce prince l'écoutait, le consultait quelquefois sur les améliorations utiles à son royaume. Voulant utiliser cette confiance, et la rendre profitable à la contrée, Vancouver essaya d'amener un arrangement entre le souverain d'Hawaii et ceux de Tauai et d'Oahou ; il engagea Tamea-Mea à se contenter de la souveraineté des îles Hawaii, Mawi, Ranaï, Moro-Kaï et Tahou-Rawe. Le roi ne repoussa point cette pensée ; mais son rêve d'ambition était déjà fait. L'archipel était trop étroit pour avoir deux maîtres.

Enchanté de son séjour à Ke-ara-kekoua, Vancouver quitta cette rade le 11 mars, et mouilla le 12 à Mawi, devant Lahaina. Là, se trouvait Tahi-Teri, ce rival de Tamea-Mea, qu'il avait vu combattre et vaincre dans le combat fictif. Tahi-Teri était alors âgé de soixante ans, maigre, débile, impotent, usé avant l'âge par l'usage immodéré du kava. Sa physionomie était douce encore ; son caractère vif et enjoué. Dès que le

Digitized by Google

capitaine anglais se trouva en sa présence, son premier soin fut de demander des explications au sujet de l'attentat dont le capitaine du *Dedalus* et deux individus de son bord étaient tombés victimes. Tahi-Teri s'excusa de ce meurtre, il jura qu'il ne provenait pas du fait de ses sujets, mais d'une bande d'aventuriers qui se trouvait alors sur ces parages; il ajouta que justice avait été faite de tous ceux qu'on avait pu saisir; que trois des meurtriers avaient expié le sang par le sang, et qu'il était prêt à en faire autant de tous ceux qu'on saisirait encore. Vancouver n'avait pas d'autre parti à prendre que d'accepter cette explication et cette excuse.

L'allié de Tahi-Teri, le roi de Tauai, Ta-Eo, ne parut que le jour suivant. C'était un homme de cinquante ans, mais robuste et vert encore, affable, poli, intelligent, désireux de s'instruire. Quand les deux rois furent réunis, le capitaine anglais leur fit part du projet qu'il avait eu de rendre la paix à l'archipel, dévasté depuis trop long-temps par la guerre; il ajouta qu'en sa qualité d'étranger, neutre dans ces débats, il s'était cru autorisé à sonder Tamea-Mea, afin de savoir à quelles conditions il voulait conclure un arrangement. Ensuite il leur rendit compte des bases qu'il avait posées, et que Tamea-Mea n'avait point repoussées. A ces détails, les deux rois, fatigués d'hostilités ingrates et longues, répondirent qu'ils ne pouvaient rien désirer de mieux; mais ils ne cachèrent pas leurs défiances sur la sincérité des intentions de leur ennemi. « Si vous pouvez retourner vous-même à Hawaii, disaient-ils, pour terminer tout cela, il se peut qu'il conclue et qu'il nous laisse en paix; mais autrement il ne se tiendra pas pour engagé, il se fera un jeu de ce qu'il vous a dit. » Vancouver ne pouvait perdre son temps dans une croisière diplomatique; il déclina la mission stérile qu'on lui proposait; mais, à la suite d'une longue conférence, il fut décidé qu'on ferait partir pour To-waï-haï, un chef, jouissant de l'estime et de la confiance des deux rois, un nommé Martier, auquel Vancouver donnerait une lettre pour Tamea-Mea. La mission de ce plénipotentiaire devait rester infructueuse.

De Mawi, Vancouver se rendit à Oahou sur la baie de Waï-Titi. C'était là que le meurtre du *Dedalus* s'était accompli; il voulut qu'une nouvelle vengeance en fût tirée. Le gouverneur de l'île était alors Teri-Toubouraï, fils aîné de Tahi-Teri. Cet homme, âgé de trente-trois ans seulement, était cassé, cacochyme comme un vieillard. Dans les premiers jours, il fut même trop malade pour venir rendre une visite au commandant, et quand il y vint, pâle, maigre, défait, c'était un véritable spectre: on le portait comme un enfant ou comme un paralytique. Teri-Toubouraï se conduisit pourtant fort bien vis-à-vis du capitaine. On rechercha de nouveau les meurtriers d'Hergest, on en reconnut, on en saisit trois, qui, liés ensemble et amenés dans une pirogue le long de *la Découverte*, y furent fusillés à bout portant par leurs propres chefs à la vue des équipages anglais.

Dans la traversée de Oahou à Tauai, Vancouver rencontra une magnifique pirogue, qui portait un envoyé du régent Enemo à son roi Ta-Eo. L'embarcation, plus forte et plus grande qu'aucune de celles qui se construisent d'ordinaire dans le pays, était d'un seul tronc de bois de pin, que le courant avait jeté sur la côte. Les forêts de l'Amérique occidentale avaient sans doute nourri cet arbre échoué si loin. L'envoyé que portait la pirogue allait donner la nouvelle au roi de Tauai d'une grande conspiration étouffée avant qu'elle eût éclaté. Les restes des chefs conspirateurs et quelques complices plus secondaires suivaient dans d'autres pirogues. Le roi devait avoir le double plaisir de contempler les lambeaux des uns et d'ordonner le supplice des autres. A Tauai, le régent Enemo et le jeune prince Taumou-Arii firent l'accueil le plus favorable au capitaine déjà naturalisé sur ces mers et dans ces diverses îles.

Vancouver n'eut pas resté quelques mois sur la côte N. O. d'Amérique, qu'il se sentit pris du désir de revoir ces insulaires. Au mois de janvier 1794, il parut à l'E. de l'île devant la baie de Waï-Akea. Cette fois, il voulait employer son influence à des résultats plus décisifs pour la Grande-Bretagne. Les lauriers des colonisateurs du Bengale l'empêchaient de dormir. Il lui semblait que ses voyages resteraient sans but s'ils n'aboutissaient pas à une reconnaissance du patronage anglais sur cette terre lointaine. Evidemment c'était là un patronage stérile, devant coûter plus qu'il ne rendrait; mais la manie du siècle, la manie de l'Angleterre était celle-là. Elle mettait alors autant de ferveur enthousiaste à sa propagande commerciale, que les navigateurs espagnols du quinzième siècle en avaient mis à la propagande catholique. Qu'un coin de littoral, dans une contrée asiatique ou océanienne, restât libre de toute tyrannie européenne, à l'instant même l'Angleterre y plantait son drapeau, et disait : « C'est à moi ! » De tout ce qu'elle a fait anglais de la sorte, on verra ce qui lui restera dans soixante ans. Cette petite gloriole aura eu toutefois son bon côté. La fierté

Digitized by Google

anglaise n'est pas, comme la fierté espagnole, improductive et couverte de guenilles. Partout où elle se sera installée, presque toujours dans une pensée d'égoïsme, il en sortira pour le pays un résultat de progrès commercial et de civilisation matérielle. Voilà comment l'Angleterre aura concouru à la marche du monde; elle aura cru agir non pour tous, mais pour elle seule, non dans la large vue du perfectionnement de l'humanité, mais dans un but de spéculation marchande. Mais qu'importe l'intention pourvu que le but s'atteigne.

Vancouver venait donc cette fois à Hawaii au nom et pour le compte du roi d'Angleterre. Depuis long-temps sans doute il avait sondé là-dessus Tamea-Mea, et fait agir auprès de lui les deux marins anglais, ses conseillers et ses amis. Aussi, quand il parut devant la baie de Waï-Akea, le roi d'Hawaii n'hésita pas un instant à se rendre à bord de son vaisseau. Il alla plus loin; il poussa la confiance jusqu'à faire la traversée avec lui de Waï-Akea à Ke-ara-kekoua. Le monarque défraya son passage avec une générosité vraiment royale; il voulut fournir tous les vivres consommés à bord, et fit ces approvisionnemens avec une largesse étonnante.

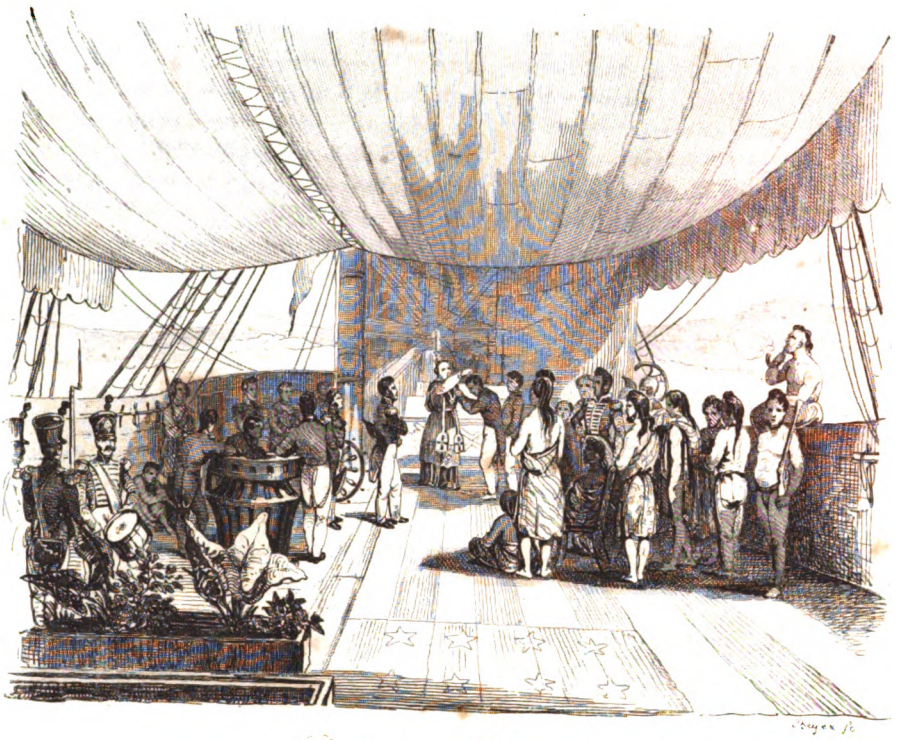
La grande comédie de l'investiture se termina à Kaava-Roua le 25 février 1794. On avait aplani les dernières difficultés par des présens magnifiques, et, dans une audience d'apparat, le roi Tamea-Mea, comprenant peut-être la valeur des mots tout autrement que Vancouver, n'hésita pas à se reconnaître lui et les siens pour les sujets de S. M. Britannique. On y procéda avec un cérémonial ridicule et une affectation burlesque. En sortant de cette espèce de parade politique, tous, sauvages ou Européens, auraient pu se demander comme dans le *Mariage de Figaro* : « Qui diable joue-t-on ici ? »

Vancouver était un esprit trop exact et trop juste pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur de pareilles simagrées. S'il s'y prêta, ce fut sans doute pour plaire aux chefs de l'Amirauté; ce fut à l'intention de l'orgueil national, et pour fournir un pittoresque article aux feuilles de Londres. Il lui importait d'ailleurs d'obtenir de ces rois sauvages une sorte de compromis par lequel ils se crussent tant soit peu engagés; il croyait préparer ainsi les voies dans ces parages à la navigation marchande, et la suite prouva que ses prévisions n'étaient pas sans fondement. Le plus sûr de toute cette affaire, c'est qu'il contractait avec Tamea-Mea, un prince plus avancé que ses peuples, un souverain loyal et civilisateur, pour qui la cérémonie de l'investiture était sans doute un fait de peu d'importance, mais l'accomplissait avec l'intention formelle de la faire profiter à l'organisation du pays.

Quoi qu'il en soit, cette nouvelle visite de Vancouver fut accompagnée de fêtes plus brillantes et plus variées que les visites antérieures. Le roi cette fois épuisa pour ses hôtes la nomenclature des divertissemens indigènes. Ils eurent des bals et des représentations héroïques. Ces dernières étaient quelque chose de fort curieux pour l'agencement et l'exécution. La première pièce que l'on joua devant les Anglais n'avait qu'un seul acteur, et c'était une femme, une nommée Poukou, de figure et de façons agréables. Elle portait, roulée autour de sa ceinture, une grande quantité d'étoffes qui, descendant jusqu'aux genoux, flottaient avec une grâce bizarre. La partie supérieure du corps, entièrement nue, ne cachait rien de ses formes et de ses contours; autour de la tête et du cou ondoyaient des plumes noires, jaunes et rouges; les jambes étaient enveloppées d'étoffes qui allaient en s'élargissant de la cheville à la naissance du mollet, de manière à former une sorte de brodequins à bouffantes. Sur ces brodequins, disposés en entonnoir, était un réseau à mailles d'où pendaient de petites dents de chien. L'actrice portait en outre des bracelets en grosses dents de cochon parfaitement polies, et liées l'une à l'autre par de petits chaînons. Le côté concave des dents était tourné en dehors, et l'assemblage de leurs nuances, fait avec un certain goût, donnait à cette parure une apparence assez belle.

La scène était en plein air, et la foule des spectateurs, rangée en demi-cercle et sur plusieurs files, applaudissait bruyamment à l'apparition de l'actrice favorite. Elle, de son côté, paraissait fière de cet accueil plutôt qu'émue. Sur sa droite se tenaient deux hommes qui formaient son orchestre. Chacun d'eux avait pour instrument une grande calebasse évidée, ouverte par le haut, fermée par le bas et aussi mince que possible. Ces artistes hawaiiens frappaient avec ces instrumens singuliers la terre qui était couverte d'herbe sèche; dans l'intervalle d'un coup à l'autre, ils en battaient encore les côtés avec le doigt et avec la main, de manière à ce qu'il résultât de tout ce bruit une façon d'accompagnement pour leurs chansons. Du reste, ces deux hommes, seul orchestre de la troupe, n'avaient pas l'indifférence et l'impassibilité de nos musiciens. Dans leurs mouvemens, dans leurs gestes, dans l'expression de leur phy-

Digitized by Google



3. Baptême de Kàrai-Moku.

3 Bautismo de Karai-Moku.



4. Kàrai-Moku.

PITTORESCO.
PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

sionomie, il était facile de voir qu'ils portaient un très-grand intérêt au succès du spectacle et de l'actrice. Celle-ci allait vers eux ou s'en éloignait dans diverses directions, selon les exigences de son rôle; elle semblait suivre pour cela un programme arrêté d'avance et convenu entre eux. Arrivée sur la scène, elle y récita d'abord avec solennité, lentement, gravement, un discours ou poëme; puis, elle s'anima par degrés, accentuant ses mots d'une façon plus vive et plus prompte, et s'inspirant peu à peu de son sujet. Enfin, quand elle se fut montée au dernier point d'enthousiasme, elle déclama avec une énergie, un feu, un élan, qui électrisèrent cette foule et qui déterminèrent de longs applaudissemens. La multitude semblait s'associer au jeu de l'actrice: calme quand elle était calme, exaltée quand elle était exaltée. Vancouver confessa que, bien qu'il ne comprît rien aux mots, les poses, les gestes, l'accent de cette voix, l'émurent et l'intéressèrent. L'orchestre n'avait rien de sauvage et de discordant, et Poukou mettait dans son jeu de la grâce et de la décence. Un fait à remarquer d'ailleurs, c'est que les principes de nos poétiques anciennes avaient été devinés et mis en œuvre par ces acteurs polynésiens. Le bon sens leur avait dit que, pour tenir jusqu'au bout un spectateur enchaîné et saisi, il fallait établir une progression d'intérêt, et monter toujours dans l'échelle des tons, commencer par le calme et la dignité pour aboutir à la chaleur et à l'enthousiasme.

Cette représentation ne fut, du reste, que le prélude d'une autre d'un genre plus relevé. Pour celle-là, il fallut de longs et sérieux apprêts; on s'en occupa comme d'une affaire d'Etat: les hommes et les dames de la cour devaient y jouer les premiers rôles. On croit même que le roi ne dédaigna pas, comme il le faisait dans les grandes occasions, de donner son avis sur les ajustemens et les costumes des actrices.

Dans un espace carré, bordé de maisons et ombragé d'arbres, se groupèrent 4,000 spectateurs, parés de leurs plus riches habits, si serrés, si entassés, que tous les coudes se touchaient, et que les rangs avaient à peine vingt pieds de profondeur. La pièce avait été annoncée pour quatre heures; mais, comme les dames ont dans tous les pays le privilége de se faire attendre, à cinq heures les toilettes n'étaient pas achevées et la scène était vide. Le parterre se fâcha, il cria, il apostropha les retardataires jusqu'au moment où se présenta un maître des cérémonies, un régisseur hawaiien: il s'inclina, prononça un discours qui provoqua de grands éclats de rire; puis disparut. L'orchestre préluda à ce moment et obtint du silence. La bande des musiciens montait à cinq hommes: tous debout, ils tenaient d'une main une pièce de bois poli en forme de lance, et de l'autre un bâton qu'ils heurtaient contre le premier instrument: de ce choc résultait une espèce de musique qui servait à accompagner le chant. Les airs variaient suivant la mesure et le mouvement surtout. La différence des notes, leur progression du grave à l'aigu, dépendaient de l'endroit où les bâtons venaient à se heurter. Les musiciens y apportaient une précision telle que peu de dissonances se faisaient remarquer et que les cinq instrumens marchaient tout-à-fait d'accord.

L'orchestre avait terminé son ouverture, quand une explosion de cris et d'applaudissemens signala l'entrée des actrices. Les musiciens se reculèrent alors et s'établirent vers le fond du théâtre. L'ajustement de la plupart de ces actrices ressemblait assez à celui de Poukou. Seulement les étoffes étaient plus belles et drapées avec plus d'élégance. De la ceinture jusqu'à mi-jambe, le costume était plissé avec beaucoup d'art et de goût. Autour des jambes, au lieu d'étoffes et de réseaux ornés de dents de chien, ces dames portaient des guirlandes tressées avec une espèce de liane, festons de verdure qui garnissaient le bas de la robe et tombaient jusqu'à la cheville. Elles n'avaient point de bracelets, mais sur leurs épaules et sur leurs cous pendaient d'autres guirlandes artistement faites avec les larges feuilles du dracæna.

La pièce représentée se divisait en quatre actes. L'actrice principale, jadis la favorite de Tamea-Mea, était alors l'épouse d'un chambellan du prince, espèce de Bonneau fort accommodant. Elle avait arrangé sur sa tête une guirlande verte qui relevait sa gracieuse figure. Près d'elle était la fille captive du roi Tahi-Teri. La femme de Karaï-Mamahou, sœur cadette de la reine, occupait le milieu comme la plus élevée de toutes par le rang et par la naissance. Autour de ces trois actrices de haute volée, figuraient d'autres dames de la cour, dont le nom et la position étaient moins illustres. Cela formait en tout sept actrices pour la pièce. Elles se rangèrent sur une seule ligne en face de l'espace occupé par les dames de qualité et par les chefs.

Le spectacle était un mélange de chants et de récitatifs, dont une pantomime expressive révélait tout le sens. La pièce était en l'honneur d'une princesse, nommée Karaï-kouli-niao, que l'on retenait captive à soixante milles de là. Pour mieux assujettir la foule à cette pensée in-

Digitized by Google

tentionnelle, chaque fois que le nom de l'héroïne était articulé dans le cours des scènes, il fallait que les spectateurs hommes et femmes, qui portaient des ornemens sur la poitrine, les ôtassent à l'instant même pour les poser ensuite de nouveau. Nul n'était exempt de ce cérémonial, si ce n'est les actrices en scène : celles qui se reposaient, en attendant que leur tour fût venu, y étaient astreintes comme le reste de l'assistance.

Les comédiennes qui remplissaient les premiers rôles parurent à Vancouver des artistes consommées. Elles n'avaient pu en venir à ce degré de perfection dans les poses, à cette variété dans les gestes, à cette rapidité dans les mouvemens, sans des études longues et suivies. Leur talent semblait d'autant mieux le résultat de l'habitude et de la pratique, que d'autres actrices, plus jeunes et moins bien apprises, faisaient ressortir toute la différence qui existait des habiles aux novices. On eût pu, comme sur nos scènes, distinguer les chefs d'emploi des doublures. Il est probable que les gynécées de ces dames étaient en même temps des conservatoires, où elles se formaient à la déclamation, aux gestes, aux poses, aux combinaisons qui font le mérite de leurs représentations scéniques. Elles étaient arrivées à un degré de raffinement dont un Européen n'aurait pu les croire susceptibles; les premières actrices surtout se distinguaient des autres par une grâce infinie dans les mouvemens, par une indicible prestesse de gestes, par une chaleur, une énergie presque viriles, enfin par des allures et des manières voluptueuses jusqu'à la licence. Durant les trois premiers actes, rien n'avait laissé entrevoir que cette représentation finirait par une saturnale. Une sorte de drame semblait engagé de manière à durer jusqu'au dénouement; mais, soit que la même pièce continuât sur un autre ton, soit que l'œuvre décente eût fait place à une composition plus véreuse, il se passa, vers la fin du spectacle, des choses qui scandalisèrent les Européens les moins scrupuleux. Pourtant ils ne comprenaient que la pantomime des actrices, et sans doute les paroles étaient à la hauteur des gestes. Vancouver sut que l'on n'avait pas fait une exception en sa faveur en lui offrant des tableaux d'une nature aussi crue; c'était là le fond du théâtre hawaiien, et la partie la plus appréciée des spectateurs. Le roi, du reste, n'assistait point ce jour-là au spectacle, non pas qu'il y mît plus de retenue et de chasteté que ses sujets, mais parce que la loi défendait au couple royal de paraître dans ces fêtes, à l'exception de celle qui avait lieu lors de la nouvelle année. C'était une grande privation pour Tamea-Mea et pour son épouse surtout, l'une des meilleures actrices du royaume.

Tels furent les principaux divertissemens par lesquels le roi d'Hawaii célébra le retour de ses hôtes, devenus ses souverains nominaux. L'influence désormais reconnue de la Grande-Bretagne sur l'archipel autorisait Vancouver à intervenir dans ses démêlés politiques. Il s'informa de la mission de Martier, délégué de Tahi-Teri et recommandé par lui, Vancouver, à l'accueil de Tamea-Mea. On lui répondit que, pris pour un espion, Martier avait été chassé à coups de fusil. Vancouver n'insista plus; il comprit que le roi d'Hawaii ne voulait pas engager son avenir de conquérant et qu'il visait à une souveraineté sur tout le groupe. Les intérêts du protégé de la Grande-Bretagne étaient alors devenus des intérêts à demi-anglais. Qu'importait le sort futur des rivaux de Tamea-Mea ? Qu'importaient une guerre, une dépossession des autres rois au profit du plus puissant de tous ? L'archipel, réuni dans une même main, devait acquérir plus d'importance commerciale et politique; il devait rendre plus utile ce patronage qui n'était encore qu'une investiture ridicule et infructueuse. Cette fois donc Vancouver ne prêcha point la paix; il s'abstint de conseils, et laissa Tamea-Mea méditer ses projets d'agrandissement. Il les aida même d'une façon indirecte, en augmentant ses moyens d'attaque : il mit à la disposition du roi les charpentiers de ses vaisseaux, et ceux-ci, de concert avec Young et Davis, lui construisirent un joli bateau ponté de trente-six pieds de quille. Ce bateau, premier échantillon de la marine hawaiienne, fut nommé *Britannia*. Peut-être les naturels, marins exercés tout au plus à la pagaye de leurs pirogues, n'auraient-ils pas formé des équipages assez habiles pour la manœuvre de ces bâtimens; mais déjà à cette époque des Européens s'étaient naturalisés dans ces îles. Young et Davis avaient eu des imitateurs. Hawaii comptait onze Anglais, Américains ou Français; Oahou et Tauai avaient aussi leurs blancs. Les instrumens de civilisation ne manquaient pas.

Vancouver quitta Hawaii le 3 mars 1794; il visita encore, et tour à tour, Mawi, Moro-Kai et Tauai, où le régent Enemo, soutenu par quelques Européens, avait réussi à se déclarer indépendant, pour traiter ensuite avec son maître, en obtenant de lui son pardon et une nouvelle investiture. Souverain à demi, le régent reçut Vancouver avec une pompe royale et ne voulut

Digitized by Google

pas rester en arrière de ce qu'avait fait Tamea-Mea pour divertir et pour honorer ses hôtes. Les fêtes et les spectacles de Tauai différaient néanmoins de ceux d'Hawaii. On pourra en juger par le récit d'une des plus saillantes representations

Ce ne fut plus là, comme à Kaï-Roua, un petit nombre seulement d'actrices, commençant par une déclamation grave pour arriver à des tableaux obscènes; c'était une foule de comédiens, hommes et femmes, des femmes surtout, vêtues d'étoffes de couleurs variées et du plus bel effet. Le divertissement en trois actes fût exécuté par trois groupes différens, dont chacun consistait à peu près en deux cents femmes rangées sur cinq ou six files. Ces femmes n'étaient ni debout, ni sur leurs genoux, ni simplement assises, mais accroupies et renversées, de manière à ce que le buste portât presque sur les hanches. Cette multitude d'acteurs en scène semblait obéir à un homme isolé qui, placé à quelques pas en avant des autres, et au centre de toute la bande, indiquait les positions que chaque personnage devait prendre et la place qu'il devait garder. Les femmes, malgré l'attitude forcée qu'elles conservaient, exécutèrent une si prodigieuse variété de mouvemens et de gestes, qu'on avait de la peine à les suivre et à les démêler. Toutes gardaient un parfait unisson pour le chant comme pour la pantomime : les tons étaient les mêmes; les moindres tours de bras, et jusqu'à un mouvement de doigt, se faisaient avec un merveilleux ensemble. Les voix de ces femmes étaient mélodieuses; leurs gestes innombrables, exécutés avec une élégance, une aisance et une précision dont rien ne peut donner l'idée. Le contraste semblait calculé et combiné dans cette représentation, de manière à produire le plus grand effet : à un chœur bruyant, à une agitation confuse, succédaient tout-à-coup le silence et l'immobilité; puis, dans un autre moment, les acteurs se laissaient tomber lourdement, complètement, à la manière anglaise, comme s'ils eussent été frappés de mort; ils se roulaient, ils s'ensevelissaient dans leurs vêtemens, de telle sorte que nulle part on ne voyait l'aspect de corps humains, mais seulement l'apparence de monceaux d'étoffes. Vancouver dit que rien au monde ne peut donner l'idée de cette scène à qui ne l'a pas vue. C'était à la fois étrange et effrayant. A Tauai, d'ailleurs, ne se reproduisirent pas les accessoires libidineux du théâtre hawaiien. L'ordre et la décence y régnèrent d'un bout à l'autre de la pièce, qui dura deux heures.

Après une relâche à Niihau, Vancouver quitta l'archipel le 14 mars 1794, fier des résultats de son voyage, portant à Londres un brevet de souveraineté sur Hawaii, et la déclaration de vasselage de Tamea-Mea. Pour nous, aujourd'hui, ces conquêtes de la vanité anglaise sont bien peu de chose; mais ce qui a du prix et ce qui en aura toujours, ce sont les documens précieux que Vancouver recueillit sur ces îles. Le rôle scientifique du navigateur a absorbé et annulé son rôle politique.

Dès qu'il eut quitté l'archipel, la guerre s'y ralluma, plus vive, plus acharnée que jamais. Tamea-Mea voulait en venir à ses fins. Dans le cours de 1794, Taï-Ana avait été envoyé d'Hawaii dans les îles non soumises; mais, au lieu d'agir contre les rivaux de son souverain, ce général avait défectionné, et s'était réuni aux rois qui occupaient Mawi. Malgré cette trahison et cette ligue, au bout de l'année, Tamea-Mea avait chassé ses ennemis de tout le groupe voisin de ses Etats; il en était maître unique et absolu. Alors il songea à Oahou, où se trouvaient groupés ses principaux antagonistes.

Le frère de Taï-Ana, durant la dernière campagne, avait voulu révolutionner Hawaii; le retour de Tamea-Mea mit au néant cette folle tentative. Mais, instruit par l'expérience, le roi voulut que tous les chefs le suivissent désormais quand il irait en guerre; et, pour donner à cette loi une application immédiate, il entraîna ses officiers dans la campagne d'Oahou. Il y commanda en personne, se faisant remplacer au besoin par son général Karaï-Mokou. Une bataille eut lieu, dès les premiers jours de la descente, entre Hono-Rourou et la rivière Eva, bataille funeste aux compétiteurs du souverain d'Hawaii. L'armée de Tahi-Teri et de Ta-Eo fut complètement battue. Ce dernier, roi de Tauai et de Niihau, resta sur le champ de bataille; Tahi-Teri et le vaillant Taï-Ana, chef dissident, se rallièrent dans la vallée d'Anou-Anou, près du Pari. Ardent à la poursuite, Tamea-Mea y rejoignit ses adversaires; après une mêlée horrible et une lutte opiniâtre, il réalisa une dernière victoire qui lui donna Oahou. Tahi-Teri était mort dans la première heure du combat; Taï-Ana tint encore, revint à la charge à plusieurs reprises, recula peu à peu avec ses trois cents Spartiates jusqu'au Pari, un rocher à pic, et, n'espérant plus rien, se précipita dans l'abîme, où ses compagnons le suivirent tous plutôt que de se rendre.

Il ne restait plus alors à conquérir de tout cet archipel que Tauai et Niihau. Tamea-Mea ne fut pas obligé de passer sur ces îles. Leur chef

Digitized by Google

actuel, Taumou-Arii, redoutant le sort des deux rois vaincus, s'empressa de reconnaître la souveraineté du vainqueur de Tahi-Teri et de Ta-Eo.

Dès le moment où Tamea-Mea n'eut plus de rivaux, il songea à se montrer digne du rôle absolu qu'il avait ambitionné. L'aspect des navires européens, le frottement de notre civilisation, lui avaient fait désirer d'initier ses peuples aux bienfaits des connaissances étrangères. Peu à peu, il comprit la force des liens commerciaux, les avantages mutuels qui en résultent pour les nations; il prit une idée assez exacte du droit naturel qui doit présider aux échanges; il comprit l'utilité des transactions, il les encouragea et chercha à les multiplier. Grâce à lui, les naturels surent bientôt ce qu'était l'argent et ce qu'étaient les marchandises. Les aventuriers anglais et américains paraissaient fort jaloux d'emporter des îles Hawaii du bois de sandal qui croissait en abondance sur les montagnes; les indigènes se prêtèrent à des coupes régulières, enchantés d'obtenir en retour des armes, du fer et des verroteries. Le roi lui-même, cherchant dans ces rapports un élément de puissance, fit des acquisitions de bâtimens et de canons; il acheta et arma des navires dont il composa une petite escadre de guerre; et la chose alla si vite qu'en 1804, un inventaire portait les forces du roi d'Hawaii à vingt-une petites goëlettes, construites sur le gabarit de *la Britannia;* sloops de guerre armés de pierriers et presque tous commandés par des Européens. L'arsenal contenait en outre six cents mousquets, huit canons de 4, un de 6, cinq de 3, quarante pierriers et six mortiers. Pour une puissance naguère sauvage, c'était marcher à pas de géant.

Tamea-Mea ne procéda pas à cette transformation avec les allures de despotisme que donne presque toujours un pouvoir sans contrôle comme le sien. Il ne força pas ses sujets à se civiliser; il les persuada, il les entraîna par son exemple. Tous les Européens qui le visitèrent à cette époque font le plus complet éloge de son caractère, de ses mesures paternelles et sages, de son règne bienfaisant et doux. Entre vingt traits de lui, Turnbull, qui le visita en 1802, en cite un qui caractérise bien sa prudence et sa sévérité envers lui-même. Tamea-Mea, vers ce temps, s'était livré à l'abus des liqueurs fortes, l'un de ces vices qui abrutissent et commandent en maîtres. Quand il avait bu immodérément, il n'était plus le même homme : on le trouvait violent et colère, lui affectueux et bon d'habitude. Les deux Anglais Young et Davis avaient eu à se plaindre plusieurs fois des résultats de cette intempérance; et un jour, soit sérieusement, soit pour donner une leçon au roi, ils déclarèrent que cela ne pouvait pas durer ainsi et qu'ils allaient partir. « Partir ! leur dit le roi, mais pourquoi donc? Que vous manque-t-il ici? N'avez-vous pas tout ce que vous désirez? N'êtes-vous pas mes amis, mes ministres, les premiers après moi dans le royaume? — Sans doute, répondirent les Anglais; mais vous vous abandonnez à l'usage des spiritueux, et alors vous changez de manières, vous ne vous commandez plus, et nos vies sont en danger quand vous êtes ivre. Nous ne voulons pas mourir d'un coup de votre pahoa. Si vous continuez à boire, nous partons. — Eh bien! je ne boirai plus! » dit l'excellent roi. Dès-lors, en effet, il régla sa dose journalière de rhum, et ne la dépassa jamais. C'est à cet incident peut-être que l'archipel doit de l'avoir conservé long-temps sain d'esprit et de corps; le rhum l'eût abruti et tué avant l'âge.

Turnbull cite encore un autre trait qui prouve avec quel dévouement aveugle Tamea-Mea était obéi par ses sujets. C'était dans les premières années de son règne, quand sa marine était pauvre et naissante. Il avait supplié un capitaine de navire, mouillé dans la rade, un aventurier sans doute, assez mauvais plaisant, de lui céder une de ses enclumes, et celui-ci, croyant rendre impossible la réalisation du cadeau, lui avait dit : « Volontiers, si vous la retirez de l'eau. » Il la laissa tomber sur un fond de corail par quinze brasses d'eau. Au lieu de se fâcher, Tamea-Mea songea à profiter de l'offre en exécutant ses conditions. Il appela ses sujets qui tous accoururent avec leurs pirogues. Mais comment s'y prendre? Comment faire? On ne devinerait jamais ce qu'ils imaginèrent de mieux. Tour à tour, une quarantaine de plongeurs descendirent au fond de la mer, et traînèrent la masse de fer vers le rivage. La chose se passait à un mille de distance de la plage la plus prochaine. Eh bien! la patience de ces hommes en vint à bout. Sur un fond inégal, avec quinze brasses d'eau sur leurs têtes, dans un élément non respirable, ils promenèrent là-bas cette enclume qu'on leur livrait, reparaissant de temps à autre à fleur d'eau pour prendre un peu d'air et de vie, puis plongeant de nouveau pour accomplir leur incroyable entreprise. Quel peuple civilisé se fût résigné à cette tâche!

Fort de cette influence sur ses sujets, Tamea-Mea ne négligeait aucune occasion d'agrandir

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Jeune Fille d'Hawaii.

1. Joven Doncella de Havai



2. Vieux Roi.

de Sainson del.

Digitized by Google

et de consolider ses relations européennes. En 1807, il envoya au roi Georges, par la frégate anglaise *la Cornwallis*, un magnifique manteau de guerre et divers autres présens. En retour de cette galanterie, et pour payer Tamea-Mea de l'accueil qu'il faisait au pavillon anglais, l'Amirauté donna l'ordre de lui faire construire à Port-Jackson un fort joli schooner, qui, annoncé au roi en 1816, n'arriva dans l'archipel qu'en 1822, long-temps après la mort de Tamea-Mea.

Jusqu'alors la Russie n'avait pas paru devant le groupe d'une manière officielle. Quelques officiers du navire colonial *Petropaulowski* s'étaient bien ralliés en 1804 à un complot d'un Russe nommé Scheffer, qui voulait opérer une révolution à Tauai en faveur du patronage moscovite; mais Saint-Pétersbourg avait désavoué et délaissé ces aventuriers. Ce fut en 1816 seulement que le pavillon russe se déploya sur ces parages avec quelque influence et quelque autorité. Le capitaine Kotzebue, commandant le brick *le Rurick* dans un voyage de découvertes, mouilla le 24 novembre sur la rade de Kaï-Roua devant le village de Ke-ara-kekoua, où résidait alors le souverain de l'archipel. Cet étendard nouveau, ce brick armé en guerre, furent d'abord pour Tamea-Mea un sujet de soupçon et de défiance; il crut à des intentions malveillantes, et se tint sur la défensive; mais lorsque Kotzebue eut expliqué sa mission de savant et de géographe, le roi changea de façons à son égard. Il l'accueillit avec la bienveillance la plus marquée, et se posant dès la première entrevue comme l'aurait fait un monarque civilisé: « Je sais, lui dit-il, que vous commandez un vaisseau de guerre, et que vous poursuivez un voyage semblable à ceux de Cook et de Vancouver. Vous ne faites donc point de commerce: je n'en ferai point avec vous. Vous recevrez gratis tout ce qu'il vous faudra dans ce que mes îles produisent. C'est une affaire arrangée: parlons d'autres choses maintenant. Dites-moi, je vous prie, si c'est du consentement de votre empereur que ses sujets viennent troubler ma vieillesse? Depuis que Tamea-Mea est roi de ces îles, aucun, que je sache, n'a eu à souffrir d'une seule injustice. L'archipel d'Hawaii a servi d'asile à toutes les nations; il a fourni honnêtement des vivres à tous ceux qui en avaient besoin. Cependant j'ai vu arriver naguère, de l'établissement américain de Sitka, des hommes qui se disaient Russes comme vous, et qui, reçus poliment et comblés de vivres, se sont conduits d'une manière hostile à Oahou. Ils nous ont menacés de vos vaisseaux de guerre, qui devaient venir de loin pour conquérir nos îles. Dieu merci, cela n'arrivera point tant que vivra Tamea-Mea. Dans le nombre de ces hommes était un nommé Scheffer, un médecin russe qui se disait envoyé par l'empereur Alexandre pour botaniser dans l'archipel. J'avais entendu dire beaucoup de bien de l'empereur Alexandre, et je lui ai permis de botaniser; je lui ai fourni toute sorte de secours. Je lui ai donné une pièce de terre avec des paysans pour qu'il ne manquât de rien, et que le séjour de nos îles lui fût agréable et salutaire. Qu'est-il résulté de tout cela? Il a été ingrat envers moi, même à Hawaii, où je l'avais comblé de bienfaits; puis il a quitté cette île pour courir le groupe, et s'est jeté sur Oahou, où il est devenu mon ennemi acharné. Il y a détruit le moraï: passant ensuite sur Tauai, il est parvenu à soulever contre moi le roi Taumou-Arii, jusqu'alors mon vassal et mon subordonné. Ce Scheffer y est même encore et menace mes îles. »

A ce discours Kotzebue répondit en blâmant et désavouant son compatriote, et peu de mots d'explication suffirent au roi. Il présenta le navigateur russe à la reine Kaahou-Manou et à l'héritier présomptif Rio-Rio, jeune homme de vingt-deux ans que Tamea-Mea venait d'associer à sa couronne, en lui donnant le privilége du tabou. Rio-Rio semblait aussi lourd, aussi épais, aussi nul, que son père était intelligent et judicieux. Corpulent, disgracié au physique et au moral, il assistait aux audiences sans s'y mêler, ronflant quelquefois dans un coin, par terre, sur une natte, comme aurait fait une bête.

Tamea-Mea donna un repas à ses hôtes. Il y but, mais il ne mangea pas. Au sortir de table, il les conduisit vers son moraï de famille, celui qu'il visitait le plus souvent, et où il faisait des adorations fréquentes. Ce moraï ressemblait beaucoup à celui d'Honaunau décrit plus haut. C'étaient les mêmes effigies monstrueuses, les mêmes idoles, les mêmes symboles, les mêmes compartimens intérieurs, les mêmes sépultures (Pl. LVII—1). A peine entré dans son temple, Tamea-Mea courut à l'une des idoles, l'embrassa, et se tournant vers Kotzebue: « Voilà nos dieux, dit-il; nos dieux que j'adore. Si je fais en cela bien ou mal, c'est ce que je ne sais pas; mais je suis une croyance qui ne peut pas être mauvaise, puisqu'elle ne m'ordonne jamais des actes méchans. » Ces mots dits, il entra dans la chapelle du moraï, y accomplit certaines cérémonies, et se mit ensuite à manger devant ses hôtes, excusant ainsi cette façon de procéder: « J'ai vu

Digitized by Google

comment les Russes mangent : c'est au tour des Russes de voir comment mange Tamea-Mea. » Son repas, qui dura à peine quelques minutes, consistait en poisson bouilli, en ignames et en un oiseau rôti fort rare, qu'on réserve toujours pour la table du roi. Tamea-Mea n'avait pas poussé l'imitation des coutumes européennes jusqu'à adopter notre service de table, cuillers et fourchettes ; il mangeait avec ses doigts, et voyant qu'on observait cela avec curiosité : « C'est la coutume de mon pays, dit-il ; je ne la quitterai point. »

Pourtant le roi était alors vêtu à l'européenne, avec une petite cravate nouée autour du cou, un gilet boutonné et une chemise de coton. Ce fut dans ce costume que l'esquissa M. Choris, dessinateur de l'expédition de Kotzebue. Il se prêta avec beaucoup de peine à la demande que Kotzebue lui fit de consentir à poser un instant. Ce portrait devait être remis, au dire du navigateur russe, à l'empereur Alexandre qui en serait enchanté. Sur cette assurance, Tamea-Mea se laissa peindre. Kotzebue assure que l'œuvre de M. Choris était d'une ressemblance parfaite. Les naturels d'Oahou et ceux d'Hawaii entouraient le dessinateur du matin au soir pour qu'il voulût bien leur montrer leur roi, et ils s'en allaient émerveillés de la fidélité de la copie comparée à l'original (Pl. LVI — 4). A cette époque, Tamea-Mea était vieux déjà ; ses traits étaient ridés, sa tournure corpulente. Avec ses yeux bridés et petits, son front couvert, son nez et ses lèvres épatés, il avait l'air bonhomme. Dans sa jeunesse, au contraire, il avait eu les traits hardis et sauvages, presque farouches. On citait dans l'île sa force merveilleuse, et son adresse plus étonnante encore. Il arrêtait, en combattant, les javelots de ses adversaires, et quand il les lançait à son tour, les coups étaient presque toujours mortels. Dans les jours de combat, il marchait coiffé d'un casque de plumes, armé d'un sabre, d'un fusil et d'un javelot, qu'il envoyait à l'ennemi dès le début de l'affaire. Le costume sous lequel M. Choris le dessina à cette époque était un de ses vêtemens habituels ; mais, dans les grandes occasions, Tamea-Mea portait l'uniforme d'un capitaine de vaisseau de la marine anglaise.

De Hawaii, Kotzebue parut à Oahou, que le pavillon russe effraya d'abord, mais qui, rassurée ensuite, fournit à l'escadre toutes les provisions dont elle avait besoin. Karaï-Mokou gouvernait alors ces îles au nom de Tamea-Mea.

Tant que dura le règne de ce fondateur de la civilisation hawaiienne, le christianisme fit peu de progrès parmi les naturels. L'exemple du chef était un fait décisif en matière de prosélytisme, et l'on pressa à diverses reprises Tamea-Mea pour qu'il abjurât sa croyance indigène et se convertît à la foi évangelique. Mais ce fut en vain. « Non, disait-il à ceux qui le pressaient, il est possible que votre religion soit meilleure que la mienne ; mais avec elle je ne contiendrais pas mes peuples dans l'obéissance. » Tout ce qu'il put et voulut faire, ce fut d'annuler la puissance des prêtres du pays en se déclarant lui-même chef des prêtres, et en exerçant le suprême sacerdoce. Peut-être le fit-il à cette fin qu'aucune influence ne balançât la sienne ; mais ce système n'en servit pas moins la cause du christianisme et sa prochaine propagation.

Il se prêta davantage au développement de l'industrie et du commerce européen. Déjà vers la fin de son règne la petite ville d'Hono-Rourou, la plus fréquentée de tout l'archipel à cause de sa rade, Hono-Rourou était rempli de boutiques et de magasins tenus par des Français, Anglais ou Américains. De toutes les parties du monde, des industriels, des aventuriers affluaient dans les îles Hawaii. Des Parisiens, des Gascons, des Italiens, des Espagnols, y venaient chercher fortune, et ils étaient fort surpris à leur arrivée de trouver là, non pas des sauvages crédules et ignorant la valeur des choses, mais d'autres compatriotes non moins rusés qu'eux, non moins rompus aux affaires. Déjà l'Espagnol Marini avait naturalisé dans Oahou quelques plantations de nos zônes méridionales, les légumes de l'Europe, la vigne, les arbres fruitiers de l'Andalousie. Des bestiaux, importés de l'Asie et des îles malaises, avaient prospéré en se multipliant, et on les employait au labourage. Le roi d'Hawaii, possesseur d'une marine assez imposante, l'avait utilisée aussi dans quelques spéculations. Il avait envoyé, sur les marchés de Chine, des vaisseaux chargés des denrées territoriales de l'archipel, et ces vaisseaux avaient fait connaître en retour à ces peuples neufs les merveilles du luxe asiatique. La défense des îles n'avait pas été oubliée : des fortins, construits sous les yeux d'ingénieurs anglais, armés de canons et d'obusiers, battaient divers points. Hawaii et Oahou avaient leurs milices régulières, exercées au maniement des armes à feu. Tout cela était imparfait encore ; mais quel État sous le ciel a vu de pareils miracles s'effectuer en trente années, quel règne de monarque a réalisé pour un pays ce que Tamea-Mea a fait pour le sien ?

Avant Tamea-Mea, l'usage voulait que les pri-

Digitized by Google

sonniers de guerre fussent immolés sur les autels des dieux, et chaque affaire amenait au moraï une foule de victimes qui devaient périr sous la massue des prêtres. Tamea-Mea abolit ces cruautés barbares et inutiles. Quand le soleil ou la lune s'éclipsait, tout malheureux que le hasard avait conduit près d'un lieu taboué était saisi et assommé. Tamea-Mea ne souffrit plus ces atroces sacrifices. Il créa une justice civile et religieuse, douce, tolérante et efficace; il mit en vigueur un code militaire plutôt pratique qu'écrit; affecta une solde à ses troupes pour limiter le pillage, autorisé jusqu'alors par la victoire; enfin il dompta peu à peu des hommes qui n'avaient jusqu'alors obéi qu'à des traditions sauvages et sanguinaires.

Les choses en étaient là, quand, le 8 mai 1819, Tamea-Mea mourut. Dans le mois qui précéda son agonie, l'archipel entier avait l'œil fixé sur lui, l'oreille tendue pour écouter s'il respirait encore. A chaque heure du jour, des courriers dépêchés de To-waï-haï se distribuaient dans toutes les directions pour aller porter aux hameaux les plus lointains des nouvelles de cette tête précieuse. Des quatre coins de l'île accoururent des prêtres, des devins, des conjurateurs de mille sortes. Rien n'eut action sur le mal. Tamea-Mea comprit son état dès le premier moment : il manda son fils auprès de lui. « Rio-Rio, lui dit-il, je te laisse un pays qui doit suffire à ton ambition : tu le conserveras si tu es sage; tu le perdras si tu cherches à t'agrandir. Les chefs qui m'entourent te seront fidèles à la condition que tu seras juste. Mon fils, ne te presse jamais de punir une faute commise par des étrangers; souffres-en même une seconde; ne sévis qu'après une troisième attaque. Adieu, porte mes vœux à mes femmes et à ta mère. »

Quand la nouvelle de cette mort se fut répandue au loin, une consternation immense couvrit le pays. Tout le monde pleurait, hommes et femmes, s'arrachait les cheveux, se roulait dans la poussière. Chacun voulut, pour éterniser ce deuil, se faire sauter une ou deux dents, sacrifier tous les animaux domestiques de la maison; il y en eut qui renversèrent leurs cases. Outre le tatouage de la langue, usité en des cas pareils, les insulaires se firent tatouer le bras avec de grandes lettres en anglais qui disaient : « Notre grand et bon roi Tama-Mea est mort le 8 mai 1819. » Les femmes se criblèrent le corps de plaies et de brûlures; les hommes, en se rencontrant, se meurtrissaient le visage l'un l'autre, honteux de ne s'être pas assez défigurés et de n'avoir pas constaté leur deuil par des marques extérieures plus significatives. Dans les environs de la résidence royale, à To-waï-haï, à Kaï-Roua, le peuple resta trois jours et trois nuits sur la place publique, occupé seulement à signaler sa douleur, négligeant le boire et le manger, ne dormant pas, toujours debout, et déplorant à grands cris le malheur général. Les environs fourmillaient d'insulaires, accourus de loin pour s'assurer du résultat de la catastrophe. Dans tout le reste de l'archipel, la nouvelle agit comme une secousse électrique. Sans qu'il fût nécessaire de régler le programme d'un deuil officiel, on s'interdit à l'heure même tous les jeux et tous les divertissemens; on garda sa case, pleurant et se lamentant, ne faisant trêve aux larmes que pour se raconter quelque trait populaire de la vie de Tamea-Mea.

Lorsque le jour de l'inhumation fut venu, on brûla le corps du roi, et ses os, réunis avec soin, furent logés, pendant quelque temps, dans le grand moraï de Kaï-Roua, puis, comme de coutume, distribués entre les différens chefs. Nulle marque d'affection et de respect pour les dépouilles des morts n'était supérieure à celle-là.

Le tombeau de Tamea-Mea n'en resta pas moins comme le monument le plus saint, le plus tabou de toutes les îles. Ce tombeau consiste en un carré de trente pieds, entouré d'une ceinture de varech, avec les angles renforcés et formant un léger rebord. La porte est en bois, haute de quatre pieds et demi, et fermée par un cadenas. Deux énormes bâtons en croix, placés à deux pas de l'entrée, indiquent que cet asile est tabou.

Tout en laissant le sceptre à son fils Rio-Rio, Tamea-Mea avait distrait de sa couronne la grande-prêtrise qu'il s'était attribuée; il avait confié les choses du culte à Kekoua-oka-lani, son neveu, et aux autres chefs. Rio-Rio, tiré de sa longue apathie, était à peine entré en fonctions sous le titre de Tamea-Mea II, qu'il devina un rival et un adversaire ambitieux dans Kekoua-oka-lani, jeune homme actif et audacieux.

Ce fut vers ce temps que notre marine militaire fit sa première apparition dans ces parages. La corvette française *l'Uranie* mouilla dans la baie de To-waï-haï le 8 août 1819. M. Freycinet, qui la commandait, trouva l'île en proie à de sourdes discordes. La main puissante de Tamea-Mea n'était plus là pour promener son niveau sur toutes les petites rivalités de chefs, et déjà l'on marchandait à son fils, sur des cendres chaudes encore, son autorité héréditaire. L'Anglais Young, octogénaire à cette époque, supplia le commandant Freycinet d'intervenir dans le débat et de prêcher aux chefs dissidens

Digitized by Google

l'obéissance et la paix. Une entrevue eut lieu, où un Gascon, qui, de simple mousse à bord d'un aventurier, était devenu à Hawaii médecin sans diplôme, un nommé Rives servit d'interprète au capitaine français. Devant les chefs réunis, M. Freycinet fit entendre des paroles de concorde et de modération; il rappela ce qu'on devait à la mémoire de Tamea-Mea, à ses volontés dernières, à la force et à la sûreté du trône qu'il avait fondé, à l'intégrité et au bonheur du pays; il parla de l'intérêt que le roi de France portait à son ami Rio-Rio; puis, sur un mot de la veuve du roi, la reine Kaahou-Manou, craignant qu'on n'interprétât mal l'appel qu'il avait fait à la puissance française, il ajouta que cet appel était tout-à-fait désintéressé, et que le nom de la France ne pouvait être invoqué dans une intention hostile à la possession préexistante des Anglais, mais seulement dans la pensée d'une pacification intérieure des États hawaiiens, dans un but de civilisation générale que le désaccord et la guerre pourraient compromettre. La harangue, longue et bien sentie, du commandant, fut rendue, par l'interprète gascon, avec une prestesse telle, que les assistans français crurent à une mystification. Quoi qu'il en soit, les chefs parurent enchantés de cette entrevue.

Pendant que le capitaine se prêtait ainsi à des démarches officielles, plus pénibles que fructueuses, les jeunes officiers du bord jouaient dans le pays un rôle moins sérieux et plus piquant. La nature de leurs observations ne permet pas de les raconter toutes; mais voici une visite au harem des femmes de S. M., pour laquelle nous cédons la place à M. Jacques Arago, le dessinateur de l'expédition.

« Le Gascon dont j'ai parlé vint me saluer, à mon arrivée à terre, avec des manières tout-à-fait gracieuses, et me conduisit, ainsi que MM. Requin et Dubaut, dans l'appartement où les veuves de Tamea-Mea consumaient leur vie dans une mollesse et une oisiveté qui feraient honte à nos chanoines. Là, pour nous donner une idée de sa faveur et de son crédit, il s'approcha bénignement de la favorite du défunt et lui donna de légers coups du dos de la main sur la joue, ce qui ne semblait pas trop l'amuser. Mais comme, après ces caresses, il lui tâtait le pouls et faisait certaines grimaces de charlatan, nous nous empressâmes de lui demander s'il exerçait aussi les fonctions de médecin de la cour, et dès qu'il nous eut répondu que c'était lui qui avait traité Tamea-Mea, nous ne fûmes plus surpris d'une mort si fatale à ces îles. Le malheureux ne savait absolument rien : armé de sa boîte à médicamens, il donnait l'ipécacuanha et la scille à ceux qui avaient du rhume, et prodiguait le séné, la manne et la casse aux infortunés qui auraient dû vomir.

» La reine-mère, Kahou-Manou, favorite de Tamea-Mea (Pl. LX — 1), étendue sur des nattes très-fines, était enveloppée dans une pièce d'étoffe de la plus grande beauté. Sa figure est intéressante; sa grosseur extrême. Quoique ses yeux fussent abattus par une indisposition légère, en la considérant, on n'est pas surpris du vif attachement que Tamea-Mea avait pour elle. Ses jambes, la paume de sa main gauche, ainsi que sa langue, sont tatouées avec art, et l'on voit sur son corps un grand nombre de traces de brûlures et d'incisions qu'elle s'est faites à la mort de son mari. Elle nous offrit de la bière avec beaucoup d'obligeance, et, à son exemple, nous portâmes un toast à Tamea-Mea. Un jeune homme, fort propre et très-bien fait, agitait devant elle un éventail élégant, de plumes de divers oiseaux, tandis qu'une jeune fille, par intervalles, lui présentait un petit vase de calebasse, à moitié rempli de fleurs et recouvert d'un mouchoir noué, dans lequel elle crachait. Ce vase était aussi offert aux autres princesses; mais on voyait que les soins et les plus grands égards étaient pour la favorite.

» Les reines étaient au nombre de cinq, et la favorite, qui pesait au moins quatre quintaux, était la moins massive. Les autres étaient plutôt des masses informes de chair que des figures humaines. Deux d'entre elles ressemblaient passablement à ces éléphans de mer qui se traînent si péniblement sur le rivage. Toutes étaient couchées sur le ventre, et j'avoue que je n'ai pas vu une seule femme des îles Sandwich, qui, étendue sur des nattes, prît une autre position.

» L'appartement qu'elles occupaient était petit et encombré de calebasses, de nattes, de petits coffrets de Chine, d'étoffes anglaises et du pays, jetés comme par hasard dans tous les coins. La porte était obstruée par une foule nombreuse de peuple, et un corps-de-garde, établi auprès, veillait à la sûreté des princesses. Lorsque nous avons demandé quels étaient leurs divertissemens et comment elles passaient leur vie, on nous a fait entendre qu'elles s'occupaient de ne pas mourir, ce qui est assez difficile avec un médecin de la force de celui dont j'ai parlé.

» Nous allâmes chez le roi avec notre officieux interprète. S. M. était vêtue de l'uniforme d'un colonel de hussards et coiffé d'un chapeau de maréchal de France. Il portait cela d'un air si empesé, que nous jugeâmes sans peine

Digitized by Google



3. Jeune Femme d'Hawaii.

3 Joven Mujer de Havai.



4. Guerrier d'Hawaii.

4 Guerrero de Havai

Digitized by Google

Digitized by Google

que son corps était habitué à plus de liberté.

» Je le dessinai avec sa femme et je joignis au tableau ses principaux officiers qui étaient couchés à ses pieds, ainsi que les deux gardes à manteaux de plumes, qui, le sabre nu, semblaient prêts à le défendre. Nous fîmes cadeau à Leurs Majestés d'un châle de Madras et de belles boucles d'oreilles ; mais nous eûmes le regret de voir qu'ils recevaient nos présens sans affection et sans paraître y attacher le moindre prix. »

L'épouse du roi était sa propre sœur, une gracieuse et jolie personne, aux manières enfantines et niaises ; elle se permit, vis-à-vis du dessinateur de l'expédition et des autres visiteurs, des manières qui, dans tous les pays du monde, auraient pu passer pour des avances. Sa taille de cinq pieds six pouces n'enlevait rien à ses formes de leur harmonie et de leur grâce. Des quatre épouses de Rio-Rio, Kaou-Onoe (on la nommait ainsi) était la préférée.

Nos jeunes Français de *l'Uranie* poursuivirent ainsi pendant tout leur séjour une série d'expériences personnelles. Les officiers se trouvaient en relations journalières avec le roi et la famille royale. De part et d'autre, on se rendait visite, on se fêtait, on échangeait des politesses. Mais bientôt une cérémonie importante vint faire diversion à ces petites aventures individuelles. Le premier ministre du roi, Karaï-Mokou, surnommé Pitt, avait appris qu'à bord de *l'Uranie* se trouvait un prêtre, un aumônier : c'était M. de Quélen, cousin de l'archevêque de Paris. Le chef hawaiien voulut être baptisé, et son baptême se fit à bord avec une certaine pompe. Voici ce qu'en dit le dessinateur de l'expédition :

« Le baptême eut lieu sur *l'Uranie ;* le roi voulut y assister, la reine-mère l'accompagna. Le canot du commandant, sous les ordres de M. Jeanneret, fut chargé de transporter à bord tous les membres de la famille royale. J'étais à terre ; et, désirant faire de cette scène le sujet d'un dessin, je préférai m'embarquer sur une double pirogue que le roi avait fait préparer pour lui. Le roi demanda quelques momens pour s'habiller ; et, peu galant envers les dames, il se fit attendre plus d'une demi-heure. Ses deux plus chères épouses étaient déjà embarquées : avant d'entrer dans le canot, il se fit *détabouer* pour pouvoir se mettre à couvert du soleil sous une tente ou sous un parasol. Sa mise n'était pas brillante ; il portait une petite veste bleue galonnée, des pantalons verts collans, et un chapeau noir de paille : il ménageait ses grands costumes. Il fut le dernier qui s'embarqua ; et nous remarquâmes qu'en entrant dans le canot, il appuya fortement son nez sur celui de la reine-mère, et qu'ils répandirent tous deux quelques larmes.

» Son embarcation ouvrait la marche ; la nôtre suivait immédiatement, et derrière nous étaient encore deux doubles pirogues, et quatre pirogues simples portant des personnes de distinction.

» Le roi fut salué de onze coups de canon. Il descendit dans la batterie pour voir exécuter le feu. L'autel était prêt. Le néophyte M. Pitt ou Karaï-Mokou était à bord depuis plus de deux heures. M. l'abbé de Quélen, notre excellent aumônier, officia tout simplement, ne pouvant se faire comprendre de l'auditoire (Pl. LVII — 3). Notre commandant était le parrain ; M. Gabert, son secrétaire, la marraine ; leur domestique, le sacristain. On offrit des chaises aux princesses, dont la plupart se couchèrent par terre. Plusieurs des officiers hawaiiens présens nous demandèrent combien on ferait sauter de dents et combien on arracherait de membres à leur ministre ; et nous eûmes beaucoup de peine à leur faire comprendre que ces sacrifices étaient contraires à notre religion.

» Pendant la cérémonie, le roi demanda une pipe et fuma. Les reines étaient étonnées du costume brillant du prêtre, et de la beauté de l'image de la Vierge qui se trouvait sur l'autel. Chacune d'elles demanda à la baiser. De temps en temps elles demandaient à boire, ce qu'on n'osait pas leur refuser ; puis elles visitèrent le navire, et descendirent jusque dans nos chambres, où elles nous firent compliment sur nos couchettes, qu'elles trouvaient fort élégantes et fort commodes. »

Ce Karaï-Mokou ou Pitt, dont le baptême venait de s'accomplir, était un homme d'une assez haute taille ; son regard ne manquait pas d'expression et de finesse, et son front, plus élevé que celui des autres insulaires, accusait chez lui des facultés assez développées (Pl. LVII — 4). Sa conversion solennelle au christianisme semblait être plutôt l'effet d'un calcul ambitieux que d'une conviction sincère. Peu de jours après, son frère, le gouverneur Boki, se fit baptiser à son exemple.

Tels furent les événemens qui marquèrent le passage de *l'Uranie* aux îles Hawaii. La corvette mouilla ensuite tour à tour à Mawi et à Oahou. Partout elle eut à se louer des naturels, à l'exception d'un seul, nommé Kiaï, chargé des approvisionnemens par le roi. Cet homme trouva moyen de faire ses affaires, en judaïsant sur les provisions qu'il vendit à nos Français.

Digitized by Google

Le règne de Rio-Rio, quoique insignifiant auprès de celui de Tamea-Mea, eut pourtant quelques actes et quelques événemens dignes d'être cités. Le premier fut la soumission de Taumou-Arii, chef de Tauai. Ce prince jugeant, à la mort du grand roi d'Hawaii, que l'heure était venue de recouvrer l'indépendance, refusa de reconnaître son successeur. Rio-Rio n'hésita point. Il s'embarqua dans une pirogue avec deux ou trois de ses officiers les plus dévoués, brava le vent et la mer qui menaçaient de l'engloutir, aborda à Tauai, alla droit à Taumou-Arii, lui demanda des explications, le gagna à sa cause, obtint son hommage, et repartit à l'instant même.

Le second acte important de son règne fut l'abolition définitive du tabou et de l'idolâtrie. Une espèce de congrès eut lieu à ce sujet, et les chefs y passèrent un mois entier dans de longues et vives conférences. Enfin il fut décidé que le vieux culte périrait; mais une sanction restait à obtenir, celle de la mère du roi, Keopouo-lani, supérieure à Rio-Rio par sa naissance. Quand on lui en fit l'ouverture, elle résista d'abord. « Quel mal ont fait nos dieux? » dit-elle. A quoi les porteurs de parole répondirent : « Ils ne nous font point de mal; mais ils ne nous font aucun bien; pourquoi les conserverions-nous? Leur culte n'est-il pas gênant? N'exige-t-il pas des sacrifices humains? Et n'avons-nous pas appris des autres nations que les dieux de la guerre ne sont pas capables de nous protéger, et que les sacrifices sont cruels et inutiles? — C'est bien, répliqua la reine, faites ce qu'il vous plaira. » Le même jour les moraïs et les heiaus cessèrent d'être sacrés. On ne conserva que les lieux où les os des chefs étaient déposés, et quelques vieux prêtres chargés de veiller sur ces dépouilles.

En même temps le tabou fut aboli; le tabou, ce symbole d'inviolabilité si vieux et si imposant! Le tabou qui pesait sur les femmes disparut le premier. Jadis il leur était défendu non-seulement de manger devant les hommes, mais encore de manger certains alimens. Les délinquantes étaient punies de mort. Cette mesure atroce et ridicule fut supprimée. Pour annoncer cette innovation au peuple, on choisit le jour d'une grande fête, où la foule se rassemblait d'habitude autour du palais du roi, à l'heure du dîner. Quand les nattes eurent été séparées et garnies, comme de coutume, avec les vivres réservés aux hommes d'une part, et de l'autre avec ceux que la loi permettait aux femmes, le roi arriva, choisit les alimens privilégiés, et, passant du côté des princesses, s'assit auprès d'elles, en mangea et leur en fit manger. Grand fut alors le scandale parmi le peuple. « Tabou! criait-il, tabou! tabou! » Et comme on ne tenait pas compte de ses cris, il courut vers le moraï et amena les prêtres, disant que le ciel allait se venger d'infractions aussi audacieuses et aussi téméraires. Les prêtres étaient prévenus : ils jouèrent leur rôle. « C'est vrai, dirent-ils, voilà une violation flagrante du tabou. Eh bien! pourquoi les dieux ne se vengent-ils pas? d'où vient qu'ils se laissent insulter ainsi publiquement devant tous leurs adorateurs? Ce sont donc des dieux impuissans, de faux dieux s'ils ne sévissent pas. Il faut les détruire, s'en débarrasser: venez, habitans d'Hawaii, venez, que nous en fassions justice. » Et de sa main, le grand-prêtre mit le feu au moraï principal, dévouement et abnégation bien rares chez un idolâtre. Le peuple imita l'exemple donné, et le vieux culte d'Hawaii s'écroula avec ses temples. Les autres îles de l'archipel ne restèrent pas long-temps sans imiter l'exemple de la métropole.

Un seul chef tenta de défendre les idoles; ce fut l'artificieux Kekoua-oka-lani. Il s'était abstenu de prendre part aux conférences qui avaient eu lieu; et quand leur résultat public eut entraîné l'incendie et la ruine des temples, il prit en main le dieu de la guerre, Taïri, ancienne oriflamme des champs de bataille, et rallia autour de lui un petit nombre de fanatiques révoltés. De Oahou où il se trouvait il passa sur Hawaii, gagna à sa cause une foule de mécontens et de dévots, et se crut bientôt assez fort pour balancer la puissance de Rio-Rio. Mais le ministre du roi, Karaï-Mokou, l'ami du grand Tamea-Mea, présenta la bataille au rebelle, le défit après un combat opiniâtre, où il périt lui et sa femme, amazone combattant à ses côtés. La mort du chef ne découragea point toutefois ses troupes; elles revinrent à la charge, jusqu'à ce qu'anéanties, elles eussent laissé le champ de bataille au pouvoir de Karaï-Mokou. La cause des anciens dieux d'Hawaii fut perdue ce jour là : le célèbre Taïri tombé au pouvoir des vainqueurs fut donné quelques années plus tard au capitaine Byron qui l'emporta en Angleterre.

A la même heure où le culte primitif de la contrée perdait sa dernière bataille, un autre culte arrivait de loin pour le remplacer. Dès 1820, six missionnaires venus des États-Unis d'Amérique débarquèrent à Oahou. Malgré la résistance des colons européens, Rio-Rio les accueillit à Hono-Rourou; il leur donna des terres et des hommes pour les servir. Son père

Digitized by Google

avait joué le rôle de réformateur politique ; lui accepta la mission de réformateur religieux ; il vanta l'efficacité du *poule* et du *pala-pala* (le culte et les prières), et bientôt ses sujets, à qui l'on venait d'enlever naguère leurs croyances superstitieuses, se rallièrent avec enthousiasme à la foi nouvelle qui leur apparaissait si consolante et si douce. Les deux principales catéchumènes furent la mère du roi, Keo-pouo-lani, et Kapeo-lani, femme de Naïhe, chef de Kaï-Roua. Leur exemple détermina une foule de conversions. En 1822, le premier livre hawaiien fut imprimé. C'était un petit essai de grammaire, où l'on adoptait les principes déjà établis pour l'écriture des langues de Taïti et de la Nouvelle-Zélande.

Les progrès de l'imprimerie allèrent depuis toujours croissant ; et en 1832, dix ans après, le total des impressions exécutées en six mois s'élevait à 166,000 exemplaires. On remarquait dans le nombre, outre plusieurs livres tirés de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, des *Elémens d'arithmétique* tirés à 13,000 exemplaires, un *Traité sur le Mariage*, l'*Histoire de la Bible*, le *premier Livre des Elémens*, le *Pain quotidien*, des *Questions de Géographie*, le tout tiré et répandu à grand nombre. On s'occupait encore à cette époque d'une foule de publications non moins utiles sur l'histoire, les mathématiques, la grammaire, la tenue des livres, et il était question de fonder un almanach hawaiien. En dix ans, on ne pouvait aller plus vite.

Bientôt aux premiers apôtres vinrent se joindre des évangélistes nouveaux. C'étaient des missionnaires de Londres qui voulaient, dans leur double visée, seconder leurs collègues d'Amérique au sujet des affaires du culte, et diriger les esprits des naturels dans le sens de l'influence anglaise. Au nombre des derniers venus se trouvait M. Ellis, un des hommes le plus éclairés de la société des missions, le premier qui recueillit et publia des documens utiles sur cet archipel.

Ce fut pour céder aux instances de ces pasteurs, que Rio-Rio, on ne saurait dire dans quel intérêt, se décida à faire le voyage de Londres. Laissant le royaume aux mains de Karaï-Mokou, le roi s'embarqua, le 27 novembre 1823, sur *l'Aigle*, navire anglais qu'il avait frété. Il emmenait avec lui sa femme préférée, Kamea-Marou ; Boki, gouverneur de Oahou, deux ou trois officiers de sa cour, et le Français Rives qui devait lui servir de cicérone et d'interprète. Arrivé à Portsmouth le 31 mai 1824, le roi se rendit de là à Londres, où, pendant un mois, il sollicita vainement une audience. Le monarque britannique traita un peu cavalièrement son confrère de la Polynésie, et, dans l'intervalle que l'on mit à décider quand et comment on les recevrait, les deux majestés sauvages eurent le temps de mourir, en exprimant, pour dernier vœu, que l'on transportât leurs os sur l'île natale. Cette mort servit la cause de cette royauté nomade. S. M. George IV reçut les chefs en audience, leur fit quelques amitiés qui les comblèrent de joie, et leur annonça que la frégate *la Blonde*, aux ordres du capitaine Byron, les ramènerait à Hawaii avec les dépouilles de leurs souverains.

Le 4 mai suivant, *la Blonde* mouillait en effet sur la rade de Lahaina et ensuite sur celle d'Hono-Rourou. Hono-Rourou était devenue alors la véritable résidence royale. Toute l'activité commerciale des îles avait convergé sur ce point ; des magasins, des chantiers, des temples, des maisons élégantes couvraient sa grève ; de nombreux navires se balançaient à l'ancre dans le hâvre, et la plage entière offrait un mouvement extraordinaire d'hommes et de marchandises (Pl. LX — 2).

Il serait trop long de raconter les cérémonies qui marquèrent l'arrivée de *la Blonde*. Le débarquement des chefs, les funérailles du roi, l'accueil fait au capitaine Byron, durèrent plus de quinze jours. Mais déjà vers cette époque le type indigène s'effaçait ; les fêtes du pays étaient anglaises, et non hawaiiennes. Au lieu de porter les restes de Leurs Majestés au moraï, on les conduisit vers l'église de la religion réformée, et de là dans une tombe chrétienne.

Un fait plus empreint de couleur locale marqua le passage du capitaine Kotzebue, qui parut pour la seconde fois devant Oahou en décembre 1824. Il y trouva comme chef de l'île Karaï-Mokou qui, revenu exprès pour lui d'un village de l'intérieur, le reçut en audience. Auprès du gouverneur étaient deux femmes : la reine Kaahou-Manou, et Noma-Hana, l'une des veuves du grand Tamea-Mea, qui s'éprit soudainement du capitaine russe. Noma-Hana avait une taille de grenadier, cinq pieds huit pouces au moins, une figure ronde comme une pomme que couronnait un bandeau semblable à un bourrelet d'enfant ; sa corpulence était prodigieuse, sa figure ouverte et réjouie (Pl. LVII — 2). Vêtue à l'européenne, propre, coquette, minaudière, elle mena rondement les choses vis-à-vis de Kotzebue, et lui écrivit la lettre suivante dont le navigateur russe a gardé précieusement l'original :

« Je te salue, Russe! Je t'aime de tout mon

Digitized by Google

cœur, et plus que moi-même. Aussi, en te voyant dans mon pays, je ressens une joie que mon pauvre langage ne saurait t'exprimer. Tu trouveras ici tout bien changé. Tandis que Tamea-Mea vivait, le pays était florissant; mais depuis sa mort, tout tombe en ruines. Le jeune roi est à Londres; Kaahou-Manou et Karaï-Mokou sont absens pour quelques jours, et Chinau qui les remplace a trop peu de crédit sur le peuple pour te recevoir comme il convient à ton rang. Il ne peut te procurer autant de cochons, de patates et de taro, qu'il t'en faudrait. Combien je regrette que mes propriétés soient sur l'île Mawi si loin à travers la mer! Si elles étaient plus près, tu serais chaque jour entouré de cochons. Aussitôt que Karaï-Mokou et Kaahou-Manou reviendront, tous tes besoins seront satisfaits. Le frère du roi vient avec nous; mais c'est encore un enfant sans expérience qui ne sait pas distinguer le bien d'avec le mal.

» Je te prie d'embrasser ton empereur en mon nom. Dis-lui que je voudrais bien le faire moi-même; mais la vaste mer nous sépare. N'oublie pas de faire mes salutations à toute ta nation. Puisque je suis chrétienne et que tu l'es aussi, tu excuseras mon écriture. La faim m'oblige de terminer ma lettre. Je désire que tu puisses manger aussi la tête de ton cochon avec plaisir et appétit. Je suis avec une constance royale et un amour éternel,

» ta Noma-Hana. »

La mort de Rio-Rio, annoncée publiquement dans l'archipel, mit en jeu quelques ambitions rivales. Le roi titulaire de Tauai, Taumou-Arii, étant mort en mai 1824, son île devait faire retour à la couronne; mais le fils du titulaire voulut profiter de l'absence de Rio-Rio, pour se maintenir malgré le droit. Il fallut que Karaï-Mokou fît justice avec les armes de ce chef révolté. Karaï-Mokou était donc l'ame et le bras de ce royaume. Aussi en fut-il nommé régent quand, le 6 juin 1825, on proclama roi Kau-ike-ouli, frère cadet de Rio-Rio, âgé de dix ans, élève et néophyte du missionnaire américain Bingham.

Le premier acte du régent fut de confirmer les droits d'ancrage et de mouillage établis par Tamea-Mea sur les navires étrangers, droits de trois francs par tonneau sur ceux qui entraient en relations d'affaires, et de six et dix sous par tonneau pour ceux qui se bornaient à une simple relâche. Karaï-Mokou survécut peu d'ailleurs à l'avénement de Kau-ike-ouli; il mourut d'hydropisie en 1828, à l'âge de 70 ans. Après Tamea-Mea, Karaï-Mokou est l'homme qui a le plus influé sur la civilisation et la conquête de l'archipel. Boki lui a succédé sans le remplacer. L'homme important aujourd'hui, c'est Koua-Kini le frère de la reine Kaahou-Manou, âgé de cinquante-deux ans. Vert encore, de manières affables, de physionomie intelligente, Koua-Kini a de la portée pour les affaires, de la prudence, de l'impartialité et de la résolution (Pl. LVIII—2). Sa fille Kini a été fiancée au roi en janvier 1830.

Kau-ike-ouli, le souverain actuel, âgé de dix-neuf a vingt ans, donne les plus belles espérances. Doué de dispositions heureuses, spirituel, bon, impartial, généreux, il deviendrait un grand roi s'il était bien conseillé; mais à l'heure où diverses prétentions viennent se croiser dans ses États, placé au milieu de rivalités commerciales qui s'excluent, il lui faudra de la force à la fois et de la prudence pour tenir une balance égale entre tous ces intérêts. Anglais, Américains, Russes, convoitent le groupe d'Hawaii soit pour s'y établir à demeure, soit pour y obtenir des priviléges qui en chassent leurs concurrens. Si ces trois puissances ne se neutralisaient pas l'une l'autre, si elles ne se tenaient pas en arrêt devant cette proie, à distances égales et se surveillant autant qu'elles la surveillent, depuis long-temps l'archipel serait russe, américain ou anglais. Cela durera-t-il toujours ainsi? Les seules îles polynésiennes qu'occupe un corps important de nation resteront-elles long-temps indépendantes d'une suprématie lointaine? Kau-ike-ouli mourra-t-il roi d'Hawaii? Ce sont là des questions auxquelles le temps seul pourra répondre.

CHAPITRE LII.

POPULATION, MŒURS, COUTUMES, RELIGION.

Les habitans des îles Hawaii, l'une des grandes divisions de la famille polynésienne, se rapprochent par une foule de points des peuples taïtiens. Dans l'un et dans l'autre archipel, les chefs constituent une classe distincte, supérieure aux autres par la taille, la force et l'intelligence. Plusieurs chefs hauts de six pieds ont une force proportionnée à leur taille. Les femmes surtout, colossales à la fois et chargées d'embonpoint, se distinguent par une vigueur musculaire dont on ne peut se faire une idée. Les jeunes filles même, plus sveltes, plus gracieuses dans leurs contours, étonnent aussi par la puissance de leurs muscles (Pl. LVIII—1). Les hommes ont peu de barbe; les femmes ont l'ha-

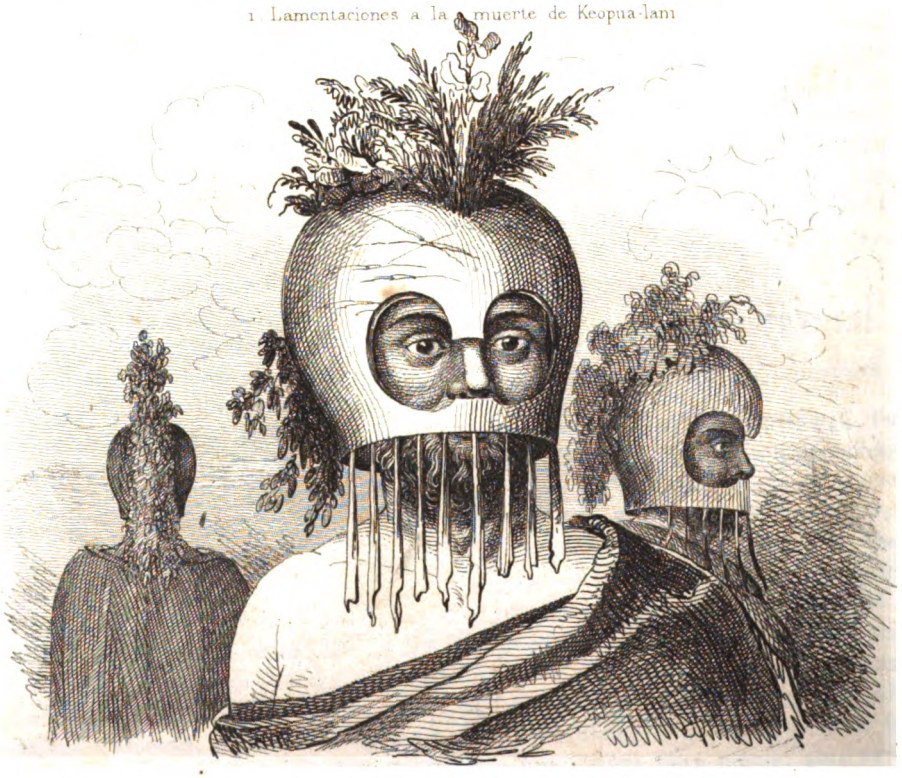
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Lamentations à la mort de Keopoua-lani.*

1. Lamentaciones a la muerte de Keopua-lani



2. *Hommes masqués à Hawaïe.*

2. Hombres enmascarados en Havai.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

bitude de s'épiler soit avec une pince en os, soit en usant du suc de certaines plantes. L'homme y arrive rarement à un grand âge ; soixante ans est celui de la décrépitude. Les filles, nubiles à dix et douze ans, accouchent presque sans secours, et vaquent à leurs occupations habituelles dès qu'elles sont délivrées.

Les maladies les plus communes dans l'archipel sont la gale, les affections vénériennes et catarrhales, la lèpre éléphantiasis, les ulcères et la dyssenterie. La petite-vérole y a, dit-on, exercé ses ravages autrefois, et le seul remède que pratiquaient les naturels, était d'étouffer l'enfant qui en était atteint. « On y enchaîne les maniaques, dit M. Gaimard, et quelquefois on les laisse mourir de faim. » King observa, au temps de la découverte, que ces fous étaient traités avec égards, et qu'on les regardait comme inspirés, circonstance qui rappelle les santons de l'Orient.

L'Hawaiien est naturellement doux, bienveillant et hospitalier. Dans quelques occasions où la jalousie, la haine, la vengeance, l'ambition les inspiraient, les naturels ont pu seulement déroger à leur bonté native. Moins légers, moins versatiles que les Taïtiens, ils sont moins sérieux et plus communicatifs que les habitans de Tonga. Avant de s'assouplir aux mœurs européennes, ils vivaient entre eux en bonne intelligence. Les hommes faisaient peu d'attention aux femmes, mais ils les traitaient avec douceur. L'affection pour les enfans ne les empêchait pas de détruire ceux qu'ils ne voulaient pas élever, et cela quelquefois un mois après leur naissance : plus tard même, quand l'enfant leur désobéissait et les irritait, le père et la mère avaient le droit de vie et de mort sur la famille, et ils en usaient frequemment.

Au nombre des usages bizarres de la contrée, il faut citer la manière dont on fait la conversation, couché à plat ventre sur des nattes. Au retour d'un parent et d'un ami, la coutume veut qu'on crie et qu'on gémisse d'abord, puis que l'on se console et que l'on s'embrasse. Dans les circonstances solennelles, et lorsqu'on reçoit un hôte de distinction, on célèbre son arrivée par des chansons improvisées. Voici un échantillon de cette poésie, que le missionnaire Ellis a traduit :

Nom de Mawe, fils de Para,
Comment vous célébrerons-nous?
O Mawe, femme célèbre dans l'Horoua,
Femme habile dans l'agriculture!
Unissons le pêcheur
A la femme qui cultive la terre.
Heureuse la terre que vous posséderez!
Si le mari est pêcheur,
Et si la femme cultive le sol,
Les vivres sont assurés pour les vieux et les jeunes
Comme pour la troupe chérie des guerriers.
On songe à la vie de l'ami.
On cultive pour *Toui-te-lani*.
Les bois intérieurs de Tapa-pala ont été brûlés;
Le précipice a été long-temps embrasé;
La terre de Toua-Ehou était solitaire.
L'oiseau se perchait sur les rocs d'Ohara-Hara.
Durant huit nuits, durant huit jours,
Ceux qui cultivent furent hors d'haleine,
Fatigués de planter des herbes,
Succombant sous le soleil;
Autour d'eux ils regardaient avec inquiétude.
Par le vent, par la tempête, chargée de pluie,
La poussière a été poussée vers Hoina.
Les prunelles étaient rougies par cette poussière.
O Tauai! ô Tauai! chérie sois-tu!
Terre au milieu de la mer,
Qui reposes paisiblement au sein des ondes,
Et tournes ton visage aux vents agréables.
Le vent avait rougi la prunelle
Des hommes à la peau parsemée de tatouage.
Le sable de Taou est à Poha-Touoa;
La lave à Ohia-ota-lani.
Par mer était la route pour arriver
A la plage sablonneuse de Taïmou;
A l'intérieur, par la crête des montagnes,
Le sentier était caché.
Kirau-Ea était caché par la tempête.
Pele réside à Kirau-Ea
Dans le gouffre, et toujours se nourrit de flammes.

A l'époque de la découverte, le gouvernement des îles Hawaii était une monarchie absolue et héréditaire. La puissance du souverain était tempérée seulement par un conseil de chefs, dont l'avis devenait quelquefois obligatoire et impératif. La couronne n'était pas le privilége des hommes : on citait des femmes qui avaient gouverné.

Toutes les hautes dignités civiles, militaires et sacerdotales, étaient héréditaires, quoique soumises pourtant au contrôle suprême du roi. Le roi pouvait dégrader un noble, et anoblir un sujet obscur ; punissant ainsi l'un pour un crime, et récompensant l'autre pour une action d'éclat. Les propriétés suivaient une loi pareille : à la mort de l'usufruitier, elles faisaient retour au roi, qui en disposait ainsi qu'il l'entendait. Le plus souvent on les laissait dans la famille, et Tamea-Mea ne dérogea presque jamais à cette coutume d'hérédité, aujourd'hui puissante et respectée comme une loi.

Le missionnaire Ellis divise la population hawaiienne en quatre classes : 1° le roi et les membres de la famille royale, auxquels il faut joindre le premier ministre ou régent ; 2° les gouverneurs des diverses îles et des six grands districts

Digitized by Google

d'Hawaii, puis quelques autres grands chefs, tous descendans d'anciens princes ou rois, de Taraï-Opou, de Tahi-Teri, de Tepori-orio-rani et Ta-Eo; 3° les possesseurs à bail de cantons et de villages, qu'ils font cultiver par des serviteurs ou qu'ils sous-louent à des francs-tenanciers, classe composée des anciens chefs et des petits prêtres; 4° enfin, tout le reste de la population, ouvriers, laboureurs, pêcheurs, musiciens, danseurs et petits propriétaires.

Telle est la division d'Ellis; mais il en a été donné une autre qui nous semble plus rationnelle. Elle partage les habitans en *Ariis*, chefs d'îles ou de districts, dont le roi est le premier, sous le titre d'*Arii-Tabou;* en *Rana-Kiras*, chefs inférieurs, dignitaires, civils et militaires, prêtres, possesseurs de terrain, etc.; enfin, en *Kanakae* ou *Tanatas*, individus non propriétaires et cultivant le terrain d'autrui, ouvriers, artisans, etc.

Cette division répond, comme nous le verrons plus tard, à celles des Ariis, Raa-Tiras, et Taatas de Taïti; des Arikis, Ranga-Tiras et Tangatas de la Nouvelle-Zélande; enfin à celles des Eguis, Mataboules et Touas de Tonga-Tabou.

Les contributions payées au roi par les chefs de district consistaient jadis en objets en nature, pirogues, étoffes, nattes, filets, cochons, chiens, etc. Aujourd'hui le roi et les gouverneurs exigent une certaine somme en piastres d'Espagne, ou une quantité fixée de bois de sandal. Certaines terres sont toutefois franches d'impôts; ce sont les *aïna-kou-pono*, libres de temps immémorial, et dont les franchises ne périment pas alors même que, pour des motifs graves, le roi en changerait les propriétaires.

Un impôt assez singulier est celui qui se perçoit lorsqu'un roi ou un arii bâtit une maison neuve. Pour avoir l'entrée du nouveau logement, il faut que chaque sujet fasse un présent proportionné à ses moyens.

L'autorité des ariis était très-grande dans ces îles : le pouvoir judiciaire était de leur ressort, et leurs sentences s'exécutaient sans appel. Jadis l'infraction au tabou emportait la peine de mort; mais, dans les derniers temps, le délinquant pouvait racheter sa vie. L'adultère avec la femme d'un chef exposait le coupable à la perte d'un ou des deux yeux, et mettait la complice à la discrétion de l'époux insulté. Le meurtre, la rébellion et le vol d'objets appartenant au roi, étaient punis de mort. Tantôt le criminel était étranglé contre un arbre; tantôt on l'assommait d'un coup de casse-tête. Les fautes moindres étaient punies du bâton.

Cet archipel fut long-temps désolé par la guerre. Les relations nationales sont remplies de récits de combats, d'invasions et de descentes. Quand un parti se croyait assez fort pour présenter la bataille avec avantage, il était rare qu'il ne saisît pas un prétexte pour la déclarer.

Les armées se composaient d'individus pris dans toutes les classes. On ne connaissait pas de troupes permanentes; quand la guerre éclatait, les Havaiiens couraient tous aux armes, et retournaient à leurs travaux quand elle était finie. Aussi s'exerçaient-ils dès l'enfance aux manœuvres guerrières, en maniant de bonne heure la fronde, la lance, le poignard, le casse-tête et le pahoa. Habiles frondeurs, ils touchaient à vingt-cinq toises de distance le moindre petit morceau de bois; ils avaient une adresse prodigieuse à lancer et à parer le javelot. Des simulacres de combat développaient chaque jour leur justesse de coup-d'œil et leur étonnante vigueur musculaire.

Quand un parti voulait recourir aux armes, les prêtres devaient d'abord sacrifier les victimes, ordinairement des cochons et des poules, et ensuite consulter les dieux. On examinait la manière dont expirait la victime, on interrogeait ses entrailles; on constatait une foule de signes; si les dieux ne faisaient pas de réponse, la guerre était ajournée. Les seuls truchemens des divinités étaient les prêtres qui dormaient dans l'enceinte du temple.

Dans le cas de guerre importante et de péril imminent, on allait jusqu'à offrir des sacrifices humains. Les victimes étaient presque toujours des prisonniers faits dans le cours des hostilités précédentes. A leur défaut, on prenait des criminels destinés à périr. Sur l'ordre du chef des prêtres, ces malheureux étaient saisis et assommés à l'improviste, ou bien traînés dans la cour du heiau et poussés vers l'autel, où un coup de casse-tête faisait jaillir leurs cervelles jusqu'à la figure des dieux. On tuait ainsi parfois jusqu'à vingt victimes, qu'on alternait avec des offrandes de cochons, et ces corps, jetés pêle-mêle dans la cour du heiau, étaient destinés à pourrir ensemble.

La question de guerre et de paix se vidait dans l'assemblée générale des chefs et des guerriers. Là, chacun plaidait son opinion avec énergie, et plus d'une fois le débat provoquait des discours d'une éloquence noble et sauvage. Ellis cite la harangue d'adieux d'un guerrier à ses amis, au moment où il partait pour le camp, à la veille d'une bataille. « Nos rangs, disait-il, sont comme

Digitized by Google

des rocs dans l'Océan, immobiles contre l'effort des vagues; chaque guerrier est comme un hérisson auquel personne n'ose toucher. Que la troupe du roi s'avance, et elle s'élèvera devant ses ennemis comme un grand arbre à pin au-dessus de l'herbe la plus humble. Au combat, le guerrier tiendra ferme comme le palmier aux profondes racines, et planera au-dessus des têtes ennemies comme le cocotier élancé plane au-dessus des roseaux courbés. Dans nos attaques de nuit, l'éclat de nos torches le surprendra comme les flammes des éclairs, et nos cris le terrifieront comme le grondement du tonnerre. »

Une fois la guerre déclarée, les chefs et les prêtres arrêtaient leur marche et l'époque à laquelle elle devait commencer. Des messagers étaient envoyés dans tous les districts pour appeler les combattans au rendez-vous guerrier, et leur nombre était réglé suivant l'importance de l'expédition. Chacun apportait ses armes, ses provisions, et même les noix nécessaires à l'éclairage.

Quand une levée en masse avait lieu, un officier, nommé Ourou-oki, était chargé d'inspecter les retardataires. En avait-il trouvé un: à l'instant même il lui coupait ou lui fendait une oreille, lui passait une corde autour du corps, et l'emmenait ainsi au camp. Ces réfractaires n'étaient pas nombreux; car une tache indélébile restait marquée au front de ceux qui ne se rendaient pas au premier appel. Les messagers, en hawaiien *rere*, étaient si agiles qu'ils faisaient le tour de l'île en huit ou neuf jours, malgré les haltes qu'ils étaient obligés de faire, et malgré les longs détours que nécessitaient les escarpemens de la côte.

Arrivés au lieu du rendez-vous, les guerriers établissaient leur camp dans un lieu facile à retrancher; ils y dressaient des huttes temporaires en feuilles de dracæna ou de cocotier. Les femmes, les enfans, les vieillards étaient placés dans un *pari*, c'est-à-dire dans un lieu presque inaccessible et fortifié avec d'énormes blocs de lave.

Quelquefois la lutte avait lieu sur mer, entre des flottes de plus de cent pirogues; mais comme les attérages d'Hawaii sont presque toujours fatigués par la houle, ils préféraient le combat à terre. Ils y procédaient d'abord par embuscades, puis par actions décisives. L'armée, rangée en bataille, se divisait en centre et en ailes, qui prenaient, ébranlées, la forme d'un croissant. Les frondeurs et les lanciers étaient distribués sur toute la ligne. Le roi ou son représentant commandait tous les chefs; chaque chef commandait ses guerriers.

Les javelots ou *ihe* servaient aussi de boucliers; les guerriers paraient avec eux jusqu'aux pierres des frondes. Les simples soldats n'avaient que le maro pour vêtement; les chefs portaient des manteaux magnifiques et des casques à forme grecque (Pl. LVIII — 4), les uns et les autres garnis de plumes rouges et jaunes, assorties avec goût. Le roi seul pouvait porter un manteau entièrement à plumes jaunes. Ceux des autres chefs étaient en plumes jaunes et rouges, disposées en figures rhomboïdales, traversées quelquefois par des bandes d'un pourpre sombre ou d'un noir lustré. Les chefs subalternes ou les guerriers célèbres n'avaient droit qu'à l'écharpe à plumes bariolées. Outre le casque et le manteau, les chefs portaient une sorte de hausse-col nommé *parawa*, suspendu au cou par une tresse en cheveux.

Après les sacrifices faits et les augures consultés, tant ceux des entrailles des victimes que de l'aspect du ciel et des nuages, on portait en tête de l'armée le dieu de la guerre, Taïri; et, la harangue dite, le combat s'engageait. Parfois les armées donnaient tout entières, à l'exception des réserves seules. Mais le plus souvent la bataille se composait d'une multitude d'engagemens partiels, quelquefois même de combats singuliers. Un champion sortait des rangs et provoquait l'ennemi, qui relevait le gant et envoyait un guerrier. Le duel finissait par la mort de l'un des deux combattans.

Ces combats duraient parfois plusieurs jours de suite, avant que la fortune penchât pour l'un ou pour l'autre parti. On se retirait assez souvent du champ de bataille, chacun de son côté, sans résultat décisif. Dans un cas de déroute, les vaincus fuyaient dans des directions diverses, les uns au Pouho-Noua ou lieu d'asile; les autres au Pari ou lieu retranché; d'autres enfin dans les montagnes, où on les traquait en détail un à un. Quand on tenait un de ces captifs, on le conduisait au roi. Si le roi gardait le silence ou disait: « La face contre terre! » c'était un arrêt de mort exécuté à l'instant; s'il disait: « La face en l'air! » le captif, sauvé pour l'instant et devenu esclave, restait toujours à la merci des prêtres quand ils avaient besoin de victimes humaines. Quand un roi ou un chef avait une réputation de clémence établie, les captifs cherchaient à se trouver sur ses pas et à se jeter à ses pieds. Un signe, un geste, l'entrée seule de la demeure royale était un motif de grâce. Il en était de même des chefs, dans une sphère plus petite.

Le droit des vainqueurs était de se partager les

Digitized by Google

terres et les biens des vaincus ; les femmes et enfans, devenus esclaves, étaient obligés de travailler pour leurs nouveaux maîtres. A la suite d'une bataille, on n'enterrait que les cadavres des vainqueurs ; ceux des vaincus devaient pourrir sans sépulture.

Parfois, et quand il n'y avait ni vainqueurs ni vaincus, un envoyé se présentait pour traiter de la paix, avec une jeune plante de bananier à la main, ou un rameau de dracæna. Si les propositions, débattues dans une assemblée de chefs, étaient acceptées, on se rendait au temple, on tuait un jeune cochon dont le sang devait couler à terre. Ensuite une guirlande de maïri, plante odoriférante, était tressée par les chefs des deux partis et disposée dans le temple. Des danses et des festins terminaient cette cérémonie de paix et de réconciliation.

Telles étaient les mœurs guerrières d'Hawaii, avant que la civilisation européenne fût venue enseigner à ses habitans les moyens de se détruire autrement et plus vite. Aujourd'hui quelques traces de ces coutumes, chaque jour effacées, restent à peine au sein de ces îles. Des hommes nus, avec le maro seul, portent l'arme au bras gauche, ou exécutent la charge en douze temps comme un landwher prussien. Kau-ike-ouli a sa garde d'honneur avec l'uniforme anglais ; les forts des villes ont des canons, et des goëlettes armées en guerre ont remplacé les pirogues. Dans vingt ans, les fusils-Perkins et les mortiers-monstres arriveront à Hono-Rourou avec la vapeur et les chemins de fer. On cherchera les sauvages de Cook, sans pouvoir en trouver un seul.

En temps de paix, la vie des chefs était indolente et molle. Boire, manger, dormir, jouer, danser, voilà leur vie. De là cet embonpoint énorme qui est le caractère général de cette race ; embonpoint plus rare et moins prononcé chez les hommes du peuple astreints à de rudes travaux.

Les mœurs et les coutumes offraient quelques détails originaux et bizarres. Les mariages arrêtés entre parens étaient d'un cérémonial fort simple. Suivant M. Ellis, il suffisait que le futur jetât une pièce d'étoffe sur sa fiancée en présence de ses parens et de ses amis. La famille donnait un repas et l'union était scellée. Pour ceux qui avaient déjà une femme, cette formalité n'était pas même nécessaire. On prenait une épouse, deux, trois, quatre épouses ; on les gardait, on les répudiait à volonté.

Dans un but politique, les rois et les chefs choisissaient leurs femmes dans leurs familles. Le souverain épousait souvent sa sœur ; les fils des chefs succédaient à leurs pères dans leur lit comme dans leur rang. La première épouse était ordinairement plus considérée que les autres.

Quand un enfant naissait, on le lavait dans de l'eau de mer et on le jetait sur une natte où il vagissait libre dans ses mouvemens. On a dit que ces nouveaux nés étaient quelquefois sacrifiés par leurs parens, les jeunes filles surtout comme moins utiles au pays. Aucun voyageur ne cite ni la circoncision, ni le baptême parmi leurs coutumes. Suivant Cook, loin de circoncire leurs enfans comme les Nouveaux-Zélanlais, ils pratiquent une opération tout-à-fait opposée. Quant à l'éducation des enfans, elle consistait toute en exercices militaires et gymnastiques.

Le tatouage était pratiqué à Hawaii, mais beaucoup moins que dans les autres îles polynésiennes. Seulement, à la mort de quelque roi, comme on l'a vu pour Tamea-Mea, tous les habitans se faisaient tatouer en signe de deuil, sur la langue, sur les lèvres, sur les joues, sur les épaules, parfois des signes confus, d'autres fois des caractères ou symboliques ou alphabétiques. Les guerriers, en temps ordinaire, semblaient seuls jaloux d'un tatouage imposant et compliqué.

Les cases des insulaires consistaient toutes en une grande pièce, dont le toit, soutenu par des pieux, était recouvert de feuilles de pandanus, de cannes à sucre ou de cocotier. Une porte existait à chaque extrémité et une fenêtre sur le côté. La dimension de ces cases variait depuis douze pieds de long et huit de large, jusqu'à soixante pieds sur quarante. Du côté de la mer, un mur de pierre sans ciment les défendait contre les vents du large ; dans les lieux humides et bas, une plate-forme en cailloux menus les assainissait contre la fraîcheur du sol.

Les familles d'un certain rang avaient trois cases, l'une qui servait de cuisine, l'autre de salle à manger pour les hommes, la troisième de chambre à coucher. Ces trois pièces étaient quelquefois dans un clos commun, enceint d'un mur de pierres. Les cases des chefs étaient garnies de nattes étendues sur une couche d'herbes ou de fougères sèches. Parfois ces habitations avaient aussi une cour palissadée et de petites cases à l'usage des serviteurs.

Comme les Nouveaux-Zélandais, les Hawaiiens rapprochaient leurs cases de manière à former un hameau de cent à deux cents maisons, ali-

Digitized by Google



3. Danse de deux Enfans à Hawaii.

3. Danza de dos muchachos en Hawaii.



4. Danseur de Hawaii.

4. Bailarin de Hawaii.

Digitized by Google

Digitized by Google

gnées soit régulièrement, soit irrégulièrement, et coupées de chemins parallèles.

Les ustensiles de ménage se bornaient aux courges destinées à contenir l'eau, aux paniers pour les vivres, et à quelques vases de bois servant de plats et d'assiettes. Des coussinets en bois étaient leurs oreillers, et des nattes leurs matelas. L'ordinaire se composait de trois repas, l'un pris en se levant, l'autre au milieu du jour, l'autre enfin au coucher du soleil. Les mets étaient servis à terre sur des nattes, autour desquelles chaque convive s'accroupissait. On mangeait à l'envi et avec les doigts. Les alimens habituels étaient le fruit à pain, le taro, les patates, les ignames, les bananes, le poisson frais et salé; quelquefois un cochon ou un chien cuit au four pour les chefs. Les chefs seuls buvaient du kava au début du repas; la boisson générale était l'eau. Autrefois il était défendu aux femmes de manger avec les hommes; mais, comme à Taïti, ce tabou n'allait pas jusqu'à leur interdire de manger dans le même lieu.

Ils apprêtaient les mets d'une manière fort simple, en mettant les alimens dans des fours à terre où ils acquéraient une saveur parfaite. Les compagnons de Cook, ayant essayé de cette méthode, la trouvèrent supérieure à celle des Européens. Quant au poisson, ils le mangeaient souvent cru, trempé dans de la saumure, ou simplement dans de l'eau de mer. Bien que répugnant pour l'Européen au premier abord, ce mets plaît quand on en a l'habitude. Quant au *poe*, la nourriture ordinaire de ces peuples, et l'analogue du pain européen, cet aliment se fait avec la racine de l'*arum* ou taro, cuite au four, puis écrasée avec une espèce de pilon en pierre et délayée en bouillie. Après avoir fermenté de douze à dix-huit heures, cette pâte acquiert une saveur acidulée assez appétissante; plus aigre encore et plus fermentée, elle ne plaît que davantage aux naturels. La racine, cuite au four et pétrie sans eau, donne une autre pâte que l'on fait sécher au soleil et que l'on conserve pendant plusieurs mois. Les patates et les racines du dracæna subissent une préparation analogue.

On a vu à peu près quelles modifications a subi le costume des insulaires. Jadis les hommes du peuple et les chefs subalternes se contentaient du maro; les chefs supérieurs portaient seuls, noué sur l'épaule, le manteau fabriqué avec l'écorce du mûrier à papier, ou bien de fort belles nattes de cinq pieds de long sur quatre de large, ou encore le magnifique pallium à plumes des rois et des ariis. Le costume des femmes était une étoffe fine, pliée en plusieurs doubles, dont elles s'entouraient le corps, tantôt en se couvrant le sein, d'autres fois en le laissant à nu. Les deux sexes allaient nu-pieds, à moins que les coraux ne les forçassent à chausser des sandales grossières de bourre de coco. Nul bonnet, nul casque, nul chapeau ne leur servait de coiffure; ils se paraient de leurs cheveux, que chacun arrangeait suivant son caprice. Tantôt ils les laissaient flotter dans toute leur longueur, tantôt ils les fixaient sur la tête ou les réunissaient en touffes isolées, ou bien ils les faisaient tondre de la façon la plus bizare. Dans ce dernier genre, il était de bon goût de ne laisser, du front à la nuque, qu'une bande de cheveux de quatre doigts de large, figurant, d'une façon fort exacte, la crinière d'un casque de dragon.

Les femmes pourtant mettaient une attention plus raffinée dans leur coiffure. Les unes coupaient leurs cheveux par derrière et les ébouriffaient par devant, comme les Taïtiennes; les autres les relevaient par derrière et les ramenaient vers le front en les repliant ensuite sur eux-mêmes, de manière à figurer un bonnet phrygien. Plusieurs teignaient en blanc la portion des cheveux qui entoure le visage dans une largeur de deux doigts environ. Les dames d'un certain rang portaient sur leurs têtes des couronnes aux plumes jaunes, rouges et noires, entremêlées de fruits de pandanus, ou bien de guirlandes de fleurs choisies parmi les plus éclatantes de l'île.

Outre les divers ornemens usités, tels que bracelets, jarretières en fleurs, coquillages, dents de cochon, couronnes, King cite une petite parure nommée *raï*, qui se portait au cou et dans les cheveux. C'est une sorte de petite palatine circulaire, de l'épaisseur d'un doigt, espèce de fraise plate en petites plumes, tressées si près les unes des autres, qu'elles offrent l'uni et le brillant du velours. Le fond, rouge, marqueté de bandes jaunes et noires, est d'un effet ravissant (Pl. LVIII—3). A leurs doigts, les femmes portent, en guise de bagues, de petites figurines de tortues travaillées en bois et en os. King mentionne encore comme ornement singulier une sorte de masque fait en forme de citrouille, percé sur le devant à la place du nez et des yeux, surmonté de petits rameaux verts, et garni de bandelettes d'étoffe, en guise de barbe (Pl. LIX — 2). Un jour, une double pirogue montée par des hommes coiffés de ces masques parut le long du vaisseau; et, sous cette coiffure bizarre, ils faisaient des gestes et des grimaces qui semblaient annoncer des intentions bouffonnes. C'était sans doute une mascarade à la façon du pays.

Digitized by Google

L'industrie primitive des habitans était bien pauvre et bien bornée. La pêche, la culture des terres, la fabrique de leurs armes, de leurs pirogues, de leurs étoffes et de leurs ornemens, voilà à quoi elle se réduisait. Leurs produits agricoles, le taro, la banane, la patate et l'igname, n'exigeaient que peu de soins et peu de mise en œuvre; aussi, le seul instrument aratoire était le *noho*, sorte de spatule en bois, de six pieds de long, dont le journalier se servait comme d'une bèche.

La fabrication des étoffes exigeait plus de travail. Quand l'écorce du mûrier à papier était enlevée, on la laissait macérer dans l'eau, puis on enlevait les fibres par couches, sous la forme de rubans plus ou moins minces, superposés et placés sur une natte, de manière à obtenir une épaisseur à peu près uniforme. Alors on déposait ces rubans sur une planche inclinée, et des femmes les battaient avec des maillets en bois très-dur, cylindriques ou prismatiques, à faces unies, cannelées ou striées de diverses manières. Le battage était d'autant plus actif que l'on désirait plus de finesse dans l'étoffe, et quand il était terminé, on exposait ces tas de filamens au grand air, sur des nattes. A l'état naturel, cette étoffe est d'une grande blancheur; pour la colorer, on a recours aux substances tinctoriales de l'île, et on relève ensuite les nuances par un vernis végétal d'un admirable éclat. Les nattes confectionnées par les femmes sont parfois d'une seule couleur, d'autres fois couvertes de dessins qui résultent de la manière dont elles sont tissues. Ces nattes servent de manteaux, de tapis ou de voiles pour les pirogues. Les femmes fabriquent aussi, avec les feuilles du dracæna, des corbeilles, des éventails et des casques, d'un travail fort délicat. Ce sont elles encore qui fabriquent les précieux manteaux de plumes, parure des chefs.

Les pirogues simples ont ordinairement vingt-quatre pieds de longueur, sur dix-huit ou vingt pouces de largeur. Le fond se compose d'une seule pièce de bois creusée d'un ou deux pouces, terminée en pointe à chaque bout. Les flancs sont formés par trois planches d'un pouce d'épaisseur et très-bien ajustées. Les pirogues, relevées en forme de coin aux extrémités, ont des balanciers très-bien adaptés. On les manœuvre soit avec des pagaies, soit avec une voile triangulaire enverguée à un mât et munie d'un boute-dehors.

Les pirogues doubles ont soixante et quatre-vingts pieds de longueur. Une plate-forme établie sur leur centre contient les rameurs, les passagers et les effets qu'on veut transporter; tandis qu'un homme placé sur l'arrière gouverne avec une grande pagaie. Naguère les insulaires exécutaient leurs travaux de charpente avec de simples outils en pierre dure. Aujourd'hui ils connaissent nos instrumens en acier.

Les anciens navigateurs s'accordent à dire que les chants des Hawaiiens étaient doux, suaves, mélodieux, et quelques-uns des officiers de Cook, allant plus loin, affirment qu'ils chantaient en partie. Leur musique instrumentale consistait, on l'a vu, en calebasses sur lesquelles ils frappaient, ou en bambous qu'ils heurtaient l'un contre l'autre. L'épaisseur du bambou formait la variété des tons qu'ils accompagnaient. Leurs danses ou *houras*, comme celles des autres Polynésiens, étaient précédées d'un chant doux et grave en remuant les jambes ou en se frappant doucement la poitrine avec des mouvemens et des gestes gracieux. Peu à peu le mouvement s'accélérait et se précipitait de telle sorte, que les bons danseurs pouvaient seuls le suivre. Le meilleur danseur était celui qui se soutenait le plus long-temps. La danse était du reste plutôt l'apanage des femmes que des hommes. Ellis pourtant assista à un spectacle où un jeune homme exécuta toutes les passes de la houra au son de la calebasse qu'il frappait avec ses doigts et d'un chorus des assistans qui chantaient des légendes nationales (Pl. LX—4). Ce même missionnaire vit une autre fois deux enfans de neuf à dix ans, garçon et fille, formant des passes et chantant les louanges des héros d'Hawaii, tandis que cinq musiciens les accompagnaient sur leurs tam-tams (Pl. LIX—3). Enfin on trouve dans Cook le portrait d'un insulaire, espèce de danseur grotesque dans le genre des Italiens. De la main droite il tenait une sorte d'instrument orné de plumes et garni d'une courge creuse qui contient une pierre ou autre substance, de manière à rendre un son semblable à celui d'un grelot d'enfant. Il avait un collier d'algues marines, et ses jambes étaient enveloppées de bracelets garnis de dents de chien (Pl. LIX — 4).

L'un des jeux habituels des Hawaiiens était une espèce de jeu de dames fort compliqué. Le damier avait deux pieds de longueur, et deux cents trente-huit cases sur dix-sept rangs. Les naturels faisaient manœuvrer là-dessus des petits cailloux d'une case à l'autre. Un autre jeu consiste à cacher une pierre sous un morceau d'étoffe que l'on chiffonne. Celui qui frappe le plus près de la pierre avec un bâton a gagné. L'un des

Digitized by Google

jeux favoris des jeunes gens des deux sexes, c'est la course, qui donne lieu à des paris. Excellens nageurs, ils jettent à l'eau une planche, et vont affronter avec son aide le ressac le plus furieux. Les premiers chefs de l'île, Karaï-Mokou, Taï-Ana et d'autres, aimaient à prouver leur adresse dans cet exercice.

A part les jeux du *houra*, *maïta* et *pehe* déjà décrits, il en existait un autre dans lequel les concurrens sautaient sur une pierre polie et ronde. Celui qui y demeurait le plus long-temps gagnait la partie. Les naturels connaissaient l'escarpolette; ils avaient aussi le jeu des cinq balles, jetées tour à tour en l'air et reçues ou relancées.

On a vu déjà ce qu'était la religion et quelle influence exerçaient les prêtres sur les indigènes. Une chose plus difficile à établir, c'est la théorie de ce culte. Aucun dieu supérieur à tous n'apparaît au milieu de ces divinités diverses; aucune théogonie caractérisée, comme celle des Taïtiens, ne se révèle parmi ces pratiques idolâtres. Voici ce que dit M. Freycinet, au sujet de ces insaisissables coutumes :

« Les attributs de la divinité forment autant de dieux différens ou d'esprits particuliers, auxquels a été attribué le pouvoir de dispenser le bien et le mal au genre humain, suivant le mérite de chacun. Leur résidence habituelle est placée dans les idoles ou dans le corps de certains animaux. Une hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissans ceux qui exercent un moindre pouvoir. Les ames des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux, suivant le rang qu'ils occupent sur la terre. De malins esprits, qui ne se plaisent qu'à nuire, sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des sorciers, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge, tel est l'ensemble du culte extérieur. »

Chaque famille avait son dieu particulier : ceux de Tamea-Mea étaient le dieu de la guerre, et Pele, la déesse des volcans. Mawi vénérait le dieu Keoro-Eva. Quant des cochons lui étaient présentés comme offrandes, le prêtre leur perçait les oreilles pour les faire crier; puis il disait aux dieux : « Voilà l'offrande de ***, l'un de tes kahous (adorateurs). » Après quoi le cochon, relâché avec une marque à l'oreille, était libre de vaguer dans l'île. On ne le touchait pas, on ne l'inquiétait pas; il était sacré. Le dieu Tiha était aussi vénéré à Mawi. A Ranaï, les divinités Rae-Apoua et Kane-Apoua présidaient à la mer et recevaient les hommages des pêcheurs. Morokaï adorait Moho-Arii (roi des lézards), sous la forme d'un requin, et chaque promontoire avait un temple en son honneur. A l'arrivée de certains poissons de passage, les prémices de la pêche étaient offertes dans l'heiau de Moho-Arii.

D'autres divinités présidaient aux vents, aux saisons, aux flots de la mer, et recevaient les prières et les vœux des marins, vœux inviolables sous peine de châtiment céleste. L'un des dieux les plus hideux de l'archipel, Karaï-Pahoa, était adoré à Morokaï. On le fabriquait avec un bois si vénéneux que l'eau qui y séjournait suffisait pour empoisonner. Cette idole fut brisée à la mort de Tamea-Mea, et partagée entre les chefs. Mais un autre exemplaire de ce dieu restait à Morokaï, idole à laquelle se rattachait un épisode singulier.

Sous le règne de Kouma-Raua, ancien roi de Morokaï, vivait Kanea-Kama, un joueur effréné. Jouant au maïta, il perdit un jour tout ce qu'il possédait, excepté un cochon, qu'il ne voulut pas risquer, l'ayant déjà voué à son dieu. De retour chez lui le soir, il s'endormit; son dieu vint le visiter en songe, lui ordonna d'aller jouer le lendemain, de mettre son cochon pour enjeu dans un endroit qu'il lui indiqua. Il suivit ce conseil et joua avec un bonheur étonnant toute la journée. Aussi ne manqua-t-il pas, avant de rentrer chez lui, d'aller offrir à son dieu la plus grande partie du gain.

La nuit suivante, le dieu lui apparut de nouveau, et lui enjoignit d'aller trouver le roi pour lui dire qu'en un certain endroit il verrait un massif d'arbres, et que, si le roi faisait un dieu de leurs troncs, il y résiderait, et que Kanea-Kama serait son prêtre. Celui-ci obéit, et le roi lui donna une troupe d'hommes pour aller couper un tronc d'arbre et en faire un dieu. En approchant de Karou-Akoï, un groupe d'arbres se présenta à eux; le dieu Tane et d'autres dieux étaient dans ces arbres. Ils indiquèrent ceux qu'il fallait couper, et les ouvriers se mirent à l'œuvre. Mais quelques copeaux lancés au loin les ayant touchés, ils expirèrent à l'instant. Les autres ouvriers voulaient fuir, Kamea-Kama les décida à poursuivre : seulement ils se couvrirent le corps de feuilles de dracœna, ne gardant que l'œil de libre, et se servant de pahoas au lieu de haches, d'où vint le nom du dieu *Karaï-Pahoa*, taillé avec le pahoa.

Deux autres dieux, Kaono-Hiokala et Koua-

Digitized by Google

Haïro, étaient chargés de conduire l'esprit des chefs morts dans certaines parties des cieux; puis, au bout d'un certain temps, ils les ramenaient sur la terre pour surveiller ou conseiller leurs descendans. Aussi les mânes des rois et des chefs étaient-ils l'objet d'un culte pieux.

« Certains insulaires, dit M. Freycinet, adorateurs des requins, jettent à la mer le corps de leurs enfans mort-nés avec certaines offrandes, dans l'espoir que l'ame du défunt passant dans celle d'un requin, deviendra un puissant protecteur pour toute la famille, près de la race de ces redoutables poissons. Des prêtres veillent à ces offrandes devant les temples du dieu, et annoncent avec de grands cris aux parens l'instant où la transmigration a dû s'opérer. »

Chaque phase de la lune amenait une fête. Celle de la nouvelle lune durait trois nuits et deux jours, et les trois autres deux nuits et un jour. Les hommes qui assistaient à ces cérémonies ne pouvaient, sous peine de mort, parler à aucune femme; ils ne pouvaient pas non plus naviguer, pêcher, fabriquer des étoffes, ni se livrer à aucun jeu pendant tout ce temps. La pêche des bonites et de quelques autres poissons était interdite pendant six mois.

Les plus grandes fêtes étaient celles du nouvel an. A cette époque, l'idole Kekou-Aroha était promenée par un prêtre tout autour de l'île, et tout ce que cet homme pouvait saisir de la main gauche était de bonne prise.

Les prêtres cumulaient très-souvent leurs fonctions sacerdotales avec un rôle de sorcellerie. Ils se targuaient de pouvoir faire périr par des enchantemens les personnes dont on avait à se plaindre, et il suffisait pour cela qu'on leur présentât un objet ayant appartenu à ces personnes, surtout de leurs cheveux et de leur salive; le reste du charme s'opérait au moyen de gestes et de paroles mystiques. Comme toutes les maladies s'attribuaient aux enchantemens, pour les combattre on avait recours à des enchantemens contraires. C'était alors entre sorciers à qui serait plus fort l'un que l'autre. Tamea-Mea avait toujours à sa suite un officier dont toutes les fonctions se réduisaient à recueillir ses crachats, pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de quelque sorcier mal intentionné.

Mais l'institution la plus remarquable parmi ces peuples, et qui leur est commune avec les autres Polynésiens, c'est le TABOU. Ce mot signifie une interdiction complète, une rigoureuse défense du contact et de la vue. Tabou était une chose sainte et sacrée, du domaine de la divinité. Les rois étaient Arii-Tabou, parce qu'ils tenaient à elle; les temples étaient Wahi-Tabou pour la même cause. Sous cette signification, la traduction du mot était *sacré*.

Sans doute les effets du tabou furent d'abord limités aux objets du culte, comme cela se voit chez plusieurs nations. Mais dans la Polynésie, à défaut de lois positives, de conventions bien arrêtées, les chefs usèrent du tabou, se l'appliquèrent et l'exploitèrent à leur profit. L'interdiction passa des choses saintes aux choses politiques, grâce au concours des prêtres que cette tendance servait. La pénalité encourue pour la violation du tabou s'agrandit de toute la force que les rois et les chefs voulurent donner à ce mot. Celui que la terreur des vengeances célestes n'ébranlait pas fut ainsi placé sous le coup d'une pénalité humaine plus vigilante et plus prompte.

Le tabou était permanent ou temporaire, général ou relatif. Ainsi, les dieux, les temples, la personne et le nom du roi et de sa famille, la personne des prêtres, tous les objets à l'usage de ces divers privilégiés, la tête des personnes dévouées à un culte spécial d'un dieu, étaient toujours et pour tout le monde tabou. Les animaux et les autres objets offerts aux dieux étaient tabou pour les femmes. Certains lieux, comme ceux où se baignait le roi, étaient constamment tabou.

Quelquefois une île et un détroit, placés sous un tabou temporaire, étaient interdits aux pirogues et aux hommes. Certains animaux se trouvaient frappés du tabou pendant plusieurs mois, surtout aux approches d'une grande cérémonie religieuse, à la veille d'une guerre, ou pendant la maladie d'un chef. Autrefois cela durait long-temps. La tradition rapporte que du temps d'Oumi un tabou de trente ans fut mis sur les barbes. Les hommes ne purent les rogner de tout ce temps. Plus tard, il y en eut un qui dura cinq années. Avant Tamea-Mea, quarante jours étaient la période habituelle du tabou : ce roi le réduisit à cinq, ou dix jours, et Rio-Rio l'abolit entièrement.

Le tabou pouvait être plus ou moins rigoureux. Ainsi, dans sa force ordinaire, il suffisait aux hommes de s'abstenir de travail, et d'assister aux prières du heiau; mais quand il régnait dans sa rigueur, on ne pouvait, dans le district taboué, ni allumer des torches, ni mettre sa pirogue à la mer, ni se baigner, ni se montrer hors de sa cabane, si ce n'est pour aller au temple. Si les cochons, les poules, les chiens se faisaient entendre, le tabou était violé,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Kaahoa-Manoa, reine régente de Hawaïi.

1. Kaahu Manu reina regente de Havaii.



2. Fort et Rade de Hono-Ruroua.

2. Fuerte y Rada de Hono-Ruru

N. Bailly del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Pour empêcher ce sacrilége, on liait la gueule des chiens et des cochons, et on mettait les poules dans une calebasse en leur couvrant les yeux avec un morceau d'étoffe. Tous les hommes du peuple se prosternaient sur le passage des chefs, qui eux-mêmes étaient taboués, au point de ne pouvoir toucher la nourriture de leurs mains. Le roi, quand il était taboué, devait marcher tête nue; il ne pouvait se mettre ni sous l'abri d'une tente, ni sous l'ombre d'un arbre. Il fallait qu'il se laissât rôtir par les rayons solaires en l'honneur du tabou.

Quand le tabou était imposé quelque part, un messager des prêtres faisait sa tournée le soir, en indiquant qu'il fallait éteindre tous les feux, laisser libres tous les sentiers du rivage pour le roi, et tous ceux de l'intérieur pour les dieux. D'ailleurs le peuple était préparé à l'avance. Quelquefois le tabou était indiqué par certaines marques nommées *ounou ounou*, que l'on plaçait sur les choses tabouées. Pour marquer que le tabou existait sur une certaine partie du poisson de la côte, un petit pieu planté dans les rochers portait à sa cime une touffe de feuilles ou un morceau d'étoffe blanche; une feuille de cocotier liée autour de l'arbre indiquait que le fruit était taboué. Les cochons taboués et destinés aux dieux avaient une tresse passée dans une de leurs oreilles.

La violation du tabou était toujours punie de mort, à moins que le coupable n'eût de puissans amis parmi les prêtres et les chefs. Les coupables étaient d'ordinaire offerts en sacrifice, étranglés ou assommés avec un casse-tête, quelquefois brûlés dans l'enceinte du heiau. Un tabou perpétuel pesait sur la nourriture des femmes. Une femme ne pouvait manger d'un mets qui eût été posé sur le plat de son père ou qui eût été cuit à son feu : certains alimens lui étaient interdits.

A peine sevré, l'enfant prenait le nom de son père, mangeait avec lui, tandis qu'il était interdit à la mère de prendre ses repas dans le même lieu que son fils, et de toucher à ses alimens. Aussi, quand on parla d'abolir le tabou, les femmes acceptèrent avec enthousiasme une mesure qui les rétablissait dans le droit commun. Elles regrettèrent leurs temples, leurs dieux, leurs divertissemens et leurs danses; mais l'abolition du tabou les consola de ces pertes.

A ces institutions bizarres, à ces règles d'interdit, ont succédé aujourd'hui les sévères prescriptions des missionnaires pour l'observance du repos dominical. Les insulaires ont accepté cela comme un nouveau tabou, plus doux, plus tolérable, plus humain que l'ancien.

Nulle part la douleur publique et le deuil national ne prennent des formes extérieures plus bruyantes et plus exagérées que dans l'archipel d'Hawaii. On a vu ce que firent les insulaires à la mort de Tamea-Mea, combien longue fut leur douleur, combien de tatouages extraordinaires elle provoqua. On se coupa à l'envi des oreilles, on se cassa des dents, on se rasa la tête, on se mutila, on se brûla la peau, on se marqueta le corps de blessures. Comme à la Nouvelle-Zélande, les hommes couraient presque nus, simulant la folie, et détruisant tout sur leur passage. On brûla les maisons, on ravagea les propriétés, on tua même, faisant servir cette occasion à des haines et des vengeances particulières.

A côté de ces témoignages d'un deuil sauvage, on en avait d'autres qui consistaient en chansons, en danses exécutées autour du cadavre. Le missionnaire Ellis, témoin de l'inhumation du fameux Kiau-Mokou, gouverneur de Mawi, raconte que, sur sa tombe, une femme s'approcha avec tous les signes d'une grande douleur, et récita le chant qui suit :

Hélas! hélas! mort est mon chef;
Mort est mon seigneur et mon ami;
Mon ami dans la saison de la famine;
Mon ami dans le temps de la sécheresse;
Mon ami dans ma pauvreté;
Mon ami dans la pluie et dans le vent;
Mon ami dans la chaleur et dans le soleil;
Mon ami dans le froid de la montagne;
Mon ami dans la tempête;
Mon ami dans le calme;
Mon ami dans les huit mers.
Hélas! hélas! il est parti, mon ami,
Et il ne reviendra plus.

Les témoignages de deuil qui avaient accompagné la fin de Tamea-Mea se reproduisirent avec tous leurs accessoires quand mourut sa veuve, Keo-pouo-lani, mère de Rio-Rio et de Kauike-ouli, épouse de roi, mère de deux rois. Aucune expression humaine ne saurait rendre cette douleur publique, cette scène grecque à qui il a manqué un Homère. Un récit de M. Stewart ne peut en donner qu'une idée approximative. C'était à Mawi, résidence actuelle de Keo-pouo-lani. Les habitans de l'île, au nombre de plus de cinq mille, se portèrent vers la case de la défunte, hurlant, gémissant, se tordant les bras de désespoir, affectant les poses les plus bizarres et les plus expressives. Et ce n'était pas seulement le peuple qui manifestait ainsi ses regrets, mais les chefs, mais les seigneurs de la cour, mais Koua-Kini lui-même, l'un des plus puis-

Digitized by Google

sans parmi eux. Ces doléances avaient chacune leur attitude et leur expression individuelle. Les femmes échevelées, les bras tendus vers le ciel, la bouche ouverte et les yeux fermés, semblaient invoquer une catastrophe pour marquer le jour néfaste; les hommes croisaient leurs mains derrière la tête et semblaient abîmés dans la douleur. Ici on se jetait la face contre terre en se roulant dans le sable; ailleurs on tombait à genoux, ou l'on simulait des convulsions épileptiques. Ceux-ci prenaient leurs cheveux à poignées, et semblaient vouloir s'épiler la tête. Tous multipliaient leurs gestes et leurs manifestations extravagantes; puis criaient lamentablement : *Auwe! auwe!* en accentuant ce mot d'une manière saccadée et lente, et appuyant sur la dernière syllabe, comme pour la rendre plus expressive et plus douloureuse. Groupés ou distincts, courant ou au repos, avec toutes leurs poses si diverses, si effroyables, si caractérisées, ces insulaires en deuil, ce peuple faisant dans une pantomime générale l'oraison funèbre de sa reine, formaient le tableau le plus bizarre que l'on puisse imaginer, mais aussi le plus touchant, le plus profond, le plus poétique (Pl. LIX—1). Interrogés sur le motif qui les engageait à manifester leur chagrin d'une manière si exagérée, ils répondaient que c'était trop peu encore et qu'ils devraient garder des traces éternelles de cette douleur.

La langue des Hawaiiens, dialecte, comme on l'a dit, de la grande langue polynésienne, est douce et harmonieuse. Mieux articulé que celui des Taïtiens, ce dialecte n'a pas les notes gutturales du nouveau-zélandais. Tous les mots finissent par des voyelles, disyllabiques pour la plupart. Un petit nombre seulement est trisyllabique, à l'exception toutefois des mots composés. De nos langues d'Europe, l'italien est celle qui se rapproche le plus, pour la prononciation, de l'hawaiien; des langues asiatiques, c'est le malais pour les formes radicales.

L'écriture est inconnue dans cet archipel comme dans le reste de la Polynésie. Ellis cite pourtant des figures tracées dans la lave par d'anciens voyageurs, sans doute pour constater quelques circonstances de leur itinéraire. Ces signes se rapprochaient beaucoup des signes hiéroglyphiques des Mexicains ou des Péruviens. Un cercle avec un point dedans indiquait qu'un homme avait fait le tour de l'île; plusieurs cercles concentriques avec un ou plusieurs points signifiaient qu'un nombre d'hommes égal à celui des cercles ou des points avait fait le tour de l'île. Mais s'il n'y avait qu'un demi-cercle, l'île n'avait été contournée qu'en partie.

Ces peuples employaient la numération décimale : ils comptaient par vingtaines et par quarantaines. Ils estimaient le temps par lunes; douze lunes formaient l'année; mais les véritables périodes étaient dans les saisons. Chaque lune comme chaque nuit de lune avait son nom spécial; car ils employaient les nuits et non les jours pour estimer les fractions d'un mois.

CHAPITRE LIII.

TRAVERSÉE DES ILES HAWAII A NOUKA-HIVA. — SÉJOUR A NOUKA-HIVA.

L'archipel d'Hawaii était loin. A peine avais-je eu le temps de me reconnaître à bord de *l'Océanie* que déjà le sloop avait pris le large; passant sous le vent des îles, il les avait côtoyées pendant deux jours. J'avais revu Morokaï et Mawi; j'avais salué d'un peu loin Hawaii si hospitalière pour moi; j'avais deviné sous leur casque de nuages les crêtes du Mouna-Kea et du Mouna-Roa; j'avais distingué, à la lunette d'approche, les vastes gerçures qui découpent les flancs de ces montagnes; puis, peu à peu, tout avait disparu. Nous en étions de nouveau réduits au spectacle du ciel et de l'eau.

Heureusement que mon brave ami Philips me restait pour égayer mes loisirs du bord. Je le retrouvai boudeur sans que je pusse me rendre compte au premier moment du motif de sa bouderie. C'était sa malheureuse chute de cheval, en face de toute la cour d'Hono-Rourou, c'était son amour-propre d'écuyer compromis aux yeux des insulaires, qui me valaient les rancunes de ce brave et digne garçon. Il avait été pendant huit jours l'objet de plaisanteries si cruelles, qu'il s'en était pris à moi, alors absent et voyageur. Quand je l'abordai, au retour, l'explosion eut lieu. « Vous n'auriez pas dû me planter là, dit-il; si vous n'aviez pas lancé votre bête au galop, je ne serais pas tombé. » Quelques mots d'explication calmèrent cette mauvaise humeur. Je redevins son Pilade, son Ephestion, le confident obligé de ses grandes conquêtes et de ses grandes peines.

« Maudit pays que celui que nous quittons, pays de métis, ni sauvages, ni civilisés, me disait-il. N'y a-t-il pas jusqu'à ma Roua-Rina qui se soit faite scrupuleuse! L'archipel se moralise; les vieux écumeurs de mer comme moi n'y trouveront bientôt rien à amariner. Et puis le beau commerce! Ces gens-là savent compter aussi

Digitized by Google

bien que vous. Ils sont plus flibustiers que des Européens. J'ai voulu échanger quelques babioles de Chine contre un peu de bois de sandal. Impossible! Ils tiennent leur denrée à des prix fous, et ils enfonceraient nos meilleurs calculateurs sur les chiffres. Pays perdu! ajouta-t-il avec un gros soupir. Pendleton y a mangé du temps et de l'argent. Parlez-moi des îles où on ne connaissait pas la valeur des choses, où on avait dix cochons pour un grain de verre. Du temps de Cook, c'était comme ça. Mais pour le quart-d'heure le vent a joliment tourné. Autrefois, quand on revenait de l'Océanie, on rentrait dans sa maison cousu d'or et rayonnant de joie; on avait les malles pleines de drôleries pour sa femme et pour ses marmots; des arcs, des flèches, des manteaux de plumes, des casques bizarres. Au moment actuel, rien, rien; il faut se présenter les mains vides, et toute la famille vous fait la moue. Et puis au lieu de gagner quelques doublons, rien; on se ruine; on y laisse de son argent. Si la baleine ne donne pas, nous dévorons le navire dans le voyage, et les armateurs font banqueroute. »

Ces doléances avaient leur côté réel. Le commerce d'Hawaii offre de jour en jour moins de ressources aux marchands européens. Les objets d'échange deviennent chaque année plus rares dans ces îles et plus coûteux.

Nous marchions cependant, et le 1er mars 1831 nous avions déjà plus de cent lieues derrière nous. Notre route alors était sur les îles Nouka-Hiva où Pendleton désirait relâcher. Durant cette traversée, le pauvre second de *l'Oceanic* n'avait à essuyer aucune de ces tribulations qu'il avait si impatiemment subies naguère. Dans toute cette étendue d'eau qui sépare Hawaii de Nouka-Hiva, pas une île, pas un îlot, rien, si ce n'est un écueil fort douteux que signalent quelques vieilles cartes espagnoles. Philips se carrait sur le pont dans toute la plénitude de son triomphe; dans son coin de lèvre, dans son œil légèrement moqueur, on eût pu lire un peu de sarcasme contre Pendleton. Le capitaine s'effaçait, le second régnait : il couvrait *l'Oceanic* de voiles. Par une magnifique mer, par une brise faite, il fallait voir le joli sloop ouvrir l'eau avec ses bossoirs, la toucher, la déranger à peine, tant il y glissait lestement, avec grâce, avec harmonie. Quand on se penchait vers l'éperon, l'œil était saisi, attiré par cet élan rapide et perpétuel; c'était la mer qui semblait marcher, se dérober sous le navire. Le long des bastingages, l'aspect changeait. Là, des deux côtés, filaient de temps à autre des bandes de marsouins qui venaient lutter de vitesse avec *l'Oceanic*. Passant de l'avant à l'arrière, d'un coup de queue, et presque sans effort, décuplant ainsi la marche du sloop quand le sloop faisait près de quatre lieues à l'heure, ces poissons jouaient dans le sillage ou dans le remous, tantôt sous la poulaine, tantôt à la hauteur du couronnement; ils semblaient former comme une escorte au navire, comme une troupe d'éclaireurs manœuvrant à ses côtés. Une voiture de chasse roulant avec sa meute à l'entour, sa meute infatigable et tumultueuse, rendrait assez bien l'analogue de ce spectacle pour qui ne connaît pas la mer et ses curieuses scènes. Puis, quand venait le soir, le sillage changeait d'aspect et devenait d'argent : les poissons s'argentaient aussi, tout sur la mer et sur le bâtiment se revêtait de teintes douces et changeantes. Les couleurs se fondaient peu à peu par d'insaisissables et harmonieuses dégradations. Nous avions retrouvé les belles nuits des tropiques; nous approchions de l'équateur.

L'Oceanic était un noble voilier. Quatre-vingt-dix, cent, cent dix lieues par chaque vingt-quatre heures, voilà ce qu'il fit dans le courant de cette semaine, et il ne semblait pas fatigué d'aller ainsi. Point de fil de carret qui eût cassé; point d'hauban, point de galhauban qui demandât grâce; point de mât qui se plaignît et pleurât dans cette langue que les marins connaissent. Le sloop avait fait six cents lieues en badinant; il avait passé de l'hémisphère nord à l'hémisphère sud; il devait atterir le lendemain, 10 mars, sur Nouka-Hiva. Je vous ai dit que Philips rayonnait : il n'eût pas donné cette traversée pour cinq baleines.

Le 10, en effet, la vigie signala une terre au point du jour, et, à midi, nous nous trouvions à trois ou quatre milles de Fatouhou et de Hiaou, îlots assez bas, mais couverts d'une admirable verdure. Ce n'était plus ici l'aspect morne et volcanique de Hawaii, cette terre de déchiremens, ce sol de lave concréfiée. On n'apercevait même pas la charpente de l'île, tant elle avait un vêtement épais et touffu, une robe éclatante d'arbustes et d'arbres serrés et étagés. Une autre nature se révélait à moi, pélerin du pic Kirau-Ea, et j'en jouissais comme d'une chose nouvelle, comme d'un contraste avec mes impressions récentes.

Avant la nuit, nous avions découvert les sommets montueux et découpés de l'île de Nouka-Hiva, la reine du groupe. Nul danger n'entoure cet archipel, et le récif de corail qui règne sur la côte ne s'étend presque nulle part à plus d'une

Digitized by Google

encâblure au large; circonstance exceptionnelle et fort rare dans les parages océaniens. Aussi le jour suivant, quand nous allâmes au mouillage de Nouka-Hiva, pûmes-nous accoster l'île et la longer pendant une portion de sa longueur.

L'Oceanic se trouvait, au soleil levant, à quatre ou cinq milles de la pointe sud-est de l'île, avec les sommets de Roua-Houga et de Roua-Poua en face de lui. Dans la matinée, nous gagnâmes du chemin, et vers midi une brise favorable nous poussait le long de la côte méridionale de Nouka-Hiva. J'ai vu peu de terres qui offrissent des points de vue aussi variés et aussi ravissans. Qu'on se figure, dans un premier plan, une suite de mornes escarpés, entrecoupés de ravins profonds que tapisse une végétation verdoyante; puis, sur un plan lointain, des pics intérieurs dont quelques-uns n'ont pas moins de 4 ou 500 toises d'élévation. La pointe S. E. est elle-même un massif escarpé, couronné par un rocher gigantesque de la forme la plus singulière. Vu d'un certain côté, ce rocher simule exactement une citadelle en ruines avec ses bastions, son revêtement et son parapet, le tout surmonté par une tour délabrée.

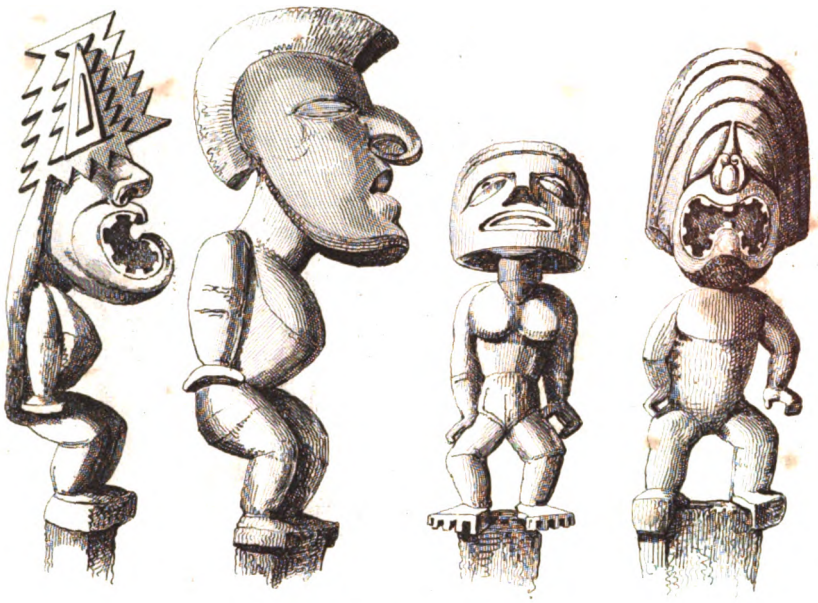
C'est à l'ouest de ce promontoire que se développe la baie profonde d'Oumi, qu'habitent les Taï-Piis, tribu belliqueuse et puissante, à qui la narration de Porter a donné quelque célébrité. Plus loin se découvrait à son tour la vallée des Hapas, ennemis des Taï-Piis. A peine *l'Oceanic* s'était-il montré à la tête de leur baie, que cinq ou six pirogues de pêcheurs firent voile sur lui et l'accostèrent. Les naturels qui les montaient ne s'amusèrent point à parlementer; ils grimpèrent à bord, hardiment et sans façon, comme auraient fait des hommes de l'équipage, se guindant par les porte-haubans ou par l'échelle, quelquefois au moyen de simples cordes laissées à la traîne. Nous en eûmes bientôt une vingtaine sur le pont. Ceux-là étaient bien des sauvages, des hommes primitifs, que le frottement européen n'avait pas encore polis. Presque entièrement nus, ils avaient cet organe criard, ces façons grimacières, ces gestes, ces mouvemens brusques qui tiennent à la fois du singe et de l'homme, caractères saillans qui s'effacent dans une race à mesure qu'elle s'avance vers la civilisation.

Le dialecte de ces peuples, altération de la langue polynésienne comme celui d'Hawaii, ne nous fut pas difficile à comprendre. Pendleton entra en conversation avec eux, et s'enquit de la situation de l'île. « Les Hapas sont en guerre avec les Taï-Piis, dit l'un de ces naturels qui semblait le chef des autres; si les hommes de l'Occident veulent aider les Hapas, les Taï-Piis seront vaincus et exterminés. Nous nous régalerons de leurs chairs après la bataille. » Et pour décider plus promptement Pendleton à cette alliance, ils lui racontèrent comment un dernier combat avait été favorable à leur tribu; ils lui détaillèrent le nombre des prisonniers manges, exprimant par des gestes non équivoques combien ce festin avait laissé en eux de souvenirs sensuels, et que de courage leur donnait à la guerre la perspective d'une fête pareille. C'était la première fois que je voyais des anthropophages naïfs, se faisant gloire de leur goût atroce, et, il faut que je l'avoue, un frisson étrange courut dans tous mes os. Aujourd'hui nos amis, nos ennemis demain, ces hommes pouvaient nous combattre, et nous réserver à leurs banquets. Je regardais avec une espèce d'effroi ces dents blanches et acérées, et il me semblait qu'un lambeau de ma chair pouvait quelque jour passer dans cet appareil humain. Ajoutez à cela la physionomie étrange de ces sauvages, qui contrastait avec l'air doux et nonchalant des Hawaiiens; cette escalade imprévue du bord, la nature nouvelle de la végétation littorale, et vous arriverez à comprendre les sensations qui m'assiégèrent. Pendleton et Philips, eux, restaient impassibles. Ils connaissaient le terrain; ils avaient fait quatre fois le tour du monde. Pendleton se pencha vers moi. « Cela vous étonne, me dit-il; que sera-ce donc à la Nouvelle-Zélande? »

Cependant, comme les naturels montés à bord insistaient pour que le capitaine vînt mouiller dans leur baie, Pendleton leur déclara que son projet était d'aller jeter l'ancre sur la rade de Taio-Hae, l'une des plus sûres de l'île. Il croyait que cette déclaration suffirait pour nous débarrasser de nos hôtes, mais ils s'obstinèrent; ils dirent que leur tribu se trouvait momentanément en paix avec celle des Taiis, et qu'ils voulaient nous prouver leur affection en nous accompagnant jusque-là.

A huit milles à l'ouest du promontoire, au milieu d'une côte compacte, abrupte et très-élevée, s'ouvre comme une large fente dans le roc, comme une ouverture à travers deux parois basaltiques, l'étroit passage qui conduit dans la baie de Taio-Hae : l'entrée n'a pas plus d'un demi-mille de large, mais le bassin s'agrandit ensuite en suivant la direction du nord, de manière à le rendre parfaitement sûr, et à l'abriter contre les flots et le vent. Le fond de la baie est une belle plage de sable formant un

Digitized by Google



3. *Divinités de Hawaï.*

3 Deidades de Havai



4. *Danseurs de Hawaï.*

4 Bailarines de Havai

Digitized by Google

Digitized by Google

hâvre d'un mille et demi de largeur. Au-delà le sol s'élève doucement pendant l'espace d'un ou deux milles, jusqu'à ce que commence une chaîne de hautes montagnes qui sont comme une ceinture de rochers autour de la baie, ceinture qui, des deux côtés, vient aboutir aux deux pointes de l'entrée.

Le fond de la baie se trouve pour ainsi dire partagé en deux par une pointe avancée surmontée d'un piton de roches : sur la droite une muraille verticale en basalte, haute de plusieurs centaines de pieds, ferme l'un des côtés du hâvre, tandis que la face opposée se compose d'un bloc immense, tapissé d'arbres et de plantes. Des cascades qui jaillissent du haut des montagnes coupent cette verdure de leurs nappes blanches et écumeuses. Cette végétation active, ce mélange d'eau et de forêts, cette nature agreste et luxuriante, attiraient et charmaient le regard. Les vallées étaient si touffues qu'on n'y distinguait qu'un très-petit nombre d'habitations. Trois ou quatre seulement, perchées sur le faîte des collines avoisinantes, semblaient dominer les autres et surveiller le pays; ailleurs on voyait à peine çà et là quelques cases percer à travers les clairières, ou montrer leurs toits au-dessus des haies serrées qui les entouraient.

C'est dans cette baie que *l'Oceanic* jeta son ancre le 11 mars 1831. A peine étions-nous amarrés que plusieurs centaines de pirogues circulaient déjà le long du bord, tandis que des milliers de têtes bronzées paraissaient au-dessus de l'eau, et semblaient vouloir gagner le sloop à la nage. En quelques minutes le pont fut couvert d'insulaires; ils avaient grimpé de tous les côtés; les uns par le câble; les autres par le gouvernail, à tribord, à babord, de l'avant, de l'arrière. Cinq ou six entrèrent dans la chambre par les fenêtres ouvertes du couronnement. C'était une véritable prise d'assaut : un abordage dans toutes les règles, à part les voies de fait. Cependant ils étaient deux cents sur le pont, gais, vifs, bons et ne songeant pas à mal faire; mais trop nombreux pour être surveillés, et dangereux dans un de ces cas de brouille soudaine, comme il en survient si souvent avec ces peuplades. « Diable! se disait Pendleton; cela ne peut pas durer ainsi; nous ne sommes plus chez nous avec ces gaillards-là : il faut mettre bon ordre à leurs visites. » Et ne voulant pas user de violence, il demanda que l'on fît venir les chefs principaux du pays. En attendant, on fit autour du bord une espèce de garde pour qu'un nouveau flux de visiteurs n'aggravât point les embarras de l'équipage.

On ne pouvait plus ni manœuvrer, ni se reconnaître à bord du sloop; chacun de nous était assailli d'insulaires, hommes et femmes, nous pressant, nous accablant de questions que nous ne comprenions pas toutes. Philips, qu'à son embonpoint on avait pris pour le capitaine du bord, avait déjà une petite cour de Nouka-Hiviennes. On l'entourait, on le harcelait d'avances et de caresses pour obtenir soit un petit miroir, soit quelques grains de verre. Jolies, gracieuses et avenantes pour la plupart, ces femmes avaient une coquetterie instinctive, un air d'abandon et de laisser-aller qui ne semblaient pas répugner à ce Lovelace de l'Océanie. Il se permettait avec elles des gestes familiers dont celles-ci paraissaient fort honorées. Fort accommodantes d'ailleurs, elles n'étaient guère disposées à refuser ou à défendre quelque chose, différentes en cela des Hawaiiennes qui mettaient quelque réserve et quelque choix dans leurs passions.

Quant aux hommes, ils se souciaient peu de ce que leurs femmes pouvaient faire; ils s'amusaient de tout à bord, s'inquiétaient des moindres bagatelles, demandaient principalement des fusils et de la poudre pour exterminer leurs ennemis. Ils auraient voulu obtenir, posséder tout ce qu'ils voyaient, une montre, un habit, un morceau d'étoffe, un bout de corde. Avec peu de chose, je fis une multitude d'heureux; puis on abusa tellement de ma générosité, on me fatigua tant et si bien, que je fus obligé d'en venir à un refus général et systématique. Sans cela toute l'île fût venue vers moi; on m'eût forcé à donner jusqu'à mon dernier vêtement. Le seul avantage que je retirai de mes libéralités, ce fut de constater jusqu'à quel point mes études philologiques me seraient utiles dans l'Océanie. Il me fallut comprendre ce qu'on demandait aussi bien par gestes que par mots, et la pantomime aida souvent à l'intelligence du dialogue. Cependant le peu que je savais du dialecte hawaiien me servit à Nouka-Hiva; il n'y avait d'un idiôme à l'autre que d'insignifiantes altérations, et un quart-d'heure d'expériences me suffit pour les constater.

Aucun chef pourtant ne se présentait encore, et Pendleton allait faire un coup d'autorité, quand on annonça une barque portant des personnages de distinction. C'était en effet le premier chef de la tribu, un joli petit enfant de dix ans nommé Moana, que conduisait Haape, son tuteur et régent pendant sa minorité. Ils étaient accompagnés de Tena, fils du régent et enfant du même âge que le roi, et de Pia-Roro,

Digitized by Google

chef distingué de la tribu des Hapas. Ces personnages ne se distinguaient des autres insulaires par aucune marque extérieure, et tout leur vêtement consistait en une ceinture, ou *tchiabou*, d'étoffe très-commune.

Ces deux enfans étaient vraiment de jolies petites créatures, charmans, espiègles, causeurs. Le régent Haape, homme d'un certain âge, d'un maintien calme et pacifique, parut animé des meilleures intentions pour le capitaine de *l'Oceanic*. Il se félicita de posséder dans sa baie un des navires de *Pota* (corruption de Porter); il se déclara prêt à lui être utile de toutes les manières. La taille du vieux chef était au dessus de la moyenne. Ses cheveux, d'un gris clair, étaient en grande partie rasés; il n'en restait qu'une touffe sur le haut du crâne, liée près de la racine avec une bande d'étoffe blanche. Le seul ornement qu'il portât était une paire de pendans d'oreilles en dents de baleine travaillées avec art.

Pia-Roro avait un air plus distingué et plus noble que le régent des Taiis. D'une haute taille, doué d'admirables proportions et d'une grande régularité de traits, c'était un des plus beaux hommes que l'on pût voir. Sa peau avait été si complètement tatouée, il était si bien zébré, marqueté, criblé de figures exécutées d'une façon artiste, qu'il avait pour ainsi dire un vêtement complet de tatouage. Aussi, quoique son teint fût naturellement aussi clair que celui de ses compatriotes, sa poitrine et ses épaules étaient devenues noires comme celles d'un nègre du Congo. Ses dents étaient d'une blancheur et d'une régularité admirables; son maintien, ses allures, son visage, accusaient une dignité naturelle, tempérée de bienveillance et d'affabilité. Il était impossible, à le voir, de ne pas reconnaître en lui un homme au-dessus des autres insulaires par l'intelligence et par la position. Le soin de la chevelure, qui paraît être à Nouka-Hiva un des signes extérieurs du rang de l'individu, était poussé à un très-haut degré chez Pia-Roro. Ses cheveux se massaient sur le sommet de la tête artistement liés avec des bandes de *tapa* ou étoffe blanche.

Pendleton connaissait déjà tout ce personnel de chefs. A diverses fois, l'aventurier avait relâché dans ces îles, et jamais il n'avait répondu par des violences au bienveillant accueil des naturels. Dès qu'il eut dit qu'il voulait de l'eau et des vivres frais, on s'empressa de promettre que tout lui serait fourni selon ses désirs. Puis on passa à quelques formalités de détail pour régler la nature des relations entre les indigènes et l'équipage. Pendleton ne voulait pas garder le pont encombré à toute heure, et y rester désarmé contre une affluence de curieux sans cesse renouvelée. Il fut convenu entre le capitaine et les chefs que toutes les fois que le pavillon blanc flotterait en tête du grand mât, l'accès de *l'Oceanic* serait permis aux insulaires; mais qu'au moment où ce pavillon serait remplacé par un étendard rouge, le sloop deviendrait *tabou*, c'est-à-dire interdit à tous les visiteurs du rivage, à l'exception pourtant des personnes de la famille royale et de ses ministres. Le tabou avait une valeur aussi sainte, aussi respectable à Nouka-Hiva qu'à Hawaii. Il fut convenu en outre qu'un jeune chef de la famille royale nommé Taï-Manou resterait à bord de *l'Oceanic*, durant toute la relâche, comme ôtage et comme garantie pour les matelots, officiers et passagers qui descendraient à terre. Cette précaution du reste semblait alors superflue, tant la bonne harmonie régnait entre nous et les naturels, tant ils semblaient nous savoir de gré d'avoir préféré leur rade à celle de leurs voisins.

Quand ces conditions eurent été arrêtées, il fallut les signifier à cette multitude qui couvrait le pont. Pour obtenir du silence, on fit deux roulemens de tambour, après quoi les chefs Haape et Pia-Roro prirent tour à tour la parole. Ils expliquèrent aux insulaires présens quelle était la loi définitive et suprême qui devait régler les rapports entre le bord et la terre, ils firent comprendre la signification des deux pavillons rouge et blanc, articulèrent le mot *tabou* à diverses reprises pour donner sur-le-champ à *l'Oceanic* un caractère d'inviolabilité dans des conditions spécifiées. De son côté, Pendleton, voulant, par un exemple, rendre le nouvel accord plus intelligible, fit hisser en tête du grand mât le pavillon rouge. C'était le signal de se retirer. Cette multitude n'obéit toutefois point à l'instant même. Elle faisait semblant de ne pas voir le signe fatal; elle se glissait dans l'entrepont; elle écoutait à peine ses chefs qui ne paraissaient pas avoir une grande influence sur elle. Quelques-uns se retiraient bien; mais la masse restait. Alors Pendleton avisa à des moyens plus décisifs : à un signal donné, douze hommes de l'équipage allèrent prendre aux rateliers de la chambre douze fusils de munition, et, se rangeant sur deux colonnes, exécutèrent le maniement d'armes; après un second roulement de tambour, Pendleton montra aux naturels la terre du doigt, et puis les fusils. Ce geste significatif fut mieux compris que le pavillon rouge : les visiteurs se précipitèrent dans leurs

Digitized by Google

pirogues, se pressant, se culbutant l'un l'autre, se jetant à la mer et regagnant la grève à la nage. Tous les hommes disparurent ainsi en un clin-d'œil ; mais les femmes, au nombre de trente environ, ne voulurent pas prendre pour elles l'ordre impératif du capitaine : elles restèrent. On eût dit qu'elles avaient le sentiment de la force de leur faiblesse. Galanterie ou pitié, on devait les épargner. Elles restèrent donc, et surtout le groupe opiniâtre qui s'était mis sous la protection de Philips. Il fallut que la manœuvre fût renouvelée pour elles, et que le second de *l'Oceanic* se mêlât de l'expulsion. Faisant violence à son caractère et à ses allures habituelles, Philips se débarrassa à coups de garcette des beautés qui le courtisaient le plus vivement; il les poussa vers la lisse. Les pauvres créatures déployaient vainement tout ce que la nature leur avait enseigné de séductions pour toucher, soit le capitaine, soit l'impitoyable lieutenant : il fallut obéir. Faute de pirogue, la plupart d'entre elles se jetèrent à la nage ; et là, pour donner à ceux qui les avaient chassées plus de remords et de regrets, elles se jouèrent autour du sloop en sirènes, glissant dans l'eau comme des poissons, disparaissant, puis revenant à la surface, dans l'attitude la plus voluptueuse. Cette grâce, cette agilité, cette persistance désarmèrent Pendleton. Il fit dire aux Nouka-Hiviennes qu'il allait bientôt remettre le pavillon blanc, et qu'alors, le navire n'étant plus tabou, elles pourraient revenir à bord. Cette promesse consola ces femmes ; elles remercièrent le capitaine par des regards affectueux, par de nouveaux ébats autour de *l'Oceanic*. Les plus espiègles d'entre elles vinrent faire assaut de souplesse derrière le couronnement où le gros Philips fumait sa pipe, assis et appuyé contre la baume. On eût dit que ces Néréides se disputaient l'honneur de le séduire par les passes les plus élégantes, les mouvemens les plus vifs, les poses les plus lascives. Ce jeu se prolongea pendant une demi-heure, après quoi, fatiguées, ces filles de la mer se formèrent en bande et nagèrent vers la plage.

Lorsque le pont fut libre et que les belles de Nouka-Hiva eurent pris leur parti, nous descendîmes dans la chambre de *l'Oceanic*. Nous allions nous mettre à table avec les chefs que Pendleton avait retenus à dîner, quand une pirogue parut se diriger vers nous. Pia-Roro l'eut à peine aperçue qu'il s'écria : « *Bretane!* (Anglais!) » Cette pirogue en effet portait un Européen que nous avions pris de loin pour un sauvage, et qui en avait toute l'apparence : vêtemens, tatouage, teint cuivré et bronzé par le soleil. C'était un Anglais, un nommé Morrison, établi sur ces îles depuis bon nombre d'années. Comme il savait parfaitement la langue du pays, Pendleton l'institua son interprète en chef, et lui fit donner à ce titre la ration du bord pendant tout le temps que dura la relâche.

Alors on dîna. Sans scrupule pour leurs tabous, les chefs firent honneur à notre cuisine, à notre vin et à notre rhum. Ils étaient même en train d'abuser de ce dernier, quand Pendleton y mit bon ordre. Comme on leur témoignait quelque étonnement de les voir enfreindre ainsi l'interdit religieux porté sur nos mets européens : « A terre, répondit Pia-Roro, le tabou est rigoureux; mais à bord, non. Nos dieux n'ont de pouvoir qu'à Nouka-Hiva; hors de Nouka-Hiva ils n'en ont qu'un assez limité sur nos pirogues; sur les vaisseaux des blancs ils n'en ont point. » Et l'esprit-fort appuya sa réponse d'un demi-verre de grog.

Quand le dîner fut fini, les chefs s'embarquèrent dans leur double pirogue, et Pendleton voulut leur faire les honneurs de la conduite. On arma la baleinière, et l'on rama vers le rivage. A une distance raisonnable, cinq coups de canon partirent du sloop pour saluer nos hôtes. Ils ne comprirent pas d'abord et s'effrayèrent; mais Morrison leur ayant expliqué l'intention de cette salve, ils passèrent tout-à-coup de la crainte à la joie et redoublèrent vis-à-vis de Pendleton leurs témoignages d'affection et de gratitude. Pia-Roro surtout parut vivement touché. Prenant un air digne et solennel, il déclara que non-seulement lui Pia-Roro était désormais au service du capitaine Pendleton, mais que toute sa tribu se trouvait à ses ordres. Nous ne prîmes pas garde alors à la gravité de cette déclaration, dont la valeur ne se vérifia pour nous que plus tard.

Arrivés sur la plage, nous nous disposions à suivre les chefs dans leurs cases, quand un scrupule soudain les saisit. « Leurs maisons étaient tabou ce jour-là, disaient-ils : le lendemain elles s'ouvriraient pour leurs amis les blancs. » Je crus d'abord que c'était de leur part un petit acte de représailles, et qu'ils entendaient constater leur autorité sur terre comme Pendleton l'avait fait à bord. Mais telle n'était pas la pensée des bons insulaires. Ce qu'ils voulaient, c'était d'avoir quelque temps devant eux pour se préparer, pour disposer une fête solennelle et imposante. Quand le salut des cinq coups de canon eut été expliqué à Pia-Roro, il pensa que les chefs nouka-hiviens ne pouvaient pas de-

Digitized by Google

meurer en reste, et qu'à de telles démonstrations ils devaient répondre par des démonstrations plus significatives encore. A l'instant même il s'en était ouvert au régent Haape, qui avait approuvé cette pensée, et les détails d'exécution avaient rempli l'entretien des deux chefs pendant toute la traversée du bord à terre.

Il fallut donc renoncer à voir les naturels ce jour-là, à les visiter dans leurs cases. Ils étaient absorbés dans leurs préparatifs; ils avaient affiché une clôture pour cause de répétition générale. Les déranger dans cette occupation eût été indiscret et maladroit. Que faire alors? Comment employer une heure ou deux sur le rivage? Je me souvins heureusement de la relation de Porter, de la ville qu'il avait fondée, de Madisonville. J'en parlai à Morrison, qui sourit d'une manière singulière: « A Madisonville, mes maîtres! dit-il, marchons; me voici prêt à vous y conduire. » En effet, sans articuler un mot de plus, il nous guida à travers des bois touffus qui bordent la plage. Nous avançâmes ainsi pendant un quart-d'heure environ, et nous croyions nous trouver loin du but de notre course, quand Morrison s'arrêta au milieu de fourrés épais, et s'asseyant sur un tertre, me regarda fixement, et dit: « Nous voici à Madisonville. — A Madisonville! » m'écriai-je avec surprise; et je promenais ma vue de toutes parts. A droite et à gauche, devant et derrière nous, je ne voyais que des taillis épais, semblables aux djongles indiens, des murailles presque impénétrables d'arbres, d'arbustes et de lianes. Je m'imaginais que Morrison avait voulu faire le mauvais plaisant, quand il reprit la parole: « Oui, dit-il, c'est ici que Porter fonda sa ville, ou plutôt le village qui devait en devenir une: il y eut ici, quand il commença son œuvre, quelques défrichemens, quelques coupes qui éclaircirent le local; mais dès que les hommes eurent renoncé à leur tâche, la nature reprit la sienne, et le village du capitaine américain redevint une forêt. » En même temps, écartant les broussailles, il me montrait quelques fondations en pierres et quelques poutres vermoulues, dernier vestige des travaux de Porter et de ses compagnons. « Comment! m'écriai-je, quinze années ont donc suffi pour opérer ce changement?— Quinze années n'étaient même pas nécessaires, Monsieur, me répondit Morrison : il y a plus de six ans que j'habite cette île, et quand j'y arrivai le village avait déjà disparu. Seulement alors les arbres étaient moins grands, et quelques toitures branlantes restaient encore debout. » Il fallut nous résigner : Madisonville n'existait plus. Nous nous contentâmes donc de jouir de la fraîcheur des bosquets, et d'admirer cette nature toujours si riche dans les zônes équatoriales.

Le jour suivant devait être marqué par notre réception solennelle. Pour rendre les procédés égaux de part et d'autre, Pendleton donna l'ordre d'arborer le pavillon blanc en tête du grand mât, et bientôt la mer fut couverte de pirogues ou de têtes d'insulaires. Les femmes surtout, à qui l'on offrait une revanche, se hâtèrent de l'accepter. Elles glissèrent comme des dauphins de la plage au sloop, et eurent en peu de minutes envahi le pont. Il s'y passa des épisodes dont l'analogue n'existe que dans les vieilles fêtes païennes. Nos matelots consolèrent amplement les Nouka-Hiviennes des rigueurs récentes de leur commandant. Le bord ce jour-là fut tout entier au plaisir.

A terre les choses se passaient avec plus de cérémonial. Morrison était venu nous prendre à midi pour nous conduire vers les chefs. Nous nous embarquâmes dans la baleinière, Pendleton, Philips et moi, n'emmenant avec nous à cette audience qu'un nommé Dig, maître-d'hôtel du bord, garçon simple et crédule, qui faisait alors son premier voyage sur mer. C'était lui qui était chargé de porter les présens. Dans le cours du trajet du bord à la plage, nous fûmes escortés par une multitude de pirogues, et au débarcadère tous les insulaires s'étaient rangés en haie pour nous recevoir et nous voir passer. Deux chefs subalternes, espèces d'inspecteurs de police, semblaient spécialement chargés par le régent de veiller à la sûreté de nos personnes.

A peu de distance du rivage, le régent Haape parut lui-même, revêtu de son plus beau costume. Il était coiffé d'une sorte de casque en plumes de phaéton, entremêlées de plumes d'autres oiseaux, le tout arrangé et travaillé avec le plus grand goût. Sur sa poitrine reluisait une sorte de hausse-col en coquille perlière. Le régent, ainsi paré, prit la tête du cortége. Il marcha devant nous, tandis qu'à nos côtés s'échelonnait une file de huit chefs, portant de longues cannes en bois dur noir ou jaune et garnies à l'une de leurs extrémités de touffes de cheveux humains. Dig remarqua ces cheveux et commença à jeter autour de lui des regards effrayés. Depuis le départ d'Hawaii, le contre-maître du bord, vieux goguenard, avait pris à tâche de terrifier le pauvre garçon par des récits d'anthropophages; et, sur l'autorité de ce grave conteur, Dig en était venu à être fermement

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Guerriers de Nouka-hiva.

1 Guerreros de Nuka-hiva.



2. Double Piragua.

2 Doble Piragua.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

persuadé que les sauvages avaient un goût particulier pour les cuisiniers et pour les maîtres d'hôtel. Aussi ne voyait-il pas sans douleur la triple rangée de chefs qui nous pressait sur les côtés et sur les derrières, et cette multitude de têtes d'insulaires qui lui semblaient toutes plus atroces les unes que les autres.

Le cortége marcha ainsi lentement vers la résidence du jeune roi, traversant tour à tour un torrent et le cours d'eau qui alimente l'aiguade de la baie. Quand nous arrivâmes sur le bord du torrent, nous nous sentîmes tous enlevés en l'air d'une façon aussi prompte qu'extraordinaire, et portés sur l'autre rive, sans que nous nous fussions mouillé les pieds. Pour ce transport, deux naturels étaient venus derrière nous, et faisant une sorte de chaise avec leurs mains entrelacées, ils nous avaient fait tomber assis, sans nous prévenir, sans nous parler, au moyen d'un coup léger porté par derrière la jambe à la hauteur de l'articulation. Quand on ne s'attend pas à ce mouvement, on risque de tomber à la renverse; mais Morrison m'avait dit un mot à l'oreille. Il n'en était pas de même de ce pauvre Dig, qui, surpris et épouvanté, se laissa choir en arrière; puis, ramassé par ses porteurs et voituré sur le torrent, put embrasser alors tout l'ensemble du cortége. Tant qu'on l'avait laissé marcher en liberté, Dig avait raisonné ses frayeurs et combattu ses souvenirs; mais, quand il se vit au pouvoir des sauvages, d'une manière si complète et si étrange, il poussa un lamentable cri; il se crut à la veille d'un sacrifice inévitable; il sentit ses os et sa chair craquer sous les dents de ces mangeurs d'hommes. Alors lui revinrent en mémoire les détails de ces épouvantables festins, le goût décidé des Nouka-Hiviens pour les maîtres d'hôtel, comme plus tendres et mieux nourris que les autres habitans du bord. Comme le capitaine lui-même, comme Philips et moi, nous nous étions pris à sourire de sa culbute, le pauvre diable en vint à penser qu'on l'avait choisi en qualité d'holocauste, et que *l'Oceanic* l'offrait au Minotaure, pour qu'il respectât le reste de l'équipage. L'attitude ricaneuse des naturels donnait en ce moment quelque crédit à cette pensée. Enhardis par notre premier rire, les Nouka-Hiviens, espiègles et bouffons, s'étaient mis à grimacer autour du patient; ils agitaient autour de lui leurs cannes parées de crinières humaines, épouvantail du malheureux Yankee; ils se le montraient les uns aux autres avec une pantomime expressive. Si la peur tuait, Dig serait mort pendant cette course.

A chaque ruisseau franchi, on nous déposait à terre pour nous enlever de nouveau, quand se présentaient ou un autre cours d'eau ou un terrain marécageux. Tout le long de cette route se montraient, de distance en distance, des groupes d'insulaires qui se prosternaient sur notre passage, et ne se relevaient que lorsque le cortége entier avait défilé. Alors ils nous regardaient avec une curiosité inquiète, et grimpaient sur des arbres pour nous apercevoir plus longtemps. Dig ne savait comment concilier ces égards et ces ricanemens, ces prosternemens sur la route et la destination finale à laquelle nous lui paraissions voués.

Cependant nous traversions un pays romantique, entrecoupé de bois ombreux et de larges clairières. Les arbres qui se présentaient le plus fréquemment étaient l'arbre à pain et le cocotier. Dans le nombre, ayant remarqué quelques sujets dont le tronc était soigneusement enveloppé de tresses faites avec une herbe grossière, je demandai à Morrison à quoi servaient ces marques distinctes. « Ce sont des arbres tabous, me répondit-il; personne n'y doit toucher; personne n'y touche. Les autres sont une propriété banale; chacun peut en cueillir les fruits. »

L'habitation du roi s'élevait au milieu d'un bouquet d'arbres à pain où conduisait une avenue de cocotiers, belle et régulière. Au-dehors et du côté de la mer, se développait une jolie pelouse d'un acre ou deux d'étendue. La maison, longue de quatre-vingt-quinze pieds et large de vingt, se composait comme celles des Hawaiiens d'une toiture en bambous et feuilles de palmier adaptés sur une charpente que soutenaient diverses rangées de poteaux. Toute la pièce était divisée en quatre grands appartemens de vingt pieds carrés chaque; les cloisons consistaient en nattes épaisses étendues sur toute la longueur. Les deux portions plus reculées étaient elles-mêmes subdivisées de manière à former quatre chambres à coucher. Le bâtiment tout entier était pavé de pierres de taille, et au-devant régnaient sur toute son étendue quatre rangées de gradins également en pierres de taille, qu'abritait une espèce d'auvent. D'autres poteaux disposés autour du bâtiment soutenaient, comme autant de colonnettes, cet appendice de la toiture.

Voilà où nous entrâmes après une heure de promenade, entrecoupée de harangues officielles débitées par les chefs à diverses reprises et dans différentes stations. Sur les degrés extérieurs de la résidence royale étaient assises deux cents dames, la fleur du pays, parées de leurs

Digitized by Google

plus beaux atours, vêtues d'étoffes blanches presque transparentes, et portant sur leurs cheveux, oints d'huile de sandal, des turbans de même étoffe que leurs robes. L'huile parfumée de sandal qui sert à la toilette des Nouka-Hiviennes n'a pas encore atteint ce degré de perfectionnement qui caractérise les cosmétiques de notre Europe. Aussi l'odeur de l'huile rance dominait tellement l'arôme du sandal, que nos nerfs olfactifs en furent rudement impressionnés.

Au milieu de ce groupe de femmes, et sur la partie la plus élevée, se tenait le jeune roi, et à ses côtés la reine-mère, grosse réjouie de bonne mine et âgée de quarante ans à peu près; puis Pia-Roro dans son grand costume; enfin la régente, femme de Haape, une des plus jolies créatures que l'on puisse voir, tenant sur ses genoux son enfant de dix-huit à vingt mois qu'elle fatiguait de caresses.

A peine fûmes-nous arrivés que Haape nous fit asseoir, Pendleton entre le roi et sa mère, Philips et moi à la droite de la reine; enfin le pauvre Dig, qui tremblait encore, sur un gradin inférieur. Cela fait, Haape se leva et prit la parole. Quelque envie que j'eusse de comprendre, il me fallut bien avouer qu'à part quelques mots comme *Opote*, *Taii*, *Hapa* et *Taï-Pii*, le reste était de l'hébreu pour moi. Morrison vint à mon secours en traduisant les paroles du chef. Haape, d'après son explication, nous avait rappelé le séjour de Porter dans l'île, et son alliance avec les Taiis, et il avait ensuite ajouté qu'il espérait que Pendleton serait comme Porter un ami et un allié au besoin de sa tribu. Ce discours ne dura guère que dix minutes. Quand il fut fini, Pia-Roro se leva et parla moins long-temps encore, mais avec plus d'énergie d'accentuation et de pantomime. Il dit que sa tribu, celle des Hapas, avait été châtiée par Porter, parce qu'elle était alors en guerre avec les Taiis; mais que depuis lors la paix s'était faite, qu'elle durerait toujours, et qu'ainsi la bienveillance de Pendleton pouvait se partager entre les Taiis et les Hapas.

A ces insinuations qui impliquaient une alliance offensive, Pendleton répondit qu'il était extrêmement touché des bonnes dispositions des deux chefs et de leurs tribus; que son désir le plus sincère était de vivre leur ami, mais qu'il ne pouvait se mêler trop activement de leurs querelles. Il ajouta néanmoins que si, durant son séjour sur la rade de Taïo-Hae, des peuplades malveillantes venaient attaquer les Taiis, il prêterait secours à ses hôtes. Cette promesse suffit aux chefs; elle parut même leur causer une joie fort vive. A l'instant, ils firent apporter trois cochons, des racines et des fruits, qu'ils présentèrent à Pendleton. Ce fut alors que celui-ci, pour répondre à la libéralité des Nouka-Hiviens, fit monter le maître d'hôtel Dig avec sa corbeille de présens. On en tira tour à tour trois haches et trois grosses dents de cachalot, chacune d'elles destinée à l'un des chefs; et ensuite pour les dames, des rubans, des miroirs et des étoffes de couleur. A cette vue, ce fut un concert de *vavi*, *vavi*, *motaki*, *motaki* (bien, très-bien), auquel Dig attribuait une toute autre signification.

Quand les discours officiels et la partie du cérémonial furent épuisés, on en vint aux épanchemens confidentiels et aux aparté. La reine-mère, fort curieuse de sa nature, avait accaparé Philips, dont les formes replètes produisaient toujours le plus grand effet dans les cours de la Polynésie; elle le pressait de questions sur les dames européennes, lui demandait si elles portaient de beaux habits, si elles avaient de bonne huile pour se parfumer (circonstance dont tout autre que le galant Philips eût pu tirer parti contre l'huile de sandal), si, en Europe, les femmes mangeaient avec leurs époux. A tout cela, Philips répondait tant bien que mal, à l'aide de Morrison ou par le moyen d'une langue mimique de son invention. Pendant ce pêle-mêle, Pendleton avait été entrepris par Pia-Roro, et moi par le régent Haape. Quant à Dig, il était turlupiné par quelques insulaires. On nous fit bientôt passer d'une espèce d'eau ferrugineuse, réservée pour l'usage de la maison royale et fort mauvaise au goût; puis, on nous servit des cocos, dont nous bûmes l'émulsion. Le jeune roi portait d'abord tout à sa bouche avant de l'offrir au capitaine américain.

Un épisode étrange vint faire diversion à ces scènes calmes jusque-là. Un énorme cochon apparut, criant de manière à dominer toutes les voix de l'assemblée. Traîné au bout d'une corde par une vieille femme, houspillé par deux domestiques qui le chassaient vers l'assemblée, l'animal s'entêtait à ne pas vouloir marcher. Enfin il arriva devant nous avec sa gardienne, qui s'écria: «*Oti-bouaka! oti-bouaka!* (Voici un cochon).» Elle parla ensuite, et Morrison, expliquant ses paroles, nous apprit qu'elle offrait son animal en retour d'une grande bouteille en verre que tenait Dig. Pendleton topa au marché avec d'autant plus d'empressement que la troqueuse n'était rien moins que la belle-mère du régent et la grand'mère du roi lui-même. La bonne dame s'en retourna enchantée de l'affaire; puis se ra-

Digitized by Google

visant, elle revint sur ses pas et demanda au capitaine s'il voulait son cochon vivant ou rôti. « Vivant, » répliqua Pendleton ; et la négociation se termina ainsi.

Quand l'audience eut été ainsi brusquement interrompue, il nous fut permis de circuler et de parcourir en détail le palais. Nous n'y vîmes, en ameublemens ou en ustensiles, que quelques vases de bois, des courges, des noix de coco, des lances, des nattes et des coussinets en bois semblables à ceux d'Hawaii.

De l'intérieur du palais, nous passâmes aux bosquets qui l'entourent et à une plate-forme qui domine toute la vallée. Le bassin que nous découvrions de là était presque entièrement couvert de massifs d'artocarpus, de cocotiers, de bananiers et autres arbres. Il ne laissait voir que fort peu de terrains cultivés. Çà et là on pouvait remarquer quelques petits enclos plantés en mûriers à papier, en cannes à sucre, en dracænas et en tabac. Ces clos étaient d'ailleurs fort proprement tenus et défendus par de fortes palissades en bambous, liés au moyen de cordes en bourre de coco. Quant aux plantes indigènes, je reconnus, dans cette première excursion, une grande partie de celles qui m'avaient frappé à Hawaii, le pandanus aux rejets bizarres, l'inocarpus à la châtaigne nourrissante, l'aleurites dont l'amande fournit de l'huile, le casuarina au bois incorruptible, le gardenia à la fleur odorante, l'hibiscus aux écorces fibreuses, les arums, ricins, acacias, inophyllus, eugenia, etc., et surtout de superbes et innombrables fougères. La vigueur qui caractérisait tous ces végétaux, arbres, arbustes, plantes ou graminées, accusait dans ce sol une merveilleuse fécondité. L'île, dont la charpente intérieure est toute volcanique, a en effet une couche supérieure, qui est moins un terrain qu'un terreau composé de débris végétaux.

Dans cette course à l'extérieur du palais, et prolongée à travers la campagne, nous vînmes aboutir à la place publique de la tribu, grande plate-forme rectangulaire, pavée en pierre, entourée de terrasses assez basses, également pavées. Cette place est le rendez-vous des affaires et des plaisirs. Là s'exécutent les chants et les danses publiques, divertissemens favoris des insulaires : les danseurs et les chanteurs se tiennent dans le milieu de l'enceinte, tandis que les spectateurs se disposent sur les terrasses latérales. Chaque tribu a son *tahoua* ou place publique, dont quelques-unes sont si spacieuses qu'elles peuvent contenir 10,000 ames.

Nous avions vu les plus belles et les plus grandes habitations de la vallée ; nous avions parcouru en plusieurs sens l'enceinte verdoyante au milieu de laquelle elles étaient semées, et cependant, à ma grande surprise, pas un temple, pas un moraï, n'avait frappé mes regards. Ce fut au point que j'en parlai à Morrison. « Un moraï? me dit l'Anglais, mais pardieu ! en voici un. » Et il me montra du doigt, tout près de la place, une cabane en ruines, qui ne différait des autres que par une malpropreté plus grande. Comme je m'étonnais de cet état de dégradation, Morrison me raconta qu'un an ou deux auparavant, une guerre cruelle ayant éclaté entre les Taiis et les Hapas, le territoire des Taiis avait été complètement ravagé, les cases détruites, les temples renversés. Depuis lors, les vaincus étaient restés de fait sujets et tributaires des Hapas. A l'heure actuelle (et cette révélation me donna la clef d'une foule de circonstances antérieures), le véritable maître de la vallée, c'était Pia-Roro, le belliqueux délégué du roi des Hapas, commissaire et collecteur d'impôts dans cette terre conquise. Il déguisait ces fonctions d'autorité martiale sous le titre d'hôte et d'ami du régent Haape ; mais Haape et le roi mineur, chefs nominaux de la tribu, étaient les très-humbles serviteurs du délégué Pia-Roro.

A l'heure où nous arrivâmes sur la grande place de la tribu, il était nuit, et Pendleton avait donné l'ordre de regagner le bord. Nous nous mîmes en marche vers la plage, après avoir dit adieu à Pia-Roro et au régent, et nous y arrivâmes escortés par une vingtaine de chefs subalternes. Là, quand il fallut s'embarquer, nous cherchâmes en vain le maître d'hôtel Dig. On l'appela pendant cinq minutes, et on était sur le point de le laisser à terre, quand se démasqua de l'une des anses de la baie, une sorte de fantôme, couvert de sable et d'algues marines. Philips le premier reconnut le maître d'hôtel dans cette figure de Triton. « Damné Dig, lui dit-il, d'où diable viens-tu ? Quelle est la beauté de l'Océan qui t'a ainsi porté dans son lit d'algues et de sable ? » A cette poétique allocution, le maître d'hôtel ne répondit qu'en baissant l'oreille et se précipitant dans la baleinière. A la suite de l'audience de réception, les naturels avaient continué à l'houspiller, tant et si bien que le malheureux avait fini par s'enfuir à toute jambe à travers les bois, laissant ses habits accrochés aux buissons, et regagnant la grève où il s'était pelotonné, de manière à ce qu'on ne pût pas le découvrir.

Le jour suivant, Pendleton devait recevoir les chefs à son bord. Les dames du pays avaient

Digitized by Google

promis de s'y rendre, non dans les pirogues de leurs maris qui étaient tabouées pour elles, mais dans la chaloupe que le capitaine américain avait mise galamment à leur service. Il était quatre heures environ de l'après-midi, quand on annonça une pirogue de guerre qui se trouva bientôt le long du bord avec les chefs qui la montaient. C'était une simple pirogue de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, grossière et construite en bois d'artocarpus. La proue très-basse et presque de niveau avec le reste du plat-bord, se projetait horizontalement de quelques pieds en dehors du corps de la pirogue, et se terminait par une tête à la figure plate et aux traits hideux. Tout le travail de la barque était exécuté avec beaucoup de soin. Une effigie de divinité, grossièrement sculptée, ornait son arrière, et sur l'avant flottaient des touffes de cheveux, trophées de victoires et dépouilles de victimes humaines.

Sur l'avant de la pirogue s'élevaient trois ou quatre feuilles de cocotier de cinq ou six pieds de hauteur, et sur une petite plate-forme se tenait gravement, les jambes croisées, un chef distingué d'une tribu voisine. Enveloppé dans un large manteau d'étoffe du pays, il portait sur sa tête une feuille sèche de bananier ingénieusement arrangée en forme de toque. Dans le milieu de l'embarcation se tenait Haape avec la ceinture seulement et un chapeau semblable à celui des chefs de Taïoa, tandis qu'élevé sur une espèce de dunette garnie de feuilles de cocotiers, Pia-Roro, muni d'une longue rame, faisait l'office du patron de la barque. Huit hommes vigoureux armés de leurs pagaies formaient l'équipage (Pl. LXI — 2).

Comme Haape, Pia-Roro n'avait pour tout vêtement que la ceinture; mais au lieu d'être, comme à l'ordinaire, réunis et liés de près sur le sommet de la tête, ses cheveux pendaient ébouriffés en touffes énormes; ce qui donnait à ce chef un aspect particulièrement farouche. Ses oreilles étaient ornées de pendans en ivoire poli et bien travaillé, dont la blancheur contrastait avec le jais de sa chevelure.

En approchant du sloop, les rameurs ralentirent la marche de la pirogue pour nous donner le temps de l'admirer, et de sentir combien sa structure compliquée était supérieure à celle de nos canots si simples et si dépourvus d'ornemens. Enfin les visiteurs accostèrent *l'Oceanic*, où les hommes montèrent d'abord, puis les femmes. On fit descendre les chefs dans la chambre où on leur servit une collation. Quant à ces dames, tant que leurs nobles époux furent là, elles n'osèrent même pas se porter vers le gaillard d'arrière au-dessus de la tête de nos illustres hôtes, parce qu'une pareille place était tabou. Elles restèrent groupées entre le mât de misaine et le grand-mât, osant toucher à peine à quelques rafraîchissemens que le chevaleresque Philips leur fit porter. Ce fut lui aussi qui eut l'ingénieuse idée de les régaler d'une musique de fifre et de tambour. Cette galanterie fut payée par un prodigieux succès : aux sons de cet orchestre, on vit s'agiter, s'ébranler toutes ces beautés nouka-hiviennes; elles marquaient la mesure par leurs gestes, par les mouvemens de leur corps, par les oscillations de la tête. Les hommes à leur tour, montés sur le pont, se mirent de la partie, et la fête se termina par cette singulière sarabande.

Cet incident valut à Pendleton l'invitation d'assister à une grande danse indigène qui devait avoir lieu le jour suivant, non pas sur la côte, mais à une assez grande distance dans les terres. Aucun des officiers du bord ne crut devoir accepter; mais moi simple passager, et curieux plus que nos marins, je n'eus ni les mêmes appréhensions ni les mêmes scrupules.

Je partis donc le jour suivant avec l'Anglais Morrison et une nombreuse escorte de naturels. Notre route fut d'abord frayée à travers des sites romantiques et délicieux. D'un côté, l'œil planait sur le hâvre qui dormait comme un lac à l'abri de son mur circulaire de rochers; de l'autre, il saisissait déjà tous les accidens des terrains intérieurs, les vallées, les collines, les cascades, les torrens, le tout terminé par des pics nus et solitaires.

Nous avions cheminé pendant une heure environ, quand au détour d'un bois deux guerriers en grande tenue s'offrirent à nous. Tous les deux étaient de haute stature, admirablement faits, avec des muscles si bien accusés, des proportions si harmonieuses, qu'ils auraient pu servir de modèles à la statuaire. Presque nus, ils n'avaient guère pour vêtement que le manteau et la ceinture; mais le tatouage formait sur tout le corps une robe dont la gravure seule peut rendre l'effet. Réguliers malgré quelques irrégularités, ces dessins de tatouage avaient une grâce et un effet d'ensemble qui me frappa. La coiffure attira mon attention plus vivement encore. L'un de ces chefs portait une sorte de casque terminé sur le devant par une visière en croissant de trois ou quatre pouces de large. Ce casque, presque entièrement garni de graines éclatantes, fruit de l'*abrus precatorius*, était surmonté par un riche cimier de plumes de coq,

Digitized by Google



3. Morai' à Nouka-hiva.

3. Morai en Nuka-hiva.



4. Portraits de Nouka-hiviens.

4 Retratos de Nuka-hivienes

Digitized by Google

Digitized by Google

que le vent faisait ondoyer et fasier à toute minute. Les oreilles étaient entièrement cachées sous des ornemens en bois fort léger, blanchi avec de la chaux. Des colliers en dents de cachalot tombaient sur leur poitrine; des touffes de cheveux humains frisés s'échappaient de toutes parts: ils en portaient comme bracelets autour des mains et autour des pieds, puis encore comme appendice à leurs larges ceintures en étoffe blanche. Leurs armes étaient la massue ou le casse-tête indigène (Pl. LXI — 1).

Ces guerriers appartenaient à la tribu des Hapas, nos alliés de la veille. Aussi, du plus loin qu'ils me virent, ils accoururent vers moi avec de grands cris d'allégresse; puis, simulant une bataille contre leurs adversaires les Taï-Piis, ils manœuvrèrent leurs casse-têtes avec une agilité surprenante, reproduisant tous les accidens d'une rencontre, les poses de guerriers qui attaquent ou qui se défendent; le tout avec une pantomime expressive et pleine d'illusion, avec des cris aigus, avec cette phrase cent fois répétée: « *Taï-Pii! Taï-Pii! te make i te Taï-Pii!* (Taï-Piis! Taï-Piis! mort aux Taï-Piis!) » Quand le jeu guerrier fut fini, ils partirent d'un grand éclat de rire, et me firent dire par Morrison que la danse de l'intérieur était déjà commencée, et qu'ils l'avaient quittée pour se diriger vers le navire. Après quoi ils continuèrent leur route dans un sens opposé au nôtre.

Le chemin dans cet endroit conduisait à une vallée intérieure, longue de deux milles, et couverte dans toute sa longueur d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres grandes espèces, arbres si serrés, si voisins les uns des autres, que nous marchions sous une voûte vaste et continue. Les habitations y étaient nombreuses et vastes. Les plate-formes en pierre sur lesquelles elles s'élèvent ne contribuaient pas peu à leur propreté et à leur salubrité. Presque toutes les cases étaient désertes, car la danse avait appelé la population environnante.

Plus loin la nature du paysage changea encore d'aspect. Nous étions sur la berge d'un torrent, qui bruissait au fond d'un ravin solitaire; puis au-delà paraissait le pied d'un morne, rameau de la chaîne centrale et limite du territoire qu'habite la tribu de Taïo-Hae. Ce morne a des versans si rapides, que si des trous n'eussent été pratiqués dans le sentier par les pieds des naturels, si des sinuosités nombreuses ne nous eussent aidés, si des touffes d'herbes ne nous eussent servi de rampe, il eût été impossible de gravir cette âpre colline. Au milieu du chemin, fatigué, à demi-mort, j'allais renoncer à la besogne, quand un des sauvages qui nous accompagnaient me chargea sur ses épaules et me porta dans les sentiers les plus ardus. Ce fut pourtant au milieu de chemins pareils qu'en 1814 ces naturels transportèrent à bras un canon du calibre de neuf livres de balles, que Porter leur prêta pour les aider dans leurs guerres contre les Hapas. Pour que je crusse à un semblable tour de force, il fallait toute l'autorité de ce célèbre marin.

Du haut de ce morne, la vue jouissait d'un horizon immense. A mes pieds, grand au plus comme un canot, paraissait *l'Oceanie*, bercé dans la baie; puis plus loin, les lignes confuses de l'île Roua-Poua jetée sur le cadre bleu et uni de l'Océan. Sur ce pic, la brise alisée, morte dans le vallon, se réveillait et venait rafraîchir nos fronts brûlans. Nous étions sur la lisière du territoire des Hapas, et nous pouvions distinguer la vallée où s'exécutait cette danse indigène que j'allais chercher au travers de tant de fatigues. Plus loin encore, on pouvait, du haut du morne, distinguer le territoire des Taï-Piis, alors ennemis des Hapas et des Taiis.

Une pente rapide, dans un sentier bordé d'habitations charmantes, nous guida alors vers le lieu de la danse. Nous en approchions et le son du tam-tam frappait déjà nos oreilles, quand nous vîmes accourir à nos devans une troupe de sauvages, poussant des cris de joie, et nous témoignant par leurs gestes jusqu'à quel point nous étions les bien-venus. C'était vraiment une réception à la Cook, une fête comme on en donna dans ces îles au courageux navigateur, quand il les surprit dans la simplicité de leurs mœurs primitives et de leurs usages caractéristiques. Aujourd'hui encore, quand on voit ces peuplades s'enchâsser si difficilement dans notre défroque européenne, s'étioler dans ce travestissement, y perdre leur gaieté naïve, leur physionomie propre, n'avoir plus ni peines, ni joies, ni fêtes, ni cérémonies de deuil qu'aient sanctifiées les souvenirs d'enfance, on se demande si, tout en les moralisant et en les catéchisant, on n'aurait pas dû respecter chez eux ce type local, ces traditions, ces costumes, ces allures qui faisaient la force, la santé et la vie des pays océaniens. Cette pensée me saisit dès que j'eus jeté un coup-d'œil sur la danse. L'air de vigueur des insulaires, la franche vivacité de leurs allures, me faisaient regretter que les évangélistes d'Hawaii n'eussent pas toléré chez leurs néophytes ces plaisirs permis qui aident tant au développement du corps. La loi chrétienne, si douce et si tolérante, a en elle de quoi se plier

Digitized by Google

à toutes les exigences de climat et d'hygiène. Il suffit pour cela de l'entendre et de l'interpréter dans l'acception large et belle que lui donna son divin auteur.

Le *tahoua*, ou place de la danse, était environné d'arbres gigantesques et impénétrables au soleil. L'assemblée qui s'y trouvait réunie comptait plusieurs centaines d'individus des deux sexes, tous dans leur plus riche parure. Les guerriers avaient leur costume de combat; les danseurs, des vêtemens de fantaisie; les dames, des toilettes variées à l'infini. Un bal, un raout d'Europe n'auraient pas étalé plus de recherche que cette danse nouka-hivienne. Les turbans des danseuses, leurs manteaux de tapa, étaient jetés avec un art, une grâce, un goût ravissans. Le blanc semblait être la couleur dominante, surtout pour la coiffure. D'ordinaire les turbans sont de la grandeur d'un mouchoir de poche; mais, malgré leur peu d'ampleur, on les roule, on les combine de diverses manières. Tantôt on les lie étroitement sur la tête avec les bouts réunis en un large nœud sur le milieu du front ou sur une des tempes. Tantôt ces extrémités, plus longues, s'épanouissent en touffes élégantes. D'autres fois, on laisse au sommet du turban une ouverture pour que les cheveux bouclent et ondoient sur les épaules et sur le cou, ou bien encore on bride la chevelure entière par un simple bandeau, ou enfin on laisse de magnifiques cheveux flotter au hasard sur le manteau d'étoffes. Ce manteau, unique vêtement de ces dames, se nomme le *kahaï;* elles s'y roulent et s'y drapent chacune selon son goût.

C'est dans cette assemblée que je pus, pour la première fois, vérifier cette assertion des navigateurs océaniens, que les femmes de Nouka-Hiva sont d'une nature plus belle, plus engageante, plus régulière et plus noble, que les autres insulaires de l'Océanie, et notamment les Hawaiiennes. Parmi les Taiis, je n'avais rien vu qui justifiât ce rapport; mais ici il fallut en reconnaître l'exactitude. Dans cette réunion de femmes, j'en vis plusieurs d'une beauté si remarquable, que nos Européennes les auraient jalousées. Leurs traits se rapprochaient de ceux de nos races, plus que chez aucun peuple asiatique et océanien déjà visité. Leur teint, légèrement cuivré chez la plupart, allait presque jusqu'à la blancheur parfaite chez un petit nombre. Leur physionomie avait quelque chose de fin et de délicat; leurs membres offraient des proportions admirables.

Ce degré de blancheur sur quelques visages me frappa au point que j'en parlai à Morrison. L'Anglais m'apprit alors que ces dames l'avaient acquis, soit en se préservant du hâle et en ne se montrant jamais au soleil, soit au moyen du suc d'une petite baie nommée *papa*, qui avait, disait-il, la propriété de blanchir la peau. Chaque matin les petites-maîtresses de Nouka-Hiva se frottaient de ce cosmétique; puis, s'enveloppant de leurs manteaux, elles restaient cloîtrées dans leurs cases. Quand elles sortaient, une ombrelle faite d'une large feuille de palmier servait à garantir leur teint.

Vienne une fête, un navire étranger, une solennité locale, elles se plongent dans le torrent, font disparaître la teinte verdâtre du suc de *papa*, s'enduisent d'huile de coco, et se revêtent de leurs plus magnifiques ajustemens. Plusieurs colorent l'huile dont elles s'oignent avec le suc jaunâtre du safran des Indes, ou bien avec un extrait de la racine brûlée qui donne une teinte orangée plus éclatante encore. Cette mixture, suivant ces dames, donne un nouveau lustre à la peau, effet fort contestable, et que je conteste pour ma part.

Les hommes ont aussi leurs dandys et leurs fashionables. Ces petits-maîtres, raffinés comme des femmes, prennent, à leur exemple, des précautions et des soins pour acquérir et conserver quelque blancheur. Mais la loi indigène punit cette coquetterie. Elle ne leur est permise qu'à la condition de se voir assimilés aux femmes pour tous les priviléges du tabou. Seulement ils ont l'honneur de figurer comme chanteurs et danseurs dans les cérémonies publiques.

Quand le mouvement et la confusion qu'avait causés notre venue furent apaisés, et après que nous eûmes accaparé pendant quelque temps les salutations des chefs et les œillades des belles danseuses, on nous plaça sur des siéges d'honneur, d'où nous pûmes voir tout à notre aise l'ensemble et les détails de ce spectacle. Le théâtre de ce *tahoua* était une construction dont la solidité aurait pu jeter un défi aux siècles. Qu'on se figure un carré oblong de soixante pieds environ de longueur sur quarante de largeur, dont le mur extérieur était formé de pierres énormes ou de quartiers de rochers de six à sept pieds de longueur sur sept d'épaisseur, blocs assemblés avec une symétrie et une adresse surprenantes, surtout en ayant égard à l'imperfection des instrumens employés par les insulaires. Au niveau de ce mur régnait tout autour de l'enceinte un pavé en pierres larges de plusieurs pieds, pavé destiné à recevoir les chefs, les guerriers, les autres personnages de

Digitized by Google

distinction, puis encore les chanteurs dont le récitatif doit accompagner et régler la danse. En dedans et quelques pouces plus bas, était un second pavé plus large, garni de distance en distance de blocs de pierres qui servaient de siéges aux musiciens; enfin, dans le centre, s'étendait une arène, non dallée, mais de terre bien battue, et presqu'aussi solide qu'une voie à la Mac-Adam. Ce dernier espace, de vingt pieds de long sur douze de large, servait de théâtre aux acteurs.

Le premier que je vis était un jeune homme de 18 à 20 ans, qui se tenait depuis quelques minutes à l'une des extrémités de l'arène, tandis qu'à chaque angle de l'autre bout figuraient deux jeunes garçons de 8 à 10 ans. L'orchestre préluda. Cet orchestre, disons-le tout de suite, se composait de quatre tambours ou tam-tams et de cent cinquante voix de chanteurs. Les tam-tams, faits avec le bois de l'arbre cordia, n'avaient guère que deux pieds et demi de longueur sur dix ou douze pouces de diamètre. Pour les confectionner, on creuse le bloc intérieurement, et l'une des faces est recouverte ensuite de peaux de lézard, assujetties à l'aide de tresses de cocotier. C'est en somme à peu près le même système que celui de nos tambours. Le musicien frappe avec ses doigts réunis sur cet instrument qu'il tient dans une direction verticale, et de longs trous percés dans la partie postérieure, qui ressemble ainsi à un crible, modifient la nature du son et en accroissent l'intensité.

La danse, dont la mesure était lente d'abord, se composa de gracieux mouvemens des mains, des bras et des jambes; mais, peu à peu réglant leur vitesse sur le mouvement du tam-tam, les acteurs se trémoussèrent avec plus de rapidité et d'élan. Les chanteurs accompagnèrent d'abord de leurs voix les passes de la danse; mais ensuite ils firent bande à part, chantant des solos ou des duos auxquels la masse des assistans répondait quelquefois par un chorus général.

Des trois danseurs qui étaient alors en scène, un homme et deux enfans, l'homme, principal Coryphée, était bien fait et de jolie figure. Les soins et l'usage du *papa* lui avaient donné un teint fort blanc qui ne servait pas peu à rehausser ses agrémens naturels. Sa toilette en revanche n'était guère faite pour les relever. Elle consistait en une grande quantité de cheveux blancs bien frisés qui lui garnissaient la tête, cheveux d'emprunt qui contrastaient avec sa magnifique chevelure noire. Des touffes de cheveux ornaient en outre ses poignets et ses chevilles. Son seul vêtement était une ceinture d'étoffe blanche.

Le costume des deux enfans était plus orné et plus original. L'un d'eux portait un casque élevé et garni de plumes. Sa large ceinture blanche laissait échapper deux pointes qui retombaient par devant, et quatre autres tresses descendant jusqu'au genou, au bout desquelles pendaient des touffes de cheveux noirs, attachées à des disques de bois blanchis et circulaires. La ceinture, les poignets, les chevilles portaient aussi de pareils ornemens. A chaque main figurait en guise de bouquet une touffe de cheveux blancs.

L'autre enfant avait pour coiffure un bandeau épais en étoffe blanche, et au-dessus une guirlande de plumes noires que surmontait un autre ornement d'étoffe blanche, plissé sur le devant, et étalé sur le derrière dans la forme d'une ample cocarde ou d'une queue de paon. Rien de plus joli et de plus original au coup-d'œil que cette coiffure coquette et sauvage. Le collier de ce jeune garçon se composait de touffes de lianes éclatantes et embaumées, alternant avec des fleurs de jasmin du Cap, tandis que sa ceinture ou maro d'étoffe blanche plissée avec soin était entrelacée d'une guirlande pareille.

Quand les passes de cette gracieuse danse furent terminées, une troupe de jeunes femmes, au nombre de trente ou quarante, parut et prit place sur la plate-forme voisine du théâtre. Là, elles commencèrent à chanter des airs de ce ton de voix sourd et monotone qui affecte si vivement les nerfs et qui est le caractère à peu près général de tous les chants sauvages. C'est un mode plaintif, frémissant, régulier, triste, dont rien ne saurait reproduire l'impression. Les chanteurs de profession, nommés *kaïois*, sont tout à la fois poëtes, compositeurs et acteurs. Les sujets de leurs chants sont un grand épisode guerrier, ou un événement grave, comme l'arrivée d'un navire : répandus parmi le peuple, et transmis de famille en famille, ils traversent les générations. La poésie de ces races primitives n'est guère chaste ni ambiguë dans les termes. Elle va nue comme les hommes, et les passages les plus érotiques sont ceux qui obtiennent le plus de succès. Pour la fête présente, il y avait eu de longs et sérieux préparatifs. Depuis plusieurs mois, le chœur des jeunes filles, mis sous la règle d'un tabou particulier, travaillait à étudier le morceau qu'elles chantaient, pièce capitale de la fête, et pour laquelle la danse n'était qu'un assaisonnement. A en juger par

Digitized by Google

l'enthousiasme que provoqua le chorus, il fallait croire que Nouka-Hiva écoutait ce jour-là son Homère ou son Tyrtée. Sur moi-même, barbare d'Orient, cet unisson des voix, cette mélopée du langage, ce rythme, ce chant précis, quoique sourd et bizarre, déterminèrent une sensation de surprise qui n'était pas sans quelque charme.

Jusqu'alors une espèce d'ordre et d'étiquette avait régné dans cette foule joyeuse ; mais quand le spectacle fut terminé, chacun se précipita vers nous avec une curiosité incommode, quoique bien intentionnée. Quelque pompeuse que fût la danse, quelque délicieux que fût le chant, j'étais encore pour les insulaires, en ma qualité d'Européen, le morceau le plus curieux de la fête. Peu jaloux d'être importuné et accablé de questions auxquelles je n'aurais pu répondre, je m'esquivai alors et regagnai le navire, accompagné de quelques Hapas qui s'étaient joints à ma première escorte.

Le goût des promenades intérieures m'était venu à la suite de ce premier essai. Le lendemain, j'allai visiter la vallée de Taïoa, située à l'ouest de la baie où stationnait *l'Oceanic*. Philips cette fois était du voyage, et Morrison nous accompagnait avec quelques naturels, habitans du pays que nous allions visiter. Nous passâmes près du rocher qui borde l'entrée du hâvre, écueil nommé *la Sentinelle;* et là, à l'aspect de cette houle qui battait le roc, qui y entrait furieuse et en sortait écumante, il me semblait impossible qu'aucun être vivant, qu'aucun canot pût tomber dans ce Charybde, sans y être déchiré à l'instant. Quelle fut ma surprise, lorsque de notre chaloupe j'y distinguai, au milieu de la fumée des vagues, un insulaire qui cherchait des coquillages et des crustacés dans les anfractuosités de l'îlot! Cet homme était arrivé là à la nage et s'était glissé dans les tourbillons du ressac. Les sauvages de l'Océanie sont presque des poissons.

La brise de l'E. eut bientôt porté la chaloupe à l'entrée de la baie de Taïoa, où l'on pénètre par un canal fort étroit, que bornent d'énormes falaises, dans une hauteur verticale de 2,000 pieds. La baie se divise en deux bassins. L'un extérieur, qui peut offrir un bon mouillage aux vaisseaux, n'est ceint que de monticules inhabités couverts d'herbes et de taillis ; l'autre, intérieur, est bordé par un bel emplacement demi-circulaire, autour duquel s'élèvent les cases des indigènes sous des berceaux de cocotiers, d'artocarpus, de pandanus, d'hibiscus, de barringtonia, d'inocarpus, etc.

Quand nous donnâmes dans cette seconde baie, le principal parmi les naturels qui nous accompagnaient, un vieillard, un prêtre nommé Tahoua, imagina de jouer un tour à ses camarades du village devant lequel nous allions descendre. Il fit cacher sous les bancs tous les Nouka-Hiviens, de manière à ce que la chaloupe, quand nous accostâmes la plage, semblait montée par des étrangers seuls. A notre approche, il fallait voir les naturels qui s'étaient portés vers nous se replier sur leurs cases, en ressortir presque à l'instant avec leurs enfans et leurs femmes, et prendre la fuite vers l'intérieur. Sans doute cette excessive timidité ne leur était venue qu'à la suite de descentes meurtrières et hostiles de la part de quelques baleiniers. Quoi qu'il en soit, la fuite était résolue, elle allait s'accomplir quand le vieux Tahoua et ses compagnons sortirent de leurs cachettes, en poussant de longs éclats de rire. Ils appelèrent leurs compatriotes par leurs noms familiers, par des cris connus, et ceux-ci, revenus sur leurs pas, furent les premiers à plaisanter de la petite niche qu'on leur avait jouée.

Débarqués, nous allâmes droit à la cabane de Tahoua où il nous donna l'hospitalité. J'avais fait à ce vieillard quelques cadeaux qu'il voulut reconnaître ; il m'offrit un joli éventail en osier, d'une forme semi-circulaire, blanchi à la chaux, avec un joli manche bien poli en bois noir et très-dur.

La cabane de Tahoua était plus grande qu'aucune de celles que j'avais vues jusqu'alors. Je remarquai au centre un coffre taillé à peu près dans la forme d'une pirogue, avec un couvercle travaillé artistement; le tout enveloppé de plusieurs bandes d'étoffe. Ce coffre renfermait des cendres chères au prêtre, celles d'un fils mort depuis plusieurs années. Il était supporté par un piédestal en bois, haut de deux ou trois pieds. En outre, je remarquai deux ou trois grands tambours, une image bien travaillée du dieu de la guerre, qu'ils embarquent sur une pirogue quand ils combattent sur mer, une masse de guerre ornée de cheveux, des lances et des haches de combat, une hache en pierre, et d'autres instrumens ou ornemens.

De la case de Tahoua, nous allâmes dans le village qui me parut propre, régulier et populeux. La rue principale, large et bien percée, se trouvait traversée dans le milieu par un joli torrent qui courait vivement vers la mer. Chaque case avait son enclos planté d'arbres fruitiers, et sa petite famille de cochons ; enfin tout respirait l'abondance et l'aisance (Pl. LXIII — 4).

Là nous vîmes des morais un peu plus pro-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Femmes de Nouka-hiva.

1 Mujeres de Nuka hiva



2. Intérieur d'une Case de Nouka-hiva.

2 Interior de una Casa de Nuka hiva

de Sainson del.

Digitized by Google

pres que chez les Taiis. Le Tahoua, dont le nom en nouka-hivien signifie prêtre, nous conduisit à ces temples dont il était le principal desservant. L'un d'eux, élevé sur une plate-forme en pierre, semblait être la cathédrale du lieu. On y voyait une idole grossière taillée dans un énorme bloc de bois, et presque ensevelie sous les offrandes de cocos, fruits à pain, et autres objets qui lui avaient été consacrés. A un jet de pierre, et sous un berceau touffu, se révélait un tombeau. Sur une plate-forme de vingt pieds carrés et de quatre pieds et demi de haut en pierres larges et pesantes, paraissait un petit hangar de six ou huit pieds de long, soutenu par dix piliers en bois. Au-dessus reposait le cadavre dans un coffre semblable à celui qui ornait la maison de Tahoua (Pl. LXII — 1).

Plus loin, nous aperçûmes un autre moraï, ou, comme le disait notre guide, une maison tabou. Dans l'intérieur de sa petite enceinte figuraient, assises sur leurs bancs de pierre, trois effigies d'idoles, grossièrement sculptées; l'une d'elles avait la figure tournée vers la case, les deux autres dans un sens oblique. Le respect pour ces dieux de bois ne me parut pas toutefois bien établi dans la tête des naturels, car plusieurs d'entre eux s'amusèrent à les faire pirouetter, en disant qu'ils n'étaient pas assez enfans pour en faire cas (Pl. XLI — 3).

A trente pas de là, une autre maison tabou se présenta; mais celle-là n'était pas un temple. Entourée de femmes qui pleuraient et se lamentaient sur tous les tons, elle renfermait un malade d'importance, que les tahouas du pays étaient venus assister à leur manière. Ce ne sont pas les secours de la science qu'ils apportent, ni des remèdes, ni des prescriptions médicales; ce sont des charmes contre la maladie, et des conjurations de sorcier pour éloigner la mort. Alors ils exécutent à l'envi, autour de l'agonisant, une ronde satanique, gambadent et sautent, se déchirent le corps avec des pierres tranchantes, poussent enfin des cris lamentables et continus. Cette comédie dure jusqu'à ce que le moribond exhale le dernier soupir, moment qu'ils annoncent par un hurlement général.

Quand le décès est évident et bien constaté, on apporte une sorte de bière, fabriquée avec des lances et autres armes de combat, que lient entre elles des ligamens de lianes. Cette bière, alors couverte de nattes, est placée dans une case voisine de celle du défunt. Pendant ce temps, on prépare le cadavre, on le revêt d'habits neufs; on le pose sur un catafalque où il demeure exposé pendant plusieurs jours. Des amis, des parens veillent sans relâche autour de ce monument funéraire : la nuit, ils l'entourent de torches allumées, pendant que les prêtres récitent lentement leurs hymnes de mort.

Une affaire fort importante parmi ces tribus, c'est le festin que doit donner la famille du mort, festin dont l'ordonnance et le luxe sont toujours en proportion de la fortune du défunt. Les invitations se font à l'avance, par l'organe de messagers en grand costume, et porteurs d'un long bâton à sept lanières d'étoffe. Ils battent le pays pour prier les chefs et les personnes notables, appelant à la porte de la case chaque convive par son nom, et lui indiquant l'objet du message par les mots *tou-ki*, significatifs autant que laconiques. Alors les conviés se réunissent tous dans une maison tabou; ils se préparent au grand repas par un jeûne si rigoureusement ordonné, que les feux même sont prohibés dans tous les environs.

Cependant le festin s'apprête, pendant que durent les chants des prêtres; quand ils ont cessé, il commence. Les vivres à demi refroidis sont apportés des fours; le chef de la famille découpe les cochons avec un couteau de bambou, et sépare la chair des os avec une pierre tranchante. La tête du cochon revient de droit au premier prêtre; toutefois il la laisse ordinairement de côté pour un autre morceau, qu'il choisit comme il l'entend. Les autres portions sont distribuées aux chefs principaux qui, à leur tour, invitent chacun leurs gens à les partager avec eux. Puis, on apporte des vases en bois remplis de divers mets préparés avec le fruit à pain, le coco et la banane. Bientôt le repas s'anime: on s'excite, on dévore les mets; et, quand l'estomac est gorgé de viandes et de légumes, on met de côté ce qui reste des portions, soit pour l'emporter; soit pour le manger à un autre repas; car le mort tient souvent table ouverte pendant quatre ou cinq jours.

A chaque pas, dans cette promenade curieuse, nous découvrions des choses dignes d'examen et de mention. Tour à tour d'autres moraïs, d'autres maisons tabouées, défilaient devant nous. Les temples avaient tous le même caractère que les premiers, tantôt avec une idole gigantesque, tantôt avec plusieurs idoles petites : les unes et les autres honorées de copieuses offrandes. Toutefois, en pénétrant dans l'intérieur des terres, les monumens prenaient un caractère de grandeur plus prononcé. Nous arrivâmes ainsi à un édifice flanqué de murs d'enceinte en maçonnerie fort bien exécutée.

Digitized by Google

Une entrée vaste, avec une suite de larges degrés, conduisait dans ce local rectangulaire. Les pierres, qui accusaient une antiquité fort grande, étaient assemblées avec beaucoup de perfection; quelques-unes avaient six pieds de longueur, autant de largeur, et deux ou trois pieds d'épaisseur. Pour les disposer ainsi, il avait fallu des moyens mécaniques dont les naturels semblaient avoir perdu la tradition. L'intérieur de la partie couverte d'un toit offrait aussi un travail fort remaquable. A ce que contenait cet édifice, armes de guerre, lances, mousquets, étoffes, nattes, il était facile de juger que c'était l'habitation d'un riche et d'un grand du pays.

Je revins harassé de cette excursion charmante, au milieu du plus beau pays qu'on puisse rêver. Dans le début, Philips m'avait suivi; mais à la première case où s'était montrée une figure selon son goût, le digne corsaire avait jeté l'ancre. « Filez votre câble, m'avait-il dit, nous nous retrouverons sur la plage au moment du départ. Nous dînerons là sur le bord de l'eau, à l'ombre des cocotiers. »

Je l'y retrouvai en effet, et nous fîmes un repas charmant sur la grève, entourés d'insulaires qui s'amusaient de nos moindres gestes et des plus petits détails d'un dîner européen. Nos fourchettes d'étain, nos couteaux, nos bouteilles étaient des choses surprenantes et nouvelles. Quand nous détachions quelque chose de notre mince ordinaire pour le leur donner, c'était parmi eux une joie, une ivresse, des éclats de rire; puis, au lieu de se disputer le morceau offert, ils le partageaient en fractions imperceptibles, pour que chacun pût goûter un peu de ce que mangeaient les blancs. La bonté, la franchise, la gaieté rieuse semblaient être les qualités générales de cette peuplade. Quand nous nous embarquâmes, la population entière de la vallée accourut; des naturels portèrent à la nage à bord du canot quelques provisions que Philips avait achetées; et quand nous sortîmes de la baie, ils nous saluèrent par un long cri d'adieu.

Depuis huit jours environ nous étions sur la rade de Taïo-Hae, et malgré toutes nos promesses, malgré le concours et les sacrifices de l'excellent Haape, nous n'avions pu parvenir à y faire nos provisions. Une douzaine de cochons portés à bord de *l'Oceanic* semblaient avoir épuisé la vallée, qu'une longue et récente guerre venait d'appauvrir. Enfin, le 20 mars, voyant que rien n'arrivait, Pendleton résolut d'aller jeter un pied d'ancre dans la baie d'Oumi chez les Taï-Piis, où il espérait trouver de plus grandes ressources.

L'Oceanic reprit donc le large, et louvoya par un fort vent d'E. pour atteindre la baie d'Oumi. Dans l'une de ces bordées, nous passâmes presqu'au pied de Roua-Poua, distant au plus de deux ou trois lieues, haute île d'un aspect romantique, avec ses pics qui se dressent vers le ciel comme autant d'aiguilles. Le 21 mars nous mouillâmes dans la baie d'Oumi, moins sûre et moins commode que celle de Taïo-Hae, à cause du grand fond qu'elle conserve même auprès de la terre. Quand nous eûmes pourvu aux soins de l'ancrage, nous jetâmes les yeux sur la vallée. La vallée nous traitait en ennemis. Ce n'était plus, comme dans les parages que nous quittions, un assaut de pirogues qui venaient reconnaître le sloop, une lutte entre les naturels et nous pour qu'ils laissassent le pont libre. Ici, le long de toute la grève, silence complet, immobilité parfaite. On eût dit que nous touchions à une terre déserte. Cependant, en regardant avec plus d'attention, il était possible de voir pointer çà et là à travers le feuillage des têtes bronzées qui nous regardaient. C'était sans doute les éclaireurs laissés en arrière-garde; le reste avait fui vers la montagne.

Cette réception ne nous étonna point; nous l'avions prévue. Morrison, notre confident et notre agent dans ces îles, nous avait mis au fait de froideurs probables et de la manière de les conjurer. Embarqué avec nous, il avait embauché en outre un Taï-Pii, marié et fixé depuis long-temps dans la tribu de Taïo-Hae. Cet homme allait nous servir de passeport auprès de ses anciens compagnons; car des droits pareils ne périment jamais à Nouka-Hiva. Ce Taï-Pii descendit donc à terre avec Morrison; il expliqua dans quelles intentions pacifiques nous étions venus relâcher dans la rade d'Oumi, et en peu de minutes la paix fut faite. La crainte fit place à la confiance, le silence aux cris les plus bruyans. Comme par un magique coup de théâtre, la vallée s'anima. Des milliers d'hommes sortirent des arbres comme autant de sylvains; on poussa à l'eau un nombre incalculable de pirogues, et bientôt le pont de *l'Oceanic* fut couvert d'hommes et de femmes, et, ce qui était plus essentiel encore, de provisions de tout genre.

Des personnages de distinction ne tardèrent pas non plus à venir nous visiter. Le premier qui mit le pied à bord fut le grand-prêtre, le chef des tahouas, accompagné du premier chef civil. Le grand-tahoua avait le front et les tem-

Digitized by Google

pes ornés de bandelettes en plumes rouges et manches. Ce dignitaire nous donna la clef de la grande terreur qui avait accompagné notre apparition. Les chefs des Hapas, à la suite de l'audience solennelle, avaient envoyé des exprès au roi des Taï-Piis, pour lui signifier que sa dernière heure était venue; que le vaisseau de Porter avait fait alliance avec eux et avec les Taiis; et que, dans la semaine suivante, il irait les attaquer par mer, tandis que les Taiis et eux-mêmes, chefs des Hapas, marcheraient par terre à la tête d'une armée considérable. Épouvantés de cette menace, les Taï-Piis avaient depuis lors tourné tous leurs soins vers des travaux de défense; ils avaient même commencé à travers la vallée une sorte de retranchement en pierres. Après cette explication, ils ajoutèrent: « Maintenant tout est bien; vous venez en paix; vous avez amené Tatahe notre compatriote. Notre vallée et ce qu'elle renferme, tout est à vous: vous pouvez descendre à terre, vous et vos gens, vous y promener en toute sûreté, et y prendre tout ce qu'il vous plaira. Nous sommes vos amis. »

Il ne fallait pas trop s'y fier pourtant; car les Taï-Piis avaient une réputation de férocité, motivée sans doute par quelque antécédent défavorable. Pendleton donna donc des ordres pour que des précautions fussent prises. Il fut défendu à l'équipage de s'écarter du rivage quand il irait à terre, soit pour de l'eau, soit pour des vivres.

Seul je me tins pour exempt de la règle générale. Le jour même, ayant profité d'une occasion de débarquement, je ne résistai pas à l'offre d'une course dans l'intérieur du pays. Un naturel au service du grand-prêtre me proposa de me guider vers la maison du roi, située dans la vallée; et, quoique nos rapports avec les naturels ne fussent pas encore établis, j'acceptai sans hésiter. Il me sembla que, sous le canon de Pendleton, à peine remis de la frayeur que lui avait causée une fausse nouvelle, le pays ne bougerait pas, et ne s'exposerait pas surtout à de cruelles représailles pour le plaisir de commettre un assassinat stérile et isolé. Je suivis donc mon sauvage. Sur la route s'offrit à moi une végétation analogue à celle que j'avais déjà admirée; j'aperçus encore çà et là, comme à Taïo-Hae, des édifices à destination religieuse, un tombeau avec son coffret en bois, puis des moraïs avec leurs idoles tapissées souvent d'une robe de mousse verte, ou des maisons tabouées appartenant à des personnages du pays.

Je parvins ainsi jusqu'au *tahoua* (place de danse) des Taï-Piis, situé à un mille du rivage, aussi spacieux, aussi régulier, aussi bien construit que celui des Hapas. Près de la place était une maison assez belle; et sur les dalles extérieures de cette maison, une femme couchée qui semblait souffrir cruellement. Interrogée par mon guide, elle répondit: « *Mahi-oa, mahi-oa!* (Je suis malade, je suis malade!) »

J'avançais rapidement vers le moraï royal, et, à diverses fois dans le courant de la route, j'avais traversé, sur le dos de mon pilote, un torrent sinueux qui décrit de longues courbes dans la vallée. Nous étions au bout de nos peines, quand je vis arriver rapidement un naturel qui semblait, depuis quelques minutes, hâter le pas pour nous rejoindre. Il ne me dit rien; mais, lançant un regard courroucé sur mon guide, il lui adressa quelques paroles vives et dures. Celui-ci changea alors soudainement de physionomie, et se retournant vers moi: « Allons-nous-en, » me dit-il. Et comme j'insistais pour savoir la cause de ce brusque changement de direction: « Retournons au rivage; retournons, » ajouta-t-il. Et il me prit par la main pour me forcer à revenir sur mes pas. Le long de la route, les physionomies n'avaient pourtant pas changé d'aspect. Presque à chaque pas, je rencontrais des visages bienveillans et des salutations amicales. Quelques insulaires à peine me poursuivirent de regards irrités et chagrins; et un entre autres, un gaillard vigoureux, assis entre les idoles d'une maison tabouée, répondit à mes avances par une grimace vraiment satanique. Chaque fois que j'interrogeais mon guide, il répondait: « *Ka kino!* (c'est mauvais) », en me poussant et me tirant par le bras pour me faire marcher plus vite. Enfin, je regagnai le canal, sain et sauf, mais haletant et à demi asphyxié. Quand mon sauvage me vit en sûreté, il s'éclipsa et je ne pus rien savoir du motif qui avait déterminé cette brusque retraite. Etait-ce une suite des fausses alarmes accréditées par les Hapas? Etait-ce la crainte que je ne surprisse la peuplade dans le fort d'un sacrifice humain, ou que je n'aperçusse les traces de ces immolations barbares? Je n'en ai jamais rien su. Le fait le plus positif, c'est que je regagnai le bord las et désappointé.

La baie d'Oumi, qui forme l'anse la plus orientale de la vaste rade située au S. E. de Nouka-Hiva, se subdivise elle-même en deux anses, savoir: celle de Haka-Haa au centre, vis-à-vis le terrain neutre des Hapas et des Taï-Piis; l'autre, tout-à-fait à l'ouest, celle de Haka-Paa, qui baigne la côte des Hapas. Obligé d'aller partout aux provisions, Pendleton envoya un

Digitized by Google

canot dans la baie de Haka-Paa, et j'y accompagnai l'officier en mission.

Nous doublâmes d'abord la pointe orientale de l'anse Haka-Haa, promontoire escarpé, tapissé de verdure; puis au fond d'une autre anse nommée Kaka-Pae, sur une petite lisière de terrain que pressent d'un côté la mer et de l'autre une haute falaise, nous découvrîmes un village sur lequel paraissait fondre une cascade tombant à pic du rocher. Une flottille de pirogues de pêche était échouée sur le rivage, et dans le nombre se trouvait une pirogue de guerre, reconnaissable à des crânes de Taï-Piis, trophées de la dernière guerre.

Nous étions là de nouveau chez nos premiers amis les Hapas, et, dès qu'on nous eut aperçus, toute la population se porta au-devant de nous. On nous conduisit chez Tahoua-Tini, le chef religieux de la tribu, comme Pia-Roro en était le chef civil. Sa maison était située au centre du village sur une plate-forme entourée de superbes arbres. C'était un vieillard vénérable, d'une taille haute et dégagée, d'un visage noble et calme, qui nous accueillit avec une gravité affectueuse et une simplicité patriarcale. Assis dans le fond de sa case sur une large natte, il était enveloppé dans une grande pièce d'étoffe blanche. Par-dessus cette sorte de robe, un manteau plus étroit en étoffe plus forte de belle couleur écarlate se drapait et tombait des épaules au genou, en se rattachant sur la poitrine par un large nœud. Une bande d'étoffe blanche ceignait son front, et ses cheveux réunis en deux touffes serrées étaient fixés par des bandes de la même étoffe. Tout cet ensemble inspirait la vénération et commandait l'obéissance.

Après quelques paroles échangées, Tahoua-Tini nous offrit des rafraîchissemens, et à notre tour nous lui fîmes quelques cadeaux. Alors sa famille entière, qui habitait une case voisine, fit son entrée dans celle où nous nous trouvions. Elle se composait de sa femme et de quatre filles dont la plus jeune pouvait avoir quatorze ans, et l'aînée vingt-un à vingt-deux ans, toutes d'une beauté remarquable. C'était plutôt à l'air de décence et de dignité qui dominait en leurs personnes qu'on eût pu deviner leur descendance, qu'à la ressemblance physique et à l'analogie du teint. Ces jeunes vierges étaient presque blanches, tandis que le vénérable Tahoua-Tini, avec sa peau tatouée, ne ressemblait pas mal à un Mozambique ou à un Malgache. Leurs vêtemens consistaient, comme ceux des Nouka-Hiviennes que j'avais déjà vues, en robes et en bandeaux d'étoffes blanches, disposés gracieusement autour de leur corps ou encadrant leurs délicieuses figures.

Près de la demeure de Tahoua-Tini était encore un moraï, le plus grand et le plus beau que j'eusse vu. Dans une plate-forme en pierre, entourée d'une haie de pandanus, se trouvait un charnier où l'on jetait les ossemens des victimes humaines, qui, sacrifiées au dieu, avaient pourri sur son autel. En face de ce fourré, dans une auge dont l'une des extrémités, grossièrement sculptée, simulait une tête hideuse, était étendue une de ces victimes, n'offrant déjà plus qu'une masse de chair en décomposition qui laissait à peine distinguer quelques parties de la charpente humaine. La divinité à qui cette offrande était faite se dressait près de là sur son piédestal. Sur la droite s'ouvrait un *toupa-pau*, ou maison de mort, renfermant un cadavre qui infectait l'air, et sur la gauche un autel avec deux idoles. Enfin, çà et là semées sur le pavé, gisaient une foule d'offrandes, des noix de coco, des fruits à pain, des poissons et des morceaux de porc; deux chiens préparés pour être mangés, et qui, dévorés par les mouches, exhalaient une odeur pestilentielle.

Nous quittâmes cet abattoir le cœur soulevé. Comme pour offrir un contraste à ces sacrifices humains, la nature étalait dans ces environs les beautés les plus riantes et les plus solennelles. Au travers de bouquets d'arbres verts et frais, nous voyions tomber du haut du morne la blanche cascade de la falaise : elle descendait par bonds successifs, se perdant à mi-côte dans une roche anfractueuse, ou dans un massif de broussailles; puis dressant ses cascades sur l'arête d'un roc, et fondant ensuite en un seul jet d'une hauteur de 300 pieds, pour se rallier dans un vaste bassin, réservoir de la vallée.

Quelle que fût la beauté de ce spectacle, comme le jour baissait, il fallut reprendre le chemin de notre canot. Nous étions près de la grève, quand un homme nous accosta. C'était un des chefs estimés du pays, distingué par la figure et par les manières, accusant quarante années environ. Cet insulaire nous fit prier poliment de nous arrêter quelques minutes chez lui pour nous y rafraîchir. On servit en effet des noix de coco et d'autres fruits délicieux. Pendant cette espèce de collation, la famille de notre hôte se trouvait là; mais quoiqu'on nous fît le meilleur accueil, quoiqu'il y eût pour tous un plaisir évident à nous recevoir et à nous traiter, je remarquai des signes de douleur et de deuil, des larmes presque sur tous ces visa-

Digitized by Google



3. Chef de Tao-Wati.

3. Jefe de Tao-Vati.



4. Vallon à Nouka-hiva.

4. Valle en Nuka-hiva

Digitized by Google

Digitized by Google

ges. Je ne savais comment expliquer ce combat et ce contraste, quand Morrison nous en donna la clef.

Deux ou trois ans avant notre passage, un navire américain s'était approché de la baie d'Oumi, comme s'il avait eu le désir de communiquer avec les naturels. Prompts à prévenir les étrangers, sept d'entre eux s'étaient jetés dans une pirogue et avaient rejoint au large ce navire en panne. C'était ce que voulait le croiseur. Les sept hommes furent amarinés et hissés sur le pont. On en relâcha d'abord deux qui s'enfuirent avec la pirogue, puis deux autres qui furent précipités dans la mer et se sauvèrent à grand'peine en nageant jusqu'à la côte. Trois furent définitivement gardés à bord. Dans le nombre était un jeune homme de vingt ans, fils unique de notre hôte, source de regrets pour toute cette famille qui nous entourait, pour sa mère, pour sa sœur et pour sa femme. Dans un jour de malheur, à la suite d'un vol indigne, le pauvre jeune homme avait été ravi aux siens. Il se promenait alors sur les mers comme matelot américain, lui élevé sous le toit d'un chef de Nouka-Hiva, destiné à rendre heureux tout ce monde qui le pleurait. A l'aspect d'une douleur si légitime et si vraie, nous fûmes vivement émus ; nous cherchâmes à consoler cette famille par l'espoir que ce fils lui reviendrait ; nous lui promîmes de nous employer pour lui frayer de nouveau le chemin de la patrie, si jamais nous le rencontrions sur les mers.

Ce rapt de baleinier n'est pas du reste un fait isolé et sans analogue. Aujourd'hui encore, quand un capitaine a perdu par la désertion ou la maladie des matelots indispensables à la manœuvre de son navire, il lui arrive d'accoster une terre et de voler des sauvages qu'il dresse, comme il peut, au dur service du bord. Que le malheureux n'y soit point apte, qu'il ne puisse pas se faire à cette vie de fatigue et de privation ; qu'il soit condamné à mourir de nostalgie ou d'épuisement, un mois, deux mois après le rapt, peu importe aux aventuriers. S'il meurt, on le remplace par un autre ; on aura un Nouveau-Zélandais au lieu d'un Nouka-Hivien, ou un Carolin, ou un Papou, ou un insulaire de Taïti ou de Tonga. Par représailles, quelquefois les sauvages volent et enlèvent des matelots européens, et ainsi s'éternisent la violence et le vol, la haine et les rancunes que motivent des outrages antérieurs.

Toutes ces courses en divers sens avaient fini par mettre sur un pied respectable nos ressources alimentaires. Aussi Pendleton résolut il de mettre à la voile le lendemain 24 mars. Il était d'autant plus pressé de le faire, qu'il désirait jeter un pied d'ancre en passant à Tao-Wati, pour un petit travail hydrographique. Tao-Wati était une de ces îles si long-temps nommées *îles Marquises;* groupe que Mindana découvrit le premier, que revit Cook, et que décrivirent Wilson et Fanning.

Le lendemain donc, serrant le vent autant que possible, *l'Oceanic* passa rapidement entre Roua-Houga et Roua-Poua, grâce à une brise maniable d'E. N. E. Le 25 mars, il longeait à une lieue de distance la côte riante de Ohiva-Hoa, et, quelques heures après, nous donnions dans la petite anse que Mindana nomma *Madre de Dios*, et Cook *Resolution*. C'est une simple petite crique sur la côte occidentale de l'île, abritée contre les vents de l'E., mais ouverte à la houle et aux brises de l'O. La saison dans laquelle nous nous trouvions est celle où parfois l'ouragan souffle du N. O. avec la plus soudaine violence. Aussi quelques heures de relâche devaient nous suffire, et encore manquèrent-elles de nous devenir fatales.

La baleinière pourtant se détacha du bord et glissa vers la terre. Comme on le pense, j'étais un des passagers ; on ne faisait jamais rien sans moi. L'embarcation était armée, et Philips la commandait lui-même. Il avait ordre de ne communiquer qu'avec précaution, et de se défier des naturels qui souvent s'étaient montrés hostiles vis-à-vis des Européens. Par-dessus tout Pendleton lui avait recommandé d'en finir lestement, et d'être de retour à bord avant deux heures. On eût dit que l'habile marin pressentait quelque chose. Ce n'était pas que les grains indécis qui tombaient de temps à autre eussent un caractère bien dangereux, mais l'aspect du ciel, des eaux et de la terre, semblait lui révéler quelque sinistre. La rade d'ailleurs, animée d'habitude, était vide de pirogues.

Nous cheminions insoucieux et sans partager cette préoccupation : la baleinière venait d'accoster le rivage dans une petite anse bordée de rochers. La foule des naturels s'était toute groupée sur ce debarcadère. Elle nous entoura dès que nous fûmes sur la plage. Il n'y avait pas à s'y méprendre. C'était le même type que les Nouka-Hiviens, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs, le même idiome. Leurs manières vis-à-vis de nous semblaient bienveillantes et affables. Je vis quelques cases sur la lisière de la grève, toutes semblables à celles que je venais de quitter. Cependant, malgré ces analogies et ce voisinage, l'antipathie la plus

Digitized by Google

grande régnait entre les insulaires de Tao-Wati et ceux de Nouka-Hiva. Quand je parlai à quelques-uns d'entre eux des Taï-Piis, un sentiment de haine féroce se révéla sur leurs figures. « Si, au lieu de blancs, nous avions eu aujourd'hui des Taï-Piis sur ce rivage, disaient-ils, ils seraient déjà massacrés et prêts à être dévorés. » On pouvait craindre toutefois qu'ils ne finissent par nous prendre comme un pis-aller; la réserve qu'ils avaient mise à ne pas risquer leurs pirogues dans la rade semblait un indice de mauvaises intentions. Quand je les interrogeai là-dessus, ils me montrèrent le ciel nébuleux en effet, mais pas assez menaçant pour justifier cette crainte. Pour nous donner plus de défiance encore, on nous prévint qu'un aviron avait été volé, et que l'embarcation allait partir. Il était temps : les naturels, mis en goût par quelques petits larcins, voulaient retenir et confisquer la baleinière. Il fallut les coucher en joue avec des mousquets pour qu'ils vidassent la place. D'un autre côté, *l'Oceanic* venait de tirer un coup de canon en hissant brusquement le pavillon de partance. L'ancre était haute, les huniers se bordaient. Comme l'air était étouffé et la brise nulle, tous les canots du navire avaient pris la remorque, et tiraient lentement le sloop hors du hâvre. A cette vue, les rameurs de la baleinière se précipitèrent sur leurs bancs; nous nous embarquâmes à la hâte, et regagnâmes le large, non sans avoir essuyé une volée de pierres que nous lança la foule des sauvages revenue sur la grève.

Nous rejoignîmes *l'Oceanic* à la hauteur des deux pointes de l'entrée. Quand nous fûmes à portée de voix : « A la touline, la baleinière! » cria Pendleton. Cette longue remorque dura deux heures, au bout desquelles nous étions à un mille de la côte. Quand tout le monde se fut rembarqué et que le sloop eut été orienté en bonne route, je racontai à Pendleton notre petit épisode du matin : « Cette brouille n'était rien, me dit-il; avec quelques mousquets et du canon, on en vient à bout; mais pour d'autres causes, il était temps de sortir de ce trou maudit. Voyez ce ciel, ajoutait-il, voyez le vent qui était à l'E. ce matin et qui s'est hâlé peu à peu au N. E., puis au N. O.; voyez cette houle sourde et longue qui contraste avec la dangereuse accalmie qui règne encore. Avant ce soir, notre passager, il y aura du branlebas dans les eaux de l'Océan; avant ce soir, nous courrons sec de voiles, foi de Pendleton! »

CHAPITRE LIV.

NOUKA-HIVA. — GÉOGRAPHIE. — HABITANS ET PRODUCTIONS.

Personne n'a cherché à contester à l'Espagnol Mindana la découverte de l'archipel de Nouka-Hiva. Expédié en 1595 par le vice-roi du Pérou, Mendoce, pour compléter la reconnaissance du groupe Salomon, qu'il avait découvert dans un précédent voyage, il tomba sur celui de Nouka-Hiva, et attérit sur l'une de ses îles, on ne saurait préciser laquelle, où il ne s'arrêta que quelques heures. Passant outre, il essaya vainement d'accoster Ohiva-Hoa, dont les insulaires paraissaient désirer sa visite, et finit par mouiller le 25 juillet (jour de la Saint-Jacques) dans la rade de Tao-Wati. Là une chaloupe bien armée cingla vers le rivage, et les hommes qui la montaient prirent terre au son du tambour. Les premiers momens furent assez tranquilles; des femmes charmantes et accortes vinrent étaler leurs grâces auprès des Espagnols, et la journée eût bien fini sans quelques vols qu'il fallut venger à coups de fusils. La paix sembla rétablie le lendemain; mais elle dura peu. Après une messe célébrée en plein air, avec pompe, au milieu du hameau sauvage, messe à laquelle assistèrent le commandant et sa femme, et que les naturels parurent suivre avec plus de respect encore que de curiosité; après cette messe et quelques échanges opérés dans le meilleur accord, on pouvait croire que la paix était scellée, quand une querelle brusque survint tout-à-coup et força les Espagnols à faire usage de leurs armes contre les sauvages lançant des pierres. Ce combat inégal servit du moins à donner aux insulaires la conviction de leur faiblesse. Cette mort prompte et inexplicable comme la foudre, ce bruit des armes, cette supériorité de moyens de défense et d'attaque, leur firent demander la paix et se soumettre sans réserve. Dès ce moment, l'accord régna et se maintint. Ces îles étaient alors ce qu'elles sont aujourd'hui; mœurs, coutumes, vêtemens, rien n'y a changé. Mindana les quitta le 9 août, dotant celles qu'il vit successivement des noms de *la Dominica*, *Santa-Cristina*, *San-Pedro* et *la Magdalena*, et appelant le groupe entier *Marquesas de Mendoça*, à l'intention de l'épouse du gouverneur du Pérou.

Depuis, nul Européen ne semble avoir revu ces îles avant le second voyage de Cook. En avril 1774, ce navigateur reconnut et ajouta à la nomenclature de Mindana la petite île de Fatougou; puis il vint mouiller à Tao-Wati, où il resta trois ou quatre jours. Il fallut encore com

Digitized by Google

mencer avec les naturels par les voies violentes, afin d'obtenir la bonne harmonie. Quand elle fut assurée, Cook se livra à ses travaux hydrographiques, tandis que les naturalistes Forster et Sparmann étudiaient les mœurs de la contrée. Toutefois, rien ne fit soupçonner à ces derniers le penchant des naturels pour l'anthropophagie, penchant bien constaté depuis. Le séjour de Cook fut marqué par la visite que lui fit à bord un chef nommé Honou, qui se disait roi de toute l'île. Revêtu de son grand costume, il avait un manteau en étoffe papyriforme, une espèce de diadême, un hausse-col, de larges pendans d'oreilles et de nombreuses touffes de cheveux humains (Pl. XLII — 3). Malgré son titre d'*hekaïki*, les naturels ne paraissaient pas faire grand cas de lui.

Ensuite vint l'Américain Ingraham, de Boston, qui, en mai 1791, compléta le premier la reconnaissance du groupe par la découverte des îles Roua-Poua, Roua-Houga, Motoua-Iti, Hiaou et Fatouhou. Ingraham enleva cet honneur à notre compatriote Marchand, qui mouilla dans les mêmes parages un mois plus tard, et refit la même besogne, en donnant à ces îles des noms de son choix et de son goût, comme l'avait fait l'Américain. Marchand stationna huit jours au mouillage de *Madre de Dios* sur Tao-Wati; il y eut quelques relations amicales avec le chef de l'île nommé Otou, dont l'autorité ne semblait guère plus imposante et plus respectée que celle du Honou de Cook. Il paraît que les compagnons de Marchand furent les premiers à exploiter en grand les complaisances des femmes de l'île. Ce capitaine raconte que la chose devint abusive à tel point qu'il fallut interdire ces rapports. Des pères, des mères, venaient offrir aux matelots des enfans de neuf à dix ans en échange de quelques verroteries.

Un an après, en 1792, le lieutenant Hergest, chargé de vivres pour la division de Vancouver, toucha au port de *Madre de Dios*. Quelques coups de fusil ouvrirent les relations et les consolidèrent. Hergest vit aussi, nomma aussi les îles septentrionales, ignorant que deux marins, l'un Américain, l'autre Français, les avaient vues et nommées l'année précédente.

Vers cette époque, sans doute, l'archipel fut fréquemment et régulièrement visité par les baleiniers. L'un d'eux y laissa l'Américain Roberts qui, mêlé aux insulaires, séjourna quatre mois à Tao-Wati.

Rien d'important ne se passa depuis sur ces îles jusqu'à l'arrivée du *Duff*, navire chargé du soin pieux de semer des missionnaires dans tous les groupes de la Polynésie. Le capitaine Wilson commandait ce navire. Ayant mouillé le 5 juin 1797 dans la baie de *Madre de Dios*, il prit terre pour raisonner. L'île Tao-Wati était alors gouvernée par Tenaï, fils du Honou de Cook, auquel il avait succédé, et ce digne chef montra les dispositions les plus bienveillantes et les plus paisibles. Il déclara qu'il accepterait les missionnaires pour ses hôtes. Des deux apôtres que l'on destinait à l'île, l'un, nommé Crook, débarqua sur-le-champ et sans crainte; l'autre, nommé Harris, hésita, resta quinze jours à bord, puis enfin se hasarda à descendre le 20 juin. On le croyait naturalisé, comme son collègue, quand on apprit le 24, à bord du *Duff*, que le missionnaire avait paru sur la grève avec son coffre à effets, appelant un canot; que là, au moment où il cherchait à se faire entendre du navire assez éloigné de la plage, les naturels l'avaient environné et lui avaient enlevé son coffre, et qu'alors, effrayé de se voir à la merci de ces voleurs, le pauvre missionnaire avait gagné les bois. Après une longue recherche, on l'y trouva, à demi-fou, dans un état déplorable. Voici ce qu'on sut depuis de la cause de cet accident.

Le chef Tenaï, son hôte et celui de Crook, ayant été obligé de faire une course dans l'intérieur de l'île, avait proposé aux deux missionnaires de l'accompagner. Crook avait consenti, Harris avait préféré ne pas perdre de vue et le hâvre et le *Duff*. Alors cet excellent chef, voulant que l'Européen laissé au logis y eût toutes les joies possibles, lui abandonna sa femme, en le priant de le remplacer auprès d'elle. Le missionnaire ne répondit à cette complaisance que par un mouvement d'horreur; mais l'épouse du chef prit la cession au sérieux, et persécuta Harris de ses avances. Celui-ci eut beau dire que la loi divine lui interdisait les relations charnelles, elle ne se paya pas de cette raison, et en vint à suspecter le sexe du missionnaire. Curieuse comme toutes les femmes, elle communiqua son doute à ses compagnes, et ce fut à la suite d'une surprise nocturne, où Harris fut l'objet d'une singulière vérification, que le pauvre missionnaire s'échappa vers le rivage, renonçant, disait-il, à convertir désormais ces créatures effrontées.

A son retour avec Tenaï, Crook, instruit de la scène qui s'était passée, n'en persista pas moins dans son premier dessein. Il laissa partir *le Duff*, qui mit à la voile le 27 juin. Sa mission d'évangéliste eut peu de succès; mais il demeura tranquille, heureux, aimé des naturels, jusqu'à

Digitized by Google

l'arrivée d'un Italien, qu'un navire jeta à la côte avec un fusil et quelques balles. Bientôt cet homme, doué de souplesse et de ruse, se mit bien avant dans l'amitié des insulaires; il marcha en guerre avec eux, les aida avec son arme plus meurtrière que celles de l'ennemi, les poussa vers la conquête et vers l'agrandissement de leur territoire. Au lieu de se rapprocher du missionnaire, il devint son antagoniste. Crook prêchait la paix, il prêcha la bataille. Il fit si bien qu'il réussit à rendre l'Américain suspect aux insulaires. Sans l'assistance d'un chef puissant, le missionnaire eût été égorgé et dévoré.

Ce chef, premier guerrier de l'armée, soutint jusqu'au bout un protégé qu'il aimait. Grâce à lui, Crook put gagner dans une pirogue un navire américain, *Betzy*, capitaine Fanning, qui se présenta à la tête de *Madre de Dios*. Le capitaine Fanning écouta avec intérêt le récit du missionnaire, et, sur ses conseils, il renonça au projet d'aborder à Tao-Wati, désormais livrée au mauvais génie de cet Italien. Il passa à Roua-Pona, puis vint mouiller sur Nouka-Hiva, dans la baie de Taïo-Hae. Là régnait le jeune prince Païi-Rorou, sous la tutelle de son oncle Touhoure-Bouha. On communiqua avec la terre, et Crook fut tellement satisfait du pays et de ses habitans qu'il se décida à rester pour y prêcher l'Évangile. Sa mission n'y fut pas toutefois plus heureuse qu'à Tao-Wati : peu de mois après, il profita d'une occasion pour gagner Taïti, terre de propagande et de prosélytisme.

Quand Krusenstern mouilla à son tour, en 1804, dans la baie de Taïo-Hae, deux aventuriers européens y exerçaient une grande influence. L'un était un Anglais, ce Roberts que nous avons vu débarquer à Tao-Wati, et qui depuis sept ou huit ans habitait Nouka-Hiva; l'autre un Français, Joseph Cabri, fixé aussi sur l'île depuis un bon nombre d'années. Tous deux sans mœurs et sans culture, ces hommes s'abrutirent avec les sauvages au lieu de leur donner quelques teintes de civilisation. Ils se laissèrent tatouer; ils se firent leurs auxiliaires dans les batailles, et Joseph Cabri devint un grand guerrier. Seulement il ne put jamais se résoudre à manger de la chair humaine. Il échangeait toujours un prisonnier contre un cochon.

Au temps de Krusenstern, le chef principal des Taiis était Keata-Nouï, guerrier de quarante-cinq ans, de fort bonne mine, et tatoué des pieds à la tête. Le navigateur russe constata que l'autorité de ce roi était fort limitée, fait identique avec ce qu'avaient observé Cook et les autres navigateurs : c'était une autorité patriarcale, respectée seulement dans le tabou attaché à la personne et à la maison du chef. Krusenstern du reste eut, grâce à Roberts et à Cabri, la facilité de tout vérifier avec quelque détail; il constata le fait d'anthropophagie qui avait échappé à ses devanciers; il étudia les mœurs, les lois, l'organisation des tribus, leurs rapports entre elles, leurs alliances et leurs guerres.

De tous ces faits observés alors, un seul n'a pas été vérifié depuis: c'est celui qui parle d'une fonction importante dans la maison royale, que Krusenstern appelle charge d'*allumeur du feu* du roi. Ce personnage ne quitte pas le prince tant qu'il reste dans sa résidence; mais, quand le souverain vient à s'absenter, il fait de cet homme ce que le chef Tenaï voulait faire du missionnaire Harris, il le prépose au service de la reine comme surveillant et comme possesseur. Du temps de Krusenstern, cette espèce d'*alter ego*, ce substitut de la couche royale, était un Milon nouka-hivien, un insulaire aux formes athlétiques.

Nous voici arrivés à l'époque où le célèbre Porter fit de ces îles l'entrepôt temporaire de ses prises. Porter est un des capitaines américains qui firent le plus de mal aux Anglais dans la courte guerre de 1813. Il mouilla le 25 octobre avec sa flottille sur cette baie de Taïo-Hae, qu'il appela baie de Comptroller. Il y trouva plusieurs de ses compatriotes cherchant à y faire une cargaison de bois de sandal, et un Anglais nommé Wilson, naturalisé parmi ces sauvages.

Dans ce temps Keata-Nouï régnait encore sur les Taiis. Vieilli par l'usage du kava, ce n'était plus ce chef vigoureux qu'avait connu Krusenstern; il touchait à la décrépitude. En guerre avec les Hapas, il se défendait mal contre eux; il allait céder quand Porter parut. Keata-Nouï l'implora comme auxiliaire. Porter voulut d'abord rester neutre; mais les Hapas répondirent si insolemment à des ouvertures qu'il leur fit, qu'il se décida à les soumettre, sinon dans l'intérêt de Keata-Nouï, du moins dans le sien. La guerre commença. On monta alors à force de bras un canon sur le haut d'un morne, on battit en brèche la forteresse des Hapas, on la prit, on amena la tribu à résipiscence, on la fit passer par un traité onéreux et par un tribut hebdomadaire de cochons destinés à Porter. C'était le prix légitime des services rendus dans cette guerre où quarante Américains avaient figuré.

Bientôt les peuplades environnantes suivirent l'exemple des Hapas; elles se déclarèrent toutes

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Morui à Nouka-hiva.



2. Massues, Hausse-col, Bandeau & Eventail de Nouka-hiva.

2. Mazas, Colas, Venda y Abanico de Nuka-hiva.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

tributaires de Porter, à l'exception des deux plus puissantes, celle des Taï-Piis et celle des Hati-akou-Touoho. Celles-là déclarèrent formellement qu'elles resteraient indépendantes du patronage étranger.

Porter ne crut pas que l'heure fût encore venue de réduire les tribus réfractaires. Il chercha à s'établir auparavant, de telle sorte que leur soumission devînt immanquable et facile. Les naturels parmi lesquels il vivait le servirent de leur mieux; ils allèrent jusqu'à bâtir pour les Européens un joli petit village, que Porter appela Madisonville; et plus tard la guerre déclarée contre les Hapas ayant nécessité des précautions défensives, les mêmes hommes se prêtèrent à construire sur leur territoire une forteresse qui prit le nom de *fort Madison*. Le 19 novembre, quand cet ouvrage informe fut terminé, Porter crut devoir prendre possession de Nouka-Hiva, au nom et pour le compte des États-Unis Quoique deux tribus fussent encore insoumises, il étendit cet acte à toute l'île, et le proclama par la pièce qui suit, pièce mêlée de boursoufflure espagnole et de logique américaine:

« Les présentes ont pour but de faire connaître à l'univers que moi, David Porter, capitaine de navire au service des États-Unis d'Amérique, et commandant la frégate *l'Essex*, ai, au nom desdits États-Unis, pris possession de l'île nommée par les naturels Nooheevah, généralement connue sous le nom d'*île de sir Henry Martin*, mais actuellement appelée *île de Madison;* qu'à la prière et avec l'assistance des tribus alliées de la vallée de Tieu-Hoï, ainsi que des tribus des montagnes, que nous avons domptées et rendues tributaires de notre pavillon, j'ai fait bâtir le village de Madison, consistant en six belles maisons, une corderie, une boulangerie, et autres dépendances; que, pour la défense de ce village et pour la protection des naturels alliés, j'ai construit un fort susceptible de recevoir seize canons, où j'en ai placé quatre, et que j'ai nommé fort Madison.

» Nos droits sur ces îles, basés sur une priorité évidente de découverte, de conquête et d'occupation, ne sauraient être contestés. En outre, les insulaires, pour obtenir de notre part une protection qui leur était si nécessaire, ont désiré être admis dans la grande famille américaine, dont le gouvernement républicain a beaucoup d'analogie avec le leur. C'est pourquoi, désirant contribuer à leur intérêt et à leur félicité, et rendre en même temps nos droits incontestables touchant la propriété d'une île fort importante sous une foule de rapports, j'ai pris sur mon compte de leur promettre qu'ils seraient adoptés par les États-Unis, que notre chef serait leur chef; de leur côté, ils m'ont affirmé que, parmi leurs frères américains, ceux qui les visiteraient seraient à l'avenir accueillis avec amitié et hospitalité; qu'ils leur fourniraient avec abondance toutes les provisions qui se trouvent dans l'île; qu'ils leur prêteraient leur aide contre tous leurs ennemis, et qu'ils empêcheraient, autant que cela dépendrait d'eux, les sujets de la Grande-Bretagne d'aborder sur leur île jusqu'à ce que la paix eût été conclue entre les deux peuples.

» Durant notre séjour en cette île, de riches présens nous ont été offerts par toutes les tribus; voici la liste de celles-ci:

» Six tribus dans la vallée de Tieu-Hoï appelées les Taechs, savoir: les Hoattas, les Maouhs, les Hounecahs, les Pakeuhs, les Hekuahs, les Harrous;

» Six tribus de Hapas, savoir: les Niekees, les Tattierows, les Paehas, les Keekahs, les Tekaahs, les Mullawhoas;

» Trois tribus de Mamatouahs: les Maamatouahs, les Tioahs, les Cahahas;

» Deux tribus de Attatokahs: les Takeeahs, les Paheutahs;

» Une tribu des Neekees;

» Douze tribus des Typees: les Poheguahs, les Naegouahs, les Attagiyas, les Cahunukohas, les Tomaraheenahs, les Tieheymahues, les Mooaeckas, les Aterhows, les Attestapwyhunahs, les Attehacoës, les Attetomohoys, et les Atta-ka-kaha-neuahs;

» Lesquelles ont témoigné pour la plupart le désir d'être placées sous notre protection, et nous ont semblé disposées à obtenir, à quelque prix que ce fût, une alliance qui leur promet une si grande utilité.

» En conséquence de ces motifs, et aussi pour que la possession de cette île ne puisse nous être disputée par la suite, dans une bouteille enterrée au pied du fort Madison, j'ai déposé une copie de la présente déclaration, et en outre plusieurs pièces de monnaie au coin des États-Unis.

» En témoignage de quoi, j'ai apposé ma signature.

» DAVID PORTER. »

» 19 novembre 1813.

Comme on le voit, la prise de possession englobait toutes les tribus de l'île, quoique les Taï-Piis et leurs alliés ne fussent pas soumis. A une première sommation de Porter pour qu'ils

Digitized by Google

se reconnussent tributaires, ils avaient répondu que cette demande était une dérision; qu'ils n'avaient aucune raison pour désirer l'amitié des blancs, et que, dès le moment qu'il s'agissait d'obtenir par violence une taxe de cochons et de fruits, ce n'était pas avec des paroles qu'il fallait venir, mais avec des armes. A une seconde ouverture faite par le roi Keata-Nouï, l'allié de Porter, et appuyée par son fils en personne, les Taï-Piis avaient fait une réponse plus fière et bien plus insultante: « Les habitans de la vallée Tiou-Hoï et leur roi Keata-Nouï sont des lâches, disaient-ils; les Hapas ont été battus parce qu'eux aussi ont été des lâches. Quant à Porter et à ses compagnons, ce sont des lézards blancs qui tomberont à la première fatigue, qui ne pourront ni gravir les montagnes, ni supporter le manque d'eau, ni même porter des armes. Et pourtant ce sont ces ennemis qui défient les Taï-Piis, si souvent vainqueurs, et à qui leur dieu a promis toujours la victoire! Qu'ils viennent, ces lézards blancs; nous les défions; qu'ils viennent, nous ne craignons pas leurs *bouhis* (fusils) bons tout au plus pour effrayer des lâches comme les Taiis, les Hapas et les Shoumis. »

Cet arrogant défi rendait la guerre inévitable: elle éclata. Le 3 novembre, Porter parut dans la baie des Taï-Piis avec une de ses corvettes, cinq chaloupes et dix pirogues de guerre. Ses alliés montaient à cinq mille hommes. Le brave marin débarqua lui-même avec trente-cinq soldats armés de mousquets, et marcha contre les Taï-Piis. Malgré la vigueur de l'attaque, ces derniers se défendirent avec un acharnement tel, que les Américains furent obligés de se rembarquer sans avoir pu réaliser aucun avantage.

L'insolence de la tribu rebelle s'en étant accrue, il fallut revenir à la charge avec un renfort. Cette fois deux cents fusiliers américains se mêlèrent de la lutte qui fut longue et sanglante. Les armes à feu l'emportèrent à la fin: le village des malheureux Taï-Piis fut saccagé, pillé et incendié. Réduits par cette terrible leçon, ils demandèrent la paix, et ne l'obtinrent qu'à des conditions fort onéreuses. On stipula une rançon de guerre de quatre cents cochons, puis un tribut annuel proportionné à celui qu'avaient consenti les autres tribus de l'île.

Dès ce jour Nouka-Hiva fut entièrement soumise au capitaine américain. Il aurait pu y régner tranquille et puissant; mais la souveraineté d'une île polynésienne n'était qu'un incident pour le brave marin. Le 10 décembre, ses opérations terminées, il remit à la voile, emmenant ses navires de guerre, et ne laissant à Nouka-Hiva que trois de ses prises amarrées sous le fort, et confiées à la garde du lieutenant Gamble, chef de vingt-deux hommes. Cet officier vit bientôt combien sa position était difficile: travaillés par un Anglais nommé Wilson, naturalisé dans l'île, les naturels changèrent bientôt de manières vis-à-vis des Américains. Non-seulement ils cessèrent de payer le tribut, mais ils molestèrent leurs hôtes, et allèrent jusqu'à menacer leurs navires. D'un autre côté, l'insubordination éclata parmi les blancs eux-mêmes, et l'autorité du lieutenant Gamble fut souvent compromise et menacée. Enfin, après un mois d'intermittences semblables, la révolte éclata de la façon la plus sérieuse; les officiers chargés de fers furent jetés dans la cale d'un des navires, après quoi, hissant le pavillon anglais, les mutins appareillèrent. Hors de la baie on détacha du bord une mauvaise chaloupe dans laquelle on mit les officiers qui eurent la plus grande peine à regagner le mouillage. Gamble avait encore à ses ordres deux navires et dix hommes restés fidèles. Réduit à ces forces, il battit les naturels; puis, voyant qu'ils allaient revenir en nombre, il brûla un bâtiment, s'embarqua sur l'autre avec sa petite troupe, et parvint à regagner les îles Hawaii, où il fut capturé par une corvette anglaise. Quelques Américains qui restaient encore dans le fort de Madison furent égorgés après le départ de Gamble. Ce fut l'Anglais Wilson qui conseilla et dirigea ce massacre. Un seul homme parvint à gagner les montagnes, où il fut sauvé par un vieux chef du pays. Ainsi finit d'une manière misérable et sanglante l'expédition de Porter, commencée sous d'aussi rians auspices. Le fait principal, qu'elle avait fondé l'unité du gouvernement de l'île, paraît du reste lui avoir survécu. Le vieux Keata-Nouï demeura chef suprême de Nouka-Hiva, et son fils Mouana conserva le titre nominal de cette souveraineté. Les chefs des tribus ne s'en font pas moins la guerre comme autrefois, mais sans nier pourtant une suprématie qu'ils ne respectent guère.

Depuis Porter, peu de faits saillans se passèrent à Nouka-Hiva. Le lieutenant américain Paulding du navire *le Dolfin* ayant mouillé, en 1825, dans la baie d'Oumi, n'eut qu'à se louer des naturels. En 1829, le missionnaire Stewart parcourut toute cette côte sur le vaisseau de guerre américain *le Vincennes*, et en traça, à son retour, un tableau plein de vérité et d'intérêt. Le capitaine du *Vincennes* eut à intervenir

Digitized by Google

dans les affaires du pays qu'agitait alors l'intrônisation du jeune Mouana. La crainte des Européens donna gain de cause au roi mineur contre les dissidens. Enfin, au mois de mars 1830, le capitaine anglais Waldegrave, du navire *Seringapatnam*, parut à Nouka-Hiva et n'y recueillit que des documens décousus et sans importance.

Telle est l'histoire de Nouka-Hiva depuis sa découverte; voici maintenant sa géographie.

L'archipel de Nouka-Hiva, compris entre le 8° et le 10° de lat. S. et le 140° et 142° de long., à l'ouest de Paris, occupe un espace de soixante lieues marines environ du N. N. O. au S. S. E. sur une largeur d'à peu près quinze lieues. Il se compose d'une douzaine d'îles, dont trois seulement ont une certaine étendue; toutes les autres ne sont que des îlots ou rochers. Ces terres se présentent dans l'ordre suivant en venant par le sud.

Otahi-Hoa ou Fetou-Hiva, la même qui fut nommée par Mindana *Santa-Magdalena*, est une petite île de quinze ou vingt milles de circuit, mais haute et populeuse. La carte de Stewart mentionne un petit îlot dans le S. E., sous le nom de Motou-Nao.

A dix lieues environ au nord paraît Motane, autre île élevée, longue de cinq ou six milles, mais étroite, haute et faiblement peuplée. C'est le *San-Pedro* de Mindana. Quelques cartes indiquent un grand banc au sud de l'île.

A l'ouest, et séparée par un canal de quelques milles, vient l'île de Tao-Wati, suivant Krusenstern. C'est la *Santa-Cristina* de Mindana, la *Tahou-Ata* de Stewart, la *Wat-Tao* de Marchand et de plusieurs autres. Quoiqu'elle n'ait guère plus de vingt-cinq à trente milles de circuit, elle est occupée par des tribus nombreuses et puissantes.

Près des deux îles précédentes et au nord se trouve Ohiva-Hoa, la *Dominica* de Mindana, avec vingt-quatre milles de territoire de l'est à l'ouest, sur une largeur variable de six à dix milles. Peu visitée par les navigateurs, Ohiva-Hoa paraît avoir moins de population que Tao-Wati, malgré la différence d'étendue de ces deux îles. On estime les habitans de cette dernière à 7,000 environ.

A six ou sept lieues au N. E. de la précédente se voit Fetougou, l'île Hood de Cook, îlot élevé, mais peu connu, de huit à dix milles de circuit. L'île Roua-Poua gît vingt-deux lieues à l'ouest de Fetougou. C'est *l'île Adam* d'Ingraham, *la Trevanion* d'Hergest, la *Jefferson* de Roberts, et la *Marchand* de Marchand. Haute et peuplée, cette île a vingt milles de circuit. Quelques écueils l'accompagnent, et dans le nombre il faut citer un îlot à deux milles dans le sud qu'Ingraham nomma Lincoln.

A vingt milles au nord de la précédente se révèle la reine de l'archipel, la riante et belle Nouka-Hiva, nom que lui donna Krusenstern, et que les géographes modernes ont adopté. Ce nom avait été successivement altéré en Noukou-Hiva, Noggahiva, Nouhahiva, Nouhiva, suivant l'orthographe des navigateurs. Elle était en outre la *Federal Island* d'Ingraham, la *Baux* de Marchand, la *Henry Martin* d'Hergest, enfin l'*Adam's Island* de Roberts. Elle a dix-sept milles de l'est à l'ouest sur dix milles du nord au sud. Sa population paraît devoir être estimée à 15,000 habitans, divisés en tribus.

L'île de Roua-Houga, située à dix-huit milles à l'est de Nouka-Hiva, haute et peuplée, peut avoir de dix-huit à vingt milles de circuit. Ingraham la nomma *Washington*, Hergest *Riou*, et Roberts *Massachusets*. Elle a été peu fréquentée jusqu'ici.

Au N. O. de Nouka-Hiva, et à dix lieues environ, gisent les deux petites îles inhabitées de Motou-Iti, fréquentées par les pêcheurs indigènes. Ingraham les avait nommées *Francklin Island*, et Roberts *Blake Island*.

Enfin, au nord, l'archipel se termine par les deux îles hautes et inhabitées de Hiaou et de Fatouhou, occupant une étendue de dix ou douze milles du S. O. au N. E., et accompagnées de quelques roches. Sur la carte de Stewart, elles portent les noms de *Teoau* et *Hetou-Taa*. Ingraham les nomma *Knox* et *Hanack*, Marchand *Masse* et *Chanal*, Roberts *Freementle* et *Langdon*, enfin Hergest *Roberts Island*. Désertes, elles sont visitées de temps à autre par les Nouka-Hiviens qui vont y chercher des cocos et des plumes d'oiseaux pour leurs parures.

Les peuples qui occupent les îles que l'on vient de décrire avaient, comme tous les peuples polynésiens, des traditions anciennes et confuses. L'une d'elles disait que Oataïa, et sa femme Ana-Nouna, arrivèrent un jour de l'île Veveo, située sous le vent, et apportèrent l'arbre à pain, la canne à sucre, et plusieurs autres plantes. Ils eurent, ajoutait la chronique, quarante enfans, qui, établis sur divers points de l'archipel, s'y multiplièrent d'une façon prodigieuse. Keata-Nouï, roi à l'époque de Krusenstern, descendait en ligne droite de Oataïa, le découvreur et le premier chef de l'île.

Cette tradition d'origine n'était pas la seule.

Digitized by Google

Une autre disait que, vingt générations auparavant, le dieu Haii avait apporté dans cet archipel des cochons et de la volaille. Il se montra vers la partie orientale de l'île, dans la baie Hata-Outoua, y creusa une source pour avoir de l'eau, et se reposa sous un arbre qu'on nomma *haii*, et qui dès-lors fut tabou. On ne sait rien de plus de ce dieu. Seulement, comme les naturels avaient donné au cochon le nom de *Pouarka*, on pourrait supposer que ce Haii était un navigateur espagnol du seizième siècle.

Ce fut encore un dieu nommé Teo, qui leur apporta le cocotier de l'île Outoupou, il y a long-temps de cela. Du reste, la conviction s'était accréditée parmi les insulaires que d'autres îles existaient à certaine distance des leurs. Ce fait leur avait été révélé par leurs dieux. A diverses reprises, ils essayèrent d'aller à la découverte avec leurs pirogues, et le grand-père de Keata-Nouï partit un jour ainsi pour ne plus revenir. Deux ans avant Porter, un chef de tribu, Temaha-Taïpi, craignant le sort de la guerre, avait fait préparer plusieurs grandes doubles pirogues, se confiant en cas de revers à cette flottille pour le porter lui et sa peuplade sur des îles inconnues. Les hostilités finies, on retira les embarcations à terre, et on les plaça sous des hangars pour en user dans une éventualité analogue.

Wilson, cet Anglais que Porter trouva établi à Nouka-Hiva, rendit compte de ce fait que, durant son séjour, plus de huit cents insulaires étaient partis dans leurs pirogues pour aller à la découverte de terres éloignées. Pas un seul n'était revenu, si ce n'est l'équipage d'une pirogue qui, ne voulant pas pousser plus loin, resta quelque temps à Hiaou, et en fut ramené par les chasseurs de phaétons.

Ces migrations étaient une manie à laquelle les tahouas (prêtres) ne semblaient pas rester étrangers. Quatre jours après le départ des pirogues, lancées ainsi à l'aventure, les tahouas se glissaient en cachette dans les cases de la tribu décimée par l'aventureuse expédition, et là d'une voix perçante ils annonçaient à leurs compagnons restés sur les lieux, que les voyageurs venaient d'aborder à une île fertile en cochons, volaille, forêts d'arbres à pain, cocotiers et autres ressources précieuses; puis, montrant du doigt la terre promise, ils invitaient les autres à les aller rejoindre. Sur la foi de ces révélations, d'autres partaient, se confiant aux flots sur de frêles barques. Sans doute, dans le nombre, quelques-unes ont abordé aux îles de l'Océanie, les ont peuplées, les ont exploitées; mais combien de malheureux ont péri dans ces traversées hasardeuses; combien de victimes de la faim, de la soif et de la tempête, ont trouvé la mort, au lieu du pays de leurs rêves.

De tous les navigateurs anciens et modernes, le capitaine Waldegrave est le seul qui n'ait pas loué l'extérieur et le physique des insulaires. Les autres s'accordent à les placer au premier rang dans la race polynésienne, les femmes surtout, dont Krusenstern lui-même, auteur peu enthousiaste, fait le plus gracieux portrait. Dissolues et coquettes, elles ont les qualités de ces deux défauts : la grâce, le soin de leurs personnes. Elles ont, suivant cet auteur, le visage plutôt rond qu'ovale, les yeux grands et expressifs, les dents magnifiques, les cheveux naturellement bouclés, enfin le teint plus clair que dans les autres archipels polynésiens (Pl. LXII — 1). Il faut ajouter que leur taille est sans harmonie, et que leurs pieds manquent de grâce.

Suivant Porter, qui a eu le temps et l'occasion de les observer, les hommes sont braves, généreux, probes, affables, fins, spirituels et intelligens. La crainte que le capitaine américain inspirait à ces peuplades était sans doute pour quelque chose dans ces beaux dehors; car l'anthropophagie implique toujours des appétits sanguinaires que la frayeur modifiait alors, mais qui devaient prendre leur revanche à l'occasion. La passion du vol, indélébile chez les Océaniens, n'était aussi que comprimée. La figure des naturels ne manque ni d'expression ni de régularité; la variété de leurs coiffures, leurs tatouages si divers, leurs vêtemens et leurs joyaux leur donnent un aspect curieux et étrange au premier abord (Pl. LXI — 4) : costumés pour la guerre, avec leurs hausse-cols, leurs bandeaux, leurs casques de plumes; ou bien parés pour la danse et maniant leur éventail papyriforme avec l'adresse d'une Espagnole, ils ont toujours un caractère plus naïf, plus sauvage, plus primitif que les habitans demi-civilisés d'Hawaii (Pl. LXIII — 2).

Ces naturels sont sujets à une foule de maladies, les affections du poumon et du foie, l'hydropisie, qu'ils attribuent à des fruits tabouës outre mesure; aux rhumatismes, et à une sorte de lèpre qui rend les membres difformes. Les éruptions cutanées, les abcès, les ophtalmies, sont des infirmités communes dans l'archipel. L'ophtalmie est regardée par eux comme le résultat d'un sortilége. C'est un ennemi qui s'est procuré un peu de votre salive, l'a enfermée dans un paquet de feuilles, et entourée d'une certaine façon. Si vous ne parvenez pas à trouver

Digitized by Google



Détails d'une Case de 310 pieds de longueur à l'Ile Waihou.

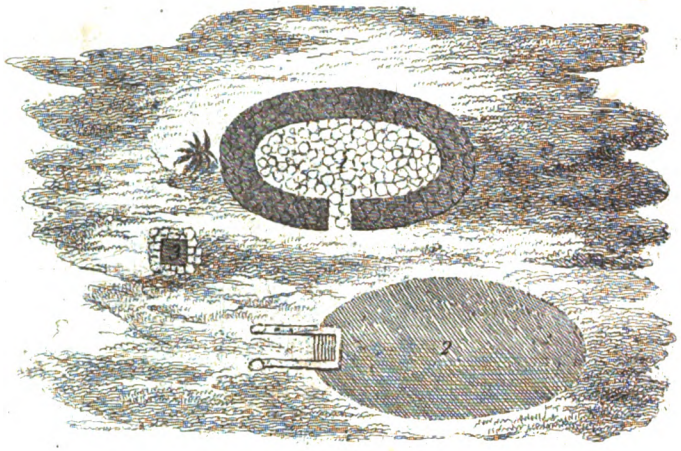
Detalles de una Habitacion de 310 pies de largo en la Isla Vaihu.



Plan.
Plano



Coupe.
Perfil



3. 1. Plan de la Maison de pierre. 2 de la Case souterraine. 3 Four.

3 1. Plano de la Casa de piedra. 2. de la Habitacion subterranea. 3 Horno.



Maison de pierre. Entrée de Case souterraine à Waihou.

Casa de piedra. Entrada de la Habitacion subterranea en Vaihu.

Digitized by Google

Digitized by Google

le paquet pour neutraliser le sortilége, votre vue s'en va peu à peu : vous devenez aveugle.

L'hospitalité, autrefois religieusement et largement pratiquée à Nouka-Hiva, a reçu quelques atteintes dans notre époque moderne, par suite de l'abus qu'en ont fait les Européens. Nouka-Hiva, il faut le dire, n'a fait que perdre au contact des peuples civilisés. Elle y a laissé quelques vertus qui lui étaient propres, sans recevoir rien en échange. Aujourd'hui la violence, l'injustice et l'abus de la force sont beaucoup plus à l'usage des naturels qu'aux temps de la découverte.

L'état d'union et de concorde dans laquelle ils vivaient alors était un fait d'autant plus remarquable, qu'ils ne se trouvaient assujettis à aucun gouvernement direct, à aucunes lois positives. Chaque tribu avait bien son *hekaïki*, son chef héréditaire, mais c'était une autorité patriarcale, que chacun marchandait au besoin, qui variait d'un chef à un autre, et dont l'efficacité tenait moins au rang qu'à l'individu. Parallèlement à l'hekaïki, marchait le *toa* ou premier guerrier, le général d'armée, dont l'autorité puissante sur le champ de bataille était contestable partout ailleurs. Le service militaire lui-même était facultatif et nullement obligatoire.

Le seul pouvoir positif était celui des prêtres, appuyé sur le mystérieux et inviolable tabou. La classe des personnes *tabou* se divise, suivant Stewart, en quatre ordres distincts : les *atouas*, dieux; les *tahouas*, prophètes; les *tahounas*, prêtres; et les *ouhous*, desservans.

Les atouas ou dieux comprennent toute la nomenclature des êtres surnaturels qui forment la théogonie de ces peuples, divinités nombreuses avec des attributions plus nombreuses encore. Leurs personnifications diverses sont les idoles des morais. Après leur mort, les chefs deviennent atouas. Ils mugissent dans la tempête, sifflent dans les vagues, éclatent dans le tonnerre, bruissent dans les feuilles ou dans les ailes des insectes. C'est du paganisme dans l'enfance.

Quelquefois même, de leur vivant, des hommes s'élèvent aux priviléges des atouas. Ces hommes-dieux doivent avoir fait preuve d'une puissance surnaturelle, avoir accompli aux yeux de la foule quelque miracle, quelque conquête sur les élémens : dès-lors, déclarés atouas, ils vivent dans la réclusion et le mystère, répandant la terreur autour de leur sainte demeure. Du reste, ces hommes apothéosés sont très-rares sur l'archipel : chaque île en a un à peine. Le missionnaire Crook en vit un à Tao-Wati en 1797. « C'est un homme très-âgé, dit-il, qui habite depuis sa jeunesse, à Hana-Teiteina, une grande case entourée d'une palissade. Dans cette case est un autel; des poutres de la case et des arbres voisins pendent des carcasses humaines la tête en bas. Nul homme ne peut pénétrer dans cet antre, si ce n'est pour y être immolé. On offre à cet atoua un plus grand nombre de victimes qu'à tout autre dieu. Souvent il s'assied lui-même sur une plate-forme élevée en face de sa maison, et demande deux ou trois victimes à la fois. Il est invoqué sur tous les points de l'île : de tous côtés des offrandes sont réservées pour lui et envoyées à Hana-Teiteina. » Ce privilége d'atoua est quelquefois héréditaire, mais le plus souvent personnel. Il est le fruit de longs artifices et d'épouvantables jongleries.

Après les atouas, viennent les tahouas, classe de prêtres, plus nombreuse, plus accessible, et tout aussi influente; c'est le degré qui conduit au grade d'atouas, et il existe entre eux et ces derniers de perpétuelles connivences. Si les atouas sont des demi-dieux, les tahouas sont des prophètes et des sorciers. Pour agir sur les esprits crédules, ils ont quelques recettes de ventriloquie; ils interrogent et font répondre leur dieu; ils ont deux sons de voix, l'un pour la demande, l'autre pour la réplique; puis, agitant les broussailles avec leurs mains, ils déclarent brusquement que la divinité vient de les enlever par le toit et de les ramener par la porte. Inspirés, convulsionnaires, roulant dans leurs orbites des yeux effroyables, remuant leurs bras dans une pantomime convulsive, courant comme des furieux, puis s'arrêtant d'une façon brusque, ils prophétisent la mort à leurs ennemis, et demandent des victimes humaines pour le dieu dont ils sont possédés.

Les tahouas sont aussi les seuls médecins du pays (la chirurgie étant réservée à une classe de praticiens). Ils sont seuls médecins, car toute affection est un maléfice, et les tahouas ont privilége pour lutter contre les divinités malfaisantes. Quand on les appelle auprès d'un malade, ils cherchent la place du dieu qui les persécute, et quand ils l'ont trouvée, ils la pressent fortement de leur main. Ils tuent ainsi les gens qui ont mérité leur courroux, et ne guérissent pas les autres. Quelquefois ils mettent le patient dans l'eau, et frappent l'eau avec des broussailles.

Après leur mort, les tahouas sont tous atouas; et cette apothéose se fait avec l'accessoire obligé des sacrifices humains. Souvent, pour avoir des sujets pour cette solennité, on est obligé de faire la guerre à une tribu voisine; et la mort d'un

Digitized by Google

tahoua est presque toujours un signal d'hostilité. Les femmes peuvent devenir tahouas, mais avec certaines restrictions, et en nombre bien plus limité que les hommes.

Le grade au-dessous des tahouas est celui des tahounas ou prêtres, classe plus nombreuse encore qui se recrute par le noviciat. Les tahounas sont les desservans en chef des moraïs; ils accomplissent les sacrifices, chantent les hymnes saints, battent le tam-tam du temple, célèbrent les funérailles, pratiquent les opérations chirurgicales, pansent les blessures, font la réduction des os fracturés, et même, dit-on, réalisent, à l'aide d'une dent de requin, l'opération du trépan.

Les tahounas ont un costume particulier, qui consiste en un chapeau de feuilles de cocotier, dont les frondes sont rattachées sous le menton avec une autre branche de cocotier passée autour de leur cou, de manière à former une sorte de collet. Cette marque de distinction ne les quitte presque jamais, et, dans l'exercice de leur ministère, elle est de toute rigueur.

La dernière espèce de personnes *tabou* sont les *ouhous*, ou aides des tahouas dans les sacrifices humains. Ce nom leur a été imposé, parce que personne ne peut prétendre à cet honneur, s'il n'a tué dans le combat un ennemi au moins avec son casse-tête, son *ouhou*. Ces ouhous, dont les fonctions se bornent au service subalterne des temples, ont le droit d'assister aux festins des tahouas et des tahounas, interdits au reste des naturels.

Outre ces distinctions religieuses, il existe des distinctions d'un ordre civil. Ainsi des titres d'honneur, des récompenses alimentaires, sont donnés par les chefs à quiconque se signale par son talent ou par son adresse; à qui excelle dans la fabrication des armes, des instrumens, des parures; à qui fabrique le mieux des pirogues et des cases; même à qui pêche le plus hardiment et le mieux. Ces récompenses remplacent la propriété qui semble héréditaire et inaliénable. Les chefs seuls ou les notables possèdent; le reste exploite pour le compte des chefs.

Les produits principaux du sol sont ceux de toute la Polynésie: le taro, le fruit de l'arbre à pain, les cocos, les bananes, base de la nourriture des insulaires. Les cochons, peu nombreux, sont réservés pour les chefs. La canne à sucre prospère dans l'archipel: elle y atteint jusqu'à 14 pieds de hauteur sur 12 pouces de tour; mais les naturels n'en usent pas autrement qu'en la mâchant et en avalant le jus. Le kava ou infusion du *piper* est aussi la passion des naturels de Nouka-Hiva; mais son abus est moins commun que dans les autres groupes. Ils connaissent encore, sous le nom de *Kava de vie*, une eau minérale d'une saveur piquante, souveraine pour certaines maladies.

Rien ne gêne les jeunes filles jusqu'à l'âge de dix-huit ans; elles sont maîtresses et souvent folles de leur corps; mais à cet âge elles contractent des liaisons plus durables, sans pour cela se croire obligées à une règle de fidélité absolue. Les unions, leurs conséquences, leur validité, n'ont été qu'imparfaitement jugées. Porter parle de l'affection des épouses et des mères pour leurs maris et leurs enfans, tout en racontant les dissolutions effrontées des membres du ménage. Il faut en conclure que le mariage est un acte purement civil chez eux, un accouplement temporaire chez le gros des naturels, une association de simple convenance qui n'engage pas; et que ce lien n'a quelque valeur et quelque force que parmi les chefs et les rois. Ces derniers ne se marient qu'en famille, et souvent à leurs plus proches parentes.

Parfois même ces unions entre les familles des chefs ont les plus importans résultats. Ainsi le fils de Keata-Nouï ayant épousé la fille du chef des Taï-Piis, ennemi constant de sa tribu, et la fiancée étant venue par eau vers son futur, la mer qui sépare les deux vallées fut frappée du tabou, et c'eût été un crime que de verser du sang sur toute cette étendue. Si le prince eût renvoyé sa femme à ses parens, le tabou eût été levé, et la mer ouverte aux pirogues belligérantes. Dans le cas contraire, une paix éternelle devait régner entre les deux tribus; car, même à la mort de la princesse, son esprit devenu atoua perpétuait le tabou sur les hostilités. C'était par suite d'un incident de ce genre, que la tribu de la vallée de Taïo-Hae était à jamais l'alliée d'une autre tribu de l'intérieur. Maou-Daï avait épousé une fille de Keata-Nouï, et ce mariage avait emporté un tabou de concorde perpétuelle.

Le tabou règne en souverain à Nouka-Hiva; il frappe les alimens recherchés, comme les cochons, les tortues, les bonites, les dorades réservées aux classes privilégiées, et ne laisse au reste des insulaires que des alimens communs, comme le fruit de l'arbre à pain, les cocos, les ignames, et les poissons non tabous. Les maisons des personnages tabous ne sont accessibles à aucun individu des autres classes, pas même à leurs propres femmes, qui ont des logemens particuliers. Les individus tabous, en revanche, peuvent aller partout et manger de tout,

Digitized by Google

Ce sont les personnages sacrés par excellence; on ne peut rien placer au-dessus de leur tête, et toute chose qui est trouvée en contravention avec cette loi ne doit plus servir à un usage profane. La vengeance de la personne dont le tabou a été insulté poursuit le violateur jusqu'à ce qu'il meure, et cette crainte du châtiment, autant que les habitudes de l'enfance, en maintient partout la stricte observation.

Si une femme s'oublie jusqu'à passer ou à s'asseoir sur un objet devenu tabou par le contact d'un individu tabouè, cet objet doit être mis hors de l'usage ordinaire, et la femme doit expier son crime par la mort. Si un homme tabou pose ses mains sur une natte à dormir, elle ne doit plus servir de couche, mais on peut en faire un habillement ou une voile de pirogue. Des modifications semblables ont été imaginées pour atténuer les immenses inconvéniens du tabou. Il faut croire aussi, quoique les voyageurs n'en disent rien, qu'il était avec lui des accommodemens. Autrement, à chaque heure, par inadvertance ou par espiéglerie, on se serait exposé à devenir violateur du tabou, c'est-à-dire, suivant la dénomination, *kikino*, et tout *kikino* est destiné à être sacrifié et mangé tôt ou tard. Comme on le voit, c'est une excommunication d'une terrible importance.

Les personnages tabouès avaient aussi leurs charges. A des époques solennelles un rigoureux tabou pesait sur eux; ils devaient s'abstenir de danser, de s'oindre d'huile, de fréquenter leurs femmes, et même d'entrer dans les cases qu'elles habitaient. Ces grands tabous, décrétés à la mort de quelque célèbre tahoua, avaient pour but de désarmer l'esprit du défunt.

Certains endroits étaient constamment tabouès pour le peuple, tels que les lieux où les mets étaient déposés et les salles des festins. « Ces salles, dit Porter, formaient des constructions considérables, exhaussées de six ou huit pieds sur une plate-forme de belles pierres habilement assemblées. Longues parfois de trois cents pieds sur quarante de large, ces salles étaient renfermées dans une enceinte de bâtimens dont l'élégance faisait honneur à ce peuple qui les avait élevés sans le secours du fer ni d'aucun autre métal. La plupart des pierres avaient huit pieds de long sur quatre de large, et autant d'épaisseur. C'était des édifices purement de luxe, nombreux sur l'île, et ne pouvant servir qu'à des réunions solennelles.

Quoiqu'il soit à peu près prouvé que les Nouka-Hiviens dévorent la chair des victimes humaines, aucun voyageur ne les a encore pris sur le fait dans de pareils sacrifices. On ne sait ni comment se font ces immolations, ni comment se distribuent les chairs des patiens. Porter lui-même, qui vécut dans une si grande intimité avec ces sauvages, ne put voir aucun de ces affreux repas. Sans doute on se cacha de lui, parce qu'il avait témoigné sa répugnance pour ces hideuses cérémonies. Ce qu'il aperçut dans les moraïs, en fait de pratiques religieuses, se borna à des chants en l'honneur des dieux, accompagnés de la musique du tam-tam.

D'un autre côté peut-être Krusenstern est-il allé trop loin, quand, sur la simple assertion de deux déserteurs trouvés à Nouka-Hiva, il raconte qu'en temps de famine les hommes tuent les femmes, les enfans et les vieillards, rôtissent leurs chairs, et s'en régalent.

Ce qui est un fait évident, c'est qu'ils aiment à conserver comme trophées les restes de leurs ennemis, les cheveux, les dents, les crânes, qu'ils suspendent dans leurs maisons. Avec les ossemens humains les plus gros, ils fabriquent des harpons qu'ils sculptent fort élégamment; avec les plus petits, ils font des colliers, des manches d'éventail, des hausse-cols, diverses armes pour la guerre (Pl. LXIII — 2), ou bien encore de petites idoles. Ces ornemens, dépouilles des morts, ne se trouvent, du reste, que chez peu d'individus; et beaucoup de chefs indigènes repoussèrent à diverses reprises, devant Porter, la qualification de mangeurs de chair humaine.

Les divertissemens des insulaires ne diffèrent guère de ceux des Hawaiiens. Les chants, la danse, la conversation, le sommeil, voilà ce qui remplit leurs heures libres. Marchand le premier a remarqué qu'ils se servaient d'échasses comme amusement, et que les appuis des pieds étaient grossièrement sculptés.

La musique se borne au seul emploi du tam-tam. Cet instrument, parfois d'une dimension prodigieuse, rend des sons creux et sourds qui animent les naturels et les impressionnent. Leur danse se réduit à sauter sans cesse sur le même endroit, en élevant les mains de temps à autre et remuant rapidement les doigts.

Outre les filets et les lignes, ils ont une manière particulière de prendre le poisson. Ils broient la racine d'une sorte de plante vénéneuse, dont un plongeur va répandre les morceaux au fond de la mer. L'action de cette plante sur les poissons est si soudaine, qu'ils reparaissent au bout de quelques instans demi-morts à la surface de l'eau.

Digitized by Google

Les casse-têtes, les lances et la fronde sont leurs armes de guerre. Ils ont des casse-têtes de cinq pieds de longueur, en bois de casuarina, massifs, pesans et d'un beau poli. Une tête est sculptée à l'une des extrémités. Les lances sont du même bois, longues de dix à douze pieds, d'un pouce d'épaisseur au milieu, et acérées vers les deux bouts. Les frondes sont tressées de bourre de coco et fort bien travaillées.

Le tatouage est poussé dans l'archipel à un haut degré de perfection. Les personnages distingués sont littéralement couverts de figures diverses, et les parties rasées de la tête n'échappent point à ce luxe raffiné. Chez les Nouka-Hiviens, le tatouage ne se limite point, comme à Hawaii, à des dessins d'animaux et à des lignes confuses et diverses; c'est au contraire un ensemble symétrique et harmonieux d'anneaux concentriques, de bandes variées, de figures de tout genre, telles qu'au premier abord les insulaires paraissent couverts d'un justaucorps d'étoffes de toute sorte et de toute forme, ou d'une cotte-de-mailles décorée de ciselures infinies (Pl. LXI — 1). Les hommes des classes inférieures sont moins richement tatoués; quelques-uns ne le sont même pas du tout. Le tatouage n'est permis aux femmes que sur les mains, sur les bras, au lobe de l'oreille et aux lèvres.

La circoncision par incision en longueur est pratiquée dans ces îles. Porter affirme que les hommes sont d'une grande propreté sur leurs personnes : ils se lavent trois fois par jour, et mettent quelque soin dans l'apprêt de leurs vivres et de leur manière de manger. Jamais un insulaire ne goûte à un mets sans l'avoir, auparavant, apprécié par l'odorat.

Les dents de baleine sont l'objet que ces peuples prisent le plus. Voulant gagner les bonnes grâces de Keata-Nouï, Porter le laissa libre de choisir ce qui lui plairait le plus à bord de son navire. Le vieux roi prit quelques dents de baleine qu'on lui avait montrées, les enveloppa dans un coin de son manteau, et pria le capitaine américain de ne dire à personne qu'il possédait une chose d'aussi grande valeur. « Un navire de trois cents tonneaux, ajoute Porter, pourrait se procurer dans ces îles une cargaison entière de bois de sandal au prix de dix grosses dents de baleine. Moyennant ces dix dents, les naturels, nonchalans de leur nature, iraient couper le bois sur les montagnes les plus reculées, le traîneraient jusqu'au bord de la mer et le chargeraient sur le navire. Puis cette cargaison pourrait se vendre un million de dollars sur les marchés de Chine. » Quoiqu'il y ait prodigieusement à rabattre de cette assertion, tant sur le prix des dents de baleine que sur celui du bois de sandal, aujourd'hui cet objet d'échange est encore le plus précieux aux yeux des insulaires; c'est celui contre lequel ils troquent le plus volontiers les objets de ravitaillement d'un navire. Ensuite viennent les fusils et la poudre.

La langue de Nouka-Hiva est encore un dialecte polynésien, plus rapproché du hawaïen que du taïtien. Elle a du reste été jusqu'ici trop peu étudiée, pour qu'on articule quelque chose de précis à ce sujet. La numération est décimale, et les mots qui expriment les dix premiers chiffres cardinaux sont identiques avec ceux des autres archipels.

Presque toutes les îles du groupe sont hautes, montueuses et boisées. Quoique volcaniques, elles n'offrent aucun cratère en activité. La navigation côtière y est sûre, parce que les bancs de coraux n'y poussent pas leurs rameaux trop au large. La seule difficulté est dans l'atterrage, à cause des calmes brusques qui saisissent un navire près de la côte, et le laissent désarmé contre les courans qui le drossent vers le rivage.

Le cochon, le chien et le rat étaient, comme dans toute la Polynésie, les seuls quadrupèdes connus à Nouka-Hiva avant l'arrivée des Européens. Ceux-ci ont cherché à y introduire des animaux domestiques qui n'y ont pas réussi. Le chat pourtant s'y trouve propagé. Les naturels attribuent son introduction à un dieu nommé Hitahiti, qui l'apporta il y a une soixantaine d'années à Tao-Wati, d'où il se répandit dans le reste de l'archipel. Ce dieu était dans une pirogue grande comme une petite île, et il tua un homme durant son séjour. Cette tradition se rapporte évidemment à Cook, qui visita Tao-Wati en 1773. Un naturel fut en effet tué pendant sa relâche, et le nom d'Hitahiti qu'on donne au navigateur est l'altération de Taïti qu'il venait de visiter, et dont le nom sans doute fut souvent prononcé par son équipage.

CHAPITRE LV.

TRAVERSÉE DES ÎLES NOUKA-HIVA AUX ÎLES TAÏTI. — ÎLE WAÏHOU.

Quand nous quittâmes l'archipel de Nouka-Hiva, tout avait pris pour nous un aspect sombre et menaçant. A terre il avait fallu se défendre du vol avec des coups de fusil; à bord il fallut combattre la tempête à force de bras; car la tempête arriva ainsi que l'avait dit Pendleton. Au coucher du soleil, le vent se fixa au N. O. avec une violence effrayante. Pendant

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Statuas colosales de l'Ile Waihou.

1. Estatuas colosales de la Isla de Vaihu.



2. Débarcadère à Pitcairn.

2 Desembarcadero en Pitcairn.

Le Mercier del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

tout le jour, *l'Oceanic* avait bien maintenu sa route vers Taïti; orienté au plus près, il se démenait contre la lame en vrai démon, plus mutin, plus obstiné qu'elle. Mais la nuit venue, l'ouragan redoubla d'énergie; la mer devint furibonde et acharnée : à chaque minute elle enjambait le pont, le surplombait ou le traversait. Le sloop aurait pu tenir sans doute; il n'était pas las de la bataille, il aurait voulu la pousser plus loin. Mais Pendleton préféra user de prudence. « Laisse arriver! » cria-t-il au timonier; et bientôt, abaissant devant la bourrasque ses voiles les plus élevées, *l'Oceanic* fila sur l'eau bouillonnante, humble, mais rapide, léger, presque invisible. Cette nouvelle allure lui avait valu une assiette plus sûre et des mouvemens moins brusques; on eût dit que la mer lui tenait compte de son obéissance; elle ne le secouait plus de manière à soulever nos entrailles. Pour ma part, quand on laissa porter, des nausées fâcheuses me faisaient depuis long-temps désirer qu'on ne continuât pas davantage ce duel avec les lames.

Cette tempête horrible semblait ne pas devoir finir. Elle durait depuis quarante-huit heures sans que rien fît espérer encore qu'elle mollît. Nous avions couru cent cinquante lieues hors de notre route. Philips ne se contenait plus : « Chien de N. O! N. O. maudit! vent de Satan! murmurait-il. On dirait qu'il s'est mis d'accord avec Pendleton pour alonger nos traversées. Le taquin ne souffle que pour nous : ce n'est pas sa saison, ce n'est pas sa zône. Il complote avec Pendleton, vous dis-je; il a quelque chose à faire avec lui dans les pays perdus de l'est. N. O. de malheur! Nous y perdrons quinze jours. Nous mangeons le navire, goddam! et nos pauvres femmes n'auront pas un *cent* au retour. »

Le malheureux avait beau se lamenter, l'ouragan ne l'écoutait pas, et parlait plus haut que lui. Une accalmie de quelques heures survenue dans la nuit lui fit d'abord espérer un changement lof pour lof; mais le lendemain les rafales reprirent au N. O. avec un accessoire de tonnerre, d'éclairs et de pluie, qui ne les rendait pas plus tolérables. Enfin, après six jours complets de route fourvoyée, par le temps le plus affreux et la mer la plus horrible, le vent faiblit en sautant au S., puis il se hâla peu à peu au S. E., brise normale et ordinaire de ces parages. Nous avions fait plus de quatre cents lieues en sens contraire, décrivant un angle de 45° avec la ligne directe qui nous eût conduits de Nouka-Hiva à Taïti.

Je ne voyais pas que cet incident fît une bien fâcheuse impression sur Pendleton. Soit qu'il fût doué à un très-haut point de résignation, cette vertu négative mais capitale du marin, soit qu'il couvât quelques plans nés de la contrariété actuelle, le fait est qu'il avait gardé le même visage pendant que la physionomie de Philips demeurait toute bouleversée. Quand je pressai là-dessus le capitaine : « Que voulez-vous? me dit-il, la mer est une femme, capricieuse, fantasque, accordant ses faveurs aujourd'hui pour les refuser demain. On lui fait trop d'honneur de se soucier d'elle. Ses colères n'en durent ni plus ni moins. Bonne ou mauvaise, peu m'importe; il y a toujours des larmes dans son rire, et du rire dans ses larmes. Si, la voyant tranquille, vous vous laissez bercer et endormir sur son sein, elle fera la Judith et décapitera votre mâture. Si, quand elle menace, vous faites le chef et le maître, si vous lui laissez jeter son écume sans bouger plus qu'un écueil, peu à peu vous la verrez baisser le ton, frapper moins haut jusqu'à ce qu'elle vous caresse les pieds. Voilà ma philosophie à la mer; elle n'a pas pu arriver jusqu'à Philips; son écorce de matelot est trop épaisse; mais je n'y prends plus garde. C'est peut-être une condition de santé pour lui, d'être et de marronner ainsi. » J'écoutais avec plaisir cet étrange capitaine. Il continua : « Toute chose, d'ailleurs, a son côté heureux; le hasard m'a toujours mieux servi que mes projets. Si j'ai eu d'excellentes aubaines dans ma vie d'aventurier, c'est le hasard qui me les a procurées. Si j'ai 50,000 dollars dans la banque de New-York, si ce yankee de Philips, qui se plaint toujours, qui se dit ruiné par manie, a une jolie propriété dans Massachusets, où vivent sa femme et ses petits garçons, tout cela ne nous est pas venu d'armemens combinés à l'avance, d'opérations calculées aupres des poëles des comptoirs. Ce qu'on nomme factures simulées, cotes de prix, bilans d'entrée et de sortie, se résume presque toujours en mystifications et en mécomptes. Le fait dérange le calcul, la pratique donne tort à la théorie. Quelques données générales suffisent; puis le bonheur fait le reste. C'est un naufrage qui m'a valu la plus belle cargaison de tripangs que l'on puisse obtenir, et sur laquelle j'ai gagné des monceaux d'or. Ce sont des mâts cassés, des ancres mangées par la mer, des voies d'eau, des bordages défoncés, qui m'ont contraint à faire échelle dans des endroits prédestinés de ces mers si peu battues. Aussi, depuis lors, j'obéis volontiers au hasard, à la tempête, au calme,

Digitized by Google

La bourrasque nous a poussés jusque vers les plus orientales des îles Pomotou. Nous sommes par 25° de lat. S., et 127° 30' de long. O. Eh bien ! le sort nous réserve de reconnaître toutes ces îles, d'y trouver des tortues, des tripangs, des trésors peut-être; d'y sauver, ce qui serait un bénéfice plus grand encore, quelque navire en détresse, ou bien d'accomplir quelques relevés d'écueils et de brisans, qui empêchent des désastres à venir. La Providence ne fait rien sans y mettre une pensée, visible ou invisible, patente ou cachée. Cela s'est vérifié pour moi. — Capitaine, lui dis-je, vous êtes un digne homme, un grand et noble cœur. — Vous me flattez, mon passager; je suis tout bonnement une ame honnête et comprenant Dieu. »

L'entretien une fois engagé ne finit point là. Peu causeur de sa nature, Pendleton aimait à se livrer quand il avait rencontré une oreille qui lui convenait. Sans qu'il voulût me l'avouer, j'étais pour quelque chose dans le demi-plaisir que lui causait notre déviation de route. J'allais voir l'archipel Pomotou, que je n'aurais pas vu sans cela. Il lui restait un regret, celui de ne pas me mettre à même de reconnaître les deux seules îles de la Polynésie orientale que nous allions négliger, Salas y Gomez et Waïhou (l'île de Pâques). Et comme je lui avouais que c'était en effet une lacune dans mon voyage, il me raconta lui-même les relâches qu'il y avait faites, me dit l'histoire antérieure de ce petit groupe, ses relations avec les navigateurs européens, avec le Hollandais Roggeween, l'Anglais Cook, notre Lapérouse, et le Russe Kotzebue. J'écrivis cela presque sous sa dictée, et ce n'est pas le seul morceau de cet itinéraire qui eût dû être signé Pendleton.

Salas y Gomez est un amas confus de rochers déserts, que découvrit en 1793 le navigateur espagnol ainsi nommé. Un second Espagnol retrouva cette île en 1805; en 1816 Kotzebue, et en 1826 Beechey, la reconnurent à leur tour et la rangèrent de très-près. Elle est située par 26° 28' de lat. S., et 107° 41' de long. O.

L'île Waïhou a une toute autre importance. Connue des Anglais et des Américains sous le nom de *Eastern Island*, des Français sous le nom d'*île de Pâques*, elle fut découverte le 6 avril 1722 par la division hollandaise aux ordres de l'amiral Roggeween, qui la nomma, en l'honneur de la solennité du jour, *Paassen*, en anglais *Easter*, en français *Pâques*. A peine en vue, l'escadre vit arriver vers elle une pirogue que guidait un naturel, homme de haute taille, d'un caractère jovial, d'une physionomie heureuse. Il monta à bord où on l'accueillit fort bien : on lui fit quelques petits cadeaux qu'il suspendit à son cou; on lui donna à manger, et il mangea de bon appétit; on lui servit du vin, mais, au lieu de le boire, il se le jeta dans les yeux. En un mot, il fut fort plaisant et fort drôle, grimacier comme un singe, gesticulateur, pasquin, copiant tout ce qu'il voyait. Quand le soir vint, on eut beaucoup de peine à le faire redescendre dans sa pirogue, et en voguant vers la terre, il criait de toute la force de ses poumons : *Odorraga! odorraga!*

Le lendemain, la division mouilla devant l'île. Sur la plage, semée d'idoles plantées dans la terre, circulait une foule curieuse et étonnée. On ouvrit les communications avec une réserve, une défiance que la suite justifia. Le soir même, on ne peut préciser par quel motif, un coup de fusil fut tiré, et un naturel tomba mort. La guerre fut alors déclarée. Roggeween descendit lui-même à la tête de cent cinquante hommes, tant soldats que marins, et fit feu sur la multitude qui se présentait pour repousser la descente. Au nombre des victimes tomba, dans la première décharge, le pauvre diable, le bouffon qui, la veille, avait tant diverti l'équipage. La leçon était rude : elle suffit. Pour fléchir les terribles visiteurs, les naturels mirent tout à leurs pieds, armes, présens, provisions de plusieurs sortes, tout jusqu'aux femmes qu'ils voulaient donner aux Hollandais pour qu'ils les emmenassent à bord.

Dès ce jour la concorde régna. Les Hollandais visitèrent l'île. La terre y était bien cultivée; les champs y étaient clos et distincts, et chaque famille occupait un hameau. Les cases avaient quarante à soixante pieds de long sur huit ou dix de large; elles étaient construites en pieux fichés en terre avec un torchis en argile ou limon, et recouvertes en chaume. Les naturels, dit la relation, apprêtaient leurs alimens dans des pots de terre, ce qui n'est guère probable. Les cochons leur paraissaient naturalisés dans l'île.

Vifs, alertes, vigoureux, ces insulaires avaient l'air doux, soumis, agréable, modeste, presque timide. Leur peau avait la couleur de celle des Espagnols; quelques-uns étaient presque blancs. Leur corps était couvert de dessins d'animaux et d'oiseaux divers. Quant aux femmes, accortes et assez jolies, elles se montraient fort bien portées pour les Européens. Les idoles étaient l'objet d'une grande vénération parmi la foule, et, assidus près d'elles, se tenaient des naturels,

Digitized by Google

des prêtres, à ce que crut Roggeween, que distinguaient leurs grosses boucles d'oreilles, leurs têtes rasées et leurs bonnets de plumes blanches et noires. Ces statues colossales, taillées dans la pierre, affectaient la configuration humaine. Autour de chaque idole, régnait une aire pavée en pierres blanches.

Inquiétée par un vent d'ouest, l'escadre hollandaise remit à la voile, et il ne fut plus alors question de Waïhou jusqu'au temps de Cook qui y passa huit jours au mois de mars 1774. A cette époque, la tradition d'un premier châtiment n'était pas perdue, et les Anglais ne se virent pas forcés de sévir. Cook et le savant Forster purent réaliser à leur aise toutes les observations nécessaires pour éclairer la géographie de ces îles.

Un fait qui frappa l'observateur allemand, ce fut le petit nombre de femmes qu'il rencontra au milieu de la foule des hommes. Dans l'intérieur même de l'île, une disproportion analogue existait, d'où Forster croit à la destruction graduelle de cette race. Ce savant découvrit encore que les insulaires parlaient un dialecte de la langue de Taïti, et comme Cook avait à bord un Taïtien, Hidi-Hidi (OEdidée), on put parler et s'entendre tant bien que mal. Le chef de l'île et du hameau était alors un nommé Tohi-Taï, dont l'autorité fort restreinte se caractérisait plutôt par des conseils que par des ordres. Le nom de l'île, vaguement connu, était suivant Forster Waïhou, selon Cook Teapi.

L'île parut à Forster assez généralement stérile, presque couverte de pierres brunes, noires et rougeâtres, de nature spongieuse, et d'origine évidemment volcanique. La végétation se composait d'une graminée qui croissait par touffes de feuilles si glissantes, qu'on avait peine à marcher dessus sans tomber. Ailleurs, le sol était un tuf ferrugineux, et la roche compacte ne laissait germer ni herbes ni plantes. Sur la surface de l'île, on ne voyait pas un arbre qui méritât ce nom. Les principaux étaient le mûrier à papier, employé comme à Taïti pour la confection des étoffes, et une espèce de mimosa au bois rouge, dur et pesant, mais dont la tige tortue, rabougrie, épaisse de trois pouces, atteint rarement plus de sept pieds de hauteur; quelques tiges de l'*hibiscus populneus*, petit arbrisseau dont le bois est blanc et cassant, et dont la feuille joue celle du frêne. Pourtant, malgré l'absence de bois propre à cet usage, les naturels avaient des pirogues, ce qui fait supposer ou que l'examen de Forster ne fut ni complet ni exact, ou que des troncs de bois flotté étaient venus de temps à autre échouer sur cette côte.

L'île était sans ruisseau, sans torrent, sans source jaillissante. On puisait de l'eau fétide dans une mare, et l'on s'en contentait. Du reste, les plantations étaient fort bien tenues; elles alternaient en champs de patates, d'ignames, de citrouilles, de bananiers, de cannes à sucre et d'une espèce de solanum ou morelle. Les poules, le seul animal domestique qu'on y vît, étaient rares, petites et maigres; on présuma que les naturels mangeaient des rats. Les oiseaux de terre étaient peu nombreux, et la pêche semblait peu abondante. Cook et Forster évaluèrent la population à 900 ames; mais, comme ils virent peu des femmes qui probablement se cachaient, il est à croire que ce chiffre est au-dessous du chiffre réel.

Les hommes étaient tatoués de la tête aux pieds; les femmes l'étaient beaucoup moins; mais les deux sexes se peignaient de rouge et de blanc. D'habitude les hommes ne portaient qu'un tablier court, qu'une corde rattachait autour de leurs reins. D'autres, et les femmes en général, s'enveloppaient le corps d'une grande pièce d'étoffe, et se couvraient les jambes d'une pièce plus petite. Les hommes se ceignaient parfois le front d'une sorte de diadème garni de plumes, et les femmes se coiffaient d'un bonnet en paille pointu par le haut. Les uns et les autres avaient les lobes des oreilles prodigieusement distendus, quelquefois jusqu'à deux ou trois pouces de longueur. Ces fentes recevaient d'ordinaire des touffes de duvet blanc, des plumes et des anneaux de diverses substances.

Leurs misérables cases se composaient de bâtons fichés en terre, à quelque distance les uns des autres, recourbés et réunis par le sommet pour former la charpente; d'autres bâtons plus minces les traversaient dans le sens horizontal, et le tout était couvert de feuilles de chaume. Il en résultait des espèces de chenils de six à huit pieds de large et de cinq ou six de hauteur. La porte était si basse qu'on n'y entrait qu'en rampant. Quelques cases, à moitié construites en terre, avaient une voute en pierre (Pl. LXIII—3); mais comme on en interdit l'entrée aux Anglais, ils supposèrent que c'étaient là des tombeaux.

Cook vit et décrivit mieux que Roggeween les statues colossales en pierre, qui sont la plus grande curiosité de cette île. Ce n'était pas des idoles, mais des monumens fort anciens, élevés à la mémoire de quelques grands hommes du pays. Ces monumens existaient sur divers points de l'île, et çà et là d'autres débris attestaient

Digitized by Google

qu'ils avaient dû être beaucoup plus nombreux. Rien ne peut donner l'idée de ces effigies, produit de la plus étrange statuaire. C'étaient des yeux en ellipse, placés en travers de la tête, un nez sans front, un cou très-court, des oreilles énormes, des cheveux raides et droits, des épaules à peine indiquées, et au-dessus de ce buste, un appendice en pierre, sorte de coiffure égyptienne, du goût le plus singulier, couronne ou chapeau, ornement ou fardeau en équilibre (Pl. LXIV — 1). Tel était l'ensemble curieux de ces monumens. Les statues avaient de dix à quinze pieds, quelquefois vingt pieds de long. Souvent le bonnet, formé d'un cylindre en pierre de quatre à cinq pieds de diamètre, faisait à lui seul le tiers de la statue. Quand les Anglais s'approchaient d'une espèce d'estrade qui entourait ces effigies, les naturels semblaient en éprouver quelque peine; ils leur faisaient signe de s'éloigner. Le nom général de ces monumens dédicatoires était *Anga-Tabou*, et plusieurs d'entre eux avaient des noms particuliers, *Tomo-Aï*, *Tomo Eri*, *Houhou*, *Mara-Heina*, *Ouma-riva-Winapou*, sans doute les noms des chefs en l'honneur desquels ils avaient été élevés. Aucun de ces monumens n'était de date moderne, la décadence de l'île ayant interdit sans doute ces travaux gigantesques aux habitans actuels. De simples mausolées en pierre blanchis à la chaux suppléaient à ces érections monumentales.

Dans le long séjour des Anglais aucune sorte de culte et de religion ne fut remarquée, ce qui contredit l'observation de Roggeween.

Les seules armes des insulaires étaient des casse-têtes longs ou courts, sculptés à l'un des bouts, et quelques lances garnies à la pointe d'un morceau de lave.

Du reste le Taïtien qui accompagnait Cook, le sauvage Hidi-Hidi, résuma, dans un mot profond et vrai, l'impression que laissait Waïhou: « *Taata maïtaï, Wenoua ino*, » dit-il : « les hommes bons, la terre mauvaise. » C'est la stérilité en effet qui avait dû frapper cette île de déchéance, car les statues du rivage, et une maison que trouva Forster, en pierres larges et parfaitement assemblées, accusaient une civilisation antérieure perdue pour les habitans actuels.

A son tour, le 9 avril 1786, Lapérouse mouilla comme Cook sur la côte occidentale de Waïhou, et y séjourna vingt-quatre heures. Cette fois on y trouva des femmes en grand nombre, et des hommes si complaisans à les offrir, que c'était une honte. En revanche, il fallut bien vis-à-vis d'un peuple si accommodant tolérer quelques larcins audacieux. On ne punit que le plus impudent de tous par un coup de fusil chargé à plomb.

Les naturalistes de l'expédition complétèrent et éclairèrent dans cette reconnaissance les travaux de leurs devanciers. Le chiffre de la population fut évalué à 2,000 ames. On constata que les demeures souterraines vues par Cook étaient des habitations, et non des tombeaux; on visita près du mouillage une case de trois cent dix pieds de long (Pl. LXIII — 3), maison commune de tout un village; on mesura, on décrivit les statues déjà décrites et mesurées, et un parapet en pierre de trois cent quatre-vingts pieds de long sur trois cent vingt de large; on établit définitivement le fait d'une civilisation antérieure, difficile à reporter à sa date, mais évidente et incontestable. Une observation que nul n'avait faite avant Lapérouse, c'était l'existence d'un cratère d'ancien volcan, dont la forme était celle d'un cône tronqué, et dont la base supérieure avait près de deux milles de circonférence. La base inférieure, formant le fond du cratère et présentant une surface marécageuse, était abaissée à une profondeur de huit cents pieds : du côté de la mer le cratère était ébréché jusqu'au tiers de sa hauteur. La vallée qui s'étend au pied du volcan, belle et fertile, était couverte de plantations de bananiers et de mûriers à papier. Sur le bord du cratère était une statue à demi dévorée par le temps.

L'île Waïhou, selon Cook et Lapérouse, a environ trente-six milles de circuit. Elle est semée de montagnes qui s'aperçoivent de douze à quinze lieues de distance. Les côtes sont sûres, mais sans ancrage abrité. Cook et Lapérouse mouillèrent tous les deux dans une rade foraine, ouverte à tous les vents du nord et du sud en passant par l'ouest.

Cette première époque, où l'attitude des habitans de Waïhou vis-à-vis des Européens fut bienveillante et amie, semble cesser après Cook et Lapérouse. Kotzebue n'eut pas à se louer d'eux, et ce changement de manières lui parut provenir des avanies et des violences que plusieurs navires aventuriers s'étaient permises à leur égard. Il obtint même quelques détails au sujet d'une aventure de ce genre provoquée par *le Nancy* de New-London. Ce schooner avait, en 1805, trouvé sur l'île *Mas à Fuero* des bandes nombreuses d'une espèce de phoque, dont les fourrures se vendaient de bons prix sur les marchés de la Chine; il voulut utiliser cette découverte, et résolut d'y établir des pêcheurs. Ne pouvant y rester lui-même à cause des

Digitized by Google



3. John Adams.



4. Intérieur de Pitcairn.

4. Interior de Pitcairn

Digitized by Google

Digitized by Google

périls du mouillage, ne pouvant dégarnir son navire de ses matelots, il songea aux habitans de Waïhou, et pensa qu'ils lui fourniraient les bras dont il avait besoin. *Le Nancy* se présenta donc sur cette île. Cependant, au lieu de subir cette presse d'hommes, les naturels se battirent si bien, malgré la supériorité des armes à feu, que les pêcheurs de phoques purent à peine se saisir de dix hommes et de dix femmes. On tint d'abord les captifs aux fers, puis on les relâcha quand on fut hors de vue de Waïhou; mais à peine les hommes se virent-ils sur le pont, qu'ils se jetèrent tous à l'eau; et les femmes en auraient fait autant si on ne les eût retenues. Une fois dans la mer, les malheureux insulaires parurent délibérer un instant sur la direction qu'ils devaient prendre; enfin ils se partagèrent en deux bandes, dont l'une tira droit vers l'île, l'autre vers le nord. Vainement voulut-on essayer de les repêcher et de les ramener à bord. Quand le canot du navire approchait de l'un d'eux, à l'instant même, plongeant comme aurait fait un poisson, il trompait la poursuite, et ne reparaissait qu'à distance. On renonça à les rattraper, on les abandonna à leur sort, et on conduisit les femmes seules à *Mas à Fuero*. D'autres descentes du même genre suivirent celle-là.

On conçoit combien ces rapts perfides durent tenir en défiance les insulaires de Waïhou. Aussi tous les baleiniers qui s'y présentèrent depuis lors furent-ils hostilement accueillis. Cela arriva en 1806 au capitaine Alexandre Adams, du brick hawaiien *le Kaahou-Manou*, et en 1809 à *l'Albatros*, capitaine Winship.

Le capitaine russe Kotzebue ignorait ces détails quand il mouilla devant Waïhou le 28 mars 1816, avec son petit navire *le Rurick*. L'accueil qu'on lui fit fut une espèce de guet-apens. Les naturels allèrent au-devant de lui, gaiement, avec des fruits et des racines qu'ils échangeaient contre de petits morceaux de fer. Mais, quand les Russes voulurent débarquer, on les cerna, on les harcela, on les vola d'une manière si indigne qu'il fallut songer à se défendre. On tira quelques coups de fusil, qui éclaircirent les assaillans; mais ils revinrent à la charge avec une grêle de pierres, et il fallut se rembarquer en toute hâte, heureux de n'avoir pas les os brisés par suite de cette lapidation. Kotzebue vit peu Waïhou; il remarqua seulement que les statues du rivage avaient été renversées de leurs piédestaux.

Après lui nous ne connaissons que Beechey qui ait dit quelque chose de Waïhou. Il la visita en 1826, rangeant de près la partie septentrionale, imparfaitement reconnue par ses devanciers. Il observa mieux la charpente de l'île, remarqua des cratères éteints et couverts de verdure, à l'exception d'un seul vers la pointe N. E. Les côteaux étaient arides, mais les vallons semblaient bien cultivés. Dans l'un de ces vallons, on distingua de longues cases, entourées de cases plus petites et se découpant à travers des touffes de bananiers; on aperçut un moraï avec ses quatre idoles sur une plateforme, un grand enclos en pierres surmontées d'autres pierres blanchies.

Pendant que Beechey évoluait ainsi autour de l'île, des naturels le suivaient en foule, faisant le même chemin que son bâtiment, sur une circonférence plus petite. Les uns étaient nus et ne portaient que le maro, les autres avaient un manteau jeté sur l'épaule.

Arrivé au mouillage de Cook, Beechey envoya deux canots bien armés pour ouvrir les communications. Les naturels semblaient encore fort bien disposés; ils étaient accourus à la nage, suivis de leurs femmes et portant une foule de provisions à échanger. Les canots étaient à peu de distance de terre, quand on vit venir, portée sur les épaules de son père, une fort jolie fille, que cet homme lança parmi les officiers anglais en la recommandant à leur attention. C'était la plus gracieuse créature que l'on pût voir; elle avait de beaux yeux noirs, de longs cheveux noirs flottant sur sa peau brune. Elle était tatouée au-dessous des sourcils, mais plus encore de la ceinture au genou comme ses compagnes. Ce dernier tatouage, composé de lignes fort rapprochées, jouait à distance l'effet d'un haut-de-chausses. A peine la jeune fille se trouva-t-elle dans la chaloupe, à côté des Anglais, que s'emparant sans façon d'un habit d'officier, elle s'en drapa à sa manière. Le vol était instinctif dans cette île : les habitans y naissaient voleurs.

Quand les Anglais accostèrent le rivage, ils en firent la dure expérience. D'impudens larcins furent commis sur leurs personnes. On les eût mis nus s'ils s'étaient laissé faire. Ce ne fut pas tout : bientôt une espèce de chef arriva avec une troupe d'hommes munis de casse-têtes, et la conque de guerre donna le signal des hostilités. Un cadeau fait au chef parut les suspendre, mais après un quart-d'heure d'armistice, les femmes se retirèrent et le combat s'engagea. Les pierres, les dards, les casse-têtes jouèrent si rudement que l'officier anglais ordonna la retraite vers les chaloupes. De là on fit feu, et le

Digitized by Google

chef de ce mouvement hostile fut tué le premier. Malgré ce petit avantage, la place n'était plus tenable pour les Anglais; ils regagnèrent le bord. « Tous ceux qui montaient les embarcations, dit Beechey, avaient reçu quelques coups de pierre ; plusieurs étaient grièvement blessés. Personne n'en mourut pourtant. Du côté des insulaires, deux hommes seulement furent tués, le chef et l'un de ses compagnons. » Beechey, du reste, a consigné dans son journal un tableau fort avantageux du physique des insulaires : il leur trouve beaucoup d'analogie avec les habitans de la Nouvelle-Zélande. « C'est, dit-il, une belle race, surtout les femmes, avec leur figure ovale, leurs traits réguliers, leur front haut et uni, leurs dents superbes, leur œil noir, petit et quelque peu enfoncé. La peau des naturels est un peu plus claire que celle des Malais; la forme générale du corps est correcte; les membres peu musculeux accusent pourtant de l'agilité et de la vigueur. Les cheveux d'un noir de jais ne grisonnent que fort tard. » D'après les observations de Beechey, la baie de Cook est située par 27° 9' lat. S. et 111° 45' long. O. Le point culminant de l'île s'élève à 1,100 pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

CHAPITRE LVI.

TRAVERSÉE DE NOUKA-HIVA A TAÏTI. — ILE PITCAIRN.

J'avais terminé mes études sur l'île Waïhou, quand la vigie m'appela à des observations personnelles. « *Land!* (terre!) » cria-t-on des hunes. Depuis dix heures environ, nous avions repris notre route régulière, nous avions le cap à l'E.; c'était vers l'est qu'on signalait la terre. Pendleton le matin avait calculé des angles horaires au moyen de sa montre marine. « Parfaite, s'écria-t-il en remontant; elle n'a pas bougé dans l'orage; c'est un vrai bijou, une perle que je ne donnerai pas pour 2,000 piastres. » Ainsi parlait le bon capitaine dans un monologue sur sa montre marine, cet instrument de mer, qui garde éternellement l'heure des pays où il a été fabriqué, Paris ou Londres, régulateur excellent, découverte moderne qui a tant abrégé et rectifié les calculs de la longitude. Sur ce cadran immuable, rien ne change pendant que vous changez de zône et d'hémisphère; l'heure du méridien y est inscrite, comme moyen de comparaison, à toute seconde offert. Vous pouvez sur cette aiguille qui divise le temps non pour vous, mais pour les vôtres, vivre encore dans la famille que vous avez quittée, la suivre dans ses habitudes, lui dire un bonjour ou un bonsoir sans courir la chance de prendre l'un pour l'autre. Vous pouvez, pauvre et aventureux voyageur, vous associer de pensée à une fête de famille, offrir à temps votre bouquet, ne pas vous faire attendre à table; vous pouvez tromper l'absence, cette angoisse des cœurs qui aiment bien.

Pendleton, sans doute, ne voyait rien de cela dans la montre marine; ce qui l'enthousiasmait, c'était son exactitude à concorder avec la terre. La montre annonçait la petite île nommée *Ducie*. Ducie était là sous nos yeux, déjà dessinée dans son nuage; Pendleton me la fit apercevoir. « C'est l'Espagnol Quiros qui la vit le premier en 1606, dit-il, et la nomma *la carnacion*. En 1791, l'Anglais Edwards la retrouva et la nomma *Ducie*. Un Anglais encore, Beechey, la rangea de fort près en 1826, la plaça par 24° 40' lat. S. et 127° 6' long. O., et la reconnut d'une manière exacte. C'est, d'après lui, un petit îlot bas, inhabité, couvert de broussailles hautes de douze à quinze pieds. Sa longueur est de deux milles, sa largeur d'un mille. Au centre se trouve un lagon, ou bassin d'eau de mer, qui paraît profond, mais qui a un barrage presque impraticable. Les poissons, les requins surtout, abondent sur le banc de coraux qui forme la ceinture de l'île. A moins que Waïhou et Salas y Gomez n'en soient la continuation, Ducie semble être aujourd'hui la fin de la chaîne sous-marine qui sert de base aux îles volcaniques de Taïti et aux îles coralligènes que les naturels connaissent sous le nom collectif de Pomotou. »

Nous longeâmes Ducie par le N., et le surlendemain, 1er avril, une autre terre se découvrit à nous. « Celle-ci, c'est *Elisabeth*, dit-il, que je crois avoir été découverte en 1606 par Quiros, qui la nomma *San-Juan-Baptista;* Krusenstern la met sur le compte de l'Anglais H. King; Beechey, qui a le premier fixé sa position par 24° 21' lat. S. et 130° 38' long. O., estime qu'elle devrait porter le nom d'Henderson, quoique, dans sa pensée, les premiers découvreurs pussent être les naufragés du navire *l'Essex* qui, dans l'année 1820, fut démoli par une baleine. — Par une baleine! m'écriai-je. — Oui, et c'est une histoire assez singulière pour que je vous la raconte. L'aventure est arrivée à Georges Pollard, un brave et bon marin, digne de foi.

» Georges Pollard, commandant le navire baleinier *l'Essex*, se trouvait le 20 novembre 1820 près de l'équateur et par le 120° de long. Ou

Digitized by Google

pêchait alors, on tenait même deux baleines par le harpon, et les canots chargés de leurs équipages suivaient et fatiguaient les animaux capturés. On ne soupçonnait aucun péril, quand, vers le milieu du jour, un de ces cétacés, d'une taille monstrueuse, accourut furibond contre le navire, comme s'il eût eu à tirer vengeance de lui, et heurta violemment l'arrière qui en fut profondément ébranlé. Le brick résista pourtant; mais une heure s'était passée à peine, que le même animal revint à la charge : donnant de toutes ses forces contre le flanc du bâtiment, il le creva, et y fit un trou si grand qu'à l'instant même la cale commença à s'emplir. On arma les trois chaloupes, on les pourvut de vivres et d'instrumens, et les vingt hommes de l'équipage s'y embarquèrent à la merci du vent et de la mer. Dans les premiers jours, l'une des barques, chargée de sept hommes, se sépara des autres, et on n'en entendit plus parler. Les deux qui restaient, après trois semaines d'une navigation pénible, mêlée de grains et de calmes, abordèrent sur l'île que vous voyez, sur l'île Elisabeth, où les naufragés ne trouvèrent que quelques œufs d'oiseaux. N'ayant pas de quoi vivre sur cet écueil, les barques reprirent le large, laissant dans l'île Elisabeth trois hommes qui demandèrent à y rester. La situation fut aussi horrible pour les uns que pour les autres. Les naufragés des chaloupes restèrent bientôt sans vivres; deux hommes moururent d'épuisement, et les autres mangèrent leurs cadavres. Quand on eut vaincu une première répugnance et que la faim parla de nouveau, il fut question de sacrifier quelques individus au salut commun. On tira au sort; il frappa le mousse du capitaine, qui fut tué et dévoré comme un mouton. Le sacrifice aléatoire ne se renouvela plus, mais un homme mourut et fut mangé. Enfin, après ces hideuses scènes de cannibalisme, les deux canots, séparés l'un de l'autre, eurent le bonheur d'être sauvés chacun de son côté. On hissa à bord des spectres plutôt que des hommes. Quant aux naufragés restés sur l'île Elisabeth, un vaisseau fut envoyé plus tard pour les recueillir. Ils avaient passé trois mois sur ce rocher, vivant des oiseaux qu'ils pouvaient prendre et de quelques tortues de passage. Le seul abri qu'ils eussent trouvé était des grottes où ils découvrirent huit squelettes humains. Ces malheureux racontèrent que leur plus grande angoisse avait été la privation d'eau douce. Il fallait souvent patienter et tromper la soif pendant cinq ou six jours, pour attendre que le ciel eût envoyé quelques gouttes dans le creux des rochers, leur coupe naturelle. Le navire qui les sauva était *le Surrey*, capitaine Montgommery. Pauvre Pollard! ajouta Pendleton, il n'est guère favorisé! Voici qu'il vient de perdre un autre navire sur un écueil des îles Hawaii.

» Pour revenir à l'île Elisabeth, vous voyez qu'elle a dû être bien explorée par ces pauvres naufragés. L'île a un mille de large sur cinq de long; sa côte, comme vous pouvez le distinguer, est une falaise escarpée de cinquante pieds de haut et minée par la mer. Le ressac la rend presque inabordable. L'île est un calcaire madréporique, comme le banc sur lequel elle est assise. C'est une action volcanique qui a dû la créer. Jusqu'à cent brasses du rivage, on trouve le fond à vingt-cinq brasses; puis le plomb ne porte plus même à une profondeur de deux cents brasses.

» Voyez-vous ce vêtement de verdure qui couvre l'île comme un tapis? continua le capitaine. C'est un fourré assez bas, mais si épais, si impénétrable, qu'il est fort difficile de gravir jusqu'au sommet de ces collines. Cependant l'arbre le plus haut de cette végétation est le pandanus; le reste se compose d'arbrisseaux, de buissons, de fougères et de plantes rampantes. Aucun ne porte des fruits bons à manger. »

Pendant que Pendleton parlait, *l'Oceanic* avait gagné du chemin, et nous étions alors par le travers de l'île où les compagnons de Georges Pollard avaient tant souffert. La nuit vint et la déroba; mais, le jour suivant, une autre terre allait paraître, car dans cet archipel les îles se chevauchent. Quand l'une a fui, une autre se démasque.

Cette île était Pitcairn, qui a fait récemment quelque bruit en Europe, petite colonie mixte, paternellement gouvernée par un Anglais nommé Smith ou John Adams. Pendleton devait beaucoup à cet homme : dans un précédent voyage, il avait reçu de lui un tel accueil et de tels présens en cochons et volailles, qu'il désirait lui offrir un retour pour cette touchante hospitalité. A peine fûmes-nous en panne devant l'île, que la baleinière fut amenée; Pendleton lui-même s'y embarqua, me faisant signe de le suivre.

Pitcairn n'avait pas cet aspect morne et désolé des deux îlots que nous venions de voir. C'était un petit bijou, une Eden couvert d'une végétation fraîche et vigoureuse. Plus nous avancions, plus nous découvrions de paysages variés, d'effets pittoresques de terrains, de beautés naturelles et saisissantes; mais, au milieu de ce pays si vivant, nulle ame ne se fai-

Digitized by Google

ait voir encore. « Que sont-ils donc devenus, disait Pendleton, eux qui accouraient si vite au-devant des navigateurs? Pas une pirogue à l'eau, pas un homme sur la grève. C'est étonnant! » Nous donnâmes dans une petite crique, le seul endroit par où l'île soit abordable sur toute la longueur des falaises qui dressent leurs arêtes vers le ciel (Pl. LXIV — 2). Quand nous eûmes franchi, non sans peine, le ressac du rivage, nous eûmes à gravir une rampe élevée de 200 pieds; puis, nous continuâmes notre route à travers des bocages formés par le pandanus, l'hibiscus, le mûrier à papier, le dracæna, le poinciniana, le cerbera et des touffes de cocotiers semées çà et là. Nous marchions vers l'intérieur de Pitcairn, dans le vallon silencieux et secret où la colonie de John Adams s'était installée. Cependant à chaque pas la surprise de Pendleton augmentait. « Ils n'y sont plus! » disait-il. En effet, arrivés à une sorte de village, qui semblait regarder la mer au travers d'une clairière, nous y vîmes cinq maisons sans habitans. Nous criâmes de toute la force de nos poumons; personne ne répondit. J'eus la pensée que les colons s'étaient retirés dans les bois; mais l'air d'abandon de toutes ces cases, l'absence de tout meuble, certaines dévastations faites à dessein, indiquaient que c'était volontairement et pour toujours qu'on avait quitté cette vallée. Pendleton songea aussi à une invasion, à une descente de la part des insulaires de Pomotou; mais aucune trace de violence ne confirmait cette hypothèse. « Ils seront partis pour Taïti, dit alors le capitaine, depuis longtemps ils en avaient formé le projet; et pourtant je les ai connus bien heureux ici! » Nous nous assîmes à l'ombre d'un magnifique pandanus : on tua à coups de fusil quelques volailles et un cochon qui vaguaient autour des cases; pendant que nous dînions, Pendleton me fit l'histoire de Pitcairn.

Cette île fut découverte le 2 juillet 1767 par l'Anglais Carteret, qui lui donna le nom du matelot qui l'aperçut le premier. Accostant la terre jusqu'à un mille de distance, il ne put pourtant y débarquer. Il se contenta d'en déterminer la position, sur laquelle il commit une erreur de près de trois degrés en longitude. Dès-lors il n'en fut plus question jusqu'à l'aventure du capitaine Bligh.

Bligh était un ancien *master* de Cook, un rude et sévère marin, qui l'imitait surtout dans ses allures tyranniques et intraitables. Vers la fin de 1787, il partit d'Angleterre avec le navire *le Bounty*, pour transporter de Taïti aux possessions anglaises en Amérique des plants de l'arbre à pain. Il arriva le 26 octobre 1788 à Taïti, où son équipage fraya avec les hommes, et surtout avec les femmes du pays. Quand sa mission eut été remplie, *le Bounty* remit à la voile : il se trouvait près de l'île Tofoua au moment où éclata un complot depuis long-temps couvé. L'équipage et quelques officiers à sa tête se révoltèrent contre le capitaine Bligh. Bligh, et il le prouva depuis ce temps, quand il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, Bligh avait des allures d'intolérable despotisme. Dans son rapport sur l'événement dont il s'agit, il avoua lui-même que les chefs du complot, le lieutenant Christiern et les midshipmen Haywood, Young et Stewart, étaient d'excellens sujets, irréprochables jusque-là. Il fallait donc que le commandant eût épuisé la mesure.

Le complot réussit : on jeta dans une chaloupe Bligh et dix-huit hommes qui lui étaient restés fidèles. Nous les retrouverons plus tard. Vingt-cinq révoltés restèrent sur *le Bounty*, avec lequel ils retournèrent dans l'archipel taïtien. Sur la route ils touchèrent à Tebouai, île située à cent vingt lieues au sud de Taïti, et ils s'y seraient établis peut-être sur-le-champ sans l'attitude hostile des naturels. Ils n'y reparurent qu'après avoir fait échelle à Taïti et assistés d'émigrans taïtiens qui consentirent à les suivre. Cet établissement de Tebouai n'eut pas toutefois une longue durée. Au bout de quelques jours, un complot découvert parmi les insulaires força les colons nouveaux à sévir, et, malgré l'avis du lieutenant Christiern, on ne crut pas devoir persévérer dans une prise de possession si chanceuse. *Le Bounty* reparut pour la troisième fois à Taïti, où la plus grande partie de l'équipage se fixa, et où elle fut reprise deux ans après par la frégate anglaise *la Pandora*, envoyée à la recherche des mutins. Mieux inspiré, le lieutenant Christiern remit à la voile presque sur-le-champ avec huit marins décidés à partager sa fortune, dix insulaires de Toubouai et de Taïti, et douze femmes de cette dernière île. Entre une foule d'îlots, Christiern préféra Pitcairn : on y mit à terre tous les objets utiles à la colonie, puis on incendia *le Bounty* le 23 janvier 1790, afin d'en faire disparaître jusqu'aux traces.

Quelques vestiges de morais et d'habitations firent craindre d'abord aux nouveaux débarqués que l'île ne fût peuplée; appréhension qui, heureusement, ne se justifia point. Des travaux furent réalisés en commun pour l'installation de la famille anglo-taïtienne; on bâtit des maisons, on défricha des terrains. Mais, par une

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Attaque des Naturels des Iles Gambier.

1 Ataque de los Naturales de las Islas de Cambier.

de Sainson del.

Digitized by Google

violation insensée du droit naturel, dès l'abord les Anglais se posèrent à l'état de maîtres dans cette exploitation, ne laissant aux pauvres Polynésiens leurs co-associés que les charges du serf et de l'esclave. Les Anglais possédaient, les Taïtiens cultivaient. Malgré cet abus étrange, la paix et l'union se maintinrent deux ans parmi les colons; mais au bout de ce temps des troubles éclatèrent. L'armurier Williams, ayant perdu sa femme, voulut en avoir une autre: il menaça de quitter l'île si on ne lui donnait satisfaction sur ce point. Pour retenir ce sujet précieux, on lui affecta d'autorité l'épouse d'un Taïtien. Là-dessus grande rumeur parmi ces derniers, menaces et complot qui fut dénoncé aux Anglais par un chant de femmes. Les deux chefs conjurés parvinrent à s'enfuir; mais ils furent rejoints et tués dans les bois par leurs propres compatriotes, à qui les Anglais avaient imposé ce meurtre comme condition de leur pardon. Après cet exemple, la paix dura encore deux années.

Elle fut rompue par une conspiration plus affreuse, où cinq Européens, et dans le nombre Christiern, tombèrent sous les coups des Taïtiens. Ce fut alors le signal d'une boucherie qui alla par intermittences. Les Taïtiens restés maîtres furent égorgés par les veuves des Anglais qui regrettaient leurs maris, et le 3 octobre 1793 il ne restait plus sur l'île que quatre Anglais, douze femmes et quelques enfans. Plus tard, les femmes, tourmentées de nostalgie, menacèrent les hommes de mort si on ne les ramenait pas dans l'archipel taïtien. Ensuite vint la découverte d'un spiritueux fait avec la racine du *ti* (*dracæna terminalis*), qui fut la cause de la mort d'un des quatre survivans; un autre périt, en 1799, massacré par ses propres compagnons pour avoir voulu enlever de force la femme d'un camarade. Enfin l'avant-dernier, Young, mourut de maladie.

Il ne restait plus alors qu'un Anglais, douze femmes et dix-neuf enfans, dont plusieurs avaient de sept à huit années. Cet Anglais avait nom Smith, mais il avait pris celui de John Adams, sous lequel il fut connu dans la colonie. Cet homme, ce Noë, protecteur et maître de cette création, ce simple et grossier marin, sentit tout-à-coup en lui l'inspiration d'un nouveau rôle. Il comprit la mission d'un patriarche, d'un chef de famille, il réfléchit à l'anarchie passée qui avait abouti à la dépopulation; il trouva dans un sens droit, dans quelques souvenirs religieux, dans quelques pratiques d'enfance, les moyens et la force d'accomplir une réforme éclatante, et de créer une société modèle. La vertu, la piété, l'union, l'amour, ignorés jusque-là, formèrent bientôt un code à l'usage des habitans de Pitcairn. Les femmes se prêtèrent à cette direction nouvelle avec toute l'énergie de leur cœur et de leur tête : les enfans furent élevés dans cette voie; ils la suivirent avec docilité. Bientôt les principes de la moralité chrétienne régnèrent parmi les colons: Adams institua des mariages réguliers entre les enfans des diverses familles, et sous son aile, obéissant à ce chef comme à une loi vivante, cette petite société, ce petit peuple, prospéra dans la concorde et dans la vertu.

Ce ne fut qu'en 1808, au mois de septembre, que le capitaine américain Folger, du navire *Topaz*, découvrit l'existence de cette colonie anglo-taïtienne. A son retour, il la révéla à l'Europe, et dit succinctement ce qu'elle était et d'où elle provenait. A l'époque de son passage, le village de Pitcairn comptait trente-cinq têtes, sous les ordres de John Adams. On l'oublia jusqu'en 1814, où les capitaines Hains et Pipon, détachés à la poursuite de l'Américain Porter, parurent devant l'île. Quelques naturels étant venus à bord des frégates, grande fut la surprise des officiers de les entendre s'exprimer en assez bon anglais. A l'instant même les deux commandans descendirent à terre pour visiter le village et son brave chef. Comme on craignait que la vieille faute de Smith ne fût un motif d'arrestation et d'extradition : « Ne craignez rien, dirent les deux commandans anglais, le révolté du *Bounty* n'existe plus; le patriarche de Pitcairn l'a effacé. On ne l'enlèvera point à sa famille. » Cette famille se composait alors de quarante-six individus, presque tous adolescens.

Après cette visite, Pitcairn fut accostée encore par quelques baleiniers, dont l'un laissa sur l'île un nommé Buffet, qui, séduit par la vie primitive de Pitcairn, demanda et obtint de s'y établir pour y cumuler les fonctions de ministre et de maître d'école. Au mois de décembre 1825, le capitaine Beechey y parut à son tour, et, comme l'avait fait avant lui le capitaine Pipon, il consigna dans son journal des détails curieux et touchans sur cette île favorisée. C'était une peuplade naïve, pure, un pays d'âge d'or comme la romanesque vallée des Battuecas. Beechey vit le vieux Adams, gouvernant en père cette famille de soixante-six membres (Pl. LXIV — 3). Il parcourut le village composé de cases modestes, mais propres, couvertes ou entourées de pandanus et de cocotiers (Pl. LXIV — 4). L'aisance paraissait régner parmi les colons; ils

Digitized by Google

avaient des poules et des cochons, des champs d'ignames, de bananes et de taro. Les insulaires, métis croisés d'Anglais et de Polynésiens, étaient de figure agréable et douce; leurs membres, doués de proportions heureuses, ne manquaient ni d'agilité ni de vigueur.

Depuis lors, ainsi que nous l'apprîmes à Taïti, le capitaine Waldegrave avait paru à Pitcairn, un an avant nous, en mars 1830. Le vieux John Adams y était mort douze mois auparavant, et nul ne l'avait remplacé. Des germes de division fermentaient déjà au sein de cette colonie composée vers ce temps de quatre-vingts personnes. Ce fut alors qu'un missionnaire de Taïti nommé Scott, ayant visité Pitcairn, sollicita pour ses habitans une translation à Taïti, afin qu'on pût compléter leur éducation religieuse, sauf à les renvoyer après. L'Amirauté consentit à mettre des transports à la disposition des habitans de Pitcairn s'ils se décidaient à émigrer. L'embarquement avait eu lieu en effet un mois avant notre passage. Le 7 mars 1831, quatre-vingt-sept Anglo-Taïtiens montèrent dans le sloop *Comet*, capitaine Sandilands, et arrivèrent le 23 du même mois à Taïti, où nous les vîmes, et où la jeune reine les avait pris sous sa protection.

Cette histoire ne finit point là; elle eut un autre chapitre que je n'ai su qu'en Europe. Les colons de Pitcairn ne purent pas s'acclimater à Taïti: une sorte d'épidémie les frappa et en tua douze. Alors ils demandèrent à être renvoyés dans leur île, fût-ce à leurs frais. Ils nolisèrent un navire américain pour 200 dollars (1,000 francs environ), qu'ils payèrent avec le cuivre du *Bounty*, resté en leurs mains; ils regagnèrent Pitcairn, où ils reprirent leur ancienne vie. Ils y ont été visités en mai 1833 par le capitaine anglais Freemantle du navire *Challanger*, qui les trouva tranquilles et heureux, quoique le séjour de Taïti eût quelque peu altéré la pureté de leurs mœurs. L'ivrognerie que John Adams y avait extirpée s'était reproduite par l'exemple de trois Anglais fixés nouvellement. Cependant le fondateur et le patriarche de Pitcairn semble avoir trouvé un successeur dans un vieillard nommé Joshua Hill, qui vient de s'y établir comme pasteur et comme précepteur. Le personnel de la colonie est aujourd'hui de soixante-dix-neuf membres. L'île, dans ses quatre milles de surface, peut en nourrir quatre cents. Sans le manque d'eau douce, toutes les jouissances de la vie physique pourraient s'y naturaliser. Le point culminant de Pitcairn est à 160 toises au-dessus du niveau de la mer.

CHAPITRE LVII.

TRAVERSÉE DE PITCAIRN A TAÏTI. — ARCHIPEL POMOTOU.

Nous avions dit adieu à Pitcairn, alors veuve de ses habitans, aux cendres de John Adams, à ce village à qui il ne manquait que des hôtes, à cette végétation serrée et active, à ces champs dont la récolte était destinée à se perdre; nous avions vu s'effacer dans la brume le plus haut pic de l'île, quand une autre île parut, celle d'Oeno, petit rocher coralligène tapissé de broussailles, entouré de récifs sur lesquels Beechey manqua de se perdre, et où il perdit un canot et un homme. Quoique le capitaine Henderson de *l'Hercule* soit son premier découvreur, elle a conservé le nom d'*Oeno*, nom du navire du capitaine Worth qui la vit en 1824. Sa latitude est de 24° 1', sa longitude de 133° 1' O.

Le jour suivant 5 avril, vers six heures du matin, nous rangions à un mille de distance les récifs de l'île Crescent. Cette île, ou plutôt cet écueil, est une langue de terre de 25 toises de largeur, élevée à six pieds seulement au-dessus du niveau de la mer. Environnée de brisans sur toutes ses faces, elle a un petit lagon intérieur. Les bruyères et les arbustes qui la couvrent n'atteignent guère plus de cinq pieds de hauteur, et dans le nombre le pandanus est le seul qui puisse fournir un aliment. Comme nous passions en vue de terre, une quarantaine de naturels s'étaient groupés pour nous examiner sur l'une des pointes de l'îlot. Ils nous faisaient signe d'accoster la plage. Ils nous parurent, à la longue vue, grands, bien faits, couverts de tatouages, laissant tomber sur leurs épaules et leur poitrine une chevelure et une barbe noires et touffues. Au travers du feuillage pointaient quelques toits de leurs cases; et sur l'un des angles se dressaient trois huttes carrées en pierres, munies chacune d'une porte, qui nous parurent être ou des temples ou des tombeaux. Découverte en 1797 par Wilson, cette île ne put pas être explorée par lui, à cause des dispositions hostiles des naturels. Beechey en 1826 fixa sa position par 23° 20' de lat. S., et 136° 56' de long. O.

De Crescent, nous distinguions l'île centrale du groupe de Gambier, distante de dix lieues environ. Les vents de S. E. avaient alors molli de telle façon que nous faisions à peine trois à quatre milles à l'heure. Pendleton voulut utiliser ce calme, et Philips, quoi qu'il en eût, fut obligé d'aller jeter un pied d'ancre sur la partie occidentale de l'île par un fond de trente

Digitized by Google

brasses. A peine le navire était-il installé que déjà plusieurs pirogues remplies de naturels se pressaient autour de lui. Ces embarcations étaient d'une construction bien inférieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors. Semblables aux catimarons indiens, elles consistaient en simples radeaux formés de quelques pièces de bois, et pourvus d'une longue voile fixée à deux antennes et soutenue par un mât incliné. Ces radeaux, assemblés d'abord par cinq ou par six, formaient une plate-forme portant quatre-vingts ou cent hommes; puis, en approchant de *l'Oceanic*, ils se divisèrent en bateaux plats, contenant chacun douze ou quinze sauvages habiles à manier ces sortes d'embarcations (PL. LXV— 3).

Quand elles furent groupées autour du bord, des pourparlers s'ouvrirent. Sur l'une des pirogues était un chef, à ce que nous crûmes du moins, car il portait des plumes blanches à la tête, tandis que les autres n'avaient que le maro pour tout ornement et tout vêtement. On lui offrit quelques bagatelles qu'il accepta avec joie, et en retour desquelles il nous fit cadeau d'une sorte de pâte fermentée, d'une odeur acide et fort peu agréable. Cependant, le reste de la troupe, n'osant pas encore monter à bord, s'évertuait à chercher comment elle pourrait filouter quelque chose: il y en eut qui menacèrent le porte-hauban; d'autres qui plongèrent pour essayer de détacher quelques morceaux de cuivre du doublage. On avait beau les menacer avec la main, ils ne s'en inquiétaient pas; on les coucha en joue, ils se tinrent tranquilles. C'était la preuve qu'ils connaissaient les armes à feu.

Après quelques hésitations, le chef aux plumes blanches monta à bord. Se rassurant peu à peu, il en vint à jouir franchement de ce qu'il voyait, examinant, admirant tout avec surprise, faisant moins attention à ce qu'on lui disait qu'aux merveilles qu'il avait sous les yeux. Quand il eut bien détaillé le coup-d'œil, il se sentit pris d'une joie subite; il dansa, il gambada, il chanta, il gesticula, s'interrompant quelquefois pour parler avec volubilité; puis, rassemblant tout ce qu'il avait reçu dans son tablier d'étoffe blanche, il quitta le pont et descendit dans sa pirogue.

A peine la foule des naturels, rassemblée autour de *l'Oceanic*, eut-elle vu cela, que chaque sauvage voulut escalader le navire; mais Pendleton, craignant leur adresse d'escamoteurs, n'en laissa monter qu'un petit nombre. Les autres demeurèrent autour du bord, faisant un tapage assourdissant avec leurs cris, leurs éclats de rire, et leur inépuisable caquet. On aurait voulu échanger quelque chose avec eux; mais ils n'avaient rien; ils étaient venus en curieux et non en trafiquans. Ces insulaires paraissaient bien constitués et d'un visage agréable. Leur tatouage, bien exécuté, jouait l'aspect d'un vêtement, par exemple, d'un pantalon rayé.

Le jour suivant, Pendleton fit armer deux canots avec lesquels nous devions aller à terre. Philips restait préposé à la garde du bord; il lui était enjoint de ne laisser monter que peu de monde. A Gambier, il n'était pas à craindre que le galant chevalier meconnût sa consigne. Les femmes étaient presque toutes fort laides. Nous partîmes. Sur la grève se trouvaient, au milieu d'une foule nombreuse, deux naturels, les chefs sans doute, qui nous reçurent avec le salut océanien, c'est-à-dire en frottant rudement leurs nez contre les nôtres. Il fallut en passer par là. Ensuite ils nous conduisirent à leur village, situé dans le N. O. de l'île, à un demi-mille du débarcadère. Le chemin était ombragé d'arbres à pain, de cocotiers, et bordé de terrains en mauvais état de culture. Sur la route, notre escorte augmenta; nous eûmes bientôt autour de nous cent naturels qui se montrèrent officieux et prévenans.

Çà et là, paraissaient des cases de naturels ouvertes au sud. L'une d'elles, remplie de filets, était entièrement fermée. Près de cette case gisaient sur des plate-formes deux corps enveloppés d'étoffes. Quand nous en approchâmes, les sauvages nous firent signe de n'y pas toucher; mais ils nous en permirent la vue. Plus loin, parut une place pavée en partie et entourée de blocs de corail. Elle servait de cour à une habitation plus grande que les autres, longue de trente-six pieds sur vingt de large, haute à proportion et surmontée d'un toit en chaume. Devant l'un des côtés ouverts, était une estrade, et sur cette estrade se tenait un vieillard d'une soixantaine d'années avec une longue barbe grise, des traits réguliers et un aspect imposant. Un maro lui ceignait les reins, une couronne de plumes lui couvrait le front; le reste de ses ornemens était un fort beau tatouage. A la longueur démesurée de ses ongles, aux larges replis de son embonpoint, il était aisé de voir que son rang lui permettait le repos.

C'était en effet un arigui, un chef. Sans changer de place, il nous accorda la faveur du salut nasal. Ensuite il reçut avec une affabilité grave et digne les petits cadeaux de Pendleton. Celui-ci pourtant, n'oubliant pas son rôle, lui demanda en taïtien s'il n'avait rien de bon à céder sur ces îles, et à échanger contre des cadeaux

Digitized by Google

plus considérables. A cette question directe, l'arigui répondit par un mot dilatoire : *Bobo maï*, dit-il (à demain). Aussi, quand plus tard le chef sauvage insista auprès du capitaine pour obtenir d'autres présens, celui-ci rétorqua-t-il son argument et lui dit-il à son tour : *Bobo maï*.

Pendant l'audience, je me pris à visiter quelques-unes des cases qui entouraient la place : c'étaient de méchantes huttes en bois d'hibiscus couvertes de feuilles de palmier, longues de huit à dix pieds sur cinq à six de large et autant de hauteur. La porte qui ferme l'ouverture de ces chenils est si basse, qu'il faut ramper pour y entrer.

Cependant le vieil arigui s'était levé de son estrade. S'avançant vers Pendleton, il le prit par la main et le conduisit vers un naturel de haute taille et de fort bonne mine. « C'est un arigui distingué, lui dit-il, il faut lui faire un présent. » Pendleton s'exécuta. Alors le nouveau venu expliqua au capitaine qu'il était le chef d'un village considérable situé de l'autre côté de l'île, et l'invita à s'y rendre, en ajoutant, pour le décider, qu'il y trouverait de l'eau excellente à boire. La journée n'était pas très-avancée; les chaloupes avaient un équipage choisi, bien pourvu d'armes; nous embarquâmes le chef et nous partîmes.

Le village qui lui était soumis se trouvait à l'est de la grande île. Pour y arriver, il nous fallut doubler, non sans peine, le canal qui sépare les îles Peard et Beecher; nous côtoyâmes la partie S. E. de l'île Peard que couvrait une végétation magnifique; puis nous donnâmes dans une belle baie au fond de laquelle, sous une voûte de cocotiers, d'arbres à pain et d'hibiscus, blanchissaient les cases du hameau, but de notre course.

Le chef, notre compagnon de route, nous indiqua lui-même le débarcadère, où nous nous engageâmes avec les chaloupes. Il nous fit les honneurs de ses domaines, et nous conduisit, au milieu de cinquante ou soixante naturels, vers une grande place où l'on nous apporta, comme régal, de la pâte fermentée, enveloppée dans des feuilles de bananier. Soit dégoût, soit défiance, nous n'y touchâmes point : quelques cocos obtenus à grand'peine nous suffirent. Nous vîmes là quelques femmes, peu jolies pour la plupart. A chaque minute, à chaque pas, il fallait faire un présent sans rien recevoir en échange, pas même des fruits et des vivres dont les insulaires des autres archipels s'étaient montrés si prodigues. Ce fut à grand'peine que Pendleton put obtenir un tam-tam en bois d'hibiscus, qui semblait une rareté chez ces misérables peuplades. Alléché par un marché de ce genre, je venais de me séparer de mes compagnons, et j'allais vers une case avec trois naturels qui semblaient m'avoir pris en affection, quand, au détour d'une haie, je me sentis violemment frapper sur les reins. La douleur me renversa; on m'arracha mon fusil; on allait m'enlever mes habits. Trois hommes étaient sur moi; ils m'avaient attiré dans un guet-apens. L'instinct du danger grandit mon courage et mes forces; je tirai mes pistolets de ma ceinture, et j'ajustai celui qui m'avait dépouillé de mon arme; tremblant, il la laissa tomber et s'enfuit; le second persista; d'un coup de pistolet je lui brisai l'épaule, pendant que je tenais le troisième en respect. Au bruit, Pendleton accourut avec quelques canotiers armés, pendant qu'une soixantaine de naturels munis de bâtons se déployaient autour de notre petite troupe : un de nos hommes fut alors grièvement blessé. Décidément il fallait recourir à la force pour se tirer de ce mauvais pas. Pendleton ordonna une décharge, et deux sauvages tombèrent morts (Pl. LXV — 1). Les autres prirent la fuite en hurlant d'une façon horrible. Mais la partie ne pouvait continuer; les fuyards allaient revenir plus nombreux, plus déterminés; nous n'avions pas un instant à perdre. L'embarquement se fit à la hâte; et quand on regagna le large, deux cents sauvages, groupés sur la grève, saluèrent notre départ avec une pluie de pierres. Le soir même nous quittâmes cette terre stérile autant qu'inhospitalière.

L'île, ou plutôt le groupe Gambier, fut découverte en 1797 par Wilson, qui n'y toucha point; et il ne paraît pas que d'autres aient exploré ce pays avant Beechey, qui y passa en 1826. Ce capitaine ne fut pas plus heureux que nous ne l'avions été. Il se mit dès les premiers jours en guerre avec les natifs, et employa même son artillerie à les réduire.

Le groupe entier se compose d'un récif à peu près circulaire de quarante milles de tour, au milieu duquel surgissent cinq ou six îles médiocrement hautes, outre plusieurs îlots assez bas sur la chaîne intérieure. La plus grande des îles hautes, l'île Peard, a quatre milles de long sur une largeur d'un mille à peine. Un double piton nommé le mont Duff s'y élève à onze cents pieds.

Toutes les îles basses et le rivage des îles hautes sont d'une nature madréporique, mais l'intérieur de ces dernières est d'origine volcanique. La roche est en général une lave basal-

Digitized by Google



2. Île Whitsunday.

2. Isla Whitsunday.



3. Pirogue des Îles Gambier.

3. Balsa de las Islas Gambier.

PITTORESQUE.

PINTORESCO

LXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

tique poreuse, et en quelques endroits on aperçoit des cristaux assez réguliers de basalte compacte. Beechey y trouva des zéolithes, du carbonate de chaux, des calcédoines, des olivines et des jaspes de diverses couleurs. Nulle part il ne remarqua de cratère; toutes les îles étalaient la plus admirable verdure. La terre végétale y paraît peu profonde, mais très-fertile. Ses produits, comme ses habitans, sont ceux de toute la Polynésie, quoique dans un degré moindre de culture et de civilisation. Les mœurs en revanche semblent plus retenues que sur les autres groupes. Les femmes n'y paraissent pas disposées à s'offrir à l'étranger. Beechey estime la population de tout le groupe à quinze cents ames. Il place le mont Duff qui en est le centre par 23° 8' lat. S. et 137° 15' long. O.

Le jour suivant, 6 avril, nous avions dès le matin une autre île devant nous, car nous entrions dans une voie lactée d'îles serrées et confuses. C'était l'île Hood, chaîne d'îlots bas, boisés et inhabités, entourant un bassin ou lagon de onze milles et demi de long sur cinq milles de large. Des buissons de verdure couvrent ces îlots, et sur l'un d'eux était une hutte en pierres semblable à celle de Crescent, et qui témoignait d'une occupation antérieure. Hood a été découvert en 1791 par Edwards, revu par Wilson en 1797, en 1826 par Beechey, qui l'a placé par 21° 31' lat. S. et 137° 54' long. O. (pointe O.)

Le lendemain, *l'Oceanie* prolongeait par le nord Carysford, petite île de quatre à cinq milles de circuit. Bas et en apparence inhabité, cet îlot offre des bouquets de verdure et quelques touffes de cocotiers sur les langues de terre qui environnent le lagon intérieur. Découverte par Edwards en 1791, Carysford fut revue en 1826 par Beechey, qui envoya un canot pour la reconnaître. Le naturaliste de l'expédition faillit se noyer en débarquant. On trouva, sous les arbres, trois puits, quelques huttes et une tombe en pierres abandonnée depuis long-temps. Beechey la place par 20° 45' lat. S. et 140° 43' long. O.

Près de Carysford, les cartes signalaient une île Duff que Wilson croyait avoir vue en 1797. Pendleton donna l'ordre de surveiller l'horizon. Rien ne parut, et Duff, cherchée vainement plusieurs fois, semble être une île imaginaire.

Ce qui se révéla à nous au lever du soleil, ce fut une longue bande de récifs argentés qui servaient de ceinture à une langue de terre couverte d'arbres et encaissant elle-même un lagon intérieur. Çà et là, on pouvait distinguer quelques cabanes sans habitans. Nous passâmes à cinq cents brasses du récif du nord, et nous y jetâmes la sonde qui ne rencontra point de fond à cinq cents brasses. « C'est l'île Whitsunday, me dit Pendleton, découverte en 1767 par Wallis, qui envoya un canot à terre. On y trouva des huttes et des pirogues, mais point d'habitans; ils avaient fui vers l'ouest. La lat. de Whitsunday est de 19° 24' S.; sa long. de 140° 57' (pointe N. O.). Elle a quatre milles de long sur trois de large (Pl. LXV — 2).

Après Whitsunday parut Queen-Charlotte, îlot semblable au précédent, mais sans lagon intérieur. Il ne nous sembla point peuplé, quoiqu'on distinguât, dans une petite anse au nord, des cases et des pirogues. Quand Wallis le découvrit en 1767, les naturels, voyant qu'une chaloupe détachée du bord voguait vers le rivage, cherchèrent à s'opposer à la descente; puis, calculant que la résistance serait fâcheuse pour eux, ils s'embarquèrent sur neuf pirogues et s'enfuirent. Restés maîtres, les Anglais y trouvèrent des citernes, des cases, des embarcations, des tombeaux où les cadavres, exposés sous un dais, pourrissaient à l'air. Les habitans étaient de taille moyenne, avec le teint brun et les cheveux flottant sur les épaules. Les femmes étaient belles, et les hommes bien pris. Leur vêtement était une étoffe grossière leur servant de ceinture et pouvant se relever sur l'épaule. Beechey a fixé la situation de Queen-Charlotte par 19° 17' de lat. S. et 141° 4' de long. O. Elle a six milles de longueur sur un mille de large.

Au-dessus de Queen-Charlotte, nous vîmes Egmont, petite île habitée. Basse, boisée dans ses six milles de circuit, Egmont est située par 19° 24' de lat. S. et 141° 36' de long. O. Wallis la découvrit en 1767; mais, lorsqu'il voulut descendre à terre, il trouva en armes sur le rivage les naturels des trois îles. Beechey fut plus heureux en 1826. Il put faire quelques échanges avec eux; pour quelques morceaux de fer, les sauvages lui auraient donné toute leur île, à l'exception pourtant de quelques bâtons surmontés d'une touffe de plumes, objet qui semblait avoir pour eux un inestimable prix.

Le 9 avril, nous prolongions à 200 toises de distance l'île Touï-Touï, découverte en 1767 par Carteret, qui la nomma Gloucester, et reconnue en 1826 par Beechey, qui la place par 19° 8' de lat. S. et 143° 0' de long. O. C'est encore une chaîne étroite de langues de terre, basses et boisées, ayant de quatre à cinq milles de l'est à l'ouest. Sur la partie sud-est existe un

Digitized by Google

moraï en pierres. Wallis y vit quelques habitans armés de lances.

De Touï-Touï, nous remontâmes vers Heiou, où nous serions venus mouiller quand même la tempête ne nous eût pas dérangés de notre route. Heiou est une pêcherie de perles, et Pendleton, huit mois auparavant, y avait fait une commande aux naturels. Le 10 avril, *l'Oceanic* donna dans la passe étroite qui conduit dans un magnifique bassin intérieur. Ce hâvre est abrité d'un côté par une suite d'îles basses, et de l'autre par des brisans à fleur d'eau.

Nous mouillâmes en face de hangars qui servent de logemens aux pêcheurs. Ces hommes nous parurent les crétins de la race polynésienne: nez plat et écrasé, œil enfoncé et stupide, lèvres épaisses, bouche aux angles pendans, visage avec des rides précoces, cheveux longs et touffus chargés de vermine, taille médiocre et voûtée, membres osseux, muscles relâchés, et pour tout vêtement le maro; voilà pour les hommes. Les femmes étaient bien plus hideuses encore, plus abruties, et réduites à l'état d'esclaves.

L'arigui qui commandait sur l'île ne se distinguait des autres que par une taille plus avantageuse. Il nous reçut d'une façon assez amicale, mais avec un air embarrassé. Il avait disposé en faveur d'un autre navire des perles destinées à Pendleton et pour lesquelles celui-ci avait donné des arrhes en marchandises. L'affaire s'arrangea tant bien que mal; le capitaine prit quelque bois à brûler pour le navire, quelques fruits et une petite quantité d'écailles de tortues et d'huîtres perlières. Cette rondeur de l'Américain parut enchanter les naturels qui dès-lors furent excellens pour nous.

L'un d'eux, originaire d'Anaa, et fixé depuis quelques années sur cet écueil, en qualité de missionnaire, nous servit de guide et d'interprète. Par lui, nous connûmes ce pays et ses habitans. Peu d'années s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient renoncé au cannibalisme : auparavant la chair des ennemis tués au combat, des individus expirés de morts violentes, était réservée pour des festins. L'arigui lui-même, qui en avait pris sa part, s'extasiait sur l'excellent goût de la chair humaine, de celle de la femme surtout. Il avait renoncé à cette sensualité, mais il mangeait volontiers encore de la chair crue. Ce homme avait trois femmes; il aurait pu en prendre davantage; il pouvait aussi renvoyer celles qu'il gardait, sans autre formalité, sans autre excuse que son caprice. Aucune loi civile ou religieuse ne réglait les rapports entre les sexes.

Avant l'arrivée du missionnaire, chacun avait son dieu. Le plus souvent, c'était un morceau de bois garni d'une touffe de cheveux humains. Mais la divinité la plus puissante était celle qu'on pouvait fabriquer avec l'os de la cuisse d'un ennemi ou d'un parent nouvellement mort. A l'intérieur, on introduisait une touffe de la chevelure de la même personne; puis, on suspendait l'idole à un arbre où elle recevait des hommages en proportion seulement de ses mérites; car le dieu s'avisait-il un seul jour de trahir les vœux de son adorateur, à l'instant même celui ci l'abandonnait pour un autre. Quand les dieux paraissaient se fâcher trop sérieusement, on cherchait à les appaiser par des offrandes en noix de cocos. Le premier navire que les indigènes aperçurent fut pris par eux pour l'esprit d'un de leurs parens nouvellement morts. Le terrain où reposent les morts est tabou; les corps enveloppés de nattes sont déposés sous terre. Comme on suppose que l'ame vient encore visiter ce lieu, on y place de l'eau et des vivres pour son usage. Ces fonctions sont confiées à certaines personnes, et celles-ci sont persuadées qu'il leur arriverait quelque malheur, si elles manquaient à ces devoirs. La population de l'île Heiou ne paraît pas se monter à plus de 100 individus.

Semblable aux îles basses dont nous avons parlé, l'île Heiou se compose de langues de coraux fort étroites, couvertes d'arbres du côté du vent, mais entièrement nues sous le vent. Elle n'a pas moins de trente milles de long sur cinq milles de large. Bougainville la découvrit en 1768, et la nomma île de la Harpe à cause de sa forme; Cook l'aperçut l'année suivante et la désigna par le même motif sous le nom d'île Bow. Le capitaine Duperrey la reconnut aussi en 1823; enfin Beechey fixa sa position, en 1826, par 18° 26' lat. S. et 142° 59' long. O. (milieu).

Le 10 au soir nous remîmes à la voile, et le lendemain au matin nous rangeâmes de près Dawa-Hidi, chaîne d'îlots bas, boisés et peuplés, de huit à dix milles de longueur, découverte probablement en 1769 par Bougainville, vue l'année suivante par Cook et comprise dans ses *two-groups*. Ce navigateur aperçut de loin ses habitans qui lui parurent bien faits, très-braves, et armés de lances. Beechey, en 1826, la plaça par 18° 12' lat. S. et 144° 38' long. O. (milieu).

Sur les dix heures du matin nous prolongions une autre île, l'île Bird, basse, inhabitée, ayant tout au plus quatre milles de circuit. Découverte en 1768 par Bougainville, qui ne daigna pas la nommer, elle fut vue l'année suivante

Digitized by Google

par Cook, qui l'appela île Bird (oiseau), et, en 1826, par Beechey qui la plaça par 17° 48' de lat. S. et 145° 27' de long. O. (pointe S.)

Puis nous passâmes à quatre ou cinq milles au sud de l'île Croker, petite île basse de six ou sept milles de long sur un mille de large. Bougainville, en 1768, l'avait laissée sans nom; Beechey la baptisa Croker, quoiqu'on puisse croire que c'est la San-Quintin de l'Espagnol Bonechea, vue en 1772 et 1774. Sa position est par 17° 26' de lat. S, et 145° 47' de long. O.

A partir de l'île Croker, nous gouvernâmes à l'ouest et nous longeâmes un autre groupe d'îles basses et boisées plus considérable que les précédens. C'était une rangée d'îlots bas, de diverses grandeurs, ayant au moins quinze milles de long sur cinq ou six de large. La fumée des cases indiquait que ces terres étaient peuplées. « C'est l'île Anaa, me dit le capitaine, découverte par Cook en 1769, et nommée par lui l'île Chain; il la revit en 1773, mais sans la visiter. C'est la même sans doute que Bonechea nomma, en 1772, île de *Todos los Santos*. Beechey l'a aussi vue en 1826, et l'a placée par 17° 26' de lat. S. et 147° 50' de long. O. (milieu). Ce navigateur ne la visita point, mais il trouva sur une petite île au S. S. E. de Touï-Touï et qu'il nomma Byam une quarantaine de naturels, originaires d'Anaa et convertis au christianisme. Voici comment cette émigration avait eu lieu. Tributaire de Taïti dont elle est éloignée pourtant de 200 milles, Anaa avait envoyé le chef Tou-Wari et 150 naturels saluer, dans cette île, le jeune Pomare qu'on venait d'y intrôniser. En vue de Taïti, les vents d'ouest dispersèrent et chassèrent les pirogues; deux furent perdues; la troisième, ayant abordé à l'île Barrow, toucha sur Byam, après avoir perdu une partie de son monde. Ce fut là que Beechey les retrouva; sur leurs instances, il prit à son bord Tou-Wari et le ramena dans sa patrie. »

L'île d'Anaa, dépendante de Taïti, est aujourd'hui toute chrétienne, et déjà elle fournit des missionnaires aux autres points de l'archipel de Pomotou.

Tout ce que nous pouvions voir de ces îles sur notre chemin était vu. Désormais nous allions tirer droit sur Taïti, sans nous heurter à toute heure contre ces écueils coralligènes, dangereux à cause de leur peu d'élévation. Nous laissions pourtant à droite et à gauche de nous une foule d'îles et d'îlots peu connus, peu fréquentés pour la plupart. Réunir ici leur description telle que la fournissent les recherches les plus récentes, c'est rendre un service à la géographie. En faveur de l'utilité, qu'on nous pardonne cette digression sur un terrain aride, mais positif.

Le nom de Pomotou donné à l'archipel qui nous occupe, indique en taïtien toutes les îles basses, situées au vent par rapport à Taïti. Il a remplacé les diverses appellations d'archipel dangereux, mer mauvaise, îles basses, que divers navigateurs ont données à ce groupe d'îles. Cet archipel s'étend dans un espace de 500 lieues de l'E. S. E à l'O. N. O., depuis l'île Ducie jusqu'à l'île Lazareff, sur une largeur variable qui ne dépasse pas 140 lieues dans sa plus grande dimension. Toutes les îles, ou plutôt les groupes d'îles qui le composent, à l'exception de Pitcairn et de Gambier, sont des terres basses madréporiques, entourant un lagon intérieur, inhabitées ou peuplées d'une race polynésienne.

Ces îles sont au nombre de soixante environ; on en a vu déjà plusieurs; voici les autres :

I. Cockburn, petite île basse, inhabitée, avec un lagon à l'intérieur. Découverte en 1826 par Beechey, elle a quatre milles de long sur trois de large. Lat. S. 22° 12'. Long. 141° O. (pointe N. E.)

I. Osnaburg; groupe d'îlots bas, boisés et inhabités, entourant un vaste lagon intérieur. Découverte en 1767 par Carteret, elle fut témoin du naufrage du navire baleinier *Matilda*, en 1792, et Beechey, qui la visita en 1826, retrouva les débris de ce naufrage. Elle ne paraissait pas avoir eu d'autres habitans que des oiseaux de mer, des lézards, des crabes et des tortues. Sa longueur est de quinze milles de l'est à l'ouest sur sept milles du N. au S. Lat. S. 21° 50'. Long. O. 141° 5' (pointe E.)

I. Lagon de Bligh; îlot bas, boisé et peuplé, avec un lagon. Découverte en 1792 par Bligh, Beechey la vit en 1826 : ses naturels sont presque nus, d'un teint très-foncé, avec les cheveux rattachés en un nœud sur la tête. Quand Beechey parut, ils l'accueillirent avec des lances, des casse-têtes et des pierres. Lat. S. 21° 38'. Long. O. 142° 58' (pointe N.)

I. Barrow; petit îlot, bas et boisé, de quatre à cinq milles de circuit, avec un lagon intérieur. Beechey, qui la découvrit et la visita en 1826, y trouva des traces d'occupation récente. Elle était couverte de bois de cocotier, pandanus, sævola, casuarina, pemphis, tournefortia, formant de frais et agréables ombrages. Lat. S. 20° 45'. Long. O. 141° 24'.

I. Clermont, basse, boisée, avec un lagon intérieur. Découverte en 1822 par le capitaine

Digitized by Google

Bell de *la Minerve*, elle fut revue l'année suivante par le capitaine Duperrey, dont le navire se trouva la nuit fort près de ses brisans. Revue par Beechey en 1826. Les habitans étaient presque nus : l'un d'eux avait la couleur d'un nègre d'Afrique. Ils se montraient défians et toujours armés. Le groupe entier a douze milles du N. O. au S. E. sur trois à quatre milles de large. Lat. S. 18° 28', long. O. 138° 47' (pointe N.)

I. Serles, groupe d'îles basses, boisées avec un lagon. Découverte en 1767 par Wilson, on y aperçut un moraï et quelques traces de population. En 1823, Duperrey la vit de loin; Beechey l'approcha en 1826, et y trouva des naturels semblables à ceux des îles décrites. L'île Serles a sept milles et demi de long sur deux de large. Lat. S. 18° 22', long. O. 139° 17' (pointe S. E.)

I. San-Pablo? conservée sur d'anciennes cartes espagnoles; mais vainement cherchée par les navigateurs modernes.

I. Narcisse, basse, boisée, peuplée, avec un lagon intérieur; revue en 1822 par les capitaines Clarke et Humphrey, en 1823 par Duperrey, cette île a huit milles de long de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur un ou deux de large. Sa lat. S. est de 17° 20', sa long. O. de 140° 48' (milieu).

I. Lanciers, basse, arrondie, boisée, sans lagon. Découverte en 1768 par Bougainville, qui la nomma ainsi parce qu'il y vit des habitans armés de lances; elle fut revue l'année d'après par Cook, qui la nomma Thrumb-Cap. Beechey la trouva inhabitée en 1826. Elle a trois ou quatre milles de circuit. Sa position est par 18° 30' lat. S. et 141° 30' long. O. (pointe N. O.)

I. Tehai, groupe d'îlots bas, boisés, habités, avec un lagon intérieur. Ce fut encore Bougainville qui le premier la vit de loin, et la nomma les Quatre-Facardins; l'année suivante Cook changea cette désignation en celle d'île du Lagon. Beechey, en 1826, communiqua avec les sauvages qui lui parurent une race fort singulière. De taille athlétique, avec des cheveux frisés et touffus, et un teint plus clair que celui des habitans des îles voisines, ces naturels furent, au rebours des autres, honnêtes et bienveillans dans leurs rapports. L'un d'eux, pourvu de moustaches, avait la peau si blanche qu'on l'eût pris pour un Européen. Du reste, point d'ornemens ni de tatouage. Les hommes portaient le maro; quelquefois aussi une natte sur les épaules, et des plumes sur la tête. Les femmes avaient les reins enveloppés d'une natte : elles semblaient jouir sur ce point de plus de prérogatives que dans toute autre contrée océanienne. Quand les hommes retournaient à terre avec quelques objets d'échange, les femmes les dépouillaient. Le groupe a de huit à dix milles de circuit. Sa latitude S. est de 18° 43', sa long. O. de 141° 10' (touffe d'arbres à l'ouest).

I. Gloucester, basse, sablonneuse et inhabitée. Réunie aux trois suivantes, cette île forme le groupe que Quiros nomma *Quatro-Coronados*. Carteret la revit en 1767; *le Margaret* en 1803; Beechey en 1826. Un moraï en pierres existait alors sur la pointe S. E. Position : 20° 37' lat. S., 145° 23' long. O. (milieu).

I. San-Miguel, découverte par Quiros en 1606, revue par Carteret en 1767, qui en fit une des îles Gloucester. Position : 20° 33' lat. S., 145° 41' long. O.

I. Margaret, petite île basse, boisée et peuplée, découverte en 1803 par *le Margaret*. Turnbull commerça avec les habitans, natifs au teint foncé, aux cheveux nattés et longs, qui se présentèrent armés de lances. Position : 20° 24' lat. S., 145° 34' long. O.

I. Turnbull, basse et peuplée; découverte par *le Margaret* en 1803. Trois milles de long. Position : 20° 0' lat. S., 145° 39' long. O.

I. Britomart, découverte en 1822, quoiqu'on puisse la croire la même que le *San-Pablo* de Quiros. Position : 19° 52' lat. S., 147° 44' long. O.

I. Cumberland, basse et boisée; découverte par Wallis en 1767, revue en 1826 par Beechey. Elle a huit à dix milles de longueur de l'O. N. O. à l'E. S. E. sur deux de large. Position : 19° 11' lat. S., 143° 35' long. O. (milieu).

I. Byam, basse, de douze milles de circuit, avec un lagon, fut découverte en 1826 par Beechey. Position : 19° 48' lat. S., 142° 45' long. O. (pointe N. O.)

I. William-Henry, chaîne de petites îles basses, boisées, situées sur un même récif de huit milles de l'O. N. O. à l'E. S. E. Découverte par Wallis en 1767, revue par Duperrey en 1823, et par Beechey en 1826. Position : 18° 45' lat. S., 144° 11' long. O. (milieu).

I. Marakau, l'un des *two-groups* découverts par Cook en 1769, et revus par Beechey en 1826. Ce sont des îles basses, boisées et peuplées, de douze à treize milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E. Cook trouva sur ce groupe des naturels au teint brun, bien faits, marchant nus, avec la chevelure enfermée dans un réseau. Position : 18° 4' lat. S., 144° 36' long. O. (milieu).

I. Buyers, basses et rapprochées; découvertes par *le Margaret* en 1803. Position : 18° 7' lat. S., 145° 24' long. O. (milieu).

Digitized by Google

I. Manou, découverte en 1774 par Bonechea, qui la nomma *Las Animas;* revue en 1819 par Bellinghausen, qui la nomma *Moller;* en 1823, par Duperrey; en 1826, par Beechey. C'est une chaîne d'îles boisées et peuplées, gisant sur un récif de dix-sept milles du N. E. au S. O. sur sept de large. Position : 17° 50' lat. S., 143° 7' long. O. (milieu).

I. Towere, découverte en 1772 par Bonechea, qui la nomma *S. Simon et S. Judes;* revue par Cook en 1773, et nommée *I. Resolution;* retrouvée en 1826 par Beechey. En 1774, les naturels repoussèrent par les armes une descente d'Espagnols. L'île, basse et boisée, a cinq milles de long. Position : 17° 22' lat. S., 143° 47' long. O. (pointe S. E.)

I. S. Quintin, découverte en 1772 par Bonechea, revue par lui en 1774; elle fut probablement aussi l'île *Doubtful* de Cook; enfin Beechey la revit en 1826. L'île est basse et bien boisée. Position : 17° 19' lat. S., 144° 58' long. O. (milieu).

I. Humphrey, découverte par le capitaine Humphrey du *Good-Hope*, en 1822 : île basse et peu connue. Position : 16° 48' lat. S., 143° 58' long. O. (milieu).

I. Honden, découverte en 1616 par Schouten, qui la nomma ainsi parce qu'il y rencontra des chiens qui n'aboient point. Elle fut revue en 1816 seulement par Kotzebue, qui la nomma *Doubtful*, voulant indiquer qu'il ne la croyait pas la même que la Honden de Schouten. C'est une île basse, inhabitée, boisée, avec un lagon; son circuit est de quinze à dix-huit milles. Position : 14° 50' lat. S., 146° 6' long. O.

I. Disappointement, découvertes par Byron en 1765; deux groupes d'îles basses, boisées, peuplées, séparés l'un de l'autre par un canal de dix milles de large. Agiles, actifs, armés de lances, les naturels s'opposèrent à la descente de Byron. Les îles sont couvertes de beaux cocotiers; la plus petite a cinq lieues de circuit. Position : 14° 6' lat. S., 143° 16' long. O. (pointe N. de la plus grande).

I. Predpriatie, découverte en 1824 par Kotzebue, qui la trouva peuplée d'une race vigoureuse et olivâtre. De jolies huttes en roseaux paraissaient çà et là sous les arbres. La houle et l'attitude des naturels empêchèrent un débarquement. L'île, basse et boisée, avait un lagon intérieur. Quatre milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. Position : 15° 58' lat. S., 142° 32' long. O. (milieu).

I. Araktchieff, découverte en 1819 par Bellinghausen, et revue en 1824 par Kotzebue. Basse, habitée, avec un lagon, cette île a quatre milles et demi de long du N. E. au S. O. Position : 15° 49' lat. S., 143° 12' long. O. (milieu).

I. Wolchonsky, découverte par Bellinghausen en 1819, revue par Kotzebue en 1824; îles basses sur un récif de vingt et un milles de long du N. au S. Position : 15° 46' lat. S., 144° 29' long. O.

I. Barcley, découverte par Bellinghausen en 1819, chaîne d'îles basses situées sur le même récif, de onze milles et demi de long du N. N. E. au S. S. O. Position : 16° 6' lat. N.; 144° 43' long. O.

I. Good-Hope, découverte en 1822 par Humphrey du *Good-Hope*, île basse. Position : 16° 48' lat. S.; 143° 58' long. O. (milieu).

I. Nigeri, découverte en 1819 par Bellinghausen, île basse de sept milles du N. au S. Position : 16° 42' lat. S; 145° 5' long. O.

I. Holt, découverte en 1803 par *le Margaret*, revue en 1819 par Bellinghausen, qui la nomma Yermoloff; groupe d'îles basses, sur un même récif de quinze milles et demi du N. N. O. au S. S. E. Position : 16° 22' lat. S.; 145° 28' long. O. (milieu).

I. Phillips, découverte par *le Margaret* en 1803. Turnbull vit ses habitans farouches et intraitables. Presque nus avec le maro, le chef se distinguait seul par un collier d'huîtres perlières. Bellinghausen revit ce groupe en 1819; il assigne trente-deux milles de l'O. N. O. au S. S. E. au récif qui lui sert de base. Sa position est du 16° 28' au 16° 42' de lat. S. et du 145° 48' au 146° 22' long. O. Il serait possible que celle-ci fût l'île Holt du *Margaret*, et que la précédente fût une découverte de Bellinghausen.

I. Furneaux, découverte en 1773 par Cook, îles basses et peuplées, renfermant un lagon, de soixante milles de circuit. Position : 17° 6' de lat. S.; 145° 24' long, O. (milieu).

I. Adventure, île basse découverte par Cook en 1773, nul ne l'a revue depuis. Lat. S. 17° 4'; long. O. 146° 38' (milieu).

I. Tchittchacoff, découverte par Bellinghausen en 1819, groupe d'îles basses sur un récif de onze milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur trois et demi de large. Position : 16° 51' de lat. S.; 147° 12' de long. O.

I. Sacken, groupe d'îles découvert par Bellinghausen sur un récif de treize milles et demi d'étendue du N. O. au S. E. Position : 16° 29' de lat. S.; 146° 36' de long. O.

I. Raraka, découverte en 1831 par le capitaine Ireland, île basse de quinze à vingt milles

Digitized by Google

d'étendue. Position : 16° 6' de lat. S. ; 147° 16' long. O. (milieu).

I. Wittgenstein, découverte en 1819 par Bellinghausen, chaîne située sur un récif de trente-deux milles du N. O. au S. E. sur neuf et demie de large. Position : du 16° 3' au 16° 32 lat. S. ; du 147° 43' au 148° 3' long. O.

I. S. Diégo, île haute d'une existence douteuse, que le capitaine de la conserve de l'Espagnol Bonechea indique par environ 16° 50' lat. S., et 149° 30' long. O.

I. Greig, découverte par Bellinghausen en 1819, groupe d'îles basses et inhabitées gisant sur un récif de dix-sept milles de circuit. Position : 16° 11' lat. S. ; 148° 41' long. O.

I. Carlshoff, découverte en 1722 par Roggeween, revue en 1824 par Kotzebue ; île basse avec un lagon, boisée et inhabitée, ayant dix milles de l'E. à l'O. sur quatre de large. Position : 15° 27' lat. S. ; 147° 48' long. O (milieu).

I. Palliser, découvertes en 1722 par Roggeween, qui les nomma *Iles Pernicieuses*, parce qu'un de ses navires s'y perdit, et que les deux autres ne s'en tirèrent qu'à grand' peine. Les naturels étaient de haute taille ; ils avaient les cheveux longs et le corps bariolé de toutes sortes de couleurs. Leur physionomie était rude et farouche. Cook revit ces îles en 1774 et les nomma Palliser ; Wilson les aperçut aussi en 1797 ; puis elles furent plus récemment explorées par Bellinghausen en 1819, et par Kotzebue en 1824. Ces îles renferment quatre groupes distincts : le premier, au N., de soixante milles de circuit par 15° 17' de lat. S. et 148° 53' de long. O. (milieu) ; le second, au N. E., de quatorze milles de long sur neuf de large par 15° 28' de lat. S. et 148° 29' de long. O. (milieu) ; le troisième, au S. E., nommé *Elisabeth*, de dix-neuf milles de longueur de l'O. N. O. à l'E. S. E. sur six de large, par 15° 55' de lat. S. et 148° 20' de long. O. (milieu) ; enfin le quatrième, au S. O., de vingt milles environ d'étendue de l'E. S. E. à l'O. N. O. par 15° 46' de lat. S. et 149° 5' de long. O (milieu).

I. Romanzoff, découverte et visitée en 1816 par Kotzebue, île basse, déserte, bien boisée, de huit à neuf milles de circuit. Position : 14° 55' de lat. S. ; 146° 56' long. O.

I. Oura et Tiokea, découvertes en 1616 par Schouten, qui les nomma *Zondergrond*, pour exprimer qu'il n'avait point trouvé de fond auprès d'elles. Voleurs et perfides, les insulaires attaquèrent avec leurs casse-têtes les Hollandais qui furent obligés de faire feu. Hommes et femmes, tout se défendit ; les premiers avec des lances armées d'arêtes et des frondes, les secondes avec leurs mains seulement, et en sautant à la gorge des étrangers. Ces naturels étaient grands, bien faits, avec le nez camard et les oreilles percées. Ils estimaient beaucoup le fer, et tâchaient d'enlever tout celui qu'ils voyaient à bord. Byron revit ce groupe en 1765 et le nomma *I. King Georges*. Il y descendit de vive force, et s'y procura quelques cocos. Les pirogues des naturels portaient jusqu'à trente hommes qui les manœuvraient avec adresse. Byron trouva sur cette île un gouvernail de chaloupe et divers objets en cuivre et en fer, débris évidens d'un naufrage. Cook parut à son tour sur ces îles en 1774 : les naturels n'osèrent rien d'hostile ; mais ils se montrèrent indifférens et insolens à tel point que le capitaine se retira, craignant une surprise, et leur envoya pour adieux une volée de son artillerie. Les naturels étaient plus noirs et plus robustes que ceux de Taïti ; leur tatouage se bornait à des figures de poisson. Les hommes n'avaient que le maro, mais les femmes allaient plus vêtues. Ils connaissaient le salut du nez. Ils avaient des chiens comme ceux de Taïti, mais avec un poil long et blanc. « Ils employaient, dit Forster, une sorte de cochléaria qu'ils nommaient *inou*, pour enivrer les poissons, en le broyant avec certains testacées. Du reste, le sol se réduisait à une couche fort mince sur un banc de coraux. La langue de ces sauvages ressemblait à celle de Taïti, quoique plus gutturale. Les mœurs étaient aussi les mêmes. Ces îles furent plus tard encore reconnues par Kotzebue, au moins celle du sud qu'il nomma *Spiridow*, pensant qu'elle était nouvelle. Il la revit en 1824, et paraît avoir persisté dans cette opinion.

Tioukea est un groupe d'îles basses, boisées et peuplées, d'environ trente milles de circuit par 14° 27' lat. S. et 147° 11' long. O.

Oura, qui est aussi une chaîne d'îles basses, boisées et peuplées, a dix ou douze milles d'étendue du N. E. au S. O. Elle gît par 14° 39' lat. S. et 147° 27' long. O. (milieu).

I. Wilson, découverte par Wilson en 1797, qui la prit pour Tioukea, revue par Turnbull en 1803, groupe d'îles basses, situées sur un récif de vingt à trente milles de circuit. Position : 14° 28' lat. S., 148° 30' long. O. (milieu).

I. Waterland, découverte en 1616 par Schouten, qui n'y trouva point d'habitans, revue en 1797 par Wilson, qui la prit pour Oura, et en 1803 par Turnbull. C'est un groupe d'îles basses sur un récif de vingt ou trente milles de circuit.

Digitized by Google

CARTE
DES ILES TAÏTI

pour servir au Voyage pittoresque autour du Monde.

PAR M. D'URVILLE.

1834.

MAUPITI

TETOUA-ROA

TAÏTI

TAIARABOU

Latitude Méridionale.

Latitude Méridionale.

Digitized by Google

Digitized by Google

Position : 14° 36' de lat. S.; 148° 45' long. O (milieu).

I. VLIEGEN, découverte en 1616 par Schouten, à cause d'innombrables moustiques qu'il y trouva. Ce capitaine y aperçut cinq ou six sauvages. Roggeween revit en 1722 ce groupe auquel il donna le nom de labyrinthe, des récifs qui l'entourent. On peut du moins attribuer à ces îles ce qu'il dit d'une terre de trente lieues de longueur qu'il trouva à vingt-cinq lieues des îles Pernicieuses. Quoi qu'il en soit, le capitaine Byron les revit en 1765; il les nomma *Iles du prince de Galles*, et en prolongea la côte nord. *Le Margaret* les nomma en 1803 *Iles Dean*. Kotzebue y passa en 1816, et reconnut qu'elles formaient une chaîne d'îles boisées de plus de soixante-dix milles de l'E. S. E. à l'O. N. O. sur vingt milles de largeur au moins, avec un lagon intérieur. Position : du 14° 49' au 15° 21' lat. S., du 149° 18' à 150° 18' long. O.

I. KRUSENSTERN, découverte par Kotzebue en 1816, et revue par Bellinghausen en 1819. C'est une chaîne d'îles basses entourant un lagon, au milieu duquel s'élève une île boisée. Le groupe a quinze milles du N. N. E. au S. S. O. Position : 15° lat. S., 150° 34' long. O. (milieu).

I. LAZAREFF, petite île déserte découverte en 1819 par Bellinghausen, longue de cinq milles et demi de l'E. à l'O., jusqu'ici la plus occidentale de l'archipel Pomotou. Position : 14° 56' lat. S., 151° 5' long. O.

I. MATIA. Cette île fut signalée à Cook en 1769 par le Taïtien Toupaïa, qui la plaça correctement sur la carte des îles qu'il connaissait sous le nom de Mate-Hiva ou Matea. Bonechea en eut connaissance en 1774 par un pilote de Taïti; mais Turnbull est le premier qui l'ait aperçue en 1803. Il la dépeint comme un plateau assez élevé, visible à sept ou huit lieues de distance, et couverte d'une riche végétation. *Le Margaret* mouilla dans une belle baie sous le vent, et ses rapports avec les naturels ne furent pas mêlés d'hostilités. Les mœurs, les usages, les costumes, les cases, les pirogues, avaient beaucoup d'analogie avec ceux de Taïti. Seulement tout était plus grossier et moins raffiné. On trouva sur l'île une pirogue arrivée de Taïti quelque temps auparavant pour percevoir le tribut. On pourrait donc la rattacher plutôt à Taïti qu'à Pomotou. Bellinghausen, qui l'a reconnue en 1819, lui donne quatre milles de circuit. Sa position est par 15° 53' lat. S. et 150° 39. long. O.

CHAPITRE LVIII.

ARRIVÉE A TAÏTI. — SÉJOUR.

Nous avions perdu de vue l'archipel de Pomotou depuis vingt-quatre heures à peine, que déjà le piton solitaire de Maïtia se dressait devant nous. A mesure que nous approchions de cette île, succursale de Taïti, il était facile de distinguer et de détailler une autre nature, un autre aspect géologique, que dans les écueils sans nombre côtoyés peu de jours auparavant. Ce n'était plus quelques maigres arbustes couvrant une terre de coraux, ni ces lagons intérieurs, ni ces bandes de sable ingrat, ni ces grèves livrées aux oiseaux de mer, ni ces récifs à fleur d'eau; mais des sommets touffus coupés par de sombres et fraîches ravines, des torrens et des arbres de haute-futaie, une riche et luxuriante verdure, des plateaux cultivés et des villages cachés sous des berceaux de cocotiers.

Pendleton savait que les vivres étaient moins chers à Maïtia qu'à Taïti; il envoya Philips à terre avec un canot. Je m'y embarquai. Nous voguâmes vers le S. de l'île, partie la plus populeuse, et les habitans étaient si bien au fait de visites pareilles, que nous trouvâmes sur la plage des bandes de cochons et des mannes pleines de fruits et de légumes. On débattit les prix de part et d'autre avec quelque ténacité, mais l'accord, une fois consenti, fut religieusement tenu; on ne chercha ni à nous voler, ni à tromper sur les objets. Je n'aperçus que de loin le village dont l'aspect attestait quelque aisance. Les maisons me semblèrent propres et entourées d'enclos. On me fit remarquer une chapelle chrétienne, bâtiment ovale, église de toute l'île.

Maïtia, terre d'origine volcanique, n'a guère plus de cinq à six milles de circuit. Sa hauteur, suivant Beechey, est de 1,250 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Sa petite population dépend de Taïti, au moins depuis l'époque de la découverte. Le premier qui vit cette île fut l'Espagnol Quiros en 1606. Il la nomma *Dezena*. Wallis la visita en 1767 et l'appela *Osnabruck*. Quelques échanges eurent lieu, et aussi, à la suite de vols, quelques coups de fusil. L'année d'après parut Bougainville, qui la nomma *le Boudoir;* puis, en 1772, Bonechea qui voulut en faire *San-Christoval;* enfin après eux tous les navigateurs qui arrivèrent à Taïti par le côté de l'E. aperçurent et relevèrent Maïtia. Elle est située par 17° 53' lat. S. et 150° 25' long. O.

Au-delà de Maïtia, l'horizon s'éclaircit devant nous, et alors se révéla presque imperceptible, à

Digitized by Google

la distance de quatre-vingt-dix milles, la cime de Taïti, pointant au-dessus de l'horizon comme un simple petit rocher. Caché par momens, ensuite mieux accusé, ce sommet grandit devant nous jusqu'au coucher du soleil. Toute la nuit, on courut vers la terre, et à l'aube ce fut un admirable spectacle, car nous étions presqu'à ses pieds. Elle était là devant nous, la delicieuse Taïti, cette reine polynésienne, cette île d'Europe au milieu de l'Océan sauvage; nous pouvions saisir ses beautés générales, détailler les accidens de son terrain, ses pitons divers et nombreux, ses vallées creuses et solitaires, ses forêts pendantes sur les flancs des mornes ou s'agitant comme une couronne sur leurs crêtes fécondes; nous pouvions l'admirer, cette terre, fille des volcans, avec sa double ceinture, l'une d'argent et d'écume sur des récifs, l'autre de végétation et de verdure sur la grève. Oui, c'était là notre Taïti rêvée, l'île de Wallis, de Bougainville, de Cook, cette hôtellerie toujours ouverte aux navires; compatissante à leurs fatigues et à leurs dangers, loyale auprès de tant d'archipels perfides, généreuse, dévouée, prompte à recevoir l'empreinte civilisatrice; c'était Taïti, la perle, le diamant de ce cinquième monde, dont Cook fut le Colomb.

Quand le jour se fit, nous étions presque rendus à notre destination; la pointe Vénus qui forme le cap le plus nord de l'île nous restait à cinq milles dans l'O. S. O.; en trois heures nous pouvions mouiller à Matavaï, hâvre principal de Taïti. Vieux routier de ces parages, Pendleton faisait route directe, quand une pirogue se démasqua de derrière les récifs, portant sur l'arrière un naturel vêtu d'un pantalon et d'une veste, mais marchant pieds nus. Il monta lestement à bord: « Ah! c'est toi, Tom, lui dit Pendleton en l'apercevant; tu n'as pas été matinal, mon garçon; ta besogne, comme tu vois, est plus d'à moitié faite. N'importe, mon pauvre Tom, ajouta-t-il voyant l'air décontenancé du pilote, tu n'en finiras que mieux ce qui reste. Allons, à toi le navire, Tom!» Le naturel se remit alors: il prit la pose assurée du lamaneur de Royan, ou de l'île de Wright; alla vers l'habitacle, regarda le compas, emboucha le porte-voix, et commanda la manœuvre. *L'Oceanic* lui obéit; il passa à dix toises de l'écueil du Dauphin, et le 14 avril, à neuf heures, il se balançait à l'ancre, par une assez forte houle, dans la baie de Matavaï.

A peine étions-nous amarrés, que le navire, encore encombré de cordages, se changea en bazar. Une quarantaine de pirogues entouraient le sloop, et les naturels eurent bientôt couvert le pont de fruits, de racines, de pagaies sculptées, et surtout de fort belles coquilles. Tout cela devait servir d'objets d'échange contre des objets d'industrie européenne, des habits, des chemises, des chapeaux, dont cette foule semblait fort jalouse. Aucune description ne peut rendre le spectacle que nous avions alors sous les yeux. J'ai parlé à Hawaii de l'amalgame des vêtemens et de leur grotesque emploi: ici c'était cent fois pire. Chacun avait un lambeau européen, et le reste du corps nu ou couvert de nattes. Je vis un Taïtien qui se promenait avec le maro seul, véritable Adam, dans une nudité presque primitive, si ce n'est que ses pieds étaient chaussés de bottes molles à revers jaunes; celui-ci n'avait qu'un pantalon, celui-là n'avait qu'une veste; un troisième se contentait d'un feutre noir ou blanc. Les plus singuliers étaient en uniforme rouge à épaulettes écaillées, et rien n'était plus amusant que de voir des basques écarlates battre leurs hanches nues et tatouées.

Les scènes de leur petit négoce n'étaient pas moins curieuses à suivre. Déjà, il était facile de le saisir, le frottement des Européens avait raffiné leurs notions mercantiles. Avant d'échanger un objet, ils l'examinaient, le retournaient dans tous les sens; puis, ne se fiant pas à leur seule impression, ils consultaient leurs camarades sur la convenance et l'utilité du marché. Mais une fois l'affaire conclue, ils en tenaient loyalement les clauses. La grande vogue était alors pour les habillemens, parce que les missionnaires, voulant extirper le tatouage, avaient recommandé à tous et à chacun de se couvrir le corps; mais, après les hardes, ils demandaient encore de la poudre, du rhum, des ustensiles de ménage, puis tout ce qu'ils voyaient, et les objets les plus bizarres avant les autres. A ces échanges présidait une sorte de numération dont la mesure était la piastre d'Espagne. Réelle quelquefois, elle circulait en argent; d'autres fois fictive, elle prenait un équivalent en marchandises. Ainsi, le quart d'une bouteille de rhum, deux aunes de calicot, une aune de ruban d'un schelling, un bout de galon d'or ou d'argent, équivalaient à une piastre espagnole. L'équipage de Pendleton paraissait se livrer tout entier à ce petit commerce; et Philips lui-même surfit plus d'une demi-heure un vieil habit de drap bleu que nos fripiers auraient dédaigné. Quant à moi, je n'intervins dans ce mouvement commercial que pour me procurer quelques coquilles brillantes, porcelaines, olives, harpes, mitres, etc., qu'on venait de ramasser sur les récifs.

Digitized by Google

Tout entier a cette scène singulière, je ne remarquai pas d'abord que plusieurs naturels, passant à mes côtés, me glissaient à l'oreille le mot *taïo, taïo*, avec un air de mystérieuse supplique. A la troisième fois, cette parole toujours reproduite venait de me frapper, quand je me trouvai vis-à-vis de Philips, qui venait de vendre enfin son habit bleu comme aurait pu le faire un juif allemand. « Avez-vous choisi un taïo ? me dit le second en bonne humeur. — Un taïo? répliquai-je. Qu'est-ce donc que ce taïo qu'ils me cornent tous à l'oreille? Vous connaissez donc cela aussi ? — Un taïo, c'est un ami avec lequel on échange son nom; c'est un protecteur et un protégé pour vous. On ne reste pas à Taïti sans un taïo; c'est un meuble de rigueur, comme une canne dans les rues de New-York. — Voilà un singulier usage! répliquai-je. — Il a ses bénéfices et ses charges, continua Philips. Entre taïos tout est commun, et presque toujours la balance n'est pas en faveur de l'Européen. Il faut dire qu'ils n'abusent pas du privilége, surtout quand ils ne sont pas de la classe élevée. Pendleton a un taïo qui lui coûte cher : l'ancien secrétaire du gouvernement, Oupa-Parou. Cet homme est un gouffre, il demande toujours. S'il avait osé demander *l'Oceanic*, il l'aurait fait. Dieu vous garde de tomber sur un requin pareil; mais prenez un taïo, notre passager, c'est de rigueur. »

J'avisai donc à choisir mon Pylade parmi les insulaires présens. Dans le nombre, j'en avais remarqué un plus réservé, moins bruyant que les autres, qui m'avait offert quelques présens, et à diverses reprises s'approchant de mon oreille, m'avait dit : *Prancès koti taïo Turvi*. N'attachant point de signification à ces paroles, j'avais tourné le dos. Quand Philips m'eut averti, je le rappelai, et, à l'aide d'un Anglais établi dans la colonie, nous nous entendîmes sur les clauses de notre intimité passagère. Il devait être mon guide et mon répondant à Taïti. Ce brave homme se nommait Otouri. C'était un simple *raatira*, un honnête et respectable propriétaire, bien famé dans la contrée, vert encore, d'une physionomie où se mêlait une expression de laideur et de bonté (Pl. LXVII—1). Déjà, sur sa mine et sur sa réputation, d'autres Européens l'avaient choisi comme moi pour leur *alter ego*. Sept ou huit ans auparavant, lors du passage de la corvette française *la Coquille*, il avait été le taïo du lieutenant de vaisseau d'Urville, capitaine en second de l'expédition, et il possédait encore un certificat signé de cet officier. Dès l'instant où mon choix fut arrêté, Otouri fut tout à moi : donnant ses ordres à deux serviteurs qui l'accompagnaient, il encombra ma chambre de cocos, de bananes, d'évis, d'étoffes, de lances et de pagaies sculptées. A mon tour, je voulus reconnaître sur-le-champ ces cadeaux par quelques présens, mais il me fit signe qu'il ne recevrait rien de moi ce jour-là. C'était l'usage; le lendemain il ne devait pas avoir les mêmes scrupules.

Comme nous n'avions que peu de temps à stationner sur la rade de Matavaï, je m'arrangeai pour l'utiliser de mon mieux. Le lendemain, dès l'aube, mon taïo était sur le pont à m'attendre. Je descendis dans sa pirogue, et doublant la pointe Vénus, il me fit débarquer dans un torrent qui se décharge sur ce point. Non loin de là se trouvait la maison du missionnaire Wilson, et une petite chapelle qui y attenait. Je visitai cet édifice, construit comme les cases des naturels, à cette différence près qu'il était entouré de percées latérales depuis le toit jusqu'à terre, avec des fenêtres sur toute la longueur. Le temple était assez vaste pour recevoir trois cents personnes, qui pouvaient s'asseoir sur des bancs assez propres; un petit cimetière entourait cette église. Quand nous entrâmes (ce jour-là était un dimanche), le temple était plein; les femmes d'un côté, les hommes de l'autre; tous si bizarrement accoutrés, que j'eus grand'peine à contenir un éclat de rire. On eût dit une mascarade arrangée à plaisir, un magasin de costumes, une friperie vivante. Les habits troués et râpés, les robes aux paillettes pleines de rouille, les vieilles défroques des bateleurs de capitales, enfin tout ce que l'Europe avait rejeté de ses garde-robes se trouvait là, à Taïti, sur le dos de ses sauvages. Les missionnaires avaient tant de fois prêché qu'il fallait se couvrir, que ces malheureux s'étaient couverts, à tout prix, de guenilles apportées par les Anglais et les Américains. Nos matelots avaient vendu toute leur défroque, et s'ils avaient conservé quelque chose pour eux, c'était par pudeur. Un de ces naturels était surtout magnifique à voir, enveloppé d'un manteau comme un hidalgo castillan, mais avec les jambes nues et des souliers à boucles. Il semblait mépriser les autres de toute l'ampleur de son drap et de tout le luisant de sa chaussure. Le reste en effet se remuait à peine dans des habits étriqués et fendus comme des grenades. Pendant que l'homme au manteau avait la liberté de ses bras, les autres en étaient réduits, serrés qu'ils étaient, à les tenir étendus comme les ailes d'un télégraphe. Les femmes, laides en général, n'étaient pas mieux vêtues. Celles-ci avaient endossé des chemises d'homme qui laissaient leurs cuisses à découvert; d'autres étaient enterrées dans des

Digitized by Google

pièces d'étoffe comme dans un linceul. Presque toutes portaient sur leurs cheveux coupés un petit chapeau à l'anglaise, d'une forme ingrate, et décoré de rubans et de fleurs. Le comble du luxe était une robe de couleur.

Malgré tant de sujets de gaieté, toute cette assemblée se tenait rangée avec ordre sur les bancs, sérieuse, attentive, muette. Le missionnaire Wilson était alors devant son pupitre; il entonna un psaume, que les fidèles continuèrent sur un mode criard et discordant. Puis, le pasteur lut un chapitre de la Bible, s'arrêtant par intervalles, s'agenouillant pendant que l'assistance se prosternait. Cela dura ainsi une demi-heure, pendant laquelle régna le plus profond recueillement. Ce fut à peine si de temps à autre quelques jeunes têtes se retournèrent vers moi, pour examiner ma physionomie de nouveau débarqué.

Au moment ou nous sortîmes de l'église, mon taïo Otouri me fit remarquer de l'autre côté du torrent l'habitation de M. Nott, doyen des missionnaires de Taïti, et récemment gouverneur du jeune Pomare. A côté du temple et toujours sur la berge du torrent, se trouve une maison royale qui sert de résidence à la cour, quand elle se transporte à Matavaï. C'est une fort belle case, entourée d'un verger productif, planté d'arbres à fruits de toute espèce. J'y remarquai surtout une belle plantation de taro que fécondaient les irrigations du torrent.

Après ce coup-d'œil jeté sur ces édifices les plus importans du pays, nous rabattîmes vers la plage qui fait face au mouillage. Là s'alignaient quelques cases, et devant leurs façades, accroupis ou debout, se tenaient quelques naturels occupés à de petits ouvrages, ou se reposant avec leurs enfans et leurs femmes. Quand je passai devant eux, presque tous m'accueillirent avec un affable *ia ourana*, sorte de salutation qui répond à notre bonjour. Quelques-uns allèrent jusqu'à m'inviter à entrer et à me reposer dans leurs cases, où les enfans vinrent bondir et jouer autour de moi, en m'apportant des fleurs, des coquilles ou des papillons. Tout ce peuple était doux, tranquille et hospitalier; on reconnaissait en lui les insulaires de Wallis, de Bougainville et de Cook. Mais ce qu'on ne retrouvait pas, c'étaient les femmes si gracieuses et si vantées de ces navigateurs. Les Taïtiennes que je rencontrai n'étaient rien moins que des beautés. Fatiguées avant l'âge, avec des traits plutôt désagréables que réguliers, à peine distinguait-on parmi elles un petit nombre de jeunes filles, à qui l'âge donnait quelques charmes et quelque fraîcheur. Les femmes de Nouka-Hiva étaient incomparablement mieux. D'où vient alors qu'à soixante ans d'intervalle une telle dégénération est survenue dans le type physique de ces peuples? Serait-ce que les premiers navigateurs ont trouvé beau ce qui était bon, qu'ils ont loué, exalté outre mesure cette race remarquable en effet auprès du sang nègre de la Mélanesie? Les illusions d'une longue traversée, la vue des femmes absente depuis si long-temps, le désir d'enrichir de poétiques tableaux des expéditions déjà si romanesques, tout cela n'entre-t-il point pour quelque chose dans le contraste des deux époques? Quoiqu'il y ait eu abâtardissement réel et dépopulation depuis l'époque de la découverte, il faut d'autant plus croire au concours de tous les motifs cités, que les hommes n'ont pas déchu en proportion des femmes, et la dégradation physique de l'un des deux sexes sans que l'autre eût subi une altération analogue serait un fait trop difficilement explicable pour être admis. Il faut dire, en outre, que l'usage des guenilles européennes, substituées à un costume pittoresque et sauvage, a dû entrer pour quelque chose dans l'aspect extérieur de ces peuples et dans les impressions qui en résultent.

Après avoir parcouru les cases de la grève, Otouri me fit faire une halte à la porte de l'une d'elles, plus apparente que les autres, et mystérieusement voilée par un bouquet de cocotiers. C'était la demeure d'un grand personnage de Matavaï. Nous allions vers elle, quand du coin d'un petit sentier se démasqua Pendleton qui marchait aussi vers la case, sous la conduite d'un géant, d'un patagon océanien. Ce géant avait nom Oupa-Parou. Taïo de Pendleton, cette belle case lui appartenait. Qu'on se figure un homme de cinquante ans environ, haut de six pieds deux pouces, avec une circonférence de sept pieds au moins; et sur cette masse énorme une figure d'enfant, tant elle avait l'expression de la douceur et de l'affabilité, tant elle souriait avec bienveillance; tel était Oupa-Parou (Pl. LXVII—1). Pendleton m'ayant présenté à lui, à l'instant le chef m'invita à me reposer dans sa demeure, me priant de la regarder comme la mienne, et ses serviteurs comme les miens. Nous nous mîmes donc à continuer notre chemin, moi et Otouri, auprès du colosse; s'il fût tombé sur nous, il nous eût écrasé de son poids. Sa demeure était tenue avec un certain luxe demi-sauvage, demi-européen : cinq fusils bien luisans et bien entretenus reposaient sur un ratelier à côté de casse-têtes et de pagaies sculptées.

Sortis de-là, nous poussâmes notre prome-

Digitized by Google

nade vers la vallée de Matavaï. La caravane était alors presque une partie carrée, Pendleton et moi suivis de nos deux taïos. Il me semblait impossible d'abord que le grand Oupa-Parou pût mouvoir sa masse énorme; mais quelle fut ma surprise quand je le vis nous devancer d'un pas leste et soutenu!

L'île de Taïti comme celle d'Hawaii, déserte à l'intérieur, est peuplée seulement sur les grèves. La zône habitable ou plutôt la zône habitée se réduit à un espace de trois ou quatre cents pas le long de la mer, souvent même de cent cinquante pas. Matavaï est un des points où cette zône s'étend le plus loin, car le torrent qui se précipite des ravines intérieures semble avoir formé une petite vallée d'alluvion d'une demi-lieue de diamètre dans tous les sens. Si l'on pouvait mettre ce terrain à l'abri des débordemens du cours d'eau, on en ferait une plaine merveilleusement fertile.

A un demi-mille à peu près de la pointe Vénus, nous trouvâmes une partie de la grande route qui fait presque entièrement le tour de l'île. Cette route est large, belle, suffisamment exhaussée au-dessus des terrains qui la pressent, bordée de chaque côté de rigoles pour l'écoulement des eaux. Des ponts en bois ont été jetés sur les torrens, de sorte qu'on a aujourd'hui des communications par terre d'un village à un autre, quelle que soit la distance qui les sépare.

« Voyez cette route, me dit Pendleton; elle est extraordinaire dans un pays si pauvre; mais la manière dont elle a été construite est plus extraordinaire encore. Les péchés des Taïtiens, les galanteries des Taïtiennes ont nivelé, battu cette voie et creusé ces rigoles. Vous riez! Rien n'est plus sérieux. La pénalité civile, la pénalité religieuse ont été conçues ici dans un but d'utilité. On ne condamne ni à l'amende, ni à la prison, ni aux galères; on condamne à une espèce de corvée, au travail des routes. Le taux est proportionné au délit, il varie de deux toises de route jusqu'à cent. Le coupable est tenu d'exécuter cette tâche, soit par lui-même, soit par ses amis ou par ses serviteurs. Aussi les aides ne manquent-ils qu'aux pauvres. Un seigneur, un propriétaire fait travailler sa domesticité, une jeune fille ses galans. Les vieilles, les laides parmi les femmes, les malheureux parmi les hommes, subissent seuls personnellement la punition. Vous voyez qu'il a fallu peu de temps pour que la distinction des classes s'établît sur le sol océanien. Cette manière de faire profiter les fautes eût été bonne si on ne l'avait outrée. Pour obtenir un plus grand nombre de délinquans, les missionnaires avaient jadis organisé dans le pays une espèce d'espionnage, et ce système a abouti à l'hypocrisie et au mensonge. Depuis lors l'excès de rigueur a engendré le relâchement; on se cache pour pécher, mais on pèche bien davantage. Maîtres de Taïti, despotes absolus des consciences et des actes, les missionnaires auraient long-temps conservé ce pouvoir s'ils n'en avaient abusé; aujourd'hui il décline, et c'est leur faute.

» Pomare II, ajouta Pendleton, est le Clovis, le Constantin de Taïti : le premier il embrassa le christianisme, et l'archipel s'empressa de l'imiter. Ce roi fut toute sa vie un fervent néophyte; il se voua aux progrès du culte nouveau, non seulement comme souverain, mais encore comme apôtre; on lui doit la première traduction de l'Evangile en taïtien. Sous lui la religion fut florissante, mais non pas despote; quand les pasteurs européens voulurent empiéter, il les contint et les limita. Aussi fut-il médiocrement regretté par eux. L'occasion de la minorité d'un prince enfant était trop belle pour que les missionnaires ne l'utilisassent point. Pomare III fut mis sous leur tutelle, et on l'éleva, comme un Joas, à l'ombre des autels. Sans la mort précoce qui l'a enlevé, Taïti obéirait aujourd'hui a une sorte de théocratie. Quand il fallut donner un successeur au prince mort encore mineur, bon gré mal gré, on intrônisa la jeune princesse Aïmata, sous le nom de Pomare-Wahine Ire. Aïmata est une jeune fille de dix-sept ans, d'un caractère vif, d'une volonté mutine et d'un tempérament de feu. Difficile à dominer et à conduire, elle devait renouveler à sa cour les dissolutions encore récentes de la célèbre Idia, femme de son aïeul Pomare Ier. Au début de son règne, elle mit quelque mesure dans ses déportemens; mais peu à peu, enhardie par l'exemple de sa mère et de sa tante, elle s'abandonna entièrement à son organisation ardente. C'était la reine : on ne pouvait pas la condamner à cent toises de route. Cependant la cour l'imitait; elle eût été bigote sous l'élève des missionnaires, elle devint débauchée sous la jeune Messaline, et l'exemple gagna les classes inférieures. Jusqu'ici les missionnaires n'ont rien trouvé d'efficace contre ce fatal débordement. Il a été question à diverses reprises de prononcer la déchéance de la reine, mais on ne l'a pas encore osé. Le pasteur Wilson, que je quitte à l'instant, m'a parlé d'une ligue de chefs mécontens qui se sont réunis à Papaï-Iti. On attend quelque chose de cette levée de boucliers.

» Ce n'est pas tout encore. Menacés ici, les

Digitized by Google

missionnaires le sont aussi dans leur métropole. La société des missions a connu la tendance ambitieuse de ses délégués; elle a eu vent que les évangélistes de l'Océanie se mêlaient trop souvent et trop ardemment des choses temporelles; que lorsqu'ils ne visaient pas au pouvoir, ils se laissaient aller à convoiter la richesse, à devenir grands propriétaires, négocians même. Elle a pensé que cette direction n'était ni dans la lettre, ni dans l'esprit de leur mandat, et qu'il était temps de leur rappeler cette parole du Christ . « Mon royaume n'est pas de ce » monde. » En conséquence, on a soulevé pour Taïti cette question spéciale, que l'île étant toute chrétienne, il n'y avait nul inconvénient à la laisser sans apôtres, qui seraient mieux employés, d'ailleurs, dans les pays sauvages et idolâtres. Vous pouvez deviner combien cet incident lointain les préoccupe, au milieu des complications locales. »

Pendant cet entretien, nous avions gravi un morne qui domine cette pointe de l'île. De là nous embrassions tout: Matavaï, ses cases, ses chapelles, ses bosquets de cocotiers et d'arbres à pain, la pointe de Vénus avec son mât de pavillon; à notre gauche les toits royaux de Papaoa blanchissant parmi les autres, le tout encadré par une ligne de brisans sur lesquels bondissaient quelques pirogues de pêcheurs. Sur ce morne nommé Taha-Raï, et dans une cabane dont nous vîmes les restes, le roi Pomare se reposait quand il faisait à pied la route de Papaoa à Matavaï. Wallis et Cook nommèrent ce lieu *le Cap de l'Arbre*, à cause d'un arbre isolé qui le terminait.

Les jours suivans, nos excursions continuèrent. Mon brave taïo voulait avant toute chose que je visitasse son habitation de l'intérieur. Ce qu'il avait à Matavaï n'était qu'un pied à terre: sa véritable case, celle qu'habitaient sa femme et ses enfans, était située entre Matavaï et Papaoa. Une demi-heure de marche nous conduisit à une demeure propre et convenable. Au-dehors tout indiquait un entretien assidu; au-dedans tout témoignait l'aisance. Quatre ou cinq fusils, quelques habits, des vêtemens de femme, des ustensiles de ménage, et surtout des bouteilles et des pots de grès, figuraient là comme autant de souvenirs laissés par des taïos européens. L'hospitalité était donc d'autant mieux pratiquée dans cette case, qu'elle lui avait été plus habituelle et plus profitable. La femme d'Otouri m'accueillit les bras ouverts; elle n'était plus jeune, mais deux filles de douze à quatorze ans semblaient disposées à suppléer leur mère, s'il avait fallu pousser jusqu'au bout le dévouement à un hôte. Je n'en abusai pas. Tout se borna à un magnifique dîner taïtien que je partageai avec la famille; un cochon rôti tout entier, deux poules bouillies, du poisson cuit dans des feuilles de bananier, du fruit d'arbre à pain, une bouteille de rhum avec de l'eau, tel fut notre menu. Quand le repas fut fini, je m'exécutai à mon tour: dans ma petite pacotille d'objets apportés de Calcutta et de Chine, j'avais choisi un vieux pistolet, un uniforme rouge, deux chemises blanches, deux de couleur; puis (je ne me doutais pas de l'importance de mon cadeau), trois aunes de faux galon doré; enfin quelques couteaux, miroirs et colliers de verroterie. La vue du galon fit une révolution dans la famille; la mère, les filles, les garçons, le père, se mirent à gambader à travers la case. Madame Otouri me sauta au cou, et ses deux filles aînées en firent autant; je crus qu'on m'étoufferait de reconnaissance. « Ne dites pas surtout que nous possédons cela, » me disait chacune d'elles. Je ne savais d'où me venait tant de succès et tant de fête. Le lendemain seulement, après avoir interrogé Pendleton, j'appris que le galon d'or faisait fureur dans l'île; que plusieurs nobles dames, des plus jolies, des plus huppées, se seraient mises à ma discrétion pour mon cadeau de la veille, et que la reine elle-même m'aurait payé les trois aunes offertes avec cinquante cochons au moins. Cette nouvelle m'enchanta: j'avais été vraiment généreux envers la femme de mon bon taïo.

Le dévouement d'Otouri pour moi prit dès-lors un caractère de fanatisme; il se serait jeté au feu pour peu que cela m'eût fait plaisir; il fut mon guide partout, partout mon fournisseur gratuit. Je fus payé de mon galon bien au-delà de sa valeur.

Notre première course intérieure eut pour but la belle vallée de Matavaï. Partis dès l'aube, nous traversâmes le torrent, Otouri dans l'eau, moi sur ses épaules; puis, tirant vers la montagne, nous longeâmes ce vallon, désert aujourd'hui, et que Cook trouva si populeux. Le sol était magnifique pourtant, et couvert de bois de cocotiers, d'arbres à pain et de spondias. A trois milles de la mer, la vallée se resserre, les flancs des montagnes se rapprochent; tapissés jusque-là de bruyères, ils se hérissent d'arbres touffus le long de leurs versans plus abruptes. Des phaétons aux plumes blanches planent sur ces solitudes, tandis que de jolies tourterelles, des perruches vertes, des hirondelles, viennent raser le voyageur. La base du

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Otouri et Cupa-parvaf.



2. Le Piha, rochers basaltiques à Taïti.

2 El Piha, rocas basálticas en Taiti.

J. Boilly del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

roc offre un trachite poreux et très-noir. Çà et là l'eau suinte à travers le roc, serpente en filets ou tombe en cascades. Dans ces vallées que le soleil éclaire à peine quatre heures par jour, la fraîcheur est constante et délicieuse.

Le sol alors commençait à monter sur un plan plus rapide : à chaque minute, il fallait, pour satisfaire aux caprices du torrent, traverser son lit pour retrouver la seule berge qu'il laissât praticable au pied de ses parois basaltiques. Le long de la route, nous avions ramassé cinq ou six gentils enfans, qui demandaient comme une faveur l'autorisation de nous suivre. Ils étaient autour de moi, frétillant comme des levriers, s'élançant, sur un mot, sur un geste, pour aller cueillir une fleur, une plante, pour me rapporter une pierre ou l'oiseau que je venais d'abattre avec mon fusil. On ne saurait se faire une idée de la finesse de leur vue; ils trouvaient le gibier mort dans le plus impénétrable fourré. Une épingle ou un grain de verre payait largement leur assistance.

Après un déjeuner frugal pris en chemin, nous arrivâmes, vers les dix heures, à un endroit où le torrent, encaissé entre deux rochers, se précipite de 60 à 80 pieds de hauteur verticale. Comme son volume n'était pas alors bien considérable, une partie de l'eau, fouettée par le vent, s'éparpillait en gouttes menues, et retombait en pluie fine; le reste serpentait en écumant le long des rigoles creusées dans le roc.

Plus loin l'aspect du lieu était plus imposant encore. La rive gauche du torrent s'élargissait et offrait du terrain à un vaste bocage, tandis qu'à droite la muraille verticale se dressait à cent pieds de hauteur, en formant des prismes basaltiques comme ceux de la chaussée des Géans. Tous ces prismes, qui ont de quatre à six pouces de diamètre, affectent une direction exactement perpendiculaire, excepté dans leur partie inférieure, à dix ou douze pieds de hauteur, où ils se dévient sous un angle de 45° environ en dehors du plan général. Sur la partie extérieure, une nappe d'eau divisée dès le sommet tombe en rosée dans le torrent. Au-delà, une colonne d'eau volumineuse se précipite avec fracas d'une élévation immense, et le bruit de sa chute est tel, qu'il domine et annule la voix humaine la plus sonore. Les naturels ont donné à cette belle et retentissante cascade le nom de *Piha* (Pl. LXVII — 2), et une foule de leurs superstitions primitives se rattachent à ce lieu.

Au-dessus du Piha, la vallée se resserre, au point qu'il faut marcher dans le lit même du torrent, parfois avec de l'eau jusqu aux aisselles. J'essayai bien de poursuivre; mais à peu de distance se présenta un barrage de rochers par où l'eau s'échappait en bouillonnant. En forçant cet obstacle, peut-être aurions-nous trouvé l'accès d'un des pitons de l'île, mais la fatigue et l'approche du soir nous ramenèrent à Mataval. Deux heures après, je dînais, dans la cabane d'Otouri, avec du poisson rôti et de fort belles chevrettes.

Il serait trop long de dire en détail toutes mes courses dans l'intérieur. Marcheur infatigable et ardent, je ne pris pas, dans notre relâche à Mataval, quatre heures suivies de repos. Je vis tout ce qui pouvait se voir; je grimpai sur tous les sites signalés par les voyageurs: je créai même d'autres itinéraires pour le géologue et le naturaliste. Ainsi, un jour le pauvre Otouri fut obligé, bien à contre-cœur, de me frayer une route vers le sommet de Mowa, que nul Européen n'a encore visité. Nous attaquâmes la montagne par le morne Taha-Raï, marchant pendant quelques heures dans un chemin raide, mais praticable, puis obligés de gravir un roc à pic en nous aidant des buissons et des fougères. Ainsi meurtris et saignans, nous arrivâmes au dernier plateau qui sert de base au piton. Là, dans cette nature muette qu'animait le vol de quelques phaétons, je reconnus des arbres des hautes zônes, au milieu desquels les cyathées arborescentes déployaient leurs touffes gracieuses. A droite et à gauche, un petit bois taillé offrait ses voûtes fraîches et obscures. Nous étions parvenus à 1,200 toises de hauteur; le pic pouvait en avoir 1,700. Du point où nous étions, la perspective était belle: nous dominions l'île sur trois faces, toute la plage du nord avec ses brisans, les pitons d'Elmeo et de Tabou-Emanou, et même les terres basses de Tetoua-Roa dans un éloignement de douze lieues. Excité par un tel spectacle, j'en désirai un plus pompeux encore; je donnai à Otouri le signal du départ. Mon pauvre taïo hocha la tête : « Impossible, me dit-il, il n'y a pas de chemin. — Essayons toujours. » Malgré son découragement, nous essayâmes; mais il me fut bientôt facile de reconnaître que je poursuivais une tâche impossible. Les sentiers nous ayant manqué, il fallut se frayer, avec les pieds, avec les mains, un passage à travers des bruyères épineuses ou résistantes, laissant à chaque buisson un lambeau de nos habits. Après une demi-heure de lutte, je renonçai à la partie, à la grande joie de mon taïo. Nous retournâmes à Mataval.

Une campagne plus longue, mais bien moins

Digitized by Google

pénible, est celle qui nous conduisit à un lac célèbre de l'intérieur, le lac Wahi-Ria, réservoir mystérieux dont les eaux, suivant les naturels, n'avaient point de fond, et dont les bords étaient peuplés de malins génies. Mon escorte, cette fois, s'était augmentée. A côté de mon taïo, qui me transportait dans sa pirogue, était un garde-du-corps de la jeune reine, un beau soldat taïtien nommé Maï-Titi, dont le rang et la profession devaient m'assurer dans toute l'île respect et protection. Cinq ou six ans auparavant, Maï-Titi, et c'était pour lui un titre de gloire, avait conduit vers le même lieu un *Raatira Russia*, un Russe, que j'ai su depuis être le naturaliste Koffmann. Le garde-du-corps portait fièrement sur l'épaule un fusil sans chien : une giberne vide battait sur ses reins.

Quand tous les préparatifs furent faits, nous mîmes à la voile par une bonne brise d'est qui nous porta rapidement vers Paï-Oni, aux confins du district de Ata-Hourou, où le calme nous força d'avoir recours aux pagaies. Malgré ce petit retard, nous pûmes débarquer le soir et coucher à Tebou-toa-tea, sur le district de Papara. Là se trouvait le célèbre morai de Papara élevé par le grand-père de Taati en l'honneur du dieu Oro, son protecteur dans ses guerres contre Pomare. Maï-Titi voulut me conduire vers les vestiges de ce temple, malgré la résistance d'Otouri, dont le puritanisme chrétien s'effarouchait de cette vue ; il me détailla avec enthousiasme les souvenirs glorieux qui s'y rattachaient.

Le lendemain au jour, nous poursuivîmes notre route par terre, la pirogue devant aller nous attendre à Tera-Wau, au point le plus étroit de l'isthme qui joint Taïti à Taïarabou Nous passâmes par Waï-Ridi, village littoral, puis nous quittâmes la grève pour marcher vers l'intérieur. Le chemin, s'élevant d'abord sur un plan très-doux, nous guida dans une vallée charmante qu'encaissaient des rochers de basalte pareils à ceux du Piha. Sur ce lit volcanique glissaient des ruisseaux, petits affluens de la rivière qui coulait dans ce ravin. C'était le plus grand cours d'eau de toute l'île, non plus ombragé de cocotiers et d'arbres à pain, mais d'ananas et d'orangers dont les fruits avaient une saveur exquise.

La route était jalonnée, de loin à loin, de quelques huttes contenant la mesquine population de la vallée. Nous couchâmes dans l'une d'elles, où l'on nous servit un cochon entier rôti sous terre, des chevrettes de rivière et des fruits. Ces vivres, joints au biscuit et au rhum que nous avions apportés, nous composèrent un excellent repas. Nos hôtes en prirent leur part, non sans avoir dit leur *Benedicite* chrétien. Une couche épaisse de nattes et deux grandes pièces de tapa me servirent de lit. J'y dormis délicieusement. Maï-Titi regardait cette hospitalité comme une chose due ; mais je crus pourtant devoir la reconnaître par le don d'un couteau, d'une paire de ciseaux et d'une bouteille vide, don qui parut enchanter cette pauvre famille.

La vallée, à mesure que nous nous y enfoncions, grandissait en beautés sauvages. Elle occupait plus d'espace, et sur chacun de ses côtés s'élevaient des parois verticales de mille pieds de haut, entrecoupées de cascades aux nappes d'argent. Un homme du pays, un nommé Tibou, ami de Maï-Titi, nous guida jusqu'au bout de la zône habitée. Quand elle fut finie, tout sentier tracé disparut. Coup sur coup, il nous fallut marcher à l'assaut de mornes qui se succédaient, passant d'abord devant un marais autour duquel couraient des cochons sauvages ; puis, par un dernier effort, nous arrivâmes au pied du fameux lac, bassin d'eau douce d'environ un mille de circuit. Bordé d'une part de rochers perpendiculaires hauts de 1,500 pieds, de l'autre, d'un terrain en pente douce que tapissent quelques fougères, il étalait sur ses grèves des prismes basaltiques assez réguliers, entassés confusément, et mêlés avec des blocs de lave vésiculaire et poreuse. Les eaux du lac, alimentées par des ruisseaux descendus des roches environnantes, semblent avoir pour s'écouler une issue souterraine. La plus grande profondeur de ce bassin est de 11 toises sur les bords, et de 17 vers le milieu. On dit qu'on y trouve des anguilles monstrueuses, fait déjà remarqué dans les bassins élevés de l'Ile-de-France. Du reste, le lac de Taïti n'a aucun caractère qui le distingue des autres réservoirs d'eau douce situés à de grandes hauteurs.

Nous retournâmes le soir même chez Tibou, et le lendemain nous rejoignions nos pirogues, qu'on avait, par une manœuvre assez singulière, fait sauter par-dessus la terre ferme. Profitant d'une haute marée, les canotiers d'Otouri avaient franchi par eau l'isthme étroit et très-bas qui sépare les deux îles presque attenantes. Dans notre traversée nouvelle, nous vîmes les districts de Hidia, de Waha-Heina et de Wapaï-Ano, et deux jours après je remontais à bord de l'*Oceanic*, ayant fait le tour complet de la grande presqu'île de Taïti.

Là je retrouvai Pendleton dont les affaires étaient à peu près terminées. Trop surchargé de besogne jusqu'alors, il avait remis au lende-

Digitized by Google

main une visite de rigueur à la cour de la jeune reine qui résidait à Papara. J'arrivai fort à propos pour grossir son cortége. Pendleton ne parut pas content du marché de Matavaï. Le goût des choses de luxe, des habillemens, des galons, des objets d'Europe, était sans doute plus vif, plus inassouvi que jamais parmi les insulaires, mais les objets d'échange manquaient. Il était facile de prévoir que bientôt Taïti n'offrirait plus de ressources d'aucun genre aux trafiquans d'outre-mer. Pour satisfaire à leurs besoins de toilette et à l'achat des vêtemens exigés par les missionnaires, les naturels en étaient arrivés à s'imposer des privations alimentaires. Ainsi cette île, peu riche en produits et en bras, se trouvait vouée à une misère et à une dépopulation graduelles.

Pendleton n'avait pas même pu trouver sur Taïti tout ce qu'il lui fallait en ravitaillement. Il était contraint à courir l'archipel de rade en rade, d'échelle en échelle. Sa philosophie coutumière en était démontée. Quand nous nous embarquâmes pour aller rendre nos hommages à la jeune souveraine, il était encore sous le coup de cette impression. « Taïti tombe en quenouille, me dit-il, on s'y occupe trop de plaisirs et de *pala-palas*(prières). On s'y énerve dans la débauche; on s'y absorbe dans la dévotion; et pendant ce temps le sol ne se cultive pas. L'année se perd en jours fériés et en parties libertines. On outre, on exagère tout, excepté le travail, pour lequel personne n'est tenté de se passionner. Ces hommes sont trop mous : ils sont destinés à périr. Vous allez voir cette cour de femmes. Rome et l'Égypte n'eurent rien de plus crument dépravé. »

Causant ainsi, nous accostâmes un quai commode et bien entretenu, qui conduisait à la résidence royale. Ce quartier de l'île est charmant, boisé, cultivé, couvert d'arbres à fruits mêlés au barringtonia et au casuarina, de manière à former des bosquets utiles et gracieux. Quand la garde du palais nous vit, elle brûla quelques amorces en guise de salut. Cette garde était, à l'unisson des autres naturels, mi-vêtue, mi-armée; grotesque dans ses guenilles, sérieuse pourtant, et exécutant le maniement d'armes d'une façon passable. Quant à la résidence royale, c'était une grande case, plus grande que les autres, avec un toit supporté par un double rang de colonnes. Sa seule division est un compartiment transversal qui la partage en deux pièces, dont la première sert d'antichambre à l'autre. Là se tiennent d'habitude les gardes-du-corps. Dans la seconde habitent la cour et la famille royale. Au moment où nous entrâmes, les trois princesses étaient assises sur des chaises; la jeune reine reposait sur un fauteuil à bras. Les courtisans se tenaient debout. A notre approche, les trois nobles dames se levèrent, et, souriantes, nous touchèrent la main. La jeune reine Pomare-Wahine Ire n'était pas une beauté, tant s'en faut, mais elle avait une figure plus espiègle et plus intelligente que ses compagnes. Ses yeux surtout brillaient d'une pétulance et d'un éclat qui semblaient une provocation. A sa droite figurait sa mère Pomare-Wahine, femme d'une cinquantaine d'années, et à sa gauche, sa tante, la reine Tere-moe-moe, mère du jeune Pomare III, récemment expiré (Pl. LXVII—3). Plus jeune que sa sœur, Tere-moe-moe gardait quelques restes de cette beauté qui l'avait rendue si chère à son époux.

Auprès de ces princesses se tenaient les chefs les plus distingués de l'île; Outami, allié à la famille royale, Hitoti et Pawaii, deux frères, les plus riches propriétaires de la contrée; enfin Taati, homme non moins influent et tout dévoué aux missionnaires. Puis venaient d'autres naturels moins puissans, cliens des ariis nommés, ou retenus à la cour par la nature de leurs fonctions.

Après les premières politesses, on vint à deviser d'affaires. La régente conduisit l'entretien : elle aborda ouvertement vis-à-vis des étrangers les grands secrets de l'État, raconta comment le capitaine Sandilands venait de terminer à l'amiable les petits démêlés qui existaient entre la couronne et les différens chefs de l'île, et quel gage de paix et de prospérité future était cette transaction. « Nous partons aujourd'hui même, ajouta-t-elle, pour Raïatea avec la reine, afin que personne avant nous annonce cette bonne nouvelle à notre aïeul, le vieux roi Tamatoa. — Je vous reverrai donc à Raïatea, princesses, dit Pendleton, car je compte y conduire mon *Oceanic*. Notre sloop se ferait une fête de vous recevoir. » On le lui promit et l'audience finit là, non sans de gracieux et agaçans sourires de la part de Pomare-Wahine.

Peu de temps nous restait pour visiter Papara, et le district de Pare qui y touche. Le colossal Oupa-Parou se fit notre guide; il nous dirigea d'abord vers la tombe du célèbre Pomare II, située tout près de la maison royale. C'est un petit édifice en maçonnerie, avec un caveau pour le corps; le tout entouré d'une palissade, et garni à l'intérieur de beaux casuarinas et barringtonias. Trois canons figurent auprès de la tombe; mais de peur d'accident, on les a encloués (Pl. LXVII—4).

Digitized by Google

A peu de distance du palais, s'élevait aussi un immense hangar, espèce de Forum législatif dans lequel se réunissaient naguère les habitans venus de toutes les îles de l'archipel. Long de 600 pieds et large de 60, ce hangar pouvait contenir toute la population taïtienne. Souvent six et sept mille naturels se groupèrent dans cette enceinte, soit pour y écouter la parole des évangélistes chrétiens, soit pour discuter les lois et les constitutions du royaume. Aujourd'hui ces assemblées n'ont plus lieu aussi régulièrement, et le hangar tombe en ruines. Taïti est un fruit qui a mûri trop vite; il s'est vite flétri.

Quittant cette enceinte morne et muette, nous retrouvâmes la campagne, délicieuse de ce côté. Nous vîmes en passant les colons de Pitcairn campés sur le terrain que leur avait cédé la reine, mécontens de leur nouveau sort, fatigués par le climat et déjà pris de nostalgie. Nous saluâmes, et le fils putatif de Christiern, espèce de crétin qui faisait mentir son origine, et le jeune Young, enfant d'un des midshipmen du *Bounty*, plus ouvert, plus intelligent que son camarade; puis, traversant la riche et magnifique propriété de l'insulaire Taati, nous arrivâmes sur la pointe Ta-One, où l'Anglais Bicknell a établi une sucrerie au milieu de magnifiques champs de cannes. Les cannes, quoique mal cultivées, s'y élèvent de 20 à 25 pieds de hauteur, en atteignant une grosseur proportionnelle.

C'est à peu de distance de l'établissement Bicknell que se trouve la place où existait le plus beau morai de l'île. Aujourd'hui quelques cailloux, épars sur le sol, et quelques souvenirs déjà confus dans la mémoire des insulaires, attestent seuls l'importance de cet ancien monument. Le christianisme n'a eu besoin que de quinze ans pour extirper dans sa racine le vieux culte indigène. Pendleton voulut faire parler Opa-Parou, et sur le temple, et sur les sacrifices qu'on y pratiquait. « Tout cela était des folies, répondit-il en éludant une réponse directe, les missionnaires nous ont défendu d'y songer. »

Un peu plus loin, et sur la plage de Papaï-Iti, était l'habitation de la régente, grande et jolie case, entourée de beaux arbres à fruit; ensuite, à deux cents pas dans la même direction, charmantes, propres et agréablement situées, paraissaient l'habitation et la chapelle des missionnaires. Un des plus anciens évangelistes, celui dont il a été question à propos de Nouka-Hiva, M. Crook, avait long-temps occupé cette demeure; mais, par suite d'un système de déplacement que la Société de Londres mettait alors en pratique, M. Crook venait de partir pour Taïarabou.

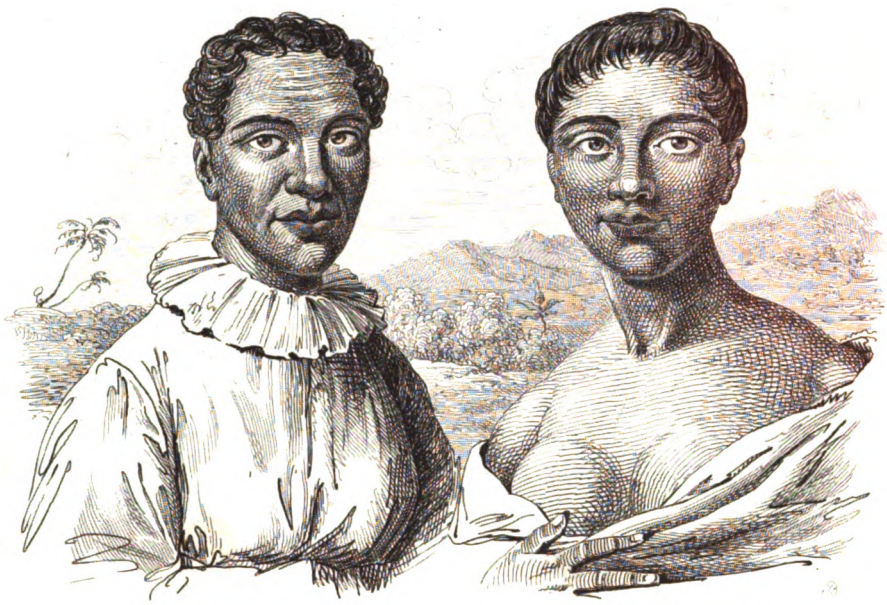
Avant de reprendre le chemin du bord, nous visitâmes encore le petit îlot de Motou-Ta, joli bouquet d'arbres qui sort du milieu des récifs. C'était le belvéder de Pomare II. Là, couché sur le ventre, avec sa bouteille de rhum d'un côté, et sa bible de l'autre, le roi employait des journées entières à traduire les Écritures pour composer sa Vulgate taïtienne.

Dix jours de relâche à Matavaï avaient suffi à ces longues et minutieuses explorations. Le 23 avril, dans la matinée, l'ordre était donné de lever l'ancre. Une heure avant ce départ, l'équipage avait doublé de nombre. Chaque Européen avait auprès de lui son taïo, qui voulait utiliser au moins les dernières heures de l'intimité. Oupa-Parou flanquait Pendleton, et moi j'avais à mes côtés l'inévitable Otouri, raide comme un soldat aux gardes, marchant quand je marchais, s'arrêtant quand je m'arrêtais, véritable chien de garde, s'enchevêtrant à toute minute dans mes jambes. Il me tardait d'être libre de tant d'affection, de ne pas lui voir humer la moitié de l'air qui circulait autour de moi. Si j'eusse resté plus long-temps à Taïti, le mal du taïo m'aurait pris; l'assiduité de cet homme m'aurait tué. Ce n'était pas toutefois un garçon exigeant; il acceptait, mais ne demandait pas. Enfin nous réglâmes nos comptes; je fus généreux au-delà de son attente, et il s'en retourna navré de me quitter, car il s'était fait à ce nouvel état; il avait plaisir à vivre de ma vie. Pauvre Otouri! Je ne crois pas que Taïti recèle un taïo meilleur, si un taïo peut être bon! A tout voyageur forcé de subir ce compagnonage, je recommande Otouri, mon Otouri, la perle des taïos.

L'ancre de *l'Oceanic* était haute à peine qu'elle retombait déjà. Quatre heures après notre départ de Matavaï, nous mouillions dans le havre de Talou sur l'île d'Eïmeo.

L'île d'Eïmeo, que les naturels et les missionnaires à leur exemple nomment souvent Mourea, est un vrai tapis de verdure : c'est la perle de l'archipel par l'aspect varié du paysage et la fécondité du sol. Ses montagnes, moins élevées que celles de Taïti, sont très-accidentées pourtant et coupées de ravins au milieu desquels bruissent des torrens. Un beau lac, situé dans la partie N. E. entre les montagnes et la mer, foisonne en poissons et en canards. Un récif circulaire, garni çà et là de quelques petits îlots verts, entoure l'île à la distance d'un mille et quelquefois moins. Le havre de Talou, plus exactement

Digitized by Google



3. Pomare Wahine et Tere Moe-moe.



4. Tombeau de Pomare II.

4 Sepulcro de Pomare II

Digitized by Google

Digitized by Google

nommé Opou-Nohou, souvent visité par Cook, est un mouillage commode et sûr.

Vers la partie occidentale du hâvre se déploie le village de Papetoai, réunion de petites cases bâties à l'européenne, blanchies à la chaux, jolies à voir, mais maussades à habiter. La chapelle de Papetoai est la plus splendide de tout l'archipel; elle forme un bâtiment octogone de 60 pieds environ sur chaque face, bien recrépi au-dehors, construite en blocs de corail d'un poli parfait, qui jouent la pierre de taille. De beaux bancs et une tribune en bois d'artocarpus composent son mobilier.

Dans la partie orientale de l'île, est un autre village, celui d'Afare-Aïtou, assis dans une position délicieuse. Sous le nom de *South Sea Academy*, il possède un collége pour les enfans des missionnaires. On leur y enseigne, outre l'écriture et la lecture, les élémens des arts et des sciences, l'histoire, la géographie, l'astronomie et les mathématiques. C'est là que le jeune Pomare III avait été élevé sous l'œil et par les soins de ses professeurs Blossom et Orsmond, chefs de l'académie.

A côté de cette fondation savante, s'élèvent à Eïmeo quelques établissemens industriels. On y trouve une fabrique de coton sous la direction de l'artisan-missionnaire Armitage, et une fabrique de cordages sous la direction de M. Simpson, autre missionnaire. Ces deux tentatives n'ont jusqu'à l'heure actuelle réussi que fort médiocrement. Les missionnaires attribuent cet insuccès à l'indolence des naturels; mais n'en faut-il pas rejeter une grande partie sur le tort que l'on a de ne les employer que comme ouvriers mal salariés, et non comme sociétaires intéressés à la réussite de l'exploitation?

Du reste la petite île d'Eïmeo est la favorite des missionnaires. C'est le berceau de leur propagande; c'est là qu'ils ont posé le pied; c'est de là que la foi chrétienne a rayonné sur toute l'île. Nuls insulaires n'ont été plus constamment dociles et dévoués que ceux d'Eïmeo. Ils ont les premiers accepté le joug de leur loi; ils le secoueront les derniers.

Nous ne restâmes qu'un jour à Eïmeo. Le lendemain 24 avril *l'Oceanic* réappareilla. Il laissa dans le S. O. les sommets de Tabou-Emanou, et mouilla le 25 dans la baie de Ware, dans le N. E. de l'île Wahine. Cette baie était d'un fort joli aspect, avec ses cases semées le long de la plage, alternant avec des bouquets d'arbres, et adossées à de vertes montagnes qui lui envoient l'eau limpide de leurs cascades (Pl. LXVIII — 1).

Jetés à terre presque à l'instant, nous allâmes d'abord visiter la première autorité du lieu, le missionnaire Barff; puis la seconde, le brave roi Maheïne, chrétien obéissant et zélé. Bon gré mal gré, il fallut accepter de lui un repas que le digne Taïtien s'efforça d'arranger à l'anglaise. Nous eûmes donc des couteaux, des cuillers, des fourchettes, des verres, mais tout cela incomplet et assez malpropre. Le dîner fut cependant gai: on parla de l'île, de son importance, de sa situation actuelle. Maheïne avait environ dix-huit cents sujets, plutôt moins que plus, car la guerre venait de décimer son petit peuple. Cette guerre pourtant n'était pas directe: elle n'aurait dû toucher que les deux îles engagées, Tahaa et Raïatea. Mais plusieurs chefs de Wahine, malgré les sages avis de leur roi, avaient voulu prendre parti et guerroyer, soit pour l'une, soit pour l'autre des puissances belligérantes. Il en était résulté quelque deuil et quelque dépopulation pour Wahine.

Après le dîner, le roi Maheïne nous présenta sa belle-fille, veuve de son fils unique Taaro-Arii, ainsi que son petit-fils Tamarii, héritier présomptif de ses Etats. C'était un enfant fort gentil, de neuf à dix ans au plus, et qui, élevé par les missionnaires, promettait un meilleur chrétien que ne l'était son père, mort tout jeune d'une façon déplorable. Ce n'est pas que d'abord ce prince, nommé Taaro-Arii, n'eût montré du zèle et de la foi; mais, égaré par de mauvais conseils, il se moqua des missionnaires et de leurs temples, et se livra aux désordres des *Arvois*. Son père, navré de douleur, essaya de tout pour le ramener dans une voie meilleure. On le maria; mais, au bout de deux mois, il négligea et maltraita sa femme; enfin, et ceci était bien plus irrémissible, il poussa l'oubli de toute réserve jusqu'à se faire tatouer. Alors les missionnaires voulurent faire un grand exemple. Ils demandèrent et obtinrent que le fils du roi fût jugé comme violateur des statuts. Amené devant le tribunal, Taaro-Arii fut condamné comme un simple Taïtien aux travaux des routes. Exaspéré, il refusa l'aide de ses amis, et se mit à l'œuvre. Soit par suite d'un effort, soit par l'effet d'une fureur concentrée, il se rompit un vaisseau et mourut. Sa veuve accoucha d'un fils deux mois après.

C'est à Wahine que Cook avait pris Maï, le second Polynésien que l'on vit en Europe, et qui retourna, chargé de présens, dans son île où Cook l'installa de nouveau (Pl. LXVIII — 2). Ce Maï n'était point originaire de Wahine, mais de Raïatea, d'où il s'était enfui par suite d'une invasion des naturels de Bora-Bora. Quand

Digitized by Google

Cook parut dans l'archipel, il était *hoa* (ami ou parent) du roi de Wahine. Absent quatre ans, après avoir essuyé à Londres la petite-vérole, il obtint, au retour de Cook, une maisonnette bâtie dans le style anglais par les charpentiers du navire, deux chevaux, des chèvres, d'autres animaux utiles, une cotte-de-mailles, une armure complète, un mousquet, des pistolets, de la poudre, des balles, un orgue portatif, une machine électrique, des pièces d'artifice, et d'autres objets d'une moindre valeur. Chacune de ces choses était un trésor dans la baie de Ware et sur l'île Wahine. Aussi Maï fut-il à l'instant même comblé d'honneurs par le roi qui lui donna sa fille en mariage, et changea son nom en celui de *Paari* (sage), sous lequel il fut connu depuis. Il paraît toutefois que Maï abusa de sa position, et surtout de la supériorité de ses armes européennes. Favori d'un roi cruel, il se montra plus cruel que lui. Ne quittant jamais ses armes, il essayait son coup-d'œil contre les gens qui passaient, tantôt de loin avec son fusil, tantôt de près avec ses pistolets. Le souvenir de ces meurtres inutiles vit encore à Wahine, où la mémoire de Maï est en exécration.

Le terrain où Cook bâtit la maison européenne de Maï s'appelle encore aujourd'hui *Beritani*, corruption de *Britain* (Angleterre). Un pamplemousse planté, au dire des naturels, par Cook lui-même, est tout ce qui reste de l'ancien jardin. Des animaux laissés par les Anglais, les chiens et les cochons ont seuls survécu. Le casque et d'autres parties de l'armure de Maï sont conservés dans la maison qui a remplacé la sienne. Des chefs de l'île ont le reste des hochets européens donnés à l'insulaire, et ils les conservent précieusement. Le jeune prince de Tahoa, entre autres, possédait et fit voir au missionnaire Ellis une grande Bible in-quarto ornée de nombreuses gravures enluminées, provenant de la succession de Maï. On ne sait pas ce que sont devenus l'orgue et la machine électrique.

Le local de la maison de Maï a eu aussi des destins singuliers et divers. En 1809, il reçut les missionnaires expulsés de Taïti, et leur première école fut ouverte en face du pamplemousse que Cook avait planté. En 1824, les chefs Pohue-Hea et Tarai-Manou, devenus possesseurs de *Beritani*, y ont bâti une maison à deux étages, la plus belle de l'île; ils ont planté le jardin d'arbres fruitiers, et ont fait de ce lieu le bijou de la contrée. Nous visitâmes cette petite enceinte, pleine encore des souvenirs de Cook; nous remarquâmes son pamplemousse, seul de son espèce dans l'archipel, et qui semblait attester son origine étrangère par ses pousses rabougries et ses branches étiolées.

Le soir même, nous quittâmes le havre de Ware pour gagner le mouillage de Raïatea, où nous laissâmes tomber l'ancre le lendemain 26 avril. Du pont du sloop, on pouvait reconnaître les blanches maisonnettes de Outou-Maoro, alignées sur la plage septentrionale de Raïatea. Derrière ces cases s'élèvent en amphithéâtre des coteaux verdoyans qui vont aboutir à un piton carré bien plus élevé, et simulant de loin une sorte de construction gigantesque. Le principal village de l'île était naguère dans un lieu nommé Vao-Aara; mais les missionnaires, ayant trouvé Outou-Maoro beaucoup plus commode, s'y établirent et y entraînèrent presque tous les naturels de l'île.

Quand *l'Oceanic* fut installé dans la rade, à 200 toises environ du rivage, j'accompagnai Pendleton chez M. Williams, le missionnaire résidant sur Raïatea. Il occupait une charmante habitation non loin de la grève. Officieux et poli, il nous reçut fort bien, et nous apprit que la reine et la régente de Taïti, arrivées de la veille, étaient allées faire une excursion à Tahoa avec leur aïeul, et qu'elles seraient de retour le soir seulement. Dans ce moment, il ne restait à Outou-Maoro que la vieille reine de Raïatea, vers laquelle il offrit de nous conduire.

Nous prîmes donc la route de la résidence royale. C'était une jolie maisonnette en maçonnerie, blanche, bien recrépie, composée de quatre pièces de plain-pied, l'une servant de salle d'audience, les autres de chambres à coucher ou de cabinets. La salle d'audience avait quatre croisées garnies de glaces et deux grandes portes, l'une en bois qui donnait sur la rue, et l'autre avec des vitres tournée vers la mer. La baie touchait presque la maison; elle venait baigner un petit boulingrin de gazon et d'arbustes qui en était une attenance. Les lambris des appartemens étaient proprement peints, les planchers couverts de nattes, les pièces garnies de siéges bien travaillés en bois d'arbre à pain, avec le fond et les dossiers en fibres de coco très-adroitement tressées. Dans les cabinets latéraux se trouvaient de jolies couchettes garnies de plusieurs nattes en guise de matelas, et recouvertes d'indiennes de couleur. Des draperies en tapa ou en étoffe blanche décoraient les fenêtres et les lits. En somme, c'était une fort jolie demeure, et plusieurs chefs du pays en avaient de pareilles.

La vieille reine ne l'habitait pas alors; elle l'avait cédée à ses enfans venus de Taïti. Pour l

Digitized by Google

voir, nous gagnâmes une case plus modeste, où nous la trouvâmes occupée, comme les reines d'Homère, à fabriquer des nattes. Après les saluts échangés, elle quitta son maillet et nous tendit la main. C'était une femme de cinquante à soixante ans, d'une figure gracieuse et respectable, avec quelques restes d'une beauté qui avait eu de l'éclat pendant sa jeunesse. Vêtue d'un morceau d'étoffe blanche sur les épaules, avec un *pau* ou jupe du pays, à raies bleues croisées, elle portait comme accessoires un long châle et un manteau de paille. On causa, et ses réponses furent toutes empreintes de naïveté et de bienveillance. « Vous faites là un beau travail, lui dit Pendleton. — Non, cette natte est grossière, répliqua-t-elle; en voici de plus belles, » et elle montrait celles de ses femmes; « mais, quand j'étais jeune, je n'avais point d'égale dans ce genre d'ouvrage.

Nous quittâmes la vieille reine, enchantés d'elle comme elle parut enchantée de nous. La partie était arrangée avec elle, pour que le lendemain la famille royale, de retour de son excursion, vînt nous trouver à bord de *l'Oceanic*. Peut-être les deux souverains de Raïatea ne viendraient-ils pas; mais ceux de Taïti s'étaient d'avance fait une fête de dîner à bord.

Le reste de ma journée demeurait libre, et si notre séjour n'avait pas été limité dans sa durée, j'aurais poussé une pointe jusque vers Opoa, ancienne capitale de l'île, située à douze ou quinze milles vers le S. S. E. de Outou-Maroa. Là se trouvait un antique et célèbre moraï d'Oro. Ce dieu, un des plus célèbres de l'archipel, avait sur ce point son plus beau temple. Non-seulement le peuple de Raïatea s'y pressait tout entier; mais des diverses parties du groupe, et de Taïti même, accouraient, à de certaines époques, des adorateurs nombreux et fanatisés. A l'heure actuelle, ce moraï n'existait plus; les fondemens et les derniers vestiges des idoles avaient été couverts par les empiétemens de la végétation. C'était jadis pourtant, au dire des missionnaires, une enceinte sanglante et terrible. Chaque jour des victimes humaines y tombaient sous le couteau des prêtres, et ces pratiques atroces n'avaient pas peu contribué à la dépopulation des îles. Le mur d'enclos du moraï était formé de crânes humains dans un état plus ou moins avancé de corruption. A l'intérieur de l'île, et dans les montagnes, existait encore un *pari*, ou forteresse, réputé imprenable, asile ouvert aux enfans, aux vieillards et aux femmes dans un cas de guerre et d'invasion.

Le jour suivant, ainsi qu'il avait été dit, *l'Oceanic* eut la visite de tous les personnages de la famille royale, souverains de Raïatea ou souverains de Taïti. Depuis quelque temps, comme on l'a vu, Philips s'était éclipsé : une fièvre dyssentérique l'avait tenu cloué sur son cadre, et il entrait à peine alors en convalescence. Philips était le chevalier d'honneur de *l'Oceanic;* la pensée d'un devoir lui donna des forces : mort ou vif, il fallait qu'il présidât à la fête. Ce fut lui qui, dès le matin, fit laver le pont, lover les cordages, ajuster la chambre : un canot de corvée alla par son ordre chercher des fleurs dans les bois du rivage, et le galant baleinier les disposa de sa main dans des vases du Japon avec une grâce prétentieuse et coquette. La consigne de l'équipage était la chemise blanche et le chapeau ciré uniforme. Quant à lui, sur un glorieux jabot, il piqua, en l'honneur de la solennité, une turquoise d'un pouce carré qui ne jouait pas mal l'œil de cyclope au milieu de sa poitrine. La convenance, le plaisir de réaliser quelques doublons lui avaient fait vendre jusqu'à son dernier habit à Matavaï, mais il possédait encore une magnifique veste avec des ancres d'argent brodées à chaque angle et un léger galon qui serpentait sur les bordures. Ainsi paré et coiffé de son plus beau chapeau de paille, blêmi par quelques jours de diète, mon Philips avait presque l'air d'un subrécargue. Il était devenu un homme fort dangereux pour la jeune Pomare-Wahine Ire, toute reine de Taïti qu'elle était.

Vers midi, la garde des passe-avants annonça deux pirogues, et l'équipage, au bruit du sifflet, s'aligna sur deux files à tribord. Une salve de neuf coups de canon reçut les augustes visiteurs. La première pirogue portait la vieille reine et le vieux roi de Raïatea, ce dernier encore robuste et d'une taille gigantesque. Il pouvait bien avoir six pieds : quand il fut sur le pont, il nous dépassa de toute la tête : nous étions des nains à côté de lui. L'air digne d'ailleurs, vif, intelligent, il s'avança vers Pendleton, et lui secoua la main d'une manière amicale. Son costume était un uniforme anglais assez propre, avec le chapeau, la ceinture et l'épée, plus un pantalon et des souliers, complément assez rare d'une toilette taïtienne. La vieille reine portait une robe de mousseline blanche, un mouchoir de soie jaune, de belles franges, une ceinture de satin et un chapeau de paille garni de rubans.

La seconde pirogue accosta ensuite : elle portait la famille royale de Taïti. A peine avait-on eu le temps de se préparer, que déjà la jeune reine sautait sur le pont, vive et légère. Pendleton lui offrit la main pour la conduire sur

Digitized by Google

l'arrière; Philips prit celle de la respectable régente Pomare-Wahine, et les autres officiers du navire se firent par tour de grade les cavaliers servans de la douairière Tere-moe-moe, de la femme du gouverneur de Wahine, de sa fille et de quelques autres dames de distinction. La jeune reine Aïmata était vêtue d'une robe de satin noir, avec une jolie bordure de mousseline; une ceinture terminée par une agrafe d'or entourait sa taille; un chapeau à larges bords, garni de rubans, couvrait ses cheveux. Tout cet ensemble, figure et toilette, ne manquait pas de grâce et de coquetterie. Ses compagnes s'étaient aussi parées du mieux qu'elles avaient pu, et, à cela près de quelques disparates étranges, elles avaient toutes bon air et bonne contenance. A la suite des princesses venaient de jeunes seigneurs de bonne mine et un matelot américain au service de la jeune reine. C'était une cour assez leste dans ses propos, dans ses allures et dans ses mœurs, une cour sacrilége aux yeux des missionnaires. Pour la réduire, déjà ceux-ci avaient employé les foudres de l'excommunication; ils avaient usé de cette arme contre la tante et la mère, et la jeune reine en était menacée. Quand on le lui dit : « Eh bien! répliqua-t-elle, ma tante et ma mère n'en sont pas mortes; je n'en mourrai pas. »

A l'instant où la noble société fut toute groupée sur l'arrière, Pendleton ordonna une nouvelle salve de quinze coups. Les pièces du sloop étaient petites; mais on les refoula si rigoureusement qu'elles tonnèrent avec force. A cette explosion soudaine, grand effroi parmi ces dames; la vénérable reine de Raïatea se jeta à genoux et dit ses prières; Aïmata saisit le bras de Pendleton dans un mouvement convulsif; la régente tomba de tout son poids et s'évanouit entre les bras de Philips qui essayait de toutes les recettes possibles contre la syncope nerveuse; toutes enfin se bouchèrent les oreilles, et crièrent : « *Maïtaï! maïtaï!* C'est bon! c'est bon! » Le vieux roi ne bougea point; il semblait habitué à ce bruit.

Ensuite on se mit à table, où les augustes convives siégèrent assez décemment. La cour semblait habituée au service européen; elle maniait, sans trop de gaucherie, les couverts et les assiettes. Elle paraissait aussi fort bien dressée à l'usage des toasts, et elle en porta plusieurs, les princesses surtout, sans qu'on sût dire si c'était par galanterie envers l'amphytrion, ou par sympathie pour son rhum et ses vins. Quand on arriva au dessert, les têtes étaient saines pourtant, quoique bien montées. Placé entre la jeune reine et la régente, Philips semblait presque un roi océanien; il prenait sa revanche de la diète passée; il triomphait. Grâce à lui, leurs majestés en montant sur le pont eurent une surprise; la flûte et le tambour du bord avaient été renforcés par un violon; un matelot, artiste ignoré jusque-là, fit ses débuts devant la cour taïtienne et obtint un prodigieux succès. On le tint pour un Paganini.

Les royales pirogues une fois parties et saluées par une dernière salve, Pendleton passa de la fête au travail. L'équipage alla quitter son costume d'apparat pour virer au cabestan; Philips échangea son jabot et son émeraude, sa veste aux ancres d'argent et son chapeau coquet, pour la chemise bleue et la houppelande de mer. *L'Oceanic* leva l'ancre, doubla Tahoa par le nord, et gouverna sur Bora-Bora. A la nuit, on voyait le piton de cette île qui planait sur elle comme un phare sans feu. La nuit arrivant, il fallut mettre en panne jusqu'au jour. A l'aube, on fit route, on rasa à 100 toises de distance la pointe nord des écueils de Bora-Bora, on doubla l'île d'Apiti, et vers midi on laissa tomber l'ancre de nouveau devant la pointe de Pahoua par vingt brasses de fond.

Après tant de relâches diverses, je croyais n'avoir plus rien à admirer dans les paysages de l'archipel. Taïti, Eïmeo, Wahine, Raïatea, m'avaient donné mon contingent de jouissances pareilles. J'étais presque décidé à regarder Bora-Bora d'une façon indifférente. Mais malgré moi, à la vue d'un aspect neuf et curieux, d'un terrain étrangement accidenté; malgré moi, à l'heure où j'aperçus ce cône de rochers tapissé de végétation, dominant une vallée étroite, mais touffue, avec ses deux échelons de verdure, l'un, plus bas, de pandanus; l'autre, plus haut, de cocotiers se dressant comme des tiges de parasol; puis çà et là plus de cases que je n'en avais encore vu, jolies, coquettes, bien alignées (Pl. LXIX — 1); alors, peu à peu je revins de mon parti pris, j'accordai quelque attention à ce site romantique et curieux. Une autre circonstance caractérisait encore Bora-Bora. La chaîne extérieure de ses brisans, au lieu d'être tantôt sous-marine, tantôt à fleur d'eau, ici unie, là couverte de végétation, cette chaîne était toute plantée de cocotiers, formant une ceinture autour de l'île. Qu'on se figure un bouquet entouré d'une guirlande verte. Dans le bassin qui sépare les récifs de l'île, l'eau était limpide et calme comme dans un lac.

Le missionnaire du pays, nommé Platt, vint nous recevoir sur le débarcadère il nous con-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Baie de Ware sur l'Ile Wahine.

1. Bahía de Ware sobre la Isla Wahine



2. Mai Insulaire de Raiatea.

2. Mai Insular de Raiatea.

N. Bally del.

Digitized by Google

duisit chez les rois de l'île, Tafaoura et Maï, deux physionomies de Taïtiens assez communes. Le premier pourtant, Tafaoura, homme de haute taille, mais d'une obésité proportionnelle, avait été le gouverneur de Pomare III lorsqu'il vivait. Libres après ces visites, nous parcourûmes le village. Il se divisait en deux parties, Matapaï et Beula, ayant chacune son chef, et peuplées toutes deux d'environ 400 ames. Devant un beau quai en dalles de corail s'élevaient l'habitation et la chapelle des missionnaires, seuls édifices de toute l'île, car Bora-Bora est un pays d'excellens chrétiens. Ils n'ont plus rien de ce courage national qui les rendit, il y a cinquante ans, si redoutables au reste de l'archipel; ils ne sont plus les soldats de ce célèbre Pouni, qui fit la conquête de Tahaa et de Raïatea, et qui menaça Taïti. Non, ils en sont venus à des mœurs plus pacifiques et plus douces : ils obéissent à la voix des missionnaires, ils vont au prêche, et lisent la Bible.

J'avais devant moi un jour, que je voulais employer à la rude et périlleuse ascension du piton de l'île, du mont Pahia. Je demandai un guide à M. Platt, qui me donna un vieillard de soixante-dix ans, un nommé Tamati, vert encore, dispos, se souvenant d'avoir vu Cook et ses navires. Moyennant une chemise bleue, cet homme devait m'accompagner jusqu'au sommet du pic. J'y ajoutai volontairement un joli mouchoir, que le vieil insulaire paraissait désirer. Nous partîmes de grand matin avec son petit-fils, garçon de fort bonne mine. Débarqués devant la pointe de Fahre-Piti, je demandai à y voir un fameux moraï consacré à Oro, temple dont parlaient les anciens récits de nos navigateurs. Tamati m'en indiqua la place : c'était un fourré de broussailles; puis, me faisant signe de garder le plus profond silence sur sa révélation, il me fit distinguer au bord de la mer une muraille de vingt-cinq à trente pieds de long sur cinq à six pieds d'épaisseur, formée par des blocs de corail posés de champ, et par des cailloux plus menus jetés dans les intervalles. Cette maçonnerie formait une sorte de plate-forme sur laquelle reposait la statue du redoutable Oro, entourée d'un petit nombre de divinités subalternes. Là on apportait les offrandes, on immolait les victimes, on faisait les prières. Tamati, qui avait lui-même passé une portion de sa vie au service des prêtres, savait les détails de ces pratiques; les desservans du temple l'avaient souvent employé à pousser ces cris aigus et mystérieux, qui, aux yeux des profanes, passaient pour la voix de la divinité.

Vers l'ouest, dans une direction parallèle à cette espèce d'autel, Tamati me fit voir encore, sous des liserons et d'autres plantes rampantes, les fondemens d'un immense hangar rectangulaire de 100 pieds sur 40. « Là, me dit l'insulaire, là était l'autel des sacrifices humains; à la suite de combats sanglans, j'y ai vu gisant sur le sol jusqu'à vingt cadavres de vaincus. » Plus loin, au sud du hangar et sur la ligne orientale, étaient deux sortes de plate-formes en maçonnerie de huit pieds carrés, tombeau d'un chef illustre qui se nommait Tehea, suivant la version de mon guide. Dans vingt ans d'ici ces souvenirs de vie ancienne, ces temples, ces tombes, que la végétation dévore, n'auront pas même la chance d'un souvenir dans la tradition populaire. Les pasteurs chrétiens défendent qu'on articule un seul mot à leur sujet, et le vieux Tamati semblait fort inquiété de la pensée que je trahisse sa confidence. Il se défiait même de son fils, tant le système d'espionnage et de surveillance mutuelle avait été poussé loin, tant il était devenu outrageant pour les devoirs et les sentimens de la famille.

Après cette visite au moraï, la pirogue nous emporta dans la baie de Fanouï, qui creuse dans cette partie de l'île. Là, au fond de la baie, près des ruines d'un petit hameau, nous commençâmes à gravir la montagne. La pente était assez douce jusqu'à l'endroit que les naturels nomment *Ohouai*, sorte de *pari* ou forteresse, arrangé avec des roches. Plus haut l'ascension devenait bien plus pénible, au milieu d'herbes mouillées par la rosée et par les eaux pluviales, à travers des taillis épais, et sur des blocs de basalte glissant. Nous arrivâmes pourtant d'une façon assez heureuse jusqu'au point accessible aux Européens. Au-dessus, le pic de Pahia n'était plus qu'un piton, une aiguille verticale sur toutes ses faces, sorte de clocher de 200 pieds de haut (Pl. LXXIX — 2). A le voir, on eût dit que les oiseaux seuls avaient le privilége d'aller se poser sur son arête pointue; mais Tamati m'assura qu'à l'époque de la couvaison, les naturels, s'aidant des aspérités saillantes du roc, allaient surprendre les phaétons dans leurs nids, et leur enlever leurs belles plumes rouges. Pour mieux m'en convaincre, malgré ses soixante-dix ans, il s'élança lui-même, et, en deux minutes, il se trouva suspendu à 30 pieds au-dessus de ma tête. Tremblant qu'il ne fît une chute, je le rappelai.

Du point où nous étions, le coup-d'œil était si magnifique d'ailleurs, que je n'avais nul intérêt à gravir plus haut. J'embrassais tout Bora-Bora, avec sa couronne d'îles vertes et son lac circulaire et limpide; je découvrais les pitons

Digitized by Google

des îles adjacentes, de Tahaa, de Raïatea, et même de Wahine d'un côté, de l'autre les plages de Toubaï. C'était un horizon immense, riche, peuplé d'îles, accidenté de terre et d'eau.

Pour en jouir plus long-temps, je pris un déjeuner frugal sur ce piton, à l'ombre d'un bouquet de fougères arborescentes, et j'y fus rejoint par un Anglais, habitant de Bora-Bora, qui m'avait suivi à peu de distance avec un guide. Jones, c'était son nom, m'accosta fort amicalement; nous mîmes en commun notre rhum et nos vivres. A la fin du repas, nous étions deux vieilles connaissances. Il me parla du commerce de l'île, de la situation des missionnaires, de l'obéissance timide et absolue des naturels. « Croiriez-vous, me dit-il, que je n'ai rien pu obtenir d'eux touchant leur vieille histoire qui est fort intéressante? On les force à renier leurs pères. — Vous piquez ma curiosité, lui répliquai-je; en voici un qui me paraît plus accommodant que les autres; si nous essayions? » Nous essayâmes en effet, nous demandâmes à Tamati l'histoire du brave chef Pouni; mais, à cette brusque ouverture, mon guide se troubla: j'insistai, j'offris un joli miroir de poche. Il hésita encore, il semblait partagé entre le désir d'obtenir l'objet et la crainte d'avoir à s'en repentir. Il jetait surtout des regards inquiets sur les deux Bora-Boriens présens; il craignait même son petit-fils. « Eloignons les autres, me dit l'Anglais. » Je trouvai un prétexte; je leur donnai un couteau à chacun, en leur disant d'aller me couper des cocos, et de nous attendre ensuite au pari.

Alors le vieillard respira plus librement. « Cela me fait plaisir, de parler de nos vieilles coutumes; j'aime encore nos danses nationales, j'aime nos jeux qu'on a proscrits, nos costumes qu'on a déchirés, notre beau tatouage qui va s'effaçant. Quand je songe à nos combats d'autrefois, je saute sur mon casse-tête et je prends la pose de bataille. Pauvre Tamati! on m'a converti trop vieux! je ferai toujours un mauvais chrétien! Oui, je tiens encore à ce qui n'est plus, j'ai du respect pour les choses abolies. Mais que voulez-vous? On ne peut plus parler! c'est défendu. Si vous dites un mot, vos enfans vous trahissent. Les missionnaires ordonnent aux rois de vous condamner, et les rois vous condamnent. Il faut dire ses *pala-palas* (prières), voilà tout. » Nous rassurâmes le vieillard et le plaignîmes si bien, qu'il nous raconta l'histoire de Pouni.

Sous les deux rois qui habitaient chacun un des côtés de la baie de Fanouï, Bora-Bora vivait tantôt en paix, tantôt en guerre avec les îles voisines; elle avait eu dans cette lutte des chances intermittentes et balancées, quand Pouni parut. Pouni commença par réunir dans une seule main la souveraineté de l'île; puis, étendant au loin ses conquêtes, il vainquit Raïatea et Tahaa, amassa des richesses immenses, et fit bâtir le magnifique moraï de Fahre-Piti. A l'époque où Cook le visita en 1777, et quand il rendit à ce navigateur l'ancre de Bougainville trouvée par un chef de Taïarabou, Pouni était dans l'apogée de son éclat et de sa puissance. Depuis lors, cette fortune alla toujours déclinant. Son avarice lui fit des ennemis dans Bora-Bora, et parvenu à la vieillesse, il vécut dépouillé et réduit à l'état de prolétaire. La jalousie et la haine des maisons de Maï et de Tafaoura entrèrent pour beaucoup dans cette décadence.

Le neveu de Pouni, un chef nommé Tapoa, réussit pourtant à ressaisir quelques propriétés de son oncle; il porta, avec quelques guerriers, ses armes victorieuses dans Wahine, Tahaa et Raïatea, et fixa sa résidence dans cette dernière île. Puissant alors, il songea à venger Pouni et à reconquérir Bora-Bora. Il débarqua avec une armée composée d'insulaires de Raïatea, de Wahine et même de Taïti, qui allait à près de 4,000 hommes. Les habitans de Bora-Bora n'en avaient que 900; mais, ne désespérant point de la victoire, ils renfermèrent leurs femmes et leurs enfans dans le pari, et fortifièrent eux-mêmes le point le plus faible et le plus accessible. Tapoa, après avoir pris terre dans la baie d'Anao, sur le revers oriental de Bora-Bora, marcha à l'assaut des fortifications, qui furent bravement défendues. L'assaillant échoua et y perdit un Anglais, son auxiliaire. Furieux de cet échec, il ravagea les cases de la baie de Fanouï; mais, exaspérés, les insulaires sortirent alors de derrière leurs retranchemens et engagèrent un combat dans la plaine de Tahou-Rouaï où les envahisseurs eurent encore le dessous. Tapoa se retira sur sa flotte à Raïatea, et devenu depuis l'auxiliaire de Pomare, il périt dans le combat de Hitia avec le renom d'un des plus braves guerriers de ces îles. Depuis lors, et ces faits n'avaient que vingt années de date, Maï et Tafaoura étaient restés tranquilles possesseurs de Bora-Bora.

Notre guide et notre chroniqueur Tamati avait fait cette guerre; quoiqu'il eût porté les armes contre le célèbre Tapoa, il avait conservé un grand respect pour ce chef vaincu, tandis qu'il ne parlait qu'avec mépris des deux vainqueurs trop soumis, selon lui, aux ordres des missionnaires.

Digitized by Google

En redescendant du pic, il nous fit traverser l'Ohouai, cette forteresse naturelle qui avait arrêté le premier effort de la descente. Elle était située sur une arête escarpée qui sépare la baie de Fanouï de celle d'Anao. L'accès du côté de l'est avait été défendu par une muraille massive de 200 pieds de long sur 4 ou 5 de hauteur, composée d'immenses blocs superposés. En présence de ce champ de bataille, le vieux Tamati sentit se réveiller en lui les impressions de sa jeunesse. Retrouvant l'énergie du geste et de la voix, il nous raconta les divers incidens de l'assaut, les manœuvres de l'ennemi et la courageuse tactique de l'assiégé. Nous avions eu de la peine à le faire commencer, nous en eûmes une plus grande encore à le faire taire. Il nous reconduisit, au bruit des exploits de son héros, jusque sur la pointe de Pahoua, ou le canot de *l'Oceanic* vint nous prendre. Je trouvai à bord les deux rois de Bora-Bora, attablés avec le missionnaire et Pendleton. J'observai mieux ces deux majestés sauvages, et à leur obséquieuse attitude vis-à-vis du pasteur, je compris que le pauvre Tamati ne m'avait dit que la vérité.

L'Oceanic avait fait à Bora-Bora sa provision de bois fort rare à Taïti. Il remit à la voile le 29 avril, et se trouva en peu d'heures au sud de Maupiti, dont la constitution a quelque analogie avec celle de Bora-Bora. Le piton y est seulement moins élevé et moins aigu. Nous devions raisonner sur cette île, et nous nous disposions à envoyer le canot dans sa passe étroite et dangereuse, quand Pendleton, après un coup-d'œil jeté sur l'horizon, se ravisa. « Nous sommes prédestinés, me dit-il, à ne faire les choses que malgré nous et par force. J'aurais voulu passer encore un jour dans l'archipel, et nous allons en être chassés tout-à-l'heure. Je voulais cingler sur Tonga, et nous irons où il plaira à Dieu. Deux ouragans de N. O. en quarante jours, ici, dans cette saison; c'est un renversement de l'ordre établi, c'est une révolution dans les élémens. » Je ne comprenais rien encore à ce que disait le capitaine. Au lieu de la brise d'E., nous avions alors un calme plat, une chaleur sourde et étouffée. Çà et là quelques nuages montaient bien à l'horizon, mais lentement et sans affecter un caractère hostile. Pendleton m'avait habitué à ne pas douter de ses pressentimens, et celui-là ne se justifia ni moins vite, ni moins complètement que les autres.

CHAPITRE LIX.

ARCHIPEL DE TAÏTI. — GÉOGRAPHIE.

Le groupe connu sous le nom de Taïti se compose des îles Maïtia, Taïti, Eïmeo, Tabou-Emanou, Wahine, Raïatea, Tahaa, Bora-Bora, Toubaï, Maupiti, et de l'île basse Tetoua-Roa.

On a vu ce qu'était MAÏTIA. TAÏTI, la plus grande du groupe, est celle qui a donné à l'archipel son nom moderne, nom évidemment préférable aux noms d'*îles de la Société* ou d'*îles Géorgiennes*, entre lesquels flottent encore les Anglais. La confusion est même telle aujourd'hui, que plusieurs d'entre eux, par îles de la Société, entendent le groupe, tandis que d'autres, et les missionnaires dans le nombre, n'y voient que Taïti et les quatre îles adjacentes : les îles occidentales sont pour ces derniers *I. Georgian*. Quoi qu'il en soit, Taïti est une terre élevée s'abaissant de toutes parts vers ses bords pour former une bande circulaire de terrain littoral, le seul habité et livré à la culture. Autour de l'île règne une ceinture de récifs offrant çà et là quelques îlots, et s'ouvrant de temps à autre en de larges et profondes passes qui conduisent aux mouillages intérieurs. Lors de la découverte, Taïti comptait de cent à cent cinquante mille ames; elle n'en avait plus que sept mille en 1828, époque où un recensement exact fut fait par les missionnaires. Elle est divisée en deux péninsules inégales par un isthme bas, submergé dans les marées hautes; la plus grande péninsule est ronde, la seconde est ovale; la première est Taïti proprement dite, la seconde Taïa-Rabou. L'île entière, du N. O. au S. E., a près de quarante milles de longueur sur une largeur qui varie de six à vingt-un milles. Elle s'étend du 17° 28' au 17° 56' lat. S. et du 151° 24' au 152° 1' long. O.

EÏMEO, la *Mourea* des missionnaires, est une petite île montueuse environnée d'une ceinture de récifs qui offrent çà et là de bons mouillages. Elle a vingt-cinq milles environ de circuit, et compte 1,300 habitans. Le port de Talou est par 17° 28' long. S. et 152° 13' long. O. Quiros, le premier, la vit en 1606; Wallis la retrouva en 1767, et la nomma *I. York;* Bougainville la reconnut en 1768; puis Cook la visita à diverses reprises en 1769, 1774 et 1777, et lui restitua son nom. Enfin, Bonechea la nomma *Santo-Domingo* en 1774.

Située à neuf lieues au nord de Taïti, TETOUA-ROA n'est qu'un groupe de deux à trois îlots bas et boisés occupés par quelques familles. Il occupe trois milles de l'E. à l'O., et le milieu gît

Digitized by Google

par 17° 4' lat. S. et par 151° 52' long. O. Cette île est probablement la *Fugitiva*, découverte par Quiros en 1606, retrouvée en 1768 par Bougainville, qui la nomma erronément *Oumaïtia;* reconnue en 1769 par Cook, sur les cartes duquel elle figure comme *Tethuroa;* enfin revue en 1774 par Bonechea, qui la nomma *Tres Hermanos.*

Tabou-Emanou, la *Maiao-Iki* des missionnaires, fut découverte en 1767 par Wallis, qui la nomma *Saunders*, revue par Cook en 1769, et en 1774 par Bonechea, qui la nomma *Pelada.* C'est une terre assez élevée, entourée de brisans, ayant quatre milles de diamètre au plus, et peuplée de deux cents habitans environ. Le centre gît par 17° 28' lat. S. et 152° 43' long. O.

Wahine, découverte par Cook en 1769, et revue par lui en 1774 et 1777, fut appelée alors *Huaheine.* L'Espagnol Bonechea l'aperçut aussi en 1774, et la nomma *Hermosa.* C'est encore une terre élevée, fertile, riche, entourée d'un cercle ovale de brisans de vingt-cinq milles environ de circuit. Sa population actuelle est de 1,800 ames. Le port de Ware est situé par 16° 41' lat. S. et 153° 23' long. O.

Raïatea et Tahaa sont deux îles hautes, entourées d'un récif commun, de vingt-quatre milles d'étendue du N. au S. avec une largeur qui varie de cinq à douze milles, et parsemé de petits îlots boisés. Cook découvrit ces îles en 1769; il les revit en 1774 et 1777, et altéra leurs noms en ceux d'*Ulietea* et *Otaha.* Bonechea vit et nomma *Princesa* l'île de Raïatea. Raïatea n'a aujourd'hui que 1,700 habitans, et Tahaa 1,000 seulement. Le récif qui environne le petit groupe s'étend du 16° 31' au 16° 56' de lat. S. et du 153° 40' au 153° 56' long. O.

Bora-Bora fut découverte par Cook en 1769, et nommée *Bola-Bola.* Bonechea la baptisa *San-Pedro* en 1774. Haute, avec une vaste ceinture de récifs, et flanquée d'îlots comme ceux de Toubouaï, Tenaki-Roa, et Piti-Aou, Bora-Bora est réduite à une population de huit cents ames. Son mouillage gît par 16° 30' lat. S. et 154° 6' long. O.

Toubaï ou Motou-Oti fut nommée *Tubia* par Cook, qui la découvrit en 1769. C'est un groupe de deux petites îles boisées, basses, habitées par quelques familles, ayant quatre milles dans sa plus grande étendue, et entourée d'un brisant. Le milieu gît par 16° 17' lat. S. et 154° 9' de long. O.

Maupiti ou Mau-Roua fut découverte par Cook en 1769, et vue en 1774 par Bonechea, qui la nomma *Sant-Antonio.* C'est une île haute bien boisée, offrant cela de particulier dans sa constitution géologique, qu'on y trouve des masses d'une belle variété de dolérite, en outre des roches basaltiques peu anciennes, communes aux autres îles. Elle est entourée d'un brisant de quinze à dix-huit milles de circuit, presque entièrement encaissé dans la partie nord par les deux îlots bas et boisés Awera et Toua-Nae. Sa population est de cinq à six cents habitans. Le centre gît par 16° 27' de lat. S. et 154° 34' de long. O.

A l'ouest des îles Taïti viennent encore trois îles, qui nous semblent devoir se réunir à ce groupe.

L'une, l'île de Mohipa, fut découverte en 1767 par Wallis, qui en approcha et la nomma *I. Howe.* Cook la reconnut aussi de près en 1774. Ni l'un ni l'autre n'y virent d'habitans; les habitans de Raïatea racontèrent même à Cook que l'île Mohipa était inhabitée, et que les insulaires des îles Taïti s'y rendaient quelquefois pour la pêche de la tortue. C'est un groupe de petits îlots bas, boisés, situés sur un récif à fleur d'eau, ayant environ quatre lieues de circuit. Le milieu gît par 16° 42' lat. S. et 156° 34' long. O.

La seconde, l'île Scilly, fut également découverte par Wallis en 1767, et décrite par lui comme un groupe peu étendu d'îlots bas et flanqués de brisans. Depuis, personne ne paraît les avoir ni mieux connus ni mieux décrits. Leur milieu gît par 16° 30' lat. S. et 157° 55' long. O.

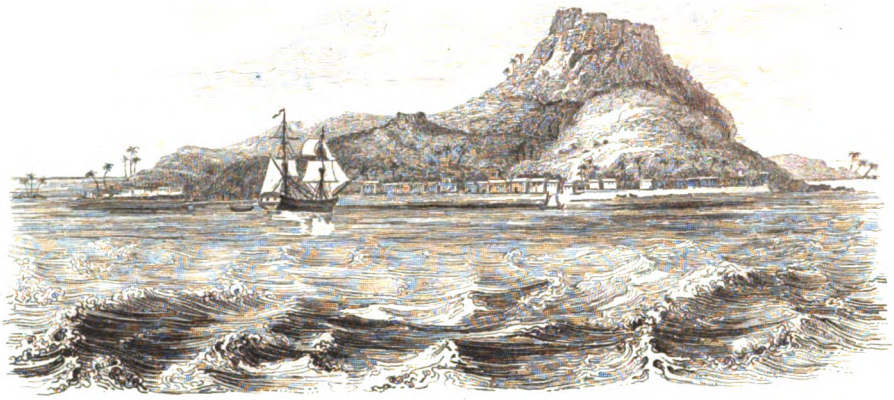
La troisième est l'île Bellinghausen, dont la connaissance appartient au voyage de Kotzebue en 1824. C'est encore un groupe d'îlots bas, boisés et liés par une chaîne de brisans. On n'y voit qu'un seul cocotier élevant la tête au-dessus des autres, et pas un seul habitant. Ce groupe a trois milles du N. au S. et deux et demi de large. Le centre gît par 15° 48' lat. S. et 154° 32' de long. O.

CHAPITRE LX.

ARCHIPEL DE TAÏTI. — HISTOIRE.

A n'en plus douter aujourd'hui, le premier découvreur de Taïti est l'Espagnol Quiros. Il vit, le 10 février 1606, cette terre qui lui restait au vent, et ordonna à un brigantin d'y aller à la recherche d'un port. Ce petit navire mouilla par dix brasses et mit à l'eau les canots qui, secoués par le ressac, ne purent accoster sur aucun point. La plage pourtant fourmillait d'insulaires, et ils prodiguaient aux étrangers des signes d'amitié. Encouragé par cet

Digitized by Google



3. *Principal village de Raïatea.*

3. Pueblo principal de Raiatea



4. *Pomare 1er Roi de Taiti.*

4. Pomare 1er Rey de Taiti

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

appel, un jeune Espagnol, nommé Francisco Ponce, se jeta à la nage, franchit le ressac, et parvint, à l'aide des naturels, à gagner le rivage où il fut comblé de caresses. D'autres Espagnols imitèrent le hardi nageur et reçurent le même accueil.

Ces sauvages étaient armés de lances, de sabres et de casse-têtes en bois. Leur peau était basanée. Ils étaient grands et forts. Leurs cases s'alignaient sous des cocotiers au bord de la mer. Après un séjour de quelques heures, les Espagnols regagnèrent leurs chaloupes à la nage. Aucun naturel ne voulut les accompagner.

Le lendemain, les navires étant tombés sous le vent, les chaloupes retournèrent vers la plage pour y faire de l'eau. Nul torrent, nulle source ne s'étant offerts, ils creusèrent les sables de la grève, et ils obtinrent ainsi quelques puits d'eau saumâtre. En revanche, ils ramassèrent des noix de coco en abondance. S'étant aventurés dans l'intérieur, ils virent qu'ils se trouvaient sur un isthme fort étroit, submergé à la marée basse et occupé alors par la mer qui formait une île de deux presqu'îles. Ayant rencontré une vieille femme, ils l'engagèrent à les suivre. Elle y consentit sans peine, et quand elle fut à bord, on la combla de présens, on la régala, on l'habilla, après quoi on la reconduisit à terre. Cette fois, les naturels étaient venus à la rencontre des chaloupes avec leurs pirogues à la voile. Rien ne saurait rendre leur mouvement d'allégresse, quand ils virent leur vieille compatriote ainsi affublée et chargée de présens. Leurs avances, leurs amitiés vis-à-vis des Espagnols en redoublèrent. L'un d'eux, homme d'une haute taille et de bonne mine, portait sur la tête une couronne de plumes noires et fines, qui semblait caractériser un chef. Une chevelure blonde à demi-bouclée, qui flottait sur ses épaules, ne fut pas ce qui surprit le moins les Espagnols. Seul de tous ces sauvages, il offrait cette particularité. Comme les Espagnols insistaient vivement par gestes pour qu'il se rendît à bord avec eux, il monta dans un de leurs canots avec quelques compagnons; mais au moment où l'on poussa au large, effrayés de se voir à la merci d'inconnus, les sauvages se jetèrent à l'eau, et si l'on retint le chef, ce fut de vive force. On le mena jusqu'au brigantin sans pouvoir le décider à monter sur le pont. Il fallut lui servir à manger, l'amadouer, le combler de présens dans la chaloupe même ; puis, quand on le crut bien gagné par ces prévenances, on le ramena à terre. Il était temps. Un petit nombre d'Espagnols laissés sur le rivage venait d'être entouré par des nuées d'insulaires, qui, armés de javelots et de lances, songeaient à venger leur chef, qu'ils croyaient déjà rôti et mangé par les gens du bord. La situation était donc des plus critiques, au moment où ce chef reparut, enchanté de la réception qu'on lui avait faite. Ce retour fut un signal de concorde et de joie. Les matelots espagnols furent fêtés à l'envi, caressés, comblés de petits cadeaux, et l'officier qui commandait les chaloupes eut pour sa part tout ce que les naturels possédaient de plus precieux. Quiros mit à la voile le lendemain, laissant à cette île le nom de *Sagittaria*.

On l'oublia jusqu'à l'époque où Wallis et Bougainville la retrouvèrent, c'est-à-dire pendant cent soixante ans. Wallis mouilla en juin 1767 dans la baie de Matavaï, après avoir failli se perdre sur le banc du Dolphin. Traîtres dans les premiers jours, turbulens et voleurs, les insulaires parurent un instant corrigés par l'argument du mousquet; puis, enhardis par le nombre, ils en vinrent à des voies d'agression plus directes et plus formidables. Un matin, trois cents pirogues chargées de deux mille combattans, se dirigèrent vers le vaisseau anglais, et l'assaillirent d'une grêle de pierres. Wallis laissa ces embarcations s'engager à portée, et quand elles s'y trouvèrent, *le Dolphin* fit feu de toutes ses pièces et balaya cette flottille. Quelques barques plus hardies essayèrent d'en venir à l'abordage par la poulaine ; mais une pièce portée sur l'avant eut bientôt fait justice de cette attaque. Le chef étant mort, les sauvages se retirèrent.

Après cette leçon sévère, nouvelle paix, rompue encore au bout de vingt-quatre heures. Il fallut en venir à une extermination complète, à l'anéantissement de toutes les pirogues, tant de celles qui se trouvaient à flot, que de celles qui étaient à sec sur la grève. Enfin la force eut raison; la victoire et la terreur des armes européennes déterminèrent une paix durable. Ces hommes, si insolens et si hardis jusqu'alors, devinrent souples, dévoués, paisibles et bons : le canon et la mousqueterie leur avaient redressé le caractère. Wallis explora et reconnut le pays. Parmi les chefs qu'il visita, il ne nomme que la princesse Oberea, femme de quarante-cinq ans, d'un maintien doux, d'un port majestueux, princesse fort respectée parmi les insulaires. Elle habitait à deux milles du mouillage une grande case de 300 pieds de long sur 40 de large et 30 de hauteur, vaste habitation soutenue par cinquante-un piliers. Elle trônait là, entourée d'une cour de chefs et d'une domesticité

Digitized by Google

nombreuse. Une liaison intime semble avoir existé entre la princesse et le capitaine anglais, qui délaissa cette Didon après cinq semaines de séjour. Le navigateur nomma l'île *Georges III*, et obtint même de la reine, s'il faut en croire la gravure de sa relation, la cession formelle de Taïti à S. M. Britannique.

L'île était possession anglaise en 1767. En 1768, quand Bougainville y passa, elle devint possession française, puis possession espagnole cinq ans plus tard, grâce à l'Espagnol Bonechea. Ainsi on se ballottait une puérile et nominale suzeraineté.

Le vrai roi de Taïti à cette époque, c'était un enfant sous le nom duquel on régnait. Monarchique, ou à peu près, le gouvernement du pays avait cela de singulier que, dès qu'un fils naissait au roi, ses fonctions changeaient de nature : il n'était plus que régent. Le roi, ou plutôt, selon le terme indigène, l'*otou*, c'était l'enfant. Quand Wallis passa, Oammo occupait la régence pour son fils Temare ; la reine-mère était la princesse Oberea, ou plutôt Pouria, la délaissée du capitaine anglais, toute-puissante par la naissance et par la richesse. Quoique femme du régent, cette princesse vivait maritalement avec le grand-prêtre de Taïti, un nommé Tou-Païa, originaire de Raïatea. Deux divisions de l'île étaient gouvernées par deux frères, Toutaha et Hapaï, et le vieux Wahi-Adoua administrait la presqu'île de Taïa-Rabou.

Les rangs étaient distribués ainsi au moment où Bougainville vint mouiller devant le district de Hidia, en avril 1768. A part quelques larcins et le meurtre d'un naturel, suite d'un malentendu, rien ne troubla le séjour d'une semaine que notre navigateur fit sur ce point. Il eut quelques rapports avec Reti, chef du district de Hidia, et son récit fait foi qu'il reçut la visite de l'un des triumvirs de l'île, Toutaha, qui poussa le culte de l'hospitalité jusqu'à lui offrir une de ses femmes fort jeune et fort jolie. Toutaha et les hommes de sa famille étaient presque tous des colosses de six pieds au moins.

C'est à Bougainville que l'on dut le premier tableau de Taïti, tableau frais et enchanteur qui fit du bruit en Europe, et qui prépara la curiosité publique aux merveilleux récits de Cook et de ses compagnons. Les grâces des Taïtiennes, leurs molles complaisances, leur beauté originale, firent bruit en France et en Angleterre. On se prit d'engouement pour les peuples océaniens, pour leur hospitalité si commode et si entière, pour leurs vêtemens, pour leurs armes, pour leurs mœurs. Par une inspiration tant soit peu anacréontique, Bougainville voulait appeler l'île *Nouvelle Cythère;* mais il détrôna, sans s'en douter alors, ce nom de fantaisie, en apportant en France le nom indigène de Taïti, qui a prévalu depuis pour tout le groupe.

Bougainville avait amené avec lui un Taïtien, Outourou, frère du chef Reti. Outourou passa onze mois à Paris, fêté, choyé, promené comme une chose curieuse. Le sauvage se ploya très-bien à notre civilisation : seulement il ne put jamais parler notre langue. En 1770, le navire *le Brisson* le transporta à l'Ile-de-France, d'où il devait regagner son île; mais ayant fait échelle à Madagascar avec l'infortuné Marion, il y mourut de la petite-vérole.

Après le départ de Bougainville, une révolution politique eut lieu à Taïti. L'un des triumvirs, l'ambitieux Toutaha, s'étant ligué avec Wahi-Adoua, gouverneur de Taia-Rabou, chercha à déposséder de la régence Oammo et la princesse Pouria, en portant la couronne du mineur actuel Temare sur la tête d'un autre enfant, Otou. Malgré les sages avis du grand-prêtre Toupaïa, l'amant de la reine, on ne fit rien pour prévenir le complot, et les conjurés marchèrent sur Papara, enlevèrent du moraï de ce district les insignes du roi et du grand-prêtre, et les transportèrent dans celui d'Ata-Hourou, où s'accomplirent dès-lors, au moins pour un temps, les cérémonies solennelles et les sacrifices humains. Bientôt la puissance nouvelle se consolida, se fortifia de tous les déserteurs du parti légitime. La révolution était consommée. Otou régnait à Pari, son domaine héréditaire, sous la tutelle et la régence de Toutaha, quand Cook vint mouiller à Matavaï en 1769, pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

A peine mouillé, Cook ouvrit des relations avec le rivage. Il visita et fraya le régent Toutaha et Toubouraï-Tamaïdi, chef du district de Matavaï. Il vit Reti, l'ami de Bougainville et chef de Hidia; Teari, fils du vieux Wahi-Adoua, chef de Taïa-Rabou. Il se présenta aussi chez la princesse Oberea ou Pouria, alors déchue et effacée. Cependant un jour elle lui présenta son fils comme l'héritier présomptif de la couronne, et Oammo comme régent. La seule personne qu'il ne put voir, ce fut le roi en exercice, le mineur Otou.

Cook ne rencontra chez les naturels que bienveillance et dévouement. Quelques vols eurent lieu, rares, peu importans, mais rudement châtiés. L'île, du reste, était sûre pour les explorateurs. Cook la parcourut. Il visita le moraï

Digitized by Google

royal de Papara, monument étrange et remarquable par son architecture. C'était un rectangle massif de 130 pieds de long sur 80 de large et 40 de hauteur, formé de 11 rampes ou assises qui décroissaient graduellement, de telle sorte que la dernière n'avait plus que quelques pieds d'épaisseur (Pl. LXIX — 3). L'extérieur était formé de blocs de coraux taillés et écarris ; l'intérieur était rempli de cailloux ronds. Près du moraï blanchissaient des amas d'ossemens, débris des victimes de la dernière guerre.

Au moment où Cook allait remettre à la voile, deux Anglais désertèrent de son bord ; pour les ravoir, l'entreprenant capitaine eut recours à l'un de ces moyens violens et décisifs qui lui étaient familiers. Il fit main basse sur la famille royale, et enleva d'un seul coup Toutaha, Toubouraï-Tamaïdi, Oberea, puis d'autres chefs encore, signifiant qu'il les garderait à bord jusqu'à ce que les deux déserteurs lui eussent été rendus. On courut à leur poursuite, on les ramena, et Cook rendit les otages.

Le navigateur anglais ne quitta pas Taïti sans prendre, comme l'avait fait Bougainville, un insulaire à son bord. C'était la manie du temps. Cette fois ce fut Toupaïa, l'ex-grand-prêtre, qui partit : passager de la frégate, il visita la Nouvelle-Zélande et vint mourir à Batavia avec un serviteur qui l'avait suivi. Versé en matière religieuse, instruit, intelligent, Toupaïa aurait éclairé l'histoire de son pays, il eût livré à l'Europe le secret de ses traditions primitives. Sa mort fut donc fâcheuse à plus d'un titre.

A Taïti Cook avait reçu la visite de Terao, roi d'Eïmeo : il passa aussi à Wahine, où il vit le roi Ori, et à Raïatea, où végétait alors le célèbre Pouni de Bora-Bora, jadis vaillant guerrier, et alors vieillard indolent et caduc. Les Anglais emportèrent de cet homme une opinion d'autant plus triste, qu'il ne put leur fournir aucun approvisionnement.

Cependant la puissance du régent de Taïti, Toutaha, allait grandissant chaque jour. Ces richesses que Cook lui avait laissées, ces armes, ces habits, tous ces objets européens, lui avaient donné un relief nouveau. Il en vint à rêver une souveraineté plus grande ; il voulut soumettre la presqu'île de Taïarabou. Vainement le vieux Wahi-Adoua fit-il valoir d'anciens services auprès de l'ambitieux ; il n'écouta que son orgueil : il fit voile vers la péninsule avec une flottille immense, livra un combat naval où les chances furent partagées ; puis, résolu de tenter la fortune sur terre, il emmena le jeune roi et marcha à la rencontre de l'ennemi, qui l'attendait sur l'isthme. La bataille fut sanglante et fatale à Toutaha. Il y périt avec Toubouraï-Tamaïdi : Reti et d'autres chefs furent grièvement blessés ; le jeune Otou n'échappa qu'en fuyant vers les montagnes. Déjà Wahi-Adoua marchait vers Matavaï et Pari ; déjà l'île entière, ravagée et soumise, s'inclinait devant le vainqueur, quand on proposa des conditions de paix. Elles furent acceptées. Le jeune Otou, alors majeur, régna en s'aidant des conseils de son père. Il avait trois frères cadets : l'un devenu célèbre dans la suite sous le nom d'Ora-Piha, puis Waïdoua et Tepahou.

Le souverain de Taïarabou survécut peu à son triomphe. Il laissa la couronne à son fils. Ce fut lui que virent, Bonechea en 1772, dans un voyage dont les détails sont peu connus, et en 1773 un autre Espagnol, nommé Langara, qui y laissa un déserteur, devenu depuis le conseiller et le favori de Wahi-Adoua II.

Au mois d'avril 1773, Cook reparut avec deux vaisseaux devant Taïti ; il mouilla d'abord et passa huit jours devant Taïarabou, où il reçut, la veille de son départ, la visite de Wahi-Adoua. « Wahi-Adoua, dit Forster, était alors un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, bien fait, d'une physionomie douce, mais sans expression, annonçant la crainte et la défiance. Son teint était assez blanc, ses cheveux très-lisses, d'un brun léger et rougeâtre vers l'extrémité. Tant qu'il resta assis sur le tabouret qui lui servait de trône, son maintien fut plus raide et plus grave que ne le comportait son âge ; mais en le quittant il fut plus affable et plus naturel. »

Après une relâche sur la côte, où l'on eut la visite de Reti, chef de Hidia, qui ne demanda pas même des nouvelles de son frère Otourou, passager de Bougainville, les vaisseaux anglais firent route pour le nord de l'île et vinrent mouiller à Matavaï. Là une réception brillante attendait le capitaine anglais de la part du souverain de Taïti, le roi Otou. Otou était alors âgé de trente ans, beau, bien fait et de bonne mine. Il portait des moustaches et de la barbe sous le menton, avec des cheveux noirs bouclés et très-touffus (Pl. LXIX — 4). Nul n'avait le droit de se couvrir en présence de ce souverain, nul, pas même son père, et non-seulement il fallait garder devant lui la tête nue, mais le haut du corps jusqu'à la ceinture. Autour d'Otou se tenaient ses frères, ses sœurs et son père Hapaï, homme déjà âgé, avec la barbe et les cheveux gris, maigre et de haute taille, mais vert encore et vigoureux. Oammo et Oberea se trouvaient totalement effacés.

Digitized by Google

Un des chefs les plus remarquables de cette île était, vers ce temps, le nommé Potatou, que déjà Cook avait connu dans un précédent voyage. A une taille gigantesque, à une constitution d'athlète, Potatou unissait une grâce singulière de traits, une noblesse de maintien, une douceur de manières surprenante. Il était si prodigieusement construit qu'une de ses cuisses égalait en grosseur le corps du plus fort matelot. Sa femme, Pola-Tehera, ne lui cédait en rien sous ce rapport. Sa taille allait presque à six pieds. Devenue, lors du premier voyage, la sœur de Cook (*Touahine no Toutì*), elle était fort jalouse des droits que lui donnait ce titre, et un jour que la sentinelle anglaise voulut lui interdire l'accès de la chambre du capitaine, elle la colleta sans façon, la jeta par terre et arriva jusqu'à son frère adoptif à qui elle porta ses plaintes.

Cette année-là, Cook fit encore diverses échelles dans l'archipel; il vit son ami Ori à Wahine, où le capitaine anglais Furneaux prit à son bord l'insulaire Maï, dont on a dit l'histoire; puis il passa à Raïatea, où il connut Oreo, roi de cette partie de l'île, envoya des officiers à Tahaa, d'où ils ramenèrent un autre naturel qui demandait à suivre les Anglais, le nommé Hidi-Hidi (OEdidée), natif de Bora-Bora et proche parent de Pouni.

L'année suivante, au mois d'avril, Cook était de nouveau au mouillage de Matavaï, où il trouva une flottille considérable, destinée à agir contre Eïmeo, sous les ordres de Towha, chef de Tetaha. Il s'agissait d'établir de vive force dans la royauté de cette île, Motou-Aro, beau-frère du roi Otou, contre les prétentions rivales de son oncle Mahine, alors investi.

Rien n'était plus curieux que cette flotte. Les bâtimens de guerre consistaient en grosses doubles pirogues de 40, 50 et 60 pieds de longueur, montées chacune par quarante hommes, guerriers ou rameurs, et en autres doubles pirogues plus petites, au nombre de 170, faisant l'office de transports et montées par huit hommes, terme moyen (Pl. LXX — 1). D'après ce calcul, ces 330 bâtimens devaient porter 7,760 hommes. Encore faut-il remarquer que ces embarcations ne semblaient point armées au complet: d'ailleurs la flotte n'était armée que par deux districts de Taïti, et Taïarabou n'avait pas fourni de contingent. Cette donnée peut servir de base à un calcul de la population de Taïti à cette époque.

Le vêtement des guerriers était bigarré; il consistait en trois grandes pièces d'étoffe, trouées au milieu et se superposant l'une à l'autre. Celle de dessus, la plus large, était blanche, la seconde rouge, celle de dessous, la plus courte, brune. Les boucliers et les cuirasses étaient en osier couvert de plumes et de dents de requin. Quelques casques avaient jusqu'à cinq pieds de hauteur. C'était de longs cylindres d'osier, garnis par devant d'une sorte de visière demi-circulaire de quatre pieds de large, revêtus de plumes brillantes, vertes et bleues, avec une bordure d'autres plumes blanches et de franges en forme de rayons, formées par de longues plumes rouges de la queue d'oiseaux du tropique. Les principaux chefs de la flotte se distinguaient par de longues queues rondes en plumes vertes et jaunes, qui pendaient sur leur dos et rappelaient à l'instant les pachas turcs. L'amiral Towha en avait cinq, à l'extrémité desquelles flottaient des cordons de bourre de coco, entremêlés de plumes rouges. Il ne portait point de casque, mais un turban qui lui allait fort bien. C'était un homme de soixante ans, grand, vigoureux, d'une physionomie noble et prévenante. Cook ne vit point partir cette flotte, et ce fut plus tard que l'on apprit le résultat de cette entreprise. La première attaque fut heureuse; Motou-Aro fut installé roi; mais Mahine étant revenu à la charge, demeura maître derechef, et obligea le roi de Taïti à un armement et à une descente nouvelle. Celle-là ne fut pas aussi énergiquement conduite. L'attitude de Mahine en imposa à l'amiral Towha, qui entra en pourparlers au lieu de combattre, et conclut une transaction. Cette transaction, d'abord désapprouvée et critiquée vivement, fut enfin admise par le roi Otou, et Mahine resta possesseur d'Eïmeo.

Mais avant que cette affaire eût suivi ses phases diverses, Cook accomplit son second et troisième voyage, sans aucun incident bien décisif. Désormais, lié avec tous ces chefs, presque chef taïtien lui-même, il fut visité par eux comme un ami ou comme un supérieur. A Matavaï, il vit Reti qui demandait toujours des nouvelles de son cher Pouta-Veri (Bougainville); Nihourai, sœur du roi Otou, qui venait d'épouser son cousin Te-ari-deri; à Wahine, il visita le vieux roi Ori; le roi Oreo à Raïatea, où il laissa le jeune Hidi-Hidi, ce passager des Anglais, affable, bon, spirituel, gai, les aimant et aimé d'eux.

Le troisième voyage de Cook n'eut lieu qu'en 1777. Il parut avec deux vaisseaux devant la presqu'île de Taïarabou, où régnait encore un jeune Wahi-Adoua, frère de Wahi-Adoua II; puis il vint à Matavaï, où on le reçut comme un vieil habitué, quitta cette rade vers la fin de

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Principal village de Bora-bora.*

1 Pueblo principal de Bora-bora.

Digitized by Google

septembre, passa à Eïmeo où régnait alors Mahine, y brûla une vingtaine de pirogues pour une chèvre qu'on lui avait volée, relâcha à Wahine, gouvernée par Taïri-Taïria, installa sur cette île le protégé des Anglais, le célèbre Maï qui avait visité Londres, et y punit à sa manière un naturel qui avait volé un sextant. « Je lui fis, dit-il naïvement, raser les cheveux et la barbe et couper les deux oreilles. » Pour un Anglais, c'était faire un peu trop de justice turque. Du reste, cette façon expéditive et dégagée était systématique chez Cook. Quelques jours après, en rade de Raïatea, un matelot *de la Découverte* vint à déserter. A l'instant même, le capitaine renouvela les représailles de Taïti; il enleva, dans une raffle, le fils, la fille et le gendre du chef Oreo, et les garda prisonniers jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son déserteur.

Ce fut dans l'intervalle de ces voyages de Cook, et le 27 novembre 1774, que le capitaine espagnol Domingo Bonechea mouilla dans le port de Watou-Tera sur Taïarabou. Envoyé par le gouverneur du Pérou pour établir des missionnaires sur l'île Taïti, Bonechea fut accueilli fort amicalement par l'arii Wahi-Adoua, qui entra dans sa pensée et fit beaucoup pour sa réussite. Le roi Otou lui-même vint alors dans la presqu'île pour voir les étrangers. On débarqua deux missionnaires sur la plage, après quoi les Espagnols remirent à la voile, firent échelle sur d'autres points de l'archipel, et ne reparurent à Taïti que pour y perdre, le 26 janvier 1775, leur brave commandant, qui fut enterré au pied de la croix de la mission. Deux jours après ce malheur, les navires réappareillèrent pour Lima, laissant sur l'île les deux missionnaires. Il paraît toutefois que ces évangélistes y séjournèrent peu : la même année un bâtiment espagnol vint les reprendre, et, depuis cet essai isolé, nul autre ne fut tenté par cette puissance. Elle laissa, du reste, de l'aveu même des Anglais, des regrets et des souvenirs honorables dans tout le pays. La brutale énergie de Cook ne rencontra point des sympathies aussi sûres et aussi universelles.

Peu de temps après le départ du capitaine anglais, Otou épousa Hidia, sœur aînée de Motou-Aro, de sorte que ces deux princes se trouvèrent ainsi doublement alliés. Le premier enfant qui provint de cette union fut étranglé pour que ses parens se maintinssent leur titre; mais Otou ayant voulu conserver le deuxième, il s'ensuivit pour lui, d'après la loi indigène, une espèce d'abdication, ou de passage de l'état de roi à celui de régent. Comme régent, il changea de nom, le modifia plusieurs fois, et finit par préférer celui de Pomare (rhume), par allusion à un rhume violent contracté à la suite de marches guerrières. Les Européens consacrèrent ce sobriquet, et il fut alors Pomare I; son fils, Pomare II. La naissance de cet enfant ne fut pas seulement pour son père une cause d'abdication, elle devint une occasion de rupture dans le ménage royal. Hidia quitta son époux, en ne lui restant fidèle que sous le rapport politique.

Cependant le régent et le jeune roi virent bientôt leur autorité menacée. Un dangereux rival, Towha, l'amiral qui avait transigé à Eïmeo, couvait depuis long-temps des projets de vengeance, et Cook lui-même avait été obligé d'intervenir pour les comprimer. Libre après son départ, le chef réunit ses forces à celles de Tetaha, d'Ata-Hourou et de Mahine, pour agir contre les districts de Pari et de l'Est. Les hostilités se prolongèrent long-temps, défavorables à Pomare et infructueuses pour son antagoniste. On brûla des pirogues, on ravagea des champs, on détruisit les bêtes utiles que Cook avait laissées dans le but de les multiplier; on épuisa les deux îles belligérantes, Eïmeo et Taïti. Dans ces rencontres, Mahine mourut, et fut remplacé par son fils. Le parti de Motou-Aro s'agita vainement alors pour ressaisir la souveraineté.

Onze années s'écoulèrent ainsi sans qu'aucun navire abordât à ces îles, pour lesquelles, dans la période antérieure, on s'était si vivement engoué. De toutes les empreintes, de tous les souvenirs que les Européens avaient laissés dans ce pays, une chose seule avait acquis un malheureux privilége de naturalisation et de développement. Des maladies honteuses s'étaient d'autant plus facilement infiltrées dans cette population, qu'elle avait mis dans ses rapports avec les marins moins de réserve et plus de complaisance. La contagion avait vicié le sang; elle avait dégradé et altéré déjà dans sa source cette race de beaux et robustes insulaires, de femmes gracieuses et belles. C'était pitié de voir que le premier contact d'un monde civilisateur était un poison physique.

Après Bonechea et Cook, le navire qui parut d'abord devant Taïti fut le *Lady Penrhyn*, capitaine Sever, l'un des bâtimens chargés du transport de la colonie qui venait de s'établir sur la Nouvelle-Galles du Sud. Il mouilla à Matavaï en juillet 1788 pour procurer des vivres frais à son équipage infecté du scorbut. Le roi Pomare vint à bord du bâtiment. Il montra au capitaine un portrait de Cook, espèce de relique dont le chef sauvage semblait fier. Sever ne crut pas devoir lui annoncer la mort du na-

Digitized by Google

vigateur; il lui fit même des présens en son nom, et de son côté Pomare se montra généreux à pourvoir de vivres ce bâtiment de relâche. Sever vit Hidi-Hidi, le passager de Cook; Maï et les deux Zélandais étaient morts. L'attitude des naturels fut, du reste, affectueuse, réservée, presque tendre vis-à-vis de leurs amis les Anglais, qu'ils n'avaient pas vus depuis fort long-temps.

A son tour Bligh parut à Matavaï pour s'y procurer des plantes qu'il devait porter dans les colonies anglaises. Il resta cinq mois sur la rade. Pomare Ier était alors absent, mais il revint à la première nouvelle. « Le régent, dit Bligh, était alors un homme de cinq pieds huit pouces, très-fort, très-corpulent, âgé de trente-cinq ans environ. Hidia, belle et grande femme de vingt-quatre ans, avait une figure animée et spirituelle; enfin Waï-Dona, autre membre de la famille royale, jouissait d'une grande réputation de bravoure, mais il était encore plus ivrogne que brave. Le petit Pomare II n'avait que six ans. » Dès les premières entrevues, le régent et sa femme supplièrent Bligh de les emmener en Angleterre. « Nous voulons rendre visite au roi Georges, » disaient-ils. C'était probablement un prétexte; le vrai motif était la crainte que leur causaient alors des rivaux actifs et remuans. Bligh déclina cette mission; il promit seulement, pour leur échapper, de revenir les aider dans leurs guerres. A cette époque le terrible Towha était mort, et Tepahou, oncle du roi, lui avait succédé. Wahi-Adoua régnait toujours à Taïarabou; Reti et Potatou vivaient encore, et visitèrent les Anglais.

Le Bounty, capitaine Bligh, partit; mais deux mois s'étaient écoulés à peine qu'il mouilla de nouveau à Matavaï. Bligh n'y était plus, la révolte l'avait destitué et abandonné à la merci de l'onde. On fit un conte aux naturels, qui ignoraient encore la mort de Cook. C'était lui, disait-on, qui renvoyait *le Bounty* pour engager les insulaires à coloniser une île trouvée sur la route de Tonga, île où Bligh avait pris terre. Les Taïtiens le crurent; on embarqua quatre cents soixante cochons, cinquante chèvres, et une grande quantité de poules, de chiens et de chats. *Le Bounty* était alors une arche. Onze femmes et treize hommes complétèrent la pacotille vivante, et firent voile pour Toubouaï. L'expédition ayant mal tourné, le navire, les révoltés et les colons taïtiens reparurent à Matavaï le 22 septembre 1789. Seize Anglais s'y firent débarquer. Les autres, comme on l'a vu, suivirent la fortune du lieutenant Christiern, et fondèrent Pitcairn. Quant aux nouveaux colons de Taïti, ils essayèrent de s'y industrier. Les plus habiles songèrent à y construire un petit schooner. Churchill, l'un d'eux, ancien maître d'armes à bord du *Bounty*, se rendit à Taïarabou auprès de Wahi-Adoua dont il avait été le taïo (l'ami). Un de ses camarades, Thompson, homme brutal et cruel, l'y suivit, et partagea les avantages de sa position. Elle devint si belle pour Churchill, qu'à la mort de Wahi-Adoua on le nomma chef. Il allait régner sur la presqu'île, quand Thompson, jaloux, le tua d'un coup de fusil. A leur tour les naturels vengèrent leur souverain, et immolèrent Thompson. Un enfant de quatre ans fut intrônisé.

Les autres Anglais contenus par Pomare vécurent assez tranquilles. Un jour ils eurent une alerte quelque peu vive à la vue d'un navire européen qui cinglait vers le mouillage de Matavaï; mais le pavillon suédois arboré sur l'arrière apaisa leurs craintes. C'était le capitaine Cox, qui fut très-bien accueilli par le régent; il repartit peu de jours après, laissant un déserteur sur l'île, un nommé Brown, homme actif et intelligent, qui devint l'ami et le bras droit de Pomare Ier.

Bientôt le régent sentit combien le concours de ces Européens pouvait lui être momentanément utile. Dans une guerre contre Eïmeo, tout en refusant d'y prendre part en personne, ils livrèrent à quelques naturels des armes mises en état, leur apprirent la manière de s'en servir, et cette circonstance suffit pour donner la victoire à la famille de Motou-Aro depuis si longtemps dépossédée. Dans une révolte d'un danger plus immédiat, quand Potatou et Tetouha, chefs de Taïti, prirent les armes contre la famille royale, et envahirent le district de Pari, les Anglais firent plus encore : ils se mêlèrent directement à la lutte. Le schooner était alors terminé: il fit voile avec une flotte de pirogues pour attaquer Ata-Hourou par mer, tandis que Pomare et d'autres Anglais devaient l'investir du côté de terre. Ce plan fut décisif; le vieux pouvoir des chefs d'Ata-Hourou, long-temps rival de celui des Otous, croula en un jour : Potatou et Tetouha furent obligés de se sauver vers la montagne; ils abaissèrent leur orgueil devant Pomare II, livrèrent le maro royal, enlevé depuis vingt-un ans au morai du Pari, et conservé dans celui d'Ata-Hourou. Quand on tint cet insigne, on voulut que le jeune roi en fût solennellement revêtu; puis on enveloppa S. M. dans un pavillon donné par le capitaine Cox, et ainsi vêtu et ceint du maro, Otou fut promené processionnellement par toute l'île, même dans la péninsule de Taïa-

Digitized by Google

rabou, jusqu'alors indépendante, et dont le régent rêvait la conquête.

Il avait décidé les Anglais à la poursuivre avec lui comme auxiliaires, lorsque le capitaine Edwards de la frégate *la Pandora* vint, au nom de son gouvernement, réclamer les mutins du *Bounty*. En présence des canons d'une frégate, il n'y avait pas de résistance possible; les chefs indigènes, se montrant ingrats vis-à-vis de leurs hôtes, les livrèrent à leurs compatriotes, malgré les cris et les sanglots des veuves taïtiennes et des orphelins qu'ils laissaient. Pomare, toujours tourmenté de la pensée de revoir l'Europe, aida le capitaine anglais dans cette exécution; puis il demanda, comme récompense, à être embarqué sur la frégate. Sans son frère Ora-Piha, ce départ aurait eu lieu.

Vers la fin de cette année, Vancouver parut à Taïti avec ses navires. Des chefs qu'il y avait connus lors du dernier voyage de Cook, il n'en trouva que deux, Pomare Ier et Potatou. Pomare Ier avait même fixé sa résidence à Eïmeo, d'où il accourut pour voir ses amis les Anglais. Dans ce moment, il y avait dans les événemens politiques une tendance à réunir le gouvernement de l'archipel dans une seule main. Taïarabou appartenait au plus jeune frère du roi; des deux autres, l'un, Ora-Piha, exerçait les fonctions de régent; le second résidait à Pari. Le roi de Wahine reconnaissait la suprématie de Pomare II; Mani-Mani, successeur de Pouni dans la souveraineté de Raïatea et de Tahea, avait été chassé par des rebelles, et vivant à Taïti en qualité de grand-prêtre, il attendait et préparait une restauration. Enfin Pomare Ier exerçait à Eïmeo une suprématie égale à celle de régent. De tous côtés se combinaient donc des élémens qui devaient donner quelque unité au pouvoir de Pomare. Ses parens et ses amis y pensaient surtout; ils s'en ouvrirent à Vancouver, en le suppliant de les aider de sa personne et de ses soldats, ou bien, à défaut, de ses canons et de sa poudre. Vancouver demanda d'en référer au roi Georges qui, sans doute, ne manquerait pas de faire ce que lui demandait son ami Pomare.

Officier des expéditions de Cook, Vancouver put remarquer combien l'archipel avait déchu depuis cette première époque. Il ne retrouva plus ces fraîches et jolies Taïtiennes, ces Taïtiens vigoureux et bien faits. La population, réduite chaque jour, s'était peu à peu étiolée; les proportions étaient plus grêles, le teint moins gracieux; la décadence était indéniable. Vancouver remarqua encore qu'à l'avénement de Pomare II, une foule de mots de la langue taïtienne avaient été changés, et qu'une interdiction rigoureuse pesait sur les termes mis à l'index.

En février 1792, *la Matilda*, capitaine Weatherhead, après une relâche de quinze jours à Taïti, se perdit sur les écueils de l'île Osnabrugh. Sauvé dans les canots, l'équipage regagna Taïti, où les naturels achevèrent de dépouiller des hommes à qui la mer avait laissé fort peu de chose. Pomare, averti de cette conduite, vengea les naufragés en ravageant le canton inhospitalier. Un petit navire, *le Prince William Henry*, ayant mouillé à Taïti le 26 mars 1792, consentit à prendre quelques hommes de *la Matilda*. Les autres arrangèrent leur vie dans l'île. Bligh, arrivé en avril 1792, les y trouva. Ce capitaine venait encore, avec les navires *Providence* et *Assistance*, charger des plants d'arbres à pain pour les colonies américaines. Il y séjourna trois mois, pendant lesquels Pomare le vit fort souvent. Bligh aida à la pacification des divers districts de l'île. Il repartit, emmenant avec lui Hidi-Hidi et un autre Taïtien. Le premier resta aux Indes-Occidentales pour y prendre soin des plantes que l'on voulait naturaliser; l'autre poussa jusqu'en Angleterre, où il mourut.

Après Bligh vinrent *le Dedalus*, capitaine New, en février 1793; puis *la Jenny* et *la Britannia*, deux navires qui touchèrent à Taïti en 1794; enfin *le Duff*, capitaine Wilson, chargé de distribuer de pieux missionnaires sur toutes les îles de la Polynésie. Il mouilla à Taïti le 5 mars 1797.

Cette arrivée d'hommes religieux, proclamant un culte nouveau, fit révolution à Taïti. Le grand-prêtre Mani-Mani se déclara sur-le-champ pour eux, abnégation bien étrange pour un homme qui vivait de son culte idolâtre. Il se fit l'ami, le protecteur des hommes qui venaient élever autel contre autel, et enlever des fidèles à ses temples. Les missionnaires, enchantés de cet accueil, se mirent sur-le-champ à leur œuvre pieuse, et deux Suédois, André Lynd et Peter Haggerstein, naturalisés sur l'île, se posèrent comme interprètes entre eux et les naturels.

Pour prouver que la sympathie indigène ne voulait demeurer, vis-à-vis des pasteurs chrétiens, ni ingrate, ni stérile, une cérémonie solennelle eut lieu le 16 mars, où, devant les chefs Pomare Ier, Hidia, le vieux Hapaï, et Païtia, chef de Matavaï, le roi Pomare II fit cession publique et complète aux missionnaires du territoire de Matavaï. A cette occasion, le vieux grand-prêtre Mani-Mani prononça un discours grave accompagné de gestes expressifs, auquel les notabilités taïtiennes répondaient par des signes

Digitized by Google

d'assentiment (Pl. LXXI — 1). A la suite de cet acte officiel, les Anglais se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour construire aux missionnaires une maison commode, et les naturels les aidèrent de tous leurs moyens. Quand cette habitation fut prête, les évangélistes destinés à la résidence de Taïti, avec cinq femmes et deux enfans, prirent possession du local installé à leur intention; et *le Duff*, dont la mission sur cette île était accomplie, remit à la voile pour Nouka-Hiva.

Laissés avec leur troupeau encore idolâtre, les pasteurs cherchèrent à le ramener peu à peu à une foi meilleure. Leur premier point de mire fut d'empêcher que les areoïs ne détruisissent leurs enfans comme ils le faisaient pour ne pas se laisser déposséder par eux. Les Anglais s'adressèrent pour cela à l'amour maternel; il ne fut point lent à leur répondre. La femme de l'areoï Omtaïe, persuadée par un missionnaire, avait consenti à laisser vivre son enfant, et à le livrer aux Européens pour qu'ils l'élevassent. Elle s'en ouvrit à son mari, qui rejeta bien loin ce biais, et résista aux argumens que l'homme de Dieu employait pour le convaincre. « Non, disait-il, il ne faut pas enfreindre les priviléges des areoïs. — Mais en faisant cela, tu offenses Dieu, insistaient les missionnaires, tu provoques sa vengeance. — Si je voyais, répliqua l'opiniâtre Taïtien, si je voyais qu'Atoua (Dieu) détruisît pour cela les areoïs, je renoncerais à mon droit. Mais ce n'est pas pour cela que nos ancêtres sont morts! — Qui te le dit? » riposta l'apôtre, se permettant un pieux mensonge. Le chef fut ébranlé un instant; mais il se remit et persista : l'enfant fut tué. Des démarches à peu près semblables eurent lieu auprès de la princesse Hidia, enceinte alors du fait de l'un de ses serviteurs. Elle refusa aussi, donnant pour motif que le fruit de ses entrailles était de sang vulgaire et qu'il devait mourir. On l'immola en effet, et comme les missionnaires en faisaient des reproches à Hidia, elle entra dans une colère sérieuse. Il fallut se taire et patienter.

Le Duff reparut à Matavaï le 6 juillet; il y retrouva les missionnaires, fort contens de la manière dont on les traitait, mais peu avancés dans leur conversion. Des explorations curieuses et exactes eurent lieu pendant cette relâche qui dura deux mois. Le neveu du capitaine fit le tour de l'île; il évalua à 16,000 ames le chiffre de la population, chiffre qui constatait une effrayante perte d'hommes depuis la découverte. Wilson neveu visita aussi divers monumens curieux. Il vit les grands moraïs de Papara et d'Ata-Hourou. On a vu ce qu'était le premier. Le second était situé dans la partie nord de la vallée d'Ata-Hourou, à un mille environ du rivage, sous un berceau d'arbres qui l'abritaient contre le soleil. Il occupait une esplanade entourée d'une palissade en bois de 100 pieds carrés. La moitié de cette enceinte était pavée, et sur cet espace s'élevait une sorte d'autel ou plate-forme, soutenue sur seize piliers de bois, ayant chacun 7 pieds de haut. Cette plate-forme, de 36 pieds de long sur 6 de large, était couverte de nattes épaisses dont les bords pendaient en guise de franges. Sur ces nattes se déposaient les offrandes, des cochons, des colliers, des tortues, de grands poissons, des bananes, des cocos, le tout dans un état de décomposition plus ou moins avancé, plus ou moins odorant. Sur l'un des côtés de la palissade s'ouvrait une brèche garnie d'un tas de pierres brutes, au-dessous duquel s'élevaient des *tii*, sorte de termes, couverts de certaines figures (Pl. LXX — 3 et LXXII — 4). Dans un coin de l'enclos sacré étaient une maison et deux hangars avec leurs gardiens. Vers l'un des angles de la case gisait le coffre de l'atoua (dieu); mais le coffre se trouvait vide; le dieu voyageait alors, il était allé fonctionner dans un petit moraï voisin; il devait revenir le soir. Cet atoua était un paquet qui se divisait en deux parties, l'une de la longueur du coffre, l'autre beaucoup plus petite; aux deux bouts pendaient des touffes de plumes rouges et jaunes, offrandes des individus opulens. A la vue de cette singulière divinité, Wilson se mit à rire, et voulut leur faire sentir combien il était ridicule d'adorer cette friperie; mais les gardiens répondirent que c'était un grand atoua, que s'il se mettait en colère, des fléaux fondraient sur eux, et que les arbres ne porteraient plus de fruits. Wilson insista, il demanda à voir ce qu'il y avait sous ce paquet d'étoffes qui passait pour un dieu, à quoi les prêtres répondirent que Mani-Mani avait seul le droit d'y toucher, et que d'ailleurs il n'y avait là dedans que des plumes rouges, une jeune pousse de bananier et une panicule de cocotier enfermée dans sa spathe.

A peu de distance de cet endroit, le hasard offrit à Wilson le spectacle d'un *toupapau* (Pl. LXXII — 3). Un toupapau, c'est le cadavre conservé aussi long-temps que possible d'un chef célèbre, d'un homme illustre dans la contrée. Celui-ci était la dépouille d'Ori-Piha, mort quelques mois auparavant. Sur la demande de Wilson, on tira le cadavre de la plate-forme où il était couché; on le dégagea des nattes qui l'enveloppaient, sorte de bandelettes égyptien-

Digitized by Google



2. Sommet du Pic de Bora-bora.

2 Pico de la cumbre de Bora-bora.



3. Morai de Papara.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Pl. LXIX.

Digitized by Google

Digitized by Google

nes, qui ne laissaient voir que les pieds. Quand tout fut enlevé, l'Anglais remarqua que le corps avait été ouvert, et que la peau intacte adhérait aux os. On eût dit un squelette recouvert de papier huilé. Malgré la chaleur du climat, il exhalait une odeur à peine sensible.

Cette sorte d'embaumement se pratique de la façon suivante. On ouvre le corps pour lui enlever les entrailles et la cervelle, puis on le lave et on le frotte chaque jour avec de l'huile de coco jusqu'à ce que la chair soit entièrement desséchée. A part le système d'injections aromatiques, c'est à peu près l'embaumement égyptien. Quand le corps est ainsi préparé, on l'abandonne à l'action du temps. Le toupapau d'Ori-Piha, soutenu sur quatre pieux fichés en terre, avait 6 pieds de long sur 4 de large; il était accompagné d'une seconde plate-forme à mi-hauteur, de dimension à peu près égale. La première avait un toit qui la garantissait de la pluie, et c'était là qu'on tenait habituellement le corps; la seconde n'était qu'une place de précaution et de réserve où l'on étendait le cadavre, soit pour le frotter d'huile, soit pour le montrer aux amis et aux parens du défunt. Aux arbres voisins se balançaient suspendus des bananes et d'autres fruits offerts à l'esprit du mort. « Où est cet esprit? » demanda Wilson aux gardiens. Ils sourirent, puis repliquèrent : « *Are po.* (Il est allé dans la nuit). »

Wilson vit encore dans l'endroit nommé Waïto-Waïti la grande case de Pomare Ier, longue de 350 pieds sur 42 de large. Vingt pièces de bois, de 20 pieds de hauteur chacune, soutenaient à l'intérieur la partie élevée du toit, tandis que ses bords extérieurs portaient sur 124 piliers semblables de 10 pieds de hauteur. Les chevrons sur lesquels posait la couverture avaient 5 pouces d'écarrissage; ils étaient placés à 18 pouces les uns des autres. Un mur en pierre entourait tout l'édifice. Là étaient célébrées de solennelles et étranges fêtes qui duraient plusieurs jours et se terminaient souvent par la destruction de tous les cochons de l'île.

Enfin *le Duff* quitta Matavaï et laissa les missionnaires à la merci des naturels, n'ayant pour se défendre contre eux que l'arme puissante du prosélytisme. Le premier soin de ces hommes dévoués fut de se mettre au fait de la langue du pays; ils y firent de rapides progrès, grâce à la merveilleuse complaisance des insulaires. En retour de ce bon procédé, les apôtres rendaient parfois d'importans services aux chefs, au moyen de leur forge et de leurs outils de charpentier. La bonne harmonie régna donc entre les colons et les indigènes; seulement, il fut impossible à ces derniers de dissimuler qu'ils étaient nés larrons; ils ne se firent pas scrupule d'enlever çà et là, l'occasion le voulant, quelque outil indispensable aux missionnaires, et, sans une surveillance continuelle, ces derniers auraient été promptement et complètement dévalisés.

Ils comptaient déjà un an de séjour à Taïti, quand, le 6 mars 1798, *le Nautilus*, capitaine Bishop, vint mouiller sur la rade de Matavaï. Destiné au commerce de pelleteries sur la côte N. O. de l'Amérique, ce navire avait été si tourmenté par des ouragans essuyés coup sur coup, qu'il offrait l'aspect le plus délabré. Pomare II vit cette détresse avec un superbe dédain; sans l'aide des missionnaires, *le Nautilus* n'aurait eu alors aucun secours. Aidé et ravitaillé, il venait de remettre à la voile quand un nouveau coup de vent le ramena sur la rade. Là, trois de ses hommes ayant déserté, Bishop s'adressa aux missionnaires, qui se rendirent chez le roi pour les réclamer; mais, par un acte de violence inouï jusqu'alors, ces porteurs de paroles furent arrêtés et dévalisés en route par les indigènes. Sans l'intervention fortuite de Pomare Ier et de Hidia, on les précipitait dans le torrent. Il y a lieu de croire que Pomare II était complice dans cette affaire. Quand son père lui en adressa des reproches, il désavoua les coupables taïtiens, mais il ne restitua point les déserteurs anglais.

Cette aventure découragea les missionnaires. Elle leur sembla le prélude d'outrages plus grands et de vexations plus cruelles. La plupart d'entre eux se décidèrent à quitter l'île avec *le Nautilus*. Pomare Ier chercha vainement à les retenir; ils persistèrent. Six seulement, dont un marié, tinrent bon contre des périls éventuels. Ils restèrent, se confiant à la Providence, renonçant à quelques armes et à quelques munitions qu'on leur avait laissées, et ne gardant que deux mousquets, qu'ils donnèrent à Pomare et à Hidia.

Ainsi que les plus timides l'avaient prévu, la place ne fut pas tranquille pour les apôtres chrétiens. Pomare Ier était pour eux; mais Pomare II, par esprit d'opposition, semblait les abandonner. Le peuple, d'ailleurs, commençait à voir les missionnaires d'un mauvais œil; car, à cause d'eux et à leur intention, Pomare Ier avait fait supplicier deux des agresseurs dans l'affaire du *Nautilus*.

Les choses en étaient là, au moment où deux gros navires se montrèrent en vue de Ma-

Digitized by Google

tavaï. Les naturels de Pare crurent que le roi d'Angleterre envoyait un capitaine pour tirer vengeance de l'outrage fait aux missionnaires, et, effrayés, ils s'enfuirent dans les montagnes. Ce n'était pourtant que deux baleiniers, *Cornwall* et *Sally*, qui partirent après trois jours de relâche, en laissant un déserteur.

A cette époque, un incident singulier vint tourmenter le pays. Le chef de Papara et rival de Pomare Ier, un nommé Oripaïa, ayant voulu essayer de la poudre que lui avait donnée *le Cornwall*, s'y prit avec maladresse, et périt dans une explosion. On l'embauma, on l'exposa sur le toupapau; mais Pomare Ier, au lieu de lui rendre les honneurs dus à un chef, le fit insulter sur son lit de parade. A cette nouvelle, le roi Pomare II entra dans une colère violente; il leva une armée, marcha vers le district de Matavaï, le parcourut en balayant tout devant lui, chassa les habitans, et déclara Pomare Ier déchu de toute son autorité sur la péninsule. Pour ne pas affecter des prétentions immédiates à la souveraineté des districts conquis, Pomare II céda celui de Matavaï au grand-prêtre Mani-Mani, puis il le fit assassiner quelques jours après son investiture. Il continuait ainsi par toutes les voies son système d'envahissemens. Les districts du S. O. s'étaient déclarés pour lui, et il faisait menacer les autres d'une conquête à main armée s'ils n'imitaient pas cet exemple.

Au milieu de ces démêlés intérieurs, les missionnaires vécurent assez tranquilles, et n'eurent à regretter que la mort d'un de leurs collègues, résultat d'une vengeance particulière. Ce collègue, nommé Lewis, était tourmenté de la pensée d'épouser une femme indigène, bien qu'encore idolâtre. Les autres missionnaires s'opposèrent à cette alliance, et, ne pouvant convaincre Lewis, rompirent avec lui. Lewis accomplit son dessein; mais, peu de temps après, il fut trouvé mort à peu de distance de sa case. On crut qu'il avait été assassiné. Pomare Ier voulait en tirer vengeance; les missionnaires seuls s'y opposèrent. Une autre perte fut celle de Harris, qui partit sur *la Betzy* pour Port-Jackson; mais elle fut compensée au-delà par l'arrivée du missionnaire Henry et de sa femme, membres primitifs de la mission, revenus de Londres sur *l'Eliza*. Par lui les missionnaires apprirent que *le Duff* allait arriver d'Angleterre, nolisé par la Société, et portant un renfort d'hommes avec des provisions de toute sorte. Long-temps ils vécurent sur cet espoir, mais qu'on juge de leur désappointement et de leur frayeur, quand le capitaine Bumker, de *l'Albion*, leur apprit que *le Duff* avait été pris par un corsaire français, puis en outre que la mission entière de Tonga-Tabou était anéantie; que trois pasteurs avaient été égorgés, et les autres forcés de partir.

La situation n'était guère rassurante; elle allait empirer encore et s'aggraver de toutes les chances d'une guerre civile, quand *le Purpoise* mouilla à Matavaï, apportant des présens à Pomare II de la part du gouverneur de Port-Jackson. Cette reconnaissance solennelle du roi taïtien en imposa à ses ennemis; ils ajournèrent leurs projets, et la mission respira. Elle eut bientôt des motifs plus réels de confiance. *Le Royal-Admiral*, que commandait encore Wilson, apporta un renfort de huit missionnaires, que les autorités locales accueillirent parfaitement. A cette époque, les évangélistes arrivés les premiers savaient déjà passablement la langue du pays. Ils prêchaient l'Évangile au peuple et enseignaient le catéchisme aux enfans; ils poussaient même jusque dans l'intérieur du pays pour établir les conversions sur une plus grande échelle. M. Nott fut le premier qui, au mois de mars 1802, fit le tour de l'île en se livrant à la prédication. Partout il fut accueilli de la façon la plus hospitalière. Plusieurs l'écoutaient avec curiosité, quelques-uns avec intérêt. Il y en eut qui se déclarèrent prêts à adorer le nouveau dieu, si les anciens dieux de Taïti ne s'en fâchaient pas jusqu'à les punir de mort. A son retour, M. Nott passa par le district de Ata-Hourou. Il y trouva le roi, son père, et tous les chefs ou guerriers rassemblés au grand morai, et accomplissant des cérémonies en l'honneur du dieu Oro; une foule de cochons gisaient sur l'autel, et plusieurs victimes humaines pendaient aux arbres du voisinage. Scandalisé à la vue de ce spectacle, Nott voulut parler; mais on ne l'écouta point.

Le lendemain une seconde réunion eut lieu au morai, plus bruyante, plus dramatique dans son dénouement. Pomare II et son père y prirent la parole: ils dirent que le dieu Oro les avait priés de le faire transférer d'Ata-Hourou à Tautira sur Taïarabou, et qu'en conséquence on eût à leur livrer le dieu. Sur cette ouverture, grand tumulte: les chefs d'Ata-Hourou refusèrent de se prêter à cette cession. Nouvelle demande de la part du roi et du régent; nouveau refus de la part des chefs. Alors la force s'en mêla. Pomare ordonna d'enlever le dieu, malgré la résistance des gens d'Ata-Hourou, et des guerriers sortis en armes de leurs pirogues exécutèrent cet ordre. La flotte, après cet exploit, leva l'ancre sous la conduite des deux Pomare, qui emportaient avec

Digitized by Google

eux la fameuse divinité, l'atoua Oro, à qui l'on demanda pardon sur-le-champ de cette violence par un sacrifice humain. Le résultat de ce rapt à main armée fut une guerre que l'on nomma dans les annales indigènes *Te tamaï ia Roua*, (guerre de Roua), parce que ce fut un chef de ce nom qui commanda les insurgés d'Ata-Hourou. Ces derniers débordèrent, quelques jours après la profanation de leur temple, sur le district de Faha, le ravagèrent de fond en comble, massacrèrent tous les naturels qu'ils purent atteindre, continuèrent ensuite sur les terres de Pare cette campagne de meurtre et de destruction, et se retirèrent en menaçant Matavaï d'un sort semblable.

Le parti royal était vivement compromis à cette époque. Retirés dans la presqu'île de Taïarabou, les deux Pomare assistaient presque indifférens à ces représailles qu'ils avaient provoquées; ils continuaient à conjurer leur dieu qu'ils croyaient offensé. De ce côté les missionnaires n'avaient donc rien à attendre : d'un jour à l'autre leur territoire pouvait être envahi, leur établissement détruit, leurs personnes en danger. Ils tremblaient que cet événement n'arrivât, lorsque, coup sur coup, deux navires parurent en rade de Matavaï : l'un, *le Norfolk*, capitaine Bishop, amenant de Port-Jackson le missionnaire Shelly et sa femme; l'autre, *la Venus*, capitaine Bass, qui venait se ravitailler à Taïti. *Le Norfolk*, s'étant jeté à la côte, mit même bientôt à la disposition des pasteurs et de leurs partisans une petite troupe d'Européens sauvés du naufrage. A cette époque aussi, trois cents guerriers étant venus d'Eïmeo au secours de la cause royale, un combat s'engagea entre toutes ces forces, soutenues par un détachement anglais, contre les rebelles d'Ata-Hourou. L'avantage resta toutefois aux derniers, fanatisés par la pensée de combattre pour leurs dieux, tandis que les soldats de Pomare luttaient sans énergie et sous le coup d'une profanation. La présence des Anglais eut seule le pouvoir d'empêcher alors une invasion du territoire de Matavaï. Après la bataille, des pourparlers s'ouvrirent; et il fut convenu que ce district serait respecté comme un terrain neutre, comme un point plus européen que taïtien, libre et ouvert à tous les partis. Sans Bishop et ses hommes, de pareilles conditions n'eussent jamais été obtenues.

Alors la guerre changea de terrain. Enflés par ce succès, et convaincus que leur dieu combattait pour eux, les insurgés d'Ata-Hourou rallièrent à leur cause les populations de Papara et de quelques autres districts de la presqu'île de Taïti; ils franchirent l'isthme, et marchèrent vers Tautira, résidence des deux Pomare. Ils les surprirent presque désarmés, absorbés dans la prière, démoralisés par la pensée que leur dieu était inflexible, privés de leurs soldats qui semblaient déserter une guerre sacrilége. Les Pomare avaient pourtant dans leurs rangs quarante mousquets pendant que leurs adversaires n'en comptaient que quatorze; mais cet avantage ne compensa pas les causes plus actives de démoralisation. Les deux Pomare, battus, repoussés dans leurs pirogues, furent obligés de fuir par mer vers Matavaï, tandis que les chefs rebelles reprenaient dans Tentira l'effigie d'Oro, qu'ils rapportèrent triomphalement dans le moraï d'Ata-Hourou. Désespérés, fugitifs, vaincus, les deux Pomare arrivèrent à Matavaï avec la pensée de quitter la partie; ils voulaient se retirer sur Eïmeo. Bishop et ses compagnons les retinrent seuls et leur rendirent le courage.

Ce capitaine persuada les deux rois; il se fit fort, lui et ses compagnons, de rétablir leurs affaires; il prit d'énergiques mesures de défense, palissada la maison des missionnaires, traça des retranchemens, rasa une chapelle afin de déblayer le sol, et installa sur une plate-forme quatre canons de cuivre sauvés du naufrage du *Nautilus*. Des chausse-trappes furent creusées dans les issues voisines, et des sentinelles durent veiller à tour de rôle à la sûreté commune.

De son côté, Pomare fit aussi exécuter quelques travaux sur la colline de Taha-Raï, seule route par laquelle on pouvait aborder Matavaï du côté de l'ouest. Ayant appris, à la même époque, que l'armée des rebelles était retournée à Taïarabou pour s'installer dans sa conquête, il en profita pour envahir le territoire de Ata-Hourou. Tombant à l'improviste sur des femmes, des enfans et des vieillards, il massacra 200 individus, et laissa le district baigné de sang. Un acte de cruauté aussi stérile exaspéra les rebelles sans les affaiblir. La guerre était désormais une guerre d'extermination. Elle devait avoir ses intermittences; mais la haine et la colère des deux partis ne devaient jamais ni se prescrire, ni s'atténuer.

Le Nautilus, habitué de ces parages, y fit alors une nouvelle apparition. Il entra dans la ligue royale. Un de ses canots avec un équipage anglais accompagna d'abord Pomare dans un pélerinage expiatoire auprès de l'idole d'Oro; puis quand l'heure fut venue d'un concours plus sérieux, le 3 juillet, le capitaine Bishop et le maître du *Nautilus* s'embarquèrent, avec vingt-trois Européens bien armés, dans une chaloupe pon-

Digitized by Google

tant un canon de quatre, et mirent à la voile avec la flotte de Pomare pour les côtes d'Ata-Hourou. Un missionnaire accompagnait l'expédition en qualité de chirurgien. Cette armée prit terre sur le district rebelle, et n'y trouva pas un ame vivante. Appréhendant le résultat de la lutte, les naturels s'étaient enfuis vers leur pari, forteresse naturelle située à quatre milles du rivage, imprenable avec les seules ressources locales, et fort difficile à enlever avec de plus énergiques moyens. Arrivés au pied de cette barrière de rocs, les Anglais engagèrent une fusillade qui effraya plutôt qu'elle ne fit mal. Vers le soir, les assaillans allaient se retirer, lorsqu'à la suite du défi d'un jeune guerrier de Pomare, qui avait pris le nom de *To-morrow-Morning*, les rebelles s'élancèrent hors des retranchemens, et voulurent inquiéter dans leur retraite les guerriers du roi. Alors une lutte s'engagea sur le rivage, et les Anglais s'y mêlèrent. Soixante-six guerriers ennemis restèrent morts sur la place; le reste regagna les montagnes. On croyait que cette leçon suffirait aux rebelles, et que le lendemain ils se livreraient à la merci du vainqueur. Il n'en fut rien; on les retrouva dans leur *pari*, plus forts, plus nombreux, plus résolus que jamais. Le chef des insurgés, un parent de Pomare, nommé Taatahi, ne voulut entendre à aucune capitulation. Pomare se retira convaincu de la difficulté de réduire des adversaires qui avaient pour eux la position et l'audace. Il reprit son quartier-général de Pare. Mais dès-lors, par une convention réelle, quoique tacite, de guerre lasse, une amnistie eut lieu et dura pendant quelque temps. *Le Nautilus* partit, et après lui le capitaine Bishop, cet auxiliaire courageux des missionnaires qui s'embarqua sur *la Venus*.

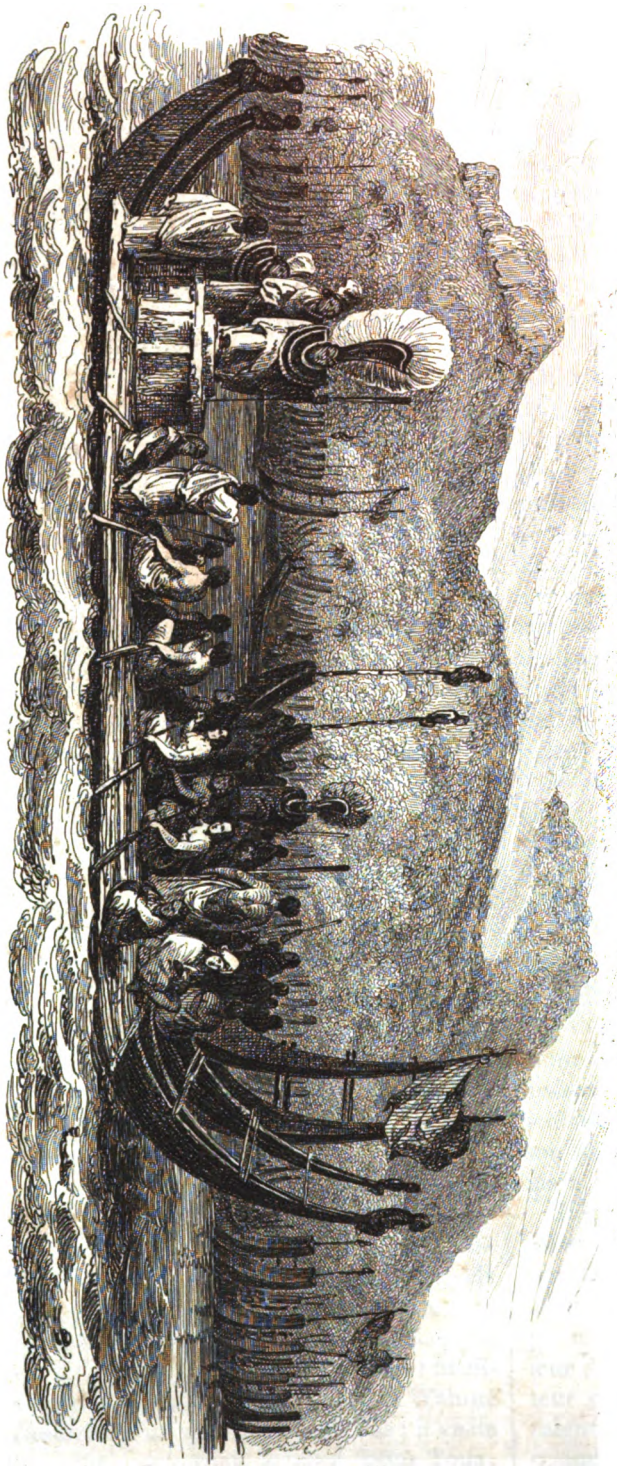
D'autres navires se montrèrent aussi sur ces parages, vers cette époque, et dans le nombre étaient *le Purpoise* et *le Margaret*. *Le Purpoise* se ravitailla seulement; *le Margaret*, capitaine Byers, s'occupa d'explorations, dont le subrécargue Turnbull nous a laissé le détail. Ce voyageur vit les deux Pomare, le père et le fils, tous les deux d'une taille de geant, ayant six pieds ou peu s'en faut, vigoureux, bien proportionnés. Comme contraste vivant, pres d'eux était un nain de trente-sept pouces. *Le Margaret* fit diverses échelles dans l'archipel; il trouva Wahine sous l'autorité d'un enfant de huit ans; il visita Raïatea, que gouvernait le chef Tama-Toua, d'une stature imposante et martiale. Un incident marqua cette relâche. La femme du chef Tiri-Mani, belle, jeune et insinuante, avait eu l'adresse de se faire des taïos dans l'équipage, et de leur arracher une foule de présens divers. Elle osa plus encore, elle voulut enlever, à l'aide de quelques convicts (condamnés), le navire et ses officiers; plusieurs chefs du pays trempèrent même dans le complot, et sans un brusque appareillage *le Margaret* était confisqué au profit de la fringante Tiri-Mani. Ce pauvre brick ne fut pas plus heureux; il se perdit dans l'archipel Pomotou près du groupe Palliser. L'équipage, au nombre de seize personnes, parvint à regagner Taïti, où Turnbull était resté pour affaires de commerce.

La trève durait toujours. De fatigue, d'épuisement, on avait renoncé à la lutte. La mort d'ailleurs suppléait aux batailles; les chefs de Taïti s'en allaient un à un. Le premier frappé fut Hapaï, père de Pomare Ier, beau vieillard, doux, bon, prévenant, regretté de tous, Européens et indigènes. Ensuite ce fut le tour de son petit-fils, du fils de Pomare Ier, le jeune prince de Taïarabou, que les sacrifices humains, les tabous et les sortiléges ne purent pas guérir d'un mal mortel; enfin après eux expira, le 3 septembre 1803, le célèbre Pomare Ier, frappé de mort subite après son dîner, à l'âge de cinquante-cinq ans environ. Depuis trente ans, Pomare Ier était l'homme capital de Taïti, aussi grand, plus grand peut-être dans ses jours de revers que dans ses jours de puissance, opiniâtre, énergique, actif, doué de sagacité politique et de qualités personnelles (Pl. LXVIII—4). La vie entière de cet homme avait été une longue lutte: malgré la loi du pays, il avait régné, son fils régnant; il avait résisté à tous ses ennemis, et s'était maintenu dans son poste jusqu'à la mort. Intelligent d'ailleurs, plein d'idées civilisatrices, il s'était toujours montré bien disposé pour les missionnaires; il les avait protégés en toute occasion autant par sympathie réelle que pour tenir la promesse qu'il avait faite à leur arrivée. A sa mort, son fils adopta ou plutôt continua le nom de Pomare.

Jusqu'alors, il faut le dire, les prédications des missionnaires n'avaient eu aucun succes. Dans tous les districts où ils s'étaient présentés, on les avait tournés en ridicule, quand on ne les avait pas maltraités. Les naturels riaient de leur dieu, leur disaient en face qu'il n'était que le serviteur du grand dieu Oro, et qu'ils ne changeraient pas l'un pour l'autre. Quelquefois même, quand un insulaire tombait malade pendant le passage de l'évangéliste, on accusait ce dernier de maléfice et on le forçait à déguerpir du canton. Malgré ces obstacles, la mission n'en con-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Flotte de Taïti.

1. Flota de Taiti.

de Sainson del.

Digitized by Google

tinuait pas moins son œuvre difficile. En janvier 1805, on prépara un catéchisme détaillé, et au mois de mars suivant on adopta l'alphabet qui servit de base aux traductions ultérieures.

On commençait à espérer des résultats plus heureux, quand la trêve indéfinie qui régnait entre les chefs, brusquement rompue, fit place à de longues et déplorables hostilités. Au mois de juin 1807, les troupes royales tombèrent à l'improviste sur le district d'Ata-Hourou, ravagèrent, massacrèrent tout devant elles, chassèrent la population entière vers les montagnes et se retirèrent avec les cadavres qui furent portés sur les autels d'Oro. Cette horrible expédition ne fut pas sur-le-champ expiée. Les chefs d'Ata-Hourou méditaient depuis long-temps leur vengeance; mais elle éclata enfin terrible et complète. Avant l'explosion pourtant, les missionnaires avaient pu se retirer sur le navire anglais *Perseverance* qui se trouvait alors mouillé sur la rade. Le pasteur Nott ne se rendit à bord que le dernier, ayant voulu tenter un dernier effort auprès des rebelles pour les réconcilier avec Pomare. Il échoua.

Alors commença la guerre désastreuse, connue, dans les annales de Taïti, sous le nom de *Tamai rahi ia Arahou-Raia* (grande guerre de Arahou-Raia). Le chef des insurgés était Tanta, ancien ministre du roi, alors son plus rude adversaire, et le guerrier le plus redouté de tout l'archipel. Son nom seul était un gage de victoire. Quand il quitta le parti de Pomare, celui-ci se tint pour battu. Il en versa des larmes de douleur. Cependant il ne voulut pas renoncer à la partie sans combattre. Conseillé par le grand-prêtre d'Oro, il prit même l'initiative; il attaqua son adversaire qui avait l'avantage du nombre et de la position; mais, vivement repoussé, il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Pare, où il n'attendit pas l'ennemi. Il quitta Taïti et se réfugia à Wahine, où les missionnaires avaient déjà cherché un asile.

Taïti et Tiarabou appartenaient aux rebelles; aucun chef de marque ne se présentait plus pour les leur disputer. Leur premier acte de possession fut entaché de sang et de ravages; ils foulèrent les districts de Pare et de Matavaï, ravagèrent les habitations des chefs du parti royal, saccagèrent l'établissement des missions, pillèrent les objets de quelque valeur, fondirent les caractères d'imprimerie en balles, et roulèrent les livres en cartouches, enlevèrent les armes existantes ou en fabriquèrent d'étranges avec les ustensiles de cuisine. Enivrés par le succès, ils espéraient davantage encore; ils épiaient l'occasion d'enlever le premier navire qui se serait présenté, après en avoir massacré les officiers. Ce coup de main eut lieu en effet sur le schooner *Venus* qui ne put être prévenu à temps du péril; mais le bonheur voulut que l'équipage, au lieu d'être égorgé sur-le-champ, fut réservé aux sacrifices du dieu Oro, ce qui donna le temps à *l'Urania*, navire anglais qui survint, de sauver tout des mains de ces barbares, hommes et navire. La place n'était plus tenable. A l'exemple de Taïti, les autres îles étaient tourmentées par des factions turbulentes et diverses : une étincelle avait incendié toutes ces têtes guerrières, et désormais, au milieu de ces querelles flagrantes, des ministres de paix n'avaient plus de rôle à jouer. Aussi le 26 octobre 1809, tous les missionnaires quittèrent-ils l'archipel pour se rendre à Port-Jackson. On ne laissa que deux pasteurs, Haywood à Wahine, et Nott à Eïmeo.

Ce dernier fit alors sa plus grande et sa plus décisive conquête; ce fut la guerre qui la lui valut. Dépossédé, malheureux, abattu, Pomare vivait à Eïmeo sans espoir pour l'avenir, sans consolation pour le présent. Il se trouvait dans une situation d'esprit favorable à un enseignement religieux. Le dieu Oro se déclarait contre lui; le dieu chrétien pouvait lui être propice. Tel était l'argument religieux : l'argument politique avait un côté plus péremptoire encore; la puissance anglaise secourrait sans aucun doute un roi chrétien et le réinstallerait sur son trône. Que ce fût par l'un ou par l'autre de ces motifs ou que la foi lui fût venue d'en haut, Pomare n'en devint pas moins un catéchumène du pasteur Nott, appliqué comme un adolescent, apprenant à lire et à écrire pour ne rien ignorer des dogmes chrétiens. Quand un homme de cette importance eut donné l'exemple, les insulaires le suivirent à l'envi, et bientôt Eïmeo compta une foule de baptêmes et de conversions. Le prosélytisme alla si bien et si vite, que le pasteur Nott ne put plus suffire à l'église nouvelle; il demanda des aides, et ses collègues revinrent à Eïmeo au commencement de 1812.

A leur retour, Pomare, voyant que les élémens existaient pour une grande péripétie religieuse, résolut de consacrer par un acte public son adhésion officielle au culte nouveau. Voici comment il s'y prit. Un jour, on venait de lui offrir une tortue, animal essentiellement tabou, et qui ne devait être préparé que dans l'enceinte du morai, la part du dieu prélevée. Au lieu d'attendre que la cérémonie habituelle fût accomplie, Pomare ordonna de cuire l'animal au four comme les viandes ordi-

Digitized by Google

naires, et de le lui offrir, sans en rien réserver pour l'idole. Là-dessus, grande rumeur, grand scandale parmi la domesticité du palais et parmi les prêtres du temple. On s'attendait à voir le roi frappé de la foudre pour cette violation effroyable du tabou, ou du moins étouffé par la tortue qu'il mangeait d'une façon aussi sacrilége. Il n'en fut rien, comme on le pense; le repas eut lieu fort tranquillement; la tortue n'en fut, pour cela, ni moins bonne ni moins saine. Après que Pomare eut consommé cette rupture éclatante avec les anciennes adorations, il se leva et harangua le peuple : « Vous voyez, lui dit-il, ce que sont les dieux de votre fantaisie; ni bons, ni mauvais, impuissans à vous servir et à vous nuire. Faites comme je fais. Nul n'aura à s'en repentir. » Beaucoup, en effet, imitèrent son exemple. Le culte nouveau, consolant et bon, n'avait aucune de ces expiations sanglantes auxquelles ce peuple tenait plus par crainte que par sympathie. Peu à peu il s'habitua à avoir moins de foi en la puissance de ces mystérieuses idoles; il les redouta moins; il s'en moqua, et dès-lors tout fut fini. Les chefs se rangèrent des premiers parmi les néophytes; Tapoa, chef de Raïatea; Tamatoua, beau-père de Pomare; Mahine, chef de Wahine, et une foule d'autres, se firent instruire. La glace était rompue; les premières conquêtes étaient faites; la puissance de l'imitation fit le reste; Pomare, devenu chrétien fervent, voulut que la religion eût son temple. On y installa une chaire, où les apôtres purent prêcher leur culte à des milliers d'insulaires, les uns convaincus, les autres ébranlés.

Ce fut alors que deux chefs arrivés de Taïti vinrent proposer à Pomare de retourner dans cette île en proie à l'anarchie, et d'y ressaisir ses anciens pouvoirs. Tous les partis l'appelaient à cette heure de crise et le regrettaient. Depuis son expulsion, en effet, l'île était restée en proie aux plus horribles désordres et aux plus révoltantes saturnales. Au lieu d'organiser leur conquête, les chefs vainqueurs avaient cherché à la gaspiller. Le travail des champs avait été négligé, et l'on s'était adonné seulement avec fureur à la distillation de la racine du ti (*dracæna terminalis*) dont on tirait une liqueur spiritueuse. Dès-lors l'île entière fut, un vaste cabaret et un atelier de distillerie. La chaudière était un rocher creux; la cornue, un couvercle en bois; le réfrigérant, un conduit en roseau. La liqueur était reçue dans un vase en bois ou dans une gourde en coco. Autour de cet alambic établi à peu de frais, se tenaient, dix, vingt, trente naturels, qui buvaient la liqueur distillée à mesure qu'elle tombait dans le récipient. Puis quand ils étaient tous ivres, une fureur sauvage s'emparait d'eux; ils tombaient les uns sur les autres, se terrassaient, s'égorgeaient sur le lieu même de ces sanglantes orgies. Plus tard, au retour des missionnaires, des ossemens humains semés çà et là indiquaient la place où s'opérait cette fabrication meurtrière.

Pomare sut tous ces détails; il jugea que l'heure était venue de mettre un terme à ces désordres, supposant, un peu trop promptement peut-être, que leur durée lui avait préparé une restauration tranquille. Il se rendit donc à Taïti, où il trouva d'abord peu d'obstacles à son établissement. Ne sachant pas comment tourneraient les choses, il n'avait pas voulu que les missionnaires le suivissent; mais il se consolait de leur absence par de pieuses missives.

« Puissé-je, écrivait-il au pasteur Nott, puissé-je désarmer la colère de Jéhovah envers moi, qui suis un méchant homme, coupable de crimes accumulés, coupable d'indifférence et d'ignorance du vrai Dieu; coupable de persévérance dans le mal. Puisse aussi Jéhovah me pardonner ma folie, mon incrédulité et mon dédain pour sa loi! Puisse Jéhovah m'accorder son bon esprit pour sanctifier mon cœur, afin que je puisse aimer ce qui est bon, et qu'il me rende capable d'abjurer mes mauvaises habitudes, pour devenir un homme de son peuple, et être sauvé par Jésus-Christ, notre unique sauveur. Je suis un méchant homme, et mes péchés sont grands et nombreux. »

Un autre jour, souffrant d'une maladie, il écrivait :

« Mon affliction est grande; mais si je puis seulement obtenir la faveur de Dieu avant de mourir, je m'estimerais heureux. Mais, hélas! si je venais à mourir avant d'avoir obtenu mon pardon, ce serait un malheur pour moi! Puissent mes péchés être pardonnés et mon ame sauvée par Jésus-Christ! Puisse Jéhovah jeter encore les yeux sur moi avant que je meure, et je m'en réjouirai! »

Voilà où en était le royal catéchumène, ardent pour la foi, enthousiaste, et profondément pénétré. Aussi ne se cacha-t-il point des habitans de Taïti, tous persévérans idolâtres. Il se dit chrétien devant eux, parla du culte d'Oro comme d'une profanation, et pratiqua publiquement les rits chrétiens. Dans le début, sa conviction religieuse fit du tort à sa réintégration politique. Ce fut à peine si le canton de Mataväi se résigna à souffrir son autorité; les

Digitized by Google

autres districts restèrent indépendans, avec leurs chefs et leurs prêtres, regardant Pomare comme un apostat indigne désormais du trône. Ce fut pendant cette période que Pomare eut un enfant, Aïmata, d'une des filles de Tamatoua de l'île Raïatea. Du reste, peu d'incidens vinrent traverser ces deux années 1812 et 1813. Le commerce européen semblait avoir fui les parages de Taïti; çà et là quelques navires mouillaient bien sur la rade, mais sans y séjourner. Deux seulement firent quelque bruit par suite de catastrophes analogues : *la Queen-Charlotte*, commandée par le missionnaire Shelly; le second, *le Dolphin*, capitaine Folger; l'un et l'autre occupés, avec un équipage taïtien, à la pêche des perles sur les îles Pomotou, et enlevés l'un et l'autre à l'improviste par ces auxiliaires dangereux. Le capitaine de *la Queen-Charlotte* fut sauvé; celui du *Dolphin* périt dans la bagarre : le premier navire, arrivé sur la rade de Matavaï, sous la conduite des rebelles, fut restitué par Pomare à son propriétaire; le second fut repris en mer par le capitaine Walker de *l'Endeavour*.

L'église d'Eïmeo prospérait pendant ce temps. L'affluence des prosélytes était immense; on ne pouvait suffire ni aux prêches ni aux baptêmes. Le 25 juillet 1813, la chapelle publique d'Eïmeo fut inaugurée; on y célébra le service divin en présence d'une troupe nombreuse de fidèles, et la cérémonie se termina par la communion solennelle des nouveaux convertis. Une foule de chefs de la société des Areoïs figuraient parmi eux; le grand-prêtre d'Eïmeo lui-même, le grand desservant des idoles, Paii, convaincu un jour par la parole du pasteur Nott, mit le feu à ses divinités et se déclara chrétien. Tout l'archipel suivait peu à peu l'impulsion donnée. D'éclatantes et nombreuses conversions s'opérèrent à Wahine, à Raïatea et à Tahaa. Des chefs arrivèrent même de Taïti, conduits par Pomare qui les avait gagnés à la foi. Dans le nombre se trouvait Oupa-Parou, le taïo de Pendleton, l'un des plus influens personnages de l'île. Les missionnaires voyaient enfin leur persévérance couronnée du succès. Vers la fin de 1814, cinq ou six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et le mouvement de progression allait augmentant chaque jour. Il fallait donc accroître aussi les moyens d'action des directeurs de la nouvelle église. On demanda un renfort d'apôtres; on termina une traduction de l'Évangile en taïtien, et on l'envoya à Port-Jackson pour qu'elle y fût imprimée.

Ces succès éveillèrent toutefois la jalousie des dissidens. Tant que les chrétiens n'avaient formé qu'un petit noyau d'hommes isolés, on s'était borné à les combattre par le dédain; quand ils furent plus forts, on chercha à les tuer par le ridicule; on les stigmatisa du sobriquet de *Boure-Atoua* (de *boure*, prières; *atoua*, dieux); mais quand ils eurent gagné du terrain, malgré l'orgueil des uns et le sarcasme des autres; quand la propagande, étendue sur la famille royale, se fut révélée plus active, plus puissante que jamais, alors les idolâtres jurèrent dans leur cœur qu'ils tueraient par le fer ce qui avait résisté jusqu'alors à des efforts d'un autre genre. Les chefs, en querelle jusque-là, signèrent une trêve et une ligue contre l'ennemi du dieu commun. Les districts de Pare, de Matavaï, de Wapaï-Ano s'associèrent pour exécuter des Vêpres chrétiennes. Invités à prendre part à ce meurtre, les chefs d'Ata-Hourou et de Papara promirent leur concours. Les boureatouas résidant à Taïti devaient tous être égorgés dans la nuit du 7 au 8 juillet 1814. Sans une indiscrétion, sans un avis donné au dernier instant, pas un chrétien n'échappait à cette boucherie. Ils eurent à peine une demi-heure devant eux, pour pousser leurs pirogues à la mer et se sauver à Eïmeo.

Les conjurés marchaient déjà, ainsi qu'ils en étaient convenus. Mais qu'on juge de leur fureur et de leur surprise, lorsque, dans toutes les maisons marquées de la croix fatale, ils ne trouvèrent pas une ame vivante. Voyant leur proie échappée, ils entrèrent dans d'horribles fureurs, s'accusèrent de trahison réciproque, récriminèrent d'abord, puis passèrent des paroles aux voies de fait. Alors les scissions politiques, un instant effacées devant un but religieux, reparurent plus violentes, plus implacables que jamais. Les naturels de Papara et de Ata-Hourou, ennemis éternels des Pori-Onou, nom collectif des peuplades qui habitent le N. E. de Taïti, violèrent les premiers l'alliance temporaire, fondirent sur leurs antagonistes, les taillèrent en pièces, exterminèrent leurs principaux chefs et leurs meilleurs guerriers. Les gens de Taïarabou étant survenus, se déclarèrent pour le parti vainqueur et pillèrent à sa suite, de sorte que tout ce littoral taïtien, les riches districts de Pare et de Faha, les vallées romantiques de Hautouah, Matavaï et Wapaï-Ano, ne furent plus qu'un vaste champ de deuil et de misère. Quand tout fut tombé, hommes et cases; quand rien ne resta debout devant les conquérans, ils se disputèrent le butin, et, faute de ne pouvoir s'entendre sur le partage, ils se battirent entre eux. Ata-Hourou et Papara

Digitized by Google

se liguèrent contre ceux de Tararaboü, et les chassèrent vers les *paris* des montagnes. Le meurtre, l'incendie, le pillage, le viol, désolèrent la plaine et déterminèrent de fréquentes migrations à Eïmeo, qui recevait des idolâtres pour en faire des chrétiens. La guerre civile elle-même servait ainsi la cause de la foi nouvelle. Pomare était devenu l'instrument le plus actif de cette conversion générale; il parcourait les villages d'Eïmeo comme l'aurait fait un apôtre, se donnant comme exemple, et se portant fort pour les vérités qu'il enseignait.

L'année 1815 s'ouvrit ainsi. Eïmeo, pacifique et prospère, se peuplait de chrétiens; Taïti, livrée à des chefs turbulens, allait à sa ruine. Les chefs insurgés comprirent où tendait cette marche inverse; ils résolurent de tenter une perfidie. Par des messagers, ils firent conjurer les émigrans taïtiens de rentrer dans leurs possessions, leur en promettant la jouissance tranquille et le libre exercice de leur culte. On pressentit bien une ruse, mais on accepta. Le roi Pomare se chargea de surveiller lui-même le retour des exilés; il rassembla les guerriers les plus illustres d'Eïmeo et des îles voisines, tous chrétiens dévoués et soldats intrépides. La flotte partit : à sa vue, l'alarme gagna les idolâtres; ils descendirent en grand nombre et armés sur le rivage, signifiant par leurs gestes et par leurs cris qu'ils s'opposeraient au débarquement d'une troupe aussi nombreuse. Ils allèrent même jusqu'à faire feu sur les pirogues. Pomare ne voulut point d'abord repousser la force par la force; il parla à ces énergumènes et obtint d'eux la permission de prendre langue avec ses guerriers. La paix se fit en apparence; mais elle n'était pas sincère et ne pouvait durer.

Le 12 novembre 1815, jour mémorable dans les annales taïtiennes, un dimanche, dans l'après-midi, Pomare et ses 300 guerriers venus d'Eïmeo se réunirent pour célébrer le service divin dans un lieu nommé Narii, près du village de Bouna-Aüa, dans le district d'Ata-Hourou. Les idolâtres attendaient cette occasion; ils l'avaient prévue. Leurs détachemens nombreux et bien armés entouraient l'enceinte où les Boureatouas (chrétiens) étaient réunis. A peine Pomare avait-il entonné un hymne que la fusillade commença. Des bandes nombreuses de guerriers, l'étendard d'Oro sur leur front de bataille, marchèrent à l'attaque en poussant des cris de *guerre! guerre!* Malgré l'imminence du péril, Pomare voulut qu'on achevât le service. « Jehovah vous protége, cria-t-il, que craignez-vous? » Les guerriers restèrent.

Ils se formèrent, quand les prières furent dites, s'échelonnèrent sur le rivage en trois colonnes qui faisaient face à l'ennemi éparpillé vers la montagne. A l'avant-garde de Pomare figuraient trois chefs célèbres, Auna, Oupa-Parou et Hiloti; le corps avancé obéissait à Mahine et à l'amazone Pomare-Wahine, armée d'un mousquet et d'une lance et couverte d'une bonne cotte-de-mailles en tresses de romaha. Quant à Pomare, il avait choisi son poste sur une pirogue avec plusieurs fusiliers qui devaient inquiéter le flanc de l'ennemi. Sur une autre pirogue, commandée par un Anglais nommé Joe, se trouvait un pierrier, qui rendit à la cause royale des services fort essentiels.

Pomare avait à peine terminé ces préparatifs, que les idolâtres fondirent sur lui. Le choc fut terrible; il ébranla l'avant-garde; une foule de guerriers qui la composaient furent mis hors de combat; Oupa-Parou n'échappa qu'en laissant entre les mains de l'ennemi les lambeaux de ses vêtemens. Il fallut, par une fuite à travers les broussailles, se replier sur le corps d'armée de Mahine. Là une lutte plus sérieuse fut engagée. Le chef des insurgés, Oupou-Fara, tomba percé d'un coup de lance. Comme on cherchait à le secourir : « C'est inutile, cria-t-il, vengez-moi plutôt; voici celui qui m'a frappé. » Et il montrait un des soldats de Mahine, nommé Raveae. Vingt idolâtres se jetèrent sur lui, mais on arracha la victime à leurs coups. Malgré la perte de leur général, les insurgés n'en continuèrent pas moins la lutte avec un acharnement farouche; cependant l'attitude de Mahine, le feu meurtrier du pierrier de Joe, et la mousqueterie de Pomare, décidèrent la bataille. Une peur panique acheva la victoire; les idolâtres avaient fui vers les forteresses des montagnes.

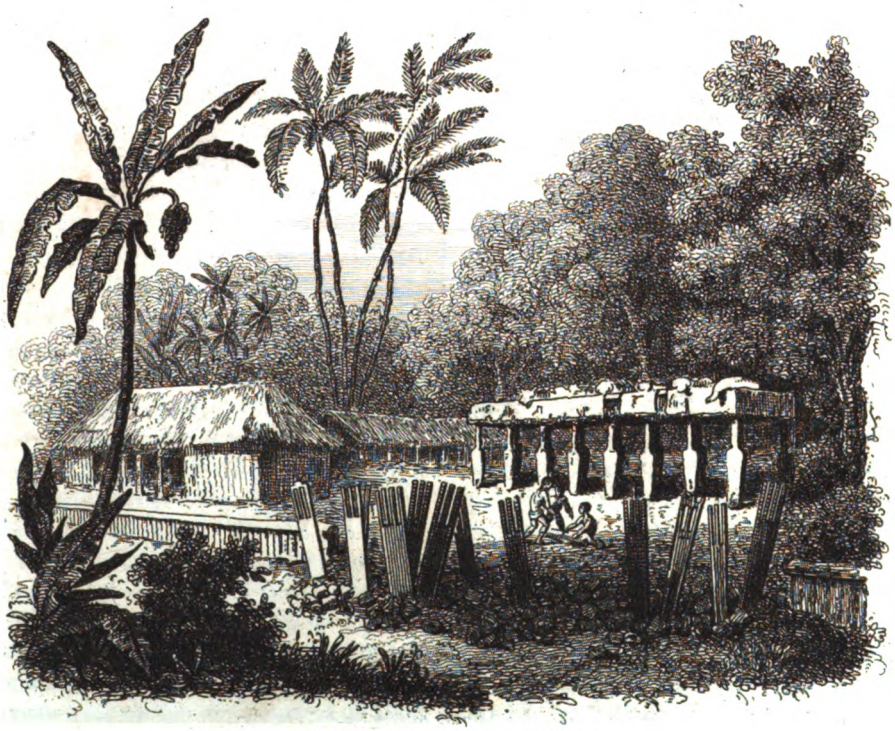
Quand le rivage fut libre d'ennemis, les guerriers de Pomare, emportés par leurs habitudes anciennes, allaient poursuivre et massacrer les fuyards, ou du moins achever les blessés gisant sur le lieu du combat; mais Pomare dit d'une voix forte : « *Aïra!* (c'est assez). » Il voulait faire la guerre en chrétien. Au lieu d'immoler les prisonniers, on les pansa; au lieu de maltraiter les familles des vaincus, on les entoura de soins; on rappela les rebelles par des promesses d'amnistie religieusement tenues. Le corps du chef ennemi, Oupou-Fara, était encore étendu sur le sol, il ordonna qu'on l'ensevelît suivant la coutume dans le tombeau de ses pères; il envoya vers les *paris* de l'intérieur pour promettre individuellement à tous les chefs le pardon et l'oubli du passé. Cette conduite si étrange dans

Digitized by Google



2. *Sacrifice humain.*

2. Sacrificio humano



3. *Autels et Tiis à Ata-houreu.*

3. Altáres y Tiis en Ata-huru.

Digitized by Google

Digitized by Google

le pays gagna à Pomare et à son dieu une foule de partisans. On compara ces deux religions : l'une, toute de douceur et de clémence, ne répandant du sang que pour se défendre ; l'autre, farouche et impitoyable, demandant à toute heure des victimes nouvelles. La comparaison fut un beau plaidoyer pour le christianisme, et cette journée lui valut la conquête de Taïti.

Pour ajouter à ces moyens de conversion une influence de plus, Pomare voulut dépouiller les vieilles idoles du prestige de respect et de puissance qui les environnait encore. Il voulut les insulter d'une façon si brutale et si publique, que chacun se trouvât guéri de la peur qu'elles inspiraient. Pour cela, il envoya une élite de guerriers à Tautira, où se trouvait alors la fameuse statue d'Oro. D'après les ordres reçus, cette troupe entra dans le morai, et, aux yeux des prêtres et des adorateurs scandalisés, les soldats renversèrent les autels, pillèrent les offrandes et les réduits sacrés, saisirent l'idole, la couchèrent sur le sol, la décapitèrent (c'était un bloc de casuarina grossièrement sculpté), et portèrent sa tête aux pieds de Pomare. Celui-ci affecta d'abord de s'en servir pour les plus vils usages, par exemple comme billot de cuisine, puis il la jeta au feu. Cette exécution, réalisée publiquement sans que le dieu pût se venger, fut le signal d'un auto-da-fé universel pour tous les morais et toutes les idoles de l'île.

L'idolâtrie n'existait plus sur Taïti ; elle fut bientôt extirpée des îles voisines, qui suivirent l'exemple de la métropole. Temples et dieux disparurent en six mois de l'archipel. Maupiti seule persévéra jusqu'en 1817, où elle fut convertie par les habitans de Bora-Bora.

Pomare régnait enfin : Taïti chrétienne lui appartenait ; il en distribua la gestion aux chefs qui avaient partagé sa disgrâce et ses triomphes. Les premiers en ligne étaient les missionnaires, qui avaient bien acheté, par de longs et persévérans travaux, le droit d'être comptés pour quelque chose dans la réorganisation du pays. Pomare leur fit la part aussi belle qu'ils le voulurent ; et, comme le désir d'empiéter ne vient que dans le repos et dans le bonheur, les évangélistes ne se montrèrent alors ni exigeans ni difficiles. Huit à dix collègues vinrent les aider dans leurs travaux apostoliques, devenus chaque jour plus graves et plus multipliés. On créa des établissemens sur toutes les îles de l'archipel, de manière à pouvoir catéchiser et enseigner toutes les peuplades. Peut-être en formulant le nouveau code moral, ces hommes de Dieu ne tinrent-ils pas assez compte de la vie antérieure de ces peuples. Il y avait quelque danger peut-être à remplacer les coutumes relâchées et faciles des insulaires par un code trop rigoureux et trop ascétique. Quelques regrets mal étouffés, quelques complots contre la vie de Pomare semblèrent indiquer que la persuasion n'avait pas tout fait dans la conversion de l'archipel.

La publicité donnée aux Écritures était un moyen d'action sur ces esprits, à qui il fallait un aliment nouveau. On fit d'abord imprimer à Port-Jackson un Évangile taïtien ; puis, comme ce moyen était indirect et insuffisant, on avisa aux moyens de naturaliser l'imprimerie dans le groupe taïtien lui-même. M. Ellis réalisa ce miracle. Il arriva à Eïmeo, apportant avec lui une presse et des caractères. Ce fut presque une révolution dans le pays. Les livres manquaient ; il y en avait à peine un par famille, et chacun y étudiait à son tour. Beaucoup n'en possédaient même pas. Ceux-ci avaient copié le syllabaire entier ; ceux-là, ne pouvant se procurer du papier, avaient préparé des morceaux d'étoffe, et à l'aide d'un jonc trempé dans une teinture rouge ou violette, avaient tracé une à une les lettres de l'alphabet, et jusqu'à des phrases entières. C'étaient des fragmens des Écritures ou des parties de sermons qu'ils avaient retenus.

Prévenu de l'arrivée d'une presse, Pomare fit cadeau d'une maison, en ne demandant pour toute faveur que d'être averti quand la machine fonctionnerait. Ce jour-là il vint, en effet, accompagné des principaux chefs. M. Ellis prit alors les outils du compositeur ; mais voyant que le roi regardait d'un œil d'envie ces caractères brillans et neufs, il lui proposa de composer lui-même le premier alphabet. En effet, avec l'aide du pasteur, il accomplit cette besogne, et fit une page. Il voulait qu'on la tirât sur-le-champ, et ne se résigna qu'avec peine à attendre que la feuille fût composée en entier. Quand il s'agit de commencer le tirage, on lui en fit encore les honneurs. M. Ellis lui apprit à se servir du tampon, plaça le papier, et lui indiqua comment il fallait tirer le levier. La feuille fut assez nettement imprimée. Pomare la prit, enchanté de son ouvrage, la passa aux chefs, puis tira encore deux autres épreuves, les examinant, les admirant tour à tour. Quand cette petite besogne fut faite, il voulut que l'on montrât cet imprimé au peuple, qui l'accueillit par un cri de surprise. Après cette inauguration, le travail continua, et le roi venait chaque jour assister à ses progrès. Il observait tout, comptait les lettres, et calcula que la lettre A se retrouvait cinq mille fois dans seize pages du sylla-

Digitized by Google

baire. On imprima deux mille six cents exemplaires de ce livre, un catéchisme taïtien, des extraits des Écritures, et un Évangile selon saint Luc. « O Grande-Bretagne! terre du savoir! » s'écriaient ceux qui se pressaient aux portes de l'imprimerie, néophytes accourus de toutes les îles du groupe, pour voir les missionnaires à l'œuvre, et pour se procurer des livres. Le rivage était peuplé de canots; les cases de la grève regorgeaient d'hôtes et de curieux; et de tous côtés des groupes campaient en plein air. On eût dit une foire permanente. Pour que les livres durassent plus long-temps, on les relia tant bien que mal, tantôt avec de la toile d'écorce d'arbre, tantôt avec des dépouilles d'animaux, des chiens, des chèvres, des chats sauvages, que les naturels allaient chasser dans les montagnes. Aux premiers jours les livres élémentaires se distribuaient gratis; mais bientôt, pour relever leur valeur aux yeux du peuple, il fut décidé qu'on les échangerait contre une petite quantité d'huile de coco.

M. Ellis, à qui nous empruntons ces détails, raconte quelle satisfaction lui donnait cette tâche, accomplie avec des instrumens défectueux.

« Souvent, dit-il, je voyais arriver trente ou quarante canots des parties les plus éloignées d'Eïmeo ou de quelque île voisine, amenant chacun cinq ou six personnes, qui ne faisaient le voyage que pour se procurer des livres de dévotion, et qui parfois étaient obligées de les attendre pendant cinq ou six semaines. Elles apportaient d'énormes paquets de lettres écrites sur des feuilles de platane et roulées comme de vieux parchemins : c'était autant de suppliques de ceux qui, ne pouvant venir eux-mêmes, demandaient qu'on leur fît des envois.

» Un soir, au coucher du soleil, une pirogue arriva de Taïti, montée par cinq hommes. Ils débarquèrent, plièrent leurs voiles, tirèrent leur embarcation sur la grève, et s'acheminèrent vers ma demeure. J'allai au-devant d'eux. « *Luka! te parau na Luka,* » me dirent-ils tous à la fois en me montrant des cannes de bambou, pleines d'huile de coco, qu'ils offraient en paiement. Je n'avais point d'exemplaires prêts, je leur en promis pour le lendemain, en les engageant à se retirer chez quelque ami dans le village pour y passer la nuit. Le crépuscule, toujours très-court sous les tropiques, venait de finir. Je me retirai. Quelle fut ma surprise quand le lendemain, au soleil levant, je les aperçus couchés à terre devant la maison sur des nattes de feuilles de cocotier, sans autre couverture que le large manteau de toile d'écorce qu'ils portent habituellement! Je me hâtai de sortir et je sus d'eux qu'ils avaient passé là toute la nuit. Lorsque je leur demandai pourquoi ils n'étaient pas allés loger dans une maison, ils répondirent : « Oh! nous avions trop peur qu'en notre absence quelqu'un ne vînt de grand matin vous demander les livres que vous aviez préparés, et qu'alors nous ne fussions obligés de repartir les mains vides : nous avons tenu conseil hier soir, et nous avons résolu de ne nous éloigner qu'après avoir obtenu ce que nous sommes venus chercher. » Je les conduisis dans l'imprimerie, et ayant assemblé des feuilles à la hâte, je leur donnai à chacun un exemplaire, ils m'en demandèrent deux autres, l'un pour une mère, le second pour une sœur. Ils enveloppèrent les livres dans un morceau de toile blanche du pays, les mirent dans leur sein, me souhaitèrent une bonne journée, et sans avoir bu, mangé, ni visité une seule personne de l'établissement, ils coururent au rivage, remirent leur canot à flot, hissèrent leur voile de cordes de palmier nattées, et se dirigèrent tout joyeux vers leur île natale. »

C'était, comme on le voit, une révolution complète, et Pomare en était le promoteur. Son appui ne faillit pas un seul jour aux missionnaires. Il les seconda de tout son pouvoir dans la propagation de la doctrine, et alla jusqu'à traduire lui-même les Écritures en langage taïtien. Son activité ne resta pas limitée dans cette sphère d'enseignement. Il s'occupa aussi d'affaires de commerce, et fit preuve d'habileté dans la gestion de ses affaires d'intérêt. Comme les missionnaires voulaient prendre l'initiative du progrès marchand et agricole, il résista pour la première fois à leurs désirs. Il alla même jusqu'à déclarer dans une assemblée qu'il savait que l'on s'y était pris ainsi en d'autres contrées, où l'on avait commencé par des exploitations territoriales, et où l'on avait fini par l'usurpation et la conquête. Cette conduite était peut-être bien calculée sous le point de vue dynastique, mais elle était au rebours de l'intérêt civilisateur du pays. Ainsi la culture et la fabrication du coton, l'établissement de grandes sucreries, échouèrent par suite de cette préoccupation politique, égoïste et ruineuse. Doter un pays d'instrumens de richesses est toujours un bienfait, et quelles que soient les mains qui se présentent pour cette tâche, il faut les accepter.

Susceptible à propos d'objets pareils, Pomare l'était moins quand il ne s'agissait que d'empiétemens religieux. Ainsi il toléra l'établissement

Digitized by Google

des sociétés auxiliaires des missions, institution qui n'était qu'une taxe indirecte prélevée sur les fidèles au profit du culte. Alléguant que la société de Londres ne pouvait subvenir qu'aux frais des missions métropolitaines, les pasteurs de Taïti proposèrent de former par des dons volontaires un fonds commun qui serait appliqué à des sociétés succursales. Chaque sociétaire devait s'inscrire pour une quantité de cochons, d'huile de coco, de patates, de racines d'arrow-root, dont il consentait le versement annuel. L'amour-propre, la piété peut-être amenèrent d'abord des souscripteurs, puis l'imitation et la crainte en déterminèrent d'autres. Il y en eut peu qui s'en tinrent pour exempts. Cette taxe spontanée commença en 1818, et elle dégénéra bientôt en impôt régulier qui, accru chaque année, est devenu fort onéreux à l'heure actuelle. Déjà en 1822, la contribution était de 9226 bambous d'huile (de 4 livres chaque), de 24 cochons, de 267 ballots d'arrow-root (de 5 livres chaque), et de 191 ballots de coton; le tout pour Taïti seulement. Les autres îles rendaient en proportion.

Ainsi le gouvernement de Pomare II fut mêlé de mauvais et de bon. Vers les dernières années, un défaut grave vint même entacher ce règne. Pomare s'adonna à l'ivrognerie; il abusa des liqueurs fortes au point d'abrutir son esprit et d'altérer sa santé. Quand il se rendait le matin dans le petit kiosque où il traduisait les Écritures, il emportait avec lui sous un bras sa Bible, sous l'autre sa bouteille de rhum; puis, quand il se sentait la tête alourdie par des libations copieuses: « O Pomare, s'écriait-il se faisant justice à lui-même, ô Pomare, ton cochon est maintenant plus en état de régner que toi! » Ces excès ne le laissèrent pas long-temps debout. Il mourut d'hydropisie le 7 septembre 1821, à l'âge de quarante-huit ans, dans les bras de M. Crook, peu regretté des missionnaires dont il avait été néanmoins l'instrument le plus sûr et le plus actif, laissant deux enfans de son épouse Tere-moemoe, une fille, Aïmata, âgée de huit ou dix ans, et un fils âgé de quatre ans seulement. Ce fut ce dernier qu'on proclama roi de l'île sous le nom de Pomare III; sa tante Pomare-Wahine fut nommée régente.

Les missionnaires espéraient régner alors moins contrôlés et plus absolus. Envoyés par la société métropolitaine, deux inspecteurs, Tyermann et Bennet, venaient d'arriver à Taïti, avec des pouvoirs spéciaux; ils devaient régler la nature des attributions du corps de ces pasteurs, régulariser leurs rapports avec les Européens résidant sur ces îles, hommes dangereux presque tous, déserteurs de navires ou réfractaires de la colonie de Botany-Bay; ils devaient traiter de puissance à puissance avec les autorités du pays, si malléables jusque-là. Un désappointement attendait toutefois les évangélistes. La régente Pomare-Wahine, dont ils n'avaient attendu qu'une soumission passive, se révolta tout d'abord contre l'exigence de leurs volontés. Elle déclara qu'elle ne subirait point une tutelle onéreuse, et qu'elle s'abriterait derrière ses priviléges pour résister aux lois qu'ils avaient établies. Cette prétention révolta au dernier point les chefs des missions; mais ne pouvant lutter contre une déclaration aussi formelle, ils résolurent de patienter et d'attendre l'heure des représailles. Sur l'île de Taïti, on ne pouvait rien contre l'autorité de la régente, mais hors de son territoire l'occasion avait quelque chance de se présenter. Cela eut lieu en effet, et voici comment:

Dans l'automne de 1822, Pomare-Wahine, étant allée rendre visite à son allié Mahine, roi de Wahine, passa quelques semaines sur cette île, entourée de sa cour. Un jour elle eut besoin d'un arbre, et trouvant dans le clos d'un homme du peuple un tronc qui lui convenait, elle le fit couper. Le propriétaire, nommé Teouhe, porta sa plainte; le magistrat la reçut et fixa l'audience au jour suivant. Dans la nuit, la scène fut préparée avec les missionnaires. Sommée de comparaître sur la place de justice, la régente obéit; elle s'y trouva en face du pauvre plaignant. Le juge nommé Ori était assis sur une natte à l'ombre d'un cocotier. Il interrogea l'homme du peuple, qui demanda justice pour la violation de sa propriété. Après quoi, se retournant vers la reine: « Avez-vous donné l'ordre de couper cet arbre? dit le juge. — Oui. — Ignorez-vous la loi? — Je la connais, mais je suis au-dessus d'elle. — En voici la copie, cherchez là-dedans et montrez-nous où se trouve l'exception en faveur d'un roi ou d'une reine. » Pomare-Wahine chercha et ne trouva rien. Alors, voyant que l'on avait envie d'exploiter cette affaire, elle voulut l'arranger avec de l'argent, et envoya chercher un sac de piastres par son serviteur, puis le plaça devant le plaignant comme indemnité. « Un instant, dit le juge, ce n'est pas tout. » Craignant un éclat, la reine se prit à pleurer. « Avez-vous encore la prétention d'avoir bien fait en coupant cet arbre, sans en demander l'autorisation au propriétaire? — Non, je ne le crois plus. — C'est bien, poursuivit le juge. Et vous, Tehoue, quelle satisfaction exigez-vous?

Digitized by Google

— Puisque la reine avoue, répondit le plaignant, qu'elle a eu tort de couper l'arbre d'un pauvre homme, c'est la preuve qu'elle n'agira plus ainsi; cela me suffit; je ne demande pas d'autre indemnité. » Cet acte de désintéressement, applaudi par la foule, termina l'audience. La régente avait été vaincue et humiliée. C'était tout ce que voulaient les missionnaires. Une pareille tactique avait du reste plus de portée qu'on ne pense. Avant les missionnaires, il n'y avait pas dans l'archipel d'autres maîtres du sol que les areoïs; les hommes du peuple cultivaient et ne possédaient pas. Ainsi, condamner une reine pour atteinte à la propriété d'un non-areoï, c'était proclamer le principe de l'affranchissement du prolétaire. Ce retour au droit naturel était une mesure d'un effet d'autant plus utile, que l'abolition des fêtes, des danses, des jeux nationaux, avait violenté ce peuple dans ses plaisirs et dans ses habitudes. Du reste, la conduite des missionnaires procéda par des compensations pareilles, divisant pour régner, accordant au peuple ce qu'ils enlevaient aux areoïs, se créant partout des fonctionnaires à leur dévotion, organisant au besoin l'espionnage, calculant tout de façon à ce que l'autorité la plus réelle de l'île fût leur autorité.

Peu de navires européens dont les noms et les actes soient restés visitèrent l'archipel de 1816 à 1823. En 1820 pourtant, Bellinghausen avait mouillé à Matavaï avec deux vaisseaux, mais sans laisser des traces bien remarquables de son passage. *La Coquille* y arriva à son tour au mois de mai 1823, et y séjourna trois semaines qui furent employées à des recherches et à des observations. Le commandant Duperrey n'a pas encore, à l'heure actuelle, achevé d'initier le public aux détails de cette relâche; mais nous avons sous les yeux le journal du commandant en second d'Urville qui y suppléera. La physionomie du pays à cette époque vit tout entière dans ses détails. Nous ne pouvons mieux faire que de le citer.

« Au moment de notre arrivée, dit M. d'Urville, l'assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances, et le 13 mai on célébra un service divin en guise de prélude. Curieux de ce spectacle, je m'embarquai avec MM. Bennet et Wilson, les missionnaires, et plusieurs officiers du bord. Arrivés à Papaoa, je vis les habitans, hommes et femmes, marchant sur deux files, en bon ordre et dans un profond silence, dans la direction de l'église. On eût dit une ligne noire de dévots pélerins. Dans le temple, chacun prenait place suivant son district et son canton. Bientôt cet immense hangar, long de 700 pieds, fut en grande partie rempli; et pourtant, malgré l'affluence, un tel silence régnait que la voix du missionnaire se faisait entendre dans toutes les parties de la salle. Le service commença à dix heures. Il commença par un hymne que les assistans chantèrent en chœur. Ensuite vint une lecture de quelques pages des Actes des Apôtres; puis M. Barff fit un long discours sur un passage des prophéties d'Isaïe. Son débit expressif et fortement accentué semblait produire la plus grande impression sur cet auditoire. Quelques fidèles cherchaient à tracer à la hâte sur un papier des passages du sermon; les autres écoutaient le prêtre dans l'attitude la plus fervente et la plus respectueuse. La famille royale assistait au service, mais confondue dans la foule et sans distinction apparente. L'inspecteur Bennet placé à mes côtés me désigna les principaux personnages du pays : Tati, Hitoti, Oupa-Parou, Outami, et d'autres encore qui avaient joué un rôle dans les derniers événemens.

» Le service dit, on nous conduisit vers une table modeste dressée sous la tente de la régente, près du tombeau de Pomare II. Des bancs, des coffres et des planches servaient de siéges. La table était couverte de fruits d'arbre à pain, de cochons et de volailles; le tout flanqué de carafons, dont les uns étaient pleins de rhum, les autres d'eau de coco. Les vrais seigneurs de la fête, les amphytrions apparens, n'étaient ni la régente, ni la famille royale, mais les missionnaires qui s'étaient placés à l'écart avec leurs familles, et dans des postes d'honneur. Quant aux princes et aux chefs, ils avaient été relégués au bout de la table, et vraiment, si nous ne nous étions pas rapprochés d'eux à dessein, si nous ne leur avions pas fait des amitiés dont ils semblèrent fort reconnaissans, ils auraient figuré à ce repas comme des intrus plutôt que comme les souverains de l'île. C'était pourtant d'excellentes gens, ne manquant ni d'esprit ni de sagacité, capables de tourner à bien s'ils avaient eu quelque culture. Le petit Pomare et la jeune Aïmata me parurent surtout deux créatures fort intelligentes.

» Le dessinateur de l'expédition, M. Lejeune, assista seul à la séance du lendemain, où des questions politiques furent soumises à l'assemblée populaire. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles les chefs prirent tour à tour la parole. Le plus brillant orateur de cette foule était le chef Tati : la principale question agitée fut une capitation annuelle à établir, à raison de cinq bambous d'huile par homme. Ensuite on traita des impôts qui devaient être perçus, soit pour le compte du roi, soit pour le compte

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Cession du Territoire de Matavaï aux Missionnaires par les Taïtiens.

1 Cesion del Territorio de Matavai á los Misioneros por los Taïtios.

Digitized by Google

des missionnaires. Nous sûmes plus tard que la première question avait été résolue dans le sens affirmatif; mais que la seconde, celle qui concernait les missionnaires, avait été ajournée par eux dans la prévision d'un échec. Quatre mille personnes environ assistaient à cette espèce de congrès national. »

Après *la Coquille* parut à Taïti le capitaine Kotzebue, qui jugea la société des missions avec plus de sévérité encore. Il a constaté dans sa relation quelques exemples de la justice âpre et rigoureuse de ces pasteurs, qui étaient à la fois et les surveillans des consciences et les redresseurs des torts. Un indigène ayant volé une chemise à l'un des marins du *Rurick* fut garrotté, malgré le pardon du capitaine russe, malgré son désistement, malgré ses instances, et envoyé au travail des routes. On lui fit grâce seulement du fouet. La pénalité n'était pas moins rigoureuse pour les faiblesses de la chair. Ces Taïtiennes, si galantes et si libres jadis, étaient devenues réservées par crainte plus que par vertu. On infligeait des corrections exemplaires à celles qui se livraient aux marins.

Le 21 avril 1824, le petit Pomare III, l'élève des missionnaires, fut couronné dans une assemblée solennelle. Le doyen de la mission, M. Davis, s'engagea en son nom à gouverner ses peuples avec justice et merci, suivant les lois et la parole de Dieu. A cette occasion une amnistie générale fut proclamée, et tous les bannis eurent la permission de rentrer dans leurs districts. Toutefois cette royauté éphémère, sur laquelle était bâti l'avenir du pouvoir théocratique, fut emportée peu de temps après. Pomare III passa d'abord sur l'île d'Eïmeo, où il devait être élevé dans l'académie de *South-Sea*, sous les yeux de M. Orsmond. Au mois de décembre 1826, une maladie endémique ravagea le groupe, et frappa l'un des premiers le roi mineur qui alla mourir, entre les bras de sa mère, le 11 janvier 1827.

Les missionnaires avaient utilisé sa courte puissance, pour faire adopter une loi qui donnait à l'archipel une sorte de représentation nationale, et abolissait à jamais l'influence des grands feudataires. Les membres des divers districts devaient se réunir une fois par année pour discuter et améliorer la législation. Ces membres des districts étaient choisis par les habitans à la majorité des voix, et investis d'un mandat triennal. D'abord le nombre des députés fut fixé à deux par district; mais l'assemblée avait la faculté de porter ce nombre à trois ou quatre, si elle le croyait utile. Désormais nulle institution ne devait avoir vigueur sans passer par le vote de la Chambre représentative et par la sanction royale. C'était une assemblée à l'image de la Chambre des communes d'Angleterre.

Dans la session de 1826, le Parlement taïtien rendit diverses lois, et entre autres une qui condamnait à trente dollars d'amende tout capitaine étranger qui laisserait un homme de son équipage à terre, sans la permission du gouverneur du district. Les trente dollars devaient être ainsi distribués : vingt pour le roi, six pour le gouverneur, et quatre pour le naturel qui ramènerait le marin à bord. Tout homme qui se cacherait à terre devait être saisi sur-le-champ. L'homme qui l'aurait arrêté devait recevoir huit dollars si c'était près du rivage, quinze dollars dans l'intérieur. Un marin déserteur, trouvé après le départ du navire, encourait la peine de cinquante toises de route. Cette loi émanait évidemment de l'inspiration des missionnaires à qui il importait surtout que des aventuriers européens, marchands, spéculateurs, ou militaires, ne vinssent pas s'établir sur l'île, et y dominer leur influence.

Le capitaine Beechey, qui visita l'archipel en 1826, tout en rendant justice au zèle et au dévouement des missionnaires, à leurs travaux nombreux et divers, ne peut s'empêcher de convenir qu'une sorte d'exagération puritaine arrêtait l'élan politique et commercial de ces îles. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« En considérant les progrès que ce pays a faits dans la science du gouvernement par la fondation d'un parlement et par la promulgation d'un code de lois, nous nous attendions à trouver quelques germes de bien-être à venir. Nos excursions ne nous révélèrent rien de pareil. Les naturels non-seulement n'ont point fait de progrès sous le rapport industriel, mais ils ont laissé périr plusieurs de leurs arts primitifs. »

Depuis la mort de Pomare III aucun événement essentiel ne survint dans l'histoire de Taïti. Comme successeur de son frère, on intrônisa la jeune Aïmata, dernier rejeton de la famille, sous le nom de Pomare Wahine Ire, et on la mit sous la tutelle de sa tante. Le Parlement taïtien continua à se rassembler chaque année, mais ses débats restèrent sans intérêt. Le dernier voyageur qui ait vu la contrée est le capitaine Waldegrave, dont le voyage ne date que du mois d'avril 1830. L'île lui parut dans un état transitoire entre les habitudes anciennes et l'appréciation confuse de la loi nouvelle. C'était une sorte de conflit, où se présentaient d'une part les

Digitized by Google

anciens priviléges des chefs, et de l'autre les nouveaux droits du peuple émancipé. Les missionnaires vers ce temps s'occupaient beaucoup d'affaires commerciales. Ils s'étaient fait adjuger le monopole du bétail, et ils méditaient d'y joindre celui de l'huile de coco et de l'arrow-root. Ils descendaient même quelquefois jusqu'à se faire les courtiers et les fournisseurs des navires. Quant à la famille royale, tous s'accordent à l'accuser d'une dissolution poussée à l'extrême. La reine donnait l'exemple du scandale, et son mari, l'énorme *Pomare-Obou-Rahi* (Pomare-Gros-Ventre), jeune homme d'une vingtaine d'années, semblait assister à ces petites saturnales de cour plutôt comme témoin indifférent que comme partie intéressée.

CHAPITRE LXI.

ARCHIPEL DE TAÏTI. — MŒURS, COUTUMES ET PRODUCTIONS.

D'après ce qui précède, il est facile de comprendre que, sous le point de vue physiologique, il existe deux Taïti : la Taïti de la découverte et la Taïti actuelle; l'une, la reine de la Polynésie, peuplée d'une belle et gracieuse race; l'autre, au type déchu et dégénéré, offrant à peine çà et là quelques hommes comme échantillons de la population antérieure.

Du reste, la couleur générale du teint est olive ou bronzée, admettant une foule de nuances, depuis le jaune clair des chefs jusqu'au brun très-foncé des hommes du peuple. Les proportions sont généralement belles; l'air est avenant et bon. L'angle facial est aussi ouvert chez eux que chez les Européens, excepté quand le front et l'occiput ont été comprimés dans l'enfance, pratique usitée par les mères qui destinent leurs enfans à la profession des armes. Les autres caractères sont : le front quelquefois bas, le plus souvent haut et bien formé, les sourcils noirs et bien dessinés, moins en arc qu'en ligne droite; les yeux rarement grands, mais brillans et d'un noir de jais; les pommettes peu saillantes; le nez droit et aquilin, souvent renflé aux narines, et naguère aplati par les nourrices qui trouvaient cela plus gracieux; la bouche bien dessinée, quoiqu'avec des lèvres épaisses; les dents saines, un peu larges, d'une blancheur éclatante et d'une longue durée; les oreilles grandes; le menton plutôt saillant; la figure ronde, quelquefois anguleuse comme chez les Tatars; le profil semblable à celui de l'Européen; les cheveux noirs et brillans, lisses ou frisés, mais jamais laineux. La taille des hommes est généralement moyenne : les chefs seuls semblent former une race à part, un peuple de Patagons.

La blancheur de la peau n'était pour ces insulaires nullement un objet d'envie : suivant eux, un teint foncé annonçait la force, un teint blanc la faiblesse. Aussi ne se souciaient-ils pas de se garantir de l'action du soleil. Sur le champ de bataille, ils dépeçaient les individus les plus bruns pour fabriquer avec leurs os des ciseaux, des aiguilles, des alènes et des hameçons, parce qu'ils supposaient que leurs os devaient être beaucoup plus solides que les autres. M. Ellis raconte qu'à l'aspect d'un homme de couleur foncée, ils avaient coutume de s'écrier : « *Tahata ra e, te ere ere! ivi maïtaï tona.* (Que cet homme est noir! ses os sont bons.)» La construction des Européens leur paraissait inférieure à la leur, et quand ils voyaient sortir d'un navire un matelot bien taillé, à l'air fort et vigoureux: « Quel bel homme! disaient-ils, si c'était seulement un Taïtien! » Long-temps la blancheur de la peau leur parut un symptôme de maladie.

Tous les voyageurs ont parlé des mœurs paisibles et hospitalières des naturels, de leur bonté, de leur gaieté, de leur douceur. Quoique modifiées depuis la découverte par le frottement européen, ces qualités se retrouvent encore dans les habitudes et le caractère actuel. Le capital défaut de ces sauvages, le vol, n'a pas résisté non plus à des notions plus nettes sur la propriété. Du reste, leur penchant irrésistible pour le larcin peut s'expliquer par la nouveauté des choses qu'ils voyaient sur les navires européens et par le prix qu'ils attribuaient à la moindre bagatelle, à un clou, à un couteau ou à une hache.

Malgré leur indolence instinctive et leur goût pour le plaisir, les arts industriels n'étaient point arriérés chez eux; leurs maisons, leurs pirogues, leurs ornemens aux jours de Cook, attestaient au contraire un certain degré d'adresse manuelle et d'intelligence ouvrière. Hors de là, il y a jusqu'ici peu à espérer de cette race, qui arrive facilement jusqu'aux connaissances d'une sphère inférieure, mais qui ne s'élève point au-dessus.

Quant à l'origine de ce peuple, on ne sait rien de précis sur elle. Quelques traditions confuses vivent seules dans le pays. Une légende recueillie par M. Barff dit que le cinquième ordre des êtres intelligens créés par Taaroa et Hina (les deux divinités créatrices) fut appelé *Rahou tahata i te ao ia tii* (ordre du monde ou des tiis). Voici comment la chose se passa entre les deux divinités. Hina dit à Taaroa : « Comment obtenir l'homme? Les dieux *jour* et *nuit*

Digitized by Google

sont établis et il n'y a point d'hommes. » A quoi Taaroa répondit : « Va sur le rivage et dans l'intérieur ; va trouver ton frère. — Je suis allé dans l'intérieur, et il n'y est point. — Va dans les mers, peut-être y sera-t-il; ou sur terre, il sera sur terre.—Qui est à la mer ?—Tiimaa-Raataï. — Qui est Tiimaa-Raataï, est-ce un homme? — C'est un homme et ton frère; va-t-en à la mer et cherche-le. » La déesse ainsi congédiée, Taaroa songea aux moyens de former l'homme, et pour cela il prit une substance et une forme, puis se rendit à terre. Hina le rencontra sans le connaître, et lui dit : « Qui êtes-vous? — Je suis Tii-Maaraa. — Où étiez-vous? Je vous cherchais de toutes parts, à la mer, et vous n'y étiez point. — J'étais chez moi, et puisque vous voilà, ma sœur, venez à moi. — Ainsi soit-il! Et puisque vous êtes mon bon frère, vivons ensemble. » Ils vécurent donc époux, et le fils qu'Hina mit au monde se nomma Taï. Ce fut le premier homme. Plus tard Hina eut une fille qui fût nommée Hina-ereere-Monoï; elle devint la femme de Tii, et lui donna un fils qui fut appelé Taata, terme qui, à quelques variantes près, signifie homme dans toute la Polynésie. Hina, fille et épouse de Taaroa, grand'mère de Taata, s'étant transformée en une belle et jeune femme, s'unit encore à son petit-fils, et lui donna un couple, Ourou et Fana, les véritables fondateurs de la race humaine.

Une autre tradition que cite Ellis se rapproche des mythes mosaïques. Taaroa, après avoir fait le monde, forma l'homme avec de la terre rouge (*araea*), qui servit même d'aliment à la créature jusqu'à l'apparition de l'arbre à pain. Un jour Taaroa plongea l'homme dans un profond sommeil et tira un os, ou *ivi*, dont il fit la femme. Ces deux êtres furent les chefs de la famille humaine. Tout en citant ce récit, Ellis exprime des soupçons sur son authenticité; il ajoute que l'analogie mosaïque pourrait bien ne résulter que d'un équivoque sur le mot *ivi*, qui signifie à la fois *os*, *veuve* et *victime tuée à la guerre*.

Les récits des naturels ne variaient pas moins touchant l'origine des animaux domestiques trouvés chez eux lors de la découverte; les uns parlaient bien d'une importation faite par des peuples occidentaux, mais d'autres continuaient le système de la création de Taaroa, en disant qu'après l'homme, il fit les quadrupèdes pour la terre, les oiseaux pour l'air, les poissons pour la mer. Un petit nombre admettait une autre donnée : suivant eux, un homme des anciens âges, vieillard érudit et puissant, était venu à mourir; de son cadavre putréfié naquit une truie qui peupla l'île de cochons; les cochons, du reste, avaient leurs ames, qui se réunissaient dans un lieu nommé *ofe ouna*. C'était une espèce digne d'égards aux yeux des insulaires. Chaque cochon avait son nom tout comme un homme; seulement le nom du cochon était invariable, celui de l'homme changeait aux divers âges de la vie.

Les îles Taïti avaient aussi leur histoire diluvienne. Taaroa, le premier des dieux, courroucé un jour contre le monde, le précipita dans la mer. Tout fut submergé, à part quelques *aurous* ou points saillans qui, se maintenant au-dessus de l'eau, formèrent les îles actuelles. Tel est le récit dans les groupes de l'est; le groupe de l'ouest en a un autre. Le dieu des eaux, Roua-Hatou, dormait un jour au fond de la mer sur son lit de corail, quand un pêcheur se hasarda sur ce lieu, quoiqu'il fût taboué. Il jeta ses hameçons, qui s'engagèrent dans la chevelure du Dieu. Croyant avoir fait une belle capture, il tira si fort, que le dieu vint à la surface de l'eau; furieux d'avoir été dérangé : « Tu vas périr, dit le Neptune taïtien. —Pardon, pardon! » cria le pêcheur effrayé et se jetant à genoux. Le dieu fut touché; il gracia l'homme, mais il voulut passer sa mauvaise humeur sur les îles. Un déluge fut résolu. Débonnaire jusqu'à la fin, il indiqua au pauvre pêcheur une île de récifs nommée Toa-Marama, située à l'orient de Raïatea. Cet homme y alla, dit-on, avec un ami, avec un cochon, un chien et une couple de poules. Ils y étaient arrivés à peine, que l'Océan commença à monter ; la population des îles fuyait devant lui, mais l'Océan monta toujours jusqu'à ce qu'elle eût péri tout entière. Cet acte de destruction accompli, les eaux se retirèrent. Le pêcheur revint alors avec ses compagnons; il fût le Noé de ce déluge. Ce qu'il y a de plus inexplicable dans cette version, c'est que l'île indiquée comme un mont Ararat est un écueil à fleur d'eau. Quand on pose cette objection aux naturels, ils répondent que cela est ainsi, et que la preuve évidente du déluge sont les blocs madréporiques et les coquilles existant sur les cimes les plus élevées. « Les eaux de la mer seules ont pu les porter jusque-là, » disent-ils.

L'île de Raïatea semble être un des points les plus importans de l'archipel pour les souvenirs religieux. Là jadis vivaient des prophètes dont plusieurs portèrent le nom de Mawi. Un des plus célèbres prédit que, dans les siècles à venir, une *vaha ama ore* (pirogue sans balancier) arriverait dans ces îles d'une terre loin-

Digitized by Google

taine. Une pirogue sans balancier était aux yeux des insulaires une impossibilité. Aussi cette prophétie encourut-elle, du vivant de son auteur, une incrédulité générale. Mais celui-ci insista, et, jetant son *oumate* (écuelle de bois) sur un étang, il déclara que ce serait ainsi qu'arriverait le navire. Cette tradition passa depuis lors de bouche en bouche jusqu'à l'arrivée des Européens. Quand les navires mouillèrent devant Taïti, on les prit d'abord pour des îles flottantes, habitées par des dieux qui lançaient le tonnerre; puis examinant mieux leur mécanisme: « *Te vaha a Mawie; te vaha ama ore,* » s'écria-t-on. « Voilà les pirogues de Mawi; voilà les pirogues sans balancier. » Et ils s'émerveillèrent de la perspicacité de leur prophète.

Ils ont une seconde prophétie qui leur annonce l'apparition d'une pirogue sans corde, et aujourd'hui qu'ils ont vu se réaliser la première, ils attendent que la seconde ait son effet. Ils sont convaincus que Mawi, ayant dit vrai sur l'une, ne s'est pas trompé sur l'autre. Qu'il arrive un bateau à vapeur à Taïti, dit M. Ellis, et l'oracle sera complètement justifié.

La généalogie royale, telle que l'établit la tradition, remonte jusqu'aux dieux. Aussi la personne des souverains était-elle essentiellement *tabou*, et les membres de leur famille marchaient-ils au-dessus du reste de la noblesse. Les deux chefs de la nation, c'était le dieu et le roi, et ce dernier, étant aussi le grand-prêtre, cumulait de la sorte les deux autorités. Le titre royal était *arii-rahi* ou *arii-tabou*. Le nom d'*otou* était le nom d'avénement.

Comme à Hawaii, la division sociale s'opérait en trois classes : les *houï-ariis*, comprenant la famille royale et la noblesse; les *boue-raatiras*, propriétaires ou principaux fermiers; enfin les *mana-hounes* ou menu peuple. Ces trois classes se subdivisaient encore, et la dernière comprenait les *titis*, esclaves, et les *teouteous*, serviteurs. Les *titis* étaient des prisonniers faits à la guerre, et auxquels on avait conservé la vie, ou bien les habitans des pays vaincus et conquis. Ces hommes formaient une espèce de gibier qu'on tenait parqué pour les sacrifices. On les traitait pourtant avec douceur, et quelquefois on leur rendait la liberté. Les *teoutéous* se composaient des non-propriétaires qui étaient obligés de se mettre au service des riches. La dépopulation des îles a rendu cette classe peu nombreuse. Les artisans et les pêcheurs étaient quelquefois classés parmi les teouteous, quelquefois parmi les raatiras. Les raatiras se composaient des individus qui pouvaient mener une existence indépendante, tels que les propriétaires du sol, et ceux qui exerçaient de nobles métiers. Il y avait une hiérarchie dans les raatiras, les uns possédant beaucoup, les autres possédant peu; les premiers rentiers, les seconds fermiers. Cette classe était la partie vitale de la population : plus sobres, plus industrieux, plus moraux que les nobles, ils fécondaient le pays par l'activité et le travail. Dans leur langage figuré ils disaient : « Taïti est un vaisseau, le roi est le mât, les raatiras sont les cordages. » Les raatiras étaient aussi ou guerriers ou prêtres. Au-dessus d'eux planaient les houïariis, ou membres de la famille royale jouissant d'une immense considération et de nombreux priviléges. Jaloux de leurs prérogatives, ils les exploitaient judaïquement, et veillaient à ce qu'aucun intrus ne se glissât point dans leur caste. Tout fruit d'une union entre un houï-arii et une personne d'un rang inférieur était impitoyablement massacré.

Voici comment procédait la hiérarchie; le roi, la reine, les frères du roi, les collatéraux par l'ordre du sang. La royauté était héréditaire; les femmes pouvaient régner. Le plus singulier usage de ces peuples, c'était celui de l'abdication forcée du roi à la naissance de l'enfant. Le père déclarait lui-même sa propre déchéance, et faisait promener sur l'île une bannière royale aux armes de son héritier. Partout où cette bannière passait intacte, cela signifiait la soumission et l'obéissance; si on la déchirait, c'était la révolte et la guerre.

Après l'intrônisation on formait la cour du jeune prince. Comme on le pense, son autorité n'était que nominale. De fait le père régnait toujours. A part quelques marques extérieures de respect imposées à tous, le reste de l'administration du pays, des hommages, des honneurs, des tributs, revenait au régent. Cette étrange coutume n'était pas seulement à l'usage de la famille royale; elle avait vigueur parmi les houïariis et même parmi les raatiras. Quoiqu'elle remontât à la plus haute antiquité, elle n'avait guère de justification satisfaisante. Sans doute elle donnait au droit d'héritage et à la transmission du rang et de la propriété, une force et une valeur immédiates; mais, d'un autre côté, elle ouvrait une large voie à l'infanticide, source de deuil et de dépopulation.

Le roi et la reine ne marchaient jamais : ils avaient des porteurs qui les voituraient sur leurs épaules. Quand ils voyageaient, ils faisaient ainsi près de deux lieues à l'heure, transportés par des hommes vigoureux qui se relayaient de distance en distance. Le changement s'opérait

Digitized by Google



2. Tomare II.



3. Un Toupapaw.

Digitized by Google

Digitized by Google

en un clin-d'œil. Les deux porteurs s'abaissaient, l'un pour mettre à terre le fardeau royal, l'autre pour le recevoir, et le souverain sautait de dessus les épaules de l'un sur celles de l'autre; ce moyen de transport interdit aux autres ariis se nommait *amo* ou *vaha*.

La plus grande marque de respect vis-à-vis du roi et de la reine était de se dépouiller de tout vêtement en leur présence. Nobles ou peuple y étaient astreints. Quand on criait *te arii* (voici le roi), il fallait se mettre dans un état de nudité complète, et rester ainsi jusqu'à ce que le monarque eût passé. Si, par nonchalance ou par mauvaise volonté, on manquait à cete déférence, le vêtement devait être déchiré à l'instant même. En passant devant une résidence royale, indiquée par un *tii*, ou statue en bois, le même cérémonial était exigé.

L'investiture royale se célébrait avec magnificence. Variable dans son époque, elle avait lieu assez habituellement quand le prince atteignait sa dix-huitième année. On essayait d'y préluder par quelque miracle, comme la pousse inattendue et soudaine d'un arbre. Le grand signe distinctif de la dignité royale était le *maro oura*, ceinture serrée, tissue des fibres battues de l'ava tressées avec des *ouras* ou plumes rouges, prises aux effigies des divinités. Ces plumes devaient transmettre au jeune roi des attributions divines. Des sacrifices humains s'accomplissaient pendant tout le temps employé à la fabrication du maro sacré.

Quand tout était prêt pour la cérémonie, le cortége se rendait processionnellement au moraï d'Oro. La statue du dieu était posée sur une estrade, et son lit habituel, sorte de banquette en bois ciselé, devait servir de trône au roi. A peine y était-il assis, que le grand-prêtre (Tarimoua) suivi des autres prêtres (Miro-Tahouas), avec le grand tam-tam, des trompettes et divers instrumens sonores, avec le *tapaau* au bras, sorte d'ornement en feuilles de cocotier, enlevaient l'idole, qui sortait du temple entre deux haies de respectueux adorateurs. La procession se rendait vers la plage, et Oro montait bientôt sur la pirogue sacrée, facile à reconnaître à ses tapaaus entrelacés. A un certain signal, le roi, resté jusqu'alors sur le lit du dieu, se levait, et prenant une branche de *mero* sacré coupée dans l'enceinte du moraï, il marchait vers la mer, s'y baignait et s'y purifiait. Cette ablution accomplie, il montait la pirogue, où le grand-prêtre le ceignait du maro-oura, en invoquant la divinité par ces mots : « Répands l'influence du roi sur la mer vers l'île sacrée. » Cependant la foule rassemblée sur le rivage saluait l'investiture par les cris : *Maeva arii! Maeva arii!* et ce *vivat* escortait la flottille de pirogues qui se promenait sur la mer. Les monstres marins eux-mêmes ne manquaient pas de venir s'humilier devant le nouveau souverain des flots. Deux requins déifiés, Tououmao et Tamhoui, s'approchaient de S. M. pendant qu'elle se baignait, et la félicitaient de son avénement. Il est à croire qu'on ne souffrait leurs hommages qu'à une distance respectueuse. Après cette course nautique, le roi retournait vers le rivage et allait s'étendre sur le lit d'Oro, la tête appuyée sur le coussin sacré de Tafeou, bloc de bois ciselé. Quatre porteurs, membres de la famille royale, l'enlevaient alors, et le conduisaient vers le temple national de Tabou-tabou-atea. Les prêtres suivaient avec leurs instrumens, et ensuite les chefs et le peuple vociférant : *Maeva arii!* Arrivés dans l'enceinte du moraï, on plaçait Oro et son fils à côté du roi sur une plate-forme élevée, et là dieu et souverain recevaient les hommages du peuple. La cérémonie se terminait par une espèce de saturnale populaire.

Ce caractère divin que l'investiture attribuait au roi se reproduisait dans tous les objets à son usage; habits, meubles, pirogues, porteurs, cases de passage ou de résidence habituelle; la chose s'étendait même jusqu'à leurs qualifications. Ainsi les maisons du roi s'appelaient *aoraï*, nuages du ciel; sa pirogue, *anoua noua*, arc-en-ciel; sa voix était le tonnerre; les lumières de son palais des éclairs; pour dire qu'il voyageait, on se servait du mot *mahouta*, voler. Enfin toutes les hyperboles de l'orientalisme se retrouvaient dans la langue à l'usage de la cour.

Chaque chef gouvernait son district en reconnaissant la suprématie du roi. Une île comprenait ordinairement huit districts ou *mataïnas*, dont les administrateurs étaient des membres de la famille royale. Pour des crimes graves, le roi pouvait les bannir et confisquer leurs propriétés. Ces arrêts rencontraient parfois des résistances, car les chefs dépossédés avaient le soin d'établir entre eux et leurs voisins une solidarité puissante. Pour notifier ses ordres, le roi se servait de messagers, qui parcouraient l'île armés de feuilles de cocotier. Accepter la feuille, c'était se soumettre; la refuser, c'était désobéir. La feuille de cocotier était l'emblème de l'autorité. Les actes publics se notifiaient des supérieurs aux inférieurs par l'envoi de *niaus*, véritables ordonnances militaires.

Aucune loi régulière n'avait vigueur dans le pays. Les hommes du peuple vidaient leurs

Digitized by Google

débats entre eux; les chefs seuls avaient stipulé une pénalité pour venger leurs injures. La mort, le bannissement ou la perspective de servir d'holocauste, voilà quels étaient les châtimens les plus sévères. Parler mal du roi était un crime si monstrueux que, non-seulement le coupable devait périr, mais que le district avait en outre à fournir une victime humaine pour les dieux. La débauche n'était point punie; l'adultère l'était quelquefois, mais surtout quand le mari le demandait. Faciles, du reste, et peu jaloux, les Taïtiens livraient souvent eux-mêmes leurs femmes, et les troquaient entre amis. Quoique le vol fût presque une nature chez eux, il était néanmoins puni comme un crime. Le larron pris en flagrant délit pouvait être assommé sur la place. D'autres fois on le mettait sur une pirogue à demi pourrie, et il y était abandonné pour servir de pâture aux requins. Le *haroura*, ou la confiscation des biens du délinquant, était pourtant le châtiment le plus ordinaire. La partie lésée entrait dans la case du larron, et y enlevait tout ce qu'elle pouvait; le coupable la laissait faire; la population en aurait fait violemment justice, s'il eût résisté.

Une classe de Taïtiens était pourtant à l'abri de ces lois sévères : c'était la classe des areoïs. A ces hommes, le vol et le pillage étaient permis. Vagabonds, licencieux, despotes, ils pouvaient fatiguer impunément le pays de leurs vexations et de leurs désordres. Ils formaient entre eux une ligue puissante, une association compacte existant non-seulement à Taïti, mais dans toute la Polynésie, une secte qui avait à la fois ses traditions, sa généalogie et ses priviléges. Ils descendaient de Ourou-Tetefa et d'Oro-Tetefa, fils de Taaroa et de Hina et frères d'Oro.

Les areoïs se divisaient en sept classes distinctes dont chacune avait son tatouage. La plus élevée était celle des *avae paraï*, jambe peinte; la seconde celle des *oti ore*, dont les deux bras étaient tatoués depuis les doigts jusqu'aux épaules; puis venait la troisième, celle des *haroteas*, tatoués depuis les aisselles jusqu'aux hanches; la quatrième celle des *houas*, avec deux ou trois petites figures seulement sur chaque épaule; la cinquième, celle des *ateros*, avec une simple marque sur le côté gauche; la sixième, avec un petit cercle autour de chaque cheville; enfin la septième, celle des *poos*, espèce de candidats au tatouage qui portaient également le nom de *poo fa rearea*, parce qu'à eux était dévolue dans les grandes occasions la partie la plus pénible et la plus fatigante des danses, pantomimes, etc.

Le titre d'areoï était toujours censé d'investiture divine. Le candidat, simulant la folie, se présentait dans une assemblée publique, les reins ceints de feuilles de *dracæna*, la figure barbouillée du suc rouge du *mati*, le front couvert d'une visière en feuilles de cocotier tressées, les cheveux oints d'huile parfumée ou ornés de fleurs odorantes. Dans cet état, il s'élançait au milieu du cercle des areoïs, se mêlait à leurs exercices avec fougue et vigueur, et tenait bon jusqu'à ce qu'ils fussent terminés. Ce début caractérisait la vocation, et, si le candidat était agréé, on le désignait pour le service d'un des principaux chefs de la société. Après un noviciat où l'on éprouvait son dévouement et sa docilité, il était initié avec les rites prescrits.

La cérémonie avait lieu dans quelque *taupiti* ou assemblée politique de l'ordre. Le premier areoï amenait le candidat revêtu d'une étoffe particulière, et le présentait à ses confrères sous le nom adopté. On lui faisait prononcer une espèce de formule par laquelle il s'engageait à faire périr ses enfans; puis, avec un geste particulier, il débitait une invocation solennelle. Ces préludes accomplis, on le revêtissait de l'habit porté par la femme du rang le plus élevé, et il était alors areoï de la septième classe.

Telle était la vie des areoïs, vie paresseuse et débauchée. Quelquefois, formés en bandes nombreuses, ils parcouraient les diverses îles de l'archipel sur des flottilles souvent composées de cinquante à soixante pirogues. Bien vus des princes, respectés par le peuple, soufferts par les raatiras, ils semblaient les maîtres de la contrée où ils abordaient. Pour sanctifier ces parties de plaisir, ils tuaient des cochons à Oro, avant de les commencer, et couvraient ses autels de bananes, de fruits d'arbre à pain et d'autres objets. Sur l'une des pirogues voyageuses, on établissait un moraï flottant des deux fondateurs de l'ordre, Oro-Tetefa et Ourou-Tetefa, et des autres divinités des areoïs, figurées par des pierres ornées de plumes rouges. Arrivés dans un endroit, ils y préparaient leur spectacle, moitié religieux, moitié profane; ils se peignaient le corps en noir avec du charbon, et la figure en rouge avec du suc de mati; ils portaient des ceintures en feuilles jaunes de ti, d'un effet gracieux; d'autres fois ils se couvraient de feuilles jaunes de bananier, et prenaient pour coiffure celles de l'*houtou* ou barringtonia.

Leurs représentations portaient le nom d'*oupaupa*. Assis en cercle, ils répétaient une légende ou hymne en l'honneur du dieu ou de quelque areoï célèbre; après quoi l'un d'eux, placé au centre, entonnait un récitatif que les

Digitized by Google

autres continuaient en chorus, bas et sourd d'abord, puis bruyant et inintelligible. Souvent aussi, donnant à leurs scènes une intention ironique, ils tournaient en ridicule les prêtres, les chefs et les individus, ou bien faisaient allusion à des événemens publics : puis venaient diverses sortes de luttes, mais jamais le pugilat, qu'ils regardaient comme une chose indigne d'eux. Leur divertissement favori était la danse : elle les tenait sur pied souvent pendant des nuits entières. Des maisons spacieuses et bien ornées étaient destinées à ce divertissement. Parfois même ils s'y livraient à bord de leurs pirogues. Ce spectacle avait lieu surtout quand le roi de l'île les accompagnait. Montés sur une haute plate-forme, ils accomplissaient leurs rites mystérieux; barbouillés de pied en cap, ils les accompagnaient de gestes bizarres, de cris, de musique sauvage où dominaient la flûte et le tam-tam. Qu'on juge du fantastique effet de scènes pareilles, de ce mouvement, de ce bruit qui se mêlait au bruit de la mer, au mugissement de la lame, à la voix du ressac, au clapotement des récifs du rivage!

Si heureux dans cette vie, les areoïs ne s'étaient pas oubliés dans l'autre. Le monopole de l'Élysée taïtien leur appartenait. Pour consacrer cette seconde vie de fêtes, une foule de cérémonies bizarres avaient lieu à la mort d'un areoï. L'*otohaa* ou deuil général devait durer deux ou trois jours, pendant lesquels le corps restait à sa place, entouré des parens et des amis qui se lamentaient. Les areoïs se portaient ensuite au grand moraï, où étaient les os des rois. Le prêtre d'Oro prononçait devant lui une prière pour que le dieu reprît de ce cadavre l'initiation divine qu'il avait eue sa vie durant, et la gardât par-devers lui afin d'en disposer pour un autre. Le corps était ensuite enterré dans l'enceinte du moraï.

Du reste, toute la théogonie taïtienne est une chose très-confuse et souvent contradictoire. Les légendes varient non-seulement d'île à île, mais de district à district, et aucune d'elles n'a un sens allégorique ou réel, assez nettement accusé pour qu'on puisse en déduire un système quel qu'il soit.

Les premiers missionnaires, préoccupés de vagues rapprochemens, avaient cru remarquer qu'en tête de toute la hiérarchie céleste des Taïtiens, marchaient trois dieux, ou atouas, élevés au-dessus des autres, et chose plus étonnante encore, avec les désignations suivantes :

1°. *Tane te Madoua*, le père.

2°. *Oro-Mataou*, *atoua te tamaïti*, dieu le fils.

3°. *Taaroa*, *manou te hoa*, Taaroa, l'oiseau-esprit.

Tels étaient les dieux principaux, trop haut placés pour les temps ordinaires, mais que les Taïtiens invoquaient dans les grandes calamités, ou dans les momens de disette. Ces dieux résidaient à Pare et dans l'Arii-Rahi. Les dieux d'un ordre inférieur, nommés Oroo, Otou, Tamahoro, Taïri, Orou-Hatou, Oïahou, Tama, Toa-Iti et Vavea, avaient chacun leurs fonctions et leurs prêtres particuliers. Enfin les *tiis* étaient les génies tutélaires de chaque famille, des espèces de dieux pénates, lares ou mânes.

Mais cette version des premiers missionnaires fut combattue par M. Ellis, dont les longues et savantes études dans la langue taïtienne sont d'une autorité incontestablement supérieure. La trinité taïtienne lui parut le résultat d'une interprétation forcée et inadmissible. Voici ce que les récits indigènes lui ont révélé sur la théogonie de la contrée.

L'opinion générale disait que les dieux étaient tous enfans de la nuit, *Po*, c'est-à-dire *fanau-po*, nés de la nuit. Taaroa lui-même, le premier des dieux, Tanaroa à Hawaii et Tangaroa à Tonga, existait depuis qu'on sortit du *po*, de la nuit ou du chaos. Quelques sages, ou *taata paari*, croyaient, il est vrai, que l'univers préexistait aux dieux, et que Taaroa n'était qu'un homme déifié après sa mort; mais d'autres le regardaient comme créature et comme dieu. Oro fut son premier fils. Pour communiquer avec les hommes, ces dieux prenaient la forme d'un oiseau et entraient ainsi dans le *tou*, image ou idole du moraï. Ainsi Taaroa, le père, Oro, le fils, et l'oiseau, ou esprit, telle était la combinaison théogonique qui avait fait entrevoir aux premiers glossateurs un analogue du dogme trinitaire.

Oro, la divinité nationale de Taïti, prit une femme qui lui donna deux fils, et ces quatre divinités, réunies aux deux dieux principaux, Taaroa et sa femme Ofeou-feou-maïteraï, engendrée de la nuit, forment une espèce d'hexarchie céleste qui semble être la combinaison la plus accréditée. Pomare II parla toutefois à diverses reprises à M. Nott d'un dieu supérieur à tous les autres, nommé Roumia; mais le dieu et le nom étaient inconnus aux prêtres de l'île.

Au milieu de cette confusion de divinités, et du chaos de leurs attributs, on ne distingue guère de pensée profonde et philosophique. C'est là évidemment un mélange d'histoire positive et d'idéalités traditionnelles, arrangées par les prêtres pour le vulgaire, ou par le peuple lui-même, toujours avide de merveilleux. Ce serait

Digitized by Google

à remplir de longues et fatigantes pages, si l'on voulait encore citer les myriades de dieux ou demi-dieux en sous-ordre, hommes ou animaux déifiés. Le polythéisme hindou, plus connu peut-être, n'est pas plus compliqué que le fétichisme taïtien. Quelques divinités, pourtant, ont un côté poétique qui les détache des autres. Tel est Hiro, dieu de l'Océan, qui joue un grand rôle dans la légende nationale; Hiro était un grand voyageur, un aventurier de premier ordre, ne craignant ni les gouffres sous-marins, ni les tempêtes les plus furieuses. Il parcourait la mer dans tous les sens, tantôt à la surface, tantôt dans les abîmes, allant faire la conversation avec les monstres de la mer. Un jour qu'il s'était endormi dans une des cavernes les plus profondes, l'ouragan souffla sur un navire qui portait des amis d'Hiro : son sommeil eût donné gain de cause au vent, si l'on n'était venu réveiller le grand pacificateur des flots; il remonta fort en colère, et sauva ses amis.

D'autres dieux de la mer étaient les *atouamaos*, dieux-requins, ou dieux qui commandaient aux requins. Les terribles cétacés étaient enrégimentés et disciplinés par eux. Ils dévoraient ou respectaient les individus suivant l'ordre et la volonté du dieu. Dans une pirogue, ils reconnaissaient un prêtre, le respectaient, le sauvaient en cas de naufrage. Un de ces hommes privilégiés affirmait gravement à Ellis que le requin aux ordres de son dieu l'avait souvent transporté sur son dos, lui et son père, de Raïatea à Wahine. La fable d'Amphion avait ainsi son pendant au sein des mers océaniennes.

A côté des dieux de la mer étaient les dieux de l'air, légers, gracieux, pleins de merveilleuses facultés. La poésie polynésienne avait ses sylphes et ses gnomes, ses goules et ses salamandres. L'univers entier fourmillait de divinités invisibles qui bruissaient dans l'air, qui verdissaient dans les feuilles, qui écumaient sur les récifs. L'amour et la crainte se mêlaient à toutes ces allégories. Une éclipse de lune épouvantait les insulaires : suivant eux un méchant esprit voulait manger leur astre bienfaisant. Ils couraient vers leurs morais pour demander aux dieux la délivrance de la lune. La forme et la stabilité des îles dépendaient de leurs dieux. C'était leur pouvoir qui avait aiguisé ces pierres en cônes, ou nivelé en plate-forme une montagne escarpée située sur la gauche du hâvre de Talou à Eïmeo, et qui ne tient à l'île que par une langue étroite.

Il y avait encore des dieux pour les jeux, des dieux pour les médecins, des dieux pour les ouvriers, et un dieu pour chaque métier, pour le labour, pour le charpentage, pour la maçonnerie, etc., etc. Les revenans, les apparitions avaient aussi leurs divinités. Tout semblait être saint à un degré plus ou moins grand : les esprits des défunts, adorés sous le nom de *tiis* et sous la forme de statuettes; quelques poissons, quelques oiseaux, une espèce de héron, un martin-pêcheur et deux ou trois espèces de grimpereaux, commensaux des moraïs. Du reste, la mesure de la puissance de ces dieux était spéciale et limitée.

Les idoles qui figuraient, tantôt des dieux, tantôt des tiis, étaient en bois d'*aïta* ou casuarina enveloppé de plusieurs plis d'étoffes sacrées; les unes sculptées grossièrement sous les formes les plus bizarres et les plus hideuses; les autres brutes et informes, couvertes de tresses habilement travaillées en bourre de coco, et ornées de plumes rouges. Leur taille très-variable allait de quelques pouces jusqu'à sept ou huit pieds (Pl. LXXII — 4). Les effigies des esprits étaient des *tiis*, celles des dieux des *tous*. Elles étaient saintes, surtout quand l'esprit des dieux se trouvait en elles, et qu'elles répondaient aux interpellations des prêtres. Hors de ce temps, elles perdaient beaucoup de leur considération. Quelques-unes de ces effigies, par exception, étaient composées de blocs madréporiques ou de prismes bruts, informes, anguleux, de différentes saillies et enveloppés d'étoffes. Les plumes rouges de la queue du phaéton étaient la parure la plus recherchée de ces idoles. Les dieux avaient un faible pour ces plumes ou *ouras*, et leur communiquaient plus volontiers leur influence qu'à tout autre objet. Cette opinion donnait lieu à une espèce de consécration nommée *pae-atoua*. Tous les dieux étaient tirés de leurs temples, dépouillés de leurs étoffes, oints d'huile, et exposés à l'ardeur du soleil. Les personnes qui désiraient posséder des ouras imprégnés de l'essence des dieux, se rendaient au moraï, où les prêtres recevaient leurs plumes et en ornaient leurs divinités. La plupart des idoles étaient creuses, et les plumes se plaçaient alors à l'extérieur; quand les idoles étaient massives, on fixait les plumes autour d'elles au moyen de petites bandelettes. En retour des plumes offertes aux dieux, le prêtre remettait au donateur deux ou trois ouras saturés de l'influence divine. On les entourait soigneusement d'une jolie tresse qui ne laissait de visible que les extrémités; puis, les présentant une dernière fois au dieu, le prêtre prononçait un *oubou* ou prière, pour lui demander qu'il continuât son influence à ces plumes, même quand elles se détacheraient de lui. Le

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Jeune Taïtienne apportant des présens.*

1. Joven Taïtia llevando regalos



2. *Danse à Taïti.*

2 Danza en Taïti

E. Bailly del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

propriétaire les reprenait alors et les renfermait dans des étuis de bambou. Ils devenaient ainsi de vrais fétiches, et si les vœux du possesseur étaient exaucés, en toute occasion subséquente il ne manquait pas de l'attribuer aux *ouras* sacrés, et de l'honorer d'un *tou* ou image en bois dans laquelle on les déposait. Quelquefois même l'insulaire les gratifiait d'un autel et d'un temple. Quand on allait pourtant jusqu'à leur ériger une effigie, il fallait porter l'idole au grand hangar pour que les dieux principaux sanctionnassent la transfusion divine.

Les temples, comme on l'a vu, s'appelaient *moraïs* ou *maraïs*, selon la version probablement plus exacte des derniers missionnaires. Ces moraïs étaient de vastes enclos entourés de palissades et le plus souvent de murs, renfermant les chapelles des dieux, les autels ou plate-formes pour les offrandes, les cases des prêtres, et souvent les tombes des chefs. On en distinguait de trois sortes : ceux qui servaient à l'île entière, et portaient souvent le titre de *T'abou-tabou-atea* (espace très-sacré) ; ceux qui ne servaient qu'à un district ; enfin ceux qui étaient dédiés seulement aux dieux de la famille. Leur forme habituelle était celle d'un vaste rectangle, dont l'étendue variait suivant la fortune de l'individu et l'influence du dieu. Deux des côtés étaient fermés par de hautes murailles de pierre ; la façade était défendue par une palissade basse, et en face s'élevait souvent un bâtiment massif de forme pyramidale sur lequel on plaçait les effigies des dieux. Au grand moraï d'Àta-Hourou (Pl. LXX — 3), cette pyramide n'avait pas moins de 250 pieds de long sur 90 de large à la base, et 50 pieds de hauteur. La surface supérieure avait encore 170 pieds de longueur, et près de 6 pieds de largeur ; des degrés de six pieds de hauteur chacun conduisaient au sommet. Les pierres extérieures de la pyramide, composées de madrépores ou de basaltes, étaient placées avec beaucoup de soin et bien écarries, surtout celles des angles ; ce qui avait dû coûter aux naturels des soins immenses.

Aujourd'hui les moraïs sont au ras du sol ; mais quelque part que l'on aille dans l'archipel, on en trouve des décombres, dans les vallons intérieurs, auprès des villages, sur les promontoires, et dans les gorges des collines. Les arbres qui croissaient autour d'eux étaient sacrés ; c'était le plus souvent des casuarinas au feuillage mélancolique, des *calophyllum*, des thespesias et des cordias impénétrables au soleil.

Les fonctions sacerdotales étaient héréditaires. Les prêtres avaient le rang de chefs. Le roi était quelquefois prêtre du temple national, et la dignité de grand-prêtre était toujours confiée à un membre de la famille régnante, cela sans doute dans le but d'éviter des conflits entre les autorités spirituelle et temporelle.

Le culte se composait de prières, d'offrandes et de sacrifices. Les prières ou oubous, quoique courtes, étaient prononcées lentement, gravement, de manière à attirer l'attention de la divinité. Le prêtre se tenait un genou plié ou les jambes croisées sous lui, dans une position très-inclinée ; enfin, le dos appuyé sur une colonne de basalte qui termine l'enceinte pavée où se dresse l'idole. Il jetait une branche de mero sacré sur le pavé devant l'effigie avant de commencer ses prières.

Les offrandes consistaient en poissons, oiseaux, fruits, cochons, étoffes ou autres objets travaillés. Les vivres étaient tantôt cuits, tantôt crus : cuits, il fallait qu'on les préparât dans l'enceinte du temple, et alors une portion seulement était pour les dieux, le reste pour les prêtres. Les portions des dieux étaient placées sur des watas, plate-formes de bois, où on les laissait se corrompre. Ces watas étaient supportés par des pieux de 8 à 10 pieds de hauteur, bien polis, souvent sculptés ; ils étaient couverts de rameaux sacrés, et bordés de franges ou de feuilles de bananier d'un beau jaune. Les cochons destinés aux sacrifices étaient étranglés ou saignés avec soin, de manière à ce qu'aucun os ne fût brisé. Morts, on les étendait sur les watas.

Ces offrandes étaient innocentes et tolérables ; des animaux, des fruits de la terre présentés aux dieux : c'est le culte primitif des peuples simples ou pasteurs. Mais à côté de ces holocaustes d'autres avaient lieu, atroces et injustifiables. Nous voulons parler des sacrifices humains, appelés *ihia* (poisson), dans l'argot des prêtres indigènes. Ces sacrifices se faisaient en temps de guerre, dans les grandes calamités nationales, à l'occasion des maladies des chefs puissans, et pour l'érection des moraïs. Lors de la fondation du moraï célèbre de Maeva sur Wahine, chaque pieu du temple fut planté sur le corps d'un malheureux offert en sacrifice.

Les victimes étaient ou des captifs faits à la guerre, ou des hommes qui s'étaient rendus suspects aux chefs et aux prêtres. Quand un district ou un ménage avait fourni un sujet, il était ordinairement tabou ou dévoué. On s'adressait à lui de préférence une seconde et une troisième fois. Il en résultait assez souvent que les familles déjà frappées s'enfuyaient vers les montagnes quand elles pressentaient un holocauste nou-

Digitized by Google

veau. La victime, en général, était assommée à l'improviste de la main du chef du district, puis son corps était placé dans une longue corbeille en feuilles de cocotier, porté au temple et offert à l'idole. Le prêtre en le consacrant enlevait un des yeux, le plaçait sur une feuille de bananier, et le présentait au roi qui le portait jusqu'à sa bouche comme pour le manger, puis le remettait à un autre prêtre placé à ses côtés. De temps en temps, pendant l'oubou, le prêtre arrachait des touffes de sa chevelure, qu'il plaçait devant le dieu; ensuite, quand la prière était finie, le cadavre était enveloppé dans des feuilles de cocotier et placé sur un arbre du voisinage. Il y demeurait jusqu'à entière consomption des chairs, après quoi on enterrait les os sous le pavé du morai.

Dès qu'un individu décédait, le *tahoua-toutera* était chargé de rechercher la cause de sa mort. Celui-ci prenait une pirogue et pagayait jusqu'à l'endroit où gisait le cadavre; car l'esprit en s'échappant devait lui apparaître, et lui dire pourquoi il avait quitté ce corps. S'il était mort par suite du courroux des dieux, l'action du sortilége se révélait par une flamme; si les charmes de quelque ennemi l'avaient perdu, une plume rouge en était le signe. Cela constaté de façon ou d'autre, le tahoua venait signifier aux parens du défunt le résultat de son enquête, et recevoir un salaire proportionné à l'importance du mort. A ce jongleur succédait le *tata-faa-tere* ou *faa-touboua*, dont l'emploi était de détourner le même mal de dessus le reste de la famille. Il y procédait à grand renfort de prières et de cérémonies; après quoi il annonçait aux parens que le succès avait couronné ses efforts. Il fallait payer encore ce second mystificateur.

On procédait ensuite aux funérailles. Pour les pauvres et pour les hommes de la classe ordinaire, le corps était placé sur un lit de feuilles odorantes, et gardé par les parens en deuil; les plus proches se déchiraient la figure, la poitrine et le reste du corps, avec des dents de requin effilées. Le sang ruisselait sur tous leurs membres. Après cette longue veille, on enlevait le corps; puis, à l'aide de bandelettes, on le bridait de manière à ce que les genoux fussent fort rapprochés de la figure, tandis que les bras étaient croisés et réunis. On l'enterrait ainsi.

Les corps des chefs avaient les honneurs du *toupapau*, dont on a vu la description. On les embaumait et on les laissait exposés sur des plate-formes, jusqu'à ce qu'ils s'en allassent par lambeaux; on recueillait ensuite les ossemens pour les enterrer dans les moraïs. Des offrandes en vivres devaient être constamment exposées devant les *toupapaus;* car, d'après les naturels, les viandes et les fruits avaient des parties invisibles et subtiles qui s'exhalaient et nourrissaient les morts. Les moraïs et les lieux de sépulture étaient *tabou*, même en temps de guerre; mais parfois les vainqueurs ne s'arrêtaient pas à temps. Ils profanaient les tombes, pillaient les autels, enlevaient les idoles, déterraient les ossemens pour les aiguiser en armes, comble d'outrage pour les vaincus. Cependant ces violations étaient rares. En temps ordinaire, les temples étaient respectés, ainsi que leurs desservans. On respectait aussi les gardiens des *toupapaus*, personnages essentiellement tabou.

Taïti pouvait s'appeler métropole du tabou. Nulle part dans les archipels polynésiens, cette règle restrictive et prohibitive n'était plus exigeante, plus minutieuse, plus tyrannique, plus cruelle. Depuis la naissance jusqu'à la mort existait pour le Taïtien une méticuleuse distinction de vivres permis ou non permis. On retrouvait ce *veto* partout, en santé comme en maladie, dans les temples, hors des temples, sur la grève et dans l'intérieur, au sein des hameaux et des campagnes, dans les repas, dans le sommeil, dans la guerre, au milieu de la mer, dans la case, à la pêche, à la chasse, partout. Les hommes, et ceux spécialement qui de loin ou de près tenaient au service divin, étaient considérés comme *ras*, ou sacrés; ils pouvaient comme tels manger de tous les alimens que l'on offrait aux dieux, tandis que les femmes (*noas*) communes ne pouvaient, sous peine de mort, toucher à aucun de ces vivres privilégiés. Le feu des hommes ne pouvait servir à préparer la nourriture des femmes; il en était de même des corbeilles et des autres ustensiles de ménage. Ce mépris pour le sexe le plus faible, ces interdictions, cette infériorité relative, ne furent pas un des moindres motifs qui jetèrent les femmes dans le christianisme, religion émancipatrice et juste pour elles. Peut-être, sans ce bienfait, les Taïtiennes n'auraient-elles pas pu pardonner au culte nouveau d'avoir condamné les plaisirs et les divertissemens pour lesquels elles étaient passionnées.

Les chants et les danses avaient le pas dans ces préférences. Les uns et les autres s'exécutaient au son de l'orchestre indigène, pauvre en harmonie. Les instrumens étaient les tam-tams de diverses grandeurs, la trompette marine, l'*ihara*, sorte de tambour formé par un bout de bambou, comprenant un entre-nœud tout entier et percé d'un bout à l'autre. On frappait là-dessus avec un bâton. Le dernier instrument était une flûte ou *viro*, le plus sou-

Digitized by Google

vent faite avec un roseau d'un pied de long, pourvue de quatre trous, et sur laquelle on jouait avec le souffle des narines. Les sons, un peu sourds, étaient agréables : habituellement cette flûte servait à accompagner les *pehes*.

Les pehes étaient des sortes de ballades, destinées à chanter les faits des dieux et les exploits des héros, ou bien à célébrer quelque événement historique. On les récitait en public en aidant le chant d'une pantomime. Leur ensemble formait l'histoire traditionnelle de ce pays, et, avant de les proscrire de la bouche des naturels, les missionnaires auraient bien dû les recueillir, ne fût-ce que comme documens. Ellis cite un trait qui prouve mieux encore quelle eût été leur utilité. Deux naturels se disputaient un jour sur un fait arrivé au capitaine Bligh, à qui l'on vola, en 1788 ou 1789, la bouée de son ancre. L'un des deux Taïtiens avait épuisé toute son éloquence à persuader son opiniâtre interlocuteur; il était au bout de ses ressources, quand il entonna ce chant :

O mea eia e Tareou eia
Eia te poito a Blaï.

Un tel était le voleur, et c'était Tareou;
Il vola la bouée de Bligh.

La citation fut décisive : l'opposant se tint pour battu.

Les autres divertissemens des Taïtiens étaient presque innombrables : les *taupitis* ou *oroas* marchaient en tête. C'était des fêtes solennelles pour célébrer un retour de chef, une victoire, un grand événement. La lutte y jouait le rôle principal, et des athlètes s'y rendaient de tous les coins de l'île pour faire assaut d'adresse devant plusieurs milliers de spectateurs. Tant qu'ils en étaient aux mains, un silence religieux régnait dans l'assemblée; mais la chute de l'un des deux champions était saluée par des cris et des explosions bruyantes. Les femmes ne craignaient pas de se mêler à ces jeux pyrrhiques; elles joutaient même contre des hommes, et la reine Tere-moe-moe, couverte de l'habit du lutteur, se mesura souvent avec plus d'un jeune chef de sa cour. A la lutte succédait le pugilat, moins noble et moins honoré. Les athlètes se décochaient de violens coups de poing, en se visant à la tête. Dès les premiers coups, les visages saignaient. Quelquefois ces assauts étaient meurtriers, et un grand-prêtre d'Oro, à Matavaï, homme d'une force prodigieuse, assomma un jour, dans une même lutte, deux de ses antagonistes, le père et le fils. On ne permettait pas, du reste, de frapper un champion à terre ou en fuite. Celui qui restait debout dans l'arène était proclamé vainqueur.

La course à pied (*faatitiaï hamo raa*) était le jeu favori des jeunes gens. Le corps oint d'huile, le maro serré autour des reins, le front couvert d'une guirlande de fleurs avec une sorte de turban d'étoffe autour de la tête, nus du reste, les concurrens parcouraient la lice, plage de sable longue et unie. La course des pirogues (*faatitiaï hamo reavaa*) sur une mer calme n'était pas un spectacle moins attrayant.

Ensuite venaient les divertissemens militaires, l'exercice du javelot et de la fronde, dans lequel les Taïtiens excellaient, puis des simulacres de combat, aussi curieux à suivre que ceux de Hawaii. Les Taïtiens avaient aussi le *païpaï*, le *touïraa* et le *harou-raapouou*, sortes de jeux de balle en rase campagne, l'un avec les mains, l'autre avec les pieds seulement; le troisième avec une combinaison de pugilat; ils avaient le tir de l'arc (*tea* ou *wahi-tea*), arme distinguée qui ne servait pas à la guerre; le combat des coqs, pour lequel ils se passionaient autant que les Malais et les Tagals; enfin le jeu connu des Hawaïens, qui consistait à se jouer du ressac de la côte, à l'aide d'une simple planche. Ils se rendaient par centaines sur la plage pour s'y livrer à ce dangereux exercice, jusqu'à ce que le cri terrible *mao!* (un requin!) vînt les forcer à la retraite. Ils connaissaient encore l'escarpolette (*tahoro*); les échasses; le cerf-volant (*ouo*), jeu des adultes; le *tea-tea*, amusement des enfans; enfin, une sorte de main-chaude nommée *toupaurou-paurou*.

Leurs danses étaient aussi fort variées. Dans le *heiva* figuraient les hommes et les femmes, mais presque toujours séparément. Les femmes étaient gracieusement costumées. Coiffées de tresses de *tamau*, ou de cheveux humains, ou de guirlandes de la fleur blanche du *teaïri*, elles avaient les bras et le cou découverts, les seins ornés de coquilles ou de touffes de plumes, puis une robe presque toujours blanche avec une bordure écarlate (Pl. LXXII — 2). Un autre costume, non moins gracieux, était celui d'une jeune fille qui fut chargée de porter à Cook les présens des insulaires. Sa robe d'étoffe flottait sur un mannequin d'osier, à peu près semblable aux paniers de nos aïeules; les objets offerts étaient étalés là-dessus avec un certain art. (Pl. LXXII — 1).

Les mouvemens de ces danseuses étaient en général lents, mais réguliers et précis : les bras et les jambes allaient dans un parfait unisson avec le tam-tam et la flûte. Le plus souvent ces

Digitized by Google

danses avaient lieu dans des maisons élégantes, affectées spécialement à cette destination. Un toit soutenu par des pieux de bois, une palissade basse tapissée de murailles pour le dehors; au-dedans une vaste salle tapissée de nattes sur lesquelles dansaient les acteurs et s'asseyaient les spectateurs : voilà de quoi se composait ces salles de théâtre. Le *patau*, ou maître de ballet, s'y installait auprès du tambour et indiquait les figures. Ces danses avaient lieu le soir, et se prolongeaient parfois durant toute la nuit.

La nourriture du peuple taïtien consistait principalement en poisson, coquillages, taro, fruits d'arbre à pain, bananes et cocos. La chair de porc, réservée pour les chefs, n'arrivait aux tables du peuple que de temps en temps, aux jours solennels. Les vivres étaient cuits dans des fours en terre, et rarement rôtis. Outre les produits cités, on avait encore, pour servir d'alimens, la châtaigne d'*inocarpus*, l'igname ou *ouhi*, la patate douce ou *oumara*, une autre racine nommée *patera*, la racine du *pia*, dont les Anglais font aujourd'hui d'excellent arrow-root, les fruits du *spondias* ou *vi*, d'un *eugenia* ou *ahia*, quelquefois ceux du *morinda* ou *nono*, et les jeunes pousses du *pohoue* ou *convolvulus brasiliensis*, et d'une grande fougère nommée *nehe*. On n'avait recours qu'en temps de disette à ces deux derniers alimens, ainsi qu'aux tubercules de l'*arum Rumphii*.

Comme tous les sauvages, les Taïtiens n'avaient point d'heures fixes pour leurs repas; ils mangeaient quand la faim les pressait, et ils mangeaient souvent. Leur principal repas était pourtant dans la soirée. L'eau formait leur boisson habituelle; mais passionnés pour l'ava, ils en buvaient à toute occasion, immodérément quand ils le pouvaient. Suivant Anderson, ils fabriquaient cette liqueur en versant de l'eau sur la racine ou sur les feuilles de la plante, dont ils extrayaient ensuite le suc.

Leurs maladies étaient, selon eux, le résultat des vengeances des dieux et des génies malins. Les moyens curatifs se réduisaient donc aux conjurations des prêtres. Cependant, pour les blessures et pour les fractures, ils employaient les procédés connus des Hawaiiens. La folie n'était pas une maladie, mais une inspiration, un état de divinisation. Aussi les fous étaient-ils respectés. Nous avons déjà observé ce fait à Hawaii et dans l'Inde, fait commun d'ailleurs à presque tout l'Orient.

Quelques-unes de leurs traditions remontaient jusqu'à trente générations. Ils comptaient le temps par douze lunes, avec une lune intercalaire de temps à autre. Chaque lune, chaque jour de lune, chaque partie du jour, avait un nom propre souvent significatif. Les dix-sept, dix-huit et dix-neuvième nuits qui suivaient la pleine lune de chaque mois, étaient regardées comme celles où les esprits venaient rôder sur la terre. Elles servaient plus que les autres les voleurs et les fripons.

Leur numération ressemblait à celle d'Hawaii. Ils comptaient par *ourou*, dizaine; *rau*, centaine; *mano*, mille; *mano tini*, dix mille; *rahou*, cent mille; jusqu'à *tou*, un million. Les poissons, les fruits d'arbre à pain et les cocos se comptaient autrefois par couple. Ce peuple, du reste, avait quelque facilité à apprendre le calcul; et la classe d'arithmétique, au dire des missionnaires, est celle où ils obtenaient le plus de succès.

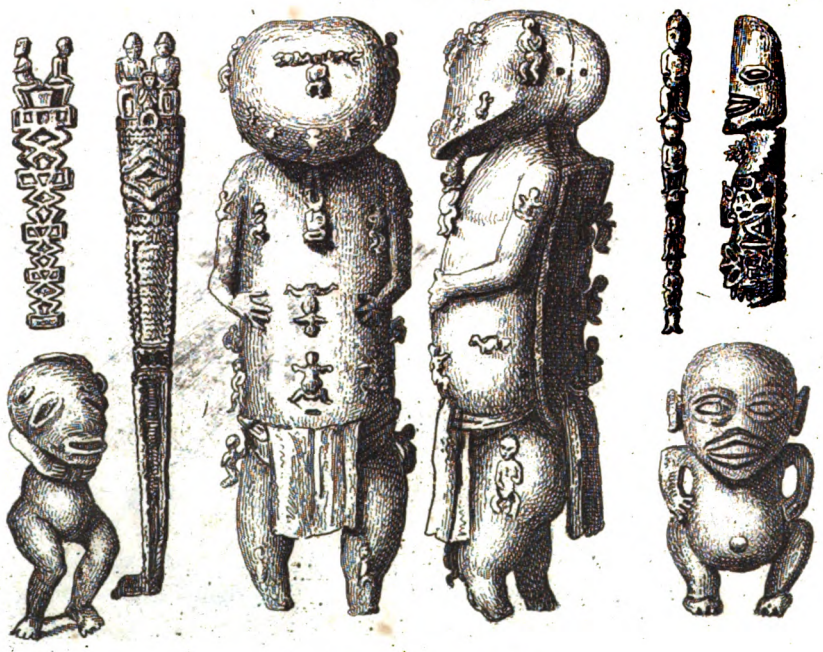
Le taïtien n'est qu'un dialecte polynésien, et l'un des moins riches à cause de l'imperfection de plusieurs consonnances. En effet les seules consonnes articulées dans le taïtien sont: B, D, F, M, N, P, R, T et V. Cette indigence multiplie les sons vocaux, et rend l'idiome beaucoup plus difficile pour l'étranger, le même mot signifiant vingt choses diverses. L'accent seul caractérise ces différences. Malgré ses vices, la langue taïtienne a de l'éclat et de l'énergie; elle a fourni plus d'une fois aux tribuns sauvages de Papara des mouvemens oratoires puissans sur une assemblée. Du reste, on a encore beaucoup à apprendre sur le mécanisme des idiomes polynésiens. Resserrés par notre cadre, nous ne saurions aborder cette question philologique avec toute l'étendue qu'elle mérite. Le capitaine d'Urville vient d'ailleurs de l'éclairer et de la résumer dans un travail spécial, où il examine non-seulement les rapports de ces langues entre elles, mais encore leur analogie avec la langue malaise et madecasse. Ainsi peu à peu se déchire le voile qui séparait l'Océanie du monde commercial et scientifique, et qui sait si, à force d'études pareilles, on ne parviendra pas à remonter jusqu'au berceau de ces mystérieuses peuplades!

FIN DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTECA CENTRALE
Digitized by Google



3. Un Toupapaou.



4. Divinités de Taïti.

4 Deidades de Taiti

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

DU

PREMIER VOLUME.

	Pages.
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I.	
Toulon. — Iles Baléares.	1
CHAPITRE II.	
Côte d'Espagne. — Gibraltar.	6
CHAPITRE III.	
Tarifa. — Tanger. — Madère.	12
CHAPITRE IV.	
Iles Canaries.	15
CHAPITRE V.	
Sénégambie et Sénégal.	25
CHAPITRE VI.	
Iles du Cap-Vert. — Passage de la ligne. — Rochers de Martin-Vaz. — Iles de la Trinité.	33
CHAPITRE VII.	
Rio-Janeiro. — Ile de Tristan-d'Acunha.	37
CHAPITRE VIII.	
Cap-de-Bonne-Espérance.	49
CHAPITRE IX.	
Ile-de-France.	54
CHAPITRE X.	
Ile Bourbon.	64
CHAPITRE XI.	
Ile de Madagascar.	69
CHAPITRE XII.	
Archipel des Seychelles. — Iles Maldives.	83
CHAPITRE XIII.	
Ile de Ceylan.	86
CHAPITRE XIV.	
Presqu'île de l'Inde. — Poldichéry.	97
CHAPITRE XV.	
Possessions anglaises. — Madras.	118
CHAPITRE XVI.	
Coringui. — Yanaoun. — Jaggernaut.	122
CHAPITRE XVII.	
Calcutta.	127
CHAPITRE XVIII.	
Calcutta. — Religion indienne.	137
CHAPITRE XIX.	
Calcutta. — Histoire de l'Hindoustan. — Compagnie anglaise des Indes.	150
CHAPITRE XX.	
Calcutta. — Géographie, statistique, histoire naturelle de l'Hindoustan.	158
CHAPITRE XXI.	
Calcutta. — Guerre des Anglais contre les Birmans. — Empire des Birmans.	164
CHAPITRE XXII.	
Sumatra.	173
CHAPITRE XXIII.	
Poulo-Penang. — Malacca. — Sincapour.	193
CHAPITRE XXIV.	
Royaume de Siam. — Banckock.	202
CHAPITRE XXV.	
Banckock. — Histoire et géographie du royaume de Siam.	210
CHAPITRE XXVI.	
Cochinchine. — Poulo-Condor. — Saigong.	210
CHAPITRE XXVII.	
Cochinchine. — Touranne. — Hué.	223
CHAPITRE XXVIII.	
Cochinchine. — Histoire et géographie.	230
CHAPITRE XXIX.	
Philippines. — Manille.	241

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE XXX.

Luçon. — Courses dans l'île. — Province d'Ilocos. — Grotte de San-Matéo. — Lac de la Lagune 248

CHAPITRE XXXI.

Philippines. — Histoire depuis la conquête. 257

CHAPITRE XXXII.

Philippines. — Géographie. 267

CHAPITRE XXXIII.

Chine. — Macao. 275

CHAPITRE XXXIV.

Chine. — Route de Macao à Canton. 291

CHAPITRE XXXV.

Chine. — Canton. — Les trois villes. 297

CHAPITRE XXXVI.

Chine. — Canton. — Le Houpou. — Les Hanistes. 301

CHAPITRE XXXVII.

Chine. — Ses rapports avec les Européens. — Missionnaires. — Ambassades. — Neuhoff, Macartney, Tsintsing et Van-Braam, M. Lindsay et le révérend M. Gutzlaff. 316

CHAPITRE XXXVIII.

Chine. — Résumé. — Histoire naturelle, gouvernement, religion, mœurs, usages, lois, littérature, sciences, arts. 334

CHAPITRE XXXIX.

Départ de Canton. — Formose. — Liou-Tcheou. 340

CHAPITRE XL.

Liou-Tcheou. — Histoire, géographie et mœurs. 351

CHAPITRE XLI.

Japon. — Nangasaki. 356

CHAPITRE XLII.

Japon. — Yedo. 368

CHAPITRE XLIII.

Japon. — Relations des Européens avec cet empire. — Missionnaires. — Christianisme au Japon. — Ambassades hollandaises : Spex; Indjik; Wagner; Kœmpfer; Thunberg; Titsing. — Ambassade russe : Golownin, Ricord. 377

CHAPITRE XLIV.

Japon. — Résumé général. — Géographie. — Histoire. — Etat présent de la contrée. — Forme du gouvernement. — Lois, mœurs, usages, caractère, sciences, arts, industrie, commerce. — Religion. 382

CHAPITRE XLV.

Traversée du Japon aux îles Hawaii (vulgairement Sandwich). 398

CHAPITRE XLVI.

Archipel d'Hawaii. — Oahou. 406

CHAPITRE XLVII.

Archipel d'Hawaii. — Ile d'Hawaii. 419

CHAPITRE XLVIII.

Excursion au volcan de Kirau-Ea. 426

CHAPITRE XLIX.

Fin du séjour à Hawaii. 432

CHAPITRE L.

Description générale des îles Hawaii. 438

CHAPITRE LI.

Histoire des îles Hawaii. 440

CHAPITRE LII.

Hawaii. — Population, mœurs, coutumes, religion. 466

CHAPITRE LIII.

Traversée des îles Hawaii à Nouka-Hiva (vulgairement îles Marquises). — Séjour à Nouka-Hiva. 476

CHAPITRE LIV.

Nouka-Hiva. — Géographie. — Habitans et productions. 496

CHAPITRE LV.

Traversée des îles Nouka-Hiva aux îles Taïti. — Ile Waïhou (vulgairement île de Pâques). 506

CHAPITRE LVI.

Traversée de Nouka-Hiva à Taïti. — Ile Pitcairn. 512

CHAPITRE LVII.

Traversée de Pitcairn à Taïti. — Archipel Pomotou (vulgairement îles de la Société). 516

CHAPITRE LVIII.

Arrivée à Taïti. — Séjour. 525

CHAPITRE LIX.

Archipel de Taïti. — Géographie. 541

CHAPITRE LX.

Archipel de Taïti. — Histoire. 542

CHAPITRE LXI.

Archipel de Taïti. — Mœurs, coutumes et productions. 564

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE 26 IV 1924

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google